

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE

DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

En vente aux bureaux de l'AMI DU CLERGE, à Langres

2 et 4, rue Claude-Gillot, 2 et 4

LES ÉGLISES ET LEUR MOBILIER DEVANT LA LOI CIVILE, par M. le chanoine FANTON. — Un vol. in-12 de 475 p. — Prix *franco* : 4 f. 50.

L'ABBÉ JACQUES, par PAUL DESCHAMPS. — Un fort vol. in-12 de près de 500 pages. — Prix *franco* : 3 f. 75.

« PAUL DESCHAMPS paraît être le pseudonyme d'un prêtre, collaborateur de l'*Ami du Clergé*. Ses trois livres sont appelés à faire beaucoup de bien. Les nobles exemples des héros, le fini des tableaux champêtres et familiaux, l'exposé des persécutions auxquelles la religion est en butte depuis vingt ans, font de cette trilogie une œuvre admirable, captivante et édifiante. Pour lire à la veillée, surtout dans les campagnes, *il n'y a rien de mieux*. »

(L'abbé L. Bethléem, *Romans à lire et romans à proscrire*, 5^e édit., p. 318).

Les deux premiers volumes (Jean Christophe et Suzanne) sont en vente à la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris 8^e.

EXPLICATION DES ÉVANGILES DES DIMANCHES, par M. l'abbé CHAUMET. — 4^e édition. — Un beau vol. in-12 de 515 pages (avec portrait de l'auteur). — Prix *franco* : 4 francs.

LE PARADIS SUR TERRE, ou le *Mystère eucharistique étudié au point de vue dogmatique, liturgique, ascétique et moral, en 97 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation*, par M. le chanoine ROLLAND. — 15^e édit. (1911). — 2 vol. in-12 de 527 et 576 p. — Prix *franco* : 10 francs.

DU MÊME : LA REINE DU PARADIS, ou le *Mystère de la T. S. Vierge exposé au point de vue historique, liturgique, dogmatique et moral, en 123 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation*. — 7^e édition, revue et augmentée. — Deux forts vol. in-12 de XIX-388 et 711 p. — Prix *franco* : 10 francs.

En vue de la prédication sur la Sainte Eucharistie et sur la Sainte Vierge, nous ne connaissons rien qui surpasse ces deux ouvrages de l'ancien curé-doyen de Neuilly-l'Évêque, dont les *Dominicales* sur le *Credo* (aujourd'hui introuvables) firent tant jadis pour le succès de l'*Ami du Clergé*.

LA CHAMBRE DE LA JEUNE FILLE, par M. l'abbé EUG. MARTIN. — Un vol. gr. in-12 carré de 240 pages. — Prix *franco* : 2 f. 75.

LE GRAND JOUR ET SES APPRÊTS, par le R. P. LAMBERT. — Un vol. in-12 de 300 pages. — Prix *franco* : 3 f. 25.

Cette *Retraite* se distingue des nombreux ouvrages similaires en ce que, sans négliger la préparation *particulière* à la Première Communion, elle tourne la pensée des Retraitants surtout vers la Sainte Eucharistie, afin de leur inspirer envers elle une solide dévotion.

POUR VOTRE CONFESSION. Examen de conscience à l'usage des enfants de la Communion solennelle, suivi d'un Chemin de Croix. — Une brochure de 48 pages in-32. — Prix *franco* : 0 f. 25 ; les dix, 2 f. 15 ; les 50, 9 f. 90 ; le cent, 19 f. 55.

RÉFLEXIONS POUR LA RÉCITATION DU SAINT ROSAIRE. — Une brochure in-32 de 68 pages. — Prix *franco* : 30 cent. (Remises par nombre : 7 pour 6 ; 15 pour 12 ; 35 pour 25 ; 90 pour 50).

LE CHEMIN DE CROIX A JÉRUSALEM, par UN PÈLERIN. — Une brochure in-12 de 72 pages. — Prix *franco* : 60 centimes.

CHEMIN DE LA CROIX POUR LE VENDREDI SAINT, suivi d'actes pour la communion des petits enfants, par M. le chanoine DORMOY, curé de St-Martin, à Langres. — Une brochure in-12 de 23 pages. — Prix *franco* : 0 f. 20.

THÉÂTRE, par HENRY VERCEIL : *Douze Saynètes et Dialogues enfantins*, broch. in-12 de 104 pages, *franco* : 1 f. 30 ; — *Les Petits Prédicateurs de l'Enfant Jésus, et Deux Saynètes enfantines*, chaque brochure, 0 f. 35 *franco*.

LE DÉSERTEUR. Drame social en 3 actes contre la désertion des campagnes, par M. l'abbé G. MUGNIER. — 3^e édition. — Brochure in-12 de 70 p. — Prix *franco* : 0 f. 85 (les cinq exemplaires : *franco* 3 f. 50). — Pas de droits d'auteur à payer pour la représentation.

DU MÊME : LA VICTOIRE DE LA TERRE. Drame social en 3 actes sur le même sujet. — Broch. in-12 ; *franco* 1 f. 25 (les 5 ex., *franco* 5 f.). — Sans droits d'auteur.

JEANNE D'ARC. Drame historique en 5 actes avec prologue, par M. l'abbé G. BIZET. — Une brochure in-12 de 102 pages. — Prix *franco* : 1 f. 25. — Sans droits d'auteur.

HYMNE A JEANNE D'ARC, de GRAVIER. Partition in-4^o, texte, chant et accomp., 1 f. 75 ; in-8^o, texte et chant, 0 f. 30 ; paroles seules, les dix ex., 0 f. 65.

Toutes les commandes pour les pays où le franc est déprécié sont payables, non pas au cours des changes actuel, mais au cours d'avant-guerre. Par exemple, un ouvrage catalogué 10 fr., à expédier aux États-Unis, devra nous être payé par 2 dollars ; le même, pour le Canada, par 2 piastres. (Nous envoyer les dollars ou les piastres en papier, ou par un chèque sur une banque de Paris, mais pas en *money order*). Et de même pour les autres pays : par ex., Angleterre, 8 shillings ; Espagne, 10 pesetas ; Suisse, 10 francs suisses ; etc.

Pour l'Étranger, en raison du port plus élevé, il y a lieu d'ajouter, aux prix *franco* marqués ci-dessus, environ 10 centimes par franc.

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE (4^e Série)

L'AMI DU CLERGÉ

PAROISSIAL

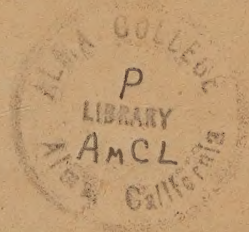
REVUE

DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON — ECRITURE SAINTE
PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE

VINGT
TOME ~~TRENTE~~-SEPTIÈME

(Janvier à Décembre 1920)



LANGRES

Imprimerie de l'AMI DU CLERGÉ, 4, rue Claude-Gillot

MDCCCCXX

41261

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Vingt-septième année)

SOMMAIRE

Pour l'érection d'une plaque commémorative en l'honneur des Morts de la guerre. — I. Le triple hommage à leur rendre, 1.

Pour une Adoration perpétuelle. — Dieu nous aime, 3.

Pour la fête de S. Vincent. — (Plan). Trois vertus à imiter, 5.

Aux Mères chrétiennes. — I. La mission de la femme chrétienne, 6. — II. *Purification* : (Plan) Les leçons que nous donnent les deux témoins du mystère, 7.

Mois de Marie des paroisses. — *Ouverture* : Origine, motifs, pratiques, 8.

Causeries à des jeunes. — I. Pour demain, 10.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XIX. Les raisons d'observer la loi chrétienne : 3^e Notre intérêt : b) Les biens qu'elle nous assure (4. Loin d'y faire obstacle, elle favorise la prospérité matérielle), 11.

Plans de sermons pour les dimanches. — 1^{er} *Dimanche après l'Epiphanie* : Devoirs des parents chrétiens, 15. — 2^e *Dimanche* : Bonté et puissance de Marie, 16.

POUR L'ÉRECTION D'UNE PLAQUE COMMÉMORATIVE EN L'HONNEUR DES MORTS DE LA GUERRE

I

LE TRIPLE HOMMAGE A LEUR RENDRE

Sit memoria illorum in benedictione.

Que leur mémoire soit éternellement bénie !

(Eccli., XLVI, 14).

Mes frères,

Le plus grand reproche qu'on ait pu faire à l'humanité en général et à la France en particulier, est de méconnaître ses meilleurs serviteurs et d'oublier jusqu'à ses gloires les plus pures. Ce reproche, il faut l'avouer, a été mérité bien des fois dans le cours des siècles ; mais, grâce à Dieu, il ne saurait aujourd'hui vous atteindre. Pendant la guerre en effet vous avez suivi jour par jour, avec une émotion bien naturelle et une fierté bien légitime, les nombreux exploits de nos vaillants petits soldats ; et dès la signature de l'armistice, il a suffi à votre dévoué et zélé curé de faire appel à vos sentiments pour qu'aussitôt vous preniez la résolution d'ériger dans cette église une plaque de marbre, à la mémoire des enfants du pays morts au champ d'honneur.

Soyez béni, cher Monsieur le Curé, de votre pieuse et patriotique initiative !

Soyez bénis, chers paroissiens, de votre actif et généreux concours !

Vous ne pouviez exprimer avec plus de simplicité et de grandeur le triple hommage que vous avez voulu rendre à la mémoire de vos héros : hommage d'*admiration*, hommage de *reconnaissance*, hommage de *piété*.

I

Hommage d'admiration d'abord : car, pour défendre la patrie, vos chers enfants n'ont reculé ni devant l'obéissance, ni devant la souffrance, ni devant la mort.

Vous souvenez-vous, mes frères, de ce jour tragique où la voix des cloches se mêla aux accents des clairons et aux roulements des tambours pour convoquer la nation aux armes ? Il y eut soudain dans tous les foyers comme un long frémissement de haine, de colère et de douleur. Pendant que les pères gardaient un silence farouche, pendant que les mères versaient des larmes, les jeunes gens se réunirent à la hâte. Ils jetèrent un long regard sur ce petit coin de terre qui les avait vus naître, comme pour en fixer à jamais le souvenir dans leur mémoire ; puis la tête haute, le visage fier, la chanson aux lèvres, mais le cœur gros tout de même, ils partirent sans se retourner, de peur de laisser croire à une faiblesse. O braves petits soldats ! Que vous étiez admirables, et comme ils avaient menti ceux qui avaient osé douter de votre obéissance à l'appel de la patrie en danger !

Quand on sait obéir, mes frères, on sait accepter la souffrance : et de fait vos chers enfants firent preuve d'une grandeur d'âme peu commune en face des misères de toute nature.

Je les ai vus subir la faim et la soif, le chaud et le froid, les marches et l'insomnie.

Je les ai vus patauger sous la mitraille, dans l'horrible boue des tranchées.

Je les ai vus frémir dans la longue attente des nuits de garde, au fond d'un trou d'obus, à quelques mètres de l'ennemi.

Je les ai vus se ruer à la baïonnette dans de furieux assauts, à travers mille obstacles, contre des positions formidables.

Je les ai vus pleurer en voyant tomber à leurs côtés des chefs, des camarades, des amis, des frères... Et pourtant ils ont tenu ! Ils sont restés

hardis, confiants, résolus ; et pour oublier leurs peines et pour bercer leurs fatigues, il leur a suffi souvent d'une chanson ou d'un bon mot. Comme je comprends ce général qui disait en parlant de ses hommes : « Je les aime, je les admire, je les vénère à un tel point que c'est à genoux que je voudrais parler d'eux ! »

Un jour vint, hélas ! où la mort tant de fois affrontée mit un terme à l'obéissance et aux souffrances de vos chers enfants.

Où sont-ils tombés ces vaillants petits soldats ? Est-ce au coin d'un bois ? Est-ce au bord d'un chemin ? Est-ce sur les collines de l'Artois ou dans les plaines de la Champagne ? Dans les marais de l'Yser ou dans les forêts de l'Argonne ? Je ne le sais...

Ont-ils été frappés brutalement, en pleine lutte, par l'engin meurtrier ? Ont-ils agonisé au contraire en murmurant dans un souffle, comme une dernière prière, ces mots que j'ai surpris tant de fois sur des lèvres décolorées : « Mon Dieu !... Maman !... » Je ne le sais pas davantage.

Mais ce que je sais, c'est que leur vie fut héroïque et leur sacrifice sublime ; et tant que la France existera, nul ne pourra passer devant cette plaque de marbre sans s'arrêter, sans être profondément ému et sans tressaillir d'une religieuse et patriotique admiration !

II

A l'hommage de notre admiration, il faut joindre l'hommage de notre reconnaissance, car c'est grâce à la valeur de nos soldats que nous avons été sauvés de la ruine matérielle, de la ruine morale et de la ruine religieuse.

L'histoire nous rapporte que le farouche Attila s'est écrié jadis en envahissant la Gaule : « Je suis le marteau de l'univers ; l'herbe ne croît plus où le sabot de mon cheval s'est posé. » Il faut avouer, mes frères, que malgré leur prétendue culture, les Prussiens se sont montrés les dignes descendants de ce roi barbare. Partout où ils ont passé, ils n'ont respecté aucun bien, aucun immeuble, aucune propriété. Ils ont volé, ils ont pillé, ils ont saccagé, ils ont brûlé ; et plus farouches que le farouche Attila lui-même qui s'est laissé quelquefois attendre, ils n'ont jamais su faire preuve de la moindre pitié dans leurs destructions froidement décidées, froidement étudiées et froidement accomplies. Comment ne pas remercier nos héros de nous avoir fait un rempart de leurs poitrines et d'avoir barré la route à de tels barbares ?

D'autres horreurs vous furent encore épargnées : car non contents de s'attaquer aux propriétés, nos ennemis ne craignirent point de s'attaquer aux personnes. Vous souvient-il, mes frères, de ce frisson de rage et d'épouvante que nous éprouvâmes dès le mois d'août 1914, à l'annonce des atrocités commises par les Allemands ? Pour les motifs les plus futiles, les vieillards étaient fusillés, les femmes maltraitées, les jeunes gens emmenés en captivité, les jeunes filles séparées de

leurs parents ; et faut-il le dire ? les petits enfants eux-mêmes, ceux qui souriaient encore au berceau, ceux qui auraient dû être défendus par leur seule innocence, étaient martyrisés, mutilés, mis à mort au milieu des ricanements... Ah ! mes frères, il m'en coûte comme prêtre d'avoir sur les lèvres des paroles de malédiction ; mais devant le Christ qui m'entend et qui m'approuve du fond de ce tabernacle, je crie bien haut : « Maudits soient à jamais et les infâmes qui ont commandé ces crimes, et les bourreaux qui les ont exécutés ! »

Pour couronner dignement ces atrocités, les Allemands, en bons fils de Luther, avaient juré de détruire la vraie religion avec la France et les Français. Leur empereur d'ailleurs ne s'en était point caché. Quelques années avant la guerre, il écrivait à l'une de ses parentes, la landgravine de Hesse, pour lui reprocher d'avoir abjuré le protestantisme ; et il terminait sa lettre par ces mots : « *Je hais la religion que tu as embrassée ; et je considère la destruction de cette superstition romaine comme le but suprême de ma vie.* »

Comment s'étonner après cela de la haine spéciale des Allemands pour tout ce qui touche au catholicisme ?

Comment s'étonner du martyre de nos prêtres et de l'emprisonnement de nos Cardinaux et de nos Evêques ?

Comment s'étonner des profanations commises sur nos autels et jusque dans nos tabernacles ?

Comment s'étonner de la mutilation de nos calvaires, de l'incendie de nos églises et du bombardement de nos vieilles et chères cathédrales ?

Ah ! les misérables peuvent bien répéter à tout propos dans leur hypocrisie : « *Gott mit uns*, Dieu est avec nous. » Non, mes frères, Dieu n'est pas avec des incendiaires, Dieu n'est pas avec des assassins, Dieu n'est pas avec des sacrilèges. Il n'est qu'avec ceux qui obéissent à ses commandements et aux commandements de son Eglise : et s'il a béni nos armes, s'il nous a donné la victoire, c'est que, sans le savoir peut-être, nos soldats sont devenus les croisés du xx^e siècle, et à ce titre ils ont droit à la reconnaissance de la religion, comme ils ont droit à la reconnaissance de la famille et à la reconnaissance de la patrie !

III

A l'hommage de notre admiration, à l'hommage de notre reconnaissance, joignons enfin et surtout l'hommage de notre piété.

Vous savez, mes frères, que ceux qui nous ont quittés, ne sont pas séparés de nous complètement et pour toujours : ce ne sont que des invisibles, ce ne sont que des disparus. De l'autre côté du monde ils vivent, ils demeurent en communion intime avec nous, ils continuent de nous voir, de nous aimer, de nous porter intérêt ; et pendant que les uns goûtent au ciel les joies inexprimables que Dieu réserve à ses élus, il en est d'autres qui sont au purgatoire et qui achèvent de purifier leur âme d'un reste de souillure. Eh bien ! allez-

vous vivre les yeux fixés à terre sans regarder le ciel ? Allez-vous pleurer comme des gens qui n'ont pas d'espérance ? Allez-vous refuser une prière à ceux qui vous ont donné tout leur sang et qui vous donnent encore tout leur amour ? Oh ! non, certes, je le sais : et c'est pour cela que tout à l'heure il me semblait entendre jaillir de vos âmes comme une rumeur sourde et profonde qui se mêlait aux plaintes et aux sanglots de la liturgie :

Requiem æternam dona eis, Domine. O Dieu qui protégez les Francs ! A tous ceux qui sont tombés martyrs pour la sainte cause de la patrie, donnez le repos éternel. *Requiem æternam dona eis, Domine.*

A tous ceux qui ont été ensevelis côte à côte, dans la même fosse, n'ayant qu'une capote pour linceul et un peu de paille pour cercueil, donnez le repos éternel. *Requiem æternam dona eis, Domine.*

A tous ceux qui reposent seuls, abandonnés, dans un coin de terre inconnu, sans nom, sans croix, sans inscription, donnez le repos éternel. *Requiem æternam dona eis, Domine.*

A tous ceux qui n'ont plus personne au foyer pour murmurer leur nom et s'agenouiller sur leur tombe, donnez le repos éternel. *Requiem æternam dona eis, Domine.*

A tous ceux que nous avons connus, à tous ceux que nous avons aimés, à tous ceux que nous avons vus partir et que nous n'avons plus jamais revus, ô Dieu bon ! ô Dieu juste ! ô Dieu saint ! donnez le repos éternel. *Requiem æternam dona eis, Domine...*

* * *

Je m'arrête, mes frères, et je vous prie de m'excuser si je n'ai pas su mieux traduire le triple hommage d'admiration, de reconnaissance et de piété que vous avez tenu à rendre à la mémoire de vos héros. Mais qu'importent vraiment mes paroles ! Elles meurent sur mes lèvres ; elles s'envolent une à une comme les feuilles des arbres au premier souffle de l'automne ; bientôt elles auront disparu... Seul votre monument restera... Oh ! qu'il soit comme une prédication vivante pour les générations futures ! Qu'il redise à jamais le nom et la gloire de vos enfants ! Qu'il atteste l'honneur qui en rejaillit sur vos foyers ! Qu'il invite au recueillement, à la prière et au sacrifice, tous ceux qui entreront dans cette église ! Mais qu'il rappelle encore et surtout qu'au delà de ce monde où l'on pleure, il existe une autre patrie dont la nôtre n'est qu'une faible image, et où Dieu réserve à ses serviteurs l'éternelle paix, l'éternelle gloire et l'éternelle félicité. Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

DIEU NOUS AIME

Dilexit me.
Jésus m'a aimé.
(Gal., II, 20).

Mes frères,

La fête que nous célébrons aujourd'hui m'invite à vous parler de l'amour que N.-S. Jésus-Christ nous a témoigné en instituant le sacrement de l'Eucharistie, par lequel il se donne à nous et demeure parmi nous. Sans doute, je ne vous dirai rien que vous ne sachiez déjà ; cependant, si, au souvenir des incompréhensibles abaissements par lesquels Dieu nous a témoigné son amour, vos cœurs sont émus de reconnaissance et touchés par la charité divine, ne résistez pas à cet appel de la grâce : *Hodie, si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.*

I

Car c'est une merveilleuse histoire que celle des desseins de Dieu sur les hommes et des moyens qu'il a pris pour les réaliser.

Dieu n'est pas un tyran, m. f. ; ayant créé l'homme, il ne voulait pour lui ni la souffrance, ni la mort, ni toutes les peines et les fléaux qui font de cette terre une vallée de larmes ; le traitant en enfant d'adoption, il l'avait placé dans l'heureux séjour du Paradis terrestre, d'où le mal et le malheur étaient si bien bannis que leur nom même était inconnu. Et Dieu ne demandait à l'homme que de se laisser faire, pour que ce bonheur de la terre s'épanouît, sans le triste intermédiaire de la mort, dans l'intimité divine de la vie éternelle.

Vous savez ce que devint ce premier plan de Dieu, m. f., et comment le péché originel, volontairement commis par notre premier père, fit de l'Eden ce que l'ouragan et la grêle font des épis naissants dans les champs qu'ils ravagent. Les vues de Dieu sur l'humanité étaient bouleversées, anéanties, presque avant d'avoir été mises à exécution.

C'est alors que commence à se manifester l'immense amour dont Dieu nous aime. Il existe, m. f., une Famille divine ; les Personnes qui la composent jouissent d'un bonheur infini dans l'unité de leur nature et de leur amour mutuel ; elle se nomme la Sainte Trinité. Dieu se confirma dans la pensée qu'il avait eue d'introduire l'homme dans l'intimité de sa vie de famille ; dans les conseils divins, il fut résolu que le Fils de Dieu viendrait nous chercher jusque dans la déchéance où nous étions tombés, pour nous conduire dans les bras du Père, où l'amour du Saint-Esprit nous fixerait à jamais.

Et l'on vit le Fils de Dieu voiler sa divinité sous une apparence semblable à la nôtre, comme un prince qui se déguiserait pour se faire accueillir dans l'humble famille où il s'est choisi sa fiancée.

Voulant gagner nos cœurs, Dieu se présenta à nous avec le ravissant sourire de l'enfance, avec le charme de l'adolescence, dans la force et la bonté de son âge mûr, fixant nos intelligences par ses miracles et ses enseignements, remuant notre âme par les paroles sorties de son cœur et par ses bienfaits, invitant doucement les cœurs purs à reconnaître et à aimer en Lui le Dieu caché.

Mais l'essor de nos âmes demeurerait impossible tant que le péché nous tenait dans ses liens fangeux. Le Verbe Incarné nous aima assez pour achever l'œuvre de notre salut, et pour mourir afin de nous racheter à la vie éternelle. O mystère insondable de l'amour divin qui nous est révélé par la Croix, dans lequel je ne sais ce qu'il faut admirer le plus, ou de l'amour du Fils qui meurt à notre place, ou de l'amour du Père qui sacrifie pour nous son Fils unique et bien-aimé !... On a vu parfois, m. f., même dans cette dernière guerre, des soldats se précipiter pour recevoir le coup qui allait frapper un de leurs chefs ; mais, je vous le demande, a-t-on jamais vu le généralissime aller au devant du coup qui va frapper un simple soldat et le recevoir à sa place ?... Ce qui ne s'est pas vu parmi les hommes, a été réalisé par Dieu : son Fils est mort pour nous. Et quant à l'amour du Père céleste qui sacrifie son Fils à notre place, ils comprendront quelque chose de son étendue, les parents qui m'écoutent et qui pleurent un de leurs enfants disparu dans l'effroyable tuerie : s'ils avaient eu à choisir entre la mort de leur fils et celle d'un homme étranger à leur famille, n'auraient-ils pas préféré la mort d'un inconnu à celle de leur enfant ? Pour Dieu, nous étions plus que des étrangers, nous étions des rebelles. Essayez donc de comprendre jusqu'à quel point notre Père du ciel nous aime, puisque, pour nous sauver, il nous a sacrifié son propre Fils, son Fils unique !

II

Mes frères, je le sens, vous suivez du regard ces merveilles de l'amour divin, vous en admirez les splendeurs, vous en mesurez les profondeurs effrayantes ; mais l'émotion que vous en ressentez n'est pas décisive encore. Notre pauvre cœur humain est ainsi fait, qu'un bienfait collectif nous touche peu : « Le bienfaiteur a pensé à l'ensemble dont je fais partie, il n'a pas songé à moi en particulier ; sans doute, j'unis mon merci à celui des autres ; mais ce merci se perd dans la foule : il n'a pas d'accent personnel... »

Cette impression risquait, et risque encore trop souvent, de paralyser l'élan de notre cœur vers Jésus. Ah ! si je pouvais savoir que Jésus, mort pour tous, a pensé à moi spécialement, qu'il a souffert pour moi : comme il me semble que mon cœur se dilaterait plus à l'aise, et que je ne pourrais rien refuser à un tel amour !

A ce souhait, Jésus a trouvé une réponse. Lui qui connaît la faiblesse de mon cœur, il a trouvé, dans l'ingéniosité de son amour, le moyen de me déclarer et de me convaincre que c'est pour moi,

personnellement, qu'il s'est incarné et qu'il est mort. Comme il s'était voilé sous une nature humaine pour entrer dans l'humanité, le voici qui se voile sous les apparences d'un peu de pain pour venir chez moi ; et là, il se donne à moi tout entier, comme si j'étais seul au monde ; il ne me refuse rien, il ne se réserve rien : sa divinité, son humanité, tout ce qu'il est, tout ce qu'il a, est à moi. Et il me dit : « Je t'appartiens tout entier : ma vie et ma mort, mes abaissements et mes gloires, mes souffrances et mes mérites, tout cela est à toi. Tu n'existais pas encore, que déjà je pensais à toi, je vivais pour toi, je souffrais et je mourais pour toi. J'ai mon Père au ciel : je te le donne : il est ton Père ; j'ai eu ma Mère sur la terre : je te la donne : elle est ta Mère. Je veux que tu vives de ma vie, comme l'épouse partage la vie de son époux, porte son nom, jouit de sa fortune. Et cette union je veux qu'elle soit permanente ; si tu y consens, elle sera éternelle. *Qui manducat meam carnem... in me manet et ego in eo.* » (Jo., vi, 57).

Comment donc mon cœur, avec de telles preuves et possédant Jésus lui-même, ne s'ouvrirait-il pas enfin à l'amour et ne s'écrierait-il pas : « Puisque vous m'aimez à ce point, ô Jésus, je ne puis vous résister : à mon tour je me livre à vous : faites de moi ce qu'il vous plaira : conduisez-moi au ciel ou laissez-moi sur la terre : je consens à tout, pourvu que je puisse ne jamais cesser de dire : Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. Laissez-moi seulement ajouter, avec votre grand Apôtre encore, que vraiment votre charité dépasse la mesure, et que vous m'aimez trop : *nimiam caritas !* » (Eph., ii, 4).

III

Laissons, m. f., laissons les impies s'étonner et se scandaliser d'un tel amour de Dieu pour une misérable créature. Tout en Dieu est infini, tout nous dépasse et nous écrase. De même que nul homme ne peut mesurer la puissance qui a lancé dans l'espace les mondes immenses, et qui leur a comme en se jouant fixé leurs routes dans les champs infinis ; de même que la justice divine nous est incompréhensible, qui punit de tourments éternels et effroyables la révolte voulue et persistante des démons et des damnés ; de même faut-il que l'amour de Dieu, s'il est vraiment divin, fasse pâlir toutes nos imaginations, défailir tous les pressentiments de notre cœur et hésiter notre raison interdite, stupéfaite, confondue. Mais nous nous souviendrons que des chrétiens sont des gens qui font profession de croire à l'amour divin ; nous redirons donc avec l'apôtre S. Jean : *Et nos credimus caritati.* (I Jo., iv, 16). Et cet acte de foi absolue sera notre première réponse pratique aux anéantissements par lesquels notre Dieu est venu nous déclarer son amour.

Sachant quel est celui que l'Eucharistie nous voile et nous livre à la fois, nous saurons aussi le respecter et estimer à son juste prix l'honneur de le posséder parmi nous. De même que nous nous

garderions de toute manifestation qui pourrait offenser un hôte illustre séjournant parmi nous, de même, ô Jésus, nous ne prendrons part à aucune réunion, à aucune réjouissance qui serait de nature à vous déplaire. La tour de l'église qui domine nos maisons, la voix des cloches qui s'étend sur la campagne nous rappelleront votre présence aimée, ô Jésus; et soit aux offices du dimanche, soit pendant les instants libres de nos journées de travail, nous aimerons à vous tenir compagnie, sachant qui vous êtes, et pourquoi vous êtes parmi nous.

Enfin nous voulons vous aimer vraiment, ô Jésus qui nous aimez tant; mais nous voulons vous aimer non point du bout des lèvres, ni en nous enivrant d'une sentimentalité stérile, factice et passagère; nous voulons vous aimer vraiment, loyalement, franchement. Et c'est pourquoi nous commençons par vous avouer nos torts, qui sont bien grands, — et par regretter notre indifférence, qui a dû vous être si pénible, — et par vous demander pardon de nos fautes, qui vous ont frappé au point le plus sensible, puisqu'elles étaient une méconnaissance de votre amour, et un refus de vous aimer. Notre seule excuse, c'est que nous ne savions pas bien, jusqu'à ce jour, à quel point vous aviez aimé chacun de nous. Mais désormais c'en est fait : de toute la sincérité de notre cœur, nous nous tournons vers vous, et prenant à témoin de notre loyauté votre regard auquel rien n'échappe, à la question que nos cœurs entendent sortir de votre bouche aujourd'hui, nous répondons avec votre apôtre S. Pierre : « Seigneur, vous savez tout. Vous savez bien que je vous aime ! » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. VINCENT

(22 janvier)

TROIS VERTUS À IMITER

Noli vinci a malo, sed vince in bono malum. (Rom., xii, 21).

EXORDE. — Rappeler en quelques mots la vie de S. Vincent : originaire d'Espagne; ordonné diacre par le bienh. Valère, évêque de Saragosse; arrêté, emmené à Valence, jeté en prison par le persécuteur Dacien, gouverneur de l'Espagne au nom des empereurs Dioclétien et Maximien; il confesse imperturbablement sa foi au milieu des tortures les plus épouvantables et endure le martyre le plus horrible.

DIVISION. — Trois vertus de S. Vincent sont particulièrement opportunes à proposer à votre imitation, chers vignerons : 1° son esprit de religion; 2° sa charité; 3° son courage surnaturel.

I. — Son esprit de religion

Vincent était diacre. Le diacre est le ministre le plus immédiat du prêtre dans l'oblation du saint sacrifice de la messe et dans l'administration du sacrement de l'Eucharistie. C'est lui qui présente à l'autel et verse dans le calice le vin qui doit être changé, par la transsubstantiation, au sang de N.-S. J.-C. — Voyez-vous, vignerons, comme un saint diacre est un patron bien choisi pour votre corporation? Et nous savons avec

quelle ferveur Vincent s'acquittait de ses fonctions eucharistiques. — Or ceci ne manque pas pour vous d'applications pratiques :

1° Il faut sanctifier votre travail par l'esprit de religion. — Ne pas voir seulement les côtés matériels de la vigne que vous cultivez, du vin que vous en tirez; mais élever votre âme vers Dieu, qui est l'auteur suprême et la fin dernière de ces éléments, et qui a daigné leur conférer une singulière noblesse par l'usage qu'il en a fait pour la confection de la sainte Eucharistie. — Et ce n'est pas l'unique manière dont Dieu s'est plu à ennoblir la vigne et ses fruits. Que d'exemples, d'allégories, de paraboles, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, sont tirés de là pour notre instruction et notre édification! Notre-Seigneur lui-même s'est comparé à la vigne : « Je suis le cep et vous êtes les sarments. Comme le sarment ne peut produire de fruits par lui-même, s'il n'est uni au cep, de même vous, si vous ne demeurez en moi. » (Jo., xv, 4 et 5). — Les prières du matin et du soir, encadrant vos laborieuses journées; la patience chrétienne au milieu de vos fatigues et des déceptions que vous causent les intempéries; la vigilance à éviter tout blasphème, tout murmure contre la Providence, toute parole déshonnête ou malsaine, sont autant de façons de mettre en pratique, dans vos travaux, l'esprit de religion.

2° Il faut subordonner votre travail à vos devoirs religieux, et spécialement à vos devoirs envers la sainte Eucharistie. — Respecter le repos dominical; assister fidèlement et pieusement à la messe les dimanches et jours de fêtes d'obligation; être assidus à recevoir la sainte Communion au moins une fois chaque année, au temps de Pâques. — Agir autrement, ce serait ressembler à ces mauvais vignerons d'une parabole évangélique, vers lesquels le Maître de la vigne avait envoyé son Fils et qui, au lieu de l'accueillir, le maltraitèrent, le chassèrent et le tuèrent; et ce serait mériter les mêmes châtiments qu'eux. (Mt., xxi, 33-41).

II. — La charité

A leur ministère eucharistique, les diacres joignaient, de par leurs fonctions officielles aussi, le ministère de la charité. Nous le savons par les Actes des Apôtres (vi, 1-6), et par les documents relatifs aux premiers siècles de l'Eglise, notamment par l'histoire des saints diacres, S. Laurent par exemple. S. Vincent exerça donc ce ministère. Non seulement il pratiqua la charité spirituelle en catéchisant et en prêchant; mais encore la charité temporelle en distribuant les aumônes dont il était le dispensateur.

Cette charité de votre saint patron se propose à votre imitation. Votre profession de vignerons est largement rémunératrice, et les pays vignobles ont la réputation justifiée d'être du nombre des plus fortunés. Soyez donc généreux et non point par une simple philanthropie sans mérite devant Dieu, mais par la vraie charité chrétienne dont S. Vincent était animé. Donnez aux pauvres, donnez à l'Eglise et à ses œuvres.

III. — Son courage surnaturel

Il fut martyr, et c'est par là surtout qu'il vérifia son nom, qui signifie : vainqueur. — Il s'exposa hardiment à la cruauté des persécuteurs; il confessa imperturbablement Jésus-Christ devant eux; il subit héroïquement par amour pour lui les plus horribles supplices; il accomplit joyeusement le suprême sacrifice. Ecartelé, déchiré avec des crochets de fer, brûlé sur un gril, roulé sur des fragments de vases brisés, non seulement il rendait grâces, à haute voix, à N.-S. J.-C., mais encore il se moquait de ses bourreaux.

Vignerons, si Dieu ne vous appelle pas au martyre, il vous donne du moins des occasions nombreuses d'imiter le courage surnaturel de S. Vincent. — Il vous faut une grande force chrétienne pour supporter les difficultés et les duretés de votre travail, et ne pas

céder à la vague de paresse à laquelle tant d'ouvriers succombent de nos jours. Il vous faut cette force pour vous vaincre vous-mêmes et résister aux assauts de vos passions. Il vous la faut pour triompher du respect humain qui fait tant de victimes dans nos villes et nos campagnes. Il vous la faut pour ne pas vous laisser entraîner par cette ruée vers la jouissance matérielle et immédiate, qui sévit dans toute la société contemporaine, mais surtout dans les classes laborieuses. — Vous avez reçu le don de force à la Confirmation. Vous obtiendrez, par la prière et par la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, que ce don soit développé en vous et que des grâces de force vous soient accordées suivant vos besoins. Vous vous habituerez aussi à l'exercice de ce courage surnaturel par vos efforts quotidiens.

PÉRORATION. — Tous, vous devez être des *Vincent*, c.-à-d. des vainqueurs. Le ciel est une récompense qui se conquiert. *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo*, a dit Notre-Seigneur. (Apoc., III, 21). Ici-bas, c'est la lutte. Le mal cherche à vous vaincre ; mais vous, avec l'aide de Dieu, vous vaincrez au contraire le mal par vos actes de vertu. *Noli vinci a malo, sed vince in bono malum*.

AUX MÈRES CHRÉTIENNES

I

LA MISSION DE LA FEMME CHRÉTIENNE

Je suis heureux, Mesdames, de vous adresser pour la première fois la parole dans cette église et de saluer en vos personnes une des plus belles œuvres que l'Esprit de Dieu ait suscitées au sein de son Eglise depuis quarante ans. L'Association des Mères chrétiennes existe depuis 1850 ; c'est en 1861 qu'elle a été établie dans cette paroisse. Nous avons devancé de beaucoup la cathédrale, et, depuis trente ans, les mères chrétiennes des deux paroisses de notre ville se sont réunies dans cette église pour prier ensemble et attirer sur elles et leurs familles les grâces promises par le Seigneur à ceux qui l'invoquent en commun. C'est pour moi un grand honneur et une grande joie d'être appelé au milieu de vous par votre confiance. J'ose vous promettre, avec l'aide de Dieu, qu'elle ne sera pas trompée, que je mettrai au service de votre Association toute ma bonne volonté, que j'assisterai à vos réunions exactement et que je vous exhorterai de mon mieux à persévérer, et à progresser encore. Je vous dirai aujourd'hui quelques mots seulement sur la mission de la femme chrétienne, et sur l'importance de la fidélité à votre œuvre.

Un lieutenant de police du XVIII^e siècle avait coutume de dire, dès qu'on lui signalait quelque grand crime mystérieux dont il fallait découvrir l'auteur : « Avant tout, cherchez la femme ! » C'est un mot dont on a abusé contre vous, Mesdames, et qu'on cite à tort et à travers. Je crois que les hommes se portent assez volontiers au mal tout seuls, et qu'en matière de crimes, les femmes sont plus souvent leurs victimes que leurs inspiratrices.

Je retourne le mot et, avec l'expérience quotidienne, avec l'histoire, je dis : Dans toute grande œuvre, dans tous les grands triomphes de l'Eglise, dans toutes les fondations de la charité, dans tous les beaux spectacles du passé, dans tout ce que le présent garde de pureté, de délicatesse et d'honneur, cherchez la femme ! C'est la noble vestale qui entretient le feu sacré de la piété et du dévouement. C'est l'auxiliaire indispensable sans lequel l'homme resterait un être incomplet, grossier, et ne mènerait à bien aucune œuvre importante. Deux paroles de la sainte Ecriture mettent dans une lumière parfaite cette mission de la femme.

I^a

Voici la première : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Transportons-nous aux premiers jours du monde. A cet Adam qui vient d'être comblé des dons les plus magnifiques il manque pourtant quelque chose qu'il ignore lui-même et dont l'absence fait de son Eden une solitude où il promène je ne sais quel désir inquiet. Il est fait pour penser, et sa pensée cherche une autre intelligence pour l'aiguïser et pour la révéler à elle-même. Il est fait pour parler, et sa parole se perd tristement dans les airs. Il est fait pour aimer, et son amour ne sachant où se prendre retombe sur soi-même et menace de se tourner en un désolant égoïsme. Les créatures visibles qui l'entourent sont trop au-dessous de lui, l'Etre invisible qui lui donna la vie est trop au-dessus, pour unir leur condition à la sienne. Alors, Dieu forme la femme, et le grand problème est résolu. Le voilà, tel que le demandait Adam, cet autre lui-même qui est lui et qui pourtant n'est pas lui. Adam bénit Dieu et le remercie de ce présent magnifique. Eve fléchit le genou avec lui sous le dôme de verdure ; elle commence à remplir son office d'auxiliaire en l'aidant à prier, et leurs voix unies montent vers le ciel avec le parfum des fleurs et le chant des oiseaux, lui portent l'hommage de deux cœurs qui se sentent faits l'un pour l'autre et fondent pour toujours la religion du foyer domestique. Eve est donc une compagne que Dieu a donnée à l'homme pour charmer son existence et pour la doubler en la partageant. Sa vocation de naissance est une vocation de charité et de religion.

II

Voici la seconde parole, complétant la première, qui nous instruit sur la mission de la femme : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul : faisons-lui un aide semblable à lui. » Ne nous arrêtons pas à la lettre, mais à l'esprit de ce texte. Voyons de quel sens admirable est susceptible cette grande parole et quelles interprétations elle devait recevoir à travers les siècles.

« Il n'est pas bon que Jésus-Christ soit seul ! » Je lui ferai un aide semblable à lui, je lui donnerai une mère qui l'aidera à sauver le genre humain, et je placerai sur sa route des femmes comme Marie-Madeleine qui consoleront son pauvre cœur, pleu-

reront au pied de sa croix, embaumeront son cadavre avec leur amour fidèle et tressailleront de joie devant son sépulcre vide.

« Il n'est pas bon que le prêtre soit seul ! » Je lui ferai un être semblable à lui, la religieuse, qui sous sa direction travaillera avec lui dans les hôpitaux, dans les écoles et jusque sur les champs de bataille, à soulager les corps pour arriver jusqu'aux âmes et les envoyer au ciel.

« Il n'est pas bon que le pauvre soit seul ! » Je lui ferai un être semblable à lui dans la dame de charité qui visitera sa mansarde, pansera ses plaies, soignera ses enfants et apaisera par de douces paroles son âme irritée.

« Il n'est pas bon que le frère soit seul ! » Je lui ferai un être semblable à lui dans une jeune fille douce et pieuse, sa sœur, qui le maintiendra dans le bien, l'encouragera dans ses travaux, le reconfortera après ses échecs et sera son bon ange.

« Il n'est pas bon que le père soit seul ! » Je lui ferai un être semblable à lui dans une épouse qui ornera le foyer domestique de ses grâces modestes, essuiera son front couvert de sueur, déridera son visage soucieux, le délassera de ses fatigues, animera et peuplera son intérieur.

« Il n'est pas bon que l'enfant soit seul ! » Et cette épouse, devenue mère, exercera le ministère le plus sublime, le plus doux et parfois le plus pénible. Elle donnera à ses enfants sa chair, son sang, son âme, sa foi, son Dieu ! Elle en fera de petits anges dans leurs premières années, les préservera autant qu'elle pourra, les soutiendra de sa prière pour empêcher le naufrage total, préparera leur retour, et les sauvera définitivement à force d'amour et de sainte patience.

C'est ainsi qu'une seule parole de l'Écriture fait surgir devant nous la grande armée des femmes élues de Dieu, qui, sous la conduite de la Vierge Marie, traversent l'histoire en édifiant le monde et en exerçant l'apostolat de la charité.

Voilà votre mission, mesdames : servir d'auxiliaires à Dieu auprès du genre humain. Est-elle assez grande et assez belle ? Ne suffit-elle pas aux ambitions les plus hautes ? Remarquez que, de toutes les couronnes qui sont le partage de la femme chrétienne, vous portez la plus auguste et celle qui attire le plus les grâces de Dieu, la couronne de la *maternité*. — Je dis : la plus auguste, car elle se change souvent, hélas ! en couronne d'épines, et qu'il est vrai de dire pour la femme comme pour l'homme :

Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur !

— Je dis : celle qui attire plus sûrement les grâces de Dieu, parce que ses intérêts se confondent avec les vôtres, vos enfants sont les siens, et c'est vous qui peuplez son royaume. Ces grâces qu'il est tout disposé à vous accorder, c'est ici surtout, c'est dans votre Association que vous les trouverez. Venez donc les chercher avec zèle et bonne volonté. Ne reculez point devant les petits sacrifices que vous

couteront ces réunions. Je sais que c'est une matinée dérangée, que plusieurs d'entre vous viennent d'assez loin et sont obligées de passer le pont, que pour d'autres l'heure est incommode. C'est précisément la peine que vous prendrez qui augmentera votre mérite et disposera mieux le Bon Dieu en votre faveur. N'est-il pas vrai pourtant que, vous et moi, nous en avons fait plus pour chercher un plaisir ?

Venez, et ne venez pas seules, si c'est possible. Amenez vos amies : la porte est ouverte à toutes les mères de bonne volonté, et elles ne s'engageront à rien en essayant. C'est le Seigneur, Mesdames, qui vous attend à ces rendez-vous de la foi et de la piété. Puisse sa grâce, obtenue par l'intercession de sainte Anne, suppléer à l'insuffisance de ma parole, porter bonheur à mon ministère auprès de vous, et rendre votre Association de plus en plus florissante pour sa gloire et le salut de nos âmes !
Amen.

II

Pour la fête de la Purification

LES LEÇONS. QUE NOUS DONNENT LES DEUX TÉMOINS DU MYSTÈRE

EXORDE. — Courte description de la scène qui s'est passée au Temple de Jérusalem en ce jour. — Les deux témoins que le Saint-Esprit a conduits au Temple pour contempler ce mystère et s'y associer : le vieillard Siméon, la prophétesse Anne. — Bien des fois, ne fût-ce qu'au cours de la récitation du Rosaire, vous avez médité sur le mystère lui-même. Laissez-nous porter aujourd'hui vos pensées sur les leçons que nous donnent les deux témoins que nous venons de nommer.

I. — Le vieillard Siméon

Ce fut le plus privilégié des deux : et par les révélations spéciales dont il fut favorisé, et surtout par le fait que Marie le laissa prendre dans ses bras l'Enfant-Dieu. — L'Eglise a été particulièrement impressionnée de ce fait, et elle le célèbre dans la liturgie de ce jour par ces paroles : « *Senex puerum portabat ; Puer autem senem regebat.* » — Tandis que Siméon portait entre ses mains Celui en qui sa foi lui faisait reconnaître le Sauveur du monde, c'était ce divin Enfant qui, par une action invisible, inspirait ses pensées et ses sentiments, dictait ses paroles, dirigeait ses pas, ses gestes, ses démarches. C'était de Lui qu'émanaient ces saints transports dont le vieillard était saisi, ces lumières prophétiques dont il était éclairé. C'était Lui qui le faisait parler d'une manière dont Marie et Joseph étaient dans l'admiration. C'était Lui qui le poussait à s'offrir de tout son cœur à Dieu et à faire spontanément le sacrifice de sa vie, en déclarant que désormais il ne lui restait plus rien à désirer ici-bas. Et si le vénérable vieillard nous apparaît si surhumain en cette circonstance, c'est parce qu'il s'abandonnait docilement aux impulsions surnaturelles que lui imprimait l'Enfant-Dieu.

Or, quand nous recevons Jésus dans la sainte communion, notre bonheur est encore plus grand que celui du vieillard Siméon. Ce n'est pas seulement dans nos bras que le Sauveur est déposé, c'est dans notre cœur qu'il pénètre ; ce n'est pas seulement pour une fois que nous le possédons, il nous invite Lui-même, par la voix de ses ministres, à le recevoir souvent.

Mais comprenons bien ce qui se passe dans chacune de nos communions. Jésus se laisse prendre par nous ; nous le portons en nous ; mais s'il vient ainsi en notre

cœur, c'est pour être notre guide, mieux encore, notre principe de vie surnaturelle. Il vient prendre en main le gouvernail de notre âme, insuffler à notre esprit de saintes pensées et l'éclairer de ses lumières divines, inspirer à notre cœur de généreux sentiments, animer notre volonté de courageuses résolutions. Et sa direction sera efficace dans la mesure où, comme le vieillard Siméon, nous nous livrerons sans résistance à son action sur nous.

Vous êtes, Mesdames, accoutumées à communier souvent, et dans la plupart des familles chrétiennes, si les enfants contractent l'heureuse habitude de la communion fréquente, c'est ordinairement en se modelant sur les exemples de leur mère. Soyez aussi pieusement pressées à recevoir Jésus dans vos cœurs, que ce saint personnage le fut à prendre le divin Enfant des bras de Marie et à le porter dans les siens. Que la multitude de vos occupations, que la gravité de vos soucis, ne vous soient jamais un prétexte pour raréfier vos communions ! N'est-ce pas justement quand on a plus de charges, plus de responsabilités, plus d'inquiétudes, plus de peines, qu'il est plus nécessaire de recevoir souvent en soi Celui qui est le guide suprême, la lumière, la force, la vie ?

Et quand vous possédez Jésus réellement présent en vous, ce n'est pas seulement le moment par excellence de le prier pour vous et pour ceux auxquels vos devoirs d'épouses et de mères vous obligent à penser constamment devant Dieu ; c'est encore le moment de dire au divin Maître : « Seigneur, je vous fais volontiers et sans réserve le sacrifice de tout ce qui, en moi, est un obstacle à votre divine action. Je renonce, en particulier, à telle attache, à tel défaut. Je m'abandonne entièrement à votre sainte volonté ; j'accepte tous les devoirs qu'il vous plaira de m'imposer, toutes les épreuves que vous déciderez de m'infliger. Je veux me conformer à toutes les lumières que vous me donnerez, suivre tous les bons mouvements que vous suscitez en moi, et me conduire toujours d'après les pensées de la foi. »

II. — La prophétesse Anne

L'Evangile ne nous dit pas qu'elle ait eu le bonheur de porter à son tour, ne fût-ce qu'un instant, le divin Enfant, ni qu'elle ait été favorisée à son sujet, ou au sujet de Marie, de révélations déterminées. Mais il nous rapporte qu'elle se mit à louer le Seigneur et à parler de l'Enfant Jésus à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la Rédemption. Elle nous apparaît ainsi comme enflammée du désir de faire connaître et aimer le Sauveur, et comme s'employant avec un zèle ardent à lui gagner les esprits et les cœurs.

Sa conduite nous apprend d'abord à nous tenir au-dessus de tous les sentiments mesquins de jalousie spirituelle, dont se laissent facilement saisir les personnes adonnées à la piété. Que l'une reçoive du ciel plus de faveurs, l'autre moins, c'est affaire à la sagesse de Dieu, qui n'a point à nous rendre compte de ses motifs. S'il lui plaît de donner à d'autres des grâces plus signalées, des consolations plus sensibles, des récompenses plus précoces et plus palpables qu'à nous, suivons l'exemple de la prophétesse Anne : soyons contents de la part que le bon Dieu veut bien nous faire ; louons-le, remercions-le sans réserve ni arrière-pensée ; demeurons convaincus qu'il sait parfaitement ce qui convient le mieux à chacun de nous, et que, d'ailleurs, ne nous devant rien, il se montre, en toute hypothèse, infiniment miséricordieux et généreux à notre égard.

Une autre leçon qui se dégage de l'attitude de la sainte veuve, c'est que l'une des meilleures marques de reconnaissance que nous puissions donner à Dieu pour ses bienfaits, surtout pour les grâces spéciales qu'il daigne nous accorder, c'est de nous en servir pour exercer un apostolat aussi étendu, intense et continu que possible. Les mères de famille sont admirablement placées pour être de véritables apôtres ;

elles sont à même d'avoir, sur leurs époux, leurs enfants, leurs serviteurs et servantes, un ascendant considérable pour les mener à la connaissance et à l'amour de Notre-Seigneur. — Usez, Mesdames, avec un zèle résolu et une pieuse habileté, de toute l'influence que Dieu vous a mises en état d'exercer sur ces âmes dont il vous a confié la charge. Songez aussi combien, en dehors de la famille, vos relations sociales vous fournissent d'occasions, directes ou indirectes, soit de gagner des esprits et des cœurs à Jésus-Christ, soit au moins de les orienter vers Lui ou de les rapprocher de Lui. — Ainsi, vous réaliserez à votre manière ce que, dans sa sainte ardeur, faisait la prophétesse Anne.

PÉRORAISON. — La Sainte Vierge, en cette circonstance de sa Purification et de la Présentation de son divin Fils au Temple, trouva une douce consolation, au milieu de l'indifférence et de l'indifférence du public, dans la présence de Siméon et d'Anne auprès d'elle et de Jésus. C'est assurément lui avoir été agréable que d'avoir médité sur les exemples de ces deux saints personnages. Par sa bénédiction maternelle et sa miséricordieuse intercession, elle vous aidera à imiter leurs vertus.

MOIS DE MARIE DES PAROISSES

Ouverture du Mois de Marie

ORIGINE, MOTIFS, PRATIQUES

Mes frères,

Voici que commence la plus longue et la plus touchante des fêtes de l'année chrétienne. C'est celle que l'Eglise célèbre en l'honneur de la T. S. Vierge, sous le nom de *Mois de Marie*.

Non contente de consacrer un jour, un triduum de trois jours, ou même une neuvaine, à chanter ses louanges et à invoquer sa protection, elle lui donne un mois tout entier, sans se lasser de lui redire sa foi, sa confiance inébranlable et son ardent amour.

Ce mois qu'elle a choisi est le plus beau de l'année, le plus agréable par sa température adoucie, par l'éclat de ses fleurs fraîchement écloses, et par les doux parfums dont nous embaume de toute part la nature ressuscitée.

C'est que Marie est, de toutes les créatures appelées par Dieu à l'existence, la plus pure, la plus aimable et la plus puissante, la plus parfaite, en un mot ; et que, quoi que l'on fasse, on ne fera jamais assez pour fêter dignement la femme unique qui est à la fois Mère de Dieu et notre mère.

Entrons donc, mes frères, dans ce concert unanime qui célèbre les grandeurs et les mérites de Marie. Prenons la résolution de fêter pieusement son beau mois, afin d'augmenter notre dévotion envers elle et de mieux mériter sa bienveillante protection.

Désireux de vous inspirer ces sentiments, je vous dirai, dans cette première instruction, quelle est l'*origine* du Mois de Marie, et pour quels *motifs* l'Eglise le recommande à notre piété. J'ajouterai quelques mots sur les *pratiques* par lesquelles

vous en retirerez les grâces utiles à la sanctification de vos âmes.

I

L'origine du Mois de Marie remonte à plusieurs siècles.

A Naples, grande ville d'Italie, comme dans beaucoup d'autres villes de ce pays et de la France, c'était l'usage de placer une image ou une statue, soit de Marie, soit d'un saint, dans une niche établie à la façade des maisons. Elle exprimait la dévotion de ses habitants et appelait sur eux la protection du bienheureux qu'ils honoraient ainsi.

Un jour, une Napolitaine, passant devant une de ces images de la Sainte Vierge, fixa près d'elle à la muraille un flambeau allumé, et s'agenouillant fit dévotement sa prière. Elle renouvela cette pratique durant plusieurs jours. D'autres femmes l'imitèrent. Bientôt il y eut une assistance nombreuse. Un prêtre, qui survint, adressa quelques paroles d'édification. Les jours suivants, il y eut une telle foule qu'il fallut se transporter dans l'église voisine. On s'y rendit avec des gerbes de fleurs, dont on orna l'autel de la Sainte Vierge ; on y chanta des cantiques ; on y écouta de pieuses exhortations.

Le Mois de Marie était fondé.

Cette première église ne suffisant plus à contenir la multitude des fidèles, les autres églises de Naples imitèrent ces pratiques. De là, elles se répandirent dans toutes les villes d'Italie, puis dans celles de France et de tous les pays chrétiens.

Cette touchante dévotion, enrichie d'indulgences par les Souverains Pontifes, se manifesta comme tellement agréable à la Reine du ciel, que partout, dans l'Ancien monde comme dans le Nouveau plus récemment converti à la foi, elle charma tous les cœurs et obtint d'abondantes bénédictions.

II

Il y a plusieurs motifs d'un si éclatant succès.

Le motif général est de rendre à Marie, dans ce mois, le culte affectueux que l'enfant doit à sa mère. Culte d'invocation, de louange, d'imitation de ses admirables vertus ; en un mot, culte composé de tout ce qui peut lui être agréable et lui témoigner un sincère amour.

Ces sentiments se montrent d'abord dans le choix du temps qui lui est consacré, le beau mois de mai, mois de la renaissance de la nature entière. Après la morte saison de l'hiver, tout se ranime dans le renouveau du printemps. La beauté éclate de toute part en verts feuillages et en jeunes floraisons. Pouvait-on choisir une époque plus convenable pour honorer Marie, que la liturgie appelle la *rose mystique*, le *lys de la vallée*, Marie la plus belle et la plus aimable des créatures ?

D'autre part, l'Eglise catholique vient de célébrer les plus graves mystères de sa religion : le Carême, temps de pénitence, la Semaine Sainte, temps attristé par la passion et la mort de Jésus-Christ. Il était donc nécessaire de ramener dans les âmes

assombries la joie et le doux rayonnement de la confiance qui épanouit les cœurs.

Rien n'est meilleur que le Mois de Marie pour obtenir ces heureux résultats. Le sourire d'une mère efface toutes les tristesses. En outre, l'Eglise a placé cette longue et charmante fête aussitôt après Pâques, avec sa communion obligatoire et les résolutions qu'elle inspire, pour mettre la persévérance de ses enfants sous la garde de leur Mère bien-aimée. Que peut-il y avoir de plus propre à exciter la ferveur dans les âmes que cette présentation de Marie, durant tout un mois, avec le rappel de ses douces vertus et ses maternels encouragements ?

On a vu des hommes profondément malheureux, découragés, presque désespérés, se ressaisir et revenir à l'espoir, quand on leur rappelait le souvenir de leur mère. Ainsi agit le souvenir de Marie, dont le mois que nous célébrons a consolé tant d'affligés, converti tant de pécheurs, affermi tant d'âmes faibles, et obtenu des grâces abondantes à ceux qui en ont suivi les touchants exercices.

III

Quelles pratiques, mes frères, devrez-vous remplir, pour que vous puissiez recueillir ces grâces ?

Elles sont simples et faciles.

Bien prier d'abord, avec une attention et une ferveur persévérantes. On prie si bien, quand on est réuni nombreux devant l'image bénie de Marie ! Les paroles de l'*Ave Maria*, du « Souvenez-vous, » des Litanies et du chapelet coulent avec une telle douceur du cœur sur les lèvres ! Rappelez-vous le spectacle émouvant dont beaucoup d'entre vous ont été témoins à Notre-Dame-des-Victoires de Paris, ou à la grotte de N.-D. de Lourdes. La prière des fidèles y monte vers Marie avec une telle puissance qu'elle y obtient journellement des bienfaits merveilleux.

Chanter aussi les hymnes et cantiques consacrés à la louange et à l'invocation de notre Mère céleste. Le chant donne des ailes à la prière, c'est le langage du pur amour. Quand surtout il s'échappe en accords harmonieux de cœurs sincères, il a un charme irrésistible qui émeut et entraîne vers les meilleures résolutions.

Venir enfin régulièrement à ces pieuses réunions, pour ne pas laisser l'âme se refroidir par de fâcheuses interruptions. Elles seront courtes, accompagnées d'instructions intéressantes et pratiques. Vous en sortirez heureux et meilleurs.

* * *

Dites donc tous, mes frères, dites avec une entière bonne volonté :

Je veux faire un Mois de Marie saint et utile à mon âme. Je viendrai assidûment à ses réunions et n'y manquerai que quand quelque motif grave ne me le permettra pas. J'y amènerai avec moi tous ceux que je pourrai y conduire, parents, amis, compagnes. Tous nous y priions avec ferveur notre Mère du ciel, et nous serons assurés d'être

récompensés par son amour de l'amour que nous lui témoignerons.

O Marie, puisque nous voici assemblés pour la première fois aux pieds de votre gracieuse image, bénissez-nous ; assistez-nous, pour que nous puissions y venir chaque jour chanter vos mérites et nous encourager à l'imitation de vos vertus. Obtenez-nous de Dieu qu'après avoir fait avec joie notre Mois de Marie sur la terre, nous ayons le bonheur d'entrér au ciel, dans la glorieuse félicité, qui sera un Mois de Marie éternel ! Ainsi soit-il.

CAUSERIES A DES JEUNES

I

POUR DEMAIN

Chers petits amis,

C'était hier. Dans la solennité d'un jour qu'on n'oublie pas, vous avez été présentés à la paroisse. Vous étiez les nouvelles recrues du catholicisme. La bataille a cessé contre l'ennemi extérieur de la France ; il s'agit maintenant d'une autre lutte, aussi urgente, aussi grave, mais sur un autre terrain. Il y a, dans le sein du pays, des ennemis plus dangereux encore, peut-être, que l'ennemi d'hier. Le catholicisme a pour mission de les combattre. A mesure que ses rangs s'éclaircissent, il fait appel aux jeunes. Vous l'êtes, vous arrivez, tout ardents, tout frémissants d'enthousiasme, tout ambitieux de nouvelles batailles et de nouvelles victoires, pressés de « donner. »

Les Cercles d'études, les Patronages, sont les « dépôts » où s'exercent les jeunes. Un certain temps, plus ou moins, selon la rapidité de votre préparation, il vous faudra y séjourner avant de prendre part aux combats. Ne croyez pas que ce soit du temps perdu.

Avant l'action, avant toute action, il faut la période de la réflexion, du recueillement, de l'assouplissement. Pour que vous le compreniez bien, pour que vous envisagiez comme il convient nos réunions de Patronages et de Cercles d'études, je veux ce soir vous le rappeler. Voici des exemples.

I

J'en veux prendre un, d'abord, que vous avez vous-même vécu.

Le jour de votre communion solennelle, — on vous l'a dit à la maison, en dînant, le soir, — « tout s'est bien passé. » Tous les assistants, vos parents, vos amis, ont constaté que les cérémonies avaient été très belles. Chacun de vous était à sa place, se levait quand il fallait, se mettait à genoux quand il fallait, s'asseyait quand il fallait. Ce que vous deviez faire tous à la fois, les mouvements d'ensemble, ont été parfaitement réussis. Vous avez récité d'une même voix, posément, les Actes. Vous avez chanté à la perfection : pas de notes discor-

dantes, pas de précipitation, une harmonie parfaite. On eût dit que vous aviez fait cela toute votre vie... et c'était la première fois !

La première fois ? Pour les assistants, oui ! Mais pour vous... rappelez-vous ! Combien de fois avons-nous *répété* ? Vous souvenez-vous de la débânde lors de la première leçon de cérémonies ? Je vois encore Pierre, et Jules, et cette étourdie de Lucienne... J'avais cependant bien dit comment il fallait faire, quelle allée il fallait suivre. Allez-y voir ! Ils n'avaient pas entendu. Ils n'avaient pas mis dans leur mémoire le tracé de la procession. Il vous a fallu recommencer. Le lendemain, cela n'allait guère mieux : d'autres étaient distraits à leur tour. Vingt fois au moins, n'est-ce pas, nous avons recommencé les mêmes gestes ; et il fallait tout ça pour que l'habitude soit prise et que tous marchent comme il convenait. Qu'était-ce cependant qu'une pauvre petite procession ! Elle vous paraît simple maintenant. Nous la referions aujourd'hui de façon aussi parfaite que nous l'avons faite au jour de la communion solennelle... à moins que quelques étourdis n'aient déjà oublié. Mais ce n'était qu'un geste un peu compliqué en apparence, un geste, pas plus.

Et les cantiques ! Avons-nous eu du mal à les mettre dans la tête de... non ! je ne citerai pas de noms. Vous vous souvenez. Vieux cantiques traditionnels, qu'on chante chaque année à pareille fête, qu'on entend souvent fredonner dans les maisons, que tout le monde devrait savoir par cœur... et nous n'en finissions pas. Il s'en trouvait toujours qui n'allaient pas en mesure, qui se trompaient de phrases, ...est-ce que je sais quoi ? Nous avons répété, au pied de l'autel, dans les bancs, en marchant... Vous avez fini, tous, par y mettre un peu de bonne volonté ; et ce fut très beau.

Tout cela, de l'histoire, pour vous montrer la nécessité d'une longue préparation avant de faire quelque chose, quoi que ce soit, si l'on veut *bien* le faire. On n'improvise rien.

II

Voici un autre exemple.

Vous avez entendu vos papas, ou vos frères, ou vos amis, raconter des histoires du front. Une fois ou l'autre sans doute ils ont parlé de « coups de main. » C'était une espèce de petite, oh ! toute petite attaque, une simple surprise : on pénétrait dans les lignes ennemies pour voir un peu ce qui s'y passait, se rendre compte de l'emplacement d'une mitrailleuse, de l'agencement d'un blockhaus, pour faire quelques prisonniers.. Cela ne devait pas durer longtemps : cinq, six minutes. S'attarder là-bas, c'était s'exposer aux coups de l'artillerie ennemie, aux balles des mitrailleuses boches, qui dans ces cas-là semblaient ne rien leur coûter du tout. Ils en envoyaient, en veux-tu, en voilà !

Evidemment il fallait y aller à coup sûr. Que faisait-on ? Longtemps à l'avance, et soigneusement, on étudiait le terrain. Cartes de l'état-major,

photographies d'avion, plans directeurs, s'étaient sur la table de l'officier chargé de préparer le coup de main. Le moindre fil de fer était signalé, le moindre fossé, un poteau, une roche. Le chemin à suivre par chaque équipe était prévu et minutieusement tracé. Long et difficile travail... et rien n'était fait encore.

A l'arrière on reconstituait le terrain, on creusait des tranchées exactement semblables à celles de l'ennemi, on installait des obstacles pareils à ceux qu'il faudrait franchir là-bas. Et, dans ce terrain d'attaque, plusieurs jours de suite, les volontaires du coup de main s'exerçaient. Suivant le plan tracé ils réalisaient, dans le calme, l'opération qu'ils devraient quelques jours plus tard accomplir dans la nuit, sous les rafales d'artillerie, parmi le sifflement des balles. Répétitions. Fastidieuses, semblera-t-il à quelques imprudents, mais nécessaires, indispensables, pour que le coup fût réussi, avec le minimum de pertes... Il y allait de la vie de combien d'hommes, et — peut-être — une prochaine victoire dépendrait-elle du succès de ce coup de main.

Le travail préparatoire à l'action, condition du succès.

Ai-je besoin de vous dire les jours et les nuits passés par nos grands généraux pour préparer les gigantesques offensives qui bousculèrent l'armée ennemie et la mirent en déroute ?

N'avez-vous pas lu encore, dans la vie des savants, leurs multiples expériences ? Avant de se risquer à soigner par son sérum le jeune enfant qu'il sauva le premier de la rage, Pasteur avait cent et mille fois essayé de guérir des cochons d'Inde auxquels il inoculait la terrible maladie.

Est-ce que le cultivateur ne retourne pas plusieurs fois la terre, l'exposant aux pluies, au soleil, à la gelée, avant de lui confier le grain de blé qu'elle doit faire germer ?

Pour que la vie soit puissante et féconde, il faut qu'elle soit préparée. Le fruit vient tard. Il faut, avant qu'il mûrisse, tout le travail obscur et lent de la sève. On n'arrive à rien si l'on n'a pas consacré à se préparer un temps suffisant et des efforts généreux.

III

Pour l'action catholique que vous êtes appelés à mener un jour, vous avez un exemple plus approprié encore et dont il faut soigneusement vous inspirer.

Notre-Seigneur était aussi savant au jour de sa naissance qu'à trente ans. Il aurait pu, mettez à 20 ans, — à 12 ans il discutait dans le Temple avec les savants de l'époque, — commencer sa mission d'apôtre, parler aux foules de Judée et de Galilée, faire des miracles, entraîner après lui, avides de l'entendre et seulement de le voir, des milliers et des milliers d'hommes... Il attend 30 ans à Nazareth. Quand il sait l'heure venue de son action publique, il s'éloigne encore davantage du monde sur lequel il va travailler, il va au désert. Quarante

jours seul il prie, il réfléchit, il se prépare. Il paraît enfin, il « ouvre la bouche » — comme dit l'Evangile — et il fait son œuvre de salut.

Que sommes-nous à côté de Lui ? Et nous voudrions nous jeter dans la bataille sans nous être assuré une préparation quelconque ? Et nous pourrions avoir l'orgueilleuse pensée qu'un entraînement sérieux, assez long, nous est superflu ? Allons donc ! Ceux qui ont creusé dans l'histoire un sillon, ceux dont les noms resteront dans le souvenir des hommes jusqu'à la fin des temps, tous ceux-là, dans quelque domaine qu'ils aient été appelés à situer leur action, se sont préparés longtemps à leur rôle. Plus délicate était leur mission, plus difficile à atteindre le but qu'ils poursuivaient, plus prolongé fut le séjour au « dépôt » et plus minutieuse la série des exercices auxquels ils se soumettent.

Je pourrais multiplier les exemples et vous citer des noms. Pourquoi faire ? Vous avez compris, j'espère, que pour le travail splendide auquel furent toujours conviés les catholiques, auquel à notre époque il importe que tous et chacun se donnent passionnément, une préparation est nécessaire. Bénissez la Providence qui vous a donné l'avantage d'avoir à votre disposition Patronages et Cercles d'études pour vous aider dans ces nécessaires exercices. Venez ici, fidèlement, avec les yeux fixés sur l'avenir, sur un avenir qui viendra vite, et pour lequel il faut que vous soyez prêts, vous, les jeunes, l'espoir de demain.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XIX

LES RAISONS D'OBSERVER LA LOI CHRÉTIENNE

3^o Notre intérêt : b) Les biens qu'elle nous assure :

4. La vie chrétienne favorise, loin d'y faire obstacle, la prospérité matérielle

Querite primum regnum Dei et iustitiam ejus; et hæc omnia adjicientur vobis.

Cherchez premièrement le règne de Dieu et sa justice; et tout le reste vous sera donné par surcroît. (Math., vi, 33).

Si les grandeurs et les joies qu'apporte la vie chrétienne étaient son unique récompense, cette récompense devrait amplement suffire, par elle seule, à faire accepter toutes ses exigences. Rien, ici-bas, ne saurait lui être comparé; car rien n'est aussi beau, aussi doux, et en même temps aussi pur, aussi noble, aussi divin. Une vie vraiment chrétienne est toujours une heureuse et glorieuse vie.

Mais il est deux êtres en nous : l'être surnaturel et l'être naturel, ou, si vous l'aimez mieux, le chrétien et l'homme. Si la docilité aux prescriptions évangéliques sert à merveille les aspirations du

premier, ne sacrifie-t-elle pas un peu celles du second ? Ne cause-t-elle, au point de vue des intérêts terrestres, aucun préjudice ? En un mot, observer la loi chrétienne, n'est-ce pas toujours renoncer plus ou moins à toute prospérité d'ordre matériel ? — On l'a souvent dit et répété. Je voudrais aujourd'hui expliquer ce qu'il en est.

L'Evangile exige que, dans nos jugements et dans nos désirs, nous mettions toutes choses à leur place légitime : au-dessus, celles de Dieu, celles de l'âme, celles de l'éternité ; au-dessous, celles de la créature, celles du corps, celles du temps. Il nous demande, à l'égard de ces dernières, une certaine indépendance et un certain détachement. Il nous avertit que les biens terrestres ont leurs séductions et, par suite, leurs dangers. Il ne nous permet point de nous y attacher au point d'en faire le premier objet de nos efforts ou de leur sacrifier notre conscience et notre salut. Mais, ce dégagement d'esprit et de cœur une fois assuré, et la hiérarchie de nos intérêts une fois sauvegardée, il accepte parfaitement que nous prenions soin de nos destinées terrestres et cherchions à nous faire, ici-bas, un avenir prospère. Et la vie chrétienne, loin de faire obstacle à cette poursuite de la prospérité, nous offre, à son égard, des garanties de succès qui ne sont aucunement négligeables.

Ces garanties résultent : — d'une part, *des vertus que la vie chrétienne nous fait pratiquer* ; — et, d'autre part, *des bénédictions que ces vertus peuvent obtenir de Dieu*.

I

A quoi tient, en ce monde, la bonne fortune ? Quels moyens d'y parvenir l'homme a-t-il reçus de la nature ? Et parmi ces moyens, quel est le plus certain, celui dont l'influence doit être infaillible et l'effet décisif ? — L'expérience fait à ces questions des réponses contradictoires : ce qui a le mieux servi les uns a trahi les autres. Quant à la théorie, elle ne donne aucune indication assurée : le succès étant avant tout, en pareille matière, une question de fait et restant toujours subordonné au savoir-faire des hommes et au concours des circonstances.

Pourtant, au milieu de ces incertitudes, il est des éléments de prospérité reconnus de tous, sans lesquels on court généralement à un échec, avec lesquels on a toute chance de réussir. Parmi ces éléments de bonheur terrestre, j'en signalerai deux, qui me semblent occuper entre tous la première place ; et, en les signalant, je ferai remarquer qu'ils se rattachent étroitement à la pratique de la vie chrétienne.

1. D'abord, l'homme désireux d'assurer ses intérêts matériels doit, — c'est l'évidence même, — éviter, quand il le peut, ce qui serait capable de les compromettre.

Or, presque toujours, ce qui dépend de son libre arbitre et peut compromettre ses intérêts est un vice. A vrai dire, tout vice est une cause de ruine.

— Telle, par exemple, la paresse. Le paresseux est trop insouciant pour avoir des ambitions, ou trop mou pour travailler à les réaliser. S'il a quelque chose, il le consomme, au lieu de le faire fructifier ; s'il n'a rien, il recule devant l'effort nécessaire pour acquérir. — Tel l'orgueil. A quelles folles prodigalités ne porte-t-il point les riches, quand il leur inspire le désir d'émerveiller les multitudes par l'étalage d'un luxe éblouissant ? — Telle la jalousie. Beaucoup sont allés au delà de leurs moyens et se sont jetés dans la pauvreté, parce qu'ils ont voulu égaler ou même dépasser le faste de leurs rivaux. — Telle aussi la passion du jeu. Suivez du regard ceux qui s'y abandonnent ! Vous les verrez rarement aboutir à autre chose qu'à des pertes irréparables et même au suicide. — Telles encore la fraude et la tromperie. Celui qui les emploie considère uniquement le bénéfice immédiat qu'elles lui procurent. Mais il les tiendrait pour malfaisantes, s'il se rendait compte qu'elles écartent de lui l'estime et la confiance populaires, soulèvent contre lui des haines et des mépris capables de lui causer les plus graves préjudices, l'exposent aux revendications de ses victimes et aux retours irrésistibles de la justice. — Telle l'intempérance. Le goût de la bonne chère est coûteux à satisfaire. L'ivrognerie soustrait au travail de longues heures qu'elle frappe d'une entière stérilité. Et l'alcoolisme, en perdant les santés et en oblitérant les facultés intellectuelles, conduit aux pires désastres. — Telle enfin et surtout la luxure. Les fortunes les mieux assises s'effondrent, quand elles sont minées par ce honteux ver rongeur. L'enfant prodigue dont parle l'Evangile avait emporté avec lui, dans une contrée lointaine, la part lui revenant de l'héritage paternel. Cette fortune fut bien vite dissipée, quand il tomba dans le défaut de la luxure. (Luc, xv, 13). Que de prodiges, en suivant les mêmes sentiers, sont arrivés au même terme final ! Les riches que les passions impures ont réduits à la misère ne se comptent plus.

Mais, veuillez en faire l'observation : la paresse, l'orgueil, la jalousie, la passion du jeu, l'improbité, l'intempérance, la luxure, sont des vices, des vices que l'Evangile réprouve. La doctrine chrétienne les appelle même, pour la plupart, des vices ou des péchés *capitaux*, c'est-à-dire des vices plus féconds et plus nuisibles que les autres, et dont il faut, en conséquence, se préserver avec un soin tout particulier. Aussi, quiconque mène une vie chrétienne quelque peu sérieuse évite d'y tomber. Il se montre, au contraire, assidu au travail, modeste dans ses goûts, ennemi des prodigalités injustifiées ; il fuit les jeux prolongés et dispendieux ; il observe les lois de la sobriété et vit dans une parfaite pureté de mœurs. Ce faisant, il se soustrait aux passions contraires, qui sont autant de causes de ruine, et par là-même il s'assure un des principaux et plus sûrs éléments de prospérité.

2. Se garder des vices ruineux est une cause de

fortune toute négative. Nous en trouverons une plus positive dans la pratique des vertus chrétiennes.

C'est que la plupart de ces vertus sont, en même temps que des vertus surnaturelles, utiles aux intérêts spirituels, des vertus naturelles, capables de servir les intérêts matériels eux-mêmes. — Elles les servent directement, quand elles inspirent des goûts d'économie et de modération, quand elles font aimer le travail et le devoir, quand elles assoient les fortunes sur les bases solides de l'honnêteté et de la loyauté, quand elles attirent la confiance et la sympathie générales, si souvent utiles à qui veut s'assurer une prospérité de bon aloi. — Elles les servent indirectement aussi, en donnant aux hommes des aptitudes qui leur seront utiles, non seulement dans la vie morale et religieuse, mais aussi dans la vie profane.

Car l'esprit humain porte et applique partout les habitudes qu'il acquiert quelque part. — Sa piété lui a-t-elle fait contracter l'habitude de la réflexion ? Il ne formera aucun projet, même d'ordre temporel, sans y réfléchir. — Lui a-t-elle inspiré la force de résister aux tentations et de vaincre ses passions ? Il déploiera, dans la réalisation de ses entreprises, la même fermeté de volonté. — L'a-t-elle amené à mettre et à conserver de l'ordre dans sa conscience ? Il mettra aussi bien de l'ordre dans ses affaires. — Lui a-t-elle appris à se tenir à égale distance de la présomption et du désespoir ? Il restera pareillement de sang-froid en face des vicissitudes et des alternatives de revers et de succès inséparables des événements terrestres. Et personne n'ignore combien ce sang-froid, cet amour de l'ordre, cette fermeté de volonté, cette habitude de la réflexion sont utiles dans la poursuite et la gestion des biens d'ici-bas.

Ces qualités, et d'autres encore dont je ne prends pas le temps d'écrire les noms, servent au bon gouvernement des intérêts comme au bon gouvernement de la conduite. Elles composent une sagesse à la fois théorique et pratique qui doit être celle dont parle l'auteur inspiré, quand il dit : « Avec elle, tous les biens me sont venus. *Venerunt mihi omnia bona pariter cum sapientia.* » (Sag., vii, 41). Et encore : « C'est elle qui bâtit les bonnes maisons. *Sapientia œdificabitur domus.* » (Prov., xxiv, 3).

Ainsi, la vie chrétienne, par les vertus qu'elle vous fera pratiquer, vous conduira à la prospérité. Le seul fait de vivre cette vie et d'observer ses lois vous soustraira aux vices dans lesquels sombrent chaque jour tant de fortunes. En même temps, il vous donnera une mentalité, un savoir-faire, des aptitudes qui, dans les entreprises temporelles comme dans la sanctification des âmes, constituent les meilleures chances de succès.

Que faudra-t-il ajouter à ces chances pour qu'elles deviennent une certitude et ne puissent pas être trompées ? — Il y faudra la bénédiction divine. Mais les vertus chrétiennes ont la puissance de l'obtenir.

II

« *La prospérité, dit l'Écriture, est dans la main de Dieu.* » (Eccli., x, 5). Il dépend donc de lui de l'accorder ou de la refuser. L'architecte le plus habile, s'il a Dieu contre lui, ne bâtit qu'une maison ruineuse ; et l'armée la plus puissante ne sauvera point la cité, si Dieu ne concourt à la garder. (Ps. cxxvi, 4). Est-ce une rareté de voir échouer les forts et les sages ? Pas du tout. On a vu, par contre, réussir des incapables et des maladroits. D'où venaient ces événements étranges ? De ce que Dieu avait refusé aux uns et donné aux autres sa bénédiction.

L'Histoire Sainte raconte que, peu après l'avènement de Salomon au trône d'Israël, Dieu lui apparut et lui offrit telle faveur qu'il lui plairait de solliciter. Le jeune monarque demanda, non pas une longue vie, ni les richesses, ni la victoire sur ses ennemis, toutes choses qui devaient cependant assurer sa prospérité personnelle et celle de son royaume ; mais seulement la sagesse. Dieu applaudit à ses nobles préférences et en fut tellement satisfait qu'il lui donna, avec la sagesse, tous les biens qu'il n'avait pas demandés. Remarquez les expressions dont se sert, à cette occasion, Dieu lui-même. Il dit à Salomon : « *Je te donne la sagesse et l'intelligence ;* » puis, en indiquant que ce don est bien distinct du premier : « *Je te donne encore ce que tu n'as point demandé : la fortune et la gloire, si bien qu'aucun roi n'aura, dans le passé, joui d'une prospérité pareille à la tienne.* » (3 Rois, iii, 5-13). La prospérité n'allait-elle point d'elle-même avec la sagesse ? Accorder celle-ci, n'était-ce pas assurer celle-là ? Était-ce nécessaire, pour conduire à la gloire le plus sage des rois, de lui accorder une bénédiction nouvelle, différente de celle qui l'avait rendu sage ? Il n'en faut aucunement douter. La sagesse et la vertu elle-même ne produisent pas nécessairement la victoire, la longue vie et la fortune. Dieu peut les empêcher de donner ce résultat, si logique qu'il nous paraisse. Pour qu'elles le produisent, il est nécessaire qu'il les bénisse, ne serait-ce qu'en mettant autour d'elles des circonstances capables de favoriser, au lieu de la combattre, leur naturelle fécondité.

Suivant quelles règles Dieu accorde-t-il ou refuse-t-il cette bénédiction ? — Je le dirai assez exactement, ce me semble, dans les trois propositions suivantes.

1. Premièrement, *la vie chrétienne ne donne aucun droit rigoureux aux biens terrestres.*

Je parlerais autrement, si nous étions encore sous le régime établi par l'Ancien Testament. Je dirais même que la vertu doit infailliblement obtenir la prospérité et que Dieu y a engagé sa promesse. Effectivement, Dieu avait passé avec les enfants d'Israël une sorte de contrat. Il s'était obligé, s'ils observaient ses préceptes, à leur donner longue vie, santé, fortune, victoire sur les jaloux et les ennemis. (Deut., xxviii, 1-14). Au contraire,

s'ils se refusaient à obéir aux lois divines, ils devaient succomber sous le poids de leurs malheurs. (*Ibid.*, 45-68). C'était le pacte formellement conclu et écrit en toutes lettres dans les Livres saints.

Ces promesses, comme ces menaces, devaient s'entendre dans un sens assez large. Dieu aurait mal servi la cause des justes, durant l'ère mosaïque, s'il s'était interdit de les mettre à l'épreuve. Aussi, ses meilleurs amis ont-ils connu l'adversité. Les souffrances de Job, de David, de Tobie et de beaucoup d'autres, sont bien connues de quiconque a seulement entr'ouvert la Bible. Par contre, les pécheurs jouissaient quelquefois des faveurs de la fortune. Ces faveurs sont même devenues, à certaines époques, assez considérables et assez fréquentes pour que les Israélites en aient tiré une objection contre la loi qui les obligeait au service de Dieu et pour que les Prophètes s'en soient occupés comme d'un angoissant problème¹. Mais, en général, l'équilibre se rétablissait dès la vie présente. La justice divine rendait aux bons, dans leurs dernières années, ce que l'épreuve leur avait enlevé, comme elle dépouillait les méchants de leur opulence imméritée.

La vertu et le vice recevaient donc ici-bas, à cette époque, celui-ci son châtiment, celle-là sa récompense. Cet état de choses, comprenons-le, convenait aux Juifs. A part quelques âmes d'élite, ils avaient besoin de cette sanction et n'en auraient guère apprécié d'autre.

Le Nouveau Testament a changé tout cela. Avec N.-S. Jésus-Christ, la vertu a cessé de chercher son salaire au-dessous d'elle, pour le chercher au-dessus. Ce n'est plus une affaire de basse spéculation, comme au temps où l'on pouvait l'observer dans le dessein de devenir riche et par peur de récoltes avariées ; c'est une affaire de devoir ou, mieux encore, une affaire d'amour. Si elle poursuit un intérêt, c'est un intérêt d'ordre divin, puisque c'est la possession de Dieu lui-même pendant l'éternité. Elle est ainsi devenue, comme elle doit l'être, un moyen de plaire à Dieu et d'aller à Dieu. — Et c'est bien, dis-je, qu'il en soit ainsi. Il me répugnerait qu'on soit amené à être vertueux par des raisons étrangères à la vertu.

Ne demandez donc point à Dieu, vous chrétiens, de récompenser votre fidélité au moyen des biens terrestres. Il vous a fait l'honneur de croire que vous le serviriez dans des vues plus élevées. Le temps des vertus mercenaires et payables à prix d'or est heureusement passé.

Pourtant, si les anciennes promesses par lesquelles Dieu s'obligeait à conduire ses amis à la prospérité sont abrogées, ne reste-t-il point libre de la leur accorder ? — Personne n'oserait en douter. Sans doute, il n'a plus d'engagement qui lui en fasse un devoir ; il n'en a pas non plus qui l'en empêche. Quelle va donc être sa conduite ?

2. Ici vient ma seconde proposition : *Quand la*

Providence divine refuse aux chrétiens les biens terrestres, c'est en vue de leur assurer des biens meilleurs.

Les biens d'ici-bas sont des biens de second rang.

— Comme qualité, ils sont infiniment au-dessous des biens surnaturels. Un atome de grâce, si je puis ainsi parler, vaut infiniment mieux que tous les trésors du monde, et le moindre progrès dans la vertu l'emporte de beaucoup sur toutes les gloires humaines. — J'en dirai autant de leur durée. Les choses du temps, par cela même qu'elles sont du temps, sont fort au-dessous des choses éternelles. Celles-ci ne finissent jamais ; celles-là finissent toujours très vite. Quand nous n'en avons pas été dépouillés pendant la vie, ne le sommes-nous pas à la mort ?

Or, il arrive souvent que la possession des biens matériels est inconciliable avec la possession des biens spirituels. Il est des hommes qui ne peuvent jouir des premiers sans perdre les autres. La santé, la gloire, la richesse, la prospérité enfin, par le bien-être dont elles sont pour eux la cause, par l'éveil qu'elles donnent à leurs passions, par les séductions et les tentations dont elles les entourent, les amènent peu à peu, et parfois très vite, à des tiédeurs, à des fautes, à des apostasies même, par lesquelles ils compromettent leur âme et leur éternité. Pour mener une vie chrétienne et pour se sauver, il leur est nécessaire de rester pauvres, de sentir leur fragilité, d'être obligés au travail, d'avoir à souffrir et à pleurer. Ils ne conserveront l'amitié de Dieu et n'entreront au ciel qu'à la condition de porter la croix. — Eh bien ! quand il en est ainsi, quand Celui dont le regard voit tout ce qui doit ou peut arriver en a la claire vision, que doit-il faire ? S'il aime ces hommes, quelles destinées choisira-t-il pour eux ? Ne trahirait-il pas leurs intérêts s'il leur donnait, au lieu de ce qui est en haut, ce qui est en bas ; au lieu de ce qui est éternel, ce qui passe avec le temps ; au lieu de cette croix dont sortira leur salut, cette bonne fortune dont sortira leur perte ?

Aussi bien, les peines d'ici-bas ne sont rien auprès des peines de l'autre vie. Elles font beaucoup moins souffrir, et cependant elles exigent beaucoup plus rapidement. Quand un homme a beaucoup à réparer, si la bonne Providence permet aux souffrances de cette vie d'arriver jusqu'à lui, et cela de manière à permettre au souverain Juge de lui épargner l'enfer, ou seulement d'alléger ou d'abréger son purgatoire, ne lui rend-elle pas un signalé service ?

Enfin, tout le monde sait que les épreuves donnent aux grandes âmes l'occasion de se révéler, font éclore les grandes vertus, conduisent aux grandes gloires et aux grandes récompenses. Combien, parmi nos saints, brillent aujourd'hui au premier rang qui, sans elles, seraient restés au dernier ! N'ont-elles pas été, pour eux, des grâces très précieuses ?

Vous le comprenez maintenant, je l'espère, Dieu peut avoir et a souvent d'excellentes raisons de ne

¹ Par exemple : Ps. LXXII ; Jér., XII.

point accorder la prospérité à ses fidèles, malgré tous les moyens de l'acquérir qu'ils tiennent de leurs vertus. Il leur appartient seulement, quand il les traite de la sorte, de faire appel à leur foi, de s'élever jusqu'à l'intelligence des motifs dont il s'inspire, et d'accepter leur croix, sinon avec reconnaissance, du moins avec résignation.

3. Voici ma troisième proposition : *Lorsque Dieu n'a aucune raison de refuser aux chrétiens la prospérité, il la leur accorde.*

Dieu, en effet, ne se fait point, de parti pris, l'ennemi de leurs intérêts temporels. Il n'éprouve aucun plaisir à les voir travailler et peiner sans profit. Au contraire, il tient à se montrer bon à leur égard ; et quand les biens d'ici-bas sont pour eux, non pas chose dangereuse, mais chose utile, il se plaît à les leur donner. Ne les a-t-il pas engagés à lui demander le pain de chaque jour et, avec la délivrance du mal, l'éloignement des souffrances et des adversités ? S'il les invite à faire cette prière, ce ne peut être qu'avec une loyale résolution de l'exaucer, quand des intérêts supérieurs n'y mettent point obstacle.

Au surplus, les vertus chrétiennes tendent à obtenir de Dieu une part légitime dans les faveurs de la fortune. D'abord, elles font éviter ou réparer ces fautes qui attirent sa malédiction et, avec elle, toute sorte de fléaux. De plus, elles rendent celui qui les pratique digne de toutes les bénédictions, même des bénédictions qui assurent le bonheur d'ici-bas. Elles donnent encore du crédit aux prières par lesquelles il les sollicite. Elles encouragent aussi la bonne Providence à les lui accorder ; car elles sont une garantie qu'il en fera bon usage. Enfin, comme je l'ai dit tout à l'heure, les vertus chrétiennes sont à la fois naturelles et surnaturelles. Vertus surnaturelles, elles seront récompensées au ciel. Vertus naturelles, elles doivent l'être sur terre ; et cette récompense terrestre, c'est la prospérité.

De fait, quand on observe de près la manière dont la divine Providence gouverne la destinée des populations chrétiennes, on constate bien vite que celles-ci sont, en masse, et toute exception mise à part, beaucoup plus fortunées que les autres. Là, sans doute, chacun a ses épreuves. Pourtant, dans l'ensemble, il y a plus de prospérité. Les santés sont meilleures, les longues vies plus communes, les bonnes réputations plus nombreuses, les richesses plus répandues, les maisons puissantes et solides plus multipliées. L'un des hommes qui a le plus étudié l'état des sociétés contemporaines a cru pouvoir écrire : « Cette étude m'a appris que le bonheur individuel et la prospérité publique sont en proportion de l'énergie et de la pureté des convictions religieuses ¹. » Ce qu'il a dit des convictions, on peut et on doit le dire à plus forte raison des pratiques.

Qu'on cesse donc de représenter la vie chrétienne comme un obstacle au bonheur temporel des

hommes ! Elle leur apprend, c'est vrai, à mettre les choses d'ici-bas à leur véritable place, qui n'est pas la première ; mais elle n'a nullement pour but de les en dépouiller. Elle ne leur permet point d'employer, pour les acquérir, des moyens iniques ; mais la probité n'est-elle pas le plus solide fondement des fortunes ? Elle prend sur leurs journées l'instant de la prière, et sur leurs semaines le jour du repos ; mais ces loisirs sacrés, en évitant le surmenage de leurs organes et en renouvelant leurs forces, ne rendent-ils point leurs labeurs à venir plus énergiques et plus féconds ? Elle les empêche d'abuser de leur opulence et prélève sur elle l'impôt des bonnes œuvres ; mais la modération dans l'usage des richesses les rend moins fragiles. Quant à l'aumône, elle appauvrit beaucoup moins que les excès, et parce qu'habituellement elle les prévient et en inspire le dégoût, elle constitue, comme le dit un ancien proverbe, « le sel de la fortune. »

N.-S. Jésus-Christ a parfaitement exprimé la doctrine contenue dans cet entretien, quand il a dit : « *Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice ; tout le reste vous sera donné par surcroît.* »

« *Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice.* » — C'est comme s'il avait dit : Mettez au-dessus de tout, dans votre estime, dans vos aspirations, dans vos efforts, le ciel et les vertus qui y conduisent. En d'autres termes : devenez avant tout des élus, et, pour être des élus, soyez de bons chrétiens.

« *Tout le reste vous sera donné par surcroît.* »

— Il appelle « le reste », avec une nuance de dédain, tout l'ensemble des choses terrestres. Ces choses sont d'ordre inférieur, parce qu'à la différence de celles dont il vient d'être question, elles ne sont ni éternelles, ni divines. Mais le Père céleste sait que « ce reste » est nécessaire aux hommes et, quand ils lui sont fidèles, il le leur accorde volontiers par surcroît.

Cette parole, comprenez-le, ne renouvelle point les promesses faites sous l'Ancien Testament. Elle exprime cependant la manière d'agir habituelle à la bonne Providence. Ainsi, les vrais chrétiens ont-ils, autant que qui que ce soit et plus même que qui que ce soit, chance de recevoir leur juste part des biens d'ici-bas.

Et c'est ce que je voulais démontrer.

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

1^{er} Dimanche après l'Épiphanie

DEVOIRS DES PARENTS CHRÉTIENS

Marie et Joseph se révèlent dans l'Évangile de ce jour modèles achevés des parents chrétiens. Chargés de prendre soin de l'Enfant Jésus, ils ne recu-

¹ Le Play, *La Réforme sociale*, t. I, p. 141.

lent devant aucun de leurs devoirs. Que les parents chrétiens se souviennent donc qu'ils doivent : 1^o donner le bon exemple à leurs enfants, 2^o les surveiller, 3^o les reprendre.

I. — Donner le bon exemple

1^o La loi juive imposait un pèlerinage au temple de Jérusalem, au moment de la Pâque : aussi les parents de Jésus n'hésitèrent pas à faire une trentaine de lieues pour obéir à la loi.

2^o N'est-ce pas avec le même zèle et le même empressement que les parents chrétiens doivent obéir à la loi de Dieu ? C'est en vain qu'ils recommandent à leurs enfants de prier, d'aller à la messe, de se reposer le dimanche, de se confesser, de communier. S'ils ne le font pas eux-mêmes, leurs belles recommandations sont inutiles. *Verba volant, exempla trahunt.*

II. — Surveiller

1^o Jésus est avec des amis, des compagnons de pèlerinage. Ses parents le savent ; mais leur amour est quand même en éveil. Au retour, dès la première halte, ils sont inquiets de ne pas le revoir. Ils le cherchent dans les groupes de pèlerins, et ne le voyant pas, ils retournent à Jérusalem dans une angoisse impossible à décrire.

2^o Ainsi les parents chrétiens doivent surveiller leurs enfants. Ils doivent le faire :

a) *Personnellement.* Qu'ils ne se reposent donc ni sur « les proches » ni sur « les connaissances », pour s'acquitter de ce pieux devoir.

b) *Avec soin.* La nature le leur commande autant que la religion.

c) *Sans relâche.* Ils seront ainsi toujours prêts à accourir au premier danger.

III. — Reprendre

1^o Ecoutez Marie dès qu'elle retrouve Jésus : « *Fili, quid fecisti nobis sic? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te.* » (Luc, II, 48). La présence de la foule et des docteurs de la loi ne l'intimide pas.

2^o Assurément Marie sait que Jésus est Dieu : aussi ne lui fait-elle pas un reproche à proprement parler. Elle lui pose une question et cherche à provoquer une confiance. Mais les parents chrétiens ont une réelle autorité à faire valoir à l'égard de leurs enfants : et quand cela est nécessaire ils doivent les reprendre a) *avec fermeté*, mais aussi b) *avec douceur*. L'autorité et l'amour ne sont pas deux choses incompatibles : le Dieu qui nous commande n'est-il pas Celui qui nous aime ?

Conclusion

On dit qu'« il n'y a plus d'enfants » : ne serait-il pas plus vrai de dire qu'« il n'y a plus de parents » ? Que les pères et mères ne reculent pas devant l'accomplissement de leurs devoirs, et il y aura de bons enfants, parce qu'il y aura de bons parents.

N'est-ce pas pour nous la preuve 1^o de la bonté et 2^o de la puissance de Marie ?

I. — Bonté de Marie

Marie est notre mère ; c'est le secret de sa bonté : *Salve, Mater misericordix.* Aussi voyez d'après l'Evangile d'aujourd'hui :

1^o COMME ELLE EST ATTENTIVE AUX BESOINS DE SES ENFANTS ! Personne ne lui dit que le vin fait défaut au repas des noces : elle le remarque d'elle-même.

2^o COMME ELLE COMPATIT A LEURS SOUFFRANCES ! Elle devine aussitôt la honte et l'embarras qu'éprouve le maître de la maison en face de ses convives, et elle en souffre pour lui.

3^o COMME ELLE INTERCÈDE SANS RETARD EN LEUR FAVEUR ! Elle dit à Jésus : « *Vinum non habent.* » On devine avec quelle douceur, quelle tendresse, quelle discrétion fut faite cette prière.

Que les pauvres, que les affligés, que les pécheurs surtout aient la plus entière confiance en la bonté incomparable de Marie ! Aucune mère n'aime ses enfants comme elle nous aime ; ses yeux ne nous quittent point, son cœur bat pour nous, son bras nous protège et sa langue est toujours prête à plaider en notre faveur au tribunal de la justice de Dieu. *Salve, Mater misericordix.*

II. — Puissance de Marie

Marie est la Mère de Dieu : c'est le secret de sa puissance : *Sancta Maria, Mater Dei.* Aussi :

1^o ELLE OBTIENT CE QU'ELLE DÉSIRE. A peine a-t-elle dit à son divin Fils : « *Vinum non habent,* » qu'elle se sent exaucée. Jésus lui observe seulement de prendre patience : l'heure du miracle n'est pas encore arrivée, mais elle va bientôt sonner. « *Quid mihi et tibi est, mulier? nondum venit hora mea.* »

2^o MAIS ELLE NOUS INDIQUE A QUELLE CONDITION. Marie est joyeuse d'avoir obtenu gain de cause ; mais elle a soin de recommander aux serviteurs : « *Faites bien tout ce qu'il vous dira. Quodcumque dixerit vobis, facite.* »

Que ceux qui veulent recourir à la puissance de Marie n'hésitent jamais à le faire ! Mais qu'ils n'oublient pas cette dernière recommandation : « *Quodcumque dixerit vobis, facite.* » La dévotion à la Sainte Vierge ne nous dispense pas en effet de nos devoirs envers N.-S. J.-C. Il faut servir Marie comme elle veut être servie. Agir autrement serait lui faire injure ; car ce serait supposer qu'elle autorise la lâcheté, la paresse, la tiédeur et même la désobéissance aux commandements.

Conclusion

Amour et confiance : tels sont les deux sentiments qu'un fils éprouve pour sa mère. Que ce soient les nôtres pour Marie ! « Jamais on n'a entendu dire, affirme S. Bernard, qu'aucun de ceux qui ont eu recours à sa protection, ait été abandonné. »

2^o Dimanche après l'Épiphanie

BONTÉ ET PUISSANCE DE MARIE

L'Evangile nous rapporte le premier miracle accompli par N.-S. J.-C. à Cana, en Galilée : et ce miracle est dû à l'intercession de la T. S. Vierge.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 Januarii 1920.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 13 janvier 1920

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Avis paroissiaux. — Sur le blasphème, 17.

Allocutions pour des Messes d'hommes. — LXV. Le mystère, 18.

Plans de sermons pour les dimanches. — 3^e Dimanche après l'Épiphanie : Le lépreux image du pécheur, 21.

Pour le Premier Vendredi. — LXXI. Les divines condescendances du Sacré-Cœur, 21.

Petites Lectures. — XXXII. Beauté du christianisme, 23.

Causeries à des jeunes. — II. Calotins ! 24.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XX. Les raisons d'observer la loi chrétienne : 3^e Notre intérêt : b) Les biens qu'elle nous assure (5. Le ciel), 26.

Mois de Marie des paroisses. — 1^{er} Jour : La Nativité de Marie, 30.

Dimanche des Quarante-Heures. — (Plan) Joie et tristesse, 32.

AVIS PAROISSIAUX

SUR LE BLASPHEME

*Non assumes nomen Domini
Dei tui in vanum.*

Tu ne prendras pas en vain
le nom du Seigneur ton Dieu.
(Exod., xx, 7).

Mes frères,

C'est à Dieu que nous devons tout, et la vie de l'âme et la vie du corps, et les bienfaits naturels et les bienfaits surnaturels ; aussi, à l'exemple des Saints, ne devrions-nous jamais prononcer le nom de notre divin Bienfaiteur qu'avec des actions de grâces et des bénédictions. Hélas ! vous le savez par expérience, il est loin d'en être ainsi à notre époque. Beaucoup de nos contemporains ne prononcent plus guère le nom du Bon Dieu qu'avec des insultes, des blasphèmes et des malédictions de toutes sortes ; et bien souvent, durant les jours d'été, l'écho apportait jusque dans ma chambre comme les notes d'un infernal concert de paroles injurieuses contre Dieu.

Il me serait facile assurément de vous montrer, au nom du simple bon sens, que le blasphème est un signe de sottise et une preuve de mauvaise éducation. Mais comme je m'adresse à des chrétiens, je préfère vous parler le langage de la foi. Je vous dirai donc que, de quelque côté que j'envisage le blasphème, je lui découvre une gravité exceptionnelle. Envisagé du côté de Dieu, *c'est un sacrilège* ; envisagé du côté du prochain, *c'est un scandale* ; envisagé du côté du malheureux qui le profère, *c'est une imprudence*.

I

Je dis que le blasphème envisagé du côté de Dieu est un sacrilège.

En effet, qu'est-ce qu'un sacrilège ? C'est, nous

dit le catéchisme, la profanation d'une chose sainte. Or, je vous le demande, qu'y a-t-il de plus saint, de plus sacré, de plus respectable que le nom du Bon Dieu ? N'est-ce pas le nom devant lequel tout genou doit fléchir, au ciel, sur la terre et dans les enfers ? N'est-ce pas le nom que les anges eux-mêmes ne prononcent jamais sans se voiler la face de leurs ailes ? N'est-ce pas le nom qui résume à lui seul et la Toute-Puissance, et la Toute-Sagesse, et la Toute-Justice, et la Toute-Vérité ? Si les hommes ont le droit de flétrir une insulte faite à un roi de la terre sous le nom de crime de « lèse-majesté », n'aurai-je pas le droit de flétrir une insulte faite à mon Dieu sous le nom de « sacrilège » ou de « lèse-divinité » ?

Et remarquez-le bien, mes frères, ce sacrilège est d'autant plus odieux qu'il ne comporte aucune excuse et qu'il n'admet aucune explication. Il y a des fautes en effet qui échappent à la faiblesse humaine et en faveur desquelles on peut invoquer à juste titre des circonstances atténuantes. — Un pauvre, accusé de vol, dira par exemple : « J'ai volé, c'est vrai, je l'avoue ; mais si j'ai volé, c'est parce que j'étais dans la misère, c'est parce que je mourais de faim. » — Un ambitieux dont les viles manœuvres ont été découvertes, dira : « Je n'ai reculé devant aucun forfait, c'est vrai, je l'avoue ; mais si j'ai agi de la sorte, c'est parce que j'étais poussé par le démon de l'orgueil et de l'envie. » — Un assassin même essaiera de dire : « Oui, j'ai tué, c'est vrai, je l'avoue ; mais si j'ai tué, c'est parce que la haine et le désir de la vengeance m'avaient aveuglé et rendu fou. »

Mais vous, ô blasphémateurs, quelle explication donner de votre crime ? Quelle nécessité invoquer pour vous défendre ? Quelle excuse apporter pour vous justifier ? N'est-il pas vrai que vous êtes d'autant plus coupables que vous commettez votre sacrilège froidement, de propos délibéré, sans jouissance et sans profit ?

II

Si j'envisage maintenant le blasphème du côté du prochain, je constate qu'il cause presque toujours du scandale et que par conséquent il est une occasion de chute pour le prochain.

Ecoutez, mes frères, et vous surtout, parents chrétiens ! La première fois qu'un petit enfant entend retentir des paroles de blasphème, il se sent douloureusement ému. Il est profondément troublé en son âme si douce, si tendre et si pure : il ressent comme faite à lui-même l'injure qui est faite au Dieu qu'il a appris à aimer et à chérir sur les genoux de sa mère. Mais petit à petit, au fur et à mesure qu'il grandit, il s'habitue à ces odieuses paroles et à ces malédictions impies. Un jour, la honte au front, il se surprend à les murmurer à voix basse ; puis, en cachette, il s'essaye à les dire à haute voix ; enfin il les crie en public à tort et à travers, à propos de tout et à propos de rien. Alors c'en est fait ; le voilà passé blasphémateur de profession...

A partir de ce moment il ne cessera plus de blasphémer. Il blasphémera pendant trente ans, quarante ans, soixante ans peut-être ; il blasphémera même lorsque ses cheveux auront blanchi et que sa langue ne pourra presque plus lui rendre service. Et qui sait ? — cela s'est déjà vu, — qui sait si dans son agonie les dernières paroles qu'il prononcera ne seront pas encore des paroles de blasphèmes ? « Ah ! malheur à lui ! » me direz-vous. Eh bien ! oui ; malheur à lui ! Mais je vais plus loin et je dis avec l'autorité de N.-S. Jésus-Christ dans l'Evangile : « Trois fois malheur à ceux qui l'ont scandalisé par leurs paroles ! Trois fois malheur à ceux qui lui ont appris le mal lorsqu'il était petit, car ce sont eux qui auront à répondre de toutes ses fautes devant le tribunal du Souverain Juge ! » *Vae homini illi per quem scandalum venit.* (Mt., xviii, 7).

III

Si j'envisage enfin le blasphème du côté de celui qui le profère, je suis obligé de reconnaître que c'est une grave imprudence au point de vue individuel comme au point de vue social.

1. En règle générale, Dieu attend patiemment le pécheur au seuil de l'éternité ; il ne le condamne qu'au sortir de cette vie et il ne le punit que dans l'autre monde. Mais il lui arrive parfois de manifester sa colère et de faire sentir sa justice dès ici-bas ; et de même que ce sont les plus hauts sommets qui attirent le plus souvent la foudre, de même ce sont les blasphémateurs qui sont le plus souvent frappés sur cette terre d'un châtiment immédiat. Ah ! certes les exemples ne manquent ni dans l'histoire ancienne ni dans l'histoire moderne.

Je puis vous citer Coré, Dathan et Abiron, les trois blasphémateurs que la terre engloutit vivants.

Je puis vous citer l'impie Arius, qui tomba frappé de mort subite devant son peuple pour avoir osé nier la divinité de N.-S. Jésus-Christ.

Je puis vous citer l'hérétique Nestorius, dont la langue fut dévorée par les vers au moment où il venait de profaner la mémoire de la T. S. V. Marie.

Et sans aller chercher si loin, à notre époque même, pour peu que vous lisiez les journaux, dites-moi si les preuves de ce que j'avance ont jamais fait défaut ?

2. Grave imprudence au point de vue individuel, le blasphème est encore une plus grave imprudence au point de vue social ; et quand même la Vierge de la Salette ne nous l'aurait point rappelé dans la célèbre apparition du dernier siècle, il n'est pas nécessaire de réfléchir longtemps pour s'en convaincre.

Eh quoi ! vous, les travailleurs de l'usine, vous voulez que Dieu bénisse vos labeurs, et vous l'insultez ?

Vous, les ouvriers de la terre, vous voulez que Dieu fasse plier vos greniers sous le poids de riches moissons, et vous le bafouez ?

Vous, les ouvriers de la vigne, vous voulez que

Dieu rende la vie aux pampres desséchés des coteaux, et vous l'outragez ?

Vous, les pères de famille, vous voulez que vos enfants vous respectent, et vous ne respectez pas votre Père qui est dans les cieux ?

Et vous tous, qui que vous soyez, vous voulez que Dieu vous accorde la joie, la paix et la prospérité, et vous ne cessez de l'irriter par vos provocations ? Prenez garde ! Le Dieu de toute bonté est aussi le Dieu de toute justice ; et les blasphèmes que vous avez l'audace de faire monter vers les cieux, pourraient bien retomber un jour sur vous et sur vos enfants, sous la forme des plus affreuses calamités !...

J'espère, mes frères, que vous avez compris l'énormité du péché de blasphème ; et par conséquent j'espère que vous mettrez tout en œuvre pour l'éviter désormais. Que dis-je ? A l'exemple des bons chrétiens vous ferez davantage. Chaque fois que vous entendrez retentir un blasphème, vous en offrirez aussitôt à Dieu la réparation en disant du fond du cœur : « Mon Dieu, pardonnez à ceux qui vous outragent, car ils ne savent pas ce qu'ils font... Que votre nom soit béni, que votre nom soit loué, que votre nom soit sanctifié dans les siècles des siècles ! » C'est de la sorte que vous vous comporterez ici-bas en fils soumis et respectueux ; et un jour viendra où, au lieu de vous punir selon sa justice, Dieu vous récompensera dans toute l'étendue de sa miséricordieuse bonté. C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

LXV

LE MYSTÈRE

Messieurs,

Dans notre dernière conférence, nous avons parlé des hommages rendus à la raison humaine par la foi révélée.

Si nous avions été en réunion publique, nous eussions sûrement entendu des voix hostiles nous crier de toutes parts : « Et le mystère ?... Et le mystère ?... »

Le mystère, en effet, a toujours été la grande arme de guerre contre le christianisme. Au temps des empereurs romains, c'était le mystère qu'on reprochait surtout aux chrétiens ; témoin ce que dit Sévère dans *Polyeucte* (acte IV, sc. vi) :

On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître,
Et, sur cette croyance, on punit du trépas
Des mystères secrets que nous n'entendons pas.

Aujourd'hui que les bûchers et les chevaux de bataille des incrédules. On le représente comme une insulte à la raison humaine, comme un legs humiliant des âges d'ignorance, comme un défi jeté à la science.

Ouvrez un journal libre-penseur, qu'y trouverez-vous ? Une diatribe contre le mystère. Assistez à une conférence sur des sujets religieux, qu'entendrez-vous ? Une diatribe contre le mystère. Et dans les conversations privées, quand on vient à parler de ces mêmes sujets, qu'est-ce qui se produit ? Encore une diatribe contre le mystère.

Le mystère est-il vraiment un attentat aux droits de la raison ? En aucune façon. Pour nous en convaincre, nous n'aurons qu'à faire les trois constatations suivantes : — 1^o Il est naturel que la raison humaine trouve des mystères dans la Religion. — 2^o Il est naturel que la raison humaine ne puisse pas comprendre les mystères. — 3^o Il est naturel que la raison humaine se soumette aux mystères.

I

Et d'abord, *il est naturel que la raison humaine trouve des mystères dans la Religion*. Et cela, à cause de l'infinie sagesse de Celui qui lui parle ; à cause de l'élévation des choses dont il lui parle ; à cause enfin de sa propre faiblesse.

Vous vous sentez malade et vous faites venir le médecin. Est-ce que vous comprenez les termes médicaux dont il se sert ? Est-ce que vous comprenez l'ordonnance qu'il rédige ? Pouvez-vous seulement arriver à la lire ? Ce n'est pas sûr.

Vous avez un contrat à signer devant notaire. L'officier ministériel vous lit le projet qu'il a rédigé. Est-ce que vous comprenez toutes les expressions de droit qu'il a employées ?

Vous avez une maison à construire. Vous assistez à une conversation entre votre architecte et votre entrepreneur. Comprenez-vous tout ce qu'ils disent ? Est-ce que les mots dont ils usent ne vous font point parfois l'effet d'être du chinois ?

Etes-vous indignés, en ces différentes circonstances, de l'insulte qui est faite à votre raison ? Mais non. Et pourquoi ? Parce que vous vous dites : « Je n'ai pas fait les études qu'ont faites mon médecin, mon notaire et mon architecte ; il est tout naturel qu'ils disent des choses que je ne comprends pas. »

C'est bien. Mais voyez tout de suite l'inconséquence qu'il y aurait à accorder à de plus instruits que vous le droit d'employer des mots étrangers à votre dictionnaire personnel, et à refuser à Dieu, la Souveraine Sagesse, le droit d'avoir des pensées supérieures à votre intelligence.

Ce qu'il vous révèle, ce n'est pas ce qui est du ressort de votre raison, dont la foi, nous l'avons dit, entend respecter le domaine. Ce qu'il vous révèle, ce sont des notions *surnaturelles*, c'est-à-dire, comme le mot l'indique, des notions qui sont au-dessus de notre portée. Notre intelligence n'y peut atteindre. De grâce, ne ressemblons pas aux esprits bizarres qui voudraient faire de l'astronomie sans lunettes d'approche et sans télescope.

« Dieu seul, a dit Lamartine, sait les secrets de Dieu : aucun être ne pourrait ni les concevoir, ni les garder... On devrait écrire, sur le frontispice de toutes les sciences physiques ou métaphysiques,

à la borne des choses explicables : Arrêtez-vous là ! vous êtes au bord de l'abîme ! Contemplez ! admirez ! adorez ! n'expliquez pas ! Vous touchez là au grand secret ! On n'escalade pas la pensée de Dieu ! »

D'ailleurs, comment pourrions-nous faire pour escalader la pensée de Dieu, avec le pauvre instrument qu'est notre raison ? Nous avons assez défendu ses droits pour n'être pas suspect en disant qu'elle ne peut pas tout. Elle est bornée ; nous ne le savons que trop. « Or, a dit Fénelon, c'est le caractère de l'infini de ne pouvoir être compris, et celui du fini de ne pouvoir comprendre ce qui le surpasse infiniment ».

Pour atteindre Dieu, il faudrait que notre âme eût un sens qui lui manque et qui est le sens divin. De même que nous ne pouvons pas percevoir les sons quand l'ouïe nous manque, de même nous ne pouvons pas nous élever jusqu'à l'intelligence des vérités divines, parce que nous n'en avons pas la faculté. « Prenez, dit Frayssinous, un aveugle de naissance ; faites-lui parcourir de la main la surface plane d'un tableau qui, pourtant, d'après les lois de l'optique, vous présente, à vous, des élévations et des profondeurs ; dites à cet aveugle que vous voyez dans cette surface unie des enfoncements ; comment voulez-vous qu'il puisse concevoir qu'une surface, plane au tact de sa main, soit profonde à vos yeux ? Il y a là, pour l'aveugle, je ne sais quoi de révoltant et de contradictoire, un vrai mystère : et que lui manque-t-il pour bien juger ? Il lui manque un sens, celui de la vue... Eh bien ! Messieurs, nous sommes cet aveugle, par rapport aux mystères. Il nous manque présentement un degré d'intelligence que nous aurons un jour ».

II

En second lieu, *il est naturel que la raison humaine ne puisse pas comprendre les mystères*. Non pas seulement, Messieurs, à cause de sa faiblesse essentielle, mais aussi parce que les éléments de comparaison, indispensables à toute étude, lui font ici défaut.

Si je vous demande le poids d'un pavé, vous ne serez pas dépourvus, en face du problème que je vous pose. Le poids de ce pavé est pour vous un mystère que vous aurez vite pénétré. Vous n'aurez pour cela qu'à prendre une balance et à peser le pavé. Ici, les éléments de comparaison sont à votre portée, et rien n'est plus facile que de les utiliser.

Il en va tout autrement quand il nous faut sortir de ce que nous voyons et de ce que nous touchons.

Voulez-vous qu'ici nous fassions appel à l'une des conjectures les plus curieuses et les plus récentes de la science ?

Tous les objets qui nous entourent sont limités par trois dimensions : longueur, largeur et profondeur. Notre expérience ne va pas au delà. La science va plus loin.

¹ Cours familier de littérature, t. I, ch. III.

² Lettre IV sur la Religion.

³ Défense du christianisme : La religion considérée dans ses mystères.

De ce que, dit-elle, nous ne connaissons que trois dimensions, résulte-t-il qu'il ne peut pas y en avoir davantage ? Qui empêche qu'il n'y en ait quatre, cinq ou même plus ? Cela ne peut pas se représenter, mais on peut en avoir l'idée. On peut même lui donner un nom ; cela, Messieurs, s'appelle l'*hyperespace*.

Comment les objets sont-ils constitués dans cet hyperespace ? Encore une fois, Messieurs, il nous est impossible de nous le figurer, parce que tout ce que nous voyons n'a que trois dimensions, et que, malgré nous, nous ramenons tout à ces trois dimensions. Mais, de ce que nous ne pouvons pas nous le figurer, il ne résulte pas que ce soit impossible.

Cela est si peu impossible, que certains phénomènes de la nature, par exemple la diffusion des liquides et des gaz, n'est explicable que si l'on admet cette quatrième ou cinquième dimension que suppose l'hyperespace¹.

D'où il suit que la conjecture d'aujourd'hui pourrait bien devenir un dogme scientifique de demain.

Je conclus de ceci que, pour vérifier quoi que ce soit, il nous faut des éléments de comparaison. Quand nous en avons, la vérification est facile ; quand nous en sommes dépourvus, elle est impossible.

Or, Messieurs, je vous le demande, quels éléments de comparaison pouvons-nous avoir, en nous-mêmes ou autour de nous, quand il s'agit de l'infini et du surnaturel ? Ne devons-nous pas nous récuser, comme si l'on nous demandait de peser un bloc de pierre, sans poids et sans bascule ?

« La dernière démarche de la raison, a dit Pascal, est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible, si elle ne va pas jusqu'à connaître cela². »

III

Après tout ceci, il ne sera pas difficile de prouver qu'il est naturel que la raison humaine se soumette aux mystères.

Pourquoi les repousserait-elle ? Parce qu'elle ne les comprend pas ? Ceci est un argument négatif qui n'a plus de valeur, après nos réflexions précédentes, et qui, en tout cas, pèse bien peu, à côté des motifs positifs qui lui font un devoir de donner son acquiescement.

Le premier, c'est l'autorité de Celui qui parle, et qui est Dieu. Du moment qu'en écoutant Celui qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, nous sommes assurés d'avoir la vérité, nous n'avons qu'à nous soumettre.

Se soumettre : est-ce bien le mot qui convient ici ? Se soumettre implique toujours une idée de

contrainte. Mais devrait-on parler de contrainte quand il s'agit de créatures intelligentes à qui Dieu offre un moyen certain de connaître la vérité ? Ne devrions-nous pas, de quelque manière qu'elle nous vienne, lui faire un accueil de joie, de reconnaissance et d'amour ?

Mon Dieu, quand vous donnez aux petits oiseaux de vos forêts le rayon de soleil qui les réchauffe et les réjouit, ils battent des ailes et ils chantent, sans se demander comment leur vient cette lumière qui les éblouit et cette chaleur qui les vivifie. Pourquoi les hommes récriminent-ils quand vous daignez faire briller à leurs yeux les éclairs de votre sagesse éternelle ?

Pourquoi ils récriminent ?... C'est parce qu'ils méconnaissent l'utilité des mystères, lesquels nous mettent dans l'humilité nécessaire, en nous ouvrant les yeux sur les infirmités de notre raison. Ce qui nous perd, c'est l'orgueil qui ne veut pas reconnaître de maître. Ce qui nous sauve, c'est de nous rendre compte que nous ne sommes et que nous ne savons que peu de chose. « Moins je conçois Dieu, plus je l'adore, » disait Jean-Jacques Rousseau³. Dans une telle bouche, une telle parole vaut un long discours. Elle a son pendant dans cette réflexion d'un illustre contemporain : « Nous aimons la religion de nos mères parce qu'elle est parfaitement mystérieuse et qu'on est las, à certains moments, de la science, qui est claire, mais si courte ! et dont on se détache un peu en voyant de quelle suffisance elle emplit les esprits médiocres². »

Bossuet a résumé admirablement la question qui nous occupe aujourd'hui, en ces mots qui seront notre conclusion :

« Dieu a le moyen de se faire entendre ; il a le droit de se faire croire ; il peut, par sa lumière infinie, nous montrer, quand il lui plaira, sa vérité à découvert ; il peut, par son autorité souveraine, nous obliger à le révéler sans que nous en ayons l'intelligence. L'un et l'autre sont dignes de lui. Il est digne de sa grandeur, ou de régner sur les esprits en les captivant par la foi, ou en les contentant par la claire-vue. Il fera aussi l'un et l'autre. Mais chaque chose doit avoir son temps. Toutes deux, néanmoins, sont incompatibles. Je veux dire l'obscurité de la foi et la netteté de la vue. Qu'a-t-il fait ? Ecoutez, voici le mystère du christianisme. Il a partagé ces deux choses entre la vie présente et la vie future : l'évidence dans la patrie ; la foi et la soumission durant le voyage. Un jour, la vérité sera découverte ; en attendant, pour s'y préparer, il faut la révéler. Le dernier fera le mérite et l'autre est réservé pour la récompense ! » Ainsi soit-il !

¹ Chez nous, les gaz, comme les liquides, ont une tendance bien connue à se diffuser, à occuper tout le volume qu'on leur offre, à se répandre peu à peu dans toutes les directions, et le phénomène, bien qu'il nous soit familier, est tout simplement inexplicable. Mais supposez une quatrième dimension, et toute difficulté s'évanouit ! (Abbé Moreux, *Que deviennent-nous après la mort ?* p. 91).

² *Pensées*, art. XIII, 1.

³ *Emile*, IV.

² Jules Lemaitre, *Les Contemporains*, t. II, p. 93.

³ Sermon sur la soumission due à la parole de Dieu.

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

3^e Dimanche après l'Épiphanie

LE LÉPREUX IMAGE DU PÉCHEUR

Le lépreux dont parle l'Évangile est l'image du pécheur. Considérons en effet 1^o le mal dont il souffre, et nous apprendrons 2^o les remèdes infail-
libles pour sortir d'un si triste état.

I. — Le mal

1^o LE LÉPREUX était considéré par ses compa-
triotés comme un être :

a) *Déchu*. Il était en effet hideux, défiguré, répu-
gnant.

b) *Dangereux*. La lèpre était contagieuse ; aussi
fuyait-on le lépreux comme un pestiféré.

c) *Séparé du reste des hommes*. La loi de Moïse
ordonnait aux lépreux de vivre à part, afin de ne
point communiquer leur horrible maladie ; aussi
quelle triste existence que la leur !

2^o LE PÉCHEUR comme le lépreux est un être :

a) *Déchu*. Il a perdu la beauté surnaturelle de la
grâce et il est défiguré par le péché. Dieu se
détourne de lui avec horreur.

b) *Dangereux* pour ses frères, par ses mauvais
conseils, par ses mauvais exemples : aussi le fuit-
on comme la peste.

c) *Séparé* de la communion des saints et de la
société des élus : aussi quelle triste existence ici-
bas pour le pécheur et quel redoutable avenir il se
prépare !

II. — Les remèdes

1^o LE LÉPREUX désirant guérir :

a) *Vient trouver Jésus*. Il ne se laisse arrêter ni
par la honte, ni par la peur, ni par la foule.

b) *Il le prie* : — Avec foi : « *Et ecce leprosus
veniens, adorabat eum.* » (Mt., VIII, 2).

— Avec humilité : car c'est à genoux qu'il adore
N.-S. J.-C.

— Avec confiance : « *Domine, si vis, potes me
mundare.* » (Mt., VIII, 2). Aussi le miracle s'accom-
plit : Jésus se laisse toujours toucher quand on
vient à lui et qu'on le prie de la sorte.

2^o LE PÉCHEUR qui a honte de son état et qui
désire guérir, doit donc :

a) *Se tourner vers Jésus*, sans honte, sans
lâcheté, sans respect humain.

b) *Le prier* : — Avec foi. Jésus est en effet le
divin Rédempteur des hommes.

— Avec humilité. Quel abîme entre le pécheur et
le Dieu de toute sainteté !

— Avec confiance : car le Dieu de toute sainteté
est aussi le Dieu de toute puissance et de toute
bonté.

Le pécheur ainsi préparé n'aura plus qu'à s'age-
nouiller auprès du prêtre : « *Vade, ostende te
sacerdoti.* » (Mt., VIII, 4). Le miracle s'accomplira
avec les paroles de l'absolution.

Conclusion

Quelle joie dut éprouver le lépreux en se voyant
guéri et en reprenant sa place au foyer ! Il en sera
de même pour le pécheur qui retrouve l'état de
grâce et reprend sa place parmi les enfants chéris
de Dieu.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXI

LES DIVINES CONDESCENDANCES DU SACRÉ CŒUR

Mes frères,

L'Imitation ayant à nous parler du règne de
Jésus-Christ dans les cœurs qui lui sont fidèles,
chante en ces termes la douceur de sa présence
(liv. II, ch. I, 4) :

« Jésus visite souvent l'homme intérieur, et ses
entretiens sont doux, ses consolations ravissantes ;
sa paix est inépuisable, et sa familiarité incompré-
hensible. »

Jamais nous ne méditerons assez les infinies misé-
ricordes que le Cœur adorable de notre Dieu répand
sans se lasser dans les âmes qui se donnent à lui et
qui vivent de sa grâce. Aucune réflexion ne sera
capable comme celle-ci de nous montrer à quel
point il nous aime, et à quel point nous devons
répondre à son amour.

Jésus veut donc vivre en nous. Comment se pré-
sente-t-il à nous ? Est-ce en roi qui vient recevoir
nos hommages, et qui réclame souverainement nos
adorations ? Oui, sans doute, puisqu'il est notre
maître absolu. Mais c'est bien davantage en ami
qui supprime toutes les distances afin de se mettre
à notre entière disposition. Nous le comprendrons
mieux quand nous aurons vu qu'il est prêt à nous
recevoir à tout instant, qu'il n'exige aucune éti-
quette, et qu'il ne juge indigne de lui aucune de
nos préoccupations.

I

L'histoire de France a gardé avec amour le
souvenir de ce roi admirable de simplicité qui ren-
dait la justice sous un chêne de la forêt de Vin-
cennes. Là, tout le monde, les petits aussi bien que
les grands, pouvaient l'aborder et exposer leurs
droits. Mais celui-là était un saint, et nous ne
voyons pas qu'aucun des monarques qui lui ont
succédé ait suivi son exemple.

Le Roi des rois qui s'appelle Jésus fait bien
mieux. Dès sa naissance, il appelle à sa crèche les
bergers pour bien montrer qu'il veut être accessible
à tous. Pendant sa vie mortelle tout entière, il se
laissera approcher par ceux qui auront quelque
bienfait à implorer de sa bonté toujours accueil-
lante. Ses ennemis comme ses amis pourront l'in-
terroger à leur gré. Les êtres repoussés de partout
qui s'appellent les pécheurs et les lépreux viendront
le trouver sans crainte. Pour pouvoir courir après

les brebis perdues, il s'exposera aux blâmes des pharisiens. Bien plus, il y aura des jours où il sera tellement pressé par la foule qu'il aura peine à se frayer un chemin.

C'est bien ainsi qu'il se comporte encore au milieu de nous. Vivant dans nos tabernacles, il veut que nos églises soient ouvertes à tout le monde. Là aussi pourront entrer comme chez eux tous ceux qui ont besoin de lui ; ils pourront y rester aussi longtemps qu'ils le voudront ; ils pourront s'approcher de son autel, aussi près qu'ils le désireront. Aucun monarque ne se laissera aborder plus facilement que lui.

Cela ne lui suffit pas. Son amour réclame encore davantage, et c'est alors qu'il réalise la grande merveille de son cœur, qui est de vouloir demeurer dans le nôtre.

Lorsque le publicain Zachée entendit Jésus lui dire : « Zachée, hâte-toi de descendre, car aujourd'hui je veux aller chez toi, » il fut rempli d'une joie immense. Son ambition se bornait à voir passer le prophète, et voici que le prophète voulait devenir son hôte. Jamais il n'avait osé espérer une telle faveur et un tel bonheur ; il se sentait si coupable et si indigne !

Mais qu'est-ce que la faveur et le bonheur accordés à Zachée à côté de ceux que le Sacré-Cœur nous offre ? Ce n'est pas un jour qu'il veut passer chez nous, c'est toute notre vie terrestre. Ce n'est pas seulement dans notre maison qu'il veut résider, c'est dans l'intime de notre âme.

Mais, Seigneur, comme Zachée, nous sommes bien indignes que vous veniez chez nous. Nous vous avons tellement offensé ! Nous avons été si ingrats ! Nous avons si souvent repoussé vos avances ! Nous avons si mal répondu à vos désirs !

N'importe ! rien n'arrête l'amour de notre Dieu. Bien que notre âme lui rappelle trop souvent le dénuement de l'étable dans laquelle il a voulu naître, il veut y résider véritablement par sa grâce, et il vient à nous qui ne savons pas aller à lui. Seigneur, il est bien vrai qu'aucun monarque ne peut vous être comparé en bonté.

II

Aucun non plus ne peut vous être comparé en simplicité.

Quand, mes frères, on vous annonce une visite, et que vous êtes occupés à quelque besogne d'intérieur, il est bien rare que vous osiez paraître tels quels devant la personne qui vient vous voir. Vous croiriez manquer aux règles de la bienséance si vous ne faisiez pas disparaître de votre extérieur les négligences qu'excuse le travail.

Avec Jésus, le Roi des cœurs, il n'en est pas ainsi. En quelque état que soient nos âmes, pourvu qu'elles soient revêtues de la robe nuptiale de la grâce, elles peuvent se présenter à lui.

Sont-elles dans la tentation ? Il admet que, comme des enfants effrayés à la vue du danger, nous allions nous jeter dans ses bras.

Sont-elles dans l'épreuve ? Il admet que nous

allions, les yeux en larmes, chercher près de lui un peu de consolation.

Sont-elles dans la sécheresse, incapables de lui dire un seul mot de foi, de confiance et d'amour ? Il admet que nous lui offrions notre chagrin d'être si froids avec lui, et que nous lui exprimions notre regret de ne pas l'aimer comme il mériterait d'être aimé.

Sont-elles dans les douces consolations de la pitié ? Il admet que nous employions, pour lui parler, les plus tendres expressions du langage humain, et que, oubliant pour un instant sa majesté, nous lui disions ces mots familiers que nous n'employons qu'avec nos plus intimes amis.

Ainsi, en quelque état que nous soyons, nous pouvons nous adresser au Sacré-Cœur. Aucune des situations de l'âme fidèle ne le laisse indifférent.

III

Une des premières religieuses de la Visitation cherchait vainement depuis quelques instants une aiguille qui venait de lui échapper. Tout d'un coup elle se mit à dire : « Mon Jésus, faites-moi donc retrouver mon aiguille ! » Aussitôt elle l'aperçut, et, la saisissant, elle s'écria : « O mon bon Maître, puisque vous êtes si bon, je ne veux jamais plus oublier de recourir à vous, aussi bien pour les plus petites que pour les plus grandes choses, aussi bien pour une aiguille que pour le salut de mon âme !¹ »

N'est-ce pas, en effet, une chose merveilleuse que le Sacré-Cœur veuille bien ainsi s'intéresser aux détails les plus minimes de notre vie ! Nous ne voudrions pas, de peur de les ennuyer, entretenir nos meilleurs amis de ces incidents insignifiants qui remplissent parfois nos journées. Avec le Sacré-Cœur nous n'avons rien de semblable à craindre, puisqu'il est prêt à nous aider en toute occasion.

Quelle joie donc pour une âme fidèle de penser qu'elle peut tout lui dire et tout lui offrir ! Le rayon de soleil qui fait briller des perles incomparables dans les moindres gouttelettes de la pluie, n'est que l'image de l'amour de Dieu qui change en diamants nos actions les plus ordinaires.

Une religieuse morte à la fleur de l'âge écrivait ces mots : « Une bonne partie de mon temps se passe à moucher des mèches qui charbonnent, et c'est bien doux quand on le fait pour Notre-Seigneur et tout près de lui. » La même enfant disait encore : « J'apprends à coudre, je fais des balayages ; voilà mon programme avec la sainteté au bout². »

Que ces pensées sont donc consolantes ! Ainsi donc une ouvrière, une mère de famille, attachée aux multiples devoirs de son état, peut mener une vie remplie de l'amour de Dieu. Les hommes dédaignent l'obscurité de ces travaux, mais si elle a Jésus dans son cœur, et si elle lui offre tout ce qu'elle fait, les anges l'appellent leur sœur et Dieu lui sourit.

¹ Un fait analogue est raconté dans la vie de sainte Gertrude la Grande. (Cf. L. Félix-Faure-Goyau, *Christianisme et culture féminine*, p. 204-208). — ² Valentine Riant.

Après cette méditation une seule parole vient à nos lèvres : — Mon Dieu, que vous êtes bon et qu'il est facile de vous servir, puisque tout vous est occasion de nous montrer votre amour ! Accordez-nous, ô Cœur sacré de notre Jésus, que tout nous soit occasion de vous prouver le nôtre ! Ainsi soit-il.

PETITES LECTURES

XXXII

BEAUTÉ DU CHRISTIANISME

La religion des Juifs était vraie, mais elle n'était pas complète, elle n'était qu'une religion d'attente qui préparait Jésus-Christ. Jésus-Christ est venu, les prophètes l'avaient annoncé, le monde païen même attendait quelqu'un de grand ; il nous a apporté l'*Évangile*, qui renferme une *doctrine* parfaite, une *doctrine divine*.

I

Théodore Ratisbonne, — le frère d'Alphonse, qui fut converti à Rome par la Médaille miraculeuse, — recherchait la vérité dans les Écritures de l'Ancien Testament pour lesquelles il professait, en sa qualité de Juif éclairé et traditionnel, une profonde vénération. Cependant il n'y trouvait pas la doctrine parfaite que sollicitaient et son esprit et son cœur. Un jour il tomba sur l'*Évangile* :

« Je me rappelle, écrit-il, le moment où après avoir lu les dernières pages des anciennes Écritures, j'ouvris pour la première fois le Nouveau Testament. Il était neuf heures du soir. Mon âme s'attachait si fortement à cette lecture que je ne pus la quitter durant une partie de la nuit, et, d'un seul trait, j'avais la coupe d'eau vive de l'*Évangile* de S. Matthieu. Il m'en arriva de même à l'*Évangile* de S. Jean, et, à deux reprises, je ne pus le laisser qu'après l'avoir lu tout entier. »

C'est que l'*Évangile* parle à l'âme, à l'esprit, au cœur ; il nous explique tout, il nous révèle nous-mêmes à nous-mêmes, il a réponse à tout, il nous satisfait pleinement. Dans les autres religions nous rencontrons des parcelles de vérité ; il renferme, lui, toute la vérité. Il est le foyer d'où s'échappent quelques-uns de ces rayons lumineux qui nous charment dans les plus beaux livres des philosophes païens. Platon a quelques-unes de ces belles pages où il consigne les vérités qui ont été transmises aux hommes par tradition, ou qui éclairent naturellement leur conscience ; mais sa doctrine ne se maintient pas à ce sublime niveau, elle s'abaisse, elle se ravale ensuite, elle tombe en des erreurs déplorables.

L'*Évangile* est constamment beau, parce qu'il est constamment vrai.

Non seulement il nous éclaire touchant notre conduite dans la vie, mais il répond aux besoins

de l'âme et du cœur : « Seigneur, vous nous avez faits pour vous, dit admirablement S. Augustin, et notre cœur demeure inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous. » Pourquoi est-il inquiet ? Parce qu'il se sent faible, et qu'il ignore s'il est dans la vraie voie.

Or l'*Évangile* nous dit : « Vous êtes faible ? Priez Dieu qui est fort, il vous donnera l'énergie de marcher. Et comme vous ne pouvez marcher seul, sa grâce est là qui vous prendra en quelque sorte par la main ; elle vous donnera d'abord de vouloir, ensuite d'agir ; elle voudra, elle agira, elle marchera avec vous, et tout vous deviendra facile.

« Vous ne savez pas si vous êtes dans la bonne voie, dans la vérité ? Priez encore, vous recevrez la grâce de la foi. Une voix intérieure vous donnera la certitude, et l'autorité extérieure de l'Eglise confirmera cette certitude. Que pouvez-vous craindre encore alors ? Reposez-vous sur la grâce, sur la doctrine de l'Eglise qui vous enlève le fardeau du doute. Reposez-vous en Dieu et toute inquiétude cessera. »

Mahomet s'adresse à ses adeptes. Le bouddhisme ne saurait soutenir la lumière de la science, de la critique, de la civilisation ; il est fait pour les Hindous et ne peut être accepté que de populations abruties par des siècles d'erreurs. Le Sermon sur la Montagne s'adresse à tous les hommes, de toutes les latitudes, de toutes les races, de toutes les couleurs ; il est compris par tous, il s'adapte à l'intelligence du sauvage comme à celle de l'homme de génie, il se fait écouter de tous, et partout le christianisme a élevé le niveau moral de l'humanité.

« C'est pour chicaner, dit le comte de Maistre, qu'on lui compare d'autres religions » ; car aucune ne lui est comparable en rien.

Il a pris l'humanité païenne dans la boue, et il l'a peu à peu élevée, purifiée, transformée. Il a supprimé les castes, car pour lui il n'y a ni Juif ni Gentil, ni esclave ni homme libre ; il n'y a que des âmes qui sont précieuses devant Dieu, rachetées par le sang de Jésus-Christ, faites pour être éternellement heureuses ; il n'y a que des enfants qui sont tous les fils du même Père qui est aux cieux.

Les autres religions ont été fatales à l'intelligence humaine. Le mahométisme supprime la raison et la bonté : « Crois ou meurs ! » Les religions de l'Inde sont enlisées dans la dépravation, la superstition et la cruauté. Seul le christianisme grandit l'homme, le rend plus fort et meilleur, dirige son esprit vers l'idéal de la vérité qui est Jésus-Christ, son cœur vers l'idéal du sacrifice qui est dans la croix ; il l'anime d'espérance, de foi, de dévouement et produit ces génies de bonté et de lumière qui s'appellent S. François de Sales ou S. Vincent de Paul.

Rien n'est beau, rien n'est grand, humain, doux, désintéressé comme le chrétien. La doctrine qui l'inspire le porte vers Dieu comme par des ailes célestes. Que cette doctrine cessât de prévaloir, comme au temps de la Convention, l'homme, dit

M. Taine, se faisait païen comme au premier siècle. « Du même coup, il se retrouvait tel qu'au temps d'Auguste et Tibère, voluptueux et dur : il abusait des autres et de lui-même ; l'égoïsme brutal ou calculateur avait repris l'ascendant ; la cruauté et la sensualité s'étaient étalées, la société devenait un coupe-gorge et un mauvais lieu. — Quand on s'est donné ce spectacle, et de près, on peut évaluer l'apport du christianisme dans nos sociétés modernes ce qu'il y introduit de pudeur, de douceur et d'humanité, ce qu'il y maintient d'honnêteté, de bonne foi et de justice... Il n'y a que lui pour nous retenir sur notre pente natale, pour enrayer le glissement insensible par lequel incessamment et de tout son poids originel notre race rétrograde vers ses bas-fonds ¹. »

II

Cette doctrine est parfaite, parce qu'elle est divine.

Un jour, pendant les fêtes des Tabernacles, Jésus parut tout à coup au temple et il se mit à parler, à enseigner. Les Juifs étaient dans l'admiration, en entendant cette parole si simple, si magistrale et émouvante, et ils s'entredisaient :

— Comment sait-il les lettres qu'il n'a jamais apprises ?

Et Jésus leur répondit : « Ma doctrine n'est pas de moi ; elle est de celui qui m'a envoyé. Celui qui voudra faire la volonté du Père qui m'a envoyé, saura si ma doctrine est de Dieu ou si elle est de moi. » (Jq., vii, 15).

Ce qui prouve que la doctrine de Jésus-Christ est divine, c'est qu'il ne l'a pas apprise et n'a pu l'apprendre d'aucun homme ; et elle est parfaite. Les plus grands philosophes, — qu'ils s'appellent Platon ou Bossuet, — sont aussi ceux qui ont le plus étudié. Platon a fait de nombreux voyages pour s'instruire, Bossuet a remué des bibliothèques, l'un et l'autre se sont livrés à un vaste labeur, bien que leur esprit fût très élevé, très pénétrant.

Mais Jésus, qui passait pour le fils de Joseph le charpentier, n'a lu aucun livre, il ne s'est assis aux pieds d'aucun maître renommé, comme fit S. Paul. Nul des célèbres docteurs des deux écoles juives, Hillel et Schammaï, n'a pu dire : « Il est venu recevoir mes leçons, je lui ai communiqué ma doctrine. » Il n'a aucun titre humain, aucun diplôme, et cependant les foules qui l'entendent s'écrient : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme ! » D'où lui vient sa science ? Puisqu'il ne la tenait pas des hommes, c'est donc qu'il la tenait de Dieu, du Père qui l'avait envoyé.

Nicodème qui était un Pharisien cherchant la vérité, une âme timide, mais droite, en est tout de suite convaincu. Aussi quand il vient le voir, la nuit, pour s'instruire à sa parole et le consulter, commence-t-il par lui dire : « Rabbi, nous savons que vous êtes un Maître venu de Dieu ; car nul ne peut opérer les prodiges que vous faites, si Dieu n'est pas avec lui. » (Jo., iii, 2). Il *sait* donc que

Jésus est envoyé par Dieu, et il n'est pas le seul à le *savoir*, car il dit : « Nous savons que vous êtes un Maître venu de Dieu. » Plusieurs autres docteurs comme lui sont convaincus, mais ils sont empêchés de l'avouer par de petites et méchantes raisons humaines.

Aussi le Sauveur ne manque-t-il pas de redire à tous les incrédules qui l'écoutent en secouant la tête : « Si vous ne voulez pas croire en moi, croyez à mes œuvres. » (Jo., x, 38).

Il y a donc une chose certaine, c'est que Jésus n'avait pas étudié les lettres humaines, qu'il n'a rien emprunté à aucun maître, qu'il n'a fréquenté aucune école, cherché dans aucun auteur un système de philosophie, et qu'il a donné cependant au monde un ensemble de vérités admirables, complètes, qui ont été la seule lumière indéfectible de l'humanité. Les philosophes de tous les siècles ont tous commis de dangereuses erreurs, enseigné des théories réprouvées par le sens commun et par l'expérience des siècles, tandis que pas une seule ligne de l'Evangile n'a pu être contestée, n'a passé, n'a vieilli. Les enseignements du Christ demeurent debout, actuels, lumineux comme un phare qui ne s'éteint jamais, dont la flamme ne vacille même pas. Ces enseignements qui ont changé les siècles, il en a prouvé la divinité par ses œuvres, par ses miracles ; donc ils sont divins...

Les Apôtres qui les ont prêchés à leur tour dans le monde entier n'avaient pas étudié non plus les lettres. Sauf S. Paul, c'étaient de pauvres pêcheurs, et Pierre, le chef de l'Eglise, auquel se soumettait Paul, l'homme de génie, n'était non plus qu'un ignorant. C'est ce fait qui frappait aussi le comte de Maistre : « Le christianisme a été prêché par des ignorants et non par des savants, écrivait-il, et c'est en quoi il ne ressemble à rien de connu ¹. »

CAUSERIES A DES JEUNES

II

CALOTINS !

Mes chers amis,

Ai-je réussi l'autre jour à vous faire comprendre un peu ce qu'est la vie au Patronage ? Vous vous souvenez : j'ai dit que c'était une « répétition », une longue « répétition » de la vie catholique. Rien ne s'improvise. Moins que toute autre chose ne peut-on prétendre improviser, c'est-à-dire entreprendre de but en blanc, cette difficile affaire qu'est la vie catholique ; il faut s'y être préparé, soigneusement, longuement. Autrement on risque de la rater, et les conséquences d'un pareil échec seraient lamentables.

Lamentables ? Pourquoi ? Il faut aujourd'hui que je vous le dise un peu, car j'ai entendu cette

¹ *Le Régime moderne*, t. II, p. 118-119.

¹ *Considérations sur la France*.

semaine une réflexion qui voulait être méchante, qui pourrait faire mal juger nos réunions, et contre laquelle il faut tout de suite que je m'élève. « Le curé, — disait un Monsieur dont je ne vous citerai pas le nom, mais qui n'aime pas l'Eglise, — le curé veut mettre la main sur les enfants et les fanatiser. Gare à l'emprise cléricale ! » Cette chanson-là, nous la connaissons. Quand, au lendemain de la guerre de 1870, Bismarck vit la France ardente à relever ses ruines et debout pour préparer la revanche, il eut peur. Comment réussirait-il à l'affaiblir, cette nation vigoureuse, aux sursauts miraculeux ? Il fallait l'atteindre dans son âme, puisque les coups portés à son territoire n'avaient fait que la meurtrir, mais ne l'avaient point abattue. Bismarck, cet ennemi terrible de notre pays, ce boche satanique, résolut de miner les fondements mêmes de la vitalité française, sa foi, sa religion, la religion catholique. Il se servit de la Franc-Maçonnerie, et fit pousser à l'un des pontifes de cette secte maudite ce cri fameux : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! »... J'ai entendu l'autre jour l'écho de ce hurlement. Notre homme disait : « Gare à l'emprise cléricale ! »

Voyons un peu. L'« emprise cléricale » est-elle donc un si grand danger pour le pays ? Serez-vous de mauvais citoyens parce que vous fréquenterez le Patronage, et qu'en y venant vous apprendrez à être de bons, de fiers, d'ardents catholiques ? Est-ce une école antipatriotique que nous tenons ici ? L'Eglise fait-elle de bons ou de mauvais citoyens ? Regardons un instant à qui va vous apparenter le titre de « calotins » que — peut-être — certains vont vous décocher un de ces jours. Car, mes chers amis, je ne dois pas vous le dissimuler, venir au Patronage va vous occasionner des réflexions plus ou moins aimables de la part de quelques-uns de vos camarades d'atelier, et — c'est très malheureux, mais c'est — ceux qui devraient vous encourager et vous défendre se tairont. Jeunes « calotins », que répondrez-vous donc ?

I

Vous vous redresserez, fièrement, et vous direz : Merci !

Oui ! Merci, fièrement, pour l'honneur qu'on vous fera de vous ranger parmi ceux qui, héroïquement, ont sauvé la Patrie. Ah ! sans doute, parmi les glorieux morts de la guerre, il y a des fervents de toutes les sectes religieuses ; il y a des juifs, il y a des protestants, il y a des francs-maçons, il y a des libres-penseurs. Mais il y a surtout des catholiques. Ils étaient le plus grand nombre. Puisant dans leur foi un courage admirable, ils ont été parmi les meilleurs, parmi les plus beaux, parmi les plus grands. Attendant de Dieu leur récompense, après s'être mis en grâce avec Lui, ils étaient les premiers parmi les volontaires des coups de main, les plus ardents à l'assaut, les plus dévoués au soin des blessés. Ils l'ont dit, ceux qui sont revenus de la guerre, l'admirable exemple qu'en maintes circonstances avaient donné ceux qui croyaient, ceux qui priaient, ceux qui commu-

niaient. On commença à publier des lettres de héros catholiques tombés au champ d'honneur, et là éclate, resplendissante, la preuve de leur énergie, de leur valeur incomparable, de leur courage au-dessus de toute épreuve.

Oui ! quand on prétend que tout finit dans un trou d'obus, quand on prétend qu'une balle brutale achève tout et qu'il n'y a rien là-haut pour récompenser les braves, on n'est pas pressé d'aller se faire crever la peau. Mais si on croit en Dieu, si on a l'âme pure, si l'on est prêt à être jugé par Celui qui est mort pour ses frères, comme on va gaillardement au Devoir, la mort fût-elle menaçante ! On fait l'œuvre de Dieu, puisqu'on fait le Devoir. Il récompensera... Et on va, sans hésiter.

Les vrais catholiques agissaient ainsi, et, derrière eux, entraînés, électrisés, les hésitants suivaient. « Quel chic type ! » entendait-on dire souvent, même en pleine bataille, et les mécréants eux-mêmes se rapprochaient de nos héros, comme si à leur ombre ils se fussent crus protégés, et bénis, et sanctifiés. Ah ! les « calotins »...

II

« Calotins » aussi, frères de Jésuites, les grands générateurs qui ont organisé la victoire. Après avoir passé les nuits à compiler les rapports, à étudier les cartes et à donner des ordres, il se jetait quelques heures sur son lit, de Castelnau, et à son réveil il s'en allait à la messe, il allait servir la messe, et communier. Puis il reprenait son travail. On ne le voyait pas dans les salons à faire la manille ou rôder le soir en quête de plaisirs comme tels généraux impies que leurs soldats ont maudits. S'il avait un instant de liberté, il l'allait passer à l'église, devant le Saint-Sacrement, priant et demandant pour lui la lumière, pour ses hommes le courage, pour la France la victoire.

« Calotin », Foch, le généralissime des armées alliées, celui que le monde acclame comme le grand victorieux et qu'avec Clemenceau qui l'avait su choisir, le Parlement a proclamé le sauveur de la Patrie.

« Calotins », Maistre, Gouraud, Pétain... et combien d'autres : il les faudrait presque tous citer, ceux dont l'histoire gardera les noms auréolés d'une gloire impérissable.

Ils n'étaient rien avant la guerre. Ils avaient maintes fois été tentés de briser leur épée, tant ils avaient connu de lâches délations et d'odieuses persécutions. Mais ils étaient restés dans l'armée, parce que c'était là leur vocation, la volonté de Dieu. Ils avaient travaillé ; ils avaient étudié la stratégie des grands conquérants ; ils s'étaient préparés consciencieusement, pour le cas où la guerre éclaterait. Ils étaient prêts ; rapidement, ils s'imposèrent par leur supériorité, ils furent élevés aux grades qui leur avaient été jusque-là refusés parce que « calotins », parce que catholiques pratiquants, et ils surent vaincre l'ennemi.

III

« Calotins » vous étiez, ces années dernières, mes chers petits, quand vous veniez avec vos mamans

prier, en larmes, à l'église et que vous l'écriviez à vos papas, à vos grands frères pour les consoler et les encourager.

« Calotines », vos mamans, qui venaient chercher au pied de l'autel l'énergie de « tenir » jusqu'au bout, et de travailler au-dessus de leurs forces pour empêcher les socs des charrues de rouiller, pour faire pousser les blés et donner du pain aux combattants et à la France.

« Calotins » — et comment ! — les évêques auxquels, tant de fois au cours de la guerre, le gouvernement alla demander un actif concours pour maintenir le moral et favoriser les emprunts.

« Calotins » — et comment ! — nos missionnaires, nos religieux, naguère chassés de France, exilés, qui dès que fut annoncée la mobilisation rapprièrent au galop de tous les coins du monde pour aller prendre leur place dans le rang et se faire tuer, comme les autres.

« Calotins » — et comment ! — ces Mgr Baudrilart, ces abbé Thellier de Poncheville, ces Mgr Lenfant, ces François Veuillot, etc... qui reçurent mission d'aller dans les pays neutres parler de la France, dire ce qu'elle était vraiment, pour effacer là-bas l'impression désastreuse qu'avaient creusée dans les esprits étrangers les odieuses persécutions dont les catholiques de notre pays avaient été victimes.

Mon Dieu ! l'« emprise cléricale » eut du bon. Ceux qui l'avaient subie avant la guerre ne furent pas si mauvais patriotes, à ce qu'il paraît.

Jeunes « calotins », vous êtes en assez bonne compagnie ! Laissez-vous faire !

Au Patronage, vous n'entendrez pas autre chose que ce dont s'inspirèrent les généreux Français dont je viens en courant d'évoquer le souvenir.

C'est précisément pour que la génération nouvelle soit digne de ceux-là, c'est pour que vous continuiez fidèlement leurs traditions, que nous voulons ici vous former et faire de vous de beaux, de fiers catholiques. Dans l'atmosphère de laisser-aller et de jouissance que nous voyons avec tant de tristesse se développer, alors qu'à peine se sont tus les derniers échos du canon et que fume encore sur les champs de bataille le sang d'un million et demi de nos morts, nous craindriens qu'étouffent vos jeunes âmes. Ici nous voulons les protéger et leur faire respirer un air pur, sain, français, chrétien. La vague malpropre de paresse et de matérialisme risquerait de vous submerger ; vous aurez ici un rocher de salut où, de temps en temps, régulièrement, vous vous raccrocherez, vous viendrez vous reposer, reprendre haleine et regarder le ciel.

Avez-vous compris pourquoi je veux « mettre la main sur vous » ? C'est pour que vous ne sombriez pas, et que chaque jour plus vaillants vous vous prépariez à achever la grande œuvre de salut national que vos anciens ont commencée.

Petits « calotins », bonsoir. Dieu vous garde !

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XX

LES RAISONS D'OBSERVER LA LOI CHRÉTIENNE

3^e Notre intérêt : b) Les biens qu'elle nous assure :
3. Le ciel

Mercès vestra copiosa est in cælis.

Votre récompense est abondante dans les cieux.

(Mt., v, 12).

L'obéissance aux lois chrétiennes nous fait en ce monde d'heureuses destinées. Elle nous donne la vraie grandeur, le vrai bonheur, l'amitié divine, et, souvent aussi, la prospérité matérielle. Mais son influence dépasse de beaucoup les limites de notre existence terrestre. Elle s'exerce encore au-delà du tombeau et nous assure, dans l'autre monde, les récompenses célestes.

En quoi consistent ces récompenses ? Quel est leur objet et quelle est leur excellence ? — Je m'efforcerai de l'expliquer dans l'entretien qui commence.

Avant tout, je tiens à faire remarquer l'incapacité dont souffrent, quand elles abordent ce sujet, toutes nos langues humaines. Elles ne réussiront jamais, avec toutes leurs ressources, à dire exactement ce qu'est le bonheur des élus. Même après l'avoir vu de ses yeux, S. Paul renonçait à le décrire. (II Cor., xii, 4). Il ajoutait qu'avec la puissance de l'exprimer, nous manque aussi la puissance d'en concevoir une juste idée. Nous ne voyons rien, disait-il, et nous n'entendons rien dont nous puissions nous servir pour nous élever à la notion du paradis. Le paradis échappe même aux intuitions de notre cœur. (I Cor., ii, 9). Il dépasse tous nos rêves. — Vous vous rappellerez ceci, en m'écoutant. Vous vous rappellerez que les mots dont je dois me servir sont profondément insuffisants et que la réalité dépasse de beaucoup l'expression.

I

Lorsque l'apôtre S. Jean parle de l'instant où, après les solennelles assises du jugement dernier, le ciel s'ouvrira pour recevoir les élus, il prête au Très-Haut cette parole : « Je fais toutes choses nouvelles. *Ecce nova facio omnia.* » (Apoc., xxi, 5). — Il y a là une donnée importante : au ciel, tout est nouveau.

L'antiquité païenne s'est grossièrement trompée sur l'état des justes dans la vie future, quand elle a supposé qu'ils y continuent simplement la vie présente ; quand elle leur a prêté des instincts, des goûts, des désirs, des passions, faisant suite aux instincts, aux goûts, aux désirs, aux passions qu'ils avaient avant la mort ; quand elle les a placés sur une terre semblable à notre terre. Ses Champs-Élysées, avec leurs frais ombrages, leurs arbres chargés de fleurs et de fruits, leurs rivières coulant à pleins bords, leur printemps éternel, n'ont rien de commun avec notre paradis. La vérité est que, là-haut, nos conditions d'existence

seront bien différentes de celles au milieu desquelles nous vivons ici-bas.

Le lieu que nous habiterons sera nouveau. — Ce ne sera plus la terre : ce sera le ciel. Sur terre, nous étions en exil ; au ciel, nous serons dans la patrie. En y entrant, nous aurons pris place au foyer du Père.

Le milieu sera nouveau. — Ce ne sera plus le monde grossier des corps : ce sera le monde idéal des esprits. Nous aurons quitté le séjour où vivent pêle-mêle les bons et les méchants et où sévissent les démons, pour entrer dans celui qu'habitent les bons anges et les saints. Notre cité sera celle où n'entré rien de souillé et où toutes choses reflètent la lumière de Dieu. (Apoc., xxi, 27, 28).

L'homme lui-même sera nouveau. — Son âme, il est vrai, reste la même ; ce n'est point une autre âme. Mais sa mentalité, sa manière de comprendre, ses dispositions, ses facultés, ont complètement changé. Allégée du fardeau de la chair vicieuse et dégradée avec laquelle elle vivait avant la mort, affranchie de la tyrannie des sens, soustraite à la trompeuse fascination des choses terrestres, guérie de toutes les blessures causées par la chute originelle, éclairée des lumières divines, mise en possession de sa fin dernière, elle a pris d'autres pensées, d'autres sentiments, d'autres aspirations. — Et quand son corps ressuscité lui sera rendu, ce corps sera, lui aussi, un être nouveau. « *Il était sujet à la corruption ; il est devenu incorruptible. Il était plein de misères ; le voilà glorieux. Il succombait sous le poids de ses faiblesses : il jouit d'une vigueur et d'une santé qu'il ne perdra plus jamais. C'était un corps d'animal ; il est devenu pareil aux purs esprits.* » (I Cor., xv, 42-44). Ainsi, l' élu n'est plus reconnaissable. C'est, dans toute la force du terme, un homme nouveau.

Enfin, les lois qui gouvernent la vie des habitants du ciel sont, elles aussi, des lois nouvelles.

Ils étaient, ici-bas, soumis à la loi de la souffrance. Quel tribut douloureux la plupart d'entre eux lui ont payé ! — Quand ils sont entrés en paradis, Dieu a essuyé leurs larmes (Apoc., xxi, 4) et en a tari la source. Le ciel, c'est le bonheur sans mélange.

Ils étaient soumis à la loi de l'épreuve. Tout était combiné pour les mettre sans cesse en demeure de montrer ce que valaient leurs vertus. Aussi, ne pouvaient-ils faire un pas sans être tentés. — Là-haut, l'épreuve a pris fin et la récompense a commencé. Le ciel, c'est le repos sans combats.

La terre était pour eux odieusement injuste. Elle leur refusait ses biens ou ne les leur donnait qu'avec parcimonie, sans tenir compte de leurs vertus. Que de fois n'a-t-elle pas dépouillé les bons au profit des méchants ! — Le paradis, au contraire, traite chacun suivant ses mérites personnels. Le ciel, c'est la justice pour tous.

Ils étaient soumis à la loi de la mort. La vie terrestre ne leur offrait rien que de fragile et de

périssable. Les joies y étaient toujours pressées de s'évanouir et le lendemain ravissait habituellement les dons de la veille, en attendant cette dernière heure qui devait tout emporter. — Les biens célestes ne s'en vont pas avec le temps, comme faisaient les biens d'en-bas. Il n'est point de rouille qui les ronge, ni de voleur qui les enlève (Mt., vi, 20), ni de trépas qui les fasse perdre. Quand on les a une fois reçus, on les possède toujours. Le ciel, c'est l'éternité, c'est la durée sans fin.

Ainsi, les saints jouissent, dans l'autre vie, d'une félicité dont rien ne vient altérer la douceur. Tout a été heureusement transformé. « Tout est nouveau. *Ecce nova facio omnia.* »

Cette indication ne dit pas encore en quoi consistent les récompenses éternelles. Mais par ce qu'elle fait connaître de l'état auquel les élus sont élevés, elle en donne un soupçon. Allons plus loin.

II

Quand un juste vous quitte pour aller au ciel, vous dites, dans votre langage chrétien, qu'il s'en est allé à Dieu. — Ce mot exprime l'exacte vérité. Le ciel est le lieu où l'homme atteint sa fin dernière. Comme Dieu est la fin dernière de l'homme, le ciel est le lieu où l'homme se rencontre définitivement avec Dieu. Là, suivant sa promesse, Dieu devient sa récompense. (Gen., xv, 1).

Quelles relations s'établissent alors entre l'homme et Dieu et comment l'homme entre-t-il en possession de Dieu ? — L'apôtre S. Jean a répondu à cette question, quand il a écrit qu'au ciel « nous verrons Dieu comme il est. *Videbimus eum sicuti est.* » (I Jo., iii, 2).

Au ciel donc, l'homme voit Dieu.

Dieu est pur esprit. Comme tel, il échappe entièrement aux yeux du corps. Ici-bas, il n'est visible aux âmes elles-mêmes qu'indirectement et par le rayonnement dont il a laissé tomber le reflet sur ses œuvres. Encore faut-il qu'elles sachent l'y reconnaître et, par le spectacle des perfections créées, s'élever jusqu'à l'intelligence de la perfection incréée. Mais, en paradis, elles verront Dieu d'une manière beaucoup plus parfaite. Il leur donnera la puissance de le voir en lui-même. A l'aide de cette lumière surnaturelle que le Psalmiste appelle « *la lumière de Dieu* » (xxv, 10), elles le verront, non plus dans ses œuvres, mais dans sa substance ; non plus indirectement et par réflexion, mais directement et, comme dit S. Paul, « *face à face.* » (I Cor., xiii, 12). Elles verront ainsi, et avec une incomparable clarté, l'essence même de Dieu et ses attributs, ses trois personnes avec leurs ineffables mystères, sa vie intime avec ses vertus et ses gloires, sa science elle-même avec les inépuisables trésors de vérités propres à Celui qui sait tout : spectacle sans égal, dont la vision tiendra les élus dans une extase éternelle.

Les ignorants se demandent parfois comment ce regard fixé sur Dieu pourra rendre les élus aussi heureux que nous le disons. — Qu'ils

l'apprennent ici ! — Dieu possède à un degré infini tout ce qui peut charmer nos âmes, et il n'aura pas besoin d'en épuiser la puissance pour les jeter dans un ravissement où s'absorberont toutes leurs facultés.

Quand un ami de la nature rencontre les hautes chaînes de montagnes, avec leurs cimes couronnées de neige, leurs flancs tapissés de verdure et de fleurs, leurs immenses rochers aux formes fantastiques, leurs cascades écumantes, leurs pieds plongés dans les eaux d'un lac aux couleurs d'azur ; — quand il contemple l'Océan avec ses horizons illimités, ses reflets où la lumière du jour paraît tour à tour si brillante et si douce, ses vagues sans cesse renaissantes et qui viennent l'une après l'autre caresser ou battre le rivage ; — quand il voit l'astre du jour se lever dans un ciel embrasé ou disparaître derrière les nuages de pourpre qui le voilent à son coucher ; — quand il considère, par quelque nuit sereine, l'insondable immensité des cieux avec les mondes sans nombre qui roulent silencieusement dans l'espace : son regard se fixe à ces merveilles et ne peut s'en détacher ; son esprit s'absorbe dans une délicieuse contemplation ; son cœur s'émeut ; les heures lui laissent à peine, tant elles s'écoulent rapidement, la conscience de leur durée... Et pourtant, qu'a-t-il vu ? A peine un symbole de la beauté divine.

Quand un ami des sciences s'est intimement recueilli et que, les yeux fermés aux réalités sensibles, il s'en va, par la pensée, à la recherche de quelque grande vérité : si, tout à coup, après de longues méditations, il la découvre ; si elle se montre à lui avec la lumière de l'évidence ; si elle lui laisse apercevoir, comme autant de rayons auxquels elle servirait de foyer, les applications et les conséquences dont elle peut être le principe : lui aussi, il subit une sorte d'enchantement. Le visage en feu, la respiration haletante, les yeux baignés de larmes : « J'ai vu ! » s'écrie-t-il. « J'ai trouvé ! »... Qu'a-t-il vu, cependant ? A peine un éclair de la vérité qui est en Dieu.

Quand un ami de la vertu rencontre sur sa route quelque grand saint ; quand il contemple, sur son visage, le rayonnement d'une âme transfigurée par un intime et continu commerce avec Dieu ; quand il lui voit accomplir quelqu'un de ces actes héroïques où la beauté morale se révèle dans ce qu'elle a de plus achevé ; quand il constate de ses propres yeux comment les éléments, la maladie, la mort elle-même obéissent aux ordres de cet homme et lui rendent docilement leurs victimes : lui encore, il se sent remué jusqu'au plus profond de son être. Les paroles lui manquent pour exprimer le saisissement qu'il éprouve. C'est comme si quelque monde d'ordre supérieur lui était apparu... Je le demande une fois de plus : qu'a-t-il vu ? A peine une ombre de la vertu divine.

Quand donc la beauté infinie et toutes les perfections de Dieu se montrent dans leur intégrité, comment celui qui les voit telles qu'elles sont pourrait-il n'en être pas porté au plus haut degré

de l'enthousiasme et de l'admiration, et jeté dans un ravissement plus profond et plus absorbant que tous les autres ?

Mais, avec les perfections divines, les élus voient en Dieu des réalités qui, parce qu'ils en sont eux-mêmes l'objet, les touchent personnellement et, par suite, ajoutent aux extases de l'esprit et de la conscience les plus douces émotions du cœur.

Ainsi, par exemple, voient-ils à découvert tout l'amour et toutes les bontés de Dieu pour eux. — Dieu est infini : ils le constatent du regard. L'homme n'est rien auprès de lui, absolument rien : ils en ont la perception claire et évidente. Et pourtant, cet infini a aimé ce rien, et l'a aimé au point de faire pour lui tout ce qu'il a fait. « Voilà donc, se dit chacun des habitants du ciel, voilà comment il m'a prédestiné, créé, conservé ! Voilà de quelles sollicitudes il m'a enveloppé et de quelle protection il m'a couvert ! Voilà pour quels motifs et en vue de quels avantages il a permis à Satan de me tenter et à la douleur de me frapper ! Aveugle que j'étais, je m'en plaignais comme d'un malheur, et, dans ses desseins, c'était une bénédiction !... Voilà les trésors de grâce dont il m'a comblé, et ce que Jésus-Christ a dû souffrir pour me les acheter !... Voilà, là-bas, bien loin, l'enfer que j'avais mérité et auquel il m'a arraché ! Voilà, ici, et voilà pour toujours le ciel auquel il m'a conduit !... Voilà comme il m'a aimé et comme il m'aime !... » Quand ils se tiennent ce langage, je vous l'affirme, les élus défaillent sous l'immense poids d'amour qui pèse sur eux. Ils éprouvent alors, dans une mesure que je renonce à apprécier, le bonheur d'être aimés...

Ce bonheur se double bientôt, et dans la même mesure, du bonheur d'aimer. — D'abord, parce que les élus voudraient éprouver toute la gratitude que Dieu mérite et égaler leur reconnaissance à ses bienfaits. — Et puis, parce que le voyant si grand, si beau, si saint, si infiniment parfait, ils s'inspirent, pour son excellence personnelle, d'une complaisance qui centuple leur amour. Ils se réjouissent qu'il soit ce qu'il est ; ils applaudissent à ses perfections infinies ; ils les contemplent avec un plaisir toujours nouveau ; ils les chantent avec une inexprimable allégresse. Et tel est l'enivrement où les jette leur amour pour lui que l'éternité ne sera pas trop longue pour en savourer les délices.

III

Je ne dirais point tout ce qu'est la vision de Dieu en Paradis si je la faisais prendre pour un simple regard fixé par les élus sur l'être divin. Voir Dieu dans le ciel est déjà cela ; mais c'est bien plus encore et ce regard a une tout autre portée. S. Jean l'a défini par ses résultats, quand il a dit : « Parce que nous verrons Dieu comme il est, nous lui serons semblables, *similes ei erimus*. » (I Jo., III, 2).

Cette parole l'indique : la vue de Dieu, telle que nous en jouirons là-haut, n'aura pas seulement pour effet de nous le faire connaître, lui et ce qui

est en lui ; elle aura encore pour effet de nous unir à lui. C'est une façon de voir qui opère, entre l'être voyant et l'être vu, une sorte de fusion.

Avez-vous jamais remarqué quelle différence il y a entre le regard des corps sur la matière et le regard des esprits sur la vérité ? — Quand mes yeux de chair s'arrêtent sur un autre corps, mon regard ne produit, entre ce corps et le mien, aucune union d'aucune sorte. Si, au contraire, je fixe le regard de l'intelligence sur une vérité quelconque, plus je la vois distinctement et la comprends, plus aussi je la saisis, l'embrasse, la fais passer en moi. Voir la vérité : c'est le moyen dont je dispose de la conquérir et d'en prendre possession. S. Thomas d'Aquin disait : « Ce que les esprits possèdent, ils le possèdent en le connaissant ¹ » ; par conséquent, en le voyant. Et l'un de ses disciples ajoutait : « L'action ou regard de l'intelligence tend, par sa propre vertu, à unir et à identifier l'être qui connaît avec la vérité connue ². »

— Or, Dieu est vérité : il se voit donc à la manière des vérités. Lorsqu'en paradis les âmes le voient, elles se l'approprient, pour ainsi dire, s'unissent à lui, se l'assimilent. « La vision de Dieu, disent les saints Docteurs, les met en possession de Dieu ³, » et, suivant le mot de S. Jean, les lui rend semblables : c'est dire qu'elle les fait participer à sa propre gloire et jouir de ses propres jouissances.

Voilà, et envisagé dans ce qu'il a de plus élevé, l'état dans lequel sont placés les élus. C'est la consommation et le dernier achèvement de ce travail de déification que la grâce sanctifiante commençait ici-bas. La grâce unissait les âmes à Dieu d'une manière invisible et par des liens faciles à rompre ; la gloire céleste les unit à Dieu dans tout l'éclat d'un don manifeste et dans toute la puissance d'une union qui ne se brisera plus jamais. Cette transformation divine leur laisse toujours, bien entendu, leur nature et leur personnalité. Ils ne cessent point d'être hommes, pour devenir un même être avec l'être divin ; mais ils s'associent de très près et dans une très large mesure à sa vie et à ses perfections. Alors, suivant un mot de S. Paul, « *Dieu est tout en tous* » (1 Cor., xv, 28), c'est-à-dire : Dieu se donne à tous et leur fait part de ses attributs. Sa gloire est leur gloire, son bonheur leur bonheur, sa sainteté leur sainteté, sa royauté leur royauté, sa science leur science, et ainsi du reste. Il ne leur est pas possible, puisqu'ils sont des êtres finis, de recevoir cet infini dans son intégrité. C'est une félicité plus grande qu'eux ; ils ne sauraient donc la contenir. Mais, comme dit Notre-Seigneur, « *ils entrent en elle* » (Mt., xxv, 21) ; ils y participent dans toute la mesure qui est la leur ; et ils épuisent toute leur capacité à la posséder, à la goûter, à en jouir. Comme l'éponge plongée dans les profondeurs de l'océan se remplit de

ses eaux et en prend tout ce qu'elle peut : ainsi l'âme bienheureuse, plongée dans le sein de la divinité, se remplit jusqu'au bord de sa propre béatitude. Il ne lui reste, après cela, plus rien à souhaiter, parce qu'elle ne pourrait rien recevoir de plus. Et ainsi, pour rappeler une parole du Psalmiste, la vision de Dieu cause l'entier rassasiement de tous ses vœux. (Ps., xvi, 15).

Comprenez-vous maintenant que les élus soient heureux, très heureux, plus heureux que nous ne pouvons le comprendre ? Pour nous faire une juste idée de leur félicité, il faudrait savoir beaucoup mieux que nous ne le savons combien est grande la félicité même de Dieu.

IV

La récompense éternelle comprend, comme nous l'avons expliqué, la possession de Dieu. Là est son élément principal, son élément essentiel. Mais il s'y ajoute des jouissances accessoires ou de second rang qui sont loin d'être à dédaigner et que je dois signaler d'un mot.

Effectivement, Dieu n'est point le seul être que les élus voient en Paradis ; de même, après la résurrection des corps, l'âme ne sera point la seule partie de l'être humain que le ciel doive rendre heureuse. Aussi, le bonheur céleste est-il plus étendu que je ne l'ai dit.

Là-haut, nous verrons, avec Dieu lui-même, la création toute entière. — Nous verrons, en particulier, la sainte humanité du Christ, avec tous les mystères qu'elle a réalisés pour notre salut ; la sainte Vierge Marie, dont nous sommes les enfants ; les bons Anges, avec leurs chœurs superposés ; les Saints qui peuplent le paradis, parmi lesquels nous reconnaitrons, n'en doutez point, ceux que nous aurons aimés. Nous éprouverons des joies inexprimables à voir et à revoir des êtres si chers. Et parce que, là-haut, règne la charité la plus sincère, notre félicité se doublera de leur propre félicité. — Nous verrons même ce qui se passe sur la terre ; nous suivrons du regard les êtres chéris que nous y aurons laissés ; nous serons heureux de leurs vertus et des grâces qui leur seront accordées.

Nous entendrons aussi, et non sans y prendre part, les cantiques chantés par les Anges et les Saints. Ces cantiques, dit-on, sont bien beaux. On en a quelquefois perçu d'ici-bas un écho ; et cet écho lointain paraissait si plein de charmes qu'il faisait prendre la terre en dégoût et désirer le ciel ⁴.

Pour tout dire d'un mot, Dieu béatifiera, en paradis, l'homme tout entier. Il le mettra, comme dit l'Evangile, « *en possession de tous ses biens*, » sans en excepter aucun. (Mt., xxiv, 47). Toutes les facultés de l'âme et tous les sens du corps jouiront du bonheur dont ils sont susceptibles. Et ce bonheur sera d'autant plus grand qu'il sera d'ordre plus élevé et, par son idéale pureté, l'emportera davantage sur toutes les satisfactions d'ici-bas.

⁴ Exemple : S. Nicolas de Tolentino (voir son Office, le 40 septembre, 6^e leçon).

¹ Quidquid mente habetur, noscendo habetur. (Lib. 83 Quaest., q. 35).

² Actio intellectus per se tendit ad unendum et veluti identificandum cognoscentem cum re cognita. (Contenson, *Theol. mentis et cordis*, t. 1, p. 530, édit. Vives).

³ Per visionem Del... Deum assequimur, et summo bono intime conjungimur et in eum veluti transfundimur. (*Ibid.*)

Vous l'avez compris, je pense, les récompenses célestes méritent toutes nos aspirations et tous nos désirs. Rien n'est important pour nous comme de nous en rendre dignes. Gagner le ciel constitue l'unique nécessaire, celui auquel il faut tout sacrifier et qu'on ne peut sacrifier à quoi que ce soit.

Et que faut-il faire pour gagner le ciel ? — Jésus-Christ l'a dit : « *Si vous voulez entrer en la vie éternelle, observez les commandements.* » (Mt., xix, 17). Mais, observer les commandements, c'est mener la vie chrétienne. La vie chrétienne est le seul moyen que nous ayons de mériter le ciel. — Dans cet état de choses, qui ne le comprend ? c'est notre intérêt le plus considérable et notre devoir le plus pressant de mener la vie chrétienne.

Mais prenez confiance ! Si la vie chrétienne exige de vous quelques sacrifices, il vous suffira, pour vous les rendre faciles, de penser au ciel et de vous rappeler ses incomparables récompenses.

C'était la troisième fois que l'Occident prenait les armes pour affranchir la Terre sainte du joug des Musulmans. Les Croisés s'avançaient vers la Palestine, sous la conduite de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion. Ils rencontraient de telles difficultés et de tels périls que les plus braves pouvaient en être rebutés. Or, chaque soir, à l'heure où la marche s'arrêtait, toutes les fatigues du jour se faisaient sentir, un héraut d'armes s'avancait au milieu du camp. Là, devant les légions attentives, il étendait le bras du côté de Jérusalem, et criait de sa voix la plus puissante : « Le saint Sépulcre ! » — Ce mot rappelait à toute l'armée le but sacré de l'expédition. En l'entendant, chacun s'affermissait dans le dessein de la mener à bonne fin. Nul n'allait goûter le repos de la nuit sans promettre à Dieu et se promettre à soi-même de continuer l'entreprise commencée et de marcher en avant.

Ce que faisaient ces guerriers pour s'encourager à la conquête de la Jérusalem terrestre, vous le ferez, à votre tour, pour vous encourager à la conquête de la Jérusalem céleste. Chaque soir, si vous êtes tentés de trouver trop durs les labeurs du jour et de reculer devant ceux du lendemain, recueillez-vous et rappelez-vous que vous allez au ciel. Ce seul mot « le ciel ! » si vous savez le comprendre, ranimera votre bonne volonté et vous donnera des forces.

Le ciel ! — Il ne serait point pour vous, pécheurs, si vous ne faisiez pénitence. Pour y être admis, il faut être exempt de toute souillure. Brisez donc avec vos habitudes de péché ; réparez vos fautes passées et faites-vous ce cœur pur auquel seul est promise la vision de Dieu. (Mt., v, 8).

Le ciel ! — Reportez souvent vos regards vers lui, vous qui êtes poursuivis par les tentations. Il mérite bien que vous supportiez sans faiblir les assauts de l'ennemi ; ses joies paieront largement toutes vos victoires. D'ailleurs, l'ère des combats

ne durera pas longtemps et la récompense sera éternelle.

Le ciel ! — Vous trouverez dans son souvenir, vous qui souffrez, la force de porter votre croix sans faiblesse. « *Les peines de cette vie ne sont rien en comparaison du bonheur céleste.* » (Rom., viii, 18). Pourtant, elles le méritent. Supportez-les donc avec confiance, je dirais volontiers : avec amour.

Le ciel ! — Il faut, pour y être admis, l'apprécier, le désirer, en faire l'apprentissage. Son bonheur, vous l'avez vu tout à l'heure, est d'ordre très élevé. L'homme dont toutes les aspirations se bornent aux intérêts matériels et qui ne trouve de plaisir que dans les satisfactions sensuelles n'est guère fait pour lui... Redressez-vous donc, âmes courbées vers la terre ; tournez-vous en haut ! Apprenez un peu à comprendre, à goûter, à aimer les choses divines ! Aspirez au ciel, et ne ressembliez point à ces juifs d'esprit étroit et de cœur dur qui méprisaient la Terre promise de Dieu et la tenaient pour néant, quoiqu'elle fût digne de tous les désirs. (Ps. cv, 24). Dieu les a maudits, et ils ne sont jamais entrés dans le pays si désiré de leurs pères.

Le ciel ! — « Il est, a dit quelqu'un¹, pour ceux qui y pensent. » Pensez-y souvent. Cette pensée ranimera vos désirs, affermira vos résolutions, vous aidera à les tenir : et le ciel sera pour vous. Ainsi soit-il !

MOIS DE MARIE DES PAROISSES

1^{er} Jour

LA NATIVITÉ DE MARIE

Mes frères,

Dans cette première semaine du mois béni consacré à Marie, nous étudierons sa vie et ses vertus, afin d'en tirer les leçons qui contribueront le mieux à nous sanctifier.

Or, le premier fait de cette vie fut naturellement sa naissance, sa glorieuse *Nativité*, comme le dit l'Eglise dans son langage liturgique.

Les saints Evangiles ne nous disent rien de cet événement. Nous savons cependant, d'après une vénérable tradition, que Marie naquit à Nazareth, petite ville de Galilée. Là vivaient deux fidèles serviteurs de Dieu, Joachim et Anne, son épouse, tous deux déjà avancés en âge. Ils étaient justes devant le Seigneur, et marchaient dans la voie de ses commandements avec un cœur parfait. Depuis de nombreuses années qu'ils étaient mariés, ils n'avaient pas d'enfants. Ils priaient Dieu de mettre fin à leur peine, quand un ange envoyé du ciel leur annonça que bientôt ils auraient une fille qu'ils nommeraient Marie, et qu'elle serait la mère du Sauveur des hommes.

¹ Joubert.

En effet, cette enfant de bénédiction naquit le 8 septembre, jour que dans la suite l'Eglise a célébré avec allégresse.

Cette naissance, mes frères, était un événement d'une incomparable grandeur. Il apportait *la joie au ciel, la terreur à l'enfer, et à la terre le salut*, par l'annonce de la venue prochaine du Rédempteur.

I

Pourquoi la naissance de la fille des justes Joachim et Anne apportait-elle la joie au ciel ? — C'est, mes frères, parce que cette naissance faisait pressentir à tous les habitants de la cour céleste la réconciliation de Dieu avec le genre humain coupable, et sa rédemption.

Dieu avait créé les hommes pour le connaître, l'aimer et le servir sur la terre, puis le posséder au ciel, et honorer sa majesté souveraine au sein de la béatitude éternelle. Ce fut donc, si je puis dire, une grande peine pour lui quand il vit Adam, par son péché, détruire ce beau dessein, outrager son Créateur, perdre pour lui et pour ses descendants le bonheur promis à sa fidélité. Dans sa bonté infinie, Dieu pardonna et promit un Sauveur capable d'offrir à sa justice offensée une digne satisfaction. Mais pour que ce Sauveur pût racheter les hommes, il fallait qu'il fût homme lui-même, formé de la même chair et du même sang que nous. Qui lui donnera cette chair et ce sang, cette humanité semblable à la nôtre ?

Une femme seule, une mère le pouvait. Marie sera cette mère, choisie de Dieu de toute éternité. Voilà pourquoi sa naissance annonce l'heure prochaine de la rédemption accordée aux enfants d'Adam, qui seront admis de nouveau à la participation aux joies du ciel.

D'autre part, tous les Esprits bienheureux qui entourent le trône de Dieu et forment sa glorieuse Cour, chérubins et séraphins, anges et archanges, sont heureux de saluer la naissance de cette enfant, dont Dieu leur a révélé la destinée. Les justes de l'Ancien Testament, captifs dans les limbes, dont ils n'ont pas pu encore franchir les barrières, tressaillent d'un consolant espoir à la vue de cette petite enfant qui un jour sera la mère de leur Libérateur. Aussi tous, unis dans une commune allégresse, chantent la venue de cette fille d'Israël, immaculée dans sa conception et si belle dans sa naissance, qui sera leur reine, qu'ils aimeront et admireront le plus après Dieu, durant toute l'éternité.

II

La naissance de la Vierge Marie fut une cause de terreur intense pour l'enfer.

La raison en est facile à comprendre.

Depuis que Satan, le chef de la milice infernale, avait entraîné dans le péché le premier homme, et avec lui ses malheureux enfants, il était devenu le maître du monde ; il se faisait adorer sous la figure d'innombrables idoles. Le paganisme était

son empire. Personne ne lui résistait, et le genre humain presqu'entier, courbé sous sa tyrannie, gémissait dans les ténèbres de l'ignorance et à l'ombre de la mort.

Mais voici que paraît sur la terre une femme privilégiée qu'il ne peut pas soumettre à son autorité ; une femme qui naît seule exempte de la tache originelle ; bien plus, une femme qui lui écrasera la tête, comme il le lui a été prédit à l'origine du monde.

Jugez, mes frères, quelle dut être la terreur de Satan et la violence de sa rage impuissante, à la vue de tant de victimes qu'elle arrachera à sa malice !

Cette femme enfantera le Rédempteur du genre humain. Par elle, il sera Dieu et homme. Il pourra ainsi offrir comme Dieu une juste satisfaction à la justice divine, et comme homme représenter les hommes et les aimer d'un fraternel amour.

Par l'acceptation des souffrances infligées à son Fils, elle coopérera au salut des pécheurs ; et plus tard, en étendant sa protection maternelle sur la multitude de ceux qui deviendront ses enfants au pied de la croix, elle procurera le salut à un nombre d'âmes inexprimable.

Quelle colère chez Satan, de voir bientôt s'amoindrir son empire ! Quelle honte pour cet être infernal de se sentir vaincu par Celle qui jusqu'à la fin des siècles lui arrachera d'innombrables victimes !

III

Enfin, mes frères, la Nativité de Marie fut un motif de douce espérance pour la terre. Elle lui annonçait que le divin Rédempteur allait bientôt venir ; et ce lui fut une joie sans bornes.

Depuis 4000 ans, le genre humain était esclave du démon, plongé dans les ténèbres les plus profondes de l'intelligence, et dans les vices les plus odieux du cœur, dans le péché et dans le malheur. Le ciel était fermé au-dessus de lui. Les justes mêmes de l'ancienne Loi, prisonniers dans les limbes, n'entraient point en possession de la félicité qu'ils avaient méritée.

Cependant naît la femme qui sera la mère du Sauveur tant attendu, qui ouvrira les portes des limbes et rendra la patrie céleste accessible à tout homme de bonne volonté.

Voilà la radieuse espérance qu'apporte aux peuples de la terre la naissance de Marie.

Il y a plus encore : Marie ne contribuera pas seulement au salut des hommes en enfantant le Rédempteur ; mais elle coopérera directement à leur félicité. Elle adressera à Dieu pour eux des prières toutes-puissantes ; elle les protégera d'une manière souverainement efficace ; elle en sauvera par son intercession des multitudes innombrables, qui sans son intervention n'eussent jamais été sauvées.

Tels sont, mes frères, les grands enseignements que nous donne la Nativité de Marie. Sachons les bien comprendre, et surtout profitons-en pour assurer notre sort éternel.

* * *

Je ne puis pas, mes frères, terminer cette instruction sans vous dire quelques mots du beau nom qui fut donné à cette enfant au jour béni de sa naissance.

On l'appela *Marie*. Ce nom, dans la langue hébraïque, signifie maîtresse, souveraine. En effet, dans l'auguste Trinité, elle est élevée à la dignité de Fille du Père, de Mère du Fils, et d'Epouse du Saint-Esprit. Elle est donc véritablement souveraine, reine du ciel et de la terre, placée incomparablement au-dessus des hiérarchies célestes, au-dessus de tous les esprits bienheureux.

Le peuple chrétien, dans la naïve expression de son langage, a traduit ce nom par le mot de *Notre-Dame* : N.-D. de Bon-Secours, quand il l'invoque dans ses dangers ; N.-D. de Liesse, quand il l'accable dans ses joies ; N.-D. de Pitié, quand il l'implore dans ses douleurs. Car il sent bien que sa puissance lui a été donnée autant pour notre protection que pour sa gloire.

Ce nom de Marie signifie encore *Etoile des mers*. De même que dans les profondeurs du firmament brille la radieuse étoile dont la clarté indique au matelot égaré le port où il trouvera le salut, de même, sur le périlleux océan du monde, Marie nous guide vers les cieux par ses inspirations, par ses prières et ses admirables exemples.

O saint nom de Marie, je t'aime et t'aimerai toujours, comme un nom plein de charme et de douceur ! Je t'invoquerai, comme un nom plein d'espérance. O nom sacré, sois, tous les jours de ma vie, ma force, ma consolation, ma joie la meilleure ! Puissé-je au terme de ma carrière rendre mon dernier soupir en te murmurant sur mes lèvres défaillantes ! Ainsi soit-il.

DIMANCHE DES QUARANTE-HEURES

JOIE ET TRISTESSE

Mundus gaudebit, vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium. (Jo., xvi, 20). Voilà en trois mots toute l'histoire de cette fête des Quarante-Heures.

I. — *Mundus gaudebit*

1^o Quel est ce monde, dont parle J.-C. ? — C'est ce monde dont il a dit que le démon en est le prince, *princeps hujus mundi.* (Jo., xiv, 30 ; xvi, 11). — C'est ce monde dont il a dit : « Le monde me hait, *mundus me odit.* » (Jo., vii, 7 ; xv, 18). — C'est ce monde dont il a dit : « Je ne prie pas pour le monde, *non pro mundo rogo.* » (Jo., xvii, 9). — C'est ce monde dont l'Apôtre bien-aimé a dit : « N'aimez pas le monde ni ce qu'il y a dans le monde : *Nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt.* » (I Jo., ii, 15). — C'est ce monde dont il a dit encore qu'« il est tout entier plongé dans le mal, *mundus totus in maligno positus est.* » (I Jo., v, 19).

2^o Que sont les joies de ce monde-là ?

a) Elles sont grossières, sans délicatesse. En trois

mots : bal indécent, mascarade tapageuse, orgies nocturnes. Rien de plus grossier que tout cela.

b) Elles sont coupables, le plus souvent, car elles ne respectent : ni la religion, ni la famille, ni la vertu.

La religion : ce n'est pas assez des trois jours, il faut le mercredi des Cendres pour achever le carnaval...

La famille : on dépense en quelques jours le fruit de toute une quinzaine... et pendant qu'ils rient, on pleure à leur foyer...

La vertu : que de jeunes gens, que de jeunes filles, y perdent leur innocence, leur foi, leur vertu !...

Voilà pourquoi nous les flétrissons et les maudissons... Ah ! nous n'interdisons pas les joies douces et délicates de la famille et de l'amitié... C'est pour cela que ce soir il n'y aura plus d'autre office, afin que vous puissiez vous réunir en famille et vous réjouir honnêtement, chrétiennement...

II. — *Vos autem contristabimini*

1^o Vos, vous ; qui donc ? — Vous, les âmes fidèles, les amis de N.-S. Vous qui, ce matin : communion. Vous qui, en ce moment : aux pieds de J.-C. Vous qui, demain, après-demain : adoration. Vous qui, mercredi : les cendres. Vous qui, pendant le Carême : pénitence. Vous qui, à Pâques : tous les devoirs chrétiens.

2^o *Contristabimini*... Quelle tristesse ?

a) La tristesse de la *componction*. Repassez vos fautes, vos faiblesses, vos ingratitude, dans l'amertume de votre cœur...

b) La tristesse de la *compassion*. — Compassion de ces pauvres âmes qui offensent N.-S. : « Domine, ne statuas illis hoc peccatum. (Act., vii, 6). Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » (Luc, xxiii, 34). — Compassion de N.-S. J.-C. : croyez-vous donc que J.-C. soit insensible à ces outrages... de la bouche qui blasphème... de la plume qui se moque... des feuilles publiques qui propagent ?...

Ah ! sans doute, ces bouches se tairont, au moins devant la mort qui les fermera... ; ces plumes se briseront, au moins devant l'Eglise qui les condamnera... ; ces feuilles tomberont, comme celles des arbres dans la tempête, quand le temps sera venu... Mais, en attendant, elles insultent, elles se moquent, elles outragent... — Nous, faisons contrepoids... Consolons J.-C., pour qu'il ne dise pas : « Quæsi vi... qui consolaretur et non inveni. » (Ps. lxxviii, 21)... Non, Seigneur, vous trouverez... nous voici...

III. — *Tristitia vestra vertetur in gaudium*

C'est la promesse de J.-C. Elle s'accomplira, vous aurez la joie :

1^o De la pitié..., ce sentiment si délicat déjà quand il s'adresse à un homme, combien plus grand quand à J.-C. !

2^o De l'innocence : la paix de la bonne conscience, *quæ exsuperat omnem sensum* (Phil. iv, 7).

3^o De la récompense éternelle : *Venite, benedicti*... (Mt., xxv, 34).

Eh bien ! c'est l'espérance que je vous laisse... C'est J.-C. qui l'a dit, et J.-C. ne trompe pas.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 januarii 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 29 janvier 1920

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. —

LXVI. La guerre aux mystères de la foi, 33.

Plans de sermons pour les dimanches. —

4^e Dimanche après l'Épiphanie : Les persécutions, 35.

— 5^e Dimanche : Mélange des bons et des méchants, 35.

— 6^e Dimanche : Divinité de l'Eglise, 36.

— Septuagésime : La vigne de notre âme, 36.

— Sexagésime : La parole de Dieu, 37.

Petites Lectures. — XXXIII. La « grande aumône », 37.

Causeries à des jeunes. — III. Vaincre... et convaincre, 39.

Triduum des Quarante-Heures. — (Plans). —

I. L'expiation de nos péchés, 40.

— II. La réparation pour les péchés des impies, 42.

— III. Le zèle pour la conversion des pécheurs, 43.

Mois de Marie des paroisses. — 2^e Jour : La

Présentation, 44.

— 3^e Jour : L'Annonciation, 45.

— 4^e Jour : La Visitation, 47.

Pour une Adoration perpétuelle. — (Plan) L'im-

itation de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, 48.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

LXVI

LA GUERRE AUX MYSTÈRES DE LA FOI

Messieurs,

Parmi les paroles de Notre-Seigneur qui sont passées en proverbes, il y a celle-ci : « Comment voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, tandis que vous ne voyez pas une poutre qui est dans le vôtre ? » (Mt., vii, 3).

Avec le Christ, le bon sens public réproche ceux qui blâment dans les autres les défauts dont ils sont eux-mêmes atteints. Il récuse leur compétence, et il ne veut pas croire à leur bonne foi. En ceci, il n'a pas tort.

Il était utile de rappeler ces principes avant de parler de la guerre qui est faite aux mystères de la foi. Ce que nous en avons dit dans notre dernière conférence, ne suffit pas pour épuiser le sujet. Aujourd'hui, nous l'envisagerons sous un de ses aspects les plus curieux.

Evidemment, quand on combat le mystère chez ses adversaires, on devrait commencer par le bannir de chez soi. Est-ce ainsi que procèdent ceux qui attaquent nos dogmes ? Ne ressembleraient-ils pas à ceux qui aperçoivent une paille dans l'œil du voisin et qui ne voient pas une poutre dans le leur ? Telle est la piquante question que nous allons examiner ensemble.

I

Voici donc devant nous un brave homme de libre-penseur qui fait un crime à la foi catholique de renfermer des mystères. Ecoutez-le parler. A mesure qu'il récite les tirades qu'il a lues dans son journal, il s'enfle comme s'il absorbait en sa personne toutes les connaissances des philosophes

passés, présents et futurs. Plus il va et plus il s'arrondit. Il est énorme.

Un simple coup d'épingle suffira pour le dégonfler. Engageons la conversation.

— Donc, cher Monsieur, vous ne croyez pas au mystère ?

— Non, et je m'en fais gloire.

— Alors, vous ne croyez pas en vous-même ?

— Comment cela ?

— Tout simplement parce que vous êtes un mystère vivant, ou, si vous aimez mieux et si vous me permettez cette hardiesse de langage, vous êtes, non seulement un mystère, mais une foule de mystères.

— Moi ?

— Vous. Ainsi, vous êtes en vie, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! dites-nous ce que c'est que la vie... Inutile de chercher, nous vous en prévenons, parce que les plus grands esprits ont renoncé à donner de la vie une définition exacte. Tout ce qu'on a trouvé de mieux, c'est ceci : « La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort, » formule qui équivaut à celle-ci : « La vie, c'est la vie. » Avez-vous quelque chose de mieux à nous offrir ? Non ? Voici donc en vous un premier mystère.

Second mystère : Comment la vie vous a-t-elle été transmise ? Nous vous avertissons charitablement que les physiologistes les plus éminents n'en savent rien.

Troisième mystère : Quand votre vie a-t-elle commencé ? Ici encore, nous n'avons que des suppositions, et rien d'absolument prouvé.

Quatrième mystère : Quand votre vie finit-elle ? En posant cette question, nous ne voulons pas dire que nous ignorons le jour de notre mort ; nous voulons seulement rappeler que l'on n'a pas encore pu déterminer le moment exact où nous avons cessé de vivre, puisque nos organes, alors qu'ils ne fonctionnent plus, peuvent être souvent remis en mouvement par des tractions et des pressions rythmiques.

C'est bien autre chose, si nous entrons dans le mécanisme de notre être humain. Ou vous admettez que vous avez une âme, ou vous ne l'admettez pas. — Si vous l'admettez, comment expliquez-vous que votre âme, esprit immatériel, puisse, à son gré, faire mouvoir vos lèvres, votre langue, vos bras, vos jambes, vos doigts, qui ne sont que matière ? — Si vous n'admettez pas que vous avez une âme, si vous croyez que vous n'êtes que matière, comment pouvez-vous expliquer ces phénomènes spirituels qui s'appellent la pensée, la volonté, le remords, la douleur, la joie ? Ainsi, de quelque côté que vous vous tourniez, le mystère vous barre la route.

Et vos yeux ? La science vous enseigne qu'ils ne sont pas autre chose que des chambres noires. Or, dans toute chambre noire, les objets apparaissent renversés, et pourtant nous les voyons droits. Pouvez-vous expliquer ce problème ? Vous rendrez

service à tous les grands savants qui n'ont pas pu y parvenir.

Voulez-vous des questions moins ardues ? Ecoutez cette difficulté qui fut proposée un jour, par un simple enfant de chœur, à l'un de vos semblables qui, comme vous, refusait de croire au mystère.

— Voulez-vous me dire, demanda ce bambin, pourquoi vous faites remuer votre petit doigt ?

— Parce que je le veux.

— Alors, pourquoi vos oreilles ne remuent-elles pas quand vous le voulez ?

Tout ceci, cher Monsieur l'incrédule, prouve bien que vous êtes, non seulement un mystère vivant, mais que vous êtes une foule de mystères.

D'où il résulte que, si vous ne voulez pas croire au mystère, vous ne devez pas croire en vous ; ou bien que, si vous y croyez, *c'est le mystère lui-même qui dit qu'il n'y a pas de mystère.*

II

Laissons, Messieurs, notre incrédule chercher la solution des problèmes que nous lui avons posés, et continuons l'examen de la question.

Au nom de quoi mène-t-on la guerre contre le mystère ? Au nom de la science. *Mais la science, qu'est-elle elle-même, sinon un nid de mystères ?*

Il y a quelques mois, alors que nous étions en plein hiver au début de novembre, que la bise glaciale sifflait entre les branches dépouillées de leur feuillage, et que la neige couvrait le sol de son lin-cœur d'hermine, je rencontrai un de nos concitoyens unanimement réputé pour sa science.

— Maître, lui dis-je, qu'est-ce que le froid ?

— Je n'en sais rien.

— Et la chaleur ?

— Je n'en sais rien non plus. Tout ce que nous pouvons, c'est dire qu'il y a entre le froid et le chaud des relations de degré. Mais que sont-ils en eux-mêmes, nous l'ignorons.

Je manifestai sans doute quelque surprise, car il ajouta tout de suite :

— D'ailleurs, nous ne savons rien de quoi que ce soit. Qu'est-ce que c'est que le point géométrique, invisible et inétendu qui donne naissance à la ligne ? Et, quand nous disons que la ligne droite est le chemin le plus court d'un point à un autre, est-ce que nous le démontrons ? Je vous répète, fit-il en s'éloignant, que nous ne savons rien du tout !...

En effet, Messieurs, quand nous creusons jusqu'aux principes premiers des sciences qui paraissent les plus certaines, que trouvons-nous ? — Le mystère !

Prenons pour exemple la géométrie, qui est la science de l'espace. Nous la devons à Euclide, qui nous a donné avec elle une suite de propositions qui s'enchaînent avec une logique rigoureuse, et qui sont devenues la base fondamentale de notre activité industrielle. Nulle science ne paraît mieux que celle-ci échapper aux obscurités du mystère, puisqu'elle est chaque jour vérifiée par notre expérience. Et pourtant, elle n'en est pas plus exempte

que les autres. Euclide a établi tout son système sur une assise qui est celle-ci : « Par un point pris hors d'une droite, on peut tracer une parallèle à cette droite, et on ne peut en tracer qu'une seule. » Or, ceci, Euclide ne le démontre pas, et personne, après lui, n'a pu le démontrer. C'est un *postulat*, c'est-à-dire un principe que l'on nous prie d'accepter comme vrai, bien qu'on ne puisse pas nous en prouver la vérité, c'est-à-dire un *mystère*.

Le mystère est partout dans la science. Les savants eux-mêmes le constatent franchement.

« La science humaine, dit M. Ernst Alenquist, professeur à la Faculté de médecine de Stockholm, ne résout un problème que pour en voir surgir aussitôt de nouveaux. Ses recherches multiplient ses points d'interrogation dans une proportion plus rapide même que celle des réponses ¹. »

Notre illustre concitoyen, M. Henri Poincaré, n'est pas d'un autre avis, lui qui disait dans son discours de réception à l'Académie Française, le 28 janvier 1909 : « Quelque loin que la science humaine pousse ses conquêtes, son domaine sera toujours limité ; c'est tout le long de ses frontières que flotte le mystère, et, plus ses frontières seront éloignées, plus elles seront étendues. »

III

De ce que nous venons de dire, il résulte que la raison humaine qui veut faire la guerre au mystère est elle-même un mystère, et que la science, au nom de laquelle on veut mener cette guerre, est un nid de mystères.

Montrons maintenant que *les arguments dont on veut se servir ne sont que des mystères* ; de la sorte, notre démonstration sera complète.

Un jour, m'a raconté l'abbé Gayraud, député du Finistère, je fus abordé dans les couloirs de la Chambre par plusieurs collègues de la gauche, qui me dirent :

— Tout de même, l'abbé, est-ce que vous croyez vraiment que Jésus-Christ est réellement présent dans chaque hostie ?

— Cela est contraire aux lois de l'espace !... ajouta quelqu'un.

— Et de la substance !... fit un autre.

— Et de la matière !... s'écria un troisième.

— Mes chers collègues, répondit l'abbé Gayraud, non seulement je crois que N.-S. Jésus-Christ est présent tout entier dans chaque hostie consacrée, mais je crois qu'il est présent tout entier dans chacune des deux espèces du pain et du vin ; je crois, de plus, que si on divise les hosties, il est présent tout entier dans chacune de leurs parcelles...

— Mais c'est impossible ! s'écria en chœur le groupe des députés de gauche.

— Avant de dire que c'est impossible, fit l'abbé Gayraud, faites-moi l'amitié d'aller trouver Berthelot. Demandez-lui qu'il vous donne la définition exacte de l'espace, de la substance et de la matière.

¹ *Foi et Vie*, 1^{er} mars 1909, p. 147.

Quand il vous l'aura fournie, vous me l'apporterez. Ensuite nous discuterons...

Jamais le député du Finistère ne vit revenir ses interlocuteurs.

Pas plus, Messieurs, que vous ne verrez revenir les vôtres, si vous leur demandez de définir les termes dont ils se servent pour attaquer nos mystères. Ainsi que l'a dit M. Flammarion : « *La science de toutes les académies du globe représente une immense ignorance.* Nous ne savons rien d'exact, de précis, d'absolu, sur quoi que ce soit. Nous n'avons qu'un droit : celui d'être modestes. Nous vivons au milieu de l'inconnu. »

* * *

Et c'est quand « nous ne savons rien d'exact, rien de précis, rien d'absolu, sur quoi que ce soit, » c'est-à-dire quand on se heurte à chaque instant au mystère, quand on y vit, quand on en fait soi-même partie, qu'on vient faire reproche à la religion de contenir des obscurités ! Quelle réponse convient-il de faire à ceux qui émettent une telle prétention ? Je n'en connais pas d'autre que la parole de Jésus-Christ qui fait suite à celle que nous citions en commençant : « Commencez d'abord par enlever la poutre qui est dans votre œil, après quoi seulement vous pourrez songer à enlever la paille qui est dans l'œil de votre voisin. » Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

4^e Dimanche après l'Épiphanie

LES PERSÉCUTIONS

La barque secouée par les vents et menacée par les flots est l'image de l'Eglise toujours en butte aux persécutions. Ne soyons pas de ces « hommes de peu de foi » dont parle N.-S. J.-C. et qui, à ce spectacle, s'étonnent, ont peur et gémissent. Les persécutions sont en effet : 1^o *inévitables*, 2^o *utiles*.

I. — Inévitables

1^o N.-S. J.-C. les a prédites : « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups... Vous serez en haine à toutes les nations à cause de mon nom... Le disciple n'est pas au-dessus du Maître : ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront. » (Mt., x, 16-34). Aussi les premiers apôtres n'ont pas été surpris de se voir persécutés ; leurs successeurs ne le sont pas davantage.

2^o LE BON SENS ne suffirait-il pas au besoin pour nous convaincre de cette vérité ? Les méchants haïront toujours les bons, les injustes combattront toujours les justes, les menteurs s'attaqueront toujours aux gens sincères, etc... Ainsi l'Eglise sera toujours poursuivie par la haine des hérétiques, les mensonges des impies, la jalousie des tyrans, la cupidité des grands, le dénigrement des faux savants, etc...

II. — Utiles

Elles servent en effet :

1^o A DISTINGUER LES VRAIS CHRÉTIENS de ceux qui n'en ont que le nom et les apparences : car c'est dans l'adversité que l'on reconnaît ses vrais amis. Combien sont prêts à suivre Jésus au Thabor, mais se dérobent quand il s'agit de gravir le Calvaire ! Honte à ceux-là ! Mais gloire à ceux qui méritent en toute vérité le nom de « fidèles » !

2^o A RENDRE MEILLEURS LES BONS CHRÉTIENS. Les enfants de l'Eglise sentent leur amour se réveiller et grandir à la vue des larmes et des souffrances de leur mère. Ils étaient indifférents, ils deviennent pratiquants ; ils étaient tièdes, ils deviennent fervents. C'est d'ailleurs une loi historique que toute persécution devient le point de départ d'un renouveau religieux.

3^o A PROUVER LA DIVINITÉ DE L'EGLISE. Humainement parlant, l'Eglise aurait dû disparaître depuis longtemps ; car elle n'a ni généraux, ni armée, ni canons pour se défendre. Et cependant c'est au moment où elle est sur le point de sombrer que N.-S. J.-C. intervient et fait un signe : à l'instant même, les persécuteurs disparaissent comme par enchantement et il se fait un grand calme, *et facta est tranquillitas magna.* (Mt., viii, 26). Comment ne pas dire alors : *Digitus Dei est hic !* (Exod., viii, 19).

Conclusion

Puisque les persécutions sont inévitables et utiles, n'en soyons ni surpris ni effrayés. Faisons notre devoir quoi qu'il arrive : plus nous aurons à lutter pour rester dignes du beau nom de « fidèles », plus nous serons récompensés.

5^e Dimanche après l'Épiphanie

MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANTS

Le père de famille ne veut pas qu'on arrache l'ivraie de son champ, de peur qu'on arrache en même temps le bon grain. Ainsi Dieu permet en ce monde le mélange des justes et des pécheurs ; ne nous en scandalisons pas, mais cherchons 1^o *du côté des pécheurs*, 2^o *du côté des justes*, pourquoi Dieu agit de la sorte.

I. — Du côté des pécheurs

Dieu permet le mélange des bons et des méchants :

1^o *Pour donner aux pécheurs le temps de se convertir.* Il ne veut pas en effet la mort du pécheur, il désire sa conversion (Ez., xviii, 23) ; et cette conversion est souvent obtenue par les larmes, par les prières, par les bonnes œuvres et par les bons exemples des justes. Aurions-nous sans cela les S. Paul, les sainte Marie-Madeleine, les S. Augustin ? Et nous-mêmes où serions-nous si Dieu nous avait frappés dès notre première faute ?

2^o *Pour les récompenser de leurs bonnes actions naturelles.* Les méchants ne font pas que du mal sur terre ; ils font aussi du bien, humainement parlant. Or c'est précisément pour les en récompenser que Dieu leur accorde, avec la vie, la jouissance de quelques biens périssables. Mais c'est le cas de dire avec S. Augustin : *Receperunt mercedem suam vani vanam.*

Ils ne font donc pas preuve d'un zèle agréable à Dieu ceux qui ne cessent d'appeler les châtiments d'en-haut sur leurs frères coupables !

II. — Du côté des justes

A première vue il semble que les justes ont tout à perdre au contact des pécheurs, en raison des scandales qu'ils en reçoivent et des persécutions qu'ils en subissent. Ils ont cependant de grands avantages à en retirer. Le mélange des justes et des pécheurs sert :

1^o *A l'instruction des bons.* De même que le spectacle des saints nous apprend les vertus à pratiquer, de même le spectacle des méchants nous apprend les fautes à éviter et les vices à combattre. Ainsi nous comprenons mieux la nécessité de la prière, de l'humilité et de la vigilance.

2^o *A leur perfection.* En maintenant les bons dans une continuelle activité, le contact des méchants devient une cause d'efforts, de sacrifices, de bonnes œuvres, d'actes de courage. Ainsi la vertu des bons s'épure et grandit tous les jours.

3^o *A leur donner l'occasion de pratiquer certaines vertus.* Ainsi les hérétiques nous ont donné les grands docteurs, les tyrans nous ont donné les martyrs, les siècles corrompus ont fait naître les vierges, etc.

Conclusion

Dieu nous montre donc sa miséricorde et sa patience ici-bas ; mais l'heure de sa justice sonnera dans l'autre monde, et il aura le droit d'être d'autant plus sévère qu'il aura été plus patient et plus miséricordieux.

6^e Dimanche après l'Épiphanie

DIVINITÉ DE L'ÉGLISE

Le grain de sénévé est bien petit ; et pourtant il devient un grand arbuste où les oiseaux du ciel viennent se reposer. C'est l'image de l'Eglise. Pour nous en convaincre, considérons : 1^o *ses débuts*, 2^o *ses progrès*.

I. — Ses débuts

Humainement parlant, l'Eglise était dans l'impossibilité de vivre.

1^o ELLE N'AVAIT RIEN POUR ELLE. — *a) Ses dogmes* mystérieux déconcertaient la raison. — *b) Sa morale* paraissait austère et difficile à la faiblesse humaine. — *c) Ses apôtres* ne s'imposaient ni par leur naissance, ni par leur éducation, ni par leur instruction, ni par leur éloquence.

Aussi, dès qu'elle se manifesta à la lumière du jour,

2^o ELLE EUT TOUT CONTRE ELLE. — *a) Les grands d'abord.* Pendant trois siècles, l'histoire du monde se résume pour ainsi dire dans l'histoire des persécutions de l'Eglise. — *b) Les savants ensuite.* Philosophes, magistrats, prêtres païens, tous se moquèrent à qui mieux mieux des enseignements de l'Evangile : pour mieux les décrier, ils recoururent même au mensonge et à la calomnie. — *c) La foule enfin.* Trompée par ses meneurs, elle considérait les chrétiens comme des gens dangereux et elle ne cessait de réclamer leur sang pour garantir la paix et le bonheur de l'Etat.

Que de tempêtes accumulées sur la petite plante de l'Eglise !

II. — Ses progrès

Et pourtant l'Eglise n'est pas morte, malgré les pronostics de ses ennemis...

1^o ELLE A VÉCU. Les empereurs romains sont morts, les philosophes ont disparu, les peuples se sont fondus : seule l'Eglise a tenu malgré le paganisme, les barbares, les hérésies, les tyrans et les faux savants.

2^o ELLE A GRANDI. Au jour de la Pentecôte, il n'y avait autour de S. Pierre qu'une poignée de fidèles ; au début du 1^{er} siècle, ils sont déjà un million ; au 14^e siècle, dix millions. Actuellement on compte plus de 280 millions de catholiques soumis à l'autorité du Souverain Pontife.

3^o ELLE DÉFIE ENCORE TOUTES LES TEMPÊTES. Jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre elle, a dit N.-S. J.-C. La prophétie continue de se réaliser.

Conclusion

Un tel fait ne peut s'expliquer que par la divinité de l'Eglise. Disons avec S. Augustin : « Celui qui demande d'autres preuves de la religion et qui exige de nouveaux prodiges, est lui-même un prodige étonnant, puisque la foi du monde entier ne peut pas déterminer la sienne. »

Septuagésime

LA VIGNE DE NOTRE ÂME

La vigne dont parle l'Evangile est notre âme. Nous l'avons reçue de notre Père céleste, nous devons la faire valoir et nous aurons un jour à en rendre compte. Considérons donc : 1^o *le travail* qui nous est demandé, 2^o *le salaire* qui nous est promis.

I. — Le travail demandé

Le travail à fournir est :

1^o INDISPENSABLE. Sans culture la vigne ne donne que des ronces et des épines : de même, sans culture notre âme est sans vertus, elle ne laisse grandir que les mauvaises inclinations, les mauvaises habitudes et les péchés de tous genres.

2^o PRESSANT. C'est dès le grand matin que le

maître envoie ses ouvriers à la vigne ; et il continue d'embaucher à toute heure ceux qu'il rencontre oisifs. Heureux ceux qui servent Dieu dès leur jeunesse ! Il n'est cependant jamais trop tard pour bien faire. Ne répondons pas : « A demain ! » quand on nous parle de notre conversion.

3^o ABSORBANT. Le travail de la vigne exige beaucoup de soins pour être fructueux. Ainsi le travail de notre âme exige toutes nos préoccupations et tous nos efforts pour donner de bons résultats.

4^o ASSIDU. C'est pour toute la journée que le maître envoie ses ouvriers à la vigne. Ainsi Dieu veut que nous persévérions jusqu'à la fin dans l'œuvre de notre salut. *Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* (Mt., x, 22).

II. — Le salaire promis

Le salaire qui nous est promis au soir de notre vie est :

1^o CERTAIN. C'est le ciel pour l'éternité. Les mauvais patrons peuvent frustrer l'ouvrier de son salaire ; mais Dieu est la vérité même, il ne peut manquer à ses promesses. *Scio enim cui credidi et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem.* (II Tim., I, 12).

2^o ÉQUITABLE : car il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste. Dieu étant la justice même ne manquera point de rendre à chacun selon ses œuvres : *Et tunc reddet unicuique secundum opera ejus.* (Mt., xvi, 27).

3^o COMPLET : car personne n'aura à se plaindre. Dieu étant la bonté même, nous accordera à tous et à chacun la récompense qui comblera nos vœux et ne nous laissera rien à désirer. *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* (Ps. xvi, 13).

Conclusion

Quand nous éprouverons des tentations de défaillance dans l'œuvre de notre salut, levons les yeux vers le ciel et songeons à la récompense. Le salaire promis n'est-il pas infiniment supérieur à notre travail ? *Id quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ... æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* (II Cor., iv, 17).

Sexagésime

LA PAROLE DE DIEU

La semence dont parle N.-S. J.-C. est la parole de Dieu. Il n'est pas question dans cette parabole de ceux qui repoussent volontairement et obstinément la parole de Dieu : il n'est question que de ceux qui l'écoutent. Or on peut les diviser en deux classes : 1^o ceux qui l'écoutent mal, 2^o ceux qui l'écoutent bien.

I. — Ceux qui l'écoutent mal

Ce sont les dissipés, les inconstants et les esclaves des passions.

1^o LES DISSIPÉS. Leur âme est comme un chemin battu par les passants et balayé par les vents : rien

n'y demeure, rien n'y pénètre, et par conséquent rien ne peut y prendre racine.

2^o LES INCONSTANTS. Leur âme est comme une terre pierreuse. Elle reçoit d'abord avec plaisir et même avec avidité la parole de Dieu ; mais à la moindre difficulté, à la moindre tentation, elle laisse périr ce qui avait commencé de prendre racine. Les bonnes résolutions n'ont point d'effet.

3^o LES ESCLAVES DES PASSIONS. Leur âme est comme une terre couverte de ronces et d'épines. Elle reçoit la parole de Dieu, elle la laisse germer et grandir, mais elle en perd tout le fruit par son incurie. L'orgueil, l'avarice, les plaisirs, sont les épines dangereuses qu'elle a laissé croître : adieu la moisson qui s'annonçait si belle !

II. — Ceux qui l'écoutent bien

Ce sont ceux qui l'écoutent avec respect, avec attention, avec obéissance et avec fruit.

1^o AVEC RESPECT. Qu'importe le prédicateur ! Ce n'est pas lui que nous écoutons, c'est Dieu lui-même.

2^o AVEC ATTENTION, afin de comprendre, de retenir et de goûter la parole de Dieu. N'est-ce pas ainsi que faisait Marie ? « *Et mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo.* » (Luc, ii, 51).

3^o AVEC OBÉISSANCE. Il ne suffit pas en effet d'applaudir à la parole de Dieu, il faut l'écouter avec la ferme résolution de la mettre en pratique.

4^o AVEC FRUIT. Que nos bonnes résolutions ne restent pas à l'état de projet ! Avec de la patience et de la persévérance, nous sommes sûrs d'arriver à d'heureux résultats, *fructum afferunt in patientia.* (Luc, viii, 15).

Conclusion

Que d'infidèles sauraient mieux profiter que nous de la parole de Dieu ! Tâchons d'en faire meilleur cas à l'avenir, de peur qu'un jour elle ne serve à nous condamner. *Væ tibi, Corozain...* (Mt., xi, 21).

PETITES LECTURES

XXXIII

LA « GRANDE AUMÔNE »

On a dit : « Le Christianisme a été une grande aumône faite à une grande misère. » L'aumône qu'a reçue l'homme déchu, désespéré, ne sachant plus où se prendre, cherchant la vérité et ne la trouvant pas, cette aumône ç'a été Dieu lui-même se donnant à l'homme et mourant pour lui. Ç'a été ensuite son enseignement moral qui dirige les âmes, relève les sociétés, forme les peuples nouveaux pour leur faire atteindre la justice, la prospérité, par la civilisation chrétienne.

I

Dieu nous aimait infiniment et il nous voyait malheureux, malheureux parce que nous l'avions

voulu. Nous étions quelque chose comme le mendiant en haillons, affamé, épuisé, que rencontre un grand seigneur à l'âme généreuse et tendre. Ce grand seigneur s'arrête, ouvre sa bourse où il puise de l'or, son cœur où il trouve une bonne parole, il habillera cet homme, lui donnera à manger, le remettra en son bon chemin, et s'en ira, non sans lui avoir renouvelé de précieux avis.

Et nous louerons beaucoup ce riche bienfaisant de ce qu'il s'est penché avec bonté vers un malheureux. Et nos louanges ne seront que justes.

Mais l'homme dans ses bonnes œuvres agit en homme ; il se montre aussi miséricordieux que cela est donné à sa nature ; toutefois il y a des bornes à son pouvoir comme à sa volonté de bien.

Dieu agit en Dieu, et son pouvoir de bien est infini comme sa volonté.

C'est pourquoi il a agi d'une manière qui, à première vue, nous paraît incompréhensible, parce qu'elle dépasse infiniment nos faibles conceptions.

Il s'est dit : — Je veux voir l'homme de près, vivre avec lui, l'entretenir, le consoler, lui témoigner mon amour pour lui, le serrer dans mes bras comme un ami, lui redire : « Aie confiance en moi. Je suis toujours là près de toi. Tu n'es jamais seul, jamais délaissé. Je connais tes souffrances parce que je les ai subies, ton labeur, car j'ai travaillé comme toi, tes douleurs, tes persécutions, tes angoisses, car j'ai connu la tristesse mortelle, l'ennui profond, les douleurs les plus cruelles. J'ai voulu les connaître pour t'encourager à souffrir, à travailler, car ma divinité, elle, ne souffre ni la tristesse, ni les coups, ni les terreurs, ni la mort. »

« Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. »

Dieu s'est fait homme, il s'appelle Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il est venu sur la terre, en corps et en âme. Nous l'avons vu de nos yeux, touché de nos mains. Il ne s'est pas simplement montré un jour en passant, il a séjourné sur notre sol, il a habité parmi nous, il y a établi sa demeure pendant trente-trois ans, et, après qu'il est remonté au ciel, il a voulu rester cependant au milieu de nous dans la sainte Eucharistie qui renferme son corps, son sang, son âme, sa divinité.

Voilà le chef-d'œuvre de la miséricorde divine, si beau, si élevé, si incroyable, que jamais nous n'aurions pu même en concevoir l'idée ou le rêve.

Et il n'est aucune de nos infirmités qu'il se soit refusée, il les a embrassées toutes avec bonheur, avec allégresse, par amour pour nous.

Regardez-le. Il s'en va de bourgades en bourgades, il suit les routes dures et poudreuses de la Palestine, répandant sa sueur par les journées de rude soleil, souffrant le froid l'hiver, la faim et la soif au bord du puits de la Samaritaine. Qui l'oblige à ces marches pénibles, à ces longues prédications, à ces discours adressés à des apôtres qui ne le comprennent pas, qui ne font pas d'efforts pour le comprendre, à des multitudes à l'esprit borné dont les idées sont de terre et qui ne voient que la terre, le pain matériel, la jouis-

sance présente ? Qui ? Son amour pour l'humanité, pour les âmes qu'il veut éclairer, purifier et sauver.

« Personne n'a un plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ceux qu'il aime. » Telle est son admirable doctrine. C'est pourquoi il ne se contente pas de parler ni même de répandre sans nombre ses bienfaits sur la foule, ni enfin de faire des miracles éclatants pour la nourrir, pour guérir ses malades, pour ressusciter ses morts. Un jour il se laisse arrêter par une troupe que conduit un traître, juger par des juges lâches et iniques, condamner à mort, et il prend sa croix, il la porte jusqu'au Calvaire, il s'étend sur le bois de la Rédemption, présente ses pieds et ses mains aux clous, et meurt après d'inénarrables souffrances, en disant : « Père pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! »

Dans les épines de sa couronne qui lui entrent dans le front, dans les sacrifices cruels, dans les souffrances physiques et dans les douleurs morales, il éprouve de l'allégresse à la pensée qu'il boit, le premier, le plus amer du calice et que les hommes trouveront l'épreuve plus facile parce qu'il leur aura appris à souffrir, que la mort leur sera plus douce parce qu'il leur aura appris à mourir.

Son allégresse est plus grande encore à la pensée que nul ne se soustraira à sa grâce, comme nul ne se soustrait à l'action bienfaisante du soleil. Il est mort pour tous, il s'est offert pour tous, et le Père ne peut rejeter son sacrifice, car en sa qualité d'Homme-Dieu il est le médiateur légitime et tout-puissant. Et tous seront sauvés s'ils sont de bonne foi et de bonne volonté, même les idolâtres, les musulmans et les bouddhistes, parce qu'ils appartiennent au moins à l'âme de l'Eglise ; tous sont rachetés, purifiés, régénérés par le Christ.

Telle est l'œuvre divine. Dites-moi si elle n'est pas complète, admirable, infiniment miséricordieuse et efficace, respectant la liberté de l'homme et vraiment digne de Dieu.

II

Nous pouvons être rebelles à l'enseignement des philosophes qui se font valoir, qui nous aiment peut-être, mais qui surtout s'aiment et s'admirent. Mais que pouvons-nous refuser à Jésus-Christ qui nous a prouvé son amour en versant pour nous tout son sang ?

Aussi comme son enseignement est accueilli par nos âmes reconnaissantes et pleines de foi ! Mais que nous dit-il ? « Aimez-vous comme je vous ai aimés ! *Sicut dilexi vos !* » Or il nous a aimés jusqu'à mourir pour nous. Nous devons donc nous aimer jusqu'à tout sacrifier pour nos frères.

Ils l'ont entendue, cette parole, les missionnaires qui s'en vont évangéliser, au prix de leur vie, au risque du martyre, des sauvages, ou des méchants, qui sont pires ; les filles de la Charité qui se vouent à soigner des hommes atteints de maladies contagieuses, qui parfois se déclarent leurs ennemis et sont leurs persécuteurs ; les

chrétiens qui méprisent les richesses, embrassent la pauvreté, pardonnent les offenses, parce que dans toute âme ils contemplent l'image du Christ, ou parce qu'ils veulent voir resplendir en eux-mêmes cette divine image.

Rien ne leur paraît alors trop pénible ni trop dur, parce qu'ils se disent : « Je dois les aimer comme le Christ m'a aimé. Il a dit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même, » je dois donc l'aimer du même amour éclairé, efficace, profond, surnaturel, que je m'aime moi-même, envisager toujours son âme et travailler à la sauver ! » Quelle belle société, habitable, aimable, idéale, que celle dont tous les membres pratiqueraient cette doctrine ! Société d'amis dévoués dont l'amitié est inaltérable puisqu'elle repose sur l'amour du Christ, vraie société de frères !

« Aimez-vous les uns les autres ! » Tel est le commandement « nouveau », c'est à cette marque que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. Ce commandement cependant n'est que le second. Le premier et le plus grand, le voici : « Vous aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. » L'autre n'est que la conséquence de celui-ci. Et vous aimez Dieu en toute sincérité, car « Dieu veut des adorateurs en esprit et en vérité. » Et vous aimez de même votre prochain, comme Jésus vous a aimés.

Sous l'influence de cette doctrine divine, tout se transforme dans les âmes et dans les sociétés, comme au printemps sous la douce action des rayons du soleil la nature se réveille, la vie circule, les oiseaux chantent, les arbres se couvrent de fleurs. La pauvreté est honorée, car le Sauveur a dit : « Heureux les pauvres ! » Les misères, les tristesses sont soulagées, car le Sauveur a dit : « Heureux les miséricordieux ! »

Les inégalités, les cruautés, les abus de pouvoir, les accablements de la force, disparaissent. La famille est sanctifiée, à l'image de la sainte Trinité qui est la famille divine, et de la sainte Famille de Nazareth, l'idéal de la famille humaine. Le père n'est plus le maître hautain et dur, la mère cesse d'être esclave et méprisée ; la femme ravalée honteusement par les religions de Bouddha ou de Mahomet, est relevée, honorée, respectée, elle est la reine de ce petit royaume dont l'homme est le roi. Le maître commande, mais ses ordres ne sont plus impérieux et pénibles ; l'esclave devient un serviteur qui doit être traité avec respect, parce qu'il est devant Dieu l'égal de son maître, avec son âme immortelle, faite pour être éternellement heureuse. Au-dessus des tyrannies, au-dessus des puissances humaines, au-dessus des codes, au-dessus des lois qui violenteraient les consciences et qui ne seraient édictées que pour autoriser l'injustice et des coups de force, il y a Dieu, il y a l'Evangile qui renferme la loi de Dieu, et qui nous apprend que, dans les conflits de la conscience, il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Le livre où se lisent ces hautes et consolantes

vérités, ce magnifique enseignement moral, c'est l'Evangile. Ouvrons-le pour l'étudier, pour nous pénétrer ensuite de sa divine doctrine.

CAUSERIES A DES JEUNES

III

VAINCRE... ET CONVAINCRE

Mes chers amis,

Ce que j'avais prévu est arrivé. Deux d'entre vous, cette semaine, se sont entendu traiter de « calotins ». L'un est venu, tout en larmes, me raconter l'histoire ; l'autre triomphait. Le premier n'avait rien osé répondre à ceux qui voulaient l'insulter ; le deuxième avait, au contraire, répliqué vertement... un peu vertement ; il avait provoqué des rires et des lazzis à l'adresse de son adversaire, mais celui-ci lui en tient rigueur. Que pensez-vous de ce double incident ?

Vous applaudissez à la crânerie ; vous « faites les cornes » à la timidité. Tout beau ! On ne devient pas tout d'un coup un lutteur : c'est affaire de tempérament. Et puis, dans la lutte, quand on ose l'engager, s'il faut songer à se défendre, il faut se préoccuper aussi de son adversaire. Je sais : dans pareil cas, le premier souci doit être de vaincre ; mais il faut le faire en chrétien qui doit aussi convaincre.

Je ne vous dis pas, vous m'entendez bien : « Ne répondez pas ! » Je vous ai dit l'autre jour qu'il fallait savoir répondre et je vous ai fourni des arguments. Mais il y a la manière. « Tomber » son adversaire flatte toujours. Le convertir est beaucoup mieux. Il me faut m'expliquer, car je lis dans vos yeux que vous me prenez pour un timide, moi aussi, et que vous êtes tentés de me faire des reproches.

I

Votre âge vous impose une certaine discrétion. Le grand niais qui, l'autre jour, se permit de jeter à la face de votre ami l'épithète, qu'il croyait injurieuse, de « calotin », a mal agi. Il aurait dû respecter le jeune apprenti qui deviendra bien vite — j'en suis sûr — son camarade de travail. Il aurait dû taire une réflexion maladroite et très déplacée aujourd'hui. Evidemment cet homme « n'est pas à la page », comme on dit. La guerre ne lui a rien appris... sans doute parce qu'« embusqué » plus ou moins il ne l'a pas faite. Il en est encore à ruminer les sottises qu'on lisait il y a dix ans dans les mauvais journaux ; ses études s'étant sans doute bornées à la lecture superficielle de ces feuilles infectes, il est resté le triste anticlérical d'autrefois. C'est un pauvre bonhomme, c'est clair.

Mais il a trente ans de plus que vous. Déjà ses cheveux commencent à grisonner. Sans être un vieillard, c'est un homme à respecter. Il est un peu choquant qu'un tout jeune garçon se dresse, vaguement hargneux, en face de lui. Il fallait lui

répondre, certes ; mais, d'après ce qui m'en fut raconté, je crains que le ton ait été un peu fort.

Si c'est piquant de voir un homme de son âge vigoureusement remis à sa place par un enfant, et si cela provoque les rires et les quolibets des spectateurs, vous devinez que l'impression eût été meilleure, sur tous, sur lui-même, si la réponse était venue gentille, presque timide, un tantinet narquoise si vous voulez, solide aussi, d'autant plus énergique qu'elle aurait été plus calme. Une certaine modestie dans l'expression ne messied pas du tout à un jeune catholique, quand il s'adresse à plus âgé que lui. Rien d'ailleurs ne donne l'impression de la force comme le calme et le sang-froid ; et quand on les trouve chez un jeune homme, en pareille circonstance, ce qu'il a pu dire paraît à tous, plus encore que si c'était un homme d'âge mûr, fruit d'une conviction éminemment respectable.

Bref, la discrétion imposée par la différence des âges est une puissance qu'il faut toujours ménager à votre argumentation. Loin de vous faire perdre quelque chose de votre force, elle vous garantira au contraire une attention et une sympathie que ne sauraient vous assurer la raideur et la violence. Evitez avec soin tout ce qui pourrait, légitimement bien entendu, être qualifié d'impertinence. Soyez jeunes, mais restez-le. Ardents, mais réservés.

II

Le Patronage doit faire de vous des apôtres. La douceur est la première vertu de l'apôtre. Douceur ne veut pas dire : insensibilité et silence ; cela veut dire : énergie modérée, délicate.

Vous devez être, et devenir chaque jour plus, des convaincus. Par les connaissances qui viendront au cercle d'études compléter votre instruction religieuse, par la claire-vue des réalités de la vie qu'on s'efforcera ici de vous donner, par l'amour de vos frères qu'en réfléchissant vous acquérerez petit à petit, il faut que s'allume dans vos cœurs un feu brûlant qui les dilate et vous force à crier partout la vérité que vous aurez — si on peut dire — découverte. Trop de catholiques — hélas ! — ne sentent pas bouillonner en eux ce feu qu'avivent la foi et la charité. Connaissent-ils assez leur religion pour en vivre eux-mêmes ? Peut-être ; j'en doute. Ils ne la connaissent pas assez en tout cas, ils ne la vivent pas assez pour éprouver le besoin de la communiquer aux autres. Ils ne sont point apôtres, et ils devraient l'être. Quand on croit posséder la vérité, c'est n'avoir point de cœur que de ne pas s'efforcer d'en faire profiter ses frères.

Vous ne serez pas de ceux-là. Les yeux remplis de la lumière qui illumine le vrai chemin, vous appellerez vers vous ceux qui s'égarent dans les ténèbres et vont aux abîmes. Vous connaîtrez l'angoisse que provoque dans toute âme bien née le danger couru par ceux qu'elle aime. Fidèles au Christ qui, seul, sauve, vous travaillerez à grouper autour de Lui le plus d'hommes possible.

Mais vous sentirez vite la délicatesse qui s'impose à l'égard de pauvres blessés de l'existence, des

malheureux que l'erreur a surpris et a entraînés loin de la vérité. Ils sont las de marcher dans l'obscurité de l'incertain et du doute ; ils se sont meurtris aux épines des ravins dans lesquels ils sont tombés ; ils ont perdu quelquefois la confiance d'arriver jamais au but. Tant de fois trompés, ils hésitent à écouter de nouveaux appels ; tant de fois déçus, ils ne veulent plus croire aux promesses. La vérité toute seule risque d'abord de les aveugler. Il faut les prendre doucement par la main, et, lentement, les enveloppant d'une affection qui les réchauffe petit à petit, laisser doucement leur poitrine s'acclimater à l'air pur, leurs yeux s'accoutumer à la lumière.

Ne les « estomachez » point par une projection brutale ; ne les effrayez point par du bruit et des éclats. Gentiment, amoureusement, fraternellement, amenez-les dans une atmosphère de calme et de chaude sympathie à retrouver l'usage du sens catholique chez eux tombé en pleine léthargie. Pareille attitude sera aussi habile, humainement parlant, que chrétienne et digne de votre foi.

* *

Je ne fais donc de reproches ni à l'un ni à l'autre des deux petits « calotins » de cette semaine. Mais s'ils m'ont bien suivi ils ont compris tous les deux, et vous l'aurez tous compris, quelle manière est la bonne.

Le plus timide peut l'employer : il y suffit d'un véritable amour de ses frères et de la passion de voir triompher la vérité. Aux batailleurs par tempérament elle impose le calme, la maîtrise de soi, la confiance dans le temps et dans l'action de Dieu. A tous elle ouvre des horizons infinis d'action féconde toujours possible. Car nous pouvons toujours, avec les lumières que Dieu nous donne si nous les lui demandons, réussir à « travailler » et à convaincre de la Vérité celui qui nous semble le plus éloigné d'elle. Il n'est âme au monde en laquelle il ne reste quelque étincelle de vie à ranimer. Par la douceur, un convaincu réussit toujours à faire tomber des préjugés ; ce travail fait, l'œuvre de reconstruction devient possible.

Il faut se réserver des entrées vers l'homme qui nous a le plus violemment malmenés. C'est un frère, malgré tout, et nos frères nous les devons tous aimer, tous aimer assez pour leur vouloir du bien, et parmi tous les biens le plus précieux : la vérité.

TRIDUUM DES QUARANTE-HEURES

I

L'EXPIATION DE NOS PÉCHÉS

Peccatum meum contra me est semper. (Ps. Miserere).

EXORDE. — Il y a deux cités : la cité de Dieu et la cité du démon ; deux étendards : celui de Jésus-Christ et celui de Satan. Pendant que le monde, où Satan règne en maître, se livre à ses joies coupables et multiplie ses péchés, nous sommes ici assemblés, devant Jésus-

Christ notre Roi, pour faire le contraire : expier, réparer le péché. — Or, avant de nous occuper des fautes d'autrui, il est à propos de nous occuper des nôtres. *In multis offendimus omnes.* (Jac., III, 2).

DIVISION. — 1° Pourquoi il faut expier nos péchés. — 2° Comment il faut les expier.

I. — Pourquoi il faut expier nos péchés

On nos péchés sont déjà tous pardonnés, ou il en est qui ne le sont pas encore. Si nous avons sur la conscience des péchés dont la tache souille notre âme, notre premier devoir est de nous réconcilier avec Dieu par une sincère contrition et la digne réception du Sacrement de Pénitence. Mais qu'il s'agisse de péchés déjà pardonnés, même depuis longtemps, ou de péchés dont il nous reste encore à obtenir le pardon, il est important de nous pénétrer de cette vérité : qu'avec l'absolution qui purifie l'âme tout n'est pas terminé, mais qu'une grande tâche incombe toujours au pécheur pardonné, celle de la satisfaction.

La satisfaction, c'est la compensation due à Dieu pour la gloire que le péché lui a ravie. Le péché a lésé ses droits sur sa créature, et lui a dérobé une partie de la gloire extérieure qu'elle devait lui procurer. C'est ce dommage causé à Dieu que la satisfaction a pour objet de réparer. Et comme la satisfaction a essentiellement le caractère d'une peine, elle porte aussi le nom d'expiation.

A l'expiation volontaire de nos fautes, nous sommes obligés : 1° par la justice envers Dieu ; 2° par la reconnaissance à son égard ; 3° par le souci de nos intérêts les plus sacrés.

1° *Justice envers Dieu.* — La purification de l'âme par le pardon divin ne suffit point, par elle-même, à rétablir l'équilibre rompu par le péché. Cette âme est devenue pure de toute tache ; mais elle aurait dû l'être toujours, sans interruption. Les instants qu'elle a consacrés au péché, elle aurait dû les passer au service de Dieu. Les forces qu'elle a employées à l'offenser, elle aurait dû les mettre en usage pour sa gloire. Le seul fait que cette âme rentre, par l'effet de l'absolution, dans l'état où elle aurait toujours dû être, ne restitue pas à Dieu la gloire à laquelle il avait droit pour le temps passé. — Cette âme a le ferme propos de ne plus jamais offenser Dieu désormais ; c'est entendu, et je fais la supposition qu'elle soit invariablement fidèle à sa résolution. Mais ceci n'est rien de plus que ce à quoi elle aurait déjà été obligée quand même elle n'aurait jamais offensé Dieu précédemment. — Il ne peut donc y avoir une compensation offerte à Dieu pour le dommage causé à sa gloire par nos péchés, que dans des actes de vertu qui ne se seraient point imposés si le péché n'avait point été commis par nous.

Le sacrifice de N.-S. J.-C. sur la croix a eu une valeur surabondante pour procurer à Dieu une compensation de la gloire que les péchés de l'humanité lui avaient ravie ou devaient lui ravir dans la suite des temps. Mais il n'était pas dans les desseins de Dieu que le sacrifice de son divin Fils nous dispensât de satisfaire nous-mêmes pour nos fautes ; ce qu'il voulait, c'est qu'en vertu des mérites de N.-S. J.-C., nos satisfactions eussent une valeur qu'elle auraient été absolument incapables d'avoir par elles-mêmes.

2° *Reconnaissance à l'égard de Dieu.* — En nous pardonnant nos péchés, Dieu nous a fait une grande faveur, qu'il ne nous devait en aucune façon ; il pouvait nous appeler à comparaître devant son tribunal sans nous laisser le temps du repentir. Ce serait de notre part une ingratitude de nous comporter envers lui, une fois le pardon obtenu, comme s'il n'avait fait, en nous l'accordant, que ce qu'il devait, et comme si nous perdions de vue la miséricorde toute gratuite dont il a usé envers nous. Or tel serait le cas si nous n'avions pas à cœur de lui apporter compensation pour le détriment causé par nous à son honneur et à ses droits. — Dans le monde, on regarderait comme

un vil ingrat celui qui, après avoir reçu un magnifique pardon d'un homme, ne chercherait ensuite à rien faire de plus pour lui être agréable, que si jamais il ne l'avait offensé.

3° *Souci de nos intérêts les plus sacrés.* — Négliger de satisfaire pour nos péchés ici-bas serait nous exposer : a) à les expier durement et longuement dans l'autre vie ; et b) même à perdre notre âme.

a) La compensation à laquelle Dieu a droit, il nous contraindra à la lui payer dans le purgatoire, si nous ne la lui avons pas payée sur la terre. Or ce sera beaucoup plus coûteux, et avec raison ; car des peines subies alors qu'il n'y a plus aucune possibilité de s'y soustraire ou de les retarder, ont moins de valeur satisfaisante que des peines qu'on s'est spontanément imposées ou auxquelles on s'est soumis par un effort personnel de volonté.

b) Le salut éternel de l'âme pourrait même être compromis. — Il le serait en premier lieu si l'on omettait, sans excuse ou dispense légitime, les pratiques de pénitence imposées par l'Eglise *sub gravi*. Mais il le serait encore, même si l'on ne poussait pas la négligence aussi loin ; car en ne se souciant pas de satisfaire, on perdrait le sentiment de l'horreur du péché, sentiment qui est un préservatif si important contre les tentations, et on encourrait le retrait des grâces de Dieu, sans lesquelles la persévérance dans le bien est impossible.

II. — Comment il faut expier nos péchés

1° Quelles QUALITÉS doivent avoir nos œuvres pour être expiatoires ? Elles doivent être : libres ; — faites en état de grâce ; — à la fois glorieuses pour Dieu et mortifiantes pour nous.

a) Elles doivent être *libres*. — Le péché est un acte libre ; il ne peut être réparé que par un acte libre ; et par acte libre il faut entendre soit celui qui émane de notre initiative, soit celui qui consiste dans l'acceptation volontaire d'une chose arrivée sans avoir été cherchée.

Toute souffrance qui n'est subie que matériellement, ou que l'on endure en maugréant, en se raidissant, en se révoltant contre elle, est sans valeur pour l'expiation du péché.

b) Elles doivent être *faites en état de grâce*. — Quiconque est en état de péché est comme un rameau desséché, qui ne peut produire aucun fruit. De même qu'il ne peut rien mériter en justice de la part de Dieu, de même il ne peut offrir à la justice divine aucun paiement valable des dettes contractées envers elle. Etant dans l'innuité de Dieu, il ne peut en même temps compenser l'outrage fait à Dieu par le péché. Etant digne des peines éternelles, il ne peut en même temps se racheter d'une peine temporelle.

c) Elles doivent être à la fois *glorieuses pour Dieu et mortifiantes pour nous*. — Cela ressort de la notion que nous avons déjà donnée de l'expiation. — Le péché a été un vol fait à la gloire due à Dieu ; il ne peut être expié que par un hommage rendu à Dieu au delà de ce qui eût été obligatoire si le péché n'avait pas eu lieu. — Le péché a été un acte d'orgueil contre Dieu ; il ne peut être expié que par une humiliation volontaire. — Le péché a été une désobéissance à Dieu ; il ne peut être expié qu'en poussant l'obéissance au delà de ce que Dieu commande rigoureusement. — Le péché a été une usurpation des droits de Dieu ; il ne peut être expié que par un renoncement volontaire à certains biens ou à certains avantages. — Le péché a été une jouissance illégitime de ce que Dieu défendait ; il ne peut être expié que par une souffrance volontaire, ou volontairement acceptée. — Le péché a été une omission d'une chose à laquelle Dieu nous obligeait ; il ne peut être expié que par l'accomplissement de certaines choses que Dieu ne commande pas, mais qui lui sont agréables, ou par un accomplissement plus parfait qu'il ne l'exige, des devoirs imposés par lui.

2° QUELLES SONT CELLES de nos œuvres qui peuvent remplir ces conditions ?

a) S. Thomas d'Aquin, développant cette pensée : « La satisfaction doit être telle que par elle nous nous enlevions à nous-mêmes quelque chose pour l'honneur de Dieu, » range les œuvres satisfactoires en trois groupes : « la prière, le jeûne, l'aumône. » Il fait remarquer, du reste, que, par *prière*, il entend ici tout l'ensemble des pratiques de piété (y compris par conséquent l'offrande du saint sacrifice de la messe et la réception des sacrements) ; par *jeûne*, il entend tout ce qui comporte une affliction personnelle ; par *aumône*, il entend tout acte de charité temporelle ou spirituelle exercé envers le prochain. (*Summa Theol.*, Supp., Q. XV, art. 3. Voir à cet article les raisons qu'il en donne).

b) Ce sont là les œuvres qu'on pourrait appeler *d'accomplissement*, parce qu'elles consistent en actes positifs. Mais il y a d'autres œuvres qu'on pourrait appeler *d'acceptation*, qui consistent dans la soumission volontaire et cordialement résignée, aux peines que Dieu nous envoie. (Voir à ce sujet l'art. 2 de la même question de la *Somme*). — Acceptation, par exemple, des épreuves de santé, de fortune, etc., etc. — Modèle d'acceptation : le saint homme Job : *Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum*.

PÉROIRAZON. — Reprendre le texte par lequel ce sermon a débuté : *Peccatum meum contra me est semper*. Ne jamais oublier nos péchés, même pardonnés depuis longtemps. Continuer toujours à en faire pénitence. C'est le moyen pour que Dieu dise de nous : « *Omnium iniquitatum ejus, quas operatus est, non recordabor.* » (Ezech., xviii, 22).

II

LA RÉPARATION POUR LES PÉCHÉS DES IMPIES

*Defectio tenuit me pro peccatoribus
derelinquentibus legem tuam.*

(Ps. cxviii, 53).

EXORDE. — Si le triduum expiatoire des Quarante-Heures nous invite à offrir à Dieu des actes de satisfaction pour nos propres péchés, la raison formelle de son institution est cependant différente : c'est de réparer l'outrage fait à Dieu par les débordements des impies, en ces jours surtout pendant lesquels ils se livrent, avec plus de frénésie encore qu'en d'autres temps, à des réjouissances coupables. — Nous allons donc nous entretenir de la réparation des offenses commises contre Dieu par les pécheurs.

DIVISION. — 1^o Pourquoi cette réparation s'impose à nous. — 2^o Comment il faut nous en acquitter.

I. — Pourquoi elle s'impose à nous

Notre obligation se comprend aisément si nous considérons : 1^o qui est l'offensé ; 2^o qui sont ceux qui l'offensent.

1^o *Qui est l'offensé ? C'est notre Dieu.* — C'est le Père qui nous a créés, qui nous a adoptés pour enfants, qui nous conserve la vie et qui veille sans cesse sur nous par sa Providence. — C'est son divin Fils, notre Sauveur, qui s'est incarné et s'est fait notre frère ; qui a souffert tous les opprobres, enduré tous les tourments, versé tout son sang pour nous racheter, et qui a mis le comble à son amour pour nous en se faisant notre aliment surnaturel dans l'Eucharistie. — C'est le Saint-Esprit, qui s'est communiqué à nous et s'est fait notre sanctificateur ; qui nous a marqués de son sceau par les caractères du Baptême et de la Confirmation, et qui a voulu habiter en nous par la grâce et faire de nous ses temples vivants. — Les crimes commis contre Dieu par les impies nous touchent donc de plus près encore que s'ils étaient dirigés contre notre père, notre mère ou les êtres qui nous sont les plus chers, car Dieu est pour nous infiniment plus que tous ceux auxquels nous unissent les liens les plus étroits.

2^o *Qui sont ceux qui l'offensent ?* Ils ne sont pas pour nous des étrangers, ils sont nos frères. — Au point de vue purement naturel, c'est déjà vrai : ils sont, comme nous, membres de la grande famille humaine ; et la solidarité qui résulte de là nous oblige à suppléer, suivant nos moyens, à leurs manquements à l'égard de notre commun Créateur et Maître suprême. — Mais au point de vue surnaturel, cette fraternité est incomparablement plus haute et plus stricte, et la solidarité qu'elle entraîne revêt un caractère sacré. Les pécheurs, même les plus avilis, les plus rebutants et les plus endurcis, ont été, comme nous, rachetés par le sang de N.-S. J.-C. Ils sont appelés, comme nous, à être les héritiers du royaume céleste, et cette vocation ne saurait être anéantie pour eux que par l'impénitence finale. S'ils ont reçu le Baptême (et c'est le cas de la plupart en nos pays chrétiens), ils sont, comme nous, membres de N.-S. J.-C., bien que, par l'effet de leurs péchés, ils en soient des membres desséchés et séparés du corps. S'ils n'ont pas reçu le Baptême, ils ne sont pas membres de Jésus-Christ, mais le Sauveur, ardemment désireux de se les incorporer pour les sauver, leur offre les moyens de le devenir. — Donc, en toute hypothèse, leurs crimes contre Dieu émanent du sein de notre famille. Or, dans une famille, quand un ou plusieurs enfants offensent le père, se révoltent contre lui, ou l'abandonnent, les autres enfants ont à cœur de réparer ce mal, en procurant à leur père toutes les compensations et consolations dont ils sont capables.

II. — Comment nous en acquitter ?

Un instinct naturel nous porterait à comprendre cette réparation comme des représailles, et à nous constituer, contre la personne des impies, les vengeurs de Dieu outragé par eux. — Mais Jésus n'entend point qu'il en soit ainsi. A Jacques et à Jean, qui lui disent, au sujet des Samaritains : « *Domine, vis dicimus ut ignis descendat de celo et consumat illos ?* » il répond : « *Nescitis cujus spiritus estis. Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare.* » (Luc, ix, 54-56). A Pierre qui, au Jardin des Oliviers, tire son épée et frappe Malchus, il dit : « *Convertite gladium tuum in locum suum. Omnes enim qui acceperint gladium, gladio peribunt.* » (Mt., xxvi, 51 et 52). Ce dernier texte ajoute au précédent la menace, pour ceux qui traiteront les pécheurs avec dureté, d'être traités eux-mêmes par le Souverain Juge avec une semblable rigueur.

Mais voici des modèles de la vraie réparation pour les injures faites à Dieu par ses ennemis :

1^o Joseph d'Arimatee, jusqu'à la Passion, n'avait été disciple de Jésus qu'en secret, par crainte des Juifs. Mais à partir de ce moment, il se déclare ouvertement, et il vient hardiment (*audacter*) demander à Pilate le corps du divin Crucifié. Publiquement, il revendique comme un grand honneur de l'ensevelir en son propre domaine, où il le dépose, avec un infini respect, dans un sépulcre neuf.

2^o Nicodème, lui aussi, était jusque-là un timide, un craintif. Autrefois il était venu trouver Jésus et s'entretenir avec lui, mais la nuit et comme en cachette. Et maintenant, le voilà qui fait courageusement profession ouverte de foi en Notre-Seigneur et d'attachement à lui, en apportant une grande quantité de parfums et en s'unissant à Joseph d'Arimatee pour embaumer et ensevelir le corps du Sauveur.

3^o Les saintes femmes avaient suivi intrépidement Jésus sur le chemin du Calvaire. Les voilà qui, le matin du troisième jour, ignorant encore la résurrection, font un nouvel acte de piété et de courage, en prenant le chemin du tombeau du Christ, avec des aromates, pour essayer de compléter son embaumement, au risque de rencontrer, de la part des hommes et des choses, les plus pénibles difficultés dans l'accomplissement de leur religieux dessein.

4^o Mais le plus sublime de tous les modèles, c'est la Sainte Vierge Marie, se tenant au pied de la croix,

avec sa sœur Marie de Cléophas, l'apôtre S. Jean et Marie-Madeleine. — A Jésus, qu'elle voit torturé par ses bourreaux et insulté par la foule, elle offre silencieusement son amour, cet amour immense qu'elle lui avait toujours porté, mais qui alors s'enflamme d'une ardeur plus inexprimable que jamais et se porte jusqu'au paroxysme. Et cet amour se traduit par la piété la plus intense. Sa prière ardente monte, à travers ses larmes, droit au cœur de son adorable Fils. De plus, elle s'unit intimement au sacrifice de Jésus. Cette douleur, plus vaste que l'océan, qui étreint son cœur de mère, elle l'offre à Jésus et par Jésus au Père céleste, pour le salut de nos âmes. Elle devient ainsi la coré-demptrice du genre humain.

Piété, courage à nous montrer chrétiens, pratique constante de l'amour de Notre-Seigneur et de l'esprit surnaturel de sacrifice, voilà les principaux moyens de réparation dont les modèles évangéliques que nous venons de considérer nous donnent l'exemple.

PÉROIRAI. — Comment terminer sans rappeler un fait qui n'est pas mentionné dans l'Evangile, mais que la tradition nous rapporte ? Pendant que Jésus montait au Calvaire, accablé de coups, abreuvé d'injures, fléchissant sous le poids de sa lourde croix, une humble et pauvre femme, Véronique, fend courageusement la foule, s'avance vers Jésus et lui essuie religieusement le visage avec un voile. Aussitôt, par un grand miracle, les traits du Sauveur sont imprimés sur ce voile. — Comme Véronique, essayons pieusement, et quoi qu'il nous en coûte, la face de notre divin Maître outragé. Nous mériterons qu'il imprime ses traits en notre âme, et cette ressemblance que nous aurons avec lui sera le prélude et le gage de celle, plus sublime, qu'il nous réserve pour la vie éternelle : « *Cum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* » (I Jo., III, 2).

III

LE ZÈLE POUR LA CONVERSION DES PÉCHEURS

Nolo mortem impii, sed ut convertatur impius a via sua et vivat. (Ezech., XXXIII, 11).

EXORDE. — Dans l'esprit et les habitudes de l'Eglise, la réparation pour les péchés des impies a toujours été inséparable du souci de leur conversion. Offrir à Dieu des compensations pour les outrages reçus par lui dans le passé et dans le présent, c'est bien ; mais ce serait une œuvre incomplète si nous ne faisons pas le possible pour empêcher qu'il en subisse de nouveaux à l'avenir.

DIVISION. — 1° Grandeur de l'œuvre de la conversion des pécheurs. — 2° Moyens pratiques d'y travailler.

I. — Grandeur de cette œuvre

C'est une œuvre de charité envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

1° *C'est une œuvre de charité envers Dieu.* — Elle procure en effet la réalisation de ses plus ardents désirs.

Dieu veut le salut de tous les hommes (I Tim., II, 4). Il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, qu'il fasse pénitence et qu'il soit sauvé (Ez., XXXIII, 11 ; II Petr., III, 9). — C'est pour tous les hommes que Jésus-Christ a souffert et est mort (II Cor., V, 15 ; I Tim., II, 6). Et dans ses desseins rédempteurs, il a eu un regard tout spécial pour les pécheurs : *Venit... peccatores salvos facere* (I Tim., I, 15) ; *quæ-rere et salvum facere quod perierat* (Luc, XIX, 10). *Non veni vocare justos, sed peccatores ad penitentiam* (Luc, V, 32). Il s'est donné comme le Bon Pasteur qui court à la recherche de la brebis perdue et qui la ramène avec joie sur ses épaules, et il a déclaré qu'il y aurait plus de joie dans le ciel au sujet d'un seul pécheur qui fait pénitence, qu'au sujet de 99 justes qui

n'ont pas besoin de pénitence (Luc, XV, 4-10). Qu'y a-t-il aussi de plus significatif et de plus touchant que sa parabole de l'enfant prodigue ? (Luc, XV). — Sa miséricorde pour les pécheurs, Jésus l'a, en outre, manifestée constamment par ses actes. Sa bonté pour eux stupéfiait et scandalisait les Pharisiens, qui l'appelaient l'ami des publicains et des pécheurs (Mt., IX, 10, 11 ; XI, 19 ; Mc., II, 15, 16 ; Lc., VII, 34 ; XV, 1 et 2). — Rappelez les cas du paralytique (Mt., IX, 2 et loc. parall.), de Marie-Madeleine, de la femme adultère, de Zachée, de Pierre après son reniement, du larron repentant. — Rappelez aussi la prière de Jésus, sur la Croix, pour ses bourreaux.

Révélation et promesses du Sacré-Cœur à la B. Marguerite-Marie : manifestations ardentes de son désir de voir les pécheurs se convertir et se sauver. — Autres appels miséricordieux que Notre-Seigneur a fait entendre aux pécheurs, par l'entremise de sa sainte Mère, à Lourdes, à la Salette, à Pontmain, etc.

Donc, travailler à la conversion des pécheurs, c'est faire une œuvre de charité envers Dieu.

2° *C'est aussi une œuvre de charité envers le prochain.* — a) Tout d'abord envers les pécheurs eux-mêmes. C'est, à leur égard, le plus éminent exercice de la charité, puisqu'on s'emploie à les délivrer du plus grand de tous les maux et à leur procurer le plus grand de tous les biens : à les arracher à l'esclavage du démon, à leur faire éviter la damnation éternelle et gagner le bonheur du ciel. — Cette charité est, en outre, d'autant plus précieuse et méritoire, que plus rares sont les chrétiens qui savent l'exercer avec le dévouement, la patience, la persévérance nécessaires, et que beaucoup de malheureux pécheurs pourraient dire : « *Hominem non habeo.* » (Jo., V, 7).

b) Mais ce n'est pas seulement envers les pécheurs eux-mêmes, c'est envers tout le monde, que cet apostolat pour leur conversion est une œuvre de charité. Car la vie coupable des pécheurs est, la plupart du temps, funeste à tout leur entourage, par leurs scandales, leurs mauvais exemples, leur influence délétère, leur négligence de leurs devoirs de famille, d'état, etc. — Travailler à les convertir, c'est donc travailler à faire cesser, pour toutes les âmes qui en sont victimes, ces résultats désastreux, et à y substituer l'heureuse édification qui découle d'une conversion pour tous ceux qui en sont les témoins.

3° *C'est encore une œuvre de charité envers nous-mêmes.* — *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequuntur.* (Mt., V, 7). *Eadem mensura qua mensi fueritis remetietur vobis.* (Lc., VI, 38). — Rendre plus certain le pardon divin que nous avons confiance d'avoir obtenu pour nos propres fautes ; nous concilier à nous-mêmes la miséricorde de Dieu pour le cas où notre propre faiblesse viendrait à nous entraîner dans le péché ; racheter les peines temporelles dont nous sommes redevables à la justice de Dieu pour nos offenses déjà pardonnées : ce sont autant d'avantages que nous nous assurerons en travaillant à la conversion des pécheurs.

II. — Moyens pratiques d'y travailler

Il n'y a pas que les prêtres, appelés par leur vocation même à se livrer tout entiers à l'œuvre de la conversion des pécheurs, qui ont en mains les moyens d'y aboutir. Les simples fidèles peuvent y contribuer avec succès : 1° par la prière ; 2° par la mortification ; 3° par la parole ; 4° par l'action.

1° Par la *prière*. — La prière à cette intention a toutes les chances d'être exaucée, puisqu'elle répond, nous l'avons vu plus haut, aux désirs les plus ardents du Cœur de Jésus. Prier, faire offrir le Saint Sacrifice de la Messe, communier, soit pour la conversion des pécheurs en général, soit pour celle de tel pécheur en particulier.

2° Par la *mortification*. — A un prêtre qui se désolait de ne pouvoir, malgré toutes ses prières et tous ses efforts, obtenir aucune conversion dans sa paroisse, le saint Curé d'Ars demandait s'il s'était adonné,

dans cette intention, à la mortification. Toutes proportions gardées, ceci doit être un sujet de réflexions pour toute âme chrétienne désireuse de ramener des pécheurs à Dieu. (Cf. Mc., ix, 28).

3^e Par la *parole*. — Les simples fidèles ne sont pas des prédicateurs ; mais la parole appropriée, habile, discrète, insistante, revêtant les formes les plus diverses (insinuations, exhortations, encouragements, remontrances, réponses à des objections, etc.), a une grande puissance de la part de qui que ce soit. — Parole des parents aux enfants qui s'écartent du droit chemin ; parole respectueuse des enfants aux parents oublieux de leurs devoirs ; parole entre époux dont l'un a souci de ramener l'autre au service de Dieu ; parole entre ceux qui sont liés par les liens du sang, de l'amitié ; parole entre maîtres et serviteurs, etc.

4^e Par l'*action*. — a) Procédés qui gagnent les cœurs les plus rebelles, bonté, douceur, patience, dévouement (combien de mères, d'épouses, de sœurs, de religieuses garde-malades, par exemple, ont obtenu de conversions par ces procédés !). — b) Diffusion de la bonne presse dans les milieux infectés par la mauvaise presse. — c) Appel discret du prêtre auprès des malades en danger pour lesquels on ne songe pas à le faire venir. — d) Participation aux œuvres catholiques instituées pour la conversion des pécheurs, spécialement œuvres pour favoriser les missions, soit dans nos pays (Œuvre de Saint-François de Sales), soit dans les pays lointains (Propagation de la Foi), etc.

PÉRORAISON. — Si le serviteur à qui ont été confiés cinq talents a été déclaré par Notre-Seigneur digne d'une magnifique récompense pour en avoir gagné cinq autres en les faisant fructifier, quelle ne sera pas la récompense, dans l'éternité, de celui qui, en comparaisant devant le Juge suprême, pourra lui présenter bien mieux que des talents : des âmes gagnées par lui ! — Il s'entendra dire par le Souverain Maître : *Supra multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui.*

MOIS DE MARIE DES PAROISSES

II^e Jour

LA PRÉSENTATION DE MARIE

Mes frères,

La Présentation de Marie au temple suivit sa naissance de peu d'années. Elle fut un geste d'une grandeur touchante, et bien capable d'émouvoir les âmes pieuses. Sa fête, fixée au 21 novembre, est chère à ceux qui veulent faire profession d'appartenir à Dieu tout particulièrement, en quelque condition qu'ils se trouvent placés. Elle est chère aux membres du clergé, parce qu'ils y renouvellent leurs promesses cléricales ; aux religieux et religieuses, qui y confirment chaque année leurs vœux solennels ; à tous les fidèles enfin, désireux de mener une vie parfaite, s'abandonnant entièrement à la volonté divine, comme le fit Marie au jour de sa Présentation.

C'est pourquoi je veux vous exposer ce soir la *beauté surnaturelle* de cet acte, et les *sublimes enseignements* qui en ressortent.

I

Une vénérable tradition nous apprend que les parents de Marie, Anne et Joachim, l'avaient vouée

au Seigneur dès sa naissance ; et le récit évangélique de l'Annonciation nous fait savoir qu'elle s'était consacrée à Dieu par le vœu de virginité. Or, d'après la loi du Lévitique, toute personne ainsi donnée à Dieu devait demeurer dans le temple de Jérusalem. Avant d'y conduire l'enfant, on attendait qu'il fût capable de se passer des premiers soins de sa mère ; aussi admet-on que Marie avait environ trois ans lorsqu'elle se dirigea vers la ville sainte. Malgré son jeune âge, elle se présenta joyeuse au temple, et en gravit les degrés avec un empressement qui indiquait la ferveur de son âme. La cérémonie de son offrande s'ouvrit par le sacrifice d'un agneau sans tache et d'une mesure de farine très pure ; puis les prêtres et les lévites s'avancèrent vers la jeune vierge qui venait elle-même offrir en sa personne la plus parfaite victime qui fut jamais immolée dans le temple de Jérusalem. Ils l'introduisirent dans le parvis sacré. Les portes d'airain se refermèrent sur elle, et dès lors elle fut toute à Dieu.

Les hommes, qui s'arrêtaient d'ordinaire aux choses extérieures, ne voyaient là qu'une enfant d'une merveilleuse vertu consacrée par sa mère au Dieu qui l'avait accordée à ses prières. Mais les anges présents dans le sanctuaire portaient leurs regards plus haut. Ils reconnaissaient dans cette douce et faible créature la Vierge d'Israël annoncée par les prophètes, l'Eve très pure qui venait réparer la faute de l'Eve pécheresse, la future femme forte qui plus tard serait la Mère du Dieu-Sauveur et la corédemptrice du genre humain.

Saluons donc, mes frères, cette innocente victime, Marie, se donnant à Dieu avec un tel amour et d'une façon si gracieuse. Admirez la surnaturelle beauté de cette consécration. Dans un âge où les autres enfants ne songent qu'aux jeux et à de légers amusements, elle ne pense qu'à Dieu, et veut placer sa jeunesse sous la garde de la prière et de la solitude, pour que rien ne puisse porter atteinte à la pureté de l'âme qu'elle donne si parfaitement au Seigneur.

Entrée dans le temple, Marie fut admise en la partie réservée aux jeunes filles d'Israël qui voulaient spécialement employer leur jeunesse au service de Dieu. Il y avait là une sorte de cloître, qui, au témoignage de l'historien Josèphe, était divisé en quatre-vingt-dix cellules. Sous la direction de pieuses femmes, veuves pour la plupart, parmi lesquelles était la prophétesse Anne, elles y menaient une vie sainte, partagée entre la prière, l'étude et le travail manuel. C'est dans cette compagnie que Marie, ornée déjà de dons si précieux, atteignit l'éclatante perfection qui en fit l'admiration du ciel et de la terre.

Arrêtons nos regards, mes frères, sur le spectacle de surnaturelle beauté que nous offre cette enfant si jeune encore. Sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, elle quitte père et mère pour embrasser la vie parfaite dans tout ce qu'elle a de plus élevé. A trois ans, resplendissante des grâces que la Trinité verse en elle, elle dépasse en ferveur les chérubins prosternés dans l'adoration ; elle

brille d'une pureté plus vive que celle des lys de la vallée. Dans sa consécration si empressée, elle rendra au Seigneur une gloire et un honneur plus excellents qu'il n'en a encore jamais reçu.

II

Il me reste, mes frères, à vous faire connaître les sublimes enseignements que nous révèle le mystère du séjour de la Sainte Vierge au temple. Elle y demeura, suivant l'usage, jusqu'à sa quatorzième année. Dès qu'elle y fut entrée, elle se montra un idéal de vertu incomparable, le modèle et l'irrésistible exemplaire de ses compagnes. Par sa piété, sa modestie, la charité de ses paroles et de ses manières, elle les formait à la sainteté, et les préparait à devenir plus tard de ferventes chrétiennes.

Dans cet asile, elle apprend à lire les divines Ecritures. Avec quel respect, avec quelle intelligence et quel fruit elle les méditait ! En étudiant les prodiges et les prophéties de l'Ancien Testament, elle prévoyait déjà les splendeurs des temps futurs, la venue du Messie, ses grandeurs, sa puissance, l'œuvre de la Rédemption qui devait régénérer le monde. Elle enviait sans doute la femme privilégiée qui serait la mère du Rédempteur, sans que son humilité lui permit de désirer pour elle-même un pareil honneur.

A l'étude Marie ajoutait le travail manuel. Elle était fille des rois de Juda, mais ne se prévalait en rien de sa noble origine. Avec quelle application elle se livre aux occupations propres à son âge ! Elle prépare tout ce qui doit servir aux cérémonies sacrées. Elle file et teint la laine, le lin et la soie nécessaires aux ornements sacerdotaux. Elle les taille et les coud, acquérant dans ce travail une habileté telle qu'elle pourra tisser plus tard la robe sans couture de son fils Jésus, que les bourreaux jouèrent aux dés, au pied de la croix, pour n'avoir pas à la mettre en morceaux afin de se la partager, tant elle était belle.

Ce qui formait la principale occupation de la Sainte Vierge, et les plus chères délices de son cœur, c'était de demeurer longtemps en prières dans le temple, et d'y remplir les fonctions liturgiques permises à sa condition. Seule ou au milieu de ses compagnes, elle chantait les psaumes et les hymnes sacrés pendant les cérémonies mosaïques. Elle entretenait les ornements de l'autel et tous les objets du culte avec un soin qui les rendait dignes du Seigneur. Elle assistait les prêtres et les lévites durant les sacrifices, leur présentant l'encens, l'eau des purifications, tout ce qui était utile à la célébration de l'office divin.

Mais son application la plus intense était de demeurer de longues heures près de l'entrée du sanctuaire, plongée dans les ardeurs d'une prière ininterrompue. Se mettre en la présence de Dieu, méditer sur ses perfections infinies, s'entretenir avec lui dans les effusions d'une fervente oraison, et s'abandonner de tout cœur à sa volonté pour l'accomplissement de ses desseins miséricordieux, telle était, mes frères, sa joie la plus vive, sa plus

chère occupation, et le secret de cette sainteté parfaite qui devait plus tard en faire une digne Mère de Dieu.

Si vous voulez, mes frères, recueillir pleinement le fruit de ces considérations sur le mystère de la Présentation de Marie, vous n'avez qu'à vouloir suivre les admirables exemples qu'elle vous y donne. Imitiez-la en vivant dans le détachement du monde, c'est-à-dire vivez-y sans y attacher votre cœur ; remplissez les obligations que votre condition vous impose, sans négliger de donner à Dieu le meilleur de vos pensées, de vos désirs et de vos actions. Comme Marie, appliquez-vous aux études nécessaires, surtout à l'étude de la science religieuse ; accomplissez le travail nourricier avec courage et patience ; endurez la peine et la souffrance, quand elles viendront vous affliger, avec une pleine conformité à la volonté du Seigneur.

Tels furent les traits principaux de la vie de la Très Sainte Vierge au temple ; telle est la disposition qu'elle désire voir dans votre cœur. Cette bienheureuse conformité versera dans votre âme la paix, la consolation, le mérite essentiel, avec le bonheur temporel ; elle vous sera aussi le gage assuré de la bénédiction divine, et de votre bonheur éternel. Ainsi soit-il.

III^e Jour

L'ANNONCIATION

Mes frères,

Le temps marqué dans les desseins de Dieu pour la rédemption du genre humain était arrivé. Bientôt devait paraître le Sauveur promis pour racheter les hommes, en leur apportant une expiation suffisante de leurs péchés, et en offrant à la justice divine une complète satisfaction.

Mais c'était là une œuvre d'une difficulté en apparence insurmontable, tant était grande la profondeur de l'abîme qui séparait la créature pécheresse de son Créateur offensé.

Cet abîme fut comblé, cette œuvre fut réalisée par le prodige de l'Incarnation du Verbe divin que rendit possible le consentement donné par la Vierge d'Israël à la demande du Très-Haut. C'est là ce qui constitue le mystère de l'Annonciation de Marie, dont l'Eglise célèbre la fête le 25 mars de chaque année.

Je vous en dirai ce soir *les grandeurs*, et j'indiquerai *les fruits* que vous devez retirer de sa méditation.

I

Pour expier le péché de l'homme, qui avait outragé un Dieu d'infinie grandeur, il fallait une satisfaction d'un prix infini, offerte par un être égal à lui-même ; il fallait que le Rédempteur fût Dieu. D'autre part, pour représenter suffisamment l'humanité coupable, ce Rédempteur devait appartenir au genre humain qu'il allait racheter. Il fallait donc que le Sauveur du monde fût à la fois Dieu et homme.

Comment cette union ineffable pourra-t-elle se réaliser ? C'est là, mes frères, qu'éclate dans une splendeur incomparable la générosité de Dieu et la soumission de Marie, qui ont accompli l'impénétrable mystère de l'Incarnation, où le Verbe éternel, deuxième personne de la Trinité, Dieu immatériel comme le Père et le Saint-Esprit, a pris un corps et une âme semblables aux nôtres, dans le sein de Marie immaculée.

Ecoutez, mes frères, dans quelles circonstances s'est opérée cette merveille de la bonté divine.

Marie, la Vierge sans tache, était dans sa modeste maison de Nazareth, recueillie en une fervente prière. Tout à coup un prince de la milice céleste, l'archange Gabriel, envoyé de Dieu, parut devant elle. Il la salua par ces mots : « Je vous salue, ô pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Marie éprouve une sorte de frayeur à la vue du brillant ambassadeur qu'elle n'attendait pas. Un ange, une salutation si extraordinaire, n'était-ce pas une illusion ? Gabriel, qui s'aperçoit de son trouble, la rassure aussitôt. Il lui dit avec douceur : « Ne craignez point, ô Marie ! Dieu vous a choisie pour être la mère de son Fils, que vous enfanterez. Vous lui donnerez le nom de Jésus, c'est-à-dire Sauveur ; car il sera grand, et se fera connaître pour le Fils du Très-Haut. Il montera sur le trône de David, et il règnera éternellement. »

Nouvelle et profonde surprise de Marie. Elle comprend que Dieu l'a choisie pour être la Mère du Messie attendu depuis 4.000 ans, et que ce choix l'élève à la plus sublime dignité à laquelle une créature puisse atteindre. Mais elle s'est vouée à la virginité perpétuelle, et rien ne pourra l'empêcher de rester fidèle à son vœu.

Le céleste messager la rassure aussitôt : « Vous serez mère du divin Rédempteur, lui dit-il, et vous ne cesserez pas d'être vierge. La vertu de l'Esprit-Saint vous environnera de son ombre. C'est pourquoi le fruit qui naîtra de vous sera saint et appelé le Fils de Dieu. »

Marie s'inclina devant la volonté divine, et dit à l'ange, avec les sentiments de l'obéissance la plus parfaite qui fut jamais : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. »

Grâce à ce consentement, à cet acquiescement admirable de la Vierge, le Verbe se fit chair, pour habiter parmi nous. Ce fut l'instant solennel de l'Incarnation, où Dieu descendit sur la terre, revêtit notre humaine nature et commença le grand œuvre de la Rédemption du genre humain. Ce fut le moment où Marie, docile instrument des desseins du Seigneur, remit entre ses mains son vœu de rester toujours vierge, et devint la Mère du Sauveur. Mais le Seigneur ne voulut pas se laisser vaincre en générosité par son humble servante : il lui donna l'ineffable privilège de la maternité divine, tout en lui conservant les mérites de sa parfaite virginité.

Tel est, mes frères, le récit évangélique du mystère de l'Annonciation, qui changea d'une façon si heureuse le sort des enfants d'Adam. Quelle

grandeur, quelle beauté, quelle inexprimable générosité ! Un Dieu, infiniment parfait au ciel, qui descend sur la terre et revêt notre nature basse, faible et mortelle ! Un Libérateur qui nous arrachera à la servitude du démon ! Un Rédempteur qui paiera notre dette à notre Juge offensé, et nous rendra nos droits au bonheur éternel ! O sublime, ô admirable bonté ! O miséricorde surnaturelle, ô bienfaits infinis, fruits de l'amour que Dieu nous porte et de l'obéissance de Marie !

II

« Voici la servante du Seigneur. » C'est, mes frères, cette humble parole de Marie qui l'a rendue Mère de Dieu fait homme. Elle lui a permis de devenir corédemptrice de l'humanité ; elle l'a élevée à une telle hauteur, en grâce et en gloire, que jamais aucune créature n'a pu lui être comparée.

Comprenez bien, mes frères, les enseignements qui ressortent de cet acte.

Vous aussi, dans quelque condition que vous vous trouviez, vous devez être les fidèles serviteurs et servantes du Seigneur. Il vous a donné la vie et vous la conserve ; il vous a rachetés. Il a donc tous les droits à votre obéissance. Or, vous le savez, obéir, c'est accomplir la volonté de son supérieur ; et comme ce supérieur est Dieu, c'est faire tout ce qu'il commande, éviter tout ce qu'il défend. Il ne commande jamais que le bien, et ne défend que le mal. Lui obéir, c'est donc faire le bien ; et lui désobéir, c'est faire le mal.

Tout être en ce monde a son maître, un chef, une loi. Il leur doit donc obéissance. N.-S. Jésus-Christ était Dieu ; mais il s'est fait homme ; et, en cette qualité, il dut se soumettre à la loi d'obéissance. Il le fit envers ses parents, Marie et Joseph ; il le fit en toutes circonstances, jusqu'à la mort, la mort honteuse et cruelle de la croix. Tous les saints ne parvinrent à une si grande vertu que parce qu'ils furent de parfaits obéissants. C'est l'obéissance qui assure le salut au matelot dans la tempête, la victoire au soldat dans les batailles, la fortune au travailleur, le bonheur à tous.

Des misérables, tous d'orgueil, ont crié et crient encore : « Ni Dieu, ni maître ! » Ils se mettent ainsi en révolte contre l'autorité la plus légitime, dont ils bravent sans cesse les justes commandements. Les malheureux ! Ils causent ainsi leur propre perte dans cette vie et dans l'autre. Un jour viendra, plus tôt qu'ils ne l'attendent, où ils seront bien contraints d'obéir ; ils sentiront alors ce que leur coûtera leur révolte insensée.

Pour vous, mes frères, n'imitiez pas ces funestes exemples. Vous savez quelle est la volonté de votre Créateur et Souverain Maître : l'observation de ses commandements et de ceux de son Eglise. Ils n'ont rien qui surpasse vos forces. La grâce divine vous aidera dans leur accomplissement, et une éternelle félicité est promise comme récompense à votre bonne volonté.

Dites donc, mes frères, comme fit jadis la Vierge

Marie dans son Annonciation : — Je veux être le serviteur de Dieu dans les années de ma jeunesse, les employant à me former à la science et à la vertu, pour déposer en mon âme les semences fécondes du salut. Je serai le serviteur de Dieu dans la maturité de ma vie, avec la plénitude de mes facultés, afin d'amasser un glorieux trésor de mérites pour le ciel, en même temps que je gagnerai honnêtement mon pain quotidien. Je veux enfin être le serviteur de Dieu dans les années de ma vieillesse, où je me préparerai à goûter les joies de la bienheureuse éternité.

Oui, je serai, ô mon Dieu, votre fidèle serviteur, toute ma vie, jusqu'à mon dernier soupir. Je le dois, je le veux, et je vous le promets. Ainsi soit-il.

IV^e Jour

LA VISITATION

Mes frères,

Peu de temps après l'Annonciation, la Vierge Marie en qui habitait le Verbe incarné quitta sa modeste demeure de Nazareth, et s'en alla assez loin, par delà les montagnes de la Judée, visiter sa cousine Elisabeth, épouse de Zacharie, prêtre du temple de Jérusalem. Cette visite charitable est célébrée chaque année le 2 juillet, c'est la fête de la *Visitation*. Les circonstances de cette rencontre et les leçons qui en découlent feront l'objet de cet entretien.

I

Marie avait été instruite par l'archange de ce qui était arrivé à sa parente Elisabeth, qui allait bientôt être mère de Jean-Baptiste, le précurseur du Fils de Dieu fait homme. Elle se crut obligée d'aller sans retard lui offrir ses félicitations et ses soins. Sa charité n'hésita pas à quitter son humble mais chère maison pour affronter les difficultés du chemin. La distance de Nazareth à Hébron, petite ville de Juda où résidaient Zacharie et Elisabeth, est d'environ cinq jours de marche, à travers un pays hérissé de montagnes et coupé de torrents. La route était mauvaise, et parfois dangereuse. Il est bien probable qu'un homme expérimenté et plein de dévouement pour sa jeune épouse, comme l'était S. Joseph, ne la laissa point partir seule, mais qu'il l'accompagna dans son voyage.

Marie, dit l'Evangile, se lève en hâte, franchit les montagnes, et arrive à la demeure de sa cousine. Dès que les deux saintes femmes se rencontrent, elles se saluent, s'embrassent avec joie, et se félicitent mutuellement des grandes choses que Dieu a opérées en elles.

Elisabeth est inspirée de l'Esprit de Dieu. Ses traits s'illuminent, et elle s'écrit : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ; et le fruit de vos entrailles est béni. Votre voix n'a pas plus tôt frappé mon oreille que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Vous êtes bien heureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli. » Elisabeth est

donc subitement éclairée au sujet de l'Incarnation. Elle reconnaît le Sauveur présent en Marie. Comme les prophètes de l'Ancien Testament, elle célèbre ses bienfaits et prédit ses futures grandeurs.

Mais voilà que Dieu fait éclater une grâce plus grande encore de lumière et de sanctification. Marie à son tour prend la parole et dévoile les mystères du Seigneur ; elle entonne le sublime cantique du *Magnificat*, que vingt siècles ont admiré et ont chanté après elle. Elle y exprime sa reconnaissance pour les faveurs célestes dont elle a été comblée ; elle s'étonne que Dieu ait daigné abaisser ses regards de miséricorde sur une si faible créature ; puis, sous l'inspiration prophétique qui la remplit, elle annonce la transformation que la venue du Messie doit opérer dans le monde, l'abaissement des puissants et l'exaltation des humbles. Elle chante le Sauveur attendu d'Israël, suivant la promesse faite à Abraham et à sa postérité.

C'est l'annonce de la Rédemption qui se prépare, faite à la maison de Zacharie, pour prévenir le temps proche où la bonne nouvelle sera répandue sur toute la terre.

La Vierge Marie séjourna environ trois mois près de sa cousine Elisabeth. Elle ne rentra à Nazareth qu'après lui avoir donné tous les soins de la plus aimable charité. Sa visite apporta mille bénédictions à la famille sacerdotale qui l'avait si tendrement accueillie.

II

La leçon pratique qui ressort de la visite de Marie à sa cousine Elisabeth, c'est, mes frères, la charité de la Sainte Vierge envers son prochain, son empressement à se dévouer aux soins de ceux qui avaient besoin d'elle, sans redouter ni travail, ni fatigue.

Il n'y a là rien qui doive nous étonner de la part de Marie. Car, comme elle surpassait toute autre créature humaine par l'ardeur de son amour pour Dieu, jamais non plus il ne put s'en trouver qui aimât son prochain d'une plus parfaite dilection. Elle fut mère du Dieu qui est charité ; elle le porta neuf mois dans son sein virginal ; elle le soutint dans ses bras durant son enfance ; elle le pressa souvent sur son cœur maternel. Est-ce que la main qui a tenu un certain temps une gerbe de fleurs parfumées, dit S. Bernard, n'en demeure pas embaumée le reste du jour ?

Aussi, mes frères, quelle ne fut pas toujours, quelle n'est pas encore maintenant la bonté de Marie pour nous ! Imitons-la donc dans la pratique d'une vertu si belle et d'un si grand mérite.

La charité, vertu indispensable. Elle est le grand commandement de Jésus-Christ, la marque à laquelle il vous reconnaîtra pour un de ses disciples ; et si vous l'accomplissez, dit S. Jean, tout est accompli.

La charité, vertu des plus aimables, et souverainement bienfaisante. De tous les cœurs, elle ne fait qu'un. Elle répand la douceur sur les amertumes de la vie ; elle met dans la famille les bons

rapports, l'aide mutuelle, le respect et l'amour. Dans la société, elle détruit les haines, les divisions, supprime les outrages, les blessures et les meurtres. A leur place elle fait régner la tranquillité, l'obligeance et le bonheur.

La charité enfin, vertu la plus raisonnable. Car nous sommes tous frères, puisque nous avons tous une origine unique qui est Dieu, et une même fin qui est le ciel ; puisque nous descendons tous d'un père commun, Adam, le chef de la grande famille humaine ; frères aussi puisque Jésus-Christ, Dieu fait homme comme nous, nous a aimés plus que sa propre vie, et est mort pour nous racheter tous.

Obéissez donc, mes frères, à la grande loi de la charité ; pratiquez-la dans vos pensées, dans vos sentiments affectueux envers vos semblables ; dans vos paroles, vos rapports et vos conversations, toujours bienveillants pour tous, sans jamais les rendre méchants ; dans vos actions, aimant à assister vos semblables dans leurs besoins, à les consoler dans leurs peines, et à les soulager dans leurs douleurs. Soyez charitables, mes frères, envers tous et toujours ; vous ferez ainsi le bonheur des autres, et votre propre bonheur.

Transportez-vous par la pensée dans la maison de la petite ville d'Hébron où demeurerait Elisabeth avec Zacharie son époux, et où Marie était entrée avec tout son dévouement et son ardente charité.

Quel ravissant spectacle ! Marie est jeune ; Elisabeth est avancée en âge. Marie est fille des rois d'Israël ; elle sait bien qu'un jour prochain elle sera mère de Dieu, puis reine du ciel et de la terre. Elle sait, malgré sa profonde humilité, qu'elle sera environnée de plus d'honneurs que jamais n'en recevra aucune créature. Mais rien ne l'empêche de rendre à sa parente les plus modestes services. Comme une royale servante, elle prépare la nourriture commune, elle met l'ordre dans la maison, elle assiste Elisabeth fatiguée, elle l'encourage de ses douces conversations. Jamais elle ne parle mal de personne ; elle donne à tous l'exemple des plus délicates prévenances, et ne s'en va que lorsque son exquise charité ne trouve plus à s'employer.

O le bel exemple ! O le parfait amour du prochain ! Puissiez-vous, mes frères, faire de même, en toute manière, à tout âge, dans le cercle des relations où se meut votre vie. Aimez-vous les uns les autres, pour obéir à la volonté de Dieu, et vous procurer le plus suave bonheur dont vous puissiez jouir ici-bas.

O Vierge Marie, dont nous admirons l'aimable conduite dans votre charitable Visitation, vous dont le cœur fut embelli de l'or pur de la tendresse la plus obligeante, excitez dans les nôtres ces généreux sentiments, afin que nous devenions dignes de partager votre félicité au ciel, dans le sein de Dieu qui est l'éternelle charité ! Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

L'IMITATION DE J.-C. DANS L'EUCCHARISTIE

*Fac secundum exemplar
quod tibi in monte...*

(Ex., XXV, 40).

Récit de l'Exode... Nous aussi regardons le Modèle... — 1° Ce que fait J.-C. dans l'Eucharistie. 2° Ce que nous devons faire à son exemple.

I. — Ce que fait J.-C. dans l'Eucharistie

1° Il est ADORATEUR par ses *anéantissements*. — Dans l'Incarnation : divinité anéantie. *Exinanivit semetipsum* (Phil., II, 7). — Dans l'Eucharistie : humanité anéantie. *Hic latet simul et humanitas*. — Dans la Communion : les espèces même sont anéanties...

2° Il est EXPIATEUR par ses *immolations*. — Au sacrifice de la croix : immolation réelle : unique, instantanée. — Au sacrifice de la messe : immolation mystique : qui renouvelle, multiplie, perpétue, l'immolation réelle du sacrifice de la croix.

3° Il est INTERCESSEUR par ses *supplications*. Que fait J.-C. dans le saint tabernacle, dans sa vie eucharistique ? Ce qu'il a fait pendant sa vie mortelle. — a) *Dans le sein de sa mère* : « *Ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluit...* » (Hébr., x, 5 et s.) — b) *Dans sa vie cachée* : son temps partagé entre le travail et la prière. — c) *Dans sa vie publique* : « *Erat pernoctans in oratione Dei.* » (Luc, vi, 12). — d) *Dans sa vie ressuscitée* : « *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* » (Hébr., vii, 25).

II. — Ce que nous devons faire

Etant les membres mystiques de J.-C. nous devons lui rester unis, et nous sommes destinés par lui à manifester ces trois actes d'adoration, d'expiation, d'intercession.

1° *Adorer* : par la visite au St-Sacrement... Là : anéantissons-nous, devant lui, puis avec lui... Adoration réparatrice.

2° *Expier* : par la Sainte Communion : communion réparatrice. Réparons d'abord les outrages faits à J.-C. soit par nous, soit par d'autres ; puis, réparons avec J.-C. les outrages faits à Dieu.

3° *Intercéder* : deux manières : a) par la prière réparatrice ; b) par la vie réparatrice... — Prier pour ceux qui ne prient pas... Vie de victimes... (Voir *L'Idée réparatrice*, par le P. Raoul Plus, S. J., in-12 de 200 p., 2 f. 50, Paris, Beauchesne, 1919).

Nous rappelons à nos abonnés que nous pouvons leur fournir les années antérieures de la *Prédication* depuis 1897 inclusivement.

Chaque année, en fascicules, coûte 8 f. ; une année de *Doctrine et de Prédication*, 13 f. ; port en sus. Nous accordons volontiers toutes facilités de paiement.

Comme recueils de *plans de sermons*, on utiliserait facilement nos *Tables Générales*, dont chaque volume contient plus de deux mille plans, avec références aux volumes de la *Prédication*.

Celles de la *Deuxième Série* (1889-1898) coûtent 7 f., franco 7 f. 45 pour la France, 7 f. 80 pour l'Etranger. — Celles de la *Troisième Série* (1899-1908) coûtent 9 f., franco 9 f. 55 pour la France, 10 f. pour l'Etranger.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 28 januarii 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 5 février 1920

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — LXVII. « Je ne crois que ce que je vois ! » 49.
Plans de sermons pour les dimanches. — *Quinquagésime* : Les souffrances, 51. — *1^{er} Dim. de Carême* : Sur la pénitence, 51.
Plans de sermons pour le Carême. — *1. 1^{er} Dimanche* : La tentation, 52.
Petites Lectures. — XXXIV. L'Evangile, 53.
Causeries à des jeunes. — IV. Travail personnel, 55.
Mois de Marie des paroisses. — *5^e Jour* : La Compassion de Marie, 56. — *6^e Jour* : L'Assomption, 58. — *7^e Jour* : Marie Reine des anges, 59.
Entretiens sur la vie chrétienne. — XXI. Les raisons d'observer la loi chrétienne : 3^e Notre intérêt : b) Les biens qu'elle nous assure (6. L'éternité bienheureuse), 61.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

LXVII

« JE NE CROIS QUE CE QUE JE VOIS ! »

Messieurs,

La guerre aux mystères dont nous avons parlé dimanche dernier ne se fait pas seulement avec des raisonnements. Elle se fait surtout avec des railleries et des fins de non-recevoir. C'est moins sérieux, mais c'est beaucoup plus commode.

Laissons de côté les railleries, qui n'ont jamais rien prouvé, et examinons les fins de non-recevoir.

La première est celle-ci : « Je ne crois que ce que je vois ! »

Formule audacieuse, formule catégorique, formule souvent répétée avec un ton supérieur qui signifie clairement : « Vous savez, ce n'est pas la peine de discuter ! »

Discutons tout de même, et montrons que parler ainsi, ce n'est pas scientifique, ce n'est pas vrai, et ce n'est pas fort.

I

Je dis premièrement que ce n'est pas scientifique. C'est un gros reproche que celui-là, surtout quand il s'adresse à des gens qui s'arrogent le droit de parler au nom de la science et qui affectent de nous regarder comme des esprits arriérés.

La science, en effet, est une chercheuse perpétuelle ; elle veut explorer tous les domaines ; semblable aux grands navigateurs qui lançaient leurs navires sur des océans inconnus pour découvrir des mondes nouveaux, elle ne repousse aucune supposition, et elle va de l'avant, toujours devant elle, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la conviction qu'elle était dans le vrai ou qu'elle s'était trompée.

S'il en est ainsi, de quel droit veut-on amputer la science en restreignant son effort à ce que nos sens peuvent atteindre ? Nos yeux sont, à coup sûr, de merveilleux instruments d'optique, mais ils sont sujets à mille imperfections, puisque nous sommes obligés de les rectifier avec des lunettes.

Si nous bornons nos connaissances à ce que nous voyons, nous ne saurons pas grand-chose.

Nous ne saurons rien de *l'histoire*, qui, étant le récit des événements passés, échappe au contrôle de notre regard. Par conséquent il faudra supprimer de nos programmes les noms de Charlemagne, de Jeanne d'Arc, de Bayard, de Condé, de Louis XIV, de Napoléon. Il faudra supprimer Platon, Descartes, Corneille, Pascal, Bossuet, Racine, Pasteur. Il faudra supprimer S. Louis, S. François d'Assise, sainte Thérèse, S. Vincent de Paul. Voyez quelle hécatombe de gloires ! C'est toute la fleur de l'humanité qui disparaît.

Nous ne saurons que peu de chose de la *géographie*. En dehors de l'espace étroit que nos yeux ont pu parcourir, le reste du monde devra être ignoré par nous. L'Europe presque tout entière, l'Amérique, l'Afrique, l'Asie, l'Océanie n'existent plus.

Nous ne saurons plus rien de la *philosophie*, de la logique, de la théodicée, de l'esthétique, de la morale, de la métaphysique ; nous ne saurons plus rien de la pensée, de la justice, de l'honneur, de la charité, de la vertu, de l'idéal.

Et la *science* elle-même, qu'en restera-t-il ? Les premiers principes sur lesquels elle repose sont des abstractions qu'on ne peut pas voir. Le point géométrique, nous le rappelions dans notre dernière conférence, est invisible. Il ne faudra donc plus croire à l'espace dont le point est la base, pas plus qu'on ne pourra croire à la substance, à la force, à la chaleur, toutes sortes de choses que nous ne connaissons que par leurs effets et que nous ne voyons pas.

Avec la science, c'est la ruine de la prospérité, de l'industrie et même de la santé nationales que la science éclaire, stimule et défend. Un exemple nous le fera saisir mieux que tous les raisonnements.

Vers 1865, le grand et immortel Pasteur est appelé au secours de l'industrie de la soie, qui occupe tant de bras dans le bassin du Rhône. Une maladie nouvelle, vrai fléau dévastateur, s'est abattue depuis quelque temps sur les magnaneries. Les vers qui donnent le fil précieux que nos artisans transformeront ensuite en tissus chatoyants, meurent par milliers. Que vont devenir, indépendamment de ceux qui élèvent les vers à soie, ceux qui vivent de leur travail, les metteurs en écheveaux, les teinturiers, les dévideurs, les ourdisseurs, les plieurs, les canneteurs, les tisseurs ?

Représentez-vous quelle eût été la désolation de tout ce peuple si Pasteur eût répondu à leur requête : « Je ne crois que ce que je vois ! » Car la cause de la maladie, on ne la voyait pas, on ne la connaissait pas, et le grand savant dut s'enfermer longtemps dans l'atmosphère surchauffée des magnaneries pour l'étudier. Il y gagna une congestion, mais il découvrit le microbe, auteur de tout le mal, et, ce qui valait mieux encore, le remède pour l'empêcher de nuire. Sa foi aux choses qu'on ne voyait pas avait sauvé tout un peuple ! Voilà

comment pense, comment parle et comment agit la vraie science.

II

En second lieu, à ceux qui se vantent de ne croire que ce qu'ils voient, je réponds : « Ce n'est pas vrai ! »

Ils ont l'air de faire de leurs yeux le seul moyen de connaître la vérité, un moyen infaillible par conséquent puisqu'ils y ramènent tout. Comment donc se fait-il qu'ils ne croient pas tout ce que leurs yeux leur font voir ?

Croient-ils, par exemple, qu'un bâton plongé dans l'eau devient tordu ? Non, parce qu'ils savent que le rayon lumineux dévie quand il passe d'un milieu moins dense dans un milieu plus dense. Le bâton ne cesse pas d'être droit, et ce qui le fait paraître tordu, c'est une illusion d'optique.

Croient-ils que le soleil monte réellement à l'horizon, décrivant au-dessus de nos têtes un demi-cercle qui finit à l'horizon opposé quand il se couche ? Non, parce qu'ils savent que le soleil, par rapport à nous, est un astre fixe. C'est nous qui évoluons autour de lui. S'il paraît se mouvoir, c'est une illusion d'optique.

Et le mirage qui fait apparaître aux yeux des explorateurs africains, et même aux yeux de leurs montures, en plein Sahara, des arbres, des maisons et des lacs, comment l'expliquent-ils, sinon par la réfraction des rayons lumineux à travers les diverses couches d'air diversement échauffées ? Encore une illusion d'optique.

Comment échappent-ils à ces différents trompe-l'œil ? Par le raisonnement. Fort bien ! Mais alors pourquoi repoussent-ils le raisonnement quand il s'agit des mystères de la foi ? Et pourquoi soutiennent-ils que le témoignage des yeux est infaillible ?

Ils ne croient pas tout ce que leurs yeux leur font voir : première inconséquence. — Deuxième inconséquence : ils croient certainement des choses que leurs yeux ne leur font pas voir.

Est-ce qu'ils ne croient pas à leur amour pour leurs petits enfants, et à l'amour de leurs petits enfants pour eux ? Le voient-ils ?

Est-ce qu'ils ne croient pas à leur mémoire, à leur intelligence, à leur pensée ? Les voient-ils ?

Est-ce qu'ils ne croient pas à la joie, à la douleur, à l'enthousiasme ? Les voient-ils ?

Ils ne voient rien de tout cela, mais ils y croient sur l'attestation de leur conscience. Il n'est donc pas vrai de dire : « Je ne crois que ce que je vois ! »

Est-ce qu'ils ne croient pas aux faits, aux noms, aux dates de l'histoire ? Ils y croient. Ils ne croient pas à la fête de Pâques, mais ils croient au lundi de Pâques. Ils ne croient pas à Jeanne d'Arc sainte et envoyée de Dieu, mais ils croient à Jeanne d'Arc libératrice, et ils célèbrent sa fête surtout quand elle est purement laïque. Ils croient à Louis XIV et à Napoléon I^{er}. Ils croient à tout ce qu'il y a dans les manuels scolaires.

Ils ne voient pourtant rien de tout cela, mais ils y croient d'après les témoignages que leur apporte l'histoire. — Mais s'ils croient au témoignage des

hommes, pourquoi ne croient-ils pas au témoignage de Dieu ? Mais s'ils croient des choses qu'ils ne voient pas, il n'est donc pas vrai de dire : « Je ne crois que ce que je vois ! »

III

A ceux qui se vantent de ne croire que ce qu'ils voient, je réponds en dernier lieu : « Ce n'est pas fort ! »

Et je dis que ce n'est pas fort, parce que cette formule se retourne contre eux. Le christianisme, en effet, est une réalité vivante dont vous avez sans cesse sous les yeux les manifestations.

Vous voyez bien cet édifice que surmonte un clocher et dans lequel entrent tant de personnes : c'est une église catholique.

Vous voyez bien ces hommes habillés d'un long vêtement noir qui passent dans la rue : ce sont des prêtres catholiques.

Vous voyez bien ces édifices où les pauvres sont recueillis et soignés par des femmes aux cornettes qui frémissent comme des ailes : ce sont des hôpitaux catholiques, desservis par des religieuses catholiques.

A chaque instant, à chaque pas, en toute occasion, la religion se montre à vous. Vous ne pouvez pas l'ignorer, et puisque vous vous vantez de ne croire que ce que vous voyez, croyez au christianisme puisqu'il vous crève les yeux.

Peut-être essaiera-t-on de s'en tirer en disant que la formule à laquelle nous nous en prenons actuellement, n'est pas un argument en règle.

Ce n'est donc, en ce cas, qu'une boutade. Boutade, soit ! mais singulièrement dangereuse.

En 1871, lors de l'armistice, sur une place de Neuilly-sur-Seine, un officier allemand regardait attentivement une voiture disloquée par les obus, sur laquelle on pouvait lire encore ces mots : *Amusements parisiens*. Un passant s'approcha : « C'est avec ces amusements-là, lui dit le Prussien, que l'on perd des batailles. »

Et moi je vous dis, Messieurs : — C'est avec des boutades comme : « Je ne crois que ce que je vois » qu'on démoralise un peuple. La patrie, est-ce que ça se voit ? L'honneur, est-ce que ça se voit ? Le devoir, est-ce que ça se voit ? La justice, est-ce que ça se voit ? Donc tout cela n'existe pas.

Donc il n'y a pas d'autre paradis que celui que nous pouvons nous faire à nous-mêmes sur la terre. A quoi bon, dès lors, se gêner ? Amusons-nous ! Pour s'amuser il faut de l'argent, et on n'en a pas ? Qu'on en prenne ! Pour en prendre, il faut supprimer ceux qui le possèdent ? Supprimons-les !

Vous êtes, Messieurs, les croyants de l'invisible. N'en rougissez pas. Soyez-en fiers plutôt. C'est grâce à lui que vous avez un idéal, et c'est grâce à vous que la France, éclairée par ses malheurs et désabusée des criminelles doctrines, reprendra quelque jour le cours de ses chrétiennes et glorieuses destinées. Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

Quinquagésime

LES SOUFFRANCES

N.-S. J.-C. prédit à ses apôtres, dans l'Evangile d'aujourd'hui, les souffrances qu'il doit endurer à Jérusalem. Comme notre divin Maître, nous devons nous attendre à souffrir sur la terre ; aussi devons-nous chercher à nous éclairer sur le problème de la douleur. 1^o *Pourquoi souffrir ?* 2^o *Comment souffrir ?*

I. — Pourquoi souffrir ?

Les païens se sont posé la question, mais sans être satisfaits des réponses nombreuses et contradictoires. Nous devons souffrir :

1^o Parce que LA SOUFFRANCE EST INÉVITABLE. Elle est une des suites du péché originel. Nul n'y échappe sous une forme ou sous une autre ; aussi l'Esprit-Saint a-t-il dit : « *Homo nascitur ad laborem et avis ad volatum.* » (Job, v, 7).

2^o Parce que LA SOUFFRANCE EST UTILE. — a) *Elle instruit.* C'est par elle que nous comprenons la vanité du monde et de ses plaisirs et que nous revenons à Dieu. Que de pécheurs convertis par la souffrance ! — b) *Elle expie.* C'est par elle que nous faisons pénitence pour nos péchés. Combien oublieraient cette loi de l'Evangile, si Dieu ne leur envoyait la souffrance qui devient ainsi un don providentiel ! — c) *Elle sanctifie.* C'est par elle que notre âme s'épure comme l'or dans la fournaise. C'est pourquoi les saints demandaient la souffrance comme une grâce. « Ou souffrir, ou mourir, » disait sainte Thérèse.

II. — Comment souffrir ?

« En gardant un silence orgueilleux ou en maudissant la Providence, » disent les païens et les impies. Le vrai chrétien souffre :

1^o Avec *résignation*, c'est-à-dire en acceptant la douleur, en disant comme N.-S. J.-C. au jardin des Olives : « *Fiat voluntas tua.* » (Mt., xxvi, 42). La grâce ne nous manquera jamais en pareille circonstance.

2^o Avec *joie même* ; car souffrir, c'est aimer. Le père souffre par amour pour ses enfants ; l'officier souffre par amour pour sa patrie ; le missionnaire souffre par amour des âmes. Ainsi les saints souffrent avec joie pour prouver à Dieu leur amour. « Je ne veux pas une souffrance, je les veux toutes ! » s'écriait la petite sœur Thérèse de l'Enfant Jésus.

Conclusion

Dieu n'exige pas de nous l'héroïsme de la petite sœur Thérèse, mais il nous demande de subir avec résignation les souffrances de la terre. Obéissons ; et méditons cette parole si consolante : « *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.* » (Mt., v, 5).

1^{er} Dimanche de Carême

SUR LA PÉNITENCE

N.-S. J.-C. s'en va dans le désert pour faire pénitence. S'il agit ainsi, ce n'est pas pour expier ses fautes, puisqu'il est la sainteté même ; c'est pour nous donner l'exemple. Rappelons donc ce grand devoir trop oublié de nos jours. 1^o *Pourquoi* devons-nous faire pénitence ? 2^o *Comment* devons-nous faire pénitence ?

I. — Pourquoi ?

1^o DIEU LE VEUT. Aucun commandement n'est rappelé si souvent dans nos saints Livres. C'est le thème fondamental de la prédication des prophètes et de l'enseignement de N.-S. J.-C. : « *Pœnitentiam agite.* » (Mt., iv, 17).

2^o N.-S. J.-C. NOUS EN A DONNÉ L'EXEMPLE. Parcourez sa vie : à Bethléem, en Egypte, à Nazareth, au désert, au jardin des Olives, au Calvaire surtout, Jésus a mis en pratique son enseignement afin de nous encourager à suivre ses traces.

3^o LA RAISON NOUS LE DÉMONTRE. Toute faute mérite un châtimement ; le coupable ne peut se réhabiliter que par une juste punition. Puisque nous sommes tous pécheurs, faisons pénitence et nous trouverons grâce devant Dieu.

4^o NOTRE INTÉRÊT MÊME NOUS Y ENGAGE. Si nous ne faisons pénitence en ce monde, il faudra faire pénitence en l'autre. Or, ne vaut-il pas mieux souffrir ici-bas que subir pour l'éternité les tourments de l'enfer ? Le sort de S. Pierre est préférable à celui de Judas.

II. — Comment ?

Les saints ne se sont jamais posé cette question : ils n'ont reculé devant aucune mortification pour expier leurs fautes. Que leur exemple vous engage au moins à recourir aux moyens faciles que l'Eglise vous indique pour le temps de Carême !

1^o LA PRIÈRE. N'est-ce pas pour cela que vous avez à l'église des chants, des offices, des cérémonies spéciales ? Venez donc réciter l'acte de contrition des individus et des peuples coupables : *Parce, Domine, parce populo tuo !*

2^o LE JEÛNE. Il a été bien adouci, pour vous en rendre la pratique plus facile. Mais « avec votre bouche, faites jeûner votre langue, vos oreilles, vos yeux, vos mains et vos pieds, » dit S. Jean Chrysostome.

3^o LES BONNES ŒUVRES, c'est-à-dire, l'aumône sous toutes ses formes. « *Ipsa est quæ purgat peccata et facit invenire misericordiam et vitam æternam.* » (Tob., xii, 9).

Conclusion

Faisons pénitence pendant ce Carême ; ne nous laissons pas aller aux suggestions de l'orgueil, de la paresse ou de la sensualité. Dieu nous en récompensera en ce monde et en l'autre.

PLANS DE SERMONS POUR LE CARÊME

I

Premier Dimanche

LA TENTATION

Militia est vita hominis super terram.
(Job, vii, 1).

L'Eglise nous montre aujourd'hui N.-S. J.-C. aux prises avec la tentation. — Ne nous en étonnons pas. J.-C. est *notre frère* : « Debut per omnia fratribus similari. » (Hébr., ii, 17). J.-C. est *notre modèle* : « Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis. » (Jo., xii, 15). — Apprenons de l'exemple qui nous est proposé, que : 1^o la tentation est inévitable ; 2^o elle n'est pas invincible.

I. — Elle est inévitable

La tentation résulte en effet de trois causes : 1^o Dieu la *permet* pour nous sanctifier ; 2^o le démon la *suscite* pour nous perdre ; 3^o la concupiscence inhérente à notre nature déchue se fait l'adversaire de Dieu et l'auxiliaire du démon.

I. — DIEU PERMET LA TENTATION POUR NOUS SANCTIFIER.
— Il est de foi que :

1^o Dieu n'est pas l'auteur de la tentation. L'apôtre S. Jacques l'enseigne formellement : « *Nemo, cum tentatur, dicat quoniam a Deo tentatur : Deus enim intentator malorum est : ipse autem neminem tentat.* » (Jac., i, 13).

2^o Dieu permet la tentation, pour les motifs les plus légitimes de l'ordre surnaturel :

a) Il veut s'assurer de notre amour pour lui, et nous assurer nous-mêmes de son amour pour nous. Moïse : « *Tentat vos Dominus, ut palam fiat utrum diligatis eum an non.* » (Deut., xiii, 3). L'ange à Tobie : « *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.* » (Tob., xii, 13). Et, en effet, quand on veut s'assurer si l'on est aimé, c'est qu'on aime soi-même.

b) Il veut, par le double témoignage de notre *fidélité* et de notre *patience*, nous élever par degrés à la perfection. C'est encore l'enseignement de S. Jacques : « *Omne gaudium existimate, fratres mei, cum in tentationes varias incideritis, scientes quod probatio fidei vestrae patientiam operatur ; patientia autem opus perfectum habet.* » (Jac., i, 2-4). Tout est là, dans cette parole apostolique : la multiplicité des tentations (in varias tentationes) ; l'épreuve de notre fidélité (probatio fidei vestrae) ; l'exercice de notre patience (patientiam operatur) ; la perfection qui en résulte (opus perfectum habet). Et voilà pourquoi il nous exhorte à nous réjouir de la tentation (omne gaudium existimate) : elle est un bien, et la source de grands biens.

c) Il veut nous faire mériter le plus grand de tous les biens : la vie éternelle. Toujours S. Jacques : « *Beatus vir qui suffert tentationem : quoniam cum probatus fuerit, accipiet coronam vitae, quam repromisit Deus diligentibus se.* » (Jac., i, 12). C'est qu'en effet, au dire du St-Esprit dans l'Ecclesiastique : « *Vasa figuli probat fornax, et homines justos tentatio tribulationis.* » (Eccli., xxvii, 6).

Ainsi donc, la tentation est inévitable, de la part de Dieu qui la permet pour nous sauver.

II. — Elle est inévitable, de la part du DÉMON QUI LA SUSCITE POUR NOUS PERDRE. Le démon est en effet le grand artisan de la tentation. — Son nom dans l'Ecriture est : « Tentator. » (Mt., iv, 3). — C'est lui qui, sous la forme insidieuse du serpent, corrompt l'humanité toute entière dans sa source par le péché originel : « *Serpens deceptit me...* » (Gen., iii, 13). — C'est lui qui mène, dans cette humanité déchue, la grande lutte du mal contre le bien : « *In hoc manifesti sunt filii Dei, et filii diaboli...* » (I Jo., 8-10). — Il s'attaque à J.-C. parce qu'il pressent en lui le régénérateur de cette humanité dont il jalouse les privilèges : « *Si Filius Dei es... Si cadens adoraveris me.* » (Mt., iv). — Il fait dans les

membres ce qu'il a essayé dans le chef... S. Pierre : « *Adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circumit, quaerens quem devoret.* » (I Petr., v, 8). — Il a toute une armée de mauvais esprits qui l'aident dans son infernale besogne. Quand il a été repoussé d'une âme, il va chercher 7 autres esprits plus méchants que lui (Mt., xii, 43-45). D'où S. Paul : « *Non est nobis coluctatio adversus carnem et sanguinem, sed contra spiritualia nequitiae.* » (Eph., vi, 12).

Ainsi donc, la tentation est inévitable, de la part du démon qui la suscite pour nous perdre.

III. — Elle est inévitable, de la part de NOTRE CONCUPISCENCE, qui se fait l'adversaire de Dieu et l'auxiliaire du démon. — La concupiscence, c'est le penchant, l'inclination au mal, inhérente à notre nature déchue et que nous apportons en naissant ; que le baptême, en nous régénérant, ne nous enlève point, et qui, selon l'expression de S. Jacques, « *inflammata rotam nativitatis nostrae.* » (Jac., iii, 6).

Cette concupiscence : — 1^o nous envahit tout entiers : nos sens (la chair), notre esprit (l'orgueil), nos yeux (l'ambition). Cf. I Jo., ii, 16. — 2^o Etablit une lutte incessante entre la vie naturelle et la vie surnaturelle : « *Caro concupiscit adversus spiritum, et spiritus adversus carnem.* » (Gal., v, 17). — 3^o Captive notre âme sous la loi du péché : « *Video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meae, et captivantem me in lege peccati.* » (Rom., vii, 23).

Il est bien évident que Dieu trouve dans cette concupiscence un *adversaire*, et voilà pourquoi il multiplie sa grâce sous toutes les formes afin que nous puissions en triompher : « *Fidelis Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum ut possitis sustinere.* » (I Cor., x, 13).

Il est bien évident aussi que le démon y trouve un *auxiliaire*, et c'est encore S. Jacques qui nous en révèle la funeste puissance (Jac., i, 14) : 1^o « *Unusquisque tentatur a concupiscentia sua abstractus et illectus,* » voilà le 1^{er} coup porté à l'âme : *l'attrait du mal*. 2^o « *Deinde concupiscentia cum conceperit, parit peccatum,* » voilà le 2^e coup : *l'acquiescement, le consentement, le péché*. 3^o « *Peccatum vero cum consummatum fuerit, generat mortem,* » voilà la fin : la *mort surnaturelle de l'âme*, sa séparation de Dieu.

II. — Elle n'est pas invincible

Mais si la tentation est inévitable, est-elle invincible ? Non. Voyons donc les moyens que nous avons d'y résister. Il n'y en a qu'un : imiter N.-S. Jésus-Christ.

I. — Comme pour nous tenter, le démon se sert pour le tenter de cette TRIPLE CONCUPISCENCE, qu'il suppose être en lui comme en tous les autres hommes. 1^o Il essaye la concup. de la chair (la sensualité) : J.-C. a faim : « *Si tu es le Fils de Dieu, commande que ces pierres deviennent des pains.* » 2^o Il essaye la concup. de l'esprit (la présomption ou l'orgueil) : « *Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas...* » 3^o Il essaye la concup. des yeux (l'ambition) : « *Je te donnerai tout cela, si te prosternant... tu m'adores.* »

II. — COMMENT J.-C. résiste-t-il ?

1^o *Avant* la tentation. — a) Il ne s'y expose point de lui-même : « *Ductus est a Spiritu... ut tentaretur a diabolo.* » — b) Il se retire dans le désert, c.-à-d. dans la solitude, le recueillement, la prière. — c) Il jeûne pendant quarante jours : la mortification des sens.

C'est-à-dire qu'il se prépare à la tentation par la prudence, la prière, la mortification.

2^o *Pendant* la tentation. — a) A la concup. de la chair, c.-à-d. à la sensualité, il oppose les besoins surnaturels de l'esprit : « *Non in solo pane...* » — b) A la concup. de l'esprit, c.-à-d. l'orgueil, il oppose les droits de Dieu : « *Non tentabis...* » — c) A la concup. des yeux, c.-à-d. à l'ambition, il oppose le mépris des biens de ce monde : « *Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies.* »

C'est-à-dire qu'en face de chaque tentation, il place le divin au-dessus de l'humain.

3^e Après la tentation, c'est la paix et la gloire : les anges viennent et le servent.

III. — IMITONS-NOUS N.-S. J.-C. ?

1^o Avant la tentation. — a) Au lieu de l'attendre, n'allons-nous pas la chercher ? oubliant cet oracle du St-Esprit : « Qui amat periculum, in illo peribit. » (Eccli., III, 27). — Nous nous plaignons de tentations contre la foi. Mais nous négligeons de nous instruire de notre religion,... fréquentons des incrédules,... lisons livres, brochures, journaux... — Nous nous plaignons de tentations contre les mœurs. Mais : libre carrière à notre imagination,... liberté à nos yeux, à nos oreilles,... lectures de romans, feuilletons, pièces de théâtre... — b) Au lieu de nous recueillir et de prier, selon l'exemple et le précepte de N.-S. : « Vigilate et orate... » (Mt., xxvi, 41), ne vivons-nous pas dans la dissipation de l'esprit, dans les joies tumultueuses du monde, dans l'indifférence vis-à-vis de Dieu ? Est-il étonnant alors que nos prières soient distraites, nos confessions légères, nos communions tièdes et sans fruit ? — c) Au lieu de mortifier nos sens, selon le conseil de N.-S. : « Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi per orationem et jejunium » (Mt., xvii, 20), ne cherchons-nous pas tout ce qui peut les satisfaire, les exciter, les enivrer ; et n'évitons-nous pas avec soin tout ce qui pourrait les calmer, les dompter et les soumettre ? Est-il étonnant alors que les lois pénitentielles de l'Eglise nous paraissent insupportables, et que nous cherchions tous les prétextes de nous en affranchir ?

Non, la fuite des occasions, l'éloignement du monde et la pratique de la mortification chrétienne, voilà ce qui doit nous prémunir contre la tentation.

2^o Pendant la tentation. — Ici encore imiter J.-C., selon le conseil de l'apôtre S. Pierre : « Resistite fortes in fide » (I Petr., v, 9), c'est-à-dire en résistant de toutes nos forces et en mettant notre confiance en Dieu.

a) Résister de toutes nos forces : — en déployant toute l'énergie de notre âme pour qu'elle ne succombe point dans un acte de faiblesse et de lâcheté ; — en prolongeant cette résistance tant qu'il le faudra, nous souvenant de cette parole de l'Ecriture : « Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. » (Mt., x, 22).

b) Mettre notre confiance en Dieu : — Parce que, selon la parole du grand Apôtre : « Fidelis Deus est qui non patietur vos tentari supra id quod potestis. » (I Cor., x, 13). — Parce que N.-S. en résistant à la tentation, non seulement nous a donné l'exemple, mais nous a mérité la grâce d'y résister et d'en triompher. — Et alors,

3^o Après la tentation : c'est une loi de la vie des âmes que, quand la tentation est vaincue, les anges viennent et nous servent. On sent le ciel. La joie, la paix, la sérénité débordent. L'âme est heureuse : Dieu et les anges sont avec elle. (Gratry).

Courage donc et confiance : voilà le dernier mot de cette instruction. Courage, parce que la tentation est inévitable. Confiance, parce qu'elle n'est pas invincible... La récompense qui attend les vainqueurs : « Momentaneum et leve tribulationis nostræ... æternum gloriæ pondus operatur in nobis. » (II Cor., iv, 17).

PETITES LECTURES

XXXIV

L'ÉVANGILE

L'Evangile est le plus beau livre qu'il ait été donné à l'humanité de lire et de méditer, le présent le plus magnifique que Dieu nous ait fait pour nous élever, nous éclairer et nous conduire.

Deux questions se posent tout d'abord auxquelles il faut répondre avant tout : *Qu'est-ce que l'Evangile*. Ensuite *les Evangiles sont-ils authentiques et dignes de foi* ? Alors seulement quand nous serons convaincus qu'il faut y croire, nous pourrions en goûter toute la saveur, en admirer toute la beauté.

I

L'Evangile, c'est l'ensemble des enseignements, des miracles et des actions de Jésus-Christ, le résumé de ses discours et le récit de sa vie.

Ce mot signifie « bonne nouvelle », parce que l'Evangile nous annonce la joie de notre délivrance et de notre salut par Jésus-Christ.

Nous reconnaissons seulement quatre Evangiles authentiques, reçus par l'Eglise : ceux de S. Matthieu, de S. Marc, de S. Luc et de S. Jean.

L'Evangile écrit est-il la base nécessaire de notre foi ? Nullement. Il fut un temps où l'Evangile écrit n'existait pas. Alors les apôtres enseignaient un Evangile oral, et leur enseignement était complet, il se transmettait de bouche à bouche par la tradition vivante, exacte, apostolique. Cet enseignement oral fut consigné en partie dans nos Evangiles, qui furent contrôlés et acceptés par l'Eglise comme l'expression authentique et sincère de la doctrine de Jésus-Christ. Mais avant l'Evangile, il y avait l'Eglise.

L'Evangile n'en est pas moins devenu pour l'Eglise un trésor inappréciable, sur lequel elle veille avec un soin jaloux. Ce trésor est sa propriété, elle le garde avec plus d'attention et de précautions que le propriétaire, même le plus vigilant, ne garde son champ ou son domaine. Ce livre est à elle. Quand même elle n'aurait pas reçu de son fondateur la mission de le conserver, quand même elle ne serait pas d'institution divine, elle demeurerait toujours une société organisée avec des chefs ; une hiérarchie chargée de garder un dépôt sacré ; une société qui ne meurt pas, dont les membres sans doute se renouvellent, mais en se transmettant le flambeau de la vérité et de la vie, et donc une société qui reste contemporaine des apôtres et de tous les siècles, qui n'a jamais cessé de maintenir intact le dépôt d'honneur qui lui a été confié, et qui le passe à chaque siècle tel qu'elle l'a reçu.

En quoi il est clair que l'Evangile est plus authentique que tout autre livre, que ceux de Cicéron et de Virgile par exemple, qui se sont transmis sans doute, mais que personne n'était chargé et ne reste chargé de transmettre.

Il renferme donc l'histoire certaine des discours et de la vie de Jésus-Christ ; plus certaine que l'histoire d'Athènes ou de Rome, puisque chacun des milliers d'écrivains et de docteurs de l'Eglise en a scrupuleusement examiné, critiqué, contrôlé chaque texte, chaque phrase, chaque fait et chaque mot, sous l'œil attentif de l'Eglise qui vérifiait, blâmait, approuvait, décidait.

Ajoutons que les quatre Evangiles, suivant l'enseignement catholique, sont inspirés, c'est-à-dire que Dieu même en est l'auteur, qu'ils sont vrai-

ment la parole de Dieu, infaillible et sûre. Les écrivains sacrés ont prêté leur plume, leur génie, ils ont fait leurs recherches personnelles, ils ont parlé dans leur langue à eux, mais c'est Dieu qui dirigeait leur labeur et leurs pensées, Dieu qui leur suggérait l'expression exacte de la doctrine.

II

Que les Evangiles soient authentiques, c'est ce qu'attestent des documents historiques indiscutables.

Au IV^e siècle ils sont dans toutes les mains. S. Ambroise, S. Jérôme, S. Augustin, dans l'Eglise latine, S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, S. Jean Chrysostome dans l'Eglise grecque, les expliquent et les commentent sur des manuscrits exacts et contrôlés qui se trouvent partout. Ils lisent nos quatre Evangiles.

Remontons plus haut. Origène († 253) publie un commentaire sur chacun des Evangiles. Nous avons encore une partie de ses travaux sur S. Matthieu et S. Jean. Donc il les possédait, il reconnaissait leur autorité et leur authenticité.

Avant lui encore, Clément d'Alexandrie († 213) nous apprend que S. Matthieu et S. Luc ont écrit leurs Evangiles pour donner la généalogie du Christ. Marc, ajoute-t-il, écrivit le sien sur la demande de nombreux chrétiens. Pierre, son maître, « l'ayant appris, ne l'encouragea point, » mais l'approuva quand le récit fut composé. On comprend que Pierre n'ait pas engagé Marc à écrire son Evangile, parce que l'Eglise qui est la grande et seule autorité suffisait à exposer l'enseignement chrétien. L'Evangile même n'a d'autorité que celle que lui donne l'Eglise en affirmant sa véracité. Quant à l'Evangile de S. Jean, Clément d'Alexandrie l'appelle « l'Evangile spirituel, » par opposition aux trois autres qui sont remplis de miracles physiques, de guérisons matérielles.

S. Irénée, qui fut évêque de Lyon depuis l'an 170 à l'an 200, nous fait toucher à S. Jean par S. Pothin qui fut martyrisé à Lyon, et par S. Polycarpe : « J'étais bien jeune, écrit-il à Florinus, quand je vous ai vu dans l'Asie Mineure auprès de Polycarpe... Il me semble encore l'entendre nous raconter de quelle manière il avait conversé avec Jean et plusieurs autres qui avaient vu le Seigneur lui-même, nous rapporter leurs paroles, et tout ce qu'il avait appris touchant Jésus-Christ, ses miracles et sa doctrine, de ceux-là mêmes qui avaient pu voir le Verbe de vie. Polycarpe nous répétait littéralement leurs paroles, et ce qu'il disait était en tout point conforme à l'Ecriture Sainte. » (Eusèbe, *Hist. eccl.*, v, 20).

Or quelle était cette Ecriture Sainte à laquelle étaient conformes les discours de l'évêque de Smyrne ? C'étaient les Evangiles, dont S. Irénée a dit : « L'autorité des Evangiles est si bien établie que les hérétiques eux-mêmes lui rendent hommage, et que, bien qu'ils se séparent de l'Eglise, ils demandent aux saints Livres la confirmation de leur doctrine. » Les Ebionites préféraient S. Matthieu ; les Docètes, S. Marc ; Marcion,

S. Luc ; Valentin, S. Jean ; mais en invoquant leur témoignage ils reconnaissaient donc leur authenticité.

De même Celse, dans son *Discours véritable*, s'appuie sur les Evangiles pour dénaturer la vie du Sauveur. Puisqu'il les cite, c'est donc qu'il sait que ce sont des documents vrais, autrement toute son argumentation croulerait du coup.

D'ailleurs, ce qu'on a appelé le canon de Muratori, découvert au dix-huitième siècle, qui renferme la liste des auteurs sacrés et qui remonte environ à 150 ans après Jésus-Christ, énumère nos quatre Evangiles. Ils étaient donc alors reçus par l'Eglise.

Un autre témoin d'une autorité irrécusable c'est Tertullien, qui écrivit en Afrique à la fin du deuxième siècle. Il cite les Evangiles avec une telle abondance que rien qu'avec ses œuvres on a pu les reconstituer en grande partie. Les Evangiles étaient la source où il puisait pour exposer sa doctrine et pour découvrir des arguments victorieux afin de la défendre. Il ne raconte pas les origines de chacun de nos Evangiles, lui, il se contente de dire : Ils existent, c'est un fait. L'Eglise les possède, ils sont sa propriété, elle les garde depuis qu'ils ont paru. Elle ressemble au propriétaire qui jouit en paix de son domaine et qu'on voudrait un beau jour en déposséder. Que dirait-il au téméraire qui met la main sur son héritage ? Il lui dirait : « Je possède. Il y a prescription. Vous prétendez me ravir mon bien ! C'est à vous qu'il incombe de prouver que ce bien ne m'appartient pas. Il m'a été légitimement transmis, il me vient de mes aïeux qui le possédaient, je le garde jusqu'au jour où vous me montrerez vos titres de propriété. Vous ne les apporterez jamais, car vous n'en avez pas ! »

Et il ajoutait : « Il est incontestable que le plus vrai est le plus ancien ; que le plus ancien est ce qui vient de la source ; que le plus près de la source est ce qui part des apôtres. Cela vient des apôtres qui a été tenu pour saint et vénérable par l'Eglise des apôtres. Or c'est cette Eglise des apôtres qui nous a transmis les Evangiles ; donc ils sont authentiques. »

Avec S. Justin nous arrivons au commencement du deuxième siècle. Né en Palestine il se convertit vers l'an 140, et écrit aussitôt sa première Apologie : « Les Evangiles, déclare-t-il, viennent des apôtres ou de leurs disciples. » Dans son dialogue avec le juif Tryphon, il fait parler ainsi son contradicteur : « Vos préceptes à vous, ceux-là mêmes qui sont contenus dans ce que vous appelez les Evangiles, — et ceci je le sais, car j'ai eu soin de les lire, — vos préceptes sont si admirables, si sublimes que personne, je le crains, n'est en état de les accomplir. »

Et dans ses écrits, comme Tertullien, S. Justin reproduit beaucoup de passages des Evangiles, qu'il appelle les « Mémoires des Apôtres. » Il meurt martyr vers 163.

S. Polycarpe cite les « paroles de Matthieu, de Luc et de Marc » dans son Epître aux Philippéens.

S. Ignace d'Antioche, qui « fut moulu par la dent des bêtes » le 20 décembre 107, à Rome, dans les sept Lettres qu'il écrit en route à diverses Eglises ne nomme pas les Evangélistes, mais il cite les trois premiers. S'il ne parle pas de l'Evangile de S. Jean c'est que cet Evangile, composé depuis peu de temps, n'était pas encore très répandu dans l'Eglise.

Ainsi nous remontons jusqu'aux apôtres et nous retrouvons partout des traces authentiques de nos Evangiles. D'ailleurs ils étaient gardés avec jalousie par les Eglises, ainsi que les Lettres de S. Paul ; chacune contrôlait les autres, si bien qu'il était impossible à celle de Corinthe, par exemple, d'introduire un écrit apostolique qui n'eût pas toutes les garanties d'authenticité, sans que de toutes parts s'élevassent de justes et unanimes protestations.

Nous pouvons donc croire, en toute assurance, à nos quatre Evangiles.

CAUSERIES A DES JEUNES

IV

TRAVAIL PERSONNEL

Mes chers amis,

Pour faire œuvre d'apostolat et convaincre, comme je vous le conseillais il y a huit jours, bien des vertus sont nécessaires. Vous les acquerez petit à petit ; le Patronage vous y aidera. A une première et nécessaire condition toutefois : que vous vous en préoccupiez. Vous connaissez le proverbe : « Aide-toi ; le ciel t'aidera. » Je le modifie légèrement : « Aide-toi ; le Patronage t'aidera. » Je voudrais ce soir réussir à vous persuader de cette vérité. Y parviendrai-je ? Au près de quelques-uns, j'espère ; pas au près de tous. Ecoutez-moi bien, et essayez de comprendre.

I

C'est une tendance bien commune chez les jeunes gens que d'attendre tout des autres. Jusqu'à on leur a tout donné. Vous en savez quelque chose : vos parents ont été aux petits soins pour vous ; vos maîtres, vos prêtres se sont dépensés pour vous ; exprimiez-vous un désir, on se mettait en quatre pour vous satisfaire. C'a toujours été la mode ; et, de nos jours, ce l'est trop : on ne refuse rien aux enfants. Ils n'en savent du reste aucun gré : La Fontaine, vous savez ça par cœur, a écrit : « Cet âge est sans pitié » ; il est presque toujours aussi sans reconnaissance. Il n'apprécie pas ; tout lui vient, ou presque, sans qu'il lui en coûte rien, et ce qui n'a rien coûté paraît ne rien valoir.

C'est seulement quand, comme il arrive à la plupart d'entre vous maintenant, le jeune homme commence à travailler pour gagner sa vie, qu'il comprend un peu la valeur des choses et mesure un peu — oh ! un peu seulement — le mérite de tous les efforts faits pour lui. Il se rend compte

alors — tout doucement — des exigences de la vie ; il s'aperçoit qu'elle est pour tous dure et difficile ; conscient de ses besoins d'avenir, il se met à travailler, à se préparer, pour, lui aussi, réussir à vivre et à faire vivre plus tard ceux dont il aura la responsabilité.

Et je vous vois, avec infiniment de plaisir, croyez-le bien, partir chaque matin alertes et décidés au travail, à l'atelier, dans les champs. Vous êtes fiers, et c'est légitime, des moindres progrès réalisés, des moindres connaissances acquises ; vous commencez à vous croire de vrais ouvriers, des « hommes »... et c'est un peu vrai. Quand la journée vous semble-t-elle avoir été la meilleure ? Quand l'est-elle en effet ? Quand vous vous êtes appliqués, quand vous avez après de longs tâtonnements réussi à faire quelque travail que vous n'aviez pu faire jusque-là, quand votre père ou votre patron vous ont dit : « Cette fois, ça y est ; tu as *pigé* ; c'est comme ça qu'on travaille. »

Est-ce que c'est venu tout seul ? Non ! Vous avez observé ; vous avez essayé ; vous ne vous êtes pas découragés des premiers échecs ; vous vous êtes astreints à faire ce que d'autres faisaient. Si vous n'avez pas « fini » votre travail avec autant de perfection que « les vieux du métier », vous avez comparé votre travail et le leur, vous avez noté les défauts, vous vous êtes rendu compte de ce qui manquait et vous avez dit : « La prochaine fois, ce sera mieux ; » et ce fut mieux, et l'on vous a dit : « C'est bien ! »

Votre effort personnel, voilà ce qui a « rendu ». Voilà ce qui a fécondé les conseils et les exemples donnés. Ils fussent restés sans fruit sans votre attention, sans votre bonne volonté, sans votre effort, à vous.

Ce qui est vrai du travail professionnel auquel vous vous livrez, l'est aussi du travail de formation catholique auquel je vous invite ici. J'aurais beau multiplier les conseils ; j'aurais beau vous tracer des programmes de vie ; j'aurais beau vous citer des exemples. Tout cela est nécessaire sans doute ; mais cela ne servirait à rien, ou presque rien, si, pleins de bonne volonté, vous ne disiez : « Cela, je le ferai, quoi qu'il me coûte. Il faut que j'y arrive, et j'y arriverai. »

II

Cette volonté d'aboutir est en tout nécessaire. Elle est décisive, du moment où elle ne reste pas une velléité vague, mais où elle se précise et s'affirme par des actes énergiques, répétés, ordonnés.

a) Il faut s'y mettre, d'abord.

Ah ! ce fossé à franchir pour quitter les habitudes nonchalantes et impersonnelles de l'enfance ! ce saut à faire dans une vie nouvelle ! ce plongeon dans une atmosphère jusque-là inconnue ! Je vous ai vus, l'an dernier, en été, lors de nos promenades du Patronage de vacances. Nous étions au bord de la rivière ; nous allions nous baigner ; il faisait chaud ; l'eau vous paraissait froide. Et quelques-uns ne réussissaient pas à prendre un bain pourtant agréable et utile. Ils trempaient un

pied dans l'eau... et le retiraient ; ils trempaient l'autre... et le retiraient. « C'est froid ; c'est trop froid ! » piaillaient-ils. Bébés ! Leurs camarades étaient depuis longtemps dans la rivière, jouant, s'ébattant, roses et gais. Et sur la rive, pleurnichant, les timides, les peureux. Ils n'avaient pas voulu employer le vrai moyen, le seul, pour ne pas souffrir de la sensation — combien passagère ! — de l'eau plus froide : se jeter tout d'un grand dans la rivière.

C'est tout à fait la même chose, l'entrée dans la vie. Si l'on tergiverse, si l'on renifle, si l'on hésite à s'y jeter, on perd son temps, on souffre, on n'aboutit à rien.

Enfin ! admettez-vous, dites-moi, ce timide qui tout bas, en boudant, murmure : « J'ai le temps ! » — Tu as le temps ? Le sais-tu ? Veux-tu vivre comme un gamin toute ta vie ? ou veux-tu être « un homme » ? Si tu veux être « quelqu'un », ne perds pas de temps ; la vie est courte, et les journées n'ont que vingt-quatre heures ; mets-t-y tout de suite ! En avant ! En pleine vie ! Commence ! Vlan ! ça y est !

b) Et ne reviens pas en arrière ! A grandes brasées va ! Quoi ? c'est la lutte ? Oui ! La lutte, c'est la vie. Tu n'y échapperas pas. Mais vois donc. Tout de suite l'effort fait et le résultat atteint dilatent ton cœur et t'encouragent. Oui ! regarde-toi bien. Tu n'es plus un enfant ! Tu luttas, comme un homme. Te voilà vainqueur déjà. D'autres difficultés vont surgir ? C'est la règle. Mais tu les vaincras comme tu as triomphé des premières. Ne sens-tu pas ton énergie morale s'affermir, tes croyances se fortifier, ta foi se tremper ?

Contre le courant vois celui-ci, vois celui-là lutter, comme toi. Un effort ; tu vas les rejoindre ; tu te serreras contre eux ; vous serez une force ; vous triompherez plus facilement : l'union fait la force. Ne t'arrête pas. Tu resterais isolé, tu les perdrais.

Il te faudrait attendre l'encouragement de ceux qui viendront après toi, et en profiterais-tu seulement ? Avant qu'ils t'aient rejoint, peut-être aurais-tu perdu courage, peut-être te serais-tu abandonné au courant et laissé entraîner vers l'abîme.

C'est votre histoire que je dis, chers amis, votre histoire personnelle, l'histoire de votre Patronage. Car il sera, si vous voulez, votre Patro, le groupe splendide de ceux qui luttent ensemble, de ceux qui, ensemble, forts de leur union, remontent le courant, et vont vers l'Idéal.

c) Avec méthode. En mesure, si j'ose dire. Sous la direction du ...y aviez-vous pensé ?... du « directeur » du Patronage ; visant, sur son conseil, aujourd'hui tel but, demain tel autre.

On ne va pas contre un courant en droite ligne, d'ordinaire du moins... à moins que les forces soient formidables, ce qui n'est pas la normale. On zigzague — pas comme les Américains ! — on coupe le courant, on évite un flot, on détourne un obstacle, on oblique pour laisser passer un cadavre ; il y a toute une manœuvre à laquelle il faut s'exercer ; il y a « des trucs » qu'on ne découvre

pas tout seul, et qu'un homme d'expérience seul peut vous apprendre. Il faut savoir « activer » à certains moments quand le flot bondit menaçant, quand une vague déferle ; il faut savoir se ménager du repos et reprendre haleine.

Il y a des fausses rivières dans lesquelles il faut prendre garde de s'engager. En les voyant plus calmes, moins houleuses, on pourrait être tenté de s'y orienter ; et ce serait du temps perdu, car leurs méandres n'en finissent pas, et souvent des barrières infranchissables, des moulins, des turbines, des chutes, les coupent : il faudrait revenir en arrière reprendre, avec du retard, au confluent. De la méthode s'impose, et une direction sage et prudente.

J'ai usé d'une image et vous vous voyez en pleine eau. Prenez bien garde que *vous* y nagez ; vous, oui, vous. Avec moi si vous voulez. Mais je ne nage pas pour vous. C'est votre effort personnel qui vous a amenés où nous en sommes... et je crois que, pour aujourd'hui, c'est assez !

Vous retiendrez que les autres vous aideront, que le Patronage vous aidera, *SI vous vous aidez*.

Le Ciel aussi vous aidera, car Dieu veille sur ceux qui luttent et qui, vers Lui, lèvent leurs regards. Tenez-les-y fixés. Il est le but.

Pour finir notre réunion, prions-Le !

MOIS DE MARIE DES PAROISSES

V^e Jour

LA COMPASSION DE MARIE

Mes frères,

Après les joies ineffables de la Nativité de son divin Fils, Marie l'avait vu grandir près d'elle, dans la modeste maison de Nazareth. Pendant trente ans, elle lui avait prodigué les soins que la meilleure des mères était heureuse de donner au plus aimé des fils. Rien n'avait troublé leur paisible bonheur. C'était le calme, la douce intimité de la vie commune, dans cette sainte Famille dont le père était le juste Joseph, la mère, la Vierge immaculée, et l'enfant, le Dieu fait homme, Jésus-Christ.

Mais voici que commence la vie publique du Sauveur du monde. Il va remplir sa mission rédemptrice qui après trois ans de prédications, de miracles et d'admirables vertus, se terminera dans les tourments de la passion et l'horrible mort sur la croix.

Marie aura sa part dans toutes les douleurs de son Fils. Elle aussi souffrira autant que peut souffrir une créature humaine, non pas dans son corps, mais dans son âme ; et, après avoir été la plus heureuse des femmes, elle sera véritablement, au pied de la croix, « la mère des douleurs, *mater dolorosa*. »

Ces souffrances de Marie forment le mystère de

sa *Compassion*. Elles creusent un sillon si profond dans le champ de sa vie qu'il est impossible de ne pas en parler au cours de nos réunions quotidiennes. Je vous dirai donc, ce soir, quelle fut la *grandeur* des douleurs de la Sainte Vierge et quels en ont été les *mérites*, m'efforçant de vous bien faire comprendre que rien, dans notre sainte religion, n'est plus capable de vous aider à supporter chrétiennement les peines inséparables de votre existence humaine.

I

Les douleurs de Marie commencèrent dès qu'elle eut accepté de devenir mère du Fils de Dieu. De nombreux théologiens enseignent qu'il lui fut révélé alors combien de tribulations elle aurait à endurer, comme conséquence de son acquiescement à la volonté divine. Mais si parfaite fut son obéissance, et si vif son amour pour le salut des hommes, qu'elle prononça sans hésiter le *Fiat voluntas tua* qui nous sauva.

Sa première peine se trouve dans son dénûment à Bethléem. Plus pauvre que la plus misérable femme du peuple, elle n'a que quelques langes grossiers pour couvrir la nudité de son divin Enfant; elle ne peut lui donner pour couchette que la paille d'une étable, et une crèche pour berceau.

Après quelques semaines écoulées, elle présente son nouveau-né au temple, selon le précepte de la loi mosaïque. Là encore, elle ne peut déposer sur l'autel que l'offrande des malheureux, deux jeunes colombes. Mais quel coup déchirant frappe son cœur maternel en ce jour! Un impitoyable vieillard, Siméon, inspiré assurément par l'Esprit-Saint, lui prédit qu'un glaive de douleur percera son âme à cause de l'enfant qu'elle offre à Dieu.

Cette prophétie se fixe dans son esprit pour lui présenter désormais sous le jour le plus cruel tous les gestes de son divin enfant.

Lorsqu'elle l'aide à former ses premiers pas, et, pour le soutenir, tient dans ses mains sa main innocente, elle lui voit pieds et mains percés de clous aigus. Lorsqu'elle dépose sur son front le baiser qu'une mère aime tant à donner à son fils, elle voit ce front déchiré par les épines d'une couronne cruelle; et quand elle prépare l'humble couche où il va se reposer, il lui semble le voir étendu sur une croix teinte de son sang.

O mères ici présentes, dites-moi s'il peut y avoir angoisses plus douloureuses que celles qu'excitaient sans cesse dans la pensée de la T. S. Vierge de si pénibles images?

Cependant ce que je viens de vous dire est peu de chose en comparaison des dernières souffrances que Marie subit pour atteindre le degré suprême de sa mission rédemptrice: je veux dire les déchirements qu'elle endura dans son cœur pendant la passion et le crucifiement de son fils Jésus.

Ce divin bienfaiteur des hommes est condamné à mort, traîné au supplice à travers les rues de Jérusalem qu'il rougit de son sang. Marie le suit et arrive avec lui au sommet du Calvaire. Elle

entend les coups de marteau qui enfoncent dans ses mains et dans ses pieds de terribles clous. Son cœur saigne par chacune de ses blessures. Elle va sans doute tomber évanouie en face de ce spectacle affreux? Non; soutenue par son amour, elle se tient debout, près de la croix. *Stabat mater*.

La tête de son Fils est transpercée par une horrible couronne d'épines. Ses cheveux si beaux sont arrachés et souillés de sang coagulé; sa chair divine ne forme plus qu'une vaste plaie. Marie voit tout cela; elle ressent tout, au plus sensible de son âme; et cependant elle reste debout, elle, sa mère. *Stabat mater*.

La terre tremble, les rochers se fendent, la nature entière semble vouloir s'anéantir en présence de la mort de son Créateur. Au milieu de ce trouble universel, je vois une femme au pied de la croix. C'est Marie, la mère du Crucifié, Marie, la plus parfaite expression de la douleur fortement supportée et admirablement féconde. *Stabat mater dolorosa*.

II

Il me reste à vous dire, mes frères, combien fut grand le mérite des souffrances endurées par la Sainte Vierge, c'est-à-dire quel trésor de grâces surnaturelles ces souffrances ont produit pour notre salut.

Marie offre d'abord son Fils, fruit béni de ses entrailles, pour être la victime expiatoire de nos péchés. Elle le présente librement, sans nulle contrainte, par pur amour pour nous. De cette offrande découle pour elle un premier mérite devant Dieu; car celui-ci ne peut pas manquer de lui savoir un gré infini de ce qu'elle veut bien souffrir pour sa gloire, en contribuant si efficacement à sauver les hommes. Lui-même a déjà consenti à sacrifier pour eux son Verbe fait chair. Avec quelle ineffable satisfaction ne voit-il pas la Mère qu'il lui a donnée le lui présenter pour victime! Ce fut là le principe de ce mérite, de cette puissance presque infinie qu'elle reçut en retour de son offrande.

Marie, non seulement offre son Fils comme victime; mais encore elle consent à son immolation, pour l'expiation des péchés du genre humain. Ce suprême sacrifice consiste, pour elle, dans l'acceptation de l'effroyable blessure ouverte en son cœur par les tortures et la mort de Jésus-Christ. Tandis que les bourreaux déchirent cette chair sacrée, formée de son sang le plus pur, Marie est présente. Elle consent à ces tourments; sa main tient, pour ainsi dire, le glaive qui frappe la victime. Ce fut là son second mérite, si grand qu'il égala presque celui du Christ-Rédempteur. D'après la doctrine des saints Docteurs, il la rendit véritablement la co-rédemptrice du genre humain.

Enfin, mes frères, de même que le prêtre à l'autel joint au sacrifice qu'il offre une ardente prière pour son peuple, Marie aussi, Vierge et prêtre au pied de la croix, supplia Dieu d'agréer les souffrances de son Fils et les siennes, en faveur du

salut du monde. Cette prière fut rendue si efficace par le mérite de ses douleurs unies à celles de l'Homme-Dieu, qu'un de ses plus dévots serviteurs n'a pas craint d'affirmer qu'elle est dans le ciel une « toute-puissance suppliante, » *omnipotentia supplex*.

* * *

Ne laissez rien perdre, mes frères, du fruit des mérites de Marie.

Comme elle, offrez vos douleurs à Dieu pour la réparation de vos péchés. La souffrance est le moyen providentiel de l'expiation des fautes commises, et le motif du pardon. Quand donc vous vous sentez saisis par la souffrance morale ou physique, pensez à Dieu, offrez-la-lui, disant avec S. Augustin : « Frappez, Seigneur, brûlez ici-bas cette chair de péché, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité. »

Comme Marie, surtout, sanctifiez vos douleurs ; ne vous plaignez pas, ne murmurez pas ; mais pensez au divin Crucifié, unissez vos maux aux siens. Ainsi vous les purifierez, vous les enrichirez de grâces surnaturelles ; vous les divinisez en quelque sorte. Ces peines, si vite passées sur la terre, deviendront, au ciel, la source intarissable de votre bonheur éternel. Ainsi soit-il.

VI^e Jour

L'ASSOMPTION DE MARIE

Mes frères,

Après l'Ascension de N.-S. Jésus-Christ, Marie vécut encore longtemps sur la terre, dans la société de S. Jean, que le Sauveur lui avait donné pour fils adoptif. Enfin arriva pour elle le moment de quitter ce monde. Les Apôtres, avertis par une révélation divine, quittèrent les régions lointaines qu'ils évangélisaient, et se réunirent à Jérusalem pour rendre les derniers devoirs à la mère du fondateur de l'Eglise. Ils déposèrent avec un profond respect sa dépouille mortelle dans un tombeau, chantant des hymnes et la couvrant de fleurs.

Mais ce corps sans tache, comme l'âme immaculée qui l'animait sur la terre, va-t-il être abandonné à la corruption du sépulcre ? Non, mes frères ; Dieu ne le veut pas. Il envoie ses anges qui enlèvent ce corps si parfait et le portent au ciel, où il est réuni pour toujours à l'âme qui l'y a précédé.

Ce fut là le prodige de l'*Assomption* de Marie célébrée par l'Eglise le 15 du mois d'août, ce fut le commencement de sa vie glorieuse. En ce jour, où elle triompha de la mort, où elle entra radieuse dans les tabernacles éternels, elle est proclamée Reine du ciel, et en reçoit toutes les prérogatives.

C'est ce nom de Reine du ciel que je veux vous expliquer aujourd'hui, vous montrant combien Marie le mérite réellement, en vertu de ses *relations* avec les trois personnes divines, et en vertu aussi de la *place* qu'elle occupe au-dessus de tous les habitants de la cour céleste.

I

Marie est véritablement Reine du ciel, par suite des liens qui l'unissent aux trois personnes de l'adorable Trinité.

Bossuet, parlant d'une illustre princesse, disait d'elle : « Ses alliances sont toutes royales ; je ne vois que des rois autour d'elle. » Et moi, de quel côté que j'envisage Marie dans son Assomption, je ne vois auprès d'elle que des personnes divines. Les splendeurs de la divinité l'enveloppent, la pénètrent et l'élèvent tellement au-dessus de tous les êtres célestes, qu'elle en devient nécessairement la Souveraine incontestée.

Marie est en effet la fille du Père. Quand Dieu résolut de sauver le monde par l'incarnation de son Verbe, il dut lui choisir une femme pour mère. Ce fut Marie. Pour la rendre digne de la maternité divine à laquelle il la prédestinait, il voulut qu'elle fût exempte de la tache originelle. Il lui donna la plénitude de ses grâces, *gratia plena*. Depuis lors il se plut à l'enrichir du trésor des précieuses bénédictions dont le plus généreux des pères se plaît à combler la plus aimée des filles. La grâce, en cette vie, est le principe de la gloire dans l'autre. Il en résulte que Marie, après sa mort, a été élevée à un degré de grandeur correspondant aux richesses surnaturelles qu'elle avait reçues, je veux dire à la plénitude de la gloire.

Fille chérie du Père, Marie est en même temps Mère du Fils, le Verbe divin fait homme.

Avez-vous jamais pensé, mes frères, à quelle sublime dignité doit être élevée au ciel celle à qui Dieu même a dit un jour : « Vous êtes ma mère ! » et qui a pu lui répondre : « Vous êtes mon fils ! » Mère de Dieu ! Quelle magnifique et inexprimable grandeur ! Du moment que Jésus-Christ, roi éternel des cieux, a choisi Marie pour sa mère, il l'a par cela même élevée à la majesté de reine ; car si le fils est roi, n'est-il pas juste que sa mère participe à son honneur, et soit reine aussi ?

La voilà donc à ses côtés, cette Mère bénie, non plus comme au pied de la croix, enveloppée dans la douleur et les humiliations, mais environnée des rayons de sa gloire ; non plus mère désolée, mais reine bienheureuse, partageant les hommages qui lui sont rendus.

Marie enfin est l'épouse du Saint-Esprit, troisième personne de l'adorable Trinité. Il s'est uni à elle par une alliance mystérieuse et sacrée. Il lui a dit, avec une tendresse ineffable : « Vous êtes mon épouse, » *soror mea sponsa*. Il s'est répandu en elle avec une immense effusion d'amour et de bonté ; il lui a donné pour dot toutes les perfections qu'une créature peut posséder ; il en a fait une reine couronnée de grâce et d'immortalité.

Ainsi, mes frères, le Père, le Fils et l'Esprit-Saint ont glorifié à l'envi la Vierge d'Israël, qu'ils se sont unie par des liens si étroits. Ils veulent qu'elle soit inférieure à la Divinité seulement, mais supérieure à tout le reste en dignité, comme elle l'a été en mérites.

II

Marie a donc été constituée Reine du ciel, par une juste conséquence de ses rapports avec les trois personnes de la sainte Trinité. Elle l'est encore, mes frères, par la place qu'elle y occupe, au-dessus de tous les bienheureux qui habitent la céleste patrie.

Elle est reine de tous les anges. Avec quel respect ils entourent sa majesté ! Un des princes de leurs légions bienheureuses, Gabriel, la salue à Nazareth avec une humble vénération. A Bethléem, les chœurs angéliques chantent son enfantement miraculeux. Quand le cruel Hérode menace la vie du Dieu nouveau-né, avec quelle touchante sollicitude les anges encore pourvoient au salut de la Mère et de l'Enfant !

Mais lorsque la mort a mis fin à sa vie terrestre, voyez, mes frères, avec quelle allégresse ces purs esprits descendent du ciel et enlèvent sa dépouille mortelle. Ils la portent aux tabernacles éternels ; ils la placent, unie de nouveau à son âme, sur le trône préparé en son honneur ; et tous la proclament leur souveraine.

En même temps, tous les bienheureux du paradis redisent ses louanges et saluent en elle leur reine glorifiée. Reine des patriarches, dont elle a été la vive espérance ; reine des apôtres, qui pendant de nombreuses années ont trouvé en elle un sage conseil et une puissante assistance ; reine des martyrs, qui à la pensée de ses douleurs si fermement supportées, ont été encouragés à sacrifier leur vie pour la foi en son divin Fils ; reine des pénitents, elle dont les souffrances ont eu plus de mérites que leurs plus dures austérités ; reine des vierges, qu'elle a toutes surpassées en innocence et en pureté.

Que vous dirai-je enfin, mes frères ? Marie est la Reine de tous les Saints ; car, de toutes ces âmes fortunées admises à jouir de la félicité de Dieu même, aucune n'est aimée, aucune n'est bénie, aucune n'est belle et radieuse comme la Vierge, Mère de Jésus. C'est avec un ineffable ravissement qu'ils célèbrent dans leurs concerts le triomphe du Fils et de sa Mère, et redisent, sans se lasser jamais, dans un même cantique d'allégresse : « Gloire à Jésus, gloire à Marie, au plus haut des cieux ! »

Unissons-nous, mes frères, aux pieux transports des habitants de la céleste Jérusalem. Proclamons, nous aussi, Marie reine du ciel, et que ce sentiment nous inspire un ardent désir de mériter sa protection, pour que nous puissions l'y rejoindre un jour. Au sein de sa parfaite béatitude, Marie ne demeure pas oisive ; elle ne nous abandonne pas dans les extases de sa royale souveraineté. Mais elle s'intéresse à nous ; elle se souvient toujours qu'elle est notre mère. Elle voit nos combats ; elle compatit à nos épreuves. Alors elle intercède pour nous, et nous obtient d'abondants secours de force, de patience et de salut.

Sachons donc mériter ces grâces ; aimons Marie de tout notre cœur ; chantons ses louanges ; invoquons son aide ; mais surtout imitons ses vertus.

Si nous le faisons avec persévérance, nous aussi, quand notre vie aura atteint son terme, nous irons au ciel. Nous aurons notre place dans le cortège de Celle qui en est la reine ; et nous partagerons, durant toute l'éternité, la glorieuse félicité que sa toute-puissante bonté nous aura fait obtenir. Ainsi soit-il.

VII^e Jour

MARIE REINE DES ANGES

Mes frères,

Pendant la première semaine du beau mois consacré à Marie, nous avons médité sur les principaux événements de sa vie, et nous en avons recueilli d'utiles leçons, propres à exciter en nous un plus vif amour et un plus ardent désir de nous sanctifier à son exemple.

Nous consacrerons cette seconde semaine à étudier quelques-uns des titres que l'Eglise lui donne. Nous les emprunterons à ses Litanies, dont la connaissance est universelle. On ne les répète jamais sans se sentir ému de piété et d'une confiance plus grande envers la Vierge sainte qui a mérité ces éloges magnifiques.

Nous la saluerons aujourd'hui du titre de *Reine des Anges*. Je vous montrerai d'abord que Marie mérite véritablement *ce titre* ; et ensuite, par voie de conséquence, je vous exposerai quels sont *vos devoirs* envers ces esprits bienheureux.

I

Les anges, ces esprits immatériels, habitants immortels des cieux, dont l'Ecriture Sainte et la tradition de tous les peuples nous affirment l'existence ; les anges, ces ministres fidèles des volontés de Dieu et nos dévoués protecteurs durant notre vie mortelle, pour être ensuite les compagnons de notre bonheur ; les anges, dont le nom éveille l'idée de beauté, d'innocence, de douceur et de sainteté parfaite ; qu'ils sont dignes d'avoir Marie pour reine !

Etre reine de ces esprits bienheureux, de ces chœurs si beaux, si glorieux, quel honneur, mes frères, quelle sublime dignité pour la créature à qui est décerné un si noble titre !

Marie est réellement Reine des Anges. Voyez de quel respect, de quelle vénération empressée ils l'entourent déjà sur la terre.

Lorsque celle qui devait être la mère de Dieu fait homme vint au monde, des milliers d'anges accoururent se prosterner autour de son berceau, saluant l'enfant immaculée avec transport. Au temple du vrai Dieu où elle passa ses premières années, ils ne cessèrent pas de veiller sur elle, d'admirer la ferveur de ses oraisons et l'innocence de sa vie. Pour eux, son cœur était l'autel des parfums les plus suaves, le sanctuaire du parfait holocauste.

Mais voici le jour du divin mystère, le jour désiré depuis la chute de l'homme. Le ciel s'ouvre ; un des plus puissants archanges, Gabriel, est envoyé par le Seigneur à la Vierge de Nazareth. Il la reconnaît pour sa reine, lui révèle le grand secret de Dieu, dont il lui annonce qu'elle deviendra la mère.

Quand l'Enfant divin est né, les anges chantent sa gloire au plus haut des cieux. Ils en descendent sans cesse et y remontent pour apporter ses ordres, veiller sur Joseph et Marie, et les préserver de tout danger. Ils continuent ce touchant ministère durant les trente années de la vie cachée de Jésus à Nazareth, puis jusqu'aux jours de sa passion et de sa mort sur le Calvaire. S. Bonaventure, dans ses savants écrits, nous apprend que les anges pleurèrent avec Marie au pied de la croix et au tombeau du Sauveur.

Quand elle mourut, des concerts angéliques furent entendus durant les trois jours que son corps resta dans le sépulcre, dit S. Jean Damascène ; puis soudain la douce harmonie se tut. C'était à l'aurore du troisième jour. Des légions de chérubins enlevèrent ce corps sacré et le portèrent vers les régions célestes, où, réuni à son âme, il entra dans la gloire. Les portes éternelles s'ouvrirent. Marie fut acclamée à la fois par toutes les saintes hiérarchies qui la saluèrent comme leur souveraine puissante et bonne. Elles environnèrent son trône, prêtes à voler à son premier ordre, pour porter secours à ses enfants de la terre.

Voilà en peu de mots, mes frères, quelles ont été et quelles sont encore les relations de Marie avec les anges de Dieu. En vérité, n'y voyons-nous pas briller dans tout leur éclat le respect et le dévouement des plus fidèles sujets pour la plus aimée des reines !

Au ciel, Marie se sert de l'autorité que lui donne ce titre pour nous prodiguer sur la terre les marques de sa royale protection. Elle confie ses sujets aux soins des bons anges et leur demande de veiller sur nous, de peur que nous ne périssions dans quelque danger menaçant soit notre âme, soit notre corps. Oui, mes frères, il est certain que si dans quelques circonstances périlleuses nous échappons au mal, c'est parce que nous recevons un secours efficace des saints anges, et surtout de notre ange gardien, à qui Marie a donné cette mission, et inspiré en même temps toute sa tendresse pour nous.

II

Afin de tirer de ces considérations une conclusion pratique, laissez-moi, mes frères, vous dire brièvement quelle conduite vous devez tenir à l'égard de votre ange gardien.

Puisque, d'après les enseignements de l'Eglise, il y a des anges spécialement envoyés près de vous pour vous aider à sauver votre âme, et que ces anges sont des êtres si grands, si élevés en dignité, vous devez respecter soigneusement la présence de celui qui vous a été donné pour gardien. Vous

vénérez, par une tenue irréprochable, une personne de condition distinguée, votre supérieur, et en même temps votre ami très cher. Ayez de même un respect affectueux pour votre ange gardien, à cause de sa grandeur et de l'intérêt qu'il vous porte.

Votre père est là, près de vous. Vous le respectez, tout en l'aimant ; vous ne vous permettez rien qui puisse affliger son regard. Evitez donc devant votre bon ange, toujours présent à vos côtés, tout ce qui ressent la légèreté ou la mauvaise conduite. Que jamais dans votre maintien, dans vos paroles ou dans aucun de vos actes, ni même dans votre pensée, rien ne surgisse qui soit de nature à attrister son amour pour vous.

Puisque votre ange gardien est puissant au ciel, comme fidèle serviteur de Dieu et associé à ses œuvres, habituez-vous à lui adresser fréquemment une prière pleine de confiance. Au ciel, rien ne lui est refusé. Lui-même vous aime ; il ne veut que votre bien dans cette vie et dans l'autre. Remettez donc entre ses mains vos meilleurs intérêts, et demandez-lui d'en prendre soin dans vos joies et dans vos peines, dans vos dangers et dans vos tentations, à tous les âges de votre existence. Priez-le sans vous lasser. En toute circonstance grave où vous pouvez vous trouver, sollicitez son secours par une vive pensée et une fervente invocation. Combien ne sera-t-il pas disposé à intercéder pour vous, quand il verra tomber de votre cœur et de vos lèvres le cri de votre amour pour lui !

Puisque, enfin, votre bon ange est confirmé en grâce près de Dieu, honorez-le par une fidèle imitation de sa sainteté. Donnez-lui la meilleure preuve de votre dévotion pour lui, qui est de vouloir vivre comme lui dans l'amour du bien. Imitz-le dans sa fidélité à Dieu, dans sa charité pour vous et vos semblables. Cherchez à les rendre heureux ; ouvrez votre cœur aux nobles sentiments ; et surtout efforcez-vous de faire briller en vous cette pure vertu qu'on appelle la vertu angélique. Vous atteindrez ainsi, dans la mesure de vos forces, la perfection qui éclate dans votre ange gardien. Chacun de vous méritera cet éloge, le plus beau de tous : « Celui-là n'est pas un homme, c'est un ange. »

Dans les familles nombreuses, on voit souvent la mère confier ses enfants plus jeunes à la garde des aînés. Ceux-ci veillent avec une aimable sollicitude sur leurs petits frères. Ils les tiennent par la main, ils dirigent leurs pas chancelants, ils leur font éviter toute chute dangereuse.

N'est-ce pas là, mes frères, une touchante image de ce que fait notre Mère du ciel, la Vierge Marie ? Elle se sert du ministère des anges pour nous combler de ses faveurs. Il faut donc reconnaître sa bonté en nous rendant de plus en plus dignes de l'amitié de nos dévoués gardiens. En agissant ainsi, nous mériterons davantage la protection de leur maîtresse bien-aimée. Tout hommage que nous leur rendrons lui sera agréable ; toute vertu

que nous pratiquerons à leur imitation sera chère à son cœur.

Oh ! qu'alors notre sort sera fortuné et digne d'envie ! Bénis et protégés par la Reine des Anges, et en même temps aimés, gardés et dirigés par ces esprits célestes, qui verront en nous des frères respectueux et dignes de leur amitié, nous ne pourrons pas manquer de parcourir heureusement notre carrière mortelle, pour les rejoindre un jour dans le sein de Dieu même.

O Marie, ô glorieuse Souveraine des Anges, daignez me continuer, par les soins de celui qui m'a été donné pour gardien, votre bienveillante assistance ! Elle me méritera de partager avec vous et avec lui les joies de votre glorieuse royauté et de chanter vos louanges au milieu des concerts éternels. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXI

LES RAISONS D'OBSERVER LA LOI CHRÉTIENNE

3^o Notre intérêt : b) Les biens qu'elle nous assure :
6. L'éternité bienheureuse

Ibit homo in domum æternitatis suæ.

L'homme ira dans la maison de son éternité. (Eccl., xii, 5).

Lorsque, dans les entretiens précédents, j'ai parlé des joies du ciel et des peines de l'enfer, je me suis contenté d'expliquer en quoi elles consistent ; mais je n'ai rien dit de leur *durée*. Or, qu'il s'agisse de bonheur ou de malheur, la durée n'est point, il s'en faut, chose indifférente et par conséquent négligeable. C'est, au contraire, chose très importante, et il faut en tenir compte, dans une large mesure, pour établir exactement leurs proportions. Qu'est un plaisir qui ne dure pas ? Si vif soit-il, c'est fort peu de chose. Et qu'est un malheur qui dure longtemps ? Si léger soit-il, c'est chose redoutable. Pourquoi donc n'ai-je pas dit combien durera le ciel, combien durera l'enfer ? — Si j'ai passé cette donnée sous silence dans les entretiens précédents, c'est parce qu'elle m'a paru digne d'être exposée séparément et avec détails. J'ai donc résolu de lui consacrer, non pas quelques paroles rapides, mais un entretien tout entier. Et cet entretien, le voici !

Le mot *éternité* s'emploie pour désigner deux durées distinctes : celle de Dieu, d'une part ; et, d'autre part, celle dans laquelle, après leur temps d'épreuve, sont entrés les anges et doivent entrer les âmes. Or, l'éternité de Dieu se caractérise par les trois traits suivants : 1^o qu'elle n'a point de commencement, 2^o qu'elle n'a point de fin, et 3^o qu'elle n'accepte point de succession d'instant, et, par suite, consiste dans un éternel présent.

L'éternité des créatures, celle qui sera la nôtre, ressemble-t-elle à celle de Dieu ? Quels sont leurs

traits communs ? Par quoi en diffère-t-elle ? Voilà les questions qu'il faut résoudre, pour la bien comprendre. Voilà aussi celles auxquelles je vais donner réponse, — non sans faire voir quelles conséquences s'ensuivent dans la condition des élus et dans celle des réprouvés.

Avant d'entrer en matière, qu'il me soit permis d'appeler, sur les vérités que je vais exposer, la plus sérieuse attention. « Notre imagination, affirme Pascal, nous grossit si fort le temps et amoindrit tellement l'éternité..., que nous nous faisons de l'éternité un néant et du temps une éternité ¹. » Cette interversion peut être et est en effet, pour un grand nombre d'hommes, souverainement nuisible. Il nous importe au plus haut point de la corriger. Efforçons-nous donc une bonne fois de bien comprendre ce qu'est notre éternité.

I

Le temps, cette sorte de durée dans laquelle nous sommes placés ici-bas, ne ressemble pas à l'éternité de Dieu. Celle-ci ne connaît ni commencement ni fin, ni succession d'instant. Le temps, au contraire, a commencé ; il finira, tout au moins pour nous ; et, entre ce commencement et cette fin, ses instants se suivent avec une telle rapidité qu'il possède à peine le présent. Il le possède si peu qu'il lui est impossible de le retenir même une seconde. A peine a-t-il porté la main sur le présent qu'il s'est déjà évanoui. — Ainsi, le temps est absolument l'inverse, le contraire de l'éternité divine.

Et notre éternité ressemblera-t-elle mieux à l'éternité de Dieu ?

Il est à peine besoin de faire remarquer qu'elle ne porte nullement le premier trait par lequel se distingue l'éternité divine, celui qui consiste à n'avoir point de commencement. Dieu n'a jamais commencé parce qu'il a toujours été. Toutes les créatures ont commencé. Beaucoup ont commencé il y a longtemps. Nous, nous avons commencé tardivement ; les peu nombreuses années que nous comptons sont les seules qui nous séparent de notre origine. — Donc, à ce premier point de vue, notre éternité ne ressemble point à celle de Dieu. Passons plus loin.

II

1. L'éternité divine est sans fin. La nôtre finira-t-elle ? — Elle ne finira pas davantage. Et voici le grand trait de ressemblance entre les deux éternités : l'une et l'autre durent toujours. En d'autres termes, notre immortalité, envisagée du côté de son terme, n'est pas autre chose qu'une éternité. Dieu et nous, nous finirons ensemble, c'est-à-dire jamais.

Il nous est difficile, à nous mortels, de concevoir exactement l'idée d'une durée comme celle-là. Tous les êtres qui tombent sous nos sens ayant une fin, une durée sans fin échappe totalement à notre expérience. Aussi, suivant la remarque de

¹ *Pensées* (Part. I, Art. vi, 6).

S. Grégoire le Grand, « quand nous parlons de l'éternité, ressemblons-nous à l'aveugle qui discuterait des couleurs ¹. » Comment donc et par quels artifices de langage réussirai-je à vous la faire comprendre ?

L'Écriture, et la sainte Eglise avec elle, désignent souvent notre éternité par ces mots : « les siècles des siècles, *sæcula sæculorum*. » C'est comme si elles disaient : L'éternité ressemble à une série de siècles dont chaque minute équivaldrait à l'un de nos siècles. — Cette locution donne certainement l'idée d'une durée très longue, surtout si l'on prête à cette série de siècles multipliés par eux-mêmes des proportions considérables. Pourtant, quelle que soit la quantité de *siècles des siècles* que vous fixiez par un chiffre, elle restera bien au-dessous de l'éternité. Cette durée sera entièrement écoulee avant que l'éternité véritable ait commencé de s'acheminer vers une fin.

Moïse a essayé d'exprimer par un mot comment toutes les éternités que nous pouvons nous figurer sont incomplètes. Il a dit qu'elles laissaient un *au-delà*, et cet *au-delà*, il n'en a pas précisé la durée. Ainsi lit-on, dans son Cantique, que « Dieu règnera éternellement et *au-delà* ². » C'est comme s'il avait dit : Si longues que soient les suites de siècles imaginées par l'esprit humain pour se donner une idée de l'éternité, il faut y ajouter, pour être dans le vrai, un *au-delà* auquel on se gardera bien de fixer un terme, parce qu'il n'en aura jamais. — Cette observation du grand législateur est parfaitement juste ; et c'est en nous conformant à son indication que nous pourrions utiliser, afin de nous faire comprendre l'éternité, les comparaisons auxquelles ont eu recours les écrivains chrétiens.

Supposez, dit l'un d'eux, qu'on enlève aux océans leurs eaux à raison d'une goutte chaque millier d'années ; il faudra évidemment un temps énorme pour en épuiser le contenu. Cette effrayante durée, n'est-ce pas l'éternité ? — Non, non ! Il restera, quand elle sera terminée, un *au-delà* ; et cet *au-delà* sera plus considérable encore, car il ne finira jamais ³.

Et l'auteur continue : Si, chaque millier d'années, on enlevait un grain de sable aux rives de la mer, quand tout le sable du littoral de toutes les mers aura disparu, il se sera écoulé une suite d'années si longue que nous ne pouvons pas l'évaluer. Sera-ce l'éternité ? — Pas davantage ! Pour avoir l'éternité, il faudra ajouter à cette incalculable série d'années un *au-delà* plus long encore, puisqu'il durera toujours.

Et si, chaque millier d'années, nous pouvions avancer d'un pas vers le firmament, quand nous l'aurions atteint, aurions-nous, cette fois du moins, réalisé l'éternité ? — Non encore ! L'*au-delà*, le terrible *au-delà* revient toujours, plus con-

sidérable infiniment que l'immense période écoulée ; car il ne doit finir jamais.

C'est que, voyez-vous, toutes nos accumulations d'années et de milliers d'années sont du temps, et que le temps ne peut pas servir pour mesurer l'éternité. Comme l'éternité n'a pas de fin, l'*au-delà* qu'elle ajoute aux temps les plus longs les dépasse dans des proportions qui échappent à tout calcul et sont littéralement infinies. On entame les durées qui finissent ; on n'entame point la durée qui ne finit pas. Et, quand celles-là sont épuisées, celle-ci reste toute entière. Pendant que s'écoulaient vos siècles accumulés, elle n'a pas fait un pas. Il est impossible, c'est l'évidence même, d'approcher du terme, là où il n'y a point de terme...

2. Ces principes s'appliquent parfaitement aux deux vies qui attendent les âmes *au-delà* du tombeau, c'est-à-dire à la vie des élus et à la vie des réprouvés.

On ne fait guère d'objection contre l'éternité du bonheur réservé aux élus. L'idée d'une récompense sans fin plaît au cœur. D'ailleurs, chacun comprend que, si cette récompense ne devait pas durer toujours, elle perdrait, par cela seul, une grande partie de ses séductions. « Le bonheur sans l'éternité, a dit un grand théologien, ne serait qu'un bonheur malheureux ¹. » Il donnerait occasion à de cruelles souffrances, les âmes qui en jouissent ne pouvant voir approcher l'heure à laquelle elles devraient le perdre sans en être douloureusement affectées. Heureusement, il durera toujours. — Mais voyez donc combien ce *toujours* leur est doux ! C'est leur félicité mise au-dessus de toute atteinte. C'est l'assurance qu'elle rassasiera leurs désirs, non seulement par la grandeur et l'étendue de ses jouissances, mais aussi par sa durée. C'est le trait suprême par lequel Dieu achève de les associer à sa propre béatitude. Ils n'entreraient pas vraiment « dans la joie de leur Seigneur, » comme dit l'Evangile (Mt., xxv, 34), s'ils ne devaient la posséder qu'un temps. Une joie passagère n'est point la joie de Dieu. Le bonheur de Dieu est un bonheur éternel : il ne peut en faire part aux élus qu'en le leur donnant pour l'éternité.

Sainte Thérèse raconte, dans sa *Vie* écrite par elle-même, que, durant ses jeunes années, elle parcourait souvent, avec son frère Rodrigue, la Vie des Saints. Ce que ces livres disaient de l'éternité bienheureuse charmait au plus haut point les deux enfants et excitait dans leurs jeunes cœurs les plus ardents désirs. Que de fois, écrit la sainte, cette pensée fut l'objet de nos entretiens ! Nous aimions à nous redire, sans nous lasser : « Oui, pour toujours ! toujours ! toujours ! » Ils restaient comme ravis en extase devant cette apparition d'une vie souverainement heureuse et qui ne connaîtra jamais de déclin. Pour y arriver plus sûrement et plus tôt, ils formèrent le projet de s'en aller sans retard dans un pays où ils puissent subir le martyre, et prirent un jour le chemin qui

¹ Cum homo de æternitate disserere cupit, cœcus de luce loquitur. (*Moral.*, lib. XXVII, 25).

² Dominus regnabit in æternum, et ultra. (Exod., xv, 48).

³ Mathias Faber, édit. Vivès, t. iv, p. 707.

¹ Bellarmin, in Ps. xc, 16.

conduisait au royaume des Maures. — La contemplation de l'éternité bienheureuse est de nature à charmer non seulement les enfants, mais les hommes et les anges. Et il faut rendre grâce à Dieu de ce qu'il nous permet de nous assurer, pendant une vie où nous sommes si faibles, un bonheur si grand, pendant une vie si prompte à finir, un bonheur qui ne finira jamais.

3. Si les hommes acceptent aisément l'éternité des récompenses célestes, ils sont beaucoup moins sympathiques à l'éternité des peines de l'enfer. L'idée que des châtiments aussi effroyables puissent durer toujours révolte leur sensibilité. — Il n'entre pas dans mon plan de réfuter ici les objections qu'ils ont faites contre cette vérité. Je dois la supposer démontrée et fermement acceptée. La parole du Christ est formelle : « *Allez, maudits, au feu éternel !... Ils iront à des tourments éternels... Leur ver ne mourra point, et leur feu ne s'éteindra jamais !* » (Mt., xxv, 41, 46 ; Mc., ix, 43).

C'est donc vrai, l'enfer est éternel ! Ici-bas, les grandes douleurs ne durent jamais longtemps ; elles cessent, ou elles tuent : ce qui est encore une manière de cesser. Là-bas, elles dépassent toute imagination, mais sans jamais tuer leurs victimes et sans finir jamais. Il y a donc corrélation entre les récompenses des bons et les châtiments des méchants ; ceux-ci, comme celles-là, dureront toujours. Nous pouvons, en face de l'enfer, comme en face du ciel, redire l'exclamation de sainte Thérèse et de son frère : « Pour toujours ! toujours ! toujours !... » Et voilà ce qui met le comble aux peines des réprouvés et les rend plus épouvantables qu'aucune langue humaine ne saurait l'exprimer.

Oui ! Si nous reprenions ici les fictions par lesquelles, tout à l'heure, nous essayions de nous faire une idée de l'éternité, nous en serions effrayés. Une seule les résumera toutes, en les aggravant encore. — Le nombre des atomes matériels créés par Dieu et dont sont composés, avec notre monde, tous les mondes qui peuplent l'univers, dépasse toute imagination. Eh bien ! supposez que, chaque million d'années, Dieu en détruise un. Quand tous les mondes auront été anéantis, où en sera l'éternité des réprouvés ? Aura-t-elle achevé une partie quelconque de sa course ? Se sera-t-elle rapprochée de sa fin ? Les peines de ces malheureux devront-elles encore durer longtemps ? — Hélas ! Ici comme tout à l'heure, après cette immense durée comme après celles dont nous avons parlé, il restera un *au-delà* beaucoup plus considérable encore. La durée dont je viens de parler aura trouvé son terme ; mais l'*au-delà* qu'elle laissera après elle ne finira jamais. L'éternité n'aura pas fait un pas. Les damnés auront encore à souffrir l'éternité...

En face de l'éternité ainsi comprise, l'imagination se déconcerte et l'âme retombe sur elle-même, saisie de crainte et douloureusement impressionnée. Oh ! que les réprouvés sont malheureux !... Si tu es damné, Judas, tu n'es guère en enfer que depuis

deux mille ans ; ton supplice ne fait que commencer, il n'est pas près de finir !... Si tu es damné, Caïn, tu n'as encore passé dans les flammes que six mille ans ; ton enfer ne fait que commencer ; il n'est pas près de finir !... Je ne sais pas, Anges révoltés, à quelle date Dieu vous a précipités dans vos abîmes de feu. Mais, y eût-il de cela quelques millions d'années, vos tourments ne feraient que commencer : ils ne sont pas près de finir !...

III

L'éternité de Dieu porte un troisième trait caractéristique. Ce trait consiste dans l'immobilité absolue qui éloigne d'elle toute succession d'instants. Elle n'a ni passé ni avenir ; c'est un continuuel présent.

En va-t-il de même de notre éternité à nous ?

Parmi les écrivains ecclésiastiques, ceux qui se posent cette question lui font une réponse affirmative. Ils disent que le temps cessera, pour notre race, au dernier jour du monde. Ce sera vraiment pour elle, comme nous le disons dans notre langage vulgaire, la « *fin des temps*. » Ils entrèrent ensuite dans leur éternité ; et celle-ci, disent les auteurs auxquels je fais allusion, sera toujours au présent, à la manière de l'éternité divine. Cette fin du temps est annoncée dans les prophéties de l'Apocalypse. Un ange y paraît, doué d'une grande puissance, qui domine les mers et les continents, et cet ange, levant sa main vers le ciel, fait serment devant le Créateur de toutes choses, Celui qui vit dans les siècles des siècles, que « le temps ne sera plus : *tempus non erit amplius*. » (Apoc., x, 5-6).

Voici comment un prédicateur de renom explique ce que sera, envisagée à ce point de vue, notre éternité. « Elle a, dit-il, une autre propriété opposée à celle du temps : c'est qu'en l'éternité, il n'y a point d'*avant* ni d'*après*, comme au temps. Elle est toute ensemble. Elle n'a point ses parties successivement et l'une après l'autre ; mais en masse et toutes ensemble. Ou, pour mieux dire, elle n'a point de parties, point de passé ni de futur. Ce n'est qu'un présent, un maintenant fixe, arrêté, immobile, perdurable. Ce n'est qu'un moment ; mais qui correspond à tous les temps. Ce n'est qu'un instant indivisible ; mais qui recueille et ramasse, qui comprend et embrasse la longue étendue de tous les siècles... S. Pierre dit que mille ans ne sont que comme un jour devant Dieu ; il dit aussi qu'un seul jour est tout autant que mille ans. (II Petr., iii, 8). ...L'éternité est comme un rocher immobile, au pied duquel les choses temporelles passent et sont en un courant perpétuel. C'est comme le centre au milieu d'un cercle : ce n'est qu'un point, mais qui ramasse et unit en lui tous les points de la circonférence. »

Puis, le même auteur, faisant application de cette doctrine aux joies des élus et aux tourments des réprouvés, ajoute : « De là vient que l'éternité, lorsqu'elle se joint à quelque bien, le rend infiniment meilleur qu'il n'était ; quand elle s'attache à

quelque mal, elle le rend infiniment plus grand et plus effroyable qu'il n'était... Elle rend infini le bien où elle s'attache, par l'assemblage et le ramas qu'elle en fait. Car... tout ce que ce bien pourrait apporter en un temps infini et immense, elle le fait goûter en un seul moment qui ne s'écoule jamais. — Dites-en autant de la douleur : quand l'éternité l'accompagne, elle est infinie et infiniment redoutable, à cause que cette durée assemble et réunit les peines qu'on pourrait endurer en tous les siècles des siècles¹. » Et il cite le témoignage d'un écrivain beaucoup plus ancien au sens duquel les peines de l'enfer, parce qu'elles sont éternelles, font souffrir, dans le moment présent, les tortures de tous les siècles.

Que les damnés sont donc malheureux ! Leurs peines ne se partagent point entre d'innombrables heures successives. Elles se réunissent toutes ensemble dans un instant unique, mais éternel. Ils subissent toujours dans son entier la totalité de leurs supplices.

Mais, par contre, dans leur éternité, combien les élus sont heureux ! Au lieu de leur donner leur bonheur instant par instant, comme goutte à goutte, et de le répartir sur un nombre de jours incalculable, elle le leur donne tout ensemble, dans un interminable présent. Quand, ici-bas, ils étaient en extase, les heures passaient sans leur laisser aucune impression de leur durée. L'extase se serait prolongée des années qu'ils auraient pris ces années pour un instant unique et rapide. Il en est de même en paradis. Le paradis est une extase qui ne finit jamais.

* * *

Notre-Seigneur venait de rappeler aux apôtres le souvenir de ses jugements et celui de l'éternité. « M'avez-vous bien compris ? » leur demanda-t-il. (Mt., xiii, 51). — Au moment de clore cet entretien, laissez-moi vous poser la même question. Oui, m'avez-vous compris et bien compris ?

Si vous m'avez compris, vous devez reconnaître que l'éternité à laquelle nous allons, bien qu'ayant un commencement, est une participation assez large de l'éternité même de Dieu². Elle ne finira que quand Dieu lui-même finira, c'est-à-dire jamais. Et l'on doit croire que, comme l'éternité divine, elle ne va point d'un instant à un autre, mais s'immobilise dans un continuel présent.

Si vous m'avez compris, vous devez convenir que rien n'est important pour nous comme notre éternité. Des deux durées entre lesquelles se partage notre existence, celle-là est bien la plus considérable, puisqu'elle durera toujours. Il suit de là qu'elle doit occuper la première place dans nos sollicitudes et dans nos efforts. Mettez donc ses intérêts au-dessus des intérêts temporels et, quand il le faut, n'hésitez point à sacrifier ceux-ci à ceux-là ! — Thomas Morus, chancelier d'Angle-

terre et victime du roi apostat Henri VIII, était à la veille de son martyre. Son épouse vint le voir dans sa prison. Egarée par sa douleur, elle osa lui proposer de sauver sa vie au moyen d'une fiction qui donnerait au roi une satisfaction apparente. « Combien pensez-vous, demanda Thomas, que puisse encore durer ma vie, cette vie que vous prétendez sauver ? » — « Il vous reste bien vingt ans à vivre, » répondit-elle. — Le martyr de reprendre : « Serait-ce raisonnable de perdre une éternité pour sauver vingt ans ? » — Et le lendemain, il allait courageusement à la mort.

Si vous m'avez compris, vous vous êtes rendu compte qu'entre les deux éternités, celle des élus et celle des réprouvés, vous ne pouvez choisir que la première. Entre de courts travaux, suivis d'un bonheur éternel, et de courtes jouissances, suivies d'éternelles tortures, qui pourrait hésiter ? Prenez donc votre décision. Mais, quand vous l'aurez prise, mettez dans la préparation de votre éternité toute l'énergie et toute l'application qu'elle demande. — On raconte que l'ancien peintre grec, Zeuxis, soignait avec scrupule ses tableaux. Quand on lui demandait pourquoi tant de labeurs et une attention si soutenue, il répondait : « Je peins pour l'éternité ! » L'artiste se trompait ; il ne travaillait que pour le temps. Aussi sa parole serait-elle mieux placée sur vos lèvres que sur les siennes. Vous vous la redirez donc souvent ; et elle suffira pour soutenir et ranimer votre courage. On doit bien faire ce qu'on fait, quand on le fait pour gagner un paradis éternel. L'éternité des élus sera assez longue et assez heureuse pour payer abondamment toutes les peines.

Si vous m'avez compris, vous devez avoir le plus ardent désir de savoir quels moyens il faut prendre pour parvenir sûrement à l'éternité bienheureuse. La question a été posée en propres termes à Notre-Seigneur. Quelqu'un lui dit un jour : « Maître, que faut-il faire pour avoir la vie éternelle ? » Et Jésus répondit : « Observez les commandements ! » (Mt., xix, 16-17). — Vous l'entendez, de la bouche de Celui même qui donnera à tous leur éternité : c'est par l'observation des commandements qu'on parvient au ciel. Pécheurs, convertissez-vous donc ; réformez votre conduite ; corrigez vos défauts ; sollicitez et méritez le pardon de vos péchés ; pratiquez la morale évangélique ; en un mot, menez désormais, avec toute la fidélité et l'énergie dont vous serez capables, la vie chrétienne. Et à ces conditions, le ciel est à vous. Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 februarii 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

¹ Le Père Lejeune, Sermon cclvii, 3^e point.

² Le P. d'Argentan dit en propres termes que notre éternité est « une admirable participation à l'éternité même de Dieu. » (*Grandeurs de Dieu*, confér. 12, art. 1).

Ami du Clergé du 12 février 1920

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — LXVIII. « Je ne crois que ce que je comprends ! » 65.
Plans de sermons pour les dimanches. — 2^e Dim. de Carême : Le délai de la conversion, 67. — 3^e Dimanche : La rechute dans le péché, 67.
Petit Carême sur le devoir. — I. L'existence et la nature du devoir, 68. — II. Les objets du devoir, 69.
Plans de sermons pour le Carême. — II. 2^e Dimanche : Ecouter Jésus-Christ, 70.
Causeries à des jeunes. — V. « Ici, on rigolle », 72.
Mois de Marie des paroisses. — 8^e Jour : Marie Reine des Apôtres, 74. — 9^e Jour : Marie Vierge fidèle, 75.
Entretiens sur la vie chrétienne. — XXII. Les raisons d'observer la loi chrétienne : 4^e La vie chrétienne, témoignage d'amour, 77.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

LXVIII

« JE NE CROIS QUE CE QUE JE COMPRENDS ! »

Messieurs,

Un penseur célèbre, Joubert, a dit : « Pour arriver aux régions de lumière, il faut passer par les nuages. Les uns s'arrêtent là ; d'autres savent passer outre. »

Dans notre dernière conférence, nous avons parlé d'une catégorie de gens qui s'arrêtent aux nuages ; ce sont ceux qui objectent : « Je ne crois que ce que je vois ! » Nous avons dit ce qu'il faut penser de leur puérile prétention.

Ils ne sont pas les seuls à préférer à la lumière la région des brumes. D'autres, pour repousser la croyance aux mystères révélés, répètent volontiers : « Je ne crois que ce que je comprends ! »

— C'est pour cela, sans doute, répondit un jour quelqu'un, que vous passez pour ne croire à rien...

Cette riposte est cinglante, mais ce n'est qu'une riposte. Etudions de plus près cette nouvelle fin de non-recevoir qu'on oppose à nos mystères, et nous constaterons aisément qu'elle est outreucidante, qu'elle est fautive, et qu'elle est déprimante.

I

Litttré, ayant à définir le mot *outrecuidant*, dit : « Qui croit en soi outre mesure. » La grenouille qui voulut s'enfler jusqu'à égaler le bœuf en grosseur, et l'âne qui tenta de caresser son maître à la façon du petit chien, furent des outreucidants. L'un et l'autre eurent trop de confiance en leurs talents. L'un et l'autre eurent l'insuccès qu'ils méritaient, et le ridicule en plus. — Le fabuliste ajoute :

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages. Il ne faut donc pas nous étonner que l'outrecuidance, qui se glisse partout, ait également trouvé

moyen de se glisser dans le cerveau de ceux qui combattent les dogmes révélés.

« Je ne crois que ce que je comprends. » Savez-vous ce que cela signifie ? Cela signifie tout bonnement qu'on traite Dieu comme un écolier qui passe son baccalauréat, et qu'on lui dit : « Mettez-vous là, de l'autre côté de la table ; tenez-vous debout, devant nous qui sommes assis. Exposez votre doctrine et démontrez-la clairement. Voici un tableau noir et de la craie ; voici du papier et de l'encre. Allez ; nous vous écoutons. Mais soyez bien averti que si votre démonstration ne nous semble pas lumineuse, vous serez renvoyé à une autre session. » N'est-ce pas de l'outrecuidance ?

« Je ne crois que ce que je comprends. » Savez-vous ce que cela signifie encore ? Cela signifie que Dieu devra subir la même épreuve toutes les fois que cela plaira à telle ou telle cervelle émancipée. Le moindre gamin qui aura obtenu le certificat d'études exigera que Dieu recommence pour lui la démonstration et refasse les miracles sur lesquels s'appuie la révélation. N'est-ce pas de l'outrecuidance ?

« Je ne crois que ce que je comprends. » Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie qu'il ne suffit pas à Monsieur que le christianisme ait derrière lui vingt siècles de bienfaits et vingt siècles de gloire. Il ne suffit pas à Monsieur que, pour le fonder, le Christ ait parlé, que les prophètes aient déchiré la voile de l'avenir, que les apôtres aient conquis l'univers, que les martyrs aient versé leur sang, que le monde ait été transformé de fond en comble. Tout cela ne suffit pas à Monsieur. Tout cela est nul et non avenu, si Monsieur ne comprend pas ! N'est-ce pas de l'outrecuidance ?

« Je ne crois que ce que je comprends. » Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que Monsieur est peu touché des splendeurs que la foi a répandues sur l'humanité, peu touché des hommages que les plus grands génies ont rendus au christianisme, peu touché du fait que les plus grands savants ont été les plus grands croyants. Bossuet, Descartes, Pascal, Leibnitz, Newton, qu'est-ce que c'est que ça ? Ils ont cru ce qu'ils ne comprenaient pas : quels attardés ! quels pauvres d'esprit ! Monsieur a plus d'envergure que tous ces gens-là ! Monsieur ne croit que ce qu'il comprend ! N'est-ce pas de l'outrecuidance ?

« Je ne crois que ce que je comprends. » Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie, enfin, que l'intelligence de Monsieur est la règle unique, la règle absolue, la règle infaillible de la vérité. Ce qu'il comprend, c'est cela qui, par le fait même qu'il le comprend, devient vrai. Ce qu'il ne comprend pas, par le fait même qu'il ne le comprend pas, devient faux, insensé, absurde. Pétrone sous Néron, Lauzun sous Louis XIV, le prince de Galles à notre époque, ont été les arbitres des élégances. Monsieur les laisse bien loin derrière lui : il est l'arbitre de la vérité. N'est-ce pas de l'outrecuidance ?

« Je ne crois que ce que je comprends. » Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que Monsieur, en

dépôt de ses prétentions, ne dispose, comme le reste des vulgaires humains, que d'une raison peu sûre d'elle-même en toute occasion, et spécialement en face des problèmes de l'infini. Monsieur veut mesurer le méridien terrestre avec un décimètre, peser le Mont-Blanc avec un pèse-lettres, et jauger l'Océan avec un compte-gouttes. Monsieur, vraiment, croit en lui-même outre mesure. Monsieur est un outrecuidant. Or, quand on rencontre un quidam de cette espèce, on lève les épaules et on passe !

II

A moins, toutefois, qu'on ne s'amuse à mettre cet esprit, si infatué de son propre mérite, en contradiction avec lui-même ! Et ce n'est pas très difficile !

C'était au temps, déjà lointain, des diligences. Ce jour-là, le P. Lacordaire faisait partie des voyageurs. Il descendit, comme les autres, à un relai, pour déjeuner. Il se met à table avec ses compagnons de route, et bientôt on apporte une omelette dorée, juteuse et appétissante, une de ces omelettes qui ont été cuisinées par des mains expertes sur un feu de sarments, et qui ne ressemblent en rien aux pauvres omelettes desséchées que nous livre la flamme du gaz ou du charbon de terre.

Or, il y avait là un libre-penseur qui crut l'occasion propice pour se tailler un petit succès aux dépens du religieux modeste qui était à ses côtés. Il commence par s'adjuger une part notable de l'omelette, et, en lui passant le plat à peu près nettoyé, lui dit finement : « Moi, Monsieur, je ne crois que ce que je comprends. »

— Ah ! répond Lacordaire. Alors, pouvez-vous m'expliquer comment le feu fait fondre le beurre et durcir les œufs ?

— Ma foi, je n'en sais trop rien, ... fait le libre-penseur qui n'a jamais songé à en chercher si long.

— Moi non plus, ... confesse le P. Lacordaire. Mais, conclut-il, en coulant son regard malicieux sur l'assiette abondamment garnie de son voisin, je vois avec plaisir que cela ne vous empêche pas de croire aux omelettes, ... au contraire !

Vous devinez, Messieurs, de quel côté furent les rieurs.

Le succès du P. Lacordaire est de ceux auxquels tout le monde peut prétendre. Rien de plus facile que de confondre ceux qui disent : « Je ne crois que ce que je comprends ! » puisque nous ne pouvons ni avoir une pensée, ni dire une parole, ni faire un mouvement, sans nous heurter au mystère.

Le mystère est partout. Il s'attache à nos pas comme notre ombre. Il nous enveloppe comme l'air que nous respirons. Il est en nous, comme le sang qui circule dans nos veines. Sa vengeance ironique, quand nous le nions, est que nous ne pouvons même pas le nier sans lui.

A chaque instant, ceux qui disent : « Je ne crois que ce que je comprends ! » se donnent à eux-mêmes le plus complet et le plus cinglant des

démentis. Ils croient aux bons repas, et ils ne comprennent pas comment ils les digèrent. Ils croient à l'argent, et ils ne comprennent pas la formation des minéraux. Ils croient au télégraphe, et ils ne savent pas ce que c'est que l'électricité. Ils croient que la terre tourne, et ils ne comprennent pas comment ils peuvent marcher la tête en bas. Ils croient aux chemins de fer, et ils ne comprennent pas comment les locomotives peuvent avancer sur les rails. Ils croient un tas de choses, et ils ne savent le premier mot de rien. A l'occasion, Messieurs, vous n'oublierez pas de le leur rappeler.

III

La formule que nous réfutons en ce moment n'est pas seulement outrecuidante et fausse ; elle est surtout déprimante, et c'est le reproche le plus grave que nous ayons à lui adresser.

Pascal a dit : « Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point... Le cœur a son ordre ; l'esprit a le sien, qui est par principe et démonstration ; le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant d'ordre les causes de l'amour : cela serait ridicule ¹. »

Voilà en quoi est déprimante la parole dont nous nous occupons : elle méconnaît l'une des sources les plus nobles et les plus fécondes des inspirations humaines : le cœur.

Un autre penseur, Vauvenargues, a dit : « Les grandes pensées viennent du cœur. » On peut ajouter : elles ne viennent que de là. Vouloir ne plus écouter que la raison, c'est vouloir nous découronner nous-mêmes de tout ce qui nous élève et de tout ce qui nous purifie.

En voulez-vous des preuves ?

Tenez, voici un malheureux qui vous tend la main et qui vous dit : « J'ai faim ! » Si vous consultez votre cœur, vous partagerez avec lui votre pain et vous souffrirez de ne pouvoir mieux faire. Si vous ne consultez que votre raison, elle vous dira, avec le poète latin : « C'est mal agir que de donner de quoi manger à un mendiant. Ce que vous lui donnez, vous ne l'avez plus, et ne sert qu'à prolonger sa vie misérable ². » Adieu la charité !

Voici des incurables qui sont un objet d'horreur pour la société dans laquelle ils vivent. Des jeunes filles, riches, belles, fêtées, renoncent à leur liberté, à leurs aises, à leurs biens, à toutes les espérances de bonheur, pour les soigner. C'est le cœur qui leur inspire ce renoncement héroïque. Le feront-elles si elles ne consultent que la raison ? Non, car la raison leur dira : « Folles que vous êtes ! Abandonner votre vie facile et agréable pour vous condamner à une existence dont ne voudraient pas les forçats ! C'est démence pure ! Laissez les incurables se tirer d'affaire comme ils pourront, et restez là où vous êtes ! » Adieu le dévouement !

Voici une barque qui va être engloutie par la

¹ *Pensées*, édit. Havet, xxiv, 5 et vii, 49.

² *Male meretur, qui mendico dat quod edat ;*

Nam et illud quod dat, perit,

Et illi producit vitam ad miseriam.

(*Plaute, Trinum*, act. I).

tempête. Elle fait des signes de détresse. Laissez parler le cœur et, de la rive, les canots de sauvetage s'élanceront pour la tirer du péril. N'écoutez que la raison, et les marins qui sont en sûreté sur le rivage diront : « J'ai femme et enfants ; rien ne me prouve que je ne laisserai pas ma peau dans cette entreprise téméraire. Qu'ils se débrouillent ! Chacun pour soi ! Moi, je ne bouge pas ! » Adieu l'héroïsme !

Voilà où on en arrive, quand on refuse de croire ce qu'on ne comprend pas. On change la vie en une page de grand livre : d'un côté, le doit ; de l'autre, l'avoir. Adieu la charité ! Adieu le dévouement ! Adieu l'héroïsme !

* * *

Louis Veuillot, ayant un jour à discuter une thèse matérialiste, s'indignait contre cette « canaille de doctrine. » Quand je pense à tous les ravages qu'a produits cette parole inepte : « Je ne crois que ce que je comprends ; » quand je songe aux ruines qu'elle a faites dans les âmes ; quand je m'imagine toutes les consciences qu'elle a troublées, je ne puis que m'associer à son indignation, et je repousse du pied cette « canaille de formule. » Ah ! je vous en conjure, n'en soyez jamais les victimes ! Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

2^e Dimanche de Carême

LE DÉLAI DE LA CONVERSION

A l'exemple de N.-S. J.-C., le pécheur est appelé à se transfigurer pendant le Carême. Malheureusement, quand il est plongé dans les affaires ou les plaisirs, il répond à l'invitation de l'Eglise par cet étrange raisonnement : « J'ai le temps de me convertir !... Quand je serai gravement malade, j'appellerai un prêtre. » Un tel langage accuse : 1^o un profond mépris de Dieu, 2^o un manque absolu de prudence, 3^o une faute grave de présomption.

I. — Profond mépris de Dieu

Parler de la sorte c'est en effet :

1^o Placer au dernier rang les droits de Dieu. C'est dire : « Seigneur, je m'occuperai de vous quand je ne pourrai plus m'occuper des créatures. » C'est imiter les païens qui se moquaient de leurs faux dieux en leur faisant hommage de tout ce qu'ils mettaient au rebut.

2^o Insinuer que nous pouvons nous sauver sans la grâce. Ainsi nous semblons compter pour rien la vie et la mort de N.-S. J.-C. : et pourtant quel dogme fondamental que celui de la nécessité de la grâce ! *Sine me nihil potestis facere.* (Jo., xv, 5).

II. — Manque absolu de prudence

Parler de la sorte, c'est en effet disposer de

l'avenir comme s'il nous appartenait. Or savons-nous si nous aurons :

1^o *Le temps de nous convertir ?* Regardons autour de nous : les morts subites et accidentelles sont fréquentes.

2^o *Les forces nécessaires pour nous convertir ?* Notre intelligence peut baisser, notre volonté décroître, notre mémoire s'obscurcir, notre langue se paralyser.

3^o *La pensée même de nous convertir ?* Ceux qui seront à notre chevet, médecins, amis et parents nous berceront peut-être de vains espoirs et nous feront illusion sur notre état.

Quelle imprudence que de courir de pareils risques !

III. — Faute grave de présomption

Parler de la sorte, c'est en effet supposer que Dieu nous doit tout. Or il ne nous doit rien. Qui vous dit qu'à vos derniers moments Dieu vous accordera la grâce :

1^o *D'avoir un prêtre à vos côtés ?* Il est possible qu'on l'envoie chercher, mais il est possible aussi qu'il arrive trop tard ou qu'on l'empêche de remplir son ministère. L'homme propose, Dieu dispose.

2^o *De vous convertir ?* « J'ai lu avec attention toute la suite des Ecritures, dit S. Bernard, et je n'ai trouvé qu'un seul exemple d'un homme converti à l'heure de la mort : celui du bon larron. Il y en a un : ne tombez pas dans le désespoir. Mais il n'y en a qu'un : pécheurs, ne vous abusez pas d'une folle confiance. »

Conclusion

Profitions de ce Carême pour nous convertir et ne repoussons pas les appels de la grâce. *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* (Ps. xciv, 8).

3^e Dimanche de Carême

LA RECHUTE DANS LE PÉCHÉ

Quand le démon rentre dans une âme, nous dit N.-S. J.-C., son état devient plus déplorable qu'auparavant. *Et fluit novissima hominis illius pejora prioribus.* (Luc, xi, 26). Evitons la rechute dans le péché ; et pour cela considérons sa gravité : 1^o en elle-même, 2^o dans ses causes, 3^o dans ses conséquences.

I. — En elle-même

La rechute dans le péché est un outrage direct :

1^o *A la miséricorde de Dieu.* Nous étions pécheurs ; Dieu nous avait pardonné et rendu son amitié. Or, par nos nouvelles fautes, nous ne faisons aucun cas d'un tel bienfait.

2^o *A la patience de Dieu.* Au lieu de remercier notre Père de sa bonté, nous nous servons de sa bonté même pour l'offenser. « Dieu m'a pardonné, il me pardonnera encore ! » Quelle parole insensée ! Quelle provocation !

3° *A la sainteté de Dieu.* Après avoir passé dans le camp de Dieu et dans celui de Satan, nous donnons la préférence à ce dernier. Peut-on commettre péché plus révoltant ?

II. — Dans ses causes

La rechute dans le péché provient :

1° *D'un manque de parole.* En demandant pardon à Dieu, on lui a promis fidélité pour l'avenir ; mais on viole ses promesses avec une facilité déconcertante.

2° *D'un manque de prudence.* On se savait faible et l'on n'a pris aucune précaution pour ne pas retomber dans le péché : *Qui amat periculum, in illo peribit.* (Eccli., III, 27).

3° *D'un manque d'énergie.* On avait pris les plus belles résolutions, mais on a reculé devant l'effort, devant le sacrifice. Et cependant le Christ a dit : « *Quod si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum et projice abs te.* » (Mt., V, 29).

Voilà des causes peu honorables !

III. — Dans ses conséquences

La rechute dans le péché a pour résultat :

1° *De rendre notre conversion plus difficile.* En effet dans l'état de péché : a) notre intelligence s'obscurcit, b) notre volonté s'affaiblit, c) les grâces de Dieu deviennent moins nombreuses et moins efficaces : « *Time, frater, dit S. Bernard, pro accepta gratia, amplius pro amissa, longe plus pro recuperata.* »

2° *De conduire parfois à l'endurcissement.* La première rechute commence l'habitude, la seconde l'enracine ; et c'est ainsi que l'état de péché devient comme une seconde nature. Dieu se détourne alors du pécheur ; et le malheureux tombe dans l'endurcissement et l'impénitence finale.

Conclusion

Recourons à la prière, à la vigilance et à la fréquentation des sacrements : ce sont les remèdes en pareil cas. Et ne nous laissons jamais de combattre. *Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* (Mat., X, 22).

PETIT CARÊME SUR LE DEVOIR¹

I

L'EXISTENCE ET LA NATURE DU DEVOIR

Qui facit voluntatem Patris mei... ipse intrabit in regnum cælorum.
(Mt., VII, 21).

EXORDE. — Le motif principal pour lequel la religion catholique a toujours rencontré tant d'hostilité, ce n'est point parce qu'elle ouvre des horizons sur des mystères inaccessibles à la raison ; ni parce qu'elle

¹ Cette série comprendra six plans de sermons : 1° l'existence et la nature du devoir ; 2° les objets du devoir ; 3° l'éloignement du devoir ; 4° le retour au devoir ; 5° les souffrances dans le devoir ; 6° le couronnement d'une vie de devoir.

exerce son culte par telles ou telles cérémonies ; mais c'est parce qu'elle affirme et rappelle sans cesse à l'homme qu'il a des devoirs, parce qu'elle les lui précise d'autorité et qu'elle lui en impose l'observation comme condition du salut éternel. — Voilà la grande raison. — Or je ne rougis pas de l'Evangile (Rom., I, 16). Je ne veux point vous dissimuler le côté austère de la religion catholique. Et du reste, je vous estime droits et courageux, aimant qu'on ne prenne pas de détours avec vous pour vous dire la vérité, et disposés à l'entendre et à la mettre en pratique malgré les sacrifices nécessaires. Ce sont là des qualités coutumières d'une population laborieuse. — Donc, je prends pour sujet de cette série d'instructions : *le devoir*. (Annoncer les six instructions ci-dessus indiquées, pour qu'on en saisisse l'enchaînement). Aujourd'hui, nous nous plaçons en face du fait même du devoir.

DIVISION. — 1° Existence du devoir. 2° Nature du devoir. — De là nous tirerons quelques conclusions.

I. — Existence du devoir

I. — Nous en trouvons l'affirmation en nous-mêmes, dans notre conscience. — 1° Au fond de notre âme une voix nous dit, *avant l'action* : « *Il faut agir ainsi,* » ou bien : « *Tu peux agir ainsi ;* » ou au contraire : « *Il ne faut pas ;* » — *pendant l'action* : « *Tu dois ou tu peux continuer,* » ou au contraire : « *Arrête, garde-toi de continuer ;* » — *après l'action* : « *Tu as eu raison,* » ou au contraire : « *Tu as eu tort.* » Et cette voix se place au-dessus des questions de plaisir ou d'intérêt ; elle dit : « *C'est bien ou c'est mal.* »

2° Cette voix n'est pas entendue seulement par tels ou tels, mais par tous ; ceux qui prétendent ne pas l'entendre sont contraints de laisser voir souvent par leurs actes qu'ils s'abusent ou qu'ils mentent, ou qu'ils n'ont réussi à ne plus l'entendre qu'en l'étouffant, malgré quoi elle a encore des soubresauts et laisse encore échapper des cris.

3° Elle n'est pas entendue dans un sens par celui-ci, dans un autre par celui-là. Elle présente des diversités sur les applications particulières des principes, mais non pas sur les principes fondamentaux.

4° Elle ne varie pas suivant les lieux et les temps : la conscience de l'homme du Nord est la même que celle de l'homme du Midi, celle de l'homme d'aujourd'hui est la même que celle de l'homme d'autrefois (je dis toujours : sur l'ensemble des principes fondamentaux).

Donc la conscience affirme l'existence objective du devoir.

II. — Quand même la conscience ne serait pas là pour en témoigner, nous serions obligés d'admettre l'existence du devoir comme une nécessité ressortant de l'existence même de l'humanité. — Sans l'idée du devoir, que deviennent l'individu, la famille, la société ?

1° L'individu ? Il est ravalé au rang de l'animal ; il est livré à ses instincts les plus bas, les plus vils, et n'a même pas, pour se retenir contre leurs entraînements, le sentiment de sa dignité personnelle, car ce sentiment supposerait déjà un devoir : celui du respect de soi-même.

2° La famille ? Elle n'existe plus ; elle perd tous les liens qui la constituent. Plus rien ne lie entre eux l'époux et l'épouse, les parents et les enfants. Qu'est-ce en effet que le mariage, sinon un contrat imposant aux époux des obligations mutuelles ? Comment se comprend l'autorité paternelle et maternelle, sinon en supposant que l'enfant a des devoirs envers ses parents ? Que devient l'éducation, si les parents n'ont pas, de leur côté, des devoirs envers leurs enfants ? Sans la notion du devoir, on retombe plus bas encore que le régime de l'union libre, dont les adeptes les plus éhontés admettent que les conséquences créent des obligations solidaires pour l'homme et la femme.

3° Et la société ? Sans l'idée du devoir, elle n'existe plus. — Point de nations, car les nations ne sont possibles qu'avec une autorité constituée, et avec des lois ;

ce qui suppose des devoirs réciproques pour les gouvernants et pour les sujets. — Point de propriété. Où est le droit de propriété, si personne n'a le devoir de respecter ce qu'un autre possède ? — Point de liberté : qu'est-ce que la liberté de chacun, si nul n'a le devoir de s'abstenir d'opprimer celle des autres ? — La société se réduit à une juxtaposition d'individus, exposés à tous les conflits entre eux, sans aucun arbitrage possible. C'est le règne de la force brutale et de la ruse.

Donc, puisque vous sentez la nécessité de la dignité et de la liberté individuelle, la nécessité de la famille, la nécessité de la société, comprenez la nécessité et admettez l'existence du devoir.

III. — Dieu lui-même, d'ailleurs, nous a enseigné l'existence du devoir. D'un bout à l'autre des écrits inspirés qu'il a dictés à des hommes choisis par lui, il nous parle de nos devoirs. C'est par l'imposition d'un devoir à nos premiers parents que commence l'histoire de l'humanité. Ce sont des devoirs que Dieu traça à son peuple par Moïse. Ce sont des devoirs que les prophètes rappelaient. Ce sont des devoirs que N.-S. J.-C. promulguait et que les Apôtres prêchaient. Toute la Bible pourrait être appelée : le Livre du devoir.

Reconnaissons donc que le devoir est la grande règle qui régit toutes les créatures intelligentes. Et demandons-nous maintenant quelle est sa nature.

II. — Nature du devoir

I. — Est-il le résultat d'un ensemble de conventions entre les hommes ? Certains se l'imaginent, et ne donnent pas d'autres raisons de la moralité des actes que : « Cela se fait, » ou : « Cela ne se fait pas ; » « C'est reçu, » ou « Ce n'est pas reçu. » — Mais pareille théorie est insoutenable :

1^o Les conventions ne peuvent porter que sur des choses purement extérieures et extérieurement constatables. Or la conscience nous dit que, même dans le secret, nous avons des devoirs. Elle nous félicite ou nous blâme de pensées, de désirs, de projets absolument intimes.

2^o Les conventions ? Mais les hommes peuvent se dispenser mutuellement des choses convenues. Alors, de même qu'on s'invite les uns les autres « sans cérémonie, » qu'on autorise ses hôtes à faire « comme chez eux » (c.-à-d. qu'on les dispense des formalités de convention), on pourrait s'autoriser réciproquement à blasphémer, à s'enivrer, à se livrer à la débauche ? Or vous savez bien que la conscience reproche de pareils actes, même quand ils sont faits avec le consentement de tous les témoins ou intéressés.

3^o Les conventions ? Mais si elles étaient la règle de la morale, vous seriez amenés à louer, comme faisant son devoir, le conspirateur qui, par suite d'un pacte fait avec la société secrète à laquelle il appartient, se livrerait à un vol ou à un assassinat.

II. — Le devoir est-il le résultat des lois humaines ? — Mais 1^o les lois humaines ne sont compétentes que sur des actes purement extérieurs, et encore seulement sur ceux qui intéressent directement ou indirectement le bien général. — Et puis 2^o la loi humaine n'a aucune valeur obligatoire par elle-même. En vertu de quoi la volonté d'un homme ou d'une majorité peut-elle m'obliger en conscience, si elle ne puise pas son autorité dans une volonté supérieure ?

III. — Le devoir est-il donc le résultat des lois de la raison ? — Mais la raison constate ce qui est et ne fait pas qu'une chose soit. Quand elle affirme une chose, elle doit dire pourquoi ; elle n'est pas elle-même le pourquoi de ce qui existe. La prétendue morale indépendante ne tient pas debout, parce qu'elle n'a aucun fondement.

IV. — Il ne reste qu'une seule solution : le devoir, c'est la volonté de Dieu. C'est Dieu qui a créé tous les êtres et leur a donné à chacun leur nature et leurs lois ; c'est lui qui, étant l'Être suprême, est le commencement et la fin de toutes ses créatures. Etant essentiellement bon, il veut le bien de chacune d'elles,

il veut que chacune atteigne sa fin dernière ; et c'est pour cela qu'il impose à chaque être libre ce que celui-ci doit faire pour l'atteindre, et lui interdit ce qui l'en détournerait. — Et aucune autre autorité n'existe sur la terre, que celles qui découlent de lui. *Non est potestas nisi a Deo.* (Rom., xii, 1).

Conclusions

1^o Puisque le devoir existe, il faut l'accepter, non pas en passant, mais toujours ; non pas en certaines choses de notre choix, mais en tout.

2^o Puisqu'il prend sa source en Dieu, il ne faut pas le subir comme un mal inévitable, en maugréant, mais nous y soumettre avec respect et amour ; il faut, de plus, le regarder comme une chose sacrée et mettre la religion à la base de notre fidélité au devoir.

PÉRORAISON. — L'exclamation du P. Captier, supérieur du Collège des Dominicains d'Arcueil, au moment où il fallait, à lui et aux autres otages, ses compagnons, subir la mort de la part des Communards : « *Allons ! mes amis, pour le bon Dieu !* » — C'est l'exclamation de tout chrétien véritable devant un devoir qui coûte : « *Pour le bon Dieu !* »

II

LES OBJETS DU DEVOIR

Diliges Dominum Deum tuum... et proximum tuum sicut teipsum.
(Mt., xxii, 37, 39).

EXORDE. — Nous avons des devoirs ; c'est ce qui ressort de notre précédent entretien. Mais quels sont-ils ? — Je ne veux pas vous en faire ici une énumération. Je veux seulement vous en tracer les grandes lignes, en vous montrant qu'ils se rapportent à trois objets : Dieu, nous-mêmes et notre prochain, et en vous donnant quelques explications sur ces trois catégories de devoirs, de manière à rendre votre obéissance plus éclairée et plus cordiale.

I. — Nos devoirs envers Dieu

1^o Que nous ayons des devoirs envers Dieu, c'est une vérité qui découle immédiatement de ce que nous avons dit de la nature du devoir. Puisque tout devoir puise, en dernière analyse, sa source dans la volonté de Dieu, et que toute autorité humaine tire son origine et sa valeur de l'autorité de Dieu, il s'ensuit que tout devoir revient finalement à un devoir envers Dieu.

2^o Mais quels sont nos devoirs directs envers lui ? — Il y en a trois d'absolument fondamentaux : croire en lui, espérer en lui, l'aimer (pratique des trois vertus dites théologiques : foi, espérance et charité). Et à ces trois devoirs s'en rattache immédiatement un quatrième : c'est de lui rendre un culte (pratique de la vertu de religion). — Croire en lui et en sa parole, parce qu'il est la vérité même. Espérer en lui et en ses promesses, parce qu'il est infiniment bon, infiniment juste et infiniment puissant. L'aimer pour lui-même et par-dessus tout, parce qu'il est le bien suprême. Lui rendre un culte, et non pas un culte quelconque, mais le culte de l'adoration par lequel nous le reconnaissons comme le souverain Maître et le souverain Seigneur de toutes choses, et par lequel nous lui adressons, comme tel, nos hommages, nos remerciements, nos satisfactions et nos prières.

3^o Mais, dit-on parfois, Dieu est si au-dessus de nous que ces hommages lui sont indifférents ; ils ne peuvent pas l'atteindre. — Erreur complète : Dieu, étant l'Infini, est présent partout, autour de nous et en nous ; il voit tout, il entend tout ; il est, de tous les êtres, celui avec lequel chacun de nous est le plus immédiatement en rapport.

Mais, ajoute-t-on, qu'est-ce que nos prières changeront à ses décisions, fixées d'avance de toute éternité ? — Mauvais raisonnement. Précisément parce qu'il sait

tout et voit tout, Dieu a prévu nos prières et a pris ses décisions en conséquence de ce qu'il savait que nous lui demanderions.

Du reste, lui-même nous l'a révélé : il veut, il attend de nous des hommages d'adoration, de louanges, d'actions de grâces, de réparation ; il veut, il attend de nous des prières, et il a fait, avec insistance, les promesses les plus formelles à la bonne prière. (Rappeler quelques-unes des paroles de N.-S. J.-C. sur ce sujet.) — Et puis, ce n'est pas seulement en notre nom que nous prions Dieu, c'est au nom de son divin Fils. Ce n'est point sur nos propres mérites que nous nous appuyons, c'est sur les mérites de Jésus-Christ.

4^e Où en sommes-nous de nos devoirs envers Dieu ? Notre foi serait-elle endormie, oubliée, altérée ? Notre espérance et notre confiance ne seraient-elles plus, en notre âme, qu'un écho affaibli ? Notre cœur se serait-il fermé à son amour et se serait-il laissé accaparer par notre égoïsme et par nos passions ? Lui rendons-nous au moins le minimum de culte qu'il exige de nous : prière, messe dominicale, confession annuelle, communion pascale ?

II. — Nos devoirs envers nous-mêmes

Comment ? des devoirs envers nous-mêmes ? Ne sommes-nous pas nos maîtres ? — Nous sommes nos maîtres, en ce sens que nous sommes libres et que nul ne peut violenter notre liberté. Nous sommes encore nos maîtres en ce sens que nul de nos semblables, si élevé soit-il en dignité et en puissance, ne pourra jamais nous posséder comme on possède une chose ou un animal, parce que nous avons une âme immortelle qui échappe essentiellement à toute autre appartenance que celle de Dieu. Mais nous sommes la propriété de Dieu. Tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, c'est Dieu qui nous l'a donné, et en nous le donnant il n'a pas pu s'en dessaisir lui-même, parce qu'il est, par sa propre essence, le souverain Maître et la fin dernière de tout. — Par conséquent, même dans ce qui ne se rapporte qu'à nous, nous ne sommes pas en droit de nous comporter suivant notre caprice et notre fantaisie. Nous sommes tenus de respecter en nous-mêmes les dons de Dieu et la destinée qu'il nous a assignée.

Respect de notre vie. Nous n'avons pas le droit d'y mettre fin par le suicide ; nous ne pouvons ni détruire ce don de Dieu, ni abrégier de notre propre autorité les délais que Dieu nous laisse pour réparer notre passé et mériter notre salut éternel. — Nous n'avons pas le droit non plus d'exposer notre vie sans raison grave, comme par bravade, par vanité, ni de l'empoisonner lentement par des abus, comme la gourmandise, l'alcoolisme, l'inconduite.

Respect de nos facultés. Nous n'avons pas le droit de les user inutilement à des choses futiles, ni de les faire ou laisser s'étioler par l'inertie, la paresse ou les excès.

Respect de notre dignité personnelle, c.-à-d. de ce qu'il y a en nous de noble, de grand et de pur ; nous n'avons pas le droit de nous abaisser à des turpitudes, quand même ce serait dans le secret de notre vie intime, ou dans le secret plus impénétrable encore de nos sentiments et de nos pensées.

III. — Nos devoirs envers notre prochain

Nous ne sommes pas des êtres isolés. Dieu nous a créés pour vivre en société. D'où solidarité. Elle entraîne deux catégories de devoirs : devoirs de justice et devoirs de charité.

Les devoirs de justice sont ceux qui correspondent, chez notre prochain, à des droits stricts. Le prochain a droit à sa vie, à sa santé, à ses biens, au fruit de son travail, à sa réputation, à sa liberté, aux moyens de faire son salut. Ces droits, nous devons les respecter chez lui, comme nous tenons à ce qu'il les respecte chez nous.

Les devoirs de charité sont ceux qui ne corres-

pondent pas à des droits stricts et exigibles par les intéressés, mais qui n'en sont pas moins obligatoires, car, s'ils ne nous lient pas envers le prochain en tant qu'il est notre égal, ils nous lient envers lui en tant qu'il est une créature de Dieu, faite par lui à son image et à sa ressemblance, rachetée par N.-S. J.-C., et destinée par lui au ciel.

Charité ! voilà un mot que nos modernes philanthropes veulent écarter, sous prétexte que la charité est humiliante pour ceux qui en sont l'objet. Ils représentent la charité que prêche le christianisme comme une hautaine et dédaigneuse condescendance. Or il n'est pas besoin d'être plus avancé que le petit enfant qui va au catéchisme, pour savoir que la charité chrétienne est incomparablement plus vaste en son objet et plus humble, aimable et encourageante en sa forme que tout ce que la raison humaine a jamais inventé pour secourir et soulager ceux qui souffrent ou qui sont dans le besoin. Elle comprend tout ce qu'il y a de beau, de noble, de grand et de désintéressé en fait d'amour et de dévouement pour nos frères, même pour nos ennemis.

PÉRORAISON. — Devoirs envers Dieu, devoirs envers nous-mêmes, devoirs envers notre prochain : il vous semble peut-être que notre fardeau est bien complexe et bien surchargé. Mais rassurez-vous. Vous avez remarqué que quand on porte un fardeau dans l'eau, il diminue de poids dans des proportions considérables, et que ce qui eût été impossible à porter hors de ce milieu, y devient d'un maniement étonnamment facile. Or nous nageons dans les eaux d'un grand fleuve, dont les eaux nous portent et diminuent aussi le poids de tous nos fardeaux : ce fleuve, c'est la grâce de Dieu. *Omnia possum in eo qui me confortat.* (Philip., iv, 13). Portons avec confiance nos fardeaux dans ces eaux de la grâce. Nous arriverons au port qui est notre but : le ciel.

PLANS DE SERMONS POUR LE CARÊME

II

Deuxième Dimanche

ÉCOUTER JÉSUS-CHRIST

Ipsium audite.

(Mt., xvii, 5).

La scène de la Transfiguration... Aussi, je comprends le cri d'enthousiasme de S. Pierre : « Il fait bon pour nous d'être ici ! » Et je ne m'étonne pas de retrouver en lui ce même enthousiasme, lorsque, je ne sais combien d'années plus tard, il écrit de Rome aux premiers fidèles : « Ce n'est point en suivant d'ingénieuses fictions que nous vous prêchons l'avènement et la divinité de J.-C. C'est après avoir vu de nos propres yeux sa grandeur et sa majesté ; car il a reçu, devant nous, de Dieu le Père un merveilleux témoignage d'honneur et de gloire, lorsque, de cette nuée lumineuse où Dieu se manifestait si magnifiquement, descendit une voix qui disait : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Écoutez-le.* Et cette voix, nous l'avons entendue nous-même, quand nous étions avec lui sur la sainte montagne. » (II Petr., i, 16 et s.).

« *Ipsium audite.* » Nous allons méditer cette parole. Écouter J.-C., c'est croire en sa parole et observer ses commandements. Aussi bien est-ce la double condition à laquelle est attaché notre salut éternel.

I. — Croire en sa parole

I. — Par cela seul que J.-C. est le Fils de Dieu, sa parole est divine ; donc, elle est infallible ; donc elle est vraie ; donc nous devons y croire.

Voilà pourquoi N.-S., qui n'est autre chose que le Verbe incarné, c'est-à-dire la parole même de Dieu incarnée, a pu dire de lui-même : « Je suis la Vérité. *Ego sum veritas.* » (Jo., xiv, 6). Voilà pourquoi il a pu dire : « Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de Celui qui m'a envoyé. *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me.* » (Jo., vii, 16). Voilà pourquoi, faisant allusion à cette mission divine, il a pu dire : « Je suis venu en ce monde pour y rendre témoignage à la vérité. *Ad hoc veni in mundum ut testimonium perhibeam veritati.* » (Jo., xviii, 37). Et comme la vérité est la lumière des intelligences, il a pu dire encore : « C'est moi qui suis la lumière du monde, *Ego sum lux mundi.* Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière qui donne la vie. » (Jo., viii, 12).

Et comme nous n'avons pas le droit de fermer nos yeux à la lumière divine, ni notre cœur à la vérité, ni notre âme à la vie, J.-C. a pu et dû dire à ses apôtres, au moment où il les envoyait porter au monde sa parole, c'est-à-dire sa lumière, sa vérité et la vie : « Celui qui croira sera sauvé, celui qui refusera de croire sera condamné. *Qui crediderit, salvus erit; qui vero non crediderit, condemnabitur.* » (Mc., xvi, 16).

II. — D'où vient donc, cependant, que tant d'esprits ne croient pas, refusent de croire à la parole de Jésus-Christ ? Écoutez encore N.-S., c'est lui qui va nous donner la clef du mystère de l'incrédulité : « La lumière, dit-il, est venue en ce monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises. *Erant enim eorum mala opera.* » (Jo., iii, 19).

Eh bien ! oui, il y a deux principes mauvais qui empêchent ou qui détruisent la foi dans certaines âmes : c'est l'orgueil et la volupté.

1° Je dis en premier lieu l'orgueil : parce que l'orgueil qui s'adore lui-même, ne croit naturellement qu'à lui-même.

L'orgueil being en principe la souveraineté de la raison humaine, et il refuse à la raison divine le droit d'intervenir pour la compléter par la révélation, en ajoutant à ses connaissances dans l'ordre naturel d'autres connaissances dans l'ordre surnaturel, qu'elle ne saurait atteindre et découvrir par ses propres forces. C'est insensé, mais cela est ainsi. On écarte Dieu comme « inconnaissable. » — Ainsi donc les tenants de l'orgueil ne croient ni à J.-C. ni à sa parole révélatrice, et en eux les premiers se réalise le verdict du divin Maître : « La lumière est venue en ce monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière. »

2° Nous allons le voir encore se réaliser dans les adeptes de la volupté. De même que l'orgueil engendre le rationalisme, c'est-à-dire la religion de la raison pure, de même la volupté enfante le sensualisme, c'est-à-dire la religion des sens, de ceux *quorum Deus venter est*, dit le grand Apôtre. (Phil., iii, 19).

Que faut-il entendre en effet par cette religion des sens ? Il faut entendre ce que vous avez souvent lu ou entendu, à savoir, que notre nature n'ayant subi aucune déchéance originelle, tout en elle est bon : ses aspirations, si déliantes qu'elles soient ; ses instincts, si grossiers qu'ils se révèlent ; ses passions, si brutales qu'elles se manifestent. Tout cela est bon, tout cela est légitime, tout cela peut donc et doit donc être satisfait. Il faut vivre sa vie, il n'y a pas d'autre morale que la jouissance, et l'assouvissement de ces besoins impérieux et inhérents à notre nature, libre et maîtresse d'elle-même.

Oui, voilà ce qui se dit dans certaines conversations, ce qui se lit dans certains livres, ce qui s'enseigne dans certaines chaires. Eh bien ! je vous le demande, les adeptes de ce sensualisme peuvent-ils admettre la parole de J.-C. et y croire ? « Bienheureux les pauvres... Bienheureux ceux qui souffrent... Bienheureux ceux qui pleurent... Bienheureux ceux qui ont le cœur pur... » Mais non : « Bienheureux ceux

qui jouissent et qui s'amusent ! » Voilà leur seule religion.

Et alors, comme pour les rationalistes, J.-C. n'est plus pour les sensualistes qu'un rêveur ridicule, un contradicteur incommode, un tyran insupportable. Et ils l'écartent de leur pensée et de leur vie. Et en eux comme dans les autres se réalise la parole du divin Maître : « La lumière est venue en ce monde, etc. »

II. — Observer ses commandements

I. — Un jour, N.-S. a dit à ses apôtres, rassemblés autour de lui : « Si vous m'aimez, observez mes commandements. » (Jo., xiv, 15). Et de même qu'en les envoyant évangéliser le monde il leur dit : « Allez, enseignez ma doctrine à toutes les nations, *docete omnes gentes,* » de même il leur recommande de faire observer ses préceptes : « *docentes eos servare omnia quaecumque mandavi vobis.* » (Mt., xxviii, 19-20). La foi en sa parole ne suffit donc pas ; il y faut joindre l'observation de ses commandements.

Aussi en a-t-il fait la condition expresse du salut. Un jeune homme l'aborde et lui demande : « Maître, que faut-il que je fasse pour mériter la vie éternelle ? — Si vis ad vitam ingredi, serva mandata. » (Mt., xix, 17). Et, dans une autre circonstance, il précise davantage encore : « Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum celorum ; sed qui facit voluntatem Patris mei. » (Mt., vii, 21). La volonté de son Père qui l'a envoyé, qui lui a donné sa mission, par conséquent sa volonté à lui aussi.

II. — Et comme il a laissé son Eglise pour le remplacer sur la terre, il a soin de nous prévenir que comme il est le dépositaire de l'autorité de son Père, de même l'Eglise est dépositaire de sa propre autorité, et qu'il faudra obéir à l'Eglise comme à lui-même : « Qui vos audit, me audit ; et qui vos spernit, me spernit. Qui autem me spernit, spernit eum qui misit me. » (Luc, x, 16).

Aussi ne devons-nous pas chercher les commandements de J.-C. autre part que dans ceux de l'Eglise ; c'est tout un.

Ceux-là n'écoutent donc pas J.-C. qui n'écoutent pas l'Eglise et qui n'observent pas ses commandements. Ils ne sont pas chrétiens. — Non, ils ne sont pas chrétiens, ceux qui n'assistent pas au saint Sacrifice de la messe les dimanches et fêtes commandées, parce que c'est J.-C. qui nous dit par la voix de l'Eglise :

Les dimanches messe entendras
Et les fêtes pareillement.

Et ce n'est pas pour que nous y demeurions étrangers qu'il a institué le sacrifice de la messe, pour continuer et renouveler le sacrifice de la croix, où il s'est immolé pour nous. — Non, ils ne sont pas chrétiens, ceux qui laissent de côté le 3^e et le 4^e commandement de l'Eglise :

Tous tes péchés confesseras...
Ton Créateur tu recevras...

et qui ne reçoivent ni le sacrement de Pénitence, ni le sacrement d'Eucharistie. Et ce n'est pas pour que nous nous abstenions et de la confession et de la communion, que J.-C. a dit à ses apôtres : « Les péchés seront remis... » (Jo. xx, 23), et : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme... » (Jo., vi, 54). — Non, ils ne sont pas chrétiens, ceux qui ne tiennent aucun compte des lois pénitentielles de l'Eglise, et qui violent, sans respect et sans motifs, et le précepte de l'abstinence et celui du jeûne, prescrits à certains jours. Ils oublient que N.-S. J.-C. a dit : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez » (Luc, xiii, 5), et que l'Eglise, qui veut nous sauver, a mis cependant dans sa loi une réserve et une modération étonnantes.

III. — Oh ! m. b. ch. fr., ne nous faisons pas l'illusion de croire, comme tant d'autres, hélas ! que l'honnêteté naturelle suffit, et que « Notre Père qui est aux cieux » se contente d'être « le Dieu des bonnes gens. »

Non, non, s'il ne s'était agi que de cela, il n'eût pas envoyé son Fils sur la terre. Ce Fils de Dieu ne se

serait pas incarné et fait homme pour mourir sur une croix ; il n'eût établi ni son Eglise, ni son sacerdoce, ni ses sacrements ; il nous eût laissés vivre et mourir comme des païens, et nous serions sinon sans Dieu, du moins sans Christ sur la terre.

Mais non, Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique : « *Sic Deus dilexit mundum...* » (Jo., III, 16). Et ce Fils unique de Dieu, lui-même a tant aimé le monde qu'il n'a pas hésité, et à se faire homme comme nous, et à mourir pour nous, et à demeurer avec nous, et à s'unir à nous, et à nous faire vivre de sa propre vie.

Et nous, nous aurions le triste courage de mépriser son amour, et de lui dire : « Quoi donc, Seigneur, vous voulez faire de nous des chrétiens, c.-à-d. nous rendre participants non seulement de votre nature humaine transfigurée, mais de votre nature divine elle-même, *divine consortes naturæ* (II Petr., I, 4) ; vous voulez, par une élévation au-dessus de notre nature, nous faire monter dans un ordre supérieur et surnaturel ; vous voulez, après nous avoir ainsi perfectionnés sur la terre, nous introduire après notre mort dans les joies éternelles de la vision intuitive de Dieu et de la béatitude céleste : — Non, Seigneur, gardez pour vous vos dons surnaturels, nous n'en avons que faire, notre nature nous suffit ! Gardez pour vous le ciel, la terre nous rassasie ! » Oh ! quelle ignominie si tel était notre langage ! Et pourtant, c'est celui que tiennent tous ceux qui ne veulent ni croire en J.-C. ni observer ses commandements. Ils repoussent la lumière, ils n'écourent pas le Fils de Dieu !

C'était le jour où N.-S. venait de promettre la Sainte Eucharistie, c.-à-d. sa présence réelle, son union avec chacun de nous, son immolation quotidienne... La foule s'était éloignée petit à petit ; les disciples étaient restés seuls... « *Numquid et vos vultis abire ?* — Nous, Seigneur, vous abandonnez ? Et à quel autre irions-nous donc ? *Verba vitæ æternæ habes...* Et nous savons, nous, que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » (Jo., VI, 68 et s.).

Eh bien ! m. f., ce soir, à tous, Dieu le Père dit : « *Hic est Filius meus dilectus... ipsum audite. Croyez en lui et obéissez-lui !* » Et combien se retirent et refusent !... Vous, vous voici seuls avec J.-C., et ce bon Maître vous demande : « *Numquid et vos vultis abire ?* » Ah ! dites-lui comme S. Pierre : « Vous abandonner ? Non, non ! *Bonum est nos hic esse... Nos scimus quia tu es Christus Filius Dei... Verba vitæ æternæ habes.* »

CAUSERIES A DES JEUNES

V

« ICI, ON RIGOLLE »

Mes chers amis,

Si nous avions le temps de nous amuser, je vous proposerais une devinette ; je mettrais au concours ceci : me dire la réflexion faite hier par un d'entre vous qui voulait, dans une discussion avec ses amis de l'atelier, justifier sa présence au Patro... Ne cherchez pas ! Je vous la dis. La scène se passait dans la rue, contre le mur de mon jardin. J'achevais mon chapelet en me promenant. Deux jeunes gens allaient, se rapprochant de moi. La discussion était vive et les voix assez animées pour que je les puisse reconnaître. J'entendis monologuer un jeune homme étranger au Patro : il n'en disait pas de bien, il s'en faut. L'autre se tai-

sait ; je trouvais le temps long qu'il ne répondit pas. Enfin il hasarda, assez timidement du reste, ces pauvres mots : « Tu sais, on y rigolle bien, au Patro »... Vous n'avez jamais ressenti sans doute les secousses d'un lointain tremblement de terre ? J'ai eu l'occasion, moi, de vivre une fois ces secondes déconcertantes. Eh bien ! hier, j'eus la même impression. « On rigolle bien, au Patro », voilà le laisser-passer aujourd'hui nécessaire ! voilà le chic du chic ! voilà l'estampille indispensable ! Il faut une plaque aux bicyclettes ; aux œuvres, pour qu'elles aient droit de vie parmi la jeunesse, il faut l'étiquette : « Ici, on rigolle ».

Ce n'est pas spécial, du reste, à nos œuvres catholiques. Quel que soit l'initiateur d'un groupement de jeunesse, quel que soit le but qu'affiche le groupement en formation, de quelque nature que soient les avantages qu'ils en peuvent retirer, les jeunes gens de notre pays et de notre époque se préoccupent tout d'abord, avant de s'y affilier, de savoir si l'on pourra y « rigoller ».

L'atmosphère d'austérité et de pénitence dans laquelle la liturgie catholique nous invite pour le moment à vivre me semble convenable à la discussion d'une pareille mentalité. Nous entrons en Carême ; c'est un temps de pénitence. L'esprit de l'Eglise semble en opposition avec celui que traduit la réflexion que je vous ai citée. Qui des deux a raison ? L'Eglise ? ou les jeunes français qui veulent « rigoller » ?

I

Il faut d'abord s'entendre sur cette expression, si couramment employée. D'origine allemande, ce mot populaire, — on dit aujourd'hui : d'argot, — signifie : se divertir, faire une petite débauche. Vous devinez que ce mot perd son sens normal s'il s'agit d'autre chose que d'un divertissement tout à fait exceptionnel. C'est le cas, hélas ! Rigoller apparaît à certains le tout de la vie, le but rêvé, la raison d'être seule légitime de tout effort, la seule récompense convenable des sacrifices consentis.

Vous ferez faire à un jeune homme des kilomètres et des kilomètres, si vous lui dites seulement : « On rigollera ». Vous le feriez se risquer dans n'importe quel milieu, si inconvenant qu'il soit quelquefois, en lui annonçant qu'il pourra s'y « offrir une rigollade ». Pour « rigoller », on fera les pires sottises. C'est pour « rigoller » que les petits tirent les sonnettes le soir, c'est pour « rigoller » qu'ils appréhendent les passants ou insultent les pauvres et les infirmes... Oh ! ils méritent à peine une observation : ils « rigollaient ». N'est-ce pas là une excuse universelle ? Les revues à deux sous dans lesquelles beaucoup trop de jeunes gens cherchent leur direction morale, ne légitiment-elles pas tout, même le meurtre et l'assassinat, par « la rigollade » ?

A la bonne heure les gens « rigollos » ! Toute cette bande de demi-fous et de cyniques qui se mettent systématiquement en marge de la vie ordinaire, se piquent de faire toujours autrement.

que les autres, visent au burlesque et cherchent à ébahir, voilà les rois du jour ! Des sur-hommes, ces gens-là : ils font « rigoller ».

Car c'est bien là le sens qu'on a donné à ce mot. « Rigoller », c'est vivre en dehors des règles, en faire à sa guise, s'abandonner à toutes les excen- tricités et à toutes les imaginations les plus extra- vagantes, et cela... avec un perpétuel sourire, en se moquant de tout.

Il y a, certainement, dans le rêve que provoque cette hantise, une abdication du « moi » déconcertante. On se demande s'il y reste quelque chose d'humain, de volontaire ; c'est la négation même de la personnalité, et sa destruction, dans une espèce de féerie aux contours indécis, aux jouis- sances imprévues et insaisissables à l'esprit. « Ri- goller », le mot seul est un narcotique puissant qui endort une foule de jeunes gens de notre épo- que et paralyse leurs énergies. Le réveil peut être pénible ; ils aspirent à de nouvelles intoxications : c'est si bon, « rigoller » !

Et cette maladie, épidémique, s'est à ce point développée, elle a énervé à ce point les résistances de la race qu'on la voudrait aujourd'hui considérer comme une preuve de vitalité, qu'on réproche tout ce qui s'y oppose comme quelque chose d'inhumain et de régressif. On en est arrivé là que le progrès n'est pas s'il n'apporte avec lui des éléments de cette jouissance malade.

J'ai dit que telle était la pensée d'une importante fraction de la jeunesse moderne, et — très mal- heureusement — cette mentalité se répand, même dans les meilleurs milieux.

II

Vous soupçonnez certainement, mes chers amis, la genèse de cette épidémie. La négation et l'oubli d'un Dieu qui voit tout, qui juge tout, qui récom- pense et punit tout ; le scepticisme éhonté touchant le rôle de l'homme sur la terre et sa destinée éter- nelle ; le doute généralisé sur les conceptions chré- tiennes de l'existence humaine : voilà le venin. Il s'est infiltré par tous les véhicules de la pensée. Après avoir diminué les tempéraments et refroidi les cœurs, il a excité l'imagination et les sens. A ceux-ci il a demandé une agitation fausse et vaine qui simule la vraie vie... et l'on « rigolle ».

Pauvres pantins ! Ils s'ébattent, ils gigotent, ils piaillent, au frémissement d'un nerf. Leur volonté n'existe plus, ou du moins ne commande plus ; ils sont des jouets, jouets d'un mot, jouets d'un air, jouets d'un souffle, fétus de paille qui tourbillon- nent inconscients et stupides.

Où sont les jeunes hommes que la pensée catho- lique anime ? Les yeux grands ouverts sur la vie dans laquelle ils vont entrer, fouillant dans cette mêlée effroyable où ils vont descendre pour y choisir leur place de combat, haletants d'émotion et le cœur chaud, ambitieux de victoires et de pro- grès, vivants, alertes, bouillonnants d'espoirs, qu'ils sont beaux ! A la lumière de Vérité se proje- tant sur le terrain qu'ils inspectent ils reconnais-

sent les obstacles, mesurent les difficultés, calcu- lent les attaques, prévoient les dangers, supputent la violence des chocs, mais qu'importe ? Il faut aller là... et de l'autre côté de ce champ de bataille, c'est la frontière, c'est la victoire, c'est le salut, c'est Dieu.

Pour l'atteindre, ils comprennent qu'il ne sera pas trop de toute leur volonté, de toute leur éner- gie. Arrière tout ce qui pourrait les distraire, les retarder ! Ils ne pensent pas, eux, qu'ils sont « ar- rivés » ici-bas, et que le repos commence ; ils savent que l'heure est au combat, au combat acharné ; ils ne s'abandonnent pas ; ils ceignent leurs reins, ils se préparent, ils vivent, en « hommes ».

Sages. Sensés. Réalistes.

Ils n'ont pas noyé leurs regards dans un nuage de fumée, étourdi leurs oreilles dans la cacophonie d'un chambard imbécile, alanguï leur volonté dans un lamentable farniente. Ils ont vu. Ils ont prévu. Ils sont prêts. Leur foi les a tenus éveillés, atten- tifs, confiants, virils.

Tristes ? Moroses ? Pas du tout. Souriants, joyeux au contraire, épanouis au souffle d'en haut qui fouettait leurs mâles visages et affermissait leur poitrine pour la dure traversée.

III

Quels beaux lutteurs pour le pays ! Quelles valeurs, ces Jeunes !

La France est en reconstruction. Il faut pour la relever de ses ruines des architectes et des ouvriers actifs. Ils sont là. Un million cinq cent mille de leurs frères sont couchés là-bas au long de la fron- tière. Ils sont morts pour protéger le pays, la mai- son. Leur sang fume encore sur les champs de bataille ; les familles encore sont en deuil et les mamans tirent à leurs mains une multitude d'or- phelins. Une large plaie reste béante au sein de la Patrie.

Eux, les rescapés de l'horrible hécatombe, eux qui étaient trop jeunes pour faire la Guerre, eux veulent assurer la Paix. Il faut travailler pour cela, travailler beaucoup, travailler double, pour soi et pour ceux qui ne sont pas revenus. Ils sont disposés à cet effort national.

Il leur apparaît que ce n'est pas le moment de « rigoller ».

Ils ont entendu l'appel *in extremis* de leurs camarades, de leurs frères ; ils ont frémì à cette « dernière volonté » des victimes ; elle leur est sacrée : « Que notre sang ne coule pas en vain ! Que nos morts soient fécondes ! »... et, pour qu'elles le soient, ils veulent que leurs vies, à eux, soient productives.

Le temps passe vite ; les jours ne reviennent pas ; il n'y en a point à perdre ; à l'ouvrage !

Beaux, grands, superbes, ils vont, dans l'austé- rité d'une vie qui s'impose rude et difficile, au devoir.

Vers ceux qui s'amuse et veulent « rigoller », ils jettent un regard de pitié, pas de reproche. Ils

ne peuvent pas croire qu'un jeune français, devant la détresse du pays, s'oublie volontairement à la « vague de paresse et de folie ». Ils attendent un sursaut de cœur et d'amour, toujours possible chez nous.

Mes amis, au Patronage, on ne « rigolle » pas. On se distrait quand il faut, comme il faut, car il faut se distraire quelquefois. Mais au Patronage on travaille surtout ; on se prépare.

Pour l'œuvre superbe qui requiert de mâles énergies et de vigoureux tempéraments, une éducation, une formation sérieuse, austère, sont de rigueur.

N'attendez pas de moi que je sois pour vous un pitre ou un bateleur. Prêtre et Français, j'ai le devoir de faire de vous des « hommes ».

On ne le devient pas en « rigollant ».

MOIS DE MARIE DES PAROISSES

VIII^e Jour

MARIE REINE DES APÔTRES

Mes frères,

Les litanies de la Sainte Vierge, après le titre de Reine des Anges, lui donnent celui de Reine des Apôtres. Elle le mérite éminemment, car elle contribua avec eux, même plus qu'eux, à l'établissement de la divine religion apportée aux hommes par son Fils, N.-S. Jésus-Christ.

C'est ce que je désire vous exposer dans cette instruction, en ajoutant ce que vous devez faire vous-mêmes, pour participer aux mérites de Marie et à ceux des Apôtres.

I

Reine des Apôtres, Marie l'est véritablement, parce qu'elle a été leur directrice pendant leurs missions évangéliques, et a coopéré ainsi à la formation de l'Eglise naissante.

Après que le Sauveur fut remonté au ciel dans sa glorieuse Ascension, les douze Apôtres se tinrent réunis au cénacle, attendant la venue du Saint-Esprit. Marie était avec eux. Elle joignait ses prières aux leurs ; elle les instruisait des détails de la vie de son divin Fils qu'elle seule connaissait. Arrive le jour de la Pentecôte. Une pieuse tradition, transmise par les écrivains religieux et consacrée par l'art, nous représente l'Esprit-Saint descendant d'abord, comme un globe de feu, sur la tête de Marie, puis se distribuant en langues enflammées sur chacun des disciples. Ses dons furent donc d'abord remis à Marie, et c'est d'elle qu'ils reçurent la part qui leur était destinée.

Instruits et remplis d'une force surnaturelle, les Apôtres s'élancent à travers le monde païen pour détruire ses erreurs séculaires, corriger ses mœurs dépravées, par la prédication de l'Evangile.

Marie ne pouvait pas les accompagner dans leurs

courses lointaines. Mais elle n'en eut pas moins une large part dans leur ministère et dans le succès qui le couronna.

Elle resta à Jérusalem, puis à Ephèse, dans la compagnie de S. Jean, le disciple bien-aimé que Jésus-Christ lui avait donné pour fils. Elle habita avec lui environ vingt-cinq ans, jusqu'à ce qu'elle-même monta au ciel, en sa triomphale Assomption. Durant ces longues années, sa vie fut toute remplie par la prière, par les saints exemples et les sages conseils qu'elle donna pour la direction des premiers chrétiens.

Comme un autre Moïse sur la montagne, Marie ne cessait pas d'élever ses mains vers Dieu afin d'obtenir le salut des pécheurs. Elle concourait ainsi efficacement à la conversion du monde païen, plus encore que ne le firent les Apôtres par la sainteté de leur vie et la force de leur prédication ; car sa prière, adressée à Jésus-Christ par celle qui était sa mère, avait une puissance à laquelle il ne savait rien refuser.

A ses prières, Marie joignait l'exemple de ses sublimes vertus. Elles étaient un évangile vivant, la copie fidèle des perfections de son Fils ; elle montrait en action la doctrine que prêchaient les Apôtres. Tous ceux qui l'entouraient n'avaient qu'à porter leurs regards sur sa vie. Ils y voyaient une telle pureté, une telle charité dans ses paroles, une si parfaite observation des lois divines, qu'ils se sentaient attirés d'une manière irrésistible à embrasser la religion apportée au monde par le Fils de cette femme admirable.

Que vous dirai-je encore, mes frères ? Avec la bonne odeur de ses vertus Marie donnait aux Apôtres la lumière de ses instructions et la sagesse de ses conseils. Ceux-ci revenaient près d'elle à divers intervalles. Ils s'entretenaient avec elle, et trouvaient dans sa conversation d'utiles enseignements, qui les éclairaient dans leurs embarras, les ranimaient dans leurs découragements, les consolait dans leurs peines, réchauffaient leur zèle pour le salut des âmes, et les encourageaient au martyre.

Marie était ainsi l'oracle de l'Eglise naissante, le guide et le flambeau des pasteurs et des fidèles.

Si donc elle vécut encore longtemps sur la terre, après que Jésus-Christ fut retourné au ciel, c'est qu'il voulait donner aux hommes une mère pour les élever par ses prières, un modèle pour les former par l'exemple de ses vertus, une maîtresse pour les instruire et les protéger. C'est qu'il voulait placer à la tête de ses Apôtres une Reine dont l'autorité douce et puissante rendrait plus facile leur œuvre rédemptrice.

Quand la mission de Marie fut accomplie, et qu'arriva pour elle le moment heureux d'aller au ciel prendre la place destinée à ses mérites, les Apôtres, miraculeusement avertis, accoururent à Jérusalem. Ils recueillirent ses dernières paroles, reçurent sa suprême bénédiction, et rendirent de dignes honneurs à Celle qu'ils proclamèrent leur Reine, à Marie reine des Apôtres.

II

Il ne suffit pas, mes frères, d'admirer le zèle si empressé de la Mère de Dieu pour collaborer avec les disciples de son Fils à la conversion des âmes. Il faut, en la prenant pour modèle, s'animer d'une sainte émulation pour concourir à la grande œuvre de la sanctification de vos semblables.

Sans être apôtre par état, chaque chrétien a un genre d'apostolat à exercer. C'est dans le milieu où vous vivez, auprès des personnes qui vous entourent, dans votre compagnie habituelle, et jusque dans votre famille. Il y a là beaucoup de gens qui n'ont de chrétien que le nom, ignorent les vérités essentielles de notre sainte religion, et n'en observent point les préceptes.

Vous devez travailler à leur salut, et vous le pouvez, si vous en avez la bonne volonté.

Dieu le commande. Il veut que chacun de vous, dans la mesure de son pouvoir, s'efforce de sauver l'âme de son prochain. C'est pour elle qu'il a envoyé sur la terre son Verbe fait homme, qui au terme de sa carrière mortelle, suspendu sur une croix, a poussé le cri suppliant : « Mon Père, pardonnez-leur ! » C'est pour les sauver qu'il a fondé cette Eglise universelle, dont la mission est de réunir tous les hommes au sein d'une même foi et d'une même espérance pour les conduire au sein d'un même bonheur.

Vous vous croiriez coupables, si voyant un homme grièvement blessé, baigné dans son sang, vous ne vous empressiez pas de lui porter secours. Mais il y a autour de vous des âmes nombreuses, blessées par le péché, en grand danger de périr pour l'éternité. Pouvez-vous envisager leur malheur spirituel sans être émus au plus intime de votre être ? Pouvez-vous ne rien tenter pour les sauver ?

Dieu le veut ; Dieu vous le commande ; et si vous ne le faites pas, vous encourez la plus grave responsabilité. Sauver une âme, l'arracher au démon et à l'enfer, n'est-ce pas l'acte du plus parfait dévouement ? C'est, dit S. Denis, de toutes les œuvres la plus divine.

Pour atteindre un si noble but, vous avez plusieurs moyens aussi faciles qu'efficaces. — La parole d'abord, qui instruit et persuade. En fait de religion, vous en savez plus que les gens du monde qu'on voit si rarement entrer dans une église. Dites-leur à l'occasion ce qu'ils ignorent. Votre esprit éclairé par la grâce vous suggérera d'utiles conseils. Le chrétien vraiment zélé presse, sollicite, conjure ; et, comme il y met autant de patience que de charité, le plus souvent il gagne les volontés les plus rebelles. — Puis le bon exemple. Il est une leçon muette, mais dont l'effet ne se perd jamais. Il est d'autant plus persuasif qu'en rappelant un devoir, il en aplanit les difficultés, sans froisser l'amour-propre. Des exemples donc ; point de mauvais ; toujours des bons ; car si les paroles émeuvent, les exemples entraînent. — Enfin, mes frères, la prière fervente et souvent

renouvelée. Dieu l'exauce toujours quand nous la lui adressons pour nous ; mais si un motif de charité nous fait la lui offrir pour d'autres, soyez assurés que vous ne saurez alors manquer d'être exaucés. Sauvez donc par vos prières tant de gens que vous aimez ; priez tous ; priez pour ceux qui ne veulent pas prier ; priez pour ceux qui ne savent pas prier ; et croyez bien que l'enfant de vos prières et de vos larmes ne périra pas.

Avant de monter au ciel, Jésus-Christ dit à ses Apôtres réunis autour de lui : « Allez, enseignez les nations ; gagnez-les à ma religion ; sauvez tant d'âmes qui périssent. »

Il me semble, mes frères, entendre la même voix s'adressant à vous. Elle dit encore : O vous qui vivez parmi les gens du monde irréguliers ou indifférents ; vous que Dieu a instruits, levez-vous, nouveaux apôtres, et allez vers eux. Gagnez-les par la parole pieuse et discrète, par l'exemple toujours charitable, par la prière qu'inspirent la pitié et l'amour. Vous toucherez ces âmes, vous les persuaderez, et vous les sauverez.

Marie, Reine des Apôtres, Marie, dont le cœur était enflammé d'un si beau zèle, Marie vous demande instamment de ramener à son Fils ces âmes, pour lesquelles il est mort. Ecoutez-la ; sauvez-les. En récompense elle-même vous donnera la certitude de votre propre salut. Ainsi soit-il.

IX^e Jour

MARIE VIERGE FIDÈLE

Mes frères,

Parmi les vertus qui honorent le plus l'humanité, une se place au premier rang : c'est la fidélité. La fidélité est la vertu du serviteur qui, non seulement obéit à son maître, mais encore ne néglige rien de ce qui peut lui être agréable, prévient ses désirs, et remplit les devoirs de son service avec un dévouement inlassable.

Marie fut toujours fidèle à Dieu, *Virgo fidelis*. C'est là sa grande gloire et la source de tous ses mérites. Jeune enfant, plus tard mère de Dieu, et enfin veuve vénérable, chargée d'années, à Nazareth, à Jérusalem comme à Ephèse, elle fut toujours la « Vierge fidèle. »

Aujourd'hui, mes frères, je veux méditer avec vous sur cette fidélité de Marie envers son Dieu, heureux si je puis vous apprendre, par un si bel exemple, quelle doit être la vôtre.

I

Marie fut par excellence la Vierge fidèle, dès ses premières années et dans sa jeunesse. A l'âge où l'intelligence ne fait que commencer à s'ouvrir chez les autres enfants, où ils ne pensent à rien, si ce n'est à leurs jeux, Marie vient se présenter à Dieu dans son temple, à peine âgée de trois ans. Elle se donne à lui pour le servir à ses autels, avec

tout ce qu'elle a de charmes et de grâces, avec tout ce qu'elle peut espérer de paix et de bonheur.

Cette tendre fleur est à peine éclosée, et déjà elle embaume le sanctuaire de l'odeur du parfum de ses vertus. Voyez quelle fut la vie de cette bénie jeune fille, et jugez s'il est possible d'unir une innocence plus pure à une plus parfaite fidélité.

Elle mêle sa voix aux chœurs des lévites, et chante les louanges du Seigneur. Elle assiste aux cérémonies du culte judaïque ; elle unit ses prières à celles des ministres sacrés. Quand d'autres temps l'appellent à d'autres occupations, elle étudie les saintes Ecritures, ou travaille de ses mains aux ornements sacerdotaux.

Ainsi s'écoule la jeunesse de Marie ; elle trouve ses délices à être fidèle dans une existence où d'autres peut-être n'auraient vu que tristesse et ennui.

Beau modèle, mes frères, pour des chrétiens à qui Dieu demande de lui être fidèles dès les premières et plus précieuses années de leur courte vie. Donnez-lui votre jeunesse. Le Seigneur est surtout désireux de ces âmes pures encore dans tout l'éclat de leur innocence baptismale. C'est à elles qu'il adresse ce touchant appel, dans les saints Livres : « Mon fils, donne-moi ton cœur. »

Comment pourrez-vous le faire ? Ce sera en conservant dans votre esprit la pensée habituelle de Dieu ; en gardant en votre cœur ce sentiment d'amour, grâce auquel vous éviterez tout mal qui l'offense et pratiquerez tout bien qui le charme ; ce sera enfin en lui offrant chaque jour vos études et vos travaux. Ainsi vous aurez une jeunesse vertueuse, présage de toute une vie plus vertueuse encore, comme on voit un arbre porter à l'automne un beau fruit qu'avait annoncé une belle fleur au printemps.

Ainsi fit Marie, la Vierge fidèle, *Virgo fidelis*.

II

La fidélité de la Mère de Dieu dans sa jeunesse, ne fut que le prélude de celle qu'elle montra quand elle fut parvenue à la maturité de sa vie, et appelée au glorieux privilège de la maternité divine.

Au sortir du temple, elle fut unie à Joseph, homme juste, digne par ses vertus de devenir le gardien de sa virginité et le protecteur de Jésus-Enfant. Elle vécut dans l'humble demeure de Nazareth comme elle avait vécu au temple, fidèle à Dieu en tout, fidèle à tous ses devoirs.

Quand l'archange Gabriel lui demanda, de la part de Dieu, de devenir la mère de son Fils, elle hésita un instant, car elle avait fait vœu de rester vierge. Mais Dieu a parlé ; dans ce conflit de la virginité et de la fidélité, celle-ci l'emporte ; et le Très-Haut, qui ne veut pas se laisser vaincre en générosité par son humble servante, lui conserve les mérites de la virginité en lui faisant acquérir les privilèges de la maternité divine.

Sa vie dès lors fut toute consacrée à ce Fils, dont la naissance avait été remplie de telles merveilles. A Bethléem, dans le dénuement de l'étable ; en

Egypte, parmi les rigueurs de l'exil ; au temple, où elle le retrouve après l'avoir cherché trois jours, le cœur brisé d'une si cruelle angoisse ; pendant les prédications évangéliques, aux jours douloureux de la passion, à l'heure de l'horrible crucifiement, elle fut toujours la même, la Vierge fidèle, *Virgo fidelis*.

O dévouement admirable ! O parfait abandon de soi-même à la volonté divine ! La comprenez-vous, mes frères, cette fidélité sans laquelle il n'y a pas de vertu véritable ? Car il ne sert à rien de s'offrir si on ne se donne tout entier ; il ne sert à rien de se donner, si on ne s'immole. Votre fidélité doit aller jusque-là, si vous ne voulez pas qu'elle devienne la pire des infidélités.

Il arrive souvent que dans les années de la maturité de l'âge, on oublie ses devoirs envers Dieu. Les occupations plus nombreuses, les soucis de l'existence, les charges de la famille, les maladies, les souffrances inévitables font manquer à la fidélité qu'on lui doit.

Souvenez-vous-en, mes frères : par-dessus vos obligations, si graves qu'elles soient, il y a celle, plus grave que toutes, de servir Dieu fidèlement. Quand même il vous en coûterait, ne vous laissez pas aller au découragement, triste précurseur du désespoir.

Pensez à Marie, fidèle à Nazareth, jusqu'à sacrifier sa virginité, fidèle au pied de la croix, jusqu'à sacrifier son Fils qu'elle a tant aimé, *Virgo fidelis*.

III

Quand les années se sont amassées sur notre tête, les forces diminuent, le cœur se refroidit, et l'activité se trouve moins vive. L'homme, ami du repos, surtout dans sa vieillesse, abandonne peu à peu les œuvres qui ont rempli sa vie.

Il n'en fut pas ainsi de Marie. Lorsque Jésus remonta au ciel, en son Ascension, sa Mère désirait ardemment l'accompagner, pour ne pas en être séparée, et partager sa glorieuse félicité. Mais Dieu en avait décidé autrement ; il voulait qu'elle demeurât longtemps encore sur la terre, pour être le conseil des apôtres et l'édification des nouveaux chrétiens.

Marie accepta cette mission ; et là, comme toujours, se montra la Vierge fidèle, fidèle à assister les apôtres, fidèle à sanctifier les disciples du Christ par ses exemples, fidèle à prier pour l'extension du règne de Dieu, fidèle durant les froides années de la vieillesse, jusqu'à la mort, *Virgo fidelis*.

Enfin arriva le jour désiré où elle quitta la terre pour entrer dans la joie des cieux. Elle mourut, non de la mort triste et douloureuse que subit le reste des enfants d'Adam ; elle mourut de l'ardeur de son amour pour Dieu et son Fils Jésus.

Vous en comprendrez facilement la raison.

Vous le savez, mes frères : la mort, avec toutes ses horreurs, est le châtiment du péché, qui seul en est la cause et l'artisan. Or Marie n'a jamais péché. Une mort semblable à la nôtre aurait été

une punition qu'elle n'a pas méritée. Aussi, elle ne meurt que parce qu'elle aime. L'amour le plus ardent qui fut jamais consume les liens de son humanité. Cette mort fait le commencement de son bonheur et la première récompense de sa fidélité.

Oh ! combien, mes frères, devons-nous désirer une pareille fin ! Nous la trouverons, si nous le voulons, dans la fidélité d'un cœur étroitement uni à Dieu. La mort, malgré ses terreurs, n'aura rien qui puisse nous effrayer, si nous pensons à lui dans ce moment, si nous lui offrons nos maux en expiation de nos péchés, et si nous nous recommandons à lui dans une prière pleine de confiance. Voilà ce qui mettra dans notre dernière heure une douceur surnaturelle, un mérite digne des célestes récompenses et la consolation des espérances immortelles.

N.-S. Jésus-Christ lui-même, lisons-nous dans le saint Evangile, fit un jour le plus bel éloge de la fidélité. Parlant du serviteur entièrement dévoué à son maître qui le va récompenser au ciel : « Viens, lui dit-il, bon et fidèle serviteur ; parce que ta fidélité a été plus parfaite que celle de tes compagnons, je te donnerai une place supérieure à tous ; entre dans la joie de ton Seigneur. »

Puissiez-vous, mes frères, mériter un pareil éloge. Imitiez la fidélité du bon serviteur, celle surtout de Marie, dans votre jeunesse, dans la maturité de vos ans, dans les derniers jours de votre vie mortelle. Lorsque vous serez arrivés au terme de votre carrière, vous mériterez d'entendre retentir sur votre âme ces consolantes paroles : Bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXII

LES RAISONS D'OBSERVER LA LOI CHRÉTIENNE

4^o La vie chrétienne, témoignage d'amour

Si diligitis me, mandata mea servate.

Si vous m'aimez, gardez mes commandements.

(Jo., XIV, 15).

Nous l'avons dit dès nos premiers entretiens : les raisons pour lesquelles nous devons mener la vie chrétienne, entendue dans ce qu'elle a d'obligatoire, sont variées et nombreuses.

La première relève de la conscience ; c'est une raison de devoir. Elle résulte de ce fait que Dieu, en vertu de sa souveraineté sur nous, nous oblige à vivre conformément aux règles tracées dans l'Evangile. — La seconde tient à l'excellence de la vie chrétienne. Cette vie mérite au plus haut point d'être vécue. — D'autres se tirent de nos intérêts

personnels. Il entre, en effet, dans nos intérêts, pour le temps et pour l'éternité, d'obéir aux lois divines. Nous y refuser serait nous rendre coupables de péché, encourir la colère céleste, mériter des châtements sans fin et auprès desquels toutes les peines d'ici-bas ne sont rien. Au contraire, nous y soumettre, c'est aller à la gloire et au bonheur, pour la vie présente et pour la vie future.

A toutes ces raisons, j'en ajouterai aujourd'hui une autre. Ce ne sera plus une raison de devoir ou d'intérêt ; ce sera une raison de cœur. Notre-Seigneur nous l'a indiquée quand il nous a demandé, au nom de notre amour pour lui, de nous montrer fidèles à ses lois : « *Si vous m'aimez, gardez mes commandements !* »

Je voudrais : — *d'une part*, établir que, pour témoigner à Dieu notre amour, le meilleur moyen est d'observer ses lois ; — et *d'autre part*, expliquer ce que la fidélité aux prescriptions de la vie chrétienne gagne à devenir ainsi le témoignage de notre amour pour Dieu.

I

L'homme doit-il aimer Dieu ? — Celui qui, en posant cette question, entendrait exprimer un doute, commettrait une sorte de blasphème. L'obligation d'aimer Dieu est une des lois primordiales de l'être humain. Tout homme qui vient au monde, l'apporte écrite, avec la notion même de Dieu et la certitude de son existence, à l'endroit le plus intime de sa conscience. Elle constitue le premier article de ce que nous appelons *la loi naturelle*.

J'aurai plus tard l'occasion d'exposer les motifs pour lesquels nous devons aimer Dieu ; mais le raisonnement que j'ai à faire en ce moment m'oblige à en dire quelque chose ici.

Oui, nous devons aimer Dieu ; car il l'a mérité par son amour pour nous. « *Il aime tout ce qui est,* » dit l'Ecriture (Sag., XI, 23) ; mais il nous a aimés, nous en particulier, et nous a comblés de bienfaits. Il nous a donné tout ce que nous avons, et même tout ce que nous sommes : notre âme avec ses facultés, notre corps avec ses organes, tous les biens de la nature et tous ceux de la grâce. Quand nous sommes tombés dans la déchéance, il nous a relevés. Par son ordre, son propre Fils est descendu sur cette terre, s'est fait homme comme nous, a expié nos fautes dans d'effroyables supplices, est mort sur une croix pour nous réconcilier avec son Père, a créé des institutions merveilleuses qui, à travers les siècles et les espaces, nous apportent les faveurs divines les plus précieuses et les plus fécondes.

Oui, nous devons aimer Dieu ; car il est, par lui-même, infiniment aimable. Toute perfection est une amabilité. Or Dieu possède toutes les perfections, et chacune dans une mesure qui ne connaît pas de limites. Il est donc, en raison même de son excellence personnelle, infiniment digne d'être aimé.

Oui, encore, nous devons aimer Dieu ; car il veut être aimé de nous. Les grands de ce monde

affectent souvent d'être indifférents à l'amour des petits. Dieu n'a point cet orgueil. Malgré notre néant, il tient à notre amour. Il a usé de ses droits souverains sur nous pour l'exiger. Et quand on demandera au Christ : « *Quel est le plus grand des commandements ?* » il répondra : « *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu ! C'est là le premier et le plus grand des préceptes !* » (Mt., xxii, 36-38).

Nous devons donc aimer Dieu : c'est l'évidence même.

Mais, comment l'aimerons-nous ? En d'autres termes, comment se manifestera notre amour et quels témoignages donnera-t-il de lui-même ?

Quand l'être aimant est supérieur à l'être aimé, il a le droit de l'aimer comme il l'entend et de lui montrer son amour par les œuvres de son choix. Ainsi, par exemple, les pères aiment leurs fils comme il leur plaît et font pour eux, sous l'impulsion de cet amour, ce qui leur semble bon. L'enfant méconnaîtrait sa subordination et sortirait de son rang, s'il prétendait imposer à son père telle ou telle façon de l'aimer ou recevoir de lui telle ou telle marque d'amour.

Il en va tout autrement, lorsque l'être aimant est inférieur à l'être aimé. Il appartient alors à celui-ci de dire comment il veut être aimé et quels témoignages d'amour il aura pour agréables. S'il le fait, l'être aimant a le devoir de se conformer à ces indications. Il ne peut plus aimer à sa propre manière. Ainsi, pour continuer l'exemple donné tout à l'heure, l'enfant est tenu d'obéir aux désirs de son père et de sa mère jusque dans les manifestations de sa piété filiale.

Dieu est notre premier père et notre souverain maître ; il a donc le droit de nous dire comment il faut l'aimer, de donner des lois à notre amour pour lui, de fixer les œuvres par lesquelles cet amour devra s'affirmer. Or, il l'a fait dans la parole que j'ai rappelée au début même de cet entretien : « *Si vous m'aimez, gardez mes commandements !* » C'était dire aussi : M'aimer autrement qu'en observant mes commandements, serait m'aimer autrement que je ne veux être aimé ; tout autre témoignage d'amour, s'il ne se joint pas à l'observation de mes commandements, sera incapable d'y suppléer, et, s'il vous sert de prétexte pour me refuser le témoignage d'amour que je demande, je le tiendrai pour néant.

Et de quels commandements parle ici Notre-Seigneur ? — Il le dit bien clairement : « *Gardez mes commandements !* » Ce sont donc *ses* commandements, les siens, entendez-vous ? dont il veut que nous les gardions pour lui montrer notre amour. En d'autres termes, c'est son Evangile, puisque l'Evangile contient ses commandements. Ce n'est donc plus la loi de Moïse qu'il faut observer quand on l'aime ; c'est la loi de Jésus-Christ ; ou ce n'est la loi de Moïse que dans celles de ses parties que l'Evangile a confirmées et renouvelées. Pour tout dire d'un mot, c'est la loi chrétienne. Ainsi, la parole du Sauveur équivaut à celle-ci : « *Si vous*

m'aimez, menez une vie chrétienne ! » La fidélité au Décalogue en fait certainement partie ; mais ce n'est plus en raison de sa promulgation par Moïse, c'est parce que Jésus-Christ l'a imposé de nouveau et lui a prêté l'appui de sa souveraine autorité.

Recueillez cette vérité au passage, je vous en prie, et comprenez-la une bonne fois, vous à qui la vie chrétienne semble si coûteuse et la morale évangélique si difficile à pratiquer. Vous cherchez partout une manière d'aimer Dieu compatible avec vos instincts, indulgente à vos passions, et qui ne vous oblige point à vous corriger de vos défaillances. Il n'en existe aucune. Je suis loin de dire que vos pieuses observances, vos bonnes œuvres, tous ces moyens que vous employez d'être ou de paraître amis de Dieu sont dépourvus de toute valeur. Ils peuvent attirer sur vous la grâce d'aimer réellement un jour Celui que vous voulez aimer. Il s'en souviendra, je l'espère et je le lui demande, au jour de ses miséricordes. Pourtant, ce ne sont point là les marques d'amour qu'il attend et exige de vous. Et, si vous voulez bien lui prêter une oreille attentive, vous l'entendrez souvent vous redire, au fond du cœur, la parole à laquelle vous refusez d'obéir : « *Si vous m'aimez, montrez-le moi en gardant mes commandements !* »

Ses exigences à cet égard s'expliquent aisément. A vrai dire, il lui est impossible de ne les point avoir.

D'abord, les commandements obligent sous peine de péché. Quiconque les enfreint offense Dieu. Quand cette offense est grave, elle constitue un acte positif d'hostilité et fait de celui qui la commet un ennemi déclaré de Dieu. Si cet homme veut aimer Dieu et rester dans son amitié, il n'a qu'un moyen : éviter l'offense, et, pour cela, observer les préceptes. Jésus-Christ devait nécessairement dire : « *Si vous m'aimez, gardez mes commandements,* » parce que ne pas les garder, du moins en matière importante, empêche de l'aimer et constitue une faute incompatible avec son amour.

Autre réflexion. — Parmi tous les éléments dont se compose notre religion, l'observation de la loi occupe une place considérable et vraiment prépondérante. Elle n'est pas, comme tant d'autres observances, un moyen ; elle est un but. Les croyances y conduisent, en établissant les principes dont découle son caractère obligatoire. La prière et les sacrements la rendent possible, en obtenant et en donnant aux âmes la force nécessaire pour y être fidèles. C'est à elle surtout que l'Evangile s'efforce de nous amener. Comme elle est la condition nécessaire du salut éternel, on peut dire que Jésus-Christ a fait pour l'assurer tout ce qu'il a fait pour nous sauver. Dans ces conditions, quand il voulut demander à ses amis ce qu'il désirait davantage recevoir d'eux, il se sentit contraint de leur dire : « *Gardez mes commandements !* » C'est ce à quoi il tenait le plus ; c'est ce pour quoi il avait le plus travaillé ; c'est ce

vers quoi il avait tout orienté dans la religion qui porte son nom.

Ainsi reste-t-il démontré que, si les hommes sont tenus d'aimer Dieu et de l'aimer comme il veut être aimé, ils doivent lui montrer leur amour par l'observation de ses préceptes, c'est-à-dire en menant la vie chrétienne. Ne nous contentons pas de vivre chrétiennement par devoir et par intérêt ; vivons chrétiennement dans un sentiment d'amour.

II

Il n'est pas indifférent à la vie chrétienne de devenir, conformément à la parole du Sauveur, un témoignage de notre amour pour lui. En se faisant acte d'amour, elle se transforme et prend une valeur morale nouvelle tellement grande que je ne puis me dispenser d'en dire ici quelques mots.

N'avez-vous jamais lu ou entendu aucun blâme à l'adresse des fidèles qui observent l'Évangile pour s'assurer le bénéfice de ses promesses, ou même pour satisfaire à la loi divine ? Moi, je l'ai souvent rencontré, ce blâme, sur les lèvres et sous la plume de nos ennemis. Ils affectent de ne voir, dans les motifs que je viens de rappeler, que des considérations d'ordre inférieur. Faire le bien pour mériter des récompenses, n'est-ce pas se rechercher soi-même ? Il n'y a là rien de désintéressé. Faire le bien parce que Dieu l'exige, n'est-ce pas céder à une sorte de contrainte ? Il n'y a là rien de spontané. Aussi tiennent-ils l'immense majorité des chrétiens pour des âmes vulgaires, dont la vie, fût-elle irréprochable, n'obéit qu'à des inspirations vénales ou serviles, et dont les vertus, fussent-elles exemptes d'alliage, sont des vertus de lucre ou de commande.

Ce mépris et ces reproches n'ont aucune raison d'être. Ils prennent leur origine dans un pharisaïsme éhonté. Je voudrais bien savoir avec quelle spontanéité les hommes qui parlent comme je viens de le rappeler pratiquent les vertus prescrites, et s'ils se montrent toujours indifférents à leurs propres intérêts...

L'amour de soi, je l'avoue, n'est pas le sentiment le plus élevé que puisse concevoir le cœur humain. Pourtant, il est parfaitement légitime. Aucun n'est plus naturel. Je dois aimer mon prochain ; c'est vrai. Mais, qui m'est plus prochain que moi-même ? Aussi Dieu lui-même n'a-t-il rien trouvé, pour exprimer combien je dois l'aimer, de plus juste que de me dire : « *Tu l'aimeras comme toi-même !* » Il n'a pas dit si et combien je devais m'aimer. Il savait bien que l'amour de moi-même jaillirait de mes entrailles le jour où ma conscience s'éveillerait ; et il estimait cet amour fondé en raison et bien placé, puisqu'il lui empruntait la règle de l'amour d'autrui.

L'amour de soi, c'est encore vrai, peut d'engendrer ou se porter à des excès. Quand il sortira de la juste mesure, ou aspirera à des biens ou à des jouissances qu'on ne peut désirer sans crime, vous aurez raison de le flétrir ; mais, tant qu'il restera

dans les limites fixées par la loi morale, tant qu'il n'aspirera qu'aux biens pour lesquels Dieu a créé les hommes, il remplira le rôle en vue duquel le Créateur nous l'a donné et ne méritera que des louanges. — D'ailleurs, la religion ne nous fait-elle pas une obligation de la crainte et de l'espérance ? Ne leur a-t-elle pas fait place parmi les vertus au moyen desquelles nous nous unissons à Dieu ? Est-il, dans les Livres saints, une page où ne se lise, soit leur éloge, soit une exhortation à les cultiver ? Non ! Ce ne sera jamais humiliant, mais ce sera toujours glorieux, de redouter et de fuir les hontes du péché, les tortures du remords, les terreurs et les flétrissures des jugements divins, les supplices du purgatoire et de l'enfer, comme aussi d'apprécier et de poursuivre les saintes joies de l'innocence, les ennoblissements de la vertu, les éternelles et sublimes félicités du paradis.

Il faut en dire autant de l'accusation portée contre ceux qui mènent la vie chrétienne pour obéir aux prescriptions divines. On prétend qu'ils cèdent à une contrainte. Une contrainte qui s'impose uniquement à la conscience n'en est pas une. Ne laisse-t-elle pas la faculté, et, par suite, la liberté de la révolte ? Si la raison de devoir était une raison dépourvue de valeur morale, pourquoi traiterait-on comme on le fait l'homme de devoir ? Loin de le mépriser, on l'entoure de respect. Partout où il passe, son inflexible fidélité à faire ce qu'il doit lui attire l'estime et la confiance de tous. L'Écriture a bien exprimé la commune pensée des humains à son égard, quand elle l'a proclamé digne d'une gloire éternelle précisément parce que, « *pouvant violer la loi, il l'observe, et pouvant commettre le péché, il ne le commet pas.* » (Eccli., xxxi, 40).

Pour mériter les reproches auxquels je viens de répondre, il faudrait qu'un chrétien, par un acte positif, limite, quand il fait le bien, ses intentions à ses intérêts personnels, ou à l'accomplissement servile de la loi, et écarte de son esprit toute vue d'ordre plus élevé. Sa vie alors deviendrait, je l'accorde, un véritable servage. Il se réduirait lui-même à la condition de l'esclave le plus vil, parce qu'il en prendrait la mentalité. Mais où trouver le vrai fidèle qui aurait seulement la pensée de descendre si bas ?

Nous aurons d'autant moins cette pensée, nous, que nous mènerons désormais la vie chrétienne par un sentiment d'amour de Dieu. Ce ne sera plus seulement pour faire notre salut ou accomplir une obligation ; ce sera aussi pour montrer à Dieu combien nous l'aimons. Nous garderons toujours, cela va de soi, le désir du salut et le souci du devoir : ils répondent, comme je l'ai fait remarquer, aux exigences de notre nature, aux impulsions de notre conscience, aux prescriptions divines elles-mêmes. Mais la raison d'amour divin, en venant s'y joindre, les élèvera au niveau de ses propres grandeurs. Elle leur apportera la perfection des vertus désintéressées, la perfection des

vertus spontanément choisies et librement pratiquées, la perfection des vertus dans lesquelles, à l'effort de la volonté, se joint le don du cœur.

Voilà comment la vie chrétienne s'ennoblit quand, obéissant à l'invitation du Sauveur, elle s'offre à lui en témoignage d'amour. Elle emprunte à cette offrande une beauté morale incomparable.

D'autant plus que cette pensée d'amour divin, une fois adoptée, s'insinue, pour ainsi dire, dans les différentes parties de l'âme, informe toutes ses facultés, inspire et gouverne toutes ses intentions. Alors, l'âme ne fait plus rien que ce ne soit par amour de Dieu, autant et plus que par recherche de son bonheur ou par obligation de conscience. Si elle évite le péché, c'est surtout pour ne pas offenser Celui qu'elle aime. Si elle évite de se damner, c'est surtout pour n'être pas séparée de Lui dans l'éternité. Si elle prie ou pratique la vertu, c'est surtout avec le désir de Lui plaire. Si elle désire le ciel et travaille à s'en rendre digne, c'est surtout parce qu'au ciel, elle pourra l'aimer et le glorifier mieux encore qu'on ne le fait ici-bas. Dieu devient ainsi le but suprême de ses actions, la raison d'être et l'objet de sa vie. Et, comme Dieu est la personnification la plus parfaite du vrai, du beau et du bien, cette vie de chrétien est une vie entièrement vouée au culte du bien, du beau et du vrai, envisagés dans leur expression la plus accomplie. L'être humain ne saurait s'élever plus haut.

Enfin, cette manière de mettre du cœur dans la pratique du christianisme en aplanit largement les difficultés. L'homme épris de Dieu ne connaît plus guère les hésitations de la tiédeur, ni la langueur des fatigues spirituelles, ni la peur des efforts, ni la séduction des tentations elles-mêmes. Il a du courage, de l'élan, de l'enthousiasme. L'entrain que lui donne son amour ne recule devant aucun sacrifice. C'est dire que toutes les vertus lui deviennent faciles. Et quand elles lui demandent du travail, ce travail même lui est agréable. « L'amour, dit S. Augustin, supprime la peine, ou, s'il ne la supprime pas, il la fait aimer ¹. »

Baruch avait rappelé aux Israélites les lois divines. « Voilà, leur disait-il, le livre qui les contient ! » Et il ajoutait : « Que nous sommes heureux, nous, enfants d'Israël, de connaître ce qui plaît à Dieu ! » (iv, 4-4).

En terminant cet entretien, je fais mienne, ô mon Dieu, cette réflexion du Prophète. Je veux vous aimer, et je vous aime. Je vous aime pour vos bienfaits et parce que vous m'avez aimé. Je vous aime pour vous-même et à cause de vos amabilités infinies. Je vous aime parce que vous voulez bien me demander mon amour. Si, vous aimant, je ne savais pas comment vous voulez être aimé, cette

ignorance me serait souverainement douloureuse.

Je me demanderais sans cesse : Quelles pensées faut-il prendre pour montrer mon amour à Celui que j'aime ? quelles paroles dire ? quelles œuvres accomplir ? J'irais ça et là, au gré de mes rêveries. Je passerais d'une manière d'aimer à une autre, sans peut-être découvrir celle que vous avez pour agréable. Je vous remercie sincèrement de me l'avoir fait connaître. Par là, vous m'avez épargné les angoisses et les écarts d'un cœur qui ne sait comment s'y prendre pour démontrer son amour.

Je vous rends grâce aussi, ô mon Dieu, de ce que vous voulez bien me demander, en témoignage de mon amour pour vous, de pratiquer la vie chrétienne. Vivre chrétiennement, c'était déjà le moyen de m'aimer moi-même comme je dois m'aimer ; c'est maintenant le moyen de vous aimer comme vous voulez être aimé. Ainsi, mon amour pour vous et mon amour pour moi s'accordent ensemble pour me commander de vous servir et de me sauver. Soyez éternellement béni de vous intéresser si paternellement à mes destinées et de mettre, pour ainsi dire, votre félicité dans la mienne ! Mais avec quelle énergie et quelle bonne volonté je pratiquerai désormais ces vertus qui font à la fois votre bonheur et le mien ! J'y apporterai tout mon cœur, je vous le promets ; et cela me sera facile parce qu'elles me serviront à réaliser mes deux volontés les plus intimes et les plus chères : faire mon salut et vous montrer mon amour ! Ainsi soit-il !

En vente à nos bureaux

Parue en avril 1914, la 4^e édition de : Explication populaire et pratique du sens littéral des Evangiles des Dimanches, par M. l'abbé Chaumet. Un beau vol. in-12 de 515 p., avec le portrait de l'auteur, 3 francs net, franco 3 f. 50, Etranger 3 f. 75.

Chanoine ROLLAND, *La Reine du Paradis, ou le Mystère de la T. S. Vierge exposé au point de vue historique, liturgique, dogmatique et moral, en 123 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation. — 7^e édition, revue et augmentée. — Deux forts vol. in-12 de xix-588 et 711 p. — Prix : 7 fr. ; franco 7 fr. 80 ; Etranger, 8 fr. 40.*

IMPRIMATUR

Lingonis, die 11 februaryi 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

¹ « In eo quod amatur, aut non laboratur, aut et labor amatur. » (*De bono viduitatis*, cap. 21). — Cf. *De Imitt. Christi*, lib. III, c. 5.

Ami du Clergé du 19 février 1920

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. —
LXIX. La Trinité, 81.
Plans de sermons pour les dimanches. —
4^e Dim. de Carême : Sur la bonté de Dieu, 83.
Petit Carême sur le devoir. — III. L'éloignement
du devoir, 83. — IV. Le retour au devoir, 85.
Plans de sermons pour le Carême. — III. 3^e Di-
manche : Jésus-Christ formé en nous par l'Eglise, 86.
— IV. 4^e Dimanche : Le règne de Dieu, 88.
Causeries à des jeunes. — VI. L'œuvre féconde, 89.
Entretiens sur la vie chrétienne. — XXIII. Les
raisons d'observer la loi chrétienne : 5^e Les tradi-
tions de famille, 91.
Mois de Marie des paroisses. — 10^e Jour : Marie
Secours des chrétiens, 95.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

LXIX

LA TRINITÉ

Messieurs,

Il m'est arrivé, une fois dans ma vie, de des-
cendre dans une mine.

Je n'oublierai jamais les sensations que j'éprou-
vai alors. — D'abord, une impression d'engloutis-
sement, quand la cage dans laquelle nous étions
entrés se déroba sous nos pieds, tandis que les
parois du puits paraissaient s'enlever au-dessus
de nos têtes. — Ensuite, le sentiment de sécurité
inexprimable qui nous remplit l'âme, quand la
cage toucha le fond de la mine et que nous sen-
tîmes le solide sous nos pas. — Enfin, la crainte
qui nous reprit, quand nous vîmes s'ouvrir de
tous les côtés des galeries obscures, et la docilité
soumise avec laquelle nous nous attachâmes à
notre guide, réglant nos pas sur les siens, et nous
conformant à toutes ses indications pour éviter les
gouffres que nous soupçonnions partout.

Telles sont bien les impressions qui nous atten-
dent, au moment où nous allons, après avoir fait
justice des attaques dont ils sont l'objet, entrer
dans l'étude des mystères révélés.

Nous quittons le sol de la raison : engloutisse-
ment ; nous trouvons un terrain inébranlable, qui
est la parole de Dieu : sécurité ; nous n'avons que
cette parole pour nous conduire dans une région
inconnue : docilité soumise.

Ceci dit, parlons du premier, du plus inson-
dable, du plus majestueux de tous les mystères :
la Trinité.

I

Nous avons vu précédemment avec quelle ardeur
l'âme humaine a toujours souhaité de connaître
quelque chose de la vie intime de Dieu ; nous
l'avons vue appeler de tous ses vœux la Révélation
qui soulèverait quelque peu le voile impénétrable
derrière lequel se cachait cet Etre souverain dont

la main se montrait partout et dont le visage
n'apparaissait nulle part ; nous l'avons entendue
pousser ce cri : « Puisque je n'arrive pas, malgré
tous mes efforts, à vous découvrir, de grâce, ayez
pitié de ma détresse, montrez-vous à moi, afin
que, vous connaissant mieux, je vous chante
mieux, je vous serve mieux, je vous aime mieux ! »

Dieu a répondu à ces supplications qui s'adres-
saient à son cœur de Père : il s'est fait connaître,
et le premier trait sous lequel il s'est révélé, c'est
qu'il est l'Etre nécessaire, l'Etre pur, l'Etre unique :
« *Je suis Celui qui suis.* Tu leur diras : « *Celui
qui est m'a envoyé vers vous.* » C'est en ces
termes qu'il se dévoile à Moïse et, par Moïse, à
nous.

« Je suis le Seigneur ton Dieu ; tu n'auras pas
d'autre Dieu que moi, » dit-il encore au peuple
juif.

Donc, il n'y a qu'un Dieu. Ceci, l'âme humaine,
en la personne de ses sages, le savait déjà. C'était
la confirmation d'une de ses intuitions les plus
claires ; car, si Dieu lui apparaissait infini, de
toute évidence il fallait bien qu'il fût seul, puisque
deux infinis ne peuvent pas, sans contradiction
dans les termes, exister ensemble.

Cependant, nous ne sommes pas encore satis-
faits. Ce n'est pas encore ce que nous voulons
savoir. Ce Dieu infini, parfait, unique, immense,
comment vit-il ? Cette solitude n'est-elle pas peu-
plée ? Dans ce silence éternel, n'y a-t-il pas une
voix qui se fait entendre ? Et, puisque notre amour
est indigne d'aimer comme il faut cet océan de
bonté, ne trouve-t-il pas en Lui-même un amour
digne de Lui ?

« Eh bien ! répond le Christ, écoutez ! Ce Dieu
dont la solitude, le silence, l'isolement, vous
inquiètent, et vous épouvantent même, sachez
qu'il est Père ; qu'il a un Fils qui est moi ; et que,
de nous deux, procède un souffle vivant, l'Esprit-
Saint. Ce Dieu que tu adores en tremblant, il est
Trinité. »

Trinité ! Ce mot me fait comprendre pourquoi
Dieu, avant de créer l'homme, a dit : « *Faisons
l'homme à notre image et à notre ressemblance ;* »
pourquoi, dans les Prophètes et surtout dans
l'Evangile, à chaque instant, je trouve les termes :
« Père, Fils, Esprit ; » pourquoi le Christ, dans
l'instant solennel où il donne à ses apôtres leur
mission, leur dit : « Comme mon Père m'a envoyé,
je vous envoie. Allez, enseignez toutes les nations,
au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit ; »
pourquoi S. Jean écrit : « Il y en a trois qui
rendent témoignage dans le ciel : le Père, le
Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois ne sont
qu'un ; » pourquoi, enfin, quand le christianisme
se répandit sur la terre, il apportait ce *Credo*
qui, depuis des siècles, dans les catacombes
comme au plein jour, n'a jamais cessé de redire,
par des milliers et des milliers de bouches : « Je
crois en Dieu, le Père Tout-Puissant, — et en
Jésus-Christ son Fils unique, — et au Saint-
Esprit. »

Donc, nous voici en face de deux affirmations,

également certaines puisqu'elles nous viennent pareillement de Dieu : d'une part, un Dieu unique ; d'autre part, en ce Dieu, trois réalités vivantes et nettement distinctes, que nous appelons des *personnes*, faute d'un autre terme pour les désigner.

Ces trois personnes sont Dieu : chacune d'elles est Dieu, et, cependant, elles ne font pas trois Dieux, puisque Dieu est un être unique.

Ces trois personnes sont égales en toutes choses : « Mon Père et moi ne sommes qu'un, » a dit le Christ.

Ces trois personnes, bien qu'elles soient égales en toutes choses, ont entre elles des relations qui empêchent de les confondre. C'est ainsi que le Fils est véritablement engendré par le Père, et que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

Tel est l'exposé, aussi succinct que possible, du mystère qui nous occupe. Nous ne le comprenons pas. Nous ne pouvons pas le comprendre. — Nous pouvons l'étudier. Avant de le faire, constatons qu'il n'est pas contraire à notre raison, et, pour cela, jetons un coup d'œil sur les traditions humaines et sur les vestiges que la Trinité a imprimés sur son œuvre extérieure, *le monde*.

II

N'est-ce pas chose curieuse, Messieurs, et difficile à expliquer naturellement, que toute l'antiquité ait été hantée par cette idée d'un Dieu un et trois en même temps ? Bien entendu, il ne s'agit pas ici d'une doctrine explicite, acceptée et professée par tous les hommes, mais de paroles singulièrement précises qui figuraient dans les livres et sur les monuments sacrés : paroles dont on fut longtemps sans pénétrer le sens, paroles qui ne devinrent claires que lorsque le dogme évangélique de la Trinité fut prêché.

Que dites-vous de ce passage fameux de Platon ? « Je vous parlerai par énigme (de la nature de Dieu), afin que, s'il arrive quelque accident à cette lettre, celui qui la lira ne la comprenne point. Le grand Roi est au milieu des choses, et toutes choses ont été faites par lui, puisqu'il est l'auteur de tout bien ; quant aux secondes choses, elles sont autour du second roi, et les troisièmes autour du troisième ¹. »

Que dites-vous de cette parole de Plutarque ? « Le nombre trois est le premier nombre impair et parfait ? »

Que dites-vous de ce passage de Lao-Tseu, philosophe chinois vivant 600 ans avant Jésus-Christ ? « Ce que vous cherchez et ne trouvez pas, s'appelle I ; ce que vous écoutez et que vous n'entendez pas, s'appelle H ; ce que votre main cherche et ne peut trouver, s'appelle V. » Ces trois lettres, je les cite, parce que leur réunion forme un mot presque identique au mot *Iahvé* dont les Juifs se servaient pour désigner Dieu. Ce qui suit est plus frappant encore :

« Ces trois, poursuit Lao-Tseu, sont impéné-

trables, et réunis ne forment qu'un seul. Le premier d'entre eux n'est pas plus brillant, et le dernier n'est pas plus obscur. Remontez et vous ne trouverez pas son commencement ; descendez et vous ne pourrez pas découvrir où il finit ¹. »

Que dites-vous de cette inscription grecque gravée sur le cirque de Rome ? « Le Grand Dieu, l'Engendré de Dieu et le Tout-Brillant. »

Les Romains reconnaissaient, comme la plupart des peuples, trois grands Dieux qui se partageaient l'empire du monde. On trouve des paroles semblables à celles que nous avons citées dans les livres sacrés de l'Inde, du Thibet, de la Perse et de l'Egypte. On trouve des dogmes identiques chez les Scandinaves, et jusque chez les Indiens du Pérou.

Voyez la conséquence de tout ceci : notre croyance, premièrement, n'est pas une nouveauté, puisqu'elle se rattache aux traditions les plus vénérables de tous les peuples ; secondement, elle n'est pas absurde, comme l'ont prétendu les adversaires de l'Evangile, puisqu'elle a été professée par les esprits les plus sages de l'humanité ; troisièmement, elle porte en elle-même la marque de sa divinité, puisqu'une doctrine aussi antique et aussi universelle ne peut s'expliquer que par une révélation primitive faite au genre humain avant sa dispersion.

III

Le nombre trois, révéral par les anciens comme le nombre parfait, se trouve à la base de toutes les connaissances humaines ; c'est ce que j'ai appelé les vestiges de la Trinité dans l'univers, et comme sa signature dans son œuvre extérieure.

L'espace se compose de trois éléments : longueur, largeur, profondeur.

Le temps, de trois périodes : passé, présent, futur.

La géométrie évolue sur trois données : ligne, plan, volume. La physique, sur trois forces : électricité, lumière, chaleur. La biologie reconnaît trois organes principaux : estomac, cerveau, cœur. La psychologie distingue dans notre âme trois facultés : intelligence, sensibilité, volonté.

Nous parlons. Dans notre langage, trois termes : Je, tu, il ; et trois parties dans la moindre phrase : sujet, verbe, attribut.

Nous raisonnons ; trois propositions : majeure, mineure, conclusion.

Nous chantons ; trois notes principales qui forment l'accord parfait : la première, la tierce et la quinte.

Nous fondons une famille ; encore une trinité : le père, la mère et l'enfant.

Nous sommes en société ; trois rôles s'y dessinent : celui du chef, celui du ministre, celui du sujet.

Nous entreprenons quelque chose ; nous envisageons trois points de vue : la cause, le moyen et l'effet.

Quelque chose de plus frappant encore, c'est la

¹ Lettre II, à Denys.

² *Istid. et Ostrid.*, no 56.

¹ *Mémoire sur la vie et les opinions de Lao-Tseu*, par A. de Rémusat, Paris, 1823.

constitution même du monde physique qui se compose, comme vous le savez, de trois règnes : le règne minéral, le règne végétal et le règne animal. Ici, les vestiges sont éclatants.

C'est du Père dans la Trinité que découle la vie, puisqu'il ne la puise pas dans une personne autre que lui ; de même, le minéral est la source de la vie matérielle, que lui-même ne puise pas dans un autre règne.

Le Verbe puise sa vie dans le Père ; le règne végétal, qui est le second, puise sa vie dans le règne minéral.

Le Saint-Esprit, qui est la troisième personne, puise sa vie dans le Père, par le moyen du Verbe ; le règne animal puise sa vie dans le règne minéral par le moyen du règne végétal.

Le Père ne suppose aucune autre personne ; le Verbe suppose le Père ; le Saint-Esprit suppose à la fois le Père et le Verbe. De même, le règne minéral ne suppose aucun autre règne antérieur à lui ; le règne végétal suppose le règne minéral ; le règne animal suppose à la fois le règne minéral et le règne végétal.

* * *

Voilà, Messieurs, avec quel cortège de preuves, de traditions et de vestiges, se présente à nous le dogme adorable de la Trinité. Nous essaierons, par la suite, de démontrer comment il ne renferme rien de contraire aux données de notre raison. En attendant, faisons en lui un acte de foi en chantant le *Credo*. Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

4^e Dimanche de Carême

SUR LA BONTÉ DE DIEU

Nous lisons dans l'Evangile que N.-S. J.-C. n'hésite pas à faire un miracle pour subvenir aux besoins matériels de ses auditeurs. A combien plus forte raison est-il disposé à subvenir à nos besoins spirituels pendant ce Carême ! La bonté de Jésus est en effet infinie ; aussi 1^o *tout nous engage à compter sur elle*, 2^o *rien ne nous permet d'en douter*.

I. — *Tout nous engage à compter sur elle*

Nous en avons pour preuve :

1^o *Les paroles de Jésus*. Au lieu de maudire les pécheurs, il les appelle ses enfants ; il les considère comme des brebis égarées et lui le bon Pasteur ne goûte de joie et repos que quand il les a retrouvées. C'est pour toucher leurs cœurs qu'il a composé les sublimes paroles de l'Evangile.

2^o *Les exemples de Jésus*. Il a pardonné à Marie-Madeleine, à la Samaritaine, à la femme adultère, à Pierre, à Thomas. Il aurait pardonné à Judas lui-même si ce malheureux s'était frappé la poitrine en disant : « *Peccavi!* » Ainsi la conduite de Jésus est en harmonie avec son enseignement.

3^o *La voix de notre cœur*. La bonté de Jésus se sent plus qu'elle ne se démontre. Nous l'avons comprise et goûtée dès le plus bas âge, le jour où notre mère nous a placés en face d'un Crucifix. Elle ne nous a pas dit : « Voilà l'image du Dieu terrible et vengeur ! » Elle nous a dit : « Voilà l'image du Bon Dieu ! » Pouvons-nous concevoir aujourd'hui notre divin Maître sans l'aureole de la douceur, de la mansuétude et de la plus miséricordieuse bonté ?

II. — *Rien ne nous permet d'en douter*

Pour ne pas se convertir, certains recourent à de mauvais prétextes quand on leur parle de la bonté de Dieu. Ils disent :

1^o « *Dieu est juste* ». — C'est vrai ; cela n'empêche pas qu'il est bon. Cela prouve tout simplement qu'il ne faut tomber ni dans la présomption, ni dans le désespoir.

2^o « *J'ai commis trop de péchés* ». — C'est possible ; mais puisque nous sommes obligés de pardonner à nos ennemis 70 fois sept fois, c'est-à-dire toujours, ne blasphémis pas en insinuant que Dieu ne peut en faire autant. (Mat., xviii, 21-22).

3^o « *Mes péchés sont trop grands* ». — Vous ignorez donc l'Evangile ? Vols, adultères, parjures, apostasies, etc., il n'est aucun péché, si grave soit-il, que Jésus n'ait absous.

Conclusion

« Dieu est si bon que meilleur ne peut être, » disait le sire de Joinville. Jetons-nous donc avec confiance dans ses bras : quels que soient nos fautes, nous serons reçus avec la même joie et les mêmes marques d'amour que l'enfant prodigue rentrant à la maison paternelle.

PETIT CARÊME SUR LE DEVOIR

III

L'ÉLOIGNEMENT DU DEVOIR

Spätlosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam. (Mt., vii, 13).

EXORDE. — N.-S. J.-C. disait qu'il y a deux voies, la voie étroite qui conduit à la vie et la voie large qui mène à la perdition. Il faisait observer que bien peu suivent la première et qu'un grand nombre s'engagent dans la seconde. — La voie étroite, c'est le chemin du devoir ; bien peu sont fidèles à y marcher ; beaucoup prennent le chemin opposé, qui est celui du péché ; ils s'éloignent de leur devoir.

DIVISION. — 1^o Pourquoi s'éloigne-t-on de son devoir ? 2^o Que fait-on en s'éloignant de son devoir ?

Remarque. — Ne vous étonnez pas de l'ordre dans lequel je place ces deux questions. Il semblerait plus logique d'étudier ce que fait le pécheur, avant de chercher pourquoi il le fait. Mais ceux qui s'éloignent de leur devoir, même en ayant conscience de le faire gravement, ne se rendent pas généralement compte, au moment où ils s'y décident, un compte entier et parfait du mal qu'ils commettent. Aussi Notre-Seigneur disait-il, en priant pour ses bourreaux : « Père, par-

donnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! » (Luc, xxiii, 34).

I. — Pourquoi s'éloigne-t-on de son devoir ?

Cela tient soit à l'une, soit à plusieurs, des quatre causes suivantes : l'orgueil, l'indifférence, la faiblesse, la peur.

I. L'ORGUEIL. — C'est l'estime exagérée de soi-même. L'orgueilleux se croit des qualités ou des mérites qu'il n'a pas, et il s'attribue, comme s'il le tenait de lui-même, ce qu'il a reçu de Dieu, soit directement, soit par l'intermédiaire des créatures.

A un degré ou à un autre, l'orgueil est au fond de tout péché. *Initium omnis peccati superbia*. (Eccli., x, 13). Nous n'avons pas à nous appesantir ici sur son degré suprême, qui se traduit par la devise : « Ni Dieu, ni maître ». Ce n'est le cas d'aucun de ceux qui m'écoulent. — Mais l'orgueil revêt, chez les chrétiens, diverses formes dont voici les plus fréquentes :

1° L'engouement pour sa propre personnalité : pour ses propres idées, d'où l'esprit d'entêtement et d'obstination ; pour ses propres satisfactions, d'où l'esprit d'égoïsme.

2° L'aversion pour tout ce qui sent l'autorité, pour tout ce qui domine ; d'où l'esprit d'insubordination, de révolte contre tout joug, de contradiction contre tout enseignement, de jalousie contre toute supériorité.

3° L'ambition : désir d'arriver aux honneurs, aux premières places, aux situations élevées. Pour monter, on « jette du lest », suivant une expression usitée de nos jours, c.-à-d. qu'on laisse de côté ses devoirs religieux, ses devoirs de famille, ses devoirs d'état. Pour arriver, on évince le prochain, fût-ce au mépris de la charité et même de la justice.

4° La vanité : on veut se faire valoir, s'attirer l'attention, les louanges, se conquérir une sorte de royaume dans le domaine de la frivolité. Pour satisfaire sa vanité, une jeune fille, une femme exposera sa moralité à tous les dangers, gaspillera la fortune familiale, compromettra le présent et l'avenir de ceux dont elle a la charge, etc.

II. L'INDIFFÉRENCE. — On se désintéresse de son devoir ; on n'est pas fâché de voir les autres faire le leur ; mais on néglige le sien comme chose de peu d'importance, à laquelle on n'a pas le temps de penser, et dont on s'occupera peut-être plus tard, si l'on en a le loisir. Dans cette indifférence, il y a un défaut de convictions religieuses ; il y a de l'étroitesse de vues ; il y a du matérialisme, au moins pratique ; il y a de l'ignorance volontaire ; il y a souvent aussi de l'apathie et de la paresse.

III. LA FAIBLESSE. — On se laisse entraîner par les passions, séduire par les tentations, dominer par les influences mauvaises. On n'a pas le courage de résister. Et cette faiblesse s'accroît au fur et à mesure qu'on y cède davantage. Après avoir conduit au péché, elle mène à la récidive, puis à l'habitude et souvent jusqu'à l'habitude tyrannique. — La faiblesse est, de toutes les causes du péché, celle qu'on cherche le plus à excuser. Mais les excuses sont sans valeur, car Dieu ne nous impose pas de devoirs sans suppléer en même temps, par ses grâces, à l'insuffisance de nos forces. (I Cor., x, 13).

IV. LA PEUR. — On a peur de l'effort qu'il faudrait faire, des sacrifices qu'il faudrait s'imposer, pour faire son devoir. — On a peur de l'opinion, du « qu'en dirait-on ? » des sourires et des moqueries : c'est le respect humain. — On a peur des menaces, exprimées ou tacites, peur de la privation de certains avantages temporels, peur de la perte de certaines faveurs ou protections de la part des riches et des puissants de ce monde. — Et sous l'empire de cette peur, on omet de faire ce que dicte la conscience, on remet indéfiniment d'obéir à ses injonctions, ou même on fait positivement ce qu'elle interdit et on se jette dans le parti du mal.

Ainsi, l'abandon du devoir provient de tristes causes.

Il nous apparaîtra plus lamentable encore si nous le considérons en lui-même.

II. — Que fait-on en s'éloignant de son devoir ?

On commet : 1° une vilenie, 2° une impiété, 3° une ingratitude, 4° une folie.

I. UNE VILENIE. — Le péché, c'est, dans l'ordre moral, ce qu'est le « sabotage » dans le travail de l'atelier ou de l'usine. C'est gâcher volontairement l'ouvrage, faire volontairement une œuvre entachée d'un vice rédhibitoire, qui la rend impropre à la fin à laquelle on devait viser, et capable même de nuire à ceux à qui on devait être utile. — C'est, dans le service de Dieu, ce qu'est, dans celui de la patrie, la révolte, la crosse en l'air, la trahison, le passage à l'ennemi. C'est une déloyauté, une vilenie.

II. UNE IMPIÉTÉ. — Le péché est un outrage à Dieu. Tantôt le pécheur outrage Dieu directement, comme dans le blasphème et le sacrilège. Tantôt il l'outrage indirectement, ce qui est le cas dans les fautes contre soi-même et contre le prochain. Mais c'est toujours l'outrage, car c'est le mépris de l'autorité de Dieu, de sa sainteté, de sa justice, de sa volonté, de ses sanctions ; c'est le souhait, au moins implicite, que Dieu n'existe pas, pour qu'on n'ait pas d'ordres à recevoir de lui, ni de comptes à lui rendre, ni de châtiments à subir de sa part.

III. UNE INGRATITUDE. — Ce Dieu, contre lequel le pécheur s'insurge, c'est son Créateur, son suprême Bienfaiteur, son Sauveur. C'est le Dieu de qui il tient tout ce qu'il est et tout ce qu'il a. C'est le Dieu qui le conserve dans l'existence, qui le protège et veille sur lui constamment. C'est le Dieu qui a poussé la bonté et la miséricorde jusqu'à envoyer son divin Fils sur la terre pour le racheter par ses souffrances et par sa mort sur la Croix. — Or le pécheur l'offense, non seulement malgré ses bienfaits, mais encore avec ses bienfaits, en se servant des biens mêmes qu'il a reçus de Lui, pour les retourner contre sa divine majesté.

IV. UNE FOLIE. — Vous regarderiez comme un fou celui qui, pour une satisfaction passagère, sacrifierait, de gaieté de cœur, tout son avoir et tous ses droits et se réduirait volontairement à la misère. Or le pécheur fait plus encore que cela : il sacrifie, pour un vil et bas plaisir, pour un avantage fallacieux et dégradant, la vie de son âme et son éternité tout entière. Il commet, sur son âme, un véritable suicide moral, et s'expose aux châtiments de l'enfer, qui sont épouvantables et qui ne finiront jamais.

Vous regardez comme un insensé celui qui s'alcoo-lise, et qui, chaque jour, pour se procurer un plaisir de quelques instants, se prépare volontairement à lui-même la ruine de ses forces et de sa santé, l'abrutissement, le déshonneur. Mais n'est-il pas plus insensé, celui qui s'intoxique l'âme et se prépare volontairement une éternité de malheur incomparablement plus horrible que tous les malheurs d'ici-bas ?

Telle est la réalité. Dieu, sans doute, est infiniment bon ; c'est bien à contre-cœur qu'il damne le malheureux pécheur, mort dans son péché ; mais il y est contraint par sa propre sainteté et par sa propre justice. Le pécheur, s'il est impénitent, met lui-même Dieu dans l'impossibilité, malgré sa toute-puissance, de faire autrement que de le damner.

PÉRORAISON. — Le navire en perdition, au milieu de la nuit, loin de tout littoral. Par la télégraphie sans fil, le commandant lance l'appel d'alarme : les trois lettres S O S (initiales des mots anglais : *saving of souls*, qui signifient : *salut d'âmes*). Cet appel est entendu ; on vient, même de grande distance, au secours du bâtiment menacé de périr. — Parmi vous il en est peut-être qui sont en perdition, dans les ténèbres morales, bien loin de la terre ferme qu'est le chemin du devoir. Mais en eux, il y a toujours une volonté, qui peut appeler au secours, « au salut de l'âme qui est en

péril ! » — Que cette volonté lance l'appel d'alarme, vers Dieu par la prière, vers le prêtre par ses confidences ! Dieu et le prêtre viendront au secours de l'âme et la ramèneront dans la voie du salut.

IV

LE RETOUR AU DEVOIR

Surgam et ibo ad Patrem meum. (Luc, xv, 18).

EXORDE. — Entre les paraboles évangéliques, l'une des plus touchantes est celle de l'enfant prodigue. Il a quitté la maison de son père, il s'en est allé bien loin, dissiper dans les désordres les biens reçus de celui-ci ; mais un jour, obéissant à un bon mouvement, il revient contrit et humilié vers ce père qui l'accueille avec bonté, lui pardonne tout, et célèbre joyeusement son retour. — Nous avons parlé, dans notre entretien précédent, de l'éloignement du devoir. C'est la première partie, le triste côté, de l'histoire du prodigue. Aujourd'hui, nous parlerons de ce qui répond à l'autre partie, au côté consolant de cette histoire : le retour au devoir.

DIVISION. — 1^o La décision du retour. 2^o Le chemin du retour.

I. — La décision du retour

Le retour au devoir prend son point de départ dans une décision de la volonté : *Surgam et ibo ad Patrem meum*.

I. Cette décision EST NÉCESSAIRE. Aucun retour n'est possible sans elle. On dit souvent, au sujet des écarts auxquels quelqu'un s'est laissé aller : « Cela reviendra. » Si l'on veut exprimer par là l'espoir que ce pauvre égaré prendra, un jour, la détermination de revenir au devoir abandonné, c'est bien. Mais fréquemment on dit ces paroles en s'imaginant que « cela reviendra » tout seul, avec le temps, par la force des choses. Alors, c'est une erreur. Il peut arriver que le temps et les circonstances enrayent la descente sur la pente du mal, en apportant une atténuation ou en mettant un terme à certaines causes d'entraînement. Mais le retour au devoir ne peut s'effectuer que moyennant un acte de volonté libre, comme l'éloignement du devoir n'a pu être l'effet que d'un acte de volonté libre. — Qui que vous soyez, si vous avez le malheur d'être dans l'état du péché, ne comptez ni sur l'âge, ni sur l'apaisement physiologique des passions, ni sur la cessation de telle occasion, ni sur quelque heureuse influence, pour vous ramener au devoir comme par enchantement et sans que vous ayez à prendre la peine de dire : « Je veux. » — Ne comptez pas non plus que l'intervention du prêtre à votre chevet, au moment où vous ne seriez plus capables d'un acte de volonté, pourrait vous réconcilier efficacement avec Dieu. Si votre volonté n'avait pas formé, alors qu'elle était encore suffisamment en possession d'elle-même, une décision sincère de retour à Dieu, tout le zèle et tous les pouvoirs surnaturels du prêtre se heurteraient à l'impossibilité de vous sauver.

II. Cette décision, QUELLES QUALITÉS doit-elle avoir ? — Il est superflu de dire qu'elle doit être sincère, sans quoi elle ne serait pas une décision ; et définitive, sans quoi elle se contredirait elle-même. Mais voici quelques qualités sur lesquelles il y a lieu d'insister plus explicitement : cette décision doit être courageuse, confiante, pratique.

1^o Elle doit être *courageuse*. Il en coûtera inévitablement de rentrer dans le devoir. Il faut savoir prendre son parti de ces sacrifices, s'interdire à soi-même de raisonner avec les objections, de considérer les prétextes d'attendre à plus tard, de jeter un dernier regard sur les séductions du mauvais chemin que la conscience ordonne de quitter. Il faut couper court

aux réflexions troublantes sur les efforts que l'on va avoir à faire et sur les conséquences pénibles qui résulteront de la détermination que l'on doit prendre. Les grandes résolutions doivent être prises fortement, les yeux fermés, sans se laisser le loisir d'hésiter. La mollesse, la lenteur, les tergiversations, les délais risquent de les compromettre à tout jamais. Quelqu'un a dit : « L'enfer est pavé de bonnes intentions ; » c'est-à-dire de velléités de conversion, de demi-volontés, qui sont restées sans exécution, faute d'énergie.

2^o Elle doit être *confiante*. En qui ? pas en nous-mêmes, qui ne sommes qu'impuissance, mais en Dieu, qui peut tout, qui est infiniment miséricordieux, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et son salut, et qui est tout disposé à lui prodiguer ses grâces à cet effet. (Rappeler quelques textes de la Sainte Ecriture à ce sujet). Confiance dans les mérites de N.-S. J.-C. qui a versé son sang pour la rémission des péchés. Confiance dans l'intercession de la Sainte Vierge : *Refugium peccatorum*. — Prier : le pécheur qui se met à prier fait déjà un grand pas dans le sens de la conversion.

3^o Elle doit être *pratique*. C'est-à-dire qu'elle doit se conformer à ce principe : qui veut la fin veut les moyens. Une décision prise sans prévoir ni préciser comment on l'accomplira risque fort de n'être jamais accomplie. Une décision prise en adoptant des moyens d'à-côté, des demi-mesures, est aussi très compromise. En même temps qu'elle vous dit : « Il faut revenir à Dieu, » votre conscience vous indique assez nettement les moyens les plus obviés et les plus essentiels à prendre, et au moins en gros les autres. Elle vous dit : « Résous-toi à rompre telle liaison qui t'enchaîne, à écarter telle occasion qui t'entraîne, à surmonter tel préjugé qui t'asservit. Eclaire-toi, consulte, et va trouver le prêtre : c'est ton guide sur le chemin du retour. »

II. — Le chemin du retour

Le chemin du retour, c'est la *confession*. — Tout ce qui précède, ce sont comme les préliminaires du chemin, comme les sentiers et les raidillons qui conduisent à la grande route ou à la voie ferrée ; mais le chemin lui-même, en définitive, celui par lequel il faut passer pour arriver au but, c'est la confession.

I. QUI DONC A IMPOSÉ LA CONFESSION ? — Les incrédules prétendent que ce sont les prêtres qui l'ont inventée. C'est absolument faux.

1^o Quel est donc le prêtre, ou quels sont les prêtres, de qui viendrait cette invention ? à quelle époque, dans quel pays, cette invention aurait-elle pris son origine ? Il a toujours été impossible de le découvrir, malgré toutes les études historiques, qui n'ont pas été faites rien que par des catholiques, mais encore par des incroyants et même par des apostats, c.-à-d. par ceux qui étaient le plus intéressés et le plus acharnés à trouver, dans l'histoire, des armes contre l'Eglise.

2^o Pourquoi les prêtres auraient-ils inventé la confession ? — Entendre les confessions, c'est un ministère 1^o très assujettissant ; 2^o très pénible ; 3^o plein de lourdes responsabilités ; 4^o sans gloire ; 5^o sans aucun avantage, pécuniaire ou autre.

3^o Si les prêtres avaient inventé la confession, ils s'en seraient exemptés eux-mêmes ; les prétextes n'auraient pas manqué. Or tous les prêtres, tous les évêques et le Pape lui-même se confessent.

Non, ce ne sont pas les prêtres qui ont inventé la confession. C'est N.-S. J.-C. lui-même qui l'a instituée. Il a dit à ses Apôtres, et, en leur personne, à leurs successeurs et à tous les prêtres : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Jo., xx, 23.) Par là-même il a institué la confession, sans laquelle le pouvoir conféré par les paroles citées, et qui est un pouvoir judiciaire, ne serait susceptible d'être exercé qu'aveuglément, d'une façon arbitraire, sans connaissance de cause et sans justice.

II. Mais POURQUOI N.-S. J.-C. A-T-IL IMPOSÉ UNE OBLIGATION SI DURE ? Avouer ses péchés à un homme ! et les avouer tous, même les plus secrets et les plus honteux !

1° Avouer nos péchés à un homme, qui, malgré le caractère sacré et les pouvoirs divins dont il est revêtu, reste sujet à tomber dans les mêmes faiblesses que nous, si la grâce de Dieu ne le soutenait, c'est précisément un motif de nous sentir à l'aise avec lui : nous n'avons pas à craindre de rencontrer une supériorité tellement élevée que nous en serions tout interdits. Combien il est encourageant de s'entendre dire, comme Cornélius par S. Pierre : « *Surge, et ego ipse homo sum* » (Act., x, 26), et comme les habitants de Lystres par Paul et Barnabé : « *Et nos mortales sumus, similes vobis, homines !* » (Act., xiv, 14). — Donc, ne nous plaignons pas, soyons reconnaissants à N.-S. de nous avoir donné, dans le prêtre, un juge à notre portée, à notre taille.

2° Avouer tous nos péchés. Obligation pénible, sans doute, mais combien adoucie par Notre-Seigneur ! — a) Liberté dans le choix du confesseur. — b) Secret de la confession ; secret absolu, incomparablement plus strict encore que le secret professionnel le plus rigoureux. — c) Qualité de médecin et de père, donnée par Jésus au confesseur en même temps que celle de juge.

Aussi, est-ce un fait d'expérience que tous les pécheurs qui avaient le plus d'appréhension de se confesser sont unanimes à dire après l'avoir fait, et bien fait : « C'est beaucoup moins pénible, c'est beaucoup plus facile que je ne l'aurais cru. »

A mesure que le pénitent, le cœur contrit et la volonté déterminée à ne plus offenser Dieu, déroule à l'oreille du prêtre l'accusation de ses péchés, c'est comme des kilomètres qu'il parcourt sur le chemin du retour. Et le terme, c'est l'absolution sacramentelle qu'il reçoit, et qui est comme le geste du père de l'enfant prodigue relevant son fils prosterné à ses pieds et le réintégrant à sa place au foyer de la famille.

PÉRORATION. — Rentrez dans le chemin du devoir, revenez à Dieu. Vous retrouverez la joie de la conscience, la paix de l'âme, la sécurité. Les espérances éternelles seront ravivées en votre cœur. Allez au saint Tribunal de la Pénitence et vous verrez, en en sortant purifiés et relevés, que vous pourrez me répéter les mots des habitants de Sichar à la Samaritaine : « *Jam non propter tuam loquelam credimus ; ipsi nos audivimus et scimus* » (Jo., iv, 42). Ce n'est pas seulement à cause de ma parole que vous croirez au bonheur du retour ; vous-mêmes vous l'aurez expérimenté.

PLANS DE SERMONS POUR LE CARÈME

III

Troisième Dimanche

JÉSUS-CHRIST FORMÉ EN NOUS PAR L'ÉGLISE

Fillol mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis. (Gal., iv, 19).

Ce sont les paroles que l'apôtre S. Paul adressait aux fidèles qu'il avait amenés à J.-C. Il ne se bornait point à leur dire : « Ecoutez J.-C. » Il voulait former en eux J.-C., c.-à-d. en faire, avec le temps et la grâce divine, des images vivantes de J.-C., d'autres Christs, dignes de leur nom de « chrétiens. » — L'Eglise n'a pas d'autre mission... Je voudrais donc, ce soir, vous montrer de quelle manière l'Eglise commence, continue et achève cette formation de J.-C. en nous, c.-à-d. comment elle le fait 1° naître dans nos âmes par le Baptême, 2° croître et grandir par l'Eucharistie, et 3° s'y

achever par le sacrement de l'Ordre, nous conduisant ainsi à ce degré de développement dans la vie chrétienne où le Christ met en nous la plénitude de ses dons, de sa vie divine (Eph., iv, 13).

I. — Naître dans nos âmes par le Baptême

C'est-à-dire que l'Eglise nous donne, par le baptême, une nouvelle naissance en Jésus-Christ.

I. LE FAIT. — Un jour, un Pharisien, membre du Sénat des Juifs et docteur de la Loi, vint trouver Jésus, et lui dit : « Maître, nous savons que vous êtes un docteur envoyé de Dieu. Nul, en effet, si Dieu n'est avec lui, ne saurait faire les prodiges que vous faites. » Ce docteur de la loi demanda-t-il en outre à J.-C. ce qu'il avait à faire pour être sauvé ? Toujours est-il que J.-C., employant la forme d'affirmation la plus solennelle, celle du serment, lui répondit : « En vérité, en vérité, je te le dis : nul, s'il ne renaît une seconde fois, ne peut voir le royaume de Dieu. » Et le naïf docteur s'étonne. Il a cru à une nouvelle naissance corporelle. « Et comment, dit-il, un vieillard peut-il rentrer dans le sein de sa mère, et y naître une seconde fois ? » Et Jésus s'étonne à son tour : « Eh quoi, lui dit-il, tu es docteur en Israël, et tu ignores ces choses ? » Et alors, expliquant le mystère, il pose nettement le dogme de la *régénération spirituelle* par le Baptême : « En vérité, en vérité, je te le dis : nul, s'il ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » (Jo., iii, 1-5).

De cet entretien de J.-C. avec Nicodème il résulte : 1° que pour entrer dans le royaume de Dieu, c.-à-d. pour être chrétien, la 1^{re} condition c'est d'être baptisé. Baptisé non pas seulement dans l'eau, comme baptisait S. Jean, mais dans l'eau et le Saint-Esprit, comme baptise l'Eglise : « Non in aqua tantum, sed in aqua et Spiritu Sancto » ; — 2° que ce baptême donnera aux âmes une *naissance nouvelle*, non pas dans l'ordre de la nature, mais dans l'ordre de la grâce : « nisi quis renatus fuerit... » ; — et 3° que, en vertu de ce baptême, ceux qui n'étaient que *les enfants d'Adam selon la chair*, deviendront *les enfants de Dieu selon l'esprit*. Ils seront par adoption ce que J.-C. est par nature. Voilà le fait.

II. — Mais COMMENT le baptême fait-il de nous des enfants de Dieu ? C'est le grand Apôtre qui va nous l'apprendre.

Ecrivant aux Galates, récemment convertis au christianisme, il leur dit : « Vous tous qui avez été baptisés en J.-C., vous êtes les enfants de Dieu. Et pourquoi ? Parce que, dit-il, par le baptême, vous avez été revêtus de J.-C. » (Gal., iii, 27). — Vous avez été revêtus de J.-C. ! Ne vous semble-t-il pas, m. f., que l'apôtre emprunte sa comparaison à l'histoire mystérieuse de Jacob, revêtu par sa mère des habits d'Esau, afin d'être pris par Isaac pour son fils aîné, et de ravir de ses mains la bénédiction paternelle ? Eh bien ! l'Eglise fait comme Rebecca : elle nous revêt de J.-C. au baptême, et dès lors nous ne sommes plus, aux yeux du Père céleste, ce que nous a fait la nature, *des enfants de colère* (natura filii iræ, Eph., ii, 3), mais ce que nous a fait la grâce, *des enfants de bénédiction* ; c'est notre frère aîné J.-C. qu'il voit en nous.

— Cette première comparaison ne suffit pas à expliquer le mystère de la régénération surnaturelle de nos âmes en Jésus-Christ. S. Paul en choisit une autre, plus expressive et plus saisissante, celle de la greffe qui transforme un arbuste sauvage en lui donnant comme une nouvelle nature. — Il écrit aux Romains : « Vous n'étiez autrefois, leur dit-il, qu'un olivier sauvage, *oleaster* ; mais vous avez été greffés sur l'olivier franc, *sed insertus es* ; et dès lors, vous avez été faits participants de la sève qui monte de la racine de l'olivier, et *socius radicis factus es* ; et vous avez porté des fruits gras et savoureux, et *pinguedinis olivæ*. » (Rom., xi, 17).

Traduisons sans figure cette parole de S. Paul. « Vous étiez un peuple infidèle et profane, et vous voici de-

venus un peuple fidèle et chrétien. Que s'est-il donc passé ? Ah ! c'est que l'eau du baptême a coulé sur vos âmes ; et l'Esprit-Saint les a purifiées (*sed abluti estis*), les a justifiées (*sed justificati estis*), les a sanctifiés (*sed sanctificati estis*, I Cor., vi, 11). Le Baptême a fait plus : il vous a incorporés à J.-C. : et vous êtes devenus participants de sa nature divine (*divinæ facti consortes naturæ*), en sorte que, maintenant, vous recevez de lui la sève de la vie surnaturelle. Vous vivez de sa vie divine ; et, comme l'arbre transformé par la greffe pourrait dire : Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis ; c'est la greffe qui vit en moi ; de même vous pouvez dire : Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est J.-C. qui vit en moi. » (Gal., ii, 20).

Vous le voyez, m. f., nous recevons par le baptême une nouvelle naissance en J.-C. — et c'est ainsi que l'Eglise commence la formation de J.-C. en nous. — Elle la continue par l'Eucharistie.

II. — Croître et grandir par l'Eucharistie

I. LE FAIT. — Lorsque J.-C. promit la sainte Eucharistie, il dit : « Je suis le pain de vie descendu du ciel. Le pain que je donnerai, c'est ma chair. Ma chair est véritablement nourriture, et mon sang est véritablement breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Si quelqu'un mange ma chair et boit mon sang, il a la vie en lui ; » et enfin : « Celui qui me mange, vit par moi. *Qui manducat me, et ipse vivet propter me.* » (Jo., vi, 48 et s.).

Ici encore trois conclusions ressortent de ces paroles du Sauveur : 1° celui qui communie s'unit à J.-C. (in me manet et ego in eo) ; — 2° celui qui communie reçoit un principe de vie (*habet vitam in semetipso*) ; — 3° ce principe de vie, n'est autre que J.-C. lui-même (qui manducat me, vivet propter me).

Or, de quelle vie s'agit-il ici ? De la vie naturelle ? Non ; cette vie-là, on l'entretient et on l'augmente par le pain qui vient de la terre, par le vin qui découle de la vigne, par la chair et le sang des animaux ; mais non pas par le pain du ciel, par la chair et le sang de J.-C. Il s'agit donc d'une autre vie, de la vie surnaturelle, c.-à-d. de la vie de la grâce, dont J.-C., et lui seul, est le principe et la source. Voilà pourquoi il dit : « Celui qui me mange vit, et vit par moi. *Qui manducat me, vivet propter me.* »

Donc l'Eglise, en nous donnant l'Eucharistie après le baptême, nous communique une seconde fois la vie de J.-C., et c'est ainsi qu'elle continue de le former en nous, le faisant ainsi croître et grandir dans nos âmes.

II. — Mais, il importe de bien saisir comment s'opère en nous cette formation, cet accroissement de J.-C. par la sainte Communion. C'est S. Augustin qui va nous l'apprendre.

Reprenant pour son compte la comparaison de S. Paul, il fait dire par J.-C. lui-même au fidèle qui communie : « Ce n'est pas moi qui serai changé en toi ; c'est toi qui seras changé en moi. *Non ego mutabor in te, sed tu mutaberis in me.* » Voyez plutôt.

Nous nous approchons de la table sainte ; nous recevons le corps et le sang de N.-S. C'est bien. — Mais, dit J.-C., ma chair et mon sang ne vous serviraient de rien, si je ne vous donnais en même temps mon Esprit. Car ni la chair ni le sang ne peuvent donner la vie. C'est l'esprit qui la donne : *Caro non prodest quidquam, spiritus est qui vivificat*. Mais, mon esprit, ce sont mes pensées, mes sentiments, mes affections, mes dispositions, mes volontés, mes actes, ma manière d'être et d'agir, ma vie, en un mot. Eh bien !

Je prends vos pensées humaines, terrestres, naturelles ; et en les faisant passer par mon esprit, je les transforme, j'en fais des pensées surnaturelles, célestes, divines. Je m'empare de vos sentiments tout humains aussi, tout égoïstes, tout hostiles à votre prochain ; et en les faisant passer par mon cœur, je les transforme, et les détrempe dans la plus tendre et la plus généreuse charité. J'enveloppe de ma volonté personnelle votre volonté débile, chancelante, inclinée au mal ; et

je la transforme, je la tourne vers le bien, et je lui donne la force de s'y appliquer et de le faire.

Vous vous plaignez, comme mon grand Apôtre, d'être soumis à cette triple concupiscence de l'orgueil, de l'ambition, de la volupté ; l'ange de Satan vous soufflette, selon son énergique expression, et vous vous écriez comme lui : « Qui me délivrera ?... » (Rom., vii, 24). — Votre libérateur, c'est moi. Venez à moi par la sainte communion. Vivant en vous par mon sacrement, je transformerai votre orgueil en mon humilité, votre ambition en mon détachement, et votre sensualité en ma pureté divine. — Je ferai plus encore. Unis l'un à l'autre par une union qui n'a de supérieure que celle de mon Incarnation, je ne vous laisserai point agir seul. Nous agirons ensemble. Votre action et la mienne n'en feront qu'une. Vous vivrez, sans doute, de votre vie propre ; mais, en même temps, vous vivrez de la mienne, et la mienne finira par tellement dominer la vôtre, que ce ne sera plus vous qui vivrez, mais moi qui vivrai en vous. Et c'est ainsi qu'avec le temps, j'atteindrai en vous la plénitude de mon développement. *Non ego mutabor in te, sed tu mutaberis in me.*

Je dis : avec le temps, m. b. ch. fr. Car, ne vous y trompez pas et n'allez pas croire qu'une seule communion y suffise. Sans doute, cela pourrait être ainsi ; mais J.-C. ne l'a pas voulu. Il a établi l'Eucharistie sous forme de nourriture ; et de même que l'enfant ne devient homme qu'à force de se nourrir, de même c'est en prenant souvent et longtemps l'aliment divin de la communion que nous arrivons à cette formation de J.-C. en nous, *in mensuram ætatis plenitudinis Christi*. (Eph., iv, 13).

Ils y renoncent donc, ceux qui ne communient pas ou qui ne communient pas assez ; et ce n'est pas une vaine menace que celle de notre divin Sauveur : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Donc, à la table sainte, m. f., à la table sainte aujourd'hui, demain et toujours jusqu'à ce que J.-C. soit formé en vous, *donec formetur Christus in vobis* ! Voilà le vrai motif de la fréquente communion.

III. — S'y achever par le sacrement de l'Ordre

Il ne me reste plus qu'à vous montrer comment l'Eglise achève en nous la formation de J.-C. par le sacrement de l'Ordre.

Le sacrement de l'Ordre, vous le savez, nous associe au sacerdoce de J.-C. Or, de même que J.-C. n'eût pas été complet, en lui-même, s'il n'eût pas été prêtre, c.-à-d. médiateur entre Dieu et les hommes, de même il ne serait pas complet en nous, si nous ne participions pas à son sacerdoce. Aussi, J.-C. y a-t-il pourvu.

I. — Il est des hommes qu'il appelle à cette participation par une vocation spéciale, et auxquels, en vertu du sacrement qu'ils reçoivent, il communique la toute-puissance surnaturelle qui lui a été donnée à lui-même : « Toute puissance, dit-il, m'a été donnée au ciel et sur la terre ; je vous la transmets. Tout ce que vous lierez sera lié, tout ce que vous délierez sera délié. » Et, en même temps, il leur transmet la mission qui lui a été confiée à lui-même : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » — Mais pour que nous comprenions bien que quand ses prêtres exerceront leur ministère, c'est lui qui l'exercera en eux et par eux, après leur avoir dit : « Allez, enseignez, baptisez, remettez les péchés, offrez le divin sacrifice, en un mot, sanctifiez les âmes et sauvez-les, » il a bien soin d'ajouter : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » (Mt., xxviii, 18-20).

« Enseignez toutes les nations... » Mais, quand vous parlerez, c'est ma doctrine que vous exposerez, c'est donc moi qui parlerai et enseignerai par votre bouche. *Ecce ego...* — « Baptisez-les. » Mais, quand vous verserez sur leur tête l'eau baptismale, c'est moi qui les régénèrerai... — « Absolvez-les. » Mais quand votre main s'étendra sur eux et que votre bouche prononcera la sentence de l'absolution, c'est moi qui leur par-

donnerai... — « Sanctifiez-les, sauvez-les, » en leur administrant mes sacrements. Mais quand vous joindrez la matière à la forme du sacrement pour le constituer, c'est moi qui produirai la grâce qui sanctifie et qui sauve... — « Montez au saint autel, prononcez sur le pain et le vin la formule sacrée, offrez et immolez la victime. » Mais c'est moi qui consacrerai par vous et avec vous ; c'est moi qui par vous, et avec vous, m'immolerai et m'offrirai sur l'autel, comme je me suis offert et immolé sur la croix... Car, moi seul, suis le Prêtre par nature, vous ne l'êtes que par participation, et sans moi vous ne pouvez rien, *sine me nihil potestis facere*.

Ainsi donc, m. f., il est des hommes privilégiés qui, par le sacrement de l'Ordre, sont associés au sacerdoce de J.-C. et dans lesquels sa formation est complète.

II. — Mais, n'allez pas croire que vous, simples fidèles, vous ne participiez pas aussi vous-mêmes à ce sacerdoce de J.-C., parce que vous n'avez pas comme nous reçu le sacrement de l'Ordre. Vous y participez.

1^o Au sacerdoce de Jésus-Christ d'abord, parce que vous ne formez avec Lui qu'un seul corps, dont il est la tête et dont vous êtes les membres. C'est la doctrine de S. Paul : *Vos estis corpus Christi, et membra de membro* (I Cor., xii, 27). Quand donc J.-C. prie, vous priez avec lui et par lui. Quand J.-C. s'offre et s'immole, vous vous offrez et vous immolez avec lui. Quand J.-C. mérite, vous méritez avec lui. En sorte que tout est commun entre vous et lui, et c'est en lui que se fait cette admirable communication de tous les biens surnaturels dont il est la source, et qu'on appelle la communion des saints.

2^o Vous participez aussi au sacerdoce des prêtres qui travaillent à votre sanctification. Car ils ne sont que des médiateurs entre vous et J.-C. Ils vous représentent devant lui. Vous priez avec eux quand ils prient. Vous offrez avec eux quand ils offrent. Et pour vous en convaincre, il vous suffira de lire les prières que l'Eglise met sur leurs lèvres dans l'oblation du saint sacrifice.

Aussi, je ne m'étonne plus d'entendre l'apôtre S. Pierre, s'adressant à tous les fidèles, les appeler « la race choisie, *gens electum* ; la nation sainte, *gens sancta* ; le sacerdoce royal, *regale sacerdotium*. » (I Petr., ii, 9). En sorte que vous aussi, m. f., vous avez le bonheur de voir J.-C. achevé en vous, par cette participation à son divin sacerdoce.

Pour terminer, je ne puis vous adresser d'autre parole que celle de S. Grégoire : — Reconnais donc, ô chrétien, ta dignité. *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam*. Rappelle-toi que J.-C. a pris naissance en toi par le baptême ; qu'il a grandi en toi par l'Eucharistie ; qu'il s'y complète par son sacerdoce ; et que tu es vraiment un autre Christ : *Christianus alter Christus*. Ne descends donc pas de ces hauteurs divines par de honteux abaissements. Ne reviens pas à la bassesse originelle par une vie dégénérée : *Noli ad pristinam vilitatem degeneri conversatione redire*. Souviens-toi plutôt de cette parole du grand apôtre : « Tout est à vous ; mais vous, vous êtes à J.-C., et J.-C. est à Dieu. Vous êtes donc le champ de Dieu, l'édifice de Dieu. Mais si quelqu'un détruit le temple de Dieu que vous êtes, Dieu le détruira. » (I Cor., iii, 23, 9, 17).

IV

Quatrième Dimanche

LE RÈGNE DE DIEU

Querite primum regnum Dei, et justitiam ejus.

Cherchez avant tout le règne de Dieu et sa justice. (Mt., vi, 33).

N.-S. parle constamment du « règne de Dieu, *regnum Dei* » ; et ce mot a dans sa bouche une triple signification.

La 1^{re} et la plus ordinaire, c'est le règne de Dieu dans l'éternité bienheureuse avec les anges et les saints. C'est ce qu'il appelle « le royaume des cieux, *regnum caelorum*, » et encore « le royaume de son Père, *regnum Patris mei*. » Royaume qu'il faut mériter, parce que c'est une récompense. Royaume qu'il faut conquérir, parce qu'il n'y a que ceux qui lui font violence qui l'emportent. (Mt., xi, 12). — Ce n'est pas de ce premier règne de Dieu que je viens vous entretenir ce soir.

La 2^e signification de ce mot *regnum Dei*, c'est le règne de Dieu sur la terre, par N.-S. J.-C. et son Eglise. C'est celui que N.-S. appelle « son royaume à lui, *regnum meum*. » Règne qu'il a prêché par son Evangile, *predicans Evangelium regni*. Règne qu'il a établi dans la personne de ses apôtres : « Vos qui secuti estis me, sedebitis et vos super sedes duodecim. » Règne dont nous devons favoriser l'avènement et le triomphe par nos prières, par nos œuvres, et au besoin par le sacrifice de notre vie. — Ce n'est pas non plus de ce second règne de Dieu que je veux vous parler.

C'est du 3^e, c.-à-d. du règne de Dieu dans vos âmes par sa grâce, et particulièrement par la grâce sanctifiante : *regnum Dei et justitiam ejus*. Me renfermant dans cet unique sujet, je répondrai à ces trois questions : 1^o En quoi consiste ce règne de Dieu dans une âme ? 2^o Comment devons-nous le chercher ? 3^o Quelle en sera la récompense ?

I. — En quoi consiste le règne de Dieu dans une âme ?

A être et à vivre dans la grâce sanctifiante. En effet :

1. — Qu'est-ce que la grâce sanctifiante ? — C'est 1^o la pureté du cœur qui exclut le péché. Celui-là n'est pas en état de grâce qui souille son âme par le péché mortel. 2^o L'amour de Dieu par-dessus toutes choses. Celui-là n'est pas en état de grâce qui préfère quoi que ce soit à Dieu. 3^o La venue, l'habitation et la vie de Dieu lui-même en nous. Celui-là n'est pas en état de grâce qui n'a point Dieu dans son âme, Dieu principe et source de toute vie surnaturelle. — Ceci posé :

II. — Écoutons N.-S. J.-C. et recueillons sa doctrine.

1^o Un jour, des Pharisiens... « Maître, vous parlez souvent du règne de Dieu. Quand donc viendra-t-il, ce règne de Dieu ? *Quando venit regnum Dei* ? » Et N.-S. : « Le règne de Dieu, dont je parle, ne se voit et ne se touche pas, *non venit cum observatione* ; mais il est au dedans de vous, *regnum Dei intra vos est*. » (Luc, xvi, 20-21). Il s'agit donc bien ici du règne de Dieu dans l'âme ; mais il s'agit aussi du règne de Dieu par la grâce sanctifiante. Car, expliquant à ses auditeurs la parabole de l'ivraie mêlée au bon grain, il dit : « La bonne semence, ce sont les enfants du règne. *Bonum semen, ii sunt filii regni*. » Donc, l'ivraie ce sont les pécheurs, c.-à-d. ceux qui n'ont pas la grâce sanctifiante.

2^o Un autre jour, un scribe : « Maître, quel est le plus grand commandement, dans la loi ? » Réponse finale de N.-S. : *Non es longe a regno Dei*. (Mc., xii, 28-34). Qu'est-ce à dire : *pas loin* ? Il n'y est donc pas encore ? Non, parce qu'il ne suffit pas de savoir qu'il faut aimer Dieu ; mais il faut l'aimer réellement et par-dessus tout ; sinon, on n'a pas la grâce sanctifiante, ce n'est pas encore le règne de Dieu.

3^o Et un autre jour encore, un disciple entendant N.-S. dire : « Celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et moi aussi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui, » ce disciple lui posa cette question : « Seigneur, d'où vient que vous vous manifesterez à nous et pas au monde ? — Ah ! répond J.-C., c'est que le monde me hait, et que vous, vous m'aimez. Or, je vous le dis : *Si quis diligit me, ... et Pater meus... et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus*. » (Jo., xiv, 21-23). Voilà bien la venue et l'habitation de Dieu en nous, et par conséquent sa vie en nous, c.-à-d. la grâce sanctifiante.

— Le règne de Dieu dans nos âmes c'est donc bien, d'après N.-S. J.-C., l'innocence, l'amour de Dieu, l'union

avec Dieu et la vie de Dieu dans nos âmes. Et voilà le règne de Dieu que nous devons chercher avant tout.

II. — Comment devons-nous le chercher ?

Chercher le règne de Dieu en nous, c'est : 1^o estimer la grâce sanctifiante comme le bien suprême ; 2^o la conserver ; 3^o l'augmenter.

I. — ESTIMER la grâce sanctifiante comme le bien suprême, qui doit passer avant tous les autres, parce que c'est la grâce sanctifiante seule qui fait de nous les *tabernacles*, les *amis*, les *enfants* de Dieu.

1^o Ses tabernacles. — Ecoutez l'apôtre S. Paul : « Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum. » (Rom., v, 5). « Spiritus Sanctus habitabat in vobis. » (I Cor., iii, 16). Donc, « vos estis templum Dei vivi. » (II Cor., vi, 16).

2^o Ses amis. — « Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum regem. » (Prov., xxii, 11). « Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos. » (Jo., xv, 15). « Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis. » (Jo., xv, 14).

3^o Ses enfants. — C'est ce que l'apôtre S. Jean ne cesse de rappeler à toutes les pages de ses Epîtres : « Considérez quel amour le Père nous a témoigné, de vouloir que nous soyons appelés et que nous soyons en effet ses enfants. *Ut filii Dei nominemur et simus.* » Et il va plus loin encore. Il ajoute que non seulement nous sommes les enfants de Dieu, mais que nous deviendrons semblables à Dieu, parce que nous le verrons et que cette vue nous transformera en son image et à sa ressemblance : *Similes ei erimus.* (I Jo., iii, 1-2).

— En est-ce assez pour que nous *estimions* la grâce sanctifiante qui produit en nous toutes ces merveilles ? Et faut-il, pour nous la faire apprécier comme le plus grand et le plus précieux de tous les biens, vous rappeler cette autre parole de N.-S. : « Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiar ? » (Mt., xvi, 26). Evidemment, il s'agit ici de la vie surnaturelle de l'âme, puisque naturellement l'âme ne saurait périr.

II. — CONSERVER en nous la grâce sanctifiante, parce que, sans elle, 1^o nous ne mériterons rien pour le ciel, et 2^o nous n'entrerons pas même dans le ciel.

1^o Sans la grâce sanctifiante, *point de mérites* pour le ciel. C'est toujours le divin Maître qui l'enseigne, et cette fois sous la forme d'une comparaison saisissante : les sarments et la vigne (Jo., xv, 1-6).

2^o Sans la grâce sanctifiante, *pas d'entrée au royaume des cieux*. S. Jean dans son Apocalypse, parlant de la Jérusalem céleste, dit : « Non intrabit in eam aliquid coinquinatum... » (xxi, 27). Et le convive qui n'a pas la robe nuptiale... (Mt., xxii, 11-13).

— Eh bien ! raisonnons. Quand est-ce que Dieu vous a donné pour la première fois la grâce sanctifiante ? A votre baptême. Ce jour-là : péché originel effacé ; démon chassé de votre cœur ; votre âme ornée de grâce et d'innocence ; Dieu en vous, temples du Saint-Esprit. — Cette première grâce sanctifiante, l'avez-vous conservée ? Hélas ! où sont ceux qui ont conservé l'innocence baptismale ? Bien rares, comme les grappes après la vendange, comme les épis après la moisson. — Cette grâce, si vous l'avez perdue par le péché, l'avez-vous recouvrée par la pénitence ? Si non : hâtez-vous de la faire pendant que vous en avez le temps : « Ecce nunc tempus acceptabile... » (II Cor., vi, 2). Si oui : vous avez un 3^e devoir :

III. — AUGMENTER en vous la grâce sanctifiante. C'est le précepte de S. Pierre : « Crescite in gratia D. N. J. C. » (II Petr., iii, 18). C'est le vœu de N.-S. : « Veni ut vitam habeant, et abundantius habeant. » (Jo., x, 10).

— Et rien n'est plus facile. Cela se fait pour ainsi dire de soi-même. Tout y contribue : prières, confessions, communions, exercices de piété, saints offices de l'Eglise ; œuvres spirituelles et corporelles de miséricorde ; épreuves, travaux, souffrances, peines de la vie... Tout cela est un principe de progrès et d'avancement. Servez-vous-en donc : « Crescite in gratia D. N.

J. C. » Laissez N.-S. répandre avec effusion sa vie dans vos âmes : « Veni ut vitam habeant... »

Il y a entre les mains de Dieu comme une divine Caisse d'épargne, où les intérêts vont toujours en augmentant le capital, et formeront cet immense poids de gloire dont parle S. Paul : *æternum gloriæ pondus.* (II Cor., iv, 17). Quand Dieu vous les présentera au jour du rendement de comptes, vous serez stupéfaits de vos richesses ; et comme Jérusalem contemplant toutes les générations que lui aura enfantées l'Eglise, vous direz : « Quis mihi genuit istos..., et istos quis enutrivit ? » (Is., xlix, 21), et J.-C. vous répondra : « En vérité, en vérité je vous le dis : Un verre d'eau froide... » (Mt., x, 42).

III. — Quelle sera la récompense ?

1^o La 1^{re} ce sera de *trouver* ce que vous cherchez, c.-à-d. l'établissement de ce règne de Dieu dans vos âmes. — Ici, N.-S. dit : *Quærite...* Ailleurs : *Quærite et invenietis...* Or, la parole de J.-C. est infaillible. Donc vous trouverez. Et puis : « Si Dominum quæsieris, invenies eum. » (I Par., xxviii, 9).

2^o La 2^e ce sera la participation au règne de Dieu dans l'éternité...

3^o La 3^e ce seront les autres biens de l'ordre temporel, que N.-S. a résumés dans les deux plus essentiels : la nourriture et le vêtement. Mais, ici, pas besoin de commenter, il suffit de citer (lecture du texte, Mt., vi, 25-34).

Cependant, qu'il me soit permis de terminer par deux réflexions :

1^o N.-S. a dit : « Cherchez *d'abord...* » Qui dit *d'abord*, suppose *ensuite*. C'est donc comme si N.-S. nous disait : « Votre première recherche doit être celle du règne de Dieu en vous. La seconde pourra être celle des biens temporels... Mais prenez garde, dans cette recherche des biens temporels, de vous défier de la Providence. Moi, le Fils de ce Dieu qui est votre Père, je viens vous dire qu'il connaît tous vos besoins et qu'il y pourvoira. Prenez garde, comme conséquence de votre manque de confiance, de tomber dans l'inquiétude. » Voilà pourquoi il est dit 3 fois : *Nolite solliciti esse...* (25, 31, 34).

2^o Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité, et il fera pour vous ce qu'il a promis... *Centuplum...*

CAUSERIES A DES JEUNES

VI

L'ŒUVRE FÉCONDE

Mes chers amis,

Ce soir je donnerai un titre à ma causerie. Je l'intitulerai « l'œuvre féconde ». Toute œuvre est féconde, du moment qu'elle est faite pour le bien et avec sagesse ; même lorsque les résultats n'en apparaissent pas, alors surtout pourrait-on dire, elle n'est pas moins utile et lourde d'avenir. Mais il est une œuvre, l'œuvre des œuvres, qui parmi toutes apparaît à l'observateur intelligent pleine de promesses et riche de fécondités. Je vais vous la dire, et vous vous étonnerez d'abord : c'est... la mort.

Oh ! le gros mot ! Le mot qui fait frémir pas mal de nos contemporains, qui les agace et les fait fuir ; le mot honni qu'ils ne veulent pas entendre prononcer... parce qu'ils ne le comprennent pas.

S'ils l'écoutaient avec au cœur la foi dans l'immortelle vitalité de l'âme, soyez sûrs qu'il résonnerait à leurs oreilles autrement ; mais ils ne croient plus ; pour eux le corps est tout, et la mort étant la fin de ce tout, ils la réprouvent et la chassent comme un cauchemar abominable. Vous, vous croyez : vous me comprendrez.

Rassurez-vous, d'ailleurs. Mon intention n'est pas de vous adresser un sermon de retraite sur une de vos fins dernières. Nous sommes au Patronage, et c'est du Patronage que j'entends vous parler. Il ne vous fera du bien que si vous y mourez. Voilà qui n'est pas de la « rigolade »... Voyons un peu.

Un directeur de Patronage fameux, que vous connaissez bien, préoccupé de la formation de ceux qui l'entouraient, leur tint jadis ce langage : « En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. »

On ne discute pas cette vérité ; on la constate.

Qu'est-ce qui se passe, pour le moment, sous la neige, dans la terre humide de nos campagnes ? Un travail mystérieux s'opère. Il y a quelques mois, alors que les feuilles jaunies se décollaient mollement des branches et jonchaient le sol qu'elles avaient autrefois ombragé, le cultivateur s'en est allé dans son champ, l'a éventré avec sa charrue, a renversé la terre pour l'ameublir ; à larges mains il a jeté sur les sillons des grains de blé ; il les a recouverts ensuite par un coup de herse. Et vous l'avez vu regarder avec tendresse, en s'en allant, son champ. Là *gît* son espoir pour la moisson prochaine.

Le grain, *enterré*, a subi l'étreinte de la terre. Elle était humide, froide ; elle a gelé et l'a serré plus violemment. Au dégel elle était une boue visqueuse et grasse ; il a subi ses caresses. Lui, le petit grain, hier propre et mignon, splendidement doré, le voilà gonflé, meurtri, crevassé, noirci, pourri, mort. Pauvre petit grain !... Vous le plaignez ? Attendez ! Qu'est-ce que ce petit germe tout blanc, tout faible, que je vois, audacieux, percer du milieu de la pourriture et de la boue ? Voyez ! il monte. Il grandit. Il tend vers la lumière, dans un effort de tout lui-même. Il grossit, il durcit. Du ciel la pluie tombe et l'eau suinte autour de lui. Il la boit ; elle le fortifie maintenant. Sous les pâles rayons des premiers soleils la terre se sèche, lentement, et laisse quelques fissures. Il s'élance. Pendant que ses racines absorbent tout ce qui leur convient dans les fibres désagrégées du grain et, bientôt résistantes, plongent dans la terre elle-même pour la sucer, sa tige perce au grand jour. Frêle, timide d'abord sous les frissons du vent, la voilà, tout de suite aguerrie et robuste, qui défie les rafales. Elle plie mais ne rompt pas, souple autant qu'il faut, mais nerveuse et solide. Elle montera vers l'azur, elle s'alourdira d'un épi qu'elle balancera à l'été sous les rayons du soleil.

Le grain est tombé en terre ; il est mort ; il revit

pour porter beaucoup de fruit. L'œuvre féconde : la mort. Le Maître l'a enseigné à ses disciples.

II

Pour le travail que vous entendez ici accomplir il faudra qu'en vous s'opère cette œuvre : il vous faut mourir.

Ne soyez donc pas seulement *au* Patronage ; soyez *du* Patronage. Laissez-vous enserrer par lui, étreindre par son règlement et son esprit, triturer et broyer par ses exigences. Sur vous quand tomberont observations et réprimandes, ne récriminez pas ; acceptez. Il faut vous laisser façonner.

Peut-être ! Vous ne serez plus le gosse libre d'allures et s'ébattant à sa fantaisie. Vous sentirez une ceinture entourer vos reins, avec laquelle on vous conduira où vous ne voudrez pas, où — s'entend — votre nature fantasque et étourdie répugnera d'aller. Vous devrez vous déposséder de cette prétendue autonomie qu'avec tant d'âpreté plusieurs revendiquent aujourd'hui. Il vous semblera peut-être, à certaines heures de lassitude, que vous ne vous appartenez plus, que le Patronage vous a pris.

Prenez garde ! Tandis que mourra votre tendance enfantine à une liberté que la vie ne tolère pas, votre volonté libérée germera et se développera. Avertis des exigences de la vie, vous grandirez dans la lumière et vous durcirez aux épreuves. « Quelqu'un », vous serez « quelqu'un ».

Il faut mourir pour vivre : c'est la loi mystérieuse autant qu'universelle. Et ce jeune homme seulement réussit à vivre qui se décide un jour à se laisser former, à s'abandonner aux mains de son directeur, à sacrifier de sa nature ce qui ne doit pas en rester pour au contraire cultiver les heureux éléments de son tempérament.

Loin de moi la pensée de vous soumettre tous au même régime spécial et de vous faire passer tous dans le même moule. Vous avez des tempéraments différents, des natures variées. Ils se développeront comme ils peuvent se développer. Ce qui importe, c'est que vous preniez conscience de cet épanouissement, de cette éclosion. C'est que vous alliez chercher, au fond de votre être moral, parmi le fatras et l'imbroglio de vos idées et de vos sentiments éphémères, le germe d'infini que Dieu y a déposé et que les attentions de ceux qui vous ont élevés y ont jalousement gardé. L'ayant trouvé, ce « vous » qui doit faire votre personnalité, ce qui importe, c'est que vous lui permettiez, coûte que coûte, de grandir, de s'affirmer, dans l'effort et s'il le faut dans la lutte.

Vous devinerez-vous tout seuls ? C'est douteux. L'homme a besoin d'un plus âgé que lui pour le révéler à lui-même. Dans la série des « hommes » dont les traits seront ici régulièrement tracés, vous finirez bien par reconnaître un type qui se rapproche du vôtre. Il vous servira de modèle. Vous rêverez de l'égal, de le dépasser : pareille ambition n'est point mauvaise. Et vous irez, grandissant, vous fortifiant, solides sous les coups de vent

de folie et d'amusements ridicules auxquels s'abandonnent tant de jeunes gens, puisant par vos racines, je veux dire par les principes fondamentaux du catholicisme qui vous furent enseignés, dans la vie de lutte les éléments d'une ascension chaque jour plus rapide. Le temps de la moisson venu, vous offrirez de riches épis... s'il plaît à Dieu. L'œuvre féconde, la mort, aura produit la vie.

Dois-je insister ? Pourquoi faire ? Je ne ferais qu'user mon temps à persuader des convaincus.

C'est trop clair pour exiger une confirmation. Vous voulez être « quelqu'un ». Vous le serez par le développement normal du germe que recèle jusqu'ici une nature à peine en contact avec les réalités. Mais mettez-l'y, dans l'atmosphère réconfortante du Patronage, et vous verrez grandir votre personnalité.

Vous vivrez, vous porterez des fruits, parce que vous aurez su et vous aurez voulu que s'opère en vous... « l'œuvre féconde ».

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXIII

LES RAISONS D'OBSERVER LA LOI CHRÉTIENNE

50 Les traditions de famille

Tenele traditiones quas didicistis.
Conservez les traditions que vous avez apprises. (II Thess., II, 15).

Les raisons de mener la vie chrétienne que j'ai rappelées jusqu'ici résultaient de considérations essentiellement religieuses. Je voudrais maintenant en faire valoir deux autres, d'ordre plutôt humain, mais dont l'importance m'interdit de les passer sous silence. Je leur consacrerai l'entretien qui commence et l'entretien suivant.

La première de ces deux raisons n'atteint pas tous les hommes. Beaucoup lui échappent. Mais ceux pour qui elle se vérifie ne peuvent guère, ce me semble, s'y montrer insensibles. Elle éveille en effet, dans leur esprit, les souvenirs les plus attendrissants. Elle s'adresse à leurs affections les plus intimes et les plus profondes. Et, à moins qu'ils n'aient pas de cœur, elle leur fait voir, dans la pratique des vertus chrétiennes, le sûr moyen de se rattacher aux êtres dont ils ont reçu ici-bas et auxquels ils ont rendu le plus d'amour.

Disons-le tout de suite : cette raison s'adresse à tout homme né de parents sérieusement chrétiens. Elle consiste dans l'obligation où il est de rester fidèle aux traditions de sa famille.

J'expliquerai successivement : — de quelles traditions il est ici question ; — quelle est leur autorité ; — et comment il faut apprécier l'attitude des enfants à leur égard.

On appelle *tradition*, au sens où nous allons employer ce mot, tout principe ou toute règle de

conduite transmise entre les hommes. Quand cette transmission se fait des parents à leurs enfants, et surtout quand elle s'est réalisée entre plusieurs générations successives, la tradition est une tradition de famille.

Toute famille, ou peu s'en faut, a ses traditions. Celles-ci peuvent avoir une grande variété d'objets. Ainsi distingue-t-on, parmi les traditions familiales, des traditions de métier, des traditions politiques, des traditions littéraires, et surtout des traditions morales et religieuses. Ces dernières, ai-je besoin d'en faire la remarque ? sont les seules dont nous ayons à nous occuper ici.

Les traditions morales et religieuses d'une famille chrétienne lui viennent des beaux exemples donnés, soit par un père ou par une mère, soit, avant eux, par les ancêtres ; des sacrifices qu'ils ont faits pour la cause de Dieu ; des maximes remarquables tombées de leurs lèvres ; des conseils qu'ils ont donnés à leurs enfants, soit au temps où ils présidaient à leur éducation, soit même par après, soit surtout à l'heure des recommandations suprêmes, faites du lit qui fut leur lit de mort. Ainsi, pour citer quelques exemples historiques, la fidélité au vrai Dieu et l'attente du Messie étaient de tradition dans la famille d'Abraham. Dans la famille des Macchabées, c'était la défense armée de la religion. Tobie inaugurait ou rajeunissait dans sa famille tout un ensemble de traditions, quand il faisait à son fils les magnifiques recommandations que rapporte son livre (ch. IV). Blanche de Castille en créait une autre, quand elle disait et redisait au jeune S. Louis cette admirable parole : « Je vous aime tendrement ; mais je préférerais vous voir mourir que de vous savoir coupable d'un péché mortel. » — Ils en faisaient autant, je le crois volontiers, dans cette maison où vous avez pris naissance et avez grandi, ce père dont la foi, le dévouement à la cause de Dieu, la probité étaient passés en proverbe ; cette mère si pieuse, si charitable pour tous, de si haute valeur morale, dont la vertu défiait tout soupçon ; ces autres membres de la famille, tous profondément bons et édifiants, auprès desquels vous avez passé vos premières années. Ceux-là aussi ont donné des exemples et des conseils dignes de passer à la postérité et peut-être d'être gravés sur l'airain, à côté des exemples et des maximes des saints. Vous savez donc, par expérience et sans que j'insiste davantage, en quoi consistent les traditions religieuses des familles chrétiennes. Et vous me comprendrez si, pour compléter la définition que j'en ai donnée, je dis que ce sont des règles de conduite tracées par les aïeux, un testament spirituel exprimant leurs volontés les plus sacrées, enfin un Evangile domestique, qui renouvelle celui du Christ, le confirme, le recommande à la bonne volonté des enfants, au nom de la tendresse et de l'autorité paternelles.

Remarque importante : ces traditions peuvent avoir pour objet, non seulement l'ensemble des doctrines ou des pratiques chrétiennes, mais telle ou telle d'entre elles. Il leur arrive souvent de recommander une vertu distincte, une dévotion

particulière, une œuvre déterminée de religion ou de charité. Il faut supposer alors qu'en se spécialisant elles ne cessent jamais de prescrire, avant tout, une fidélité intégrale aux croyances et aux lois de la vie chrétienne. Si, par impossible, il en allait autrement, c'est-à-dire, si elles ne visaient qu'un détail détaché de tout le reste, elles se montreraient insuffisantes et resteraient trop en deçà du devoir.

Tout à l'heure, j'attribuais aux traditions religieuses des familles une certaine autorité. Cette autorité, si elle existe, s'exercera évidemment sur les enfants. Mais existe-t-elle, et dans quelle mesure les enfants lui doivent-ils obéissance ? — Je vais essayer de le préciser.

II

Il ne s'agit nullement, ici, d'une autorité légale. Nos lois civiles reconnaissent la puissance paternelle ; mais elles ne vont pas jusqu'à sanctionner les traditions qu'elle établit, ou qu'elle transmet après les avoir reçues des aïeux. Par contre, quand on lit les Livres inspirés d'en-haut, on est frappé de la valeur obligatoire qu'ils leur attribuent. — « *Jéhovah*, écrivait Moïse, *a été le Dieu de mon père ; je lui rendrai gloire.* » (Ex., xv, 2). Il supposait donc que le fils doit continuer le culte rendu à Dieu par son père. — L'auteur du Livre des Juges blâme le peuple juif d'avoir abandonné le Dieu de ses ancêtres (ii, 12). N'est-ce pas traiter comme une faute l'infidélité des Hébreux aux traditions venues de leurs aïeux ? — *Jéhovah* lui-même se présentait souvent aux enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, comme le Dieu de ces trois patriarches. (Ex., iii, 13). En tenant ce langage, il se prévalait évidemment d'un droit, et ce droit se rattachait à des traditions de famille. — La doctrine exprimée par les textes que je viens de citer ne saurait être fausse. Oui ! les traditions religieuses des familles ont une valeur certaine et ceux qui les reçoivent doivent en tenir compte.

Cette valeur a pour condition essentielle, je m'empresse d'en faire l'observation, une parfaite conformité avec la vérité dogmatique. L'Écriture sainte n'a attribué et ne pouvait attribuer d'autorité qu'à des traditions inspirées par la véritable religion. Jamais père n'a eu ou n'aura le droit d'engager sa postérité dans une erreur. C'est pourquoi, quand un fils acquiert la preuve certaine que sa famille lui a laissé des traditions fausses, il est rigoureusement obligé de les abandonner. Son cœur en saignera. C'est si dur à une âme éprise de piété filiale de reconnaître que les siens se sont trompés à propos de leurs obligations envers Dieu et des moyens du salut ! Mais les droits de la vérité l'emportent sur tout autre droit et les devoirs envers elle sur tout autre devoir. — Au contraire, quand les traditions du foyer viennent appuyer la vraie religion, leur valeur reste entière et absolue. Elles prêtent à la doctrine, vis-à-vis des enfants, une puissance de persuasion considérable.

D'où tirent-elles cette vertu propre qui vient si

heureusement confirmer le caractère obligatoire des lois divines ? — Elle leur vient de ce qui donne aux pères le droit d'être écoutés de leurs fils ; en particulier, de leur *compétence*, de leur *amour*, de la *puissance paternelle*.

J'ai nommé leur *compétence*. — Un chef de famille possède généralement, sur le gouvernement de la vie, sur la vertu, sur la religion elle-même, des lumières dont ses enfants ne jouissent pas. Son bon sens, sa maturité, son expérience, sa raison et souvent ses études, ne sont-elles pas autrement développées ? Quand donc, par ses traditions, il leur dit : « J'ai pris connaissance du catholicisme, et je l'ai trouvé vrai ; je l'ai vécu, et je l'ai trouvé bon » : son témoignage n'en vaut-il pas un autre ? Les sentiments de loyauté et de dévouement avec lesquels il se produit ne l'élèvent-ils même pas au-dessus de beaucoup d'autres ? Et si ce témoignage exprime la pensée non seulement d'un père, mais celle de toute une lignée d'ancêtres, qui osera en méconnaître l'autorité ?

J'ai parlé d'*amour*. — L'amour des pères et des mères pour leur postérité leur assure, personne ne le contestera, le droit de lui laisser des traditions. Il les recommande, par avance, à sa piété filiale. — Mais il la sollicite aussi par un autre côté. Je veux dire qu'il exige d'elle un amour réciproque et que cet amour devra s'étendre, non seulement à leur personne, mais encore à tout ce qu'ils ont aimé. En montrant aux fils comment leurs pères ont aimé la religion, les traditions familiales la leur rendront plus aimable. Et, en leur rappelant comment ils ont accompli le devoir de lui rester fidèles, elles leur rendront cette obligation plus douce et plus impérieuse.

Enfin, les traditions de famille s'imposent au nom de la *puissance paternelle*. — La puissance paternelle s'exerce souvent et sous des formes variées dans la vie des pères de famille, mais surtout en deux circonstances ; je veux dire : quand ils donnent des leçons et quand ils disposent de leur fortune.

Quand ils donnent des leçons à leurs enfants, ils usent d'un droit absolu et doivent être écoutés avec une respectueuse docilité. Mais les traditions religieuses qu'ils inaugurent ou transmettent sont des leçons et des leçons dont le caractère les élève au-dessus de toutes les autres. Elles ont pour objet les doctrines ou les règles de conduite les plus nobles, les plus fécondes, les plus obligatoires. Nulle autre leçon n'est aussi digne d'être donnée ni aussi digne d'être obéie. C'est dire que les pères, quand ils sont vraiment chrétiens, y mettent toute l'autorité dont ils sont investis.

Ils font également acte d'autorité, je dirais volontiers acte de souveraineté, quand ils disposent de leur avoir. — Personne n'ignore quelle valeur possèdent leurs testaments et les dispositions qu'ils y introduisent. Là, chaque mot fait loi, parce que chaque mot exprime leurs volontés sous la forme la plus solennelle et la plus sacrée. Or, rien ne ressemble à ces dispositions souveraines

comme leurs traditions religieuses. Certes, ils tiennent vivement à ce que leur fortune passe à leurs fils. C'est le besoin de leur cœur et son vœu le plus cher. Il leur semble aussi qu'ils ne mourront pas entièrement, mais se survivront à eux-mêmes si, après eux, leur postérité habite leur foyer, possède ce qu'ils possédaient, continue leurs entreprises. — Mais leur succession, remarquez-le, n'est pas toute entière dans leur patrimoine matériel ; elle comprend aussi un patrimoine moral. Celui-ci se compose d'éléments variés et de valeur diverse, mais surtout des traditions religieuses. Je dis « surtout », parce qu'elles constituent la partie la plus précieuse de l'avoir moral d'une famille. Le Psalmiste affirme que Dieu peut faire partie d'un héritage (xv, 5). Il en fait partie, vraiment, quand cet héritage contient des traditions chrétiennes. Celles-ci renferment, en effet, tout un ensemble de choses divines : des vérités venues de Dieu, des maximes inspirées par son Esprit, des règles de conduite qui mènent à lui et le font vivre dans les âmes, des grâces enfin obtenues de sa bonté par les prières et les mérites des aïeux. Aussi n'est-il rien, dans la succession des parents chrétiens, qu'ils tiennent aussi vivement à voir recueillir par leurs enfants. Ils ne l'écriront pas dans leur testament ; mais ce sera écrit dans leur cœur et exprimé dans leurs recommandations suprêmes. Entre leurs dernières volontés, celle-là sera la plus impérieuse ; et ils épuiseront, pour la faire accepter, tous les droits inhérents à la puissance paternelle.

Il ne sera pas inutile d'en faire ici la remarque : la leçon capitale et cette sorte de testament spirituel dont je viens de parler s'imposent avec plus d'autorité encore après la mort des chefs de famille que pendant leur vie. La raison en est qu'aux lumières de l'autre monde, ils voient de leurs yeux combien est vraie la doctrine catholique, combien sont rigoureuses les lois divines, combien sont saintes et salutaires les pratiques chrétiennes, combien sont désirables les récompenses célestes, combien sont redoutables les peines éternelles. Sous l'empire de cette vision, le désir que leurs enfants soient vraiment chrétiens s'affermirait dans leur cœur, s'enflamme, je dirais volontiers s'exaspère. Ils oublient ou tiennent pour accessoires leurs leçons et leurs dispositions d'ordre profane ; mais leurs traditions religieuses, ils y tiennent plus que jamais et les confirment avec une énergie dont nous ne saurions nous faire aucune idée.

Dites maintenant si les enfants peuvent regarder ces traditions comme dépourvues d'autorité !

Il me reste à juger l'attitude qu'ils vont prendre à leur égard.

III

Cette attitude peut revêtir des nuances innombrables. Il y a tant de degrés entre l'absolue et parfaite fidélité, d'une part, et, d'autre part, l'infidélité grossière ! Je ne puis, ici, que caractériser ces deux extrêmes. Pour apprécier avec équité les

degrés intermédiaires, il faudra tenir compte de la distance qui les en sépare.

L'enfant se montrera fidèle aux traditions religieuses de son foyer s'il les recueille avec respect, les fait siennes, les met en pratique, les transmet lui-même à ses fils, en les appuyant de son propre suffrage et de sa propre autorité. Celui qui agit de la sorte, vous le comprendrez aisément, s'honore lui-même. Il se montre digne de ses pères, puisqu'il poursuit et réalise le même idéal. Il se révèle homme de conscience et homme de cœur, puisqu'il observe, dans ce qu'elles ont de plus délicat et souvent de plus coûteux, les lois de la piété filiale. Il fait preuve de grandeur d'âme et d'une vraie noblesse de caractère, puisqu'il maintient au niveau qu'elle a su atteindre la vie de sa famille et, par là, la continue. Les familles, en effet, restent les mêmes et, malgré la succession des personnes, échappent au changement, quand la nouvelle génération conserve les croyances et pratique les vertus des anciennes. — Que d'avantages aussi cette conduite lui assure ! Ici-bas, ses concitoyens, reconnaissant dans ses convictions et dans ses mœurs les convictions et les mœurs de ses aïeux, lui conservent l'estime, la confiance et l'affection qu'ils avaient pour eux. Là-haut, les élus de la famille, charmés de revivre en sa personne, le suivent d'un regard où brillent ensemble la fierté et la tendresse. Ils prient pour lui, l'assistent de leurs sympathies, le couvrent de leur protection. Et Dieu, qu'il aime comme ses ancêtres l'ont aimé et sert comme ils l'ont servi, lui continue les bénédictions dont il les a comblés. Sa vie, n'en doutez point, sera, comme la leur, une belle et grande vie : une vie capable de réjouir les bons, d'encourager les hésitants, de suggérer aux méchants de salutaires réflexions, d'assurer à celui qui l'aura vécue une heureuse et glorieuse éternité.

L'enfant infidèle aux pieuses traditions de ses ancêtres s'en affranchit presque toujours dès qu'il ose le faire ou que le gouvernement du foyer passe entre ses mains. Il rompt alors, au point de vue religieux, avec le passé de sa famille, se conduit suivant des principes contraires à ceux dont elle s'inspirait, abandonne les œuvres et les pratiques qu'elle avait adoptées. Cette rupture n'est pas toujours également bruyante, elle se fait parfois silencieuse. Mais, même quand elle évite le bruit, l'observateur la reconnaît aisément, s'il étudie d'un œil attentif la vie menée sous le toit domestique.

En face de cette apostasie, consultez votre conscience et votre cœur ! Ils vous diront, j'en suis sûr, qu'ici les fautes ne se comptent plus. — N'est-ce pas une faute d'abandonner, sans raison valable, les grandes et nobles causes à la défense desquelles s'étaient consacrés les ancêtres et de prendre place parmi leurs ennemis ? N'est-ce pas une faute, quand on a eu l'honneur de naître dans une maison renommée pour ses vertus, de lui ravir la gloire qu'elles lui avaient attirée, et de la déshonorer en faisant d'elle, comme il arrive

trop souvent aux enfants révoltés contre les traditions chrétiennes, un repaire d'impiété, une caverne de voleurs, un mauvais lieu ? N'est-ce pas une faute de dévorer à belles dents l'héritage matériel d'une famille, quand on ne veut point de son patrimoine spirituel, lequel pourtant faisait partie du même legs et s'imposait par un acte de volonté plus impérieux que tous les autres ? N'est-ce pas une faute de scandaliser toute une contrée, d'affliger tout ce qu'elle contient de bon, de réjouir tout ce qu'elle contient de mauvais ? N'est-ce pas une faute, quand on est venu au monde, quand on a grandi, quand on a longtemps vécu dans les conditions les plus favorables à la sanctification et au salut, de réduire à néant cette grâce insigne et d'en perdre volontairement tout le profit, pour mener une vie et se faire des destinées de réprouvé ? — Je le disais tout à l'heure : l'abandon des traditions familiales se justifie quand on a acquis la conviction qu'elles sont erronées. Mais l'enfant de famille catholique qui refuse de vivre comme ses aïeux ont vécu, a-t-il acquis cette conviction ? A-t-il même fait, de sa religion natale, aucune étude sérieuse ? La plupart du temps, il abandonne les traditions paternelles par respect humain, ou pour s'affranchir d'un frein et s'assurer la liberté du vice. Et ceci ajoute à toutes les fautes que je viens de signaler une faute plus honteuse peut-être que toutes les autres : car c'est une faute de lâcheté. — Enfin, il y a là une faute contre la société toute entière. Car la famille est la cellule de la nation. Toute famille qui cesse d'être chrétienne devient, dans le grand corps social, un élément de déchristianisation, de démoralisation, et, par conséquent, de ruine. C'est parce que trop de familles ont, parmi nous, abandonné leurs traditions, que notre peuple est tombé dans l'état d'alarmante dissolution où nous le voyons aujourd'hui.

Toutes ces fautes réunies doivent être punies. Elles le seront, n'en doutez point ! — Les amis du père refuseront d'être les amis du fils. Il s'en fera d'autres, sans doute ; mais ces nouvelles relations, basées sur une ressemblance de défauts, lui apporteront probablement, tôt ou tard, de cruelles déceptions. — L'opinion publique, surprise et irritée de sa révolte contre les traditions paternelles, le couvrira de mépris. — Dieu, de son côté, pourra bien l'abandonner, comme il en a été abandonné. Ce pauvre homme, alors, deviendra un sectaire aussi mauvais que ses ancêtres étaient bons. Les pires ennemis de l'Eglise ne se sont-ils pas, le plus souvent, recrutés parmi les enfants des bonnes familles, indociles aux leçons de leurs aïeux ? — Et ses morts, ses morts dont il a trahi les espérances les plus chères, lui pardonneront-ils jamais ? L'un des hommes qui ont porté le plus haut la gloire du nom français disait, dans une circonstance solennelle : « Mon esprit ne sera plus avec ma postérité, le jour où elle cessera de mériter la confiance et l'estime de la France ¹. » Les

parents vraiment chrétiens ont tous, à propos de la conduite de leurs enfants envers Dieu, la même pensée. Leur esprit n'est plus avec leur postérité, quand celle-ci se sépare de Dieu. C'est dire qu'elle n'a plus le droit, ni de croire en leur sympathie, ni de se prévaloir de leurs mérites, ni de compter sur leur bénédiction...

Oserez-vous maintenant, pauvres enfants, visiter le tombeau de vos pères, ou fixer vos yeux sur leurs images suspendues au foyer domestique ? Oserez-vous leur demander s'ils sont contents de vous ? Et, si vous le faites, n'entendrez-vous point sortir de la tombe ou descendre de l'image un de ces reproches qui, quand on a du cœur, le percent de part en part et en font couler des larmes de sang ? — Combien je vous plains !... — Mais, croyez-moi ! Il ne faut fuir ni ce tête-à-tête avec vos aïeux, ni ces reproches. Il vous convient plutôt de les rechercher et d'y porter une âme prête à les peser et à les comprendre. Vous concevrez là, je l'espère, le dessein de rentrer en grâce auprès de vos pères et de revenir à ces croyances, à ces vertus, à ces pratiques qui les ont rendus heureux en ce monde et en l'autre et peuvent encore vous assurer le même bonheur...

Qui ne le comprend maintenant ? Les traditions religieuses des familles chrétiennes ne sont pas, il s'en faut, dépourvues d'autorité. Elles obligent, au contraire. Elles sont, pour ceux à qui elles s'adressent, un motif vraiment impérieux de mener la vie chrétienne. Et ce motif méritait d'être signalé et mis en relief.

Recueillez donc ces traditions bénies, avec soin, avec respect, avec docilité ! Conservez-les, comme le recommande S. Paul dans la parole que j'ai citée pour texte ; mettez-les en pratique ; faites-les vôtres et transmettez-les à vos propres enfants ! — Je ne veux nullement dire qu'elles soient intangibles et irréformables. Elles peuvent être insuffisantes : complétez-les ; mal adaptées aux circonstances nouvelles : mettez-les en harmonie avec les besoins de votre temps ; imparfaites : rendez-les meilleures ! Rien ne serait beau et rien ne serait utile comme si elles devenaient, de génération en génération, capables d'assurer l'ascension morale de votre famille vers les plus hautes vertus... Mais, pour vous, pour votre postérité, pour Dieu, ne les trahissez jamais ! Il y a là, tout ensemble, un devoir de conscience, une affaire de cœur, un point d'honneur !

Avant de clore cet entretien, je voudrais rappeler que les traditions de l'école chrétienne s'imposent à ses élèves, et les traditions d'un pays chrétien à ses habitants, comme les traditions des parents chrétiens s'imposent à leurs enfants. L'école, le pays ne sont-ils point, eux aussi, une famille ? Les influences religieuses qui s'exercent dans nos classes et dans nos milieux catholiques ne sont-elles pas, elles aussi, des grâces de haute valeur ? Et ceux qui les ont reçues ne doivent-ils point en tirer profit et les payer de retour par la

¹ Napoléon I^{er} recevant notification du sénatus-consulte qui le proclamait Empereur des Français.

correction de leur conduite? Il y a, là encore, une gloire de bon aloi à recueillir et à conserver. « C'est beaucoup, écrivait S. François de Sales, d'être fruit d'un bon arbre, métal d'une bonne mine, ruisseau d'une bonne source ¹. » Je puis dire, moi aussi, que c'est beaucoup d'avoir été élevé dans une bonne école et d'avoir habité un bon milieu. Il y a là une gloire dont l'Esprit-Saint recommande d'apprécier la valeur (Is., LI, 1) et, par conséquent, d'être fier. Ne rougissez donc point d'avoir fréquenté nos classes et grandi parmi des populations connues pour leur attachement au catholicisme! Mais partout où vous allez, montrez à tous de quelle supériorité morale vos origines et votre éducation vous ont rendus capables! Je le répète : cet orgueil sera légitime et bien placé. Il pourra aussi vous aider dans vos combats, vous préserver de bien des faiblesses, vous aider à pratiquer toutes les vertus. Ainsi soit-il!

MOIS DE MARIE DES PAROISSES

X^e Jour

MARIE SECOURS DES CHRÉTIENS

Mes frères,

La sainte Eglise catholique se voit sans cesse en butte aux attaques d'adversaires acharnés à sa perte. En même temps, les chrétiens qui la composent, ont aussi à soutenir des luttes continuelles contre les ennemis de leur âme.

Qui donc viendra à leur secours? Qui donc sera assez fort et assez bon pour pouvoir et vouloir les soutenir dans ces combats où tout conspire à les faire succomber?

Ce sera, mes frères, la Vierge Marie, celle que, dans notre confiance sans bornes, nous proclamons « le Secours des chrétiens, » *Auxilium christianorum*. C'est à Marie, mère de Dieu, que l'Eglise doit ses victoires; c'est à notre mère que nous devons le bienfait de notre salut.

Il me plaît singulièrement, ce soir, de vous montrer comment elle a protégé l'Eglise au cours de son existence séculaire, et comment aussi elle secourt tout chrétien qui l'invoque dans ses besoins.

I

Tant que Marie demeura sur la terre, elle fut l'aide et le conseil de l'Eglise naissante. Elle assista les apôtres de ses sages avis, au milieu des difficultés qu'ils rencontraient sans cesse dans l'exercice de leur ministère. Sa protection bienveillante défendit les nouveaux chrétiens des périls dont les menaçaient les Juifs conjurés pour étouffer dès son début la religion de Jésus-Christ. Elle les consolait, elle les encourageait, et contri-

bua efficacement à les faire persévérer dans leur foi et son amour.

Plus tard, le paganisme déclara à l'Eglise une guerre à mort, et, pendant trois cents ans, s'efforça de contraindre les fidèles à adorer ses innombrables idoles, images du serpent, je veux dire, du démon, qui a perdu nos premiers parents.

Marie lui a écrasé la tête de son pied victorieux. Les martyrs l'invoquaient dans leurs cachots, et se sentaient fortifiés quand il fallait souffrir et mourir. Les artistes peignaient sa radieuse image sur les murailles des catacombes. Tous, malgré les prisons, les bêtes féroces ou les bûchers ardents restaient invincibles adorateurs du vrai Dieu, grâce à son secours.

Quand, aux siècles suivants, les hérétiques tentèrent de corrompre la pureté de la doctrine prêchée par le Fils de Marie, ce fut encore elle qui suscita les docteurs et les conciles infaillicables qui ont défendu la vraie foi et vaincu l'erreur. A Ephèse, on la proclame avec allégresse Mère de Dieu. Les S. Jean Chrysostome, les S. Augustin, les S. Bernard ont des pages admirables dans leurs écrits, et de sublimes accents dans leurs discours, pour proclamer sa victoire sur tous les hérétiques : *Tu cunctas hæreses interemisti*.

La protection accordée par Marie à l'Eglise se manifesta principalement pendant les siècles du moyen âge, animés d'une si vive foi. Comme marque de son secours victorieux, elle donna le scapulaire à saint Simon Stock et le rosaire à S. Dominique. Par eux, elle terrassa le monstre infernal qui désolait le midi de la France, la funeste hérésie des Albigeois, et sauva notre pays d'une erreur qui humainement devait lui donner la mort.

Mais voici que se lève à son tour un autre ennemi aussi redoutable, Mahomet, avec sa religion de volupté et de sang, avec ses bandes innombrables de cruels soldats. Le mahométisme s'étend en Asie, couvre une partie de l'Afrique et pénètre en Europe, où à plusieurs reprises il menace l'Eglise d'une destruction irrémédiable. Oh! qui donc la défendra? Qui donc la sauvera? De terribles batailles s'engagent de tous côtés : à Vienne, en Autriche, à Lépante, sur les côtes de la Grèce, où le fanatisme musulman semble devoir triompher.

Mais le pape S. Pie V invoque Marie, et soudain il s'écrie, averti par une voix surnaturelle : « Victoire! » Avec l'aide de la Reine du ciel, les chrétiens ont vaincu les légions du faux prophète, la croix a brisé le croissant, et l'Eglise est sauvée!

En reconnaissance de cette insigne faveur, le Souverain Pontife ajouta aux litanies de Marie le nouveau titre : « Secours des chrétiens, » *Auxilium christianorum*, que nous sommes heureux de redire aujourd'hui.

Là ne s'est pas arrêtée la protection de Marie. Pour ne parler que de ce qui s'est passé en France, il y a environ 125 ans, une violente tempête s'y était soulevée contre Dieu et ses fidèles

¹ Oraison funèbre de Philippe-Emmanuel de Lorraine.

serviteurs. Les temples étaient fermés ou détruits, les prêtres exilés, noyés ou guillotins, le culte religieux proscrit ou obligé de se réfugier dans les caves, les greniers ou au fond des bois. Qui donc sauvera l'Eglise de France, ramènera la foi, et fera renaître la divine religion du Christ avec tous ses bienfaits ?

C'est encore Marie, que des milliers de ses fidèles n'ont point cessé de prier dans le secret de leur cœur ; Marie, toujours aimée, qui a pris en pitié la France, son royaume chéri, et qui, plus forte que les persécuteurs, a fait rentrer le christianisme triomphant dans son sanctuaire béni de N.-D. de Paris : *Regnum Galliae, regnum Marie*.

II

Non seulement Marie a étendu sa protection, au cours des siècles, sur l'Eglise en tant que société religieuse des âmes ; mais elle assiste encore chacun des fidèles, membres de cette Eglise.

Tous les hommes lui ont été donnés pour enfants au pied de la croix ; et elle n'a jamais manqué de les défendre, comme le fait une bonne mère. A l'exemple de Dieu, qui fait luire son soleil sur les méchants en même temps que sur les bons, Marie se plaît à secourir tous les enfants de la grande famille humaine. Elle n'exclut de sa vigilante affection ni les infidèles ignorant le vrai Dieu, ni les hérétiques que l'erreur aveugle ; pour tous elle a des grâces dont elle peut disposer.

Cependant il est juste que ses faveurs privilégiées soient pour les chrétiens, qui portent le sceau du baptême et le nom de son bien-aimé Fils, qui le reconnaissent pour leur Dieu, et l'adorent avec foi et amour. En acceptant le double titre de Mère de Dieu à Bethléem, et de Mère des hommes sur le Calvaire, elle a contracté l'engagement d'employer sa puissance auprès de Dieu et sa bonté pour les hommes à protéger sa famille adoptive et chérie, le peuple chrétien.

Aussi voyez, mes frères, comme elle accueille les vœux qui ont notre salut pour objet. Trésorière des grâces divines, son bonheur est de les distribuer à ceux qui les lui demandent avec une sincère confiance. Nous la voyons sans cesse auprès de nous, partout, multiplier les marques de sa protection. Elle convertit des pécheurs nombreux par des marques si frappantes de son intercession qu'il faudrait être aveugle pour ne pas la reconnaître. Elle affermit la vertu des justes. Que de fois elle a tiré de leur dangereux engourdissement les indifférents, en suscitant dans leur cœur les flammes d'une sainte ferveur pour le service de Dieu !

Aimez-la donc bien, mes frères, puisque pour mériter son amour, et par suite sa protection, il faut l'aimer soi-même. L'éternelle Vérité a dit : « J'aime ceux qui m'aiment. » Tel est le secret pour conquérir les bonnes grâces de Marie. Accomplissez pleinement la parole que son divin Fils vous adresse du haut de la croix : « Mon fils, voilà

votre mère. » Oh ! oui, soyez-lui des fils affectueux, dociles, toujours animés d'un profond respect. En vérité je vous le dis : elle ne cessera jamais de vous aider de son secours efficace. Dans vos peines, dans vos dangers, dans vos joies comme dans vos douleurs, elle sera toujours attentive à vous protéger, à la vie et à la mort.

* * *

Jeune soldat, d'où viens-tu ? — Je sors du feu des terribles batailles. La mitraille sifflait ; les obus éclataient et faisaient de nombreuses victimes autour de moi. Mais j'ai pressé mon chapelet sur mon cœur ; j'ai invoqué Marie ; et me voici, sain et sauf. — Jeune soldat, sois béni ; tu as eu confiance en Elle, et Elle t'a secouru.

Jeune matelot, d'où viens-tu ? — Je viens de subir une affreuse tempête. Notre vaisseau a été presque anéanti ; beaucoup de mes compagnons ont péri. Mais j'ai baisé mon scapulaire ; j'ai invoqué Marie, et je suis sauvé. — Jeune matelot, sois béni ; tu as eu confiance en Elle, et Elle t'a secouru.

Jeune fille, encore pâle et languissante, d'où viens-tu ? — J'allais mourir, épuisée par une longue maladie. Autour de mon lit j'entendais dire : « A la chute des feuilles, elle finira. » Mais j'ai fait un vœu à Marie, et elle m'a guérie. — Jeune fille, sois bénie ; tu as eu confiance en Elle, et Elle t'a secourue.

Vieillard aux cheveux blancs, où vas-tu ? — Je vais au tombeau inévitable pour tous les hommes. J'ai quatre-vingts ans passés, et je sais bien qu'il me faut quitter la vie. Mais j'ai confiance en Marie. Je la prie tous les jours, et maintenant je ne crains plus de mourir, parce que je sais qu'elle me protège, et me fera entrer avec elle dans les joies du paradis. — Vieillard, sois béni ; tu t'abandonnes à son secours ; Elle-même t'assistera à ta dernière heure, quand tu quitteras le temps pour entrer dans l'éternité.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour nous ! Ainsi soit-il.

En vente à nos Bureaux

Nous pouvons encore fournir les années de la *Prédication* depuis 1897 inclus jusqu'à 1913 inclus. Chaque année, en fascicules : 8 fr. (port en sus).

L'année 1914-1919 ne pourra être mise en vente que quand les fascicules épuisés auront été réimprimés. Un avis sur la couverture jaune le fera savoir.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 februarii 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGE

Ami du Clergé du 4 mars 1920

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

- Pour la fête de S. Joseph.** — S. Joseph et la France, 97.
- Allocutions pour des Messes d'hommes.** — LXX. Exposition de la doctrine catholique de la Trinité, 99.
- Plans de sermons pour les dimanches.** — *Dimanche de la Passion* : Sur la confession, 101. — *Dimanche des Rameaux* : La communion pascale, 101.
- Petit Carême sur le devoir.** — V. Les soutiens dans le devoir, 102. — VI. Le couronnement d'une vie de devoir, 103.
- Plans de sermons pour le Carême.** — V. *Dimanche de la Passion* : Les préservatifs contre le péché, 104. — VI. *Dimanche des Rameaux* : La communion pascale, 105.
- Aux Mères chrétiennes.** — III. *Fête de S. Joseph* : L'autorité, 107.
- Pour le Premier Vendredi.** — LXXII. Le Sacré-Cœur et la facilité de la pénitence, 107.
- Mois de Marie des paroisses.** — 11^e Jour : Marie Consolatrice des affligés, 109. — 12^e Jour : Marie Refuge des pécheurs, 111.
- Plans pour le Jeudi Saint.** — I. Les trois visions de l'Agonisant, 112.

POUR LA FÊTE DE SAINT JOSEPH

SAINT JOSEPH ET LA FRANCE

*Cœlitum Joseph decus atque
nostræ certa spes vitæ.*
(Hymne de Laudes).

Tout ce qui touche à notre France est cher à nos cœurs ; le culte de la patrie est pour nous chose sacrée. Je voudrais envisager la fête de S. Joseph de ce point de vue patriotique. Je viens vous dire que ce grand Saint est un des espoirs les plus fondés de la France, et que nous devons recourir à lui avec une entière confiance 1^o parce que la France a aimé et aime S. Joseph d'un amour particulier ; 2^o parce que S. Joseph aime la France d'un amour de prédilection. *Joseph... nostræ certa spes vitæ!*

I

1. Il est une chose extraordinaire dans l'histoire de S. Joseph. Ce grand saint à qui Dieu a confié la plus sublime mission, qu'il a élevé à la plus haute sainteté, qui a l'insigne honneur d'avoir été l'époux de Marie et le père nourricier de N.-S. Jésus-Christ, a été pendant longtemps, au point de vue du culte liturgique, comme ignoré des fidèles. Dès l'origine l'Eglise a rendu hommage aux apôtres et aux martyrs, et S. Joseph pendant de longs siècles, malgré les titres splendides que l'Evangile lui décerne, a été laissé dans l'ombre. Quelles sont les raisons de ce mystère ? Un docte Prélat¹ en énumère trois. On peut dire d'abord

que le voile qui couvre le nom et la puissance du vénérable Joseph dans les premiers âges chrétiens apparaît comme le prolongement du silence dans lequel a été enveloppée sa vie cachée. D'autre part, le nom même que le Joseph du Nouveau Testament a hérité du fils de Jacob augurait pour lui cette destinée, en vertu de laquelle il devait croître et grandir avec le temps, *filius accrescens Joseph*. (Gen., XLIX, 22). Mais surtout le culte de S. Joseph, dans les desseins de Dieu, était un de ces dons que le Père de famille, comme un prudent économe, s'était proposé de tirer plus tard de son trésor. C'était une de ces réserves, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'une de ces surprises que le suprême ordonnateur du festin des âmes avait ménagées pour la fin du banquet. *Tu autem servasti bonum vinum usque adhuc*. (Jo., II, 10).

2. C'est au moyen âge que la dévotion à S. Joseph commence à se révéler. Elle suit graduellement dans sa manifestation les évolutions successives de l'astre du jour : l'aube, l'aurore, le soleil du matin, puis le splendide rayonnement du plein midi. Après les éloges pompeux de S. Bernard, de S. Thomas, de S. Bonaventure, une fête liturgique est instituée au x^e siècle en l'honneur de S. Joseph. D'abord facultative, elle devient obligatoire au xvi^e siècle, puis chômée. Au xvii^e siècle, nouveau progrès : le nom de S. Joseph est officiellement inséré dans les grandes Litanies avant les martyrs et les apôtres. Enfin au xix^e siècle S. Joseph est proclamé par Pie IX Patron de l'Eglise universelle. — La dévotion privée va de pair, pour le progrès, avec le culte public. A mesure que S. Joseph est plus connu, il est plus aimé et plus ardemment invoqué. Les âmes chrétiennes subissent de plus en plus le charme du virginal époux de Marie et du Père nourricier du Sauveur. Et alors les louanges, la confiance, la reconnaissance deviennent de plus en plus intenses, le tout en corrélation avec les faits extérieurs, les besoins et les souffrances de l'humanité. *Filius accrescens Joseph!*

3. Or dans le développement progressif du culte de S. Joseph la France a eu un rôle prépondérant. C'est elle, on peut le dire, qui s'est employée avec le plus de zèle à sa glorification. C'est elle qui lui a donné le plus généreusement son cœur.

C'est un pape français, Grégoire XI, qui a institué canoniquement, à Avignon, la première Confrérie en l'honneur de S. Joseph.

C'est un Docteur français, au xiv^e siècle, le cardinal d'Ailly, chancelier de l'Université de Paris, qui fit le premier traité théologique, en treize chapitres, sur les gloires et les bontés de S. Joseph.

C'est un autre chancelier de la même Université, au xv^e siècle, le célèbre Gerson, qui, au Concile oecuménique de Constance, fit, devant les évêques de l'Eglise universelle, un magnifique panégyrique de S. Joseph, demanda et obtint une fête en son honneur, inaugura le culte public du glorieux patriarche, et contribua puissamment, au dire du pape Benoît XIV, à sa glorification.

C'est un français par l'éducation, par la langue,

¹ Cardinal Pie, *Œuvres*, t. VII, p. 116.

par les œuvres; S. François de Sales, qui, marchant sur les traces de sainte Thérèse, exalta les vertus et la puissance de S. Joseph dans l'un de ses beaux *Entretiens*, le xix^e.

C'est un français, l'illustre Bossuet, le prince de la chaire chrétienne, qui en deux discours, modèles incomparables d'éloquence et de piété, mit en relief la splendide mission de S. Joseph.

C'est un roi de France, le plus grand après S. Louis, Louis XIV, qui demanda à tous les évêques de son royaume de faire célébrer avec la plus grande solennité dans leurs diocèses respectifs la fête de S. Joseph, réclamant que cette fête fût chômée.

Ce sont les pontifes du Concile du Vatican, en tête desquels on remarque les évêques français, qui sollicitent du pape Pie IX le décret qui couronne la gloire terrestre de S. Joseph, et par lequel ce bon Saint est proclamé Patron de l'Eglise universelle.

C'est le peuple de France qui, suivant les impulsions du Saint-Esprit, docile aux inspirations et aux exhortations de ses religieux, de ses prêtres, de ses évêques et même de ses chefs temporels, s'est dévoué, avec un empressement unanime, au culte de S. Joseph, le bénissant, l'acclamant et l'invoquant avec une inlassable confiance. Nulle part on ne peut constater une dévotion aussi fervente et aussi populaire, aussi féconde en ses manifestations : que de sanctuaires érigés, que d'autels élevés, que de statues dressées, que de pèlerinages entrepris, que de neuvaines célébrées, que de messes offertes à Dieu en l'honneur de S. Joseph ! Véritablement la France a aimé et aime S. Joseph d'un amour très spécial ! A n'en pas douter, le peuple de France est le peuple de S. Joseph !

II

1. Depuis l'aurore de la dévotion à S. Joseph jusqu'à son parfait rayonnement, les saints, et en particulier S. Bernard, S. Thomas, S. Bonaventure, S. Bernardin de Sienne, S. François de Sales, S. Vincent de Paul, S. Alphonse de Liguori, ont dit des choses merveilleuses sur la puissance et la bonté de l'Epoux de Marie, du père nourricier de Jésus, du chef de la Sainte Famille. Mais nul n'a parlé avec plus d'éloquence et de feu que sainte Thérèse de son immense crédit auprès de Dieu. « S. Joseph, dit-elle, m'a toujours exaucée au-delà de mes prières et de mes espérances. Je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien demandé jusqu'à ce jour qu'il ne me l'ait accordé. Le Très-Haut donne seulement grâce aux autres saints pour nous secourir en tel ou tel besoin, mais le glorieux S. Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tous nos besoins. Notre-Seigneur veut nous faire entendre par là que, de même qu'il lui fut soumis sur cette terre d'exil, reconnaissant en lui l'autorité d'un père nourricier et d'un gouverneur, de même encore il se plaît à faire sa volonté dans le ciel, en exauçant

toutes ses demandes. Connaissant par moi-même l'étonnant crédit de S. Joseph auprès de Dieu, je voudrais persuader à tout le monde de l'honorer d'un culte particulier. Je conjure, pour l'amour de Dieu, ceux qui ne me croiraient pas d'en faire l'expérience. Ils verront combien il est avantageux de se recommander à ce saint Patriarche... »

2. Mais pour qui le bénéfice de ces magnifiques assurances ? pour qui la réalisation de ces splendides promesses de grâces, de salut et de sanctification ? Pour tous les chrétiens, sans doute, qui recourent à S. Joseph ; mais, je ne crains pas de l'affirmer, TOUT SPÉCIALEMENT POUR LES FRANÇAIS, parce que S. Joseph aime la France d'un amour de prédilection, et qu'il lui réserve la meilleure part de ses faveurs.

Oui, S. Joseph aime la France très particulièrement. — D'abord, parce qu'elle est entre toutes les nations la nation privilégiée de Dieu. Sa vocation est une vocation exceptionnelle. Elle a été choisie par Dieu pour être la gardienne et la protectrice de l'Eglise, continuation de Jésus-Christ à travers les siècles. Elle est le « sergent de Dieu, » chargée d'accomplir son œuvre dans le monde, *Gesta Dei per Francos*. Et à ce titre S. Joseph la regarde avec des yeux de particulière bienveillance. — D'autre part, S. Joseph a les mêmes goûts que Jésus et Marie ; il partage très intimement leurs sentiments. Or les Français sont les privilégiés de Jésus et Marie ! C'est à la France, à une religieuse française, d'un ordre français, dans une ville française, à la B. Marguerite-Marie, de la Visitation de Paray-le-Monial, que Notre-Seigneur a révélé son cœur, avec mission d'en faire connaître les grandeurs et les bontés à tout l'univers. C'est à la France que dans le cours des âges elle a témoigné ses plus maternelles sympathies. Bornons-nous à rappeler Notre-Dame des Victoires, la Salette, Lourdes, Pontmain, Pellevoisin. *Regnum Galliae, regnum Mariae* ! — Et puis, S. Joseph qui est le *Juste*, qui possède toutes les vertus, et par conséquent la reconnaissance, à un degré éminent, pourrait-il oublier que la France a été la protagoniste fidèle, constante et heureuse de son culte ? Aussi bien veut-il la faire la bénéficiaire privilégiée des trésors de grâces dont il a été établi le dispensateur.

3. Recourons donc, comme catholiques sans doute, *mais tout spécialement comme Français*, et avec une entière confiance à la toute-puissante intercession de S. Joseph.

S. Joseph a une prédilection pour la France : à ce titre implorons son assistance en faveur de notre chère patrie. Recommandons-lui nos nécessités nationales : elles sont grandes à l'heure présente ! Sans doute la France est victorieuse ; elle a triomphé de ses farouches ennemis ; mais dans sa victoire elle demeure épuisée par les rudes sacrifices qu'elle a consentis. Recourons à S. Joseph pour qu'il aide à la restauration plénière, matérielle et morale, de la nation qui lui est si chère. Que par l'intercession de S. Joseph les éléments

essentiels à toute société soient en honneur en France : la reconnaissance des droits de Dieu, la liberté de l'Eglise gardienne de la vérité et de la vertu, la sainteté du mariage, la bonne éducation de la jeunesse, le respect de l'autorité, l'union sacrée entre tous les citoyens ! Que S. Joseph bannisse de la France les fléaux destructeurs : l'irrégion, l'immoralité, l'égoïsme, l'amour effréné du lucre et des plaisirs coupables ! Que S. Joseph fasse comprendre à la France qu'il est absolument nécessaire qu'elle revienne aux principes chrétiens qui ont fait sa force, sa gloire, sa prospérité, sa primauté de civilisation ! Qu'il persuade intimement la France que Jésus-Christ est la pierre angulaire de l'édifice national et que sans lui il n'y a point de salut, *non est in alio aliquo salus*. (Act., IV, 12).

S. Joseph aime la France d'un amour très spécial : à ce titre recommandons-lui nos nécessités particulières. Sommes-nous dans la gêne et la pauvreté ; sommes-nous en butte à la persécution ; sommes-nous dans le doute et l'incertitude ; sommes-nous accablés par la maladie ; sommes-nous dans l'épreuve et dans l'affliction ; sommes-nous angoissés à la pensée de la mort et des jugements du Seigneur ? Allons à S. Joseph, invoquons-le, il est la ressource des pauvres et le protecteur des affligés, il est l'ange des bons conseils et le salut des infirmes, il est surtout le patron de la bonne mort. Allons à S. Joseph : Dieu lui a remis entre les mains les richesses de sa grâce aux formes multiples ; il l'a établi le chef de son empire et le distributeur de toutes ses faveurs. Allons à S. Joseph et il nous accordera ses suffrages, et rien ne nous sera refusé ni de Jésus, ni de Marie.

Donc, chrétiens mes frères, Français mes concitoyens, courage et confiance : S. Joseph le prince des élus est notre très ferme espérance, *Cœlitum Joseph decus atque nostræ certa spes vitæ* ! Il est à nous, soyons à lui ! Ainsi soit-il !

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

LXX

EXPOSITION DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE DE LA TRINITÉ

Messieurs,

On raconte — est-ce légende ? est-ce récit véridique ? peu importe ! — que S. Augustin, ce génie puissant qui est resté l'un des docteurs les plus écoutés de l'Eglise, se promenait un jour au bord de la mer, cherchant à comprendre le mystère de la Sainte Trinité, dont nous avons, dans notre dernière conférence, établi l'incontestable révélation.

Tout à coup, il aperçut un jeune enfant qui lui parut fort occupé à une besogne singulière. Il

avait fait, ce petit, un trou dans le sable, et il allait sans relâche, à l'aide d'une coquille, puiser dans la mer de l'eau qu'il revenait verser dans ce trou.

Intrigué par ce manège, l'évêque d'Hippone s'approche.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demande-t-il à l'enfant.

— Je veux, répond celui-ci, vider toute la mer dans ce trou.

— Vider toute la mer dans ce trou, avec une coquille, mon pauvre, mais c'est impossible !

— Moins impossible, réplique l'enfant en se redressant, que de faire entrer dans une intelligence créée le mystère de la Sainte Trinité.

A ces mots, il disparut. C'était un ange que Dieu avait envoyé à Augustin, pour lui montrer l'inutilité de ses efforts.

Peu importe, encore une fois, que ceci soit un récit véridique ou une légende. Ce qui importe, c'est la conclusion. Il est moins impossible de vider la mer dans un trou, avec une coquille, que de faire comprendre à une intelligence créée le mystère de la Sainte Trinité.

De ceci, Messieurs, vous ne doutez pas. Vous savez que l'infini, qui est Dieu, cesserait d'être l'infini, s'il pouvait être compris par le fini que nous sommes. Ce que vous demandez, c'est de savoir quelles déductions la science chrétienne a tirées des données que Dieu nous a révélées, sur ce point mystérieux de la Trinité divine.

Je vais m'efforcer de vous satisfaire.

I

Tout être est actif, et plus il a d'être, plus il a d'activité. Le végétal en a plus que le minéral. L'homme en a plus que l'animal. L'homme de génie en a plus que le nègre des forêts africaines. Dieu qui a l'être infini doit, en conséquence de cette loi, posséder l'activité infinie.

Ceci établi, qu'est-ce que nous constatons ? Nous constatons que l'activité aboutit nécessairement à la production ; autrement ce ne serait plus de l'activité, mais de l'agitation.

A la production de quoi ?

De quelque chose qui est au-dessus de nous ? — C'est impossible.

De quelque chose qui est au-dessous de nous ? — Cela ne nous suffit pas.

L'ambition de tout être vivant, plante, végétal, animal, est de produire son égal, et cette ambition, vous l'avez réalisée, Messieurs, vous tous à qui Dieu a conféré l'honneur suprême de la paternité. Avec quelle fierté vous êtes allés contempler dans son berceau cette petite créature vagissante qui était votre sang, votre chair, votre image vivante ! Ce jour-là, vous avez atteint la cime de l'activité. Hommes, vous avez produit un homme !

Pourquoi Dieu n'aurait-il pas la même ambition et le même honneur que vous ? Quoi ! Lui dont l'activité est infinie, Lui seul, il ne pourrait pas produire son égal ? Lui par qui tous les êtres

vivants sont pères, Lui qui est la vie par essence et l'Être par excellence, Lui seul, il ne pourrait pas être Père ?

Je sais bien qu'il est esprit. Mais pourquoi les esprits ne seraient-ils pas féconds comme les corps ? Un jour, Mgr Bougaud montrait ses beaux livres, et il disait avec orgueil : « Ce sont mes enfants à moi ! » Et vraiment, il les avait enfantés avec son esprit et son cœur ; c'était sa pensée qu'il y avait mise, sa pensée, fille de son âme !

Hélas ! notre pensée, elle n'est pas vivante par elle-même et c'est pour cela qu'il nous faut l'écrire. Mais prenez Dieu, esprit infini, produisant son égal : vous aurez une pensée infinie, éternelle, vivante par elle-même ; une pensée qui sera consciente d'elle-même ; une pensée qui sera une personne et qu'on appellera le *Verbe*, Fils de Dieu. C'est fait : Dieu est Père !

Mettez maintenant en présence ces deux esprits vivants : l'être infini et sa pensée infinie. Ces deux esprits ne pourront pas ne pas s'aimer, et alors se produira un amour qui ne pourra être qu'infini, c'est-à-dire éternel, vivant et conscient comme les deux autres, ayant, lui aussi, sa personnalité : ce sera l'*Esprit-Saint*.

Voilà donc trois personnes bien distinctes. Nous savons qu'elles existent, puisque le Christ-Vérité nous l'a dit. Nous savons aussi que ces trois personnes ne font qu'un infini, puisque la raison, d'accord avec le Christ-Vérité, nous dit qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu. Là est le mystère impénétrable pour nous.

II

Ces trois personnes, ont pensé quelques-uns, ne seraient-elles pas des créations de notre esprit pour désigner la puissance, la sagesse et l'amour de Dieu ?

En d'autres termes, ne ressemblerions-nous pas quelque peu aux païens de l'Égypte, de la Grèce et de Rome, qui avaient créé autant de divinités distinctes qu'ils avaient trouvé en Dieu d'aspects différents ? Quand Dieu soulevait les flots de la mer, c'était Neptune. Quand il faisait rouler dans les cieux le char du soleil, c'était Apollon. Quand il faisait retentir le tonnerre, c'était Jupiter. Quand il inspirait les poètes, c'était Minerve, et ainsi de suite. — Le christianisme, disent nos adversaires, a une conception un peu moins enfantine que celle des anciens. Il n'en tombe pas moins dans la même erreur, puisqu'il accorde la personnalité aux perfections divines, qu'il a le tort d'isoler de celui qui les possède.

Non, Messieurs, il n'en est pas ainsi. La doctrine catholique a toujours nettement distingué entre les attributs de Dieu et les personnes de la Sainte Trinité.

Quand nous parlons de la bonté, de la sagesse, de la puissance, de l'amour, de la justice de Dieu, nous savons fort bien que ce sont des conceptions de notre esprit, des manières de parler, qui équivalent à dire : « Dieu, qui est bon, qui est juste,

qui est puissant, qui est sage, qui nous aime ; » jamais nous n'avons eu l'idée d'y voir des entités distinctes.

Il en est tout autrement des personnes de la Sainte Trinité que Jésus, dans ses paroles, nous représente comme ayant une personnalité propre.

Dieu, nous l'avons dit, doit avoir la faculté de produire son égal. Donc, les trois personnes divines ne connaissent pas entre elles de subordination ; il n'y en a point parmi elles qui soit supérieure aux deux autres ; elles sont pareillement infinies.

Elles sont pareillement puissantes, puisqu'elles ne seraient pas toutes infinies si l'une d'elles était soumise aux autres.

Elles sont pareillement éternelles, puisque Dieu, étant esprit, n'a jamais pu exister sans penser et sans que sa pensée fût infinie, puisque sa pensée n'a pas pu exister sans qu'entre elle et Lui jaillît l'amour infini.

Tout entre elles est semblable ; tout entre elles est commun ; c'est vraiment l'unité dans la Trinité ; c'est vraiment la Trinité dans l'unité.

III

Il nous reste, Messieurs, à jeter un dernier regard, avec les docteurs de la Foi, pour arriver à de nouvelles profondeurs.

Le Christ, dans cet entretien, à la fois touchant et sublime, qu'il eut avec ses apôtres et qu'on appelle le discours après la Cène, se laissa aller à leur parler plus longuement qu'il ne l'avait jamais fait, du Père qui l'avait envoyé pour sauver les hommes, et de l'Esprit de lumière qui allait bientôt venir sur eux. Dans le cours de cet entretien, il prononça ces paroles : « Je suis dans mon Père et mon Père est en moi. »

Vous, Messieurs, quand vous avez donné la vie à un fils, vous avez pu dire avec orgueil : « Cet enfant est né de moi. » Mais vous n'avez pas pu dire : « Cet enfant est en moi. » Votre fils avait sa vie qui n'était pas votre vie à vous. Désormais, il devait mener la sienne, comme vous alliez continuer à mener la vôtre. A votre foyer, il y avait une vie de plus.

Au foyer de Dieu, si je puis parler de la sorte, il n'en est pas ainsi. Là, il n'y a qu'une vie, qui est la même dans les trois adorables personnes de la Trinité. Dieu est tout entier dans chacune d'elles. Le Père vit dans le Fils et dans l'Esprit-Saint, comme le Fils vit dans le Père et l'Esprit-Saint, comme l'Esprit-Saint vit dans le Père et dans le Fils.

« Vous êtes fécond, ô mon Dieu, s'écriait le P. Monsabré, et les fruits bénis de votre vie demeurent en vous ; les vicissitudes du mouvement ne peuvent, ni les séparer de votre sein, ni les emporter loin de vous. L'eau du fleuve fuit sa source ; le rayon du soleil s'égare dans les espaces ; le fruit de l'arbre tombe à terre ; l'enfant quitte le sein qui l'a conçu ; sa mère pourra encore le prendre entre ses bras et le presser sur son cœur,

mais il n'habitera plus le sanctuaire protecteur où il fut tant aimé ; mon verbe est à moi, mais il se voile ; mon amour est à moi, mais il languit. Au contraire, les processions immanentes de Dieu se pénètrent pour ne jamais rompre l'unité de l'Etre divin ¹. »

Le P. Monsabré termine par ces paroles, que j'ai bien plus de raison que lui de prononcer :

« Si j'ai mal dit, ô mon Dieu, redressez vous-même les torts de ma parole ; manifestez votre gloire à ceux qui m'écoutent, afin que, éclairés par votre grâce plus que par mes discours, ils puissent chanter avec l'Eglise : « O Dieu, Père sans naissance, Fils unique du Père, Esprit consolateur, sainte et unique Trinité, nous vous confessons, nous vous louons, nous vous bénissons ! Gloire à vous, dans les siècles des siècles ! Amen ! »

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

Dimanche de la Passion

SUR LA CONFESSION

« *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* » (Jo., viii, 46). Jésus seul peut parler de la sorte. Pour nous, pauvres pécheurs, profitons de ce Carême pour rendre la paix à notre conscience : confessons-nous ! ¹ Pour tout chrétien, c'est un devoir. ² Pour tout homme, c'est un besoin.

I. — Devoir

La confession est un devoir :

I. PRESCRIT PAR N.-S. J.-C., car elle est d'institution divine. Faut-il en rappeler les preuves ? — ¹ N.-S. J.-C. : « *Quorum remisieritis peccata, remittuntur eis : et quorum retinueritis, retenta sunt.* » (Jo., xx, 23). — ² La tradition : les écrits des Pères et les faits de l'histoire nous prouvent qu'on a toujours été convaincu de la nécessité de la confession pour se réconcilier avec Dieu. — ³ La raison. Il est impossible d'admettre que la confession soit d'invention humaine.

II. DÉTERMINÉ PAR L'EGLISE. « Que tout fidèle de l'un et l'autre sexe qui a atteint l'âge de discrétion, dit le 4^e Concile de Latran (cf. *Codex*, can. 906), confesse seul fidèlement tous ses péchés à son propre prêtre, au moins une fois l'an, et qu'il ait soin d'accomplir de tout son pouvoir la pénitence qui lui aura été enjointe. » Assurément le concile de Latran n'oblige pas à se confesser au temps de Pâques ; mais le concile de Trente approuve ceux qui fixent à cette époque leur confession annuelle.

II. — Besoin

Loin d'être une tyrannie, la confession est un besoin :

¹ DE LA CONSCIENCE. Voyez les criminels. Ils vont parfois se livrer d'eux-mêmes à la justice, ils font tous les aveux et ils se sentent comme déchargés d'un poids terrible. Ne se sont-ils pas confessés ?

² DE LA RAISON. Tout homme qui pleure ses fautes acquiert le droit d'être réhabilité. Mais se pardonnera-t-il lui-même ? Non ; ce serait renverser toutes les lois de la justice. Il faut donc qu'il reçoive le pardon des autres. Comment y arriver sans s'accuser et sans s'incliner devant la sentence ? Autrement dit, comment y arriver sans se confesser ?

³ DU CŒUR. Tout homme étouffe sous le poids de ses secrets, de ses peines, de ses désillusions ; il a besoin d'un confident. Eh bien ! il est un confident bon, discret, sage, expérimenté : c'est le prêtre. Allez donc à lui ! Il vous dira comme son divin Maître : « *Venite ad me omnes, qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.* » (Mt., xi, 28).

Conclusion

« Il y a vingt ans que vous vous confessez à moi, et vous ne vous en doutez pas, » disait Mgr de Cheverus à une protestante qui parlait de la tyrannie de la confession. N'avons-nous point agi comme cette dame, et à notre insu, en bien des circonstances ? Il nous a manqué l'absolution du prêtre ; venons la chercher et nous goûterons la paix indicible d'une bonne conscience.

Dimanche des Rameaux

LA COMMUNION PASCALE

L'évangile d'aujourd'hui nous montre N.-S. J.-C. faisant son entrée triomphale à Jérusalem. N'est-ce pas à cette époque de l'année que N.-S. doit faire son entrée dans nos âmes par la communion ? Disons donc : ¹ Pourquoi nous devons faire notre communion pascale, et ² Comment nous devons la faire.

I. — Pourquoi ?

¹ Parce que c'est LE DÉSIR DE N.-S. J.-C. L'Eucharistie n'est pas un sacrement inutile : N.-S. l'a institué pour se donner à nous par la communion. Ecoutez-le vous dire comme à ses apôtres : « *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* » (Luc, xxii, 15).

² Parce que C'EST L'INTÉRÊT DE VOTRE ÂME. Il faut la faire ressusciter à la vie de la grâce, la guérir de ses faiblesses et lui donner les forces, les secours et les consolations dont elle a besoin : « *Venite ad me omnes, qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.* » (Mt., xi, 28).

³ Parce que C'EST L'ORDRE DE L'EGLISE. Tous les fidèles parvenus à l'âge de discrétion sont obligés, sous peine de péché mortel, de communier au moins une fois chaque année, à Pâques : et c'est pour leur faciliter ce pieux devoir que l'Eglise multiplie ses prières, ses offices et ses prédications pendant le Carême.

II. — *Comment ?*

1^o AVEC FOI : car sous les espèces ou apparences du pain, c'est le Roi des rois qui vient à nous. Disons-lui comme les Juifs de Jérusalem : « *Hosanna filio David !* »

2^o AVEC UNE CONSCIENCE PURE. Dépouillons-nous de nos péchés par une bonne confession ; par une indigne communion nous ne pourrions satisfaire au précepte de la communion pascale. « *Straverunt vestimenta sua in via.* » (Mt., XXI, 8).

3^o EN ESPRIT D'OBEISSANCE A L'EGLISE. Accomplissons le précepte dans sa lettre et dans son esprit, sans nous laisser influencer par des considérations basées sur le sans-gêne ou le respect humain.

4^o AVEC LA RÉOLUTION DE RESTER FIDÈLES A TOUS NOS DEVOIRS. N'imitons pas en effet les Juifs de Jérusalem qui acclamaient N.-S. J.-C. le jour de son entrée dans la ville et qui s'écriaient quelques jours après : « *Notumus hunc regnare super nos.* » (Luc, XIX, 14).

Conclusion

En 1868, un homme d'Etat demandait à Berryer : « Ferez-vous vos Pâques ? — Oui, répondit le célèbre orateur, je les ferai même deux fois : à Paris d'abord, pour mon propre compte, puis à Angerville, pour l'exemple de mes compatriotes. » Quelle leçon pour ceux qui ont peur de faire leurs Pâques, et pour ceux qui demandent à les faire en secret !

PETIT CARÈME SUR LE DEVOIR

V

LES SOUTIENS DANS LE DEVOIR

Adjuva me et saluus ero.
(Ps. CXVIII, 147).

EXORDE. — Dans notre dernier entretien, nous avons accompagné, sur le chemin du retour au devoir, le pécheur qui avait pris la résolution courageuse d'y revenir et nous l'avons vu se réconcilier avec Dieu par le sacrement de Pénitence. — Que nous soyons nous-mêmes des pécheurs revenus à Dieu, ou que nous ayons eu le bonheur de demeurer jusqu'ici sans défaillance dans le droit chemin, une chose nous est commune à tous : par nous-mêmes nous sommes faibles, et pour être jusqu'au bout fidèles à marcher dans la voie du devoir, nous avons besoin d'être soutenus. — Le grand soutien, c'est la grâce de Dieu. Mais où trouverons-nous l'aide nécessaire pour nous assurer les grâces divines et leur être fidèles ? C'est de quoi je veux vous parler sous ce titre : *les soutiens dans le devoir.*

DIVISION. — Nous envisagerons trois soutiens principaux : 1^o l'instruction chrétienne ; 2^o les pratiques religieuses ; 3^o les bonnes influences.

I. — *L'instruction chrétienne*

L'insuffisance des convictions religieuses fait de l'âme comme une maison bâtie sur le sable (Mt., VII, 24 et suiv.) ou comme un navire sans gouvernail, flottant à tout vent de doctrine, à la merci des préjugés, des idées fausses, des raisonnements fallacieux, des séductions trompeuses, qui se rencontrent partout. — L'âme solidement établie sur de fermes convictions reli-

gieuses a, au contraire, une très grande force de résistance. C'est la maison bâtie sur le roc, c'est le navire muni d'un bon gouvernail.

Or, les convictions religieuses ne peuvent acquérir la puissance nécessaire, ni la conserver si elles l'ont atteinte, à moins que celui qui les possède ne s'applique sérieusement et constamment à entretenir, à développer et à fortifier son instruction chrétienne.

Il faut *l'entretenir*. — Combien de pères et de mères de famille, en entendant leurs enfants réciter le catéchisme, sont réduits à s'avouer à eux-mêmes qu'ils le savent moins que ceux-ci (je ne parle pas de la lettre, je parle du sens), parce qu'ils l'ont oublié et n'ont plus à ce sujet que des idées vagues !

Il faut *la développer et la fortifier*. — La dose d'instruction religieuse qui suffit à l'enfant, parce qu'elle est en rapport avec son âge, avec l'état de ses facultés, avec les circonstances au milieu desquelles il vit, n'est plus suffisante pour le jeune homme ni pour l'homme mûr, pour la jeune fille ni pour la femme. Ils ont à résoudre des questions, à répondre à des objections, qui ne se posaient pas pour eux dans l'enfance ; ils ont à faire face à des difficultés, à des tentations, qu'ils ne rencontraient pas dans l'enfance.

Comment donc entretenir, développer et fortifier son instruction chrétienne ? Principalement en étant assidu à écouter la parole de Dieu. Jeunes gens, jeunes filles, suivez régulièrement les catéchismes de persévérance. Vous tous, mes frères, quel que soit votre âge, quelle que soit votre condition, venez fidèlement aux prônes des dimanches et des fêtes, aux instructions, aux sermons. — Et n'entendez point passivement ou distraitemment, mais soyez attentifs, réfléchissez et assimilez-vous ce qui est dit. — La fuite de la parole de Dieu, le dédain pour elle, sont de grands maux qui contribuent beaucoup à l'aggravation et à l'extension de cette plaie contemporaine qu'est l'ignorance en matière de religion.

II. — *Les pratiques religieuses*

Je veux parler de la *prière* et de la *fréquentation des sacrements*.

1^o La *prière*. — La nécessité de la prière pour obtenir les grâces dont nous avons besoin nous a été affirmée par Dieu avec une extrême insistance, et dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. — C'est par la prière que tous les justes de l'Ancienne Loi se sont soutenus dans la fidélité à Dieu (citer, par exemple, Noé, Abraham, Moïse, Samuel, David, Ezéchias, Tobie, Judith, Daniel, Esther, les Macchabées). Les prophètes n'ont jamais cessé d'exciter à la prière comme condition et moyen de persévérance dans le devoir et de victoire contre les tentations. — N.-S. J.-C. nous a dit : « *Orate, ut non intretis in tentationem* » (Mt., XXVI, 41). Il nous a enseigné lui-même à dire à notre Père céleste : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour » : le pain substantiel de la grâce, qui soutient les forces dans les luttes quotidiennes ; « et ne nous laissez pas succomber à la tentation. » L'apôtre S. Jacques nous a dit : « *Si quis vestrum indiget sapientia, postulet a Deo.* » (Jac., I, 5).

Or il est triste de voir combien de chrétiens négligent la prière, prient peu et prient mal. Combien commencent leurs journées sans dire un mot de prière, ou en se bornant à quelques formules récitées machinalement et hâtivement ! Et ils terminent leurs journées de même. — Combien sont infidèles à cette prière gravement obligatoire qu'est l'assistance à la sainte Messe du dimanche et de certaines fêtes, ou ne l'accomplissent que d'une façon uniquement ou presque uniquement extérieure, étant présents de corps à l'église, mais ne priant pas ou presque pas !

2^o La *fréquentation des sacrements*. — Il s'agit ici des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

a) Sacrement de Pénitence. — L'absolution donne et renouvelle à nos âmes le pardon divin. Souvent reçue, elle entretient l'âme dans l'état de pureté qui la rend agréable à Dieu et attire sur elle sa spéciale sol-

licitude et ses grâces de choix. Elle accoutume à la délicatesse de conscience, à l'horreur du mal. Elle a une grande puissance pour empêcher les fautes que l'on viendrait à commettre de devenir des péchés d'habitude et pour aider à se débarrasser des habitudes mauvaises déjà contractées. — Sans doute, on est en règle avec la loi de l'Eglise en se confessant une fois l'an; mais si l'on se contente de ce minimum, on se prive d'une grande partie des avantages dont nous venons de parler. Tout chrétien préoccupé sérieusement du soin de son âme et soucieux de sa persévérance, se confesse beaucoup plus souvent.

b) Sacrement d'*Eucharistie*. — Il a précisément été institué par Notre-Seigneur comme l'aliment surnaturel de nos âmes, pour entretenir et développer leurs forces et pour les faire vivre de la vie divine. Il est la plus abondante et la plus généreuse de toutes les sources de vigueur spirituelle. — Chaque communion bien faite est immensément précieuse pour notre âme. Mais si nous ne communions qu'une fois par an, au temps de Pâques, nous bornant au minimum que l'Eglise nous impose, nous nous mettons dans la situation de celui qui ne renouvelle ses forces par la nourriture que juste assez souvent pour ne pas se laisser mourir de faim. L'Eglise nous exhorte vivement à la communion fréquente et même quotidienne (rappeler ici brièvement le décret *Sacra Tridentina Synodus*). Entrons dans cette voie, ou, si nous ne nous en sentons pas le courage ou n'en avons pas la possibilité, adoptons du moins la pratique de la communion mensuelle.

III. — Les bonnes influences

1° *L'influence du prêtre*. — Le prêtre n'est pas au milieu de vous seulement pour dire la messe, administrer les sacrements, enseigner la doctrine chrétienne au catéchisme ou en chaire et ensevelir vos défunts. Il y est comme le représentant et l'apôtre de Jésus-Christ. — C'est lui qui est votre ami le plus véritable, puisque c'est celui qui a en vue de la façon la plus directe, de vous procurer le plus essentiel de tous les biens : le salut éternel. — C'est lui qui est votre confident le plus indiqué et le plus sûr. — C'est lui qui est votre conseiller le plus éclairé et le plus désintéressé. — Soyez en rapports constants avec lui. Ne le tenez pas à l'écart comme s'il devait être confiné dans son église et dans sa sacristie. Quel soutien il sera pour vous ! — Et de plus, l'habitude que vous aurez de le voir et de vous entretenir avec lui fera que vous ne serez pas étonnés de recevoir sa visite dans vos maladies et que vous ne craignez pas l'impression que pourra vous causer son apparition à votre chevet : précieuse garantie contre le danger de vous présenter devant le tribunal de Dieu sans préparation.

2° *Les influences familiales*. — Influence mutuelle de l'époux et de l'épouse, des parents et des enfants, des frères et des sœurs. — La famille chrétienne est comme un sanctuaire. Si S. Paul a dit : « *Sanctificatus est vir infidelis per mulierem fidelem, et sanctificata est mulier infidelis per virum fidelem* » (I Cor., vii, 14), à plus forte raison y aura-t-il possibilité de sanctification réciproque entre deux époux qui sont tous les deux chrétiens, bien qu'à un degré différent : au meilleur d'agir sur le moins bon ; au moins bon d'accepter l'influence du meilleur et d'en profiter. — Quant à l'influence des parents sur les enfants et des enfants sur les parents, c'est, d'un côté, toute la question de l'éducation chrétienne au foyer, de l'autre, toute la question de l'assistance spirituelle que les enfants peuvent et doivent prêter à leurs parents. — Enfin, pour les frères et sœurs, se rappeler le texte : *Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma* (Prov., xviii, 19).

3° *L'influence des œuvres catholiques*. — a) *Bonne presse* : les livres, les journaux franchement catholiques. — b) *Groupements chrétiens* : patronages, cercles catholiques, confréries, etc., suivant les âges et les conditions. On ne peut qu'indiquer ces choses ici brièvement.

PÉRORATION. — Si nous utilisons tous ces soutiens dans le devoir, nous passerons indemnes à travers tous les dangers, et accueillis par Dieu au seuil de l'éternité, nous pourrions lui dire avec actions de grâces : *Tran-sivimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium*. (Ps. lxxv, 12).

VI

LE COURONNEMENT D'UNE VIE DE DEVOIR

Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vitæ.

(Apoc., ii, 10).

EXORDE. — Tableau du juste mourant. Quels que soient l'âge, le lieu, quelles que soient les circonstances où la mort vient le frapper, son âme est en paix ; il envisage avec une humble mais ferme confiance le jugement qu'il va subir au tribunal de Dieu ; il entrevoit la couronne éternelle que le Souverain Juge lui décernera en récompense de sa fidélité au devoir.

DIVISION. — Pour le chrétien fidèle jusqu'au bout à son devoir, soit qu'il ne l'ait jamais abandonné, soit qu'il ait opéré son retour à Dieu par la pénitence, la récompense divine durant l'éternité tout entière est 1° d'une certitude absolue ; 2° d'une magnificence inexorable.

I. — Certitude de la récompense éternelle

Cette certitude est fondée : 1° sur les attributs de Dieu ; 2° sur son œuvre rédemptrice ; 3° sur ses promesses.

I. LES ATTRIBUTS DE DIEU. — 1° Dieu est *infinitement juste*. Comme tel, quand même il ne se serait engagé à rien envers ceux qui l'auront bien servi ici-bas, il serait obligé au moins de ne pas les traiter de la même façon que ceux qui auront pris et gardé position contre lui. Or, sur la terre, il arrive souvent que les méchants sont heureux et que les bons sont malheureux. C'est donc que la justice de Dieu ne dit pas son dernier mot en ce monde et qu'elle se réserve l'autre monde pour se manifester pleinement. Il y récompensera les bons, il y punira les mauvais, il y rendra à chacun selon ses mérites. Et comme il a créé toutes les âmes immortelles, comme cette vie de l'au-delà sera, par conséquent, éternelle, éternelles seront aussi les sanctions de la justice divine ; autrement il arriverait un temps, plus ou moins éloigné, où bons et méchants seraient l'objet du même traitement : ce que précisément nous venons de reconnaître incompatible avec cette infinie justice.

2° Dieu est *infinitement bon*. Or la bonté inspire la générosité. Cette générosité, Dieu la déploie magnifiquement à notre égard durant notre vie terrestre, malgré nos péchés. Pourrions-nous supposer qu'il va y mettre un terme ou la restreindre quand nous serons sortis victorieux, d'une manière définitive, de l'épreuve d'ici-bas ? Mais c'est précisément alors qu'il aura le plus de raisons de la déployer. — Nous considérerions, sur la terre, comme étant en contradiction avec lui-même, le riche qui se montrerait libéral pour secourir un pauvre dans ses détresses et qui le serait moins quand il s'agirait de récompenser ce même pauvre des services que celui-ci lui aurait rendus. Or Dieu, qui est la perfection même, ne tombe pas dans cette contradiction. Généreux pour nous soutenir dans le combat, il le sera plus encore pour nous récompenser après la victoire finale. Et cette récompense, dans la vie future, sera éternelle comme cette vie future elle-même ; car si elle n'était que de durée limitée, elle laisserait, après sa cessation, une éternité de regrets à celui qui en aurait joui : ce qui serait contraire à la bonté divine.

II. L'ŒUVRE RÉDEMPTRICE DE DIEU. — Pourquoi Dieu a-t-il envoyé son propre Fils sur la terre, l'a-t-il fait

s'incarner dans le sein de Marie et s'immoler sur le Calvaire ? Pour nous racheter du péché et pour nous mériter le bonheur éternel du Ciel. *Ut omnis qui credit in ipsum non pereat, sed habeat vitam æternam* (Jo., III, 15, 16). *Ut omne quod dedisti ei (Pater), det eis vitam æternam* (Jo., XVII, 2). — Et c'est pour tous les hommes, sans exception, que Jésus-Christ est mort. *Pro omnibus mortuus est Christus* (II Cor., V, 15). — Quiconque est uni à Jésus-Christ par la vie de la grâce est comme le sarmant uni au cep de vigne et dans lequel circule la sève (Jo., XV, 5) ; il est comme le membre qui fait partie du corps et est animé de sa vie (I Cor., VI, 15 ; XII, 27). Il est l'enfant de Dieu (I Jo., I, 12), son héritier et le cohéritier de Jésus-Christ (Rom., VIII, 14-17). Chacun de ses actes de vertu a une valeur surnaturelle et participe aux mérites de N.-S. J.-C. lui-même. *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus*. (Gal., II, 20).

III. LES PROMESSES DIVINES. — 1° Déjà dans l'Ancien Testament. Noter, par exemple, comment les sept frères martyrs du 2^e Livre des Macchabées et leur mère comprenaient les paroles des Saintes Ecritures concernant la récompense promise aux justes (II Mac., VII).

2° Mais surtout dans le Nouveau Testament : Promesses de N.-S. J.-C. : Description du jugement dernier, des méchants condamnés au feu éternel, des justes admis dans la vie éternelle (Mt., XXV, 31-46). La vie éternelle promise à quiconque aura abandonné sa maison, etc., pour le nom de Jésus-Christ (Mt., XIX, 29) ; à quiconque aura observé les commandements (Mt., XIX, 16, 17). Le royaume des cieux promis à tous ceux qui auront fait la volonté du Père qui est dans les cieux (Mt., VII, 21). On peut citer encore de multiples textes. — Faire remarquer comment ces promesses de N.-S. ont été inculquées et commentées par les Apôtres, notamment par S. Paul en maints endroits de ses épîtres. *Scio cui credidi et certus sum...* (II Tim., I, 12).

II. — Sa magnificence

L'Eglise, dans la liturgie de la messe, condensant en quelques mots ce que nous enseigne l'Ecriture Sainte sur le ciel, l'appelle : *locus refrigerii, luctus et pacis* (au Memento des morts).

I. LOCUS REFRIGERII. — C'est le lieu du repos. Repos de l'ouvrier après le travail : *Requiescant a laboribus suis, opera enim illorum sequuntur illos* (Apoc., XIV, 13). Repos du soldat après le combat : *Bonum certamen certavi... in reliquo reposita est mihi corona justitiæ* (II Tim., IV, 8). Repos de l'affligé après la souffrance : *Venerunt de tribulatione magna... ideo sunt ante thronum Dei* (Apoc., VII, 14, 15). — Dans le ciel, on est pour toujours exempt de toute fatigue et de toute douleur : *Neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra* (Apoc., XXI, 4). — Représenter combien, par comparaison avec les continuels souffrances, physiques ou morales, petites ou grandes, de cette terre, l'exemption de toute douleur, quelle qu'elle soit, durant toute l'éternité, suffirait déjà, à elle seule, à constituer pour nous un bonheur tel qu'il est impossible d'en goûter un pareil ici-bas.

II. LUCIS. — C'est le lieu de la lumière. — Ici-bas, nous sommes affligés des ténèbres de l'ignorance, des angoisses du doute. Au ciel, toutes les obscurités seront dissipées à jamais. — Ici-bas nous avons, grâce à Dieu, des certitudes : celles de la raison et celles de la foi. Mais celles de la raison sont peu nombreuses et peu étendues : à combien peu de chose se réduisent les vérités naturelles que la raison est en mesure d'affirmer d'une façon absolument certaine ! Quant aux certitudes que la foi nous donne, nous y adhérons de toute notre âme et nous donnerions notre vie pour les soutenir ; mais *videmus nunc per speculum in enigmate* (I Cor., XIII, 12) ; nous sommes incapables d'avoir l'intelligence des mystères divins, nous y croyons parce que Dieu nous les a révélés. — Au ciel, nous serons en pleine lumière : nous verrons Dieu face à face : *tunc autem facie ad faciem* (ibid.). Notre regard

pénétrera clairement tous ses mystères. Rien ici-bas ne peut donner une idée des splendeurs ni des joies de cette vision béatifique : elle dépasse toutes les lumières et toutes les douceurs des plus grandes extases que les saints ont eues sur la terre.

III. PACIS. — C'est le lieu de la paix. — *Pax est tranquillitas ordinis*, a dit un saint Docteur de l'Eglise. Tout, en nous et autour de nous, sera dans l'ordre parfait, au ciel, parce que nous et chacun des bienheureux en compagnie desquels nous serons, nous aurons atteint notre fin dernière. Il ne nous restera plus rien à désirer, et nous n'aurons plus à craindre de rien perdre. Ce sera donc la tranquillité la plus absolue. Ce sera la *pax avec Dieu* : non seulement il n'y aura plus et il ne pourra plus jamais y avoir aucun nuage entre lui et nous ; mais encore nous jouirons de son intimité la plus parfaite ; nous le posséderons. — Ce sera la *pax avec nous-mêmes* : plus de luttes en nous ; plus rien de cette opposition de la nature à la grâce, qui faisait gémir l'apôtre S. Paul (Rom., VII, 15-25) ; plus de remords, toutes les fautes de notre vie terrestre ayant été entièrement pardonnées et réparées. — Ce sera la *pax avec les autres* : plus de ces divergences qui existent sur terre, souvent même entre les gens de bien, mais l'union familiale la plus absolue et la plus inaltérable. — Bonheur décrit par Jésus sous les dehors d'un festin délicieux auquel tous les élus réunis prendront part avec lui autour de sa propre table (Luc, XXII, 29 et 30).

PÉRORAISON. — *Certa bonum certamen fidei, apprehende vitam æternam in qua vocatus es* (I Tim., VI, 12). — *Momentaneum et leve tribulationis nostræ... æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (II Cor., IV, 17). — Ne pas craindre de nous donner de la peine, sur cette terre, pour accomplir notre devoir, tout notre devoir, en toutes choses, quoi qu'il nous en coûte. Ne pas hésiter, même, à pousser au-delà. Loin de nous laisser aller à prendre pour ligne de conduite la théorie du moins possible ou du moindre effort, faire au contraire le plus possible pour Dieu. La couronne de justice qui nous est réservée (II Tim., IV, 8) et que nous a promise le Dieu qui ne ment pas (Tit., I, 2) est si certaine et si belle ! — Quelles que soient les difficultés et les tentations de cette vie terrestre, marchons toujours courageusement vers le but : *Ad destinatum persequor* (Phil., III, 14).

PLANS DE SERMONS POUR LE CARÊME

V

Dimanche de la Passion

LES PRÉSERVATIFS CONTRE LE PÉCHÉ

L'obstacle capital au règne de Dieu en nous, c'est le péché. C'est pourquoi N.-S. J.-C. est le grand ennemi du péché. En se faisant homme, il a voulu partager toutes nos misères, excepté le péché (Hébr., IV, 15). S'il a souffert et s'il est mort, c'est pour expier le péché, et nous racheter des peines du péché. Il ne pouvait donc pas manquer de nous indiquer et de nous imposer même les préservatifs contre le péché.

Un jour, au jardin des Olives, au moment où l'un de ses apôtres allait le trahir, un autre le renier, tous l'abandonner lâchement, il leur dit : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem*. (Mt., XXVI, 41). Un autre jour, comme ils n'avaient pu parvenir à chasser le démon du corps d'un possédé, il leur dit : « Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi per orationem et jejuniū. » (Mt., XVII, 20). — La *vigilance*, la *mortification* et la *prière*, voilà donc les trois préservatifs indiqués par N.-S. lui-même, contre le péché.

I. — La vigilance

La vigilance, sur quoi ? C'est encore N.-S. qui va nous l'apprendre : « *Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma. L'esprit est prompt, mais la chair est faible.* » (Mt., xxvi, 41). Donc, vigilance sur notre esprit, sur sa promptitude ; vigilance sur nos sens, sur leur faiblesse.

1° **Vigilance sur notre esprit.** — Par l'esprit, il faut entendre : notre intelligence, notre imagination, notre cœur.

Notre intelligence, qui pense toujours, et dont les pensées hélas ! inclinent plutôt vers le mal que vers le bien... Opposez-vous au mal avant qu'il s'enracine.

Notre imagination : la folle du logis, qui revêt nos pensées d'images sensibles dans lesquelles notre esprit se baigne et s'imprègne... Opposez-vous au mal avant qu'il s'enracine.

Notre cœur, si impressionnable, si facile à séduire, ... qui pousse des *désirs* où le mal a plus d'attrait que le bien... Opposez-vous au mal avant qu'il s'enracine.

2° **Vigilance sur nos sens.**

Un moraliste : « L'homme est une intelligence servie par des organes. » Un philosophe : « *Nihil est in intellectu, quod non prius in sensu.* » La Sainte Ecriture : « *Ascendit mors per fenestras nostras* » (Jér., ix, 21), indiquant ainsi que les sens sont les portes de l'âme.

Donc, vigilance sur tous nos sens : sur nos yeux, pour ne pas leur permettre de tout voir ; sur nos oreilles... de tout entendre ; sur notre bouche... de tout dire ; sur nos mains... de tout faire ; sur notre corps... de se plonger dans toute espèce de sensualité...

C'est pour n'avoir pas veillé sur ses oreilles qu'Eve a succombé aux suggestions du démon. C'est pour n'avoir pas veillé sur ses yeux que David a commis son double péché d'adultère et d'homicide. C'est pour n'avoir pas veillé sur ses appétits grossiers que le mauvais riche a méconnu Lazare et mérité l'enfer. C'est pour n'avoir point veillé sur leurs sens que Samson et Salomon, etc., etc. — Or, nous disent les Saints Pères, vous n'êtes ni plus saint que David, ni plus fort que Samson, ni plus sage que Salomon. Si donc vous négligez comme eux de veiller sur vos sens, comme eux vous périrez. — C'est pourquoi N.-S. nous fait sa première recommandation : *Vigilate.*

II. — La mortification

Notre-Seigneur : « *Si poenitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis.* » (Luc, xiii, 5). S. Paul : « *Si secundum carnem vixeritis, moriemini ; si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.* » (Rom., viii, 13). Il s'agit ici de la mort ou de la vie surnaturelle de l'âme. Et le moyen qui nous est suggéré et par Notre-Seigneur et par S. Paul, c'est la *pénitence*, c'est la *mortification de la chair*.

Aussi l'Eglise : abstinence et jeûne... à certains jours, à certaines époques : le vendredi, les veilles de fête... les Quatre-Temps, le Carême... C'est le minimum de la mortification, prescrit à tous, parce que praticable par tous. Pas de haine ni de discipline ; pas de cilice et de chaînes de fer... Pas d'étang glacé, comme S. François d'Assise ; pas de buisson d'épines, comme S. Benoît... etc. Non : adoucissements inouïs, dans l'abstinence... dans le jeûne... Et nous, nous réclamons contre la sévérité des exigences de l'Eglise !

Nous sommes comme un cavalier obligé de monter et de conduire un cheval vicieux et indompté, qui voudrait se passer de frein et d'éperons. Ce cavalier, c'est nous. Ce cheval vicieux et indompté, c'est notre nature viciée. Le frein, l'éperon, c'est la pénitence, la mortification. Le frein pour l'arrêter dans ses emportements fougueux ; l'éperon pour l'actionner dans sa paresse et le châtier dans ses caprices. Tandis que « *Impinguatus, incrassatus recalcitravit.* » (Deut., xxxii, 45). — Au lieu donc de récriminer contre l'Eglise, bénissons-la et remercions-la, et surtout obéissons-lui en accomplissant les mortifications qu'elle nous impose.

III. — La prière

I. — C'est pour cela que N.-S. en composant le *Pater* y a introduit cette demande : « *Et ne nos inducas in tentationem... Libera nos a malo.* »

C'est pour cela que l'Eglise nous met si souvent à la bouche cette exclamation vers Dieu : « *Deus, in adiutorium meum intende ; Domine, ad adjuvandum me festina.* »

Oui, la prière est le 3^e préservatif contre le péché, et Dieu y a attaché un secours immédiat.

II. — Mais Notre-Seigneur a fait plus et mieux. Il a renfermé ce préservatif dans deux sacrements usuels : la Pénitence et l'Eucharistie.

Voyez : il y a 7 sacrements, mais dont 5 ne se donnent qu'une fois ou à peu près. Trois ne se renouvellent jamais, le Baptême, la Confirmation et l'Ordre. Deux ne se donnent, l'un qu'à l'extrémité de la vie et ne se renouvelle pas dans la même maladie ; l'autre ne se redonne pas tant que les époux sont vivants tous les deux. Restent la Pénitence et l'Eucharistie... *Usuels...*

1° *La Pénitence* ! quel préservatif !... dans la contrition... dans la confession... dans la satisfaction... dans l'absolution...

2° *L'Eucharistie* ! Quel préservatif ! a) dans l'union avec J.-C. : « *In me manet et ego in eo.* » J.-C. en nous, nous en J.-C., quelle force !... b) dans la grâce de J.-C. : « *habet vitam in semetipso,* » la vie de la grâce, non seulement habituelle, mais actuelle... « *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?* » (Rom., viii, 31).

Et ces deux sacrements, nous pouvons les recevoir aussi souvent que nous le voulons.

Oh ! qu'ils sont insensés ceux qui négligent de les recevoir, ces deux sacrements, qui ne les reçoivent que d'année en année, de loin en loin !

Et qu'ils ont tort d'accuser la justice de Dieu d'être trop sévère dans la répression et la punition du péché ! Après tout ce qu'a fait Notre-Seigneur pour expier le péché, pour nous racheter des peines dues au péché, et pour nous garantir contre le péché, ce n'est pas la justice de Dieu que nous devons incriminer, mais sa miséricorde que nous devons exalter et bénir.

Employons donc ces trois préservatifs : la vigilance, la mortification, la prière. Recourons surtout à ces deux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et nous ne pécherons plus. Ou du moins, si nous succombons dans un moment de faiblesse ou de surprise, nous nous relèverons bien vite ; et un moment viendra où nous ne tomberons plus...

VI

Dimanche des Rameaux

LA COMMUNION PASCALE

Lecture de l'Evangile du Lundi Saint : le festin de Béthanie pour fêter la résurrection de Lazare. (Jo., xii, 1-9).

Le but que se propose l'Eglise en ouvrant la Semaine Sainte par ce récit de l'Evangile, c'est de nous rappeler le Festin Eucharistique auquel nous sommes conviés dans le temps pascal, mais surtout les *dispositions* que nous devons y apporter. Bornons-nous à cette dernière pensée.

Dans ce festin de Béthanie, quatre personnages, sur lesquels l'Evangile semble avoir voulu attirer notre attention : 1° *Lazare*, tout récemment ressuscité par J.-C. (quem suscitavit Jesus), était au nombre des convives. 2° *Marie*, sa sœur, qui, au milieu du repas, répand sur les pieds du Sauveur ce parfum précieux dont l'odeur embaume toute la maison. 3° *Marthe*, l'autre sœur de Lazare, qui sert à table pendant ce temps-là (Martha ministrabat). 4° Enfin *Judas*, figure

sombre et sinistre, qui se disposait à trahir son Maître (Judas Iscariotes qui erat eum traditurus).

Eh bien ! permettez-moi de voir : — 1° Dans ce Judas, voleur et traître, l'image de ces âmes qui se disposaient à trahir J.-C. par une communion *sacrilege*. — 2° Dans cette Marthe, faisant à peine attention à Jésus, tant elle est absorbée par les préoccupations du service, l'image de ces âmes... qui feront une communion *tiède*. — 3° Dans Marie, au contraire toute concentrée dans son respect, son amour et sa reconnaissance pour J.-C., l'image de celles qui feront une communion *fermente*. — 4° Enfin dans Lazare, sorti de son tombeau, ressuscité, et assis à la même table que J.-C., l'image de ces âmes mortes naguère, *ressuscitées* à la grâce et à la vie surnaturelle, et qui viendront prouver leur résurrection en s'asseyant à la table eucharistique.

Ainsi donc, l'Eglise semble nous dire : « Mes enfants, prenez garde d'imiter Judas par une communion sacrilège ; ou Marthe par une communion tiède. Mais prenez pour modèle Marie et faites une communion fervente. »

1. — Qu'est-ce qu'une communion sacrilège ?

4. C'est une communion faite en état de péché mortel, soit que la confession ait manqué de sincérité, soit qu'elle ait manqué de contrition.

Vous le comprenez, m. f., sans que j'aie besoin de le dire : c'est un des crimes les plus graves qu'une âme puisse commettre. Et l'apôtre S. Paul, pour le flétrir et le condamner, n'a pas trouvé d'autre expression que celle de *décide* ; car c'est ce qu'il veut nous faire entendre, quand il dit que celui qui communique *indignement* se rend coupable du corps et du sang de J.-C., « reus corporis et sanguinis Christi, » et voilà pourquoi il ne craint pas d'ajouter que celui-là « mange et boit sa propre condamnation. *Judicium sibi manducat et bibit.* » (I Cor., xi, 29).

Et, en effet : communier en état de péché mortel, c'est : — venir *prendre* J.-C. au saint tabernacle, comme Judas au Jardin des Oliviers ; — c'est lui donner hypocritement, comme Judas, le *baiser* de l'amitié pour le trahir ; — c'est le *livrer*, comme Judas, pieds et poings liés, non pas aux Juifs, mais au démon lui-même, qui est le maître de ce cœur dans lequel on le force à descendre ; — c'est enfin le *crucifier* de nouveau au dedans de soi-même, selon l'énergique expression de l'Apôtre : « rursum crucifigentes sibi metipsos Filium Dei. » (Héb., vi, 6).

Voilà ce qu'est le sacrilège.

2. Et cependant, je me hâte de le dire, si grave que soit ce crime, il n'est pas irrémissible ; et une âme qui aurait eu le malheur de le commettre ne devrait pas désespérer, comme Judas, de la miséricorde de Dieu.

Oui, si Judas, au lieu de s'aller pendre, fût venu se jeter aux pieds de Jésus, Jésus lui aurait pardonné... Oui, si le repentir qui le poussa à venir jeter son argent dans le temple, en s'écriant : « J'ai péché en livrant le sang innocent ! » si ce repentir avait été sincère, son péché lui eût été remis, comme le fut celui de S. Pierre ; et au lieu d'être un nom exécrable et exécré, le nom de Judas eût été peut-être vénérable et vénéré à l'égal de celui des autres apôtres.

Ainsi peut-il en être de vous, ô âmes coupables et malheureuses qui auriez renouvelé son crime. Ah ! sachez-le bien, si votre repentir est sincère, si vous venez vous jeter aux pieds de J.-C. dans la personne de son ministre, vous recevrez le *pardon* ; et avec le pardon la *paix* que vous avez perdue dans le remords ; et, avec la paix, le *goût des choses de Dieu*, qui p. ex. vous étaient devenues à charge ; et avec ce goût des choses saintes, *cette vie chrétienne* si douce, si belle, si consolante, et p. ex. aussi, au lieu d'être une de ces âmes marquées dès ici-bas du sceau de la réprobation, vous serez une de ces âmes d'élite auxquelles J.-C. révèle quelquefois les mystères les plus secrets et les plus élevés de son amour divin.

Non, non, ne soyez pas des Judas !... L'Eglise ajoute :

II. — Prenez garde à la communion tiède

Qu'est-ce donc qu'une communion tiède ? — C'est une communion faite : 1° sans amour : sans désir de s'unir à J.-C. ; 2° sans préparation : sans respect pour J.-C. ; 3° sans action de grâces : sans reconnaissance pour J.-C.

C'est nécessairement une communion sans fruit.

Sans doute, le mal d'une communion tiède ne va pas jusqu'à profaner le sacrement... Non, l'âme a la pureté de conscience rigoureusement nécessaire pour qu'il n'y ait pas communion sacrilège. On ne saurait dire de celui qui l'a faite qu'il s'est rendu coupable du corps et du sang de J.-C., qu'il a mangé et bu sa propre condamnation, etc. — Mais ce que l'on peut dire, c'est qu'il a traité comme une nourriture vulgaire et commune, le corps et le sang du Fils de Dieu ; c'est qu'il l'a pour ainsi dire affadi, et qu'il en a détruit, en lui-même, la divine efficacité.

J.-C. aura passé en lui non comme un ami sous le toit hospitalier d'un ami, mais comme un étranger dans une hôtellerie froide et glacée, sans y rencontrer ni un regard d'amour, ni une attention délicate, ni un sentiment de reconnaissance... Oh ! quelle déception pour ce bon Maître, pour cet Hôte divin !

Cette parole brûlante qu'il disait à ses apôtres, quand il institua la Sainte Eucharistie : « *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum* » (Luc, xxii, 15), il la redit à l'âme qui s'approche de la sainte Table ; et, au lieu de trouver dans cette âme le même désir, le même besoin, la même soif de le recevoir, il se heurte contre un cœur indifférent, insensible, inerte, qui ne tient pas à la communion, qui la fait par habitude, par routine, par bienséance, par respect humain, p. ex., pour faire comme les autres et ne pas se singulariser.

Et cette autre parole qu'il disait encore à ces mêmes apôtres dans les mêmes circonstances : « *Jam non dicam vos servos, ... vos autem dixi amicos* » (Jo., xv, 15), il la redit aussi à l'âme, quand il se trouve au milieu de nos cœurs. Et aucun sentiment d'affection ne répond à cette parole d'amitié, de familiarité étonnante. Un silence de mort règne dans le vide de cette âme blasée, qui ne trouve pas un mot, pas une prière, pas un remerciement... Et J.-C. en est pour ses avances incompresses, j'allais dire méprisées...

Voilà ce que l'on peut dire de la communion tiède.

Et voici ce qu'on en peut *craindre*. — C'est qu'à force de recevoir ainsi J.-C. dans une âme *tiède*, on ne finisse par le recevoir un jour dans une âme *coupable*. On est bien près de devenir insolent envers quelqu'un, quand on le traite habituellement sans égards ; et je tremble involontairement, chaque fois que je relis cette sentence effrayante que N.-S. J.-C. faisait adresser par S. Jean à un Evêque d'Asie, dont la vie s'écoulait dans la tiédeur : « *Plût à Dieu que vous fussiez chaud ou froid, ... mais parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous rejeter de ma bouche.* » (Apoc., iii, 15-16). Oui, le sentiment qu'inspire à J.-C. une âme qui le reçoit dans une communion tiède, c'est la répugnance, c'est le dégoût, c'est ce soulèvement involontaire du cœur qui précède toujours le vomissement.

Oh ! évitons, évitons à tout prix les communions tièdes ! Efforçons-nous de rendre nos communions ferventes.

III. — La communion fervente

Une communion fervente, je viens de l'insinuer en parlant de la communion tiède, c'est une communion faite : 1° avec amour, donc avec désir ; 2° avec respect, donc avec préparation ; 3° avec reconnaissance, donc avec action de grâces. — C'est la seule qui porte son fruit.

1° L'amour que J.-C. demande, et qui doit se traduire par un *désir* sincère de s'unir à lui, a) ce n'est point *cet amour sensible*, qui se manifeste par une émotion dans le cœur, ou des larmes dans les yeux... Non, ces témoignages sont quelquefois trompeurs et peuvent

n'être qu'une illusion. — Ce qu'il faut, c'est *b) un amour appréciatif*, qui nous fait estimer l'union avec J.-C. dans son divin sacrement, comme le plus grand honneur et le plus grand bien qu'il puisse nous faire sur la terre. — *c) C'est ensuite un amour effectif* qui nous porte à désirer que cette union soit aussi complète et aussi fréquente que possible, et qui surtout nous fasse considérer comme un devoir de respect et de convenue de nous y préparer, afin de nous en rendre dignes autant que cela est possible à de misérables créatures comme nous.

2° Or, m. f., il y a comme *trois degrés progressifs dans cette préparation*.

a) En premier lieu, la préparation éloignée : c'est la vie habituellement chrétienne. C'est en quelque sorte le fond solide sur lequel doit reposer l'espoir de nous unir dignement à Jésus-Christ.

b) En second lieu, la préparation prochaine : elle consiste — ou dans la réception préalable de l'absolution dans le sacrement de pénitence pour nous purifier de nos péchés ; — ou dans l'acte de contrition, pour enlever de notre conscience ce que j'appellerais volontiers la poussière des péchés véniels. — Donc : réception du sacrement, ou reviviscence du sacrement déjà reçu, auxquelles il est bon de joindre en prévision de la sainte communion, des actes de piété, ou de charité, ou même de pénitence, accomplis en vue de cette grande action.

c) Enfin la préparation immédiate, bien simple et bien facile quand les deux autres l'ont précédée. Ce sont ces actes de foi, d'adoration, de désir, d'humilité et d'amour, dont les formules sont dans tous les livres de piété, mais qu'il ne faut pas manquer de produire et de tirer de son propre cœur.

3° Enfin, la communion fervente demande l'ACTION DE GRÂCES. On ne la conçoit pas, en effet, sans le sentiment de la reconnaissance ; et l'action de grâces sort de ce sentiment, comme le fruit sort de la fleur.

J.-C. a tenu à nous en donner l'exemple dans la personne des apôtres au jour de l'institution de l'Eucharistie et à la suite de la première communion : « *Et hymno dicto*, dit l'Evangile, *exterunt in montem Oliveti*. » Ils ne sortirent du Cénacle qu'après avoir chanté l'hymne de l'action de grâces. (Mt., xxvi, 30).

Du reste, m. f., ne nous y trompons pas, cette action de grâces ne doit pas se borner aux quelques actes qui suivent immédiatement la réception du sacrement, pour se perdre ensuite dans l'oubli et l'indifférence. Non, il est convenable qu'elle persévère et se traduise par une vie d'autant plus chrétienne et plus sainte que nous sommes plus reconnaissants des grands bienfaits dont nous avons été comblés.

Quelle sera la conclusion de cet entretien ? Elle se tire d'elle-même.

Nous n'aurons, je l'espère, à déplorer ici aucune communion sacrilège. — Et pour que notre communion pascale ne soit pas tiède, mais fervente, nous commencerons, si nous ne l'avons déjà fait, à nous y préparer par le recueillement, la prière, l'assistance aux offices de la Semaine Sainte, les bonnes œuvres, la pénitence...

Et pour nous aider, nous demanderons le secours de ces trois saints personnages que l'Eglise nous a rappelés et mis sous les yeux dans l'Evangile : Lazare, Marthe et Marie-Madeleine... Lazare nous obtiendra, s'il en est besoin, la grâce de ressusciter à la vie surnaturelle ;... Marthe, celle de servir J.-C. avec fidélité et dévouement ;... Marie-Madeleine, celle de répandre autour de nous la bonne odeur d'une vie toute chrétienne.

AUX MÈRES CHRÉTIENNES

III

Pour la fête de S. Joseph
L'AUTORITÉ

Et erat subditus illis.
(Luc, II, 51).

Jésus obéissait. Donc Marie et Joseph commandaient. ... Aujourd'hui, nous parlerons de l'autorité dans la mère chrétienne.

Elle doit : 1° la prendre : dès l'enfance de ses enfants ; 2° l'exercer : dans leur jeunesse ; 3° la conserver : dans leur âge mûr.

I. — La prendre

Sans doute, cette autorité lui vient de Dieu... est inhérente à son titre de mère. Mais dans l'enfant, double instinct : *a) Instinct de volonté propre, de rébellion* : il faut le dominer. *b) Instinct d'obéissance* : il faut le développer.

1° Dominer l'instinct de rébellion : comment ? Par la correction, allant, s'il le faut, jusqu'à la verge, jusqu'au fouet...

2° Développer l'instinct de l'obéissance : comment ? Par la récompense : caresses, témoignages de satisfaction.

C'est la formation instinctive du sens moral. Rien de plus important...

Oh ! combien de jeunes mères font tout le contraire ! Que d'enfants gâtés ! (Voir le chap. de Mgr Dupanloup dans son 1^{er} vol. de l'*Education*).

II. — L'exercer

C'est le grand devoir de la maternité, surtout aujourd'hui où les pères ont la tendance à s'en délivrer et à le rejeter sur la mère.

Ici, double formation : de l'homme, du chrétien. *a) Pour former l'homme* : s'appuyer sur la raison. *b) Pour former le chrétien* : s'appuyer sur la foi.

1° Sur la raison. — Ne jamais commander par caprice, par passion, par entêtement... Rien de pire !...

A votre caprice, l'enfant opposera le sien. A votre passion, la sienne. A votre entêtement, son opiniâtreté ou son inertie... Et le plus coupable, ce sera vous ; car, aucun principe d'autorité, ici, donc aucun principe d'obéissance. Dans cette lutte c'est vous qui seriez vaincues... Si, au contraire, votre commandement est évidemment raisonnable, juste, expression du devoir, oh ! alors, en vous résistant, l'enfant est obligé de reconnaître son tort, c'est lui qui est le vaincu.

2° Sur la foi. — Ne jamais rien ordonner qui soit contraire ou à la loi de Dieu, ou à celle de l'Eglise, ou à la conscience de l'enfant, surtout en matière de vocation ; sinon : « *Obedire oportet Deo magis quam hominibus*. » (Act., v, 29).

III. — La conserver dans l'âge mûr

Ici, le commandement proprement dit fait place aux conseils, avis, remontrances, et quel tact il faut !

1° Rarement : pour ne point paraître les taquiner.

2° En choses sérieuses : jamais pour des vétilles, pour ne pas s'user.

3° Avec affection : elle finit par triompher...

Mettons tout cela sous la protection de S. Joseph.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXII

LE SACRÉ-CŒUR ET LA FACILITÉ DE LA PÉNITENCE

Mes frères,

Le mot *pénitence* nous déplaît, et nous nous

efforçons de l'écarter de notre esprit en même temps que nous tâchons d'éloigner de notre vie la vertu qu'il représente.

Que nous sommes ingrats !...

Dieu qui n'a pas laissé aux anges rebelles le temps et le moyen de se repentir, n'aurait-il pas pu, en toute justice, agir de même envers les hommes coupables ? S'il leur offre la possibilité de regretter leurs fautes et de les réparer, ne se montre-t-il pas, en cela, divinement bon pour nous ?

Divinement bon, il l'est encore quand il veut bien agréer l'offrande des peines de notre vie, de ces peines que nous ne pouvons pas éviter et que notre acceptation volontaire rend plus faciles à supporter.

Divinement bon, il l'est surtout quand il se contente de si peu pour nous accorder notre pardon. Les souffrances que nous avons à supporter nous paraissent lourdes, parce que nous ne les comparons pas à la grandeur de l'offense que nous avons faite à Dieu, aux châtements que nous méritons, aux douleurs que Jésus-Christ a bien voulu souffrir, et aux biens que la pénitence nous assure.

Méditons ces quatre pensées ; elles nous aideront puissamment à ne plus nous plaindre, et à rendre justice à la bonté de Celui qui veut bien nous épargner.

I

Nos pénitences, ai-je dit, sont bien peu de chose à côté des *offenses* que nous avons faites à Dieu.

Ce qui marque combien l'esprit chrétien s'est affaibli en nous, c'est le peu de cas que nous faisons de la Majesté divine.

Nous savons pourtant que cette Majesté est infinie, que les anges les plus lumineux tremblent devant elle parce qu'elle trouve des taches en eux, que Dieu a tous les droits sur nous, que nous dépendons de lui en toute manière ; nous savons cela, et pourtant quand nous avons offensé Dieu, nous nous en consolons combien vite et combien volontiers !

Si nous avons le malheur ou seulement même la crainte de déplaire à quelqu'un qui nous est cher, quelle n'est pas notre désolation ! On nous voit alors verser des larmes, offrir des excuses, nous humilier, demander pardon, et la paix ne rentre dans notre âme qu'après avoir effacé le souvenir de notre faute. Avec Dieu, nous nous contentons de confesser notre péché, d'en avoir tout juste le regret nécessaire pour que l'absolution ne soit pas nulle, de faire la petite pénitence sacramentelle qui nous est enjointe, et nous n'y pensons plus.

Nous prenons si bien notre parti des offenses que nous faisons à Dieu que nous trouvons nos épreuves hors de proportion avec nos péchés. Le murmure vient bien vite à notre esprit et à nos lèvres, et nous osons formuler des questions comme celle-ci : « Ai-je donc mérité d'être ainsi affligé ? Ne suis-je pas plus fidèle que tel ou tel autre qui sont moins chrétiens que moi ? » Ainsi, par un étrange renversement des choses, c'est

nous qui faisons des reproches à Celui que nous avons offensé.

L'Ecriture Sainte nous apprend cependant que Moïse et David furent punis sévèrement pour des fautes légères de doute et d'orgueil. L'histoire de l'Eglise nous apprend, d'autre part, que les Saints ont fait pénitence toute leur vie pour les péchés de leur jeunesse. Que cela nous ouvre les yeux. Reconnaissons qu'il n'y a pas de plus grand malheur que d'offenser Dieu, que de déplaire à l'Etre infiniment grand qui est notre Maître absolu, et nous conviendrons que nos peines sont peu de chose à côté de nos fautes.

II

Elles sont peu de chose aussi à côté des *châtiments* que nous méritons.

Offenser un inconnu, c'est mal ; un ami, c'est plus mal ; un supérieur, c'est plus mal encore ; un souverain, c'est un crime. Que dire de l'offense qui est faite au Roi des rois ? Quel châtement ne sera pas réservé à celui qui ose lui déplaire ?

Ce châtement nous le connaissons, mais combien imparfaitement !

C'est d'abord, quand nous commettons une faute vénielle, la diminution de la vie surnaturelle en nous ; quand c'est une faute mortelle, la mort totale de cette vie. Nous qui plaignons les mutilés que nous rencontrons dans nos rues, pourquoi acceptons-nous si facilement que notre âme soit mutilée ? Nous qui pleurons amèrement ceux que nous conduisons à leur dernière demeure, d'où vient que nous ne pleurons pas avec la même douleur sur la mort autrement lamentable de nos âmes ?

D'où vient que nous ne reculons pas d'horreur à la pensée de cet esclavage auquel le démon soumet ceux qui lui obéissent ? Et la paix de notre conscience que nous avons perdue ? Et tous les mérites, et toutes les joies de la piété dont nous nous privons ?

Et ceci n'est que le prélude de ce qui nous attend après la mort : ce jugement sévère qu'il faudra subir, ce purgatoire ou cet enfer, c'est-à-dire l'éloignement de Dieu pour toujours ou pour un temps qui nous paraîtra interminable. bien que nous sachions qu'il doit finir ; sans parler des souffrances par lesquelles Dieu punit les damnés ou achève de purifier ses élus.

Un saint disait : « Auprès de celles du purgatoire, les souffrances de la terre, quelque pénibles qu'elles soient, ne sont rien ! » *Rien*, vous entendez bien ?... Et nous qui les trouvons trop dures !

III

Les trouverons-nous trop dures quand nous les comparerons aux *souffrances* de N.-S. Jésus-Christ ?

Quel livre incomparable que le crucifix ! Que de choses nous y pouvons lire !

Celui qui est là, suspendu par des clous à une croix, est un Dieu, c'est-à-dire l'infinie puissance unie à l'infinie sainteté. Qui a pu le réduire à cet

excès de douleur ? Le péché, c'est-à-dire notre péché. Quelles souffrances que les siennes !

Voyez, pas un endroit de son corps qui soit sans blessure ; sa tête adorable est déchirée par les épines cruelles de sa couronne ; ses pieds et ses mains sont percés de clous ; sa chair a volé en lambeaux sous les coups de fouet ; une soif horrible le dévore ; tout son être frémit sous l'étreinte de la douleur.

Et ce que nous voyons n'est que l'image affaiblie des tortures de son âme. Les souffrances morales ne lui ont pas été plus épargnées que les souffrances corporelles. Rien ne lui a manqué de ce qui pouvait affliger son cœur, pas même de voir sa Mère debout au pied de la croix, témoin de tout ce qu'il supporte et impuissante à le secourir.

Ah ! il sait bien, lui, la grandeur de l'offense faite à Dieu par notre péché, et c'est pour l'expier qu'il a voulu souffrir ce martyre auquel aucun autre ne peut être comparé.

Puisque c'est pour nous qu'il souffre ainsi, est-ce que nous dirons encore que nos peines sont excessives ? Que sont-elles auprès des siennes ?

IV

Que sont-elles enfin auprès des *biens* qu'elles nous peuvent faire acquérir ?

Ces biens, quels sont-ils ? — C'est d'abord la joie du retour à Dieu. Revenir à Lui est si doux ! Lui redonner ce qu'on lui avait volé apporte tant de bonheur ! Si les joies de la réconciliation sont si profondes quand il s'agit de dissiper un malentendu avec un ami de la terre, que sera-ce quand c'est avec Dieu qu'on rentre en grâce !

Dieu d'ailleurs se montre prodigue envers ceux qui réparent leurs torts envers lui. « Il y aura plus de joie au ciel, a dit Jésus, pour un pécheur qui fait pénitence, que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » Oui, Dieu daigne se réjouir et avec lui la Sainte Vierge, et avec lui les anges et les saints, quand nous expions nos fautes. Cette pensée : « Je vais réjouir le cœur de Dieu ! » n'est-elle pas, à elle seule, un grand bonheur ?

Une fois que Marie-Madeleine eut obtenu son pardon, elle devint la confidente de Jésus, et, agenouillée à ses pieds, elle l'écoutait dans des entretiens qui la ravissaient. Tel est le bonheur que Dieu réserve aux âmes pénitentes ; il leur fait connaître les secrets de son Cœur. Il leur enseigne qu'elles doivent l'aimer davantage pour regagner le temps perdu, et lui-même semble bien avoir hâte de regagner ce temps perdu, tant il se montre pour elles plein de tendresse et de miséricorde.

Et ceci n'est que le prélude de la réunion éternelle dans laquelle, pour toujours, Dieu voudra se donner à ceux qui auront su, par l'acceptation des peines de la vie, réparer leurs torts envers lui.

C'est au Cœur adorable de Jésus que nous devons de pouvoir ainsi rentrer en grâce avec Dieu, puisque c'est lui qui, par son amour et par ses

sacrifices, nous a obtenu le pardon de Dieu. Si nous pouvons avec d'aussi faibles expiations réparer nos fautes, c'est parce que son expiation à Lui fut surabondante. Rendons-lui grâce et ne tardons pas à le suivre dans la voie austère, mais nécessaire, mais victorieuse, de la pénitence. Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE DES PAROISSES

XI^e Jour

MARIE CONSOLATRICE DES AFFLIÉS

Mes frères,

La douleur est le pain quotidien de l'homme en cette vie. Depuis qu'Adam a désobéi à son Créateur, notre terre s'est transformée en une vallée de larmes ; des maux de toute sorte ne cessent pas de fondre sur nous. Tantôt ce sont des souffrances physiques, la fièvre, les maladies, les accidents, qui torturent notre corps ; tantôt ce sont les peines morales, la crainte, le chagrin, l'inquiétude, le remords, qui tourmentent l'âme et lui arrachent ce cri déchirant : « Ah ! que je suis malheureux ! »

Qui donc nous aidera à supporter ces maux ? Qui surtout sera assez fort et assez bon pour apporter à nos épreuves une souveraine consolation ?

Notre meilleure consolation, mes frères, nous la trouverons dans le cœur de Marie, de celle que tous les siècles ont appelée et qu'on appelle encore la *Consolatrice des affligés*. Elle l'est véritablement ; car il est certain qu'elle a toujours la volonté d'adoucir nos peines, et qu'elle en possède également le pouvoir.

I

Marie veut nous consoler dans toutes nos souffrances ; car elle-même a beaucoup souffert. C'est là la condition nécessaire : il faut avoir enduré la douleur soi-même pour savoir compatir à celle des autres. Celui qui n'a passé par aucune peine ne peut pas comprendre celle de son prochain, et le plus souvent il demeure insensible en présence de sa détresse. Mais celui qui a versé des larmes, celui qui a connu le même chagrin que vous, celui-là vous comprendra tout de suite. Il a pleuré comme vous ; cela suffit : il saura vous consoler dans votre plus cruelle affliction.

Or, mes frères, Marie a subi toutes les souffrances qui peuvent nous éprouver dans notre vie.

Elle a enduré la pauvreté à Bethléem, où elle n'eut pour coucher son divin Enfant que la froide paille de la crèche. Elle comprend donc bien la dureté de la misère, et est toute disposée à donner son aide au pauvre qui l'invoque. Elle souffrit de la faim, de la fatigue, du rude travail qui brisa ses forces dans l'exil, en Egypte. O vous qui endurez la douleur dans vos organes torturés par la maladie, pensez à Marie qui a peiné plus que vous !

Allez pleurer devant son image, ou sur l'autel de votre lit de douleur. Vous reprendrez confiance ; vous aurez plus de fermeté, et vous serez consolés.

Mais vous avez des peines morales ; la crainte, le chagrin, la perte de quelqu'être très cher désole votre âme. Qui vous consolera ? Ecoutez.

Il y eut une femme qui avait un fils unique. Ce fils était le plus beau, le meilleur et le plus aimé de tous les fils. Il était Dieu. Un jour les méchants prirent ce fils ; ils le déchirèrent de coups et l'attachèrent à une croix, sur laquelle il mourut.

Et sa mère était au pied de la croix. Elle voyait couler son sang et ressentait sur son cœur tous les coups dont on le frappait.

Ah ! regardez. Voyez s'il fut jamais douleur pareille à sa douleur ! Vous comprenez donc bien, mes frères, que Marie qui a tant souffert, qui vous aime comme ses fils adoptifs, ne peut pas rester insensible à vos souffrances.

En outre de cette volonté, Marie trouve dans son titre de Mère un nouveau motif de ne pas nous abandonner dans notre désolation. Elle est notre Mère ; mais n'est-ce pas l'office des mères de consoler les enfants qui souffrent ? Pourquoi le petit qui pleure court-il se jeter dans le sein de sa mère ? Pourquoi l'appelle-t-il quand il a peur ? N'avez-vous pas entendu souvent ces paroles qui ont touché votre cœur : « Je le dirai à ma mère ! » Et dans les tranchées creusées par la plus horrible des guerres, où tant de fils de la France sont tombés broyés par les éclats d'obus, que de fois n'avons-nous pas entendu leur dernier cri : « Maman ! maman ! »

C'est encore là, mes frères, la preuve la plus claire que Marie, la meilleure des mères, veut certainement nous consoler dans nos peines.

II

Non seulement Marie veut nous consoler ; mais encore elle le peut efficacement en toutes circonstances. Le nier serait faire injure à sa bonté inlassable ; car elle n'est pas que notre Mère, elle est aussi celle de Dieu, et possède de ce côté un pouvoir sans bornes. Le souverain Créateur du monde garde pour lui la force, l'autorité et la justice. Quant à Marie, il lui donne la miséricorde, la clémence et la consolante compassion. Je ne veux vous en donner pour témoignage que les traits suivants, tirés de la Vie des Saints.

Marie, dit S. Bonaventure, est la mère des abandonnés et leur soutien. — Parmi les pires difficultés de la vie, ajoute S. Ephrem, mille fois la vérité de sa miséricorde s'est trouvée réalisée. — S. Pierre Damien, tout jeune encore, avait perdu sa mère. Quelle plus cuisante peine pour un petit enfant ! Il supplie Marie, et aussitôt reçoit de ses mains une autre femme qui eut pour lui toute la tendresse d'une vraie mère. — Il en fut de même de S. Bernardin de Sienne devenu orphelin. Il fut recueilli par une de ses parentes qui, sous l'inspiration de Marie, l'éleva dans l'amour de cette bonne Vierge. — Elle servit aussi de mère à sainte

Thérèse qui âgée de douze ans était venue se jeter dans ses bras.

Une multitude de faits pourraient être cités à l'appui de cette vérité que jamais Marie n'a été impuissante à consoler ceux qui l'implorèrent dans leurs combats et leurs peines. En voulez-vous une preuve sensible, dont personne ne peut nier la touchante réalité ?

Allez aux sanctuaires consacrés à Marie : N.-D. des Victoires, à Paris ; N.-D. de Fourvière, à Lyon ; N.-D. de la Garde, à Marseille. Vous verrez, écrites en lettres d'or, et sa bonté et la puissance de ses consolations. Les gracieuses nacelles suspendues aux voûtes disent qu'Elle a consolé la mère du matelot en sauvant son fils du naufrage. Les innombrables béquilles entassées autour de son autel disent qu'elle a consolé les infirmes guéris par sa bonté. Les cœurs d'or, les ex-voto, les inscriptions gravées sur les plaques de marbre racontent sous toutes les formes la reconnaissance de ceux qu'elle a consolés en exauçant leurs prières. « Elle m'a sauvé la vie. Elle m'a retiré du mal. Elle m'a conservé ma mère. Qu'elle soit bénie à jamais ! »

Que serait-ce donc, mes frères, si nous pouvions entr'ouvrir le ciel et y voir toutes les âmes qui déposent à ses pieds leurs couronnes, parce qu'elles lui doivent d'avoir été consolées dans leurs peines et sauvées dans leurs dangers, parce qu'elle a été pour elles la porte du ciel !

Il se peut néanmoins, mes frères, que Marie ne délivre pas toujours, ni immédiatement, ni même entièrement des souffrances pour lesquelles nous l'implorons. Mais c'est par un autre genre de bonté à notre égard. Elle voit ces souffrances utiles, nécessaires même, pour expier nos fautes, nous sanctifier davantage et nous rendre plus conformes à son Fils et à elle-même. Ces douleurs nous détachent du monde et nous font soupirer avec plus d'ardeur après les biens de l'autre vie, où elles rehausseront l'éclat de notre couronne. Par ces considérations que Marie réveille en nous, elle rend nos douleurs plus légères, sans qu'elles perdent rien de leur mérite.

Pensons souvent, mes frères, aux douleurs qui ont percé le cœur de Marie. Nous trouverons dans cette pensée une force intérieure qui nous soutiendra, calmes et résignés, au milieu de la plus grande détresse de notre âme. Nous ne nous plaindrons pas de la faveur si honorable de marcher à sa suite, étant assurés d'arriver au même terme, et, après avoir bu au même calice d'amertume, de la rejoindre dans la gloire.

O Marie, puissante Consolatrice des affligés, c'est avec une entière confiance qu'au milieu de nos épreuves nous irons nous jeter dans vos bras maternels, bien certains que vous nous aiderez à les sanctifier et à nous les rendre méritoires du bonheur éternel. Ainsi soit-il.

XII^e Jour

MARIE REFUGE DES PÉCHEURS

Mes frères,

Chez les Juifs, sous la loi de Moïse, et aussi dans notre pays de France, à l'origine de la nation, une pensée généreuse avait fait ouvrir, de distance en distance, des asiles inviolables, qu'on appelait des *refuges*. Quand un malheureux était poursuivi par la vengeance de ses ennemis, ou même par le glaive de la justice, il se hâtait de courir au refuge. C'était un oratoire, ou le tombeau d'un saint. Là, le faible était à l'abri des coups du fort ; l'innocent, à l'abri de la colère du méchant ; l'opprimé, à l'abri de la cruauté de son oppresseur. Il y demeurait le temps nécessaire pour se justifier ou pour intéresser en sa faveur de puissants protecteurs.

N'est-ce pas là, mes frères, une fidèle image de ce qu'est pour nous la Vierge Marie, si justement appelée le *Refuge des pécheurs* ?

Tant malheureux et coupables que nous puissions être, nous sommes assurés de trouver dans son cœur un refuge où nous recevrons bon accueil et sécurité.

Je voudrais vous bien convaincre de cette vérité qui répand dans l'âme pécheresse et repentante un si doux parfum d'espérance. Dans ce but je vous dirai *pourquoi* Marie s'intéresse tant aux pécheurs, et *comment* elle agit pour leur témoigner cet intérêt.

O Marie, refuge des pécheurs, priez pour nous !

I

Marie veut sauver les pécheurs à cause de la parfaite conformité de ses affections avec celles de Jésus-Christ, son divin Fils. En tout et toujours, il y eut une complète harmonie de sentiments entre le cœur de Jésus et celui de sa sainte Mère. Jamais la moindre divergence ne les sépara.

Or, mes frères, le caractère essentiel du Sauveur, le but unique de sa mission sur la terre, et son intense volonté, ce fut le salut des pécheurs. C'est pour les instruire qu'il prêcha, pour les émouvoir qu'il fit ses miracles, pour les sauver enfin, en payant leur dette à la justice divine, qu'il mourut volontairement sur la croix. Vous voyez combien fut immense sa charité à leur égard.

Eh bien ! devons-nous dire, puisque tel fut le Fils, telle est la Mère. Elle aussi aime les pécheurs, d'un amour de compassion qui s'attendrit sur leur misère et veut les en tirer. N'est-ce pas cet amour qui la fit se tenir debout au pied de la croix de Jésus, pour s'associer à ses mérites, et lui fit endurer cette effroyable douleur qui la rendit vraiment corédemptrice du genre humain ?

Avant de rendre son dernier soupir, Jésus-Christ pencha vers sa mère sa tête mourante et lui dit : « Femme, voici votre fils, » en lui montrant S. Jean, qui représentait les autres hommes, ses semblables. A cet instant solennel Marie fut donc constituée mère des hommes, mère de tous les hommes, mère par là-même de tous les hommes pécheurs, qui

composent la plus nombreuse partie de sa grande famille. En vertu de cette sorte de contrat, exprimé par la bouche de Jésus mourant et accepté par le cœur de Marie, elle devint le refuge obligé de ceux qui ont péché.

Entendez-le bien, mes frères. De par la volonté formelle de Dieu, vous qui avez commis quelque faute, vous avez place dans le cœur de la plus aimante des mères. Elle a pour vous toutes les tendresses de la maternité, puisqu'elle en a subi toutes les douleurs au pied de la croix.

Mais je vais plus loin encore. Une mère, qui aime tous ses enfants, s'intéresse plus vivement à celui qu'elle voit faible, endolori, malade. Elle veille davantage sur lui ; elle le soigne avec une sollicitude inquiète, multiplie les remèdes. Elle ne compte pas avec la fatigue jusqu'à ce qu'elle l'ait rendu à la santé.

Ainsi fait Marie. Le péché est la maladie des âmes. Il les souille, il les rend malheureuses, il les expose à leur perte éternelle. Oh ! combien Marie, mère si bonne, est pleine de prévenances pour ces pauvres malades ! Elle veille sur eux, leur donne de salutaires inspirations et s'efforce d'attendrir leur cœur pour les amener à détester leurs fautes. Qu'elle voie seulement couler de leurs yeux une larme de repentir : elle s'occupera aussitôt de leur obtenir le pardon, et jamais sa prière ne sera repoussée.

II

Il est maintenant d'un grand intérêt pour nous de savoir comment s'exerce ce ministère conciliateur de Marie, et comment elle agit envers le pécheur pour le réconcilier avec Dieu.

C'est là un mystère impénétrable à notre intelligence, mais dont cependant il est possible, en certains cas, de reconnaître les salutaires agissements.

Tantôt c'est une intervention intérieure de Marie qui touche le cœur du pécheur et le dispose à implorer son pardon. Il a sincèrement pratiqué quelque vertu naturelle, ou bien conservé la récitation d'une prière, au milieu de ses longs désordres. Cela suffit. — J'ai connu un vieillard âgé de 80 ans qui pendant plus d'un demi-siècle n'avait rempli aucun devoir religieux, et était tombé dans des fautes nombreuses. Mais en souvenir de sa première communion, il n'avait jamais omis, chaque soir, de réciter un *Je vous salue, Marie*, avant de s'endormir. La Sainte Vierge l'en récompensa en permettant qu'avant de mourir il pût faire une bonne confession et recevoir pieusement les derniers sacrements.

Tantôt Marie daigne se montrer sous une figure humaine au pécheur moribond, éloigne Satan qui le pousse au désespoir, et sauve cette âme coupable, mais purifiée par le repentir. — S. Alphonse de Liguori vit un jeune homme pleurer devant une statue de Marie. L'image s'anima, tendit ses bras, et recueillit dans ses mains ces larmes expiatrices qu'elle offrit à son Fils, en disant : « Mon Fils, faites qu'elles ne soient pas inutiles. » Et ces larmes sauvèrent en effet le jeune homme.

Que pourrai-je ajouter à ces exemples ? D'autres

fois, c'est tout un peuple dont Marie obtient la conversion, à la prière d'un prêtre plein de zèle. Il y a moins de cent ans, au milieu de Paris, existait une grande paroisse entièrement plongée dans l'indifférence et le péché. Son digne pasteur, ardemment désireux de ramener à Dieu les brebis qui lui étaient confiées, éleva une chapelle dans son église déserte et y plaça une statue de Marie. Chaque jour il vint prier devant elle, vous devinez avec quelle ferveur ! Par l'action puissante de Marie, quelques pécheurs furent amenés à se joindre au prêtre, puis d'autres plus nombreux. Bientôt ce fut une suite ininterrompue de gens qui vinrent pleurer et se convertir. Cette église jadis vide est maintenant toujours remplie, elle est devenue le foyer d'une ardente dévotion à Notre-Dame, Refuge des pécheurs ; de là cette dévotion a rayonné sur le monde entier ; elle a été érigée en Archiconfrérie, et a ramené à Dieu des âmes innombrables. C'est N.-D. des Victoires, l'église de Paris peut-être la plus fréquentée.

Oh ! combien se réalise ainsi l'admirable vision dans laquelle la Sainte Vierge elle-même apparut à sainte Gertrude, couverte d'un vaste manteau entr'ouvert, sous lequel s'étaient réfugiées une bande de bêtes féroces, lions, tigres et loups, que des chasseurs s'efforçaient vainement de percer de leurs armes ! Non seulement Marie ne repoussait pas ces fauves ; mais elle les gardait, les protégeait avec une tendre commisération. La sainte reconnut dans cette vision une preuve sensible de la bonté de Marie pour les pécheurs les plus coupables, quand ils vont avec confiance se réfugier dans ses bras.

Vous connaissez tous, mes frères, cette belle strophe de l'*Ave Maris stella* qui dit à Marie : « *Monstra te esse matrem*, montrez que vous êtes notre mère. » Un jour un pauvre pécheur, dont la foi n'était pas entièrement éteinte, passait devant un tableau qui représentait la Reine du ciel. Il lui jeta cette courte prière : *Monstra te esse matrem*. Soudain, l'image sembla s'animer, et il entend clairement cette réponse : « *Monstra te esse filium*, montre que tu es mon fils. » Ce doux reproche suffit pour le convertir. Il confessa ses fautes, obtint son pardon, et entra par sa pieuse conduite dans la famille des vrais enfants de Marie.

Vous aussi, mes frères, qui tous avez commis des fautes plus ou moins nombreuses, plus ou moins graves, montrez que vous êtes bien les fils de Marie, refuge des pécheurs. Ayez la bonne volonté de consoler le cœur de votre Mère affligée par vos égarements passés. Il suffira d'un regard, d'un soupir, d'une larme de votre âme repentante, pour qu'elle oublie. Elle viendra à votre secours ; elle demandera et sûrement vous obtiendra le pardon, gage certain de votre bonheur éternel. Ainsi soit-il.

PLANS POUR LE JEUDI SAINT

LES TROIS VISIONS DE L'AGONISANT

Ce qui a causé l'agonie du Christ au Jardin des Olives, ce sont deux visions qui jetèrent son âme dans une telle angoisse... Mais une 3^e lui redonna la vie...

I. — La vision du péché

1^o De l'œuvre du péché en chacun de nous, qu'il voyait de son œil de Dieu... Et cette vision produisit l'effroi, l'ennui, l'abattement : « *Cœpit pavere, et tædere* » (Mc. xiv, 33) « et *mœstus esse* » (Mt. xxvi, 37). L'effroi, en considérant le péché dans son essence et ses résultats. L'ennui, parce que de quelque côté qu'il se tourne, toujours le péché. Et de là résulte l'abattement.

2^o De l'œuvre du péché en Lui-même. — a) Son Père a fait de lui, depuis son Incarnation, le représentant des pécheurs, le pécheur officiel : « *Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum* » (Is., liii, 6). — b) Et Lui-même a consenti à se faire victime pour tous : « *Iniquitates eorum ipse portabit... et ipse peccata multorum tulit* » (*Ibid.*, 41, 42). — c) Aussi S. Paul va jusqu'à dire qu'« il a été fait péché pour nous » (II Cor., v, 21).

II. — La vision de la Passion

Tout ce qu'il devra souffrir à cause du péché, il le voit de son œil de Dieu : la trahison de Judas, l'abandon de ses disciples, l'injustice des tribunaux, l'ingratitude du peuple, les ignominies du prétoire, le portement de croix, le crucifiement, les douleurs de sa Mère, la mort... Aussi « *factus est sudor ejus...* »

III. — La vision du triomphe

Il aurait succombé, mais « apparuit illi Angelus de cælo, confortans eum » (Luc, xxii, 43). — L'Ange sans doute :

1^o Lui rappelle ses propres paroles : a) en entrant dans le monde : « *Hostiam et oblationem noluiisti...* Tunc dixi : *Ecce venio...* » (Héb. x, 5-7) ; b) dans sa prédication publique : « *Venit Filius hominis salvare quod perierat* » (Mt. xviii, 41). « *Sic Deus dilexit mundum...* Non misit Filium suum ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum » (Jo. iii, 16-17).

2^o Lui montre le principal fruit de sa Passion, le salut des âmes par l'Eglise : « *Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum* » (Is., liii, 10). « *Si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* » (Jo. xii, 32).

Jésus-Christ est là notre modèle. — 1^o Dans la contrition de nos proches péchés : « *Peccatum meum contra me est semper.* » — 2^o Dans l'acceptation des épreuves de la vie, qui peuvent en devenir l'expiation. « *Si possible est, transeat a me calix iste !* » Oui, sans doute. Mais « *verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat.* » — 3^o Dans l'espérance de la récompense éternelle qui les couronnera : « *Momentaneum et leve tribulationis nostræ... eternam gloriæ pondus operatur in nobis.* » (II Cor., iv, 17).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 martii 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

L'ANGERS. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 11 mars 1920

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour Pâques. — I. La résurrection de la France, 113. — II. *Nonne oportuit pati Christum?* 115.

Aux Mères chrétiennes. — IV. *Sept-Douleurs* : 1. Marie modèle des mères chrétiennes, 117 ; 2. Les Saintes Femmes, 118.

Plans pour le Jeudi Saint. — II. La triple expiation de Jésus-Christ, 118. — III. Les merveilles de l'Eucharistie, 118. — IV. L'Eucharistie centre de la religion catholique, 120.

Plan pour le Vendredi Saint. — Les bourreaux de Jésus, 122.

Causeries à des jeunes. — VII. Pour vivre, 123.

Mois de Marie des paroisses. — 13^e Jour : *Le Magnificat*, 125. — 14^e Jour : *Le Regina cœli*, 127.

Avis paroissiaux. — Pour annoncer la Communion solennelle, 128.

SERMONS POUR PAQUES

I

LA RÉSURRECTION DE LA FRANCE

Mes frères,

Jésus-Christ n'est pas seulement la résurrection des âmes, il est aussi la résurrection des peuples, et il vient de le montrer, une fois de plus, en sauvant la France.

Quelle soirée que celle du 1^{er} août 1914, quand toutes les cloches se mirent à sonner le tocsin !... C'était la guerre !

Qu'allait-il advenir de notre cher pays ?

Quelle angoisse alors étreignait nos cœurs ! Était-ce la fin de la patrie ? Était-ce une ère nouvelle de gloire et de vitalité qui allait commencer pour elle ?

Aujourd'hui la réponse du ciel est venue. L'ennemi vaincu a été refoulé au-delà du Rhin. L'Alsace et la Lorraine sont redevenues françaises, et nous pouvons proclamer ces trois vérités en cherchant à résumer dans notre cœur les leçons qui se dégagent des cinq années d'épreuves :

1^o La France se mourait.

2^o Jésus-Christ a purifié la France.

3^o Jésus-Christ a glorifié la France.

I

Le France se mourait. De quoi se mourait-elle ? De son impiété.

Jésus-Christ, qui est la vie des âmes, est aussi la vie des nations. Enlever Jésus-Christ à un peuple, c'est condamner ce peuple à mort. Or, que n'avait-on pas fait, depuis un demi-siècle, pour enlever Jésus-Christ à la France ?

Faut-il refaire ce tableau lamentable de tout ce qui avait été tenté, dans notre pays, contre Dieu et contre son Eglise ?

Jésus-Christ, on l'avait banni des hôpitaux, des tribunaux, des écoles, des cimetières eux-mêmes. On ne voulait même plus qu'il régnât sur la mort. Être chrétien, croire en Dieu, pratiquer sa religion, était devenu une tare qui interdisait à ceux qui en étaient atteints l'accès des fonctions publiques, la faveur du suffrage universel et jusqu'au recours à la justice nationale. L'opinion, les mœurs, les lois, les règlements n'étaient plus seulement en dehors de l'Evangile ; ils étaient nettement et ouvertement dirigés contre lui. Comme au temps des empereurs païens, c'était un crime impardonnable et impardonné d'être fidèle aux serments de son Baptême et de sa Première Communion. Quiconque voulait arriver à quelque chose, fût-ce cantonnier ou facteur rural, devait commencer par se faire apostat. Voilà dans quel état nous étions depuis quarante ans.

Faut-il rappeler encore que, pour couronner cet édifice d'irrégion, la France s'était officiellement séparée de l'Eglise ? La France séparée de l'Eglise, mes frères, qu'est-ce que cela voulait dire, sinon qu'à la face du monde notre patrie déclarait, avec éclat, qu'elle ne voulait plus rien avoir de commun avec le Pape, avec le Christ, avec Dieu !

Si seulement cette séparation s'était faite avec quelque souci de la justice ! Mais non ; la France n'y respectait ni la parole donnée, ni les engagements pris solennellement, ni même les droits sacrés des morts ! C'était le dernier coup ! La mesure était comble ; il ne restait plus un attentat à commettre.

Voyons maintenant les résultats. Ils étaient tels qu'on les pouvait prévoir.

C'est un de nos poètes qui a dit :

Frères, lorsque sa foi périt, un peuple tombe.

Voyez donc, voyez donc, à creuser quelle tombe

Vos bras sont occupés !

Voir la tombe que l'on creusait, on n'y pensait même pas. Toute l'attention s'absorbait dans la guerre qu'on avait déclarée à Dieu. Y avait-il encore quelque couvent où il était prié, quelque école où il était parlé de lui, vite, fermons ce couvent, fermons cette école ! Cela passait avant tout.

Cela passait avant l'armée à laquelle on coupait les vivres ; avant les canons qu'on oubliait de fondre ; avant les places fortes qu'on ne songeait plus qu'à démanteler ; avant la patrie elle-même.

Car tout se tient, mes frères. Du moment qu'on niait Dieu, pourquoi aurait-on cru encore à la Patrie qu'il a créée et qu'il nous a donnée comme une seconde mère à qui nous devons tout ? La patrie, c'était une croyance surannée, bien plus, une croyance funeste, puisqu'elle est opposée au dogme nouveau de la fraternité universelle. Plus de frontières ! Plus d'armements ! Plus de drapeaux ! Voilà ce qui se disait publiquement dans les conférences, se lisait dans certains journaux, s'enseignait même dans certaines écoles. En vérité, on eût dit que la France était frappée de folie, puisqu'elle ne croyait plus en elle-même.

L'ennemi ne s'y trompait pas et ne perdait pas son temps. Tandis que nous poursuivions la lutte contre les religieux et les religieuses que nous jetions en exil, il multipliait chez nous les espions, faisait à loisir l'inventaire de nos richesses, installait tranquillement des plateformes bétonnées à proximité de nos citadelles, et préparait, sans perdre un instant, ses plans de campagne. Quand il crut le moment venu, quand il fut, non pas une fois, mais dix fois prêt, sous le moindre prétexte, il déclara la guerre... Oh ! tout était bien prévu ! avant un mois, on serait à Paris, et la France serait abattue une seconde fois de telle façon qu'elle ne pourrait plus se relever jamais... Entendez le pas lourd et cadencé de ces millions d'hommes qui franchissent notre frontière, et qui se dirigent, comme une marée de fer, vers notre capitale ! Encore deux ou trois étapes et ils y seront, et alors, si Dieu ne se met pas avec nous, ce sera la fin. Mais quel espoir y a-t-il que Dieu soit avec nous, avec nous qui depuis quarante ans n'avons jamais cessé de le combattre ?

II

Dieu pourtant s'est mis avec nous. Il a eu égard aux souffrances de nos religieux et de nos religieuses que nous avions jetés en exil ; il a eu égard au zèle de nos missionnaires et au courage de nos martyrs ; il a eu égard à nos aumônes qui font briller l'Evangile sur les rivages les plus lointains ; il a eu égard à notre obéissance quand, dociles aux instructions du Pape, nous avons renoncé à tous nos biens pour rester attachés à l'Eglise ; il a eu égard aux prières de nos saints et de nos saintes ; et, pour sauver la France au lieu de la perdre, il l'a purifiée dans la prière, dans les larmes et dans le sang.

Il l'a purifiée dans la prière. Qui est-ce qui a dit à la France de prier ? Personne ! Mais, sans qu'on le lui ait dit, elle est venue, dès le premier jour de la mobilisation, se jeter à genoux devant les autels. Elle a eu recours à la Vierge bénie, mère des miséricordés. Les foules, partout, se sont prosternées devant son image, égrenant, sans se lasser, chapelet et rosaire, mettant les bras en croix, criant le *Parce*, invoquant le Cœur sacré du Sauveur, invoquant S. Michel, notre archange protecteur, invoquant Jeanne d'Arc. On s'est confessé comme on ne l'avait jamais fait. On a communie comme on ne l'avait jamais fait. Nos soldats ont donné l'exemple et peut-être on n'en vit guère parmi eux qui n'aient mis leur confiance dans la médaille ou dans le scapulaire remis, avant le départ au front, par quelque douce main amie.

Il l'a purifiée dans les larmes. Oh ! ces larmes brûlantes qui coulaient, intarissables et inconsolées, des yeux des filles, des épouses et des mères ! Larmes, non de désespoir, mais de résignation, qui s'offraient à Dieu comme des holocaustes de vies à jamais brisées ! Larmes qui voulaient dire : « Seigneur, je ne reverrai plus ici-bas celui qui me quitta plein de force et de beauté ! Il est tombé

loin de moi, sans que j'aie eu la consolation de lui fermer les yeux ! Seigneur, j'unis mon sacrifice au sien ! Seigneur, pardonnez à la France ! »

« Seigneur, pardonnez à la France ! » C'est encore ce que répétaient, à leur façon héroïque, les soldats qui, pour défendre notre patrie, acceptaient de supporter, dans les tranchées remplies de boue, des souffrances surhumaines. Pourquoi ne se plaignaient-ils pas de subir le froid, la pluie, la neige, la bise glaciale de l'hiver ? Pourquoi ne se plaignaient-ils pas d'être perpétuellement exposés à la mort ? Pourquoi, loin de se plaindre, les voyait-on courageux, enthousiastes, joyeux même ? C'est parce qu'ils savaient que leurs fatigues, leurs souffrances, leurs blessures, leur mort même, étaient vues par Dieu, et qu'elles comptaient pour le rachat de la France. De cela, et ceci était nouveau et presque surnaturel, ils avaient la perception très nette. Nombreux sont ceux qui, parmi eux, ont fait à Dieu le sacrifice de leur vie. Lisez les citations à l'ordre du jour et vous y verrez des mots comme ceux-ci, qui sont bien, dans le *Journal Officiel*, la surprise la plus inattendue : un tel est tombé, en disant : « C'est pour Dieu et pour la France ! Je meurs content ! »

Oui, c'est bien la purification de notre patrie que Dieu a accomplie en ce moment ; et voilà pourquoi nous pouvions dire en toute assurance : « Fallût-il un miracle, la France vivra ! »

III

Et, de fait, le miracle est venu, si éclatant, si multiplié, qu'il s'impose à tous les esprits.

Je ne parle pas de cette union sacrée qui s'effectua dès les premiers jours, de cette mobilisation qui se fit sans aucun désordre, de cette disparition subite des doctrines antimilitaristes qui se dissipèrent, au lendemain de la déclaration de guerre, comme des buées malsaines net enlevées par l'ouragan. Je parle de ce qui s'est passé depuis le début des hostilités. Ecoutez quelques précisions.

Après Charleroi, l'armée allemande de von Kluck fonce à marche forcée sur Paris. Le jeudi 3 septembre, elle est à Compiègne, dans cette ville où Jeanne d'Arc fut prise. Ce même jour, le généralissime français donne à ses troupes, comme mot d'ordre : « Jeanne d'Arc. »

Le vendredi 4 septembre, jour consacré au Sacré-Cœur, tandis que la foule des adorateurs se presse à Montmartre, l'armée de von Kluck, sans qu'on sache pourquoi, au lieu de continuer sa marche vers Paris, où elle entrait sans coup férir, oblique brusquement vers l'est, et prête le flanc à l'armée du général Maunoury.

Le dimanche 6 commence le triduum à sainte Geneviève. Ce jour-là commence aussi la bataille de la Marne. A la fin du triduum, le 8 septembre, la bataille est gagnée. C'est le 8 septembre, vous entendez bien, c'est-à-dire le jour de la Nativité de la Sainte Vierge.

Ce ne sont là que des détails. Il en est d'autres qu'on saura plus tard, comme cette retraite subite

des Allemands, près de Nancy, alors que nous les croyions victorieux et que nous étions sur le point de leur céder le passage. D'autres faits inexplicables au point de vue humain, se sont produits, qu'on ne peut méconnaître, comme la résistance de Verdun, comme l'arrivée des Américains, comme la victoire finale si rapide et si complète.

Quand Marie-Madeleine vint au sépulcre, elle ne reconnut pas tout de suite Jésus ressuscité qui se montrait à elle. « Femme, lui dit-il, pourquoi pleures-tu ? » Elle crut que c'était le jardinier et lui demanda où il avait placé le corps divin qu'elle cherchait. Alors, Jésus ne dit que ce seul mot : « Marie !... » Et elle, soudainement illuminée, de s'écrier, en tombant à genoux : « *Rabboni ! Mon Maître !* »

N'est-ce pas ce qui s'est passé sous nos yeux, pour la France ? Dans l'horrible tourmente qui était venue fondre sur elle, notre patrie a cherché Dieu, et Dieu, par la voix des événements et par l'éclat de ses interventions miraculeuses, s'est fait connaître à elle : « France ! » lui a-t-il dit...

Oui, c'est bien ce seul mot qu'il lui a fait entendre, mot de pardon, mot d'amour, qui jette la France à genoux et qui lui fait redire, comme à Marie-Madeleine : « *Rabboni ! Mon Maître !* »

Et maintenant, rendons gloire à Dieu, nous qui, depuis si longtemps, voyions avec douleur la France s'acheminer vers la tombe que des mains égarées lui creusaient chaque jour ! A nous, comme aux saintes femmes qui allaient au sépulcre, le matin de Pâques, les anges disent : « Pourquoi cherchez-vous entre les morts celle qui est vivante ? »

Oui, la France est vivante, vivante de Jésus-Christ, qui est sa résurrection et sa vie ! Revenue à son Dieu par le rude chemin du Calvaire, elle l'a retrouvé plein de bonté, de pardon et de puissance. Il l'aime toujours, puisqu'il l'a sauvée. Elle l'aimera toujours, espérons-le, puisqu'il l'a si manifestement sauvée. Le pacte séculaire qui les unissait s'est de nouveau scellé !

Acclamons aujourd'hui cette double résurrection de notre Dieu et de notre pays, et redisons avec transport le cri de nos ancêtres : « *Vivat qui diligit Francos, Christus !* Vive, vive à jamais le Christ qui aime la France ! » Ainsi soit-il !

II

NONNE OPORTUIT PATI CHRISTUM ?

Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam ?

Ne fallait-il pas que le Christ subit toutes ces souffrances, pour entrer ainsi dans sa gloire ? (Luc, xxiv, 26).

Mes frères,

C'était le soir de Pâques. Deux disciples s'avançaient lentement sur la route qui conduit de Jérusalem à Emmaüs, petit village situé à trois lieues environ de la Ville sainte.

L'un d'eux s'appelait Cléophas ; l'autre, sans doute, était S. Luc, qui a raconté la scène avec la précision d'un témoin oculaire.

De quoi parlaient ces deux hommes ?... Et de quoi auraient-ils parlé, sinon des événements qui venaient de se passer sous leurs yeux ?

Tout à coup, Jésus, comme l'eût fait un voyageur ordinaire, et sans qu'ils le reconnussent, se joint à eux.

— De quoi parlez-vous en marchant, leur dit-il, et pourquoi paraissez-vous si tristes ?

— Eh quoi ! répond Cléophas, êtes-vous donc tellement étranger dans Jérusalem que vous n'avez pas eu connaissance de ce qui s'y est passé, ces jours-ci ?

— Quelles choses ?

— Mais, répondent-ils, au sujet de Jésus de Nazareth, qui était un prophète puissant en paroles et en œuvres, devant Dieu et devant tout le peuple, et comment les Princes des Prêtres et nos anciens l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié !

A cet endroit, les deux disciples sans doute s'arrêtèrent ; puis, avec dans le ton de leur voix un regret découragé :

— Nous espérions qu'il serait le Rédempteur d'Israël ; mais voilà déjà trois jours que tout cela s'est passé...

Ils allaient baisser la tête, tout entiers à leur accablement, quand l'inconnu, cessant d'interroger, leur dit :

— Insensés ! Cœurs lents à croire ce qu'ont annoncé les prophètes !.. Ne fallait-il pas que le Christ souffrit toutes ces choses, pour entrer ainsi dans sa gloire ?

I

Quelle parole que celle-là !

Combien déconcertante pour notre pauvre raison humaine, si courte dans ses vues, si prompte dans ses jugements, si portée à se révolter quand quelque événement vient contrarier ses prévisions !

Mais combien lumineuse pour les âmes croyantes, et combien consolante pour les cœurs affligés !

Certes, si quelqu'un devait être, semble-t-il, bien à l'abri de toute douleur, c'était le Christ.

Le Christ ! c.-à-d. le Fils de Dieu, c.-à-d. Dieu lui-même, c.-à-d. l'Etre suprêmement puissant, sans l'agrément duquel rien n'arrive dans le monde ; c.-à-d. l'Etre infiniment bon, à la vue duquel l'humanité n'avait qu'à se prosterner, avec adoration, humilité et amour ; c.-à-d. l'Etre divinement saint, qui seul pouvait dire fièrement à ses adversaires : « Qui de vous me convaincra de péché ? » c.-à-d. la créature exquise de qui le Père céleste avait proclamé : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le ! »

Garanti contre la douleur par son origine divine et par les préférences de son Père, il devait l'être encore par ses vertus et par ses bienfaits. Comme le disaient les deux disciples d'Emmaüs, il s'était

révélé « comme un prophète puissant en paroles et en œuvres. »

Puissant en paroles ? Je crois bien ! Jamais homme n'avait parlé comme cet homme, avec une voix plus persuasive, une éloquence plus captivante, une doctrine plus nouvelle, plus sublime et plus consolante à la fois.

Puissant en œuvres ? Je crois bien encore ! Qu'est-ce qui lui avait été impossible ? Il avait commandé en maître à la nature, à la maladie, à la mort elle-même ! Chacun de ses pas avait été marqué par un miracle, et chacun de ses miracles avait été inspiré par la pitié. Jamais il ne s'était servi de sa puissance pour faire du mal, pour se venger, pour faire expier à ses ennemis leur haine criminelle. Il n'avait commandé que pour éclairer, pour consoler et pour guérir.

Et c'est cet homme, ce prophète, ce Dieu qui a souffert ?

S'il a souffert ? Mais rappelez-vous donc ce que vous avez revu sous vos yeux, ces jours derniers, et vous conviendrez que non seulement ses souffrances ont dépassé les souffrances de tous les autres hommes, mais encore qu'elles dépassent même notre imagination, et que nous sommes incapables de les concevoir, encore moins de les décrire.

Voyez ce pauvre corps douloureux qu'agitent, sur la croix, des soubresauts d'agonie. Il n'est qu'une plaie sanglante. Il est suspendu à des plaies atroces que chaque tressaillement déchire davantage. Les fouets l'ont tellement meurtri que l'on peut compter tous ses os. Sa tête est couronnée d'épines. Une soif horrible le dévore, la fièvre le consume. Jamais on n'a vu supplice comparable à celui-là.

Et pourtant, la souffrance intime est encore plus cruelle.

Voyez son cœur si tendre. Essayez de comprendre quelle a dû être son affliction quand il a vu un de ses apôtres le trahir ; quand il en a vu un autre, Pierre, le chef choisi par lui pour le remplacer sur la terre, le renier ; quand il a vu les autres l'abandonner ; quand il a vu sa mère, cette femme qui avait toujours tenu la première place dans ses affections, assister à ses douleurs !

Et son âme ? Pouvez-vous vous représenter ce que fut son martyre, quand elle accepta de se charger de toutes les turpitudes et de toutes les impiétés humaines ? Croyez-vous qu'elle ne souffrit pas atrocement du déshonneur de cette condamnation infamante, et des dérisions qui l'accompagnaient ? Vous est-il possible de mesurer la profondeur et l'étendue de sa désolation, quand elle se vit un objet de malédiction aux yeux de Dieu ?

Ah ! je comprends que les saints aient passé de longues années à méditer sur la Passion de leur Dieu, sans pouvoir jamais parvenir à épuiser ce lugubre sujet ! Je comprends aussi qu'ils y aient trouvé la force de supporter sans murmure, et même avec une joie incompréhensible, les épreuves de toutes sortes dont ils étaient accablés !

Sans aller aussi loin, il est une première leçon que nous pouvons tirer, dès à présent. La voici :

Si Jésus, le Dieu fait homme, a été le plus malheureux de tous les hommes, c'est donc que le malheur n'est pas une preuve que Dieu est injuste et qu'il nous abandonne ; c'est donc que la souffrance est une loi que nous devons accepter, puisque Celui qui l'a portée, et qui est infiniment bon, s'y est soumis le premier. Abordons maintenant cette vérité.

Il n'en est pas de plus opportune... Nous sommes à une époque où la douleur s'est étendue sur la France, comme une marée de larmes. Que de souffrances en nous et autour de nous ! Creusons ce problème, et nous verrons que la solution, en même temps qu'elle nous apportera la lumière, nous apportera la consolation.

II

Oui, quelque pénible que cela soit à entendre, la souffrance est une loi de la terre. C'est pour cela que le Sauveur lui-même, parlant aux disciples d'Emmaüs, leur dit : « *Oportuit !* Il fallut ! »

D'où vient cette loi ? De Dieu ? Oui, sans doute. Mais de son amour encore plus que de sa justice. Ecoutez bien.

Dieu ne nous avait pas créés pour souffrir. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à vous reporter, par la pensée, à ces temps fortunés du paradis terrestre, où l'humanité, si elle était restée fidèle, devait couler des jours de bonheur.

Vous savez ce qui arriva, et quelle catastrophe morale, comparable à nul autre cataclysme, précipita l'humanité dans le péché, et dans le malheur, qui en est la conséquence inévitable.

Qu'allait faire Dieu, dont les plans de bonté étaient ainsi ruinés par notre faute ? Nous abandonner au sort que nous méritions ? Sa justice le demandait, et il l'a fait pour les anges rebelles. Mais son amour intervint et il statua, dans sa miséricorde, que les peines issues de nos fautes pourraient, si nous les lui offrions avec humilité et soumission, servir à nous racheter. Convenons qu'en cela il fut divinement bon, et que cet accord de sa justice et de son amour devrait nous ravir d'admiration, de reconnaissance et de joie.

C'est depuis lors que, sur la terre, rien ne se fait sans peine. La moindre chose nous demande un effort, et plus l'entreprise est grande, plus l'effort doit être courageux.

Or, quelle entreprise fut jamais plus formidable que celle dont le Fils de Dieu s'était chargé, en venant sur la terre ? Expier tous les péchés des hommes, celui d'Adam comme les nôtres, réconcilier la terre avec le ciel, refaire le monde en y faisant régner la vérité, la justice et la charité : telle était la tâche que Jésus assumait. Il n'y en eut jamais de plus considérable, et c'est pour ce motif que l'effort développé par lui devait dépasser toute pensée humaine.

Oh ! je sais bien, puisque le catéchisme le dit, qu'une seule goutte de son sang, étant d'un prix

infini, aurait suffi pour nous racheter. Mais cela aurait-il suffi pour nous convertir ? J'en doute. Raisonners et orgueilleux comme nous le sommes, nous n'aurions pas manqué de dire que notre rédemption était facile, et nous n'aurions pas eu, de l'amour de Dieu pour nous et de l'énormité du péché, l'idée que nous devons en avoir. Le Christ a voulu nous apprendre le prix de nos âmes, le prix des grâces dont il nous comble, et il y a mis tout son sang, en sorte que ceux-là seuls persisteront à ne pas voir qui se fermeront les yeux pour ne point voir.

Vous étonnerez-vous maintenant que sa souffrance vienne vous visiter ? Vous n'avez pas, comme Jésus, à sauver toutes les âmes, mais vous avez à sauver la vôtre ; vous n'avez pas à expier tous les péchés du monde, mais vous avez à expier les vôtres. Est-ce une petite tâche ? Songez qu'il n'y en a pas de plus importante pour vous, puisqu'il s'agit de votre salut ; et, puisque vous voulez la fin, veuillez aussi les moyens. Offrez donc à Dieu toutes vos peines, toutes vos inquiétudes, toutes vos souffrances, toutes vos larmes. Unissez-les aux souffrances de votre Sauveur. Plus de doute, plus de murmure ! Votre croix est infiniment moins lourde que la sienne ; portez-la comme Lui, courageusement, jusqu'au bout.

III

J'ai hâte, mes frères, d'arriver à la troisième partie de la réponse que Jésus fit aux disciples découragés d'Emmaüs, et qu'il nous adresse à nous-mêmes : « *ut intraret in gloriam suam.* » Ne fallait-il pas que le Christ souffrit pour qu'il entrât ainsi dans sa gloire ?

Dieu, qui est trop juste pour pardonner au péché qui n'est pas expié, est aussi trop juste pour accorder une récompense qui n'est pas méritée. Mais, une fois que la souffrance nécessaire a été supportée, une fois que l'effort indispensable a été fourni, il donne largement le prix qu'il a bien voulu promettre au mérite.

Voyez Jésus, notre Sauveur. La Résurrection le venge de toutes les injures qu'il a dû subir et le fait entrer dans sa gloire.

Il entre dans sa gloire, avec son corps transfiguré. Désormais, la douleur n'aura plus de prise sur lui. Ses plaies lancent des rayons de lumière. Les âmes reconnaissantes baisent ses pieds et ses mains percés. L'humanité se prosterne devant le Crucifix qui le représente et qui devient désormais l'étendard du droit et de la liberté.

Il entre dans sa gloire, avec son âme inondée de bonheur. Les injures du Prétoire et du Calvaire ? Elles sont remplacées par les acclamations des saints et les adorations des siècles. Les trahisons de ses apôtres ? Elles sont remplacées par la fidélité inébranlable des martyrs qui, avec allégresse, verseront leur sang pour lui. Le déshonneur de la condamnation ? Il est remplacé par les chants de triomphe qui ne cesseront plus de retentir sur ses pas. La douleur de sa Mère et la colère de son

Père ? Elles ont fait place à la plus douce et à la plus ineffable des réunions.

Il entre dans sa gloire, avec son œuvre réalisée. C'est fait. Le péché du monde est expié. L'homme, rentré en grâce avec Dieu, lui rend les hommages auxquels il a droit. C'est une ère nouvelle qui commence. Des flots de vérité, de justice, de sincérité, de sainteté, d'amour, vont couler sur la terre. Des âmes admirables vont se lever en foule qui s'élanceront sur les pas du Sauveur. Plus d'esclavage ! Plus d'inégalité ! L'Evangile va conquérir droit de cité sous tous les climats, et sa puissance sera si grande que ceux-là même qui le combattent ne pourront pas se défendre de subir son influence. Le Christ n'est plus ce vaincu dont l'œuvre avortée devait s'ensevelir à jamais avec lui, dans le tombeau ; c'est un Triomphateur : *Christus vincit !* Le Christ n'est plus ce condamné à mort, que l'on poursuivait d'outrages jusque dans son agonie ; c'est un Roi : *Christus regnat !* Le Christ n'est plus ce ver de terre que l'on avait cru écraser d'un coup de talon ; c'est le Souverain des souverains, dont le nom fait courber les têtes : *Christus imperat !*

Et toi, âme chrétienne, qui, au prix d'un effort pénible et d'un aveu courageux, es rentrée en grâce avec ton Dieu, n'es-tu pas aussi entrée dans ta gloire ? Ne sens-tu pas la paix qui règne maintenant dans ton cœur ? N'as-tu pas, toi aussi, vaincu l'enfer ?... Et toi, âme vaillante, qui as su unir tes propres souffrances aux douleurs de ton Christ, n'es-tu pas entrée dans la gloire du sacrifice accepté, et de la sainteté conquise ? Gloire bien douce déjà, et qui, pourtant, n'est que le prélude d'une gloire plus durable et plus lumineuse, au ciel.

Telles sont, mes frères, quelques-unes des pensées que peut nous inspirer la fête d'aujourd'hui. Recueillons-les avec empressement. Qu'elles servent de règle à nos jugements ; qu'elles inspirent notre conduite, afin qu'ayant partagé courageusement les souffrances de notre Dieu, nous soyons admis à partager sa gloire ! Ainsi soit-il.

AUX MÈRES CHRÉTIENNES

IV

Pour la fête des Sept-Douleurs

1. MARIE MODÈLE DES MÈRES CHRÉTIENNES

Marie, souffrant au pied de la croix, et unissant ses souffrances à celles de son divin Fils... modèle des mères chrétiennes.

I

Comme Marie dans l'Eglise, la mère chrétienne, dans la famille, doit être *victime*, par les épreuves qui lui sont réservées... Victime pour son mari et ses enfants... C'est l'ordre de la Providence... Et la mère chrétienne qui ne comprend pas cela ne comprend pas sa mission...

II

Comme Marie, elle doit, au moment de l'épreuve, faire *trois actes* aux pieds de son crucifix :

1° *Un acte de foi* : pour reconnaître que l'épreuve lui vient de Dieu..., non pas des circonstances et des hommes..., mais de Dieu qui se sert des hommes et des circonstances pour lui procurer cette épreuve... Il faut commencer par là.

2° *Un acte d'acquiescement* à la sainte volonté de Dieu : « Fiat voluntas tua... Non mea... sed tua fiat. » Imitant N.-S. : « Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi ! » Cela est permis... mais : « Que votre volonté soit faite... si ce calice ne peut passer sans que je le boive. »

3° *Un acte d'union* à N.-S. J.-C. La Compassion de la Sainte Vierge n'est pas autre chose... aussi, Corédemptrice du genre humain... De même, vous serez les corédemptrices de votre famille..., de votre mari..., de vos enfants..., obtenant ou leur persévérance ou leur retour à Dieu...

2. LES SAINTES FEMMES

Personnages connus dans l'Eglise sous ce nom : Marie, femme de Cléophas, sœur de la Sainte Vierge, et mère de Jacques le Mineur. *Salomé*, mère de Jacques le Majeur et de S. Jean le disciple bien-aimé. *Marie-Madeleine*, sœur de Marthe et de Lazare. *Véronique*, qui essuya la face de N.-S.

I. — Leur rôle

Nous les voyons : 1° *Assister* Jésus-Christ dans sa vie apostolique : « Sequébantur eum et ministrabant ei » (Mc., xv, 41), lui fournissant : — nourriture : car Lui : « Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me Patris » (Jo., iv, 34) ; — logement : car Lui : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » (Mt., viii, 20).

2° *Compatis* à J.-C. souffrant et mourant sur la croix, avec sa mère et S. Jean : Madeleine à ses pieds ; les autres : « Erant de longe aspicientes » (Mc., xv, 40), mais J.-C. les voyait, lisant dans leur cœur la compassion.

3° *Embaumer* J.-C. après sa mort : « Paraverunt aromata » (Luc, xxiii, 56 ; Mc., xvi, 1). Marie-Madeleine n'avait pas attendu : « in sepulturam fecit » (Mc., xiv, 8).

II. — Modèle des femmes chrétiennes

Celles-ci doivent comme elles :

1° *ASSISTER* J.-C. Comment ? « Tout ce que vous ferez à l'un de ces petits, c'est à moi que vous le ferez » (Mt., xxv, 40)... J.-C. dans les pauvres, les malades, les pécheurs.

a) *Dans les pauvres* : en les soulageant par l'aumône qui est : accomplissement d'un devoir, solde du péché, denier de la vie éternelle. — b) *Dans les malades* : en les visitant : on les distrait, on les soulage, on les ramène. — c) *Dans les pécheurs* : en les aidant de ses conseils, de ses exemples, de ses prières.

2° *COMPATIR* à J.-C. persécuté dans son Eglise : « Saule, Saule, quid me persequeris ? » — *Compatis* : a) par l'affliction de la voir persécutée ; — b) par la prière faite en union *ad hoc*. Quand S. Pierre était en prison, « oratio fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo » (Act., xii, 5) ; — c) par le sacrifice, même de son argent : Denier de S. Pierre, Denier du culte...

3° *EMBAUMER* J.-C. dans leur âme par la sainte communion. — 1° *Avant* : le parfum de la préparation : « paraverunt aromata... » Préparation éloignée, prochaine, immédiate. — 2° *Pendant* : le parfum de l'amour : que de nuances !... Toutes ont acheté des parfums. Les unes « orto jam sole. » Marie-Madeleine « valde mane, valde diluculo, cum tenebræ adhuc essent... » — Il ne s'agit pas ici de l'amour sensible, des émotions physiques, des larmes... C'est bien, si Dieu les donne ; sinon, il faut savoir s'en passer...

Mais, il s'agit du désir d'aimer, du regret de ne pas aimer assez... — 3° *Après* : le parfum de la reconnaissance : l'action de grâces... S. Bernard : « Ingratitudo ventus urens siccans fontes gratiæ... » Action de grâces : immédiate, prolongée.

Vous êtes des femmes ; soyez des saintes. Soyez ce que furent : Madeleine, celle qui a le plus aimé ; Véronique, la femme sans respect humain ; Salomé, la femme ambitieuse du ciel (Mt., xx, 20 et s.).

PLANS POUR LE JEUDI SAINT

II

LA TRIPLE EXPIATION DE JÉSUS-CHRIST

J.-C. dans son agonie au Jardin des Oliviers expie nos orgueils par ses humiliations, parce que « initium omnis peccati est superbia. » (Eccli., x, 15).

I. — Nous affichons :

1° L'orgueil de l'innocence : « Je suis un honnête homme !... »

2° L'orgueil de la force (la présomption) : « On ne fait le mal que si l'on veut... »

3° L'orgueil de l'indépendance : « Je ne reconnais à personne le droit de... »

II. — Jésus-Christ accepte :

1° L'humiliation du péché : « Eum, qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit (Deus)... » (II Cor., v, 24). — Et il est la Sainteté par essence. « Quis ex vobis arguet me de peccato ? » (Jo., viii, 46).

2° L'humiliation de la faiblesse : « Apparuit illi angelus confortans eum. » (Luc, xxii, 43). — Et il est le Tout-Puissant...

3° L'humiliation de la captivité : il se fait prisonnier de la volonté de son Père : « Non mea voluntas, sed tua fiat » (Luc, xxii, 42), et il se laisse faire prisonnier par les acolytes de Judas... — Et il est Indépendant par nature...

« Factus obediens usque ad mortem... » pour effacer l'orgueilleuse désobéissance d'Adam. « Propter quod et Deus exaltavit illum... » (Phil., ii, 8-11). — En suivant le même chemin, nous arriverons à la même gloire... « Si tamen compatimur, ut et conglorificemur » (Rom., viii, 17).

III

LES MERVEILLES DE L'EUCARISTIE

Memoriam fecit mirabilium suorum.

Le Seigneur a fait un abrégé de toutes ses merveilles.

Parole de David en parlant de la manne, appliquée par l'Eglise à l'Eucharistie dont la manne était la figure. Avec raison : car l'Eucharistie est bien l'abrégé des merveilles divines, le chef-d'œuvre de l'amour, de la puissance et de la sagesse de Dieu.

I. — Chef-d'œuvre de l'amour divin

La Sainte Ecriture dit : « Dieu est tout amour. » (I Jo., iv, 16). Et voilà que le prophète Jérémie, contemplant le mystère de la création de l'homme, y voit une merveille d'amour, et met dans la bouche de Dieu pour ainsi dire en extase devant celui qu'il a créé à son image et à sa ressemblance : « In caritate perpetua dilexisti te. Je t'ai aimé d'un amour éternel. » (xxxii, 3). — Et après le prophète, c'est l'Evangéliste : contem-

plant le *mystère de l'Incarnation*, il y voit encore une autre merveille d'amour, et pousse ce cri d'admiration : « Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret. » (Jo., III, 16). — Et après l'Evangéliste, c'est l'Apôtre : contemplant le *mystère de la Rédemption*, il y voit une autre merveille d'amour encore, et pousse ce cri de reconnaissance : « Christus dilexit me et tradidit semetipsum pro me. » (Gal., II, 20). — Et voilà qu'après le Prophète, après l'Evangéliste, après l'Apôtre, le disciple bien-aimé, S. Jean, contemplant le *mystère de l'Eucharistie*, s'écrie : « Jesus, cum dilexisset suos... in finem dilexit eos. » (Jo., XIII, 1).

C'est qu'en effet, dans l'Eucharistie, Jésus pousse son amour pour nous jusqu'à sa dernière limite : *In finem dilexit...*

Qu'est-ce, en effet, que l'Eucharistie ? — C'est J.-C. demeurant au milieu de nous, *par sa présence réelle* ; s'unissant à nous, *par la Sainte Communion* ; vivant en nous, *par sa grâce sacramentelle*.

1^o J.-C. demeure près de nous, *par sa présence réelle*. — Il l'a dit : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. » (Prov., VIII, 31). Le tabernacle est la tente qu'il s'est dressée au milieu d'eux : « Ecce tabernaculum Dei cum hominibus. » (Apoc., XXI, 3). Sa maison s'élève au milieu de nos maisons, comme celle d'un père au milieu de ses enfants. Et le Verbe, qui s'était fait chair pour passer quelques années parmi nous, s'est fait Eucharistie pour y demeurer et y rester... Ah ! j'entends Salomon s'extasier sur la présence passagère de Dieu dans l'ancien Temple de Jérusalem et s'écrier : « Ergone credibile est ut habitet Deus cum hominibus super terram ! » (II Par., VI, 18). Qu'aurait-il donc dit, s'il eût connu l'Eucharistie ?

2^o J.-C. s'unit à nous *par la Sainte Communion*. — Ecoutez-le lui-même : « Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in eo. » (Jo., VI, 57). Union mystérieuse qui n'est pas sans doute une union hypostatique comme celle de l'Incarnation, qui unit dans la seule personne du Christ la nature divine et la nature humaine ; mais qui est assez intime pourtant entre la personne de J.-C. et la nôtre pour que les saints Pères et les Docteurs de l'Eglise aient osé dire, que « la communion au corps, au sang, à l'âme et à la divinité de J.-C. est l'extension de l'Incarnation jusqu'à chacun de nous. »

3^o J.-C. vit en nous *par sa grâce sacramentelle*. — Ecoutez-le encore : « Qui manducat me, et ipse vivet propter me. » (Jo., VI, 58). C'est moi qui deviendrai le principe de sa vie surnaturelle, parce que je communiquerai à son esprit les pensées de mon esprit... ; à son cœur les sentiments et les affections de mon cœur... ; à sa volonté la force et les énergies de la mienne... ; à toutes ses facultés la perfection de mon être divin... En sorte, dit l'apôtre S. Paul, que celui qui s'est uni à J.-C. par la sainte Communion, peut dire, s'il est fidèle au mouvement, à l'impulsion que J.-C. lui donnera : « Vivo, jam non ego ; vivit vero in me Christus. » (Gal., II, 20).

Voilà l'Eucharistie telle que l'a conçue J.-C., telle qu'il l'a instituée, telle que nous la conservons. Pouvait-il imaginer quelque chose de plus, pour nous témoigner son amour ? Non, c'en est vraiment la dernière limite sur la terre, et l'Eucharistie est bien le chef-d'œuvre de l'amour.

II. — Chef d'œuvre de la Toute-Puissance

Je viens de vous révéler le dessein de J.-C. en instituant l'Eucharistie : demeurer près de nous, — s'unir à nous, — vivre en nous.

Or, pour réaliser ce dessein, J.-C. a dû faire appel à sa toute-puissance divine et opérer *trois grands miracles*, que je vous prie de considérer attentivement.

1^o IL CHANGE UNE SUBSTANCE EN UNE AUTRE. — Il prend du pain... et il dit : « Ceci est mon corps. » Il prend du vin... et il dit : « Ceci est mon sang. » Et, par la vertu

de cette même parole qui a fait jaillir le monde du néant, il change la substance du pain et la substance du vin, en celle de son corps et de son sang, — laissant subsister les apparences extérieures du pain et du vin, afin que ce mystère soit bien, comme il le dit lui-même, un « mystère de foi, *mysterium fidei*. »

Et si dans le trouble de sa raison étonnée, l'homme de la science humaine qui fait profession de ne croire qu'à ce qu'il voit, qu'à ce qu'il touche, qu'à ce qu'il comprend, refuse de se soumettre à cet enseignement de l'Evangile sur la transsubstantiation eucharistique, je ne craindrai pas de le mettre au défi de formuler contre elle la moindre objection scientifique. Il faudrait savoir pour cela ce qu'est la substance dans les choses matérielles ; et la science humaine ne le sait pas. Il faudrait l'avoir vue, l'avoir touchée, l'avoir comprise ; et la science ne l'a jamais fait et ne le fera jamais. Voilà ce qu'enseigne la philosophie la plus élémentaire, et quiconque, ici, a fait la moindre étude philosophique sera de mon avis.

J.-C., maître de la nature aussi bien que de la grâce, a donc pu, quoique nous ne sachions pas comment, changer une substance en une autre, le pain en son corps, et le vin en son sang. — 1^{er} miracle de sa toute-puissance.

2^o IL MULTIPLIE INDÉFINIMENT SA PRÉSENCE SACRAMENTELLE. — En effet, dans l'Eucharistie, il est ici et il est là en même temps. Il est partout où il y a une hostie consacrée. Et il est dans chaque partie de l'hostie qu'on divise ; et dans chaque parcelle qui s'en échappe, pourvu que cette parcelle constitue un signe visible et appréciable à nos sens, puisque dès lors le sacrement existe. Voilà pourquoi, après avoir changé le pain en son corps, J.-C. l'a divisé en autant de fragments qu'il y avait d'apôtres à communier ; et chacun d'eux a reçu tout entier le corps, le sang, l'âme et la divinité de J.-C. Et il fait la même chose pour tous ceux qui communient...

Et ici encore la science humaine est impuissante à formuler une objection sérieuse, parce que pas plus qu'elle ne connaît la substance des choses, la science humaine ne sait : — ni ce qu'est un corps, dans son essence intime ; — ni ce qu'est l'espace dans lequel il habite et se meut ; — ni surtout ce qu'est un corps glorifié et spiritualisé par la résurrection.

Et s'il m'était permis d'user d'une comparaison qui pourrait jeter une certaine lumière sur les obscurités de ce second miracle de la multilocation, je dirais : — Cette parole que je prononce, elle est unique, — et cependant elle se multiplie autant de fois qu'il y a ici d'auditeurs. — Et, qui plus est, sous l'enveloppe matérielle du son qui la porte, elle transmet ma pensée, qui est unique, elle aussi, mais qui se multiplie comme ma parole, autant de fois qu'il y a ici d'esprits qui la reçoivent.

Eh bien ! que la science humaine nous explique d'abord cette sorte d'incarnation de ma pensée dans ma parole, — et la transmission de cette pensée dans mille autres esprits que le mien, en même temps ; et nous lui permettrons de raisonner sur la multilocation simultanée de J.-C. dans l'Eucharistie.

En attendant, nous croirons à ce second miracle de la toute-puissance divine.

3^o Le 3^e c'est celui de l'ASSIMILATION. — Oui, J.-C. assimile : 1^o sa chair à notre chair, son sang à notre sang : « Caro mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus ; » — 2^o son âme à notre âme, son esprit à notre esprit, son cœur à notre cœur : « Caro non prodest quidquam, spiritus est qui vivificat ; » — 3^o sa personnalité à notre personnalité : « Qui manducat me, et ipse vivet propter me. »

Et que la science, pour la 3^e fois, ne se scandalise pas, avant de nous avoir expliqué, si elle le peut jamais, le double phénomène de l'assimilation de la nourriture à notre corps pour lui conserver la vie, et l'assimilation de notre esprit à celui d'un autre par la communication de notre pensée.

En attendant encore, nous croirons au 3^e miracle

opéré dans l'Eucharistie par la toute-puissance divine, et nous en concluons que l'Eucharistie est vraiment le chef-d'œuvre de cette toute-puissance.

III. — Chef-d'œuvre de sagesse

Le propre de la sagesse, c'est de proportionner les moyens au but qu'elle se propose. Or, que se proposait J.-C. en instituant l'Eucharistie ? Deux buts essentiels, si je ne me trompe : — 1° donner au culte catholique un *objet* sensible, mais divin ; — 2° offrir aux fidèles un *moyen* de sanctification facile, mais infaillible. — Eh bien ! il a réalisé ce double projet en instituant l'Eucharistie, et comme *sacrifice*, et comme *sacrement*.

I. COMME SACRIFICE, l'Eucharistie donne au culte catholique un objet sensible, mais divin. — J.-C. lui-même le Fils de Dieu fait homme, caché sous le voile des saintes espèces, mais visible aux yeux de la foi, et adorable partout où il réside. — J.-C. prêtre et victime tout ensemble, s'immolant en tout lieu, à toute heure, du couchant à l'aurore, au saint Sacrifice de la messe et rendant à son Père en notre nom les devoirs d'adoration, de reconnaissance, d'expiation et de prière que nous lui devons. — J.-C. attendant au saint Tabernacle notre visite et nous offrant sa divine médiation par ces paroles pleines de tendresse et d'amour : « Venez à moi, vous tous qui êtes affligés et qui souffrez, et je vous soulagerai, je vous referai. » (Mt., xi, 28). — J.-C. dressant pour nous sa table sainte, et nous convoquant à la sainte Communion par ces autres paroles plus tendres et plus amoureuses encore : « Venez, mangez le pain, buvez le vin que je vous ai préparé : c'est le froment qui alimente les forts, c'est le vin qui fait germer les vierges. » (Prov., ix, 5).

Eh bien ! tout cela c'est le culte catholique... Et voyez donc comme l'art chrétien l'a bien compris : cette basilique, cette cathédrale, cette église splendide, voyez comme toutes les lignes architecturales convergent vers un même point : le Sanctuaire. Ah ! c'est que là, dans ce sanctuaire, il y a : — l'autel, où J.-C. s'immole ; — le tabernacle, où il réside ; — la sainte table, où il se donne.

Et pourquoi aussi ces ornements... ces vitraux... ces peintures... ces vases sacrés ornés d'or et de pierres... ces linges précieux... ? Ah ! c'est qu'il ne saurait y avoir rien de trop beau, rien de trop riche pour Celui qui, caché et comme anéanti dans ce temple, n'en est pas moins le Fils de Dieu lui-même, égal à son Père, le Dieu béni dans tous les siècles...

II. ET COMME SACREMENT, voyez quel moyen de sanctification facile, mais puissant et infaillible, nous donne l'Eucharistie.

Il y a pour nous une obligation, sous peine de mort spirituelle, de recevoir ce divin sacrement par la communion : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » (Jo., vi, 54). Eh bien ! voyez quelle source de sanctification et de perfection chrétienne :

1° Pour recevoir dignement le corps, le sang, l'âme et la divinité de J.-C., il faudra que l'âme se prépare. — Et voilà que par un *examen* sérieux elle fouille jusque dans les replis les plus secrets de sa conscience pour en constater les fautes et les faiblesses. — Et voilà que par un *regret* sincère elle les désavoue et les pleure vis-à-vis d'elle-même, et vis-à-vis de Dieu. — Et voilà que par un *aveu* plein de dignité et de noblesse elle s'en décharge. — Et voilà enfin que par une *absolution* méritée, elle s'en purifie.

Quel travail ! quelle transformation ! quelle sanctification des âmes !... Otez l'Eucharistie, et il n'y a plus rien de tout cela.

2° Et, dans l'acte même de la communion, quelles manifestations de foi, — d'amour, — de confiance, — où l'âme s'élève à des hauteurs toutes célestes !... Quels colloques entre J.-C. qui a appelé cette âme, et l'âme qui a répondu à son appel !... Quel repos mystérieux

sur le cœur du Bien-Aimé, repos préparateur de nouvelles énergies !... Otez l'Eucharistie : plus rien de tout cela.

3° Et après la communion, quelles effusions de grâces ! Lumière dans l'esprit. Force dans le cœur. Pureté dans les sens eux-mêmes... « Vivo ego, jam non ego... » Otez l'Eucharistie : plus rien de tout cela.

Ah ! oui, l'Eucharistie et comme sacrement et comme sacrifice est bien le chef-d'œuvre de la sagesse divine.

O Jésus, « bone Pastor ! »... Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis : vous l'avez fait. Le bon pasteur conduit ses brebis dans de gras pâturages : vous avez fait plus...

Ah ! parmi ces brebis que vous voyez ce soir groupées autour de vous, il en est qui vous entendent, qui vous obéissent, qui vous mangent : et elles vivent... Celles-là, gardez-les, conservez-les (Jo., xvii, 12). — Il y en a d'autres qui refusent... qui s'enfoncent de plus en plus dans le désert de l'indifférence et de l'oubli... Celles-là, courez après elles, ramenez-les sur vos épaules... faites-les asseoir au festin pascal et réalisez en elles : « Jesus cum dilexisset suos... in finem dilexit eos... » Jusqu'à la fin : que votre sainte agonie et votre mort leur ouvre à la fin le Paradis...

IV

L'EUCARISTIE CENTRE DE LA RELIGION CATHOLIQUE

Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiae.
(Hebr., iv, 16).

EXORDE. — Contraste entre la cérémonie du matin du Jeudi Saint et le cachet austère et triste des jours précédents, ainsi qu'avec le deuil profond du soir de cette même journée et de toute la journée du lendemain. — Ce matin, ornements de fête, chants solennels, *Gloria in excelsis*, cloches sonnant à toute volée avant d'entrer dans leur grand silence. Pourquoi cet éclair de joie, cette explosion d'actions de grâces ? Pourquoi ce reposoir splendide, demeurant illuminé après que l'autel a été dépouillé ? — C'est que l'Eglise célèbre l'anniversaire de la dernière Cène, et de l'institution que Notre-Seigneur y fit de la sainte Eucharistie. Ne pouvant se livrer aujourd'hui à tout l'éclat de sa joie, obligée d'en modérer les manifestations à la veille du Vendredi Saint, elle consacrera plus tard à la sainte Eucharistie une autre solennité : la Fête-Dieu ; mais elle ne peut laisser passer le jour de l'institution de cet adorable Sacrement sans exhaler ses sentiments de bonheur.

C'est qu'en effet l'Eucharistie n'est pas seulement l'un des bienfaits les plus touchants et les plus magnifiques du Sauveur ; elle est celui qui domine tous les autres. Elle est le centre de la religion catholique.

DIVISION. — La sainte Eucharistie est : 1° le centre du culte catholique ; 2° le centre de la vie catholique ; 3° le centre de l'unité catholique.

I. — L'Eucharistie, centre du culte

Nous y trouvons en effet : 1° l'objet central du culte ; 2° l'acte central du culte.

1° *L'objet central du culte catholique.* — Entrons dans une de nos églises. Nous y voyons des images et des reliques des saints ; on les honore, mais d'un culte de rang inférieur à celui qu'on rend à Dieu. Nous y voyons le Crucifix, et dans beaucoup d'églises une relique de la Vraie Croix du Sauveur. Mais si l'Eglise, dans sa liturgie, se sert du terme d'adoration pour désigner le culte qu'on leur rend, elle ne manque pas de nous faire observer que cette adoration ne se rapporte pas au crucifix matériel ni au bois de la Vraie Croix, mais à N.-S. J.-C., le Fils de Dieu incarné, qui s'est immolé pour nous sur la Croix. Aussi remarquons-nous que ce n'est point vers ces objets sacrés, si vénés-

rables soient-ils, que convergent principalement les hommages du clergé et des fidèles éclairés. C'est vers l'Eucharistie.

Le Sacrement de l'Eucharistie, c'est en effet Jésus-Christ lui-même ; ce n'est pas une image, un signe, un symbole, une relique de lui, ou un objet auquel il a miraculeusement attaché sa vertu ; c'est lui-même, vraiment, réellement et substantiellement présent, avec son corps, son sang, son âme et sa divinité. Il est là tout entier et vivant.

C'est lui-même qui nous l'a déclaré. — Refaire brièvement le récit de la Cène. Montrer N.-S. prenant du pain et du vin et prononçant les paroles : « Ceci est mon corps... Ceci est mon sang... Faites cela en mémoire de moi. » Faire voir comment ces paroles de l'institution concordent avec celles de la promesse de l'Eucharistie, au ch. vi de l'Evangile de S. Jean, spécialement 51 et 52 : « *Ego sum panis vivus qui de cælo descendi. Si quis manducaverit ex hoc pane vivet in æternum ; et panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita ;* » et 56 et 57 : « *Caro mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus. Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo.* »

C'est dans ce sens de la présence réelle que ces paroles ont toujours été comprises dès l'origine même de l'Eglise. C'est ce sens qu'atteste S. Paul dans sa 1^{re} Cor., xi, 22-29 (reproduire ce passage).

Les paroles de N.-S. J.-C. sont si claires que ce n'est qu'au x^e siècle que pour la première fois un hérétique osa attaquer le dogme de la présence réelle. Elles sont si claires qu'au xvi^e siècle, Luther faisait cet aveu : « Je ne puis ni ne veux cacher que si Carlostadt ou n'importe quel autre avait réussi à me persuader que dans le Sacrement (de l'Eucharistie) il n'y a rien que du pain et du vin, il m'aurait grandement obligé. En effet, avec les soins les plus grands et les plus anxieux, je me suis beaucoup fatigué à discuter cette question, et, tous les nerfs tendus, je me suis efforcé de me débrouiller et de me tirer d'affaire ; car je voyais que, si j'y parvenais, ce serait par là que je pourrais le plus fortement gêner le papisme. Mais je me vois pris ; il ne me reste aucun moyen d'échapper ; car le texte de l'Evangile est trop clair et trop catégorique et il n'est pas facile de l'esquiver. » (Luther, *Epistola ad Argentoratenses*, citée dans la Théologie de Hurter, t. III, p. 283).

2^o *L'acte central du culte catholique.* — Où est consacrée la sainte Eucharistie ? C'est à la Messe. Là s'opère, à la parole du prêtre, revêtu des pouvoirs de N.-S. J.-C., la même chose que le Sauveur a faite lui-même à la Cène : la transsubstantiation. — Or cet acte n'est pas seulement un rite qui donne origine à la présence réelle ; c'est en même temps l'acte par excellence de la religion : le sacrifice eucharistique.

Dès l'origine de l'humanité, Dieu a mis au cœur de l'homme une impulsion mystérieuse à lui offrir des sacrifices comme le plus grand hommage à sa divinité : sacrifices d'Abel, de Noë, d'Abraham, de Melchisedech, de Jacob. — Plus tard, par l'intermédiaire de Moïse, il a prescrit à son peuple choisi de nombreux sacrifices et en a minutieusement réglé les rites. — C'est que le sacrifice est l'acte le plus significatif par lequel la créature raisonnable puisse exprimer qu'elle reconnaît Dieu comme l'Etre suprême, créateur et souverain Seigneur de toutes choses. — Mais tous les sacrifices de l'Ancienne Loi étaient imparfaits, tant au point de vue de ce que l'on offrait à Dieu qu'au point de vue des personnes qui l'offraient. Jésus-Christ seul a offert à son Père le sacrifice parfait : vrai Dieu et vrai homme tout à la fois, il s'est offert lui-même en sacrifice sur la Croix. Et c'est par ce sacrifice qu'il a racheté le monde.

Or, la messe, c'est le sacrifice de la Croix renouvelé, reproduit, continué, sous une forme non sanglante. C'est la même victime qu'au Calvaire : Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme ; c'est la même immolation,

non plus par la souffrance et par la mort, car Jésus-Christ ressuscité ne peut plus souffrir ni mourir, mais par un abaissement et un anéantissement prodigieux sous les espèces sacramentelles ; c'est le même Prêtre : Jésus, le médiateur par excellence, dont le prêtre que vous voyez à l'autel n'est que le représentant et l'instrument.

II. — L'Eucharistie, centre de la vie

Ce qui caractérise le catholique digne de ce nom, c'est une vie supérieure à la vie du corps, une vie qui est la communication de la vie même de Dieu : c'est la vie de la grâce. Le catholique qui a perdu cette vie surnaturelle par le péché mortel ne cesse point, par le seul fait, d'être un membre de l'Eglise, mais il n'en est plus qu'un membre mort et desséché. — Or cette vie de la grâce, qui est-ce qui la donne dans le Baptême ? C'est Jésus-Christ. Quel que soit le ministre du Baptême, c'est Jésus-Christ qui baptise : *Hic est qui baptizat.* (Jo., I, 33). — Qui est-ce qui la rend ou la renouvelle dans la Pénitence ? C'est Jésus-Christ : « *Dominus noster Jesus Christus te absolvat*, dit le prêtre au pécheur repentant, *et ego, auctoritate ipsius, te absolvo, etc.* » Or Jésus-Christ, c'est Celui qui réside au Tabernacle. — Et qui est-ce qui alimente cette vie de la grâce ? C'est encore Jésus-Christ. Et quel est l'aliment qu'il lui donne ? C'est lui-même, en son Eucharistie. — Ce sacrement adorable, il l'a institué, non seulement pour demeurer au milieu de nous et pour perpétuer ici-bas son sacrifice, mais aussi pour se donner à nous en nourriture. (Rappeler les textes cités plus haut, du ch. vi de S. Jean). — Tous les effets que la nourriture matérielle produit en faveur de la vie du corps, la sainte Communion les produit par excellence pour la vie de l'âme. Elle l'entretient, en répare les usures et les fatigues, la fortifie, la développe.

S'écarter de la sainte Communion, c'est infliger à son âme un dépérissement semblable à celui d'un corps que l'on prive de nourriture : tout s'alanguit, s'affaiblit, s'engourdit ; on devient la proie de la maladie, puis la victime de la mort. — Au contraire, communier souvent, et avec ferveur, c'est assurer à son âme la vie intense, la vie forte, résistante, conquérante, prélude et gage de la vie éternelle : *Qui manducat hunc panem vivet in æternum.* (Jo., vi, 59).

III. — L'Eucharistie, centre de l'unité

N.-S. J.-C. a constitué son Eglise comme une immense famille, qui comprend l'Eglise militante, répandue sur toute la terre, l'Eglise souffrante, composée des âmes qui sont dans le purgatoire, l'Eglise triomphante, à laquelle appartiennent tous les bienheureux qui sont dans le ciel.

A l'Eglise militante, il a préposé un chef visible : le Pape. De par la volonté de Notre-Seigneur, la chaire de saint Pierre est le centre d'unité de doctrine, de gouvernement et de discipline de toute l'Eglise de la terre. Mais Jésus-Christ demeure le Chef invisible de son Eglise et le Pape est ici-bas son Vicaire. Le Pape, qui ne s'incline devant personne en ce monde, se prosterne aussi profondément que le plus humble des fidèles devant Jésus-Hostie, dont il professe n'être que le représentant. Pasteur suprême de tout le troupeau, à qui le conduit-il ? A Jésus-Christ. Et pour rendre dignes tous les membres de ce troupeau, brebis et agneaux, grands et petits, d'être pour l'éternité auprès de Jésus-Christ dans le ciel, vers qui les dirige-t-il sur la terre ? Vers ce même Jésus, présent dans l'Eucharistie : il les oriente tous vers l'autel, vers le tabernacle, vers la table de communion.

L'Eucharistie est le lien d'union de tous les fidèles entre eux. Parents, amis, séparés par les distances les plus grandes, où qu'ils soient, trouvent le même Jésus présent dans l'Eucharistie partout où il y a un sanctuaire catholique et peuvent le prier et le recevoir les

uns à l'intention des autres : c'est le grand rendez-vous des âmes.

L'Eucharistie est le lien d'union des fidèles de la terre avec l'Eglise souffrante, avec leurs chers défunts qui sont dans le purgatoire. C'est principalement du Saint Sacrifice offert pour elles sur nos autels et de la sainte Communion faite en leur faveur, que ces chères âmes attendent le soulagement de leurs souffrances et la délivrance de leur état d'expiation.

L'Eucharistie est le lien d'union de l'Eglise militante avec l'Eglise triomphante. Elle est le *Paradis sur terre*. Le même Dieu que les anges et les saints contemplant face à face dans le ciel est celui que nous adorons caché sous les voiles eucharistiques. La nourriture que nos âmes reçoivent à la sainte Table, c'est le Pain des anges. Aussi les esprits célestes entourent-ils invisiblement nos autels et y suppléent-ils aux hommages trop imparfaits que les hommes rendent à Jésus-Hostie.

PÉRORAISON. — Allons à l'Eucharistie. Pressons-nous autour du tabernacle. Soyons assidus au saint sacrifice de la messe. Venons tous, en ce temps pascal surtout, recevoir Jésus en nos cœurs. Parents, amenez vos petits enfants au banquet sacré et ayez soin d'y prendre part avec eux. Que personne ne s'excommunie lui-même, en s'écartant de ce qui est le centre de toute la religion catholique. *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiae, ut misericordiam consequamur et gratiam inveniamus in auxilio opportuno.* (Hebr., iv, 16).

PLAN POUR LE VENDREDI SAINT

LES BOURREAUX DE JÉSUS

Multiplicati sunt qui oderunt me inique. (Ps. xxxvii, 20).

EXORDE. — Les soldats de Pilate, unis aux valets du Sanhédrin, se sont acharnés contre Jésus. Ils l'ont flagellé, couronné d'épines, cloué à la croix. Ce sont là les bourreaux immédiats du Sauveur. Mais les bourreaux les plus coupables, ce sont ceux dont ces gens-là ont été les instruments et ont exécuté les volontés : le traître Judas qui a livré Jésus, et les juges iniques qui l'ont condamné : Caïphe, Hérode, Pilate. C'est sur eux que nous allons jeter les regards. Bien des réflexions pratiques résulteront de ces considérations. Elle est toujours vraie, la parole que, mû par l'esprit de prophétie, le Psalmiste mettait d'avance dans la bouche du Sauveur : *Multiplicati sunt qui oderunt me.* Dans tous les temps il y a eu et il y a encore aujourd'hui, et il y aura, tant que durera ce monde, beaucoup d'hommes ressemblant à ces bourreaux de Jésus : *rursum crucifigentes sibi metipsos Filium Dei* (Hébr. vi, 6). Il importe de nous préserver d'être jamais de ce nombre. Et si, par malheur, quelques-uns d'entre nous en étaient, puissent-ils rentrer en eux-mêmes et écouter le rappel miséricordieux de Jésus, qui, au fond de leur conscience, leur fait entendre ces mots : *Quid me cedis* ? (Jo., xviii, 23). *Quid me persequeris* ? (Act., xxii, 7).

1. — Judas : l'argent

1. Ce qui l'a conduit à trahir son Maître, c'est l'avarice. Il aimait l'argent. Chargé d'être le trésorier du petit groupe composé de Jésus et de ses Apôtres, il faisait des détournements. Premier pas funeste : l'avarice l'avait mené au vol (Joan. xii, 6). Elle devait l'entraîner plus loin. Les ennemis de Notre-Seigneur connaissaient le faible de Judas ; ils en tirèrent parti. Judas fut-il d'abord sondé par eux ? C'est possible. Mais plus probablement sa trahison a été spontanée :

les évangélistes (Mt., xxvi, 14-16 ; Mc., xiv, 10-11 ; Luc, xxii, 3-6) semblent bien lui attribuer la complète initiative. — Il vend son Maître pour trente deniers ; il conclut ce pacte ignoble avec un sang-froid horrible, et à partir de ce moment, il cherche l'occasion de livrer Jésus (Mt., xxvi, 16 ; Luc, xxii, 6).

2. L'amour de l'argent ! A combien de chrétiens il fait commettre des trahisons criminelles contre leur Dieu ! — Amour de l'argent, soit sous la forme du désir d'amasser le plus possible, de devenir riche pour jouir, pour paraître, pour dominer ; soit sous la forme de la crainte fiévreuse de manquer, et de la préoccupation inquiète du lendemain, sans égard pour la Providence divine qui prend soin du lys des champs et du passereau ; sans égard non plus pour la recommandation de N.-S. J.-C. : *Querite primum regnum Dei et justitiam ejus, et haec omnia adjicientur vobis.* (Luc, xii, 31).

Par amour pour l'argent, on abandonne les devoirs religieux : « La religion ? ça ne rapporte rien. » La prière quotidienne, la messe du dimanche, le repos dominical, « on n'a pas le temps » de s'occuper de ces choses : on veut gagner, toujours gagner. — Par amour pour l'argent, on est prêt à tous les métiers : on tiendra des lieux de distractions, de réjouissances, qui ne sont autres que des lieux de perdition ; on se fait le propagateur de l'alcoolisme ou de la mauvaise presse. — Par amour pour l'argent, on profane la sainteté du mariage par une limitation coupable de sa fécondité. — Par amour pour l'argent, les parents ne se soucient, dans l'établissement de leurs enfants, que des questions d'intérêt ; ils les mettent là où leur foi et leur vertu seront exposées aux plus graves dangers, ils donnent leur fille en mariage à un jeune homme sans religion, ou même antireligieux, pourvu qu'il soit bien renté ou que sa position soit lucrative. — Et je ne cite là que quelques exemples, parmi beaucoup d'autres.

II. — Caïphe : l'ambition

1. Caïphe est l'orgueilleux et l'ambitieux, qui est arrivé à force d'intrigues et qui tient à se maintenir. Il s'est fait adjuver par les Romains le Souverain Pontificat judaïque, alors dégradé et avili, que les vainqueurs étrangers attribuaient au plus offrant ou au plus intrigant. — Il voit en Jésus un danger pour sa situation, un rival. — Jésus a parlé contre le formalisme juif ; il a déclaré que l'heure était venue où ce ne serait ni à Jérusalem, ni sur la montagne de Samarie qu'on adorait le vrai Dieu, mais où les adorateurs, tels que Dieu les désirait, l'adoreraient en esprit et en vérité, sans distinction de lieu. Il a posé les bases d'une religion nouvelle. Est-ce le sacerdoce juif qui va être supplanté ? Est-ce le prestige et l'autorité de Caïphe qui vont disparaître ?

Voilà longtemps que la popularité de Jésus l'inquiète, que ses miracles et sa doctrine lui portent ombrage. Il veut se débarrasser de Jésus. Il a excité contre lui les membres du Sanhédrin. C'est lui qui a dit : « Il vaut mieux pour vous qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation entière ne périsse pas. » (Jo., xi, 49 ; xviii, 14).

Son orgueil, son ambition, son amour des honneurs et du pouvoir ont allumé et développé en lui la haine contre Jésus. Il ne recule devant aucun moyen pour tâcher de le perdre : soudoiment du traître Judas, subornement de faux témoins, questions insidieuses posées à Jésus, procédés hypocrites : apparences de préoccupations religieuses et patriotiques (Jo., xi, 47-50), de zèle pour la sainteté du Temple et pour la majesté divine (Mt., xxvi, 61-66 ; Mc., xiv, 58-64).

2. L'ambition, la passion d'arriver et de se maintenir, de monter toujours plus haut et de ne jamais descendre, c'est une grande plaie qui fait que dans le monde il y a beaucoup de Caïphes. — Ambition chez l'homme, qui veut parvenir aux situations élevées, aux honneurs, à la domination sur les autres. Ambition chez la femme, qui veut être adulée, admirée, entourée,

qui tient à exercer son prestige, à surpasser ses semblables, à se faire une sorte de royauté.

Et pour arriver, pour se maintenir, on trouve bons tous les moyens : manœuvres perfides, concurrence déloyale, médisances, calomnies, faux rapports, hypocrisie, flatteries à l'égard de ceux dont on espère la protection ou dont on redoute l'opposition, flatteries que l'on pousse jusqu'à se mettre, s'ils sont antireligieux, à parler et agir avec eux contre la religion, tandis qu'au contraire, s'ils sont religieux, on se donnera devant eux des apparences de sentiments chrétiens qu'on n'a pas dans le cœur.

III. — Hérode : la volupté

1. Hérode est un voluptueux. Il vit publiquement dans l'adultère avec la femme de son frère Philippe. Il s'est, un jour, laissé griser par la fille de cette Hérodiade, qui a dansé devant lui et ses convives, et il lui a accordé en récompense la tête de S. Jean-Baptiste, qu'elle lui demandait à l'instigation de sa mère.

Hérode ne pense à rien de sérieux ; il ne songe qu'à son plaisir. Quand Jésus lui est envoyé par Pilate, il ne voit là qu'une occasion de satisfaire sa curiosité et sa vanité, par les choses extraordinaires qu'il espère décider Jésus à opérer devant lui. Mais Jésus ne se prête pas à ce jeu. Alors Hérode le méprise, se moque de lui avec tous ses courtisans, le traite de fou, lui inflige même l'humiliation de porter publiquement, jusqu'au prétoire de Pilate où il le renvoie, le vêtement caractéristique qu'on avait coutume de mettre aux fous, pour avertir le public de s'en méfier.

2. Tout voluptueux agit envers Jésus comme un autre Hérode. Il ne considère rien qu'au point de vue de son plaisir ; il ne prend au sérieux rien de ce qui est religion et morale ; il ne veut réfléchir ni sur les vérités religieuses, ni sur les avertissements qu'il entend, ni sur les exemples qu'il voit. S'amuser toujours et tourner tout à son amusement, voilà son unique préoccupation. S'il conserve quelques pratiques religieuses, c'est qu'il espère y trouver des satisfactions de *dilettante* ; c'est aussi qu'il compte exploiter la religion pour couvrir, excuser, pallier ses désordres. Mais, à ses yeux, l'Evangile est une insanité, les maximes chrétiennes une absurdité, la croix une folie ; il regarde comme stupide de se contraindre, de se sacrifier, de se renoncer, de redouter l'enfer et d'aspirer au ciel. Il traite Jésus d'insensé.

Hérode se moque du Sauveur et le fait tourner en dérision par toute sa garde (Luc, xxiii, 14). C'est encore ce que fait le voluptueux. Il cherche à s'entourer de gens qui lui ressemblent, qui comme lui ne songent qu'à jouir, qu'à s'amuser, et se moquent de tout ce qui est sérieux, grave, religieux, dictant ou rappelant des devoirs. (Retracer la description faite dans le ch. II du Livre de la Sagesse). Tout seul, le voluptueux serait porté, il le sent, par le cri de sa conscience et la réprobation publique, à avoir honte de lui-même. Alors, il s'assemble avec d'autres voluptueux ; cela lui donne de la hardiesse et l'aide à s'étourdir.

Combien de jeunes gens, de jeunes filles, d'hommes et de femmes, qui disent : « Mon plaisir avant tout ! Avant tout, rire, s'amuser, se donner du bon temps et des jouissances ! Arrière les soucis de la vigilance et les précautions de la prudence ! » Et l'on s'expose à tout, on va dans toutes les fêtes, à tous les festins, à tous les bals, à tous les spectacles ; on se livre à toutes les lectures, on s'autorise toutes les compagnies, on joue avec le péril et on traite avec sarcasme ceux et celles qui agissent autrement.

IV. — Pilate : la peur

1. Pilate, c'est le peureux, le lâche. Il se rend très bien compte que Jésus est innocent, que c'est par haine que les Juifs l'ont condamné à mort. Il a tout pouvoir pour le délivrer, pour annuler et déclarer inexécutoire la sentence du Sanhédrin. Mais il a peur : peur des cris et des menaces de la foule, peur des ven-

geances des Juifs s'il ne fait pas leur volonté, peur de se créer une affaire, peur d'être l'objet de plaintes et de dénonciations spacieuses auprès du pouvoir impérial, peur d'être compromis et destitué. Sa peur se manifeste dès le début, par son attitude, par son langage ; aussi les Juifs exploitent-ils ce sentiment ; ils apportent motifs sur motifs, ils exercent pression sur pression pour pousser l'intimidation à son comble et triompher des essais de résistance de Pilate.

Esclave de sa propre lâcheté, Pilate prend, les uns après les autres, de misérables moyens termes : envoi de Jésus à Hérode ; choix donné à la foule entre Jésus et Barabbas ; flagellation de Jésus ; sa présentation à la populace dans le vain espoir d'apitoyer celle-ci (*Ecce homo*). Tous ces procédés manquent leur but. Ils aboutissent au contraire à exciter davantage les passions du peuple et à encourager ses exigences. Remarquons, du reste, jusqu'où la peur a déjà conduit Pilate : à la cruauté. La flagellation, qu'il a commandée, est un supplice horrible. — De là à la suprême iniquité, il n'y a qu'un pas ; il est vite franchi. Pilate cède entièrement aux Juifs et leur accorde tout ce qu'ils voulaient : le crucifiement du Sauveur.

2. Combien de chrétiens ressemblent à Pilate, par leur respect humain, leur peur, leur lâcheté ! Dominés par ce sentiment, ils n'osent pas accomplir leurs devoirs religieux, même les plus essentiels. Ils cherchent à servir à la fois deux maîtres, Dieu et le monde, ce qui revient à dire : Dieu et le démon. Ils se laissent aller à des compromis lamentables. Ils en viennent même à s'allier positivement avec les ennemis de Jésus, avec les adversaires de la religion, à parler comme eux, à agir comme eux, dans leur vie personnelle, dans leur vie familiale, dans leur vie sociale, à se grouper avec eux, à voter avec eux, etc. — De capitulation en capitulation, ils en arrivent à des crimes parfois plus graves encore et de plus de conséquences que ceux des impies résolus.

PÉRORAISON. — La Sainte Vierge et S. Jean au pied de la croix : c'est le détachement de tout, c'est l'humilité, c'est la pureté, c'est le courage héroïque. Quel contraste avec les quatre tristes figures que nous venons de considérer ! — De quel groupe voulons-nous être ?... Si nous n'avons pas toujours été avec Marie et avec S. Jean, joignons-nous à eux comme Marie-Madeleine la pénitente, et que notre fidélité inébranlable soit une consolation pour le cœur de notre divin Sauveur ! Elle sera aussi le gage de notre salut éternel.

CAUSERIES A DES JEUNES

VII

POUR VIVRE

Mes chers amis,

On ne meurt — je vous le disais l'autre jour — que pour revivre mieux. Vivre ! c'est le grand besoin de tout être humain ; cet impérieux espoir qui hante toute intelligence créée est à lui seul une preuve de l'immortalité de l'âme, tant il est universel et puissant. Vivre ! c'est le vœu farouche qui tenaille les ambitions des êtres éphémères que nous sommes ; c'est le rêve de ceux même qui prétendent ne croire en rien et cherchent dans l'intensité de la jouissance l'assouvissement d'un besoin qu'ils prétendent en vain satisfaire. Vivre ! Vivre intensément, pleinement, c'est ce que vous

désirez vous-mêmes, avec d'autant plus d'ardeur que votre vie vous apparaît riche de réalisations possibles, de services à rendre, de bien à faire, de triomphes à remporter, de victoires à gagner.

Puisque vous voulez vivre, il vous faut entendre, il vous faut méditer cette parole du grand Vivant : « Si vous ne mangez ma chair, vous n'aurez pas la Vie en vous. »

Prenez garde, mes amis, que cette parole, sortie des lèvres du Maître, n'est pas un simple aperçu mystique, réservé à quelques âmes de choix. Elle fut dite pour tous les hommes ; elle est vraie pour nous comme elle l'était pour les apôtres et les disciples auxquels elle fut directement adressée ; elle est vraie pour les hommes de tout âge et de toute profession ; elle est vraie dans ce siècle comme dans les autres. — Elle ne vise pas seulement la vie éternelle, récompense naturelle des communions bien faites ; elle est pour la vie de tous les jours, pour la vie laborieuse que vous menez. Si vous ne mangez pas la chair du Christ, si vous ne communiez pas, vous n'aurez pas la vie en vous. C'est comme ça.

La communion vous est nécessaire, pour traverser dignement les épreuves morales qui vous attendent, pour vous préparer à faire le bien auquel vous songez.

I

Communier ! Il fut un temps où ce mot faisait aux hommes l'effet d'un épouvantail. Dès qu'on le prononçait, ils sentaient leur cœur battre d'angoisse et commençaient à regarder par quelle porte ils allaient bien pouvoir se sauver. Des jeunes gens, fidèles aux réunions du Patronage jusque-là, boute-en-train pour les sports, passionnés pour le théâtre, exacts aux conférences du dimanche soir et aux offices, se demandaient, le jour où leur Directeur abordait ce sujet, s'ils n'allaient pas devoir cesser tout rapport avec lui. Communier ? Tout, mais pas ça !

J'ai connu, il y a longtemps déjà, cette mentalité bizarre. Je l'ai vu, fort heureusement, disparaître progressivement de nos œuvres de jeunesse catholique. On ne la rencontre plus guère aujourd'hui. Partout on s'est mis à considérer la communion, et la communion fréquente bien entendu, non pas comme une corvée pénible, mais comme la condition normale, indispensable, de toute vie sérieuse et féconde. Bénis soient les jeunes gens qui ont ainsi acclimaté dans nos patronages l'idée de la communion fréquente !

Voulez-vous que je vous dise quels ils furent surtout ? C'étaient de pauvres petites âmes qui avaient connu, dans des milieux impies, le doute et le froid scepticisme. Venus par hasard dans nos patronages, surpris d'y trouver tant de joie et d'entrain, ils y étaient restés. Aux Pâques ils reprirent contact avec Jésus qu'ils avaient à peine reçu une fois, et dans quelles dispositions ! Le calme qui les reposa, la force qu'ils trouvèrent dans l'acte saint les ramenèrent au pied de l'autel. Hier ignorants de la Vie, ils devinrent des apôtres

de l'Hostie. Ecoutez le chant superbe de l'un d'entre eux ¹ :

Que pouvons-nous sans Toi dans l'exil où nous sommes,
Nous surtout qui longtemps t'avons en vain cherché ?
Tu nous as arrachés à la haine des hommes,
Nous avions peur encore, et tu t'es approché.

Aujourd'hui, c'est Toi-même, ô Jésus adorable,
Ta chair, ton sang, ton âme et ta Divinité,
Que vient te mendier notre âme misérable,
Audacieux mortels épris d'éternité !

Comme S. Augustin avouant le vide affolant de sa vie sans Dieu et clamant à tous les échos le repos qu'il avait trouvé dans la vérité, ils s'en allèrent, ces jeunes, à travers les œuvres voisines de la leur, chanter leur bonheur retrouvé, recommander à leurs camarades le secret de leur joie et de leur puissante activité : l'Hostie sainte qu'ils recevaient chaque jour.

II

Et, dans nos patronages, la communion fréquente devint en honneur, presque la règle, — règle non pas imposée, mais consciemment admise.

De fait, n'est-elle pas la condition nécessaire de la pureté de vos cœurs ? Si vous n'êtes pas purs, vous ne valez rien, vous ne faites rien de bon, et votre séjour au Patronage, à supposer qu'il ne soit pas pour les autres un danger, ne vous est, à vous-même, à peu près aucunement profitable.

Nous savons bien ce que c'est qu'un jeune homme de votre âge. Nous savons bien toutes les tentations terribles qui l'assaillent, toutes les sollicitations extérieures qui le tirent au mal. Et nous savons aussi que la vigueur de son tempérament la force de sa volonté, et par conséquent la valeur de son caractère dépendront pour toujours de l'attitude qu'il gardera en face de ces premières attaques.

On ne naît pas « quelqu'un » ; on le devient.

Comment ? Par l'effort personnel qu'on fait pour être maître de soi et le rester. Les victoires remportées sur lui-même par un jeune homme sont la seule garantie qu'il donne des victoires qu'il remportera plus tard dans la vie. Ne me dites pas qu'un jeune homme de quatorze, quinze ou seize ans qui s'abandonne à ses passions fera jamais quelque chose de bien. J'en ai trop vu de ceux-là. C'est possible : il réussira à se faire une situation, avec brio peut-être ; mais, après ? Combien de temps durera l'ambition qui le soutient ? Se prolongeât-elle assez longtemps, dans quels imbroglios ne va-t-il pas bientôt engager sa pauvre vie ? N'avez-vous pas entendu souvent parler de ces découragements inattendus, de ces renoncements stupides à un effort qui s'était soutenu pendant des années, de ces tentatives aussitôt abandonnées qu'essayées, de ces perpétuelles incohérences qui vinrent gâcher la vie de beaucoup de nos contemporains ? Habités à céder à leurs caprices, hommes de fantaisie, ils ont flanché devant une épreuve un

¹ Henri Colas, *Chansons des âmes blanches* (Paris, Bloud).

peu rude ; ils n'avaient pas de tempérament... Jeunes, ils n'avaient point lutté.

La lutte est pour vous, pour votre formation, une nécessité. Or elle est parfois terrible. Pour « tenir, » — ici la nature est en face de la nature : à force, force égale, — il faut du renfort. Vous ne le pouvez trouver, suffisant, qu'en Dieu, en Dieu vivant, actif, dans l'Eucharistie.

Oh ! viens mêler ton sang à notre sang coupable !
Viens mettre l'infini jusqu'en notre prison !
Que l'éternelle chair que l'on mange à ta table
Garde nos pauvres corps pour Toi seul, ô Dieu bon !

III

Pour Lui !... C'est bien pour Lui que les vrais jeunes catholiques entendent se garder et vivre. Conscients d'une sublime mission à remplir, puisqu'ils veulent se donner à elle, ils ont besoin d'avoir toujours présent le motif de leur incessante activité.

Ce n'est pas un vague et fumeux altruisme qui les pousse. Ils s'arrêteraient bientôt : l'horizon que cette nébuleuse théorie a prétendu ouvrir devant les yeux d'un certain nombre est si mesquin ! L'élan qu'il a provoqué s'est si rapidement arrêté ! Les générosités qu'il déclancha furent si rapidement épuisées !... Il n'y a pas dans une âme de vrais sentiments de fraternité si n'y agit sans cesse la foi dans la paternité divine, et, — parce que cette universelle paternité ne fut par personne autre mieux que par le Christ reconnue, — si n'y est sans cesse resplendissante l'image du Sauveur.

On a dit bien des fois, on ne le dira jamais trop, où puisaient l'énergie de leur dévouement les martyrs de la charité, les religieux et les religieuses tout consacrés aux pauvres, aux malades, aux miséreux. Ces réflexions passaient, sans souvent attirer l'attention qu'elles méritaient. La guerre a multiplié les exemples. Aujourd'hui l'on y prend garde davantage. On a connu des infirmières dévouées qui ne communiaient pas. Elles étaient payées grassement. Leur dévouement en tout cas, s'il se prolongea jusqu'à la fin de la guerre, devait finir ; elles durèrent par force d'habitude, par entraînement, par émulation, par amour-propre, ce qu'elles purent durer. Ce fut long, et ce n'était rien. Mais, jeune, riche, belle, s'enfermer dans un cloître, s'engager pour le reste de ses jours à n'avoir plus rien à soi, à vivre au service des autres, à faire les ouvrages les plus répugnants, se donner toute... on ne sait pas à quoi : seules des âmes chrétiennes, catholiques, l'ont fait, parce qu'elles comptaient sur le quotidien encouragement du divin Pauvre, du grand Frère, de Jésus-Hostie.

Il Le faut, pénétrant l'âme de son immense amour pour tous les hommes ; il Le faut, preuve sanglante de la divine beauté de l'âme humaine ; il Le faut, lui victime d'amour, réconfort aux heures de dégoût et de dépit ; il Le faut, lui, Jésus, dans une âme, pour y mettre et y maintenir l'ardeur et le courage à la besogne pour les autres.

L'œuvre qui sollicite aujourd'hui la générosité des jeunes catholiques est ardue. Tous les préjugés ne sont pas tombés. Des haines violentes sont en permanence surexcitées. La calomnie poursuit son travail de désagrégation sociale. Ceux auxquels vous voudrez passionnément faire du bien ne vous accueilleront pas, vous rudoieront peut-être. Vous connaîtrez des rancœurs profondes et des déceptions terribles. Vous perdriez courage si vous n'aviez, dans l'habitude de communions fréquentes, le secret des rapides relèvements et le principe de générosités nouvelles.

Voulez-vous être « quelqu'un » dans l'armée du Bien ? Voulez-vous que votre vie, outre votre travail professionnel, s'illumine des radieuses clartés de la charité et se hausse aux fécondes réalisations sociales ? Voulez-vous, dans la pureté, former vos caractères à la lutte et vous préparer des tempéraments d'« hommes » ? Voulez-vous être catholiques autrement que ces égoïstes qui vont à la messe le dimanche, font maigre le vendredi, communient à Pâques, tout en se désintéressant du monde au milieu duquel ils vivent, des misères qui s'y accumulent, des injustices qui s'y commettent ? Voulez-vous dire autre chose qu'un mensonge quand vous récitez « Notre Père... que votre règne arrive ! » — le souhaiter sans rien faire pour cela, n'est-ce pas un mensonge ? — Voulez-vous répondre aux affectueuses ambitions de votre Directeur de Patronage qui vous veut parmi les meilleurs catholiques et les meilleurs Français ?

N'ayez pas peur quand il est question de la communion. Allez chercher là la force de rester purs, beaux, grands. Allez faire grandir là l'amour de vos frères, épanouir dans vos cœurs la puissante fraternité du Christ. Allez là, parce que vous ne la trouveriez pas ailleurs, chercher de la vie, de la vie pour vous, de la vie pour les autres.

MOIS DE MARIE DES PAROISSES

XIII^e Jour

LE MAGNIFICAT

Mes frères,

Pendant la deuxième semaine du mois béni de Marie, nous avons médité les enseignements que nous donnent les plus beaux titres décernés par l'Eglise à la Mère de Dieu. Dans cette troisième où nous entrons, nous étudierons les principales prières que les fidèles lui adressent, soit en les chantant dans les offices religieux, soit simplement en les récitant.

Parmi les premières, nous choisirons le *Magnificat*, le *Regina cœli*, et le *Salve Regina*. Nous placerons à leur suite la *Salutation angélique*, le *Souvenez-vous*, les *Litanies* et l'*Angelus*. Puisse cette étude vous les faire dire avec une plus

grande piété, et vous en faire retirer des grâces plus abondantes.

Aujourd'hui, je vous parlerai du *Magnificat*, ainsi nommé du mot qui le commence. Nous verrons qu'il est bien le cantique de la reconnaissance de Marie et le chant plein de confiance de l'âme chrétienne.

I

Quand une âme est animée de sentiments qui l'émeuvent profondément de joie, la parole ne lui suffit plus pour les exprimer ; elle chante. Le chant est l'expression de l'allégresse, du contentement parfait, de l'amour sincère : *amor cantat*. Le *Magnificat* est un hymne de reconnaissance, un cantique d'amour, humble, mais ardent, débordant de gratitude et éclairé de lumière prophétique.

Comprenez-en bien, mes frères, la sublime beauté.

Marie arrivait à Hébron, pour rendre visite à sa cousine Elisabeth. Celle-ci, heureuse d'une pareille rencontre, et éclairée par l'Esprit-Saint sur le mystère de l'Incarnation qui s'était accompli en Marie, s'écria : « D'où me vient cet honneur que la Mère de mon Dieu, le fruit béni de vos entrailles, daigne me visiter ? »

Aussitôt l'âme de Marie est transportée ; elle ne se contient plus. Enflammée par le divin Esprit, elle éclate en un chant qui est en même temps le cri de sa reconnaissance, la prière de son humilité et aussi une prophétie incomparable.

C'est d'abord le cri de sa reconnaissance : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon Sauveur. » — Oui, dit-elle, Dieu seul est grand, seul Créateur du monde et Maître souverain de toutes choses ; seul aussi capable de réparer le mal causé par le péché du premier homme. Mais pour accomplir ce prodige de sa miséricorde, il m'a choisie, afin que je sois la Mère de son Fils. Par là, il m'a associée à sa paternité divine ; il a voulu que j'accomplisse avec lui l'œuvre de la rédemption du monde. O grandeur, ô admirable mission, ô merveilleuse hauteur où il m'a élevée ! Qu'il en soit à jamais glorifié par le cri de mon âme reconnaissante ! *Magnificat anima mea Dominum !*

Mais loin de se laisser entraîner à l'orgueil, bien légitime pourtant, que pourrait inspirer en elle le choix que le Seigneur avait fait de sa personne, Marie s'abaisse aussitôt dans les sentiments d'une humilité sincère. Elle n'est toujours que l'humble servante dont le Très-Haut a daigné regarder la bassesse, pour en faire l'instrument de ses divines volontés : *Respexit humilitatem ancillæ suæ*.

Admirez ici, mes frères, le caractère de l'humilité véritable, si bien exprimé dans les paroles de Marie. Humilité est vérité. D'une part, ne pas s'élever au-dessus de sa réelle valeur, sans, d'autre part, s'abaisser au-dessous de ce qu'on est réellement. Voilà être humble, comme le fut la Vierge d'Israël. Cette vertu n'exclut pas la reconnaissance,

pas plus qu'elle ne peut empêcher une âme de remercier Dieu de ses grâces, et de publier ses bienfaits.

Excitée par ce double sentiment, je veux dire, la reconnaissance et l'humilité, qui touchent toujours le cœur du Seigneur, Marie s'élève aux accents qui se sont jadis échappés de la bouche des prophètes.

Elle prédit d'abord que toutes les générations la proclameront bienheureuse, et lui rendront un culte immortel : *Beatam me dicent omnes generationes*. Certes, elle ne s'est pas trompée ! Tous les siècles ont chanté et chantent encore la gloire de la Mère de Dieu, de la Vierge immaculée, de la Reine du ciel et de la terre. Ils célèbrent toujours ses vertus et invoquent sa protection en tous temps et en tous lieux. Elle est vraiment bénie entre toutes les femmes. Que de sanctuaires, que d'autels élevés à son nom ! Que de fêtes célébrées en son honneur !

En même temps, Marie prédit les merveilles qu'accomplira dans le monde la puissance du Seigneur. Il brisera l'orgueil des méchants ; il renverra, les mains vides, les riches insensibles à la misère de leurs semblables, et rendra la paix à son peuple fidèle : *Suscepit Israel, puerum suum*.

C'est, mes frères, l'annonce du règne de Dieu, et des victoires de son Eglise. Les persécuteurs, les hérétiques, les méchants de tout genre, se sont conjurés contre elle ; mais toujours il a confondu leur malice et rendu leurs efforts impuissants, *dimisit inanes*.

II

C'est ainsi, mes frères, que le *Magnificat* est une admirable expression de la gratitude de Marie ; pour l'âme pieuse qui le chante, il est en même temps le cantique de la miséricorde divine, et une irrésistible demande de secours.

Qu'il me suffise d'abord de vous rappeler ces paroles : « Il est miséricordieux à ceux qui le craignent. » Tout homme, étant pécheur, a besoin qu'une grande pitié s'intéresse à son sort. Il lui faut l'assurance qu'une bonté secourable ne l'abandonnera pas aux rigueurs de la justice inexorable. Sinon la désolation du désespoir l'aura bientôt rendu incapable de se relever. Or cette miséricorde a toujours existé ; elle existe encore, *a progenie in progenies*. Marie l'affirme dans son cantique. Il faut la croire.

Une condition est nécessaire pour y avoir part : il faut avoir du Seigneur une crainte filiale, crainte pleine d'amour et de docilité, qui, en inspirant le regret des fautes commises, détermine généreusement à ne plus les commettre, *timentibus eum*.

Telle est, mes frères, l'ordonnance admirable de cet hymne d'allégresse, chanté par Marie sous l'inspiration divine. Aussi est-il la prière préférée des âmes désireuses des célestes consolations, la prière officielle de l'Eglise qui le met chaque jour sur les lèvres de ses prêtres. Tout y est sagement rappelé. Vous pourrez y étudier les règles de conduite les plus sûres dans la voie de la perfection

religieuse, et les conditions nécessaires pour avancer dans la sainteté des conseils divins.

Je me figure, mes frères, que bien des fois, à Nazareth, pendant que Marie s'occupait paisiblement des travaux de sa modeste maison, elle aura redit son *Magnificat*. Sa voix harmonieuse en modulait les strophes, et exprimait les sentiments de son cœur, toujours humble, toujours reconnaissant. Oh, non ! elle n'a pas pu pousser une fois seulement cet admirable cri de gratitude qui avait éclaté sur ses lèvres quand elle entra dans la demeure de sa cousine Elisabeth. Tout en méditant sur les sublimes mystères auxquels elle se trouvait associée, elle en répétait les paroles magnifiques.

Jésus enfant, puis jeune homme, puis divin ouvrier dans l'atelier du charpentier Joseph, son père adoptif, écoutait avec ravissement ; puis tous deux parfois, suspendant leur travail, priaient avec Marie.

Plus tard elle-même apprit ce cantique à S. Luc, qui nous le transmet dans son Evangile, mot à mot, tel qu'il l'entendit des lèvres de la Vierge.

Aimez donc beaucoup cet hymne, mes frères, où Marie a mis toute son âme. Relisez-le souvent avec attention. Soyez heureux de le chanter, dans vos joies comme dans vos peines, jeunes ou vieillards, toujours. Vous y présenterez à Dieu les sentiments de votre gratitude ; vous y implorerez éloquemment les miséricordes célestes ; vous aussi vous ferez de grandes choses, en le disant, pour la gloire de Dieu et pour votre propre félicité. Un jour vous le chanterez avec les chœurs angéliques au ciel, là où vous n'aurez qu'à louer, qu'à bénir, qu'à remercier, avec Marie, dans un *Magnificat* éternel. Ainsi soit-il.

XIV^e Jour

LE REGINA CÆLI

Mes frères,

Il y a dans le christianisme un nom, après celui de Dieu, plus connu, plus béni, mieux aimé que tous les noms. C'est celui de Marie, de la Vierge par excellence, que toutes les nations proclament bienheureuse, parce que le Très-Haut a accompli en elle des merveilles d'une incomparable grandeur.

L'Eglise, pour chanter ses mérites, fait sans cesse retentir les voûtes de ses temples des louanges de Marie. Tantôt elle met sur nos lèvres le *Salve Regina*, qui du sein de cette vallée de larmes monte comme une ardente prière vers le trône de ses miséricordes ; tantôt elle chante ses douleurs dans le *Stabat Mater*. Mais après la résurrection de son Fils, elle répète dans ses sanctuaires le *Regina cæli*, qui porte jusqu'au ciel l'expression de son allégresse.

C'est, mes frères, ce *Regina cæli* que je veux

commenter ce soir, vous disant ce que proclame chacune de ses paroles.

Ce chant si court comprend deux parties : une *acclamation* de joie que l'Eglise adresse à la Mère du Christ ressuscité, et une *invocation* à sa bonté maternelle.

I

« *Regina cæli, lætare*. Reine du ciel, réjouissez-vous. » Vous le savez, mes frères, Marie est vraiment Reine du ciel, par suite de la sublime dignité où l'a élevée sa maternité divine. Fille du Père, qui est Dieu, Mère du Verbe fait homme, qui est Dieu, Epouse du Saint-Esprit, qui est Dieu, Marie se trouve nécessairement mise à la première place dans les cieux, celle de la divinité étant seule exceptée. Elle règne dans la cour céleste par le rang éminent qu'elle y occupe, et aussi par les grâces dont elle est devenue la dispensatrice. C'est la doctrine de tous les saints Pères : Dieu veut que toutes les grâces qu'il accorde aux hommes passent par ses mains et soient distribuées à son gré.

Il est donc bien juste que nous la saluions de ce beau titre de Reine du ciel, *Regina cæli*, et que, dans ce temps pascal, nous l'invitions à se réjouir, *lætare*.

Mais pourquoi, mes frères, cette explosion de chants joyeux ? Quel événement peut exciter de pareils transports ?

Ah ! c'est parce que ce jour est un jour de triomphe pour Celui « que vous avez mérité de porter, » ô Marie, pour Jésus-Christ, le Verbe fait chair, *quia quem meruisti portare*, et que la fête du Fils serait incomplète sans celle de sa Mère.

Marie choisie de Dieu pour être la Mère du Sauveur qu'il voulait donner aux hommes, le conçut par son humble obéissance, le porta neuf mois dans ses chastes entrailles, et le mit au monde en gardant intact le trésor de sa virginité, *quem meruisti portare*.

Quand le cruel Hérode voulut faire périr l'Enfant-Dieu, voyant en lui un rival de sa royauté, elle le prit dans ses bras, et chargée de son précieux fardeau, *quem meruisti portare*, elle se retira en Egypte, où elle l'entoura de ses soins maternels.

Mais où elle sentit surtout le poids de son Fils, ce fut au pied de la croix, quand elle reçut sur ses genoux son corps sanglant et sans vie, *quem meruisti portare*.

Maintenant l'épreuve est achevée, le sacrifice est consommé, et les consolations vont inonder l'âme de Marie à proportion des douleurs qui l'ont abreuvée.

Pourquoi un si grand changement ? Parce que Celui qu'elle a mérité de porter est revenu à la vie ; il est ressuscité d'entre les morts, comme il l'avait prédit, *resurrexit, sicut dixit*.

Vous aussi, mes frères, vous avez eu plus d'une fois l'honneur de porter en vous le Fils de Dieu, le Fils de Marie. C'est quand, au jour d'une fervente communion, Jésus-Christ, voilé sous l'apparence du pain dans la blanche hostie, est descendu dans votre poitrine. Vous le portiez alors en vous, vivant,

agissant par sa grâce ; et vous pouviez sentir les battements du cœur divin répondre aux battements de votre cœur humain. Sachez donc, à l'exemple de Marie, le garder toujours en vous, par l'innocence sans tache de votre vie.

Et le Jésus que vous portiez en vous, c'est un Jésus ressuscité, *resurrexit*, comme il l'avait prédit, *sicut dixit*.

C'est là, mes frères, un point d'une importance capitale. Comprenez-le bien.

Jésus-Christ, avant d'être livré à ses bourreaux, avait annoncé à ses disciples sa mort et sa résurrection. Si après une pareille promesse il ne fût pas ressuscité, il eût été un imposteur, digne seulement du mépris du genre humain ; et sa mère eût été la mère d'un trompeur, couverte de la honte qui du fils eût rejailli sur elle.

Mais il est redevenu vivant, comme il l'a dit. Il est donc vraiment Dieu ; et sa Mère est vraiment Mère d'un Dieu, participant à son triomphe, et digne des honneurs du monde entier ; hier méprisée par les Juifs, aujourd'hui chantée par toutes les nations. *Resurrexit, sicut dixit*.

Vous aussi, mes frères, que Dieu a appelés à la résurrection spirituelle, quand il vous a pardonné vos péchés, ah ! chantez aussi votre bonheur. Remerciez Celui qui en est l'auteur ; promettez que vous ne voulez plus mourir par le mal, mais vivre toujours dans la fidélité, l'innocence et l'amour du Dieu qui est source éternelle de toute beauté, de toute bonté et de l'infaillible vérité. *Resurrexit, alleluia*.

II

Tel est, mes frères, le chant d'allégresse, la joyeuse acclamation que nous adressons à Marie dans le *Regina cœli*. Et maintenant, ô Vierge sainte, après que nous avons chanté votre gloire, payez-nous de notre peine, récompensez nos faibles efforts, priez Dieu pour nous : *Ora pro nobis Deum*.

Puisque le Seigneur a mis fin à vos épreuves et vous a donné une félicité au-dessus de toute félicité ; puisqu'il a remis toutes ses grâces entre vos mains, et veut que vous en soyez la dispensatrice pour notre salut, priez pour nous ! Nous sommes vos enfants, encore dans la peine et les difficultés de toutes sortes ; sans votre secours, nous ne pouvons pas être sauvés. O Marie, priez pour nous ! *Ora pro nobis Deum*.

Nous sommes tristes, nous passons notre vie dans le chagrin et les larmes, parce que de justes maux châtent nos âmes et nos corps. O Marie, Consolatrice des affligés, priez pour nous ! — Nous sommes pécheurs ; tant de fois nous avons outragé la majesté de Dieu par des désobéissances à ses lois, que nous sommes impuissants à expier. O Marie, Refuge des pécheurs, priez pour nous ! — Car malgré nos misères, nous sommes des chrétiens, des disciples de Jésus-Christ votre Fils, les enfants de sa sainte Eglise catholique. O Marie, Secours des chrétiens, priez pour nous ! *Ora pro nobis Deum*.

Il y a quelques années, trois voyageurs parcouraient les hauts sommets des Alpes. C'étaient des jeunes gens, honnêtes selon le monde, mais nullement religieux, qui ne priaient jamais, ne se gênaient pas pour manquer la messe le dimanche et manger de la viande aux jours défendus. Ils étaient parvenus sur une cime élevée, quand éclate un orage terrible. Nul abri. Le tonnerre grondait sur leur tête avec un fracas menaçant. Ils entendirent distinctement une voix sévère qui disait : « Frappe ! » La foudre retentit, et tue l'un d'entre eux. Peu après la même voix reprend : « Frappe ! » Le second est tué. Le troisième alors tombe à genoux, et, se rappelant une prière de son enfance, il récite de toute son âme le *Regina cœli*, qu'il savait encore. La voix justicière se fait entendre de nouveau : « Frappe ! » Mais aussitôt une parole très douce répond : « Non, ne frappe pas ; il m'a invoquée, je ne veux pas qu'il périsse corps et âme. »

Redites souvent, mes frères, cette belle et facile prière, dont vous comprenez mieux maintenant la touchante efficacité. Marie vous exaucera. Elle préservera vos âmes de tout danger ; elle vous fera persévérer dans l'amour de son Fils ressuscité, afin qu'au ciel, comme vous le faites déjà sur la terre, vous puissiez chanter avec elle un éternel *alleluia* ! Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

POUR ANNONCER LA COMMUNION SOLENNELLE

La Communion Solennelle aura lieu dans cette paroisse le... Y bien disposer les enfants est une œuvre : a) *difficile* dans sa préparation : instruire, élever (éducation chrétienne), purifier ; — b) *délicate* dans son accomplissement : association de deux termes si éloignés : Dieu et l'enfant ; — c) *importante* dans ses suites. Elle est comme un écho anticipé de la vie : telle Première Communion, telle vie ; telle vie, telle mort ; telle mort, telle éternité !

Aussi que d'ouvriers y travaillent ! — a) *Dieu* d'abord par sa grâce (baptême, éducation, grâces de toute sorte) ; — b) le *prêtre* par son action : Docteur, il instruit ; Médecin, il guérit ; Père, il engendre... ; — c) *l'enfant* lui-même, par sa docilité, ses efforts persévérants...

Je viens vous demander de seconder ce triple travail :

1° *En priant* : pour que Dieu augmente sa grâce ; pour que le prêtre ne se lasse pas dans son dévouement ; pour que l'enfant ne se décourage pas dans sa bonne volonté...

2° *En parlant*, soit aux parents qui ne comprendraient pas ; soit aux enfants eux-mêmes qui resteraient insouciantes...

3° *En agissant* : y contribuer par quelques secours : enfants pauvres à vêtir...

IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 martii 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ.

Ami du Clergé du 1^{er}-8 avril 1920

Deuxième

partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Premières Communions solennelles. — Pour la messe : Des fleurs, 129.

Dimanche de Quasimodo. — I. Pour vivre, 133. — II. (Plan) Conserver l'esprit des fêtes pascates, 135.

Plans de sermons pour les dimanches. — 1^{er} Dimanche après Pâques : Trouble de la mauvaise conscience et paix de la bonne, 136. — 2^e Dimanche : Devoirs des fidèles envers leurs curés, 136. — 3^e Dimanche : Les récompenses du monde et celles de Dieu, 137.

Mois de Marie des paroisses. — 15^e Jour : Le *Salve Regina*, 137. — 16^e Jour : La Salutation angélique, 139. — 17^e Jour : Le « Souvenez-vous », 140. — 18^e Jour : Les Litanies, 142.

Patronage de S. Joseph. — I. Le dévouement à l'Eglise, 143. — II. Le patron du travail et de la bonne mort, 144.

PREMIÈRES COMMUNIONS SOLENNELLES

Pour la Messe

DES FLEURS !

Flores apparuerunt in terra nostra.

Les fleurs ont paru sur notre terre. (Cant., II, 12).

M. f., L'hiver est toujours trop long avec ses jours sombres, ses frimas épais, son déluge de pluies froides. Mais enfin le soleil est venu nous rendre sa gaieté, sa chaleur, ses trésors. Et tandis que tout s'anime dans la nature au souffle embaumé du printemps et qu'une riche floraison s'offre partout à nos yeux ravis, nous oublions vite les mauvais jours : ils n'auront laissé dans notre souvenir qu'une impression fugitive. « *Jam enim hiems transiit, imber abiit et recessit.* L'hiver est déjà passé, la pluie a cessé et s'en est allée. » (Cant., II, 14).

Ah ! c'est que l'homme est ainsi fait qu'un rayon de soleil suffit à le dérider, que la vue d'une fleur suffit à le charmer, que son parfum suffit à l'inonder de jouissance... *Flores apparuerunt in terra nostra.* Les fleurs ont paru sur notre terre. Les champs et les prés en sont tout émaillés ; les jardins nous en offrent les mille variétés ; elles se mêlent dans les bosquets à la tendre verdure des feuilles. Et l'homme, qui vit cependant dans une vallée de larmes, l'homme oublie ses tristesses passées, ses peines d'hier, et se retrouve le cœur baigné de joie ; le bonheur est rentré dans sa maison. O fleurs ! O parfums ! Béni soit l'Auteur de la nature qui vous répand à profusion, sur nos coteaux et dans nos vallées, avec tant de beauté, avec tant de délices !

Et pourtant vous n'êtes pas toute beauté, vous n'êtes pas tout parfum, vous n'êtes pas toute joie. Je sais des fleurs plus belles, je sais des fleurs plus pures, je sais des corolles plus embaumées que les

vôtres, je sais des spectacles mieux faits pour dissiper nos sombres douleurs et répandre sur nos froideurs l'allégresse des plus heureux jours. Vous êtes le parterre de la nature, mais il y a le parterre de la grâce.

M. f., Le parterre de la grâce, il est là sous nos yeux. Ce sont ces enfants au front candide, au visage reposé, au regard clair, qui vont chercher à la Table divine le trésor du Ciel, si beaux et si heureux qu'on se prend à les envier et que l'on ne peut s'empêcher de redire avec Michelet, notre célèbre historien : « Oh ! que ne suis-je avec eux, un des leurs et le plus simple ! » N'êtes-vous pas frappés par la gravité de leur maintien ? Ne voyez-vous pas que ce voile léger dont sont parés vos jeunes filles ressemble aux ailes des anges et par sa finesse et par sa blancheur, et qu'il n'est lui-même qu'un symbole recouvrant une réalité plus ravissante, le symbole de l'âme revêtue de l'innocence baptismale ? Ne devinez-vous pas à leur attitude pieuse et recueillie les dispositions de leur cœur ? La paix de Dieu qui surpasse tout sentiment (Phil., IV, 7) les garde dans la tranquillité de l'ordre, la grâce céleste leur prête la beauté des anges, l'amour divin les embaume et par lui ils sont inondés d'une joie parfaite (Jo., XV, 14). Oh ! les belles fleurs ! Que leur vue est reposante ! Que leurs parfums sont délicieux ! Et je comprends que le Christ se plaise à visiter ce parterre, et qu'il invite son épouse mystique, la Sainte Eglise, à venir le visiter avec lui ! « *Surge, propera... et veni.* Lève-toi, hâte-toi... et viens. » (Cant., II, 10). L'hiver est déjà passé, la pluie a cessé et s'en est allée. Les fleurs ont paru sur notre terre. *Flores apparuerunt in terra nostra.*

Eh bien ! m. f., qui a fait ces fleurs si belles et si parfumées ? Et qui nous les conservera ? — C'est l'amour infini de Jésus qui les a faites. C'est l'amour chrétien des mères qui les gardera. — Telles sont les deux pensées que je me propose de développer ce matin. Il s'agit donc de vous parler des deux plus grands amours que le monde ait jamais connus, de l'amour de Jésus pour les âmes, de l'amour d'une mère pour son enfant. Qui suis-je pour me risquer à ce travail presque surhumain ? Dans mon impuissance je me recommande à Marie, la Mère de Jésus, la Mère des mères. Qu'elle daigne me révéler les tendresses du Cœur de Jésus, les tendresses d'un cœur de mère ! Puis, en même temps qu'elle sera ma lumière, qu'elle donne à ma parole l'onction qui attendrit, la chaleur qui se communique. Et qu'enfin sa bonté verse dans vos âmes des grâces de bonne volonté, afin que vous emportiez de mon discours non seulement des émotions passagères, mais surtout des convictions solides et des résolutions pratiques. *Ave Maria.*

I

C'est l'amour infini de Jésus qui a fait ces fleurs si belles et si parfumées. Mes chers enfants,

¹ Histoire de France, t. V, p. 245.

vous connaissez vos *origines*. Il vous sera néanmoins agréable que, pour l'édification de tous, je vous les rappelle encore une fois. A cette fin je dois plonger mon regard en dehors des limites du temps. Car votre vagissement ne se mêlait pas encore aux clameurs de la terre que déjà vous existiez, petites fleurs tendrement aimées, dans le Cœur de Jésus. Et cela depuis longtemps. Car vous êtes une *fleur de l'éternité*. Puis les siècles s'écoulaient et vous devenez une *fleur du Calvaire* arrosée du sang d'un Dieu. Puis de longs siècles se succèdent encore, et vous devenez la *fleur du Baptistère*, purifiée de la souillure originelle, la *fleur du temple* où vous avez reçu les chauds rayons du soleil de vérité, enfin la *fleur de la Table Sainte* où vos imperfections et vos légères taches se sont fondues dans la beauté, dans la bonté, dans la sainteté, dans la perfection de Dieu.

Quelles sublimes étapes vous avez franchies depuis les profondeurs de l'éternité jusqu'au Thabor de votre vie ! Reprenons-les, refaisons-les par la pensée. Et tandis que vos parents et vos amis s'édifieront au récit de vos origines, vous, chers enfants, vous chanterez dans le secret du cœur votre cantique d'actions de grâces : « *Fecit mihi magna qui potens est*. Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. » (Luc, I, 49). Vous exhalerez votre parfum d'amour : « Vous m'aimez, Seigneur, je vous aime. » On ne répond à l'amour que par l'amour.

1. Vous êtes une *fleur de l'éternité*. Vous existiez en Dieu avant qu'il ne se servit des causes secondes pour vous donner la vie : car pour Dieu les choses à venir sont l'éternel présent. Du fait que vous deviez naître dans le temps, Dieu vous portait en Lui dans son éternité. Or vous n'étiez pas conçus dans sa pensée qu'aussitôt il vous ouvrait son cœur : en Dieu tout est sagesse et harmonie, et son cœur ne peut qu'aimer ce qu'a conçu sa pensée. Vous n'êtes donc pas un pur effet du hasard, bien chers enfants ; vous n'êtes pas non plus le résultat, heureux ou malheureux, d'une simple contingence humaine ; non, vous plongez vos racines en Dieu, vous êtes sortis des entrailles de l'Amour divin. Pour que vous n'en doutiez pas, Dieu lui-même vous l'enseigne par son prophète : « *In perpetua charitate dilexi te ; ideo attraxi te, miserans*. Je t'ai aimé d'un amour éternel : c'est pourquoi je t'ai attiré par compassion. » (Jér., XXXI, 3). Ainsi vous étiez dans la pensée et dans le cœur du divin Créateur. Vous y étiez avec vos imperfections natives, avec votre hérédité de fils d'Adam. Malgré tout, et par-dessus tout, il vous aimait.

2. Je vous retrouve de même dans la pensée et dans le cœur du divin Rédempteur. Fleur de l'Eternité, vous êtes aussi fleur du Calvaire.

M. f., Nous le savons, le Sauveur l'avait prédit, les Apôtres et S. Paul en particulier l'enseignèrent en des textes lumineux, Jésus est mort et a satisfait pour tous les hommes. Son sacrifice ne se limite pas au temps, il est valable pour les siècles des siècles. Son sang n'a coulé que sur le sommet

du Golgotha, mais il a abreuvé toute la terre ; il n'a pas arrosé que le lis virginal que présentait S. Jean, ni que la rose de la pénitence qu'offrait Madeleine ; il a arrosé toute pureté à venir, tout sacrifice futur, toute fleur du parterre de l'Eglise, pour la débarrasser de la poussière du monde et lui conserver sa fraîcheur et ses parfums.

Ainsi, m. f., vous étiez au pied de la croix. Vous y étiez soit avec une innocence angélique comme S. Jean, soit avec des misères comme Madeleine. Il faut bien reconnaître, hélas ! que les anges sont rares sur la terre et qu'aux imperfections natives, à l'atavisme s'ajoutent des actualités pernicieuses, parfois si lourdes qu'elles flétrissent la tige et fanent la corolle de nos fleurs. Mais Jésus a vu les ravages qu'opère le péché dans le parterre des âmes. Il est descendu du Ciel, et, clouant le péché à la croix, *affigens illud cruci* (Col., II, 14), il a répandu tout son sang pour redresser ces fleurs et leur communiquer une nouvelle vie. Etant Dieu, il eût pu nous redresser et nous revivifier par la moindre de ses actions. Mais il nous aimait trop pour s'arrêter à ce moyen ; il voulut aller jusqu'aux extrêmes limites de l'amour. Et voilà comment nous sommes devenus la fleur du Calvaire empourprée du sang d'un Dieu.

3. M. f., ce n'est pas tout. L'âme sortie de la pensée et du cœur du divin Créateur, arrosée par le sang du divin Rédempteur, fait tout à coup son entrée en ce monde sous une frêle enveloppe de chair. Mais l'enfant n'est pas plus tôt né qu'il verse des pleurs. Pourquoi cela, sinon pour rappeler aux humains leur déchéance de l'Eden ? Pourquoi cela, sinon parce que cette terre est devenue, depuis le péché originel, une vallée de larmes, tourmentée par l'iniquité, par le mensonge et par la haine ? Or Dieu qui a créé ce petit être, qui l'a racheté au prix que nous savons, Dieu va-t-il l'abandonner à l'iniquité, au mensonge et à la haine ? Non, m. f. ; autrement, Dieu ne serait pas Dieu.

Aussi, dès le berceau, intervient-il dans notre vie. Pour arracher l'enfant à l'iniquité, Dieu en fait une *fleur du Baptistère*. Il extirpe de son cœur le germe mortel du péché de nos premiers parents ; il lui donne sa grâce avec un magnifique cortège de dons célestes ; il le revêt de la robe candide de l'innocence. Alors le petit baptisé est devenu une fleur rayonnante de beauté. La Bonté divine donne leur parure au lis des champs, et, au témoignage même du Sauveur, Salomon dans toute sa gloire était moins richement vêtu que l'un d'eux. (Luc, XII, 27). Ah ! m. f., si nous savions découvrir toutes les riches beautés de la nature, comme nous apprécierions mieux les beautés supérieures de la grâce ! Si Dieu revêt ainsi les lis des champs, de quelle parure ne revêt-il pas les lis de nos baptistères, et qu'elle doit être éclatante dans sa blancheur la robe que le nouveau chrétien doit porter immaculée jusqu'au jour du jugement, *quam immaculatam perferas ante tribunal Christi* ! (Rit. Rom.).

4. La fleur, purifiée de la souillure originelle,

s'épanouit au souffle de la grâce. Au fur et à mesure que l'intelligence et le cœur s'éveillent dans l'enfant, Dieu reprend son œuvre et l'achève. Le mensonge menace cette intelligence inexpérimentée : Jésus lui donne sa vérité. La haine pourrait s'emparer de ce cœur fait pour aimer ou haïr : Jésus le remplit de son amour.

La fleur du baptistère est devenue *la fleur du temple*. Jésus l'enrichit de sa lumière. « Il y a, écrit Jouffroy, un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants et sur lequel on les interroge à l'église. Lisez ce petit livre, qui est le catéchisme : vous y trouverez une solution de toutes les questions. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort : il vous fera une réponse sublime... Origine du monde, origine de l'espèce, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme avec ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien ; et, quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique et sur le droit des gens : car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion ; je la reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité. »

M. f., voilà une longue citation. Mais elle a ici sa raison d'être. Car elle nous explique pourquoi ces enfants ont le front candide, le visage reposé, le regard clair : ils possèdent la vérité. Alors pas de doute pour eux, pas d'inquiétude, pas de points d'interrogation dans leur esprit. Les voilà en paix. Ils ont vu la lumière. Ils ne connaissent pas les insomnies d'un Cousin. M. de Lagrenée demandait un matin au célèbre philosophe s'il avait bien dormi : « Non, répondit Cousin, j'ai depuis quelque temps des insomnies. Savez-vous ce qui m'empêche de dormir, mon cher ? C'est le catéchisme. » Le philosophe, pour avoir enseigné contre le catéchisme, avait perdu le sommeil. On ne lutte pas impunément contre la lumière. Mais on vit heureux avec la lumière. Voyez le front serein de ces enfants, et comprenez le grand bienfait qu'ils ont reçu du divin Soleil de vérité qui les baigna de ses rayons durant les leçons du catéchisme.

5. Ainsi cultivée, la fleur du temple allait devenir *la fleur de la Table sainte*. C'est la suprême étape, c'est le Thabor, le dernier mot de l'amour. Le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis : Jésus l'a fait sur le Calvaire. Le pélican s'arrache les chairs pour nourrir ses petits : Jésus le fera ce matin, avec cette différence qu'il peut, parce qu'il est le Dieu tout-puissant, se donner tout à tous et se donner sans s'amoindrir. Si l'on me disait que se donner ainsi ce n'est pas se donner, je n'aurais pas de peine à répondre que c'est se donner afin de pouvoir se donner encore.

Et puis il n'y a pas que le don que Jésus nous fait dans l'Eucharistie qui nous révèle l'excès de

son amour, il y a la manière dont il se donne. Or il descend, il s'abaisse pour se donner. Ce n'est pas si facile. Voyez comme nous voulons monter, monter toujours, éclipser, dominer les autres. Pour s'abaisser il faut aimer. *Amanti nihil difficile*. Voilà le secret des abaissements de Jésus dans l'Eucharistie. Voilà pourquoi son Cœur divin attend ce matin ces enfants au Banquet sacré, pourquoi il va descendre dans leur propre cœur sous les vulgaires apparences du pain, pourquoi il a mis la dernière main à son œuvre d'amour par un acte qui n'apparaît pas un prodige, vu des regards charnels, mais qui est pourtant le plus éclatant de tous les miracles, vu des hauteurs du ciel. *Amor, fecit amor*. C'est l'amour infini de Jésus-Eucharistie qui a fait ces fleurs si belles et si parfumées. Telles sont leurs sublimes origines.

Mais pourquoi Jésus a-t-il poussé l'amour jusqu'à se donner en nourriture à ces enfants ? Ah ! c'est qu'il sait que si son sang les a purifiés sur le Calvaire, si l'onde de sa grâce les a vivifiés au jour du baptême, si la chaleur de sa vérité a décuplé leur accroissement, cependant ils n'avaient pas encore atteint la beauté idéale, le plein épanouissement de l'amour, la gloire et l'extase du Thabor. Dieu a trouvé des taches même dans ses anges du ciel (Job., iv, 18) ; comment n'en trouverait-il pas dans ses anges de la terre ? Comment un enfant, même le mieux doué au point de vue moral et le plus généreux dans le domaine surnaturel, ne souillerait-il pas sa robe d'innocence au contact de ce monde si fangeux ? Eh bien ! Jésus a voulu que les imperfections de ce jeune cœur, que les légères taches de cette fragile corolle disparaissent au contact de sa beauté, de sa bonté, de sa sainteté, de sa perfection divine. Il a pris sa petite fleur, il l'a changée en lui, si bien que ce n'est plus elle qui vit, mais Jésus qui vit en elle ; son parfum n'est plus celui d'une créature, mais il est le parfum de Dieu ; ce n'est plus une beauté de la terre qui éclate à nos yeux, mais la propre gloire de Jésus. Oh ! la belle fleur, descendue des splendeurs de l'Eternité pour s'épanouir au Banquet eucharistique, comme en un Thabor glorieux, au souffle magnifique de l'amour infini de Jésus ! *Quam pulchra es et quam decora, charissima, in deliciis !* (Cant., vii, 6).

II

Et maintenant, *qui nous conservera ces fleurs si belles et si parfumées ?* Ce sera *l'amour chrétien des mères*.

1. Evidemment la mère n'est pas seule au foyer. Ce n'est pas à elle seule que Jésus va confier ses enfants. Il y a *le père*. Celui-ci ne saurait se désintéresser du grand devoir de l'éducation. Il est l'autorité, et il doit savoir se servir de ses prérogatives de chef de la famille pour conserver à son enfant le bénéfice de la vérité, les avantages de la beauté morale. Il ne doit jamais permettre que sa petite fleur soit confiée à des mains mercenaires qui la livreraient aux semeurs de mensonges, ou la lais-

seraient se flétrir, faute d'attention et de soins, dans la fange d'un vil sensualisme. Le père a son mot à dire, des gestes à faire, des responsabilités à prendre, quand il s'agit de la santé morale de ses fils et de ses filles, de la voie où ils s'engagent, de l'avenir qu'ils se préparent, du bonheur vers lequel ils tendent, ou bien encore des irréparables dommages que d'autres voudraient causer dans leur esprit ou dans leur cœur.

Mais, si le père est la tête, il n'est pas l'âme du foyer. Car, le plus souvent, il ne fait qu'y passer. Sa profession nécessite des absences prolongées et fréquentes : il est retenu aux champs, à l'atelier, à l'usine. Voilà pourquoi l'éducatrice par excellence, celle de tous les instants, celle de toute intimité, c'est la mère.

2. *O mères*, comprenez votre grand devoir ; appréciez votre dignité. Vous êtes les gardiennes de la petite fleur sur laquelle Jésus a répandu tant de grâces, tant de bienfaits ! C'est vous surtout qui devez veiller sur son innocence, sur sa vie, sur ce qui l'approche, sur ce qui la menace. — Sans doute, votre part de responsabilité est grande et Jésus, qui aime tant les âmes, vous demandera un compte rigoureux de celles qu'il vous a confiées. — Assurément encore, votre tâche est délicate, souvent difficile. Il faut travailler, lutter, souffrir, parlementer, prier, supplier, pour conserver des fleurs toujours aussi belles et aussi embaumées qu'elles le sont aujourd'hui. Mais, ô mères, vous avez du cœur, et c'est par le cœur que vous triompherez de tout obstacle.

3. C'est l'amour des mères qui gardera ces enfants. L'amour maternel éclipse tous les amours de la terre. Qui a pu jamais décrire un cœur de mère ? Qui pourra jamais dire ce qui se passe en lui quand il se penche sur des berceaux, quand il tremble pour des santés fragiles, quand il pleure sur des vies à demi brisées, quand il cherche à sauver du naufrage un fils ou une fille prodigue ? Ce cœur est vraiment le plus tendre, le plus puissant après celui de Jésus.

4. Mais il y a l'amour purement naturel, et il y a l'amour chrétien. C'est l'amour chrétien des mères qui gardera ces enfants à Jésus.

Qu'est-ce donc que cet amour chrétien des mères ? C'est celui qui cultive dans l'enfant *non pas la beauté extérieure, mais la beauté morale* ; qui recherche pour lui *non pas tant le bonheur de la terre que le bonheur du ciel*.

a) M. f., la *beauté extérieure* est peu de chose en comparaison de la *beauté morale*. Elle passe comme l'herbe des champs qui dès demain sera coupée et séchée au soleil. Le temps fait de rapides ravages sur le visage de l'homme. Quand il a pour complice la débauche, c'est encore plus vite fait. Et puis enfin il y a la redoutable faucheuse que nulle grâce ne saurait apitoyer. Ne nous attachons donc pas à la *beauté extérieure*.

Recherchons la *beauté morale*, celle de l'âme, celle qui ne passe pas, mais ne fait que s'accroître des épreuves du temps, des progrès de la vertu,

aussi bien sous les glaces de l'âge que parmi les feux de la jeunesse. « Quelle que soit la forme, écrivait une pieuse jeune fille¹, l'image de Dieu est là-dessous, nous avons tous une beauté divine, la seule qu'on doive aimer, la seule qu'on doive conserver pure et fraîche pour Dieu qui nous aime. »

Voilà, mères chrétiennes, ce que vous devez surtout rechercher et aimer dans vos enfants et pour eux. Puissent-ils voir toujours que ce qui a du prix à vos yeux, ce ne sont pas les grâces de leur visage ni les toilettes qu'ils portent, mais la grâce qui purifie leur cœur, la robe d'innocence qui doit revêtir leur âme.

La mère est le miroir du foyer, le fil conducteur de la maison. Les enfants se modèlent sur elle, sur ses désirs, sur son cœur. « Ce sont les femmes qui font et défont les maisons, a écrit Fénelon. Tant vaut l'éducation ménagère, tant vaut la maison tout entière. » Telle mère, tel enfant. « J'aurais voulu être belle, a confié encore Eugénie de Guérin, je ne rêvais que beauté parce que maman m'aurait aimée davantage. Grâce à Dieu, cet enfantillage a passé et je n'envisage plus d'autre beauté que celle de l'âme². » Pourquoi cette noble jeune fille en est-elle arrivée à ce détachement sublime des choses qui passent pour ne plus aimer que celles qui nous élèvent au rang des anges, sinon parce qu'elle avait compris enfin les désirs, les préférences du cœur de sa mère ? Mères chrétiennes, imitez la sagesse de celles qui ont vu leurs foyers embaumés des parfums de la vertu pour avoir su inculquer à leurs enfants les bons désirs et imprimer à leur vie la bonne direction.

b) L'amour chrétien d'une mère est encore celui qui recherche pour l'enfant non pas tant le bonheur de la terre que le bonheur du ciel.

Un philosophe païen souhaitait de monter sur le lieu le plus élevé de la ville qu'il habitait, pour crier ensuite de toutes ses forces : « Citoyens, à quoi pensez-vous ? Tout votre temps se passe à amasser des richesses pour vos enfants, et vous ne prenez aucun soin de cultiver leurs âmes, comme s'il était plus important de leur laisser des biens que de la vertu. » M. f., bien que Jésus soit venu dissiper les ténèbres du paganisme et réorienter le monde vers ses destinées éternelles, on n'en continue pas moins à sacrifier trop souvent l'éternité au temps.

Mais n'est-ce pas pure folie que de viser, soit pour nous, soit pour les autres, à un bonheur terrestre qui nous fuit toujours ? Le proverbe nous le dit : Quand la cage est prête, l'oiseau s'envole. « On passe toute la vie à se préparer à vivre ; on veut se faire un établissement parfait, on s'arrange une demeure : encore ceci, et il n'y manquera plus rien ; il semble que chaque jour les apprêts en vont être terminés, que c'est demain qu'on y entrera, et la mort arrive avant qu'on se soit installé dans la vie³. »

¹ Eugénie de Guérin, citée dans *Eugénie de Guérin intime*, par le comte de Colleville, p. 14.

² *Ibid.*, p. 31.

³ Alfred Tonnellé.

M. F., vous aimez vos enfants, et vous voulez qu'ils soient heureux, et qu'un jour vienne où nul être ni aucune chose ne puisse plus leur ravir leur bonheur. Eh bien ! puisque le bonheur de la terre est fugitif, instable, éphémère, cherchez pour eux le bonheur éternel, celui du ciel, et orientez-les vers cette infinie félicité. Vos enfants prendront le chemin de ce bonheur, si vous le voulez. Un jour ils s'en écarteront peut-être, mais votre foi, vos enseignements, vos prières, vos larmes, en un mot votre amour chrétien, le vôtre surtout, ô mères dont le cœur est si tendre, votre amour chrétien les ramènera dans le chemin du ciel, et les fleurs, un instant flétries, se redresseront sous la rosée de la pénitence et de la grâce et s'épanouiront de nouveau dans l'amour de Jésus qui sera venu récompenser la générosité du vôtre.

Je voudrais, pour finir, choisir, parmi tant d'autres, une preuve vécue de ce que peut l'amour chrétien d'une mère pour sauver son enfant. Je la chercherai dans l'histoire. Je ne m'arrêterai pas aux prières ni aux larmes d'une sainte Monique ramenant à Dieu son Augustin après de longues années d'erreurs et de débauches. Je trouve au milieu du siècle dernier un grand nom, un génie qui posa en incrédule, qui fut un libertin à ses heures, et qui rentra dans le sein du christianisme sur le désir de sa mère, pour obéir à sa volonté dernière. Cette mère avait bien élevé son enfant. « Lorsque mon excellente mère me disait, écrit Chateaubriand, car il s'agit de lui : « Mon enfant, tout n'arrive que par la permission de Dieu, vous n'avez rien à craindre des mauvais esprits tant que vous serez bon chrétien », j'étais mieux rassuré que par tous les arguments de la philosophie ¹. » Mais Chateaubriand cessa un jour d'être bon chrétien parce que le cœur chez lui faisait mal à la tête. Cependant la mère ne perdait pas de vue son enfant. Elle vécut, puis mourut avec le désir ardent de le rendre au bonheur éternel. Écoutons Chateaubriand lui-même nous faire le récit de ce désir de sa mère et de la réponse qui jaillit du cœur de l'enfant :

« Ma mère, après avoir été jetée à soixante et douze ans dans des cachots où elle vit périr une partie de ses enfants, expira enfin sur un grabat, où ses malheurs l'avaient reléguée. Le souvenir de mes égarements répandit sur ses derniers jours une grande amertume ; elle chargea en mourant une de mes sœurs de me rap-peler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère. Quand la lettre me parvint au-delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus ; elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé. Je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles : ma conviction est sortie du cœur ; j'ai pleuré et j'ai cru ². »

Voilà ce que peut sur le cœur d'un enfant le cœur d'une mère chrétienne.

¹ *Mémoires d'Outre-Tombe*, dans *Pages Choiesies*, par Victor Giraud, p. 38.

² *Ibid.*, p. 92.

Puissent tant de foi, tant de piété, tant de tendresse maternelle environner ces jeunes fleurs que nous contemplons pour leur beauté morale et pour l'épanouissement de leur innocence. Que l'amour de leur mère les garde à l'amour de Jésus, jusqu'au moment où elles iront embaumer les parvis célestes en se mêlant aux chœurs des anges, des vierges et des saints. Alors ce sera pour elles le printemps éternel. *Jam enim hiems transiit, imber abiit et recessit*. Les jours sombres auront passé, et les frimas épais, et les déluges de pluies froides ; ils ne reviendront plus : car les petites fleurs de la terre seront devenues les fleurs du paradis. Ainsi soit-il.

DIMANCHE DE QUASIMODO

I

POUR VIVRE

Mes frères,

Ce qui distingue les fêtes chrétiennes des autres fêtes, c'est qu'elles opèrent perpétuellement ce qu'elles signifient.

Quand nous célébrions, avec un éclat toujours regretté, l'anniversaire de la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc, c'était un souvenir glorieux qui revivait parmi nous ; mais ce n'était qu'un souvenir, et Orléans n'était pas délivré de nouveau.

Les fêtes religieuses n'ont pas cette infirmité. C'est Notre-Seigneur, toujours vivant dans l'Eglise, qui les préside ; c'est Lui qui, produisant dans nos âmes les émotions pieuses, les dispose à recevoir les grâces dont elles ont besoin, et qu'il veut leur accorder ; ces grâces, c'est Lui qui nous les a méritées par les divers mystères de sa vie, de sa mort et de sa résurrection, et ce sont ces mystères qu'il renouvelle ainsi perpétuellement en nous.

A la lumière des solennités pascals, étudions cette vérité.

I

Quel est le souvenir que nous avons fêté le jour de Pâques ? — La résurrection de N.-S. Jésus-Christ.

Et quelle est la grâce propre de ce mystère ? — La résurrection des âmes.

« *Ego sum vita !* » a dit le Christ. *Je suis la vie !* » Donc, sans le Christ, conclut l'*Imitation*, on ne vit pas. (Lib. III, c. 36).

C'est bien ce que nous enseigne le catéchisme : sans la grâce de Jésus, l'âme est morte aux yeux de Dieu ; morte pour le présent, puisqu'elle ne peut rien produire pour son salut ; morte pour la vie éternelle, puisque, si elle reste dans cet état, elle est vouée à la damnation pour toujours.

Jésus, pourtant, était né dans cette âme ; il y était né au baptême, alors qu'elle était encore vide de pensée, de volonté et d'amour ; il y était né comme à Bethléem, dans ce dénûment et cette misère d'un être qui n'a pas encore pris possession de lui-même. Plus tard, à mesure que cette âme se développait, il avait renouvelé, en elle et pour

elle seule, les mystères de sa vie cachée et de sa vie publique. Il l'avait instruite, par sa parole intérieure; il l'avait guérie de ses infirmités; il l'avait nourrie de sa chair et de son sang; il l'avait, comme les Apôtres, admise aux douces suavités de son intimité.

Comment cette âme, qui vivait de Jésus, avait-elle pu mourir?... Hélas! la passion du Christ est une tragédie éternelle. Tous ses détails se retrouvent dans ce drame de honte et de cruauté qui s'appelle un péché grave. La passion, c'est Judas qui redit sa parole infâme: « Combien voulez-vous me donner et je vous le livrerai?... » Les luttes entre le devoir et la désertion, c'est l'agonie au jardin des Oliviers; la conscience qui fléchit, c'est Pilate qui condamne un innocent; Barabbas, c'est le démon qu'on préfère à Jésus; la croix, nous dit S. Paul, c'est l'acte criminel qui est commis; le bourreau, c'est l'âme ingrate et insensée qui répète après les Juifs: « Je ne veux pas qu'il règne sur moi! »

En faisant mourir Jésus en elle, c'est elle-même que l'âme a fait mourir, puisqu'elle a crucifié de nouveau Celui qui était sa vie. Il n'y a plus qu'à l'ensevelir, comme le Christ, et l'esprit du mal n'y manque pas. Devant le sépulcre du péché, il roule cette pierre énorme qui s'appelle la honte; il la garrotte avec ces bandelettes qui sont les habitudes; il place sur le tombeau son sceau, et, tout alentour, ses gardes, qui sont l'orgueil et les passions. Cette âme est bien perdue pour toujours, car comment pourra-t-elle revenir à la vie?

Elle le pourra, parce que Celui qui a dit: « Je suis la vie!... » a dit aussi: « Je suis la résurrection! *Ego sum resurrectio!*... » Vainqueur de la mort pour lui-même, il l'est encore pour tout ce qui est mort, les âmes comme les corps. A sa voix, la pierre du tombeau, si lourde qu'elle soit, roule et livre passage; le sceau du tyran est brisé; les bandelettes se brisent. Venez, esprits du mal, chercher votre victime; l'ange de Pâques vous dira, comme aux saintes femmes: « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant? Il n'est plus ici! Il est ressuscité! *Alleluia!* »

Tel est, mes frères, le spectacle que beaucoup d'âmes ont donné au ciel et à ses anges, dans cette quinzaine de Pâques qui se termine aujourd'hui. Elles étaient mortes, ces âmes, non pas seulement depuis trois jours, comme le Sauveur, mais depuis de longues années, depuis leur jeunesse peut-être. Pauvres vaincues, qui n'avaient, cela s'est vu, reçu le Bon Dieu à leur Première Communion que pour le perdre tout de suite, et ne plus le retrouver de toute leur vie! Le souffle de la résurrection a passé sur ces cadavres; la vie est revenue en ces âmes; ç'a été Pâques deux fois: Pâques pour le Christ, Pâques pour elles-mêmes; c'est-à-dire, les plus complètes, les plus belles et les plus radieuses de toutes les Pâques.

II

Et maintenant, que faut-il que tu fasses, âme que le Christ Jésus a ressuscitée? Si tu veux le savoir, regarde ton Sauveur.

« Le Christ, dit S. Paul, le Christ ressuscitant d'entre les morts, ne mourra plus jamais; désormais la mort n'aura plus aucun empire sur lui; s'il est mort, c'est pour le péché; mais, à présent, il vit pour Dieu. » (Rom., vi, 9-10).

Voilà donc la première chose à faire: ne plus mourir de nouveau.

Est-il bien utile de faire entendre cette leçon?... Serait-il possible que l'âme chrétienne, pardonnée et revenue à la vie, tout entière à la joie de sa libération, puisse jamais retourner à ses fautes, à sa mort, à son tombeau?... Pourrait-elle oublier de quelles hontes et de quelles servitudes elle a été tirée, de quel prix a été payée sa délivrance, de quelles séductions le péché s'entoure, elle qui en fut si longtemps et si cruellement la victime?...

Hélas! Les Hébreux, à peine sortis de l'Egypte, regrettaient leur esclavage; de même, l'âme rendue à la paix verra bientôt renaître les tentations qui l'avaient déjà perdue. Si elle ne les repousse pas avec indignation dès l'abord; si elle s'attarde à les regarder avec trop de condescendance, elle les regardera bientôt avec complaisance; puis, elle se laissera aller à leur céder quelque peu; et, finalement, de concession en concession, elle sera de nouveau perdue.

Pour nous mettre en garde contre ce péril, toujours à craindre par nous tous, tant que nous sommes, relisons les paroles si graves par lesquelles S. Paul nous met en garde contre le péché de rechute (IIébr., vi, 4-6):

« Il est, dit-il, très difficile que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don du ciel, qui ont été rendus participants du Saint-Esprit, qui se sont nourris de la sainte parole de Dieu et ont goûté l'espérance des grandeurs du siècle à venir, et qui, après cela, sont tombés, il est presque impossible qu'ils se renouvellent par la pénitence, eux qui crucifient de nouveau, en eux-mêmes, le fils de Dieu, et l'exposent encore à l'ignominie de la Croix. »

Pourquoi cela? Pourquoi est-il plus difficile de se repentir du second péché que du premier, et, à plus forte raison, de se repentir du centième?

Voici la raison qu'en donne S. Paul: « Lorsqu'une terre, qui a été souvent arrosée par la pluie du ciel, ne produit que des ronces et des épines, elle est en aversion à son maître; elle est réprouvée, menacée de sa malédiction; à la fin, il y met le feu. »

C'est qu'on ne peut pas se convertir sans la grâce de Dieu. Cette grâce, Dieu la donne aux âmes de bonne volonté. A celles qui abusent de sa bonté, à celles qui profanent le sang du Calvaire, il la retire!

Et maintenant, âme coupable et ingrate qui as voulu revenir à tes fautes, revenir à la mort, reste dans ton sépulcre; cette fois, il est bien scellé, car il ne l'est pas seulement par la malice du démon, mais encore par la colère de Dieu!

III

Quel malheur que celui-là! Il n'en est pas de plus terrible, et, hélas! il n'est pas chimérique,

car c'est lui qui explique trop souvent le drame douloureux de certaines impénitences finales.

Que faut-il faire pour l'éviter ? — S. Paul va encore nous le dire : « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez ce qui est dans le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu. N'ayez de goût que pour les choses du ciel et non pour celles de la terre. » (Col., III, 1-2).

Le beau programme !

Ce qui fait la grandeur d'une vie humaine, c'est l'idée qui la conduit. Plus l'idée est haute et plus la vie est élevée.

Or, quelle idée plus haute pouvons-nous adopter que celle qui nous met sous l'autorité et sous la conduite de Jésus ressuscité ?

Tous, tant que nous sommes, nous sommes, comme lui, revenus à la vie ; comme lui, nous avons vaincu l'enfer ; comme lui, nous avons brisé nos chaînes ; son *Alleluia* a été le nôtre ; un reflet de sa gloire a réjoui nos âmes et illuminé notre front.

N'est-il pas vrai que, au sortir de la communion pascale, nous nous sommes sentis des hommes nouveaux ? C'en était fini de la tyrannie du démon ; nous avions en nous des énergies surhumaines qui ne demandaient plus qu'à s'épanouir ; c'était la vie surnaturelle qui avait repris possession de nos âmes et dont le premier fruit était la joie.

A nous d'entretenir fidèlement cette vie en nous. Non contents de ne plus pécher, efforçons-nous de reproduire en nous les vertus du Christ vainqueur et de nous guider par ses pensées. Comme le dit S. Paul, n'ayons de goût que pour les choses d'en haut. Aimons ce que Dieu aime : la pureté, l'humilité, la charité. Laissons de côté ce qui est de la terre : l'orgueil, l'attachement aux biens de la terre, les jouissances qui flétrissent. Que notre bonheur soit désormais de vivre pour Dieu. Comme disait S. François de Sales : « Il faut conduire notre vie comme les pilotes conduisent leur barque : les yeux au ciel ! »

Ceci, nous devons y tendre de toutes nos forces. Mais il faut d'abord le demander à Dieu. Redisons donc, avec l'Eglise : « Seigneur tout-puissant, daignez nous accorder, à nous qui avons célébré les fêtes pascales, de leur rester fidèles dans toute notre conduite et dans toute notre vie ! » Ainsi soit-il !

II

CONSERVER L'ESPRIT DES FÊTES PASCALES

J'ai été bien frappé, ce matin, du sens profond de l'oraison qui suit l'Introït de ce jour (Dim. de Quasimodo) : « Faites, Seigneur, qu'après avoir célébré les fêtes pascales, nous en conservions l'esprit dans la conduite de notre vie. *Ut qui festa pascatia peregrimus, hæc moribus et vita teneamus.* » Et je me reprocherais de ne pas vous soumettre les deux réflexions que ces belles paroles m'ont inspirées.

I. — Qu'est-ce qu'AVOIR CÉLÉBRÉ les fêtes pascales ?

1. Est-ce avoir interrompu, le jour de Pâques, le travail habituel de la semaine, ou peut-être, hélas ! du

dimanche lui-même ; avoir revêtu ses habits de fête, qu'on ne sort de l'armoire que pour les mariages ou les convois funèbres ; s'être associé, sans trop savoir pourquoi, à ce mouvement général qui pousse instinctivement toutes les âmes encore un peu chrétiennes à l'église, dont on connaît à peine le chemin ; avoir assisté plus ou moins indifféremment à la messe et aux autres offices, et introduit comme par exception, au sein de sa famille, ces jouissances du repos, de la promenade, de la table même, si vous le voulez ? — Oui, sans doute, si vous avez fait cela, vous avez bien fait, et je ne saurais que vous en féliciter ; car cela prouve que chez vous la mèche de la religion, pour me servir de l'expression même de N.-S., fume encore, et que vous ne l'avez point complètement éteinte ; cela prouve que le roseau de votre foi n'est pas encore tout à fait brisé et que vous n'avez pas achevé de le rompre.

2. Mais, est-ce là ce qu'entend l'Eglise par la célébration des fêtes pascales ? Ne demande-t-elle que ces quelques cérémonies tout extérieures, et qui coûtent si peu ? Non ! — Ce qu'elle entend, le voici dans une phrase très simple : c'est l'accomplissement du devoir pascal, du double devoir de la *confession* et de la *communión*.

a) Le devoir de la confession, qui : — *fait rentrer* les âmes en elles-mêmes par l'examen de conscience... où elles en sont... ; — *les décharge* par l'aveu de leurs fautes à elles-mêmes d'abord, puis à Dieu, puis à celui auquel il a donné pouvoir de les remettre... ; — *les purifie* enfin par l'absolution...

b) Le devoir de la communion, qui : — vous unit à votre Dieu..., — et devient la manifestation publique de votre foi, de votre religion, de votre christianisme, et vous permet de dire : « Je suis chrétien ! »

3. Si vous avez rempli ce double devoir, vous pouvez dire : « *Festa pascatia peregrimus...* J'ai célébré, j'ai fait mes Pâques... » Sinon, non ; et la prière de l'Eglise n'est point pour vous.

Quelle expression : « Faire ses Pâques ! » Eh bien ! vous avez encore 8 jours... Venez, les ouvriers de la onzième heure...

II. — Qu'est-ce que REPRODUIRE DANS SA VIE l'esprit des fêtes pascales ?

C'est : y être chrétiens et y demeurer chrétiens... Pour être honnête homme, il faut, mais il suffit d'observer les commandements de Dieu, qui ne sont que la loi naturelle écrite. Pour être chrétien, il faut y ajouter l'observation des commandements de l'Eglise, c.-à-d. de Jésus-Christ.

Or, à quoi se résument, au fond, les commandements de l'Eglise ? A trois points : 1° *L'assistance à la messe*, les jours de dimanche et de fêtes d'obligation (4 seulement peuvent tomber en semaine). 2° *L'abstinence* aux jours fixés par l'Eglise et que vous connaissez. 3° *L'accomplissement du devoir pascal*, dont je vous parlais tout à l'heure.

Eh bien ! Voulez-vous vous contenter d'être honnête homme ?... Vous savez bien que cela ne suffit pas. — Voulez-vous être chrétien et vivre en chrétien ? Il faut de toute nécessité vous soumettre à l'accomplissement de ces trois grands préceptes. Et l'Eglise vous en fait demander la grâce.

Mais, il ne suffit pas de *demande*r, il faut *vouloir*... Courage donc, à l'œuvre !...

« Sine sanguinis effusione non fit remissio. » (Hébr., ix, 22). Le Christ a versé le sien pour vous... Mais le bon Dieu ne vous demande pas le vôtre... Ce qu'il vous demande, c'est : Un peu d'énergie pour commencer... Un peu de bonne volonté pour continuer... Un peu de fermeté pour persévérer...

Donnez-lui cela, et il se charge du reste.

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

1^{er} Dimanche après PâquesTROUBLE DE LA MAUVAISE CONSCIENCE
ET PAIX DE LA BONNE

« *Pax vobis !* » C'est le souhait de N.-S. J.-C. à ses apôtres au lendemain de la Résurrection ; c'est celui que je vous adresse au lendemain des Pâques. Il est déjà réalisé pour ceux qui ont mis leur conscience en ordre ; que les autres n'attendent pas pour le faire ! Ces derniers seront peut-être décidés quand ils auront considéré : 1^o *le trouble de la mauvaise conscience*, 2^o *la paix de la bonne conscience*.

I. — Trouble de la mauvaise conscience

« *Non est pax impiis, dicit Dominus.* » (Is., XLVIII, 22). De fait, rien ne peut donner la paix à celui dont la conscience est en mauvais état.

1^o LE PASSÉ L'ACCUSE. Ses crimes passés, ses forfaits accomplis, ses fautes anciennes se dressent à chaque instant devant lui comme des fantômes, pour lui dire : « Pourquoi nous as-tu commis ? Nous sommes tes œuvres ; nous ne te quitterons pas, puisque tu ne veux pas nous effacer. »

2^o LE PRÉSENT LE TORTURE. Il devient la proie du remords, et jour et nuit il est dévoré par le ver rongeur. C'est l'histoire renouvelée de Caïn. « Le péché ne dure qu'un moment, dit S. Bernard, mais l'avoir commis dure toujours. »

3^o L'AVENIR L'ÉPOUVANTE. — a) En ce monde, il sait qu'il ne trouvera jamais la paix ; la vie sera pour lui comme un enfer anticipé. — b) En l'autre monde, il sait qu'un inflexible Juge l'attend à son tribunal pour lui demander des comptes et pour prononcer sa condamnation. *Redde rationem villicationis tuæ.* (Luc, XVI, 2). Quelle existence !...

II. — Paix de la bonne conscience

« La conscience de l'homme de bien est comme un festin continu, dit le Sage. *Secura mens quasi juge convivium.* » (Prov., XV, 15). De fait, que peut craindre celui dont la conscience est en règle avec Dieu ?

1^o LE PASSÉ NE LE TROUBLE PAS. S'il songe à ses fautes, c'est pour s'en repentir et admirer la bonté de Dieu à son égard. Jamais un tel souvenir ne le jette dans le remords ou le découragement ; il sait que lorsque Dieu a pardonné, c'est pour toujours.

2^o LE PRÉSENT LE FAIT JOUIR DE LA PAIX. Il s'agit ici, non de la fausse paix du monde, mais de la vraie paix de Dieu. *Pax vobis !* C'est celle qui résulte de la maîtrise des passions et de l'accomplissement du devoir. Elle est triple : a) la paix avec Dieu, b) la paix avec soi-même, c) la paix avec le prochain.

3^o L'AVENIR LUI MONTRE LA RÉCOMPENSE. — a) En ce monde, il compte sur la grâce de Dieu pour achever sa vie dans le calme, malgré les vaines agitations de la terre. — b) En l'autre monde, il sait le bonheur qui l'attend pour l'éternité.

Conclusion

Que ceux qui n'ont pas encore mis leur conscience en ordre, s'empressent de le faire ! Ils connaîtront les douces joies de la vraie paix, et ils diront comme beaucoup de pénitents : « Jamais je n'ai été si heureux. »

2^e Dimanche après Pâques

DEVOIRS DES FIDÈLES ENVERS LEURS CURÉS

Le curé est le pasteur de sa paroisse. Il s'applique à connaître ses brebis, mais ses brebis le connaissent-elles ? Profitons de l'occasion que nous offre l'Evangile d'aujourd'hui pour rappeler aux fidèles leurs devoirs envers leurs curés. Trois mots les résument : 1^o *respect*, 2^o *obéissance*, 3^o *reconnaissance*.

I. — Respect

Les fidèles doivent respecter leurs curés, non pas uniquement à cause de leur mérite personnel, mais :

1^o *A cause de leur éminente dignité.* Le prêtre est un autre Christ : ce seul titre le met de beaucoup au-dessus de tous les grands de la terre.

2^o *A cause de la sainteté de leur ministère.* Le prêtre est le dispensateur des mystères de Dieu : les anges eux-mêmes n'ont pas un tel pouvoir.

Assurément les prêtres ne sont pas pour cela sans défauts ; mais leurs défauts ne diminuent ni la dignité de leur caractère, ni la sainteté de leurs fonctions. Malheur à ceux qui dénigrent les prêtres au lieu de les respecter : « *Nolite tangere Christos meos ; et in prophetis meis nolite malignari.* » (Ps. CIV, 15).

II. — Obéissance

Les fidèles doivent obéir à leurs curés en tout ce qui concerne le salut de leur âme. Qu'ils les écoutent donc avec attention.

1^o *Pour connaître leurs devoirs.* L'enseignement du curé n'est autre que celui de N.-S. J.-C. ; voilà pourquoi le divin Maître a dit : « *Qui vos audit, me audit ; et qui vos spernit, me spernit.* » (Luc, X, 16).

2^o *Pour pratiquer leurs devoirs.* L'assentiment de l'esprit ne suffit pas, il faut celui de la volonté. Quoi qu'il vous en coûte, suivez la voix de Dieu, acceptez ses décisions, soumettez-vous à ses ordres. « *Obedite præpositis vestris.* » (Héb., XIII, 17).

III. — Reconnaissance

Les fidèles doivent témoigner de la reconnaissance à leurs curés pour les bienfaits qu'ils en reçoivent. Ils doivent donc :

1^o *Prier pour eux*, non seulement pendant leur vie, mais aussi après leur mort.

2^o *Les aider dans leur ministère* parfois ingrat et difficile.

3^o *Les défendre contre leurs ennemis*, qui sont les ennemis de N.-S. J.-C. et de son Evangile.

4^o *Participer à l'œuvre du Denier du Culte* selon leurs ressources. Si N.-S. récompense celui

qui donne un verre d'eau froide à un pauvre, que ne fera-t-il pas pour celui qui aura secouru ses prêtres ?

Conclusion

Qu'il serait heureux le curé qui pourrait dire en toute vérité comme N.-S. J.-C. : « *Et cognosco meas et cognoscunt me meæ !* » (Jo., x, 14).

3^e Dimanche après Pâques

LES RÉCOMPENSES DU MONDE ET CELLES DE DIEU

Pour les gens du monde, le bonheur est sur la terre ; pour les chrétiens, il est au ciel. Laissons les mondains s'étourdir ici-bas : « encore un peu » et les rôles seront changés. Pour nous en convaincre, il suffit de mettre en parallèle les récompenses du monde et les récompenses de Dieu.

I. — Les récompenses du monde

1^o INCERTAINES. Je vois les hommes s'agiter pour courir après la fortune, la gloire, les honneurs ou les plaisirs. Mais combien arrivent à leur but ? Les anciens avaient raison de comparer le monde à une loterie : tous n'y gagnent pas.

2^o INCOMPLÈTES. « Elles nous occupent et nous amusent un instant, dit S. Bernard, mais elles ne peuvent ni nous suffire, ni nous rassasier. *Occupari, inflari potest, repleti autem, satiari non potest.* » Les rois, les philosophes, les poètes ne parlent pas autrement.

3^o PASSAGÈRES. Les trônes s'écroulent, la gloire s'obscurcit, les plaisirs lassent, la fortune change... Ecoutez la plainte de Salomon qui connut cependant toutes les joies que le monde est capable d'offrir : « *Vidi cuncta quæ fiunt sub sole, et ecce universa vanitas et afflictio spiritus.* » (Eccl. I, 14).

Non, ce n'est pas là ce que nous rêvons dans notre soif de bonheur et d'infini !

II. — Les récompenses de Dieu

« *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cælis.* » (Mt. v, 12). Elles sont en effet :

1^o CERTAINES. Dieu nous les a promises : il tiendra sa parole. Vous tous qui avez souffert pour la justice, vous qui avez sacrifié vos biens pour l'éternité, vous qui avez travaillé pour Dieu, réjouissez-vous ! Le jour vient où votre tristesse se changera en joie. *Tristitia vestra vertetur in gaudium.* (Jo. xvi, 20).

2^o COMPLÈTES. Tous les besoins, tous les désirs, toutes les facultés de l'homme y trouveront satisfaction pleine et entière. *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* (Ps. xvi, 13). S. Paul se déclare impuissant à en donner la description : « *Sicut scriptum est : quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum.* » (I Cor., II, 9).

3^o ÉTERNELLES. Point de limites dans ces joies, point de fatigues, point de dégoûts. C'est le vrai

bonheur rêvé. « *Justi autem in perpetuum vivent et apud Dominum est merces eorum.* » (Sap., v, 16).

Conclusion

Plaignons la folie des mondains qui bornent leur ambition aux choses de la terre. Pour nous, voyons plus haut et plus loin ; et méditons souvent la parole de l'Evangile d'aujourd'hui : « *Iterum autem videbo vos et gaudebit cor vestrum : et gaudium vestrum nemo tollet a vobis.* » (Jo., xvi, 22).

MOIS DE MARIE DES PAROISSES

XV^e Jour

LE « SALVE REGINA »

Mes frères,

Parmi les prières que l'Eglise adresse à la Vierge Marie dans sa liturgie, une des plus touchantes est assurément le *Salve Regina*. Il fut composé, dit-on, par le pape S. Grégoire le Grand, vers la fin du vi^e siècle de l'ère chrétienne. Le *Salve* est principalement une invocation suppliante, qui, du sein de la vallée de larmes où nous passons notre existence d'ici-bas, implore la miséricordieuse assistance de Marie, la conjure d'abaisser ses regards sur nous, et de nous faire jouir, au sortir de notre exil terrestre, de la vue de son Fils Jésus.

Entre les belles paroles de cette prière et les titres qu'elle donne à la Mère de Dieu, il en est un plus propre que tous les autres à exciter en nous une invincible confiance : c'est celui d'« Avocate des chrétiens. » *Eia ergo, Advocata nostra.*

Trois qualités sont nécessaires à l'avocat pour assurer le succès de ses plaidoiries : l'autorité de son mérite, la puissance de son talent, et la bonté de son cœur. — Nous sommes heureux de trouver en Marie, au degré le plus élevé, ces trois qualités, qui font d'elle la parfaite Avocate des chrétiens.

I

Un bon avocat doit être avant tout un homme de mérite et de sincère vertu. Il doit être ce qu'un philosophe de l'antiquité appelait « un homme honnête, » *vir bonus*, bon, juste, d'une conscience droite, qui par cela même qu'il accepte de défendre une cause, apporte déjà une forte présomption de sa légitimité.

Mais qui donc, je vous le demande, mes frères, a jamais été plus parfait en sa vie que Marie ? Qui donc peut tirer de sa vertu une autorité plus grande pour faire triompher son intervention en faveur des âmes ? Elle fut sans tache dans sa naissance, sans fautes dans sa vie, toujours profondément humble, remplissant tous ses devoirs avec une perfection inimitable. Parmi les femmes illustres dont l'Ancien Testament ainsi que le Nouveau font l'éloge, il y en eut dont le mérite fut

supérieur, à tous les autres. Marie les surpassa toutes, par le privilège de sa conception immaculée, puis par la hauteur presque divine où l'éleva sa maternité, d'une part, et aussi par la perfection de sa vie, où elle fut comblée des trésors de la grâce dans sa plénitude.

Il résulte de là, mes frères, que Marie possède auprès des trois personnes divines une autorité d'une puissance irrésistible, quand elle prend la défense des malheureux pécheurs. Elle a toujours plu à Dieu; elle a toujours charmé son cœur et gagné ses faveurs. Il ne voudra donc jamais rien refuser à sa demande; et nous sommes certains que tout ce qu'elle sollicitera pour nous, elle l'obtiendra.

O Marie, notre puissante Avocate, *Advocata nostra*, voyez notre misère. Nos péchés sont nombreux. Nous sommes par nous-mêmes incapables d'apaiser la juste colère de Celui que nous avons tant offensé. Mais comptez les larmes que le repentir nous fait verser; recueillez-les dans vos mains pour les présenter à notre juge. Offertes par vous, il les aura pour agréables, et il nous pardonnera. *Eia ergo, Advocata nostra!*

II

Quand vous aurez à défendre devant la justice humaine une cause d'une gravité exceptionnelle, irez-vous choisir pour la plaider un inconnu, honnête homme sans doute, mais d'un talent médiocre, sans persuasion sur les juges? Non, assurément; mais vous chercherez, bien loin, s'il le faut, et à prix d'or, un de ces orateurs de génie qui par son talent, par le prestige de sa parole et l'influence de son grand caractère, imposera ses convictions et semblera dicter au tribunal une sentence favorable.

Dans ce grave procès où il s'agit d'obtenir du Juge céleste une sentence de pardon, personne ne saura mieux que Marie plaider notre cause avec une puissance irrésistible, et commander la miséricorde. Sans vouloir vous en exposer toutes les raisons, qui sont nombreuses, je vous dirai simplement que c'est parce qu'elle est mère de Jésus-Christ, qui est Dieu comme le Père et le Saint-Esprit, Dieu fait homme pour nous sauver.

Avez-vous jamais approfondi, mes frères, dans la réflexion de votre pensée, quelle incomparable puissance doit posséder Celle à qui Dieu même a dit un jour : « Vous êtes ma Mère, » *Mater mea*, et qui a pu dire à Dieu en toute vérité : « Vous êtes mon Fils, » *Filius meus es tu!* Un fils peut-il rien refuser à sa mère? Or Jésus-Christ n'est-il pas encore au ciel, comme jadis sur la terre, le Fils de Marie? Il conserve donc pour elle les sentiments du plus tendre des fils, et laisse entre ses mains la pleine disposition de ses grâces.

Pour vous, mes frères, ouvrez votre âme aux sentiments d'une entière confiance envers une avocate si puissante sur le cœur de votre juge. Quelque soit le nombre et la gravité de vos fautes, allez remettre votre cause entre ses mains. Expo-

sez-lui vos regrets pour le passé, vos fermes résolutions pour l'avenir, et « cette Mère des miséricordes, » *Mater misericordiæ*, les offrira à Dieu. Elle priera pour vous et avec vous. Vos prières passant par ses lèvres acquerront une telle force que le souverain Juge ne pourra pas y résister, car elles deviendront ainsi toutes-puissantes. *Omnipotentia supplēx.*

III

Cependant, mes frères, si cet avocat dont je vous parle, malgré tous ses mérites, se trouve avoir le cœur dur et refuse de prendre ma défense, je serai perdu. S'il n'a pas la bonté qui s'apitoie sur mon malheur, me faudra-t-il périr?

Oserez-vous supposer, un seul instant, un pareil défaut dans l'âme de la Vierge Marie? Elle veut nous sauver, parce qu'elle nous aime tous, parce qu'elle est notre Mère, comme on vous l'a dit tant de fois. Ah! qui pourra jamais exprimer ce qu'il y a de tendresse et de dévouement dans le cœur d'une mère, de Marie, la meilleure de toutes?

« Elle est, nous enseigne le savant docteur S. Anselme, comme une mère qui a deux fils et sait qu'il existe entre eux une inimitié mortelle. Elle met tout en œuvre pour les réconcilier. Quelque graves que soient les torts de l'un contre l'autre, elle ne se donnera de repos qu'après avoir réussi à ramener entre eux le bon accord et une fraternelle amitié.

« Ainsi Marie est Mère tout à la fois de Jésus-Christ et des hommes. Quand donc elle voit un malheureux devenir, par ses péchés, ennemi du Sauveur, il n'y a rien qu'elle ne fasse pour le ramener à lui. Elle est Mère du juste; mais elle est Mère aussi du coupable, et ne peut pas supporter qu'il y ait désaccord entre eux. »

Ne doutez donc jamais, mes frères, de la bonté de Marie, après de telles paroles. Ce n'est pas d'un étranger, d'un homme inconnu qu'il est question ici; c'est de vous-mêmes, pauvres pécheurs. C'est vous qu'elle aime de ce sublime amour; c'est votre cause qu'elle défend sans cesse auprès de Dieu; c'est vous, et non un autre, qu'elle veut sauver, si vous n'opposez pas à ses efforts une criminelle résistance.

L'histoire ecclésiastique rapporte que la veille de Noël de l'année 1146, S. Bernard, abbé du monastère de Clairvaux, un des plus dévots serviteurs de Marie, arriva, en qualité de légat apostolique, à Spire, ville impériale d'Allemagne. Il fut reçu avec tous les honneurs possibles par une foule immense accourue pour entendre le Saint et voir le Thaumaturge. Sur son passage on chanta avec enthousiasme le *Salve Regina*. Lorsqu'on eut achevé les derniers mots : *Jesum nobis post hoc exilium ostende*, Bernard, transporté d'un élan d'amour pour Marie, s'écria, en faisant trois génuflexions : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria!* Ces paroles qui jusqu'alors n'avaient pas fait partie du *Salve*, y furent ajoutées, et depuis

elles n'ont pas cessé d'implorer la clémence, la tendresse et la douceur de la Vierge Marie.

Comme S. Bernard, mes frères, chantons avec allégresse la clémence de notre puissante Avocate. Vous qui craignez les arrêts de la justice divine, allez à elle. Elle plaidera votre cause et vous obtiendra un heureux acquittement. — Comme Bernard, chantez sa tendresse. Elle vous aime et ne permettra pas qu'il vous arrive malheur. — Comme Bernard, chantez son attrayante douceur, qui gagne les cœurs, les émeut et les rend dignes d'entrer un jour dans la félicité céleste. *O clemens, o pia, o dulcis Advocata nostra, ora pro nobis.* Ainsi soit-il.

XVI^e Jour

LA SALUTATION ANGÉLIQUE

Mes frères,

De toutes les prières que les chrétiens adressent à la Mère de Dieu, la plus belle, la plus populaire, la plus universellement récitée est la Salutation Angélique, ou *Ave Maria*, prière que tout le monde sait, que tout le monde redit sans jamais se lasser ; prière du riche et du pauvre, du savant et de l'ignorant, de l'aveugle et du clairvoyant ; l'*Ave Maria*, prière vraiment céleste, puisque c'est un prince des anges qui l'apporta à la terre quand il vint, de la part de Dieu, saluer l'humble Vierge de Nazareth.

Nous allons donc, mes frères, méditer chacune des paroles de cette merveilleuse salutation. Nous apprendrons par là à la mieux dire que nous ne le faisons habituellement, et nous en retirerons ainsi des grâces plus abondantes et plus précieuses.

L'*Ave Maria* se compose de deux parties bien distinctes : un *éloge* à Marie, puis une *invocation* que nous lui adressons avec toute l'Eglise.

I

Trois auteurs ont concouru à la composition de cette prière, ou plutôt un seul auteur, qui est Dieu, leur en a inspiré les belles paroles.

« Je vous salue, » *Ave*, telle est d'abord la salutation que l'archange Gabriel adressa à Marie, dans sa modeste demeure de Nazareth, quand il vint lui annoncer que Dieu l'avait choisie pour devenir la mère de son Fils. Saluer quelqu'un, c'est s'incliner devant lui, reconnaître sa supériorité en lui donnant une marque de respectueuse déférence. Ici c'est un esprit supérieur des cieux qui salue une simple fille d'Israël. Il la reconnaît par là comme plus élevée que lui, et semble demander la permission de lui remettre le message pour lequel Dieu l'a envoyé.

Nous aussi, mes frères, disons ce mot avec une pieuse confiance, car Marie est notre bonne Mère, mais surtout avec une profonde vénération, car elle est la glorieuse Mère de Dieu, Reine du ciel et de la terre.

Puis Gabriel ajouta : « Vous êtes pleine de grâce, » *gratia plena*. Marie est en effet inondée par la grâce divine ; elle a été comblée par Dieu de plus de vertus et de dons surnaturels qu'aucune autre

créature. Tandis que les anges, tous les justes de l'Ancien et du Nouveau Testament n'ont reçu la grâce que par parties, proportionnée à leurs mérites limités, Marie en a reçu la plénitude ; et cette plénitude de la grâce ici-bas a été pour elle le principe de la plénitude de la gloire au ciel.

« Le Seigneur est avec vous, » *Dominus tecum*, dit encore l'archange. A cause de cette perfection de Marie, le Seigneur vient en elle. Il veut que son Fils soit fait homme, pour sauver les hommes pécheurs. Mais à ce Fils, il faut une mère. Qui choisir ? Une femme illustre selon le monde, riche des biens de la terre ? Non. Dieu choisit Marie, parce qu'elle est humble, parce qu'elle est pure, parce qu'elle est docile ; et il habite en elle, non seulement par le mystère ineffable de l'Incarnation ; mais il y est encore par une bienveillance et une protection particulières, par une affection et une complaisance pleines de tendresse, enfin par une prédilection et un amour incomparables, *Dominus tecum*.

L'envoyé de Dieu complète le bel éloge qu'il fait de Marie en l'élevant au-dessus de toutes les femmes qui ont illustré leur sexe dans l'humanité. Les Livres saints nous ont parlé de femmes distinguées par les gestes éclatants qu'elles ont accomplis : Débora a vaincu les ennemis de son peuple ; Judith a immolé le farouche Holopherne ; Esther a terrassé le cruel Aman. Mais Marie les a toutes surpassées ; elle a brillé de vertus sans pareilles ; elle a écrasé la tête du serpent infernal ; et voilà qu'elle va coopérer à la Rédemption du monde. Ah ! elle est vraiment « la femme bénie entre toutes, » *benedicta tu in mulieribus*.

Gabriel a achevé la louange qu'il présente à Marie, Reine des anges. L'Eglise y ajouta les paroles qu'Elisabeth lui adressa quand elle vint la voir, au jour heureux de la Visitation ; car vraiment, le meilleur moyen de nous concilier les faveurs de Marie, n'est-ce pas de nommer, de glorifier, d'exalter son divin Fils Jésus ? « Et le fruit de vos entrailles est béni. » Il est béni par sa Mère, car il est le principe de toutes ses grandeurs, la source de tous ses privilèges ; il est béni par toutes les générations humaines, car il leur a apporté les grâces indispensables à leur salut, et le gage de leur immortelle félicité. *Benedictus fructus ventris tui, Jesus*.

II

Après ces louanges admirables, commence la seconde partie de la Salutation Angélique, une ardente invocation à Marie.

Au IV^e siècle, un hérétique plein d'orgueil osa enseigner que Marie n'était pas vraiment Mère de Dieu, mais mère seulement de la personne humaine de Jésus-Christ, à laquelle s'était unie la divinité. Ce fut aussitôt, dans l'Eglise, une protestation unanime. Les évêques catholiques s'assemblèrent en concile général à Ephèse, condamnèrent l'hérétique, et proclamèrent que Marie était vraiment Mère de Dieu, parce qu'en Jésus-Christ l'humanité est unie inséparablement à la divinité.

Afin d'établir par un acte solennel leur foi et leur définition, les Pères du concile composèrent la seconde partie de l'*Ave Maria*, qu'ils ajoutèrent aux paroles de l'archange Gabriel et à celles d'Elisabeth. Telle fut la magnifique origine de cette prière dans son entier.

« Sainte Marie, » *Sancta Maria*. O Vierge, sainte dans votre naissance, dans votre vie et dans votre mort, la sainteté parfaite, au-dessus de toute autre ! Pourquoi ? Parce que vous êtes « Mère de Dieu, » *mater Dei*. Un impie a voulu le nier ; mais l'Eglise entière, personnifiée dans ses évêques à Ephèse, a proclamé et nous proclamons avec eux votre maternité divine. « Mère de Dieu, » *mater Dei*, quel titre ! quelle gloire ! Que ne pourra point sur le cœur de Dieu la prière de sa propre mère ?

« Priez donc pour nous, » *ora pro nobis*. Nous le demandons avec une confiance inébranlable, parce qu'elle s'appuie sur les deux prérogatives essentielles de la T. S. Vierge, sur sa dignité de Mère de Jésus-Christ et sur son inlassable bonté.

Mais pourquoi faut-il, mes frères, que Marie prie pour nous ? Parce que, hélas ! nous sommes fils de pécheurs, « pécheurs nous-mêmes, » *pro nobis peccatoribus*. Le péché est notre grande misère. Il empoisonne notre vie, ferme le ciel sur notre tête, ouvre l'enfer sous nos pieds. Ah ! pitié ! ô notre Mère, suppléez à l'impuissance de nos prières !

Priez « maintenant, » *nunc*, dans le temps présent, si chargé de peines et de tourments, assailli de tant de tentations. Notre vie est un champ de bataille, un océan agité par les tempêtes, une triste vallée de larmes.

Mais surtout priez quand viendra « l'heure de notre mort. » C'est le moment décisif de notre destinée, celui où le démon nous attaque avec plus de fureur, l'heure suprême d'où dépend notre éternité, l'heure où nous aurons tant besoin de votre secours, « l'heure dernière de notre mort, » *et in hora mortis nostræ*.

En terminant, mes frères, je ne puis mieux faire que de vous rappeler combien est grande l'efficacité de la Salutation Angélique.

Par elle pieusement récitée, vous obtiendrez tous les bienfaits de Dieu, qui ne refuse rien à Marie. L'*Ave Maria* a triomphé à Lépante, à Vienne, des hordes musulmanes qui menaçaient la chrétienté. L'*Ave Maria* est la ressource précieuse de l'Eglise qui y puise si souvent dans ses nécessités. L'*Ave Maria* est la sauvegarde des sociétés et des individus. L'*Ave Maria* triomphé du démon, dissipe les tentations, convertit les pécheurs et assure la persévérance des justes.

Récitez donc souvent, mes frères, cette prière si belle, si facile ; dites-la toujours avec respect et amour. Vous y trouverez une pieuse satisfaction et un doux plaisir. Vous en recueillerez les grâces indispensables à la paix de votre vie, et une heureuse sécurité à l'heure de votre mort. Ainsi soit-il.

XVII^e Jour

LE « SOUVENEZ-VOUS »

Mes frères,

Souvenez-vous : c'est une parole répétée bien souvent dans les saintes Ecritures. Tantôt c'est Dieu qui l'adresse à l'homme pour le faire souvenir de ses devoirs ou des bienfaits dont il l'a comblé ; tantôt c'est l'homme qui la redit à Dieu pour lui rappeler ses promesses ou implorer ses miséricordes. Aujourd'hui, c'est l'Eglise entière qui la crie vers Marie, pour solliciter sa protection dans les besoins de ses enfants. Le « Souvenez-vous, » c'est la prière appelée justement *miraculeuse*, parce qu'elle a obtenu et obtient encore autant de prodiges que la « Médaille miraculeuse, » dont je vous parlerai prochainement.

Je voudrais, dans cette instruction, interpréter les sentiments qu'exprime cette admirable invocation. Ceux d'entre vous qui l'ignorent trouveront dans mes paroles, je l'espère, un pieux désir de l'apprendre, et aussi de la réciter à leur tour.

I

Le « Souvenez-vous, » d'après la tradition, fut composé au commencement du XII^e siècle par S. Bernard, abbé de Clairvaux, un des plus éloquents et des plus dévots serviteurs de Marie. A ce titre déjà cette prière ne peut manquer d'être très agréable au cœur immaculé de la Reine du ciel. Elle devint bientôt célèbre dans le monde chrétien, et obtint des grâces innombrables. Mais ce fut seulement au XVII^e siècle qu'on l'appela la *prière miraculeuse*, parce qu'alors un saint prêtre, nommé aussi Bernard, opéra une foule de miracles par sa récitation et convertit de nombreux pécheurs en la disant pour eux, parfois même en les forçant à la dire avec lui.

Ce qui explique la puissance de cette prière, ce sont les deux sentiments qu'elle exprime en s'adressant à Marie, sentiments les plus propres à toucher son cœur et à obtenir son aide, je veux dire une grande confiance et une humilité profonde.

La confiance d'abord. — Elle éclate dès le premier mot : « Souvenez-vous. » C'est un cri d'espérance, le cri de l'enfant en danger qui appelle sa mère à son secours. Il est doux à une mère de voir cette confiance de son enfant, qui lui en développe aussitôt le motif.

« O très miséricordieuse Vierge » : voilà ce motif. C'est la bonté, la tendresse maternelle, la clémence inépuisable de Marie. A elles sont dus tous ses bienfaits et les plus éclatants miracles de sa puissance.

Mais de quoi doit-elle se souvenir ? « Qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection ait été abandonné. » Oh ! le beau cri de la plus inébranlable confiance ! Il constate ce qui s'est fait dans le passé, pour assurer sa foi dans le présent et l'avenir. Jamais on n'a vainement sollicité ses suffrages, depuis qu'au pied de la croix elle nous a été donnée pour

mère, jusqu'à l'heure actuelle, où tant de misères sont secourues par son intercession ; jamais, dans aucun lieu, d'un point de la terre jusqu'à l'autre, dans les crépitements des batailles, le soulèvement des tempêtes, dans la profondeur des bois comme dans le recueillement de son sanctuaire. Partout elle répond à la voix qui l'appelle ; personne n'a inutilement imploré son assistance ; un infidèle, un étranger, un pécheur endurci qui l'invoque est certain de se voir exaucé ; et pour lui, grâce à Marie, toujours la miséricorde de Marie l'emporte sur la justice de Dieu.

Voilà pourquoi, mes frères, le fidèle qui exprime si fortement son amour à Marie, peut dire à son tour : « moi aussi, animé d'une pareille confiance, » je sens ma foi se fortifier au récit de vos bontés, et j'accours vous implorer, sûr de ne jamais être repoussé.

Nous lisons, au II^e Livre des Rois (ch. xxi), que les Gabaonites ayant reçu de David sept fils du roi Saül, les attachèrent à des croix sur une montagne et les laissèrent suspendus entre le ciel et la terre, comme témoignage de leur vengeance contre celui qui avait injustement opprimé leur nation. Mais Respha, mère de deux de ces infortunés, prit un cilice et l'étendit sur le rocher, au pied des croix. Et pendant deux mois elle demeura là pour défendre les cadavres contre les oiseaux de proie et les bêtes sauvages, jusqu'à ce que David, touché de tant d'héroïsme, les eût fait déposer dans le sépulcre de leur père.

Ainsi fait Marie. Elle est la protectrice dévouée des hommes contre leurs ennemis d'en haut, Satan avec ses légions infernales, et contre leurs ennemis d'en bas, le monde et les passions mauvaises. Elle ne se lasse pas de ce ministère de salut, et des âmes sans nombre lui sont redevables de leur bonheur. C'est ce que tous les peuples ont proclamé et proclament encore en tous lieux.

Pour moi, dans ce sanctuaire où mes pères ont prié, où je prie après eux, où tous nous avons obtenu de si précieuses faveurs, « j'accours à vous, ô Vierge mère des Vierges, » pour vous invoquer avec une confiance qu'anime encore le souvenir de vos bienfaits passés. « Souvenez-vous ! »

II

Le second sentiment qui rend le « Souvenez-vous » si puissant, c'est, mes frères, l'humilité profonde qu'il exprime. La vraie confiance ne dégénère jamais en présomption. L'humilité qui l'accompagne toujours ramène à la connaissance de notre bassesse et y fait trouver une efficacité nouvelle pour notre prière. Voilà pourquoi, après l'expression de notre foi en l'aide de Marie, nous disons aussitôt : « moi, pauvre pécheur, gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne à vos pieds, » et j'implore mon pardon. Quel humble abaissement dans cette posture ! Qu'il fait bon d'avouer ses fautes, quand on est coupable ! Nous avons offensé Jésus, le fils de Marie ; et toute offense faite au fils blesse sa mère. Il faut donc

avouer humblement cet état de pauvre pécheur, et cet aveu touchera sûrement le cœur de Marie.

Enfin, notre belle prière fait une suprême violence, si je puis parler ainsi, à la pitié de notre avocate. Entendez son cri : « O Mère du Verbe divin, ne méprisez pas mes prières ; mais écoutez-les favorablement, et daignez les exaucer. » En vérité, mes frères, je vous le demande, y a-t-il une mère ici présente qui, entendant cette supplication sortir de la bouche de son fils, tant coupable soit-il, ne se sentirait pas émue jusqu'au fond de ses entrailles et tout aussitôt disposée à pardonner ? Marie est la meilleure des mères ; elle nous aime plus que jamais aucune mère n'aima son enfant. Soyez donc bien assurés qu'une demande faite avec de si humbles sentiments ne saurait jamais manquer d'être bien accueillie par Celle qui vous a enfantés au pied de la croix de Jésus-Christ.

Après ces dernières paroles, il convient, mes frères, d'exposer à la Sainte Vierge la grâce spéciale que vous désirez obtenir en lui adressant le « Souvenez-vous. » Il est impossible que vous ne l'obteniez pas, après l'avoir sollicitée avec des sentiments si propres à émouvoir son cœur maternel.

Il y a quelques années, à Lyon, plusieurs jeunes gens réunis dans une fête mondaine chantaient des morceaux de musique profane. Quand ils eurent épuisé leur répertoire, l'un d'eux commença, comme il l'aurait fait d'une romance légère, le beau cantique qui paraphrase le *Souvenez-vous* : « Souvenez-vous, ô tendre Mère. » Bientôt la douce harmonie, le sentiment si pénétrant des paroles émurent tout le monde. On écoute le chanteur avec une respectueuse attention, quand tout à coup celui-ci se trouble, sa voix s'altère, les larmes jaillissent de ses yeux. Ne pouvant plus continuer, il se lève et sort de cette réunion, tandis que les anges se réjouissent de la conversion de ce pauvre pécheur. Il va se confesser, reçoit le pardon de ses fautes, et augmente ainsi le nombre des prodiges opérés par la prière miraculeuse.

Aimez-la donc bien, mes frères ; faites-la dire autour de vous ; dites-la souvent vous-mêmes, dans quelque état d'âme que vous soyez : dans le péché, pour qu'elle vous en tire ; dans l'innocence, pour qu'elle vous la conserve ; dans vos joies, pour qu'elle les sanctifie ; dans vos peines, pour qu'elle les console. Ne passez pas un jour sans la réciter ; ne vous livrez pas au sommeil sans avoir jeté vers Marie, chaque soir, cet appel filial.

Souvenez-vous toujours de nous, ô Marie ! Nous répéterons ces mots avec confiance et humilité. Nous les redirons tous les jours de notre vie ; et quand la mort viendra en rompre le cours, du haut des cieux, ô notre Mère, penchez-vous sur notre couche funèbre, pour emporter avec vous notre âme dans la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

XVIII^e Jour

LES LITANIES

Mes frères,

Il est une prière, tantôt chantée, tantôt récitée, que les fidèles adressent à Marie pour l'invoquer par les noms les plus propres à toucher son cœur : ce sont les *Litanies*, dites de Lorette, parce que depuis un temps immémorial on les répète chaque jour dans ce glorieux sanctuaire, d'où elles se sont ensuite répandues dans l'Eglise entière.

Elles forment une oraison parfaite, qui proclame tous les titres de Marie à notre piété, chante tous ses mérites et implore son secours dans ce refrain redit par le peuple avec une instance inlassable : « Priez pour nous. *Ora pro nobis.* »

Puissiez-vous aussi, mes frères, apprendre de mes paroles à mieux comprendre ces litanies, et surtout à les dire avec plus de dévotion, de confiance et d'amour ! Vous en retirerez ainsi de plus abondantes bénédictions.

I

Le nom de *Litanies* vient d'un mot grec qui signifie « œuvre de prière parfaite. » Elles remontent aux premiers temps de l'Eglise. On les chantait, ou on les récitait, sous plusieurs formes, soit individuellement, soit en dialogue, par des chœurs qui se répondaient alternativement. La plus célèbre, comme je vous l'ai dit, était celle qui se répétait chaque jour à Lorette, dans la basilique édifiée pour contenir la modeste maison de Nazareth autrefois habitée par la Sainte Famille, puis transportée par les anges en Italie, à la fin du XIII^e siècle. Le pape S. Pie V intercala, parmi les anciennes invocations, le titre nouveau de « Secours des Chrétiens », après la victoire de Lépante, qui sauva la chrétienté menacée par les mahométans. Le Souverain Pontife Grégoire XVI a permis d'ajouter à la fin cette autre invocation : « Reine conçue sans la tache originelle, » qui présageait le décret de Pie IX définissant peu après le dogme de l'Immaculée-Conception. Léon XIII, dans son ardente dévotion à N.-D. du Bon Conseil et au Rosaire, ajouta aux Litanies l'invocation : « Mère du bon conseil, » et les termina par une prière qui devait être la dernière, « Reine du T. S. Rosaire. » Mais le Pape glorieusement régnant Benoît XV, ému par les maux que causait l'épouvantable guerre, conjura Marie d'y mettre fin, en l'invoquant sous le nom de « Reine de la paix, » qu'il mit à la suite des autres titres de ses Litanies. Sa prière fut exaucée, et la Reine du ciel nous fit obtenir enfin la paix dans la victoire. Puisse-t-elle nous être toujours conservée !

II

Plus on lit, plus on médite et répète les Litanies de la T. S. Vierge, et plus on est convaincu de leur excellence.

L'Eglise, qui les a composées, qui en recommande sans cesse la récitation, a voulu, par cette

admirable forme de prière, honorer Marie d'une manière exceptionnelle, supérieure à tout autre hommage, excepté à l'adoration qui ne doit s'adresser qu'à Dieu seul.

Vous voyez en effet, mes frères, en parcourant ces saintes invocations et ces titres glorieux, qu'il n'y a qu'à Marie qu'on peut parler ainsi et attribuer ces qualités incomparables.

Elles sont rangées sous trois grandes divisions, de *Mère*, de *Vierge* et de *Reine*, parmi lesquelles sont intercalés divers titres exprimant ses perfectionnements.

Marie est *Mère*. Mais quelle mère, et mère de quel enfant ! C'est le Christ, le Créateur, le Sauveur. Ces paroles veulent dire Mère d'un Dieu, qui a mis son divin Enfant au monde sans perdre l'honneur de sa virginité ; d'où il résulte qu'elle demeure toujours Mère très pure, Mère sans tache, et aussi Mère aimable, digne d'une éternelle admiration. Jamais mère pareille ne s'est vue au monde qui ait mérité une plus respectueuse vénération.

Marie est *Vierge*. Mais quelle Vierge ! De toutes les filles d'Eve, elle a été la plus fidèle, en même temps qu'elle est armée d'une puissance sans borne, égale seulement à sa clémence, puisqu'elle est la bonté même. Voilà pourquoi cette Vierge doit être honorée et chantée par tous, avec une ferveur inlassable.

Marie est *Reine*. Mais quelle Reine ! Souveraine du ciel, de la terre et de tous leurs habitants : des anges, qui la saluent comme leur auguste maîtresse ; des apôtres, dont elle fut longtemps l'appui et le conseil ; des martyrs, dont aucun n'a souffert autant qu'elle-même a souffert au pied de la croix ; reine des vierges, puisqu'aucune d'elles ne l'égalait en innocence ; reine enfin de tous les saints et de toutes les saintes, qu'elle surpassait en gloire au ciel, comme elle les a surpassés en mérites sur la terre.

Telles sont, mes frères, les trois grandes divisions des Litanies. Au milieu d'elles, l'Eglise a placé plusieurs invocations qui expriment les perfectionnements de Marie et nous rappellent quelle assistance nous pouvons espérer de sa bonté. Ce sont d'abord les images les plus touchantes, les symboles les plus gracieux, propres à charmer notre cœur et à lui inspirer une filiale confiance. Elle l'appelle « Porte du ciel, Etoile du matin, Rose mystique, Tour d'ivoire, Arche d'alliance. » Viennent ensuite ces noms capables d'émouvoir les âmes les plus insensibles : « Salut des infirmes, Refuge des pécheurs, Consolatrice des affligés, Secours des chrétiens. »

Quels noms, mes frères, quels titres, pour louer dignement la créature la plus parfaite qui ait jamais paru au monde, et nous inspirer en elle une entière confiance, appuyée sur sa puissance et sa bonté !

C'est là l'idée principale que l'Eglise se plaît à rappeler sans cesse à notre esprit dans ces Litanies, comme une note dominante qui dans une

mélodie musicale revient après chaque strophe, domine les accords, et fixe l'attention.

III

Pour que vous puissiez retirer de cette prière tous les fruits qu'elle renferme, il faut la réciter avec une grande dévotion et un sentiment de charité réciproque.

La forme même des invocations contenues dans ces Litanies, indique qu'elles sont comme autant d'*oraisons jaculatoires*, manière de prier la plus facile de toutes. Nous appelons ainsi une prière courte, vive et très expressive, un regard vers le ciel, un cri du cœur, un soupir de l'âme ; comme l'indique son nom latin, *jaculum*, c'est un trait lancé vers Dieu, qui revient toujours avec la grâce. Peu de personnes, même des plus chrétiennes, peuvent méditer ; rares sont les fidèles qui ont de l'attrait pour de longues formules d'oraison. Mais presque tous peuvent former, au moins de temps en temps, une pensée pieuse, dire un mot, un appel, un merci à Notre-Seigneur ou à la Très Sainte Vierge.

C'est là précisément le mérite des Litanies et le principe de leur efficacité.

Vous sentirez encore mieux, mes frères, la vertu de cette belle prière, si vous la dites dans la compagnie de quelques personnes, ou en famille dans votre maison, ou à l'église dans une réunion de piété. La disposition des paroles, la répétition du court refrain « priez pour nous, » vous indique qu'elle est faite pour être récitée par deux chœurs, dans une sorte de dialogue mystique, émule des chœurs angéliques qui se répondent au plus haut des cieux. En faisant cela, vous y trouverez une douce jouissance, et votre âme y sentira manifestement l'action de la grâce divine.

Oh ! qu'elles sont belles, ces Litanies récitées en deux parties, surtout récitées en famille ! Parfois c'est un enfant qui en dit les paroles et de sa voix angélique en prononce les touchantes invocations ; parfois c'est la mère qui les récite, les yeux fixés sur l'image de la Vierge, tandis que tous les assistants, père, fils, serviteurs, avec un accent plus fort, mais toujours harmonieux, répètent le refrain : « Priez pour nous. »

En vérité je vous le dis, c'est là une prière céleste, source inépuisable de grâces, de bénédictions et de pardon.

Ce qui frappe le plus, mes frères, dans la récitation des Litanies de la Sainte Vierge, c'est la perpétuelle répétition de cet appel : « Priez pour nous. » *Ora pro nobis.*

Marie ne peut nous donner aucune grâce par elle-même ; car la grâce, c'est Dieu se communiquant à l'âme pour la sauver ; et Dieu seul, autorité suprême, peut disposer de ses dons. Mais Marie le prie, et sa prière toute-puissante, comme on vous l'a dit tant de fois, est toujours exaucée.

Voilà pourquoi l'Eglise lui répète si souvent : « Priez pour nous. » Cette parole, c'est le coup du

marteau d'or qui frappe sans arrêt pour faire pénétrer plus profondément notre appel dans le cœur de Marie ; c'est le cri de l'enfant blessé qui fait accourir sa mère à son secours ; c'est le pleur de l'aveugle égaré qui demande son chemin ; c'est le gémissement prolongé du malade implorant sa guérison.

« Priez pour nous, » c'est tout cela à la fois ; car n'est-il pas vrai que nous sommes tous comme le faible enfant, comme le pitoyable aveugle, comme le malade désolé ?

Priez pour nous, ô Marie, la meilleure des Mères ; priez pour nous, ô Marie, la plus pure des Vierges ; priez pour nous, ô Marie, la plus glorieuse des Reines ! Nous redirons souvent, mes frères, ce cri de notre âme que l'amour redit sans cesse, sans jamais se répéter. O Vierge, ne permettez pas qu'après vous avoir invoquée tant de fois, au cours de notre vie mortelle, nous soyons à jamais séparés de vous ; mais faites, ô Mère, ô Vierge, ô Reine, qu'un jour nous entrions dans votre gloire, pour vous louer, vous chanter et vous aimer éternellement ! Ainsi soit-il.

PATRONAGE DE S. JOSEPH

LE DÉVOUEMENT À L'ÉGLISE

Pourquoi S. Joseph a-t-il été désigné comme patron de l'Eglise universelle ? — Protecteur de Jésus vivant, il reste protecteur de l'œuvre de N.-S. : l'Eglise. Le prier, en cette qualité, de veiller sur l'Eglise et de lui obtenir du ciel des grâces particulières est tout indiqué aujourd'hui. — N'oublions pas que S. Joseph pourrait nous dire : « Et toi, que fais-tu ? »

1. *Le dévouement à l'Eglise est un devoir pour tous les catholiques, de tous les temps et de tous les pays.*

a) L'Eglise est une « société. » Dans une société, tous les sociétaires doivent concourir par les moyens à leur disposition au but commun. Dans une société industrielle p. ex. les membres de la société apportent qui de l'argent, qui la science technique, qui des capacités d'administrateur, qui des connaissances professionnelles. Ils comprennent que leur intérêt commun demande à chacun le maximum d'efforts... et ils le donnent.

Erreur trop commune chez les catholiques : Profiter des efforts des autres sans fournir aucune activité. Attendre du clergé l'effort total. On n'a pas droit aux dividendes si on n'a pas fait d'apport.

b) Le but poursuivi par l'Eglise est le salut des âmes. Nous en avons tous la responsabilité. Non seulement nous devons nous soucier de la nôtre, mais de celles des autres. *Mandavit unicuique de proximo suo.* (Eccli., xvii, 12). On ne se sauve pas tout seul.

On voit des gens qui ont la charité pour les misères corporelles, et il faut les en louer. Mais ils oublient les misères morales. D'autres, soucieux des faiblesses et des défaillances d'âmes, méconnaissent l'importance du milieu dans la moralité humaine et ne font rien pour améliorer l'atmosphère sociale. Le souci des âmes a entraîné l'Eglise à la charité corporelle, à l'action moralisatrice auprès des individus, à un sublime effort de progrès social. Suivons-la sur ce triple terrain. Du moins, ne méconnaissions aucune de ses initiatives.

II. *Le dévouement à l'Eglise est un devoir urgent à notre époque, dans tous les pays et spécialement en France.*

a) Le terrible cataclysme dont nous sortons a eu, dans l'univers, des répercussions incalculables. A côté d'actes de vertus héroïques il a provoqué la recrudescence de passions de tout genre. L'égoïsme, le besoin de jouissance, la jalousie, la paresse ont eu beau jeu. Une « crise » sévit, morale surtout, dans laquelle l'Eglise seule peut jeter la lumière nécessaire et les énergies qui sauvent.

Nous devons prolonger, amplifier son action.

b) A la faveur d'un désarroi mondial à l'origine duquel ils pourraient n'être pas étrangers, les ennemis du catholicisme multiplient leurs tentatives et leurs attaques contre l'Eglise. — Nous avons connu « la rumeur infâme » ; ses fauteurs n'ont pas cessé toute perfidie. — Le Pape a été odieusement calomnié ; il continue d'être l'objet de haines féroces et tenaces. En lui, c'est bien l'Eglise et son action qu'on veut atteindre. Déjoue-t-on autant qu'on le devrait les calculs impies de ses détracteurs ? — Face au renouveau catholique provoqué par le sanglant sacrifice, la F. M. menacée redouble d'activité. Et nous ?

c) Instruite par les événements, ayant vu à l'œuvre les hommes, la masse inquiète, déçue par les promesses de philosophies erronées, attend qu'on lui redise les indéfectibles espoirs du catholicisme, ses puissances de rénovation et de progrès, la force de ses organisations. Elle attend cela de tous les catholiques. Un seul oserait-il se refuser à cette aumône ?

III. *Le dévouement à l'Eglise est un devoir facile et que Dieu récompense toujours, même ici-bas.*

a) Quelle satisfaction l'on trouve à jeter la lumière dans les esprits ! L'union vient de la communauté des pensées, et avec elle la douceur d'une vie cordiale et de relations sympathiques. — On hausse sa vie à travailler pour un idéal comme celui de l'Eglise après s'être fatigué aux labeurs professionnels. — Donner Dieu aux âmes qui le cherchent et soupirent après Lui, quoi de plus facile... si l'on veut bien ne pas exiger tout de suite des résultats palpables, une victoire immédiate ?

b) Elle ne manque cependant jamais de s'affirmer, sinon chez les individus mêmes qu'on a visés, du moins dans l'ensemble que dans la mesure de ses moyens on a amélioré. La vérité est une semence vivace qui ne se dessèche jamais. Tombât-elle sur le chemin, un jour vient où le vent du ciel l'emporte sur une bonne terre où elle produit cent pour un.

c) Dieu, du reste, ne nous demande pas de réussir, mais seulement de travailler. En se dévouant à l'Eglise on se fait du bien à soi-même, on s'améliore — il faut avoir pour donner — et c'est la première récompense, immédiate. Ce que nous donnons aux pauvres c'est à Dieu que nous le donnons et il sait rendre au centuple. *Quicumque potum aque frigidae tantum...*

S. Joseph connaissait-il le mystère d'avenir qui reposait en Jésus ? Il le soupçonna tous les jours un peu plus, dans l'intimité de vie qui s'établit entre lui et son fils adoptif. Et sa protection pour l'enfant devint chaque jour un peu plus dévouée.

C'est dans la connaissance plus parfaite du rôle et des destinées de l'Eglise, dans l'intimité plus étroite avec le Cœur de Jésus ambitieux de régner sur l'univers, que nous apprendrons la portée de nos efforts. Et nous les ferons plus généreux, plus disciplinés, plus surnaturels, à l'imitation de S. Joseph.

des membres de cette société, i. e. sur chacun de nous. En effet, il peut nous aider : sa puissance au ciel déboulant immédiatement de celle de Jésus et de Marie, elle embrasse toutes nos nécessités. Il le veut : sa bonté nous en est garante. Ainsi donc son patronage s'étend à tous nos besoins et nous obtient toutes les grâces nécessaires au salut de notre âme, « sancte vivere, pie emori. » Et parce que le travail est la condition ordinaire, regardons S. Joseph 1^o comme patron du travail chrétien, et 2^o comme patron de la bonne mort.

1. — Patron du travail chrétien

1^o Il travaillait de ses mains : l'Evangile nous dit que Jésus passait pour le fils d'un charpentier (Mt. xiii, 55). — Rien d'étonnant. Le travail est naturel à l'homme : *Homo nascitur ad laborem, et avis ad volatum* (Job, v, 7). Et d'autre part le travail est un des meilleurs moyens de salut, parce que par le travail a) on accomplit la volonté de Dieu, qui a fait du travail pénible une conséquence et un châtiment du péché ; b) on est utile à son prochain, tandis que le paresseux n'est qu'un parasite, indigne de manger (II Thess., iii, 10) ; c) on fuit l'oisiveté, mère de tous les vices (qui sortent d'elle comme les vers d'une viande gâtée).

2^o Il travaillait avec Jésus. — Nous aussi, si nous avons une intention surnaturelle. Deux choses très simples sont requises pour donner à notre travail une valeur infinie : a) la grâce, car l'homme en état de péché mortel est incapable de mériter pour le ciel ; b) l'offrande du travail à Dieu (faite par exemple à la prière du matin), en acceptation de sa volonté par rapport à nos devoirs d'état, et en expiation pour nos péchés.

3^o Et dans son travail comme en tout, il était juste (Mt. i, 19). — a) Juste envers Dieu : il ne lui volait pas les jours consacrés à son service, mais sanctifiait le sabbat et les fêtes juives (preuve : les longs voyages à Jérusalem rapportés en S. Luc, i, 41). b) Juste envers ses clients, donnant du travail « consciencieux. » — Et nous ?

II. — Patron de la bonne mort

S. Alphonse de Liguori donne trois raisons pour lesquelles le peuple chrétien s'est plu à invoquer S. Joseph comme l'avocat des mourants :

1^o Jésus l'aime non pas seulement d'amitié comme les autres saints, mais d'amour filial. Son intercession est ainsi plus efficace que celle des autres saints.

2^o Ayant sauvé l'Enfant-Dieu des embûches d'Hérode, il en a reçu le privilège d'une puissance spéciale contre les démons qui nous assaillent à notre dernière heure.

3^o Il mourut assisté par Jésus et Marie ; il obtint de même à ses fidèles serviteurs une mort sainte et douce dans le baiser du Seigneur.

A une pécheresse qui attribuait sa conversion à l'intercession de S. Joseph et qui atteignit un très haut degré de perfection, N.-S. adressa ces paroles : « Je veux que tu saches tout le plaisir que me cause ta dévotion envers mon père nourricier ; je veux aussi que chaque jour tu lui rendes quelque tribut d'amour et de louange, car ceci m'est particulièrement agréable. » (Ste Marg. de Cortone, *Acta Sanctorum*, t. iii Febr., p. 352, n. 244).

II

LE PATRON DU TRAVAIL ET DE LA BONNE MORT

Salus nostra in manu tua est...
(Gen., XLVII, 25).

Le patronage de S. Joseph ne s'étend pas seulement sur toute l'Eglise en tant que société, mais sur chacun

IMPRIMATUR

Lingonis, die 31 martii 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 15 avril 1920

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Premières Communions solennelles. — *Pour la rénovation des Vœux du baptême* : Des fruits, 145. — *Pour la consécration à la Sainte Vierge*, 149. — *Allocution aux parents*, 151.

Plans de sermons pour les dimanches. — 4^e *Dimanche après Pâques* : Nos devoirs envers l'Esprit-Saint, 153.

Mois de Marie des paroisses. — 19^e *Jour* : L'Angelus, 153. — 20^e *Jour* : Le chapelet, 155. — 21^e *Jour* : Le scapulaire, 156. — 22^e *Jour* : La Médaille miraculeuse, 158. — 23^e *Jour* : Marie à la Salette, 159.

Avis paroissiaux. — Les processions des Rogations, 160.

PREMIÈRES COMMUNIONS SOLENNELLES

Pour la Rénovation des Vœux du Baptême

DES FRUITS !

In omni opere bono fructificantes.

Fructifiez en tout bien.

(Col., 1, 10).

M. f., il ne suffit pas de porter des fleurs, il faut donner des fruits. Il ne servirait de rien au chrétien, qui brigue la récompense éternelle, d'avoir eu l'esprit rempli des meilleures intentions du monde, le cœur animé des sentiments les plus purs, s'il se présentait au tribunal de Dieu les mains vides, sans les œuvres de la foi, sans les œuvres de l'amour. Ces fleurs, que nous avons là sous les yeux, et dont nous avons décrit ce matin les sublimes origines, doivent se convertir en fruits les plus riches et les plus savoureux.

En sera-t-il ainsi ? Nul de nous ne pourrait le dire encore. Car cela dépend, en dernier ressort, d'une volonté indépendante de la nôtre. Nous avons vu la puissance de l'amour d'une mère pour garder à Dieu son enfant. Mais, quand la mère n'est plus là ou que sa foi s'est éteinte, n'est-ce pas à l'enfant devenu grand à orienter sa vie, à décider de son avenir ?

Eh bien ! dans quelle voie les heureux enfants d'aujourd'hui vont-ils s'avancer ? Où iront-ils ? A qui se donneront-ils ? Quels seront leurs parfums, leurs richesses, leurs mérites devant Dieu dans dix ou vingt ans, ou dans cinquante ans, quand ils seront engagés à fond dans le tourbillon humain, ou qu'ils seront parvenus à la décrépitude de l'âge ?

Les voici au plus beau jour de leur printemps. Ces fleurs permettent au divin Maître du jardin les plus larges espoirs. Mais c'est à l'automne seulement que la plante donne ses fruits. Entre le printemps et l'automne il y a l'été, qui commencera pour eux dès demain, et constituera la trame de leur vie, longue ou courte selon que Dieu voudra. Il faut que cette trame soit bonne, pour que l'au-

tomne réalise les promesses du printemps. C'est pourquoi S. Paul leur recommande la pratique de tout bien : *In omni opere bono fructificantes.*

Je voudrais, ce soir, me faire l'écho de cette voix si sage, et développer la pensée apostolique qui serait comme la pierre fondamentale de la persévérance de ces chers enfants. Fructifier en tout bien, c'est écarter de soi les obstacles qui s'opposent à la maturité, c'est rechercher les éléments qui la favorisent, c'est assurer une bonne récolte. Quels sont donc les obstacles à la maturité, les causes de la maturité, les fruits d'une bonne récolte ? Recherchons-les ensemble avec l'assistance du Saint-Esprit. *Veni, Sancte Spiritus.*

I. — Les obstacles à la maturité

M. f., les obstacles à la maturité sont principalement le souffle desséchant de l'erreur et le ver rongeur des passions coupables, c'est-à-dire ce qui s'attaque à notre foi et à notre vertu.

1. L'erreur s'infiltré dans tous les temps, et nulle génération ne saurait passer ici-bas sans que le mensonge ne fasse dans ses rangs des ravages plus ou moins graves. A ce point de vue, nous venons de traverser depuis 1900 des années néfastes. Celles qui vont suivre apparaissent moins tristes et des voix diverses nous présagent des jours meilleurs. « Périodiquement, au cours de l'histoire, écrit un penseur chrétien, la lumière catholique paraît s'éteindre, puis se rallumer : et c'est un flux de ténèbres qui bientôt recule devant un reflux de lumière, à quoi succède un flux de ténèbres nouvelles que repousse un reflux de nouvelle lumière... Aujourd'hui point une autre aurore éblouissante plus que toutes jusqu'à nous¹. »

Après cette voix sortie de chez nous, écoutez cette autre qui lui fait écho, bien qu'elle nous arrive d'un milieu politique fort étranger à nos croyances : « Il y a des périodes littéraires au cours desquelles le vent souffle contre l'Eglise... Mais il y a d'autres périodes où le vent souffle pour l'Eglise, et il semble que nous soyons tout près d'une de celles-là². »

Voilà, m. f., d'heureux présages. Recueillons-les avec joie. Mais ne nous endormons pas pour cela et n'en continuons pas moins de veiller sur notre foi pour la préserver du souffle de l'erreur. Si celle-ci est moins puissante de nos jours, elle n'en est pas moins aussi dangereuse qu'autrefois. Et si elle ne nous vient pas en face, de crainte d'être battue, elle sait prendre les chemins détournés, revêtir des formes nouvelles.

Il y a, en particulier, une vague qui s'enveloppe des sueurs si respectables de la classe ouvrière, mais qui au fond est une vague d'impiété. Les plus mauvais livres, ce ne sont pas les livres pornographiques qui dégoûtent le lecteur, ce sont les livres qui *détraquent*. La même remarque est à faire au sujet des doctrines. Les plus pernicieuses ne sont pas celles qui nient franchement la vérité,

¹ Charles Morice, *Le Retour*, cité par *Ami* 1913, p. 702.

² Marcel Sembat, cité par *Ami* 1913, p. 702.

« mais celles qui servent l'erreur sous couleur de vérité, qui présentent le mal comme un bien.

M. f., méfions-nous des faux prophètes qui viennent à nous sous des peaux de brebis, mais qui au fond sont des loups ravissants. C'est à leurs fruits que nous les reconnaitrons. (Matt., vii, 15). Ils nous promettent le bonheur terrestre. Mais ne voyez-vous pas qu'avec tous les moyens humains ils sont impuissants à nous donner ce bonheur ? Et, en attendant, ils font de nous des révoltés, des mécontents, nous ôtent tout esprit de modération et de sagesse, toute base de paix intérieure. Ils nous ravissent donc notre repos, comme le financier avait ravi le sien au savetier de la fable. « Rendez-moi mon sommeil et reprenez vos cent écus. » Rendez-moi ma foi et mes immortelles espérances et reprenez vos théories de mensonge et de haine.

Telle est la réponse que vous devrez faire, bien chers enfants, aux meneurs sournois qui essaieront dès demain de vous circonvenir et de vous enrôler sous leur bannière. Prenez-y garde : si vous les suiviez, vous n'auriez bientôt plus de religion, et vous seriez « comme un chêne dont les feuilles tombent et comme un jardin sans eau. *Velut quercus defluentibus foliis, et velut hortus absque aqua.* » (Is., i, 30).

2. M. f., celui qui perd la foi perd aussitôt la pudeur. Car, au dire de S. Augustin, la foi est l'œil du cœur, et comment garder une citadelle quand elle n'a plus pour la protéger le factionnaire qui veille, qui interroge l'horizon et dénonce l'ennemi ? Les *passions coupables* n'attendent que ce départ de la foi pour envahir le cœur et s'y installer en maîtresses.

Si ce départ de la foi n'était qu'une éclipse, et non pas un naufrage, le malheur serait réparable. Car la foi ramènerait vite avec elle le remords, précurseur du relèvement. Tomber sur le chemin de la vie, perdre un instant la tête, manquer de vigilance et de générosité, c'est une faute assurément. Mais la plus triste de toutes, c'est se complaire dans cet état, c'est le vouloir, c'est le choisir, c'est en faire désormais sa vie. Or, pour en arriver là, ne faut-il pas en vérité avoir perdu la foi et s'être enveloppé d'un brouillard si épais de ténèbres qu'il étouffe à jamais le cri de la conscience ?

Mais le naufrage de la foi ne précède pas toujours le naufrage du cœur. Dans la plupart des cas c'est le contraire qui se produit. Le ver rongeur des passions coupables a mordu la racine de la plante, et un lent travail de destruction a tari dans sa tige la sève de la vie chrétienne. Voilà l'origine des apostasies, des révoltes, des défections sur le terrain religieux. Alors le cœur fait mal à la tête. On nie Dieu parce qu'on voudrait échapper à sa justice et éviter son châtement. On rejette sa doctrine parce qu'on a répudié sa morale dans la conduite pratique de la vie. Les ténèbres de l'esprit viennent après les faiblesses du cœur. « Ces ténèbres ne sont donc point le fait de l'infirmité

de l'entendement : elles résultent d'un acte de la volonté qui s'obstine et qui se complaint à s'aveugler¹. » *Noluit intelligere ut bene ageret.* (Ps. xxxv, 4).

Sur ce point, les confessions publiques des pécheurs revenus au sein de l'Eglise, après de longues années d'absence, s'accordent avec l'expérience des conducteurs d'âmes. « L'orgueil, le délire des sens, a avoué Louis Veillot, le bestial attachement qui nous assujettit aux joies de la matière : voilà ce qui lutte en se cachant sous le manteau de la raison². » — « Les jeunes gens, remarque un auteur catholique, perdent au moins autant la foi pour des raisons d'ordre pratique que pour des motifs intellectuels. Souvent, quand la déroute théorique commence, c'est que la défaite pratique est achevée. Nous sommes ainsi faits : nos certitudes et nos doutes nous viennent le plus souvent par un autre chemin que celui de la raison. Et le mot de Pascal reste vrai : « Vous me dites : Si j'avais la foi, je quitterais bientôt mes passions. — Et moi je vous dis : Quittez vos passions et vous aurez bientôt la foi... Pratiquez et vous croirez³. »

II. — Les causes de la maturité

Quitter ses passions, pratiquer la religion, garder la lumière de la foi, l'épanouissement de l'amour, et puis changer ces fleurs de la vie surnaturelle des âmes en autant de fruits méritoires de la vie éternelle, c'est notre programme à exécuter ici-bas. Programme difficile. Qui le remplira ? Quelles seront les causes de la maturité ? Ce sera Dieu avec nous, et nous avec le secours de Dieu.

1. Le premier agent de la maturité, c'est la grâce de Dieu. « Sans moi vous ne pouvez rien, a dit Jésus. *Sine me nihil potestis facere.* » (Jo., xv, 5). « Je suis la vigne, vous êtes les rameaux. Comme un rameau ne peut produire de fruits s'il est détaché du cep, ainsi vous ne produirez rien si vous ne restez pas en moi. » Il s'agit ici, bien entendu, des œuvres surnaturelles, c'est-à-dire non pas des œuvres apparemment bonnes, revêtues d'un manteau d'hypocrisie qui trompe les hommes, mais des œuvres foncièrement bonnes, parce que vraies, sincères, pures et vivifiées par l'amour, des œuvres qui ont fait les saints et dont les saints connaissaient la céleste origine, la grâce de Dieu. L'ange du Carmel disait en effet : « Thérèse sans Dieu, ce n'est rien ; Thérèse avec Dieu, c'est tout. »

M. f., mettons-nous en garde contre une folle présomption qui nous porterait à croire que nous pouvons garder notre vertu, notre honneur, en nous passant de Dieu. Le monde qui ne juge que par l'extérieur nous délivrerait peut-être un certificat de bonnes vie et mœurs, mais l'œil de Dieu qui sonde les reins et les cœurs (Ps., vii, 10), mais la voix de notre conscience seraient les témoins accusateurs de nos secrètes hontes et de nos lâchetés. Donc pas de présomption.

¹ Henri Lasserre.

² Rome et Lorette, p. 85.

³ Ponsard.

2. Mais recours à Dieu par la prière. « Quelquefois, quand on est presque encore enfant, écrivait le jeune Henri Perreyve, il semble tout simple d'être un héros ou un martyr. Mais à mesure que l'on avance dans la vie, on comprend le prix d'un simple acte de vertu : Dieu seul peut nous donner la force de l'accomplir. Par nous-mêmes, nous sommes lâches, faibles... Il faut supplier le Seigneur de tremper nos cœurs sept fois dans son sang pour leur communiquer un peu de cette énergie surnaturelle qui ne connaît pas d'obstacles. »

Dieu ne refuse jamais son secours à celui qui l'implore avec une telle conscience de son indigence et de sa faiblesse humaine. *Superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* (Prov., III, 34). Voici des témoignages d'hommes éminents par leur dignité, influents sur les événements de leur époque, qui ont su cependant incliner leurs honneurs et leurs talents devant Dieu, confesser leur dépendance vis-à-vis de lui, et qui ont reçu la récompense de leurs humbles prières dans l'appui céleste qu'ils sollicitaient avec confiance. « Je sais, Seigneur, disait à Dieu Donoso Cortès, que vous ne m'abandonnerez pas à moi-même, parce que, par moi-même, je ne puis rien, sinon vous oublier et me perdre. Je sais qu'en me tendant la main qui me sauvera, vous me la tendrez si douce, si caressante, qu'elle m'aura sauvé avant que j'en aie senti l'atteinte... Je sais que vous êtes comme la mère, et moi comme le petit enfant que sa mère excite à marcher. Elle lui en donne le désir, lui en fournit les moyens, puis, par un tendre baiser, elle le récompense d'avoir suivi son inspiration et accepté sa main. »

Oui, m. f., Dieu est une mère pour quiconque se comporte avec lui avec la simplicité de l'enfant. Alors, notre passé, loin de détourner de nous les faveurs du ciel, nous vaut un surcroît de miséricorde. « Parfois, gémissait Veillot¹, cette poudre où je suis retenu, cette boue où mes pieds se plongent, ces mauvais sentiments qui me poussent et m'emportent, tout cela m'épouvante, et j'ai peur de vous voir repousser avec dédain le faible hommage que je vous rends. Mais vous êtes bon, je me rassure : vous prenez ce qui s'élève. Et le son qui monte vers vous, et l'encens que je vous offre, et le peu de parfums qui s'épanchent de mon âme, c'est l'indigente rançon du captif à l'insuffisance de laquelle votre grande miséricorde saura bien suppléer. »

M. f., vous reconnaissez à ces témoignages l'efficacité de la prière. Servons-nous donc de ce moyen pour faire descendre en nous la grâce de Dieu et produire avec elle les fruits du salut. Tous, nous devons prier, et l'on peut prier partout. Donoso Cortès l'a fait parmi les soucis du gouvernement de l'Etat ; Veillot l'a fait dans la vie fiévreuse de la rédaction d'un grand quotidien. Il faut à tout chrétien la prière. « C'est une erreur et même une

hérésie, enseigne S. François de Sales, de vouloir la bannir de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du ménage des gens mariés. »

3. Ai-je besoin d'ajouter, m. f., qu'il nous faut après cela la coopération à la grâce, après la prière l'action ? C'est nous qui, avec le secours de Dieu, devons mettre la dernière main à l'œuvre de notre salut. Mais alors, que la chose est facile ! Puisque nous demeurons en Jésus par la prière et qu'il demeure en nous par sa grâce (Jo., xv, 4), nous pouvons dire avec S. Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. *Omnia possum in eo qui me confortat* » (Phil., iv, 13) ; ou avec Eugénie de Guérin : « Avec son aide, on tient enfin le géant sous ses genoux¹. » La grâce de Dieu est notre lumière, notre force, notre chaleur ; elle ranime notre courage, soutient notre persévérance et nous arrivons ainsi à la pleine maturité.

III. — Les fruits d'une bonne récolte

Louis Veillot connut un jour les douleurs de l'exil. Avant de quitter la terre de France, il écrivait cette pensée sublime : « Il y a bien des choses lugubres sous les quatre lettres de ce petit mot : *Exil* ; mais que de belles choses aussi sous ces six lettres : *Devoir* ! » Quelles sont les belles choses renfermées sous les six lettres du mot : *Devoir*, voilà ce qu'il nous reste à considérer. M'appuyant encore une fois sur la parole du Christ et sur le témoignage des hommes fidèles au devoir chrétien, je trouve que celui-ci nous apporte la paix, la joie, le bonheur.

1. « La paix n'est pas la joie ; bien moins encore est-elle la félicité. Mais si quelque chose pourtant précède la félicité parmi nous, si ce bien souverain a, comme les temples, un portique, une ombre mystérieuse qui lui sert de garde et de précurseur, ah ! la paix sans doute sera cette ombre, ce portique, ce quelque chose d'inexprimable et de sacré qui n'est pas encore le Dieu ni son sanctuaire, mais qui en donne à l'âme le religieux pressentiment. » (P. Lacordaire).

La paix ! La vraie paix, la paix intérieure, la paix avec soi-même, les méchants ne la connaissent pas : *Non est pax impiis* (Is., XLVIII, 22) ; mais les justes en savourent le doux fruit dès cette terre : *Justitia et pax osculatæ sunt.* (Ps. LXXXIV, 14). C'est certain puisqu'ils vivent dans le Christ et que le Christ vit en eux. Or le Christ est la paix : *Et erit iste pax*, prophétise Michée (v, 5), le Prince de la paix, *Princeps pacis*, renchérit Isaïe (ix, 6). Le Christ n'a-t-il pas dit à ses apôtres : « Que la paix soit avec vous ! (Luc, XXIV, 36). Je vous donne ma paix ! » (Jo., XIV, 27). La première fois qu'il les envoya prêcher l'Evangile, ne leur a-t-il pas recommandé d'aborder chaque demeure par un souhait de paix : *In quamcumque domum intraveritis, primum dicite : Pax huic domui !* (Luc, x, 5). Les anges du ciel n'avaient-ils pas chanté déjà sur

¹ Rome et Lorette, p. 158.

¹ Citée par de Colleville, dans *Eugénie de Guérin intime*, p. 39.

le berceau du Sauveur du monde : « Paix aux hommes de bonne volonté ! » pour nous enseigner qu'un des plus beaux fruits de notre Rédemption serait la paix ? Aux hommes de bonne volonté, aux hommes de devoir Dieu accorde donc déjà cette ombre, ce portique du bonheur, ce quelque chose d'inexprimable et de sacré dont a parlé le Père Lacordaire.

2. La paix n'est pas la joie, mais la joie l'accompagne. Le bon chrétien gardant en son esprit le flambeau de la foi, marchant à la lumière, possédant la vérité, goûte déjà ce *gaudium de veritate* après lequel ont tant soupiré les sages du paganisme et les philosophes des temps modernes. Une autre source de joie pour le bon chrétien, c'est le témoignage de sa conscience qui l'approuve et lui dit : C'est bien ! *Gloria nostra est testimonium conscientiae nostrae*. (II Cor., I, 12).

Le bon chrétien possède cette joie même au sein de l'épreuve, sous les coups de la douleur. Et sous ce rapport la vie des méchants et des justes offre un contraste saisissant. Les méchants nous apparaissent couronnés de roses, au milieu des rires et des cris bruyants de leurs fêtes. Mais s'il nous était donné de les considérer chez eux, dans cette solitude qui leur pèse et qu'ils fuient, nous aurions un tout autre spectacle ; nous verrions des visages fatigués, des fronts rembrunis, des regards inquiets, une lassitude et un dégoût de soi-même si pénibles que nous les prendrions en pitié. Pauvres mondains, vous menez grand bruit dans vos fêtes, mais c'est pour vous étourdir, pour échapper à la tristesse qui remplit vos cœurs, dès que cessent ces joies factices. *Cessavit gaudium tympanorum*. (Is., xxiv, 8). *Novissima autem illius amara quasi absinthium*. (Prov., v, 4).

Le chrétien fidèle ne connaît pas cette amertume. Sa vie est pourtant fréquemment traversée. Il semble que Dieu ait réservé pour lui la pauvreté, les deuils, les tribulations, les croix. Et c'est une pierre d'achoppement pour beaucoup de voir la condition inégale des bons et des méchants en cette vie. Tandis que ceux-ci rient, les autres pleurent. *Flebitis, mundus autem gaudebit*. (Jo., xvi, 20). Mais, parmi leurs larmes, les chrétiens sont inondés d'une joie intérieure inconnue aux gens du monde. Apparemment tout est contre eux, et les esprits superficiels s'en vont disant : « A quoi leur sert la religion ? Voyez donc comme ils souffrent ! » Etourdis, ne vous arrêtez pas à la surface, voyez au fond, interrogez leur cœur et il vous répondra par un cri de joie : « *Surabundo gaudio in omni tribulatione nostra*. » (II Cor., vii, 4).¹ Les premiers disciples du Christ, malgré la pauvreté, les humiliations, les persécutions, étaient remplis de joie : *Discipuli replebantur gaudio et Spiritu Sancto*. (Act., xiii, 52). Ah ! c'est que le Christ avait tenu sa promesse : *Tristitia vestra vertetur in gaudium*. (Jo., xvi, 20). M. f., nous sommes les héritiers des mêmes promesses, et pour tout homme religieux subsiste une joie profonde même au sein de l'épreuve, sous les coups de la douleur :

Religiositas jucunditatem atque gaudium dabit. (Eccli., i, 18).

3. Etant dans la paix, vivant dans la joie, le bon chrétien possède enfin la suprême récompense du devoir accompli : le bonheur. Jésus a dit : « Bienheureux les pauvres ! Bienheureux les doux ! Bienheureux ceux qui pleurent ! Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice ! Bienheureux les miséricordieux ! Bienheureux les cœurs purs ! Bienheureux les persécutés ! » (Matt., v). Comment ! Est-ce possible ? Est-il possible que le chrétien soit heureux dans la pauvreté, dans l'humiliation et dans la souffrance ? Oui, c'est possible, et cela doit être, puisque Jésus l'a dit.

Le bonheur ! Mais peut-il exister sur la terre ? Car entendons-nous bien sur le sens de ce mot : bonheur. Il exprime un état, une manière d'être, une félicité sans mélange et sans fin. Or rencontre-t-on pareille félicité sur la terre ? « La fleur et l'épine sont sur la même branche, remarquait Louis Veuillot¹ ; il n'est point de chemin aisé où l'on ne rencontre enfin la fatigue, de miel qui n'ait son dégoût, de beauté qui n'ait son imperfection, de paix humaine et de contentement terrestre où ne séjournent l'inquiétude et le désir... » Non, non, le bonheur n'est pas de la terre. Mais le bonheur vient du ciel et Jésus sait l'en faire descendre pour le mettre au cœur du chrétien.

Ce bonheur n'est donc autre chose qu'un avant-goût du paradis, qu'un état dont l'éternité sera le prolongement et le glorieux épanouissement. D'où l'on peut dire que les justes, dès ici-bas, savourent les délices du ciel et ressemblent aux élus de Dieu. Aussi écoutez, m. f., comment un pieux Evêque en a parlé et a dépeint leur bonheur terrestre : « Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage : mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent ; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte ; ils sont sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort ; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes². » Telle est, m. f., la suprême récompense que Dieu décerne à quiconque porte des fruits pour la vie éternelle.

* * *

Et maintenant je me tourne vers vous, bien chers enfants. Et je vous dis au nom de Dieu qui vous a créés pour ce bonheur, au nom de Jésus qui vous a plantés et cultivés pour cette fin dans le parterre de son Eglise : « Petites fleurs si belles, si embaumées aujourd'hui, gardez votre fraîcheur et vos parfums. Ne vous flétrissez pas au souffle empoisonné de l'erreur et du vice. Lutte contre toute sécheresse et toute mort. Pour cela, laissez le divin Jardinier vous appliquer les soins appropriés pour

¹ Rome et Lorette, p. 71.

² Fénelon cité par Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, liv. II, ch. vii.

favoriser la maturité. Aidez-le, aidez-vous à porter des fruits, fruits de sainteté et de vie, afin qu'au sortir de ce monde vous soyez reçus dans les greniers éternels, et qu'ayant mûri ici-bas dans la paix, la joie et le bonheur, vous trouviez là-haut ces mêmes biens, mais infinis et inaliénables. » Ainsi soit-il.

Pour la Consécration à la Sainte Vierge

Sicut lilium inter spinas.
Comme un lis parmi les
épines. (Cant., II, 2).

Bien chers enfants,

Vous venez de renouveler les serments de votre baptême. Petites fleurs tendrement aimées et cultivées par Jésus, vous venez de promettre à ce bon Maître de lui conserver la fraîcheur de votre innocence, le parfum de vos vertus et de porter dans vos âmes des fruits de vie éternelle. Voilà des engagements sérieux et difficiles à tenir. Conserver son innocence, rester sage et vertueux, porter dans son âme des fruits de sainteté et de salut, quelle œuvre surhumaine, ô mon Dieu, et comment des êtres aussi fragiles, aussi inexpérimentés, pourront-ils la réaliser ?

Car, mes enfants, vous êtes en ce moment de beaux lis d'innocence, mais des lis qui se faneront au souffle empoisonné de l'erreur, au souffle corrompteur des passions coupables. Je vous ai signalé ces obstacles à la maturité. Et dès demain, dès ce soir peut-être, — le démon et le monde n'attendent pas, — le mensonge va assaillir votre esprit, le mal va séduire votre cœur. Le mensonge et l'iniquité sont partout, et vous ne pouvez faire un pas dans la vie sans les rencontrer. Vous êtes de beaux lis d'innocence, mais des lis destinés à s'épanouir et à porter des fruits parmi les épines. *Sicut lilium inter spinas.*

Cependant, ne craignez rien. Car Jésus a pourvu à tous vos besoins. Vous ne serez pas seuls à lutter contre les vents contraires : car Jésus vous promet le soutien de sa grâce. Il fait plus : ce soir, il vous donne à Marie, et Marie vous prend sous sa garde maternelle. Pour vous, ce soir, la scène émouvante du Calvaire se reproduit. Jésus allait mourir. Tout à coup il aperçut au pied de sa croix sa sainte Mère et son disciple fidèle. Alors il dit à sa Mère : « Femme, voilà votre fils. » Puis il dit au disciple : « Voilà votre mère. » (Jo., XIX, 26-27). Regardons ensemble le cœur de Marie et le cœur de Jean, modèles des vôtres ; puis nous constaterons l'union de ces deux cœurs au pied de la Croix, modèle de votre consécration à la Mère du ciel et gage de votre persévérance finale.

I. — Le cœur de Marie

1. Le cœur de Marie est le lis le plus pur que la terre ait jamais porté. Conçu sans péché, il n'a pas connu les funestes conséquences de la faute originelle, ce ferment des vices que tout homme porte, en naissant, dans les plus secrets replis de sa

nature. Le cœur de Marie a été miraculeusement préservé de la corruption universelle. La Sainte Vierge a-t-elle connu ce glorieux privilège de son Immaculée Conception ? Nous n'en savons rien.

Quoi qu'il en soit, elle s'est appliquée, dès sa plus tendre enfance, à conserver jalousement la pureté de son cœur. Elle l'a conservée par sa vigilance, par sa piété, par son renoncement volontaire aux joies du monde. Dès l'âge de raison, elle fixe son choix, éclaire sa route et marche résolument dans la voie de la sainteté. Elle s'instruit de la religion, elle fréquente le temple, elle réfléchit, elle prie, elle contracte par des actes répétés des habitudes saintes qui la détachent de plus en plus des créatures et fortifient de plus en plus dans son cœur l'amour de Dieu, source de toute pureté, de toute générosité, de tout progrès spirituel.

Le lis virginal de Marie, cultivé dans les saints parvis du temple de Jérusalem, s'épanouit un jour d'une façon merveilleuse et il porte un Fruit de vie, Jésus, le Fils de Dieu fait Homme, le Rédempteur du monde. Aussitôt le monde accourt et s'agenouille devant le divin Enfant sorti de la tige de Jessé. Ce sont d'abord les humbles, les bergers ; puis viennent les grands, les Mages ; puis la rumeur se répand, la voix des hommes retentit après celle des anges : « Un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple. » (Luc, VII, 16). Puis l'éclat des miracles du Sauveur confirme de plus en plus la sagesse de ses paroles et la divinité de sa mission. Pendant ce temps-là où est Marie ? que fait Marie ? Elle se dérobe à la gloire qui rejait sur elle, elle confine ses pensées et ses désirs dans la piété et dans l'amour de son obscurité, protégeant ainsi contre le souffle de l'orgueil et des fausses joies de la terre la beauté et la pureté de son lis virginal. *Sicut lilium.*

Quel exemple pour vous, mes chers enfants ! Apprenez de Marie à garder votre innocence par la piété, par la fuite des louanges et de la vaine gloire. Pour rester purs, soyez des humbles, et des pieux.

2. Mais le cœur de Marie n'est pas seulement pour vous un exemple de pureté, il est encore un modèle de sacrifice. C'est un lis immaculé, mais aussi couronné d'épines. *Sicut lilium inter spinas.* Regardez au Calvaire :

*Stabat Mater dolorosa,
Juxta crucem lacrymosa,
Dum pendebat Filius.*

La Mère est là, au pied de la croix de son divin Fils. Elle se tient debout, *Stabat*, non par indifférence, mais par l'acceptation la plus généreuse et l'immolation la plus douloureuse : *Stabat Mater dolorosa*. A la vue du sang de son Fils qui s'épanche à flot de toutes ses plaies béantes, le sien reflue à son cœur, et ce cœur maternel devient, comme la croix, l'autel du sacrifice de notre Rédemption. Ce cœur ne regimbe pas contre le glaive de la justice divine qui le transperce, suivant la prophétie du vieillard Siméon (Luc, II, 35). Il sait que la justice divine a été offensée par le

péché du monde et qu'elle doit suivre son cours pour que l'offense soit réparée, que le péché soit racheté et que le monde soit sauvé. Il aime trop son Dieu, les pécheurs et les âmes pour se dérober à la souffrance rédemptrice. Il l'accepte en prononçant le *Fiat* de Jésus, comme Jésus, avec Jésus.

O cœur généreux de Marie, soyez pour tous ces chers Enfants le modèle du sacrifice chrétien ! Qu'à votre exemple, leur cœur sache porter les épines inhérentes au devoir et à la vertu. *Sicut lilium inter spinas*. O vous, bien chers enfants, si demain la vertu vous pèse et si le devoir vous coûte, si demain le découragement vous effleure et si la lâcheté vous amollit, regardez le cœur de Marie ! *Respice Mariam*. Sa vue ranimera votre courage et redressera votre tige prête à tomber à terre.

II. — Le cœur de Jean

Le cœur de S. Jean sera pour vous aussi le modèle de la pureté et du sacrifice.

1. *Le modèle de la pureté*. Jésus aima cet apôtre d'une façon toute particulière, *quem diligebat Jesus*. (Jo., xiii, 23). Il le prit pour confident de ses pensées les plus secrètes, de ses sentiments les plus intimes. Aussi nul écrivain sacré n'a pu nous manifester comme S. Jean l'amour de Jésus pour les pécheurs, pour Madeleine convertie, pour la Samaritaine, pour Lazare, Marthe et Marie de Béthanie. Nul autre apôtre n'a eu, qu'on sache, le privilège de reposer sur son cœur. Jean put faire son action de grâces, après sa 4^{re} Communion, au soir de la dernière Cène, la tête bercée par les divines palpitations du Cœur de Jésus : *Erat recumbens... in sinu Jesu*. (Jo., xiii, 23).

Or pourquoi cette préférence de Jésus pour Jean ? Est-ce parce que celui-ci était le plus jeune des Apôtres ? Non. Est-ce parce qu'il était le plus beau ? Oui. Mais ne nous y trompons pas. La beauté de son visage était le rayonnement de la beauté de son cœur. De même qu'une âme laide enlaidit le visage de l'homme et lui flétrit les traits, ainsi la pureté du cœur se reflète dans la limpidité du regard, dans la sérénité du front, dans la fraîcheur du teint. Jésus vit cela, la première fois qu'il rencontra Jean. Et il l'aima. Jean répondit à cet amour du Maître. Plus sage que cet autre jeune homme de l'Evangile que Jésus avait regardé aussi et qu'il aimait (Mc., x, 21), que le Maître eût voulu à sa suite, mais qui s'en alla, préférant les biens du monde, Jean, dont le cœur était pur de toute attache terrestre, Jean dont le cœur était libre du côté de la terre, Jean s'attacha à Jésus et devint le disciple de l'amour.

2. Or, comme il n'y a pas de vrai amour sans sacrifice, nous pouvons vous proposer, mes chers enfants, le cœur de Jean comme modèle du sacrifice chrétien.

Jésus venait de prédire à ses Apôtres les diverses circonstances de sa Passion et son triomphe final : « Voici que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres, et aux scribes, et aux anciens ; ils le condamneront à

mort, et ils le livreront aux gentils ; et ils l'inulteront, et cracheront sur lui, et le flagelleront, et le feront mourir ; et il ressuscitera le troisième jour. » (Mc., x, 33-34). Alors Jean et son frère Jacques, né songeant pour l'instant qu'à la dignité et à l'honneur d'entourer un Maître glorieux, firent à Jésus cette demande : « Accordez-nous d'être assis l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche, dans votre gloire. » La demande était audacieuse et les deux disciples se trouvaient en un instant d'égarement moral. Jésus les rappela aussitôt à la réalité en leur posant cette question : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? » c'est-à-dire : « Pouvez-vous partager avec moi la coupe amère de la souffrance ? » Les disciples ne se méprirent pas sur le sens de la question, car ils connaissaient sans doute assez les écrits des prophètes (Is., li, 17 ; Jér., xlix, 12 ; li, 7). Sans hésiter ils répondirent : « *Possumus*. Nous le pouvons. » Cette réponse ne prouve-t-elle pas la générosité du cœur de Jean ? Ne montre-t-elle pas que, même à cette heure d'égarement moral, ce n'était pas l'amour pour Jésus qui lui manquait ?¹

Cette générosité et cet amour de Jean pour Jésus se manifestèrent avec éclat au jour de la Passion. S. Chrysostome² affirme que, quand les Juifs se saisirent de Jésus, les Apôtres s'enfuirent, excepté S. Jean qui ne l'abandonna jamais. Quoi qu'il en soit, nous voyons le disciple bien-aimé sur le Calvaire, au pied de la croix. Il a bravé les railleries de la foule, et il partage les humiliations de son Maître. Il boit, lui aussi, avec Jésus, avec Marie, à la coupe amère de la souffrance. Il a mesuré ses forces à l'étendue de son amour : *Possumus*. Je puis faire ce sacrifice, je le ferai. Et il tient parole.

Admirez, mes chers enfants, la générosité du cœur de Jean ; et en ce jour solennel de votre vie, modelez le vôtre sur le sien. Vous êtes comme lui les disciples d'un Maître qui vous aime, qui vous appelle à sa suite, mais qui vous prévient que sa route à lui c'est le chemin de la croix (Mt., xvi, 24), la route qui monte parmi les ronces et les épines. Comme Jean, sachez monter au Calvaire et vous tenir au pied de la croix, purs et généreux. *Sicut lilium inter spinas*.

III. — L'union des deux au pied de la Croix

Mes chers enfants, que se passa-t-il sur le Calvaire après que Jésus eut prononcé ces paroles mémorables : « Femme, voilà votre fils, — Fils, voilà votre Mère ! » Aussitôt la T. S. Vierge ressentit pour son nouvel enfant l'amour qu'elle avait pour son Jésus, et le nouveau-né de sa tendresse aima la Mère comme il aimait le divin Maître. Leurs deux cœurs fusionnèrent dans la réciprocité d'un amour véhément. Et sous l'empire de ce noble sentiment, Jean reçut Marie et Marie adopta S. Jean et, dans sa personne, l'humanité tout entière.

1. Jean reçut Marie. Il l'arracha à la croix où

¹ Cf. Fillion, *La Sainte Bible commentée* sur Mat. xx, 22-23.

² D'après Godescard, *Vies des Saints*, au 27 décembre.

venait d'expirer le divin Fruit que ses entrailles avaient porté et que sa tendresse avait entouré de mille soins. Il l'arracha à la honte d'une mort aussi ignominieuse, au mépris de la populace, aux insultes des méchants, à la plus amère des douleurs. Il l'assista, avec un empressement touchant, durant la descente de croix, durant la mise au tombeau du Rédempteur du monde. Puis, aussitôt que le corps de Jésus eut disparu sous le blanc linceul et derrière la pierre sépulcrale, Jean conduisit Marie dans sa propre demeure et lui prodigua ses soins afin de consoler sa peine et de reconforter son cœur. *Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua.* (Jo., xix, 27).

Mes chers enfants, vous êtes appelés à faire, ce soir, pour Marie ce que S. Jean fit pour elle au lendemain de sa Première Communion. Vous allez lui ouvrir la demeure de votre âme par l'acte de Consécration. Oh ! mettez-y le même empressement, la même sincérité, le même amour que l'Apôtre bien-aimé. Enfants, voilà votre Mère. Honorez-la, chérissez-la, ouvrez-lui votre cœur. De nombreux enfants sont venus avant vous au pied de son autel. En des jours bénis comme celui-ci, en des heures de particulière ferveur comme celle-ci, ils lui vouaient leur personne et leur vie tout entière. Que sont devenus ces nombreux enfants ? Hélas ! beaucoup ont oublié, beaucoup passent maintenant devant cet autel sans piété et sans amour ! Leur indifférence perce comme d'un glaive de douleur le cœur si sensible d'une Mère si tendre !... Venez, mes enfants, hâtez-vous de consoler Marie et de reconforter son cœur. Venez à son autel, l'âme remplie d'élans si généreux que toujours vous gardiez Marie dans vos pensées, Marie dans votre affection, Marie sur vos lèvres, Marie dans vos demeures.

2. Aussi bien cette consécration que vous allez faire doit assurer votre persévérance. En même temps que vous placez Marie dans votre cœur, Marie vous prend dans le sien. Elle est votre mère, vous êtes ses enfants ; *elle vous adopte comme elle adopta S. Jean.*

Marie est votre Mère ! Qui pourra jamais décrire l'amour d'une mère pour son enfant et la puissance d'un tel amour ? Ecoutez cette page émouvante sur l'amour maternel : « L'Eglise, écrivait un pieux évêque ¹, qui se défie de tous les amours de la terre, parce qu'elle en connaît la fragilité ; l'Eglise, qui dit à l'enfant, même de la meilleure des mères : « Mon enfant, aime toujours ta mère et n'oublie jamais le sein qui t'a conçu ; » l'Eglise qui dit au jeune homme, à la jeune fille, au moment où ils s'approchent, ravis, de l'autel pour s'y promettre un éternel amour : « Mes enfants, aimez-vous toujours ; » l'Eglise enfin qui, comme les vieillards, ne croit guère à l'éternité des serments et à la durée des amitiés de ce monde, n'éprouve vis-à-vis de la plus humble des mères ni crainte ni inquiétude ; elle compte sur son cœur :

c'est le seul amour de la terre dont elle ne se défie pas. » Voilà ce qu'est l'amour d'une mère pour son enfant.

Voulez-vous savoir maintenant quelle est la puissance d'un tel amour ? Le même auteur ¹ vous répondra en ces termes : « Les orages d'un siècle mauvais peuvent emporter l'enfant sans doute ; il peut flotter au gré d'une tempête, aller pendant quelques instants à la dérive ; mais périr, jamais ! Il lui reste toujours une ancre ; et savez-vous où elle est ? dans les mains de sa mère. »

Or, si telles sont pour vous, chers enfants, la tendresse et la puissance protectrice des mères terrestres qui vous donnent le jour et qui versent ce soir sur vos lis embaumés des larmes de bonheur, quelles ne seront pas la tendresse et la puissance protectrice de votre Mère du ciel, de cette Femme incomparable, bénie entre toutes, privilégiée par-dessus toutes, si belle de la beauté des anges, si pure de la pureté des vierges, si sainte de la sainteté du Dieu qui habita en elle ! Vite apportez-lui vos lis et venez les mettre sous son chaste manteau à l'abri des orages. Avec Marie, près de Marie, vos cœurs resteront purs et vos âmes généreuses. Si même vous connaissez la chute, si la tempête jette à la dérive votre nacelle trop frêle, vous pourrez vous relever grâce à la main de Marie : car elle est le refuge des pécheurs comme le soutien des justes. Venez à elle, restez à elle ; si vous lui restez attachés par la moindre fibre de vos cœurs, elle sera votre ancre de salut. Ainsi soit-il.

Allocution aux Parents

Mes frères,

Un enfant que j'ai connu, le soir de sa Première Communion, se mit à pleurer. Inquiets, ses parents l'interrogèrent :

— Pourquoi as-tu de la peine ?

— C'est, répondit l'enfant, parce que la journée est finie.

Elle passe, en effet, bien vite, cette fête radieuse de la Première Communion. Elle est si belle qu'on voudrait pouvoir la prolonger toujours ; mais hélas ! elle passe comme les autres, et, quand elle se termine, on est étonné, et, comme le petit garçon dont je parle, désolé...

Mais il n'y a pas que les enfants qui doivent s'attrister de la voir s'écouler si vite. Est-ce que leurs parents n'ont pas, eux aussi, quelque raison d'avoir du chagrin, quand elle s'achève ?

Jamais vous n'avez été plus heureux, parce que jamais vous n'avez vu vos enfants plus purs, plus rayonnants, plus beaux !... Et vous pensez à l'avenir. Est-ce qu'ils resteront toujours aussi affectueux et aussi dignes de votre amour ? Est-ce qu'ils vous apporteront toujours autant de joie qu'aujourd'hui ?... Voilà les questions qui vous assiegent et qui vous font regretter d'être arrivés

¹ Mgr Bougaud, *Histoire de Ste Monique*, Introduction, p. 30.

¹ *Ibid.*, p. 42.

déjà au soir de la Première Communion de vos enfants.

Laissez-moi vous dire qu'il dépend de vous principalement que ce jour de joie et de fierté sans nuage ne soit pas sans lendemain.

Que faut-il faire pour cela ? Je vais vous le dire.

I

D'abord, *veillez à ce qu'ils fassent toujours leur prière.*

C'est peu de chose, diriez-vous peut-être, qu'une prière manquée le matin ou le soir. — Laissez-moi vous dire que c'est beaucoup, et que c'est, en tout cas, assez pour que vous vous inquiétiez.

Vous seriez certainement mécontents, si vous appreniez que votre enfant a passé, sans le saluer, près de quelqu'un à qui il doit affection, respect et reconnaissance ; par exemple, près d'un parent, d'un supérieur ou d'un bienfaiteur. Vous vous demanderiez avec souci s'il manque de cœur et de savoir-vivre, et vous auriez raison de vous soucier ainsi.

Mais, dites-moi, est-ce que Dieu n'est pas le plus respectable des pères ?

Est-ce que Dieu n'est pas le plus grand des maîtres ?

Est-ce que Dieu n'est pas le plus généreux des bienfaiteurs ?

Et vous regarderiez comme peu de chose que votre enfant oublie de lui donner chaque jour ce salut élémentaire qui s'appelle la prière du matin et du soir ?

Prenez-y bien garde ; il y va là, non seulement de votre devoir, mais encore de votre intérêt à vous. Votre autorité repose sur celle de Dieu ; si vous laissez votre enfant oublier ce qu'il doit au Père qui est dans les cieux, il oubliera bien vite ce qu'il doit au père et à la mère qui sont sur la terre. Si vous voulez qu'il reste toujours affectueux, obéissant et respectueux, veillez à ce qu'il reste toujours pieux. Le quatrième commandement qui protège vos droits dépend du premier qui consacre les droits de Dieu. Quand celui-ci est méprisé, l'autre s'écroule.

Mais, direz-vous peut-être, comment pourrai-je m'assurer que mon petit garçon ou ma petite fille font assidûment leur prière ? Ils se retirent dans leur chambre et je ne peux pas les y suivre. — Sans doute. Aussi vous dirai-je : Pour avoir cette assurance nécessaire qu'ils n'oublient pas leur prière, faites-la avec eux. Autrefois, cet usage existait dans toutes les familles chrétiennes, et vous savez bien que les parents n'avaient pas à s'en plaindre. Ils se grandissaient, aux yeux de leurs enfants, en donnant l'exemple de la fidélité à Dieu. Faites de même et vous aurez à vous en féliciter.

II

En second lieu, je vous dirai : Veillez à ce que vos enfants *se confessent*.

Est-ce que vous n'avez pas remarqué, pendant leurs trois années de catéchisme, qu'à certains

jours ils vous revenaient plus aimables, plus polis, plus obéissants ? L'enfant qui, le matin peut-être, s'était montré difficile et revêche, était transformé ; pas pour longtemps peut-être, mais assez tout de même pour que vous en soyez contents.

D'où cela venait-il ?... Une question adroite de votre part vous livrait le secret : votre enfant venait de se confesser. Il avait fait des aveux qui l'avaient forcé à reconnaître ses torts ; il avait reçu des conseils qui lui avaient montré la nécessité de changer de conduite ; il avait bénéficié d'une grâce qui avait touché son cœur. Tout cela avait opéré en lui une petite conversion, et peut-être lui avez-vous dit alors : « Tu devrais bien te confesser tous les jours ! »

Vous reconnaissiez ainsi, par ce qui n'était qu'une boutade, le pouvoir divin de la confession. Pourquoi n'useriez-vous pas, dans l'avenir, de ce moyen puissant que Dieu met à votre disposition, et qui devient plus nécessaire que jamais, dans un temps où tant de pères sont absents de chez eux, vous laissant à vous seules, mères de famille, la lourde charge de l'éducation des enfants ?

Croyez-moi, il y a des choses qu'un jeune homme ou une jeune fille ne diront pas à leur mère et qu'ils diront à leur confesseur. N'en soyez pas jalouses, puisque le prêtre, vous le savez, ne se servira jamais de son influence que pour soutenir la vôtre. Si jamais vous vous apercevez que votre enfant a perdu sa gaieté, c'est qu'il y a quelque chose qui assombrit son âme. Envoyez-le se confesser, et il vous reviendra tel que vous désirez qu'il soit, épanoui et délivré de son fardeau.

III

Et puis, *engagez-le à communier souvent.*

Il ne suffit pas, en effet, de se confesser. La confession efface les fautes, mais c'est la communion qui donne la force de ne plus les commettre.

Vous qui avez de la vie une expérience que les enfants n'ont pas, est-ce que vous ne savez pas combien il est difficile, à un jeune homme et à une jeune fille, de rester honnêtes, par le temps qui court ! Est-ce que le mal ne les guette pas à tout instant, au coin de chaque rue, à chacun de leurs pas ? Comment pourront-ils résister à cette contagion mortelle, s'ils ne sont pas soutenus par une force divine ? Hélas ! l'histoire lamentable de tant de pauvres enfants, pervertis, à tout jamais, dès le lendemain de leur Première Communion, est là pour le prouver. Hier, ils étaient beaux et purs, comme le sont les vôtres aujourd'hui. Pourquoi leur âme s'est-elle si vite flétrie et leur vie perdue ? C'est parce qu'ils n'ont pas continué à communier.

Et puis, vous voulez le bonheur de vos enfants, et, en ce jour, si vous êtes si heureux, c'est parce qu'ils le sont. A qui doivent-ils leur joie ? A Dieu qui habite dans leur âme. Mais croyez-vous que Dieu, qui fait leur bonheur aujourd'hui, est incapable de le faire demain ? Est-ce que la communion, n'est plus la communion quand on la

recommence ? Questions qui n'ont pas besoin de réponses, n'est-ce pas ?

* * *

Chers parents, n'avais-je pas raison de dire que l'avenir de vos enfants est entre vos mains ? Ils ont besoin de persévérer, pour rester ce qu'ils sont ; mais, pour persévérer, ils ont besoin de votre appui.

Cet appui, vous devez à Dieu, vous devez à vos enfants, vous devez à votre propre intérêt de ne pas le refuser. Vous allez promettre à Notre-Seigneur de garder le dépôt qu'il vous confie, et sa bénédiction sera votre première récompense ! Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

4^e Dimanche après Pâques

NOS DEVOIRS ENVERS L'ESPRIT-SAINT

N.-S. J.-C. parle à ses apôtres de l'Esprit-Saint. On en parle peu dans notre siècle : profitons de l'occasion pour rappeler nos devoirs envers lui. Nous devons à l'Esprit-Saint : 1^o l'adoration, 2^o la prière pour obtenir ses grâces, 3^o la docilité pour y correspondre.

I. — L'adoration

1^o Nous lui devons l'adoration, car il est Dieu : il procède du Père et du Fils, il est la troisième personne de la T. S. Trinité : *Qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur*. A lui donc comme à Dieu le Père et à Dieu le Fils a) le culte intérieur, b) le culte extérieur.

2^o Malheureusement, que de chrétiens oublient ce grand devoir envers l'Esprit-Saint ! N'aurait-on pas le droit de lui dédier un temple avec l'inscription que S. Paul vit jadis à Athènes : « *Deo ignoto, Au Dieu inconnu* » ? (Act., xvii, 23).

II. — La prière pour obtenir ses grâces

1^o L'Eglise nous en donne l'exemple. Elle n'entreprend rien sans invoquer les lumières de l'Esprit-Saint. Ainsi l'élection du Souverain Pontife, les ordinations des Evêques et des Prêtres, les conciles, les affaires difficiles, tout commence et s'achève par l'invocation de l'Esprit de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de piété. *Veni, Creator Spiritus*.

2^o Imitons la conduite de l'Eglise. Invoquons l'Esprit-Saint au commencement de notre travail, dans nos affaires difficiles, dans les circonstances importantes de notre vie ; et il nous enverra :

a) Sa lumière, pour nous faire connaître notre devoir ;

b) Sa force, pour nous aider à l'accomplir ;

c) Son secours, pour donner à nos actions une valeur surnaturelle. *Veni, Sancte Spiritus*.

III. — La docilité pour y correspondre

1^o PENDANT LA VIE. L'Esprit-Saint qui habite dans les âmes ne cesse de les porter au bien par

ses inspirations, ses conseils, ses consolations, ses dons et ses fruits. Ne le contristons pas par notre désobéissance : *et nolite contristare Spiritum Dei*. (Eph., iv, 30).

2^o A L'HEURE DE LA MORT surtout, où toutes les puissances de l'enfer sembleront conjurées contre notre salut, écoutons l'Esprit-Saint qui nous éclairera sur notre véritable état, et préparons-nous à partir pieusement pour l'autre monde : *et nolite contristare Spiritum Dei*.

Conclusion

Adorons, écoutons et prions le Saint-Esprit, et ne méritons pas le reproche que S. Etienne adressait aux Juifs : « *Dura cervice et incircumcisis cordibus et auribus, vos semper Spiritui Sancto resistitis*. » (Act., vii, 51). Ouvrons-lui au contraire notre âme, et la parole de Jésus s'accomplira : « *Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem*. » (Jo., xvi, 13).

MOIS DE MARIE DES PAROISSES ¹

XIX^e Jour

L'ANGELUS

Mes frères,

Il y a une trentaine d'années, je me trouvai dans une petite ville des Pyrénées, nommée Angelès. C'était sur l'heure de midi, un jour de marché. La place était remplie d'hommes venus de la montagne, tous couverts de manteaux sombres, avec de larges chapeaux sur la tête. Tout à coup je vois ces hommes interrompre leurs conversations, enlever leur coiffure, et demeurer quelque temps inclinés, dans l'attitude de la prière. Je me demandais ce qui arrivait, quand j'entendis la cloche de l'église, voisine de la place, tinter les coups de l'Angelus. Ces gens récitait l'Angelus, et invoquaient Marie au milieu de la journée.

Belle et touchante pratique de cette population chrétienne, qui ne pouvait pas manquer d'attirer sur elle la bénédiction du ciel avec la protection de Marie.

Je vous parlerai ce soir de cette prière de l'Angelus, ainsi appelée de son premier mot, *prière de l'Ange*, en souvenir de la visite que l'archange Gabriel fit à Marie ; heureux si je puis vous inspirer le désir de la réciter habituellement, avec une piété sincère.

I

L'usage d'implorer le secours du ciel par l'inter-

¹ Un confrère nous fait remarquer que nous avons eu tort (p. 139) d'attribuer au concile d'Ephèse la seconde partie de la Salutation Angélique. Héfélé-Leclercq n'en parle pas *in h. l.* ; au contraire, le *Dict. de Théologie* de Vacant, le *Dict. d'Archéologie* de Dom Cabrol (*vo Angelus*), etc., établissent qu'elle n'est pas antérieure au xiv^e siècle. Mettons que je me sois trompé avec Bona et Baronius. (Cf. *Ami du Clergé* du 11 août 1898). — De même, à propos du *Salve Regina* (p. 138), complété par S. Bernard à Spire en 1146, on nous dit que le R. P. Thurston a prouvé (*Revue du Clergé Français* du 15 déc. 1917, p. 502-3) que ces paroles sont antérieures à S. Bernard. (Cf. Vacandard, *Vie de S. Bernard*, t. II, p. 81 et 288, notes).

cession de Marie, trois fois par jour, au son de la cloche, est un usage très ancien.

En l'année 1263, S. Bonaventure qui présidait le Chapitre général des Frères Mineurs, engageait ses religieux à réciter et à faire réciter aux fidèles l'*Ave Maria*, quand la cloche en donnait le signal, pour saluer la Reine du ciel. S. Louis faisait aussi dire l'*Angelus* à son armée, pendant qu'il assiégeait la ville de Damiette, en Egypte. Le pape Jean XXII, en 1327, accorda une indulgence à sa récitation. Dès le *xv^e* siècle son usage se répandit dans le monde chrétien. Lorsque notre B. Jeanne d'Arc, toute jeune encore, travaillait dans les champs, elle s'agenouillait pour réciter l'*Angelus* quand elle entendait tinter la cloche de son église. Et si Perrin, le sonneur de Domremy, oubliait de le sonner, elle l'en reprenait doucement, et lui promettait une petite récompense pour qu'il n'y manquât plus. Plusieurs papes, entre autres Benoît XIII, ont accordé de riches indulgences à ceux qui auraient l'habitude de le réciter dévotement à genoux.

Y a-t-il rien de plus doux et de plus poétique que cet hommage rendu à Marie le matin, à midi et le soir de chaque journée, pour honorer le prodige de l'Annonciation, principe de toutes ses grandeurs ! Les personnes pieuses n'y manquent jamais. Cette sainte pratique réchauffe l'âme, élève la pensée, sanctifie le temps, et y répand un parfum de foi, de vertu et de bonheur.

II

L'excellence de l'*Angelus*, mes frères, ressort d'abord de ce qu'il célèbre le mystère de l'Incarnation de N.-S. Jésus-Christ ; car c'est principalement ce souvenir qui lui donne sa valeur surnaturelle. Ce geste d'un Dieu se faisant homme est assurément le plus grand de l'histoire de l'humanité, puisque c'est par lui qu'un Dieu, notre Sauveur, est descendu du ciel, a été conçu par l'opération du Saint-Esprit, s'est fait chair, *Verbum caro factum est*, et enfin a habité parmi nous, *et habitavit in nobis*.

Un Dieu qui a fait cela, puis s'est offert à son Père pour nous racheter en une immolation sanglante, sur la croix, y a-t-il rien, mes frères, de plus digne d'une louange perpétuelle jamais assez répétée ?

L'*Angelus* honore aussi l'obéissance de Marie à la volonté divine : « Voici la servante du Seigneur ! » obéissance qui lui a mérité l'honneur de la maternité divine, et a été pour elle la source de grâces d'un prix inestimable. « Qu'il me soit fait selon votre parole ! » Si Marie n'avait pas accepté de devenir mère de Jésus-Christ, — et Dieu la laissait libre de refuser, — nous ne savons point par quelles voies se serait accomplie l'œuvre de la Rédemption. Mais sa fidèle obéissance a sacrifié les désirs de son cœur ; elle a bien voulu coopérer à notre salut, acceptant les charges douloureuses d'une si haute mission. Elle mérite donc bien que, trois fois par jour, nous lui rendions grâces d'un

tel bienfait, en récitant l'*Angelus*. Par lui nous remercions Jésus-Christ de s'être fait homme pour nous sauver, et nous remercions aussi Marie de la part qu'elle a consenti à prendre à notre rédemption.

En même temps, au cri de notre gratitude s'ajoute la plus humble et la plus confiante prière. Nous lui disons : « Priez pour nous, sainte Mère de Dieu. » Pourquoi ? « Pour que nous soyons rendus dignes des promesses que Jésus-Christ nous a apportées. » *Ut digni efficiamur promissionibus Christi*.

Une dernière oraison nous fait évoquer très heureusement le souvenir de l'Incarnation et de la Rédemption, pour obtenir du Seigneur, par l'intercession de sa Mère, la gloire de la bienheureuse résurrection.

Tels sont, mes frères, les trésors de grâces promis par cette prière. Récitée tous les jours, dans le monde entier, à la même heure, par des milliers d'âmes fidèles, quelle force, quelle puissance irrésistible elle ne peut manquer d'avoir sur les cœurs de Jésus et de Marie !

III

Au point de vue essentiellement religieux, l'*Angelus* sanctifie les trois principaux temps de la journée.

Le matin, la cloche nous invite à élever nos esprits vers Dieu. C'est par un miséricordieux bienfait de sa bonté que nous sortons du sommeil, reposés, fortifiés, revivifiés ; c'est pour sa gloire, et partant pour notre salut, que nous devons dépenser nos forces renouvelées.

A midi, elle ranime notre ardeur, alors que le poids du travail commence à nous paraître lourd. En « se faisant homme, » et « en habitant parmi nous, » le Verbe divin n'a-t-il pas choisi pour lui le plus pénible labeur ? Nous avons comme auxiliaire Celle dont la bonté toujours attentive s'applique sans cesse à nous rendre dignes des promesses de son Fils.

Et à la tombée de la nuit, c'est bien le moment de nous recueillir, de solliciter notre douce Médiatrice de présenter au Seigneur l'hommage de notre reconnaissance et l'expression de notre humble repentir, de lui confier la garde de notre sommeil, avec les intérêts de notre éternité.

Non, il n'est pas possible que nous nous trouvions avoir récité inutilement une si éloquente supplication au son de la cloche bénie, tous les soirs de notre vie.

Que vous dirai-je encore, mes frères ? L'*Angelus* se récite trois fois par jour en l'honneur des trois personnes de l'adorable Trinité : du Père, dont Marie est la fille ; du Fils, dont elle est la Mère ; du Saint-Esprit, dont elle est l'Épouse immaculée. — Les neuf tintements de la cloche qui l'annoncent, semblent convier les neuf chœurs des anges à unir aux nôtres leurs bénédictions, et à porter jusqu'au trône de la Reine des cieux nos fervents hommages. — Comme le haut clocher de l'église

du village en domine les maisons, et de sa flèche élancée invite à regarder le ciel, ainsi, trois fois par jour, la sonnerie de l'*Ave Maria*, quand elle est entendue des familles, élève les cœurs au-dessus des intérêts matériels de ce monde, et les porte vers les soins plus importants de l'autre vie.

* * *

Laissez-moi, mes frères, en terminant, vous faire part d'une observation qui n'est pas sans intérêt.

On récite trois fois l'*Ave Maria* dans l'*Angelus*. Notre-Seigneur semble avoir indiqué dans l'Evangile combien il aime ce nombre *trois* dans la prière. « Demandez, dit-il et vous recevrez ; » c'est la première fois. « Cherchez et vous trouverez ; » c'est la seconde fois. « Frappez, et l'on vous ouvrira. » C'est la troisième fois, et vous pourrez entrer.

Faisant l'application de ces paroles à l'*Ave Maria* de l'*Angelus*, un grand chrétien de nos jours disait naïvement : « *Ave*, c'est un coup de sonnette à la porte du ciel. Son Maître est averti, mais il n'a pas répondu. Dites-le une seconde fois ; il saisit le cordon, mais n'ouvre pas encore. Ne vous découragez pas, dites-le une troisième fois. Oh ! pour le coup, on vous répondra, on vous ouvrira, on vous accordera tout ce que vous aurez demandé. Confiance, confiance ! »

Dites donc régulièrement, mes frères, l'*Angelus*, avec ses trois *Ave Maria*. Ne permettez pas que l'indifférence ou un triste respect humain vous le fasse omettre. L'habitude, bientôt prise, vous le rendra cher ; et après un certain temps, vous ne voudrez plus y manquer. Des grâces nombreuses seront votre récompense. On a remarqué que les chrétiens fidèles à cette sainte pratique mouraient doucement, pieusement, comme étant visiblement assistés par la Vierge Marie. Puisse-t-il en être ainsi pour vous ! Ainsi soit-il.

XX^e Jour

LE CHAPELET

Mes frères,

Après vous avoir exposé les prières si simples, si belles et si efficaces que le monde chrétien adresse à la Reine du ciel, je veux maintenant étudier avec vous les objets qui forment la partie sensible, si je puis parler ainsi, du culte de la Vierge Marie : le Chapelet, le Scapulaire et la Médaille miraculeuse. Ces pieux objets vous sont assurément familiers. En les connaissant mieux encore, vous serez engagés à les aimer davantage et à vous en servir avec une ferveur plus grande. Vous en recueillerez par là des grâces plus abondantes.

Commencant aujourd'hui par le chapelet, nous considérerons son *histoire*, ses *avantages*, et la *manière* de le réciter avec fruit.

I.

Une obscurité vénérable environne l'origine de la prière appelée le Rosaire, dont le Chapelet est

une partie, tant elle remonte haut dans l'antiquité des premiers âges du christianisme.

C'était, en Orient, une gracieuse coutume de mettre une couronne de roses sur la tête des personnes aimées ou distinguées par leur mérite, sur la statue et les images de Marie. Mais les roses se flétrissaient bien vite. Aussi, au IV^e siècle, S. Grégoire de Nazianze les remplaça par une couronne de prières plus durable. Il la composa des plus belles oraisons, qu'il faisait réciter à ses diocésains. Cent ans plus tard, sainte Brigitte, patronne de l'Irlande, simplifia le Rosaire en n'y mettant que l'*Ave Maria*, le *Pater* et le *Credo*. Pour guider l'esprit des fidèles dans la récitation de ces prières, elle forma une sorte de couronne composée de petits grains de pierre ou de bois que réunissait un cordon ou une chaînette de métal ; on la tenait dans sa main en disant les paroles.

Ce fut S. Dominique, un des plus pieux serviteurs de Marie, qui donna au Rosaire sa forme dernière et parfaite, et en fixa la récitation telle que nous l'avons encore de nos jours. Il distribua les *Ave Maria* en dizaines, précédées du *Pater noster*, et suivies du *Gloria Patri*.

Pour éviter la monotonie qui pouvait résulter d'une fréquente répétition des mêmes prières, il attacha à chaque dizaine la pensée d'un des mystères de notre Rédemption, qui furent tour à tour pour la Vierge Marie un motif de joie, de douleur ou de gloire. De cette façon la méditation intime s'unit à la prière, et le peuple, en invoquant sa Mère et sa Reine, la suivait du fond du cœur dans chacun des principaux événements de sa vie. Le chapelet ainsi organisé fut béni par Marie. Elle-même apparut à Dominique avec l'Enfant Jésus tenant dans sa main un chapelet, comme signe d'une prière privilégiée ; dévotion maintenant suivie partout, touchante et très efficace.

II

La récitation du chapelet constitue une prière extrêmement agréable à Dieu et à Marie, parce qu'elle renferme l'expression la plus complète de ce que nous pouvons leur offrir et leur demander.

C'est d'abord le *Credo*, le symbole ou abrégé de notre foi, qui contient tous nos mystères, réunis en douze articles, comme douze colonnes qui soutiennent l'édifice de l'Eglise : les mystères de la nature divine, les merveilles de la Rédemption, l'Eglise et nos fins dernières. Nous ne pouvons donc mieux commencer que par ce grand acte de foi la plus belle offrande que nous puissions présenter à Jésus-Christ et à sa Mère.

Mais que leur demanderons-nous ? Le Sauveur lui-même nous l'apprend dans la sublime prière qu'il a enseignée à ses apôtres, le *Pater* ou Oraison dominicale. Elle est à la fois l'humble expression de notre dépendance envers Dieu, et aussi de ce que nous avons à demander dans tous nos besoins ; prière qui surpasse dans sa simplicité, dans sa richesse et dans son incomparable beauté tout ce que pourrait composer le plus grand génie

de la terre; elle est une œuvre divine, l'œuvre de Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme.

Vient ensuite l'*Ave Maria* ou Salutation angélique, qui dix fois de suite redit les grandeurs de Marie et implore son assistance. Ce sont les paroles mêmes de l'archange Gabriel, celles de sainte Elisabeth et celles de l'Eglise.

La répétition de ces nombreux *Ave Maria* forme ainsi l'admirable chaîne d'or du Rosaire. L'amour n'a qu'un mot, et en le disant toujours, il ne se répète jamais.

Enfin, mes frères, après chaque dizaine, vient le *Gloria Patri*, cette antique doxologie que l'Eglise met si souvent sur nos lèvres, ici et dans ses offices. Nous la redisons en union avec les anges du ciel qui, au témoignage de S. Jean, en saluent sans cesse les trois personnes de l'adorable Trinité.

Quoi de plus simple, de plus suave et de plus vénérable que cet ensemble de prières magnifiques ! Prières faciles qui ne demandent ni étude, ni livres, ni fatigante lecture ; prière universelle pour tout âge, toute condition ; prière souverainement agréable au Fils et à la Mère, à Jésus-Christ et à Marie, qui paient de faveurs très précieuses ceux qui la récitent avec foi et amour.

III

Le chapelet est une source intarissable de grâces, obtenues dans tous les siècles, sans interruption, par les malades guéris, les matelots tirés de l'abîme, les justes persévérants, les pécheurs convertis.

Les Souverains Pontifes, dispensateurs des trésors de l'Eglise, en ont enrichi la récitation d'innombrables indulgences, applicables tant aux morts qu'aux vivants.

Aimez donc bien le chapelet, mes frères, et dites-le pieusement, sans fausse honte ni respect humain. C'est un fils indigne, celui qui rougirait de sa mère. Ce serait un mauvais chrétien, celui qui n'oserait pas tenir son chapelet à la main, ni le porter habituellement sur lui. Dites-le avec attention et piété ; ne pas en défilier les grains, ni en précipiter la récitation, sans réfléchir à ce qu'on fait ou à ce qu'on dit ; mais parler vraiment à Marie, en pensant à elle et aux mystères de sa vie. Ce sera ainsi une véritable conversation, chère au cœur de notre Mère, et féconde en bénédictions pour ses enfants.

Dites-le aussi avec une persévérance inlassable. Presque tous les chrétiens le récitent aux jours heureux de leur Première Communion ; beaucoup encore sont fidèles à le dire aux temps de la vieillesse. Mais il y en a peu qui le fassent dans les années du milieu de la vie. L'indifférence, les affaires leur font perdre cette louable habitude. Qu'il n'en soit pas ainsi pour vous, mes frères ; dites-le sans l'omettre jamais. Si vous le voulez, vous pourrez y être fidèles jusqu'à votre dernier soupir. Alors sur votre couche mortuaire, on mettra votre chapelet dans vos doigts glacés ; et les invocations tant de fois répétées ne pourront pas

manquer de vous ouvrir sans retard les portes du ciel.

Marie elle-même voulut nous apprendre combien le chapelet était cher à son cœur. Lorsqu'elle daigna, en février 1858, apparaître à une enfant de Lourdes, elle se montra à elle ses deux mains jointes sur sa poitrine, et tenant un long chapelet. A chacune de ses dix-huit apparitions, elle encouragea Bernadette à le réciter ; de sa main droite, elle en prenait la croix, faisait avec elle un grand signe de croix, et le visage souriant, illuminé d'un rayon d'une douceur céleste, elle disait à l'enfant, et par elle à nous tous : « Faites comme moi. »

Faites donc, mes frères, ainsi que nous dit Marie. Ayez votre chapelet ; récitez-le pieusement ; et un jour, vous verrez au ciel, dans tout l'éclat de sa gloire, Notre-Dame du T. S. Rosaire... *Regina sacratissimi Rosarii, ora pro nobis*. Ainsi soit-il.

XXI^e Jour

LE SCAPULAIRE

Mes frères,

Une des dévotions mariales les plus répandues dans le monde chrétien est celle du Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. « Scapulaire » signifie vêtement porté sur les épaules. Chez les religieux, en effet, le scapulaire est un vêtement descendant des épaules et recouvrant le corps entier. Chez les fidèles, il est une réduction de cet habit, plus commode à porter, et il indique une consécration particulière de leur part à la Mère de Dieu.

Marie elle-même a choisi cet insigne comme une marque du culte spécial qui lui est voué, et a promis de combler de ses faveurs ceux qui en chargeraient ou plutôt en ornent leurs épaules.

Je vous dirai quelle est l'origine du scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel, quelles grâces il procure, et avec quelles dispositions il doit être porté.

I

Plusieurs disciples des apôtres, désireux d'honorer la Mère du Rédempteur avec une grande ferveur, s'étaient retirés sur le Mont-Carmel, qui forme une des dernières cimes du Liban, au nord de la Palestine. C'était un lieu illustré jadis par le séjour du prophète Elie. Dans la suite des siècles, leurs successeurs formèrent un Ordre religieux auquel Marie elle-même donna le nom de Notre-Dame du Mont-Carmel, ainsi que nous le lisons dans une bulle du pape Sixte IV, de 1477. Cet Ordre se répandit bientôt dans toute l'Eglise catholique. Il subit de dures persécutions, et parut même plusieurs fois toucher à son entière destruction. Dom Simon Stock était, en 1251, Supérieur général de cet Ordre, alors très éprouvé. Il eut recours à la Sainte Vierge, et la supplia de lui accorder un signe particulier de sa protection. Il ne tarda pas à être exaucé. Le 16 juillet de cette

année-là, elle apparaissait à Simon lui-même. Dans ses mains elle tenait un scapulaire, et le lui présentait, en disant : « Reçois ce scapulaire ; c'est la marque du privilège que j'ai obtenu pour toi et pour les enfants du Carmel. Celui qui mourra vêtu de cet habit ne souffrira pas les flammes éternelles ».

C'est donc, mes frères, un signe de salut, une sauvegarde dans les périls, un gage de spéciale protection. Ces faveurs furent ensuite étendues à tous les chrétiens. Dans l'Eglise entière, la multitude des fidèles demanda à revêtir ce saint vêtement, et se fit honneur de le porter. Les papes approuvèrent cette pratique, et l'enrichirent de nombreuses indulgences. Les saints l'ont reçu, ainsi que les rois et les princes. Dieu lui rendit un éclatant témoignage par les grâces dont il combla ceux qui l'avaient adopté.

II

Le scapulaire, mes frères, est un vêtement d'honneur, riche en bénédictions, des serviteurs de Marie.

En premier lieu, celui qui en est revêtu est mis en participation des mérites des très nombreux religieux et religieuses de l'Ordre du Carmel, qui ont vécu et vivent encore sur la terre. Ces saints personnages, par leurs prières, leurs mortifications, leurs austères pénitences, pratiquées jusqu'à l'héroïsme de la perfection, ont amassé un immense trésor de mérites devant Dieu. Nous qui prions si peu, qui savons si peu faire pénitence, nous trouvons là des expiations pour nos péchés et des grâces qui envelopperont notre âme d'un splendide vêtement, très agréable à Dieu.

En second lieu, un précieux avantage de cette observance consiste dans la promesse que la Sainte Vierge lui a faite. C'est, comme je vous l'ai dit, une promesse de protection durant la vie et d'assistance spéciale à l'heure de la mort. Une foule de traits recueillis auprès de personnes dignes de croyance prouve que cet engagement n'est pas demeuré stérile. Conversions de pécheurs désespérés, succès d'entreprises menacées d'une ruine complète, guérisons de maladies graves, projectiles frappant sans blesser, ces prodiges et d'autres innombrables remplissent les annales de la Confrérie du Saint Scapulaire. Mais surtout Marie assiste au moment de la mort les chrétiens revêtus de son pieux habit.

Le pape Jean XXII a publié une Bulle, le 3 mars 1322, dans laquelle il assure qu'au cours d'une oraison fervente, il vit la Sainte Vierge, vêtue en Carmélite, lui apparaître. Elle renouvela la promesse faite au Bienh. Simon Stock, ajoutant ce détail : « Je consolerais en purgatoire, et en tirerai au plus tard le samedi après leur mort, l'âme de ceux qui auront porté mon Scapulaire, si en même temps ils ont prié chaque jour et mené une vie pure. »

Sans doute ces promesses ne sont point article de foi. L'Eglise les tient néanmoins pour véri-

tables ; plusieurs Papes y ont cru personnellement, et les ont confirmées par leur autorité.

III

Le scapulaire, mes frères, est formé de deux morceaux de laine brune, reliés par des cordons de même tissu qui les font reposer sur la poitrine et entre les épaules. On y attache d'ordinaire une image de la Sainte Vierge. Il doit être béni par un religieux Carme ou par un prêtre autorisé à cet effet. Quand il a été une fois remis dans ces conditions, c'est pour la vie ; s'il se trouve usé, on peut le remplacer sans avoir besoin de bénédiction ni d'imposition nouvelle.

N. S. P. le pape Pie X fut informé que certaines personnes éprouvaient des difficultés à porter le scapulaire ainsi composé. Il a bien voulu, par un décret du 16 décembre 1910, permettre de le remplacer par une médaille spéciale. Elle sera bénite comme le scapulaire, et représentera d'un côté Notre-Seigneur montrant son divin Cœur, et de l'autre, une image de la Sainte Vierge. Chacun doit la conserver sur soi, et le port de cette médaille donne droit à tous les avantages que nous avons énumérés.

Mais il ne suffit pas, mes frères, de porter le scapulaire matériel, pour avoir part aux faveurs qui y sont attachées. La raison humaine se révolterait, si tant de grâces étaient accordées sans conditions. Ce n'est pas assez de se couvrir de ces deux morceaux de drap, pour qu'on soit revêtu du manteau protecteur de Marie et assuré d'aller au ciel.

Le vêtement de Marie ne sauve point par lui-même ; c'est sur les épaules des croyants seuls qu'il remplit ses promesses. Il n'opère le salut que de ceux qui ont foi au salut et souhaitent de l'obtenir. Une foi vive à nos saintes vérités religieuses est donc la première condition de l'efficacité du scapulaire.

En outre, sa vertu ne sauvera pas ceux qui s'obstineraient à vivre dans le péché, ceux qui refuseraient de faire effort pour corriger leurs mauvaises habitudes. Il faut donc, pour participer à ses faveurs, avoir l'âme pure et vivre en état de grâce.

Enfin, non content de ne point offenser Dieu et sa sainte Mère, il faut chercher à leur être agréable, en tout et toujours. Voilà l'esprit du scapulaire, et la source de tous les avantages qu'il procure.

* * *

J'ai lu, dans un livre de voyages, qu'un matelot était tombé à la mer, à quelque distance du port où son navire devait aborder. Un monstre marin, un requin, accourut pour le dévorer. Sans se laisser effrayer, il soulève son scapulaire de sa poitrine, et d'une main le présente au monstre furieux. Celui-ci est aussitôt arrêté ; malgré ses efforts, il ne peut ni avancer, ni se rapprocher de la proie qu'il convoite. Le matelot nage de l'autre bras vers le rivage ; il l'atteint bientôt, sauvé par Marie.

Vous aussi, mes frères, quand le monstre acharné à votre perte, Satan, menace votre âme, armez-vous du scapulaire. Ne le quittez jamais. En le pressant

sur votre cœur, dans vos tentations, dans vos découragements, dans tous les périls où vous pouvez vous trouver exposés, invoquez Marie. Elle vous fera sûrement atteindre les rivages de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il. »

XXII^e Jour

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE ¹

Mes frères,

Nous aimons à posséder l'image de ceux qui nous sont chers ou qui s'intéressent à notre bonheur. Vous avez tous dans votre maison les portraits de vos parents défunts, de vos enfants absents ; et ces images sont pour vos yeux et pour votre cœur une douce attraction.

C'est de ce sentiment qu'est né le culte des statues et des tableaux religieux qui ornent nos églises. Leur vue réjouit notre piété, et nous excite à une prière plus fervente.

La Vierge Marie approuve cette dévotion et en favorise le développement. Elle-même demanda à une de ses pieuses servantes de faire reproduire son image sur une médaille, et d'en répandre la connaissance dans le monde chrétien. Cette médaille est celle qu'on appelle la *Médaille miraculeuse*, à cause des nombreux miracles dont elle n'a pas cessé d'être l'instrument.

Je vous rappellerai, ce soir, son *histoire*, sa merveilleuse *propagation*, et les *grâces* que des âmes innombrables en ont obtenues. En entendant ces choses, vous ne pourrez pas manquer de sentir croître en vous une confiance et un amour plus grand pour notre Mère céleste, dont l'image est reproduite sur la Médaille miraculeuse.

I

En l'année 1830, il y avait au noviciat des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, à Paris, une jeune religieuse, nommée Catherine Labouré. Très pieuse, elle allait fréquemment à la chapelle de la communauté prier et pleurer sur les malheurs de la France, alors en révolution.

La Sainte Vierge daigna lui apparaître trois fois. A la seconde apparition, le 27 novembre 1830, elle se montra à elle comme encadrée dans un tableau de forme ovale, qui l'entourait tout entière. Sa tête était couverte d'un voile blanc qui lui descendait de chaque côté jusqu'aux pieds. La figure, un peu rose et d'une grande beauté, paraissait sérieuse. Les pieds reposaient sur un demi-globe terrestre, où on lisait le mot : FRANCE. Quant à ses mains, abaissées vers la terre, elles laissaient échapper des rayons lumineux, signifiant les grâces du ciel que Marie apportait aux hommes. Autour de son corps, depuis la hauteur de ses mains, se lisaient ces mots en lettres d'or : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous. » Après quelques instants, le tableau se retourna, et sur le

revers il y avait la lettre M, surmontée d'une croix. Dessous se dessinaient deux cœurs, celui de Jésus, couronné d'épines, et celui de Marie, transpercé d'un glaive. Douze étoiles d'or entouraient le monogramme de Marie et les deux cœurs.

La sœur Labouré était tout absorbée dans la contemplation de cette vision céleste, lorsqu'elle entendit une voix qui lui disait distinctement : « Faites frapper une médaille sur ce modèle. Toutes les personnes qui la porteront avec dévotion et confiance en recevront d'abondantes bénédictions. »

Après une troisième apparition qui confirma la seconde, l'humble religieuse fit part à ses directeurs de ce qu'elle avait vu et entendu. Elle en reçut l'ordre de faire tout ce que Marie lui avait demandé.

Ainsi fut créée, avec la permission de l'autorité ecclésiastique, cette médaille, qui commença aussitôt à s'appeler la *Médaille miraculeuse*.

Sœur Labouré passa toute sa vie à soigner les malades et les vieillards dans les hôpitaux de Paris et des environs. Elle mourut en odeur de sainteté, en 1876.

II

Le prodige qui s'était manifesté à l'apparition de Marie présentant la Médaille miraculeuse, se reproduisit d'une manière plus merveilleuse encore dans sa propagation.

Il n'y a peut-être pas une contrée sur la terre où cette image sainte ne soit parvenue. On l'a reproduite en statues, en tableaux, en médailles surtout, d'or, d'argent et de bronze. Elle trouve sa place au berceau des petits enfants, au lit des malades, sur le cœur des soldats et des matelots, au cordon des Enfants de Marie.

Lors de la mobilisation de l'armée française, en août 1914, j'ai vu bien des fois de nombreux soldats, partant pour le front, aborder les prêtres qu'ils rencontraient, et leur demander la médaille sainte, qu'ils voulaient placer sur leur poitrine. Je dus en porter sur moi une abondante provision, qui plus d'une fois se trouva bientôt épuisée.

L'inscription qu'on lit autour de la tête de Marie a été traduite dans toutes les langues du monde ; on ne cesse pas d'en reproduire des milliers d'exemplaires.

Rome enfin a bien voulu, comme elle a fait pour le Rosaire et le Scapulaire, accorder qu'une fête particulière fût célébrée chaque année en l'honneur de cette apparition, sous le titre de « Manifestation de la Bienheureuse Vierge Immaculée ». Ainsi s'accomplissait pleinement la volonté de la Sainte Vierge.

III

La raison de la popularité de la Médaille miraculeuse est facile à comprendre : ce sont les très nombreuses faveurs obtenues par son moyen ; grâces corporelles, grâces spirituelles et surtout conversions des pécheurs. Il faudrait des livres entiers pour raconter ces merveilles. Les guérisons des malades sont sans nombre, et généralement c'est en faveur des pauvres que ces bienfaits sont

¹ Voir, dans la *Prédication* de 1913, vingt-deux Lectures pour le Mois de Marie sur la Médaille miraculeuse.

accordés, sans doute parce qu'il y a plus de simplicité dans leur foi et plus de confiance dans leur prière. Parfois même il suffisait d'attacher la médaille au lit du malade, ou de la glisser dans son vêtement, pour qu'il fût guéri.

Rien de plus admirable que les conversions obtenues par cette médaille et l'invocation qui l'accompagne. Combien de mourants, soit au foyer domestique, soit dans les hôpitaux, soit sur les champs de bataille, ont dû leur retour à Dieu dans ce moment suprême à son acceptation ! Que de fois les Filles de la Charité ont obtenu la guérison de grands pécheurs en leur faisant porter l'humble image de la Vierge ! Que de mères, que d'épouses ont obtenu par elle que leur fils ou leur époux reviennent de leurs égarements !

Puissiez-vous, mes frères, éprouver vous-mêmes les heureux effets de la dévotion à la Médaille miraculeuse ! Puissiez-vous y gagner un affermissement de votre foi, un accroissement de votre piété envers Marie Immaculée, et un retour vers la ferveur des heures les plus saintes de votre vie !

Pendant l'horrible guerre qui vient de désoler notre pays durant de si longues années, le commandement militaire ordonna que chaque soldat portât sur lui une large médaille, sur laquelle était gravé son nom avec le numéro de son régiment.

Après les durs combats, alors que les champs de bataille étaient couverts de morts, de mourants et de nombreux blessés, les infirmiers, des prêtres, des religieux passaient au milieu d'eux. Ils se penchaient sur chaque soldat, le reconnaissaient à sa médaille, et lui donnaient la sépulture ou les soins qui devaient le sauver.

Sur cet immense champ de bataille qu'est la vie humaine, il me semble, mes frères, voir Marie, céleste infirmière, se pencher vers nous. Elle reconnaît ceux qui portent son image ; elle les secourt, les arrache au démon, l'impitoyable ennemi, guérit leurs blessures et les sauve.

Pour vous, si vous ne portez pas encore la médaille sainte, prenez-la sans tarder. Si vous la possédez, ne la quittez jamais. Ayez-en toujours quelques-unes à votre disposition ; aimez à la donner aux enfants qui la baiseron, aux malades qui la béniront, aux pauvres avec votre aumône. Mais surtout, donnez-la aux pécheurs. Ce sera un véritable apostolat. Vous étendrez ainsi le règne et l'amour de la Sainte Vierge.

O Marie, conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous ! Ainsi soit-il.

XXIII^e Jour

MARIE A LA SALETTE ¹

Mes frères,

Le culte que l'Eglise rend à Marie se compose, avec les prières qu'elle lui adresse, des pratiques

¹ En 1911 nous avons publié dans la *Prédication* 31 Lectures sur N.-D. de la Salette pour le Mois de Marie.

qui vivifient ce culte, telles que je vous en ai indiqué quelques-unes, le chapelet, le scapulaire et la Médaille miraculeuse. Il comprend aussi les pèlerinages, admirables manifestations de la piété des chrétiens accourant en foule vers les lieux où la Mère de Dieu a daigné apparaître. Car, dans sa bonté, elle a bien voulu se montrer de nombreuses fois à ses enfants ; mais jamais d'une manière aussi éclatante que dans le dernier siècle, et jamais aussi fréquemment que dans son bien-aimé royaume de France.

Il y eut dans notre pays trois apparitions qui furent l'origine de nombreux pèlerinages et accrurent grandement la dévotion des fidèles envers Marie. Aujourd'hui je vous rappellerai son *apparition* sur la montagne de la Salette, avec son *caractère* propre, et les enseignements qu'Elle y donna.

I

Au mois de septembre 1846, deux jeunes enfants, un garçon, Maximin, âgé de 11 ans, et une fille, Mélanie, âgée de 14 ans, gardaient leurs troupeaux de vaches sur les montagnes des Alpes, dans un quartier très solitaire, mais abondant en herbages. C'était sur la commune de la Salette, village du canton de Corps, à 20 lieues environ de Grenoble.

Les enfants ne s'étaient rencontrés ensemble que depuis quelques jours, étant employés chez des maîtres différents. Le voisinage des champs où ils menaient paître leurs troupeaux les avait rapprochés ; ils se réunissaient pour prendre leur frugal repas, et se distraire aux amusements de leur âge.

C'étaient des enfants simples, peu instruits, Maximin très léger, et Mélanie peu causeuse, plutôt taciturne ; mais des enfants innocents, très purs, ne connaissant pas le mal, et ne l'ayant jamais commis gravement.

Or le samedi 19 septembre, au temps où l'Eglise chantait les premières vêpres de la touchante fête de N.-D. des Sept-Douleurs, les deux enfants avaient pris ensemble leur repas, et s'étaient assis près d'une fontaine desséchée, quand, levant les yeux, ils virent devant eux une grande clarté, et distinguèrent au milieu une belle dame, brillant d'une lumière aussi éclatante que celle du soleil. Elle était assise sur une pierre, les pieds dans le lit à sec de la fontaine, les coudes sur ses genoux, la tête entre ses deux mains, et dans l'attitude d'une profonde douleur. De ses yeux tombaient des larmes abondantes, qui roulaient sur son vêtement, comme des perles étincelantes.

Bientôt elle se leva, et s'approchant des enfants elle leur adressa la parole. Ils virent alors qu'elle portait une robe toute blanche, avec de larges manches où elle enfonçait ses mains. Elle avait aux pieds des souliers blancs, attachés par une longue boucle d'or, et des roses à l'entour. Sur sa tête était un bonnet surmonté d'une couronne avec des roses. Une chaîne très petite suspendait sur sa poitrine une croix avec son Christ, et aux bras de la croix étaient fixés, à gauche un marteau, à droite des tenailles, les instruments les plus douloureux

du Crucifiement. Sa figure était blanche, allongée, d'une beauté inexprimable.

« La belle Dame, » un peu élevée au-dessus de la terre, croisa les bras, puis elle leur dit : « Approchez, mes enfants ; n'ayez pas peur. » Ils vinrent tout près d'elle, et elle ajouta : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller la main de mon Fils. Elle est si forte, si pesante, que je ne puis plus la retenir. » Elle leur dit encore : « Les péchés qui irritent surtout mon Fils sont la profanation du dimanche et le blasphème du nom de Dieu. » Elle leur annonça alors les fléaux dont Dieu allait châtier la France coupable : « Les récoltes se gâteront ; les petits enfants mourront en grand nombre ; le blé, les pommes de terre, les raisins pourriront ; les hommes feront pénitence par la faim... S'ils se convertissent, l'abondance et le bonheur seront leur récompense. Pour vous, faites bien vos prières soir et matin. » Elle termina en leur répétant deux fois : « Faites passer cela à tout mon peuple. »

Ensuite l'Apparition s'avança un peu vers la fontaine, effleurant à peine le sommet des herbes. Elle s'éleva lentement de terre, resta quelques moments encore à deux mètres du sol, les yeux dirigés vers le ciel. Ses larmes cessèrent soudain. La tête d'abord disparut ; les bras, les pieds, tout le corps se fondirent dans la lumière intense qui l'enveloppait, et s'évanouirent bientôt entièrement.

Telle fut, mes frères, la belle apparition de la Salette. Les deux enfants qui en furent les témoins l'ont racontée plus de mille fois, chacun de leur côté, de la même manière, en français, eux qui ne connaissaient que le patois de leur montagne. Ils n'ont jamais varié dans leur récit, malgré les efforts tentés pour les convaincre de mensonge. Mélanie devint religieuse, et Maximin resta dans le monde. Tous deux affirmèrent jusqu'à leur mort la vérité de l'apparition. D'ailleurs, des miracles très nombreux la confirmèrent. De grands et fervents pèlerinages se formèrent pour aller jusqu'au sein de ces montagnes prier Marie là où elle s'est montrée. Le culte de N.-D. Réconciliatrice de la Salette s'est répandu partout dans le monde chrétien.

II

Le caractère propre de l'apparition de la Salette, c'est la pénitence, l'exhortation à la pénitence expiatrice des péchés du monde.

Pendant tout le temps que Marie se montra aux deux enfants, ils la virent verser des larmes abondantes, qui cessèrent seulement au moment où elle remonta au ciel. Ces larmes étaient causées par les crimes si graves et si nombreux des Français, qui outrageaient sans cesse la sainteté de son Fils. Elle voulait détourner les coups de sa juste colère ; et voilà pourquoi elle dit à plusieurs reprises : « Faites pénitence pour expier vos péchés. »

Or, la pénitence se pratique de deux façons : ou bien par des peines afflictives que les chrétiens fervents s'imposent spontanément, ou bien par l'acceptation résignée des épreuves que Dieu

envoie. Marie demande à tous la pénitence sous ces deux formes. Elle prédit les maux qui vont fondre sur les coupables, et veut qu'ils les endurent en réparation de leurs offenses ; puis elle demande la soumission à la volonté divine, la résignation, l'offrande des mérites de ses souffrances pour la conversion des pécheurs.

* * *

La pénitence, mes frères, est le moyen providentiel de l'expiation du péché. Elle humilie l'esprit, elle attriste le cœur, elle châtie le corps, elle réprime la volonté mauvaise.

Hélas ! combien nous en avons besoin, de nos jours encore, comme à ceux de la miraculeuse apparition de la Salette ! Si Marie daignait revenir, que de blasphèmes n'entendrait-elle pas de nouveau ! Que de gens ne verrait-elle pas qui ne prient ni le matin, ni le soir, ni surtout à la grande prière de la messe dominicale ! Ah ! que de larmes amères verserait encore « la belle Dame ! »

Faites donc pénitence, mes frères, vous tous qui avez péché. Faites-la pour vous, et pour tant de coupables qui vous entourent. Vous en avez les moyens. Si votre bonne volonté veut bien les employer, vous tarirez les larmes de Marie ; et vous mériterez de voir un jour au ciel son gracieux sourire, comme l'ont vu, au moment où elle allait disparaître, les innocents enfants de la Salette. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

LES PROCESSIONS DES ROGATIONS

I. LEUR ORIGINE. — Voir *Prédication* 1908, p. 887.

II. LEUR BUT. — Alors que le but primitif était l'expiation, aujourd'hui c'est surtout la demande des bénédictions de Dieu sur les fruits de la terre. — 1° L'époque est admirablement choisie : c'est le moment des premières pousses, exposées aux dernières gelées... — 2° Les prières sont admirablement adaptées. a) Au départ : invocations et répons rappelant la toute-puissance de la prière. b) Durant le parcours à travers la campagne : chant des Litanies des Saints, bénédiction « super fruges et vineas. » c) Au retour, le saint sacrifice de la messe, où Jésus se fait le compagnon de notre vie sous les apparences du pain et du vin.

III. NOS DEVOIRS. — 1° Y assister, personnellement, ou tout au moins un représentant de chaque famille. — 2° Y prier, soit en s'unissant aux Litanies, soit en disant son chapelet.

Futilité des prétextes pour s'en dispenser : « Je n'ai pas le temps... Ce n'est plus de notre siècle... On se moquerait de moi... »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 aprilis 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 6 mai 1920

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Premières Communions solennelles. — *Allocution aux parents* : Trois mots, 161.

Allocutions pour des Messes d'hommes. — LXXI. Une image de la Sainte Trinité, 162.

Plans de sermons pour les dimanches. — 5^e Dim. après Pâques : Ceux qui prient mal et ceux qui prient bien, 164. — Comment l'Eglise fait des Saints, 164.

Plans de sermons. — *Pour l'Ascension* : Le ciel, 166. — *Pour la fête de Jeanne d'Arc* : Le cœur de Jeanne d'Arc et le Cœur de Jésus, 167. — *Pour la Pentecôte* : L'action du Saint-Esprit sur nos âmes, 168.

Causeries à des jeunes. — VIII. Si ceux-là..., 170.

Mois de Marie des paroisses. — 24^e Jour : Marie à Lourdes, 171. — 25^e Jour : Marie à Pontmain, 173. — 26^e Jour : Dévotion mondiale à Marie, 174. — 27^e Jour : Marie protectrice de la France, 175.

PREMIÈRES COMMUNIONS SOLENNELLES

Allocution aux Parents

TROIS MOTS

Mes frères,

Pourquoi faut-il que des journées comme celle-ci passent si vite ? Nous aurions tant voulu la voir durer plus longtemps, pour en mieux savourer les émotions ! Hélas ! la voici déjà qui touche à sa fin ! Permettez-moi du moins, avant qu'elle s'achève, de vous adresser une *félicitation*, de vous faire entendre un *appel* et de vous montrer un *devoir*.

I

Il y a bien longtemps déjà, un enfant que je connais bien revenait dans sa famille, sa Première Communion faite. En embrassant sa mère, il sentit dans son étreinte plus de tendresse encore que de coutume. Il la regarda et vit des larmes dans ses yeux : « Pourquoi pleurez-vous ? » Elle répondit : « Je pleure de joie. »

Cette scène, mères qui m'entendez, je suis bien sûr que vous l'avez vécue ce matin. Quel moment de bonheur ineffable pour vous, quand vous avez pressé sur votre cœur votre enfant devenu le Tabernacle de Dieu !

Cet enfant, jamais il ne vous a paru aussi beau. Vous n'avez pas seulement trouvé en lui le charme d'une adolescence pleine de force et d'espoir ; vous y avez deviné une beauté bien supérieure, celle de son âme purifiée, ardente, parée de la grâce de Dieu. C'était un rayonnement qui venait de son cœur et qui illuminait ses yeux, ses lèvres et son visage. Il était « beau comme un ange, » parce que, comme les anges, il jouissait de la possession de Dieu.

Cet enfant, jamais il ne vous a paru plus grand. Bien des fois, depuis sa naissance, vous avez rêvé à son avenir. Vous vous contentiez pour vous de la situation que la Providence vous avait donnée,

mais pour lui vous vouliez quelque chose de mieux. Dans quelle carrière s'élancerait-il ? Quels seraient ses succès ? A quel sommet, jamais assez élevé, à votre gré, parviendrait-il ? Voilà quelles étaient vos pensées. Heureuses mères ! regardez aujourd'hui votre enfant : il a reçu aujourd'hui plus que la terre ne pourra jamais lui donner, puisqu'il est devenu l'ami de Jésus-Christ et son ostensoir vivant.

Cet enfant, jamais il ne vous a paru, jamais il n'a été, jamais il ne sera plus heureux. Oh ! nous lui souhaitons bien avec vous tous les bonheurs possibles ; mais quelles que soient les joies que lui réserve l'avenir, ce jour-ci sera toujours le plus beau de sa vie ; rien ne pourra jamais en surpasser la douceur, car le bonheur qu'il a goûté ce matin n'était pas de la terre : il était du ciel !

II

Cette beauté, cette grandeur, ce bonheur, chers parents, c'est à vous qu'il revient de les conserver à vos enfants, et c'est l'appel que j'ai à vous faire entendre.

Qui est-ce qui vous le demande ? — C'est N.-S. Jésus-Christ d'abord. Vous lui avez amené vos enfants, comme c'était votre devoir. Vous ne lui avez pas seulement demandé de les bénir, comme faisaient les mères de la Judée et de la Galilée ; vous lui avez demandé de venir en eux, et, docile à votre désir, comme à celui de vos petits, il s'est, ce matin, donné à eux. Vous avez, comme eux, contracté envers lui une dette sacrée de reconnaissance. Il a pris possession de leur âme ainsi que vous l'avez voulu. Ils sont devenus ses sanctuaires, ses temples, ses ciboires. Il a le droit de compter que ces sanctuaires, ces temples, ne lui seront jamais ravis, que ces ciboires ne seront jamais profanés ; et ce droit, c'est à vous qu'il s'adresse pour le faire respecter.

Qui est-ce qui vous le demande ? — C'est l'Eglise votre mère. Elle a donné à vos enfants ce qu'elle a de plus précieux, à savoir, le corps et le sang de Jésus, ce corps et ce sang qui ont rendu les premiers chrétiens fidèles à leur foi jusqu'à la mort. Elle le leur a donné, parce qu'ils en ont besoin pour rester vertueux. Chargée de leur âme, elle vous prie de les aider à se montrer toujours dignes du dépôt dont ils ont aujourd'hui reçu la garde, et qui doit faire d'eux, pendant toute la vie, des chrétiens sans reproche et sans peur.

Qu'est-ce qui vous le demande ? — C'est votre propre intérêt. Tant que vos enfants resteront fidèles au souvenir de la Première Communion, vous les trouverez affectueux, respectueux et obéissants. Ils repousseront les idées d'indépendance, pour voir toujours en vous les représentants de Dieu. Loin de jamais vous obliger, comme tant de pauvres parents, à pleurer sur leurs égarements, ils vous feront honneur par leur conduite irréprochable ; vous serez fiers d'eux alors comme aujourd'hui.

Qu'est-ce qui vous le demande ? — C'est l'affection que vous portez à vos chers enfants. Vous les

avez entendus faire serment d'être à Jésus-Christ pour toujours. Ils ont parlé avec une voix vibrante et sincère, d'autant plus sincère qu'ils ignorent, les pauvres petits, les pièges que leur réserve la vie. Et pourtant, leur bonheur est attaché étroitement à leur fidélité. Qui donc les avertira du danger, qui donc les soutiendra dans la lutte qui va commencer pour eux, si ce n'est leur père, si ce n'est leur mère ? Vous qui les avez toujours gardés contre tout mal, les abandonnez-vous au moment où le mal va se trouver sous chacun de leurs pas ?... En vérité, cela vous ne le pouvez pas, cela vous ne le voulez pas !

III

Que ferez-vous donc ?

D'abord vous écarterez de leur chemin tout ce qui pourrait les faire trébucher.

Les mauvaises lectures. Défiez-vous surtout du mauvais journal, et j'appelle ainsi celui qui attaque habituellement l'Eglise ou qui nuit à la morale. Le journal est un visiteur qui arrive tous les jours, et qui, tous les jours, d'une façon insensible et progressive, transforme nos idées. Les grandes personnes sont incapables de se défendre contre son action, comment voulez-vous que les enfants lui résistent ? Qu'il n'y ait point chez vous de feuilles suspectes ; vous auriez trop à gémir si vous les laissiez tomber sous les yeux candides et confiants de vos petits.

Défiez-vous également des mauvaises compagnies. Que ce soit au bureau, au magasin ou à l'atelier, elles sont toujours à craindre. N'oubliez pas le proverbe : « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. » C'est l'expression de la vérité pure. Si vous laissiez vos enfants s'attacher à un mauvais camarade ou à une mauvaise compagne, vous ne tarderiez pas à être supplantés dans leur esprit et dans leur cœur, et vous assisteriez impuissants à l'écroulement de votre autorité.

Défiez-vous enfin des lieux de plaisir qui se sont multipliés chez nous d'une façon si déplorable. Vos enfants n'ont rien à y gagner, et ils ont tout à y perdre.

Envoyez-les plutôt au patronage et au catéchisme de persévérance. Là ils trouveront des amitiés sûres et des conseils utiles. Après vous avoir donné des enfants sages et pieux, la paroisse vous donnera des jeunes gens et des jeunes filles dont vous n'aurez jamais à vous plaindre, et qui feront le charme et la consolation de votre foyer.

Par vos exemples et par vos avis, favorisez leur piété. Tant qu'ils se confesseront et communieront, vos enfants resteront dans le bon chemin, ils conserveront leur modestie et leur vertu, et ce sera pour leur bonheur et pour le vôtre.

* * *

Je mets ces quelques réflexions sous la protection du Dieu de l'Eucharistie qui, aujourd'hui, vous a comblés de ses bienfaits, et je lui demande de vous bénir, vous et vos enfants. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

LXXI

UNE IMAGE DE LA SAINTE TRINITÉ

Messieurs,

Il y a quelques années seulement, un juge de paix français, dans l'exercice de ses fonctions, du haut par conséquent de son tribunal, laissa tomber ces paroles : « Après tout, on peut bien dire que la religion chrétienne est absurde, puisque S. Augustin le proclamait et qu'il en était fier pour elle¹. »

Le magistrat faisait certainement allusion à la vieille phrase que la libre-pensée attribue à saint Augustin : « *Credo quia absurdum*. Je crois parce que c'est absurde. »

Le malheur pour lui et pour la libre-pensée, c'est que S. Augustin n'a jamais dit cela.

Le malheur, c'est encore qu'il n'est pas absurde de croire aux mystères, puisque, nous l'avons vu, nous ne faisons que cela tous les jours.

Le malheur enfin, c'est que quand Dieu qui est la vérité par essence nous révèle quelque chose que nous ne comprenons pas, nous serions bien sots de ne pas profiter avec empressement des renseignements qu'il veut bien nous donner et qui sont d'autant plus précieux que jamais nous n'aurions pu les acquérir par nous-mêmes.

Nous allons renforcer ces considérations en constatant, à propos du mystère de la Sainte Trinité, que les vérités révélées par Dieu trouvent en nous des analogies qui, pour éloignées qu'elles soient, nous interdisent de taxer ces vérités d'absurdités.

C'est dans notre âme que nous chercherons ces analogies.

I

Notre âme a, comme Dieu, l'existence ; une existence, il est vrai, relative et contingente, tandis que celle de Dieu est nécessaire et absolue ; mais cette relativité et cette contingence ne feront que mieux ressortir les observations qui vont suivre.

Comment notre âme manifeste-t-elle qu'elle existe ? Autrement dit, puisque l'activité est l'attribut essentiel de l'être, comment exerce-t-elle son activité ?

Vous avez tous répondu, Messieurs, à cette question : « Notre âme exerce son activité *en pensant*. »

Nous voici donc en présence d'une première ressemblance avec Dieu : comme lui nous pensons. La pensée nous est si essentielle qu'elle est la marque de notre existence. « Je pense, donc je suis, » a dit Descartes.

Noble prérogative que celle-là, puisqu'elle nous assure une place à part dans la création et qu'elle nous vaut de prendre rang dans ce monde des esprits dont fait partie Dieu lui-même.

Pourtant, si glorieux que soit pour nous cet apanage de l'intelligence, ne nous hâtons pas trop d'en triompher parce que Dieu, sans doute pour nous préparer à accepter les mystères de sa pen-

¹ L'Idéal, juin 1914, p. 233.

sée, à enveloppé la nôtre d'obscurités impénétrables. Nous ne savons ni comment les images des objets extérieurs passent de nos sens dans notre âme pour y former des idées, ni comment notre âme est obligée de se servir d'un cerveau matériel pour produire des pensées immatérielles. La pensée de Dieu, qui est le Verbe, est fille du mystère. Notre pensée à nous l'est également.

Seconde ressemblance. Nous avons dit que Dieu, esprit infini, ne peut pas ne pas penser. Notre âme, esprit borné, lui ressemble. Soit qu'il s'agisse simplement d'enregistrer les impressions que lui apportent les sens, soit qu'il s'agisse de former des jugements, elle est perpétuellement occupée. Le sommeil lui-même n'interrompt pas son activité, puisqu'il lui apporte les songes pendant lesquels l'imagination, délivrée du contrepoids de la conscience et de la raison, se laisse aller à toutes les divagations. C'est alors que nous nous sentons emportés sur les ailes de la chimère et que nous nous formons les rêveries les plus étranges. Vous n'attachez pas d'importance à vos songes, et vous avez raison. Cependant n'en dites pas trop de mal ; ils sont la preuve de l'incessante activité de notre âme.

Voici une troisième ressemblance qui n'est pas la moins intéressante. Quel est le synonyme du verbe *penser* ? c'est *concevoir*. Quel est celui du substantif *pensée* ? c'est *conception*.

« Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement, » a dit Boileau.

« Pour en parler, nous ne pouvons avoir de conceptions assez hautes, » a dit Bossuet.

Pourquoi ces termes de *concevoir* et de *conception* qui désignent la naissance des êtres, sont-ils appliqués également à la formation des pensées ? C'est parce que nos pensées sont des formations de notre esprit. Nous enfantons nos pensées comme Dieu enfante son Verbe.

Nos pensées, elles sont bien différentes les unes des autres. Ecoutez Mgr Bougaud. « Il y a des pensées qui ne sont que des lueurs vagues, fugitives, à peine entrevues. Il y a des pensées sans vie, mortes en naissant. Il y a, au contraire, des pensées qui vivent, où il y a une âme. Il y a des pensées si puissamment engendrées qu'elles sont immortelles ; des pensées qui ne sont pas de simples représentations de l'esprit, qui sont esprit et vie. Il y a des pensées où l'homme, — mais qu'il faut être grand pour cela ! — met plus que son esprit, où il met son âme, et même je ne sais quoi de sa physiologie, si bien qu'on le reconnaît, qu'on dit : Voilà une pensée de Bossuet ; ceci est une pensée de Pascal ¹. »

Et maintenant pourquoi nous récrier quand Dieu nous enseigne qu'il engendre le Verbe par un acte de son esprit ? Tous les jours, à tout instant, quand nous pensons, nous faisons quelque chose d'analogue. La différence qu'il y a entre nos pensées et la sienne est la même qui existe entre lui et nous ; esprits médiocres, nous donnons à

nos pensées un cachet médiocre ; esprit infini, il imprime à sa pensée un cachet infini.

II

Poursuivons cette étude des analogies que le mystère de la Trinité trouve en notre âme.

Nous avons donc créé en nous une pensée. Que deviendra-t-elle ?

Ou bien elle s'évanouira comme elle est née, telle une buée légère qui s'élève du sol, un matin de printemps, et que la moindre brise dissipe, sans qu'elle laisse de traces.

Ou bien nous lui imprimerons une forme extérieure qui lui donnera une existence distincte de la nôtre. Nous la parlerons, et elle s'échappera de nos lèvres sans que nous puissions plus jamais la reprendre. Nous la réaliserons, si c'est un tableau, une construction, une machine que nous avons conçus. Le tableau, la construction, la machine seront bien encore notre pensée, mais cette pensée ne sera plus en nous.

Ou bien elle restera en nous, sans nous, et parfois malgré nous.

Qui de nous ne connaît ce phénomène étrange de l'obsession qui nous rend esclaves d'une pensée importune ? Elle nous poursuit au milieu des préoccupations les plus graves, dont elle nous distrait. Nous la chassons vainement. Elle revient toujours.

D'autres fois, l'action de la pensée est encore plus indépendante de notre volonté et encore plus despotique. Pesez bien tous les mots du passage si souvent cité dans lequel Jouffroy raconte le naufrage de la foi dans son âme :

« Je suivais avec anxiété ma pensée qui, de couche en couche, descendait vers le fond de ma conscience, et, dissipant l'une après l'autre toutes les illusions qui m'en avaient jusque-là dérobé la vue, m'en rendaient de moment en moment les détours plus visibles... L'inflexible courant de ma pensée était plus fort. Parents, famille, souvenirs, croyances, il m'obligeait à tout laisser ¹. »

Ne dirait-on pas, Messieurs, que dans cet état douloureux où nous nous sommes sans doute trouvés nous-mêmes, il y a en nous deux principes ? D'un côté, notre pensée qui va de l'avant, sans souci des ruines qu'elle peut faire ; de l'autre, notre volonté qui voudrait l'arrêter et qui n'y peut parvenir. On dirait que nous sommes dédoublés, et pourtant nous restons un. N'est-ce pas là l'image du Verbe et du Père vivant distincts, dans l'unité de Dieu ?

III

Notre vie intellectuelle nous offre donc une analogie frappante avec l'union du Père et du Fils dans la Sainte Trinité. Notre vie morale complètera la ressemblance avec le mystère, en nous mettant en face d'un troisième élément : notre cœur.

Nous avons déjà cité la parole célèbre de Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » De son côté La Fontaine a dit :

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu, prudence !

¹ *Le Christianisme et les temps présents*, t. III, p. 101.

¹ *Nouveaux mélanges philosophiques*, p. 83.

Non pas, Messieurs, que la prudence soit complètement partie. Elle est, au contraire, restée ; mais sa voix n'est plus seule à se faire entendre. Une autre voix impérieuse, ardente, entraînant, domine la sienne, et cette voix, c'est celle de la passion.

Oh ! qui dira les tempêtes qui s'élèvent parfois dans l'âme humaine quand, ballottée entre la raison qui lui dit : Résiste ! et la passion qui lui crie : Cède ! elle ne sait quel parti prendre, ou bien n'a pas le courage de se décider pour celui qu'elle devrait adopter.

Il y a bien alors trois principes en nous qui se laissent discerner distinctement : la volonté, la raison et la passion ; la volonté qui est nous, la raison qui est nous, la passion qui est nous toujours. Nous ne sommes qu'un, et pourtant il se fait en nous un détriplement que nous sommes bien obligés de reconnaître, puisque nous en souffrons et que trop souvent nous en sommes les victimes.

Cette existence de trois principes distincts et agissants dans une seule âme n'offre-t-elle pas une analogie frappante avec le dogme de la Sainte Trinité ?

Ce n'est pas là pourtant que se rencontre « l'ombre lointaine de la Trinité » dont parlaient les Anciens. Elle se trouve dans l'âme des saints et des justes. Là, la volonté, la pensée et l'amour sont toujours d'accord et tendent, de concert, vers le bien. Ce que la volonté veut, la pensée le déclare bon et l'amour le désire et y entraîne. C'est la ressemblance la plus parfaite qui existe avec l'Etre divin dans lequel les trois personnes adorables, Père, Fils et Saint-Esprit, dans une harmonie jamais troublée, veulent, pensent et aiment ensemble, toujours Trinité et toujours Unité !

Ces considérations, Messieurs, n'ont aucunement la prétention d'expliquer ce qui est inexplicable. Elles ont seulement pour but de vous montrer que la révélation, alors qu'elle semble le plus sublimement divine, reste encore miséricordieusement humaine. Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

5^e Dimanche après Pâques

CEUX QUI PRIENT MAL ET CEUX QUI PRIENT BIEN

« *Petite et accipietis* », nous dit N.-S. J.-C. Voilà en deux mots la nécessité et l'efficacité de la prière. Il ne faut pourtant pas croire, comme certains, que toute prière est digne d'être exaucée : car N.-S. nous indique à quelles conditions nos prières seront efficaces. Parlons donc : 1^o de ceux qui prient mal, 2^o de ceux qui prient bien.

I. — Ceux qui prient mal

Ce sont ceux, nous dit S. Augustin, qui demandent *mali, male, mala*.

1^o MALI : ceux qui sont brouillés avec Dieu. Quand

on est en état de péché, qu'on s'y plaît et qu'on ne fait rien pour en sortir, comment s'étonner que Dieu ne nous écoute point ?

2^o MALE : sans les dispositions requises. Est-ce prier que de s'adresser à Dieu sans préparation, sans attention, sans respect, sans dévotion, avec des distractions continuelles et volontaires ? N'est-ce pas plutôt se moquer de lui et commettre un péché ?

3^o MALA : dans le but d'obtenir a) ou des choses temporelles préjudiciables, b) ou des choses temporelles inutiles, c) ou même des grâces, mais pour des motifs n'ayant aucun rapport avec la sanctification ou le salut de notre âme. « Demander cela, nous dit S. Augustin, c'est demander des riens. » N'est-ce pas pour cette raison que N.-S. disait à ses Apôtres : « *Usque modo non petistis quidquam in nomine meo* » ? (Jo., xvi, 24).

II. — Ceux qui prient bien

Ce sont ceux qui prient :

1^o AU NOM DE N.-S. J.-C. « *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* » (Jo., xvi, 23). N'est-ce pas ainsi que fait l'Eglise qui termine toutes ses oraisons par ces paroles : *Per Christum Dominum nostrum*.

2^o AVEC HUMILITÉ. Dieu est si grand et nous sommes si petits ! « *Oratio humiliantis se, nubes penetrabit : et donec propinquet non consolabitur : et non discedet donec Altissimus aspiat.* » (Eccli., xxxv, 24).

3^o AVEC ATTENTION : c'est-à-dire, savoir ce que l'on veut, comprendre ce que l'on dit, et fuir les distractions volontaires.

4^o AVEC CONFIANCE. Dieu est si puissant et si bon ! « *Et omnia quaecumque petieritis in oratione credentes, accipietis.* » (Mt., xxi, 22).

5^o AVEC PERSÉVÉRANCE. Imitons les mendiants qui ne se laissent pas rebuter par un premier refus. « *Et pulsanti aperietur.* » (Luc, xi, 10).

Conclusion

Soyons de ceux qui prient bien. Sachons demander ce qu'il faut et comme il faut : nous apprendrons bientôt par expérience la vérité des paroles de N.-S. J.-C. : « *Petite et accipietis.* »

COMMENT L'EGLISE FAIT DES SAINTS

Vous avez lu dans les journaux, — du moins si vous lisez des journaux catholiques, — l'annonce des fêtes qui vont avoir lieu à Rome pendant les six prochaines semaines, et qui commencent aujourd'hui.

Dimanche 9 mai : béatification de la Vén. Louise de Marillac, veuve Le Gras, co-fondatrice avec S. Vincent de Paul des Filles de la Charité.

Jeudi 13 mai, fête de l'Ascension : canonisation de la B. Marguerite-Marie Alacoque et du B. Gabriel dell'Addolorata.

Dimanche 16 mai : canonisation de la B. Jeanne d'Arc.

Dimanche 23 mai, fête de la Pentecôte : béatification du Vén. Olivier Plunket, martyr, archevêque d'Armagh et primat d'Irlande.

Dimanche 30 mai, fête de la Sainte-Trinité : béatification de la Vén. Anne-Marie Taigi, veuve romaine, mère de sept enfants, morte en 1837.

Dimanche 6 juin : béatification des 22 petits martyrs de l'Ouganda, prémices de l'apostolat des Pères Blancs.

Dimanche 13 juin : béatification des quatre Filles de la Charité d'Arras et des onze Ursulines de Valenciennes, martyres de la Révolution.

Je voudrais vous expliquer ce que signifient ces deux mots : *béatification et canonisation.*

I. — La béatification

La béatification est une sentence par laquelle le Pape déclare que tel ou tel enfant de l'Eglise, mort en odeur de sainteté, est digne des honneurs du culte public, et qu'il y a des motifs des plus sérieux de penser qu'il jouit dans le ciel de la béatitude éternelle. — J'ai dit que c'est une *sentence*. En effet, elle est préparée par ce qu'on appelle « le procès » de béatification, et vous allez voir que l'Eglise ne se prononce pas à la légère.

I. Pour les martyrs, l'affaire est simple. En effet, celui qui sacrifie sa vie en témoignage de sa foi fait un acte si évidemment héroïque, il donne à Jésus-Christ une telle marque d'amour que l'on ne saurait douter de sa sainteté. Le procès consiste simplement à fournir la preuve incontestable de ces deux faits : 1^o le martyre, considéré comme fait matériel, et 2^o le motif du martyre, à savoir, que le martyr a été mis à mort en haine de la foi, et non pas en punition d'un crime : « Martyrem non facit poena, sed causa. »

Ainsi, Olivier Plunket fut pendu le 1^{er} juillet 1681, sous l'inculpation d'avoir conspiré contre le roi Charles II. Il fut condamné sans avoir été autorisé à produire ses témoins à décharge ; trois jours après son exécution, les accusateurs furent obligés de reconnaître son innocence. En réalité, il avait été mis à mort en haine de la foi catholique, parce qu'il défendait avec fermeté la discipline ecclésiastique et la primauté du Pontife Romain. — Nulle difficulté pour les 22 martyrs de l'Ouganda. — Les martyres de la Révolution furent guillotonnées parce qu'elles ne voulurent pas prêter un serment schismatique et renoncer à leur vocation de religieuses.

II. Mais pour les autres Bienheureux, la conduite de la cause est plus compliquée, et il ne faut pas moins de trois procès successifs.

1^o Le premier a pour but d'établir la *réputation de sainteté*. C'est là en effet le point de départ : la conviction répandue dans une partie de l'Eglise que telle personne est digne d'être rangée au nombre des élus, à cause de ses vertus exceptionnelles et de sa sainte vie, à cause aussi des faveurs obtenues par son intercession. Tout cela doit être établi par des témoins qui ont vu de leurs yeux, ou par des documents historiques incontestables.

2^o Le second établit l'*héroïcité des vertus* pratiquées par le futur Bienheureux, c'est-à-dire qu'il a pratiqué les vertus chrétiennes non pas d'une façon ordinaire, mais dans une mesure exceptionnelle, à un degré héroïque. Et ceci encore doit être prouvé clair comme le jour. Et pour mieux assurer la vérité impartiale, cet examen, régulièrement, ne peut avoir lieu qu'au moins cinquante ans après la mort. Ainsi l'Eglise met en garde contre les emballements passagers.

3^o Le troisième concerne les *miracles*. Le miracle opéré par Dieu à l'intercession de son serviteur est comme une garantie, donnée par Dieu lui-même, de la sainteté du Vénérable et de son crédit surnaturel. Il faut régulièrement, pour arriver à la Béatification, au moins deux et parfois même quatre miracles dûment constatés et prouvés, après avis de médecins compétents. On rejette impitoyablement toute guérison susceptible d'être expliquée par des phénomènes nerveux ; on exige, en particulier, une guérison persistante, et l'on attache une importance spéciale au caractère instantané de la guérison.

III. Quand tous ces points ont été bien établis (soit le martyr seul, soit les trois autres), il faut encore un dernier jugement : c'est celui par lequel le Pape déclare qu'on peut en sûreté, c'est-à-dire sans crainte d'agir imprudemment, procéder à la béatification solennelle.

Celle-ci consiste essentiellement dans la lecture du

Bref pontifical, permettant qu'un tel, mort en odeur de sainteté, soit honoré du titre de Bienheureux et qu'on lui rende un culte public dans certains pays ou certains groupements de fidèles avec lesquels il fut, de son vivant, en relations plus spéciales.

II. — La canonisation

La béatification permet un culte *restreint* ; la canonisation impose un culte *universel*. Ainsi la fête de la B. Jeanne d'Arc n'était permise qu'en France ; la fête de Ste Jeanne d'Arc sera obligatoire dans le monde entier. Dès lors on conçoit que le Souverain Pontife exige de nouvelles garanties avant de procéder à la canonisation. Un Bienheureux ne sera donc canonisé que si de nouveaux miracles ont été opérés par son intercession depuis sa béatification, et il en faut au moins deux¹.

Jeanne d'Arc a été Bienheureuse le 18 avril 1909. Le 23 février 1910, Pie X signait l'autorisation de commencer le procès de canonisation. Et c'est seulement le 6 avril 1919 que Benoît XV déclarait : « Oui, l'on ne peut douter que, depuis sa béatification, deux miracles ont été procurés par la B. Jeanne d'Arc. »

L'examen des miracles s'entoure en effet des précautions les plus minutieuses. La S. C. des Rites (c'est-à-dire le Tribunal qui instruit le procès) convoque non seulement théologiens et canonistes, mais aussi les médecins, chirurgiens et hommes de science qui, par leurs connaissances spéciales, sont à même d'apporter un élément sérieux à la solution de ces questions difficiles. La sévérité des juges est telle que l'heureuse issue d'un procès de canonisation est un miracle plus grand que tous ceux qu'on attribue aux saints. — Un gentilhomme anglican rendait un jour visite au cardinal Prosper Lambertini. Celui-ci lui fit lire plusieurs documents relatifs à un Bienheureux dont on poursuivait la canonisation. « Ah ! s'écria l'anglican, si tous les miracles reçus par l'Eglise romaine étaient aussi bien prouvés, nous n'aurions pas de peine à les admettre ! — Eh bien ! reprit le cardinal, aucun n'a été admis par la S. C. des Rites ; pour elle, ces preuves ne sont pas suffisantes. »

Quand enfin les deux miracles indispensables ont été reconnus, le Souverain Pontife décide qu'on peut en sûreté procéder à la canonisation. Le jour de la cérémonie, dans la basilique de St-Pierre, le Pape prononce la formule :

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité ; pour l'exaltation de la foi catholique et l'accroissement de la religion chrétienne ; par l'autorité de N.-S. Jésus-Christ, des Bienh. apôtres Pierre et Paul, et par la nôtre ; après en avoir mûrement délibéré, et imploré le secours de Dieu ; sur l'avis de nos vénérables frères les cardinaux de la Sainte Eglise romaine, les patriarches, les archevêques et les évêques présents à Rome ; — Nous décrétons que le Bienh. N... est saint, et nous l'inscrivons dans la liste des Saints... »

Réjouissons-nous ! — 1^o Comme chrétiens, d'avoir au ciel de nouveaux intercesseurs. *Quod isti et istæ...* Des blancs et des noirs ; des jeunes et des vieux ; des religieuses et des mères de famille (Anne-Marie Taïgi eut sept enfants) ; la vierge des camps et la vierge du cloître ; un archevêque et un religieux inconnu... Tous les enfants de l'Eglise devraient et pourraient être des saints, s'ils se conformaient à son esprit, observaient ses lois, correspondaient à ses désirs...

2^o Comme Français : de France, Louise de Marillac ; de France, Marguerite-Marie ; de France, Jeanne d'Arc ; petits-fils de France, les 22 martyrs de l'Ouganda, convertis par les Pères Blancs du cardinal Lavigerie ; de France, les quinze martyres de Cambrai et de Valenciennes !... Saints et saintes de France, priez pour nous !

¹ Parmi les miracles admis pour la canonisation du B. Gabriel dell'Addolorata, Passioniste, est la guérison subite et parfaite d'une hernie inguinale invétérée. Le Bienh. Gabriel semble en effet s'être spécialisé dans la guérison des hernies.

PLAN DE SERMON POUR L'ASCENSION

LE CIEL

Vado parare vobis locum.
(Jo. xiv, 2).

EXORDE. — A l'approche des adieux suprêmes à ses apôtres et à ses disciples, Jésus s'applique à leur adoucir l'amertume de la séparation. « Je vais, leur dit-il entre autres paroles consolantes, je vais vous préparer une place. » Et il leur fait entendre que cette place, ils pourront en être mis en possession au bout d'un temps qui passera vite : *Modicum et non videbitis me, et iterum modicum et videbitis me.* (Jo. xvi, 17). — Cette radieuse espérance du ciel à posséder éternellement, après les épreuves passagères de cette courte vie terrestre, c'est le spectacle réconfortant que remet sous nos yeux la fête de l'Ascension. Arrêtons-nous à le considérer.

DIVISION. — Nous réfléchirons à ces deux vérités : 1^o Le ciel est le SOUVERAIN BONHEUR, nous ne saurions trop vivement le désirer. 2^o Le ciel est la SUPRÊME RÉCOMPENSE, nous ne devons rien omettre pour le mériter.

I. — Le ciel est le souverain bonheur

1^o Ne regardons d'abord, de l'éternelle béatitude, que le côté négatif : la cessation définitive de tout mal. Voilà déjà qui surpasse toute imagination. La souffrance, à ses divers degrés et suivant ses divers modes, imprègne tellement notre vie, que nous pouvons très difficilement nous faire une idée d'une existence totalement exempte de douleurs. Si jeunes soyez-vous, un simple coup d'œil jeté sur vos années passées vous rappelle bien des peines, soit du corps, soit de l'âme.

Or, au ciel, toute souffrance aura disparu pour jamais. « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur. » (Apoc. xxi, 4). — Déchargés du poids de cette chair corruptible, nous serons pour toujours exempts de toute maladie, de toute fatigue, de toute sensation pénible. La résurrection nous rendra nos corps, mais dans un état glorieux où ils seront incorruptibles et impassibles. — Et ce qui sera plus précieux encore, ce sera la disparition définitive de toutes les affections de l'âme. Il n'y aura plus jamais pour nous ni incertitudes, ni perplexités, ni ennuis, ni contrariétés ; plus de déceptions, d'angoisses, de craintes, de tristesses, de tentations. Sur notre conscience, plus aucun poids, plus aucun sentiment pénible de dette non acquittée envers la justice divine. Rien n'assombrira pour nous la pensée si douce de la miséricorde ineffable dont nous aurons été l'objet de la part de Dieu. En outre, délivrés désormais du triste pouvoir de pécher, nous n'aurons plus à appréhender nul danger d'offenser notre Créateur.

2^o Ce que nous venons de voir n'est encore que le moindre aspect du bonheur du ciel, son côté négatif. Envisageons maintenant son côté positif, immensément plus magnifique. Ce qui constitue formellement le ciel, c'est la participation éternelle à la gloire même de Dieu, à son propre bonheur.

a) La gloire essentielle de Dieu, c'est la vision qu'il a de lui-même, de sa vie intime et de toutes ses perfections. De cette suprême jouissance il est le possesseur exclusif ; aucune créature ne saurait, par ses propres forces, ni atteindre, ni prétendre à la vision de Dieu. Or, le bonheur auquel il nous admettra dans le ciel, ce sera de le voir pendant toute l'éternité comme il se voit lui-même.

Ici-bas, si étroite que puisse devenir, par la vie de la grâce, l'union de notre cœur avec Dieu, il reste un voile entre lui et nous. La raison nous fait connaître son existence et ceux de ses attributs qui se reflètent dans ses créatures ; la foi nous révèle quelque chose des mystères de sa vie intime. Mais, bien qu'il soit présent partout, autour de nous et en nous (cf. Act. xvii, 28), nous ne le voyons pas. — Or, à l'instant

même où nous serons introduits dans le ciel, entre Dieu et nous tous les voiles disparaîtront, toutes les obscurités s'illumineront. Nous le verrons face à face, nous le connaissons comme il nous connaît (I Cor. xiii, 12 ; I Jo. iii, 2). Notre regard pénétrera librement jusqu'à ses plus insondables mystères.

b) Et combien sera puissant et doux à la fois l'amour résultant d'une pareille vision ! Il s'emparera de nous d'une manière irrésistible et règnera en nous d'un règne incapable de cesser ou de s'affaiblir jamais. Et comme nous posséderons, avec la certitude absolue de ne pouvoir jamais le perdre, cet objet adorable de notre amour, nous trouverons à l'aimer un bonheur immense, incomparable, dont nous jouirons dans une paix absolument complète.

3^o En quelle société jouirons-nous de cette gloire et de ce bonheur ? Cette considération est de nature à nous les faire encore apprécier et désirer plus vivement.

a) Nous serons dans la société de Jésus. En sa nature divine, Jésus sera l'objet même de notre béatitude ; mais en sa nature humaine, il en sera le compagnon. Il est notre chef ; c'est de sa gloire que nous serons participants. Il est notre frère aîné ; c'est à la table dont il est le premier convive que nous serons assis (Lc. xxii, 30) ; c'est de son héritage que nous serons les cohéritiers (Rom. viii, 17).

b) Nous serons dans la société de Marie. Cette Mère admirable, qui, du haut du ciel dont elle est la Reine, veille sur tous nos pas avec la sollicitude la plus affectueuse, prend compassion de toutes nos misères, et par sa prière nous obtient toutes les grâces, nous serons enfin et pour toujours auprès d'elle.

c) Nous serons dans la société des anges et des saints, compagnie plus honorable que celle des plus grands génies et des plus hautes dignités de la terre, plus douce que les amitiés les plus dévouées d'ici-bas.

Oh ! que le bonheur du ciel est digne d'être l'objet de tous nos désirs ! Je comprends les soupirs des saints qui attendaient avec une pieuse impatience la fin de leur exil et s'écriaient comme S. Paul : « *Cupio dissolvi et esse cum Christo* » (Phil. i, 23). — Or, cette immense et éternelle béatitude, Jésus nous l'offre à tous ; mais il faut la gagner par nos efforts, car c'est une récompense.

II. — Le ciel est la suprême récompense

Aux enfants morts avant l'usage de la raison, le Baptême est un titre suffisant pour l'admission dans le séjour bienheureux. Mais quiconque est maître de ses actes doit, pour obtenir le bonheur céleste, se donner la peine de le conquérir.

1^o N.-S. J.-C. nous l'a répété sous toutes les formes et les écrivains sacrés nous l'ont fait entendre de toutes manières : le ciel est une récompense. Rappelons quelques-uns de leurs enseignements.

Le bonheur céleste est la vie que retrouveront pour l'éternité ceux qui auront ici-bas sacrifié leur vie pour Jésus (Jo. xii, 25) ; c'est la compensation que recevront ceux qui auront renoncé pour Lui à leurs attaches terrestres (Mt. xix, 29) ; c'est la gloire dont seront exaltés ceux qui se seront humiliés (Mt. xviii, 24) ; c'est la joie en laquelle se changera la tristesse de ceux qui, en ce monde, auront souffert pour Jésus-Christ l'affliction et la persécution (Jo. xvi, 20) ; c'est la royauté dont seront honorés les vrais pauvres selon l'esprit (Mt. v, 3) ; c'est le prix réservé à l'athlète victorieux (I Cor. ix, 24) ; c'est la couronne préparée au triomphateur (*ibid.* 25 ; II Tim. iv, 8 ; Jac. i, 12) ; etc.

La contre-partie : d'après les enseignements de N.-S. et des écrivains sacrés, le ciel sera impitoyablement fermé à ceux qui ne l'auront pas mérité. Le serviteur négligent qui aura enfoui, au lieu de le faire fructifier, le talent à lui confié par son maître, se verra rigoureusement rejeté (Mt. xxv, 26, 30 et *loc. par.*). Le lutteur qui n'aura pas combattu comme il faut sera privé de la couronne (II Tim. ii, 5). Au jour du jugement, N.-S. repoussera loin de Lui, dans le feu éternel, non seulement ceux qui l'auront positivement outragé,

mais encore ceux qui ne lui auront pas donné à manger, à boire, ne l'auront pas hospitalisé, vêtu, visité, en la personne des pauvres, des affligés, des infirmes, des prisonniers (Mt. xxv, 42 et s.) ; etc.

2° Le bonheur du ciel est donc une récompense, et à ce titre, il n'est accordé qu'au mérite. De plus, comme toute récompense, il est accordé *en proportion* des mérites. Il y a des degrés dans la gloire éternelle : *In domo Patris mei mansiones multae sunt* (Jo. xiv, 2). *Stella a stella differt in claritate* (I Cor. xv, 41). Chacun recevra le degré de gloire et de bonheur correspondant à ses œuvres. Le Juge suprême « rendra à chacun selon ses œuvres » (Mt. xvi, 27 ; Rom. ii, 6 ; Apoc. xxii, 12). Chacun recevra sa propre récompense suivant son travail (I Cor. iii, 8).

Nous ne saurions donc suivre trop docilement la recommandation de N.-S. : « Amassez-vous des trésors dans le ciel » (Mt. vi, 20 ; Lc. xii, 33). Si nous pouvions nous figurer tout ce qu'est un degré de plus de gloire et de bonheur dans le Paradis, et combien il est immensément plus que tous les accroissements de fortune, d'honneurs et de joies d'ici-bas, nous n'hésiterions pas à accumuler le plus possible de mérites durant notre vie terrestre et à multiplier, dans cette intention, les actes de vertu, les sacrifices et les efforts quotidiens.

3° Surtout, rappelons-nous bien que la condition indispensable de l'acquisition et de la conservation de tout mérite, c'est l'état de grâce. Quiconque est en état de grâce possède au moins le minimum de mérite nécessaire pour avoir droit au ciel, et est capable d'amasser un trésor toujours croissant de mérites. Quiconque est hors de l'état de grâce est privé de ses mérites antérieurs et incapable d'en acquérir d'autres, tant qu'il reste dans l'état de péché. Ayons donc un véritable culte pour l'état de grâce, évitons avec le plus grand soin de le perdre, et, si nous avions le malheur d'en déchoir par une faute mortelle, hâtons-nous de le recouvrer par une sincère pénitence.

PÉRORAISON. — La parole de N.-S. avant son Ascension : « *Quo ego vado scitis et viam scitis* » (Jo. xiv, 4), et sa réponse à l'explication que lui demandait l'apôtre S. Thomas : « *Ego sum via et veritas et vita. Nemo venit ad Patrem nisi per me.* » (Ibid. 6). — Attachons-nous donc inébranlablement à notre divin Sauveur par une vie toute chrétienne ; nous serons sûrs ainsi de parvenir au ciel.

POUR LA FÊTE DE JEANNE D'ARC

LE CŒUR DE JEANNE D'ARC ET LE CŒUR DE JÉSUS

EXORDE. — C'est le 30 mai 1431 à Rouen : Jeanne d'Arc a expiré dans les flammes du bûcher. Et voilà qu'en remuant les cendres une dernière fois, le bourreau Thirache découvre le cœur encore saignant de la Pucelle. Il essaie de ranimer la flamme, d'activer la combustion avec de l'huile, du soufre et des braises : le cœur de Jeanne reste intact et sanglant. Devant ce prodige, le bourreau s'enfuit épouvanté et va dire aux dominicains Martin Ladvenu et Isambart de la Pierre : « J'ai brûlé une sainte. » Et il se confesse. — Winchester ne trouve d'autre moyen d'achever son œuvre de haine, que de faire jeter à la Seine le cœur de Jeanne.

Ce n'est pas sans un dessein particulier de la Providence que la canonisation de la Libératrice de la France a lieu trois jours après celle de la Vierge, française elle aussi, à qui Jésus-Christ révéla son Cœur Sacré. Cette coïncidence voulue par Dieu évoque en nous le souvenir du miracle que je viens de décrire et nous invite à réfléchir sur les rapports du cœur de Jeanne et du Cœur de Jésus.

DIVISION. — 1° Le cœur de Jeanne d'Arc, *don du Cœur de Jésus* à la France. 2° Le cœur de Jeanne d'Arc, *victime agréée par le Cœur de Jésus* pour la France.

I. — Le cœur de Jeanne d'Arc, don du Cœur de Jésus à la France

Vues spéciales du Cœur de Jésus sur la France. — La France choisie par Lui pour être la fille aînée de l'Eglise (baptême de Clovis), le soutien de la Papauté (Charlemagne), l'apôtre du Christianisme dans le monde barbare. — La France destinée par Jésus à recevoir, de préférence à toute autre nation, la révélation de son divin Cœur et les manifestations miraculeuses de la Vierge Immaculée, sa Mère (Paray-le-Monial, Lourdes).

Pour l'accomplissement des desseins de Jésus sur la France, il fallait qu'elle fût une nation grande, puissante, indépendante. Il fallait aussi qu'elle fût une nation catholique.

Or, au début du xv^e siècle, la France était en péril prochain de disparaître entièrement comme nation et de devenir une province d'Angleterre. Ce malheur en eût entraîné un autre pour le siècle suivant : l'Angleterre se séparant de l'Eglise et se jetant dans l'hérésie, il y aurait eu grand risque pour la France de suivre la même voie.

Mais le Cœur de Jésus veillait. Il résolut de sauver la France de ce double péril et de faire renaître ses espoirs, ses grandeurs, ses élans vers les hautes destinées. Le Christ qui aime les Francs suscita Jeanne d'Arc.

Mais que suscita-t-il en Jeanne d'Arc ? J'entends bien qu'il la choisit comme un instrument très humble, pour qu'on fût obligé de reconnaître que c'était lui-même qui intervenait et qui, miraculeusement, sauvait la France. — J'entends bien aussi qu'il donna en elle à notre Patrie une épée vaillante, une guerrière admirable, à laquelle il communiqua Lui-même la connaissance de la grande pitié qu'il y avait au royaume de France et les secrets de l'art de la guerre. — Mais s'il s'en était tenu là, Jeanne n'eût été qu'une puissance surnaturelle mise accidentellement au service de la France. Or Jésus la voulait tout à fait Française. Il nous donna le cœur de Jeanne. Et dans ce cœur, il mit un grand amour de la France.

Le véritable amour de la France n'est pas celui qui se borne à des vues humaines, qui limite ses visées à vouloir pour la Patrie une gloire militaire, politique, littéraire ou artistique, une prospérité industrielle et commerciale. Nombreuses sont les nations qui ont eu, pendant quelque temps, un certain éclat terrestre, mais sans aucun profit supérieur, ni pour elles-mêmes ni pour le reste du monde, et qui sont retombées dans la déchéance, l'oubli et le néant.

C'est un amour surnaturel de la France, que Jésus a mis au cœur de Jeanne. Ce cœur, il ne s'est pas contenté de le façonner comme un cœur d'héroïne, il en a fait un cœur de sainte. Je dis : « de sainte », au propre sens du mot. Pour comprendre, en effet, malgré tous les nuages qui l'obscurcissaient alors, la mission surnaturelle de la France ; pour l'aimer, malgré toutes les déceptions et toutes les ingratitude, jusqu'à se sacrifier entièrement pour elle ; il fallait un cœur animé d'une vertu atteignant les plus hautes cimes.

Aussi Jésus s'est-il appliqué à rendre le cœur de Jeanne d'Arc semblable au sien. Il y a mis une étincellante pureté. Il l'a formé, dès l'enfance, à la plus tendre piété, à la plus profonde humilité, à l'abnégation la plus complète, à la charité la plus vive. Se rappeler, en particulier, les premières voix angéliques qui se font entendre à elle et qui lui répètent : « Jeanne, sois bonne et pieuse, aime Dieu, fréquente l'Eglise. »

Jeanne répond aux avances divines : elle fait le vœu de virginité perpétuelle, elle se confesse souvent, visite souvent Jésus-Hostie, assiste souvent à la messe, communie souvent, et avec ferveur. Son cœur se forme de plus en plus à l'image de celui de Jésus. — Et quand il est prêt, Jésus le donne à la France. L'archange S. Michel, qui avait dit à Jeanne : « Je suis Michel, le protecteur de la France », lui signifie, de la part de Notre-Seigneur, que c'est elle qui est choisie pour sauver la France et lui intime l'ordre de partir. Hésita-

tions de Jeanne, non pas qu'elle doute, mais elle est stupéfaite : « Je ne connais ni A ni B, je ne sais ni monter à cheval ni faire la guerre. » Cependant les voix de l'Archange et des Saintes se font plus pressantes. Alors Jeanne se décide ; elle part à la fin de décembre 1428. Elle n'avait pas encore dix-sept ans.

Et dès lors, le cœur de Jeanne est totalement à la France. Elle va, en dépit de tous les obstacles, trouver Baudricourt à Vaucouleurs et le roi à Chinon. Elle donne des preuves miraculeuses de sa mission. Et quand elle a obtenu une armée, la voilà qui s'élance à la délivrance d'Orléans, puis des villes des bords de la Loire. La voilà qui ne veut point avoir de repos qu'elle n'ait fait sacrer le roi à Reims. Puis elle arrive, malgré l'inertie de Charles VII et les oppositions des capitaines, à entraîner une partie de l'armée vers Paris. Quand elle est blessée sous les murs de la capitale, elle ne gémit que d'une chose : c'est que l'on prenne occasion de sa blessure pour abandonner le siège.

L'une des scènes qui caractérisent le mieux l'amour ardent et surnaturel de Jeanne pour la France, c'est celle où elle fait signer par Charles VII l'abandon de son royaume à Dieu, entre ses mains à elle, puis où elle rend, au nom de Dieu, le royaume à Charles, qui sera désormais le lieutenant de Dieu. — Noter encore son réveil en sursaut à Orléans : « Le sang de France qui coule ! » Et sa déclaration qu'elle n'a jamais pu voir couler le sang français sans pleurer. — Noter encore son souci extrême pour les âmes des enfants de la France, pour écarter de l'armée les sources de corruption des mœurs et pour faire confesser et communier les soldats. — Et quand elle est prisonnière, quelle ardeur la dévore de pouvoir reprendre les armes, retourner à la tête des armées et combattre de nouveau pour la France !

Oui, le cœur de Jeanne est bien un don magnifique du Cœur de Jésus à la France.

II. — *Le cœur de Jeanne d'Arc, victime agréée par le Cœur de Jésus pour la France*

Le martyre de Jeanne ne commence pas seulement à Compiègne ; il débute avec sa vocation même. Et en parcourant les étapes de cette immolation, on voit comment c'est son cœur, tout d'abord, qu'elle a sacrifié pour la France, et comment, dans toute la suite, et jusqu'à son dernier soupir au milieu des flammes, c'est l'immolation volontaire de son cœur qui l'a inspirée et soutenue dans tout ce qu'elle a souffert.

Douleur de renoncer à sa vie paisible de Domremy, de se jeter dans une existence totalement opposée à ses goûts, de quitter son père, sa mère, ses amies, son pays.

Douleur d'être méconnue, par Baudricourt, par Charles VII et par ses mauvais conseillers, d'être l'objet des préventions des capitaines, de l'hostilité de plusieurs, en particulier de La Trémoille.

Douleur, après le sacre du roi à Reims, de voir l'apathie et l'inertie de Charles VII, de subir, de sa part et de la part des chefs, l'ingratitude et l'oubli.

Douleur d'être méprisée et insultée par les Anglais, qui n'ont même pas pour elle le respect élémentaire que tout ennemi civilisé a pour son ennemi et qui vont jusqu'à la traiter de fille de mauvaise vie.

Douleur d'être trahie. Cette trahison, elle en a enduré longuement le pressentiment : « Je ne crains, disait-elle, que la trahison ». Et elle en a subi toute l'amertume et toute l'horreur, ainsi que toutes les conséquences.

Maintenant, la voici tombée aux mains des Bourguignons, puis vendue par eux aux Anglais. Elle est, avec toutes les duretés, transférée de prison en prison, pour aboutir à celle de Rouen. Alors, c'est toute l'horrible histoire du procès ; ce sont les accusations infâmes, les procédés iniques de ses accusateurs et de ses juges, les ruses déloyales employées pour la tromper.

La sentence de mort est portée, et c'est le genre de mort le plus barbare : être brûlée vive. Emotion ter-

rible de Jeanne à l'annonce de ce supplice : « J'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être brûlée ».

Mais Jeanne s'est soumise à tout, elle a tout offert à Jésus, du fond du cœur, pour la France. — Une scène caractéristique, au cours de son procès : sur le trajet de sa prison à la salle du jugement, elle passe devant une chapelle où est conservé le Saint-Sacrement. Elle demande la permission de s'arrêter sur le seuil et, s'y agenouillant, elle se plonge dans une adoration profonde. — Une autre scène, plus caractéristique encore, le matin même de son exécution : l'insistance avec laquelle elle demande la sainte communion et la ferveur avec laquelle elle la reçoit. — Enfin, sur son bûcher, c'est le crucifix qu'elle veut avoir constamment sous les yeux jusqu'au dernier instant ; c'est le nom de Jésus qu'elle invoque sans cesse, elle expire en le prononçant une dernière fois d'une voix si forte que ce cri s'entend jusqu'à l'extrémité de la place.

C'est donc bien à Jésus que Jeanne s'est offerte en victime pour la France, et au-dessus de toutes les immolations extérieures, les dominant, les inspirant, les soutenant, c'est l'immolation de son cœur qu'elle lui a offerte pour le salut de notre Patrie.

PÉRORAISON. — 1^o *Espérons en Jeanne d'Arc*. Les dons de Dieu sont sans repentance, et le sacrifice agréé par Dieu ne peut pas avoir eu des résultats seulement momentanés. Le cœur de Jeanne est toujours à la France, et les fruits de son immolation seront toujours une source de bénédictions célestes pour la France. — 2^o *Prenons modèle sur Jeanne d'Arc*. Afin de contribuer, chacun pour notre part, au salut et à la véritable prospérité de la France, donnons à notre Patrie notre cœur, en esprit de foi et par amour pour Dieu ; et donnons-le tel que Jeanne lui a donné le sien : pur, élevé, détaché, sacrifié. Ce n'est qu'à ces conditions que nous pourrions faire œuvre de bons chrétiens et de bons Français.

PLAN DE SERMON POUR LA PENTECOTE

L'ACTION DU SAINT-ESPRIT SUR NOS ÂMES

Quicumque Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. (Rom. VIII, 14).

EXORDE. — Le même Esprit qui est descendu sur les Apôtres à la Pentecôte exerce sur les âmes une action continuelle. Sans cesse, il s'applique à conquérir celles qui ne l'ont pas encore accueilli, à regagner celles qui se sont séparées de lui, à sanctifier celles où déjà son règne est établi. Accomplissant la mission dont il est investi par le Père et le Fils, desquels il procède, tout en étant leur égal, il poursuit auprès de chaque âme en particulier, par l'effusion de ses grâces actuelles, l'œuvre rédemptrice du divin Sauveur. C'est de cette action du Saint-Esprit sur nos âmes que nous allons nous entretenir.

DIVISION. — Nous envisagerons cette action : 1^o dans ses *miséricordes*, et 2^o dans ses *exigences*.

I. — *Ses miséricordes*

1^o Elles sont tellement innombrables et étendues qu'elles constituent toute une trame dans l'histoire intime de chacun de nous.

Notre formation chrétienne initiale est l'œuvre de l'Esprit-Saint. C'est lui qui a mis dans le cœur et sur les lèvres de nos mères ce qu'elles nous ont appris de Dieu, et de la manière de l'aimer, de le prier, de le servir. C'est lui qui a inspiré et guidé le zèle des prêtres et des éducateurs qui nous ont enseigné les éléments de la doctrine catholique et nous ont façonnés aux habitudes religieuses.

Et à mesure que s'est déroulée notre vie, d'où nous sont venus ces traits de lumière qui, si souvent, nous ont fait apparaître dans un jour plus vif certaines vérités de notre foi, nous en ont fait voir d'une façon plus

saissante les conséquences et les applications pratiques, nous ont fait comprendre plus nettement nos devoirs et les résolutions à prendre ? D'où nous sont venus ces éclairs de mémoire qui ont fait revivre en nous, au moment où nous en avions le plus besoin, tant de souvenirs bienfaisants : souvenirs d'enseignements oubliés, d'exemples perdus de vue, de grâces reçues, de fautes pardonnées, et par là nous ont excités à la confiance en Dieu, à la reconnaissance et à la fidélité envers lui, au repentir, à la réparation, à la prudence ? — Tout cela nous est venu de l'Esprit-Saint. Car nous sommes incapables, déclare S. Paul, d'avoir de notre fonds aucune pensée surnaturelle : toute notre capacité vient exclusivement de Dieu (II Cor. iii, 5).

D'où ont surgi en notre cœur, en tant de circonstances, des sentiments d'aversion pour le mal et d'attrait pour le bien, des remords de nos fautes, des hontes salutaires de nous-mêmes, des aspirations vers la vertu, des envies religieuses d'imiter les modèles qui s'en présentaient à nos yeux ? — D'où est née en notre volonté, dans tels et tels cas que chacun nous pouvons nous rappeler personnellement, la constance pour résister aux tentations, la force pour prendre certaines déterminations, le courage pour les mettre à exécution ? — Tout cela encore a été suscité en nous par ce divin Esprit. C'est lui qui opère en nous et le vouloir et l'accomplissement de nos bons desseins : *operator in vobis et velle et perficere pro bona voluntate* (Phil. ii, 13).

L'Esprit-Saint est donc le grand ouvrier de tout ce que nous avons passé et contenu de bon. — Or ce qu'il a fait pour nous jusqu'ici, par ses lumières, par ses impulsions, par ses secours, il le continue présentement et le continuera jusqu'à la fin de notre vie terrestre. Il n'est pas inconstant comme les hommes, qui commencent une œuvre et l'abandonnent sans l'achever. Il est fidèle, lui : *fidelis Deus* (I Cor. x, 13). Son œuvre bienfaisante qu'il a commencée en nous, il la poursuivra jusqu'au jour où nous serons jugés par le Christ Jésus : *Qui cepit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Christi Jesu* (Phil. i, 6).

2° Et qu'elles sont admirables, la multiplicité et la diversité de ses modes d'opération sur nous ! — Il emploie les moyens directs : l'action intérieure et sans intermédiaire, sur notre esprit, sur notre cœur, sur notre volonté. — Il emploie aussi les moyens indirects, et, sur ce terrain, toutes choses sont entre ses mains des instruments dont il se sert pour agir sur nos âmes :

a) C'est lui qui dispose autour de nous toutes les influences salutaires : du prêtre, de la famille, de l'amitié véritable, du dévouement, de la bonne parole, du bon exemple, du bon livre et du bon journal.

b) C'est lui qui dirige les événements heureux ou malheureux et leur attache la vertu de produire sur nos âmes des impressions capables de contribuer à notre salut et à notre sanctification. Rien n'arrive sans son ordre ou sa permission, et en tout ce qu'il fait ou laisse arriver, il a en vue le bien de nos âmes. Les joies, par exemple, il nous les envoie pour nous encourager, nous réconforter, relever notre confiance en Dieu, animer notre élan et notre ardeur. Les épreuves (maladies, deuils, infortunes, déceptions, nouvelles attristantes ou terrifiantes), il permet qu'elles nous surviennent afin qu'elles nous fassent réfléchir, rentrer en nous-mêmes, nous détacher d'ici-bas, nous tourner vers Dieu, nous préparer à ses jugements, augmenter la somme de nos mérites par la résignation et la patience.

c) Le Saint-Esprit va jusqu'à tirer parti, pour notre bien surnaturel, des péchés dont nous sommes les témoins ou les victimes, et même de nos propres péchés. Sans doute, il n'est pas l'auteur du péché : il le hait ; mais quand le péché se produit, il sait le retourner contre Satan et le faire indirectement servir à l'extension du règne de Dieu et au salut des âmes.

Il est écrit au commencement de la Bible, qu'alors que la terre n'était encore qu'un vaste désert recouvert d'un immense océan, l'Esprit de Dieu planait sur

les eaux (Gen. i, 2). Et c'est par l'action de cet Esprit créateur que tous les êtres furent tirés du néant et organisés dans l'œuvre des six jours. Notre âme vogue sur l'océan du monde et sans cesse elle est en danger d'être submergée. Mais l'Esprit-Saint plane au-dessus, et sa vigilante et puissante action nous préservera du naufrage et nous mènera au port, si nous sommes fidèles aux conditions que sa sainteté, sa sagesse et sa justice infinies l'obligent à exiger de nous.

II. — Ses exigences

Une manière de nous rendre compte de ces exigences, c'est de considérer quelles sont les fautes contre l'Esprit-Saint que çà et là l'Écriture Sainte nous signale et contre lesquelles elle nous prémunit.

Passons sous silence ce crime spécial sur lequel N.-S. J.-C. a prononcé un mystérieux anathème, en déclarant que ce péché ne serait remis ni en ce monde ni en l'autre (Mt. xii, 31, 32 ; Lc. xii, 10). Il est superflu de scruter ici ce qui, grâce à Dieu, n'est le cas de personne d'entre vous. — Il nous suffira de nous arrêter sur trois textes du Nouveau Testament, qui sont très suggestifs et fournissent matière à des réflexions très pratiques.

1° *Spiritum nolite extinguere* (I Thess. v, 19). N'éteignez pas l'action de l'Esprit-Saint ! N'étouffez pas sa voix ! La faute que S. Paul nous adjure ici d'éviter, ce n'est pas seulement celle des impies obstinés qui ne veulent ni voir, ni entendre ce qui pourrait atténuer leur haine antireligieuse et vaincre l'endurcissement de leurs cœurs. C'est encore celle de nombreux chrétiens ou chrétiennes, qui s'aveuglent et s'étourdissent. Ils livrent entièrement leur esprit et leur cœur à leurs plaisirs, à leurs intérêts, à leurs affaires, à leur égoïsme. Mais leur Dieu, leur âme, leur éternité ? Jamais ou presque jamais ils n'y pensent, ou bien ce n'est que d'une façon distraite, furtive, superficielle. Ils écartent toutes les idées graves, toutes les réflexions sérieuses, qui pourraient leur inspirer quelque désir de changer de vie. Ils s'étourdissent contre les remords et les avertissements de leur conscience ; ils en arrivent même à la fausser et ils se flattent ensuite qu'elle les laisse tranquilles. — *Spiritum nolite extinguere* ! La première exigence de l'action du Saint-Esprit sur nos âmes, c'est que nous écoutions ce divin Esprit, que nous fassions attention à ses lumières, à ses excitations.

Pour cela il est nécessaire que nous gardions toujours la maîtrise de notre âme, au milieu des affaires, des préoccupations et des distractions de ce siècle. Il est nécessaire que nous élaguions quelque chose de ces inutilités qui encombrant notre vie, et que nous la dégagions de ces agitations superflues dans le tourbillon desquelles nous la laissons trop se prendre. Il est nécessaire que nous réservions tous les jours quelques instants au moins pour Dieu, pour la prière, pour l'examen de notre conscience, pour le soin de nos intérêts spirituels.

2° Le second texte, c'est une parole sévère de S. Pierre à Ananie et Saphire, qui se donnaient la mine d'offrir à la chrétienté de Jérusalem la totalité du prix d'un champ vendu par eux, alors qu'ils n'en offraient réellement qu'une partie. « Vous avez menti à l'Esprit-Saint, » leur dit-il. (Act. v, 3, 9).

Mentir à l'Esprit-Saint, c'est le fait de tant de chrétiens qui, dans la pratique de leur religion, ne s'occupent guère que de présenter une façade, que d'avoir des dehors, des apparences de christianisme. Ils se plaisent à s'illusionner eux-mêmes sur leur propre compte ; et, en tout cas, ils cherchent à tromper les autres, à faire figure devant eux, à s'attirer leur estime et leurs louanges, sans se soucier d'en être dignes, et à se faire attribuer par eux des mérites qu'ils n'ont pas. C'est là l'hypocrisie ; et si elle ne se rencontre qu'avec une rareté relative sur toute la ligne à la fois, elle est très fréquente dans les détails de la vie. Or l'hypocrisie, le Saint-Esprit la déteste ; il n'admet pas qu'on se moque de lui : *Deus non irridetur* (Gal. vi, 7).

Il est le Dieu de vérité; il exige de nous que nous soyons sincères.

Pour satisfaire à cette seconde exigence de l'Esprit divin, il faut que nous ne cherchions à plaire qu'à un seul regard, celui de Dieu qui voit tout et qui scrute les reins et les cœurs. Il faut que nous bannissons de notre vie toute duplicité, toute pose en présence du public, tout sans-gêne moral hors de sa présence; que nous maintenions intact et pur le fond de notre cœur avec autant de soin que si tout le monde pouvait le voir; et que nous soyons aussi irréprochables dans la pratique de nos devoirs les plus obscurs que dans celle des obligations les plus extérieurement sujettes à contrôle.

3^e Le troisième texte, c'est le reproche de S. Etienne, le premier martyr, à ses juges : « *Vos semper Spiritui Sancto resistitis*. Vous résistez toujours au Saint-Esprit ! » (Act. vii, 51).

La résistance à l'Esprit de Dieu, n'est-elle pas l'attitude la plus habituelle de beaucoup de ceux qui lui ont pourtant été consacrés par le Baptême et ont été marqués de son sceau dans la Confirmation ? Nos résistances à la grâce ne sont-elles pas plus multipliées que les cheveux de notre tête et que les grains de sable de la mer ? Résistances actives : tant de désobéissances positives, formelles, aux lois de Dieu et de son Eglise, tant de fautes délibérées ! Résistances passives : tant d'inerties opposées aux mouvements de l'Esprit-Saint, tant de paresse au devoir, tant de mollesse devant l'effort, tant de peur du sacrifice, tant de lenteurs, tant de combinaisons louches, tant d'attermoiements !

Répondre par des résistances à ses avances miséricordieuses, c'est blesser, contrister l'Esprit-Saint : *contristare Spiritum Sanctum Dei* (Eph. iv, 30). C'est le porter à se retirer de nous. Ce divin Esprit, infiniment sage et infiniment bon, exige que nous lui soyons dociles, d'une docilité confiante et généreuse. — Pour cela, nous ranimerons constamment notre courage par la considération de l'immense récompense promise, pour l'éternité tout entière, à nos efforts et à nos sacrifices de cette courte vie terrestre.

PÉRORAISON. — *Alligatus ego Spiritu, vado...* (Act. xx, 22). Que cette belle parole de S. Paul soit appliquée par nous à toutes circonstances et devienne une maxime de notre vie. Nous livrant à la conduite du divin Esprit, nous aboutirons à la Jérusalem céleste : *vado in Jerusalem*.

CAUSERIES A DES JEUNES

VIII

SI CEUX-LÀ...

L'Eglise, ces temps-ci, fait trop belle place aux Jeunes dans la liste de ses saints pour que je ne mette pas quelques-uns d'entre eux devant vos yeux. On dit que l'exemple entraîne : *Exempla trahunt*. Si vous n'êtes point invités au martyre violent et brutal que subirent plusieurs d'entre eux, il reste que vous êtes invités à la lutte. Durant la guerre, l'exemple des morts était un motif puissant de courage et d'énergie pour les survivants; les régiments les meilleurs furent les plus souvent décimés; à de jeunes catholiques il peut être utile et bon de rappeler quelques héroïsmes, quelques morts glorieuses de catholiques de leur âge.

Je vous lis donc une page d'histoire, le récit de la mort des 22 martyrs de l'Ouganda. Peut-être

l'avez-vous lue déjà; elle a paru récemment dans le *Pèlerin* (n^o du 14 mars).

C'était en 1886, sept ans après l'arrivée des premiers ouvriers évangéliques sur cette terre prédestinée. Sous l'action de la grâce, la parole de Dieu commençait à produire des fruits abondants parmi des populations plongées jusque-là dans le paganisme. Trompé par des calomnies habilement dirigées contre ses pages chrétiens par son premier ministre, le roi Mwanga, jusque-là favorable à la religion chrétienne, commença par livrer au bourreau son conseiller intime, Joseph Mkasa, puis deux ou trois autres chrétiens de la cour, coupables comme lui du seul crime de « prier ». Ce fut le signal de la persécution générale; le roi déclara qu'il voulait faire massacrer tous ceux qui priaient.

A cette nouvelle, le P. Lourdel, envoyé à la résidence royale par Mgr Livinhac pour essayer de calmer la fureur du prince, semble n'y arriver que pour voir enchaîner les jeunes pages. On a lié ensemble ceux de dix-huit à vingt-cinq ans : Charles Louanga, leur chef, est à leur tête; les enfants forment un autre groupe, dans lequel se trouve le fils d'un des plus grands seigneurs, le petit Kizito, qui depuis longtemps importunait les missionnaires pour recevoir le baptême.

En passant devant le Père, les jeunes confesseurs le saluent du regard, tandis que lui-même prie la Mère des Douleurs de lui venir en aide pour demeurer debout comme elle et sans faiblir devant le supplice qu'on prépare à ses chers enfants.

Tour à tour enchaînés et conduits au roi, ceux-ci marchaient à la mort avec une admirable sérénité, suppliant leurs bourreaux de hâter l'heure du supplice, dans la crainte d'être épargnés et de perdre la couronne qu'ils se voyaient près de saisir.

Charles Louanga fut appelé le premier : on le brûla lentement. Les autres furent conduits sur une colline située à une heure de la résidence royale. Les bourreaux firent de gros fagots de roseaux, dans chacun desquels ils lièrent une victime. Ils n'en faisaient pas pour Siméon Sebouta, le plus jeune des pages, qui, se croyant mis au rebut, s'écria :

— Où est mon fagot à moi ? Tous en ont un, je veux aussi le mien !

On fit mine de se rendre à ses réclamations, et on le lia comme les autres, mais on le mit à part avec Denys et Ouélaba, les plus jeunes des pages, dans l'espoir que la vue du supplice de leurs aînés ferait faiblir leur courage.

Les fagots terminés, on les plaça horizontalement les uns à côté des autres. Parmi les victimes se trouvait le fils même du bourreau, le jeune Mbagu. Son malheureux père, après avoir cherché en vain à faire apostasier son fils, voulut du moins lui épargner le supplice du feu; il donna ordre à l'un de ses hommes de le délier et de l'assommer, en lui assénant sur la nuque un coup de bâton. Le corps du jeune martyr fut ensuite renfermé dans les roseaux et remplacé avec les autres.

Le feu fut mis aux fagots, en commençant par les pieds des jeunes confesseurs, pour les faire souffrir plus longtemps, dans l'espoir qu'ils renonceraient à leur foi. Vaine attente ! Les martyrs n'ouvraient la bouche que pour réciter d'une seule voix les prières qu'ils avaient apprises. Une demi-heure après, les roseaux étaient consumés et l'on n'apercevait plus qu'une rangée de cadavres à demi brûlés et couverts de cendres.

Pareil sort ne vous attend pas; je ne vous le souhaite même pas. L'héroïsme, le martyre, sont des grâces extraordinaires que Dieu ne distribue que dans des vues providentielles. Bien osé qui se risquerait d'y prétendre.

Mais je suis sûr que vous saurez admirer la tenue de ces jeunes négrillons. Qu'ont-ils fait, en somme ?

Ils ont été fidèles, fidèles jusqu'à la mort parce que la mort est venue les prendre. Etes-vous de taille, vous, à être fidèles jusqu'à la vie ?

Je sais. Dans le demi-rêve pieux qui berce vos instants de ferveur, après une bonne communion par exemple, vous échafaudiez mille projets de courage chrétien, d'audace apostolique. Vous vous promettez d'être fiers devant le sarcasme, calmes devant l'injure, plus forts que les sourires, plus tenaces que les lazzis. C'est tout beau alors. Mais, après ? Quand, jetés de nouveau au milieu de vos camarades de travail, vous subissez une fois de plus l'épreuve, quelle résistance est la vôtre ? Celui-ci se tait, non par décision de sagesse, mais par timidité. Celui-là esquive un sourire d'acquiescement pour faire cesser, pense-t-il, le « bobard » qu'on lui a décoché. Tel autre essaie de se défendre, mais son effort ne dure pas ; il perd confiance dans ses forces, dans le secours de Dieu qui pourtant ne lui manquerait pas ; il cède ; et l'adversaire enregistre orgueilleusement une victoire.

Nous ne sommes cependant pas à l'Ouganda, en 1886. Vos persécuteurs, s'ils ont une haine aussi féroce que le roi Mwanga, n'ont pas cependant le même fanatisme. Ils sont en réalité plus forts de vos faiblesses que de leur propre puissance.

Pourquoi tant de couardise et tant de lâchetés ? La peur seule les explique. Vous n'êtes pas menacés de sévices déterminés ; vous ne savez pas au juste ce que vous avez à redouter ; le mystère des méchancetés possibles vous accable. Si vous voyiez, si vous mesuriez le danger, je suis sûr que vous seriez plus forts que vous n'êtes d'ordinaire. Mais vous ne savez pas ; vous n'avez pas catalogué les mesquineries insignifiantes qui risquent de vous être infligées ; ne les ayant pas regardées bien en face, froidement, vous vous affolez d'elles. C'est de la peur, pas plus. Des ombres vous hantent, et vous détez, tremblants.

Il est un travail facile à faire, mais nécessaire pour vous. Prévoir, apprécier à leur juste valeur les coups qui peuvent vous être portés. Ils sont, en général, bien faibles. Par quelque expérience déjà faite, vous savez qu'ils ne sont pas de longue durée, que tous se ressemblent ou presque, et que celui qui les assène se fatigue vite s'il se heurte à quelque résistance. On lâche vite le merlin, déçu et dépit, si l'on rencontre un nœud.

Prévoyez donc les coups ; sachez quelle surface vous offrirez à l'agresseur, capable de le découper. N'est-ce pas, en somme, ce que vous faites dans les exercices de boxe ? Pourquoi ne le feriez-vous pas sur ce terrain de la lutte religieuse où vous êtes si souvent et si fatalement entraînés ?

Mais, surtout, ayez l'œil dans les yeux de votre adversaire. Regardez-le en face ; mesurez d'avance et à temps le geste qu'il prépare, afin, et suivant le cas, de « parer », d'« échapper » ou de frapper.

Les martyrs sont la dernière vague d'assaut que Dieu lance, quand il veut conquérir un peuple à la

foi. Avant eux les apôtres ont travaillé. Vous n'êtes pas appelés à être des martyrs ; vous devez être des apôtres. Votre rôle n'est donc pas de subir en priant, mais de lutter en priant. C'est moins dur.

Ça ne l'est pas du tout, c'est passionnant au contraire et bien capable d'enthousiasmer vos cœurs de jeunes, si vous savez lutter, sans peur vaine et déprimante, face à face avec vos adversaires, non pas avec l'ambition de les écraser, seulement avec le désir de leur faire rendre les armes.

L'Ouganda compte aujourd'hui 200.000 chrétiens. Quelle belle France catholique nous aurions si les Jeunes étaient ce qu'ils peuvent, ce qu'ils doivent être !

MOIS DE MARIE DES PAROISSES

XXIV^e Jour

MARIE A LOURDES ¹

Mes frères,

Le caractère propre de l'apparition de la Sainte Vierge à la Salette avait été son insistance à demander qu'on fit pénitence pour le salut de la France. Continuant sa bienfaisante mission, la Sainte Vierge se montra de nouveau à Lourdes, et là, elle demanda qu'on priât beaucoup.

La prière est la pratique complémentaire de la pénitence, pour la réparation des offenses commises envers Dieu. Voilà pourquoi Marie sollicite si vivement les hommes de recourir à cette pratique, afin qu'ils puissent rentrer en grâce avec leur Créateur.

C'est ce que je veux vous exposer dans cette instruction, en vous faisant le récit des apparitions de Lourdes.

I

Douze ans après l'apparition de la Salette, Marie daigna encore apparaître à Lourdes, petite ville du Midi de la France, bâtie sur les premières pentes des Pyrénées, aux bords d'une rivière appelée le Gave de Pau.

Ces apparitions furent beaucoup plus célèbres, parce qu'elles se renouvelèrent jusqu'à dix-huit fois dans l'espace de cinq mois, et suscitèrent dans le monde entier un immense mouvement de pèlerinages et de ferventes prières, récompensées par des guérisons miraculeuses.

A Lourdes vivait, en 1858, Bernadette Soubirous, alors âgée de 14 ans, fille d'un pauvre meunier de cette ville. C'était une enfant douce, très pieuse, encore peu instruite, mais intelligente, et aimée de tous pour sa docilité et l'innocence de sa vie.

Le jeudi 11 février de cette année, Bernadette alla ramasser du bois mort sur les bords du Gave. Dans le flanc de la montagne, s'ouvrait une grotte assez large, la grotte de Massabielle, éclairée, du côté droit, par une ouverture en forme de fenêtre

¹ Nous avons publié dans la *Prédication* de 1908 trente et une Lectures sur les apparitions de Lourdes, et 31 en 1910 sur les guérisons miraculeuses.

ogivale. Un vaste buisson d'églantiers, alors sans feuilles, croissait devant le bord inférieur.

Comme Bernadette se trouvait en face de la grotte, une Dame d'une beauté merveilleuse lui apparut, se tenant debout sur le buisson d'églantiers. Une rose d'or s'épanouissait sur chacun de ses pieds nus ; elle était vêtue d'une longue robe blanche, serrée à la taille par une ceinture bleu-d'azur, dont les bouts retombaient presque jusqu'à terre. Un voile blanc recouvrait sa tête et son corps ; pour tout ornement, elle portait sur son bras droit un long chapelet aux grains d'or.

En l'apercevant, Bernadette fut effrayée ; mais bientôt remise, elle prend elle aussi son chapelet et le récite avec ferveur, regardant la belle Dame. Son visage est transfiguré par le ravissement de cette céleste vision. Quand elle eut achevé la récitation de son chapelet, elle vit la Dame étendre ses bras, la saluer doucement et disparaître soudain.

Dans l'espace des cinq mois qui suivirent, Marie se montra à Bernadette dix-huit fois sous la même forme. Tantôt le visage souriant, elle gardait le silence ; tantôt elle lui parlait avec bonté, soit que l'enfant fût seule, soit qu'elle fût entourée de la multitude accourue au récit de ces merveilles.

Ce que Marie demanda avec insistance pour elle et pour le peuple chrétien, ce fut la prière. Cela ressort avec évidence de ses actes et de ses paroles.

En effet, mes frères, la Vierge apparaît toujours avec le Rosaire, c'est-à-dire avec l'instrument de la prière populaire que récitent avec amour tous les fidèles. Elle invite l'enfant à prier avec elle, et lui apprend à tracer sur elle le signe de la croix. Avant toute chose, Marie donne à Bernadette une leçon de prière ; elle veut qu'elle prie pour les pécheurs ; elle ordonne que la prière soit apostolique et conquérante. Elle veut encore qu'elle soit faite en commun ; que les fidèles se réunissent en ce lieu béni où elle est venue poser le pied. « Allez dire aux prêtres, lui commande-t-elle, de faire bâtir ici une chapelle ; et je veux qu'on y vienne en procession. »

Lourdes ne sera donc point un lieu de promenade, ni une station de repos. Lourdes sera un rendez-vous de prières, un sanctuaire où l'on sentira passer le souffle de Dieu, un lieu d'où les plus indifférents eux-mêmes ne partiront pas sans avoir fléchi le genou.

Avec quelle docilité empressée Bernadette obéissait à ces ordres de la Reine du ciel ! Elle priait sans cesse devant la grotte. Dès que, à genoux, elle voyait la belle Dame, elle entrait dans une sorte d'extase. Son visage brillait d'une douce clarté, ses yeux se fixaient sur la figure bien-aimée. Pour lui obéir, elle rampait sur ses genoux jusqu'au fond de la grotte ; elle tenait un cierge allumé dont la flamme touchait ses doigts sans la brûler ; elle creusait dans le sable sec un petit trou qui devenait la source dont les eaux ont fait tant de prodiges. Un jour enfin, le 25 mars, elle osa demander son nom à la Dame et reçut cette réponse : « Je suis l'Immaculée-Conception. »

Quand les apparitions eurent cessé, la voyante demeura encore quelques années chez ses parents ; puis elle se retira chez les Sœurs de la Charité, à Nevers, où elle devint religieuse. Elle y mourut en odeur de sainteté, en 1879, à l'âge de 35 ans.

II

Plus d'un demi siècle s'est écoulé depuis ces merveilleuses apparitions, et jamais les pèlerinages de Lourdes n'ont été plus florissants, encouragés surtout par les grâces qu'y reçoivent les pèlerins, et par les innombrables miracles qui récompensent leur foi.

Ces grâces sont de deux sortes, spirituelles et souvent corporelles.

Les grâces spirituelles, mes frères, agissent dans le sanctuaire des âmes, et échappent à nos recherches. Cependant ce qui en transpire au dehors nous fait croire qu'elles sont très nombreuses. Combien d'âmes déjà pieuses prient avec plus d'ardeur, se dévouent au soin des malades, et sentent un réel accroissement de piété, lorsqu'elles sont rentrées dans leur foyer ! Combien d'âmes indifférentes sont touchées profondément ! Elles deviennent attentives, prient un peu, puis bientôt sont conquises, et s'avouent les heureuses vaincues de la grâce de Lourdes ! Mais surtout combien de milliers de pécheurs y reçoivent une telle impression de sollicitation surnaturelle qu'ils sortent de l'abîme du péché où ils étaient comme ensevelis !

Enfin, mes frères, sans qu'il soit besoin d'insister longuement, car vous connaissez ces choses, la Vierge de Lourdes accorde à un grand nombre de malades le bienfait de la guérison corporelle. Il n'entre pas dans les desseins de Dieu que tous les infirmes soient guéris ; mais il s'opère là assez de guérisons miraculeuses pour que la miséricordieuse bonté de Marie apparaisse avec éclat, et inspire une confiance inébranlable.

* * *

Le caractère essentiel des apparitions de Lourdes, mes frères, c'est une exhortation continue à la prière, faite par Marie à Bernadette, tant pour elle-même que pour tous les fidèles du monde.

C'est que prier est le premier et le plus pressant besoin des hommes. Nous avons tous tant de dangers à écarter, tant de fautes à nous faire pardonner, que sans la prière le salut nous devient impossible.

Voilà pourquoi Marie, dans sa tendresse maternelle, redisait sans cesse à Bernadette : « Priez, priez pour les pécheurs. » Voilà pourquoi des multitudes inlassables apportent sans cesse leurs supplications à ce sanctuaire de la prière.

Obéissons toujours, mes frères, aux recommandations de la Vierge de Lourdes. Nos temps malheureux ont plus que jamais besoin de son secours. Prions avec ferveur ; nos fautes seront pardonnées, et un jour nous mériterons de contempler au ciel la ravissante vision qui a charmé l'humble Bernadette. Ainsi soit-il.

XXV^e JourMARIE A PONTMAIN ¹

Mes frères,

La troisième apparition de la Sainte Vierge, dont j'ai à vous entretenir ce soir, eut lieu à Pontmain, petit bourg situé sur les confins du diocèse de Laval, proche de la Normandie. C'est là que quatre enfants, à l'âme simple et pure, virent Marie saisir le crucifix, rouge du sang de son Fils, le tenir de ses deux mains et le présenter à la France, comme si elle avait voulu lui dire : « O peuple aimé, bien que peuple peu fidèle, voici Jésus-Christ, ton espoir et ta rançon ; refais ton courage, et espère encore un avenir meilleur ! »

Les circonstances de cette apparition, et les leçons qui en ressortent, formeront le sujet de cette instruction.

I

C'était au début de l'année 1871. La France était vaincue, ses provinces ravagées ; partout ce n'étaient, dans les régions envahies, que des ruines, du sang et des larmes ; partout une désolation sans fond. Or, au plus cruel moment de cette infortune, quand tout paraissait irrémédiablement perdu, le 17 janvier, se produisit l'heureux événement qui vint consoler les douleurs de la patrie et ranimer son espérance.

A Pontmain, entre 5 et 6 heures du soir, un petit garçon de douze ans, nommé Eugène Barbedette, fils d'un honnête cultivateur, était sorti de la grange où il travaillait. C'était un enfant bien sage, pieux et docile. Il regardait le ciel, quand soudain, au-dessus de la maison faisant face à la grange, il aperçut une belle Dame, qui lui souriait. Heureux et doucement ému, il la regardait en silence.

Cette Dame, jeune et très belle, était vêtue d'une robe bleu-foncé, parsemée d'étoiles d'or. Ses pieds étaient couverts d'une chaussure de même couleur, ornée de boucles d'or. Un voile noir reposait sur sa tête et retombait sur ses épaules. Elle portait un diadème d'or, au milieu duquel courait un étroit ruban rouge.

Au bout d'un quart d'heure de contemplation, Eugène appela son frère Joseph, âgé de dix ans, qui vit aussitôt la Dame, « si belle, dit-il, qu'on n'a jamais rien vu de pareil, ni en personne, ni en image. »

Leurs parents, des voisins accoururent, mais ils ne virent rien. Ils traitèrent les enfants de menteurs. On alla alors chercher deux petites filles, Françoise Richer et Jeanne Lebosse, toutes deux âgées de 11 ans. Elles arrivèrent et s'écrièrent aussitôt, avec une indicible admiration : « Oh ! la belle Dame, avec une robe bleue et des étoiles d'or ! » Il y eut jusqu'à une petite enfant de 2 ans, portée dans les bras de sa mère, qui ayant levé les yeux, se mit à agiter ses mains, en disant : « Le Jésus, le Jésus ! »

¹ Voir dans la *Prédication* de 1912 seize Lectures sur N.-D. de Pontmain.

M. l'abbé Guérin, curé de Pontmain, qu'on était allé chercher, les religieuses, le peuple du bourg vinrent sur la place, mais ne virent rien. Ils se mirent en prières, suivant sur le visage des enfants et dans leurs paroles les diverses phases de l'apparition.

Peu après que la Sainte Vierge se fût montrée, une petite croix rouge, haute de huit centimètres, se forma sur son cœur ; puis un grand ovale de nuance plus foncée se dessina autour d'elle, portant quatre flambeaux non allumés, à la hauteur de ses épaules et de ses genoux. On récitait alors le chapelet, que suivit le chant du *Magnificat*. A ce moment une grande banderole blanche parut sous les pieds de Marie. Les enfants y lurent ces mots : « Mais priez, mes enfants. Dieu vous exaucera dans peu de temps. » Une seconde banderole, moins longue que la première, se développa au-dessous d'elle, où on lisait ces paroles soulignées d'un large trait : « Mon Fils se laisse toucher. »

On chante alors le cantique :

Mère de l'espérance,
Protégez notre France ;

Marie élève ses bras et sourit aux enfants qui sautaient de joie. Mais quand on entonne le cantique :

Mon doux Jésus, enfin voici le temps
De pardonner à nos cœurs pénitents,

le visage de la Vierge retombe dans la tristesse. Une croix rouge, grande de soixante centimètres, portant un Christ plus rouge encore, paraît à la hauteur de l'Apparition, qui la saisit et l'appuie contre sa poitrine. Elle regarde avec amour le crucifix, au-dessus duquel étincelle ce seul mot : « Jésus-Christ. » Un colloque mystérieux et pressant se poursuit entre Elle et son Fils. Ses lèvres remuent ; les enfants aperçoivent ses dents blanches. Elle plaide la cause de la France qui tremble pour elle-même, pour son présent si douloureux, pour son avenir si menacé.

Mais Marie l'emporte ; le Christ sanglant disparaît ; les quatre flambeaux s'allument, pendant qu'on chante l'*Ave Maris stella*. Deux petites croix blanches, signe de pardon, viennent se placer sur les épaules virginales de Marie qui sourit de nouveau et étend les mains pour bénir. Enfin une sorte de grand voile blanc monte lentement de dessous ses pieds, et peu à peu la couvre entièrement.

L'apparition finit ainsi dans un sourire heureux et plein d'espérance ; elle avait duré environ trois heures, de 6 à 9 heures du soir.

II

La vérité de l'apparition de Pontmain est appuyée sur le témoignage des quatre enfants qui racontent, décrivent, et précisent chacun de ces détails saisissants à mesure qu'ils se produisent. Leurs témoignages n'ont jamais varié dans leurs dépositions. Plus tard ces enfants, devenus prêtres ou religieuses, restèrent témoins fidèles des merveilles dont ils avaient été les spectateurs privilégiés.

giés. Les assistants n'ont rien vu ; mais ils étaient convaincus ; ils priaient avec une ferveur qui ne s'est pas démentie un seul instant.

Le caractère propre de cette apparition est l'espérance que nous devons avoir en Marie, au milieu de nos plus grandes épreuves. Elle s'appuie sur la certitude du pardon pour le présent, et de la confiance en une assistance toute-puissante pour l'avenir.

En effet, mes frères, dès le lendemain de ce jour, les généraux allemands arrêtaient la marche en avant de leurs soldats. Bientôt était signé l'armistice, prélude de l'accord qui rendit la paix à notre pays. Les paroles de Marie invitaient à cette espérance. Malgré ses affreuses blessures, la France s'est relevée. Pourquoi et comment ? Parce que, pendant ces jours de malheur, on pria beaucoup et avec ferveur ; on améliora les mœurs ; on fit d'abondantes aumônes ; on s'efforça de rendre à la religion sa prospérité amoindrie ; et Dieu a pardonné.

O Vierge, ô Mère, ô notre Espérance, vous avez désarmé la justice de votre Fils ! Nous avons encore grandement besoin de votre secours dans le temps présent. Ne nous abandonnez pas !

* * *

L'espérance, mes frères, est la vertu par laquelle nous attendons de Dieu, avec une ferme confiance, le bonheur du ciel après la mort, et dès cette vie les grâces nécessaires pour le mériter. Elle repose sur la bonté de Dieu, et sur ses promesses qui se réalisent toujours pour ceux qui n'y mettent pas obstacle. Elle repose aussi sur notre fidélité à correspondre aux grâces divines et sur notre constante application à éviter le mal et à faire le bien.

L'espérance, douce joie de la vie présente, notre consolation dans les peines, peut-on vivre sans elle ?

Mettons la nôtre, mes frères, entre les mains de Dieu et dans le sein de sa Mère bien-aimée.

O Mère de la sainte espérance, Notre-Dame de Pontmain, bénissez-nous, secourez-nous, sauvez-nous ! Ainsi soit-il.

XXVI^e Jour

DÉVOTION MONDIALE A MARIE

Mes frères,

Après vous avoir exposé les différentes prières et pratiques qui forment le culte de la Vierge Marie, je veux vous montrer maintenant combien la dévotion à cette tendre Mère est ancienne et vénérable, comment elle a grandi dans la piété des peuples chrétiens et toujours prospéré ; autrement dit, vous faire son histoire aux *premiers siècles* de l'Eglise, durant les longues années du *moyen âge*, et enfin dans nos *temps modernes*.

I

C'est autour du tombeau même de la Mère de N.-S. Jésus-Christ que fut inaugurée la dévotion touchante qui devait traverser tous les siècles. Bien que les anges eussent enlevé son corps pour

le porter au ciel dans sa glorieuse Assomption, les apôtres et les premiers chrétiens se réunirent autour de son sépulcre pour chanter ses louanges et lui adresser leurs prières.

Une ancienne tradition rapporte que les fidèles qui venaient lui rendre honneur autour de son tombeau, près de Jérusalem, subirent de violentes attaques de la part des princes de la Synagogue. Sous leur suggestion, les Juifs en massacrèrent plus de cent, pour y avoir élevé un oratoire.

Quand les grandes persécutions suscitées par le paganisme contraignirent les chrétiens à se réfugier dans les catacombes, pendant près de trois cents ans, ils y transportèrent avec eux le culte de la Sainte Vierge. Ils la priaient dans le secret de ces vastes souterrains. Lorsque parmi eux se trouvait un peintre de talent, il peignait son image sur les murailles. Sa vue charmait les regards et excitait à l'imitation de ses vertus. On conserve encore à Rome, dans la catacombe de Sainte-Agnès et dans le cimetière de St-Calixte, de gracieuses peintures représentant Marie avec son divin Fils, telle qu'on la reproduit dans nos églises. Ces images, anciennes de dix-huit siècles, sont le témoignage authentique du culte rendu à Marie dans ces temps reculés.

Quand la croix de Jésus-Christ eut vaincu le paganisme, l'Eglise sortit des catacombes. Ce fut alors un magnifique épanouissement de la dévotion à Marie, et le début de son extension dans le monde catholique. Les docteurs enseignent ses mérites ; les évêques recommandent la pratique de ses vertus ; les vierges imitent l'innocence de sa vie ; les sculpteurs reproduisent son image dans de touchantes statues, qu'on met à la place des idoles des fausses divinités. Que dirai-je encore ? Dans ces temps pleins de ferveur, S. Ephrem célèbre ses grandeurs en langue syriaque, S. Jean Chrysostome en langue grecque, S. Ambroise en langue latine ; partout se développe la connaissance et l'amour de Marie.

Mais voici une grande douleur : un hérétique, Nestorius, dans son orgueilleuse audace, ose prétendre que Marie n'est pas mère de Dieu, mais mère seulement de la nature humaine qui est en Jésus-Christ. Ce fut dans le monde chrétien une explosion d'indignation. Eh quoi ! Marie va-t-elle être déchue de la hauteur sublime où l'a élevée la priviège de sa maternité divine ? Rassurez-vous, mes frères.

Deux cents évêques s'assemblent à Ephèse, dans un concile général et infaillible. Ils condamnent Nestorius, et proclament Marie vraiment Mère de Dieu, puisque dans Jésus-Christ, son Fils, la divinité est inséparablement unie à son humanité.

Ce fut une joie universelle ; les enfants avaient vengé leur Mère outragée.

II

Depuis cet événement, le culte de Marie ne fit que grandir de siècle en siècle dans le monde entier. Je ne puis ni ne veux vous dire ce qu'il devint dans tous les pays chrétiens, pendant cette

longue période du moyen âge, qui dura près de mille ans. Ce serait une tâche infinie. Je vous dirai seulement la grande piété de nos pères pour la Mère de Dieu, durant ces temps de foi et d'intense activité religieuse.

Quand le roi Pépin le Bref, avant l'an 800, allait en voyage, il ne manquait jamais de s'arrêter et de faire une dévotion prière devant les images de Notre-Dame que la piété des Francs avait placées au long des chemins.

Son fils, l'illustre empereur Charlemagne, veut qu'on mette avec lui dans son tombeau la petite statue d'or de Marie qu'il portait toujours sous son vêtement.

Dès le ix^e siècle s'établit l'usage de consacrer à Marie le samedi. Le Petit Office existe déjà au x^e siècle. Au xii^e, S. Louis se montre dévot serviteur de la bonne Vierge. S. Bernard la loue dans des discours admirables. Le Bienh. Simon Stock reçoit de ses mains le scapulaire, qu'il communique ensuite à des légions de fidèles. S. Dominique institue le Rosaire, prière universelle, et source de grâces inépuisables.

Ce n'est pas assez. Dans ces temps, la ferveur des fidèles édifie, en l'honneur de Marie, de magnifiques églises, et ces cathédrales impérissables, qui portent jusque dans les nues la foi et l'amour des peuples à cette tendre Mère. Quel enthousiasme ! Quelle joie de venir travailler à la construction de ces temples élevés au nom de la Reine du ciel ! Tous s'y emploient, évêques, abbés, seigneurs, étudiants, laboureurs. Le riche donne son argent, le pauvre son travail ; tous concourent à cette œuvre qui produit des monuments d'une beauté et d'une grandeur jamais atteintes depuis cette époque.

III

Loin de se refroidir dans nos temps modernes, le culte de Marie a pris de tous côtés une extension merveilleuse.

L'Italie est célèbre par sa familiarité pleine d'abandon envers la Madone. L'Espagne est couverte d'églises bâties en son honneur, et l'un de ses rois, Charles III, la proclamait sa « Souveraine. » La Pologne aussi la voulait pour Reine : « *Regina cæli et Poloniæ*, Reine du ciel et de la Pologne, priez pour nous. » Tel était le cri qu'elle poussait dans ses litanies, quand ses ennemis s'efforçaient de détruire sa nationalité, et qu'elle redit encore avec plus de ferveur maintenant qu'elle a recouvré sa liberté.

Le Russe schismatique lui-même vénère Marie, et le disciple de Mahomet la reconnaît pour la plus grande d'entre les femmes.

Que dirai-je encore, mes frères ? Pourrai-je énumérer les pèlerinages si nombreux et si fervents qui accourent à ses sanctuaires privilégiés ? La piété chrétienne, guidée par les Souverains Pontifes, a assigné d'abord un jour chaque semaine, le samedi, pour une prière particulière à Marie ; puis un mois, le mois de mai, si bien nommé le mois de Marie ; ensuite un autre mois, celui d'octobre,

le mois du Rosaire, consacré à cette invocation si pratique et si riche en grâces de tout genre. Pourrai-je seulement nommer les innombrables congrégations, confréries, associations de personnes pieuses, d'Enfants de Marie, toutes formées pour chanter cette Mère bénie, et étendre d'avantage sur la terre sa dévotion, l'imitation de ses vertus et son amour !

* * *

Tandis que nous avons pour les saints des attraits différents, que l'un aime l'austérité de S. François d'Assise, l'autre la douceur de S. François de Sales, un autre encore la charité de S. Vincent de Paul, le culte de la Vierge Marie plaît également à tous. Il s'harmonise si bien avec la nature humaine qu'il satisfait aussi bien la dévotion de l'homme et de la femme, de l'enfant et du vieillard, du riche et du pauvre, de l'innocence et du repentir.

Obéissez donc, mes frères, à cet attrait. Vouez à Marie une dévotion pleine de tendresse. Qu'elle règne en vous ; qu'elle règne dans vos familles ; qu'elle règne dans la patrie, comme elle règne dans l'Eglise, comme elle règne au ciel. En faisant ainsi pour votre Reine bien-aimée, vous mériterez de devenir ses heureux sujets dans la céleste patrie. Ainsi soit-il.

XXVII^e Jour

MARIE PROTECTRICE DE LA FRANCE

Mes frères,

La Vierge Marie, que du haut de sa croix Jésus-Christ a donnée pour mère aux hommes, aime et protège toutes les nations de la terre. Mais l'étude de l'histoire nous autorise à penser et à dire que, par une distinction qui nous est aussi glorieuse qu'avantageuse, c'est le peuple de France qu'elle aime d'un amour de préférence, et qu'elle assiste d'une protection toute spéciale. Notre pays est comme son royaume terrestre, ainsi que l'a si bien dit S. Bernard : « Le royaume de France est le royaume de Marie. *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.* »

C'est à cette consolante pensée que je veux consacrer l'instruction de ce jour, en vous disant, d'une part, ce que *Marie a fait pour la France*, et d'autre part, ce que *la France a fait et fait encore pour Marie*.

I

Avant même les temps évangéliques, quand les Gaulois nos pères étaient encore plongés dans la grossière idolâtrie du druidisme, Marie s'était révélée à eux. Elle leur avait demandé de l'honorer d'un culte spécial. Dociles à sa voix, ils avaient dressé un autel et une statue « à la Vierge qui doit enfanter, VIRGINI PARITURÆ, » au lieu même où s'éleva plus tard à Chartres l'admirable cathédrale dédiée à Notre-Dame.

Puis, quand Lazare, Marthe et Marie, avec plusieurs disciples du Sauveur, abordèrent à Marseille ; quand Zachée, l'heureux publicain qui

reçut Jésus dans sa maison, vint à Roc-Amadour ; quand Denis, le juge athénien converti par S. Paul, arriva à Montmartre, ils apportèrent dans les Gaules le culte de Marie, et fondèrent les sanctuaires miraculeux d'où elle répandit sur nos pères des bienfaits sans nombre.

La Vierge, Mère de Dieu, a veillé sur le berceau de notre pays, et nous retrouvons sa main dans les grands événements de notre histoire.

Lorsque Clovis combat les Allemands à Tolbiac et remporte la victoire qui sauva son royaume, S. Remi priait pour lui devant l'autel de Notre-Dame de Reims.

Quand Charlemagne triomphait de ses adversaires, à Angers, dans un sanglant combat, il disait : « Marie est là ; je lui dois mon succès. »

Le jour où le roi Charles le Chauve parvint à repousser les terribles Normands qui assiégeaient Paris, il s'écria : « O barbares, ce n'est pas le Franc ni le Bourguignon qui vous a vaincus ; c'est la Vierge, notre Reine ! »

Les Anglais avaient envahi et conquis notre pays presque entier, menaçant de détruire la nationalité française. Qui donc suscita la Pucelle intrépide qui délivra Orléans et sauva notre patrie ? Ce fut encore Marie. Elle inspira Jeanne d'Arc à sa chapelle de Bermont, lui fit peindre son nom sur son étendard, afin de bien faire comprendre qu'elle-même dirigeait cette pieuse enfant dans sa lutte contre l'envahisseur, et ne voulait pas que la France devînt une terre anglaise, mais qu'elle restât « la fille aînée du Christ et de son Eglise. »

Plus tard, le roi Louis XIII n'a pas d'héritier. Il demande un fils à Marie, promettant de lui consacrer solennellement son royaume, si elle exauce sa prière. Un an après naît Louis XIV, qui pendant soixante-douze ans porte la couronne de France avec une gloire jamais égalée.

Mais il faut que j'abrège. — Les effroyables calamités de la grande Révolution avaient désolé notre pays. L'indifférence religieuse s'étendait de toute part, répandant partout l'oubli de Dieu et le mépris de ses lois. Que fait Marie ? Elle vient chez nous ; elle se montre dans des apparitions nombreuses et éclatantes ; elle enseigne les remèdes à employer ; elle promet le pardon de son Fils.

C'est à la Salette, où elle pleure et dit : *Pénitence ! C'est à Lourdes, où elle répète tant de fois : Priez ! C'est à Pontmain, où elle dit encore : Espérance !... Oh ! combien Marie aime la France ! Non, jamais nation n'a été favorisée de si précieuses faveurs, et n'a été l'objet d'une semblable prédilection.*

II

Grâce à Dieu, mes frères, notre pays n'est pas resté ingrat envers Marie. Il l'a payée de retour, en l'honorant toujours avec une piété et une ardeur inlassables.

Dès les premiers siècles de notre nationalité, nos pères aimaient la Sainte Vierge de tout leur cœur et la priaient avec une ferveur jamais amoindrie. Dans chaque église qu'ils bâtissaient à Jésus-Christ,

ils plaçaient un autel à sa Mère, et devant son image ils venaient sans cesse la prier.

Au Moyen Age, quand notre patrie fut délivrée des invasions normandes, la piété mariale se manifesta par une admirable floraison d'églises, toutes plus belles les unes que les autres, bâties en son honneur et parmi lesquelles on compte plus de quarante cathédrales. Le peuple était épris de son amour et l'appelait Notre-Dame.

Oh ! les doux noms qu'il inventait pour lui exprimer sa confiance et sa tendre dévotion ! Le voyageur égaré invoque N.-D. de Bonne Rencontre ou de Bon Retour ; le matelot dans la tempête implore N.-D. de la Délivrande ou de la Garde ; le pécheur pénitent se recommande à N.-D. de la Grâce, ou du Refuge, ou de la Miséricorde. Les cœurs joyeux chantent N.-D. de Liesse, et les âmes tristes N.-D. de Consolation, de Pitié ou des Sept-Douleurs. Dans ces temps de foi ardente, Marie était vraiment la Reine aimée, invoquée par tous, et toujours secourable à ses enfants.

Mais ne croyez pas, mes frères, que cette piété des Français envers Marie se soit amoindrie de nos jours. Malgré l'indifférence ambiante, jamais la multitude des pèlerins ne fut plus grande à ses sanctuaires ; jamais plus nombreuses ne furent les confréries, les congrégations, les assemblées de personnes dévotes empressées à se ranger sous la bannière ou la médaille de Marie. En ce mois béni où nous sommes, dans plus de trente mille paroisses de France, les exercices si pieusement suivis ne sont-ils pas une preuve vivante de l'amour que notre patrie porte toujours à Marie ?

Quand Notre-Dame de la Salette apparut aux petits bergers de la montagne, elle leur donna les conseils propres à nous mériter le pardon de son Fils ; puis elle ajouta par deux fois : « Faites passer cela à *mon* peuple. »

Vous entendez bien cette bonne parole, mes frères ? Nous sommes donc vraiment, nous peuple français, le peuple de Marie. Oh ! quelle joie ! quelle précieuse faveur ! Sachez donc la mériter de plus en plus. Montrez-vous les fidèles sujets de cette excellente Souveraine.

O Marie, ô Vierge de Roc-Amadour, de Montmartre, de Bétharram, dans les temps anciens ; Vierge de la Salette, de Lourdes et de Pontmain, dans les temps modernes ; nous sommes nés à la foi sur vos genoux ; nous avons grandi dans vos bras ; protégez-nous ; tenez-nous toujours serrés sur votre cœur maternel, et faites que nous y mourions, pour aller vous retrouver dans la céleste patrie ! Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 maii 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 13 mai 1920

Deuxième

partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermon pour la Pentecôte. — Le Saint-Esprit et l'apostolat, 177.

Sermon pour la Trinité. — La Trinité et la vie des âmes, 179.

Premières Communions solennelles. — *Allocution aux parents* : Les batailles de la vie, 180.

Mois de Marie des paroisses. — 28^e Jour : Jeanne d'Arc et Marie, 181. — 29^e Jour : Aimer Marie, 183. — 30^e Jour : Prier Marie, 184. — 31^e Jour : Imiter Marie, 185.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XXIV. Les raisons d'observer la loi chrétienne : 6^e Les nécessités sociales, 187.

Pour le Premier Vendredi. — LXXIII. La question du Sacré-Cœur : « M'aimes-tu ? » 191.

Plan de sermon. — Pour la bénédiction d'un drapeau du Sacré-Cœur dans l'église, 192.

SERMON POUR LA PENTECOTE

LE SAINT-ESPRIT ET L'APOSTOLAT

Mes frères,

Aujourd'hui, l'Eglise catholique, notre mère, célèbre avec fierté l'anniversaire de sa fondation. C'est à pareil jour, en effet, que les Apôtres, réunis avec la Sainte Vierge dans le Cénacle, reçurent le Saint-Esprit, dont leur Maître, avant de monter au ciel, leur avait annoncé la venue prochaine. A peine ont-ils vu les langues de feu se reposer sur leurs têtes qu'ils sortent pour parler au peuple ; — ou plutôt, ce n'est pas eux qui sortent, c'est l'Eglise qui va commencer sa mission dans le monde, et qui la continuera, sans jamais s'interrompre, jusqu'à la fin des siècles.

Servante du Père, fille du Saint-Esprit, épouse du Verbe, l'Eglise, société à la fois divine et humaine, s'avancera à travers le monde, comme une conquérante à laquelle est promise l'immortalité. Toujours combattue, et toujours finalement victorieuse, elle triomphera comme son Fondateur, en se laissant écraser et en rendant le bien pour le mal. Le spectacle est assez beau pour que nous nous y arrêtions quelques instants.

Pour cela, nous aimerons à voir comment, au jour de la Pentecôte, l'Esprit-Saint a opéré un triple miracle : la *création*, la *continuation* et l'*extension* de l'apostolat.

1

Depuis quelques semaines, les Apôtres vivaient dans une sorte de rêve. Songez donc ! Leur Maître, qu'ils avaient vu arrêté et condamné par les Juifs, qui avait été crucifié, dont le tombeau avait été gardé par des soldats ; leur Maître, en dépit de la mort et des scellés judiciaires, était revenu à la vie ! Ils l'avaient vu, de leurs yeux vu ! Ils l'avaient touché ! Pendant quarante jours, il s'était montré à eux, il avait parlé avec eux, mangé avec eux ; si bien qu'aucun doute ne pouvait subsister dans leur

esprit sur ce prodige, dont rien, jusqu'ici, n'avait pu leur donner la moindre idée, et qui resterait unique dans la suite des temps.

S'il y avait quelque chose qui pût les étonner davantage, c'était ce qu'il leur avait dit dans ses derniers entretiens : « Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint qui descendra sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, et dans toute la Judée, et dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. » Et encore : « Allez dans tout l'univers ; prêchez l'Evangile à toute créature. »

Quelles paroles ! « Jusqu'aux extrémités de la terre ! » et « à toute créature ! » En les entendant, les Apôtres ne furent-ils pas saisis d'effroi ? Quoi ! c'était à eux qui, d'instinct, après la Résurrection, étaient revenus à leurs barques et à leurs filets, que s'adressaient de telles injonctions !

A eux, si timides, si ignorants, si coupables aussi ! Leur Maître avait-il donc oublié leur lenteur à croire ce qu'il leur enseignait, leur lâcheté en face de ceux qui étaient venus l'arrêter, et leurs défauts qui, si souvent, l'avaient fait gémir ?

Non. Jésus n'avait rien oublié de tout cela. Mais il savait que tout cela disparaîtrait quand le Saint-Esprit descendrait en eux, avec plus de rapidité encore qu'un peu de paille jeté dans un brasier. Et, en effet, voyez ce qui se passe, dès le matin de la Pentecôte.

Ces timides, ces peureux, ces lâches, qui avaient fui, comme des oiseaux apeurés, quand on avait arrêté leur Maître ; dont le chef, le présomptueux Pierre, avait tremblé à la voix d'une servante ; les voilà qui paraissent en public et qui proclament à haute voix : « Ce Jésus que vous avez crucifié, sachez qu'il est ressuscité et que nous l'avons vu ; sachez qu'il est devenu la pierre angulaire ; sachez qu'il n'y a pas d'autre nom que le sien qui puisse vous apporter le salut. » Cela, ils le répètent malgré les menaces. Quand on veut les faire taire, ils répondent : « Nous ne pouvons pas ne pas parler. » Quand on les maltraite, ils se réjouissent d'avoir été jugés dignes de souffrir pour Jésus ; et ce n'est que le prélude de ce qu'ils oseront, et de ce qu'ils souffriront, quand ils se seront partagé le monde, puisque tous scelleront de leur sang la vérité de leur témoignage.

Ces ignorants, ces rustres, si peu ouverts aux choses de l'âme, qui avaient si souvent fait dire au Fils de Dieu : « Quoi ! vous ne comprenez pas encore ! » les voilà qui, d'un seul coup, comme dans un éclair fulgurant, embrassent tout l'enchaînement des vérités qui leur ont été enseignées. Pour eux, il n'y a plus de lacune ni de contradiction. Ils voient comment les conclusions les plus éloignées se déduisent de quelques principes très clairs, lesquels sont incontestables, puisqu'ils ont été révélés par un Dieu. Eux, qui n'ont appris nulle part l'art de la parole, ils s'expriment avec une netteté qui n'hésite jamais à choisir le mot qu'il faut.

Ces gens imparfaits, dont les défauts éclatent à chaque page dans l'Evangile, les voilà devenus

irréprochables, et portés, d'un élan, vers les plus hautes vertus. En chacun d'eux, la vie éclaire, confirme et justifie la doctrine. La charité, l'humilité, la patience, remplissent leur âme. Ils se dévouent à leur mission en lui sacrifiant tout. Pour sauver les âmes, ils ne reculent devant rien, en sorte que la postérité, quand elle parlera d'eux, n'aura que des louanges sans restriction.

Comment s'est opérée en eux cette triple transformation ? Par la venue du Saint-Esprit. Le jour de la Pentecôte a été une création nouvelle, la création d'une chose jusqu'alors inconnue : l'apostolat.

II

Chose sublime que celle-là !... Que c'est beau, une âme qui s'oublie tellement elle-même qu'elle ne pense plus qu'aux autres ! Le bien qu'elle possède, et qui fait son bonheur, elle ne le garde pas jalousement pour elle-même ; et, pour le partager avec le plus grand nombre possible d'autres âmes, elle est prête, comme disait S. Paul, à tout sacrifier, et à se sacrifier elle-même par-dessus le marché.

C'est le christianisme qui a fait connaître au monde l'apostolat, et cette constatation arrachait à Chateaubriand un cri d'admiration. « Voici, écrit-il, une de ces grandes et nouvelles idées qui n'appartiennent qu'à la religion chrétienne. Les cultes idolâtres ont ignoré l'enthousiasme divin qui anime l'apôtre de l'Evangile. Les anciens philosophes eux-mêmes n'ont jamais quitté les avenues d'Académus et les délices d'Athènes, pour aller, au gré d'une impulsion sublime, humaniser le sauvage, instruire l'ignorant, guérir le malade, vêtir le pauvre et semer la concorde et la paix parmi les nations ennemies. »

Cet apostolat, nous venons de le voir, c'est l'Esprit-Saint qui l'a créé, en créant l'Eglise. Sous son souffle impérieux et irrésistible, les Douze sont partis dans toutes les directions. Ce ne sont pas seulement les contrées fameuses, comme l'Italie et la Grèce, qui ont été bouleversées par leur venue ; ce sont les régions les plus éloignées, comme l'Espagne et l'Angleterre ; ce sont même les peuples sauvages de l'Inde ; suivant les paroles textuelles du Christ Jésus, le bruit de leurs pas est arrivé jusqu'aux extrémités de la terre alors connue. Ces nouveaux conquérants ne se sont arrêtés que là où le sol allait manquer sous leurs pieds.

Cette flamme dévorante, qu'allait-elle être ? Un feu de paille vite éteint, ou un incendie qui durerait toujours ? Vous savez, mes frères, quelle réponse le Saint-Esprit fait à cette question. L'apostolat n'a point péri dans l'Eglise du Christ, et il y vivra, tant qu'il y aura des âmes à éclairer, à convertir et à sauver.

Oui, grâce à lui, il y a toujours eu, il y a encore maintenant, il y aura toujours, des jeunes gens qui, à peine touchés par l'onction du sacerdoce, quitteront leur famille et leur patrie, et s'en iront dans des contrées inconnues, dont ils ne savent ni les mœurs, ni la langue, ni parfois même le nom.

Ils y arriveront, n'ayant pour toute arme que l'Evangile. Les peuples auxquels ils viennent apporter le salut les accueilleront toujours avec défiance : qu'importe ? On les maltraitera : qu'importe ? On les fera mourir : qu'importe encore ? Ou plutôt, les nouveaux apôtres, comme les premiers, se réjouiront grandement de souffrir pour le nom de leur Maître. Ils verseront leur sang avec joie, parce que le sang des martyrs est une semence de chrétiens. Quand ils seront tombés, d'autres demanderont comme une grâce de prendre leur place. La vie naîtra de leur mort, et, sur leur tombe, germera la fleur céleste de la vérité.

Car, il faut bien le remarquer, l'apostolat restera toujours l'apanage de la véritable Eglise, et c'est bien ce qui montre que sa continuation dans le monde, comme sa création, est l'effet du Saint-Esprit.

III

Un dernier effet du Saint-Esprit, et non pas le moins merveilleux, c'est l'extension de l'apostolat.

« On se fait dans le monde, écrivait un prêtre éminent, de singulières illusions. De ce qu'on n'est point appelé à la vocation de la prêtrise ou de la vie religieuse, on estime qu'on n'est investi d'aucun devoir de coopération personnelle à la diffusion de l'Evangile, et qu'on est dispensé d'être le sel de la terre ! »

La vérité est tout autre, et c'est que *tout chrétien, toute chrétienne, doit être apôtre*. Il y a là un devoir qui s'impose à tous, sans exception, aux prêtres comme aux fidèles, et, pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à ouvrir la Sainte Ecriture. Vous y trouverez des paroles comme celle-ci : « Dieu a chargé chaque homme du salut de son prochain. » Voilà qui est clair.

Et le *Pater*, que vous récitez chaque jour, est-ce qu'il ne vous fait pas dire : « Que votre règne arrive ! » Mais, ce règne de Dieu, suffit-il que vous l'appeliez par un souhait purement verbal ? N'avez-vous pas l'obligation d'y travailler de toutes vos forces ?... Qui oserait dire le contraire ?

Et votre acte de charité, quand il vous fait dire : « Mon Dieu, j'aime mon prochain comme moi-même, pour l'amour de vous, » qu'est-ce que cela signifie, sinon que vous devez lui désirer et lui procurer, selon votre pouvoir, tout le bien que vous désirez pour vous ? Ainsi parle le catéchisme, et le simple bon sens avec lui.

C'est ainsi que l'avaient compris les premiers chrétiens. Si l'Evangile s'est répandu avec une aussi surprenante rapidité, c'est parce que les convertis des Apôtres se faisaient apôtres à leur tour ; chacun d'eux, par ses prières, par ses exemples, par ses paroles, par son influence, s'efforçait d'étendre le règne du Christ ; chacun d'eux eût pensé abjurer sa foi s'il ne l'avait pas propagée. « Ou apôtres ou apostats, » telle était leur règle de conduite. Les vrais chrétiens n'en ont jamais connu d'autre.

N'est-ce pas, d'ailleurs, un singulier honneur que Dieu nous fait, en nous appelant ainsi à coopé-

rer à son œuvre ? Quand il nous fait les associés de sa grâce, qui ne serait pas charmé, qui ne serait pas reconnaissant, qui ne serait pas rempli de zèle ?

Réjouissez-vous donc, vous tous qui, dans les œuvres catholiques, à un titre quelconque, travaillez à la gloire de Dieu et au salut de vos frères. A vingt siècles de distance, vous êtes les enfants de la Pentecôte et les ouvriers du Saint-Esprit.

Et vous aussi, réjouissez-vous de même, vous qui, dans le cercle plus restreint et plus intime de votre famille ou de votre voisinage, ne perdez aucune occasion de travailler au règne de Dieu ; vous aussi, vous êtes les continuateurs des Apôtres et les pourvoyeurs du royaume des cieux.

Le grand Franklin disait : « La plus noble question du monde est celle-ci : Quel bien puis-je faire ici ? »

Le bien que nous pouvons faire, nous chrétiens, est le bien le plus doux, le plus important, le plus durable qui soit, puisque nous sommes tous appelés à conduire des âmes au ciel.

Puisse le Saint-Esprit nous accorder aujourd'hui la grâce de le comprendre, de le désirer et de nous y consacrer tout entiers ! Ainsi soit-il.

SERMON POUR LA TRINITÉ

LA TRINITÉ ET LA VIE DES ÂMES

Mes frères,

La liturgie catholique est un enseignement perpétuel. Les fêtes qu'elle célèbre, dans leur succession émouvante, raniment dans nos âmes la foi aux mystères que Dieu a bien voulu nous révéler. C'est ainsi qu'aujourd'hui elle attire nos regards sur la Sainte Trinité, le plus auguste, le plus adorable et le plus insondable de nos dogmes.

Répondons à cet appel de l'Eglise. Devant des chrétiens, nous n'aurons pas à prouver l'existence de la trinité des trois personnes divines dans une seule substance éternelle. Nous nous contenterons d'envisager un des aspects de son œuvre extérieure. Nous parlerons de son intervention manifeste dans la vie de nos âmes. Ce point de vue nous permettra, en augmentant encore notre foi en la Sainte Trinité, de lui montrer notre reconnaissance et de lui engager notre fidélité.

I

La vie de nos âmes, c'est la *grâce*. Si jamais mot fut bien choisi, c'est bien celui-là, puisqu'il désigne à la fois une faveur à laquelle on n'a pas droit, un pardon qui est accordé par miséricorde, et un charme qui rend agréable et ouvre toutes les avenues, même les plus inaccessibles.

Cette grâce, Dieu l'avait donnée à l'homme, lorsqu'il le créa. Vous savez dans quelles circonstances, et par quelle aberration, Adam la perdit.

La Trinité, offensée par tant d'ingratitude et par

une si criminelle révolte, allait-elle abandonner l'humanité ? Allait-elle nous laisser tous dans le sort misérable que nous avions choisi et préféré à son amour ?

Non ! A son plan ruiné par la malice humaine, elle en substitue un autre. L'innocence originelle n'est plus ; la réparation lui succèdera.

Entendez-vous Dieu le Père, au moment même où il fulmine contre Adam et sa postérité la sentence nécessaire, s'attendrir soudain, et, s'adressant au serpent infernal, lui annoncer qu'un jour viendrait où il serait vaincu à son tour, et sa tête écrasée ?

Quoi donc ? L'homme, accablé par le poids de sa faute et par son châtiment, peut-il espérer qu'il rentrera en grâce avec Celui qu'il vient d'offenser ? Oui, il le peut ; et la preuve, c'est qu'en quittant le Paradis désormais perdu pour lui, il emportera cette parole qui le consolera dans sa détresse et lui fera tourner les yeux vers un avenir meilleur.

Pendant quatre fois dix siècles, Dieu le Père prépare l'accomplissement de sa promesse ; il multiplie les figures, les miracles, les oracles, pour entretenir la foi dans le Sauveur qui doit venir. Il se constitue un peuple dont l'histoire est une suite de merveilles, et, lorsque les temps sont accomplis, par un prodige que l'humanité n'eût jamais osé soupçonner de peur d'être sacrilège dans ses ambitions, Dieu le Fils se fait homme, épousant toutes nos misères, et se chargeant, Lui la Pureté, Lui l'Innocence, Lui la Sainteté par essence, de tous nos crimes. Pour les expier, il vit pauvre, méconnu, trahi, il souffre et il meurt de la mort la plus injuste, la plus honteuse, la plus cruelle.

Il remonte au ciel pour asseoir à la droite de son Père notre humanité, réconciliée et resplendissante d'une gloire plus brillante que la chute n'avait été ignominieuse ; mais il n'y remonte que pour nous envoyer le Saint-Esprit qui, en fondant l'Eglise, complète l'œuvre divine du Père et du Fils.

Voilà comment la Trinité tout entière nous rend la grâce perdue, comment chacune des personnes divines qui la composent coopère au pardon universel : le Père en le promettant et en l'accordant, le Fils en le méritant, le Saint-Esprit en l'apportant.

II

Cette grâce qui nous est restituée, il faut qu'elle soit conférée à chacun de nous. Ici encore, nous trouvons, s'il est permis de parler de la sorte, la signature de la Trinité.

Deux moyens nous sont donnés pour l'obtenir : la prière et les sacrements.

Comment débutent et se terminent toutes nos prières ? Par le signe de la croix, qui énonce les trois noms sacrés. Quand vous passez un acte solennel ou quand vous obtenez un jugement, l'acte et le jugement commencent par ces mots : « *Au nom du peuple français.* » C'est la France tout entière qui répond de ce que vous faites ou de ce que vous obtenez. Quand nous prions, nous disons : « *Au nom du Père et du Fils et du Saint-*

Esprit. » C'est la Trinité tout entière qui est mise en demeure de nous écouter et de nous exaucer.

Le *Gloria in excelsis* que vous chantez à la messe ; le *Gloria Patri* que vous répétez si souvent ; le *Credo* que vous formulez dans vos prières quotidiennes ; le triple *Sanctus* qui précède la consécration, sont des affirmations de votre foi. Jamais nous ne prions, à bien comprendre les choses, sans renouveler cette affirmation.

Et les sacrements : quelle intervention encore de la Trinité ! C'est en son nom que vous avez été baptisés ; c'est en son nom que vos péchés vous sont remis. L'invocation à la Sainte Trinité accompagne toutes les bénédictions que l'Eglise vous prodigue. Et quand le moment est venu de quitter la vie, quelle belle prière l'Eglise formule auprès de la couche où vous allez rendre le dernier soupir ! « Pars, dit-elle, âme chrétienne, pars de ce monde, au nom de Dieu le Père tout-puissant qui t'a créée ; au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour toi ; au nom de l'Esprit-Saint qui a été répandu en toi ! » La Trinité, de même qu'elle a présidé à votre entrée dans le monde de la grâce, préside à l'expiration de votre temps d'épreuve. Au commencement comme à la fin, vous êtes marqués de son sceau.

III

Continuons cette rapide étude, en voyant comment cette grâce qui nous fut rendue à tous et qui nous est conférée à chacun par le concours des trois personnes divines, nous introduit, par une faveur inappréciable, dans la vie de la Trinité.

Quel est l'effet de cette grâce reçue au Baptême, retrouvée dans la Pénitence, nourrie par l'Eucharistie ? C'est de faire de nous les enfants de Dieu. Enfants adoptifs, c'est vrai. Mais, quand c'est Dieu qui adopte, la filiation donne une dignité, une noblesse et des droits que rien, sur la terre, ne peut égaler. Un jour, une princesse de la cour de France, irritée injustement contre une de ses servantes, lui jetait cette parole : « Est-ce que vous oubliez que je suis la fille de votre roi ? — Et vous, répondit avec calme la domestique, est-ce que vous oubliez que je suis la fille de votre Dieu ? »

La grâce, qui nous rend les enfants du Père qui est dans les cieux, nous fait les membres du Fils. Nous faisons partie de son corps mystique qui est l'Eglise, et nous prolongeons sa vie sur la terre. Il est notre tête et nous sommes ses membres. Qui nous touche le touche. Nous prions : c'est sa prière qui se perpétue ; nous souffrons : c'est sa passion qui continue ; il est ressuscité : nous ressusciterons comme lui. Il est impossible de rêver une union plus complète, et plus glorieuse, et plus sainte.

La grâce, enfin, nous rend les sanctuaires de l'Esprit-Saint. Lorsque le père d'Origène, S. Léandre, s'approchait du berceau de son fils endormi et baissait avec respect la poitrine du petit baptisé, il faisait un acte de foi en la présence de l'Esprit divin qui habitait cette jeune âme. Oui, nous sommes

des temples qu'un Dieu a choisis pour y résider et qu'il se plaît à orner de tous les dons. Pourquoi l'oublions-nous si souvent ?

* * *

Souvenons-nous-en désormais. Souvenons-nous des interventions répétées de la Trinité dans notre vie spirituelle. Pour ranimer notre foi en sa réalité divine, nous n'avons qu'à rentrer en nous-mêmes ; à tout instant nous y trouverons l'action des trois personnes adorables venant à nous pour nous élever jusqu'à elles, pour nous aimer, pour nous glorifier. Remercions-les aujourd'hui de tant de bonté et redisons avec plus de piété que jamais la formule de notre *Gloria Patri* : « Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit ! » Ainsi soit-il.

PREMIÈRES COMMUNIONS SOLENNELLES

Allocution aux Parents

LES BATAILLES DE LA VIE

Mes frères,

Au lendemain de la première offensive de Champagne, à la fin de septembre 1915, un soldat écrivait : « Jeudi soir, vers 5 heures, je vis passer l'aumônier du régiment. Il tenait dans ses mains une petite boîte pleine d'hosties et donnait la communion à tous ceux qui voulaient s'emplir l'âme de Dieu, avant de mourir. »

Ces quelques lignes sont d'une tragique beauté. Voyez-vous ces héros, tout couverts de boue et de sang, qui, avant de s'élancer à l'assaut, s'arrêtent un instant pour communier et demander, au Dieu qui a fait les martyrs, de leur donner un courage invincible et de leur faire braver la mort !

* * *

Ce matin, mes frères, vos enfants, eux aussi, se sont emplis l'âme de Dieu.

Pourquoi se sont-ils avancés vers la Sainte Table ? Pourquoi ont-ils entr'ouvert leurs lèvres frémissantes ? Pourquoi ont-ils reçu dans leur cœur le Sauveur du monde, Jésus-Christ ?

C'est parce que, eux aussi, vont se lancer dans cette bataille qu'est la vie.

Ils ne savent pas, les pauvres petits, les luttes qui les attendent. Mais Dieu les connaît, et c'est parce qu'il les connaît qu'il a institué, pour eux comme pour tous les hommes, le sacrement qui, seul, peut les rendre invincibles.

Vous qui avez vécu, et qui les connaissez, ces batailles de la vie, vous savez que, comme celles de la guerre, elles ont leurs prisonniers. Pauvres âmes captives qui ont perdu leur liberté, qui ne sont plus maîtresses d'elles-mêmes, et qui sont obligées de se soumettre, comme des esclaves, aux plus durs et aux plus humiliants caprices. Quand le vice tient une âme de jeune homme ou une âme de jeune fille, qu'il est donc difficile de les lui arracher !

Vous qui connaissez les batailles de la vie, vous

savez que, comme celles de la guerre, elles ont leurs blessés. Qu'elles sont nombreuses, les âmes qui, faute d'avoir su veiller sur elles-mêmes, ont perdu quelque chose de leur force et de leur fierté ! Elles ne sont pas abattues, mais elles sont chancelantes. Les amitiés imprudentes qu'elles ont contractées leur ont enlevé leur première candeur et leur première délicatesse de conscience. Elles peuvent encore résister à des attaques modérées. Mais, vienne un assaut quelque peu furieux, elles tomberont !

Vous qui connaissez les batailles de la vie, vous savez que, comme celles de la guerre, elles ont leurs morts. Hélas ! combien d'âmes que Dieu avait faites pour être vivantes, vivantes de son amour, vivantes de sa grâce, vivantes de lui, et qui sont mortes à tout ce qui avait fait la joie de leurs douze ans ! Pour elles, plus de prières, plus de dimanches sanctifiés, plus de communions, plus de foi. Elles vivent comme si Dieu n'existait pas, comme s'il n'y avait pas de ciel, comme s'il n'y avait pas d'enfer. Elles ne sont plus chrétiennes que de nom, pauvres âmes qui ont tout oublié, et qui risquent à chaque instant leur salut éternel.

Grâce à Dieu, les batailles de la vie, comme celles de la guerre, n'ont pas que des blessés, des prisonniers et des morts : elles ont aussi leurs victorieux.

Qu'ils étaient beaux, nos soldats, quand, au soir d'une lutte acharnée, ils voyaient fuir devant eux l'ennemi vaincu, et s'installaient fièrement sur le terrain conquis ! Alors, ils oublient les dangers qu'ils ont courus et les fatigues qu'ils ont supportées ; ils ne pensent plus qu'à la victoire gagnée et à la France vengée ! — Qu'elles sont belles aussi, les âmes victorieuses qui ont su, au prix d'une lutte parfois bien dure, conserver leur pureté et leur foi ! Les impies eux-mêmes et les débauchés leur rendent hommage ; la terre les acclame et le ciel les bénit !

Que faut-il, pour que les âmes remportent ces victoires ? Il faut qu'elles s'emplissent de Dieu, comme le soldat dont je vous citais tout à l'heure les paroles, comme vos enfants l'ont fait ce matin.

Vous connaissez la fière déclaration du général de Sonis : « J'ai enfermé Dieu dans ma poitrine et Dieu ne capitule jamais ! »

En effet, quand on a l'âme emplie de Dieu, que peuvent les tentations, que peuvent les mauvais exemples, que peut l'enfer ? Quand la tempête s'élève, on n'a qu'à s'écrier, comme les apôtres : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » Et Jésus se lève, et il commande aux vents et aux flots, et il se fait un grand calme.

En effet, quand on a l'âme emplie de Dieu, non seulement on ne tombe pas, mais on monte sans cesse vers une vertu plus haute, vers une pureté plus radieuse. Et alors, pères et mères, vous avez autour de vous des enfants qui sont votre orgueil, et dont l'amour reconnaissant est la plus grande

joie et la récompense la plus douce de votre dévouement !

Mais, pour cela, mes frères, il faut que vous les aidiez. Ne croyez pas qu'après la Première Communion vous pouvez les abandonner à eux-mêmes. Jamais ils n'ont eu, autant qu'à présent, besoin de votre vigilance et de votre appui.

Songez-y bien : c'est maintenant que vont commencer pour eux ces batailles de la vie dont je vous parlais tout à l'heure. Jusqu'ici, le monde a, à peu près, respecté leur innocence. Ils étaient si petits ! A partir de ce jour, la lutte va commencer pour eux, lutte terrible dont l'enjeu est leur bonheur ici-bas et le vôtre, leur salut éternel et le vôtre !

C'est Dieu lui-même qui vous le demande, Dieu qui, ce matin, est venu emplir leur âme. Veillez bien sur eux, pour préserver de toute atteinte leur foi et leur pureté. Ne laissez pas Dieu diminuer en eux. Par vos conseils et par vos exemples, apprenez-leur à venir souvent chercher la vie dans la communion. Qu'ils ne désapprennent plus le chemin de cette Table Sainte où, ce matin, ils ont trouvé tant de bonheur ; et, grâce à vous, ils ne seront ni des blessés, ni des prisonniers, ni des morts, mais des victorieux ! Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE DES PAROISSES

XXVIII^e Jour

JEANNE D'ARC ET MARIE

Mes frères,

Dans ce mois de mai consacré à Marie, se rencontre la date de deux événements bien capables d'intéresser votre attention de chrétiens et de Français. Le 8 mai 1429, Jeanne d'Arc délivrait Orléans, assiégé par les Anglais, alors ennemis de la France ; puis, deux ans plus tard, le 30 du même mois, elle était brûlée à Rouen.

Vous ne trouverez donc pas surprenant que je rapproche, dans cette instruction, les deux noms de Marie et de Jeanne d'Arc, en vous parlant de la piété de la Vierge de Domremy pour la Vierge immaculée d'Israël.

Toute la piété de Jeanne d'Arc envers Marie se résume dans ces trois mots : *amour sincère* dès son enfance, *confiance entière* dans sa vie guerrière, *imitation fidèle* dans sa vie douloureuse.

I

Les historiens nous rapportent de touchants détails sur la dévotion, pleine d'un tendre amour, que Jeanne d'Arc avait pour la Sainte Vierge dès ses plus jeunes années.

Elle avait à peine dix ans, et déjà elle allait souvent à l'église de son village, toute voisine de la maison de ses parents. Elle se mettait à genoux devant le Crucifix, et aussi devant la statue de la Vierge Marie, qu'elle aimait comme sa mère. Elle

se prosternait, les mains jointes sur son cœur, et les yeux fixés sur la sainte image, elle priait.

Sa mère lui avait appris la Salutation angélique ; elle la répétait fréquemment. Chaque matin, elle allait la dire à l'autel de Marie.

Lorsqu'elle était aux champs, elle s'arrêtait dans son travail quand elle entendait sonner l'*Angelus*. Elle se mettait à genoux pour réciter ces touchantes invocations. Il arrivait parfois à Perrin le sonneur d'oublier son office ; elle allait lui reprocher doucement sa négligence, lui promettant une petite récompense s'il voulait être plus fidèle.

Non loin de Domremy, sur les bords de la Meuse, s'élevait une petite chapelle dédiée à N.-D. de Bermont. Jeanne la visitait souvent. Le samedi, en particulier, elle ne manquait pas d'y venir, et y menait d'autres jeunes filles, ses compagnes. Ensemble elles priaient, chantaient des cantiques et offraient de petits cierges avec des bouquets cueillis dans les champs.

Ce fut là, rapporte la tradition, que Jeanne se consacra à Marie et résolut de se vouer au salut de la France.

Pour vaincre Baudricourt, le gouverneur de la province, qui ne voulait pas croire à sa mission, elle multiplia ses prières devant N.-D. de Vaucouleurs, tant et si bien qu'elle obtint enfin une escorte pour s'en aller trouver le roi.

Telle fut, dès son enfance, la piété de Jeanne envers Marie, piété qui ne fit que grandir par la suite, et brilla toujours en elle du plus vif éclat.

II

Sortie de sa paisible campagne, Jeanne prouve la vérité de sa mission. On lui donne une armée, et voilà qu'elle s'élance sur les champs de bataille. Voyez ici encore, mes frères, combien est grande sa confiance en Marie, et quelle merveilleuse assistance elle en reçoit.

Pour marcher à la tête des soldats, il lui faut une épée et une bannière. Inspirée par Marie, elle va prendre son épée derrière l'autel de la vieille église de Fierbois. Sur sa bannière, qu'elle aimait, dit-elle, quarante fois plus que son épée, elle fait broder les deux noms JESUS-MARIA. En outre, dans ses campagnes, elle faisait porter devant elle un petit guidon, sur lequel était peinte l'Annonciation, Marie en prière et près d'elle un ange à genoux, tenant un lys à la main.

Pendant les rudes batailles du mois de mai, où elle attaquait les Anglais retranchés dans leurs bastilles autour d'Orléans, elle invoquait souvent la Sainte Vierge. Quand enfin, après trois jours de sanglants combats, elle les eut forcés à lever le siège, elle rentra tout armée dans Orléans et se précipita vers un sanctuaire déjà cher alors, comme il l'est encore aujourd'hui, à la piété de ses habitants. On l'appelle toujours « la chapelle de N.-D. des Miracles. » Elle avait hâte de faire hommage à Marie de la merveilleuse victoire qu'elle venait de remporter.

Son œuvre n'est pas finie. Elle s'élance de nouveau à la tête de ses soldats, gardant sa tendre

dévotion à la Sainte Vierge. Elle leur fait chanter, chaque soir, des cantiques à sa louange. Elle-même porte au doigt un anneau sur lequel son nom est gravé ; elle le regarde souvent, surtout au milieu des batailles.

Comme elle passait à Lagny, près de Meaux, une femme éplorée vient la chercher, lui demandant de prier pour son petit enfant, mort depuis huit jours sans avoir été baptisé. Jeanne le fait porter à l'église, sur les marches de l'autel de la Sainte Vierge. Elle se met en prières, avec les nombreux assistants. Bientôt l'enfant donne signe de vie. On le baptise. Il meurt ensuite, et peut être déposé en terre sainte.

III

Ce fut surtout par l'imitation du courage de Marie dans les souffrances que se distingua notre héroïque Libératrice.

La pureté de sa vie était si grande, son innocence si éclatante, que les guerriers qui l'entouraient étaient émerveillés et convertis. « Dès que mes compagnons d'armes et moi, disait le rude Dunois, nous nous trouvions en présence de l'angélique jeune fille, nous n'avions plus que des pensées honnêtes ». C'était l'influence irrésistible de la chaste Pucelle d'Orléans, imitatrice de Marie pour le salut de la France.

La mère de Dieu avait connu les angoisses les plus cruelles de la douleur. Il fallait que la Vierge de Domremy les connût aussi, je veux dire : la trahison, les cachots et l'horrible mort sur le bûcher. Elle fut livrée aux Anglais, qui voulurent venger sur elle les défaites qu'elle leur avait infligées. Ni sa jeunesse, ni sa piété, ni son innocence ne purent la sauver. Elle avait remporté sur eux trop de victoires ; il fallait qu'elle mourût. Mais avec quel courage ! Avec quelle admirable ressemblance à Marie !

Voyez, mes frères, d'un côté la Mère du Sauveur, debout au pied de la croix, offrant ses douleurs pour la Rédemption du monde. Voyez, de l'autre, Jeanne d'Arc sur le bûcher de Rouen. O merveilleuse conformité ! ô glorieux martyr de ces deux femmes si bien faites pour ne jamais être séparées ! En effet, l'âme de Jeanne s'en alla, pure colombe, rejoindre au ciel Marie, la Reine des Vierges, qu'elle avait tant aimée.

* * *

Puissiez-vous, mes frères, avoir vous aussi pour la Reine du Ciel la généreuse ardeur et le constant amour que lui portait la Pucelle d'Orléans.

Comme elle, offrez-lui souvent l'hommage de vos prières, soit dans le calme de vos maisons, soit dans les églises de Dieu. Comme elle, mettez votre entière confiance dans Celle que Jésus-Christ vous a donnée pour mère. Nous sommes toujours en temps de guerre ; il faut combattre le respect humain, les mauvais exemples du monde et les passions révoltées. Appuyez-vous sur la confiance en Marie, et vous triompherez.

Enfin, mes frères, comme Jeanne d'Arc, vous avez une mission à remplir : c'est un ami à

convertir, un père à préparer à une mort chrétienne, un frère à ramener à la foi et aux pratiques pieuses, tant de gens, autour de vous, à sauver. Ah ! je vous en conjure, ne négligez pas cette mission. Priez, parlez, donnez le bon exemple. Comme Jeanne d'Arc, sacrifiez-vous et ne vous arrêtez que quand vous aurez obtenu l'heureuse victoire. Et à l'heure de la mort, vous mériterez d'être reçus, comme sainte Jeanne d'Arc, dans la gloire des tabernacles éternels. Ainsi soit-il.

XXIX^e Jour

AIMER MARIE

Mes frères,

Bientôt va s'achever le mois béni consacré à la Vierge Marie. Encore quelques jours, et nous verrons cesser ces pieux exercices, si chers au cœur de notre Mère, et d'un si grand profit pour l'âme de ses enfants. Il est donc tout naturel de résumer dans nos dernières instructions ce qui vous a été dit jusqu'ici, et de vous présenter l'ensemble pratique de ce qui constitue la vraie dévotion à Celle qui est la mère de Dieu et la nôtre.

Pour être sincèrement dévot à Marie, il faut l'*aimer* de tout son cœur, la *prier* avec ferveur, et *imiter* ses admirables vertus. Les trois éléments de cette dévotion sont donc l'amour, la prière et l'imitation.

C'est au développement de ces trois pensées que je consacrerai mes dernières paroles, heureux si je puis les graver assez profondément dans votre bonne volonté pour qu'elles y produisent, avec l'aide de Marie, des fruits de sanctification et de salut !

I

Le premier élément du culte que nous devons rendre à Marie, c'est l'amour.

Pourquoi devons-nous l'aimer ? — Le motif en est très simple.

Par l'essence de notre nature, nous aimons ce qui est beau, ce qui est bon, ce qui est fort. Or, mes frères, Marie est par excellence la beauté, la bonté, la force ou puissance au suprême degré. Elle mérite donc bien que nous l'aimions de toute l'ardeur de notre cœur.

1. Marie est belle dans sa Conception immaculée, préservée seule, de tous les enfants d'Adam, de la tache originelle, parce qu'elle devait être la Mère de Dieu fait homme, comme l'aurore radieuse qui annonce la venue prochaine du soleil éblouissant dans son midi.

Elle est belle dans sa présentation au temple. Voyez cette charmante petite enfant qui d'un pas assuré gravit les degrés du temple de Jérusalem, et vient se consacrer au service de Dieu, avec tout ce qu'elle a de charmes dans le présent et d'espérances dans l'avenir.

Elle est belle dans sa vie humble et laborieuse de Nazareth. Tour à tour jeune fille, épouse, puis Mère de Dieu, elle présente le spectacle de la plus pure beauté morale qui puisse exister.

Elle est belle au pied de la croix sur laquelle expire son Fils Jésus. Elle se tient debout dans l'immensité de sa douleur, et accepte de devenir la corédemptrice du genre humain, dans un geste d'incomparable grandeur : *Stabat mater*.

Que dirai-je encore ? Elle est belle dans son Assomption, rayonnante de mérites, et entrant dans la gloire céleste entre Dieu le Père et Jésus-Christ son Fils.

Ah ! mes frères, fut-il jamais donné au monde d'admirer pareille beauté ? Ne sentez-vous pas que votre âme se porte vers elle avec un attrait irrésistible, pour aimer maintenant et aimer toujours Celle que le roi Salomon appelait « la toute belle, *lota pulchra es* » ?

2. Plus que ce qui est beau, nous aimons ce qui est bon. La bonté nous touche, nous émeut, nous entraîne et fait naître en notre cœur le plus doux et le plus juste des amours.

Mais où trouverons-nous jamais, mes frères, une bonté plus grande qu'en Marie ? Par bonté pour nous, elle fait le sacrifice de sa virginité et accepte de devenir mère de notre Sauveur. Il fallut que Dieu accomplît en sa faveur un prodige unique au monde, en lui conservant le mérite de sa virginité immaculée avec le privilège de sa maternité divine.

Aux noces de Cana elle voit de braves gens dans la peine, parce qu'ils n'ont plus de vin à verser à leurs convives. Sa bonté sollicite son Fils en leur faveur, et obtient son premier miracle, qui change l'eau en un vin délicieux.

Au Calvaire, elle accepte par amour pour nous de partager dans son cœur les douleurs que son Fils endure dans son corps. Bien plus, elle consent à devenir notre mère adoptive, pour nous protéger, nous soutenir et nous sauver.

Aimons-la donc bien. Elle se montre si bonne dans nos tentations, nos souffrances, à l'heure de la mort, que jamais nous ne pourrions la payer assez de retour.

3. Enfin, mes frères, le troisième motif de notre amour pour Marie, c'est sa puissance au ciel, et l'efficacité de sa protection sur la terre.

Quand nous rencontrons un homme qui joint la force à la bonté, le pouvoir de nous secourir à la charitable volonté de le faire, oh alors ! rien n'égalerait jamais l'attrait qui nous porte vers lui. Nous l'aimons de tout notre cœur.

Or, mes frères, tout cela se trouve réuni en Marie. Jamais personne ne fut plus fort pour nous assister. Elle a été Mère de Jésus-Christ, Dieu fait homme. Un fils ne refuse rien à sa mère, surtout quand il est le meilleur des fils, sollicité par la plus aimée des mères.

Jugez donc de la puissance de son intercession en notre faveur. Elle est terrible au démon dont elle a écrasé la tête de son pied virginal : *ipsa conteret caput tuum*. Elle assiste et soutient les apôtres parmi les combats de l'Eglise naissante. Elle la défend victorieusement contre les hérétiques ; elle la sauve du mahométisme. Elle est la dispensatrice de toutes les grâces, *Mater gra-*

tia. Elle est la Vierge qui unit la puissance à la clémence, *Virgo potens, Virgo clemens*; qui console les affligés, guérit les infirmes, secourt les chrétiens.

Ayons donc pour elle une affection vraiment filiale, une tendresse sincère et confiante pour la Mère qui ne nous abandonnera jamais, si nous l'aimons comme elle mérite d'être aimée.

II

Mais ici, mes frères, se présente une question pratique : Comment pouvons-nous aimer Marie ? En quoi ferons-nous consister notre amour pour elle ?

La réponse est facile.

Un jeune enfant, bien né, intelligent, d'une heureuse nature, aime tendrement la bonne mère que la Providence lui a donnée. Que fait-il pour lui témoigner son amour ?

Il pense constamment à elle ; il se plaît à se tenir à ses côtés ; il la regarde avec joie ; et même quand elle est absente, il a toujours son image présente aux yeux de son âme. — De même, mes frères, aimez à vivre dans la compagnie de votre Mère du ciel ; pensez souvent à elle, le matin à votre réveil, le soir avant d'entrer dans le sommeil, dans la journée, pendant le travail comme pendant le repos, dans la joie et dans la peine. Qu'elle soit le sujet habituel de vos pensées, et que son image ne s'efface jamais de votre esprit.

Ce jeune enfant dont je vous parle, se plaît à causer avec sa mère. Il lui dit tous ses besoins, ses desirs, ses grandes joies et ses petites peines. Il a toujours quelque chose à lui raconter, parfois des riens, mais de ces riens que l'amour rend si doux. — Ainsi parlez souvent à Marie, mes frères. Répétez-lui ces belles prières que vous savez : *Ave Maria, Souvenez-vous*, ses Litanies, le chapelet. On a tant de choses à dire à sa mère, tant à lui demander, que la parole ne tarit jamais quand c'est l'amour qui l'inspire !

Enfin, mes frères, notre jeune enfant, animé d'une si vive affection pour sa mère, veille avec grand soin à ne jamais la contrister ; mais il s'applique à ne faire que ce qui peut lui être agréable et la rendre heureuse. — O vous tous qui aimez Marie, votre Mère du ciel, prouvez-lui votre amour par votre conduite. Montrez-le lui par vos paroles, par vos actions, par vos pensées mêmes, toujours pures et affectueuses ; montrez-le lui par vos souffrances et vos sacrifices supportés comme elle a fait des siens. Puisqu'elle vous aime tant, rendez-lui amour pour amour.

Aimez-la bien sur la terre, pour avoir le bonheur de l'aimer éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

XXX^e Jour

PRIER MARIE

Mes frères,

Le second élément de la vraie dévotion à Marie, c'est la prière.

La raison en est facile à comprendre. On ne peut pas demeurer attaché à quelqu'un sans éprouver

le besoin de parler avec lui, d'épancher son cœur dans le sien, et de lui demander l'aide qu'on attend de son amitié. Or, tout cela, c'est prier. La prière à Marie, en effet, n'est pas autre chose qu'un cordial entretien avec elle, dans lequel on célèbre ses grandeurs, on loue ses mérites, et on implore son secours, comme l'enfant fait à sa mère.

Vous voyez donc bien, mes frères, que la dévotion à la Mère de Dieu ne peut pas exister sans la prière, et qu'il est indispensable de recourir à Marie, si l'on veut avoir part à ses bienfaits.

I

Mais puisque nous pouvons nous adresser directement à Dieu, auteur de tous les biens, pourquoi est-il nécessaire d'avoir recours à un intermédiaire, et de présenter nos prières à Marie ?

Ah ! c'est là, mes frères, que se montre dans toute sa grandeur la bonté de Dieu, et le désir qu'il a de nous exaucer.

Dieu est si grand, sa sagesse si profonde et sa justice si exacte, que la seule pensée de ses perfections infinies pourrait nous remplir de frayeur, et nous empêcher de l'implorer. Qui donc, courbé sous le poids de ses péchés, oserait affronter cette impitoyable sévérité ?

Mais voici qu'au près du trône de cette Majesté redoutable, se tient une femme, une Mère, à laquelle nous pouvons adresser nos prières, pour qu'elle les lui présente. On n'a jamais peur d'une mère, tant elle est bonne du fond de sa nature. Est-ce que l'enfant coupable, qui redoute la juste colère de son père, ne va pas se jeter aux genoux de sa mère, pour la conjurer d'intercéder en sa faveur ?

Oh ! combien est excellente la prière faite à Marie ! Elle la glorifie dignement dans ses mérites ; elle la remercie de tant de bienfaits corporels et spirituels qu'elle a procurés à ses enfants ; elle a obtenu le pardon d'innombrables pécheurs qu'elle a arrachés à la servitude du démon ; elle a fait éclater de merveilleux miracles sur la multitude des fidèles qui viennent s'agenouiller dans ses sanctuaires privilégiés.

Il y a bientôt cent ans, existaient en France des lieux de punition, les bagnes, où de grands coupables expiaient leurs crimes dans des travaux forcés. Il y avait environ trois mille forçats à Toulon. C'était un véritable enfer, où les blasphèmes, la rage, le désespoir et les plus horribles imprécations insultaient au ciel et faisaient trembler la terre. Quatre prêtres, véritables apôtres, se dévouèrent pour aller porter un peu de bonheur à ces malheureux, et leur faire entendre la parole de Dieu, en leur donnant une mission, sous l'invocation spéciale de Marie. Ils la priaient avec ferveur tous les jours, et la faisaient prier par ceux qui voulaient bien s'unir à eux. — Bientôt un changement merveilleux se produisit dans cette multitude d'hommes égarés par les mauvaises passions. Le plus grand nombre se convertit. Ils promirent de subir leur peine sans plus se révolter contre Dieu, et, s'ils rentraient dans le monde, de vivre en bons chrétiens et en fidèles serviteurs de Marie.

Voilà, ô prière, ton admirable puissance, et les fruits de salut que tu produis, quand tu es offerte à Dieu par les mains et le cœur de sa Mère bien-aimée !

II

Toute prière, mes frères, n'obtient pas de semblables effets. Pour qu'ils se réalisent, il faut lui donner les qualités indispensables.

Il faut d'abord la faire avec simplicité et une sincère humilité. Est-ce que Marie n'a pas été toute sa vie, comme son Fils, douce et humble de cœur ? Est-ce qu'un enfant cherche des phrases distinguées, de savantes expressions pour parler à sa mère ? Il lui dit qu'il l'aime ; il lui demande simplement ce dont il a besoin ; il lui exprime parfois en termes bien humbles son regret de l'avoir affligée. La mère attendrie, heureuse, pardonne sans tarder, ou accorde avec joie la faveur demandée. — Ainsi s'expriment toutes les belles prières que l'Eglise met sur nos lèvres pour nous faire invoquer Marie. Quelle simplicité, quelle douceur dans l'*Ave Maria*, dans les Litanies, dans l'*Angelus* ! Toutes sont un cri du cœur, un élan de l'âme vers notre Mère du ciel.

Il faut, en second lieu, prier la Vierge Marie avec une confiance inébranlable. Si vous doutez qu'elle veuille accueillir votre demande, si vous la lui présentez avec une sorte de défiance, vous lui faites injure et méritez de vous voir repoussé. Votre foi doit s'appuyer sur sa bonté pour vous et sur sa puissance auprès de Dieu. Elle obtient par voie de supplication tout ce qu'elle demande pour votre bien. — Cette confiance se trouve parfaitement exprimée dans la prière de S. Bernard, le *Souvenez-vous*, que vous ne direz jamais assez souvent, tant elle obtient de grâces précieuses.

Enfin, mes frères, il faut prier la Sainte Vierge avec une persévérance inlassable, non pas une fois, deux fois, dans un besoin pressant, mais tant que son assistance vous sera nécessaire, c'est-à-dire pendant toute votre vie. — On prie bien Marie quand on est jeune, quand on porte le voile des Enfants de Marie. On la prie encore quand on est mère de famille et qu'un danger sérieux menace la vie d'un époux ou d'un enfant chéri. On fait une neuvaine, on récite quelques chapelets. C'est bien ; mais on se lasse vite, et on cesse. — Il ne doit pas en être ainsi. La prière mariale doit entrer dans les habitudes de la vie, et devenir une pratique constante. L'accoutumance la rendra facile, et elle se mêlera aux occupations de la journée laborieuse sans leur nuire, mais au contraire en enrichissant les travaux matériels de mérites spirituels. La raison en est que nous ne pouvons rien faire de bien sans l'aide de Dieu, ni lui fixer un terme où il devrait nous exaucer. L'intercession de Marie nous obtient cette aide, et la prière faite avec un tel appui recueille toujours son fruit.

* * *

Je voyais un jour une pauvre vieille femme, aveugle et paralysée, étendue sur son lit de douleur. « Vous vous ennuyez bien ? » lui dis-je. « Oh !

non ! » me répondit-elle. « Comment faites-vous donc ? — Je cause tout le temps avec ma Mère, et cela me suffit pour chasser l'ennui. » En même temps elle tire son chapelet de dessous ses couvertures, et me le montre avec une pieuse fierté. Elle mourut peu après comme une sainte, et obtint certainement la joie de continuer au ciel cette longue conversation si bien commencée sur la terre.

Comme cette bonne vieille, qui trouvait une si douce consolation dans l'entretien de ses prières avec Marie, vous aussi, mes frères, aimez à parler souvent à votre Mère du ciel.

Parlez-lui le matin, le soir, dans la journée : *Ave Maria*. Parlez-lui dans le travail et dans le repos, dans vos joies et dans vos peines : *Souvenez-vous*. Récitez fréquemment ses *Litanies*. Quand approchera l'heure de la mort, que votre *Chapelet* ne quitte pas vos doigts déjà refroidis.

Vous lui direz ces belles et faciles prières avec les sentiments d'une sincère humilité ; avec les accents d'une confiance que rien ne pourra affaiblir ; et avec une persévérance qui vous conduira jusqu'au jour heureux où Marie récompensera votre piété, en vous ouvrant les portes de la céleste patrie. Ainsi soit-il.

XXXI^e Jour

IMITER MARIE

Mes frères,

Après l'amour et la prière, ces deux premiers éléments de la dévotion à la Vierge Marie, l'imitation en est le complément et lui donne son caractère d'harmonieuse perfection. Le grand docteur S. Augustin enseigne que la meilleure manière d'honorer les saints, ce n'est pas seulement de vénérer leur mémoire ou de chanter leurs louanges, mais d'imiter leurs vertus.

Dans cette instruction, qui achèvera l'œuvre commencée il y a un mois pour faire grandir en vous la dévotion à Marie, je veux vous la présenter comme le modèle parfait de la conduite que vous devez tenir *envers Dieu*, *envers votre prochain*, et *envers vous-mêmes*. Ce sera le moyen le plus pratique de vous faire recueillir les fruits de piété qui ont mûri dans vos cœurs pendant ces pieux exercices.

I

Le devoir de tout chrétien envers Dieu, mes frères, c'est de l'aimer de tout son cœur et de lui obéir fidèlement. Mais voyez quel bel exemple Marie vous donne là.

Dès sa plus tendre enfance, elle entend une voix céleste qui lui demande de se consacrer à Dieu. Elle n'hésite pas. Au jour de sa Présentation, elle va à son temple, se donne à lui et voue sa jeunesse au service de ses autels. Ah ! c'est qu'elle aime son Dieu par-dessus tout, ne veut penser qu'à lui, et lui appartenir entièrement.

Quand elle est sortie du temple, Dieu lui envoie son messenger, l'archange Gabriel, pour lui annon-

cer qu'il l'a choisie comme mère de son Fils. Marie répond aussitôt : « Je suis la servante du Seigneur. » Sa parfaite obéissance accepte la maternité divine avec toutes les charges et les douleurs qu'elle doit lui coûter pendant sa vie et jusqu'à la mort de son Fils sur la croix.

Aimer Dieu par-dessus tout, lui obéir avec une constante fidélité, c'est donc là, mes frères, votre principal devoir, dont Marie vous donne un si bel exemple. Puissiez-vous le remplir toujours avec une docilité pareille à la sienne !

Il y a tant de gens qui n'aiment que les choses périssables de la terre, qui ne veulent obéir qu'aux caprices de leur orgueilleuse volonté ! Ne faites pas comme eux. Portez plutôt vos regards sur cet admirable exemplaire qu'est la Sainte Vierge. Avec son aide, votre cœur n'aura point d'autre attrait que son amour ; votre intelligence n'aura point d'autre but que de savoir ce qui lui plaît. Ainsi vous donnerez à votre vie présente une perfection approchant, autant qu'il se peut, de celle de la Vierge de Nazareth, et vous assurerez à votre vie future le bonheur le plus grand et le plus complet que vous puissiez jamais désirer.

II

Si maintenant vous considérez Marie comme votre modèle dans l'accomplissement de vos devoirs envers votre prochain, vous trouverez en elle de parfaites leçons de ce que doit faire la mère de famille et la femme charitable envers ses semblables.

Le premier et le plus fort amour d'une mère est celui de son enfant. Qui pourra jamais exprimer, mes frères, l'amour que Marie portait à Jésus, son fils et son Dieu ? Quand le cruel Hérode veut le tuer, parce qu'il craint de trouver en lui un rival, elle l'emporte en Egypte et endure pour lui, pendant des années, les pénibles privations de l'exil. Quand Jésus, à douze ans, reste dans le temple, elle le cherche durant trois jours, et ne goûte de repos que lorsqu'elle l'a retrouvé parmi les docteurs d'Israël. Quand le Messie commence sa mission évangélique et parcourt les villes et les campagnes de la Galilée au milieu de dures fatigues, elle le suit toujours, pour pourvoir à ses besoins, sans que son cœur maternel consente à s'éloigner de lui. Et quand enfin ce Fils tant aimé meurt sur la croix, offrant son sang pour le salut du monde, sa Mère est encore à ses côtés ; son amour seul la soutient dans son horrible souffrance, *stabat Mater*.

Parents chrétiens, vous aimez beaucoup vos enfants ; vous pourvoyez avec soin à leurs besoins corporels, mais trop souvent n'oubliez-vous pas leurs besoins spirituels ? Pensez-vous assez à leur sanctification ? Ah ! je vous en conjure, par l'amour que Marie eut toujours pour son fils Jésus, aimez l'âme de vos enfants ; pensez à elle ; formez-la par de bons conseils et de pieux exemples ; écarter-la du mal ; encouragez-la au bien. Ils seront un jour, au ciel, votre récompense.

La bonté du cœur de Marie s'étendait à tous, parents, amis et même étrangers. Elle va, par delà

les montagnes de la Judée, porter ses soins à sa cousine Elisabeth. Aux noces de Cana, sa sollicitude obtient le premier miracle de Jésus, pour donner un vin délicieux aux convives de ces pauvres gens.

Sans pouvoir insister plus longuement, je vous dirai : soyez bons, vous aussi, mes frères, les uns pour les autres, charitables pour les besoins de votre prochain. La charité est la perfection de la loi chrétienne. Vous êtes tous les fils d'un même père qui est Dieu, enfants d'une même mère qui est Marie. A son exemple, soyez toujours prêts à obliger ; ne regardez pas la peine de votre frère d'un œil insensible ; tâchez d'adoucir sa souffrance, dussiez-vous en souffrir vous-mêmes. Ce sera certainement pour vous une source de paix et de bonheur.

III

Pour achever de vous montrer en Marie le modèle que vous devez toujours vous efforcer d'imiter, il me reste à vous dire, en quelques mots, avec quelle perfection elle a fait briller dans sa personne la plus profonde humilité et l'innocence immaculée de la vie.

Fille des rois d'Israël, comblée des dons les plus précieux que femme ait jamais reçus, Marie fut toujours humble d'esprit et de cœur. A peine l'Evangile cite-t-il quelques paroles qu'elle ait prononcées. Sa vie se passa dans les occupations de son modeste ménage ; elle vécut sans faste et mourut sans les louanges du monde. Il lui a suffi d'avoir Dieu pour témoin de ses mérites.

A l'humilité elle joignait l'innocence d'une vie sans taches. Préservée avant sa naissance de la souillure originelle, elle garda sa pureté inviolée à tous les âges de sa vie. Telle fut la Vierge sainte, parfaite, toujours digne des prodiges que Dieu accomplit en elle.

Comme Marie, mes frères, soyez toujours vraiment humbles dans vos pensées, dans vos paroles et dans vos actions. Sachez bien que vous serez élevés au ciel en proportion de ce que vous vous serez abaissés sur la terre.

Comme Marie, sanctifiez-vous dans l'innocence d'une vie exempte de fautes. Vous n'atteindrez jamais la perfection de vie de la Mère du Christ. Dieu veut seulement que vous évitiez tout péché volontaire. Ainsi vous garderez votre âme pure et sainte, agréable à son Créateur, comme Marie a toujours été à ses yeux.

Quand un peintre habile veut faire le portrait d'un homme célèbre, il se place devant lui, le regarde avec attention, et grave profondément ses traits dans son esprit. Quand il s'en est bien pénétré, il saisit son pinceau et trace d'une main sûre l'image vivante de son modèle.

Portez constamment, mes frères, le regard de votre âme sur le parfait modèle qu'est la Vierge Marie. Je vous l'ai représentée durant ce mois sous tous les aspects où un chrétien peut la considérer. Gravez donc en vous ses traits admirables.

Aimez-la bien ; priez-la avec ferveur ; vivez comme elle a vécu. Telle est la vraie et solide dévotion qui sanctifiera votre vie présente et rendra bienheureuse votre vie future.

O Marie, ô Mère bien-aimée, payez maintenant nos modestes efforts ! Nous nous sommes appliqué à vous faire imiter, prier et aimer de ces chrétiens fidèles. De leur côté ils ont apporté à ces pieux exercices une constante bonne volonté. O notre Mère, payez-nous tous de retour ! Aidez-nous à vous rejoindre au ciel, qui sera pour nous un Mois de Marie sans fin ! Ainsi soit-il.

FIN

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXIV

LES RAISONS D'OBSERVER LA LOI CHRÉTIENNE

6^o Les nécessités sociales

Justitia elevat gentem ; miseros autem facit populos peccatum.

La pratique de la justice élève les nations ; le péché rend les peuples malheureux.

(Prov., xiv, 34).

L'Esprit-Saint exprime dans cette parole une raison humaine, si vous le voulez, mais bien pressante, de mener la vie chrétienne. — Cette raison vaut pour tous. Tout homme n'est pas venu au monde dans une famille assez religieuse pour lui laisser ces pieuses traditions dont nous parlions dans notre dernier entretien. Mais tout homme naît au sein d'un peuple quelconque. S'il est vrai que les destinées de sa nation soient intimement liées à la pratique de l'Evangile, n'est-ce point son intérêt que les citoyens dont elle se compose, et lui-même tout le premier, s'empressent d'y être fidèles ? — Cette raison s'impose encore à titre souverainement impérieux. Elle se rattache à l'une des lois les plus rigoureuses du monde moral. Et elle met en jeu les destinées, non pas d'un individu ou d'une famille, mais de toutes les sociétés humaines.

Nous abordons ainsi, en essayant de la faire valoir, une vérité de la plus haute gravité et à laquelle les masses populaires, si elles la comprennent une bonne fois, seraient certainement très sensibles. Je m'autorise de son importance pour appeler sur les considérations qui vont suivre votre plus sérieuse attention.

Je voudrais démontrer : 1^o *que les nécessités sociales ont toujours obligé les citoyens à pratiquer fidèlement la morale chrétienne* ; — 2^o *qu'à ces nécessités communes à tous les temps s'ajoutent AUJOURD'HUI des nécessités nouvelles.*

I

Les hommes ont été créés pour vivre non point seul à seul, mais avec leurs semblables ; non point dans l'état d'isolement, mais en société. La preuve en est, d'une part, dans l'attrait irrésistible qui

presse chacun d'eux de rechercher les autres et de vivre auprès d'eux ; et d'autre part, dans l'impossibilité où il est de suffire par lui seul à tous ses besoins. Comment l'individu ferait-il, si aucun de ses frères ne lui venait en aide, pour se nourrir, se vêtir, s'abriter, se meubler, se défendre en cas d'attaque, acquérir les connaissances nécessaires, tirer bénéfice de ses travaux, se soigner dans ses maladies, et ainsi du reste ? La force des choses le contraint de s'unir à ses pareils et de former avec eux des sociétés. Ces sociétés pourront revêtir des formes variées. Ce sera la famille ; ce sera la commune ; ce sera surtout la nation. Chacun fera même partie de plusieurs sociétés à la fois ; mais personne n'aura la possibilité de n'appartenir à aucune.

L'état social impose nécessairement à quiconque l'embrasse, en échange des avantages qu'il lui procure, des devoirs. — Ne vous révoltez point, je vous prie, contre cette idée du devoir ! Le devoir découle du fait même que, dans la société, tous possèdent des droits. Ces droits, en effet, ne peuvent avoir de valeur effective que si les co-associés sont tenus de les respecter. Or, cette obligation qui commande à chaque membre d'une société de respecter les droits de tous établit le devoir. Ainsi, le devoir correspond au droit, naît du droit, garantit le droit et lui rend hommage. Sans lui, le droit ne servirait de rien, puisque personne ne serait obligé d'en tenir compte.

Il suit de là que la paix, le bonheur, la prospérité, l'existence même des sociétés dépendent de la manière dont chacun de leurs membres accomplit ses devoirs. — Quand ils y sont fidèles, tous les droits reçoivent satisfaction. Chacun jouit de ce à quoi il peut prétendre. Tous sont donc heureux. Et, parce qu'ils sont heureux, ils aiment et conservent le lien qui les unit. — Quand les devoirs sont méconnus, les droits le sont en même temps. Personne n'est traité comme il doit l'être. Alors, le fait du groupement social devient un véritable malheur. On le regrette ; on le maudit ; on aspire à le supprimer. Et un temps vient fatalement où on le brise. C'est la révolution, avec ses ruines irréparables. A moins que l'ennemi du dehors ne l'ait devancée et n'ait réduit à néant, en l'absorbant ou en la morcelant, la société malade.

Il est facile de comprendre, après cela, que si les sociétés vivent du respect des droits, elles vivent aussi, et par cela même, de l'accomplissement des devoirs. — Mais rien n'est difficile aux hommes comme la fidélité au devoir. Elle leur demande de combattre et de vaincre tous les mauvais instincts et toutes les passions déréglées qui fermentent dans leur cœur. Souvent aussi, elle va contre leurs intérêts personnels ; car ceux-ci ne s'harmonisent pas toujours avec l'intérêt général. Pour déterminer l'homme à ces luttes, à ces victoires, à ces sacrifices, il est nécessaire qu'une autorité supérieure intervienne, consacre le devoir et exige qu'il lui soit donné satisfaction. Dieu a pourvu à cette nécessité en nous donnant les lois de la morale chrétienne.

Passez en revue et vos droits et les devoirs dont ils sont la cause pour vos concitoyens : la morale chrétienne les sanctionne tous, sans en excepter un seul.

Que vous doivent les autres hommes ? — Ils doivent respecter votre vie, l'intégrité de vos membres, votre liberté, votre honneur, votre propriété. — N'auriez-vous pas pu, à mesure que j'énumérais ces devoirs, rappeler le texte du commandement qui les impose, dans le Décalogue chrétien ?

Que vous doit la société dont vous faites partie ? — Elle vous doit de protéger vos droits, de vous rendre justice, d'assurer votre sécurité, de n'exiger de vous que ce que les lois l'autorisent à vous demander. — Le Décalogue chrétien contient, à l'adresse des pouvoirs sociaux, un précepte les obligeant à s'acquitter de tous ces devoirs.

Que vous doit-on encore ? — La société vous doit et se doit à elle-même de combattre énergiquement tous les vices capables de causer sa perte ; je veux dire : la révolte contre les lois, les mauvaises mœurs, l'alcoolisme, les excès de luxe, la guerre de classes, l'exploitation de l'une d'elles par les autres, la paresse systématique, enfin tout ce qui constitue un désordre. — Or, personne ne l'ignore, l'Evangile interdit sévèrement toutes ces choses. Il suffirait donc aux peuples atteints par l'un ou l'autre de ces maux de revenir à la vie chrétienne pour s'en délivrer.

Ces considérations nous amènent directement à cette conclusion que les nations ne peuvent être heureuses et prospères qu'en pratiquant fidèlement les vertus chrétiennes, ou en revenant à cette pratique quand elles ont eu le tort de l'abandonner.

N'attribuez point, je vous prie, la même efficacité aux morales imaginées par les hommes, ou, comme on les appelle, aux morales *laïques*. Entre ces morales et la morale chrétienne, il existe des différences profondes, différences par l'effet desquelles celles-là resteront frappées d'une incurable stérilité. — D'abord, les morales laïques ne résultent d'aucun principe capable de justifier leurs prescriptions. Dans le christianisme, les lois morales découlent des croyances. Elles sont la conséquence des dogmes, et il n'en est pas une dont une vérité tenue pour incontestable ne nécessite l'existence. Si bien que le croyant doit les accepter sous peine de commettre un illogisme flagrant. Dans l'incrédulité, rien de semblable. La loi morale ne s'affirme qu'au nom de doctrines vagues, imprécises et souvent fort mal démontrées. — De plus, une morale sans Dieu manque d'autorité. Tout commandement a besoin de recevoir d'un être supérieur aux hommes le pouvoir de les obliger. Autrement, c'est un commandement venu d'un égal. Or, entre égaux, personne n'a le droit d'enlever à qui que ce soit sa liberté. — Les morales humaines ne visent guère que les fautes extérieures et, parmi celles-là, les attentats contre la vie, la propriété, la réputation d'autrui. Elles s'occupent fort peu des fautes intérieures qui, pourtant, sont la source des autres. Elles ne s'oc-

cupent guère plus des désordres qui, en apparence du moins, ne font subir aucun dommage matériel : comme sont un très grand nombre de péchés contre les bonnes mœurs. Elles sont donc largement incomplètes. — Elles n'ont aussi aucune sanction appréciable. Dieu peut attacher une récompense ou une peine aux lois qu'il impose ; car sa toute-puissance le met toujours à même de récompenser et de punir, dans le temps et dans l'éternité. Quant aux hommes, ils ne disposent guère du temps et pas du tout de l'éternité. Leurs récompenses ont ainsi peu de valeur, et celui-là pourra se rire de leurs menaces, qui se sentira loin de leurs regards ou qui, par le concours des circonstances, se trouvera être le plus fort. — Les morales sans religion laissent l'homme seul aux prises avec les tentations, les instincts, les séductions qui le portent au mal. Elles ne lui offrent aucun moyen d'acquérir les forces dont il aurait besoin pour en triompher. Au contraire, le christianisme lui apporte l'assistance des bons anges et des saints. Et puis, il lui ouvre dans la prière et les sacrements, des sources d'énergie qui ne s'épuiseront jamais. — Enfin, j'adresserai, moi croyant, aux morales dont je fais en ce moment la critique, le reproche de passer entièrement sous silence les devoirs des individus et des peuples envers Dieu. Dieu les a faits tous ; il a donc droit au service de tous ; et, comme leur avenir est entre ses mains, rien n'est capable de le compromettre comme de les laisser libres de le méconnaître et de l'offenser. C'est d'autant plus dangereux pour le bonheur des sociétés qu'elles n'ont point de vie future, et, par suite, doivent porter nécessairement dans la vie présente, sous la forme de fléaux plus ou moins douloureux et ruineux, la peine de leurs fautes.

Laissez donc dormir dans leur stérilité les morales étrangères à la religion. Et retenez toujours que le meilleur et plus sûr moyen d'être utile à la société dont on fait partie consiste à mener la vie chrétienne. Quiconque en observe fidèlement les prescriptions est nécessairement un bon citoyen. Il remplit ses devoirs envers ses co-associés et contribue, pour sa part, à la prospérité commune.

II

Les vérités que je viens de rappeler sont de tous les temps ; car la pratique du Décalogue a toujours été nécessaire au bonheur des sociétés humaines. — Mais cette nécessité apparaît aujourd'hui plus impérieuse que jamais. J'en donnerai la preuve en rappelant les conditions d'existence qui sont celles des nations contemporaines.

Depuis un siècle ou deux, l'état du monde civilisé a réalisé, sur son état antérieur, des progrès variés et considérables. Ces progrès méritent, sans aucun doute, que nous en soyons fiers. Pourtant, les ennemis du bien peuvent en abuser, et en abusent effectivement, pour compromettre les intérêts de la société. D'où le besoin, pour celle-ci, de chercher dans la vie chrétienne, — je devrais

dire : dans un surcroît de vie chrétienne, — une garantie contre le grave péril que ces abus lui font courir.

Parmi les progrès dont j'entends parler, j'en citerai trois principaux.

1. D'abord, *le progrès des libertés publiques*. — L'antiquité et le moyen âge n'ont guère connu que des pouvoirs civils excessivement forts. C'était le temps des monarchies absolues ou des républiques austères, des législations rigoureuses, des jugements impitoyables, des répressions sévères. Aujourd'hui il n'y a plus guère de rois ; et la plupart de ceux qui restent sur leur trône règnent et ne gouvernent pas. Chaque code a diminué ses exigences et, par une application excessive de l'idée libérale, ses pénalités. La peine de mort n'existe plus dans certains pays et, dans ceux qui l'ont conservée, n'est presque plus appliquée. Les autres châtiments dont usait la justice pour la répression des crimes se sont, de leur côté, largement atténués. Bien plus : les magistrats s'étudient à trouver des prétextes pour les adoucir encore. N'avez-vous même jamais vu se produire ce mensonge étrange d'un jury qui, malgré les aveux formels d'un coupable, le proclame innocent ? Les grâces et les amnisties périodiques font encore souvent cesser avant le temps les peines les mieux méritées. Enfin, la recherche des criminels s'est elle-même de beaucoup relâchée. Le plus grand nombre d'entre eux n'est jamais inquiété. — C'est dire que la société, dans son enthousiasme pour la liberté, a cessé, dans de grandes proportions, de défendre sa sécurité et celle de ses membres contre les entreprises des mauvais citoyens.

Cette sécurité, cependant, elle doit être assurée. Autrement, la vie sociale ne sera plus possible. Pour la retrouver, il n'est qu'un moyen. Il consiste à substituer au frein légal, qui s'est relâché, un autre frein ; et cet autre frein ne peut être qu'un frein moral. Il faut que, parallèlement aux abdications successives des pouvoirs publics, tout homme renforce, dans son âme et dans le milieu qu'il habite, l'autorité de la conscience. Il faut que tous, d'un commun accord, s'interdisent spontanément les fautes que les lois ne défendent plus et s'imposent les vertus qu'elles ont cessé de prescrire. Autant vaut dire nettement qu'ils doivent, en face du développement des libertés modernes et de la manière dont les méchants les exploitent, se soumettre plus docilement que jamais aux prescriptions de la morale chrétienne.

2. Le second progrès dont l'abus rend notre situation actuelle souverainement périlleuse, c'est *le progrès du bien-être*.

Certes, j'applaudis tout le premier à ce progrès. Je trouve bon que la fortune publique se soit augmentée, que le nombre ait centuplé de ceux qui peuvent vivre dans l'aisance, que l'existence soit devenue, en général, plus facile et plus agréable. Mais, ici encore, le progrès, à mesure qu'il se réalisait, demandait, pour rester sans inconvénient, une parfaite fidélité à l'esprit chrétien. Autrement,

il était à craindre que la diffusion de la richesse n'ouvrit la porte à l'invasion du sensualisme et de tous les vices dont il est le père. Quand un peuple s'éprend de l'amour du plaisir et possède les moyens de le contenter, il ne respecte bientôt plus aucune limite. Loin de s'apaiser des satisfactions reçues, sa soif de jouissances s'accroît, se surexcite, s'exaspère. Alors, il fait de la volupté le but suprême de la vie et ne recule devant rien pour se la procurer. Toutes les intempérances sévissent dans son sein. La distinction entre le bien et le mal ne se fait plus parmi les masses. Les énergies morales s'évanouissent l'une après l'autre. Laissez seulement s'écouler une vie d'homme ; quand elle touchera à sa fin, si les vieillards font la comparaison entre les mœurs du temps où ils vont mourir et celles du temps où s'écoulaient leurs premières années, ils seront effrayés de la dépression profonde qu'il leur faudra constater. Cette dépression sera toujours funeste aux sociétés, car elle déterminera une corruption souvent incurable. La plupart des civilisations disparues en sont mortes... Et puis, il restera inévitablement, dans les classes inférieures, un nombre plus ou moins considérable de citoyens besogneux qui ne pourront prendre aucune part au festolement éhonté dont ils seront les témoins. Ceux-là s'offenseront de tout ce qu'ils verront. Ils s'indigneront, s'ils sont vertueux ; ils se désespéreront, s'ils sont vicieux. Et cette indignation conspirera avec ce désespoir pour mettre un jour fin à la débauche, par le renversement de la société.

Rien n'était capable de prévenir ces funestes conséquences d'un bien-être sans cesse grandissant que la fidélité aux règles de la morale chrétienne. Seul, notre Evangile pouvait déterminer les riches à user de leur fortune avec modération et à en faire part aux malheureux. Seul aussi, il pouvait calmer l'irritation des pauvres, ramener leurs désirs à des limites légitimes, leur apprendre à supporter patiemment les inégalités sociales et à les corriger, non par des révoltes sanglantes, mais par leur propre travail.

3. Avec le progrès des libertés publiques et le progrès du bien-être, notre époque a vu se réaliser encore un progrès merveilleux *dans les moyens de communication*.

Autrefois, le plus grand nombre des humains passait sa vie et mourait sur le coin de terre qui l'avait vu naître. Il s'en écartait rarement ; et, s'il s'en écartait, il n'allait pas loin. Aussi bien, son milieu restait toujours à peu près le même. Quand l'air en était pur, rien ne venait le souiller. C'est que les relations lointaines étaient difficiles et que bien peu en possédaient les moyens. — Aujourd'hui, le chemin de fer, la navigation à vapeur, l'automobile ont supprimé les distances. Chacun peut aller, sans grande difficulté et souvent sans dépense considérable, d'un point du monde à l'autre ; ou s'il lui déplaît de se déplacer, y envoyer sa parole imprimée à des milliers d'exemplaires. Ces progrès servent, il est très vrai, la cause du

bien. L'apostolat chrétien les emploie dans toute la mesure de ses moyens. Mais, hélas ! il leur était impossible de ne point servir aussi, et très puissamment, la cause du mal. Quand on a établi celles de ces nouvelles voies qui exigeaient de longs travaux, elles ont amené parmi les populations chrétiennes des masses d'ouvriers dont le séjour n'a pas toujours été salutaire. Leur exploitation devait être plus funeste encore ; elle devait permettre aux méchants de répandre partout le virus de toutes les maladies sociales. Quel scandale pourrait se produire, quelle doctrine subversive pourrait naître sur un point du globe, qui ne s'étende, le jour même, aux extrémités du monde ? Quel agent de ruine morale ne devait essayer de porter partout, à son gré, ses exemples et ses discours ? Resterait-il une ville, un village, un site attrayant, une source d'eau minérale, une plage, qui n'ait à subir les villégiatures libertines, les déclamations des impies, les incursions des révolutionnaires ? N'allait-il point se faire une propagande du mal incessante, rapide, vaste comme l'univers, et capable de compromettre, à un moment donné, non seulement le bonheur, mais l'existence même des sociétés ?

Disons-le une fois de plus : le seul moyen de conjurer le péril était d'attacher les populations de plus en plus solidement aux croyances et aux vertus chrétiennes. Cet attachement les aurait immunisées contre le poison qu'on allait leur faire boire si largement et même rendues capables de le rejeter loin d'elles. Il aurait aussi diminué le nombre et l'audace des empoisonneurs.

Si, au temps où les trois progrès dont je viens de parler se produisaient et allaient se développant, les hommes qui avaient l'avantage de diriger l'opinion générale avaient joui d'un jugement sain et tenu au bien public, ils auraient usé de toute leur influence pour rendre les masses populaires aussi chrétiennes que possible. Au contraire, ils ont déclaré une guerre sans merci à l'idée religieuse et l'ont combattue avec acharnement. Ils ont ameuté contre elle, par le sophisme et la calomnie, tout ce qui, d'un bout du monde à l'autre, leur prêtait une oreille docile. L'impiété s'est vulgarisée plus que jamais. Sous son inspiration, les électeurs ont confié aux pires sectaires les fonctions publiques. Alors, la foi chrétienne est devenue l'objet de la plus odieuse persécution. Les lois et les magistratures, qui se faisaient si douces pour les mauvais citoyens, se sont faites intolérantes pour les meilleurs. Il suffisait d'être ou de paraître chrétien, pour être traité en *paria* par les chefs de la société. On est allé jusqu'à enlever les enfants à leurs parents, afin de leur donner, dans des écoles sans Dieu, cette conviction souverainement antisociale que l'homme peut satisfaire toutes ses passions, si déréglées soient-elles, sans avoir rien à redouter, ni avant ni après la mort, de ce Juge suprême dont la crainte retenait si heureusement nos pères dans les sentiers de la vertu.

Il s'est produit, après cela, ce qui devait se produire. Les peuples ont perdu à peu près entièrement le sens moral. Ils boivent l'iniquité comme de l'eau. Jamais on n'a autant tué, autant volé, autant fraudé, autant calomnié, autant offensé les bonnes mœurs, autant commis de désordres de toute sorte. Jamais la soif de l'or et du plaisir n'a été aussi commune ni aussi ardente. Jamais les scandales n'ont été aussi honteux, aussi bruyants, aussi facilement absous. Jamais les sociétés révolutionnaires n'ont été si nombreuses et si voisines du triomphe. Jamais l'ouvrier, l'employé, le fermier, le locataire n'ont eu autant de haine contre le patron, l'employeur, le propriétaire. Jamais, en un mot, les sociétés ne se sont senties aussi menacées d'une ruine prochaine.

Je ne vois qu'un remède à cet effroyable état de choses : il se trouve dans un général et prompt retour à la vie chrétienne. Si vous en connaissez un autre, dites-le !

Qu'on me permette ici une grave et dernière réflexion !

Lorsque j'observe l'évolution des différentes opinions répandues parmi mes contemporains, je crois remarquer : — d'une part, que les doctrines subversives, à mesure qu'elles se produisent, vont de plus en plus loin et enchérissent toujours l'une sur l'autre ; — d'autre part, qu'en dehors du christianisme, les amis des idées modérées se laissent de plus en plus facilement glisser vers les idées les plus avancées. Ces deux tendances me font prévoir qu'un temps viendra, et peut-être bientôt, où il n'y aura plus en présence, sur cette terre, que deux doctrines et deux forces contraires : celles de l'Eglise catholique et celles d'une révolution si radicale qu'elle ne voudra rien laisser debout. Les nuances intermédiaires entre ces deux extrêmes se seront évanouies. Chacune d'elles aura été, suivant ses attraites et ses tendances, fusionner avec l'un ou avec l'autre de ces deux partis extrêmes. C'est-à-dire que les amis de l'ordre seront revenus à la religion, et que les amis du désordre se seront ralliés aux partisans du bouleversement social. Les destinées des nations, avec celles des individus, seront l'enjeu de la lutte suprême engagée entre les deux camps. Si l'Eglise l'emporte, les sociétés vivront ; elles périront, si l'Eglise succombe. Car il se produira, en ce temps-là, un cataclysme qui dépassera en horreur tous ceux du passé... Croyez-vous que j'exagère, quand je l'annonce si terrible ? Regardez ce qui se passe, au moment même où j'écris ces lignes, dans la malheureuse Russie...

En présence d'une semblable éventualité il est bon, n'est-ce pas, que chacun prenne dès maintenant position. — O vous donc qui, sans être encore chrétiens, tenez pourtant au bien général et à la prospérité de votre pays, dépouillez de tout alliage vos doctrines et vos mœurs, et revenez aux pures croyances et aux vertus sans mélange d'un Evangile intégral ! Il vous faut choisir entre la vie

chrétienne ou la mort ! — Pour vous qui avez toujours été chrétiens, soyez-le désormais plus parfaitement que jamais ! Ce n'est pas tout : que chacun d'entre vous devienne comme un foyer d'où rayonne, aussi loin qu'il sera possible, la lumière d'une foi vive et d'une vie morale sans tache ! Soyez apôtres, des apôtres zélés, des apôtres insatiables de conquêtes... Si, au jour des combats décisifs, il y a dans le monde civilisé assez de vrais chrétiens, le monde sera sauvé. Il fera une fois de plus l'expérience que la religion assure le salut des sociétés et que, suivant un mot de nos Livres saints, « le grand nombre des sages fait la santé du monde. *Multitudo sapientium sanitas est orbis terrarum.* » (Sag., vi, 26).

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXIII

LA QUESTION DU SACRÉ-CŒUR : « M'AIMES-TU ? »

Mes frères,

Parmi toutes les scènes de l'Evangile, une des plus impressionnantes est celle où Jésus demande par trois fois à Pierre s'il l'aime.

C'est après la Résurrection, au bord du lac de Tibériade, sur ces mêmes rives qui, trois ans auparavant, avaient été témoins de la vocation de l'Apôtre. Le Seigneur vient de renouveler encore une fois le prodige de la pêche miraculeuse. Il s'est fait reconnaître par les siens, à cette marque de sa souveraine bonté. Pour achever de les convaincre qu'il est vivant, il mange avec eux. Puis, quand le repas est achevé, il s'adresse à Pierre :

« Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? — Seigneur, vous savez que je vous aime. — Pais mes agneaux. »

Une seconde fois : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? — Seigneur, vous savez bien que je vous aime. — Pais mes agneaux. »

Une troisième fois : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? — Seigneur, répond Pierre attristé, vous qui savez tout, vous savez que je vous aime. — Pais mes brebis. »

C'est sur cette question : « M'aimés-tu ? » que nous allons réfléchir aujourd'hui. Elle vient du Cœur même de notre Dieu, et elle s'adresse à nous comme elle fut adressée à S. Pierre. Voyons, après avoir vu sa réponse, quelle est la nôtre.

I

C'est bien souvent, c'est à tout instant, c'est toujours, que le Sacré-Cœur demande à chacun de nous : « M'aimés-tu ? »

Il nous le demande toutes les fois que nous accomplissons un acte de piété. Soit que nous priions, soit que nous nous confessions, soit que nous communions, quand nous nous mettons à genoux, c'est pour répondre à la question divine : « M'aimés-tu ?... Si tu m'aimes, tu laisseras de côté toutes les autres pensées, tu te recueilleras à mes

pieds, tu m'ouvriras ton cœur, comme je t'ouvre le mien. »

Il nous le demande toutes les fois que nous avons à remplir nos devoirs d'état, de famille ou de société. Ces devoirs, c'est Lui qui nous les a imposés. C'est Lui qui a voulu que nous fussions maîtres ou serviteurs, patrons ou ouvriers, travailleurs de l'esprit ou de la main, professeurs ou élèves. C'est Lui qui a voulu que nous eussions à accomplir les devoirs des parents, ou des enfants, ou des frères et sœurs. C'est Lui, enfin, qui dans la société nous met en face des mille circonstances qu'entraînent les relations, permettant que nous soyons tantôt devant des indifférents, tantôt devant des amis, tantôt devant des adversaires. Dans toutes ces occurrences, c'est Lui qui intervient, pour que nous nous conduisions d'après sa volonté, et c'est Lui qui, à chaque moment, nous demande : « M'aimés-tu ? »

Il nous le demande, enfin, quand l'épreuve vient nous visiter. L'épreuve : quelle chose dure pour notre nature, et combien fréquente ! A chaque instant nous la trouvons sous nos pas. Ce n'est pas pour rien que l'Eglise appelle cette terre une vallée de larmes. Comme on y souffre, quand on a du cœur ! Tout nous y blesse : les ennemis par leur hostilité, et les amis par leurs indécidités, leurs ingratitude et leurs trahisons. Quand même nos amis seraient des modèles achevés de fidélité, ils sont imparfaits. Et quand même ils seraient parfaits, ils nous quittent, soit pour quelque temps, soit pour toujours, quand Dieu les appelle à lui. L'amitié, qui commence toujours doucement, finit toujours dans l'amertume. Que tout cela est donc pénible ! Pénible surtout si l'on oublie quel est Celui qui le permet, et qui, en le permettant, nous demande : « M'aimés-tu ? »

II

A cette question, que le Cœur de notre Dieu nous pose si fréquemment, comment faut-il que nous répondions ?

Il faut, d'abord, que notre réponse, comme celle de S. Pierre, soit empreinte d'humilité. Quand Notre-Seigneur l'interroge, il lui demande : « Simon, m'aimés-tu plus que ceux-ci ?... » Il a le droit de lui parler ainsi, car il a plus fait pour Pierre que pour les autres apôtres. Mais Pierre, devenu humble à la suite de son reniement, n'ose pas comparer son amour à celui de ses frères, et il répond simplement : « Seigneur, vous savez que je vous aime. » De même, ne nous croyons pas meilleurs que les autres, qui ont reçu moins que nous, nous qui avons été favorisés de tant de grâces, chaque jour répétées.

Que notre réponse soit, comme celle de S. Pierre, persévérante. C'est par trois fois que la question lui est posée ; c'est par trois fois qu'il répond. Répondons aussi souvent que notre Dieu nous questionne. Ne nous laissons pas de lui répéter que nous l'aimons. Jusqu'à sa mort, l'Apôtre ne dira plus autre chose. Comme lui, sachons ne jamais nous démentir.

Enfin, soyons comme lui des pénitents. Jamais S. Pierre n'oublia son reniement. Il le pleura jusqu'à la fin de sa vie, et les traditions de la primitive Eglise nous rapportent que ses larmes avaient tracé deux sillons profonds sur son visage. Qui que nous soyons et quel que soit notre amour présent pour notre Sauveur, nous ne devons jamais oublier que nous avons commis bien des fautes que nous ne réparerons jamais assez. Puisque la contrition est une preuve de l'amour, qu'elle ne quitte jamais notre cœur, et sachons lui faire place dans toutes nos prières, et jusque dans les effusions les plus ardentes de notre piété.

III

Cela ne suffit pas.

Il faut, pour que notre réponse soit parfaite, qu'elle soit confirmée par notre conduite. Ici, surtout, les paroles ne sont pas grand'chose; ce sont les actes qui sont tout.

Jésus nous demande si nous l'aimons, quand nous accomplissons quelque acte de piété. Répondons-lui en étant fidèles à nos prières, à nos confessions, à nos communions. Parfois, il arrive que nous éprouvons peu de goût pour ces saints exercices. Si nous écoutons notre nature, nous profiterons d'un prétexte léger pour nous en dispenser. Gardons-nous-en bien. C'est le moment, au contraire, de montrer à Notre-Seigneur que nous l'aimons, et, pour cela, sachons nous recueillir d'autant plus fortement que nous y sommes moins disposés.

Jésus nous demande si nous l'aimons, quand nous avons à remplir nos devoirs d'état, de famille ou de société. Répondons-lui par un dévouement parfait à toutes nos obligations. Quand elles nous plaisent, ne les accomplissons pas à cause du plaisir que nous y trouvons, mais à cause de sa volonté. Quand elles nous sont indifférentes, sanctionnons-les par l'amour que nous y mettrons. Quand elles nous sont pénibles, accomplissons-les par amour pour lui, sans chercher ni vanité ni profit personnel, mais uniquement parce qu'elles lui plaisent, et que c'est Lui qui nous les impose.

Enfin, il y a l'épreuve. C'est là surtout qu'il nous attend. C'est là surtout qu'il nous demande si nous l'aimons. Elle est dure; mais, si nous n'oublions pas qu'elle est permise par Lui, et qu'elle nous associe divinement à sa Passion, et qu'elle est destinée à nous procurer de plus grands biens, et qu'enfin elle doit, comme son nom l'indique, nous permettre de lui prouver notre amour, nous lui offrirons notre peine, en lui demandant humblement la grâce de la bien supporter. La Vierge Marie n'a jamais tant aimé son Fils qu'au pied de la Croix. C'est par nos souffrances, bien acceptées, que nous dirons à Jésus, bien plus que par tous nos actes de piété et par nos communions : « Oui, Seigneur, je vous aime ! »

Cette réponse, puissions-nous la faire à notre Sauveur toutes les fois qu'il l'attend de nous ! Que

nos lèvres, nos cœurs, nos vies ne disent pas autre chose, afin que nous puissions le redire pendant toute l'éternité ! Ainsi soit-il !

PLAN DE SERMON

POUR LA BÉNÉDICTION D'UN DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR
DANS L'ÉGLISE

C'est en souvenir de la victoire que nous avons voulu placer dans cette église le drapeau national orné de l'image du Sacré-Cœur de Jésus. Cet acte s'explique facilement, car il est : 1° *légal*, 2° *patriotique*, 3° *religieux*.

I. — Acte légal

Depuis quelque temps il s'était produit un courant très prononcé en faveur de l'image du Sacré-Cœur sur nos drapeaux. Nos sociétés de jeunes gens, de jeunes filles, d'hommes, de mères chrétiennes, étaient fières de se grouper autour d'un tel emblème. Qu'allaient faire les ennemis de l'Eglise ? Comme d'ordinaire : se cacher derrière la légalité.

Or, peine perdue. Par un arrêt du mois d'août 1917, il est permis aux catholiques d'arborer dans leurs églises le drapeau de la France orné de l'image du Sacré-Cœur. Sans doute, cet arrêt ne nous satisfait pas complètement, mais c'est un premier pas vers la liberté et c'est une reconnaissance quasi-officielle du culte du Sacré-Cœur en France. Que votre règne arrive, ô Jésus ! *Adveniat regnum tuum*.

II. — Acte patriotique

Par ce drapeau nous reconnaissons N.-S. Jésus-Christ pour le Maître, le Roi, le Chef de notre bien-aimée patrie. Or :

1° *Il le veut*. En apparaissant à sainte Marguerite-Marie, n'a-t-il pas dit : « Fais savoir au fils aîné de mon Sacré-Cœur, que mon Cœur veut être peint sur ses étendards. »

2° *Il l'a prouvé*. Malgré ses fautes, la France est restée sa nation privilégiée. C'est par l'amour de Jésus qu'elle a été sauvée de l'hérésie, de l'anarchie et du démembrement ; aussi la Sainte Vierge disait dans une célèbre apparition : « Priez, mon Fils se laisse toucher. »

3° *Il désire le prouver encore*. Jésus a promis ses faveurs et ses bénédictions là où serait exposée l'image de son Sacré-Cœur. Que ne fera-t-il pas encore pour nous, Lui qui a déjà tant fait ! Avec ce nouveau *Labarum*, nous n'aurons rien à redouter de nos ennemis.

III. — Acte religieux

Le drapeau national orné de l'image du Sacré-Cœur prouvera :

1° *Notre repentir des fautes passées*. a) Des fautes publiques : athéisme, persécutions religieuses, attentats contre la conscience catholique. b) Des fautes privées : violation du repos dominical, blasphèmes, indifférence religieuse, etc. *Parce, Domine, parce populo tuo*.

2° *Notre ferme résolution, pour l'avenir*, de rester fidèles au Roi qu'ont toujours acclamé nos aïeux : « Vive le Christ qui aime les Francs ! » et de ne plus jamais rougir de Lui et de son Evangile.

Honorons dans nos églises et dans nos familles le drapeau du Sacré-Cœur, en attendant qu'un jour il soit acclamé officiellement dans notre cher pays de France.

IMPRIMATUR

Longis, die 12 maii 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 3 juin 1920

Deuxième

partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

- Allocutions pour des Messes d'hommes.** — LXXII. Les objections contre la Sainte Trinité, 493.
Pour la fête du Sacré-Cœur. — L'action du Sacré-Cœur dans les âmes, 495.
Mauvaises excuses pour ne pas communier. — Dix plans de sermons, 496.
Pour la Confirmation. — Les effets de la Confirmation, 201.
Pour l'installation d'un curé. — Allocution du doyen, 203.
Entretiens sur la vie chrétienne. — XXV. Il faut embrasser la vie chrétienne sans délai, 204.
Avis paroissiaux. — Pour annoncer la Fête patronale (plan), 208. — Pour annoncer la fête de la Sainte-Enfance (plan), 208.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

LXXII

LES OBJECTIONS CONTRE LA SAINTE TRINITÉ

Messieurs,

Après ce que nous avons dit dans nos précédentes conférences, nous pourrions négliger de répondre aux objections qui sont faites contre le mystère de la Sainte Trinité. Que pèsent, en effet, les réflexions de l'esprit humain, fût-ce le plus avisé, contre les affirmations de Dieu ? Que pèsent les plaisanteries, fussent-elles des plus fines, contre une vérité qui a pour garant la seule autorité à laquelle on ne puisse pas reprocher d'erreur ?

Cependant il est bon de répondre aux objections. Cela permet de préciser ce qui serait resté trop vague, de compléter ce qui serait resté insuffisant, de justifier ce qui n'aurait pas été assez prouvé. Cela permet surtout de suivre l'adversaire sur son propre terrain, de démolir ses retranchements, et, s'il ne veut pas se rendre, de l'acculer à la mauvaise foi. Votre attention si soutenue, Messieurs, m'encourage à tenter l'expérience.

I

On prétend — oh ! ce sont les mauvaises langues qui disent cela ! — qu'il est impossible, ou du moins très difficile, de discuter avec les femmes. Ces dames, affirme-t-on, possèdent un art consommé, une habileté prodigieuse, pour dénaturer ce qu'on leur dit. Vous venez de leur faire une réflexion ; elles vous répondent : vous êtes tout surpris que leur réponse s'applique à toute autre chose qu'à ce que vous avez dit. Vous voulez rétablir la teneur exacte de vos paroles ; on vous soutient alors que c'est vous qui changez votre pensée. Vous maintenez que vous n'avez pas varié ; on affirme le contraire. Et ainsi de suite. Il n'y a pas de raison pour que cela finisse.

Je prie les dames qui m'écoutent de ne pas m'en vouloir si je me fais l'écho de ce bruit méchant.

Elles ne sont pas les seules, hélas ! si tant est que ce bruit soit exact, à dénaturer une parole, pour pouvoir plus facilement la confondre.

Je sais même, sur ce point,
 Bon nombre d'hommes qui sont femmes,

a dit le fabuliste. Nous nous convaincrions qu'il n'a que trop raison, en parlant de ceux qui reprochent au dogme de la Trinité de renfermer une contradiction.

Une contradiction, Messieurs, savez-vous que cela est grave ?

Dire, en même temps, de la même chose, le blanc et le noir, le oui et le non, le jour et la nuit, c'est être absurde. On ne discute pas avec les gens qui se contredisent ainsi. La seule réponse à leur faire est de hausser les épaules.

Or, voici précisément ce que nous reprochent ceux dont je parle.

« Croire que un et trois sont la même chose ! Professer en même temps qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'il y a trois Dieux ! Quelle absurdité ! »

— Pardon ! répondons-nous, vous dénaturez notre énoncé. Nous ne disons pas qu'il y a, à la fois, un seul Dieu et trois Dieux ; nous disons qu'il y a un seul Dieu en trois personnes.

— Dont chacune est un Dieu ?...

— Non. Dont chacune est Dieu ; ce qui n'est pas la même chose du tout.

Pour qu'il y ait contradiction, il faut que le blanc et le noir, le oui et le non, le jour et la nuit, portent sur le même objet et sur le même aspect de l'objet.

Exemple. Je prononce cette phrase : « Napoléon Ier était, en même temps, grand d'esprit et petit de corps. » Y a-t-il contradiction ?

Oui, si l'on me fait dire que Napoléon était, à la fois, grand et petit, sans me permettre de préciser ma pensée. Il est bien clair, en effet, que si l'empereur était grand, il n'était pas petit, et *vice versa*. Les deux choses ne peuvent pas exister en même temps.

Mais, si je fais remarquer que sa grandeur s'appliquait à son esprit et sa petitesse à sa taille, la contradiction n'existe plus, parce que petitesse et grandeur ne portent plus sur le même aspect de l'objet. Ceci, Messieurs, me paraît hors de conteste.

Appliquons maintenant cette règle au dogme de la Sainte Trinité.

Quand nous disons que Dieu est, à la fois, trois et un, trois et un portent-ils sur le même objet ? Nullement, puisque *un* porte sur la nature et *trois* sur les personnes.

Il en serait autrement, j'en conviens, si nous disions que trois personnes égalent une seule personne, ou qu'une nature indivisible égale trois natures. Mais ceci, nous ne l'avons jamais dit, et quand on veut nous le faire dire, nous protestons, parce qu'on dénature notre pensée.

Non, Messieurs, il n'y a pas de contradiction dans le dogme de la Trinité Sainte, et il ne peut pas y en avoir, pour la raison toute simple que le même Dieu qui révèle les mystères est aussi celui

qui a donné ses lois à notre raison. Jamais il ne nous demandera de croire quoi que ce soit d'absurde, parce que ce serait se déjuger, et que Dieu ne se déjuge jamais !

II

Repoussés sur le sophisme de la contradiction, nos adversaires ne se tiennent pas pour battus, et ils se réfugient dans le sophisme de l'addition. Je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'on flétrit du nom de sophisme un raisonnement qui est faux. « On appelait sophistes, chez les Grecs, dit Littré, des hommes moitié rhéteurs, moitié philosophes, qui cherchaient plus à faire parade de leur esprit qu'à reconnaître la vérité des choses. » Vous allez voir que cette race de gens n'a pas disparu.

Vous connaissez la règle de l'addition. C'est par elle que vous avez commencé vos études mathématiques. Depuis, elle n'a pas cessé de vous servir, et vous n'êtes jamais plus contents que lorsque vos livres de commerce vous offrent de longues colonnes de chiffres, que vous allez réunir en total. L'addition est bonne quand elle retrouve, à la fin de la page, la somme de tous les nombres qui se sont succédé en détail.

Mais, pour cela, il faut qu'il y ait plusieurs nombres. Supposez Pierre, Jacques et Jean, propriétaires chacun d'une maison différente ; vous aurez, au total, trois maisons. Votre addition sera irréprochable.

Supposez, au contraire, que Pierre, Jacques et Jean soient propriétaires indivis d'une seule et même maison ; l'addition de la maison de Pierre, de la maison de Jacques et de la maison de Jean, ne donnera qu'une seule et même maison. Si elle en donne trois, c'est qu'elle est mauvaise.

Examinons maintenant le sophisme de nos adversaires. Ils disent : « Le Père est Dieu ; le Fils est Dieu ; le Saint-Esprit est Dieu. Donc, concluent-ils triomphalement, cela fait trois Dieux... »

Non. Cela ne fait pas trois Dieux, parce que la divinité du Père n'est pas distincte de celle du Fils, et celle du Fils n'est pas distincte de celle du Saint-Esprit. C'est la même et seule divinité qui est possédée en indivision par les trois personnes de la Sainte Trinité. Il n'y a eu qu'une divinité dans la donnée de l'addition ; il ne peut y en avoir qu'une dans la somme.

Un des plus grands philosophes du christianisme, S. Anselme, a mis cette conclusion en lumière, dans une page que je me reprocherais d'abréger. Il dit : « Je suppose une source. — De cette source part un cours d'eau qui bientôt s'étend et forme un lac ; son nom est le Nil. — *Source, cours d'eau, lac* : trois noms caractéristiques. *Source* n'est le nom ni du *cours d'eau* ni du *lac* ; nous n'appellerons enfin *lac* ni la *source* ni le *cours d'eau*. La source, cependant, le cours d'eau et le lac, ont pour nom : le Nil. La source, jointe au cours d'eau, le cours d'eau et le lac, ou bien la source et le lac, considérés en même temps, s'appellent aussi le Nil. Le fleuve enfin lui-même, composé de sa source, de ses eaux courantes et du lac,

s'appelle le Nil. Néanmoins, il n'y a pas deux Nils, mais un seul, que son nom désigne une des deux parties ou toutes les trois réunies. Nous avons, dans cette comparaison, trois choses : la source, le cours d'eau et le lac, et un seul Nil, un seul fleuve, une seule nature, une seule eau. — Ce ne sont pas trois Nils, ni trois fleuves, ni trois natures, ni trois eaux ; ce ne sont pas non plus trois sources, trois cours d'eau, ni trois lacs. — Un seul nom désigne ici trois choses, et trois noms une seule chose ; trois noms cependant qui ne sont pas synonymes ¹. »

Je ne crois pas, Messieurs, qu'on puisse trouver une comparaison plus complète que celle-ci, pour nous montrer que la Trinité peut exister dans l'Unité et l'Unité dans la Trinité.

III

Battue sur le terrain de la logique et des mathématiques, l'opposition de la libre-pensée s'est réfugiée sur le terrain de l'évolution, et a inventé le sophisme du symbole, par lequel nous allons terminer cette étude.

Le père de ce système fut l'Allemand Hegel, qui ramenait tout à l'idée. Pour lui, le mystère de la Trinité avec ses trois personnes représente l'idée qui évolue, le monde ou l'idée évoluée et le rapport du monde à l'idée. C'est un peu nuageux ; mais, du moment que cela battait en brèche le christianisme, cela fut accueilli avec faveur. Victor Cousin, en 1836, s'écrie avec enthousiasme : « Ces trois idées étant le fond de la raison humaine sont nécessairement le fond de la raison éternelle ; c'est une triplicité qui se résout en unité ; une unité qui se résout en triplicité ; voilà le Dieu trois fois saint que reconnaît et adore le genre humain ! Voilà le fond même du christianisme ². »

On croit rêver quand on lit de telles choses ! Voyez-vous ces professeurs, patentés et diplômés, qui veulent bien faire à la parole de Dieu l'aumône magnanime de leurs commentaires ! Les dix-neuf siècles de christianisme qui ont adoré dans les trois personnes de la Trinité des entités réelles et distinctes, se sont trompés. Ce n'est pas cela que signifient les paroles du Christ ; il fallait Hegel, il fallait Cousin, pour en découvrir le vrai sens et nous y faire voir une concrétisation philosophique ! C'est grotesque !

D'ailleurs, si nous voulons savoir quel est le vrai sens qu'il faut attacher aux paroles du Christ, ce n'est pas à ceux qui ont vécu si longtemps après lui qu'il faut le demander, mais à ceux qui ont recueilli, de la bouche même des apôtres, la pure interprétation de sa doctrine. Or, quand nous parcourons les couloirs sinueux des Catacombes, qu'est-ce que nous trouvons inscrit ou peint sur les parois de ces souterrains, dans lesquels les premiers chrétiens cachèrent leur foi naissante ? Le même *Credo* à la Trinité que nous chantons encore aujourd'hui. La véritable signification des paroles de Jésus-Christ, la voilà !

¹ De *fide Trinitatis*, cap. vii.

² *Introd. à l'étude de la philosophie*, Leçon V.

Au ciel, Messieurs, le bonheur des élus est de chanter, en l'honneur de la Trinité qu'ils contemplent, l'éternel *Sanctus, Sanctus, Sanctus*. C'est aussi le nôtre, en même temps que notre fierté, puisqu'en le faisant nous sommes l'écho de dix-neuf siècles de christianisme, et du Christ lui-même ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

L'ACTION DU SACRÉ-CŒUR DANS LES AMES

Mes frères,

Le Cœur adorable de Notre-Seigneur est la source intarissable de toutes les grâces. Non content d'être au ciel pour intercéder sans cesse en notre faveur, il veut être toujours vivant dans la Sainte Eucharistie, afin de se donner à notre âme sans réserve.

Cela, encore, ne lui suffit pas, puisqu'il veut vivre en nous par sa grâce, vivre d'une vie réelle et agissante qui nous élève jusqu'à Lui, et qui peut, si nous y sommes fidèles, communiquer à nos moindres actions une dignité, une grandeur et une fécondité divines.

C'est de cette action en nous que je viens vous parler aujourd'hui, en m'arrêtant à ces trois aperçus : — Le Sacré-Cœur veut être l'inspirateur de nos pensées. — Il veut être le mobile de nos volontés. — Il veut être le soutien de nos efforts.

I

Nous ne sommes jamais seuls dans notre vie surnaturelle d'enfants de Dieu. En effet, Jésus est toujours là, autour de nous et en nous.

Ne croyez pas qu'il y soit muet. Celui qui est le Verbe de Dieu, qui est la Lumière de vérité illuminant tout homme qui vient en ce monde, qui est descendu du ciel et qui s'est fait chair pour prêcher la bonne nouvelle du salut, n'est en nous que pour nous parler et pour nous instruire.

Il nous parle, tantôt pour nous faire connaître ses désirs, tantôt pour nous donner des conseils, tantôt pour nous faire entendre des reproches, des encouragements ou des consolations. Mais jamais il ne se tait.

Comment nous parle-t-il ? Parfois c'est une parole distincte qui s'élève dans notre âme. On dirait qu'une voix mystérieuse retentit jusqu'au fond de notre conscience. Ce qu'elle nous dit nous arrive clairement, avec une telle netteté que nous ne pouvons pas nous y tromper. Ce sont des moments bien doux et bien rares. Heureuses les âmes qui savent alors écouter et obéir !

Le plus souvent, le cœur de Notre-Seigneur nous fait comprendre une vérité qui nous manquait. Il fait luire une lumière qui dissipe en nous une obscurité. Nous voyons, avec les yeux de notre âme, quelque chose qui, jusqu'alors, nous était resté caché. Quand S. Antoine, entrant dans une église,

entendit ces paroles : « Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, suis-moi, et tu auras un trésor dans le ciel, » le Dieu qui vivait en lui et l'avait amené là, pour entendre ces paroles, remplit son cœur d'une telle clarté qu'il résolut de les suivre à la lettre. Il n'était pourtant pas seul à l'église, en ce moment. D'autres que lui entendaient les mêmes appels divins. Pourquoi les autres ne firent-ils pas comme lui ? Parce que la même lumière ne leur avait pas été donnée.

Parfois encore le cœur de notre Dieu nous parle, en nous faisant mieux comprendre des vérités que nous connaissions déjà et que nous avions peut-être même souvent méditées.

Dans une maison d'éducation, on prêchait une retraite aux élèves. Le prédicateur avait commenté cette parole du divin Maître : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » Il y avait là un professeur, un prêtre, qui avait bien des fois médité sur la nécessité de faire son salut. Ce jour-là, cette vérité lui apparut avec une lumière toute nouvelle et si éblouissante qu'il comprit que Dieu lui demandait plus encore qu'il n'avait fait jusque-là, et bientôt après il se fit Trappiste.

Quelle que soit la manière dont le Sacré-Cœur nous parle, c'est toujours pour notre bien qu'il le fait. Nul maître ne peut être aussi sage que Lui, nul ne nous connaît mieux, nul ne nous aime davantage, nul ne veut plus sincèrement notre bien. Est-il un malheur plus grave que de ne pas l'écouter ?

Trop souvent, peut-être, nous avons repoussé ses inspirations ; trop souvent nous avons fermé les oreilles à sa parole et les yeux à sa lumière. Reconnaissons notre erreur et disons-Lui de tout notre cœur : « Seigneur, parlez-nous encore ; parlez-nous toujours, et quel que soit l'enseignement que vous vouliez nous faire entendre, nous l'écouterons avec reconnaissance, avec empressement et avec joie. »

II

La faculté maîtresse de notre âme n'est pas la pensée : c'est la volonté. Ici encore, le Sacré-Cœur, vivant en nous, vient à notre aide.

Notre volonté, en effet, a besoin d'un mobile pour se décider ; autrement, elle est livrée au caprice. C'est une barque sans gouvernail qui s'abandonne au courant des passions et qui court à tous les périls. Le danger est d'autant plus grave que, ici, l'esclavage se cache sous les apparences de la liberté.

Le Sacré-Cœur ne veut pas que notre âme soit ainsi laissée à elle-même, et il nous propose deux raisons de vouloir : la crainte et l'amour.

La crainte de lui déplaire. Quelle ressource pour notre volonté ! Elle nous préserve de tout ce qui est mal. Nous savons qu'il nous regarde : est-ce que nous consentirions à offenser son regard divin ? Nous savons qu'il habite en nous : est-ce que nous pourrions avoir la folie de le chasser de notre

cœur ? Nous savons que Lui seul peut être notre bonheur, en cette vie et en l'autre : est-ce que nous serions assez insensés que de nous éloigner de Lui volontairement ?

L'amour est un mobile encore plus fort et plus beau. Quand on aime vraiment quelqu'un, on ne cherche qu'à lui plaire. Les désirs du Christ deviennent des ordres pour les âmes fidèles, et, comme ces désirs n'ont pas d'autre but que leur sanctification, elles avancent à grands pas dans la voie de la perfection.

L'amour, encore, ne connaît pas le découragement et l'obstacle. Il ne craint pas de souffrir : loin que ce soit pour lui une peine, c'est une joie, parce qu'il y voit une occasion de prouver sa sincérité.

Est-ce que, en nous donnant d'aussi puissants motifs de vouloir, le Sacré-Cœur ne nous rend pas le service le plus nécessaire et le plus précieux ? Consultez ceux qui étudient les maux de notre temps : ils vous diront que le plus grave est l'affaiblissement des volontés. Notre époque ne sait plus ce que c'est que l'énergie. La moindre difficulté à surmonter paraît une barrière infranchissable... Ceux qui se mettent sous la conduite du Sacré-Cœur sont à l'abri de ce reproche, puisqu'ils ont en eux un ressort qui ne leur fait jamais défaut.

III

Mais il ne suffit pas de voir ce qui est bien ; il ne suffit pas de le vouloir ; il faut le réaliser. Là est le plus difficile, car, en nous-mêmes, la nature, viciée par le péché originel, résiste à ce que veut la conscience, éclairée et sollicitée par Jésus.

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle.
L'autre, à tes volontés rebelle,
Se révolte contre ta loi !

Quand Louis XIV entendit pour la première fois ces beaux vers de Racine, il se tourna vers Mme de Maintenon et lui dit : « Madame, voilà deux hommes que je connais bien ! »

Et nous, est-ce que nous ne les connaissons pas ?

Nous avons pris des résolutions, oh ! bien sincères ! C'en est fait ! Nous ne voulons plus tomber dans le mal qui nous avilit, qui nous rend malheureux et que nous haïssons. Et quand l'occasion de pécher se présente de nouveau, nous retombons encore. Pourrons-nous jamais en sortir ?

Où, si nous savons nous appuyer sur le cœur de notre Dieu.

Mieux que nous, il connaît notre misère et notre faiblesse. Il sait à quels ennemis redoutables nous avons à faire. Il sait combien l'effort nous coûte. Mais il est là, avec sa grâce toute-puissante, qu'il met à notre disposition. Si nous ne comptons que sur nous, nous sommes vaincus d'avance. Si nous ne comptons que sur Lui, et si, convaincus de notre impuissance, nous lui demandons humblement son secours, nous serons sauvés. Tel qu'une mère, qui surveille avec tant de sollicitude les

premiers pas de son enfant, il est près de nous, toujours, pour nous soutenir. Avec Lui, le pécheur le plus endurci peut se convertir ; avec Lui, l'âme la plus tiède peut devenir fervente ; avec Lui, il n'est rien d'impossible.

* * *

Vous êtes bien bon, ô Cœur sacré de notre Dieu, de nous offrir des bienfaits spirituels aussi précieux ! Si, jusqu'ici, nous n'avons pas su profiter de tant de miséricorde, nous vous en demandons pardon, et nous vous promettons d'être, à l'avenir, plus empressés à nous laisser conduire par vous ! Ainsi soit-il.

MAUVAISES EXCUSES POUR NE PAS COMMUNIER

1. « JE N'AI PAS LE TEMPS, JE SUIS TROP OCCUPÉ »

Vous le dites, mais *est-ce bien sûr ?* Et quand même cela serait vrai, vous n'auriez pas raison de vous abstenir de la communion.

I. — *Est-ce bien sûr ?*

Si je pose une telle question, c'est que bien des personnes s'imaginent travailler alors qu'elles s'apiquent à des riens. Elles confondent :

1^o *L'agitation* avec le travail. — Qu'elles se fassent un règlement, qu'elles l'observent de leur mieux ; elles verront qu'il y a temps pour tout. Elles seront même étonnées des instants de la journée dont elles pourraient disposer à leur gré.

2^o *Les amusements frivoles* avec le travail. — Quand quelqu'un vous dit : « Je n'ai pas eu une minute à moi cette semaine ! » et que vous lui demandez : « Qu'avez-vous donc fait ? » la plupart du temps vous obtenez cette réponse : « J'ai été invité à dîner... Je suis allé en soirée... J'ai fait des visites... J'ai beaucoup voyagé, etc. » Quelle inconscience ou quelle aberration !

3^o D'ailleurs, c'est un fait aujourd'hui que dans toutes les classes laborieuses de la société, N.-S. J.-C. trouve des âmes ferventes qui lui consacrent les prémices de la journée : ouvrières, femmes de ménage, cheminots, officiers, petits apprentis, etc. Direz-vous que tous ces gens-là n'ont rien à faire ? Ils ne gémissent cependant pas comme vous : « Je n'ai pas le temps ! »

II. — *Et quand même ?*

Admettons que vous soyez très occupés, que vous soyez plongés dans le tracas des affaires.

1^o Vous n'êtes pas dispensés pour cela de l'obligation de vous sanctifier. Les soucis de cette vie, a dit N.-S., ne doivent pas seuls remplir votre cœur : « *Attendite autem vobis, ne forte gravetur corda vestra in crapula, et ebrietate, et curis hujus vitæ.* » (Luc, XXI, 34). Il faut assurer votre salut par tous les moyens possibles : or, connaissez-vous un moyen de sanctification plus puissant que la communion ?

Et n'alléguez point vos nombreuses occupations,

car N.-S. J.-C. vous a répondu d'avance dans l'Evangile : « *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* » (Mt., xxiii, 23).

2^o Au contraire, vous avez tout intérêt à sanctifier journellement votre travail par la sainte communion : car alors vous travaillez avec Jésus, pour Jésus, comme Jésus. Combien la fatigue est adoucie, les peines consolées, les inquiétudes calmées, les ennuis dissipés !... Combien nous acquérons de grâces !... Combien nous amassons de mérites qui vont embellir la couronne de gloire qui nous attend au ciel !

Conclusion

« J'ai perdu ma journée, » disait un empereur romain quand il n'avait pas eu l'occasion de faire l'aumône. Quelles que soient vos occupations, il me semble que vous avez sujet d'en dire autant si vous ne communiez pas.

2. « J'AI TROP DE TENTATIONS »

Ce n'est pas tout à fait exact. Je conviens volontiers que, comme tous les chrétiens, *vous avez des tentations* ; mais j'ajoute que, par le fait même, *votre devoir est tout tracé*.

I. — Vous avez des tentations

En effet, elles sont inévitables, mais ne dites pas que vous en avez trop.

1^o ELLES SONT INÉVITABLES. — a) N.-S. Jésus-Christ a été tenté, et dans le désert : nous pouvons bien l'être, nous, pauvres mortels qui vivons au milieu du monde. — b) Tous les Saints l'ont été ; il suffit de parcourir leur vie pour s'en rendre compte. Certains même sont restés légendaires sous ce rapport : v. g. saint Antoine, le B. Curé d'Ars, etc. — c) Il faut même vous attendre à être tentés jusqu'à la fin de votre vie, car les tentations viennent de tous côtés : — du démon, que l'Evangile appelle le Tentateur ; — du monde, qui nous éblouit avec ses faux biens ; — de vous-mêmes hélas ! dont la nature est plutôt portée au vice qu'à la vertu.

2^o MAIS NE DITES PAS QUE VOUS EN AVEZ TROP ! Ce serait douter de la sagesse et de la bonté de Dieu ; jamais, nous assure S. Paul, vous ne serez tentés au-dessus de vos forces. « *Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* » (I Cor., x, 13).

II. — Votre devoir est tout tracé

Usez en effet tout d'abord des moyens qui vous sont indiqués par tous les maîtres de la vie spirituelle : veillez, priez, mortifiez-vous, résistez à la tentation. Mais surtout communiez, et communiez d'autant plus que vous serez tentés.

1^o COMMUNIEZ ! N'est-ce pas en effet un des principaux effets de la communion d'affaiblir en nous les tentations de toutes sortes ?

a) Du démon. « *Ut leones flammam spirantes, sic ab illa mensa discedimus terribiles effecti diabolo,* » dit S. Jean Chrysostome.

b) Du monde. « Le corps de Jésus-Christ, dit

S. Pierre Fourier, est une chair adorable qui nous dégage de toute affection terrestre, en nous unissant à la divinité. »

c) De nous-mêmes. « Ce sacrement, dit l'auteur de l'*Imitation*, est le salut de l'âme, le remède à toutes les maladies spirituelles. Par lui, nos vices sont guéris, nos passions réprimées, nos tentations affaiblies et vaincues. » (Liv. IV, ch. iv, 2).

2^o COMMUNIEZ D'AUTANT PLUS QUE VOUS SEREZ TENTÉS ! Que fait l'ouvrier qui est tenu à un rude travail ? Il prend une forte nourriture. Eh bien ! pour lutter efficacement contre vos tentations, prenez le pain des forts, buvez le sang qui vous donnera la vie. « *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.* » (Joi., vi, 54).

Conclusion

Si donc vous avez des tentations, soyez logiques : ne vous privez pas du meilleur moyen de les diminuer, de les affaiblir, de les surmonter.

3. « JE N'AI PAS DE DÉVOTION »

Vous voulez parler, à coup sûr, de ce qu'on appelle la dévotion sensible. Or permettez-moi de vous dire d'abord qu'elle n'est pas nécessaire ; je vous dirai ensuite d'où vient son absence.

I. — La dévotion sensible n'est pas nécessaire

1^o Qui donc l'exige ? Personne ! N.-S. J.-C. n'en parle point, l'Eglise pas davantage. Le décret du 20 déc. 1905 sur la communion quotidienne ne la mentionne même pas. (*Ami* 1906, p. 181).

2^o Au contraire, les maîtres de la vie spirituelle vous mettent en garde contre elle. Ecoutez l'auteur de l'*Imitation* : « Souvent le trop grand désir d'avoir une dévotion sensible et certaines inquiétudes au sujet de la confession empêchent de bien communier. Laissez là les inquiétudes et les scrupules, car ils sont un obstacle à la grâce et ils détruisent la dévotion de l'âme. » (Liv. IV, ch. x 3). Ainsi la dévotion sensible n'est pas la dévotion.

3^o D'ailleurs, l'absence de dévotion sensible n'empêche aucun des principaux effets de la sainte communion. Qu'un malade prenne sans aucun plaisir la nourriture et les remèdes prescrits par son médecin, il ne s'ensuit pas pour cela que le traitement et le régime ne produisent aucun effet. Dispense-t-on le malade de continuer ?

II. — D'où vient son absence ?

L'absence de dévotion sensible, — absence qui peut être plus ou moins durable, — est parfois une punition, plus souvent une épreuve et une grâce.

1^o Une punition parfois. Le confesseur habitué au discernement des âmes saura bien en reconnaître les caractères et les causes.

2^o Une épreuve plus souvent. C'est par là que Dieu met à l'essai nos résolutions, qu'il purifie nos intentions, qu'il achève de nous détacher de tout ce qui n'est pas Lui, etc. Tous les Saints ont connu

ces heures de sécheresse ; c'est pourquoi l'auteur de l'*Imitation* nous dit : « Si les plus grands saints ont été traités de la sorte, nous ne devons pas nous décourager, nous autres pauvres et infirmes, de nous voir tantôt dans la ferveur, et tantôt dans le refroidissement ; car l'Esprit de Dieu vient en nous et s'en retire selon qu'il lui plaît. » (Liv. II, ch. ix, 5).

3^o Une grâce : car l'œuvre de notre sanctification se développe, au lieu de diminuer ou de rester stationnaire. Ecoutez Bossuet : « Un arbre, l'hiver, ne produit rien, il est couvert de neige, tant mieux ; la gelée et les frimas le couvrent tout. Pensez-vous qu'il ne fasse rien, pendant qu'il est ainsi tout au dehors ? Sa racine s'étend, se fortifie et s'échauffe par la neige même ; et quand il s'est étendu dans ses racines, il est en état de produire de plus excellents fruits dans la saison. »

Conclusion

Concluons avec Bossuet qui écrivait dans une lettre de direction : « Vous devez, ma fille, aller à la communion, comme il plaît à Jésus-Christ de vous y pousser ; quelquefois en criminelle, quelquefois en épouse, quelquefois en bête, comme disait David, suivant cette parole : *Contraignez-les d'entrer !* pourvu que Jésus-Christ vous voie avec la robe nuptiale. »

4. « JE NE SUIS PAS DIGNE »

Permettez-moi de reconnaître que *rien n'est plus vrai* ; mais malgré cela vous n'êtes point dispensé de communier, car *la question est mal posée*.

I. — Rien n'est plus vrai

Personne en effet, ni au ciel ni sur la terre, n'est digne de recevoir la communion.

1^o *Ni vous* : car l'Eglise vous le dit en votre nom, avant de déposer la sainte hostie sur vos lèvres : « *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur anima mea.* »

2^o *Ni vos pasteurs*, depuis le prêtre jusqu'au Souverain Pontife ; car avant de communier, ils se frappent la poitrine et reconnaissent leur indignité.

3^o *Ni les Saints*, car leur sainteté est bien petite à côté de l'infinie sainteté de Dieu.

4^o *Ni les Anges*, car malgré leur beauté et leur pureté, ce ne sont que des créatures.

5^o *Ni même la T. S. Vierge Marie*, celle qui est la Reine des Anges et des Saints, qui a été conçue sans péché et qui n'a commis aucune faute, même vénielle, dans tout le cours de sa vie, car elle aussi n'est qu'une créature.

Ce que vous pouvez déduire de ces considérations, c'est l'excellence, la grandeur, la beauté de la Sainte Eucharistie.

II. — Mais la question est mal posée

Il ne s'agit pas en effet de savoir si vous êtes digne de communier ; il s'agit tout simplement de

savoir si vous êtes suffisamment disposé à communier. Que vous faut-il donc pour cela ? Une seule chose : ne vous sentir coupable d'aucun péché mortel. En conséquence :

1^o Si vous ne vous sentez coupable d'aucun péché grave, rien ne vous empêche de communier et de communier tous les jours. Au contraire N.-S. J.-C. vous appelle, et l'Eglise vous invite de toutes ses forces à la Sainte Table.

2^o Si vous vous sentez coupable d'un péché mortel, votre devoir est de ne pas demeurer dans cet état. Allez vous confesser au plus vite ; et dès que vous aurez retrouvé la robe nuptiale, vous reviendrez sans crainte reprendre votre place au banquet eucharistique. N.-S. vous recevra alors comme un médecin charitable reçoit ceux qui ont besoin de lui. « *Non est opus valentibus medicus, sed male habentibus.* » (Mt., ix, 12).

Conclusion

Ecoutez le P. Comblin : « Que dirait-on d'un infirmier militaire qui, rencontrant un blessé sur le champ de bataille, se tiendrait ce langage : « Voici un soldat gravement blessé, il peut très bien mourir de ses blessures, mais avant de nettoyer, de désinfecter et de panser ses plaies, je vais attendre qu'elles se soient refermées et cicatrisées. » — Cet homme serait fou, dirait-on. — Et pourtant des millions de chrétiens font la même chose pour leur âme. Ils attendent qu'elle soit guérie de leurs nombreux péchés, pour lui appliquer souvent le remède de la communion. »

5. « JE NE RETIRE AUCUN PROFIT DE MES COMMUNIONS »

Laissez-moi vous répondre que *les résultats ne sont pas ceux que vous semblez exiger* ; mais, ne vous en déplaie, *il y a tout de même des résultats*.

I. — Les résultats ne sont pas ceux que vous semblez exiger

Vous imaginez-vous qu'avec une ou plusieurs communions, vous ne commettrez plus de péchés, vous serez à l'abri des tentations et vous n'aurez plus de défauts ? Quelle aberration !

1^o *Plus de péchés ?*... Mais l'Esprit-Saint nous dit que le juste lui-même pèche sept fois par jour : « *Septies enim cadet justus.* » (Prov. xxiv, 16).

2^o *Plus de tentations ?*... Mais elles sont inévitables ; c'est pour cela que l'on dit : « La vie est un combat dont la palme est aux cieux. »

3^o *Plus de défauts ?*... Hélas ! malgré nos efforts ils ne meurent presque toujours qu'avec nous ; et même on a dit spirituellement que le défaut dominant de notre nature ne meurt qu'un quart d'heure après nous.

Vous voyez donc par là que c'est une erreur, et une grave erreur, de s'imaginer qu'avec une ou plusieurs communions nous devons être sanctifiés pour le restant de nos jours. Oserions-nous soutenir qu'un ou plusieurs repas suffisent à un malade

ou même à un convalescent pour le guérir et le fortifier à jamais ?

II. — Il y a tout de même des résultats

Ne savez-vous donc pas ce que le catéchisme enseigne sur les principaux effets de la communion ? La communion :

1^o *Conserve et augmente en nous la vie de la grâce.* N'est-ce donc rien ? « *Si homo*, dit Lugo, *in gratia diu perseverat absque peccato mortali, hoc ipsum non est exiguus fructus frequentis communionis.* »

2^o *Affaiblit nos mauvais penchants.* N'est-ce donc rien que de diminuer nos tentations et les rendre moins dangereuses ? « Les esprits droits et pieux, a écrit Léon XIII, voient avec douleur l'ardeur à confesser la foi et la pureté des mœurs disparaître chez un grand nombre. Si l'on recherche la cause du mal, on la trouvera principalement dans ce fait que l'amour et l'usage du banquet eucharistique languissent chez la plupart et n'existent plus chez beaucoup d'autres. »

3^o *Nous purifie des fautes vénielles.* « L'Eucharistie, dit le Concile de Trente, est l'antidote du péché mortel et le remède qui nous délivre du péché véniel. »

4^o *Nous donne en abondance les grâces actuelles, grâces de lumière et de force.*

Conclusion

Nombreux et importants sont donc les résultats de vos communions. Il est très possible que vous ne vous en rendiez pas compte ; mais qu'importe ? Un petit enfant ne voit pas très bien quel profit il retire journellement de la nourriture que ses parents lui font prendre ; et cependant osez-vous prétendre qu'il ne grandit ni ne se fortifie ?

6. « ON NE PARLAIT PAS TANT DE LA COMMUNION FRÉQUENTE, IL Y A QUELQUES ANNÉES »

J'avoue que *c'est vrai* ; mais je n'hésite pas à déclarer qu'on avait tort.

I. — C'est vrai

Oui, c'est un fait bien pénible à constater : il fut une époque où l'on semblait accumuler épreuves sur épreuves, difficultés sur difficultés, pour empêcher la plupart des chrétiens de communier fréquemment.

1^o *Pourquoi ?* Parce qu'une partie du monde catholique s'était laissé séduire par l'hérésie des Jansénistes. Cette hérésie a pris naissance au xvii^e siècle ; et bien qu'elle ait été condamnée par l'Eglise, elle a continué et continue encore d'exercer ses ravages, surtout dans notre pays de France.

2^o *Aussi voyez les résultats.* Partout où a sévi le Jansénisme, c'est la diminution de la foi, de la ferveur, des pratiques religieuses ; c'est l'affaiblissement des mœurs ; c'est le retour à l'ignorance, au paganisme et aux plus honteuses superstitions. N'est-ce pas la parole de N.-S. qui s'accomplit ? « *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et*

biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. » (Jo., vi, 54.)

II. — On avait tort

Le tableau précédent suffirait à le prouver. Mais en mettant obstacle à la communion fréquente, on agissait :

1^o *Contre N.-S. J.-C.*, dont le plus vif désir est de se donner en nourriture à nos âmes.

2^o *Contre la Tradition chrétienne*, qui nous rapporte que les premiers chrétiens n'assistaient jamais à la messe sans s'approcher de la sainte Table.

3^o *Contre les Pères de l'Eglise et les maîtres de la vie spirituelle.* Léon XIII n'a fait que les résumer quand il a dit : « Il faut surtout travailler à faire revivre la réception fréquente de l'Eucharistie et abolir entièrement les préjugés contraires, les vaines craintes et les motifs spécieux de s'en abstenir. »

4^o *Contre les Souverains Pontifes.* Ecoutez Pie X : « Sa Sainteté a souverainement à cœur de voir le peuple chrétien tout entier invité fréquemment et même tous les jours au Banquet sacré, afin de jouir de ses fruits immenses. »

5^o *Contre notre propre intérêt.* Qu'on songe donc aux effets merveilleux de la sainte Eucharistie !...

Conclusion

Revenons donc à la vraie tradition catholique, et ne fuyons pas la Source de la Vie. Quand même nos pères auraient agi autrement, nous n'avons aucun motif de les suivre dans leurs erreurs.

7. « ON EST TROP LARGE AUJOURD'HUI »

C'est vous qui le prétendez. Moi, je soutiens que non. J'ajoute même que c'est vous qui êtes trop étroit.

I. — Je soutiens que non

Comparez en effet les anciens catéchismes et les nouveaux : vous ne trouverez aucune différence entre les uns et les autres. On exige toujours les mêmes dispositions de l'âme et du corps.

1^o LES DISPOSITIONS DE L'ÂME sont : a) la foi aux vérités révélées et en particulier à la présence de N.-S. J.-C. dans le sacrement d'Eucharistie ; — b) la pureté de conscience, c'est-à-dire qu'on ne doit se sentir coupable d'aucun péché mortel. A vrai dire, c'est dans cette disposition que se résument facilement les autres.

2^o LES DISPOSITIONS DU CORPS sont : a) être à jeun depuis minuit : c'est le jeûne eucharistique ; — b) être modeste dans sa tenue : pas d'habits excentriques ; — c) être recueilli dans son maintien.

En quoi voyez-vous que l'enseignement du catéchisme ait changé ? qu'il soit devenu plus large ? Je vous défie de soutenir votre accusation.

II. — C'est vous qui êtes trop étroit

A mon tour d'être accusateur ; et certes les preuves ne manquent pas pour appuyer mon dire. Oui, vous êtes trop étroit :

1^o Dans votre interprétation des paroles de N.-S. J.-C. Pourquoi osez-vous supprimer aux chrétiens le pain « quotidien » ? Vous aurez beau dire ; c'est *per modum cibi* que N.-S. J.-C. a institué la sainte Eucharistie.

2^o Dans votre obéissance aux lois de l'Eglise. Depuis quand vous est-il permis de juger, de critiquer, de blâmer, d'apprécier les ordres de vos chefs légitimes ? Vous devez tout simplement vous soumettre, sous peine d'être classé dans les mauvais chrétiens. « *Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* » (Mt., xviii, 17).

3^o Dans vos aspirations. N'est-ce pas là le secret de votre mauvaise excuse ? Ecoutez l'auteur de l'*Imitation* : « Chose déplorable ! Des personnes tièdes et dissipées cherchent des raisons pour reculer leur confession et sont bien aises de différer leur communion, pour ne pas être obligées de veiller sur elles-mêmes. Hélas ! on a peu d'amour de Dieu et une dévotion bien faible, quand on se dispense si facilement de communier. » (Liv. IV, ch. x, 4 et 5).

Conclusion

Concluons sans étroitesse avec le grand docteur S. François de Sales : « Deux sortes de gens doivent communier souvent : les *parfaits*, parce qu'étant bien disposés, ils auraient grand tort de ne point s'approcher de la source et fontaine de perfection ; et les *imparfaits*, afin de pouvoir justement prétendre à la perfection. »

8. « QU'EST-CE QU'ON DIRA ? »

Voilà une *question qui renferme un triste aveu*. Eh bien ! une fois l'aveu obtenu, je vous apprendrai ce qu'on dira.

I. — Question qui renferme un triste aveu

En effet, vous reconnaissez par le fait même que vous êtes esclave du respect humain, du qu'en dira-t-on ! Or n'est-ce pas là une lâcheté à la fois sottise et inutile ?

1^o Une lâcheté. Vous, chrétien, vous avez juré de servir Dieu, et vous l'abandonnez pour faire plaisir à quelques créatures ! Qu'il était plus beau, l'axiome des premiers fidèles : « *Obedire oportet Deo magis quam hominibus* ! » (Act., v, 29).

2^o Sotte. Vous trahissez vos convictions pour des gens que vous méprisez et auxquels vous ne voudriez pas ressembler. Quelle logique !

3^o Inutile. Quel profit retirez-vous d'un tel esclavage ? Aucun : et même le monde rira s'il s'aperçoit que la peur de son opinion vous empêche de remplir vos devoirs religieux.

Ne feriez-vous pas mieux d'aller droit votre chemin, la tête haute, sans peur et sans reproche, comme nos vaillants chevaliers du moyen âge ?

II. — Ce qu'on dira

Eh bien ! je vais vous l'apprendre, et vous constaterez qu'il n'y a pas de quoi trembler.

1^o Les uns diront peut-être que vous avez tort. Mais ils seront forcés d'ajouter aussitôt « qu'après tout vous êtes libre », et que la liberté des cultes est la première des libertés.

2^o D'autres envieront votre bonheur. « Etes-vous catholique pratiquant ? » disait Thiers à Berryer. — « Oui. — Jusqu'à la messe ? — Oui. — Jusqu'à la communion ? — Oui. — Eh bien ! conclut Thiers en serrant la main de son interlocuteur, je vous félicite, je vous admire, je vous envie. » Combien de nos amis, sollicités par la grâce, éprouvent actuellement cet état d'âme !

3^o Quant aux catholiques, ils vous approuveront et se réjouiront du bon exemple que vous donnez autour de vous. Ils diront que vous avez raison de répondre aux plus chers désirs de N.-S. J.-C. et de l'Eglise.

Conclusion

M. Lamache, professeur de droit à la Faculté de Grenoble, aimait à raconter qu'étant étudiant il eut peur un jour de communier dans son village natal. Pour se punir de sa lâcheté, il fit mettre des gros clous à ses souliers ; et le dimanche suivant, pendant la grand'messe, il traversa toute l'église en faisant le plus de bruit possible, avant de s'arrêter à la Sainte Table. « C'est ainsi, disait-il en riant, que je me suis guéri de ce triste mal qu'on appelle le respect humain. » Eh bien ! essayez d'agir une seule fois de la sorte ; et vous verrez ce que vaut votre excuse : « Qu'est-ce qu'on dira ? »

9. « JE NE SAIS PAS ME PRÉPARER »

Qu'entendez-vous par là ? Voulez-vous dire que vous ne savez pas *quelles prières réciter* ? Ou bien voulez-vous dire que vous êtes *distract* ?

I. — Quelles prières réciter ?

Mais il n'y en a pas d'obligatoires. Offrez à N.-S. J.-C. des actes :

1^o DE FOI. « *Credo, Domine : adjuva incredulitatem meam.* » (Mc., ix, 23).

2^o D'HUMILITÉ. « *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur anima mea.* »

3^o D'OBÉISSANCE. « *Ecce ego, quia vocasti me.* » (I Reg., iii, 6).

4^o D'AMOUR. « *Domine, tu omnia nosti ; tu scis quia amo te.* » (Jo., xxi, 17).

5^o DE DÉSIR. « *Veni, Domine Jesu.* » (Apoc., xxii, 20).

Si vous avez peur de mal dire, prenez un livre ; les paroissiens ne manquent pas, et tous contiennent les prières à réciter pendant la messe, et les actes avant la communion.

II. — Vous êtes distract ?

1^o Ne vous en étonnez pas. Les distractions sont inévitables. C'est une des conséquences de la faiblesse de notre pauvre nature. L'auteur de l'*Imitation* le reconnaît pour son propre compte : « Il est rare que je me recueille entièrement, et plus rare

encore que je sois libre de toute distraction. » (Liv. IV, ch. 1, 5). Vous savez l'histoire de S. Louis de Gonzague s'appliquant à ne pas avoir de distractions et n'y parvenant pas.

2^o *Ne vous abstenez pas* pour cela de communier. Si vous vous trouvez mal préparé aujourd'hui, vous ne le serez pas mieux demain ; au contraire, plus vous reculerez d'approcher de la Sainte Table, plus vous vous trouverez mal disposé. Voyez l'auteur de l'*Imitation* ; il gémit sur ses distractions, mais il ne conclut pas qu'il va s'abstenir de communier : « Certainement il serait juste qu'en la salutaire présence de votre divinité, nulle pensée indécente ne se présentât à moi, et qu'aucune créature ne m'occupât, puisque ce n'est pas un ange, mais le Seigneur des anges que j'ai à recevoir pour hôte. » (*Ibid.*).

3^o *Humiliez-vous* de nouveau à la pensée de vos distractions. Votre préparation n'en sera que meilleure, car le Vén. Passerat disait : « La meilleure préparation à la sainte communion consiste à reconnaître son indignité. »

Conclusion

Allons avec confiance à N.-S. J.-C., avec nos misères, nos faiblesses, nos imperfections ; et rappelez-vous que nous allons communier, non parce que nous sommes des saints, mais pour tâcher de le devenir.

10. « JE NE SAIS PAS FAIRE MON ACTION DE GRÂCES »

Rien n'est pourtant si simple, qu'il s'agisse de l'action de grâces *immédiate*, ou de l'action de grâces *prolongée*.

I. — Immédiate

Aucune prière n'est obligatoire. Aussitôt que vous avez reçu N.-S. J.-C., offrez-lui des actes :

1^o D'ADORATION. « *Adoro te devote, latens Deitas, quæ sub his figuris vere latitas.* »

2^o DE REMERCIEMENT. « *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* » (Ps. cxv, 12).

3^o D'OFFRANDE. « *Tuus sum ego, salvum me fac.* » (Ps. cxviii, 94).

4^o DE DEMANDE surtout, non seulement pour vous, mais pour votre famille, votre paroisse, les âmes du purgatoire, votre diocèse, votre pays, l'Eglise et les intentions du Souverain Pontife. C'est le bon moment de demander : « *Propterea dico vobis, omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis et evenient vobis.* » (Mc., xi, 24).

Il peut arriver qu'à certains jours votre cœur vous semble de glace au moment de l'action de grâces : en ce cas servez-vous d'un livre et récitez de votre mieux les prières qu'il vous indiquera.

II. — Prolongée

Un quart d'heure peut suffire à l'action de grâces immédiate ; mais quand on aime vraiment N.-S., comment ne pas prolonger son action de grâces toute la journée ? En conséquence :

1^o Que nos prières soient toutes rapportées au Dieu d'amour qui s'est donné à nous dans la mati-

née. « Seigneur, répétait souvent S. François d'Assise, vous êtes tout pour moi, et moi je suis tout pour vous ! »

2^o Que nos actions soient toutes sanctifiées par l'offrande à Jésus. « Seigneur, je veux travailler avec vous, pour vous et comme vous ! » Ah ! si les ouvriers savaient quels trésors ils sont, capables d'amasser pour le ciel, rien que par leur travail de chaque jour !... Quelles richesses ils trouveraient un jour là-haut !

3^o Que toutes nos bonnes œuvres soient aussi faites par amour de Jésus. « *Omnia in gloriam Dei facite.* » (I Cor., x, 31).

Ainsi nous ne cesserons de vivre avec notre bon Maître, et l'action de grâces de la journée sera déjà la préparation à la communion du lendemain.

Conclusion

Combien Léon XIII avait raison de dire : « Il faut détruire les vaines craintes d'un grand nombre et les motifs spécieux de s'abstenir de la sainte communion ! » Que tout catholique soit apôtre sur ce point capital, et nous verrons refluer, avec la foi, la pratique de toutes les vertus.

POUR LA CONFIRMATION

LES EFFETS DE LA CONFIRMATION

Mes chers enfants,

Dieu est bon. Déjà, il vous a donné des preuves manifestes de sa bonté et de son amour. Par le Baptême, il vous a adoptés pour enfants ; par la Pénitence, il vous a purifiés de vos fautes ; par l'Eucharistie, il vous a nourris de sa chair sacrée. Aujourd'hui, il ajoute une nouvelle marque de tendresse.

A cet âge de la vie dans lequel vous allez entrer, où les passions deviennent plus violentes, la docilité aux inspirations de la grâce plus difficile, à cette heure critique et pleine de dangers, vous avez besoin d'un secours et d'une force.

Qui vous rendra généreux et forts ? Qui vous donnera cette fierté, cette audace chrétienne qui défient le démon et ses suppôts ? Qui vous accordera la persévérance et le succès dans le combat de chaque jour qu'il vous faudra livrer ? L'Esprit-Saint, que vous allez recevoir dans le sacrement de Confirmation.

« Dans ce sacrement, dit S. Thomas, la plénitude du Saint-Esprit nous est donnée pour nous remplir de force, et cela convient bien à l'âge où l'on s'affermir dans la vie. L'enfance ne vit que pour elle-même ; mais quand on prend davantage possession de la vie, on entre en commerce plus intime avec les autres hommes, et c'est alors qu'il faut être fortifié pour la lutte. »

Vous le comprendrez quand je vous aurai expliqué comment, dans la Confirmation, vous recevez l'Esprit-Saint avec l'abondance de ses dons et comment vous devenez parfaits chrétiens.

I

Vous vous rappelez le grand miracle qui s'opéra au Cénacle le jour de la Pentecôte. Les Apôtres, nous dit la sainte Ecriture, étaient réunis dans un même lieu, plongés dans une prière assidue et persévérante ; tout à coup se fit entendre un bruit violent comme le mugissement d'un vent impétueux, et en même temps ils aperçurent des langues de feu qui se reposèrent sur la tête de chacun d'eux, et tous furent remplis de l'Esprit-Saint.

Mes enfants, le même prodige va se renouveler invisiblement dans vos âmes. Dans cette église où vous êtes rassemblés à cette heure comme les Apôtres au Cénacle, vous allez bientôt recevoir l'Esprit de Dieu. Vous avez devant vous un successeur des Apôtres qui, par l'imposition de leurs mains, donnaient le Saint-Esprit aux premiers chrétiens ; il est investi de leur pouvoir, l'éminent et vénéré pontife sur qui se reposent en ce moment vos regards avec une piété toute filiale. Encore quelques instants, et il va élever les mains sur vos têtes profondément et religieusement inclinées, en conjurant le Seigneur de vous envoyer son Esprit avec tous ses dons ; vous viendrez ensuite vous agenouiller à ses pieds et lui présenter votre front, et sur ce front, de son doigt consacré, il imprimera avec un peu d'huile, mêlée de baume et de saint chrême, une onction en forme de croix en prononçant ces belles paroles : « Je vous marque du signe de la croix et je vous confirme avec le chrême du salut, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Vous vous relèverez soldats du Christ et parfaits chrétiens.

L'œil infirme de votre chair ne verra qu'un signe extérieur ; mais à ce signe, N.-S. Jésus-Christ, qui est Dieu, a attaché une vertu miraculeuse. Par delà les rites et les éléments visibles, la foi vous découvre de merveilleux effets ; par delà les images, elle vous révèle de touchantes réalités.

En effet, à cet instant même, le Saint-Esprit, la troisième personne de l'adorable Trinité, cet Esprit du Père et du Fils, Dieu éternel, tout-puissant, créateur comme le Père et le Fils dont il procède, l'Esprit-Saint va descendre en vos âmes et y résider comme dans son temple et sur son trône, et vous pourrez alors redire cette parole étonnante d'un grand docteur (S. Augustin) : « NOUS SOMMES DES ÊTRES COMPOSÉS D'UN CORPS, D'UNE ÂME ET DU SAINT-ESPRIT. »

Le Saint-Esprit, en descendant en vous, contractera avec vous une union intime et étroite. Comme le feu se communiquant au fer jeté dans la fournaise l'échauffe, l'embrase, l'amollit et le transforme, sans pourtant le faire changer de nature, ainsi l'Esprit-Saint s'unissant à vos âmes, va les pénétrer, les animer, les transformer par l'abondance de ses dons, et si vous êtes dociles à ses inspirations, si vous vous laissez conduire par lui, il sera, selon la parole de S. Bernard : et le Maître qui dirige, et le Protecteur qui défend, et l'Ami qui console. Il vous donnera la *lumière* de la science

et la *force* de la vie, double don qui renferme et résume toutes les grâces que le Saint-Esprit vous communique en son sacrement.

II

1. Le premier besoin de notre intelligence ici-bas, son aliment indispensable, c'est la lumière, c'est la vérité.

Jusqu'ici vous avez eu pour vous éclairer, pour vous guider, le flambeau de la foi allumé dans votre âme par les pieuses exhortations d'une bonne mère, je le souhaite, entretenu et développé par les enseignements du catéchisme. Vous croyez à Jésus-Christ, à son Eglise, et vous seriez prêts, je n'en doute pas, à verser votre sang pour affirmer votre foi et pour ne pas trahir vos croyances. Mais vous allez être jetés dans un monde corrompu et corrupteur que vous connaissez déjà, où votre foi sera exposée à de multiples dangers. On tournera votre piété en dérision ; on vous présentera la lecture empoisonnée des mauvais livres, des mauvaises revues ; on vous entraînera à des fêtes, à des spectacles, à des divertissements de tout genre, pour vous détourner de la prière, des sacrements et vous éloigner des pratiques religieuses. C'est pour vous maintenir dans la fidélité et l'intégrité de votre foi, que vous allez recevoir, dans la Confirmation, la *lumière de la vraie science*.

Réjouissez-vous ! En descendant en vous, l'Esprit-Saint, esprit *de science*, va éclairer votre mémoire pour l'aider à retenir les grandes vérités de la foi et les préceptes de la morale chrétienne. En descendant en vous, l'Esprit-Saint, esprit *d'intelligence*, va éclairer votre raison en lui faisant comprendre ce qu'elle doit connaître, en la préservant des erreurs dans lesquelles elle peut tomber, en dissipant les illusions dont elle peut être la victime. En descendant en vous, l'Esprit-Saint, esprit *de sagesse*, va vous faire apprécier toutes choses à leur juste valeur : les choses du monde, les biens de la terre comme passagers et méprisables ; les choses de Dieu, les biens spirituels comme éternels et seuls estimables. En descendant en vous, l'Esprit-Saint, esprit *de conseil*, va vous aider à vous diriger dans les difficultés de la vie selon la foi et selon Dieu. C'est ainsi qu'avec l'Esprit-Saint vous allez trouver la vraie lumière, la sécurité de l'intelligence, le repos de l'esprit dans la possession de la vraie science.

2. A cette première grâce, le Saint-Esprit en ajoute une autre que S. Bernard appelle la *force* de la vie, *robur vitæ*.

La force ! Vous savez combien elle est nécessaire dans votre existence.

Demain viendra l'ennemi, le démon ; il éveillera dans votre esprit des pensées dangereuses, dans votre cœur des désirs coupables ; il s'efforcera d'effacer toutes les pures, toutes les saintes émotions de votre pieuse enfance et de vos premières communions. Demain, tous ces mauvais instincts, toutes ces passions que nous portons tous au cœur et qui n'ont été qu'endormis, vont se réveiller. Demain commencera pour vous ce redoutable

combat que doit livrer tout enfant qui veut rester bon, qui veut rester pur, qui veut rester chrétien.

En face de tant d'ennemis, sur ce champ de bataille si périlleux, seuls et sans défense, que pourriez-vous devenir?... Ayez confiance; reprenez courage. Dans la Confirmation, vous allez recevoir l'Esprit-Saint, esprit de *crainte de Dieu* qui vous rendra fidèles et vous préservera du malheur de déplaire à Dieu, en chassant de vos cœurs le respect humain, « ce respect de l'homme plus que du Maître d'en-haut. » Vous recevrez l'Esprit-Saint, esprit de *piété*, qui communiquera à vos âmes cet élan, cette ardeur, cet amour qui brave tous les obstacles et triomphe de toutes les difficultés. Vous recevrez l'Esprit-Saint, esprit de *force*, qui vous soutiendra et vous défendra dans les combats extérieurs et les luttes intimes de la vertu. Avec cet Esprit qui est la force d'en-haut, la force de la vie, *robur vitæ*, si rudes que soient les assauts de l'enfer, si entraînant les séductions du monde, si terrible la guerre contre les passions, si violentes les attaques des ennemis de la foi, vous n'aurez rien à craindre, vous serez invincibles; et alors on vous verra traverser ce monde, libres, forts, dédaigneux des vanités que poursuivent les hommes infidèles à leurs serments; et on pourra dire de vous ce qu'on disait d'un grand chrétien du temps passé : « C'est une âme qui est toujours debout ! » Oui, debout, malgré les assauts du dehors et du dedans; debout, comme le soldat à son poste, sans défaillance et sans lâcheté !

* * *

Telles sont, mes chers enfants, les grâces et les dons que vous assure le sacrement de Confirmation, si vous vous en approchez dignement.

Pendant cette grave et imposante cérémonie, donnez-vous tout entiers à cet Esprit de lumière et de force, afin qu'il prenne à jamais possession de vos cœurs et de votre intelligence, qu'il les éclaire et les soutienne, qu'il les conduise et les affermis. Et reconnaissants de cette marque d'amour que le Seigneur vous a donnée pour assurer votre persévérance, vous vous appliquerez à ne pas contrister l'Esprit-Saint que vous allez recevoir, et à ne pas souiller le caractère de parfaits chrétiens dont vos âmes vont être marquées, et qui est le gage de votre béatitude éternelle. C'est la grâce que tous ensemble nous allons demander pour vous, après avoir reçu la paternelle bénédiction de Monseigneur. Ainsi soit-il.

POUR L'INSTALLATION D'UN CURÉ

ALLOCUTION DU DOYEN

Mes frères,

Il semble que la divine Providence ait voulu depuis quelque temps m'associer à vos peines et à vos joies. Hier vous étiez dans la peine et j'y compatissais bien sincèrement. Aujourd'hui la joie vous

visite et je suis heureux d'y prendre une large part en vous présentant moi-même votre nouveau curé.

L'arrivée d'un nouveau pasteur est un des événements les plus importants de la vie d'une paroisse. Il intéresse toutes les classes de la société; car le curé d'une paroisse est l'homme de tous, le seul homme avec qui tout le monde ait des rapports, le seul homme dont tout le monde ait besoin.

* * *

D'abord le prêtre doit être l'AMI DE TOUS, et de tous les amis le meilleur. — Comme ils sont rares, aujourd'hui surtout, les amis véritables, les amis désintéressés, qui n'aspirent qu'à nous faire du bien et à se sacrifier pour nous ! Celui qui a trouvé un pareil ami, disent les Livres saints, a trouvé un trésor. Eh bien ! pourquoi le prêtre renonce-t-il aux liens du mariage, aux plaisirs même légitimes du monde, pourquoi quitte-t-il son pays, sa famille, se mettant tout entier à la disposition de la Providence qui l'envoie où elle veut ? C'est uniquement pour être plus libre, pour être plus à même de s'occuper de vous, de vos enfants, de vos malades, en un mot, pour vous faire du bien. Sa vie tout entière, on peut bien le dire, est employée à votre service. Il vous appartient bien plus qu'il ne s'appartient à lui-même. Il est à vous la nuit comme le jour : il est aux pauvres comme aux riches, aux ignorants comme aux savants. Une seule chose l'occupe uniquement, votre sanctification, votre salut, par conséquent votre bonheur dans ce monde et dans l'autre. Voilà ce que fait un prêtre au milieu des hommes, au milieu de ses paroissiens. N'est-il pas l'ami de tous et de tous les amis le meilleur ?

Non seulement c'est l'ami de tous, mais encore le BIENFAITEUR DE TOUS. — Notre bienfaiteur *par ses prières*. Que de crimes abominables, que de scandales affreux se commettent dans le monde ! Et en les voyant on se demande quelquefois qui peut arrêter le bras vengeur de Dieu, qui peut apaiser sa colère ? Eh bien ! n'en doutez pas, des châtiments terribles viendraient atteindre les coupables, si les prêtres ne montaient pas chaque jour à l'autel pour offrir le saint sacrifice, pour présenter à Dieu la sainte Victime qui a expié les péchés du monde sur la croix et qui demande encore miséricorde pour nous sur l'autel.

Les prêtres sont nos bienfaiteurs *par la prédication*. — Ignorance profonde de l'homme, quand il vient au monde, des choses qui lui importent le plus. Qui les lui apprend depuis dix-huit cents ans ? Le prêtre. Le prêtre seul, aujourd'hui, puisque à l'école on ne s'en occupe pas et que dans les familles on ne s'en occupe guère. — L'état de nos pères avant le Christianisme... Ce qu'ils étaient devenus à l'époque de la grande Révolution... La déesse Raison ; une femme de mauvaise vie la représentait souvent... La barbarie rentrait en même temps que les prêtres disparaissaient.

Nos bienfaiteurs *par la charité*. — Quand un pauvre a besoin de secours, à qui s'adresse-t-il tout d'abord ? Au prêtre. Et quand, hélas ! le prêtre est pauvre lui-même, il n'hésite pas à tendre la main,

à implorer la charité d'autrui pour les nécessiteux. — Et quand approche la fin de notre vie, à cette heure où il nous faut, tous, laisser tous les biens d'ici-bas pour nous présenter devant Dieu avec les seules richesses surnaturelles, que nos derniers moments seraient tristes, que notre mort serait affreuse, s'il n'y avait près de nous un prêtre pour nous assurer les secours de la religion !

Je n'en finirais pas si je voulais dire tout le bien que le prêtre s'efforce de faire à ses semblables ; on peut dire que son dévouement les accueille au berceau et les suit jusque par delà la tombe.

* * *

Voilà ce qu'est le prêtre : un ami et un bienfaiteur. Voilà ce que sera pour vous, j'en suis sûr, le nouveau pasteur que je vous présente.

Il y a longtemps déjà que j'ai l'avantage de le connaître : c'est pourquoi je sais et je puis vous dire que vous trouverez en lui tout ce que votre cœur peut désirer. La douceur de son caractère vous attirera, et vous serez heureux de lui donner votre confiance. S'il a quitté la paroisse où il était depuis quinze ans, ce n'a été que pour obéir à son Evêque, qui lui a demandé de venir chez vous. Vous l'accueillerez donc avec cordialité et reconnaissance, et vous lui témoignerez le même attachement que vous avez eu pour son vénéré prédécesseur. Vous ne lui ferez jamais regretter la paroisse qu'il a quittée.

Maintenant, mes frères, permettez-moi de dire à votre nouveau pasteur ce que vous êtes, ce que sont ses nouveaux paroissiens...

Mes frères, je termine. Vous devez remercier le Bon Dieu d'une manière toute particulière pour les bienfaits dont il prend plaisir à vous combler. Depuis de nombreuses années, en effet, il vous envoie des prêtres de choix, des prêtres selon son cœur. Celui qui vient de vous quitter, vous le pleurez encore ; celui qui vous arrive ne sera pas moins dévoué aux intérêts de vos âmes. De votre côté, montrez-vous toujours de bons paroissiens. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXV

IL FAUT EMBRASSER LA VIE CHRÉTIENNE SANS DÉLAI

Du délai de la conversion

Si moratus fueris, reputabitur tibi in peccatum.

Si vous remettez à plus tard, cela vous sera imputé à péché. (Deut., xxiii, 21).

Nous avons pesé avec attention et l'un après l'autre les motifs qui nous pressent de vivre désormais en bons chrétiens. Cet examen nous a tous convaincus, je l'espère, et nous avons adopté ses conclusions.

Il nous reste, toutefois, une question à résoudre. Quand faudra-t-il embrasser la vie chrétienne ?

Est-ce tout de suite et sans délai ? Ou bien pouvons-nous remettre à plus tard ?

Remettre à plus tard est la grande tentation des hommes qui reconnaissent la nécessité de se soumettre aux lois évangéliques, quand ils y sont amenés non point par la crainte d'une fin prochaine, mais par un rayonnement de lumière divine, par une impulsion de la grâce, par l'étude des vérités religieuses, ou encore par un réveil de la conscience. Celui qui se sait voisin de sa dernière heure et sent déjà sur son front la main glacée de la mort est obligé d'aller vite. Au contraire, l'homme plein de forces et qui croit avoir à passer ici-bas de longues années encore est beaucoup moins pressé. Il conçoit donc d'instinct la pensée de prendre du temps. Elle ne lui viendrait pas spontanément que l'ennemi des âmes s'empreserait de la lui suggérer. Une conversion prompte, faite tout d'un bloc, changeant brusquement toutes les allures de la conduite, brisant des habitudes parfois bien chères, est toujours un grand sacrifice. Que d'objections elle soulève !... En face de ces difficultés, l'admission d'un délai prend facilement l'apparence d'une transaction acceptable : « Ne puis-je pas mettre d'accord ma conscience et mes répugnances ? Et cet accord ne s'établirait-il point si, d'une part, je promettais à ma conscience de me convertir, et si, d'autre part, je faisais à mes répugnances cette concession de ne me convertir que plus tard ? »

Il y a là un compromis, une demi-mesure, dont la prudence humaine peut se déclarer satisfaite, mais qui ne répondent ni aux droits de Dieu, ni aux intérêts des âmes. Ces droits et ces intérêts s'accordent à exiger une conversion immédiate. La vérité et le devoir s'imposent au moment même où ils se font reconnaître. Les renvoyer à plus tard serait les trahir. C'est donc à l'heure même où l'obligation d'embrasser la vie chrétienne prend, au regard de l'esprit, le caractère d'une vérité constatée, à l'heure même où la conversion se présente comme une démarche exigée de Dieu, qu'on doit commencer à vivre chrétiennement. Tout délai serait 1^o une *faute* et 2^o une *imprudence* : faute et imprudence également considérables.

I

Cette faute est une des plus graves qui puissent se commettre. Suivez mon raisonnement, et vous en conviendrez bien vite.

1. Dieu jouit sur les hommes d'une souveraineté absolue. Cette souveraineté lui vient du fait qu'il les a créés et mis au monde. Elle ressemble à l'autorité du père sur ses enfants ou de l'artisan sur les ouvrages de ses mains. Mais, pour que les droits paternels ou les droits d'auteur puissent nous donner une juste idée des droits de Dieu, il faut les élever à leur plus haut degré de rigueur et leur prêter l'extension la plus large. — Il faut les élever à leur plus haut degré de rigueur ; car le Créateur donne à ses créatures beaucoup plus que l'artisan ne donne aux objets dont il est l'auteur. Il ne leur donne pas seulement, comme celui-ci, la forme ou

la manière d'être, mais encore la substance et l'être lui-même. — Il faut aussi leur prêter l'extension la plus large. Les créatures n'ont rien qu'on puisse légitimement soustraire à l'autorité de Dieu, parce qu'elles n'ont rien dont il ne soit l'auteur. Ainsi, dans la personne humaine, n'est-il pas une faculté, pas une force, pas un organe, pas une fibre, pas un atome, qui ne viennent de Dieu. — Pour tout dire d'un mot, la souveraineté divine, à l'égard des êtres créés, ne connaît aucune limite. Dieu peut leur retirer même l'existence, puisqu'il la leur a donnée. Il possède sur tous droit de vie et de mort.

Dans ces conditions, il est évident qu'il lui appartient, sans contestation possible, de gouverner la conduite des hommes, de la soumettre aux lois que sa sagesse trouvera bonnes, de la corriger quand elle s'égare, de lui faire, s'il y a lieu, quitter les voies où elle marche et changer son orientation. Rien de tout cela ne sort de ses légitimes et nécessaires attributions.

C'est pourquoi les hommes qui refusent d'exécuter, dans leur manière d'agir, les transformations auxquelles Dieu les invite, méconnaissent son autorité. Ils lui soustraient, contre tout droit, la direction de leur vie.

— Mais, diront-ils, nous ne refusons pas de nous convertir ; nous remettons seulement à plus tard.

— Quand l'appel divin vous presse de pratiquer non pas des vertus facultatives, mais des vertus obligatoires, vous devez y répondre sur-le-champ. Il existe, en effet, une différence capitale entre l'invitation pressant un chrétien fidèle de mener une vie plus parfaite, et l'invitation faite à un pécheur de revenir à la vie chrétienne. — La première sollicite un simple progrès dans le bien, donc un progrès qui n'est nullement nécessaire à la correction de la conduite, un progrès dont la remise à plus tard n'entraînera aucun péché. En pareille matière, Dieu peut tolérer un délai. Pendant que ce délai s'écoulera, ses lois seront observées, comme elles l'étaient auparavant ; et sa souveraineté ne sera point offensée. — La seconde commande un effort d'ordre tout différent, un effort qui aura pour résultat de mettre fin à une vie de péché, un effort sans lequel cette vie criminelle continuera. Cet effort s'impose avec un caractère d'urgence que le premier n'avait pas. Le remettre à une autre date, c'est pratiquement se réserver, jusqu'à l'avènement de cette date, la liberté de retomber dans les fautes du passé, de manquer aux mêmes devoirs, d'enfreindre les mêmes lois, d'obéir aux mêmes passions, de vivre dans les mêmes désordres. Ici, qui ne le comprend ? Dieu ne saurait consentir aucun délai. Il faut, pour rendre hommage à son autorité, changer de conduite au moment même où il le demande. Son appel est rigoureusement impératif, et il veut être obéi sur l'heure.

Je dis que le pécheur, en différant sa conversion, est censé se réserver la faculté de pécher encore. C'est même, remarquons-le, cette prévision des

fautes à venir et ce quasi-propos de ne point les éviter qui donnent au délai de la conversion sa particulière gravité. Remettre à plus tard d'embrasser la vie chrétienne, ce n'est pas commettre un manquement isolé, offensant un seul précepte déterminé : c'est vouloir à l'avance et faire sienne toute la série des péchés dans lesquels on tombera pendant l'intervalle de temps qu'on s'accorde. Pourquoi, en vérité, refuse-t-on de se convertir tout de suite ? Parce qu'on aime ces fautes ; parce qu'on ne veut pas faire le sacrifice de s'en abstenir ; parce qu'on a positivement, qu'on se l'avoue ou qu'on se le dissimule, peu importe ! la résolution de les commettre encore. Le délai apporté à la conversion fait donc contracter, par anticipation, la responsabilité de toutes ces fautes. Elle est comme un péché collectif où les manquements et peut-être les crimes s'accumulent, dans une quantité qu'aucun chiffre ne peut préciser et qui échappe à toute numération... — Dites-moi ce que deviennent alors les droits de Dieu, et si l'on traite comme elle le mérite la souveraineté divine ?

2. Cette révolte est d'autant plus criminelle qu'elle offense, avec l'autorité de Dieu, sa paternelle bonté.

Quand il nous appelle à la vie chrétienne, Dieu se montre bon et très bon pour nous. Il sert beaucoup plus nos intérêts que les siens propres. Nous sommes parfois portés à croire que nous lui faisons une faveur en nous mettant à son service. C'est plutôt lui qui, en nous invitant à le servir, nous en fait une. Nous lui offrirons nos hommages et nos sacrifices, c'est vrai ; mais nous recevrons de lui beaucoup plus que nous ne lui donnerons. En nous obligeant à la pratique de l'Evangile, il fait donc, envers nous, acte d'amour. Il ressemble beaucoup moins à un maître qui commande qu'à un père pressant affectueusement ses enfants de partager sa vie et de prendre place à son foyer. Voilà pourquoi le refus de venir à lui revêt à mes yeux toute la malice d'une odieuse ingratitude.

Je dis qu'ici l'ingratitude me paraît odieuse. La raison en est qu'elle s'autorise des bontés mêmes de Dieu pour lui résister. Pourquoi, en effet, au lieu de se convertir sans délai, cet homme ne veut-il le faire que plus tard, quand aura sonné l'heure de son choix ? Il spéculé, — et voilà où se trouve la déloyauté, — sur les miséricordes divines. S'il savait que cette heure sur laquelle il compte ne dût venir jamais, il embrasserait sur-le-champ la vie chrétienne. « Mais, pense-t-il, Dieu m'aime trop et tient trop à mon salut pour me laisser perdre. Il m'attendra ; et, quand il me plaira d'aller à lui, il sera toujours heureux de me recevoir. » Il y a là un calcul méprisable et déshonorant. Toute âme droite l'aura en horreur. Elle comprendra que, plus Dieu est bon, plus il faut lui être reconnaissant ; que plus il est aimant, plus on doit l'aimer ; enfin que ses bontés et son amour sont une raison de plus, et non pas une raison de moins, de prendre avec un filial et affectueux empressement sa main, quand il la tend.

Tout à l'heure, j'ai représenté Dieu comme un père qui invite et attend ses enfants à son foyer. Cette comparaison me rappelle un trait d'Histoire Sainte bien connu, dans lequel vous verrez comment un enfant bien-né répond à l'attente d'un père.

Le jeune Tobie était depuis quelques jours dans la maison de Raguel, très loin du toit paternel. Il y était venu, envoyé par ses parents, pour recevoir le remboursement d'un prêt. Charmé de ses bonnes grâces et de ses vertus, Raguel le retenait tant qu'il pouvait auprès de lui. Le jeune homme se refusait à rester davantage. « *Je sais*, disait-il, *que mon père compte les jours. Je sais que son âme est en proie aux inquiétudes et aux angoisses.* » Raguel fut obligé de le laisser aller. (Tob., x, 9).

Vous que Dieu invite à revenir à lui, vous dont l'éloignement lui a déjà paru si long, ne différez pas davantage votre retour. Lui aussi vous attend avec impatience. Alarmé, effrayé de l'état de conscience dans lequel vos péchés vous ont mis et des terribles châtements qu'ils vous ont mérités, il a le plus vif désir de vous voir revenir à une conduite plus chrétienne. Il compte les jours ; il compte les heures. Remettre encore lui causerait une peine inexprimable. Rendez-vous donc dès aujourd'hui à ses instances. Et si quelque mauvais démon essaie de vous retenir encore, répondez-lui, comme Tobie à Raguel : « Non, non, plus de délais ! Je sais trop ce qu'a de douloureux l'attente de mon père ! »

3. La faute dont se rendent coupables les pécheurs qui refusent de se réconcilier avec Dieu au moment où il les y invite, n'est pas seulement une révolte contre son autorité, une ingratitude envers son amour ; c'est aussi une présomption. — Mais je touche ici à ma seconde réflexion, celle où je dois montrer combien sont imprudents ceux qui remettent leur conversion à plus tard.

II

Tout délai apporté par les pécheurs à leur conversion est une imprudence ; il les expose, en effet, au plus redoutable des dangers : le danger de ne se convertir jamais.

Il ne suffirait point, pour exprimer combien est compromise une conversion différée, de la présenter comme une conversion incertaine ; la vérité oblige à la donner comme improbable. — Oui, *improbable*. Je ne dis pas *impossible* : Dieu accepte parfois le rendez-vous des pécheurs ; et alors il les attend avec patience. Mais ce serait s'abuser que de tenir ce retour différé pour aussi facile plus tard qu'il l'était au premier jour. Renvoyer Dieu à une date plus ou moins lointaine met les âmes dans une situation positivement défavorable. C'est une faute nouvelle et très grave, nous l'avons vu, qui s'ajoute à leurs fautes antérieures ; et cette faute pèse de son poids dans la balance de leurs démérites. Par là, elle entraîne des risques effroyables, entre autres celui de l'impénitence finale.

Réfléchissez un instant ; et vous verrez sur quoi

repose et jusqu'où va cette improbabilité des conversions différées.

1. Elle résulte d'abord de la nature des choses. — L'état spirituel d'un pécheur qui refuse de revenir à Dieu, loin de s'améliorer avec le temps, ou seulement de rester stationnaire, va toujours s'aggravant. Cet homme retombe, évidemment, dans ses fautes. N'est-ce pas précisément pour pouvoir les commettre plus librement qu'il a remis sa conversion à plus tard ? Or, ses rechutes ont fatalement pour effet : d'une part, de rendre la réforme de sa vie plus difficile. Chacune d'elles le soumet plus entièrement à l'empire du péché, le lui fait aimer davantage, le rend plus foncièrement vicieux ; — d'autre part, d'affaiblir ses forces personnelles. Elles diminuent, en effet, les lumières de l'esprit, les susceptibilités de la conscience, la puissance de la volonté, les bonnes aspirations du cœur. Rien n'est funeste aux pécheurs comme cette évolution progressive du mal et cette extension sans cesse croissante de la paralysie spirituelle. Ils en deviennent incapables de toute réaction salutaire. Quand les difficultés ont augmenté et que les énergies nécessaires pour les vaincre se sont affaiblies, comment le succès ne serait-il pas plus improbable ?

2. Vous arriverez à la même conclusion, si vous considérez comment l'emploi des moyens de réconciliation avec Dieu leur devient chaque jour plus coûteux et aussi moins facile. — Ils devront faire l'aveu de leurs fautes. Cette confession, qui les effraie déjà, ne les effraiera-t-elle pas davantage plus tard, puisqu'elle sera plus chargée ? — Il leur sera nécessaire de concevoir un regret loyal et sincère de leurs manquements. La contrition leur sera d'autant moins accessible qu'ils se seront obstinés plus longtemps et plus volontairement dans le péché. — Il leur faudra rejeter le joug du démon. Mais ce joug s'affermira sur eux à mesure qu'ils le portent pendant des années plus nombreuses. — Ils auront besoin de la grâce divine et devront en exploiter soigneusement toutes les ressources. Or, la grâce a moins de prise sur les hommes, quand ils ont repoussé ses avances et résisté à ses inspirations. — Ainsi, de ce côté encore, les délais apportés à la conversion la rendent plus difficile.

3. Enfin, Dieu a fait à ceux qui refusent de revenir à lui quand il les y invite, des menaces redoutables. — Quelles menaces ? direz-vous. — J'en distingue deux principales.

La première est la menace de leur refuser le *temps*. — Ils se flattent d'avoir, à l'avenir, le temps de faire ce qu'ils ne veulent pas faire aujourd'hui. Or, l'avenir n'appartient pas à l'homme, mais à Dieu ; et quand l'homme s'appuie sur lui pour résister à Dieu, il fait tout ce qu'il faut pour inspirer à Dieu la résolution de ne point le lui donner. Ecoutez en quels termes expressifs l'Esprit-Saint se prononce contre les présomptueux qui comptent sur le temps ! « *Ne tardez pas à vous convertir et ne remettez point de jour en jour ; car la colère céleste fondra tout à coup*

sur vous. » (Eccl., v, 8-9). Ne reconnaissez-vous point là une menace de mort subite et prématurée ? Quand donc vous vous promettez d'avoir le temps, vous me faites pitié, tant vous me rappelez ce riche dont parle l'Evangile et qui se disait à lui-même : « *Je vais renverser mes greniers pour en bâtir de plus grands. Dans ceux-ci, je ramasserai mes récoltes. Alors, je m'adresserai ces paroles : Tu possèdes, ô mon âme, des ressources pour plusieurs années. Repose-toi donc ; mange, bois, mène joyeuse vie !* » Et Notre-Seigneur ajoute : « *Insensé ! voilà que, cette nuit même, la vie te sera enlevée !* » (Luc, xii, 16-20). Vous vous promettez, vous aussi, un avenir qui n'est pas à vous. Un jour, dites-vous, vous reviendrez à Dieu ; vous mènerez alors une vie chrétienne ; vous entasserez mérites sur mérites ; vous ajouterez les vertus aux vertus ; vous ferez progrès sur progrès. Insensé, oubliez-vous que vous pouvez mourir avant ce jour-là ? Ce sera peut-être pour cette nuit même...

Dieu vous menace en second lieu de vous refuser sa grâce. — Un pécheur ne se convertit pas tout seul. — D'abord, une conversion est une réconciliation. Or, une réconciliation suppose le concours simultané des deux parties qui reviennent l'une à l'autre. Il faut donc que Dieu se prête à la conversion, l'accepte et y réponde. — D'autre part, une conversion suppose un changement de volonté, d'affections, de pensées, enfin une transformation morale, dont un pécheur n'est jamais capable par lui-même, et pour laquelle il a besoin du secours divin. Cette coopération de Dieu à la réconciliation des pécheurs et ce secours par lequel il les aide à l'effectuer se donnent dans ce que nous appelons la grâce. Personne ne se convertit, s'il n'y est aidé par la grâce. Or, la grâce n'est assurée à personne. Dieu menace même de ne plus l'accorder à ceux qui l'ont rejetée quand il la leur offrait. Ecoutez encore : « *Convertissez-vous, dit l'Esprit-Saint, au moment où je vous le demande. Si vous méprisez ce conseil, je rirai de vous quand arrivera ce que vous craignez...* » Et il ajoute : « *Ceux-là m'invoqueront ; je ne les écouterai pas. Ils me chercheront ; mais ne me trouveront point.* » (Prov., xxiii, 25-27).

Non content d'écrire ces menaces dans le texte des Ecritures, Dieu les a encore écrites dans les faits qu'elles rapportent. Feuillotez, par exemple, l'Evangile : vous n'y trouverez pas un seul exemple de conversion différée qui se soit réalisée par après. Quand les pécheurs dont parle le Livre sacré se sont accordé ou ont sollicité des délais pour venir à Jésus-Christ, ils n'ont plus été appelés de nouveau. L'un d'eux demandait seulement la permission d'avertir sa famille. Le prétexte n'était pas mauvais. Cependant, il perdit sa vocation : Jésus lui déclara qu'il n'avait pas l'aptitude voulue pour le royaume de Dieu. (Luc, ix, 61-62). Rappelez-vous aussi cette parabole où les invités s'excusent de ne pas venir prendre place à la table du Père de famille, l'un sur un voyage, l'autre sur un

travail, l'autre sur son propre mariage. Le Père de famille s'irrita de leurs prétextes. Loin de les attendre, il donna leurs places à d'autres. Et, dans sa colère, il fit ce terrible serment : « *Je vous déclare qu'aucun d'eux ne goûtera jamais de mon festin !* » (Luc, xiv, 16-24).

L'expérience de chaque jour vient généralement confirmer, sur ce point, les enseignements de l'Evangile. Les hommes qui observent de près la vie intime des âmes, qui reçoivent leurs confidences, qui suivent jusqu'à la mort l'élaboration de leurs destinées éternelles, disent à cet égard des choses terrifiantes. Si, parmi les conversions remises à plus tard, il en est qui s'effectuent réellement, celles-là sont le plus petit nombre. L'immense majorité ne se réalise jamais. — Ainsi tout démontre que l'heure de la grâce, j'entends par là l'heure où elle presse les pécheurs de changer de vie, est une heure généralement décisive. Elle fixe, le plus souvent, la destinée des âmes ; et l'avenir change rarement la direction qu'elle leur a donnée.

* * *

Comment donc l'homme que Dieu presse de devenir chrétien doit-il répondre à l'appel de Dieu ? — Ecoutez.

Parmi les conversions écrites dans l'histoire, il en est une que l'Eglise et l'Esprit-Saint s'accordent à nous proposer en exemple. L'Eglise lui consacre un jour de fête ; et l'Esprit-Saint a voulu en faire lui-même le récit (Act., ix, 1-9). C'est la conversion de S. Paul.

Or, entre les circonstances par lesquelles cette conversion se distingue, il faut remarquer sa promptitude. Non seulement S. Paul n'était pas chrétien ; mais il avait en horreur le nom du Christ et s'était mis au service de ses ennemis. Comme il allait à Damas, pour sévir contre les fidèles, et approchait de cette ville, Jésus-Christ l'arrêta d'un rayon de sa lumière et d'un coup de sa grâce. Le coup était soudain et le rayon imprévu. Mais Paul n'essaya point d'y résister. Dans une de ses épîtres, il raconte que, malgré toutes les répugnances de la chair et du sang, il se convertit aussitôt et sans délai, *continuo*. (Gal., i, 15-16).

Direz-vous qu'il a cédé trop facilement et fait acte de faiblesse ? Vous commettriez une erreur grossière. La conversion de Paul lui demandait de tels sacrifices qu'il lui fallait beaucoup plus de courage pour s'y soumettre que pour s'y refuser. Devenir chrétien : c'était, pour lui, démentir son passé, abandonner son parti, compromettre son avenir. Mais Paul était un homme franc, de bonne foi, assez loyal pour se rendre docilement à toute vérité reconnue et se soumettre à toute obligation constatée. Il se convertit sans hésiter, parce qu'il savait et comprenait que l'homme doit vivre suivant ses croyances et que sa conduite doit changer avec elles.

Voilà, oui, voilà l'exemple qu'imitera, s'il est conséquent avec lui-même, tout pécheur ayant trouvé, comme S. Paul, son chemin de Damas, c'est-à-dire tout pécheur éclairé d'un rayon de

divine lumière ou sollicité de la grâce. Voilà comment il s'empressera de conformer sa vie aux exigences du Dieu qui se révèle. Et voilà aussi les conversions aimées du ciel. Elles en font descendre les faveurs les plus abondantes et préparent les avènements les plus glorieux. Que serait-il advenu de Paul, s'il avait résisté aux instances de la grâce ou remis à plus tard de leur obéir ? On ose à peine y penser. S'il est devenu un saint et un apôtre, le plus fécond des apôtres et l'un des plus grands saints, il le doit à la promptitude de sa conversion.

Retenez cette leçon, pécheurs ; et, si vous avez refusé, dans le passé, de vous convertir sans délai, ne vous faites pas prier davantage et rendez-vous de bonne grâce. Rien ne réparera vos écarts comme une conversion rapide et immédiate. Et le seul moyen qui vous reste d'assurer votre salut compromis consiste à revenir à la vie chrétienne aujourd'hui même et sans remettre à plus tard. Ainsi soit-il !

AVIS PAROISSIAUX

POUR ANNONCER LA FÊTE PATRONALE

Je voudrais vous dire aujourd'hui quelques mots : 1° sur l'importance de la fête patronale d'une paroisse, et 2° sur la manière dont nous devons célébrer la nôtre, dimanche prochain.

I

L'importance de la fête patronale d'une paroisse résulte du rôle qu'y remplit le saint Patron : protecteur et modèle.

1° Remarquons d'abord que chaque paroisse (comme chaque nation, chaque diocèse, chaque baptisé) a son Patron ou sa Patronne. Dieu, quand il nous appelle à l'existence, donne à chacun de nous un Ange gardien spécial, avec la mission de veiller sur nous, de nous protéger, de nous diriger. De même fait l'Eglise, qui représente Dieu ici-bas : quand elle nous engendre à la vie surnaturelle par le baptême, elle nous donne un patron ou une patronne ;... quand elle érige une paroisse, elle fait de même : un Saint ou une Sainte est spécialement choisi et officiellement désigné...

2° Mais quel rôle remplit ce saint Patron ?

a) C'est un *protecteur*. « Patronus » vient de « pater ». Le Patron remplit dans la paroisse le même rôle surnaturel que le père remplit dans la famille au point de vue naturel ; il est comme « le père des âmes. » Il veille sur elles ; il prie pour elles. En un mot, il est comme le mandataire officiel de la paroisse auprès de Dieu.

b) C'est aussi un *modèle*. Mesdames, vous appelez « patrons » ces formes de carton, de papier ou d'étoffe dont vous vous servez pour la taille et la confection des vêtements ; sur ce modèle vous copiez. Ainsi fait l'Eglise : elle donne un Patron ou une Patronne à une paroisse, afin que les paroissiens l'étudient et forment leur vie d'après ce modèle...

II

Comment nous devons célébrer notre fête patronale ? Comme c'est de tradition parmi vous, c'est-à-dire :

1° En lui donnant toute la *pompe extérieure* possible : ornementation de l'Eglise, assistance nombreuse, solennité des offices (messe et vêpres chantées par...), panégyrique du Patron par...

2° En lui donnant toute la *piété* possible : exposition du Saint-Sacrement pendant les offices ; communions générales d'hommes et de jeunes gens, de jeunes filles, de mères chrétiennes ; exposition et vénération des reliques...

Mais il ne suffirait pas d'honorer et de prier notre saint Patron ; il faut encore l'imiter dans son amour pour Jésus-Christ, dans son esprit de prière, etc.

POUR ANNONCER LA FÊTE DE LA SAINTE-ENFANCE

Dimanche prochain aura lieu dans cette paroisse la fête annuelle de l'Œuvre de la Sainte-Enfance... Vous savez que cette Œuvre a pour but le salut des enfants infidèles grâce à l'apostolat des enfants chrétiens, qui peuvent y être inscrits aussitôt après leur baptême... C'est une Œuvre admirable dans son but, simple dans ses moyens, féconde dans ses résultats.

I. — Admirable dans son but

1° Sauver la *vie* aux enfants infidèles abandonnés (cf. *Ami* 1906, p. 685)...

2° Leur procurer la *grâce* du baptême : les missionnaires et les Sœurs, les chrétiens médecins, les femmes garde-malades...

3° Leur assurer une *éducation* chrétienne : asiles, écoles, orphelinats...

II. — Simple dans ses moyens

1° L'*argent* : a) les cotisations régulières des associés : un sou par mois ; b) les dons volontaires...

2° La *prière* : chaque jour un *Ave Maria*, avec l'invocation : « Vierge Marie, priez pour nous et pour les pauvres petits enfants infidèles ! »

3° L'*association* : organisation par séries de 12 membres, pour honorer les douze années de l'enfance du Sauveur... Liens spirituels : tirage au sort des noms de baptême à envoyer dans les missions.

III. — Féconde dans ses résultats

1° Recettes : en 1843 (date de la fondation), 23.000 fr. ; en 1902, 3.806.104 fr. ; en 1918, 4.139.663 fr.

2° Et grâce à ces petits sous, que de missions secourues, d'enfants baptisés, élevés chrétiennement !... (Voir les comptes rendus dans les *Annales*).

L'Œuvre de la Sainte-Enfance est donc vraiment une œuvre de salut pour les enfants infidèles... Et en retour, Dieu ne peut manquer de combler de ses bénédictions les enfants, les familles et les paroisses qui y contribuent.

En vente à nos bureaux

Pour votre Confession. Examen de conscience à l'usage des enfants de la Communie solennelle, suivi d'un Chemin de Croix. 48 p. in-32, franco 0 f. 25 ; les dix, 2 f. 15 ; les 50, 9 f. 90 ; le cent, 19 f. 55. — **Le Grand Jour et ses apprêts**, par le P. Lambert. In-12 de 300 p., franco 3 f. 25.

La Reine du Paradis, par le chanoine Rolland (123 discours sur la Ste Vierge). 7° édit. ; 2 forts vol. in-12 de 600 et 700 pages, franco 10 f. — Du même auteur : **Le Paradis sur terre** (97 discours sur la Sainte Eucharistie). 15° édition ; 2 forts vol. in-12 de 527 et 576 p., franco 10 fr.

La Chambre de la jeune fille, par Eug. Martin (instructions à des jeunes filles). In-12 carré de 240 p., franco 2 f. 75.

Jeanne d'Arc (drame en 5 actes), par G. Bizet. In-12 de 102 p., franco 1 f. 25. — **Le Déserteur** (drame social contre la désertion des campagnes), par G. Mugnier. 3° édit. ; in-12 de 70 p., franco 0 f. 85, 3 f. 50 les cinq. — Pas de droits d'auteur sur ces deux drames.

Hymne à Jeanne d'Arc, de Gravier. Partition in-4°, texte, chant et accomp., 1 f. 75 ; in-8, texte et chant, 0 f. 30 ; paroles seules, les 10 ex., 0 f. 65.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 junii 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 10 juin 1920

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Service pour les Morts de la guerre. — Admiration, reconnaissance, prière, 209.

Instructions sur le Pater. — I. Nécessité de la prière, 211. — II. Dispositions pour bien prier, 213.

Plans de sermons pour les dimanches. — 3^e Dim. après la Pentecôte : Conduite de Jésus et des Pharisiens à l'égard des pécheurs, 216. — 4^e Dimanche : Le salut, 216. — 5^e Dimanche : La vraie et la fausse piété, 217.

Pour la fête de S. Pierre et S. Paul. — (Plans) 1. Le zèle, 217. 2. La primauté du Pontife Romain, 218.

Aux Mères chrétiennes. — V. Ste Monique : (Plans) 1. L'enfant gâté, 218. 2. Les bonnes œuvres, 219. — VI. S. Louis de Gonzague : (Plan) Les mères et les vocations sacerdotales, 219.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XXVI. Les raisons d'aspirer à la perfection chrétienne : 1^o L'appel de Dieu à tous les fidèles, 220.

Avis paroissiaux. — Le scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel (plan), 224.

SERVICE POUR LES MORTS DE LA GUERRE

ADMIRATION, RECONNAISSANCE, PRIÈRE

Mes frères,

Au cours des dernières années, le monde entier avait les yeux fixés sur les soldats de la France. Nous-mêmes n'avions de pensée que pour eux, et nous attendions avec une fiévreuse impatience les nouvelles qui nous renseignaient sur leurs épreuves, sur leurs combats et sur leurs triomphes.

Hélas ! ces épreuves surhumaines épuisaient trop souvent les plus vaillants ; ces combats, quelque bien préparés qu'ils fussent, n'allaient pas sans effusion de sang ; ces triomphes coûtaient toujours la vie à de nobles victimes. Et c'est pourquoi il serait odieux d'oublier ceux qui sont tombés ; odieux d'autant plus que ceux-là n'étaient plus au milieu de leurs frères d'armes pour recueillir les applaudissements de l'univers et pour jouir des succès remportés.

Il ne suffit pas qu'ils soient confondus dans la foule anonyme des morts pour lesquels nous prions le 2 novembre. Il leur faut un souvenir spécial, et, ce souvenir, nous le leur donnerons aujourd'hui, avec toute la ferveur de notre admiration, de notre reconnaissance et de notre prière.

I

« Soldats, disait Bonaparte à l'armée d'Italie, dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau de vie et souvent sans pain. Grâce vous en soient rendues !... » Est-ce que les soldats de la Grande Guerre n'ont pas fait autant et mieux encore ? Sans être aussi dénués que ceux de Bonaparte, que de choses

essentielles leur manquaient ! Comment y ont-ils suppléé ? Par leur vaillance !

Voyez. L'ennemi, qui avait soigneusement masqué son plan, les tourne par la Belgique. Il faut battre en retraite. Ils se replient donc, mais en tenant aux points importants, à Nancy, en particulier. Puis, quand le moment est venu, ils se retournent, et c'est la victoire impérissable de la Marne !

L'Allemand, trompé dans son espoir, se dirige à marches forcées vers le Nord, pour y recommencer sa manœuvre favorite d'enveloppement. Va-t-il réussir, cette fois ? Non ; car dans les marais glacés de Dixmude, six mille fusiliers marins l'arrêtent. Ce n'est qu'une poignée d'hommes, mais ce sont des héros calmes et résolus qui anéantissent, sur les bords de l'Yser, la fleur de la jeunesse teutonne. Là encore, le flot envahisseur ne passera pas !

Pourtant, il veut passer ! S'il essayait de submerger Verdun ? Quelle victoire éclatante ce serait !... Silencieusement, les Allemands amoncellent canons sur canons, troupes d'élite sur troupes d'élite. Cette fois, les préparatifs sont si complets qu'ils se croient sûrs de la victoire, et qu'ils l'annoncent d'avance au monde anxieux. Les imprudents ! Ils pourront bien prendre deux forts importants, s'emparer même de toutes les hauteurs qui dominent la ville, mais Verdun ils n'y entreront pas ! ils n'y entreront jamais ! Bien plus, ils perdront, l'une après l'autre, toutes leurs conquêtes, et leur défaite sera d'autant plus humiliante que leur victoire avait été annoncée avec plus de fracas !

Et comment nos soldats ont-ils remporté ces succès qui surpassent tous nos fastes passés ? En couchant dans la boue, en buvant de l'eau ramassée dans les trous d'obus, en luttant contre les gaz empoisonnés, en étant la proie de la vermine, en se terrant, comme des bêtes sauvages, dans des cavernes ouvertes à tous les vents.

Rien ne les a arrêtés. Les Anglais ne sont pas prêts ? C'est bien : on les attendra ! Les Russes font défection ? C'est bien : on s'en passera ! Les Italiens ne sont pas assez forts ? C'est bien : on leur donnera un coup d'épaule ! Et c'est ainsi que le soldat français, resté longtemps seul ou à peu près seul, a donné au monde entier le spectacle de la plus extraordinaire valeur. S'il n'avait pas été là, c'en était fait de la liberté, du droit des gens, de la civilisation. L'humanité n'avait plus qu'à courber la tête sous le joug le plus dur et le plus humiliant qu'elle eût jamais connu !

Et quels traits d'héroïsme prodigieux traversent, comme des éclairs de gloire, cette épopée !

Ce zouave qui, fait prisonnier avec d'autres, est placé devant les troupes allemandes en marche pour les protéger contre les Français et tromper ceux-ci, et qui crie de toutes ses forces : « Tirez donc !... » N'est-ce pas le chevalier d'Assas revenu ?

Et ces défenseurs du fort de Troyon qui, enfermés dans une étroite casemate, sont asphyxiés par les gaz ennemis. On leur crie : « Rendez-vous donc !

— Pas encore, répondent-ils, continuez !... » Quand ils sortent, à demi-morts, les assaillants leur présentent les armes !

Et cet adjudant qui, voyant s'avancer une colonne allemande qui va s'emparer d'une tranchée importante, et n'ayant plus autour de lui que des mourants qui râlent, leur commande : « Debout, les morts !... »

Et ce général fameux, le sauveur de Nancy et de Verdun, à qui l'on vient apprendre, au milieu de son état-major, la mort de son fils, et qui, après un seul moment d'abattement, dit à ses officiers : « Maintenant, Messieurs, travaillons ! »

Est-ce que tout cela ne rappelle pas les plus belles pages de notre histoire ? Est-ce que nos petits soldats de la Grande Guerre ne se sont pas haussés jusqu'à la taille des paladins de Charlemagne, des croisés de saint Louis, des invincibles grenadiers de Napoléon ? Est-ce qu'ils ne les ont pas dépassés ?

A Verdun, le capitaine de Clermont-Tonnerre voit s'avancer vers lui un officier supérieur prisonnier qui lui tend la main. Clermont-Tonnerre le regarde en face, et l'autre, de rectifier la position, de mettre la main à la visière de son casque et de dire : « Monsieur, vos zouaves sont les plus beaux soldats que j'aie vus de ma vie ! »

Oui, la France peut être fière de ses défenseurs : ils ont ajouté à son diadème séculaire un fleuron immortel !

II

Et c'est là leur premier titre à notre reconnaissance, parce qu'ils nous ont rendu l'honneur !

La France était bien bas, mes frères, dans l'opinion du monde, quand la guerre éclata. La lutte qu'elle avait engagée contre Dieu et contre son Eglise, l'expulsion de ses religieux et de ses religieuses, la spoliation des fondations laissées par les morts sous la garantie expresse de l'Etat, les scandales que la presse étalait au grand jour, les livres pervers que nous répandions dans tout l'univers, tout nous faisait regarder comme une nation déchue, incapable de reprendre jamais la place de gloire qu'elle avait si longtemps détenue. Nous étions, disait-on, un peuple fini, mûr pour la défaite finale.

Et voici que ce peuple fini, grâce à ses soldats, se révèle tel qu'il était dans ses plus beaux jours. Dès le début de la lutte sanglante, il se ressaisit, et s'impose à l'étonnement, puis à l'admiration de l'univers.

Feu de paille ! disait-on au commencement. Le Français est superbe dans l'élan, mais il n'a pas la ténacité de ses adversaires ; il se lasse vite. Un effort persévérant lui est impossible. — Et voilà que cet inconstant, ce léger, cet enthousiaste d'un moment, a lutté pendant plus de quatre années, et que rien n'a pu abattre son énergie.

A présent, vous pouvez aller n'importe où ; dites que vous êtes Français, prononcez le nom de Verdun, et vous verrez ceux qui vous écoutent applaudir, avec des larmes dans les yeux.

L'honneur de notre pays, voilà donc ce que nous devons d'abord à nos soldats, et surtout à ceux qui, pour le venger, ont versé leur sang et sont morts. N'y a-t-il pas là de quoi leur mériter de notre part la reconnaissance la plus sincère ?

Nous leur devons bien d'autres choses encore.

Pour le comprendre, il faudrait pouvoir interroger ceux qui habitaient les régions envahies. Quelle vie fut la leur, sous l'odieuse domination prussienne ? Représentez-vous ces familles obligées de se réunir à telle heure du soir dans le corridor de la maison. Un officier passe, et, du doigt, désigne ceux qui vont partir ; ici, c'est un adolescent ; là, c'est une jeune fille ; où vont-ils ? On n'en sait rien ! Combien de temps sera-t-on sans les revoir ? Mystère encore ! Pauvres grands-parents, pauvres mères, embrassez-les vite, vite, car la patrouille allemande n'attend pas ! Et surtout, pas de résistance ! Pas de douleur trop vive ! Pas de colère !... La culture germanique est si prompte à réduire ses victimes au silence !

Pourquoi, mes frères, n'avons-nous pas connu ces atrocités ? Parce qu'il y a des soldats qui ont mis leurs poitrines entre nous et les envahisseurs. Hier, un homme de grand cœur et de grand talent écrivait : « La vie de chaque combattant est faite de deux, de quatre, de dix morts. »

Et notre liberté, et notre sécurité, et notre vie à nous, de quoi sont-elles faites ? Dites, connaissez-vous de plus grands bienfaiteurs que ceux qui sont morts pour vous, et qui, en mourant, vous ont sauvés ?

III

Que ferez-vous pour eux ?

Question qui s'impose à vous, que vous ne pouvez pas, que vous ne voulez pas éluder. Mais combien difficile à résoudre, si vous n'aviez pas la foi !

Je sais, jadis il y eut à la Sorbonne une réunion solennelle, dans laquelle des maîtres de la parole et des maîtres de la pensée et des maîtres de l'action les ont glorifiés en termes éloquentes et vibrants. Mais qui ne voit combien cela est impuissant et vide ! Toutes ces manifestations sont peut-être la consolation des vivants ; les morts, quel bien en retirent-ils ?

Je sais encore qu'il est question de mettre sur leurs maisons une inscription ainsi conçue : « Ici habitait un tel, mort pour la France. » Cela sera d'un bel exemple pour les générations à venir, mais cela sera bien dur pour le cœur des mères ; et puis, encore une fois, qu'est-ce que cela peut bien faire à ceux qui sont morts ?

Ce que nous voulons, ce que notre cœur, notre admiration et notre reconnaissance réclament impérieusement, c'est leur être utile, à eux, les atteindre, eux, par delà la tombe, pour leur dire que nous pensons à eux, que nous ne les oublions pas, et qu'ils peuvent compter sur nous, comme nous avons pu compter sur eux.

Or, cela, il n'y a que la prière qui puisse nous le permettre.

Par la prière, en effet, nous les aidons, nous les soulageons, nous les consolons, et nous leur rendons plus encore qu'ils ne nous ont donné, puisque, en échange de la vie mortelle qu'ils ont sacrifiée pour nous, nous leur ouvrons les portes de la vie éternelle. Ils ont, pour nous, renoncé à la tranquillité de la terre; nous leur procurons la paix du ciel. Ils ont, pour nous, quitté la patrie humaine; nous leur donnons accès dans la vraie patrie, dont Dieu est le Roi et le Christ Jésus la Lumière !

Ainsi nous répondons à la fois, d'une manière aussi complète et aussi consolante que possible, au vœu de leur cœur et du nôtre.

* * *

Nos héros, mes frères, sont tombés en nous appelant. Notre nom s'est échappé de leurs cœurs et de leurs lèvres, à cet instant suprême, comme un cri de détresse et un recours à notre amour. Ah ! si nous les avions entendus, et si nous l'avions pu, comme nous aurions volé près d'eux, pour leur donner la goutte d'eau qu'ils réclamaient, et adoucir, par notre présence affectueuse, leurs derniers instants !

Ce qu'ils ont fait alors, ils le font encore en ce moment. Ils nous appellent encore à leur aide, pour que nous leur ouvrons les trésors de la miséricorde infinie. Cette fois, nous pouvons les entendre et nous pouvons les secourir. Faisons-le donc, avec toute notre foi et toute notre charité, et redisons souvent la belle supplication de l'Eglise : « Miséricordieux Seigneur Jésus, donnez-leur le repos éternel ! *Pie Jesu, Domine, dona eis requiem sempiternam !* » Amen.

INSTRUCTIONS SUR LE PATER

I

NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE

Domine, doce nos orare.

Seigneur, apprenez-nous à prier. (Luc, xi, 1).

Un jour, comme Jésus priait, raconte S. Luc, quand il eut cessé de prier, un de ses disciples lui dit : « Seigneur, apprenez-nous à prier ! » Souvent Jésus avait insisté auprès de ses Apôtres sur la nécessité de la prière; ils étaient bien convaincus de la vérité de ses paroles, mais ce jour-là ils l'avaient vu prier longuement, semblable à un Ange du ciel, dans une union intime avec le Père qu'il invoquait, et dans son attitude il y avait je ne sais quoi de touchant, de saisissant qui les transportait.

Ils se disaient : « La prière est vraiment belle, car elle nous rapproche de Dieu, elle nous élève jusqu'à Dieu, elle fait de l'âme comme un ciel où Dieu apparaît plein de bonté; mais comment atteindre cette beauté, cette perfection ? Comment faire pour ressembler au Maître qui prie si bien ? En un mot, comment prier ? » Car ils s'essayaient,

suivant la recommandation du Sauveur, et ils ne parvenaient point à s'élever, à goûter les joies célestes de la prière. Et ils se décourageaient.

Tels étaient leurs sentiments pendant que Jésus priait à l'écart, suivant son habitude. Ils le regardaient et l'observaient. C'est pourquoi aussitôt que le Maître eut cessé, *ut cessavit*, l'un d'eux s'approcha de lui avec respect, avec amour, et lui dit : « Seigneur, apprenez-nous à prier. »

C'est qu'en effet la prière est nécessaire. Elle est l'âme de la vie chrétienne, par conséquent sans elle pas de vie, pas de salut. On ne saurait aller au ciel si l'on ne garde les commandements, or seule elle nous obtient la grâce de les accomplir et de faire des bonnes œuvres. « Sans moi, a dit Jésus, — et retenez bien cette parole capitale, — sans moi vous ne pouvez rien faire. »

Nous devons donc prier, d'abord parce que *Dieu en fait un ordre*, ensuite parce que *nous en avons un immense besoin*.

I

Dieu ne nous conseille pas, il nous ordonne de prier; et le Sauveur, qui est notre modèle, a constamment prié.

« Il faut toujours prier, » nous déclare Jésus-Christ, *oportet semper orare*. (Luc, xviii, 1). L'expression est très nette, le commandement est formel. Il s'agit ici d'une chose nécessaire, *oportet*. Et c'est ainsi que l'a compris l'Eglise. Au moment le plus solennel de la messe, quand Jésus-Christ est descendu sur l'autel et que le prêtre, les fidèles l'adorent de toute la foi, de toute la ferveur de leur âme, tout à coup la voix du ministre de Dieu rompt le silence auguste et dit : « Avertis par des ordres salutaires, *præceptis salutaribus moniti*, et formés à l'école divine, nous osons dire : Notre Père qui êtes aux cieux !... »

Vous avez remarqué la gravité de cette parole : ce sont des ordres, des préceptes divins. Celui qui ne prie pas désobéit donc à un ordre de Dieu.

La vie du Sauveur fut une prière continuelle.

Un soir, nous raconte encore S. Luc, il partit sur la montagne pour y prier, *exiit in montem orare*. Il s'en allait seul, car il aimait à prier le Père dans la retraite, loin des foules, loin même de ses disciples, pour être tout entier aux affaires du ciel, et « il passa la nuit dans la prière à Dieu. » (Luc, vi, 12).

Pourquoi prie-t-il ainsi toute la nuit, non pas quelques minutes, mais de longues heures ? C'est que plus l'œuvre qu'il médite est grande, plus son oraison se prolonge.

Si nous poursuivons le récit inspiré, nous apprenons en effet que le lendemain il appela ses douze Apôtres, il les désigna, il les choisit. C'est pour attirer sur eux les bénédictions célestes qu'il avait tant prié. Il jetait les bases de son Eglise, il allait commencer l'éducation de ces douze pêcheurs qu'il enverrait un jour à travers le monde pour annoncer l'Evangile. Quelle œuvre grande et féconde que celle-là ! Et il sait bien que nulle œuvre durable et sainte ne se fonde sans la prière.

Pendant cette nuit de pensée et de ferveur, il préparait encore une autre œuvre qui était la conséquence de celle-là. Il a choisi des Apôtres, mais qu'est-ce qu'ils iront dire au monde? Aussi à peine les a-t-il sacrés les élus de son Cœur, les élus de la parole, qu'il prononce devant eux ce magnifique sermon sur la Montagne qu'ils auront mission de redire et d'expliquer.

Il avait donc une double raison de passer toute la nuit dans la prière à Dieu.

Il leur expose les Béatitudes : « Bienheureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté. Bienheureux les persécutés à cause de moi. » Mais il en vient ensuite aux œuvres de religion, à l'aumône, à la prière. Il entre dans des détails adorables sur la main gauche qui doit ignorer ce que fait la main droite, sur la prière qu'il convient de faire dans sa chambre, la porte fermée, afin que le Père qui voit dans le secret soit seul témoin de votre piété, et il conclut impérativement : « Vous prierez ainsi : Notre Père, qui êtes dans les cieux ! *Sic orabitur* ! » (Matth., vi).

Il prie dans le désert quand il se prépare à sa mission ; il prie sur le tombeau de Lazare son ami. Quand il prêche à Jérusalem, chaque soir il se réfugie sur la montagne des Oliviers pour y prier ; il prie pendant son agonie à Gethsémani, il prie sur la croix.

Avait-il donc besoin de prier, lui, le Fils de Dieu qui a tout créé et à qui tout obéit? Sans doute il a voulu connaître toutes les tentations et toutes les infirmités humaines et il a demandé à Dieu d'une manière douloureuse que « le calice des douleurs s'éloignât de lui » ; mais toute puissance lui avait été donnée au ciel et sur la terre, il savait bien que la divinité ne pourra pas succomber.

Alors pourquoi priait-il? Afin de nous donner l'exemple. Il a formulé le précepte, il veut s'y soumettre lui-même. Il est notre forme, notre exemple, notre modèle ; il entendait que nous n'ayons qu'à copier, qu'à reproduire la divine image, afin que la perfection nous soit plus facile à atteindre, afin que personne ne puisse invoquer d'excuses, car il répondrait : « J'ai donné l'exemple, *exemplum dedi* : j'ai fait d'abord, enseigné ensuite, *facere et docere*. Vous deviez m'imiter ! »

C'est donc un ordre. Les Apôtres l'ont recueilli de sa bouche, et ce qu'ils recommandent avant tout et sans cesse, c'est la prière. Quand Pierre est en prison, toute l'Eglise se met en prière, suppliant Dieu de l'arracher aux mains d'Hérode ; on se relaie pour prier, *sine intermissione*. Et dans ses Epîtres S. Paul revient toujours sur ce sujet : « Soyez persévérants dans la prière (Rom., xii, 12). Priez instamment et sans relâche. » (Col., iv, 2 ; I Thessal. v, 17). Ils faisaient ainsi passer aux fidèles le précepte divin et enlevaient tout prétexte à leur négligence.

II

C'est qu'aussi bien ils savaient quel besoin nous avons de la prière.

1. Songez que vous êtes dans la main de Dieu. Il

vous aide, il vous soutient, parce qu'il vous aime. Mais il peut aussi vous laisser choir, si vous vous montrez ingrats. Heureux si cette chute vous ramène à lui !

Vous travaillez, vous plantez, vous semez, mais si Dieu ne bénit pas votre labeur et vos récoltes, rien ne vous réussira. Même au point de vue matériel, il nous faut prier Dieu qu'il fasse luire son soleil et qu'il envoie sa pluie en temps opportun. Car il commande au soleil et à la pluie, à la gelée, à la grêle, à tous les éléments. Il a posé des lois, toutefois il en reste le maître.

Mais au point de vue de l'âme vous avez des besoins plus nombreux encore. Sans lui, nous apprend S. Paul, sans J.-C. nous ne pouvons pas même concevoir une bonne pensée par nous-mêmes. C'est Dieu qui nous la donne. (II Cor. iii, 5). D'autre part, nous avons à lutter contre le péché originel qui nous incline au mal, contre nos passions, notre faiblesse, notre ignorance, notre découragement, et contre le démon qui emploie tout son pouvoir, qui est grand, toute son intelligence, qui est pénétrante, toute sa volonté, qui est puissante, à nous troubler, à nous précipiter dans l'abîme du mal, à nous pousser dans le péché, dans la fange. Et quand il y a réussi, il nous laisse attristés, désespérés, avec nos remords et notre effroyable malaise.

Que ferions-nous contre des ennemis si perfides, si terribles, si Dieu ne nous avait accordé les moyens de résister, de lutter, de triompher? Le moyen le plus victorieux, c'est la prière.

Il faut donc demander à Dieu qu'il nous vienne en aide, qu'il nous envoie sa grâce, qu'il nous couvre de la protection de ses anges, qu'il fortifie notre propre volonté. « Demandez et vous recevrez, » nous dit Jésus-Christ.

Remarquez bien que Dieu ne nous doit rien. Il nous donne pourtant parce qu'il est infiniment bon. Il nous a appelés à son admirable lumière, il nous a gratifiés de la foi, des grâces nécessaires de conversion : il ne sera pas dit qu'il nous aura jetés dans la vie sans aucun secours. Mais pour le reste il ne l'accorde qu'à notre prière. Cela entre dans le plan divin. Il veut que nous nous sentions sous sa dépendance, semblables au pauvre qui vient mendier à notre porte un morceau de pain. C'est avec une joie infinie qu'il répond à nos demandes, mais il exige que nous les formulions. « Il a promis de donner à qui demande, dit S. Jérôme ; si vous ne recevez rien, c'est que vous ne demandez pas. *Ob id non datur, quia non petis.* »

La prière ouvre le cœur de Dieu. « Elle monte, dit S. Augustin, et la miséricorde divine descend. La terre est loin, le ciel est haut, mais Dieu entend la langue de l'homme si celui-ci a la conscience pure »¹.

2. Il arrive que Dieu ne nous exauce pas, mais ce n'est pas qu'il ne nous entende point. Ou nous lui demandons des choses qui nous seraient nuisibles ;

¹ Sermon 226 de Tempore.

alors en bon père il nous refuse, comme à des enfants sans prévoyance, le poison que nous sollicitons ; ou bien il se réserve de nous accorder des faveurs plus précieuses. Sachons être patients. Et quand surtout nous lui demandons des biens du temps, qui souvent se bornent à des vanités, à des frivolités funestes, sans qu'ils soient pourtant contre l'ordre ou la justice, il faut y bien réfléchir et savoir nous arrêter dans nos instances. S. Augustin a dit à ce propos un mot terrible : « Dieu nous accorde parfois dans sa colère ce qu'il nous refusait dans sa bonté. *Quædam negat propitius Deus, quæ concedit iratus.* »

Et puis nos prières sont parfois si tièdes, comment Dieu les écouterait-il ? Nous le prions, mais nous ne songeons pas à lui, notre pensée divague sur mille objets terrestres ; notre esprit est en terre et non au ciel ; notre cœur aussi, dont tout l'amour doit être pour Dieu, s'abandonne à des souvenirs du monde et à des affections que condamne peut-être notre conscience. Comment Dieu prendrait-il en considération des prières faites sans attention, avec des sentiments frivoles et peut-être coupables ?

3. Nous avons besoin de Dieu, et Dieu n'a aucun besoin de nous ; et cependant il vient au-devant de nous, il nous prévient, il demande que nous lui exprimions nos sentiments intimes, que nous lui confiions nos peines, nos tristesses, nos ennuis, nos nécessités, nos désirs. Ne semble-t-il pas en fait que ce soient les rôles renversés et que ce soit lui qui ait besoin de nous ?

Où, Dieu est un Père qui a besoin de l'amour de ses enfants. Ceux-ci peuvent l'oublier, être et se montrer ingrats ; le cœur du père, lui, n'oublie rien et il souffre de ne pas être compris ni aimé. S'il y a ici des pères, des mères qui m'écoutent, ils sentiront cela. Rien ne pèse au cœur comme l'ingratitude des enfants. Or Dieu est père plus que personne : *Tam pater nemo.*

Sans doute il n'ignore rien de nos besoins ni de nos peines, mais il veut que nous les lui exposions. Il est comme le père qui n'a pas vu son fils depuis longtemps, qui sait qu'il souffre, et qui, lorsqu'il le revoit, le fait asseoir avec bonté et lui dit : « Maintenant conte-moi bien toutes tes inquiétudes, ta situation, afin que je puisse y remédier. »

Allons ainsi à Dieu, filialement, conversons avec lui dans la prière. Quand on s'ouvre à quelqu'un, à son père surtout, de ses tristesses, de ses angoisses, la confiance s'augmente, on se cause cœur à cœur, et les deux cœurs se versent en quelque sorte l'un dans l'autre. Il en résulte une tendresse, une jouissance, un courage qui vous ravissent et vous relèvent. A mesure que vous priez ainsi, votre cœur devient « plus ardent » comme celui des disciples d'Emmaüs, c'est la charité qui vient en vous, qui y grandit par ces colloques divins et qui vous unit intimement à Dieu. Alors Dieu se complait à répandre en vous ses bienfaits, il vous donne la confiance, il y ajoute la force qui vous fait triompher des épreuves, des événements et du

démon. Satan n'aime pas la prière, car c'est elle qui nous donne la victoire contre lui.

Priez donc chaque matin, en vous levant : « Comment pourriez-vous regarder le soleil, dit S. Jean Chrysostome, sans avoir adoré auparavant celui qui fait luire à vos yeux sa très douce lumière ? » Priez avant de vous mettre à table : « Comment auriez-vous l'audace de toucher à ces mets sans avoir adoré celui qui est l'auteur et la source de tous les biens ? »¹. Priez dans la journée, pendant votre labeur ; et, le soir, quand vous prendrez votre repos, après avoir travaillé pour faire la volonté divine, vous vous endormirez doucement sous le regard de Dieu et la protection de ses anges.

II

DISPOSITIONS POUR BIEN PRIER

Iste pauper clamavit et Dominus exaudivit eum.

Ce pauvre a crié vers le ciel, et Dieu l'a exaucé. (Ps. xxxiii, 7).

Ce pauvre, cet accablé qui crie vers Dieu, c'est l'image de l'âme qui prie. Dans sa détresse il a pensé à Dieu, il lui a crié sa peine, sa misère, et Dieu l'a exaucé aussitôt. Pourquoi ? Parce qu'il était dans les dispositions d'*humilité*, de *charité* et de *confiance* qui sont toutes-puissantes sur le cœur de Dieu. Ces dispositions-là seront les nôtres.

I

L'humilité d'abord.

Rappelons-nous ce que nous sommes, que notre vie est semblable à un vêtement couvert de taches, que nous n'osons vraiment, en pareil accoutrement, paraître devant Dieu qu'avec confusion, sentiment de notre indignité. Si nous en sommes bien pénétrés, Dieu nous regardera.

1. Vous connaissez l'histoire du publicain qui vient au temple pour y prier. A peine se voit-il à l'entrée du lieu saint que sa vie tout entière se dresse devant lui, il n'ose aller plus loin. Qu'a-t-il fait que contrister les serviteurs de Dieu par ses menaces, ses extorsions, ses vols même, car souvent il a demandé plus que ne réclamaient les exigences du fisc ? Voilà des fautes dont le public le rend responsable ; aussi se sent-il entouré de la défiance, de la haine même des Juifs, qui se le montrent du doigt en disant : « C'est un publicain ! » Un publicain, souvent aussi c'était un homme de mauvaise vie. Il repasse donc en lui-même tous ses péchés publics et privés, il répand son âme devant Dieu, il ne cache rien de ses erreurs, de ses infirmités, de ses iniquités, de ses terreurs.

Et il reste là, dans une posture humiliée, s'estimant indigne de s'avancer, comme le pharisien, jusqu'auprès de l'autel. Il ne manque même pas de mesurer la distance qui existe entre lui, pauvre et misérable, et ce docteur de la loi, magnifiquement vêtu, couvert de bandelettes, de phylactères, où

¹ De precatone, Sermon 1.

sont écrites des sentences sacrées, et qui parle à Dieu avec assurance.

Pour lui il baisse les yeux comme pour mieux voir au fond de sa conscience, et il la trouve tellement souillée qu'il laisse échapper, comme un soupir désolé, cette simple prière, en se frappant la poitrine pour mieux accuser sa vie : « O Dieu, ayez pitié de moi qui suis pécheur ! » (Luc, xviii, 43).

Eh bien ! de ces deux hommes, l'un qui est, en apparence du moins, rigide observateur de la loi, et l'autre qui a conscience de l'avoir violée de mille manières, quel est celui qui est le plus agréable à Dieu ?

C'est le publicain. « Il descendit justifié dans sa maison et non pas l'autre » ; parce que l'autre se tenait dans une posture arrogante et ne faisait qu'une prière orgueilleuse. Le publicain, lui, c'était « le pauvre qui criait vers Dieu » ; et parce qu'il était humble, sincère, décidé à prendre le chemin de la justice, Dieu l'exauça. « Quiconque s'humilie sera élevé. »

Mais le pharisien peut prier ainsi des journées, faire de très longues stations au temple, multiplier les invocations et les exercices de piété, du moment qu'il reste orgueilleux, Dieu l'écarte.

Ce ne sont donc pas nos péchés qui font que Dieu se détourne de nous, mais l'orgueil de nos sentiments intérieurs et de toute notre vie.

2. Voyez-vous encore cette femme qui entre dans la maison de Simon le Pharisien, à Naïm ? C'est une pécheresse publique ; dans toute la cité elle est décriée. Elle sait que Jésus est invité chez Simon, où il y aura beaucoup de convives et de curieux ; les uns jouissant du festin auquel ils sont conviés, les autres venant admirer la magnificence du Pharisien. Elle se sait coupable et veut obtenir le pardon de ses innombrables péchés. Que fera-t-elle ?

Elle passe au milieu de cette foule orgueilleuse et malveillante qui se détourne pour ne pas la toucher. Elle porte dans ses mains un vase d'albâtre rempli de parfum, s'approche de Jésus, s'arrête derrière lui, n'osant le regarder en face, et elle arrose ses pieds divins de ses parfums, de ses larmes ; ces pieds du Sauveur elle les baise ensuite et les essuie avec ses cheveux. Peut-elle s'humilier davantage ?

Simon regarde avec mépris Madeleine, avec malveillance Jésus-Christ : « S'il était prophète, il saurait qui est cette femme, et qu'elle est pécheresse ! » Tous les yeux sont tournés sur elle, tous se taisent, mais dans ce silence quel dédain ! Et elle savoure ces mépris qu'elle trouve justes, et elle s'humilie au fond de son âme, priant Dieu intérieurement de lui accorder le pardon de ses fautes. Elle veut aussi, par cet acte abaissé, réparer les erreurs de sa conduite, son faste, son orgueil d'autrefois.

Or parmi ce silence de réprobation tombe cette parole du Sauveur : « Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a aimé beaucoup ! » Puis cette autre, à l'adresse de la pécheresse : « Tes

péchés te sont remis. Va en paix, ta foi t'a sauvée. »

C'est son humilité qui a produit en Madeleine cet amour purifiant, et cette foi qui l'a sauvée. C'est son humilité qui l'a amenée là, dans ce milieu hostile, et qui lui a appris que, n'ayant pas rougi d'être une pécheresse publique, elle ne devait pas rougir de faire cette réparation solennelle. Et « ses péchés lui sont remis. »

II

Vous avez remarqué ces paroles de Notre-Seigneur touchant Madeleine : « Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a aimé beaucoup. » Sans doute elle a fait de puissants actes d'amour de Dieu, mais où elle ne me paraît pas moins admirable, c'est quand elle passe sous le feu des outrages, des malveillances, des haines, sans qu'elle en éprouve cependant aucune colère, aucun désir de vengeance. Au contraire elle ressent une grande bienveillance pour eux.

Elle les connaît, ces Pharisiens, elle sait leurs tares, leurs vices, et qu'il n'y a chez eux que l'extérieur qui rappelle la vertu : « Sépulchres blanchis dont l'intérieur est plein de corruption. » Elle pourrait leur rendre dédain pour dédain, mais elle s'en garde. « Ils la méprisent, pense-t-elle, et en cela ils font acte de justice. N'est-elle pas souverainement méprisable ? » Et elle les aime quoi qu'ils la haïssent. N'est-il pas vrai qu'elle a du mérite à ne se point départir envers eux de sa bienveillance, à ne pas penser mal d'eux ? Comme elle est profonde, la parole du Seigneur : « Elle a aimé beaucoup ! » Oui, elle a aimé beaucoup ses ennemis, c'est pourquoi aussi Dieu lui a pardonné.

Voulez-vous donc que Dieu écoute votre prière ? Ne gardez pas au cœur le moindre levain de haine. Il ne nous est pas toujours loisible d'estimer le prochain, mais nous devons toujours l'aimer.

Pourquoi ? C'est d'abord parce que nous sommes tenus de ressembler à Dieu. Nous ne sommes au monde que pour acquérir cette ressemblance. Or Dieu est bon, miséricordieux ; nous devons donc être comme lui bons et miséricordieux, les dignes enfants de notre Père qui fait luire son soleil sur les bons comme sur les méchants. Autrement il ne nous reconnaîtrait pas pour ses fils, *ut sitis filii Patris vestri* ; et si nous ne sommes pas les fils de Dieu, c'est donc que nous devenons les fils du démon ! Ne protestez point : le démon c'est la haine, la vengeance ; l'enfer est le séjour de la haine, comme le ciel est le séjour de l'amour. Si nous conservons dans notre cœur du ressentiment, nous nous excluons du ciel où il n'entre pas.

Pourquoi ? C'est ensuite parce que Jésus-Christ nous a formellement déclaré que si nous voulons être exaucés, il faut d'abord nous réconcilier avec notre frère. Il représente en effet un homme qui va prier au temple, y porter un présent. Tout à coup cet homme descend dans sa conscience et il se souvient que son frère a quelque chose contre lui : « Laissez là votre présent, dit Jésus, et allez déjà vous réconcilier avec votre frère, vous reviendrez ensuite offrir votre don. Alors seulement vous serez

exaucés. » Et Jésus ne suppose même pas que c'est vous qui avez de la rancune contre votre frère, c'est « votre frère qui a quelque chose contre vous. » Combien sa parole serait plus sévère s'il découvrirait en vous de l'animosité ; à plus forte raison s'il y voyait une haine implacable, un refus absolu de réconciliation !

Pourquoi enfin devons-nous aimer notre prochain, si nous voulons que Dieu nous écoute ? C'est parce que c'est une condition indispensable. Jésus-Christ l'a proclamé : « Si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas ! Si au contraire vous leur pardonnez leurs manquements, votre Père céleste vous pardonnera vos péchés. » (Matth., vi, 14, 15).

Le prochain que nous sommes le moins portés à aimer, c'est le prochain pauvre, celui qui n'est pas de notre condition, qui n'a pas nos idées, nos habitudes, notre manière de vie. La vérité est que ce prochain-là est très éloigné de nous et que nous ne faisons rien pour le rapprocher. Rapprocher les hommes, les cœurs, les pensées, rapprocher les classes, quel problème troublant, et qui, dans le monde, est si rarement résolu ! Et cependant aux yeux de Dieu qui est le plus grand, du pauvre qui supporte ses accablements et ses dénuements, ou du riche sans cœur qui se drape dans son orgueil ? L'Evangile à toutes ses pages nous crie très haut la réponse. Les pauvres sont les meilleurs amis de Dieu ; aussi, quand ils le prient, sont-ils exaucés, *iste pauper clamavit*. Si donc nous voulons être vraiment chrétiens, mettons-nous dans la disposition habituelle d'être bons, doux, humains pour les pauvres ; nous serons assurés alors d'être écoutés de Dieu qui est avant tout douceur et charité.

III

« Ta foi t'a sauvée, » a dit Jésus à Madeleine. Elle a eu foi, c'est-à-dire *confiance* en Dieu, c'est pourquoi elle a été pardonnée. Pour que notre prière soit exaucée il faut donc que nous ayons confiance : « Tout ce que vous demanderez dans vos prières avec foi, *in oratione credentes*, vous l'obtiendrez. » (Matth. xx, 22). « Demandez avec foi et n'hésitez pas, » ajoute S. Jacques. *Postulet in fide, nihil hæsitans* (Jac., i). N'est-ce pas faire injure à Dieu que de nous défier ou de sa puissance ou de sa bonté ?

Il fait tout pour nous inspirer confiance ; il veut que nous lui disions : « Notre Père » parce que personne n'est plus tendre qu'un père et n'est mieux disposé à faire du bien à ses enfants. Et que de faits il permet que nous invoquions afin de nous donner confiance ! Un jour, c'est à Cana ; Marie remarque que le vin manque et elle dit à son Fils : « Ils n'ont plus de vin. » Il répond à côté, mais elle a compris qu'elle est exaucée et elle adresse aux serviteurs cette recommandation : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Et par la puissance divine l'eau est changée en vin.

Vous me dites que vous ne trouverez pas grâce devant le Sauveur comme la Sainte Vierge ; mais d'autres ont prié Jésus et ont été exaucés pour leur

confiance en lui. C'est par exemple le père de ce possédé que les apôtres ne pouvaient guérir, pendant que le Sauveur était avec Pierre, Jacques et Jean sur le Thabor. Quand le Sauveur descend, l'infortuné le supplie de guérir son enfant : « Aidez-nous ! Ayez pitié de nous ! » — « Si tu peux croire, lui dit le Maître, tout est possible à celui qui a la foi ! » — « Je crois, Seigneur, s'écrie le père, dans un élan touchant d'humilité et de confiance. Je crois, mais aidez mon incrédulité ! » Et Jésus guérit son enfant. (Marc, ix). Faites aussi cette prière, si naturelle, si humaine, si puissante sur le cœur de Dieu qui comprend nos incrédulités, nos faiblesses et nos tristesses déchirantes.

Enfin nous voyons à côté de Jésus crucifié deux hommes également chargés de crimes : le bon et le mauvais larron. Mais le premier a conscience d'avoir offensé Dieu et les hommes, il prie, il reprend son malheureux camarade qui blasphème, il voudrait l'amener aussi à la foi, car dans son âme la charité a déjà effacé et détruit ses péchés, elle a même fait de lui un apôtre. Alors après s'être humblement accusé de ses méfaits il s'écrie : « Seigneur, ayez pitié de moi quand vous entrerez dans votre royaume ! » Et Jésus répond à la prière confiante de ce scélérat : « En vérité je te le dis, tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis ! » (Luc, xxiii, 42).

Vos péchés ont beau être grands, ils sont loin cependant d'égaliser ceux de ce misérable sur qui Jésus jette un regard de miséricorde en lui assurant qu'il le conduira lui-même au ciel.

Cette scène où éclate l'incroyable bonté du Sauveur nous rassure et nous fait comprendre comment, suivant la parole de S. Jean, Jésus est notre « avocat auprès du Père, » et qu'il s'est fait victime de propitiation pour nos péchés. Puisque nous avons un tel avocat comment ne gagnerions-nous pas notre cause ? (I Jean, ii, 2). Jusqu'à la fin le dernier des criminels garde sa confiance dans son défenseur, bien que celui-ci ne parvienne que rarement à le faire acquitter, et nous n'aurions pas confiance en Jésus-Christ qui prend notre cause en main et qui est en même temps notre juge ?

Le Père céleste est notre Père, le Fils est notre avocat, et voici qu'enfin le Saint-Esprit intervient pour nous aider à prier. Pourquoi craindre ? nous dit S. Paul. Est-ce que vous êtes des esclaves ? *Non accepistis spiritum servitutis in timore*. Non, vous êtes des enfants de Dieu, vous avez reçu l'Esprit d'amour. Cet Esprit est en vous et c'est lui qui vous fait crier vers le ciel : « Père ! » Vous n'oseriez pas par vous-mêmes parler ainsi ; quand vous levez les yeux en haut vous avez tellement le sentiment de votre indignité que vous les abaissez aussitôt de peur de rencontrer le regard irrité de Dieu. Et vous êtes tristes. Mais l'Esprit-Saint est en vous, il prie en vous, il demande pour vous, *postulat pro vobis*. Vous gémissiez, il gémit avec vous et « ses gémissements inénarrables » vous obtiennent tout ce qu'il demande avec vous et pour vous.

Comment le Père qui vous aime infiniment résisterait-il à la plaidoirie du Fils et aux gémissements du Saint-Esprit ?

Vous crierez donc vers Dieu comme « le pauvre qu'il a exaucé. » Vous le prierez avec *humilité*, comme le publicain, comme Madeleine ; avec *amour*, dans un esprit de miséricorde et de pardon, afin que le Dieu d'amour vous pardonne, ne trouvant en vous pas même un souffle de haine ; enfin avec *confiance* comme Marie à Cana, comme le père du possédé, comme le bon larron sur sa croix ; avec la certitude que vous serez exaucés, puisque Jésus est votre avocat et que le Saint-Esprit est en vous qui prie avec vous.

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

3^e Dim. après la Pentecôte

CONDUITE DE JÉSUS ET DES PHARISIENS A L'ÉGARD DES PÉCHEURS

Les Pharisiens murmurent en voyant que Jésus accueille les pécheurs et mange avec eux... Les Pharisiens ont-ils disparu ? N'auraient-ils pas pour successeurs à notre époque certains hommes qui osent se donner comme « gens de bien » ? Pour nous en rendre compte, étudions : 1^o la conduite des Pharisiens, 2^o la conduite de Jésus à l'égard des pécheurs.

I. — Conduite des Pharisiens

Les Pharisiens se croient honnêtes, vertueux, parfaits : aussi du haut de leur grandeur,

1^o ILS MÉPRISENT LE PÉCHEUR. Ils n'y pensent qu'avec dédain, ils n'en parlent qu'avec dégoût, ils expriment volontiers à Dieu la haute satisfaction qu'ils éprouvent à ne pas lui ressembler.

2^o ILS AGISSENT DUREMENT AVEC LUI. S'ils l'abordent, c'est avec une répugnance visible ; s'ils lui parlent, c'est avec arrogance et dans le but de l'accabler de reproches ; leur bonheur est de l'humilier, de l'outrager, de lui faire perdre toute considération.

3^o ILS NE FONT RIEN POUR LE TIRER DE SON ÉTAT. Pour eux le pécheur est inguérissable, il est indigne de la grâce, il est condamné d'avance ; c'est un homme qui ne mérite que des châtements en ce monde et dans l'autre.

4^o ILS NE SONT MÊME PAS DÉARMÉS PAR SA CONVERSION. En effet, ils la mettent en doute, ils l'expliquent par des motifs intéressés. En tout cas ils se demandent comment l'Eglise peut accueillir de pareilles gens ; et volontiers ils feraient la leçon à ce sujet non seulement aux prêtres, mais à Dieu !

II. — Conduite de Jésus

Quelle opposition ! Il est la sainteté même ; et pourtant,

1^o IL AIME LES PÉCHEURS. C'est pour eux qu'il est descendu du ciel sur la terre, qu'il a prêché, qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il se survit dans

l'Eglise. « *Non enim veni vocare justos, sed peccatores.* » (Mt., ix, 13).

2^o IL LEUR DONNE DES PREUVES DE SON AMOUR. —

a) *En paroles* : lisez les sublimes paraboles de la brebis égarée, de la drachme perdue, de l'enfant prodigue, etc. — b) *En actes* : il reçoit les pécheurs, il mange avec eux, il leur offre le pardon, il leur pardonne tous les crimes, depuis l'adultère jusqu'à l'apostasie.

3^o IL LEUR DONNE LES MOYENS DE SORTIR DE LEUR TRISTE ÉTAT. Il les appelle par sa grâce, il touche leur cœur par le repentir, il les absout par un sacrement et autant de fois que cela est nécessaire.

4^o IL SE RÉJOUIT DE LEUR CONVERSION. Ne l'affirment-il pas à deux reprises dans l'Evangile d'aujourd'hui ? « *Dico vobis quod ita gaudium erit in celo super uno peccatore pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis, qui non indigent pœnitentia... Ita dico vobis, gaudium erit coram Angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente.* » (Luc, xv, 7 et 10).

Conclusion

Gardons-nous d'imiter les Pharisiens. Prions pour les pécheurs, tâchons de leur faire le plus de bien possible sans cesser pour cela de haïr le péché : et disons-nous que si nous contribuons au salut d'une âme, nous assurerons le salut de la nôtre.

4^e Dimanche

LE SALUT

Sur un mot de Jésus les Apôtres quittent tout pour accomplir la volonté de Dieu. Quel exemple pour les chrétiens qui ne songent qu'aux biens de la terre ! Dieu ne nous demande pas sans doute un renoncement aussi complet que celui des Apôtres, mais il nous demande de sauver notre âme. 1^o Pourquoi travailler à notre salut ? 2^o Comment y travailler ?

I. — Pourquoi ?

Parce que c'est une affaire importante, pressante, personnelle.

1^o IMPORTANTE. Nous sommes sur la terre pour faire notre salut, et non pas pour arriver à la gloire, aux honneurs, aux plaisirs, à la fortune. Le manquer, c'est tout manquer. Au ciel les saints ne regrettent pas d'avoir compris cette parole de l'Evangile : « *Quid enim prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ?* » (Mt., xvi, 26).

2^o PRESSANTE. La mort nous guette de tous côtés. Ne disons donc pas : « J'ai le temps !... Plus tard !... Quand je serai malade !... A demain les affaires sérieuses !... » Combien ont été précipités sans préparation devant le tribunal de Dieu pour avoir parlé de la sorte et pour avoir compté sur le lendemain !

3^o PERSONNELLE. Dans les affaires de ce monde, vous pouvez vous reposer sur un autre ; dans l'affaire du salut c'est impossible. Il n'y a en pareille

matière ni substitués, ni fondés de pouvoir. Que dis-je ? Non seulement les hommes ne pourront rien pour vous, mais Dieu lui-même ne vous sauvera pas sans vous !

II. — Comment ?

Cela découle de ce que nous venons de dire : avec soin, sans délai, sans relâche.

1^o AVEC SOIN. Vous savez prendre des précautions pour garder vos biens de la ruine : n'aurez-vous pas encore plus d'attentions pour ce qui regarde votre âme ? « Si j'avais deux âmes, disait un Pape à un tyran, j'en risquerais une pour satisfaire à vos caprices, mais je n'en ai qu'une, et je ne veux pas la perdre. »

2^o SANS DÉLAI. A quoi bon remettre votre conversion ? Commencez de suite à vivre en chrétien. Ne faites pas de promesses, passez aux actes. Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur ! Seigneur ! qui seront sauvés : ce sont ceux qui accomplissent la volonté de Dieu. (Mt. vii, 24).

3^o SANS RELÂCHE. Le salut n'est pas l'œuvre de quelques années : c'est l'œuvre de toute la vie. Il ne s'agit donc pas seulement de bien commencer, il faut aussi bien finir. Combien ont été perdus pour avoir manqué de persévérance ! « *Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* » (Mt. xxiv, 13).

Conclusion

A certaines heures tragiques, nous avons entendu dire : « Sauvons nos biens ! Sauvons notre honneur ! Sauvons la patrie ! » On avait raison de parler ainsi et d'agir en conséquence. Mais de grâce, sauvons notre âme ! Le bonheur éternel est à ce prix.

5^e Dimanche

LA VRAIE ET LA FAUSSE PIÉTÉ

« Si votre vertu ne va pas plus loin que celle des Scribes et des Pharisiens, nous dit N.-S. J.-C., vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (Mt. v, 20). Il y a donc deux sortes de piétés : autant l'une est recommandable, autant l'autre est condamnable. Étudions les caractères : 1^o de la fausse piété, 2^o de la vraie piété.

I. — Fausse piété

Comme celle des Scribes et des Pharisiens, elle est incomplète, intéressée, extérieure.

1^o INCOMPLÈTE. Les faux dévots en prennent à leur aise. a) Ils choisissent ce qui leur convient dans les commandements. Ainsi combien ne voudraient pas manquer à la messe, mais ne se font aucun scrupule de calomnier le prochain. b) Souvent même ils prennent l'accessoire pour le principal. N'en est-il pas qui récitent le chapelet et ne réparent pas le tort fait à autrui ?

2^o INTÉRESSÉE. Ils regardent en effet la piété comme un moyen efficace pour parvenir à leurs fins. Les uns s'en servent pour être honorés ; les autres pour attirer la clientèle ; ceux-ci pour obtenir une place ; ceux-là pour s'insinuer dans cer-

taines familles, etc... Quoi de plus odieux que de se masquer ainsi !

3^o EXTÉRIEURE. Ils cherchent à passer pour des saints : mais ils n'en ont que l'attitude, la démarche, les gestes et la parole. Leur cœur est souillé par le péché : c'est pourquoi N.-S. J.-C. appelle ces hypocrites des « sépulcres blanchis. » « *Vae vobis Scribæ et Pharisei hypocritæ : quia similes estis sepulcris dealbatis, quæ a foris parent hominibus speciosa, intus vero plena sunt ossibus mortuorum et omni spurcitia.* » (Mt. xxiii, 27).

II. — Vraie piété

Elle est au contraire complète, désintéressée et intérieure.

1^o COMPLÈTE. Elle ne néglige rien. Assurément elle s'attache surtout à ce qui est de devoir et d'obligation, mais elle ne délaisse pas pour cela les autres choses. Elle craint de s'attirer le reproche que N.-S. J.-C. faisait aux Pharisiens : « *Hæc oportuit facere et illa non omittere.* » (Mt. xxiii, 23).

2^o DÉSINTÉRESSÉE. Qu'importent les choses de ce monde à l'âme vraiment pieuse ! Elle ne regarde pas la terre, elle ne cherche que Dieu. Pour la gloire de son Maître, elle est prête à sacrifier ses biens, son repos, sa santé, sa vie, son honneur même. N'est-ce pas ainsi qu'ont agi les Apôtres, les Saints, les Martyrs ?

3^o INTÉRIEURE. Déjà dans l'Ancienne Loi, Dieu exigeait la piété du cœur : il se plaignait des Juifs qui ne l'honoraient que des lèvres. A plus forte raison dans la Nouvelle Loi, il veut des adorateurs « en esprit et en vérité. » (Jo. iv, 23). Qu'il n'y ait donc pas comme deux personnes en nous ; mais que la bouche parle toujours de l'abondance du cœur ! Et que les actes répondent toujours aux sentiments !

Conclusion

Entre ces deux piétés nous n'avons pas à hésiter pour fixer notre choix. Ayons la vraie et solide piété. Elle ne nous conduira peut-être pas aux honneurs de la terre, mais elle nous méritera sûrement l'amitié de Dieu ici-bas et la gloire éternelle là-haut.

POUR LA FÊTE DE S. PIERRE & S. PAUL

1. LE ZÈLE

Ce qu'était Pierre avant l'appel divin ; Jésus en fait un pêcheur d'hommes, il remplit son âme du zèle apostolique... La pêche continue...

I. — Qu'est-ce que le zèle ?

C'est une flamme d'amour de Dieu qui embrase une âme et la pousse non seulement à aimer Dieu et à le servir, mais à le faire connaître, aimer et servir autour d'elle.

Son origine est divine ; c'est Jésus-Christ qui le met dans les âmes : vocation de S. Pierre ; conversion de S. Paul... Mais pour son développement Dieu demande le concours de l'homme, qui doit 1^o l'accepter, 2^o l'entretenir, 3^o l'exercer.

II. — Sur qui l'exercer ?

1° Sur nous-mêmes d'abord. Nous devons travailler : a) à la correction de nos défauts, b) à l'acquisition des vertus chrétiennes en général, et c) à la perfection des vertus de notre état.

2° Sur nos proches ensuite, c'est-à-dire : a) dans notre famille (devoirs des parents et des supérieurs), et b) dans nos relations sociales, où doivent régner la justice et la charité.

3° Sur les plus nécessaires de nos frères en Jésus-Christ : a) les enfants, b) les malades, c) les pécheurs.

III. — Comment ?

1° Par quels moyens ? L'exemple, avant tout ; la parole, quelquefois ; la prière, toujours.

2° Avec quelles qualités ? Avec prudence, mais sans faiblesse ni respect humain ; avec persévérance.

« Zelus domus tuæ comedit me, » dit J.-C. par la bouche du Psalmiste (LXVIII, 10). La maison de Dieu, c'est l'Eglise universelle, berceau de toutes les âmes : aidons-la par la Propagation de la foi, la Sainte-Enfance, le Denier du culte, le Denier de St-Pierre. C'est notre âme en particulier, maison de Dieu par le baptême et tant de sacrements reçus : la pêche annoncée par Jésus (Mt. XIII, 47-50) ramasse des poissons à chaque minute... Prions le Pêcheur d'hommes d'être trouvés bons quand le coup de filet suprême passera sur nous !

2. LA PRIMAUTÉ DU PONTIFE ROMAIN

Tu es Petrus...

Depuis plus de deux ans, Jésus prêchait et guérissait... Un soir, après avoir prié à l'écart, étant seul avec les Douze il leur fit cette question : « Qui dit-on que je suis ? » afin de les amener eux-mêmes à proclamer, en opposition avec les erreurs des Pharisiens ou du peuple, la vérité sur sa personne... Pierre répond : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » confessant ainsi que Jésus est l'Envoyé et le Fils de Dieu. — « ... Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du Royaume des cieux... » (Mt., XVI, 13-19).

1° Quel est le sens de cette promesse ? 2° A-t-elle été réalisée ? 3° Quels en sont les effets ?

I. — C'est la primauté qui est promise

1° « Tu es Pierre. » C'est le nom que Jésus avait donné au fils de Jonas à sa première rencontre (Jo., I, 42) ; il lui en explique aujourd'hui la raison : c'est qu'il sera la pierre angulaire... « Cum ego sim petra..., tamen tu quoque petra es, quia mea virtute solidararis, ut quæ mihi potestate sunt propria, tua sint mecum participatione communia. » (S. Léon). — Ainsi Pierre est constitué comme devant être aussi nécessaire à l'Eglise que les fondations à un édifice. Il lui donnera unité et solidité.

2° « Je te donnerai les clefs... » Celui qui tient les clefs est le maître. Les autres apôtres auront le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés dans l'Eglise ; mais c'est Pierre qui aura les clefs de l'Eglise.

II. — Elle a été donnée à Pierre

En récompense d'un acte de foi, Pierre a reçu la promesse d'être créé chef de tous ceux qui, à son exemple, devaient croire que Jésus est le Fils de Dieu... L'heure était venue pour le Christ de remonter à son Père ; il accomplit sa promesse et se substitue Simon-Pierre : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » (Jo., XXI, 15-17). Pierre seul est chargé de la bergerie, des agneaux et des brebis, des simples fidèles et des pasteurs secondaires.

Ainsi fut sacré le premier des Papes, après une triple affirmation de son amour, comme si c'était la

meilleure caution que le Christ pût demander à son Vicaire.

III. — Ses effets

Jésus expliqua nettement à Pierre jusqu'où devait aller cet amour : il devra témoigner de la vérité qu'il annonce, jusqu'à mourir lui aussi sur la croix... Trente-cinq ans après, à Rome, sur la colline du Vatican, Pierre fut crucifié la tête en bas. — L'Eglise va-t-elle disparaître avec lui ?

Non. Car, « ce que le Pasteur suprême des brebis, N.-S. J.-C., a institué dans le B. Apôtre Pierre pour le salut et le bien perpétuels de l'Eglise doit nécessairement, de par la volonté de son auteur, durer toujours dans l'Eglise qui, fondée sur la pierre, restera ferme jusqu'à la fin des siècles... Et c'est une chose connue de tous les siècles que c'est S. Pierre qui vit et préside et juge jusqu'à maintenant et toujours, dans ses successeurs, les Evêques du Saint-Siège romain, fondé par lui et consacré par son sang. » (Conc. Vatic., Const. *Pastor æternus*, c. 2). L'Eglise est là où est Pierre ; or, Pierre a fixé son siège à Rome ; les successeurs de Pierre (nécessaires pour que l'Eglise pût durer) sont donc les évêques de Rome, et la primauté du Pontife romain est en tout semblable à celle de Pierre :

a) Primat d'enseignement (infaillibilité), qui oppose à l'erreur le contre-poison de la vérité ;

b) Primat de juridiction, c'est-à-dire le pouvoir d'établir des règles disciplinaires qui régissent la vie du clergé et des peuples chrétiens (le nouveau *Codex*) ;

c) Primat d'ordre ou de sanctification, car la sainteté (produite ou facilitée par les rites sacrés) est le but suprême de l'Eglise, l'aboutissement de son action doctrinale, disciplinaire et sacramentelle.

« La raison humaine est déconcertée. Un ouvrier de Galilée proclamé Fils de Dieu par un pêcheur de Bethsaïde, annonçant qu'il édifiera une œuvre contre laquelle les puissances de la mort n'auront aucune prise dans une terre où tout croule, où le temps seul se charge de tout ensevelir ;... promettant à cette œuvre qui est son Eglise l'immortalité, et lui donnant pour base inébranlable un homme fragile et mortel qu'il revêt d'une autorité divine, tout s'éclipse devant cette œuvre qui n'a rien d'analogue dans les œuvres humaines... Aux vaines théories de la raison, ce pouvoir opposera la doctrine éternelle ; à l'égoïsme, à la violence et à la volupté il opposera la justice, la charité et la sainteté ; aux superstitions des religions fausses, les rites sacrés sanctifiants.

« Lorsqu'après dix-huit siècles, on voit la réalisation triomphale de ce plan, l'audace de l'œuvre, la grandeur des obstacles, le néant des moyens ne permettent pas de songer à un grand homme : ils forcent à reconnaître dans l'ouvrier la vertu et la sagesse de Dieu. » (P. Didon, *Jésus-Christ*, t. I, 454). Et c'est pourquoi l'Eglise romaine porte en elle-même le témoignage irrécusable de sa mission divine...

AUX MÈRES CHRÉTIENNES

V

Pour la fête de Sainte Monique

1. L'ENFANT GATÉ

Au livre II de ses *Confessions* (ch. III), S. Augustin écrit : « Ma mère n'eut pas assez soin de couper au vif ces instincts mauvais dont elle prévoyait (en moi) la violence. » (Cf. Bougaud, *Ste Monique*, p. 83 et s.)... Il y a toujours des mères qui gâtent leurs enfants.

I. — Pourquoi ?

1° Maternité trop jeune : légèreté... inexpérience.

2° Maternité trop molle : manque d'énergie... de dévouement... de persévérance...

3^e Maternité restreinte : par calcul... par peur... Les fils ou filles uniques !

II. — Comment ?

1^o On gâte son esprit : par l'exagération inconsidérée des louanges... ou l'omission des réprimandes...

2^o On gâte son caractère : en lui laissant faire toutes ses volontés... en ne le pliant à aucune obéissance...

3^o On gâte son cœur : en l'idolâtrant...

III. — Résultats

Hélas ! l'enfant gâté est :

1^o *Egoïste* : il rapporte tout à soi et sacrifie père, mère, frères, camarades, domestiques...

2^o *Volontaire* : capricieux, opiniâtre, violent...

3^o *Sensuel* : par nature, dans son enfance ;... par passion, dans son adolescence et sa jeunesse ;... par habitude dans son âge mûr...

Pour bien élever ses enfants, prier et pleurer ne suffit pas... Combien d'Augustins se sont égarés ! On n'en cite qu'un qui soit revenu...

2. LES BONNES ŒUVRES

Sainte Monique, modèle des épouses et des mères... Aujourd'hui nous l'étudierons comme modèle des veuves chrétiennes, en commentant ces paroles du Bréviaire : « *Operibus misericordiae exercitavi viduitatem agebat* » (Lect. iv).

I. — Elles sont nécessaires

Je ne parlerai point du bien qu'elles font à ceux qui en sont l'objet et qui sans elles parfois succomberaient à la misère. Je les envisage seulement du côté de ceux qui les font, et je dis qu'elles sont nécessaires pour :

1^o Féconder la vie... *Fides sine operibus mortua est* (Jac. II, 20, 26)... Le figuier stérile est condamné parce qu'il ne porte pas de fruits (Luc XIII, 6-9).

2^o Réparer les brèches : *Peccata tua eleemosynis redime* (Dan. IV, 24). *Eleemosyna resistit peccatis* (Eccli. III, 33).

3^o Consoler les dernières tristesses : *Opera enim illorum sequuntur illos* (Apoc. XIV, 13).

4^o Aider ceux qui nous touchent : mari défunt à soulager ; enfants ou petits-enfants à édifier...

II. — Lesquelles ?

Les œuvres de miséricorde, *operibus misericordiae*.

1^o *Spirituelle* : instruire les ignorants (par soi-même, comme les catéchistes volontaires ; ou par les autres, comme les associés de la Propagation de la foi) ; corriger les pécheurs, en les reprenant avec douceur et fermeté quand on a autorité sur eux ; consoler les affligés ; donner de bons conseils à ceux qui en ont besoin (il y faut parfois du courage, mais toujours beaucoup de tact) ; prier pour les vivants et pour les morts ; supporter les défaits ; pardonner à ses ennemis et les aimer.

2^o *Corporelle* : donner à manger ou à boire à ceux qui ont besoin (on le fait non seulement quand on donne du pain, mais quand on procure à quelqu'un le moyen d'en gagner par le travail) ; vêtir ceux qui sont nus (le Vestiaire des pauvres ; l'Œuvre des Tabernacles) ; racheter les captifs (l'Œuvre anti-esclavagiste) ; visiter et soulager les malades ; loger les pauvres et les pèlerins ; ensevelir les morts (œuvre de grande charité et de grand mérite).

Consacrer aux œuvres tout ce que l'on peut de son argent, de son travail, de son loisir...

Objections. — « Mais je n'aime pas à me mettre en avant. » Il ne s'agit pas de ce que vous aimez ou n'aimez pas...

— « Mais N.-S. a dit que la main gauche doit ignorer ce que fait la main droite » (Mt. VI, 1-4). Oui ; mais encore faut-il que la main droite fasse quelque chose !...

Ce serait sûrement mal comprendre la pensée de N.-S. que de ne rien faire, sous prétexte d'humilité... Et d'ailleurs, souvenez-vous qu'il avait dit auparavant (Mt. V, 16) : « Que votre lumière brille devant les hommes (non pas pour vous en glorifier : vous en perdriez le mérite ; mais) afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux... »

Ainsi faisait sainte Monique. Veuves chrétiennes, comme elle sanctifiez votre viduité en la consacrant aux bonnes œuvres suivant vos moyens...

VI

Pour la fête de S. Louis de Gonzague

LES MÈRES ET LES VOCATIONS SACERDOTALES

Pour faire un saint il faut surtout deux choses : la grâce de Dieu et la bonne volonté de l'homme. Mais, assez souvent, Dieu fait intervenir, pour sanctifier ses élus, d'autres causes secondaires, en particulier la douce influence d'une mère. L'histoire de S. Augustin en est une preuve bien connue. Celle de S. Louis de Gonzague peut nous en fournir une autre.

Vous connaissez la vie de ce dernier. Né à Castiglione, au Nord de l'Italie, en 1568, fils aîné de Ferdinand de Gonzague et de Marthe de Tana, il renonce au monde à 18 ans pour entrer au noviciat de la Compagnie de Jésus, unit pendant toute sa vie une austère mortification à une parfaite innocence, et meurt à l'âge de 23 ans, d'une maladie contractée au service des pestiférés. En 1626, trente-cinq ans après sa mort, il est canonisé, et sa mère qui est encore de ce monde peut lui rendre les honneurs dus aux saints.

Or cette mère avait eu sur la vocation religieuse de son fils une très grande influence. Et c'est cette influence, Mesdames, que je voudrais mettre en relief, afin de vous rappeler que vous pouvez beaucoup pour donner des prêtres à l'Eglise. C'est une question angossante aujourd'hui que celle du recrutement sacerdotal. Nous avons tant de raisons de redire la parole que prononça un jour le Sauveur près de la ville de Samarie : « La moisson est abondante, et les ouvriers sont peu nombreux ! »

Voulez-vous savoir ce que peut une mère, ce que vous pouvez toutes pour répondre à cette plainte de Jésus et de son Eglise ? Ecoutez ce que Marthe de Tana a fait pour la vocation de son fils. Elle a demandé à Dieu cette vocation ; elle l'a cultivée ; elle l'a protégée.

I

Elle l'a demandée à Dieu. Un de ses buts en se mariant était d'avoir un fils qui serait prêtre et religieux. Au jour de son mariage, elle exprima à Dieu avec une grande ferveur ce désir de son âme. Dieu l'exauça : car le premier enfant de Marthe fut le saint que nous honorons aujourd'hui...

La première collaboration des époux chrétiens au recrutement du clergé, c'est de se marier avec des intentions aussi pures, et aussi droites ; c'est de ne pas faire du foyer un désert en profanant la sainteté du mariage ; c'est d'être prêts à donner leurs enfants à Dieu, s'il les veut ; c'est d'estimer qu'il y a grand honneur pour une famille à posséder un prêtre... On demandait un jour à Napoléon I^{er} à quel âge on doit commencer l'éducation d'un homme. Il répondit : « Vingt ans avant sa naissance, en faisant celle de sa mère. » Si cette parole est vraie pour tous les hommes, elle l'est surtout pour le prêtre...

II

En second lieu, Marthe de Tana a cultivé la vocation de son fils. Elle l'a élevé, lui et ses autres enfants, dans la crainte du péché, l'amour de Dieu, les pratiques de la piété. Tout enfant, le petit Louis prononce avec délices le nom de Jésus, il lui suffit d'entendre nommer la Sainte Vierge pour être ému de tendresse.

Aussitôt qu'il le peut, il se fait l'apôtre de ses frères en leur apprenant les formules de la prière. A huit ans il promet de se donner à Dieu dans la vie religieuse...

Qui lui a inspiré une pareille piété ? Le Saint-Esprit sans doute ; mais sa mère a été certainement l'auxiliaire de la grâce... Mesdames, dans l'éducation de vos enfants, donnez toujours à la religion la première place. Alors, si Dieu s'est choisi un prêtre parmi vos enfants, la vocation de l'heureux élu sera affirmée...

III

Enfin Marthe de Tana a protégé la vocation de son fils contre les obstacles qui ont surgi. Ces obstacles sont venus surtout du père, de Ferdinand de Gonzague, qui était pieux sans doute, mais pas assez pour comprendre les desseins de son épouse et de son enfant. Trois années durant il s'opposa au départ de Louis. Celui-ci n'était-il pas l'aîné de la maison et l'héritier de ses droits ? S'il voulait être d'Eglise, que n'entraînait-il dans le clergé séculier où sa famille comptait plusieurs cardinaux ?... Marthe qui avait tressailli de joie en apprenant la résolution de son fils, apaisa peu à peu l'irritation de son mari. Elle plaida si bien la cause du premier par ses raisons et ses prières qu'elle obtint le consentement du second...

Si Dieu, Mesdames, appelle au sacerdoce un de vos enfants, vous entendrez bien des objections autour de vous... Opposez-leur la réponse de la foi : Nulle carrière n'est plus honorable que celle du sacerdoce ; nul moment n'est plus favorable pour l'embrasser.

Je prie Dieu en terminant qu'il bénisse mes paroles, afin qu'elles trouvent un écho dans l'âme des épouses et des mères qui m'écoutent. Si Dieu fait à quelques-unes d'entre vous l'honneur de leur demander un prêtre, ne le lui refusez pas, mais donnez-le généreusement. Ce sera obéir à Dieu ; ce sera contribuer plus que par tout autre moyen au relèvement de la France ; ce sera vous assurer à vous-mêmes une grande consolation en ce monde et une belle récompense en l'autre.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXVI

LES RAISONS D'ASPIRER À LA PERFECTION CHRÉTIENNE

1^o L'appel de Dieu à tous les fidèles

Obsecro vos ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis.

Je vous supplie de répondre dignement à l'appel dont vous êtes l'objet. (Ephes. iv, 1).

Nous avons étudié, dans une suite assez longue d'entretiens, les raisons qui nous obligent à vivre chrétiennement, tout au moins au degré fixé par les lois évangéliques. Ce degré constitue, comme nous l'avons dit, un *minimum* rigoureusement exigé, en deçà duquel personne ne peut rester sans manquer à son devoir et compromettre ses destinées éternelles.

Chacun d'entre nous doit examiner, maintenant, s'il n'a pas quelque motif de monter plus haut, c'est-à-dire de pratiquer des vertus supérieures aux vertus commandées et d'aspirer, dans une mesure quelconque, à cette forme excellente de vie morale que nous avons appelée la *perfection chrétienne*.

Le premier motif qu'il peut avoir, celui qui se

présente avant tout autre à ma pensée, c'est l'*appel de Dieu*.

Cet appel n'est pas également impérieux pour tous les hommes. Pour quelques-uns, c'est une exigence qui oblige. Pour la masse des simples fidèles, c'est seulement un conseil.

Ce conseil, nous allons en démontrer l'existence et en préciser l'objet ¹.

I

1. C'est une opinion répandue parmi les gens du monde que la perfection chrétienne ne convient pas aux simples fidèles. Ils ne sont, pensent-ils, point faits pour la sainteté ; la sainteté, elle non plus, n'est pas faite pour eux. L'observation des commandements doit leur suffire. Lorsqu'un d'entre eux cherche à monter plus haut, il oublie qu'il est et le milieu dans lequel il vit ; il sort de son véritable rôle, commet une exagération, ou tout au moins une bizarrerie, et fait preuve d'extravagance et d'originalité.

Les mondains expriment, quand ils parlent de la sorte, une erreur grossière. — Il n'est aucunement vrai que les laïques soient, à quelque degré, exclus de la perfection morale. Rien, ni dans les Ecritures, ni dans la doctrine de l'Eglise, ne permet de le penser. — Il est faux également qu'ils tombent dans un travers quelconque quand ils se vouent à la piété, s'appliquent à devenir chaque jour meilleurs, travaillent activement à se sanctifier. Ils sont, au contraire, dans l'esprit de leur condition. L'histoire nous raconte qu'aux âges de foi, les simples fidèles poursuivaient à l'envi la perfection évangélique. Que de saints et de saintes sont sortis de leurs rangs ! Ces saints et ces saintes ont-ils mal compris la pensée divine ? Ont-ils manqué de réserve ou de discrétion ? Ont-ils poursuivi des gloires qui ne leur étaient point destinées ? Si notre monde ose les désapprouver, ou professer une doctrine qui les désapprouve ; s'il réduit à la rigoureuse observation des lois le degré de vertu auquel peuvent prétendre les laïques ; s'il prend pour des singularités les aspirations que ceux-ci peuvent avoir de monter plus haut : c'est qu'il a perdu le sens chrétien. L'Eglise en juge autrement. Elle croit et enseigne que la *perfection n'est interdite ni même déconseillée à personne*.

2. Il faut éviter aussi l'excès contraire, celui qui consisterait à regarder la *perfection comme prescrite à tous*, par conséquent aux simples fidèles comme aux ecclésiastiques et aux religieux. La vérité se trouve entre ces deux extrêmes. Elle tient que la perfection se présente aux fidèles comme *facultative*.

Notre-Seigneur a prononcé deux paroles dans lesquelles ce caractère facultatif de la sainteté, pour les laïques, s'exprime avec clarté. La pre-

¹ De lui-même l'appel à la pratique de la perfection ne se présente comme un précepte qu'aux religieux et aux ecclésiastiques. Il n'a, pour les laïques, que la valeur d'un conseil. Nos entretiens étant écrits en vue de prédications destinées aux laïques, nous n'envisagerons l'appel à la perfection qu'à titre de conseil.

mière établit un principe, et la seconde en fait application.

La première s'adresse à tous. Le divin Maître leur dit : « *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renonce lui-même, prenne sa croix et me suive.* » (Mt. xvi, 24). — Pesons les termes qu'il emploie. Venir à la suite de Jésus-Christ, c'est imiter ses exemples, vivre comme il a vécu, reproduire ses incomparables vertus, en un mot, pratiquer la perfection la plus achevée. Or, le Sauveur ne dit pas aux chrétiens : « *Venir à ma suite vous oblige* » ; pas plus qu'il ne leur dit : « *Venir à ma suite vous est interdit* ». Mais il dit : « *Si quelqu'un veut venir à ma suite* ». C'est bien dire : « Vous êtes libres de me suivre ; cela dépend de vous ; c'est pour vous affaire de bonne volonté... »

La seconde des paroles divines que je veux rappeler ici fait une application individuelle de ce principe que la perfection est facultative pour les simples fidèles. — Un homme soucieux de son salut, et qui n'avait point pris rang parmi les apôtres ni les disciples, était venu demander au Christ ce qu'il fallait faire pour mériter le ciel. Jésus lui rappelle les commandements. « *Je les observe depuis ma jeunesse,* » répond l'étranger. Alors, le Maître lui dit : « *Si tu veux devenir parfait, va, vends ce que tu possèdes ; puis, viens et suis-moi !* » (Mt. xix, 21). Remarquez-le : cette seconde parole emploie le même langage que la première. Elle ne dit pas : « *Tu es tenu de devenir parfait* », ni encore : « *Il t'est défendu de devenir parfait* » ; mais : « *Si tu veux devenir parfait...* » — Il n'était guère possible d'insinuer plus clairement qu'aux fidèles vivants dans le siècle la perfection n'est ni commandée, ni interdite, mais facultative, et qu'ils restent maîtres de la vouloir ou de ne la pas vouloir, d'y renoncer ou de la poursuivre.

3. Cette doctrine vous semble évidente, n'est-ce pas ? Cependant, j'en ai conscience, il faut y ajouter un trait pour exprimer l'exacte vérité. Présenter aux simples fidèles la sainteté comme purement facultative, serait laisser dans l'ombre une nuance importante et bien digne d'être mise en lumière. — Quelle nuance ? direz-vous. — La voici ! C'est que si Dieu laisse tous les chrétiens vivants dans le siècle libres de pratiquer ou non les grandes vertus, cependant il n'est pas indifférent au choix qu'ils font. Il éprouve à cet égard des préférences ; et ces préférences se traduisent par une invitation positive à la sainteté.

D'abord, cette invitation résulte du fait même que les conseils auxquels les parfaits se soumettent, et dont l'observation caractérise leur perfection, sont vraiment des conseils. Quand vous donnez des conseils, n'aimez-vous pas à les voir suivis ? Ne souhaitez-vous pas qu'on s'y montre docile ? Le conseil : mais c'est le moyen que vous employez pour amener autrui à faire ce que vous voulez, quand vous n'avez pas le droit ou ne jugez pas à propos de le lui commander. Si vos conseils n'expriment pas des ordres, ils expriment certaine-

ment des désirs. — Eh bien ! Dieu fait comme vous. Il souhaite, sans l'ordonner, que les hommes vivent conformément à ses conseils.

D'ailleurs, rappelez-vous qui est Dieu, et dites s'il peut être insensible au degré de sainteté que nous poursuivons. — Dieu est le bien absolu : à ce titre, il s'intéresse nécessairement au développement du bien et à ses progrès dans les âmes. — Et puis, Dieu est pour nous un père et le meilleur des pères. Un père désire toujours ce qui profite à ses enfants. Or, la sainteté nous apporterait, si nous voulions bien la pratiquer, trop d'avantages pour que notre Père céleste puisse y être indifférent.

Mais cette invitation à la perfection se retrouve à chaque page des Evangiles. — Je la reconnais dans ce fameux discours sur la montagne, où N.-S. nous recommande tant de vertus héroïques et nous dit, en propres termes, « d'être parfaits comme le Père céleste est parfait » (Mt. v, 48). — Je la rencontre encore dans les paraboles ; par exemple, dans celle du pharisien au temple : elle nous propose en exemple une humilité qui dépasse le précepte (Luc, xviii) ; dans celle du pieux Samaritain : elle nous presse de pratiquer une charité qui, certainement, n'est pas de tout point prescrite (Luc, x) ; dans celle de la bonne semence : ne nous recommande-t-elle pas la perfection, quand elle nous demande de faire fructifier les grâces que nous recevons au taux de 30, 60, 100 pour un ? (Mt. xiii).

Les apôtres se sont inspirés du même esprit. Celles de leurs épîtres qui s'adressent à tous les fidèles sont une exhortation continuelle à la plus haute sainteté. On y lit souvent des paroles comme celles-ci : « Soyez parfaits (II Cor. xiii, 14) ; Soyez saints en toute chose (I Petr. i, 15) ; Que les justes se justifient encore et que les saints se sanctifient encore. » (Apoc. xxii, 11). Et quand ils disent en quoi au juste doit consister cette perfection qu'ils recommandent à tout croyant, ils énumèrent les vertus les plus achevées : une pureté de mœurs, un désintéressement, une fidélité à la grâce, un dégagement des choses d'en bas, un amour des choses d'en haut, qui s'élèvent infiniment au-dessus de la simple vie chrétienne.

A cette invitation générale et faite à tous, s'ajoute souvent, pour certaines âmes, une invitation particulière. Cette invitation d'ordre individuel peut revêtir des formes variées.

C'est quelquefois une inspiration venue d'en haut. Dieu, par ses suggestions intimes, exprime au chrétien son désir de lui voir mener une vie meilleure. Il l'invite au progrès. Il l'encourage à imiter plus largement l'absolue perfection dont il lui donne l'exemple.

D'autres fois, c'est une aspiration spontanée du cœur. Il a compris, au spectacle d'un exemple édifiant, dans une pieuse lecture, en écoutant la parole sainte, au cours de quelque réflexion personnelle, ce qu'il y a de noble et de beau dans les grandes vertus, et il en a subi l'attrait. Ou bien, il s'est fait une idée si haute des destinées auxquelles

elles conduisent, qu'il a conçu un ardent et vif désir de s'en rendre digne.

Ce peut être aussi un besoin de la conscience. Il en va de la sorte quand, par suite des conditions dans lesquelles elles sont placées, les âmes ne peuvent réussir à observer les lois évangéliques qu'en se soumettant à l'observation des conseils, ou, tout au moins, de tel ou tel conseil. Certaines vies, en effet, ont besoin, pour rester fidèles au devoir, de précautions ou de moyens dont l'emploi n'est point commandé. Elles ne se préserveront du péché, n'accompliront le devoir, ne réaliseront leur salut, qu'en pratiquant des vertus supérieures aux vertus prescrites. Ces vertus plus parfaites deviennent alors, par la force des circonstances, — et cela se comprend aisément, — des vertus non seulement conseillées, mais vraiment obligatoires.

Enfin, la poursuite de la perfection peut se proposer aux fidèles comme la suite naturelle et l'évolution logique de leur état d'âme. — L'Écriture compare notre vie morale à la lumière du jour. Comme celle-ci va sans cesse grandissant, des pâles clartés de l'aurore naissante aux splendeurs radieuses du plein midi : aussi bien, dit l'Esprit Saint, la vie des justes doit devenir chaque jour plus parfaite et aller de vertu en vertu (Prov., iv, 18). Ceci posé : quand un chrétien évite aisément les fautes délibérées ; quand il observe avec exactitude les lois divines ; quand cette fuite du péché et cette pratique des préceptes ne lui offrent plus ou presque plus de difficultés, comment satisfera-t-il à cette loi du progrès, si ce n'est en entrant résolument dans les sentiers de la perfection évangélique ? Si Dieu lui a facilité l'observation de ses préceptes ; s'il l'a affranchi des grandes tentations et préservé des passions violentes ; s'il a fait taire autour de lui les mille voix du scandale ; s'il lui a composé une vie tranquille et favorable à la sanctification de sa conduite : c'est, évidemment, qu'il l'appelle à s'élever au-dessus des vertus ordinaires et à devenir parfait. A ce point de vue, la poursuite de la perfection fait partie de l'évolution normale de la vie chrétienne.

Quiconque s'est reconnu dans les différents traits que je viens de signaler, doit se regarder comme appelé à la sainteté, non plus seulement par l'invitation générale qui s'adresse à tous, mais par une invitation toute personnelle, plus directe que l'autre et aussi plus pressante.

II

Ici, se présente une grave question.

Inviter les simples fidèles à pratiquer la perfection, n'est-ce pas les inviter à sortir du monde ? S'il faut en juger par ce qu'elle exige des prêtres et des religieux, la sainteté n'est guère compatible avec le train ordinaire des vies séculières. Demandez donc aux gens du monde de faire, dans le milieu tourmenté qu'ils habitent, ce qu'on fait dans la solitude et la paix du cloître et du presbytère ! Peuvent-ils émettre et observer les mêmes vœux, suivre les mêmes règles, se soumettre aux mêmes austérités, vaquer aux mêmes exercices ? La

théorie suivant laquelle tous les fidèles sont appelés à la perfection est une belle théorie ; mais, en fait, elle offre aux plus nombreux l'inconvénient d'être absolument irréalisable. La sainteté a des exigences que leur genre de vie rend impraticables.

Eh bien ! non ! La perfection n'est irréalisable aux chrétiens vivants dans le siècle que s'ils la comprennent mal. Or, ce serait la comprendre fort mal que de l'identifier avec les vœux, les règles, les exercices de piété du prêtre et du religieux. Ces vœux, ces règles, ces exercices sont un des moyens, ou, si vous le voulez, une des formes de la sainteté ; mais cette forme n'est point la seule, et ces moyens ne sont pas indispensables. Ils ont trouvé place dans la vie sacerdotale et dans la vie monastique parce qu'ils lui sont utiles et s'harmonisent avec elle ; mais rien ne les impose aux vies séculières.

Remontons aux principes, et rappelons-nous en quoi consiste la perfection chrétienne.

Nous l'avons expliqué, quand nous l'avons définie : elle consiste essentiellement dans la ressemblance morale avec N.-S. Jésus-Christ, ressemblance non limitée à la pratique des vertus prescrites, mais étendue jusqu'à la pratique des vertus conseillées. L'observation des conseils, voilà l'essence de la perfection chrétienne.

Mais, remarquez-le : il ne faut pas restreindre, comme on le fait trop souvent, la sphère des conseils à la seule pratique de la pauvreté volontaire, de la chasteté parfaite et de l'obéissance religieuse. Il est encore d'autres conseils. Tels ceux qui visent les degrés non prescrits de l'humilité, de la charité, de la douceur, de la sobriété, de la piété, et ainsi du reste. A vrai dire, je ne connais pas de vertu qui, avec ses préceptes, n'ait aussi ses conseils. — Il suit de là que, s'il y a lieu à perfection partout où il y a des conseils à pratiquer, tous les genres de vie donnent lieu à perfection, car tous les genres de vie demandent certaines vertus et toutes ces vertus ont leurs conseils.

Et maintenant, revenons à la pratique.

Vous qui vivez dans le monde, quelles vertus avez-vous à observer ? — D'abord, les vertus communes à tous. Pratiquez-les à la perfection. Ainsi vous avez tous des prières à faire : faites-les mieux et mettez-y plus d'application d'esprit et de cœur ; des sacrements à recevoir : préparez-les avec plus de soin, portez-y plus de foi et d'amour, faites-y de plus ferventes actions de grâces, appliquez-vous davantage à en tirer profit. — Vous avez tous des relations avec le prochain : que ce soit l'occasion de vous montrer plus charitables, plus patients, plus édifiants et plus discrets. — Et puis, veillez de plus près sur les écarts de votre imagination ou de votre cœur, sur vos paroles et sur les caprices de votre caractère. Sachez vous interdire les sensualités inutiles. Inspirez-vous, enfin, dans tout le détail de votre vie, d'une pensée surnaturelle et sanctifiez mieux vos actions ordinaires.

A ces vertus communes à tous, s'ajouteront,

pour chacun de vous, les vertus propres à son genre de vie. Ici, vous laisserez de côté, puisqu'elles ne sont pas pour vous, les vertus du religieux ou du prêtre ; mais vous pratiquerez, au degré le plus élevé que vous pourrez, celles des parents ou celles des enfants, celles du jeune homme ou celles de la jeune fille, celles des époux ou celles des célibataires, celles du patron ou celles de l'ouvrier, celles du riche ou celles du pauvre. Chacun aura, sous ce rapport, sa perfection propre, différente de celle d'autrui, digne cependant d'être appelée une *perfection* : car elle fera pratiquer à tous, dans une mesure plus ou moins supérieure à la mesure prescrite, les vertus de leur condition personnelle.

Comprenez-vous, maintenant, que Dieu ait pu appeler tous les chrétiens à la sainteté ? Vous ne vous expliqueriez pas cet appel, s'il visait un même mode ou une même forme de sainteté. Etant donné qu'il invite chacun à la perfection de son état, personne ne peut refuser de reconnaître qu'il est vraiment rationnel et pleinement justifié.

D'ailleurs, la sanctification des âmes supporte de s'accomplir non pas subitement et tout d'un coup, mais par degrés et avec le temps. C'est très bien, sans doute, là comme ailleurs, de s'améliorer rapidement. Pourtant, Dieu tient compte des difficultés et des obstacles. L'essentiel est que l'âme éprouve un vrai désir d'avancer, déploie pour y réussir une bonne volonté active et persévère loyalement dans ses efforts. Les saints affirment même que cet effort soutenu équivaut à la perfection elle-même¹. D'où je puis conclure en toute logique que, quand un chrétien a entrepris de se sanctifier, s'il meurt avant d'avoir achevé sa tâche, pourvu qu'il l'ait poursuivie avec sincérité, il aura part à la récompense des parfaits.

Et maintenant, fidèles qui m'écoutez, quelle réponse ferez-vous à l'invitation divine ? Lui accorderez-vous ou lui refuserez-vous ce, qu'elle demande ?

Si vous voulez m'en croire, vous lui témoignerez toute la docilité dont vous êtes capables. Elle n'oblige point comme un précepte, c'est vrai ; pourtant, elle ne manque ni d'autorité ni d'attraits.

La parole de Dieu mérite toujours, même quand elle ne commande pas, d'être prise en sérieuse considération. Quels conseils suivrez-vous, si vous ne tenez aucun compte des conseils divins ? A quelles invitations répondrez-vous, si vous résistez aux invitations divines ? Telles sont la majesté du Très-Haut, ses grandeurs, sa souveraineté sur nous, sa sagesse enfin, que nous devons témoigner non seulement à ses ordres, mais encore à ses désirs, la plus respectueuse déférence.

Au surplus, le sentiment dont il s'inspire, quand il nous presse de travailler à devenir chaque jour meilleurs, est de nature à rendre cet appel éminemment persuasif. Car c'est un sentiment de bienveillance et d'amour. Si Dieu souhaite que nous

soyons tous des saints, c'est parce qu'il nous tient tous pour ses enfants et nous chérit comme un père.

N'avez-vous jamais vu un père, une mère, penchés sur les berceaux où reposent leurs enfants, s'oublier dans la contemplation de ces êtres bien-aimés ? A quoi pensent-ils ? Ce peut être à mille choses différentes ; mais souvent, c'est à l'avenir qui attend ces petits. Et alors, sous l'impulsion de leur paternelle tendresse, quels beaux rêves ils se plaisent à former pour eux ! Ils assignent à tous, sans excepter personne, une place d'honneur dans la société. Tous seront de bons citoyens. Mais, de plus, celui-ci sera un brave et se couronnera de lauriers. Celui-là prendra place parmi les hommes publics et servira glorieusement son pays. Cet autre deviendra un savant ; sa réputation, liée à quelque découverte merveilleuse, passera aux générations futures. Et ainsi de tous. Aucun d'eux ne reste étranger aux prévisions flatteuses, aux vœux généreux, je dirais volontiers aux prodigalités prophétiques de l'amour paternel.

Le Père qui est au ciel en a fait autant pour les chrétiens, ses enfants. Lui aussi s'est incliné sur leur berceau et s'est livré, à leur sujet, aux rêves dorés de la tendresse paternelle. Comme, à ses yeux, la sainteté comprend toutes les grandeurs, toutes les béatitudes, toutes les sécurités pour la vie présente et pour la vie future, il les a tous invités à la sainteté. Et parce que la sainteté peut revêtir des formes nombreuses, il a partagé entre eux ces formes variées. En dehors même du sacerdoce et de l'état religieux, chacun d'eux a reçu sa part. Tous seront des justes ; mais l'un brillera surtout par la pureté de ses mœurs ; l'autre par sa modestie, son humilité, sa douceur de caractère ; un troisième par sa probité, sa loyauté, sa fidélité à la parole donnée ; un quatrième par sa charité envers les malheureux et son dévouement à l'humanité souffrante ; un cinquième par son exactitude à remplir consciencieusement ses devoirs d'état. Que sais-je encore ? Mais le rêve divin n'oublie personne. Il prépare à tous, sans exception, un bel et grand avenir. — Les théologiens enseignent que chacun de nous reçoit du Créateur une vocation particulière¹. Eh bien ! ce rêve divin dont je viens de parler tout à l'heure entre dans notre vocation. Il y fait entrer aussi l'appel aux grandeurs morales que Dieu nous a souhaitées. Et cette invitation à la perfection ne saurait être repoussée, sans que s'éloigne en même temps ce que Dieu avait mis de meilleur dans nos destinées.

Vous vous expliquez maintenant que les apôtres aient pris soin de rappeler aux premiers chrétiens cette invitation d'en haut, et, comme porte la parole dont j'ai fait choix pour texte de cet entretien, les aient priés, suppliés, conjurés d'y répondre et d'y répondre dignement, c'est-à-dire comme elle le mérite : « *Obsecro vos ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis.* »

Vous vous expliquez aussi, n'est-ce pas ? que

¹ Jugis conatus ad perfectionem perfectio reputatur (S. Bernard, Ep. 253, ad Abbat. Garinum).

¹ P. Faber, *Conférences spirituelles* : Tous les hommes ont une vocation spéciale.

nous vous la rappelions à notre tour et vous fassions entendre, afin de vous déterminer à lui obéir, les mêmes exhortations et les mêmes instances. Oui, nous vous prions et vous conjurons de marcher, et de marcher avec courage dans votre vocation, en poursuivant chacun la perfection de votre état. Dieu fait appel à votre bonne volonté : montrez-lui que vous êtes des hommes de bonne volonté ! Dieu vous propose un idéal de très haute valeur : donnez-lui, en adoptant cet idéal, la preuve que vous en êtes dignes ! Dieu vous fait part des désirs que, dans un élan d'amour pour vous, il a formés à votre égard : que votre cœur se mette à l'unisson du sien et s'associe généreusement à ses desseins ! En d'autres termes, brisez tous, dès aujourd'hui, avec les insuffisances, les tiédeurs, les imperfections du passé ! Mettez-vous à l'œuvre, en vue de devenir des saints ; et prenez la ferme résolution de ne vous arrêter que quand vous aurez pleinement réalisé en vous la pensée divine, pour votre gloire et votre bonheur dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il !

AVIS PAROISSIAUX

LE SCAPULAIRE DE N.-D. DU MONT-CARMEL

Parmi les pratiques de dévotion en l'honneur de la T. S. Vierge, je n'en connais pas de plus efficace que le scapulaire du Mont-Carmel, *in quo quis moriens æternum non patietur incendium*. Porter le scapulaire avec les dispositions requises, c'est donc le salut assuré.

I. — Son origine céleste

Le 16 juillet 1251, à Cambridge, en Angleterre, la Sainte Vierge se manifesta au B. Simon Stock, Général des Carmes en Occident, qui ne cessait depuis longtemps d'implorer sa protection pour son Ordre, et lui présentant un scapulaire qu'elle tenait dans ses mains, elle lui dit : « Reçois, mon cher fils, ce scapulaire de ton Ordre, comme la livrée de ma confrérie. C'est la marque du privilège que j'ai obtenu pour toi et pour tous les enfants du Carmel. Celui qui mourra revêtu de cet habit sera préservé des feux éternels. C'est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls, un gage de paix et d'alliance éternelle. » Le pape Benoît XIV a déclaré qu'il croit à cette vision et qu'à son avis tout le monde doit la regarder comme véritable. (*De festis D. N. J. C. et B. Mariæ V.*, lib. II, c. vi, n. 8).

A ce premier privilège Marie en ajouta un second, la prompte délivrance du purgatoire, qui est ainsi formulé dans le décret de Paul V (1613) : « Il est permis aux Pères Carmes de prêcher que le peuple chrétien peut croire, au sujet du secours accordé aux âmes des religieux et des confrères du Carmel décédés (en certaines conditions ci-dessous), que Marie les aidera de ses prières continues, de ses suffrages et de ses mérites, et de sa spéciale protection, surtout le samedi, qui est le jour consacré par l'Eglise à la T. S. Vierge. »

II. — Ses avantages

a) Tels sont les deux principaux privilèges reconnus par l'Eglise au scapulaire du Mont-Carmel : il assure 1^o à tous ceux qui le portent, la préservation de l'enfer ; 2^o à ceux qui remplissent certaines conditions, la prompte délivrance du purgatoire (et non pas, comme on le dit trop souvent, cette délivrance le premier samedi après la mort). — Et c'est ainsi qu'il est un signe de salut.

b) UNE SAUVEGARDE DANS LES PÉRILS, qu'ils nous viennent d'ennemis visibles (les hommes ou les créatures sans raison) ou d'ennemis invisibles (les démons), qu'ils menacent notre corps ou notre âme. (Voir les traits rapportés dans la *Prédication* du 17 janvier 1907, p. 42).

c) UN GAGE D'ALLIANCE ÉTERNELLE. Tous les chrétiens sont enfants de Marie ; ceux qui portent le scapulaire le sont d'une façon plus intime, ce sont comme les Benjamins de la famille adoptive de la Sainte Vierge. Et de même que jadis l'arc-en-ciel fut le symbole de l'alliance de Dieu avec les hommes sauvés du déluge, le scapulaire est le signe extérieur de l'alliance qui existe, durant leur vie et après leur mort, entre Marie et les confrères du Carmel.

III. — Ses obligations

1^o Pour avoir droit à la première grâce (préservation de l'enfer), il faut être inscrit dans la confrérie du Carmel, porter toujours le scapulaire avec piété et en être revêtu au moment de la mort.

2^o Pour avoir droit à la seconde (prompte délivrance du purgatoire), il faut de plus garder la chasteté de son état et réciter tous les jours le Petit Office de la Sainte Vierge.

3^o La Sainte Vierge n'a pas dit que le scapulaire est un signe infaillible de salut pour tous ceux qui le portent en mourant, quelles que soient leurs dispositions intérieures. Non, cent scapulaires n'arracheraient pas à la perdition éternelle celui qui, se confiant avec présomption à la promesse de N.-D. du Carmel, s'abandonnerait au péché jusqu'à la fin. « Fratres, dit la Vision, conservando verbum istud in cordibus vestris, satagite electionem vestram certam facere per bona opera, et nunquam deficere. » (Benoît XIV, *loc. cit.*). Si quelqu'un porte le scapulaire sans les dispositions intérieures qu'il suppose, le scapulaire ne lui sert de rien ; l'absence de celles-là rend celui-ci inefficace.

4^o Facilité de remplacer le scapulaire par la médaille.

Le scapulaire est peu de chose par lui-même : tout comme les insignes des décorations civiles ou militaires. Mais c'est la livrée de la Reine du ciel et de la terre : uniforme auquel il faut faire honneur... Venez donc recevoir ce vêtement si précieux...

IMPRIMATUR

Lingonis, die 9 junii 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 1^{er} juillet 1920

Deuxième

partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Service pour les Morts de la Guerre. — « Honneur aux morts immortels, conseillers des vivants ! » 225.

Pour une Distribution de prix dans un Pensionnat de jeunes filles. — Le travail, 227.

Instructions sur le Pater. — III. Comment bien prier, 230.

Plans de sermons pour les dimanches. — 6^e Dimanche après la Pentecôte : Jésus et la foule, 232. — 7^e Dimanche : Les bonnes œuvres, 233. — 8^e Dimanche : Le bon et le mauvais riche, 234. — 9^e Dimanche : Nos églises, 234. — 10^e Dimanche : L'humilité récompensée, 235. — 11^e Dimanche : Les conversations, 235. — 12^e Dimanche : Le bon Samaritain, 236.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XXVII. Les raisons d'aspirer à la perfection chrétienne : 2^o L'intérêt personnel, 236.

Pour la fête de sainte Madeleine. — Le modèle du retour à Dieu (plan), 240.

SERVICE POUR LES MORTS DE LA GUERRE

« HONNEUR AUX MORTS IMMORTELS,
« CONSEILLERS DES VIVANTS ! »

Mes frères,

Que vous dirai-je ce matin qui réponde le mieux à vos esprits et à vos cœurs ?

Il y a quelques mois, on a remis à beaucoup des familles en deuil un diplôme, et à chacun des petits enfants des écoles un insigne, sur lesquels figurent des « pensées, » comme on dit, écrites par quelques-uns des hommes les plus marquants à l'heure actuelle.

Vous les avez lues sans doute.

Vous avez pu remarquer celle-ci, due à M. le Président de la République ¹ : « HONNEUR AUX MORTS IMMORTELS, CONSEILLERS DES VIVANTS ! » Maxime d'une belle concision et pleine de sens !

Je voudrais simplement la commenter devant vous, et me souvenant que je parle non seulement à des Français, mais à des chrétiens, je voudrais vous l'expliquer en lui faisant rendre, pour ainsi dire, toute sa véritable valeur d'expression.

Avec vous la tâche est facile... Je vois en effet votre église superbement décorée, ces couronnes triomphales, et surtout votre belle assistance. Vous êtes venus honorer vos morts, toujours vivants dans vos cœurs comme ils sont vivants dans l'au-delà, et vous en tête, leurs camarades ; et dans le recueillement attendri de votre douleur, de votre fierté et de votre respect, vous croyez les voir au milieu de vous, fraternellement groupés, et vous disant : — Nous sommes vos morts, vos grands morts, et nous avons droit qu'on nous entende, écoutez-nous !

¹ M. le Président Poincaré.

I

Honneur aux morts, à vos morts !...

Gloire à eux !

L'honneur, la gloire, mots prestigieux !

La gloire, — « *clara nominis notitia cum laude*, » ainsi que la définit le grand docteur Thomas d'Aquin, c'est-à-dire l'éclat d'un nom qu'on prononce avec éloge de génération en génération, — la gloire ici-bas c'est une grande chose. L'honneur en est la résultante, et rejaillit sur celui qui est glorifié.

L'honneur, la gloire ! Certes ils l'ont, les soldats de la Grande Guerre !

Ils ont la gloire collective et la gloire individuelle : votre nom — les « Poilus » — est à jamais illustre ; et sur combien de poitrines brillent des signes d'honneur ; et combien peuvent montrer les cicatrices glorieuses de leurs membres naguère meurtris, arrachés, fracassés, mutilés !

Ils ont la gloire mondiale et la gloire nationale. C'est l'Arc-de-Triomphe... C'est Verdun et c'est la Marne, ... noms qui rayonnent jusqu'aux extrémités de la terre et qui rayonneront jusqu'au fond des âges, faisant pâlir — qui l'eût pu prévoir ? — ceux des Thermopyles, de Marathon, de Tolbiac, de Poitiers, de Bouvines, de Denain, de Marengo et d'Austerlitz !

C'est l'hommage des chefs d'Etat, des Assemblées représentatives de la nation, des Elites de la Science et de l'Art !

Ce sont des appréciations dont les termes sonnent comme une fanfare ou flattent comme une caresse. « Mes hommes, dit par exemple ce chef, c'est à se mettre à genoux devant eux ! » Et Foch : « *Gloire à cet héroïque soldat ! La reconnaissance d'un peuple, plus encore, celle du monde, lui est à jamais acquise !* »

C'est mieux encore peut-être : l'honneur recueilli à l'ombre du clocher du village, sous le regard admiratif de la jeune fille, de l'enfant, du vieillard qui ont murmuré, quand ils vous ont revus : « Voilà nos héros et nos sauveurs ! »

Admiration profonde, gratitude infinie...

Tel est bien le sentiment que nous avons tous, envers ceux-là surtout qui furent frappés, sentiment qui pour s'exprimer cherche une expression semblable à celle de l'apôtre S. Paul s'écriant en pensant au Christ : « *Dilexisti me et tradidisti semetipsum pro me*. Il m'a aimé et il s'est livré à la mort pour moi ! » (Gal., II, 20).

Je me souviendrai toujours d'une scène dont je fus témoin, le lendemain de la proclamation de l'armistice.

Ce jour-là, au matin, comme j'entrais dans la chapelle de mon hôpital pour y célébrer, je vis debout des « poilus » qui étaient venus, sentant qu'il fallait remercier le Bon Dieu...

C'était déjà touchant ; mais lorsque, quelques minutes après, je me retournai depuis l'autel pour adresser à l'assistance le salut liturgique, et que je

¹ Pensées pour le Diplôme des morts remis aux familles, 1919.

vis arriver les retardataires, les plus grands blessés, les mutilés se traînant sur leurs béquilles, et enfin deux autres que l'on apportait couchés sur des brancards, que l'on étendait sur les dalles — ceux-là aussi, ah ! les chers enfants ! avaient exigé de venir ; — alors, oh ! alors, laissez-moi vous le dire, j'eus à me faire violence, moi prêtre, pour ne pas interrompre la messe commencée et m'interdire de descendre les degrés, afin d'aller à genoux leur baiser les mains !... « *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me !* »

* * *

Si c'est là l'honneur des vivants, que dirai-je de la gloire des morts ?

Ce sont les mêmes voix universelles et nationales qui les louent, en termes plus émus encore et plus magnifiques. Ce sont de grandioses manifestations auxquelles préside ce qu'il y a de plus élevé dans l'Etat et dans la Cité.

Surtout, c'est l'hommage profond qui monte des âmes vers tous ceux dont la mort a fixé l'image avec l'aurole de leur sublime sacrifice.

Cet hommage a commencé de s'exprimer quand la guerre a fini. Avant, on ne les oubliait point, certes, mais on était à l'action. Lorsque sonnèrent les cloches de l'armistice, annonçant l'incroyable nouvelle, la première minute fut de joie, mais à la seconde tous les cœurs, — je vous prends à témoin, — d'un seul bond pour ainsi dire, se tournèrent avec une infinie pitié, une infinie reconnaissance et une affection infinie vers ceux qui avaient tracé de leur sang le chemin au bout duquel brillait le soleil de ce grand jour, ce soleil hélas ! qu'ici-bas du moins, ils ne voyaient pas ! Et l'on disait : « Ah ! les morts, les chers et grands morts, voilà leur victoire !... Ah ! les camarades, des tels et des tels, s'ils étaient là pour voir ce jour qu'ils ont fait !... »

Hommage spontané de tout un peuple, le premier et peut-être le plus beau !

Depuis lors la litanie de gloire en l'honneur des morts de la Grande Guerre n'a plus cessé de se dérouler... Ce matin, c'est votre tour.

Ah ! de ces morts généreux qui ont donné leur vie pour leurs frères, de ces morts victorieux, on peut bien dire avec le poète que

...comme ferait une mère, [tombeau¹.

La voix d'un peuple entier les berce en leur

Honneur donc à eux sur la terre !

II

J'ajoute : Honneur à eux là-haut !

Ces palmes que j'ai vues agitées par la brise sur les tombes éparses dans les champs de la Brie, à l'endroit même où, obéissant à l'ordre du jour fameux, les héros de la Marne se firent « tuer sur place plutôt que de reculer, » elles m'apparaissent comme l'image de celles qu'ils ont, ou qu'ils auront un jour, au ciel : « *Et palmæ in manibus eorum.* » (Apoc., vii, 9).

C'est que ce sont des morts immortels.

Immortels sans doute dans la mémoire des hommes. Leurs noms vont être gravés sur la pierre, inscrits dans les Livres d'or et transmis à la postérité. Leurs hauts faits seront célébrés par les poètes, et l'histoire de France qu'apprendront demain nos écoliers les racontera. Ils se survivront en quelque sorte dans le culte qu'on leur vouera, dans leur œuvre qui, espérons-le, subsistera, ... dans une humanité plus libre, plus pacifique, meilleure, — souhaitons-le, — qu'ils auront contribué à établir.

Comme tout à l'heure la gloire, avec laquelle en somme elle se confond, c'est quelque chose que cette immortalité.

Mais ne nous y trompons pas.

C'est insuffisant pour notre cœur affamé de bonheur, et d'un bonheur durable qui sans être égoïste nous soit personnel. Nous voulons vivre et vivre toujours !

C'est insuffisant pour notre besoin de justice. Eh quoi ! de la personne même de ces jeunes hommes, nos compagnons, frappés en plein rêve d'amour et de dévouement, il ne subsisterait rien ! A leur sort le sort serait égal des lâches et des criminels ! Non, ils vivent, ils n'ont fait que changer de vie, comme le chantait tout à l'heure la belle préface de la messe des défunts : « *Vita mutatur, non tollitur.* »

La raison attentive en outre à l'essence spirituelle et indivisible de l'âme humaine le proclame.

Et la Foi, ô bonheur, ô consolation ! l'enseigne. La fête de la Toussaint que nous célébrions l'autre jour, c'est la fête de l'Esprit : s'envolant loin de la matière, fixant la notion radieuse de l'Immortalité, comme l'aigle regarde le soleil, et planant au-dessus des nécropoles vers lesquelles se dirigeaient les foules silencieuses, l'Esprit semblait leur jeter ces mots de l'Apôtre : « *O mort, où est ta victoire ?* » et ces autres : « *Ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance !* »

Ces camarades, nous les reverrons. C'a toujours été la conviction de l'humanité dans sa masse, à commencer par les meilleurs de ses fils : comment n'existerait-elle pas cette autre vie à laquelle de tout leur cœur ont cru les saints et les héros ?

Pour savoir qu'elles existent, est-ce que nous avons besoin de les voir, ces contrées heureuses vers lesquelles à l'automne s'envolent les jeunes hirondelles, « fragiles pèlerins de l'air »¹ qu'un sûr instinct emporte à des centaines de lieues du nid où l'été les vit naître ?

De même, elles ne sauraient nous tromper, nos espérances d'immortalité sanctionnées par la divine voix du Christ : « *Celui qui croit en moi, même s'il est mort, il vivra ; celui qui consent à perdre sa vie pour moi en la donnant, il la retrouvera éternellement.* »

III

Oui, ils vivent, et nous les retrouverons ces fils, ces frères, ces amis, ces compagnons...

¹ V. Hugo, *Chants du Crépuscule*, III, Hymne.

¹ Monsabré.

Ils vivent, et nous pouvons dès maintenant rester en communion avec eux.

Ils vivent, et leur voix se fait entendre : « Honneur aux morts immortels, *conseillers des vivants* ! »

Des conseils, ils ont le droit d'en donner.

D'abord à cause de ce qu'ils ont fait. Leurs souffrances, leurs labeurs, leur sacrifice suprême offert pour la patrie, leur affection pour vous, leur confèrent une indéniable autorité. Qui oserait refuser de s'incliner devant elle ? Et cette voix puissante comme celle de l'Océan, qui monte de ces milliers de tombes, qui oserait négliger de l'écouter ?

A cause ensuite du lieu où ils sont. C'est le séjour de l'immortalité. Ils sont là où s'évanouit ce que l'Ecriture appelle la « fascination de la bagatelle » (Sag., iv, 12), là où les réalités apparaissent fulgurantes, dégagées des passions, des intérêts, des chimères, des préjugés, des insouciances qui ici-bas les obscurcissent, et mettent entre elles et nous comme un brouillard.

Pour eux le brouillard est tombé, et dans la clarté d'outre-tombe ils nous disent :

« Frères, ne vous attachez pas à cette vie, elle est courte, et vous n'y êtes qu'en passant. Cherchez-y non d'abord le plaisir, mais le devoir. Souffrir, lutter, travailler, passe ; mais « avoir souffert ne passe pas ¹, » et grande sera votre récompense dans les cieux. »

Ils nous disent : « Désormais nous avons les yeux sur vous : ne faites rien de lâche ni d'indigne de notre mémoire. »

Ils nous disent : « Aimez-vous les uns les autres : souvenez-vous que c'est coude à coude que pendant des mois et des années nous avons tenu tête à l'envahisseur, sans nous inquiéter de ce qu'on appelait parti, opinion ou classe ou profession, ne connaissant que des Français ; songez que, au flanc des collines de Lorraine ou d'Artois, aux plaines de Champagne, c'est côte à côte que nous reposons. Plus d'étroitesse, arrière les mesquins égoïsmes, les basses rivalités ! A côté du champ des discussions inévitables, condition du progrès, gardez toujours et défendez avec énergie contre quiconque le terrain sacré de l'union, celui-là où l'on n'enchaîne point son cœur à ses idées, où chacun va à tous et tous vont à chacun, la main tendue, et une même fraternelle sympathie dans le même clair regard. »

Ils nous disent : « Aimez surtout ces pères, ces mères en deuil, ces orphelins vêtus de noir : que votre amitié dévouée les console. »

Que nous disent-ils encore ? « Aimez la France ! Avant nous, elle était bien belle. Empourprée de notre sang, elle est incomparable. Nous l'avons sauvée, nous avons lavé dans notre sang la tache qui était à son front depuis près d'un demi-siècle, nous l'avons replacée la première dans l'estime du monde... De grâce, préservez-la à jamais, et gardez-lui le rang que nous avons voulu lui donner... »

¹ S. François de Sales.

« Gardez-lui l'ordre dans la liberté, l'ordre, fils de l'autorité, et l'autorité, créatrice de l'ordre, et la paix qui est le repos dans l'ordre ¹. Faites sa place, une bonne place, à la Religion qui, en rattachant les hommes entre eux et à Dieu, donne la meilleure base à l'autorité, un modèle divin à l'ordre, et mieux que personne garantit la paix dans la justice et la fraternité. »

Ils nous disent enfin : « Chaque fois que vous serez en face d'une obligation sociale, d'un devoir civique, *consultez-nous*, et ne mettez pas en péril l'œuvre des morts. »

* * *

Est-ce tout ?

J'écoute encore votre voix, ô morts !

Il me semble qu'elle se fait à présent, non plus impérieuse, mais suppliante : « *Miseremini mei, saltem vos amici mei* ! »

La cause pour laquelle vous êtes tombés nous donne l'espoir pour vous d'une éternité, non seulement glorieuse des rayons de la gloire humaine, mais heureuse dans le sein de Dieu.

Et nous souvenant de votre éducation chrétienne, nous avons la consolation de penser que, en face du danger, Dieu vous aura envoyé les pensées qui ouvrent les portes du ciel...

Et pourtant, mes frères, si leur expiation n'était pas complète ! S'ils étaient retenus captifs encore et souffrants au lieu des purifications dernières !... Tous en ce moment je crois les entendre nous dire : « Des honneurs, un souvenir, c'est bien ; mais avant tout, des prières ! Ayez pitié de nous, vous du moins nos amis : *saltem vos amici* ! » Amen.

POUR UNE DISTRIBUTION DE PRIX DANS UN PENSIONNAT DE JEUNES FILLES

LE TRAVAIL

Mesdemoiselles,

Vous partez en vacances, vous allez au repos, et je viens vous parler du travail.

Dois-je donc m'excuser de traiter un tel sujet devant vous, en un tel jour ?

Non. Car c'est le lieu de parler du travail, dans ce Pensionnat qui a pris pour patronne et pour modèle la sainte ouvrière de Domremy, la vaillante libératrice de la France. Vos succès, Mesdemoiselles, soit au certificat d'études, soit à l'examen plus difficile du Brevet (4 reçues sur 4 présentées), disent bien haut, au plus grand honneur des élèves et des maîtresses, que le Pensionnat Jeanne d'Arc est une maison de travail.

C'est très bien le jour aussi de louer les vertus du travail, un jour de Distribution des Prix. Car leur valeur tient à ce qu'ils sont la juste récompense de longs efforts d'intelligence, de sagesse et de bonne volonté. La fête des prix est la fête du travail. Et les vacances ne sont que la trêve néces-

¹ S. Augustin.

saire pour réparer les forces dépensées et préparer les énergies neuves pour de nouveaux labeurs.

Il convient toujours, il convient partout de parler du travail, car le travail est la loi de toute vie humaine, même de votre jeunesse. Aucune existence n'est féconde que par lui. Sans lui rien de vrai ne se découvre, rien de beau ne se crée, rien de grand ne se fait. Lui seul vous donnera votre valeur personnelle et vous élèvera à la hauteur du rôle que vous aurez à remplir dans la famille et dans la société.

Votre rôle dans la vie, Mesdemoiselles, sera celui du cœur. Votre mission sera de répandre les affections pures, de consoler, d'apaiser, d'adoucir, d'aimer, de vivre dans la charité, dans le don de vous-mêmes et dans le sacrifice. Vous dévouer, tel sera le devoir de toute votre vie : tout cela n'implique-t-il pas le travail ?

* * *

D'abord le travail préserve le cœur. Si vous ne travaillez pas, vous rêverez. Et la rêverie est une sorte d'alcoolisme mental débilitant pour les meilleurs sentiments, pour le jugement et la volonté. Dans cette flânerie de la pensée désœuvrée, on est emporté par tous les désirs, on est entraîné dans toutes les imaginations. L'âme est ouverte aux assauts des pires tentations. On devient romanesque. Le rêve prend la vie ; l'action est négligée et c'est l'ennui, avec le mécontentement de tout et de tous : c'est ce malaise moral, précurseur des orages du cœur et parfois des désordres de la passion. Le travail est la meilleure sauvegarde de la santé de l'âme et de l'honneur. C'est le sel de la vie, qui l'empêche de se corrompre.

Aimez d'abord, Mesdemoiselles, le travail intellectuel, l'étude. Car il ne suffit pas que le cœur soit préservé, qu'il reste bon, pur et généreux ; il faut encore qu'il soit éclairé. Ne me dites pas que la femme sait toujours assez comprendre, parce qu'elle sait beaucoup aimer. Car, si l'esprit est bien froid et stérile sans le cœur, à son tour le cœur sans l'esprit est bien aveugle, bien étroit, souvent bien égoïste ! « Les ignorants sont méchants, » disait Racine. Il faut beaucoup comprendre pour pardonner. Il faut beaucoup savoir pour aimer, pour aider, pour sauver. Pour être très bon, il faut être très intelligent ! La grâce rayonnante de l'âme, c'est l'intelligence ; la lumière du cœur, c'est l'esprit. Mais qui de vous ne sait que la pensée est un « fonds » qui ne se cultive « qu'en prenant de la peine ? » que la pénétration, l'étendue et la justesse du jugement ne s'acquièrent que par la vertu d'une forte et précise discipline intellectuelle ? Qui ne sait, enfin, que le savoir est la conquête du travail ?

Eh bien ! la mission qui vous attend dans la famille exigera de vous beaucoup de cœur aidé de beaucoup d'intelligence et de savoir.

Voulez-vous être, Mesdemoiselles, pour vos frères, les sœurs dont ils ont besoin ? Il ne suffit pas que vous leur soyez supérieures par la vertu et par la tendresse ; soyez leurs égales par les connais-

sances et par l'esprit. Vous les aimerez comme ils le désirent, ils ne vous aimeront comme vous le méritez, que si vous savez entrer dans leurs idées, leurs espérances, leurs luttes ; que si vous savez les comprendre. Ils ont besoin, à certaines heures troublées et décisives, que vous soyez leurs confidentes, que vous soyez leur conscience ; ils ne vous ouvriront les secrets de leur âme que s'ils ont confiance en vos lumières.

A plus forte raison, Mesdames, la femme n'est-elle la compagne parfaite qu'il faut à l'homme, que si, par l'intelligence, elle est à son niveau. L'amour, pour être durable, veut cette égalité. Car l'homme aime avec sa raison autant qu'avec son cœur. Il ne peut manquer de juger sa compagne. La femme estimée inférieure se sent humiliée dans sa tendresse ; le mari est gêné dans son affection, et, de silences en malentendus, c'est la division qui s'installe au foyer malheureux. Il importe que l'épouse ait quelque vie intellectuelle, qu'elle sache s'intéresser aux travaux du mari, inspirer ses pensées, et même qu'elle s'entende aux affaires. Car l'esprit le plus clair a souvent besoin d'être conseillé ; la volonté la plus ferme aime à être confirmée dans ses résolutions. A quel conseil, à quelle approbation l'homme confiera-t-il ses affaires domestiques, sinon à la compagne de sa vie, témoin de ses soucis, confidente de ses projets, responsable avec lui de l'honneur et du bonheur de la famille ? Collaboration intime et féconde, où les qualités de l'intelligence féminine si vive, si compréhensive, si ardente, complètent heureusement la ferme vigueur de la raison virile. Sans cette sorte de mariage des esprits, l'union des cœurs ne sera jamais parfaite, jamais délicieuse.

Cependant voici que l'épouse est mère, et par conséquent désormais éducatrice. L'éducation d'un enfant, voilà, s'il en fut jamais, une œuvre d'amour éclairé. Ce petit être qu'elle porte en ses bras, qu'elle fait sourire et balbutier sur ses genoux, dont elle guide les pas chancelants, c'est elle qui devra écouter et satisfaire ses premières et si vives curiosités. C'est à elle de mettre dans son intelligence ses premiers jugements, dans son cœur ses sentiments les plus profonds. Elle édifie son esprit, son caractère, comme elle a formé son corps. Puis, l'enfant grandit et fait des études classiques. Mais qui suivra passionnément ses progrès ? Qui comblera les lacunes de l'enseignement des maîtres ou du travail de l'écolier ? Qui excitera son courage, consolera ses défaites, veillera sur sa conduite ? La mère seule, pour une telle œuvre, a le cœur riche d'assez de patience, de tendresse et de dévouement. Dévouement impuissant, tendresse vaine, si le savoir manque, si l'intelligence est vide, si le jugement est faible, si la persévérance et la méthode font défaut. La mère ne versera au cœur de son fils que les sentiments dont le sien sera plein ; elle ne dépensera à son tour que les provisions de science qu'elle aura faites autrefois, quand elle avait votre âge, Mesdemoiselles, quand elle écoutait des maîtresses, s'instruisait dans les livres, apprenait à

connaître la vie, formant déjà en elle, toute enfant, la future éducatrice.

Ainsi, toutes les pures et passionnées tendresses de votre vie de famille vous invitent déjà au travail. A ces chères voix des êtres que vous aimerez, vient s'ajouter, impérieuse ou suppliante, celle de la société, qui vous demande d'être demain intelligentes autant que bonnes.

Elle vous avertit que dans notre monde contemporain, travaillé par tant de problèmes, livré à tant de lutttes, remué de tant de généreuses idées, vous serez des isolées et des inutiles si vous ne savez pas apprendre, comprendre, progresser. Tandis que les hommes y parlent et s'y occupent beaucoup de justice, ils vous laissent à faire une œuvre urgente, une œuvre immense de charité. Ils ne peuvent supprimer la maladie ni la mort, l'ignorance ni la pauvreté : il y a donc pour vous bien des souffrances à consoler, bien des deuils à partager, bien des désespoirs à relever, bien des misères à secourir. Mais pour cette œuvre, il vous faudra, avec la générosité active du dévouement, cette délicatesse dans la bonté qui suppose tant d'intelligence et de jugement. Il vous faudra cette connaissance des misères contemporaines et des formes tous les jours renouvelées de la bienfaisance, qui ne s'acquiert que par une étude sérieuse des hommes, de la société, de ses abus et de leurs remèdes. Vous devez vous élever à la hauteur de toutes les belles initiatives contemporaines pour contribuer à leur réalisation ; vous devez vous élever à la hauteur de toutes les misères contemporaines pour aider à les soulager : quels progrès à faire, dignes de votre intelligence ! quelle tâche à remplir, digne de votre cœur ! Quelles raisons de travailler !

Ouvrières de la charité, Mesdemoiselles, vous devez être aussi les anges de la piété. C'est aux femmes de sauver en France la foi, de garder à la terre l'amour de Dieu. Notre monde, grisé de prospérité matérielle, se déchristianise. Chassé du cœur de tant d'hommes, pour qu'il y rentre un jour, il faut que le Christ reste vivant au cœur des femmes. Car la grâce aime habiter leur âme restée plus innocente ; car la prière est plus aisée sur leurs lèvres plus pures.

Mais entre toutes les femmes et toutes les autres jeunes filles, n'est-ce pas à vous, Mesdemoiselles, qu'il convient surtout de garder la foi, de répandre l'amour de Dieu ? Rien n'a manqué à votre formation chrétienne, ni un enseignement religieux excellent, ni la préservation morale clairvoyante, ni l'exemple de la vertu la plus pure et de la plus tendre piété. Votre jeunesse a grandi dans une atmosphère d'honnêteté et de religion. Voulez-vous être fidèles ? Croyez, Mesdemoiselles, que pour rester fidèles, ce ne sera pas assez que votre piété soit fervente : il faudra qu'elle soit éclairée. Si vous n'êtes pas instruites, vous ne ferez aucun honneur à la foi, car on dira que vous n'êtes croyantes que parce que vous êtes ignorantes. Si vous n'êtes

pas instruites, vous ne garderez pas votre foi, parce que vous vous trouverez en face d'objections auxquelles vous ne saurez pas répondre. Ces difficultés, il n'est au pouvoir de personne aujourd'hui de vous les cacher ; vous les lirez, vous les entendrez partout. Et les passions aidant, avec l'influence redoutable de l'exemple, vous êtes exposées à perdre, avec votre foi, la lumière de votre vie morale. Les temps viennent où il n'y aura de possible qu'une religion de beaucoup d'intelligence et d'absolue sincérité. Que faut-il donc faire, dès maintenant ? Approfondir ses dogmes, vivre sa morale, savoir les réponses aux difficultés qui lui sont faites. Aimez les études religieuses.

Aimez toutes les études, Mesdemoiselles. Il vous faut des connaissances très étendues ; non pas des connaissances techniques approfondies de toutes les sciences : travail encyclopédique impossible ; mais il vous faut, suivant le mot de l'auteur de *l'Ecole des Femmes*, des « clartés de tout. » Des « clartés, » c'est-à-dire des notions simples, ordonnées sur les résultats les plus certains, les plus utiles, de toutes les sciences humaines et divines et aussi des arts. Vous ne pouvez pas tout savoir ; mais vous devez savoir les principes, les méthodes de tout, pour être préparées, suivant l'occasion, à tout comprendre.

Vous le voyez, Mesdemoiselles, ce n'est pas pour les prix que vous travaillez. Les prix ne sont qu'un moyen d'émulation. C'est pour la vie, pour l'avenir ; c'est pour la famille, la société, la religion. Et vous comprenez maintenant que la société attache tant d'importance aujourd'hui à l'éducation des jeunes filles. Vous comprenez que l'Eglise s'impose pour cette œuvre de si grands sacrifices, que des hommes de bien, que des femmes de cœur dépensent tant de leur bourse et de leur temps, consacrent tant de leur vie à des œuvres d'éducation chrétienne comme celle qui prospère ici. Rendez donc utiles tant d'efforts ; rendez féconds de tels sacrifices. Aimez le *travail intellectuel*.

Je dois ajouter : aimez le *travail manuel*. Vous qui devez prendre un métier, faites-en l'apprentissage avec courage, avec la patience obstinée qui triomphe de tout. Apportez dans votre métier l'honnêteté, l'exactitude, l'ordre, le goût. Soyez des ouvrières excellentes, et soyez fières d'être des ouvrières. Car tout travail mérite l'estime, puisqu'il fait vivre ; tout travail est noble, puisqu'il assure l'indépendance, la dignité de la personne humaine.

En tout cas, il y a un travail auquel vous êtes toutes destinées, quel que soit votre avenir. C'est, dans la maison, le *travail d'intérieur*. A vous reviendront les travaux minutieux qu'exige la tenue d'une maison. A vous le soin de l'ordre parfait, de la propreté exquise ; à vous de faire les appartements ornés et les fenêtres fleuries. A vous de faire la maison hospitalière, la table invitante, la société aimable. Vous serez ministres de l'intérieur et même ministres des finances. Car il y a

une économie ménagère dont vous serez chargées. Les maisons ne périssent pas moins par les folies dépensières des femmes, que par l'impéritie ou les vices des hommes.

Or, si le travail intellectuel est surtout le devoir de l'année scolaire, le travail ménager est au contraire l'occupation utile des vacances. Déjà, si vous le voulez, vous pouvez vous initier, sous la direction de vos mères, aux principes et à l'application de cette économie domestique.

Aidez vos mères. Ne leur soyez pas seulement obéissantes et dociles ; soyez prévenantes, devinez leurs désirs et les mille services qui leur feront plaisir. Préférez les occupations sérieuses aux vains amusements, les tâches utiles aux tâches d'agrément et de luxe. Si vous vous permettez celles-là, que ce soit discrètement, lorsque vous aurez terminé les travaux sérieux. Ces vacances peuvent être pour vous le meilleur apprentissage de la vie.

* * *

Mais je ne veux pas vous astreindre plus longtemps à celui de la patience, et je termine ces quelques mots.

Faites-vous, Mesdemoiselles, des esprits clairs, des cœurs généreux, des mains industrieuses. Le travail chassera de vos vies la frivolité. Il tiendra impuissants deux ennemis redoutables : l'oisiveté et l'ennui, d'où naissent tant de folies : folies de l'esprit, folies du cœur, folies de la conduite. Pour votre bien, pour le bien de la famille, de la société, de l'Eglise ; pour l'honneur de cette excellente maison d'éducation chrétienne, travaillez ! Travaillez avec intensité, mais sans contention ; travaillez avec persévérance et méthode, mais sans raideur ni pédantisme ; travaillez avec modestie, travaillez avec grâce. Faites en beauté le geste du labeur. Faites-le aussi avec piété. Pour qu'il soit parfaitement beau, utile, intelligent, que votre travail soit chrétien. Vos vies en seront préservées, améliorées, sanctifiées. — Vous faut-il un exemple ? Vous ne travaillerez jamais autant ni si bien que Marie, l'épouse de l'ouvrier Joseph, l'éducatrice de Jésus, la Vierge, la mère, la ménagère de Nazareth. — Vous faut-il une devise ? Prenez celle de la grande Française, celle de votre patronne, la devise de sainte Jeanne d'Arc : « *Vive Labeur !* »

INSTRUCTIONS SUR LE PATER

III

COMMENT BIEN PRIER

Petitis et non accipitis, eo quod malè petitis.

Vous demandez et vous ne recevez point, parce que vous priez mal.

(Jac., iv, 3).

Cette parole de l'apôtre S. Jacques peut s'appliquer à beaucoup de chrétiens. Ils prient, déclarent-ils, et ne sont pas exaucés. Cependant Jésus-Christ

a dit : « Demandez et vous recevrez ! » Sa parole ne saurait être mise en doute ni trouvée en défaut. Alors c'est qu'ils prient mal.

Comment bien prier ? Nous trouvons dans l'Evangile tous les éléments de la réponse à cette question. Pour bien prier, il faut prier *du fond du cœur*, avec *persévérance*, enfin *au nom de Jésus-Christ*.

I

Jésus-Christ a adressé à la Samaritaine des paroles révélatrices qui résument admirablement l'esprit de la religion. Quand elle arrive au puits de Jacob, il lit dans cette âme où le bien et le mal se livrent de si terribles combats. Malgré sa vie de scandale, en elle il y a des regrets, des remords, elle se pose la grave question du salut, de la prière, et il faut qu'il lui reste de grands désirs de vérité pour que le Sauveur lui dise : « Ah ! si vous saviez le don de Dieu ! *Si scires donum Dei !* » Elle ne paraît pas comprendre d'abord, mais il lui parle de l'eau vive de la grâce qui jaillit pour la vie éternelle, puis il lui raconte son passé à elle, ce qui la fait un peu rougir. C'est alors qu'elle éprouve le besoin de la prière. Mais comment prier ? « Nos pères, dit-elle, priaient sur cette montagne, et vous autres, Juifs, vous dites qu'il faut prier à Jérusalem ! »

Alors Jésus éclaire cette âme devenue soudain une âme de bonne volonté. Est-ce que Dieu n'est point partout ? Est-ce que la prière est attachée à une montagne ? « Vous, vous adorez ce que vous ne savez pas ; nous adorons, nous, ce que nous savons, car le salut vient des Juifs. » Ainsi il affirmait qu'il faut adorer le Dieu d'Abraham, et que la prière au temple est agréable au Seigneur.

« Mais l'heure vient, ajoute-t-il, et elle est venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Car le Père cherche de tels adorateurs. »

« Des adorateurs en esprit et en vérité ! » telle est la parole lumineuse qui changera la face des âmes. Les païens s'imaginaient que quand ils avaient prononcé beaucoup de paroles, ils avaient bien prié ; ils adoraient des lèvres, non de l'esprit et du cœur. C'étaient des mots, des formules qu'ils redisaient sans y appliquer leur pensée, des prières machinales d'où la sincérité était absente. Ils n'étaient pas des adorateurs en esprit et en vérité.

Les Pharisiens venaient dans les synagogues, ils y occupaient les plus belles places et ils paraissaient ensevelis dans une méditation profonde ; ou bien debout, au coin des rues, ils levaient les mains au ciel et affectaient de prier avec ferveur. Mais il n'y avait là que des apparences de piété, ils prenaient des poses, ils remuaient activement les lèvres ; c'était pour que ceux qui les voyaient s'arrêtassent, pénétrés de respect et se disant : « Comme ils prient bien ! Quels saints personnages ! » Ceux-là non plus n'étaient pas des adorateurs en esprit et en vérité. Chez eux au contraire tout était simulation et mensonge : ils briguaient l'estime des hommes, ils l'avaient obtenue, ils

avaient donc reçu leur récompense. Mais ils n'avaient pas l'estime de Dieu, qui ne leur accordait rien, parce qu'aussi bien, contents d'eux-mêmes, en admiration devant leurs mérites, ils ne lui demandaient rien.

Qu'est-ce donc que prier en esprit et en vérité ? C'est prier du fond du cœur, avec la conviction profonde de notre misère et de la grandeur de Dieu, avec l'aveu sincère que, par nous-mêmes, nous ne sommes rien devant lui, et que nous avons besoin de toute sa miséricorde, pour cette vie, pour nos fautes, pour l'œuvre de notre salut. C'est le lui dire, lui demander ses grâces, avec le vif désir d'être exaucés, et le profond sentiment de notre impuissance, de notre petitesse devant lui, si puissant et si grand.

Il voit ainsi nos pensées les plus intimes, notre humilité vraie ; il entend les soupirs les plus secrets de notre âme. C'est notre cœur qui lui parle : *Tibi dixit cor meum*, et qui l'adore.

Je n'entends pas condamner la prière vocale, en exaltant la prière du cœur. Il faut aussi que le corps adore Dieu à sa manière, et que notre voix le chante. Par des paroles, par des inclinations profondes devant Dieu, nous nous excitons nous-mêmes à nous humilier et à célébrer la gloire de Dieu. C'est ainsi que faisaient les premiers chrétiens : ils priaient ensemble dans le temple, dans les réunions intimes de leurs maisons particulières, ils louaient Dieu à haute voix, *collaudantes Deum*, et tout le peuple édifié les voyait avec faveur. (Act. II, 47). Leur exemple amenait de nouveaux fidèles, gagnés par leurs prières ardentes, par leur foi sincère et agissante. Quand nous regardons quelqu'un qui prie bien, nous nous humilions de prier si mal, et nous sommes portés à l'imiter, nous nous animons d'une ferveur nouvelle, nous travaillons à devenir meilleurs.

Mais nos prières vocales n'ont de valeur que si elles sont faites du fond du cœur, en esprit et en vérité.

Associons-nous en particulier à la prière publique qui est faite à l'église par les ministres de Dieu. La meilleure, vous le savez, c'est la sainte messe. Assistez-y avec la piété intime de l'âme, avec la piété extérieure aussi qui communique la ferveur aux autres. En vous voyant pénétrés de foi, ils sentiront aussi leur foi s'éveiller, se ranimer, et, « voyant vos œuvres bonnes, ils glorifieront le Père des cieux. »

Combien est douce et féconde, d'autre part, la prière particulière que nous faisons seuls devant Dieu, dans notre chambre, *clauso ostio*, la porte fermée, sans que nous ayons d'autres témoins que Dieu et ses anges ! « Le Père qui voit dans le secret » sait combien notre prière est sincère, puisqu'elle n'est faite qu'à lui seul et pour lui seul, et « il nous le rendra », il nous comblera de grâces. Mais quand Jésus-Christ nous recommande de fermer la porte de notre chambre pour être tout entiers à Dieu, il entend aussi que pendant nos prières nous fermions la porte de notre âme à

toutes les distractions, à tous les bruits du dehors, à toutes les pensées inutiles, oiseuses ou funestes, qui nous arrachent à la présence de Dieu, pour nous transporter dans un monde étranger où nous ne retrouvons plus Dieu, mais nous seuls, avec nos infirmités, nos imaginations capricieuses, nos rêves stériles ou dangereux. Fermez votre porte à toutes ces voix extérieures, et priez Dieu seul, soyez tout au Père des cieux. *Ora Patrem tuum in abscondito*. (Mt. VI, 6).

Enfin quand Jésus-Christ condamne les longues prières des païens, prières sans âme, sans voix intelligente, sans sincérité et sans amour, il ne désapprouve nullement ceux qui ont le bonheur de passer un temps considérable à ses pieds, comme Madeleine, devant le Saint-Sacrement par exemple : au contraire. C'est là que vont les vrais adorateurs. Ils s'entretiennent avec lui, cœur à cœur, avec joie, ils lui exposent leurs misères, leurs tristesses, leurs dangers, leurs inquiétudes sur le présent et sur l'avenir, leurs désirs de bien, les besoins de foi de leurs frères qui ne connaissent pas le Sauveur, des disciples qui ont oublié le Maître. Ce sont des prières en esprit et en vérité, celles-là, et Jésus aime, « il recherche de tels adorateurs ».

II

Il ne suffit pas de prier une fois, en passant, dans un moment de ferveur ; il faut *persévérer* dans la prière.

Beaucoup d'âmes se disent : « J'ai prié et je n'ai pas été exaucée. Dieu ne m'écoute pas ! » Et elles cessent de prier. Savez-vous qu'au fond de cette disposition il y a comme une certaine mauvaise humeur et, pis que cela, de l'orgueil ? Ne semble-t-il pas que Dieu soit à nos ordres et que, dans notre pensée, nous lui fassions un grand honneur, en lui adressant nos prières ? Comme il paraît ne pas les écouter, — passez-moi l'expression, — nous le boudons, nous nous éloignons avec mécontentement. Est-ce bien là l'esprit qui doit animer nos demandes ?

Dieu nous fait attendre, afin d'éprouver notre humilité. Ce qu'il veut avant tout, c'est que nous nous sentions sous sa dépendance. Or vous n'ignorez point que l'une des tendances de notre époque c'est d'affirmer notre indépendance envers les hommes, — sauf à ne point la maintenir, parce que les hommes sont mauvais, et ils se vengent ; — surtout notre indépendance envers Dieu, et nous la maintenons, celle-là, parce qu'il est patient et bon.

Alors il ne nous exauce pas, parce que dans notre abstention de la prière il voit de l'orgueil, et qu'il n'écoute pas les orgueilleux.

C'est malgré lui qu'il ne nous exauce pas, car il nous aime. Il veut nous aider, nous rendre heureux, à condition pourtant que nous ne cessions pas de le prier, que nous n'éprouvions pas de défaillance, *oportet orare et non deficere*. Et il nous le redit par la plus suggestive des paraboles :

« Il y avait dans une ville, dit-il, un juge qui ne

craignait pas Dieu, et qui méprisait les hommes. Et dans cette même ville était une veuve qui venait chez lui et qui lui disait : « Faites-moi justice de mon ennemi. »

« Et pendant longtemps il ne voulut pas. Après cela il se dit en lui-même : Quoique je ne craigne pas Dieu et que je méprise les hommes, cependant, parce que cette veuve m'importune, je lui rendrai justice, de peur qu'à la fin elle ne me fasse affront devant tout le monde. »

Ainsi Dieu, pour nous rendre plus confiants, se compare à un juge inique ! Et Jésus ajoute : « Voilà ce que dit ce juge d'iniquité ! Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus qui crient vers lui jour et nuit, et il souffrirait plus longtemps qu'ils fussent opprimés ! » (Luc, xviii). Cet homme injuste consentirait enfin à se montrer bon, et Dieu, qui est infiniment juste, n'écouterait pas ses enfants qui ne cessent de le prier !

III

4. Il faut reconnaître pourtant que nos prières seules demeureraient pauvres et infirmes devant Dieu. Sans doute Dieu les écoute toujours, mais elles ont besoin d'être appuyées, nous n'en sommes que trop convaincus. Eh bien ! il y a un moyen de les rendre toutes-puissantes sur le cœur de Dieu, c'est de les faire *au nom de Jésus-Christ*. Or le Sauveur non seulement nous autorise à nous servir de son nom, il nous adjure de le faire.

Vous venez me demander un service ; j'ai un ami qui peut vous le rendre, mais il ne vous connaît pas. Que ferai-je pour vous obliger ? Je vous remettrai une lettre pour cet ami que je supplierai de vous prêter son aide comme il me la prêterait à moi-même. Vous vous présenterez chez lui en mon nom, et certainement, quoiqu'il ne vous connaisse pas, il vous accueillera, il vous accordera ce que vous lui demandez et que je lui demande pour vous.

C'est ainsi qu'agit envers nous Notre-Seigneur. Par nous-mêmes nous n'avons aucun crédit auprès de Dieu, mais Jésus-Christ est là, et écoutez ce qu'il nous dit : « En vérité, en vérité je vous le déclare, si vous demandez quelque chose à mon Père *en mon nom*, il vous le donnera. » Et il ajoute sous forme de reproche à ses apôtres : « Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit complète. » (Jo., xvi, 23-24).

Voulons-nous être exaucés ? Rien de plus facile : nous avons des lettres de crédit de Jésus pour nous auprès de son Père. Mais il est bien entendu que nous ne pouvons demander que des choses bonnes, qui soient utiles à notre salut et au salut de nos frères. Et quand nous avons reçu les grâces que nous avons sollicitées, est-ce que notre devoir n'est pas de remercier Dieu, par reconnaissance, et afin qu'aussi plus tard son cœur nous demeure ouvert ? « L'action de grâces, dit un Père, est une nouvelle prière, *nova petitio*. » Elle dit à Dieu : « Seigneur, je vous ai invoqué et vous m'avez écouté. Je vous en remercie du fond du cœur, et j'ai confiance que vous m'écoutez toujours. Je me sentirai enhardi

à vous formuler mes plaintes, à vous implorer dans mes besoins, à vous adresser mes prières. »

2. Rien n'est doux comme le nom, le cœur de Jésus, c'est pourquoi nous allons à lui avec amour, assurés que nous serons bien reçus. Cependant pour nous faciliter encore la prière, pour qu'il ne nous reste aucune excuse, si nous n'élevons pas notre âme et nos demandes vers Dieu, l'Eglise nous donne encore un moyen admirablement affectueux et confiant d'arriver à Jésus et par Jésus au Père : c'est de faire passer nos prières par la Sainte Vierge.

Elle est pure, immaculée, pleine de grâce, parfaite ; Dieu l'aime comme la meilleure, la plus élevée, la plus aimante de ses créatures. En elle il ne trouve aucune tache, et s'il se réserve le royaume de la justice, il lui a confié celui de la miséricorde. Dans ce royaume elle est toute-puissante. Il a voulu de plus qu'elle fût notre mère, qu'elle nous aimât par conséquent de tout son cœur maternel. On n'a pas peur de sa mère, parce qu'on la sait bonne. Dans les moments et les cas les plus délicats, les plus difficiles, les plus désespérés, on vient à elle, on lui conte ses misères, ses tristesses, et l'on est assuré de n'être point rejeté. Mais que sera-ce quand cette mère s'appelle Marie ? Elle est tendre, elle est bonne, elle est puissante. Elle nous aime, elle peut et elle veut notre bien, notre salut.

Son Fils ne peut rien lui refuser, lui qui lui doit son humanité, lui qui est le meilleur des fils, et il l'a investie de toutes les grâces. « Vous aviez peur d'approcher du Père, dit S. Bernard ; tremblant à sa voix, vous vous cachiez derrière le feuillage : il vous a donné Jésus pour médiateur. Vous serez exaucé à cause de ses mérites, car le Père aime le Fils. Mais peut-être redoutez-vous encore la majesté divine en sa personne, sachant qu'il est demeuré Dieu tout en se faisant homme ? Alors recourez à Marie. Elle aussi sera exaucée pour ses mérites. Oui, le Fils exaucera sa Mère et le Père exaucera son Fils ! » C'est donc à Marie que nous irons en toute confiance, en tout amour. Elle nous présentera elle-même à Jésus qui nous pressera sur son cœur : *Ad Christum per Mariam*.

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

6^e Dimanche après la Pentecôte

JÉSUS ET LA FOULE

L'Evangile nous montre la foule suivant le divin Maître jusque dans le désert ; et non seulement Jésus l'accueille avec bonté, mais il subvient à tous ses besoins. Ce tableau touchant n'est pas unique dans l'histoire : il se renouvelle de nos jours. 1^o *La foule continue de se presser autour de Jésus.* 2^o *Jésus continue de subvenir à ses besoins.*

I. — La foule

La foule des Juifs allait à Jésus jusque dans le désert, parce qu'elle voyait en lui le Messie. Ainsi,

dans le désert de cette vie, la foule des chrétiens s'empresse autour de Jésus-Hostie parce qu'elle le reconnaît pour son Dieu.

1^o ELLE CROIT qu'il est réellement présent sous les espèces ou apparences du pain et du vin, qu'il descend dans les mains du prêtre pendant la messe, qu'il demeure par amour dans le tabernacle, et qu'il se donne en nourriture à la Sainte Table. *Adoro te devote, latens Deitas.*

2^o ELLE ESPÈRE obtenir de lui toutes les grâces nécessaires tant pour l'âme que pour le corps. N'est-il pas le grand Médecin, le grand Thaumaturge ? Et n'est-il pas aussi bon et aussi miséricordieux qu'il est sage et puissant ? *Misereor super turbam.* (Mc. VIII, 2).

3^o ELLE L'AIME de toute son âme, de tout son cœur, de tout son esprit, de toutes ses forces ; car sans lui la vie serait bien triste et bien sombre. D'ailleurs comment n'aimerait-elle pas Celui qui n'a reculé devant aucun sacrifice ni devant aucun miracle pour lui prouver son amour ? *Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, et non feci ei ?* (Is. V, 4).

II. — Jésus

Jésus est ému de l'empressement que met la foule à l'entourer : aussi du fond du tabernacle il continue son sublime ministère.

1^o IL INSTRUIT : car l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu. (Mt. IV, 4). Et cette parole, il la fait entendre dans ses églises par la lecture des Évangiles, par les prédications de ses ministres, par les secrètes inspirations de sa grâce.

2^o IL GUÉRIT : a) *Les infirmités du corps* quand il le veut. Ne voit-on pas aujourd'hui à Lourdes comme jadis en Palestine, les muets parler, les sourds entendre, les paralytiques marcher, les estropiés guéris, etc. ? — b) *Les infirmités de l'âme* : car c'est par lui que les passions s'affaiblissent, que les chagrins s'envolent, que les deuils s'adoucissent. « *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* » (Mt. XI, 28).

3^o IL NOURRIT : car il est lui-même le pain vivant qu'il fait distribuer par ses ministres, et ce pain se multiplie à l'infini selon les besoins de la foule. « *Et comederunt omnes et saturati sunt.* » (Mt. XV, 37).

Conclusion

Soyons de ceux qui se pressent autour de Jésus-Hostie. Écoutons-le, recourons à lui dans nos misères, recevons-le dans le sacrement de son amour : et nous traverserons heureusement le désert de ce monde en attendant l'heure d'entrer dans l'éternelle patrie.

7^e Dimanche

LES BONNES ŒUVRES

« Tout arbre bon porte de bons fruits, » nous dit N.-S. J.-C. Tout bon chrétien doit donc s'appliquer à faire de bonnes œuvres. Étudions : 1^o *Pourquoi ?* 2^o *Comment ?*

I. — Pourquoi ?

Parce que Dieu le veut, que la justice l'exige et que l'intérêt nous le commande.

1^o DIEU LE VEUT. Il ne se contente pas de belles paroles, de beaux désirs, de beaux projets : il lui faut des œuvres. Voilà pourquoi il nous compare : a) à des arbres dont il attend de bons fruits : « *Omnis arbor bona fructus bonos facit* » (Mt. VII, 17) ; — b) à des ouvriers qui capitalisent leurs gains : « *Thesaurizate autem vobis thesauros in cælo.* » (Mt. VI, 20).

2^o LA JUSTICE L'EXIGE. N'avons-nous pas à réparer : a) l'injure faite à Dieu par le péché, b) le tort fait au prochain par nos fautes, c) le tort fait à nous-mêmes par nos mauvaises actions ? Or, comment y parvenir ? Par les bonnes œuvres. « *Sicut enim exhibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire iustitiæ in sanctificationem.* » (Rom. VI, 19).

3^o L'INTÉRÊT NOUS LE COMMANDE. — a) *En ce monde* : car nous acquérons par nos bonnes œuvres des grâces de pardon et de sanctification. — b) *En l'autre* : car nous serons récompensés selon nos œuvres : « *Unusquisque autem propriam mercedem accipiet secundum suum laborem.* » (I Cor. III, 8).

II. — Comment ?

Avec une intention pure, en agissant de bon cœur, en faisant preuve de discernement et surtout en étant en état de grâce.

1^o INTENTION PURE. Nous devons agir en effet en vue de plaire à Dieu et non aux hommes. Bannissons donc de notre esprit tout orgueil, tout intérêt, toute ambition, de peur que ne s'applique à nous la maxime de S. Augustin : *Receperunt mercedem suam vani vanam.*

2^o DE BON CŒUR, c'est-à-dire avec joie, sans humilier personne, sans contrister nos frères, sans même laisser deviner la peine que nous nous donnons en certaines circonstances. « *Hilarem enim datorem diligit Deus.* » (II Cor. IX, 7).

3^o AVEC DISCERNEMENT. Il faut savoir en effet tenir compte des circonstances, des personnes, des œuvres elles-mêmes. C'est ainsi que nos bonnes œuvres seront toujours bien ordonnées.

4^o EN ÉTAT DE GRÂCE SURTOUT ; sans cela elles n'auraient aucune valeur pour le ciel. Une âme morte par le péché ne peut produire de bons fruits pour la vie éternelle. « *Non potest arbor bona malos fructus facere : neque arbor mala bonos fructus facere.* » (Mt. VII, 18).

Conclusion

Jésus voulant un jour cueillir des figes sur un figuier, n'en trouva pas. Il jeta sa malédiction sur l'arbre et l'arbre se dessécha. (Mt. XXI, 18-19). N'est-ce pas l'image du chrétien qui osera se présenter les mains vides devant son Souverain Juge ? Appliquons-nous donc aux bonnes œuvres pendant que nous le pouvons. « *Dum tempus habemus, operemur bonum.* » (Gal. VI, 10).

8^e Dimanche

LE BON ET LE MAUVAIS RICHE

« Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité, » nous recommande N.-S. J.-C. Ces mots laissent entendre que certains hommes ont des biens mal acquis et qu'ils ne savent pas s'en servir pour leur salut. Parlons donc : 1^o du mauvais riche, 2^o du bon riche.

I. — Le mauvais riche

Quelle que soit l'origine de ses biens,

1^o IL S'Y ATTACHE au point d'en faire son unique préoccupation, son idole même. Il ne possède pas ses biens ; ce sont ses biens qui le possèdent. Et le malheureux ne songe pas qu'un jour il lui faudra tout quitter ! Il oublie la mort et l'autre vie.

2^o IL S'EN SERT POUR FAIRE LE MAL. — a) N'est-ce pas pour faire valoir et augmenter ses biens qu'il a recours aux tromperies, aux injustices, à l'oppression du pauvre ? b) Et n'est-ce pas à cause de ses biens qu'il peut se livrer à son aise au luxe, à la débauche, à l'inconduite ?

3^o IL S'AVEUGLE MÊME SUR L'USAGE QU'IL EN FAIT. Ecoutez-le ! Il appelle épargne ou économie son avarice ; libéralité ou générosité son amour du vice ; prudence ou prévoyance son âpreté au gain ; habileté ou finesse les moyens douteux qu'il emploie ; etc. Il a beau s'examiner, il ne trouve rien à se reprocher.

4^o IL N'EST JAMAIS SATISFAIT DE CE QU'IL POSSÈDE. Son âme est insatiable. Plus il a, plus il veut avoir. On comprend que c'est à lui que songeait N.-S. J.-C. quand il disait à ses Apôtres : « *Amen dico vobis, quia dives difficile intrabit in regnum cælorum.* » (Mt. xix, 23).

II. — Le bon riche

Il a aussi des biens, mais :

1^o IL S'EN DÉTACHE. Il ne s'en reconnaît que le dépositaire et l'économe ; le propriétaire, c'est Dieu. Il les voit donc augmenter sans plaisir ; il les perd sans chagrin ; il les administre néanmoins avec conscience, car il sait que le divin Maître lui en demandera compte un jour : « *Redde rationem villicationis tuæ.* » (Lc. xvi, 2). Pour lui comme pour tous les bons chrétiens, les seuls biens désirables sont au ciel.

2^o IL S'EN SERT POUR FAIRE LE BIEN. Il met en pratique la recommandation de N.-S. J.-C. : « *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis.* » (Lc. xvi, 9). Par ses largesses, il se fait des amis a) sur terre, dans la personne des pauvres, des serviteurs et servantes de Dieu ; — b) au purgatoire, en travaillant au soulagement et à la délivrance des pauvres âmes ; — c) au ciel, en contribuant au culte et à la gloire des Saints et des Bienheureux. Que de défenseurs il trouvera un jour au tribunal de Dieu !

3^o IL NE SE GLORIFIE PAS DU BIEN QU'IL FAIT. Il obéit encore à la recommandation de N.-S. : « *Te autem faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua.* » (Mt. vi, 3).

Conclusion

Puisse-t-il y avoir beaucoup de riches selon les principes de l'Evangile ! Nous ne verrions plus de « misères imméritées », et la paix s'établirait aisément entre toutes les classes de la société.

9^e Dimanche

NOS ÉGLISES

N.-S. J.-C. entre dans une sainte colère en voyant comment se comportent les Juifs dans le temple de Jérusalem. Il s'arme d'un fouet et les chasse. N'agirait-il pas de même aujourd'hui en voyant la conduite de certains chrétiens dans nos églises ? Rappelons donc à ceux qui l'oublient : 1^o ce que sont nos églises, 2^o quels sont nos devoirs envers elles.

I. — Ce que sont nos églises

Elles ne sont pas des monuments quelconques ; elles sont la maison de Dieu : « *Domus mea, domus orationis.* » (Lc. xix, 46). C'est là en effet que N.-S. J.-C. :

1^o DEMEURE. Il est dans le ciboire au fond du tabernacle, caché sous les espèces ou apparences d'un peu de pain. Ainsi a-t-il réalisé le problème de l'amour : être au ciel et rester sur la terre avec ceux qu'il aime.

2^o REÇOIT. Nous pouvons le visiter à toute heure : sa porte est toujours ouverte. Quel bon accueil ! Il se fait tour à tour notre médecin, notre guide, notre consolateur. « *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* » (Mt. xi, 28).

3^o PRIE POUR NOUS, à toute heure du jour et de la nuit. Et combien son intervention est puissante ! « *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* » (Héb. vii, 25).

4^o NOUS INVITE À SA TABLE, où il s'offre lui-même en nourriture. « *Caro enim mea vere est cibus.* » (Jo. vi, 56). Qu'il nous suffise d'avoir la robe nuptiale, c'est-à-dire, qu'il nous suffise d'être en état de grâce et nous pourrions prendre part au festin toutes les fois que nous le voudrions.

II. — Nos devoirs envers elles

1^o LES AIMER, comme on aime la maison de famille. Que de touchants souvenirs elles nous rappellent en effet ! Disons donc avec le Psalmiste : « *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum !* » (Ps. lxxxiii, 2).

2^o LES FRÉQUENTER. Nos églises ne sont pas faites pour flatter la vue. Qu'elles soient de somptueuses cathédrales ou de pauvres temples, elles sont faites pour servir au culte. Écoutons l'appel des cloches qui nous invitent le dimanche à assister à la messe.

3^o NOUS Y COMPORTER AVEC RESPECT. Et ce respect doit paraître : a) dans les habits. Pas de toilettes indécentes, luxueuses ou ridicules ; — b) dans l'observation du silence. Toute conversation doit cesser à la porte ; — c) dans l'attitude qui doit être

pieuse et recueillie. Que de mondains n'oseraient se tenir dans un salon comme ils se tiennent à l'église !

40 CONTRIBUER A LEUR ENTRETIEN ET A LEUR EMBELLISSEMENT. C'est un devoir pour tous, riches et pauvres. Jamais Dieu ne sera trop honoré. Que les ornements, les vases sacrés, les autels et le temple lui-même soient toujours dignes du Dieu d'amour !

Conclusion

Soyons fidèles à tous nos devoirs envers les églises. Dieu nous récompensera de notre zèle en nous offrant une demeure pour l'éternité.

10^e Dimanche

L'HUMILITÉ RÉCOMPENSÉE

Dieu ne juge pas comme les hommes. Autant il se plaît à abaisser les orgueilleux, autant il se plaît à exalter les humbles : nous en avons la preuve dans l'Evangile d'aujourd'hui. Etudions en effet dans la personne du publicain : 1^o les caractères de l'humilité, 2^o ses récompenses.

I. — Caractères de l'humilité

L'humilité est fondée sur la connaissance de Dieu et de soi-même. Dieu est si grand et si saint : l'homme est si petit et si coupable ! Le publicain le sait ; aussi son humilité apparaît :

40 DANS SON ATTITUDE. — a) Il n'ose s'avancer jusqu'à l'autel, il se tient à distance : « *Et publicanus a longe stans.* » (Lc. xviii, 13). — b) Il n'ose même pas lever les yeux : « *nolebat nec oculos ad cælum levare.* » Quel contraste avec l'assurance du Pharisien !

20 DANS SES SENTIMENTS. — a) Il pense à l'énormité et au nombre de ses fautes. — b) Il songe au bien qu'il aurait dû faire. — c) Quant à ses bonnes œuvres, il n'ose en faire état devant Dieu. Il les considère comme si peu de chose !

30 DANS SES PAROLES. Son examen fini, il ne peut se contenir ; il se frappe la poitrine et fait son acte de contrition : « *Deus, propitius esto mihi peccatori.* »

40 DANS L'ACCEPTATION D'UN MÉPRIS QU'IL JUGE MÉRITÉ. Il voit le Pharisien qui le montre du doigt et il l'entend dire : « *Merci, ô mon Dieu ! de ce que je ne suis pas semblable à ce publicain.* » Il baisse alors la tête et accepte l'affront.

II. — Ses récompenses

N'en déplaise à l'orgueilleux Pharisien, c'est l'humble publicain qui est aimé, loué et récompensé par N.-S. J.-C.

10 IL OBTIENT LE PARDON DE SES PÉCHÉS. L'Evangile ne nous dit point s'ils étaient graves et nombreux. Qu'importe ! Comment le ciel ne serait-il pas ému en entendant un acte de contrition parfaite ? Le Psalmiste a chanté : « *Cor contritum et humiliatum Deus non despicies.* » (Ps. l, 19).

20 IL EST AFFERMI EN GRACE. *Justificatus* signifie en effet non seulement exempt de péché, mais aussi riche en grâce. C'est dans ce sens que

S. Jacques a écrit : « *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* » (Jac. iv, 6). Ainsi l'humilité devient la source des grâces. Plus elle est profonde, plus les grâces qu'elle attire sont nombreuses et magnifiques.

30 IL EST VENGÉ DU MÉPRIS DES HOMMES. — a) En ce monde, par l'estime et l'amour de Dieu. — b) En l'autre par la gloire éternelle qui sera d'autant plus grande que son humilité aura été profonde. « *Qui se exaltat, humiliabitur : et qui se humiliat, exaltabitur.* »

Conclusion

Aimons à plaire à Dieu et non aux hommes. Bannissons de nos cœurs l'orgueil, père de tous les vices ; et tâchons de mettre à sa place l'humilité, mère de toutes les vertus et source de toutes les grâces.

11^e Dimanche

LES CONVERSATIONS

Dès que le sourd-muet fut guéri, nous dit l'Evangile, il parla bien. *Et loquebatur recte.* (Mc. vii, 35). Qu'il serait à souhaiter que certaines personnes écoutent la voix de la sagesse et arrivent à parler du prochain sans accumuler fautes sur fautes ! Dans les conversations, en effet, elles commettent des fautes 1^o nombreuses, 2^o souvent mortelles, 3^o presque toujours irréparables.

I. — Nombreuses

A part les choses vulgaires, on ne parle guère que de soi-même, du prochain et des choses de la religion.

Or : a) Quand on parle de soi, n'est-il pas facile de se laisser aller à l'orgueil sous toutes ses formes ? — b) Quand on parle du prochain, ne franchit-on pas aisément les bornes de la charité ? — c) Et quand on parle de Dieu, de ses ministres ou des choses de la religion, se gêne-t-on pour blâmer, critiquer, trouver à reprendre ? etc.

Voilà pourquoi S. Jacques appelle un homme parfait celui qui ne pèche point dans ses conversations : « *Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir.* » (Jac. iii, 2).

II. — Souvent mortelles

A quoi s'attaque la langue dans les conversations ? Au premier de tous les biens, à l'honneur ; sans l'honneur, en effet, la fortune, la gloire, la santé ne sont plus rien. Or enlever à son prochain le premier de tous les biens dans l'ordre temporel, c'est commettre le plus grand crime dans le même ordre, c'est commettre une faute grave, dit S. Thomas : « *Auferre alicui famam valde grave est.* » Aussi a-t-on comparé la langue des méchants à une épée à deux tranchants : elle tue celui qui s'en sert aussi bien que ceux qu'elle attaque.

III. — Presque toujours irréparables

Voyez une personne qui vient de se rendre coupable d'une médisance ou d'une calomnie. Elle

rencontre aisément des admirateurs, car « un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire. » Ces admirateurs s'en vont bientôt de porte en porte, de salon en salon, répéter ou amplifier ce qu'ils ont entendu ; et ainsi tout un pays se trouve agité à cause d'une seule personne.

Or en pareil cas la réparation s'impose ; c'est un devoir de stricte justice. Mais comment y arriver ? Le regret, même sincère, ne suffit pas. Voilà pourquoi S. Jacques nous fait remarquer que si la langue est petite, elle est capable quand même de faire bien du mal. Ne suffit-il pas d'une étincelle pour causer des dommages irréparables ? (Jac. III, 1-9).

Conclusion

Démosthène disait : « L'homme a deux oreilles, mais une langue ; il doit donc écouter deux fois avant de parler une seule fois. » Suivons ce conseil. Parlons peu, parlons bien. Nous éviterons beaucoup de péchés, et au soir de notre vie nous ne serons pas du nombre de ceux qui se trouveront exclus du royaume des cieux. (I Cor. VI, 10).

12^e Dimanche

LE BON SAMARITAIN

Le bon Samaritain de l'Evangile est l'image de N.-S. J.-C. Le Fils de Dieu voyant du haut du ciel l'humanité déchue la prit en pitié. Il voulut descendre sur terre pour venir à son secours. Voyons en effet : 1^o *le triste état du genre humain avant N.-S. J.-C.* ; 2^o *la charité de Jésus à son égard.*

I. — Le genre humain avant N.-S. J.-C.

Il avait été créé et mis au monde pour être heureux au Paradis terrestre. Mais en s'avancant sur le chemin de la vie, il fut comme le voyageur dont parle l'Evangile :

1^o PRIS DANS LES PIÈGES DU DÉMON, *incidit in latrones*. On connaît la désobéissance d'Adam notre premier père et la malédiction qu'elle attira sur lui et sur tous ses descendants.

2^o DÉPOUILLÉ DE SES BIENS, *despoliaverunt eum*. Avec l'amitié de Dieu, il perdit la grâce et tous les précieux avantages qui lui avaient été accordés.

3^o COUVERT DE BLESSURES, *plagis impositis*. Il devint sujet en effet a) à l'ignorance, b) aux mauvais penchants, c) aux souffrances, d) à la mort.

4^o ABANDONNÉ ICI-BAS A SON MALHEUREUX SORT. Car a) il était incapable de se guérir lui-même, *semivivo relicto*. b) La loi et les prophètes, figurés par le prêtre et le lévite, étaient de même impuissants à lui rendre la santé. Quelle déchéance ! Quel triste état ! Quel abandon !

II. — Charité de Jésus

Comme le bon Samaritain, le Fils de Dieu fut ému au spectacle de la misère des hommes, *misericordia motus est*. Aussi :

1^o IL N'HÉSENTA PAS A DESCENDRE DU CIEL POUR LES SECOURIR. Il se fit homme. « *Semetipsum exinani-*

vit, formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo. » (Philip. II, 7).

2^o IL PANSA LEURS BLESSURES. Que ne fit-il pas pour arriver à ce résultat ? Il donna son temps, ses soins, ses forces, son sang, sa vie même...

3^o IL LES CONFIA A L'EGLISE, avant de remonter au ciel. L'Eglise est en effet l'hôtellerie divine chargée de continuer l'œuvre du bon Samaritain. Elle procure des remèdes à tous les maux et à toutes les faiblesses. Elle offre aussi toutes sortes de biens : la lumière pour l'esprit, la force pour la volonté, le repos pour le cœur, la nourriture pour l'âme.

4^o IL PRÉDIT SON RETOUR à la fin du monde, afin de se rendre compte des soins qui auront été donnés : « *Curam illius habe ; et quodcumque supererogaveris, ego cum rediero reddam tibi.* » (Lc. X, 35). Ainsi la négligence sera punie, la charité récompensée.

Conclusion

L'Evangile ne nous dit point si le voyageur exprima sa reconnaissance au bon Samaritain... Pour nous du moins, reconnaissons la bonté de Jésus à notre égard ; et ne manquons aucune occasion de lui dire merci et de lui témoigner notre amour.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXVII

LES RAISONS D'ASPIRER A LA PERFECTION CHRÉTIENNE

2^o L'intérêt personnel

Beati qui esuriunt et sitiunt iustitiam, quoniam ipsi saturabuntur.

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. (Mt. V, 6).

L'appel divin, — commandement pour quelques-uns, conseil pour tous les autres, — n'est point le seul motif qui presse les fidèles d'aspirer à la perfection évangélique. Ils y sont engagés aussi par leurs propres intérêts : et voilà ce que je voudrais démontrer maintenant. A cet effet, je dirai : — d'une part, ce qu'un chrétien *gagne* à répondre, sur ce point, à l'invitation divine ; — et d'autre part, ce qu'il *perd* à lui résister.

En proposant la vérité sous ces deux aspects, j'espère la rendre plus facile à saisir et en faire apprécier plus exactement la portée.

I

Quand N.-S. Jésus-Christ énumère ce que nous appelons les *béatitudes*, c'est-à-dire les moyens dont nous disposons de nous rendre heureux, il nomme *la faim et la soif de la justice*. Par *justice*, il entend ici l'ensemble des vertus dont la pratique fait de nous des *justes*. En ce sens, *la faim et la soif de la justice* ne sont pas autre chose qu'un sincère et ardent désir de devenir

parfait. Le divin Maître ajoutait que cette aspiration à la sainteté conduit au bonheur ; et il définissait ce bonheur en disant que la faim et la soif de la justice « seraient rassasiées. » De quel rassasiement voulait-il parler ? Evidemment, il s'agissait là, tout d'abord, d'un rassasiement de vertu. Dieu, en effet, vient toujours en aide aux âmes altérées de progrès. Il se plaît à les rendre capables de réaliser leurs désirs. — Mais, n'en doutez pas, Notre-Seigneur faisait allusion à d'autres satisfactions encore.

Quand je me rappelle quels avantages viennent récompenser la pratique des préceptes, je me sens pressé de voir, dans le rassasiement promis à la pratique des conseils, un surcroît important venant s'ajouter à ces avantages, en élargir la mesure et en augmenter le profit.

Voulez-vous savoir quel est ce surcroît ?

C'est premièrement un surcroît de valeur morale. — L'homme ne vaut, rappelez-vous-le, ni par ce qu'il possède, ni par les fonctions qu'il exerce, ni même par ce qu'on dit de lui ; il vaut par les vertus qu'il pratique. La simple fidélité aux commandements, en assurant la correction de sa conduite, lui confère une valeur considérable. Mais si, non content de faire ce qui oblige, il accomplit encore les conseils, il ajoute d'autant à sa valeur personnelle et monte, dans la hiérarchie des êtres, à un rang supérieur. A mesure qu'il se sanctifie davantage, la vie de Dieu en lui va se développant et absorbe plus complètement la vie de l'homme. Sa ressemblance avec le divin Modèle devient plus parfaite. Son existence constitue une sorte d'ascension spirituelle qui, si elle se poursuit pendant longtemps et acquiert quelque vitesse, le portera à des hauteurs merveilleuses. Il aura dépouillé à peu près toutes les faiblesses humaines ; il se sera associé de tout près à la mentalité, aux affections, aux vertus du Très-Haut lui-même ; enfin, il se sera approprié toutes les grandeurs que la sainteté peut apporter à des créatures, et cela dans des proportions qui rassasieront tous ses rêves.

Le second surcroît causé par la poursuite des hautes vertus est un surcroît de garantie contre les maux dont les âmes sont menacées. — Effectivement, plus une âme se rapproche de la sainteté, plus aussi elle se guérit des suites du péché, s'affermir dans l'amitié divine, et assure, autant qu'il peut être assuré dans la vie présente, son salut éternel. Je dois le rappeler ici : le salut se décide définitivement à l'heure de la mort ; jusque-là, il reste incertain. Le plus parfait peut toujours, malgré ses mérites, pécher et se damner. Nous sommes donc condamnés jusqu'au dernier soupir au doute le plus douloureux : celui qui a pour objet notre persévérance finale et nos destinées éternelles... Existe-t-il un moyen d'échapper à ces incertitudes angoissantes ? Je n'en connais aucun qui nous donne une sécurité absolue. Mais il en est un dont l'emploi peut autoriser des espérances plus ou moins voisines de la certitude morale. Ce moyen se trouve dans la poursuite de la perfec-

tion. L'apôtre S. Pierre (II Petr. i, 10) enseigne que *les œuvres bonnes rendent notre vocation et notre élection certaines*, aussi certaines qu'elles peuvent l'être ici-bas. Ce qu'il dit des œuvres bonnes, doit, à plus forte raison, s'entendre des œuvres meilleures et surtout des œuvres très bonnes. C'est pourquoi, plus vous mènerez une vie parfaite, plus aussi vous rendrez probables votre persévérance et votre salut.

Troisième surcroît : celui des biens par lesquels Dieu récompense la vie chrétienne. — Ces biens ne se donnent pas tous avant la mort. Les uns sont de la terre ; les autres sont du ciel. Mais tous se proportionnent aux vertus pratiquées et aux mérites acquis. — J'expliquais tout à l'heure comment un chrétien appliqué à devenir meilleur, ajoute à sa valeur personnelle, s'ennoblit, s'élève à un état de grâce supérieur et se rapproche de Dieu : toutes choses dont se compose la véritable grandeur. Il ajoute à son bonheur en même temps qu'à sa gloire ; car, à mesure qu'il avance dans la vertu, Dieu se montre pour lui plus paternel, plus généreux et plus tendre. Jésus-Christ, le fidèle ami de tous les justes, lui témoigne une faveur croissante. L'oraison lui est plus savoureuse et plus consolante ; les sacrements, l'Eucharistie surtout, lui offrent d'ineffables délices ; et si, ce qui arrive aux meilleurs, la croix vient à peser sur ses épaules, ce ne sera jamais sans lui apporter des grâces assez abondantes pour la lui faire aimer.

Que dirai-je de son éternité ? — A mesure qu'il multiplie les efforts et les progrès, elle lui multiplie les promesses. Notre-Seigneur affirme que dans la maison de son Père, il y a de nombreuses demeures. (Jo. xiv, 2). Cette parole signifie que si, dans les splendeurs du ciel, tous jouissent du même Dieu, tous n'en jouissent pas dans une mesure semblable. Le paradis est un salaire. Or, l'équité veut qu'un salaire se proportionne aux mérites acquis et, par suite, que chacun des élus reçoive suivant ses œuvres. C'est pourquoi il y aura entre eux des différences de gloire et de félicité. Ces différences, paraît-il, seront considérables¹. Aussi, n'est-il pas permis de les dédaigner. Les ignorants en parlent souvent comme de quantités négligeables. N'ont-ils jamais dit devant vous qu'il leur suffira d'être placés *derrière la porte du paradis*, — c'est leur expression, — et qu'ils n'ont aucun désir de monter plus haut ? Ce langage fait pitié. Les Saints en parlaient autrement. Ecoutez-les : « Mon désir, disait une sainte, serait de ne point perdre, par ma faute, le moindre degré de jouissance dans l'éternelle patrie... J'achèterais au prix de toutes les peines d'ici-bas le bonheur de contempler d'un peu plus près les grandeurs de mon Dieu². » Oui ! voir Dieu de plus près, le mieux connaître, l'aimer davantage, être associé plus largement à sa gloire et à sa félicité,

¹ « Le divin Maître a daigné me faire voir... les degrés de gloire dont elles (certaines âmes) jouissent. L'inégalité de cette gloire est fort grande. » (Sainte Thérèse, *Vie écrite par elle-même*, ch. xxxviii, fin).

² *Ibid.*, ch. xxxviii.

et cela pendant l'éternité : c'est un surcroît digne des aspirations les plus ardentes et qui ne saurait se payer trop cher. Là surtout, au dire du Psalmiste, se produira ce rassasiement merveilleux que l'Evangile a promis aux parfaits. (Ps. xvi, 15).

Comprenez-vous, maintenant, ce que vous gagneriez à devenir des saints ? Voyez-vous quels heureux surcroîts s'ensuivraient dans vos destinées ? Et ne trouvez-vous pas que ce bénéfice vaut la peine d'être poursuivi avec tout le déploiement d'énergie dont vous êtes capables ? Vous y refuser de parti pris serait faire preuve, à l'égard de vos intérêts les plus importants, d'une inconscience ou d'une indifférence inqualifiables. N'est-ce pas dommage, quand on peut s'assurer tant de gloire, de rester si humble ; quand on peut monter si haut, de rester si bas ; quand on peut être si grand, de rester si petit ?...

Mais ici je touche à la seconde partie de cet entretien, celle où je dois expliquer ce qu'on perd, quand de parti pris on néglige d'acquérir la perfection chrétienne.

II

Dire ce qu'on gagne à devenir meilleur, c'est déjà dire ce qu'on perd à s'y refuser. Tout gain qu'on ne fait pas, quand on peut le faire, est un manque à gagner, comme l'appelle le langage populaire ; et ce manque à gagner constitue, en bon calcul, une véritable perte. L'âme assez maladroite et assez peu soucieuse d'elle-même pour se priver des surcroîts dont nous avons parlé tout à l'heure, se cause un sérieux préjudice et se prépare, pour la vie future, sinon pour la vie présente, d'amers regrets.

Mais ce préjudice n'est point le seul auquel elle s'expose. D'autres, plus positifs encore et dont les conséquences vont beaucoup plus loin, s'ajoutent à celui-là. — J'en signalerai deux principaux.

1. Pour bien comprendre le premier, il faut se rendre compte du déplaisir que, chez un chrétien, la volonté de rester ce qu'il est et de ne point devenir meilleur, fait éprouver à Dieu. — La perfection, pour les simples fidèles, est affaire de conseil, non de précepte : c'est entendu. Mais, par son importance, ce conseil dépasse de beaucoup tous les autres. Entre l'inspiration qui, par exemple, vient me dire, au moment où je commence une prière, de la faire avec soin, ou, quand je rencontre un pauvre, de lui donner une obole, et la parole évangélique : « *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* » (Mt., v, 48), il existe une différence très appréciable. La première a pour objet une circonstance isolée ; la seconde vise tout l'ensemble de ma conduite. Celle-là me demande un acte unique d'une seule vertu ; celle-ci m'invite à des efforts qui rempliront mon existence et transformeront ma vie toute entière. La résistance à ce second conseil, sans être un péché plus que la résistance au premier, a pourtant une toute autre gravité. Elle oriente ma vie morale dans un sens contraire aux vues divines. Elle m'engage, pour longtemps, sinon pour toujours, dans des voies

différentes de celles que la Providence aurait voulu me voir suivre. Mon existence va s'écouler, désormais et peut-être jusqu'à la mort, dans un désaccord permanent avec les préférences divines.

Des divergences aussi considérables entre les desseins de Dieu et les desseins de l'homme ne peuvent guère n'entraîner pas pour celui-ci des conséquences malheureuses. En fait, les âmes qui créent ce désaccord agissent comme si elles se défiaient de la sagesse de Dieu ou de son amour ; comme si les conseils divins pouvaient n'être pas bons, ou viser autre chose que leur plus grand bien. Dieu est péniblement affecté de leur voir des sentiments aussi injustes. Dès lors, son amitié pour elles diminue ; il leur fait des grâces moins grandes et moins nombreuses ; il se sent porté à se désintéresser quelque peu de leurs destinées.

Cette impression du cœur de Dieu s'exprime en termes exprimés au livre des Psaumes. Là, il est un cantique où l'Esprit-Saint, à propos des Israélites, me semble bien parler des chrétiens qu'il invite à poursuivre la perfection et qui s'y refusent. « *Dilatez vos désirs*, leur dit-il ; *ayez de grandes ambitions ! je les réaliserai.* — Mais, ajoute-t-il, *ils n'ont point voulu m'entendre... C'est pourquoi je les ai abandonnés aux caprices de leur cœur ; qu'ils aillent donc suivant leurs préférences !... Pourtant, s'ils m'avaient écouté, s'ils avaient suivi mes sentiers, comme j'aurais humilié leurs ennemis et porté la main sur ceux qui les font souffrir !* » (Ps. lxxx, 11-15). — Appliquez-vous ce langage, fidèles appelés à une vie plus vertueuse et qui ne voulez point répondre à cet appel. Si vous aviez *faim et soif de la justice*, Dieu, suivant sa promesse, aimerait à vous rassasier. Mais, parce que vous fermez l'oreille à ses invitations, il vous abandonnera à vos propres inspirations et retirera de vous sa main tutélaire. Vous perdrez ainsi deux biens souverainement précieux : d'une part, la direction dont le Très-Haut vous aurait favorisés, si vous vous étiez montrés plus dociles ; et d'autre part, sa protection contre vos ennemis. Cette double perte mérite tous les regrets, car, étant données les tendances vicieuses qui sont en vous, la force et l'adresse des puissances qui cherchent à vous perdre, elle peut avoir pour vous les conséquences les plus désastreuses.

2. Ces conséquences sont d'autant plus à craindre, — et voici le second préjudice dont je voulais parler, — que par le fait même de votre résistance aux désirs de Dieu, les conditions dans lesquelles vous allez vivre désormais se font positivement défavorables.

Quand un homme prend le parti de rester ce qu'il est, sans poursuivre aucun progrès, il adopte une mentalité pleine de périls. Analysez un peu cette mentalité ; et voyez de quels éléments elle se compose ! — C'est une foi faible ; car une foi vive apprécierait autrement l'autorité de l'appel divin, ce qu'on doit gagner à lui obéir et ce qu'on doit perdre à lui résister. — C'est de l'orgueil ; le refus de devenir meilleur ne suppose-t-il pas qu'on est con-

tent de soi ? — C'est de la tiédeur ; la ferveur se traduit toujours par une ardente aspiration à la sanctification pratique. — C'est de l'infidélité à la grâce, puisqu'on ne fait point ce qu'elle demande. — C'est de l'indifférence pour ce qui plaît à Dieu, élève à lui, améliore la conduite, facilite la persévérance, rend le salut plus probable et fera le ciel plus heureux. — C'est enfin la peur déraisonnable des efforts et des sacrifices, la tendance à ménager les instincts et les passions, la crainte d'en trop faire, et la résolution, consciencieuse ou non, mais réelle, de n'accorder à la grâce que ce qu'on ne peut pas lui refuser sans péché. — Or, au dire des maîtres de la vie spirituelle, ces dispositions sont des plus dangereuses. Elles énervent et anémient les âmes ; elles diminuent leur force de résistance ; elles les rendent plus accessibles aux tentations de Satan et plus sensibles aux séductions du scandale. D'où ces affirmations consacrées par l'expérience : que, dans les sentiers du salut, « ne pas avancer, c'est reculer ¹ » ; que, « si on ne court, on tombe ; que, si on languit, on meurt bientôt ² » ; et que cette voie « exclut, avec ceux qui s'égarent et ceux qui retournent en arrière, ceux qui s'arrêtent ³. » Il est rare que le refus de travailler au progrès ne conduise pas, tôt ou tard, à de déplorables défaillances. Si ce refus n'est point, par lui-même, un péché, il ouvre certainement un chemin qui conduit au péché. Or, quand on entre dans ce chemin-là, on est toujours exposé à y aller plus ou moins loin et même à le suivre jusqu'au bout. Ainsi arrive-t-il que, pour n'avoir point voulu ni des vertus ni de la récompense des parfaits, on perd celles mêmes des simples chrétiens.

Si, après avoir entendu cette théorie, vous me demandez de l'incarner dans des exemples, je vous en citerai deux. Ils me sont, l'un et l'autre, fournis par l'Evangile. Là, en effet, paraissent deux personnages qui, appelés par Jésus-Christ lui-même à la perfection, résistèrent à son appel.

Le premier est un jeune homme dont le livre sacré ne dit point le nom. Il avait, depuis son enfance, observé fidèlement les préceptes. Notre-Seigneur, charmé de cette fidélité, eut pour lui un regard de vive et paternelle tendresse. Puis, il ajouta : « *Il te manque encore une chose : viens à ma suite !* » Et il lui disait avec précision quels sacrifices la perfection exigeait de lui. Le jeune homme, affligé, s'en alla sans répondre. (Mc. x, 17-22). Il ne se sentait point le courage nécessaire... Qu'est-il devenu ? Nous l'ignorons. S'il avait répondu aux invitations du Sauveur, ce serait un grand saint, et il règnerait aujourd'hui parmi les princes de la Cour céleste. Je veux bien croire, malgré son peu de générosité, à son salut éternel. Mais il n'a point retrouvé en Paradis, soyez-en sûrs, le trône élevé qu'il a perdu. Il occupe un rang beaucoup plus humble. Et quand il regarde d'en bas la haute place à laquelle Dieu l'appelait,

croyez-vous qu'il ne regrette pas vivement d'avoir résisté à son appel ?...

Le second exemple est plus triste encore que le premier. Là, les funestes tendances contre lesquelles est venu échouer l'appel divin ont exercé toute leur influence et réalisé tout le mal dont elles peuvent être la cause. C'est l'exemple de Judas. — Quand il a été mis au nombre des apôtres, Judas ne devait pas être un grand pécheur. Je ne me ferais point à l'idée que le choix de Jésus se soit, de propos délibéré, fixé sur un indigne. Mais le malheureux avait l'âme tournée vers la terre. Il n'a rien compris aux magnifiques destinées qui s'offraient à lui. Loin d'aspirer, comme les autres membres du Collège apostolique, aux grandes et belles vertus dont son Maître lui donnait à la fois l'exemple et le conseil, il s'en est éloigné. « Rien, pensait-il, ne m'oblige à monter si haut !... » Ce refus de monter l'a disposé à descendre. En résistant à la grâce, il s'est graduellement soustrait à son action salutaire. Il est ainsi devenu, peu à peu, le traître que vous savez.

Tous ceux à qui Dieu demande de s'élever au-dessus des vertus rigoureusement prescrites et qui ne le veulent pas, finissent, soit comme le premier de ces deux hommes, soit comme le second. Ils vont parfois, comme Judas, jusqu'au crime et jusqu'à la trahison. D'autres fois, ils restent chrétiens ; mais leur vie n'est jamais qu'une vie médiocre et vulgaire, une vie sans ambition et sans grandeur. Dans tous les cas, il suffit de comparer les destinées que ces hommes se font à celles qu'ils auraient pu s'assurer, pour comprendre quel préjudice leur a causé le refus de se sanctifier et combien ils y ont perdu.

J'ai rappelé tout à l'heure comment le jeune homme que Jésus pressa d'observer les conseils, après avoir observé les préceptes, en éprouva une impression de tristesse. Je voudrais que cet entretien, consacré à commenter, en vous l'appliquant, la parole du Sauveur à cet homme-là vous laisse une impression toute contraire. En vous invitant à la perfection, Jésus vous donne lieu, non pas de vous attrister, mais de vous réjouir. Il faudrait plutôt vous affliger s'il ne vous y appelait pas.

N'être point appelé à la perfection, savez-vous ce que cela voudrait dire ? Cela voudrait dire que les grandes vertus et les grandes récompenses ne sont pas faites pour vous et que vous n'êtes point faits pour elles. Cela voudrait dire que Dieu vous juge indignes et incapables d'y prétendre et que sa grâce se refuse à vous les rendre accessibles. Cela voudrait dire enfin que toute tentative d'y parvenir vous est interdite... Comprenez-vous quel malheur et quel affront il y aurait là pour vous ? Par le fait même, les hautes sphères du monde surnaturel se fermentaient au-dessus de vos têtes. Adieu, les beaux rêves que vous avez peut-être faits de sainteté non commune, de supériorité morale, de places élevées dans les splendeurs éternelles ! Vous êtes des âmes de dernier rang : vrais parias dans

¹ S. Bernard, Sermon 2 de Purif. B. M. V.

² Bossuet, Sermon pour la fête de la Toussaint.

³ S. Augustin, Sermon de Cantico novo, n. 4.

la société des esprits. Vous y resterez toujours, comparativement aux autres, pauvres et humiliés. Ce qu'il y a de moindre dans le royaume de Dieu sera votre partage : Dieu l'a trouvé bon pour vous... Oui ! voilà ce qui mériterait de la tristesse, une tristesse profonde, une tristesse insoluble !

En vous invitant à avoir faim et soif de la justice, et en promettant de vous rassasier, la bonne Providence vous fait une meilleure part. Elle vous traite comme elle a traité ses plus intimes amis. Elle vous offre les grâces les plus précieuses et les plus puissantes ; elle vous propose les degrés les plus enviables de valeur morale ; elle vous promet ce qu'il y a de plus glorieux en Paradis ; elle vous porte enfin au niveau des Saints. Dans tout cela, je ne vois rien que de réjouissant... Réjouissez-vous donc ! Oui, réjouissez-vous de l'honneur que Dieu vous fait, de l'estime et de l'affection dont il vous donne la preuve, des perspectives incomparablement belles qu'il ouvre devant vous ! Mais aussi, répondez avec empressement à son appel ! Aspirez aux grandes vertus, dans ce qu'elles ont de compatible avec votre état ! Et, pour tout dire d'un mot, mettez désormais votre amour-propre et votre bonheur à faire chaque jour, dans cette voie royale de la perfection chrétienne, des progrès nouveaux. Ainsi soit-il !

POUR LA FÊTE DE SAINTE MADELEINE

(22 juillet)

LE MODÈLE DU RETOUR A DIEU

Elle était pécheresse... pécheresse publique et scandaleuse, « la pécheresse de la ville. » — Et quand elle sort de la salle du festin, Celui qui voit le fond des consciences et dont la bouche ne dit que vérité, celui-là lui déclare : « Tes péchés te sont remis ; va en paix. » (Luc, vii, 37-50).

Que s'est-il donc passé ? Il s'est passé une conversion ; celle qui fuyait Dieu est revenue à Dieu...

I. — La préparation

1° Un jour, aux alentours de son château de Magdala, sur la rive occidentale du lac de Tibériade, un bruit inaccoutumé : devant le château passe une multitude. « Qu'est-ce ? » demande Madeleine. — « C'est Jésus qui passe... » La voilà partie pour voir le nouveau Prophète.

Mais elle ne peut s'empêcher d'entendre ses enseignements : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ?... Soyez sur vos gardes, car vous ne savez ni le jour ni l'heure... Je ne suis pas venu pour appeler les justes, mais les pécheurs... Il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de pénitence... Mon fils, tes péchés te sont remis... » Et les paraboles de l'enfant prodigue, de la drachme perdue, de la brebis égarée, etc. — Les appels de Dieu...

2° Ces paroles ont pénétré jusqu'à son cœur : « Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra, » et elle rentre toute bouleversée, consciente de sa misère, confiante en la bonté et la puissance du Prophète... Elle ne résiste pas à la grâce, mais elle court à son médecin pour demander la plénitude de sa

guérison. — La réponse des âmes : « Oui... Non... Plus tard ! »

II. — L'exécution

Elle nous offre le modèle d'une bonne confession :

1° *L'aveu*. Madeleine foule aux pieds tout respect humain ; ce n'est plus la courtisane orgueilleuse ; c'est la pénitente qui s'expose aux railleries et aux sarcasmes pour l'aveu public de son changement de conduite.

2° *La contrition*. Elle éclate dans toute son attitude : ses larmes, son parfum, ses cheveux dénoués... Et elle est sincère, car elle vient du cœur.

3° *L'absolution*. C'est pourquoi elle mérite de recevoir l'absolution de Jésus-Christ lui-même.

III. — La persévérance

De la Madeleine qui scandalisait Tibériade et Capharnaüm il ne resta plus rien. Admise à la suite du Maître et dans son amitié, elle n'eut plus d'autre souci que de mériter de plus en plus cette amitié, par sa fidélité aux inspirations de la grâce.

4° Dans l'Evangile, il est encore parlé d'elle quatre fois. — a) Elle a choisi la meilleure part (Luc, x, 42). — b) Partout où l'Evangile sera prêché, on racontera à sa gloire ce qu'elle a fait (Marc, xiv, 3-9). — c) Elle était au pied de la croix (Jo. xix, 25). — d) C'est à elle que Jésus ressuscité apparaît en premier lieu (Mc. xvi, 9 ; Jo. xx, 1-18). — C'est chaque fois une preuve nouvelle de sa fidélité : elle n'a plus péché.

2° Elle acheva sa vie dans la pénitence à la Sainte-Baume pendant trente ans : vrai modèle de *satisfaction*.

« Peccantem secuti, poenitentem imitemur. »

En vente à nos bureaux

Pour votre Confession. Examen de conscience à l'usage des enfants de la Communion solennelle, suivi d'un Chemin de Croix. 48 p. in-32, franco 0 f. 25 ; les dix, 2 f. 45 ; les 50, 9 f. 90 ; le cent, 19 f. 55. — **Le Grand Jour et ses apprêts**, par le P. Lambert. In-12 de 300 p., franco 3 f. 25.

La Reine du Paradis, par le chanoine Rolland (123 discours sur la Ste Vierge). 7^e édit. ; 2 forts vol. in-12 de 600 et 700 pages, franco 10 f. — Du même auteur : **Le Paradis sur terre** (97 discours sur la Sainte Eucharistie). 15^e édition ; 2 forts vol. in-12 de 527 et 576 p., franco 10 fr.

Explication des Evangiles des Dimanches, par M. l'abbé Chaumet. — 4^e édition. — In-12 de 515 pages (avec portrait de l'auteur), franco 4 f.

La Chambre de la jeune fille, par Eug. Martin (instructions à des jeunes filles). In-12 carré de 240 p., franco 2 f. 75.

Jeanne d'Arc (drame en 5 actes), par G. Bizet. In-12 de 102 p., franco 1 f. 25. — **Le Déserteur** (drame social contre la désertion des campagnes), par G. Mugnier. 3^e édit. ; in-12 de 70 p., franco 0 f. 85, 3 f. 50 les cinq. — Pas de droits d'auteur sur ces deux drames.

Hymne à Jeanne d'Arc, de Gravier. Partition in-4^e, texte, chant et accomp., 1 f. 75 ; in-8, texte et chant, 0 f. 30 ; paroles seules, les 10 ex., 0 f. 65.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 junii 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

Ami du Clergé du 15-22 juillet 1920

Deuxième
partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Troisième Retraite à des jeunes gens. — Nos GRANDS DEVOIRS. — *Prologue* : Vos fatigues et le repos de la Retraite, 241.

Sermons pour l'Assomption. — I. Comment Marie a mérité sa gloire, 244. — II. Union, séparation, réunion, 246.

Instructions sur le Pater. — IV. Il a été composé par Dieu pour les hommes, 248.

Plans de sermons pour les dimanches. — 13^e Dim. après la Pentecôte : La prière en commun, 251.

Aux Mères chrétiennes. — VII. *Sainte Anne* : (Plan) La chasteté conjugale, 251.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XXVIII. Les raisons d'aspirer à la perfection chrétienne : 3^e La charité, 253.

TROISIÈME RETRAITE A DES JEUNES GENS ¹

Nos grands devoirs

PROLOGUE : *Vos fatigues et le repos de la Retraite*

Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum.
Venez à l'écart dans un lieu désert, et reposez-vous un peu.
(Mc., vi, 31).

Mes chers amis,

Un jour Notre-Seigneur envoya ses douze apôtres « aux brebis perdues de la maison d'Israël. » (Mt., x, 6). D'après ses divines instructions, ils devaient éclairer les âmes en leur prêchant le royaume des cieux et guérir les corps en les délivrant de toute infirmité. Les messagers de la Bonne Nouvelle partirent deux à deux sur le chemin des diverses villes de la Galilée. Ils s'acquittèrent de leur double mission avec un zèle remarquable, tour à tour prêchant la pénitence, exorcisant les possédés et rendant la santé aux malades. (Mc., vi, 12-13 ; Luc, ix, 6).

Après ce laborieux ministère, ils revinrent auprès du Maître, exténués de fatigue. Leur corps était harassé par les longues marches ; leur esprit, épuisé par une prédication intense ; leur cœur, brisé par le contact incessant des multiples misères humaines ; leur âme, battue sans doute par la tempête du monde, au milieu duquel elle avait été momentanément transplantée, loin de la présence tutélaire du Sauveur. Ils avaient besoin d'un repos réparateur. Mais comment le trouver au milieu du va-et-vient continu des foules bruyantes qui entouraient Jésus ? Alors, le bon Maître, plein de sollicitude pour ses serviteurs d'élite, leur dit : « Venez à l'écart dans un lieu désert, et reposez-

vous un peu. *Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum.* »

Mes chers amis, cette voix du divin Maître a retenti aussi à vos oreilles. Quand votre dévoué directeur, vous prenant dans son intimité, vous a dit : « Venez à la retraite, » c'est Jésus qui vous conviait par son ministre. Quand, à la séance du Patronage, votre ami s'est penché vers vous et vous a demandé : « Et toi, viendras-tu à la retraite ? » c'est Jésus qui vous conviait par son fidèle. Quand, soudain, une lettre vous est arrivée, et que, l'ouvrant avec empressement, vous avez lu ces mots : « Et vous, mon cher ami, venez donc aussi à la retraite, » c'est Jésus qui vous conviait sur l'aile des bons souvenirs et des amitiés qui demeurent. Pour nous atteindre, Jésus a bien des cordes à son arc ; et quand il a jeté son regard de choix sur une âme, pour lui la distance s'efface et le temps n'est rien : il ne perd plus de vue cette âme ; un jour vient où il l'appelle et en fait la conquête.

Bref, Jésus vous a appelés au milieu de vos fatigues et vous a offert le doux repos de la retraite. Ce sera l'objet de ce court Prologue.

I. — *Vos fatigues*

Mes chers amis, pour vous comme pour tous, depuis la chute originelle, le fardeau de la vie est lourd. Sa pesanteur assaille votre être tout entier. Car vous connaissez les *fatigues du corps, celles de l'esprit, celles du cœur et celles de l'âme.*

1. *Les fatigues du corps.* — Depuis longtemps, vous portez sur vos jeunes épaules le poids du jour et de la chaleur. A peine aviez-vous grandi que les nécessités de l'existence vous jetaient dans les bras du *travail*. Depuis, vous avez gagné votre pain et celui des vôtres, à la sueur de vos fronts, jour par jour, heure par heure. La nuit couvre encore la terre de son voile que déjà vous êtes à l'atelier, à l'usine, exposés à l'ardeur des fonderies ou courbés sur la besogne aride des bureaux. Ici, la perfide neurasthénie vous guette ; là, le feu vous consume et abrège votre vie. Jésus a eu pitié de vous et vous a dit : « Quittez ce travail, accordez-vous quelques jours de répit et venez à l'écart. *Venite seorsum.* »

2. *Les fatigues de l'esprit.* — Mais, si la vie est un lourd fardeau pour le corps de l'homme, elle en est un aussi pour son esprit. Jetés dans la vaste fournaise du monde par la nature de nos labeurs, nous rencontrons à chaque pas la *contradiction et l'erreur*. La contradiction nous pèse et l'erreur nous trouble. Nous n'aimons pas que d'autres attaquent nos pensées, surtout quand elles sont bonnes. Mais le sort des bonnes pensées ici-bas est d'être combattues, critiquées, vilipendées, persécutées : « Au juste tendons des embûches, a dit l'impie ; voyons si ses paroles sont vraies. *Circumveniamus ergo justum... Videamus ergo si sermones illius veri sint.* » (Sag, ii, 12, 17). Les méchants se mettent à cette œuvre de haine tantôt sournoisement, tantôt ouvertement, toujours avec un réel fonds de perversité. A l'audace du mal ils

¹ La première Retraite, *Le Grand Voyage*, et la deuxième, *La Vie et les Vertus du Jeune Homme chrétien*, ont paru dans la *Prédication* de 1913.

ajoutent lâchement la force du nombre. Bien chers jeunes gens, n'est-ce pas ainsi que les choses se passent trop souvent dans vos agglomérations ouvrières ? N'est-ce pas que le langage de ces hommes vous fatigue et vous fait mal ? Victimes innocentes de la contradiction, vous êtes très chers à nos cœurs de prêtres, mais vous l'êtes infiniment au cœur du Souverain Prêtre, Jésus. Voilà pourquoi, désireux de procurer à votre esprit, torturé par les méchants, une oasis réconfortante où nul ne vous contredirait, où vous n'entendriez que des voix à l'unisson de la vôtre, il vous a conviés ici : *Venite seorsum.*

3. *Les fatigues du cœur.* — Mes chers amis, à la contradiction qui nous vient du dehors s'ajoute au dedans de nous-mêmes la *révolte des passions*. C'est le fardeau du cœur. Hélas ! il est de votre âge et de votre condition. Avant de posséder l'assiette inébranlable de la vertu et d'en savourer, dans la paix de ses sens, l'incomparable bienfait, le jeune homme du monde doit essuyer généralement les plus violents assauts. Le plaisir, charrié sur l'aile des vents corrupteurs de la licence séculière, frappe, comme une furie, à la porte de son cœur jusque-là resté pur. De son côté, la concupiscence, enfermée dans ce cœur, travaille à livrer la place au fougueux assaillant.

Placé entre le marteau et l'enclume, le cœur chaste cherche à se déprendre. Il lutte avec vaillance. Mais que pourrait-il seul contre d'aussi redoutables ennemis ? Bientôt leurs traits l'atteignent et il tombe. Alors, il appelle le ciel à son secours, il prie. Mais, soit pour éprouver sa vertu, soit pour le maintenir dans la douce humilité, le ciel permet qu'il tombe encore. Le jeune homme pleure. La parole humaine se refuse à exprimer tout ce qu'il y a de poignant dans cette douleur. Cœurs meurtris par les combats intimes, ô vous qui traversez la crise, consolez-vous ! Jésus a vu vos larmes, et il vous a appelés dans un lieu de rafraîchissement et de paix que la licence mondaine ne saurait atteindre et qui, par sa céleste atmosphère de grâce, étouffe les feux terrestres de la hideuse concupiscence. *Venite seorsum.*

4. *Les fatigues de l'âme.* — Mes chers amis, la révolte des passions entraîne la chute. La chute, en pareille occurrence, c'est malheureusement le péché. Le péché est suivi du *remords*... J'ai désigné par ce dernier mot le grand tourment de l'âme, c'est-à-dire la voix indignée qui nous reproche amèrement le mal que nous avons fait ou le bien que nous avons omis de faire : « Malheureux, tu as été lâche, hypocrite, débauché, parjure, menteur. Ici, tu as manqué de retenue ; là, de générosité. Tu as bu l'iniquité comme l'eau. Tu as péché. Vois ce que tu as perdu ainsi : la paix de la conscience et la grâce de Dieu ! »

Cette voix pénètre l'âme jusque dans ses profondeurs et la poursuit partout. Qui nous délivrera de ses importunités ? Les divertissements ? Nous le croyons d'abord. Nous nous jetons avidement dans le tourbillon du monde. Mais c'est en vain : notre

joie est traversée : le rire est à la surface, le remords est au fonds. Nous nous livrons à d'autres folies ; mais l'implacable justicier de nos méfaits nous y poursuit encore. Peut-être que le sommeil nous délivrera enfin de ce perpétuel gêneur ? Pas davantage : même là, le remords nous atteint ; il se glisse jusque dans nos rêves... Seigneur, Seigneur, quand serons-nous donc à l'abri du remords ? Jésus a entendu cette plainte douloureuse de nos âmes fatiguées, et il nous a répondu : « Vous serez délivrés du remords quand vous viendrez à moi avec générosité. *Venite seorsum.* »

II. — Le repos de la Retraite

Bien chers jeunes gens, vous avez répondu à l'appel du Maître : vous êtes venus. En venant ici, la plupart ont voulu revivre des émotions bien douces et les joies les plus salutaires. Quelques-uns nous arrivent pour la première fois, et, s'ajoutant aux habitués de nos chères Retraites, ils forment une boule de neige du plus consolant espoir.

Mais, sans doute, à l'heure actuelle, une curiosité bien légitime s'empare de leur esprit. Ils sont en terrain inconnu. Qu'est-ce donc qu'une *retraite fermée* ? Je vais vous le dire en quelques mots. Une retraite fermée, c'est un temps de repos. Ici, le corps se repose par l'application de l'âme au *travail intérieur* ; l'esprit se repose par l'*audition de la vérité* que nous cherchons ou qui nous est chère ; le cœur se repose dans la *jouissance des affections les plus pures et les plus solides* ; l'âme se repose dans la *paix* et le *pardon de Dieu*.

1. *Le travail intérieur* est la première source du repos pour le jeune homme absorbé journellement par le dur labeur des usines, des bureaux ou des études scientifiques. Car, ce qui nous repose, ce n'est pas seulement un lit où nous pouvons étendre nos membres lassés, c'est encore la diversité de nos travaux. Après une semaine de pénibles labours, le bœuf trouve un repos suffisant sur la litière de l'étable. Mais l'homme, qui est à la fois corps et esprit, ne saurait rester ainsi tout le jour. Vite, après quelques heures données au sommeil, il se lève pour vaquer à d'autres besoins. Il entreprend des voyages ; il se livre aux arts d'agrément, à la musique, à la photographie, que sais-je ? Au surplus, s'il est religieux, et il doit l'être, il vaque aux affaires de son âme.

Cette dernière occupation est souverainement reposante. Le bruit des machines a cessé de retentir à vos oreilles ; vous n'entendez plus que l'appel discret de la grâce. Vous êtes soustraits à l'œil observateur du maître qui surveille et active les travaux ; vous n'êtes plus que sous le regard patient de votre Dieu. Vos reins ne plient plus sous le faix, vos jambes ne tremblent plus par suite de l'épuisement de la station droite nécessaire, vos bras ne connaissent plus les douleurs de l'effort continu ; tous vos sens sont en paix ; tout votre corps se repose.

Seule, votre âme travaille. Mais, ici, pour elle point de fatigue. La puissante impulsion donnée par vos directeurs, l'irrésistible entraînement des

bons exemples, la sainte atmosphère dans laquelle vous êtes transplantés comme dans une serre chaude, et surtout l'intervention salutaire et féconde de la grâce de Dieu, tout contribue à seconder l'effort personnel. Vous n'avez presque qu'à vous laisser conduire et qu'à maintenir votre âme dans le filet des bonnes pensées, des bons desirs et des bonnes paroles qui tombent sur elle, pour la conquérir au devoir, à la religion, à la vertu et au ciel.

2. Tandis que la retraite repose notre corps en nous appliquant au travail facile de l'âme, elle repose aussi notre esprit en lui procurant l'*audition de la vérité* que nous cherchons ou qui nous est chère.

Les uns cherchent la vérité. Pour ceux-là, les grands problèmes de la vie ne sont pas résolus. Ah ! ils n'ont pas trouvé la foi dans le cœur d'une mère : leur mère était indifférente ! Ils n'ont pas trouvé la foi à l'école : celle-ci était athée ! Ils ne l'ont pas trouvée sur les bancs du catéchisme : ils y vinrent à l'âge où l'on ne pense guère et ils ne firent qu'y passer ! Mais, quand ils eurent grandi, des questions pressantes surgirent de leur esprit inquiet : Qu'est-ce que l'homme ? D'où vient-il ? Où va-t-il ? Les jeunes gens l'ont demandé au monde. « Que vous importe ? leur répondit le monde. Vous saurez la vérité plus tard. Amusez-vous en attendant. » Les jeunes gens sérieux ne furent point satisfaits. Ils allèrent frapper aux portes de la science et des philosophes. La science leur répondit : « Mystère ! » et les philosophes les déroutèrent. Ils n'en furent que plus malheureux ! Jeunes gens fatigués par le doute, ô vous qui cherchez la vérité, venez ici. La retraite vous apprendra ce que vous ignorez, et que vous désirez ardemment savoir : l'origine de l'homme, sa chute, ses épreuves, ses destinées, le but de la vie, l'au-delà de la mort... Venez, la retraite dissipera le malaise de vos esprits.

Mais, mes chers amis, vous n'êtes pas du nombre de ces infortunés. Vous possédez la vérité. Vous l'avez sucée avec le lait maternel ; vous l'avez reçue abondamment des mains bénies de la religion. Et vous l'aimez. Vos ennemis le savent bien. Pour tourmenter vos esprits, ils attaquent devant vous la vérité qui vous est chère. Vos esprits souffrent de ces blessures faites à vos croyances. Eh bien ! la retraite adoucira vos plaies en fortifiant votre foi et en vous représentant la vérité religieuse dans toute sa plénitude et dans toutes ses consolantes réalités. Venez ; la parole que vous allez entendre provient des mêmes sources que celle de vos pieuses mères ; elle est l'écho de celle du prêtre qui reçut jadis vos premières confidences et qui marqua votre place au banquet de l'Amour en vous admettant à la Table Sainte. Ah ! le monde méchant contredit les enseignements de votre berceau et de votre baptême ? Venez les retrouver ici et vous reposer ainsi de la contradiction.

3. Mais ce par quoi la retraite est particulièrement douce pour le jeune homme, c'est qu'elle est

la jouissance des affections les plus pures et les plus solides. L'amour vrai et sincère est le repos du cœur. Le trouve-t-on dans le monde ? Non. Les gens du monde ne s'aiment que pour le plaisir : hors de la table du festin ils se déchirent. Les gens du monde ne s'aiment que dans la prospérité : l'infortune vient-elle vous frapper ? vous êtes seul.

L'amour vrai et sincère ne se trouve que dans la religion. Celle-ci nous apprend à aimer Dieu : se peut-il un amour plus pur ? Elle nous apprend à aimer nos semblables comme nous-mêmes en Dieu et pour Dieu : se peut-il un amour plus désintéressé ? Non contente de nous enseigner le précepte de l'amour, elle nous y porte en créant entre Dieu et nous, entre nous et nos semblables, les liens de l'intimité la plus étroite. Dieu devient notre Père, et les hommes nos frères. Elle cimente l'union en nous communiquant les mêmes pensées, les mêmes élans, le même idéal. Par elle, les âges, les origines, les diverses conditions fusionnent pour ne plus former qu'un seul cœur et qu'une seule âme.

C'est dans cette union que vivaient les premiers chrétiens. C'est cette union qu'ont jusqu'ici réalisée spontanément nos chers retraitants, et que tous ensemble vous allez revivre pour la plus grande joie de vos cœurs. Abandonnez-vous donc à ces affections pures et solides, et que votre cœur se dilate dans l'amour de Dieu et de vos frères. Vous le reposerez ainsi des impuretés et des trahisons du siècle.

4. Enfin la retraite est le repos de l'âme dans *la paix* et *le pardon de Dieu*. Nous l'avons dit d'un mot : la plaie de l'âme c'est le péché, et son tourment c'est le remords. Pour guérir du péché et pour échapper au remords, il faut se jeter dans les bras de Dieu. Vous y êtes. Consolez-vous et espérez.

Bien chers jeunes gens, je vous traite comme des pécheurs. C'est avec raison : nous le sommes tous ; le juste lui-même souille ses pieds de la vile poussière de la terre d'exil et tombe sur le chemin. *Septies cadet justus.* (Prov., xxiv, 16). Ses chutes sont moins lourdes : voilà à nos yeux toute la différence. Mais au regard de Dieu et de ses saints, toute chute est lourde. Si donc vous aviez la pureté de S. Jean, vous auriez aussi sa délicatesse de conscience ; vous trembleriez des moindres écarts, et le remords vous assaillirait à la plus légère inadvertance.

Mais êtes-vous S. Jean ? N'êtes-vous pas plutôt Pierre, Augustin, Madeleine ou l'enfant prodigue ? Que de pauvres grands pécheurs sur les chemins du monde impie et corrompu ! Si par hasard vous étiez du nombre, c'est le secret de Dieu et le vôtre, consolez-vous encore et espérez beaucoup. Car le Bon Dieu va vous donner sa paix comme il la donna jadis à Madeleine ; il va vous presser dans ses bras comme il y pressa jadis l'enfant prodigue repentant ; il va vous manifester le signe visible de son pardon par l'absolution du prêtre qui recevra vos aveux.

O digne couronnement d'une bonne et sainte

retraite ! Dès maintenant visez ce but, mes chers amis, mais en toute simplicité, humilité et confiance. N'ayez peur ni de Dieu ni de son ministre. Est-ce que Madeleine avait peur de Jésus ? Est-ce que l'enfant prodigue eut peur de son père ? Non, n'est-ce pas ? et ce fut avec raison, puisque Jésus excusa la pécheresse devant le pharisien scandalisé, et que le père de famille défendit son fils coupable contre le frère mécontent. Jésus n'a-t-il pas dit d'ailleurs que le ciel sourit chaque fois que le pécheur se relève ? Pécheurs, mes chers amis, vous ferez sourire le ciel, vous vous relèverez et vous trouverez le repos de vos âmes. *Et invenietis requiem animabus vestris.* (Mt., xi, 29).

« Pour se reposer, l'homme du siècle ne sait pas s'arrêter aux bons endroits. Ce ne sont pas les cafés du boulevard qui reposent, ni les bruits de la rue, ni le monde et ses fêtes, mais la solitude pieuse et ses bienfaits. Heureux êtes-vous de l'avoir compris ! Votre récompense sera grande. Sur votre Cénacle le Saint-Esprit va battre des ailes et faire pleuvoir l'abondance de ses grâces. Et de ce Cénacle, comme autrefois les apôtres, vous sortirez renouvelés, sanctifiés et enflammés de zèle pour Dieu et sa noble cause. Ainsi soit-il !

SERMONS POUR L'ASSOMPTION

I

COMMENT MARIE A MÉRITÉ SA GLOIRE

Mes frères,

« Aujourd'hui, la Vierge Marie est montée aux cieux : réjouissez-vous, parce qu'elle règne avec le Christ pour l'éternité. »

C'est en ces termes d'une simplicité pleine de grandeur que l'Eglise nous invite à célébrer la fête de l'Assomption.

Et comment ne serions-nous pas réjouis, à la vue de la Vierge bénie quittant la terre et allant, sur les ailes des anges, prendre auprès de Dieu la place de gloire que lui ont méritée ses souffrances et ses vertus ?

Elle est notre mère ; ce titre, qu'elle a reçu au pied de la Croix comme un héritage sacré, comme la dernière volonté de son Fils mourant, elle l'a justifié par un amour qui ne s'est jamais démenti, et que les siècles succédant aux siècles n'ont pas cessé de reconnaître et de chanter. Son bonheur est le nôtre, et notre joie, à nous qui souffrons et qui gémissons sur la terre, est de nous unir aux Anges et aux Bienheureux, que dis-je ? de nous unir à Jésus, son Fils, et à l'adorable Trinité elle-même, pour célébrer son triomphe.

N'oublions pas, toutefois, que la plus excellente manière de la louer est de l'imiter. Trois pensées nous y aideront.

1^o La Vierge Marie n'est heureuse que parce qu'elle a su souffrir,

2^o La Vierge Marie n'est couronnée que parce qu'elle a su être humble.

3^o La Vierge Marie n'est Reine que parce qu'elle a su obéir.

Ainsi, son bonheur, sa gloire, son pouvoir souverain nous instruiront et nous animeront à marcher sur ses traces.

I

L'apôtre S. Paul, écrivant aux premiers chrétiens, leur disait : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a jamais conçu, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » (I Cor., ii, 9).

S'il en est ainsi pour nous tous, si telle est la béatitude qui nous attend là-haut, nous qui aimons si peu le Bon Dieu et qui le servons si mal, quel dut être le bonheur de la Vierge Marie quand elle entra au ciel !

Représentez-vous cette mère qui, n'ayant jamais vécu que pour son Fils, a dû être séparée de lui pendant dix-neuf ans, dix-neuf siècles plutôt, pendant lesquels elle n'a jamais cessé de tendre vers lui de toute l'ardeur de son âme, dix-neuf siècles pendant lesquels elle a souffert de ne pas voir arriver ce jour tant désiré de la réunion ! Oh ! qu'il était long, cet exil, et combien dur !

Et maintenant, c'est fait ! Ce Fils, elle le rejoint enfin ! Elle le retrouve glorifié, entouré des adorations des anges et des saints, assis à la droite de Dieu même, salué par les acclamations et par l'amour éternel de la terre et des cieux !

Ce Fils bien-aimé, jamais plus elle ne le perdra désormais ; jamais plus elle n'aura à trembler pour lui ; jamais plus elle n'aura à gémir sur la haine qu'on lui porte et sur les embûches qu'on lui tend. Le triomphe de Jésus est infini, et il est la mesure du bonheur de sa Mère.

Ici-bas, quand une mère, après une longue séparation, va revoir son enfant, on la prépare doucement et prudemment à l'instant qui va la jeter dans ses bras. On sait que le cœur humain, et surtout le cœur maternel, n'est pas assez fort pour supporter certains bonheurs. La joie, quand elle est excessive, le ferait éclater, plus qu'une douleur aiguë. La pauvre femme a bien pu supporter d'être éloignée de celui qu'elle aime ; elle ne supporterait pas de le retrouver tout à coup.

Il n'en est pas de même de la Vierge ressuscitée ; son âme ne connaît plus les défaillances de la nature. Elle s'enivre à longs traits de son bonheur, et l'éternité elle-même se déroulera sans qu'elle soit parvenue à l'épuiser.

En face de ce tableau, que la langue humaine se confesse incapable d'esquisser seulement, il en est un autre qui n'a pas moins désespéré son impuissance.

Celui-là, vous le connaissez mieux. Il représente cette même Mère au pied de la Croix sur laquelle ce même Fils agonise. Comme lui, elle peut redire la parole désolée du Prophète : « Vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne ! »

Non, ô Mère, il n'est rien qui puisse approcher de ce que vous supportez là, pendant ces heures affreuses, au cours desquelles chacun des tressaillements de votre Jésus éveille en votre cœur un tressaillement semblable. Et pourtant, vous ne vous révoltez pas, vous ne murmurez pas, vous ne doutez pas de Dieu ; vous comprenez qu'il faut que Jésus souffre ainsi, et vous y consentez ; bien plus, vous offrez à Dieu le Père les douleurs inénarrables de Jésus, et vous y unissez les vôtres. Vous savez souffrir, et c'est parce que vous avez eu, ce jour-là et les autres jours de votre vie, la science divine de la souffrance, que maintenant vous goûtez le bonheur le plus profond, en même temps que le plus mérité.

Et nous, mes frères, est-ce que nous savons souffrir ?

Hélas ! chez nous, que de découragements, que de doutes, que de murmures, que de révoltes même ! Insensés que nous sommes, nous oublions que nous sommes ici dans la vallée des larmes, et nous voudrions y faire notre Paradis. Faites-nous donc comprendre, ô Vierge bénie, par votre exemple, que le ciel est là-haut et qu'il faut le gagner !

II

Il ne suffit pas à Notre-Seigneur de combler de bonheur l'âme de sa Mère. Il veut qu'elle soit couronnée d'un diadème auprès duquel pâlissent tous les diadèmes qu'ont jamais portés et que porteront jamais les autres créatures.

Quelle gloire est la sienne !

Ce qui fait l'illustration d'une vie, c'est la grandeur de l'œuvre à laquelle elle a été mêlée. Or, quelle œuvre peut être comparée à celle de l'humanité sauvée ? Vous exaltez Jeanne d'Arc, l'humble paysanne qui délivra Orléans et sauva la France. Certes, vous avez raison. Mais voulez-vous me dire ce qu'est sa mission auprès de celle de la Sainte Vierge ? Ici, c'est un peuple seulement ; là, c'est tout le genre humain qui fut délivré. Ici, c'est l'Anglais qui fut vaincu ; là, c'est l'enfer lui-même. Ici, c'est un roi qui fut remis sur son trône ; là, c'est un Dieu.

Jeanne d'Arc, notre sainte Libératrice, est notre orgueil national ; elle est le symbole dans lequel s'incarnent à la fois, et les qualités de notre race, et l'amour de prédilection que Dieu porte à notre pays ; mais il y a des peuples pour lesquels elle n'est guère autre chose qu'une curiosité historique. Il en est tout autrement de la Sainte Vierge. Son nom est révérend sous toutes les latitudes. Partout, elle a ses autels ; partout, on la chante ; partout, on la prie.

Devant elle se prosterne tout ce que l'humanité compte de plus grand, de plus brillant et de meilleur : les rois, les génies, les saints. Jeanne d'Arc s'est agenouillée devant son image. Louis XIII lui a consacré son royaume. Le Dante, Bossuet, Lacordaire, lui ont dédié leurs accents les plus éloquents. C'est pour elle qu'on a bâti N.-D. de Chartres, N.-D. de Reims, N.-D. de Paris. Bien

plus, les peuples païens eux-mêmes l'ont honorée sans la connaître, et les druides, ces prêtres de nos aïeux les Gaulois, ont, au milieu de leurs rites sanglants, fait une place à la Vierge qui devait enfanter le Sauveur.

Et encore, tous ces hommages que la terre lui rend ne sont rien auprès de ceux de l'autre monde.

L'enfer tremble à son nom. Le sombre roi des ténèbres ne peut rien contre celle qui écrasa la tête du serpent tentateur, et ses rugissements d'impuissance, à leur manière, lui sont glorieux comme les chants du ciel.

Le ciel, c'est là, en effet, qu'il faut se transporter par la pensée, pour contempler le triomphe de Marie. Voyez-vous ce cortège qui ne finit jamais et dont le terme est son trône ? Là, les Anges lumineux l'acclament comme leur Reine ; les Apôtres la saluent comme leur Souveraine et déposent à ses pieds le tribut de leurs conquêtes ; les Confesseurs et les Pontifes inclinent devant elle leur auréole ; les Martyrs jettent à ses pieds leurs palmes et les Vierges leurs lis. L'*Ave Maria*, cette prière qui s'échappe sans cesse de nos lèvres, et qui fait trembler l'enfer, est le chant du ciel qui ne cesse pendant l'éternité de célébrer Celle qui est, après Jésus, la plus grande triomphatrice que le monde ait jamais connue.

Pourquoi cette gloire, qui surpasse tout ce que l'ambition humaine peut rêver de plus grand ?

La Vierge Marie nous le dit dans le *Magnificat* : Dieu renverse les orgueilleux de leur trône et il exalte les petits.

Si elle avait tiré vanité de sa dignité unique sur la terre, Dieu ne l'eût point pareillement glorifiée, parce que, a dit Jésus, « celui qui se grandit sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera grandi. »

Voyez comme elle s'est abaissée, la Vierge bénie ! Elle se soumet, comme la dernière des femmes d'Israël, aux prescriptions légales ; elle se purifie, comme si elle était flétrie ; pendant trente années, elle se cache à Nazareth ; elle se soumet à S. Joseph ; elle se cache pendant la vie publique du Sauveur ; elle n'apparaît qu'au pied de la Croix, pour partager les humiliations indicibles de l'Homme-Dieu. Voilà pourquoi elle a été ainsi exaltée.

Quel sujet de réflexion pour nous !... Est-ce ainsi que nous agissons ?... Hélas ! chez nous, tout est orgueil. Nous nous redressons toutes les fois que Dieu permet qu'une humiliation nous atteigne. Nous la regardons comme une injustice qui viole nos droits les plus légitimes. Nous ne savons pas reconnaître nos défauts. En un mot, nous ne sommes pas humbles. Faites-nous donc comprendre, ô Vierge bénie, que là est la cause principale de nos fautes, et obtenez-nous cette humilité sans laquelle nous ne saurions jamais faire quelque chose de bien !

III

Ce que nous avons balbutié de la gloire et du bonheur de la Sainte Vierge, balbutions-le de sa puissance.

Car, la couronne que Dieu met sur sa tête et le sceptre qu'il place en sa main, ne sont pas seulement des ornements : ils sont l'indication d'une royauté effective.

Quelle est la puissance de Marie désormais ?

Celle de Dieu même.

Vous savez comment les Docteurs appellent la Vierge bénie : *omnipotentia supplex* ; c'est-à-dire : la Toute-Puissance à genoux. Dieu peut tout par sa seule volonté ; Marie peut tout par sa seule prière. Dieu n'a qu'à vouloir, et ce qu'il a voulu existe sur-le-champ ; Marie n'a qu'à demander, et ce qu'elle a demandé s'accomplit immédiatement.

Bien plus, Dieu semble s'être dessaisi de son pouvoir souverain pour en confier l'exercice à celle qui fut la Mère de son Fils. « Allez à Joseph ! » répondait le Pharaon d'Égypte au peuple affamé qui lui demandait du pain. « Allez à Marie ! » répond Dieu à toute âme humaine qui implore sa bonté.

Mais, ce que nous avons à demander dépasse les limites de la nature ? — Qu'importe ! puisque le pouvoir de Marie ne connaît pas de limites.

Mais, il faudrait un miracle pour que je fusse exaucé ? — Qu'importe encore ! Marie ne porte-t-elle pas le nom de Notre-Dame des Miracles ? Est-ce que les miracles ne sont pas son apanage royal ? Est-ce qu'il y a miracle, de quelque nature qu'il soit, qui lui est impossible ?

Allez dans nos vieilles familles, et parlez de N.-D. des Miracles ; partout, on vous citera quelque trait de sa miséricordieuse bonté. — Ici, l'on vous dira : « Nous avions un être très cher qui se mourait ; la science près de lui avait déjà prononcé l'arrêt fatal ; nous sommes allés prier la Sainte Vierge, et celui qui avait déjà un pied dans la tombe nous a été rendu plein de vie. » — Là, on vous dira : « Un malheureux de notre famille nous désolait par ses désordres. Aucune représentation, aucune amitié, aucune tristesse, pas même celle de sa mère, n'avait prise sur lui. Nous sommes allés prier la Sainte Vierge, et l'enfant prodigue est revenu repentant et converti. » — Ailleurs, on vous dira : « Par suite de circonstances fâcheuses, nous étions dans une situation désespérée. Toutes les portes où nous avions frappé étaient restées fermées. Devant nous, comme un gouffre béant où nous allions sombrer, s'ouvrait la ruine. Nous sommes allés prier la Sainte Vierge et, du côté où nous ne l'attendions pas, le secours sauveur nous est venu. » — Voilà ce qu'on vous dira.

Songez maintenant que les sanctuaires de Marie sont légion, sur la terre de France et d'ailleurs ; songez que, partout, la Sainte Vierge se montre aussi puissante, et vous conviendrez que son pouvoir ne connaît pas de limites.

Que si, maintenant, vous me demandez d'où lui vient cette toute-puissance prodigieuse, je vous dirai : « Rappelez-vous que personne ne fut plus obéissant qu'elle. »

Marie a toujours obéi : à l'ange Gabriel, à S. Joseph, aux lois de Moïse, aux ordres du César

romain, et, sur la fin de sa vie, à S. Pierre le renégat devenu Pape. Partout et toujours elle s'est soumise ; or, il est écrit : « Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent. » Là est le secret de son pouvoir.

Est-ce ainsi que nous obéissons à Dieu ?

Est-ce que nous ne choisissons pas, parmi ses lois, celles qui nous conviennent, pour éluder celles qui nous gênent ? Est-ce que nous ne limitons pas notre soumission ? Est-ce que nous ne discutons pas les ordres de l'Eglise ?... Est-ce là obéir ?

Marie n'a pas choisi, n'a pas éludé, n'a pas limité, n'a pas discuté. Faisons comme elle.

* * *

Il neigeait !... Il neigeait !...

Les soldats de la France, vainqueurs du monde entier, mais vaincus par l'hiver, battaient en retraite, au milieu des rafales glacées. Une invincible torpeur les invitait à se coucher et à dormir. Et ceux qui s'endormaient ne se réveillaient plus.

Un jeune soldat, qui, comme les autres, n'en pouvait plus, pour se stimuler lui-même, pensait à sa mère qui l'attendait en France et répétait tout bas : « Encore un pas pour maman ! Encore un pas pour maman ! »

Nous aussi, tous nous avons une Mère qui nous attend là-haut. Le chemin est rude et parfois douloureux. Il nous faut beaucoup d'efforts, et souvent, sans doute, nous sommes tentés de nous décourager. Mais pensons à la Sainte Vierge. Comme le petit soldat, répétons souvent : « Encore un pas pour Marie ! Encore un pas pour notre Mère !... » Et, comme lui, nous arriverons dans la Patrie ! Ainsi soit-il.

II

UNION, SÉPARATION, RÉUNION

Mes frères,

Que bénie soit notre chère foi catholique ! Jamais elle n'est plus douce et plus tendre que lorsque nous sommes dans l'épreuve. Elle semble alors nous ouvrir des trésors inépuisables de consolations et d'encouragements, les seuls qui puissent trouver le chemin de nos cœurs meurtris.

Aujourd'hui, elle nous invite à contempler la Vierge Marie, cette créature idéale qui a su unir en son âme la pureté et l'amour, la grandeur et l'humilité, la puissance et la miséricorde. Elle est, après Jésus, la fleur exquise de l'humanité ; de penser à elle, on devient meilleur ; de la prier, on se sent plus fort ; de méditer sa vie, on comprend mieux la nôtre.

De quoi s'est composée, en effet, l'existence de la Mère de Dieu ? Nous le disons tous les jours, quand nous égrenons les dizaines de notre Rosaire : mystères joyeux, mystères douloureux, mystères glorieux, voilà la trilogie qui résume son histoire et dont l'Assomption est l'aboutissement divin. — Et notre vie à nous, de quoi est-elle faite ? De trois

choses, tour à tour, très douces, très crucifiantes, très consolantes : l'union, la séparation, la réunion. C'est bien la même trame pour Marie et pour nous. — Etudions ces ressemblances. Rien qu'en voyant comment la Sainte Vierge a passé par les mêmes phases que nous, nous serons encouragés.

I

Ne vous est-il jamais arrivé de vous arrêter devant un tableau ou un vitrail représentant la Sainte Famille ? S. Joseph est à son établi, poussant le rabot ; l'Enfant-Dieu va lui porter quelques outils dont il va avoir besoin ; et la Vierge Mère, assise un peu à l'écart, suspend un moment le travail de sa quenouille pour envelopper son Fils d'un regard que remplit une immense tendresse.

Qu'elle est heureuse, cette femme bénie entre toutes les femmes ! Ses yeux ne peuvent se rassasier de voir Celui que le ciel lui a donné ; dans son cœur, l'adoration et l'amour s'unissent et se fondent dans une muette extase ; jamais elle ne se lasse de repasser dans son esprit les événements prodigieux qui se sont accomplis : le message de l'Ange annonciateur ; la visite à sa parente, la mère du Précurseur ; la naissance de Jésus, à Bethléem ; la Présentation au Temple. Que de joies, dont le souvenir augmente encore la joie présente, et lui fait répéter tout bas, à tout instant, les paroles émues et vibrantes du *Magnificat* !

Cette femme, non seulement elle aime comme personne n'a jamais aimé, mais elle se sait aimée comme personne n'a jamais été aimé. Les deux êtres qui sont là, Joseph et Jésus, lui ont voué l'affection la plus tendre. Rien ne viendra jamais troubler l'intimité délicieuse qui les unit, puisque aucun défaut ne pourra altérer la paix du foyer.

Sans doute, on travaille et l'on peine. Joseph et Marie ne sont pas favorisés des biens de ce monde. Leurs bras sont leur principale richesse. Mais le travail ne leur fait pas peur ; au contraire, il les réjouit. Lorsque la Vierge se livre aux travaux du ménage, qu'elle prend soin de sa maison, qu'elle tisse ou répare les vêtements, qu'elle prépare les repas, c'est pour eux qu'elle travaille, et dans son travail elle met tout son cœur, parce qu'elle les aime.

Quel bonheur pour elle quand elle voit le Dieu qui est son Fils prendre la nourriture qu'elle a servie, revêtir la tunique sans couture qu'elle a faite de ses mains, venir à elle avec confiance toutes les fois qu'elle peut lui être de quelque utilité ! Il est tout pour elle, cet enfant dans lequel elle découvre chaque jour de nouveaux sujets d'adoration ! N'est-elle pas amplement récompensée du mal qu'elle se donne, par un seul de ses regards, par un seul de ses sourires, par une seule des paroles qui tombent si souvent de ses lèvres ?

Je sais bien aussi que la souffrance n'est pas exclue de cette vie. Chacun des mystères joyeux renferme une douleur : l'Annonciation a son

effroi ; la Visitation, ses fatigues ; la Nativité, son dénûment ; la Présentation, ses prophéties sinistres ; le Recouvrement, ses angoisses. Plus tard, la Vierge bénie devra assister à la Passion et à l'agonie de son Christ. Mais, la souffrance, c'est encore l'union. Souffrir avec celui qu'on aime n'est pas sans consolation, puisque c'est là qu'on lui donne plus d'amour. Jamais Marie n'a été plus mère qu'au pied de la croix.

Ce bonheur, que je viens d'esquisser si mal, n'était-il pas le vôtre, femmes de France, épouses de France, filles de France, avant la guerre ? Vous aussi, au cher foyer que Dieu vous avait donné, vous goûtiez l'ineffable douceur d'aimer de tout votre cœur et de vous sentir aimées de même. Quand vous teniez dans vos bras le petit être souriant qui vous devait la vie, pourquoi, parfois, l'appeliez-vous : *Mon Jésus* ! sinon pour signifier que vous étiez heureuses comme la Vierge de Nazareth ?... Tout cela, c'était l'union ; pâle reflet de celle qui régnait au sein de la Sainte Famille, mais reflet qui vous faisait accepter d'avance toutes les fatigues, toutes les inquiétudes, toutes les souffrances !

II

Toutes, excepté une seule : la séparation.

Ah ! celle-là, vous ne vouliez pas y penser ! Vous la repoussiez de votre esprit comme une appréhension mauvaise, comme un cauchemar qui ne devait pas, qui ne pouvait pas se réaliser.

Hélas ! Pauvres femmes, vous oubliiez, dans vos rêves de bonheur, que la séparation est précisément une des lois de la vie humaine ! Comme l'a dit le poète :

Adieu ! toujours adieu ! C'est le cri de la terre.
L'homme n'est que regrets, en son cœur solitaire !
Le bâton voyageur, le voile et le linceul,
Dans l'ennui de ses jours l'ont bientôt laissé seul.

Voyez la Vierge Marie. Quand, au Temple, elle présente à Dieu son divin nouveau-né, comme elle est heureuse d'entendre le vieillard Siméon chanter, en un langage inspiré, la venue du Messie depuis si longtemps attendu ! Son âme tressaille d'allégresse. C'est si beau ce qui est dit là de son Fils !

Oui, c'est bien beau !... Mais pourquoi d'autres paroles viennent-elles sur les lèvres du vieillard ? Quelles sont ces prédictions qui la glacent d'effroi ? Quel est ce glaive de douleur qui doit transpercer son âme ?

Ce glaive, c'est la séparation d'avec Jésus. La séparation, qui commence à lui faire sentir ses douleurs quand l'Enfant-Dieu, à 12 ans, reste dans le Temple de Jérusalem et la laisse le chercher pendant plusieurs jours. Quelles angoisses à la pensée qu'elle ne reverra peut-être plus Celui qu'elle aime plus qu'elle-même !

Elle le revoit et le garde près d'elle pendant dix-huit années d'un bonheur connu de Dieu seul. Puis, quand les temps sont venus, la séparation revient, cette fois, plus complète. Le Fils de Dieu s'en va à sa mission. Il quitte sa mère pour parcourir les bourgs et les campagnes de la Judée,

n'ayant pas toujours un toit pour s'abriter, n'ayant pas toujours de quoi se nourrir, n'ayant pas toujours un cœur ami pour l'accueillir. La Sainte Vierge ne le revoit que de loin en loin, et, si elle est parfois réjouie par les acclamations qui saluent sa puissance et sa bonté, elle est plus souvent affligée par ce qu'on lui dit de la haine mortelle que certains lui ont vouée.

Haine qui ne désarmera plus désormais et qui l'amènera elle-même, le Vendredi Saint, au pied de la croix où son Jésus expire sous ses yeux, après l'avoir léguée à S. Jean, pour lui faire entendre que c'est maintenant la séparation complète : le glaive de douleur a été jusqu'au bout de son œuvre. Désormais, sauf les quelques apparitions qui suivirent la Résurrection, elle ne verra plus son Fils, et elle devra attendre de longues années que sa propre mort la réunisse à lui...

Ceci encore, n'est-ce pas notre histoire, à nous tous ?

La séparation, elle a été bien dure, quand nous les avons vus partir pour remplir au front leur devoir sacré ! Quelles inquiétudes furent les nôtres, à la pensée des dangers auxquels ils étaient tous les jours exposés ! Nous qui aimions tant à les voir près de nous, nous les cherchions vainement à nos côtés, et nous ne pouvions pas nous habituer à leur absence.

La séparation, elle était plus dure encore, quand leurs lettres éprouvaient quelque retard... La séparation, hélas ! pour un trop grand nombre d'entre vous, elle fut impitoyable, quand arriva dans vos foyers le message fatal. C'est fini ! Ils sont tombés au champ d'honneur !... Sont-ils donc perdus pour toujours ?

III

Non !... Ni ceux-là, ni ceux que nous verrons encore partir avant de fermer nous-mêmes les yeux, ne sont perdus pour toujours, c'est la fête d'aujourd'hui qui nous le dit ! Après la séparation, il y aura la *réunion* : réunion dans la félicité, dans la gloire, dans la paix éternelle !

Voyez la Vierge Marie, en ce jour béni de son Assomption. Est-ce qu'elle ne retrouve pas son Fils ?

Est-ce qu'elle ne retrouve pas son Fils transfiguré, mille fois plus beau, plus glorieux, plus adorable qu'elle ne l'avait jamais vu sur la terre ?

Est-ce qu'elle ne retrouve pas Jésus, désormais à l'abri de toute douleur, à elle rendu pour toujours, dans une paix plus grande que jamais, plus à elle que jamais ?

C'est cette réunion qui vous est promise aujourd'hui, vous tous qui pleurez vos aimés et à qui la terre ne saurait offrir de consolation. Puisque la terre ne peut rien pour adoucir vos deuils, regardez donc du côté du ciel. C'est de là que vous viendra l'apaisement, avec l'espoir de retrouver pour toujours, plus à vous que jamais, ceux que vous avez perdus.

Ecoutez cette page admirable de Mgr Bougaud :

Jamais, dit-il, je n'oublierai l'émotion dont je fus saisi, la première fois que j'assistai de mon ministère,

et encore plus de mon cœur, un pauvre jeune homme qui se mourait.

Je vois encore d'ici son père, se promenant, muet et morne, accablé de cette douleur sans larmes qui fait tant de mal ; et assise devant ce lit de mort, la pauvre mère laissant enfin éclater ses sanglots que, pendant toute l'agonie, elle avait contenus.

J'étais assis moi-même, à côté d'elle ; déchiré, mais muet, ne sachant comment consoler, n'osant pas même l'entreprendre. Je me rappelle très bien que, pendant ce long silence que l'on garde auprès des grandes douleurs (car aussi que pourrait-on dire ?), je me demandais intérieurement comment Dieu qui est bon, qui est meilleur que nous, peut permettre de telles choses et faire à un cœur de mère de si cruelles blessures !

Ce que je ne comprenais pas alors, je l'ai compris deux ans plus tard, en assistant, dans la même chambre, et, hélas ! au pied du même lit, à l'agonie de cette pauvre mère elle-même, et en entendant sortir de sa bouche ce mot qui fut presque le dernier : « Je vais donc revoir mon enfant !... »

Je compris alors que la vie de ce monde n'est pas le dernier mot des choses, et que si Dieu, pour élever les âmes, pour les purifier, pour en faire jaillir de grandes vertus, sépare quelquefois ceux qui s'aiment, c'est qu'il peut les réunir dans une région où l'on s'aimera encore davantage, sans se quitter jamais.

Je fermai, d'un doigt tremblant d'émotion, les yeux de cette mère, et, bien des fois depuis, pensant à elle et à son fils, tous deux disparus de la terre, tous deux réunis dans le ciel, je me suis demandé ce qui pouvait rester maintenant en eux de la blessure si cruelle qu'ils avaient reçue, deux ans auparavant... Un souvenir à peine ; et qui sait même si ce souvenir n'est pas une félicité de plus !...

Oui, je le crois fermement, le souvenir des séparations d'ici-bas sera une félicité de plus dans les réunions de là-haut. S'il est vrai qu'on jouit davantage d'un bien dont on a été longtemps privé, quel sera donc le bonheur que nous goûterons, quand nous retrouverons ceux que nous avons perdus ?

Ce bonheur, la Vierge bénie le possède depuis son Assomption, sans l'épuiser jamais.

Ce bonheur, il sera le vôtre, mes frères, si, à l'exemple de votre Mère du ciel, vous savez offrir à Dieu vos inquiétudes, vos douleurs et vos deuils. Si Dieu qui est bon, si Dieu qui est meilleur que nous, permet que nous souffrions tant, c'est, vous dirait Mgr Bougaud, « pour élever vos âmes, pour les purifier, pour en faire jaillir de grandes vertus. »

Laissons-le faire... La séparation n'aura qu'un temps ! La réunion durera toujours ! Ainsi soit-il !

INSTRUCTIONS SUR LE PATER

IV

LE *Pater* A ÉTÉ COMPOSÉ PAR DIEU POUR LES HOMMES

Sic ergo vos orabit : Pater noster, qui es in caelis.

C'est donc ainsi que vous prierez : « Notre Père qui êtes dans les cieux. »

Dieu nous commande de prier. Sans la prière nous n'obtenons point la grâce, et sans la grâce il nous est impossible de nous sauver. Nous devons

donc prier, et nous savons quelle préparation, quelles dispositions d'humilité, de charité et de confiance il faut apporter à la prière. Nous savons aussi que la prière doit être faite en esprit et en vérité, persévérante, et au nom de Jésus-Christ.

Mais il reste un point important. Quelle prière ferons-nous ? Quelles paroles prononcerons-nous ? Jésus-Christ a répondu : « Vous direz : Notre Père qui êtes dans les cieux. »

Le *Pater* est donc une prière composée par Dieu pour les hommes. Ainsi elle est d'*origine divine*, et en même temps elle est *admirablement humaine*, puisqu'elle a été composée par celui qui a fait l'âme humaine, qui connaît le fond de nos pensées, de nos besoins, de nos désirs, de nos doutes, de nos aspirations et de nos sentiments. C'est pourquoi elle est la meilleure de toutes les prières.

I.

Je vous ai raconté la scène où après que Jésus « eut cessé de prier » un de ses disciples lui dit : « Seigneur, apprenez-nous à prier comme Jean a appris à ses disciples. » Et le Sauveur leur enseigna de nouveau le *Pater*. (Luc, xi, 1-2).

1. Je dis qu'il le leur enseigna *de nouveau*, car il avait en quelque sorte promulgué cette prière sur la montagne des Béatitudes, il l'avait enchâssée dans le fameux Sermon sur la Montagne. Les Apôtres l'avaient entendue, mêlés à la foule, et elle ne s'était point gravée dans leur mémoire, c'est pourquoi ils prient le Maître de leur renouveler son enseignement. A leur endroit Jésus se comportait un peu comme une mère qui apprend à ses enfants leurs premières prières : elle ne se borne pas à les leur réciter une fois, elle les répète et les leur fait redire. C'est dans S. Luc que nous trouvons cette scène aimable et pieuse. — Le troisième Évangéliste a un peu abrégé la prière du Sermon sur la Montagne, comme s'il voulait n'en donner que la substance ; mais l'Eglise a retenu celle que rapporte S. Matthieu, parce que ce texte est plus complet, et c'est celui-là qu'elle place sur les lèvres des fidèles. (Mt. vi, 9-13).

Une tradition très ancienne et très sérieuse nous apprend que cela se passait sur la montagne des Oliviers, en face de Jérusalem, à l'endroit où l'on a construit le Carmel du *Pater*, sous les cloîtres duquel on lit l'Oraison dominicale traduite en trente-deux langues.

Jésus était donc là au-dessus de cette montagne où il aimait à prier. Il dominait la belle cité... Devant lui s'élevaient, au milieu d'une magnifique esplanade, les édifices splendides qui entouraient le sanctuaire du Dieu d'Israël, et les toits dorés du Temple. Ces détails ont leur importance. Le Temple c'était l'Ancien Testament, avec ses prescriptions étroites et rigides ; son autel où coulait le sang des milliers de victimes ; sa loi qui devait être remplacée par la nouvelle, plus large, plus parfaite, plus idéale, inspirée par un autre esprit plus vivifiant, l'esprit de l'Évangile. Tout cela c'étaient des symboles, des figures qui appe-

laient les sublimes réalités et qui devaient disparaître comme une buée obscure s'évanouit quand le soleil monte à l'horizon.

Aujourd'hui, par l'enseignement de cette prière nouvelle, le Maître va frapper un grand coup sur la Synagogue et l'Ancien Testament. Il va changer la manière de prier, mais il faudra qu'il change aussi les cœurs. Les enfants d'Israël adorent encore sur la montagne du Moriah, mais « l'heure est venue où les hommes adoreront Dieu partout, car il veut des adorateurs en esprit et en vérité. » La prière de ceux qui adorent en esprit et en vérité, c'est le *Pater*. Et il me semble qu'en ce moment solennel le temple commence à trembler sur ses bases ; car l'Évangile qui est la loi nouvelle va s'étendre non seulement aux Juifs, mais aux Gentils, il franchira les frontières de la Judée pour gagner jusqu'aux extrémités de la terre. Un sacrifice nouveau sera institué qui abrogera et rendra inutiles les sacrifices mosaïques, et les lèvres humaines s'ouvriront pour redire d'autres paroles, une autre prière plus pure, plus élevée, plus ardente de charité, le *Pater*.

Prononcée là, en face du temple qui s'écroulera dans quelques années, l'Oraison Dominicale prélude à une ère nouvelle, marque le commencement de cette époque annoncée par les Prophètes où tous les hommes auront la même foi et le même amour au cœur, où ils se rangeront sous la houlette du même Pasteur. Jusque-là Dieu était le Seigneur, le Maître, maintenant il est le Père.

2. Le *Pater* est donc la pensée de Dieu. Dans un acte d'amour pour les hommes, en songeant à nos besoins, à toutes les misères qui ravagent la terre, et les cœurs, à tous les naufrages dont les âmes sont menacées, Dieu a enfermé sa pensée dans ces paroles adorables afin que nous les redisions chaque jour comme l'expression de sa sollicitude et de sa bonté.

Lorsque nous les prononçons, il reconnaît ses propres accents, et cela le réjouit, parce que nous lui témoignons ainsi notre confiance. Il nous a dit : « Vous priez ainsi ! » Et nous prions comme il nous a enseigné à le faire. A la confiance s'ajoute donc l'obéissance. Nous ne sommes plus responsables des paroles, puisqu'elles viennent de lui ; ce n'est pas de nous-mêmes que nous lui parlons ainsi ; notre langage doit donc lui plaire, puisque c'est le sien. Le *Pater* renferme nos demandes, formulées par lui ; la formule est donc parfaite. En même temps il est une sorte de plaidoyer en notre faveur, plaidoyer efficace puisque c'est lui qui nous le met sur les lèvres ; il s'engage à nous pardonner, si nous observons les conditions qu'il nous a retracées. Quelle sécurité pour nous !

Les autres prières ont un côté humain. L'*Ave Maria* par exemple se compose de paroles angéliques, d'autres de sainte Elisabeth, d'autres enfin dont l'Eglise est l'auteur. Tout cela est vénérable, digne de tout respect, rempli de saintes pensées ; mais le *Pater* seul est divin, fait par Dieu lui-même.

Jésus-Christ l'a récité le premier, en sa qualité

de Fils de l'homme, et avec quelle ferveur ! Lors donc que nous en redirons les sept demandes, rappelons-nous qu'elles ont passé d'abord sur les lèvres de l'Homme-Dieu et nous les prononcerons avec plus d'amour, nous savourerons le parfum divin qui s'en échappe, la grâce qui nous embaumera le cœur.

II

1. C'est la seule prière vraiment divine, parce que Dieu l'a composée, mais *il l'a composée pour nous*. Or il nous connaît, il a fait notre âme, il en sait les désirs et les infirmités, les grandeurs et les bassesses, les tentations et les soupirs de relèvement ; il sait que notre âme est active, qu'elle pense, parle, se plaint, gémit ou se réjouit toujours. Dans cette prière il a donc mis tout ce qui est nécessaire ou utile à l'âme de l'homme dans toutes les circonstances de joie ou de tristesse, de bonheur ou d'angoisse, de jouissance ou de désespoir qu'elle traverse. Il y a mis des espérances admirables, des élans vers le ciel, des actes d'amour, et des actes de repentir. L'âme sainte y trouve des accents de nostalgie de la patrie céleste ; l'âme pécheresse, des accents de componction, de défiance d'elle-même et de crainte. Rien qu'à réfléchir sur la quantité de sentiments, de pensées, de besoins universels que renferme le *Pater*, il est clair que l'homme n'aurait pas pu trouver tout cela.

Les demandes en sont vagues et précises à la fois ; le pauvre et l'ignorant les comprennent et y trouvent des idées, des consolations saisissantes ; l'homme instruit, le philosophe sans orgueil ne se lasse point de méditer ces paroles élevées et simples en même temps, ces aperçus, cette richesse, cette fécondité de choses spirituelles, et cela touche son cœur, ravit son intelligence.

C'est bien la prière humaine, faite pour tous et qui convient à tous.

2. Elle est *courte*, facile à retenir, elle reste dans l'esprit ; nous en meublons la mémoire de nos enfants et ils ne l'oublient plus. Si bien que vous dites à propos d'une chose que vous récitez imperturbablement : « Je le sais comme mon *Pater*. » La mémoire, c'est le grenier de l'intelligence, c'est là que s'entassent les provisions spirituelles. Quand notre cœur ou notre esprit ont besoin de toucher à ces provisions, ils en tirent le *Pater*, la prière divine, et ils le redisent, le repassent, le méditent ; ils y trouvent toujours de nouvelles saveurs et des sens nouveaux. Comme elle est courte, nous en faisons bien vite le tour, et cependant si nous voulons prolonger notre méditation, il nous suffit de nous arrêter à l'une de ses paroles qui sont comme les perles d'un merveilleux écrin, par exemple : « Que votre règne arrive ! » Notre âme y trouve toutes les choses du temps et toutes celles de l'éternité.

« Ne dites pas beaucoup de paroles, *nolite multum loqui*, » recommandait Notre-Seigneur. Le *Pater* en effet ne renferme pas beaucoup de mots, c'est la prière idéale, aussi est-on inexcusable de

ne pas la faire, car elle ne prend pas de temps, et cependant elle vous ouvre des pensées, des horizons infinis.

3. Elle est *complète*. Elle satisfait à la fois le cœur et l'intelligence. Elle débute par un cri de l'âme, un cri d'amour : « Notre Père qui êtes aux cieux ! » En nous disant que Dieu est notre Père, nous éprouvons une joie, une confiance, une dilatation surnaturelles qui nous disposent à bien prier. Le prodigue même, malgré ses fautes énormes, ses humiliations et ses souvenirs de honte, ne trouve-t-il pas une félicité profonde à s'écrier : « Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ! » Quand il a prononcé ces deux paroles : « Mon Père, » l'œuvre de sa conversion est achevée et toute crainte a disparu de son âme.

Elle est complète parce qu'elle n'omet rien. Tout y est, et ce qui regarde Dieu et ce qui regarde l'homme. Les païens, lorsqu'ils priaient, ne songeaient qu'à eux. Le règne, la gloire et l'accomplissement de la volonté de leurs dieux, ne les préoccupaient point. Ils ne voyaient que leur misère présente, leurs désirs, leurs angoisses, et ils les criaient vers le ciel. Mais dans une prière composée par Dieu même, Dieu ne pouvait vouloir être oublié, il devait au contraire s'y réserver une grande part, c'est pourquoi sur sept demandes il y en a trois qui parlent de Lui, et ce sont les trois premières, parce que les biens éternels sont infiniment supérieurs aux biens temporels. Ceux-ci n'existent qu'en vue de ceux-là.

Donc, après ce cri jeté vers le Père, « notre Père », qui est dans les cieux, nous entretenons Dieu de ses propres intérêts.

« Que votre nom soit sanctifié, » aimé, glorifié, béni dans tout l'univers ! Gloire à Dieu !

« Que votre règne arrive ! » Que Dieu soit le Roi universellement reconnu et célébré, qu'il règne au ciel, qu'il règne sur la terre, qu'il règne dans nos âmes ! Par conséquent que sa loi très pure et très douce soit observée.

« Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! » Au ciel, elle est accomplie en toutes choses, et parce que tous les anges et les saints lui obéissent avec joie, c'est le séjour de la félicité infinie, le séjour de la paix. Ah ! si sur la terre elle était également respectée, quel serait le bonheur des hommes ! Car ils ne sont malheureux que parce qu'ils s'insurgent contre la volonté divine.

Par ces trois demandes nous sollicitons les biens éternels dont Dieu est l'auteur et dont nous serons participants. Nos regards s'élèvent, notre prière pénètre jusqu'au trône de Dieu, jusqu'au Père qui est dans les cieux. Nous oublions un instant les tristes réalités de la terre pour contempler Dieu adoré par les bienheureux, Roi très aimé des anges et des saints. Puis notre pensée redescend ici-bas par une pieuse transition. Ce bonheur du ciel où tous obéissent à Dieu, nous le désirons aussi dans la troisième demande pour la terre : bonheur parfait né de l'obéissance amoureuse à la loi de Dieu.

Redescendus de l'éternité dans le temps, nous sommes aussitôt repris par les nécessités quotidiennes. Nous avons besoin de pain pour nourrir notre âme et notre corps : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. » Ainsi s'ouvre la seconde partie qui parle à Dieu des biens temporels auxquels nous sommes très sensibles, parce que nous avons un corps qui a des besoins, une âme aussi qui souffre et qui demeure parfois privée de nourriture.

Oh ! donnez-nous du pain ! Du pain qui répare nos forces ; du pain qui augmente la vie spirituelle de l'âme ; le pain que nous gagnons à la sueur de notre front, et la sainte Eucharistie qui est « la chair de Jésus-Christ pour la vie du monde. »

La vie d'abord ! Combien d'hommes ne vivent pas, parce que la vie est mesurée à leur corps et surtout à leur âme !

La vie de l'âme ne va pas sans le *pardon*. Si nous ne sommes pardonnés, nous demeurons en effet dans un état de mort. « Seigneur, pardonnez-nous !... » Et pour nous apprendre la condition du pardon la prière divine ajoute : « Pardonnez-nous comme nous pardonnons ! » Condition lumineuse et consolante, pénible aussi sans doute à réaliser, car dans le cœur de l'homme il y a toujours, au fond, un levain de haine.

Nous sommes pardonnés ; que Dieu maintenant nous préserve des rechutes ; qu'il nous fasse triompher des *tentations* nombreuses qui nous sollicitent !

Enfin qu'il nous délivre *du mal*. Le mal ce sont d'abord les revers, les accidents, la ruine, les maladies, les infirmités, la mort qui nous arrache des êtres chéris. Mais ce mal est réparable, il n'interdit point l'espérance, il en est même souvent la source et la cause. Le vrai mal, c'est le péché qui nous sépare de Dieu, et qui nous séparerait éternellement les uns des autres si nous ne le réparions pas ; le grand mal, l'irréparable, l'éternel, c'est l'enfer !

Aimons donc à redire cette prière divine, si belle, si pleine, si complète, composée pour nous, et qui définit si bien notre âme, ses espérances, ses craintes, ses besoins et ses dangers !

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

13^e Dimanche après la Pentecôte

LA PRIÈRE EN COMMUN

Dix lépreux, nous dit l'Evangile, s'en vont à la rencontre de Jésus et implorent ensemble leur guérison : ils l'obtiennent aussitôt. Quelle preuve de la valeur de la prière faite en commun ! Souhaitons de la voir se répandre, et pour cela disons :

1^o sa *facilité*, 2^o ses *avantages*.

I. — Sa *facilité*

La prière en commun est celle qui est faite par

plusieurs personnes réunies. Aussi, quoi de plus facile que de prier ainsi ?

1^o EN FAMILLE. — a) *Matin et soir*. C'est l'usage dans les foyers chrétiens. Père, mère, enfants, domestiques, s'agenouillent devant l'image du Christ. Quel beau spectacle ! — b) *Avant et après les repas*, pour bénir et remercier Dieu de ses bienfaits.

2^o A L'ÉGLISE. — a) *En assistant aux offices* : messe, vêpres, chapelet, salut, réunions de confréries, etc. — b) *De préférence aux offices de sa paroisse* ; car la paroisse est aussi une famille, et notre devoir est de l'aimer d'un amour de prédilection.

Il n'y a donc pas à changer ses occupations habituelles pour prier en commun.

II. — Ses *avantages*

La prière en commun nous apparaît plus chrétienne, plus édifiante, plus efficace.

1^o PLUS CHRÉTIENNE. — L'esprit du christianisme consiste dans la charité fraternelle ; or la prière en commun répond mieux que toute autre à cet esprit. Ne sentons-nous pas le lien de la charité qui nous enveloppe quand nous disons ensemble à Dieu : « *Notre Père... donnez-nous notre pain... pardonnez-nous...* » et à la Vierge Marie : « *Priez pour nous* » ?

2^o PLUS ÉDIFIANTE. — On ne peut prier avec ses frères sans se sentir soi-même mieux disposé, plus pieux, plus fervent. Ecoutez S. Thomas : « La louange de Dieu exprimée par la bouche, a la force d'exciter la dévotion dans l'âme de celui qui loue et de provoquer-aussi les autres à la louange de Dieu. »

3^o PLUS EFFICACE. — a) N.-S. J.-C. nous l'affirme : « *Iterum dico vobis, quia si duo ex vobis consenserint super terram, de omni re quamcumque petierint, fiet illis a Patre meo, qui in cœlis est. Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.* » (Mt., xviii, 19-20). — b) Les faits le prouvent. S. Pierre est délivré de sa prison par la prière commune des chrétiens (Act., xii, 5). S. Paul se déclare protégé pour la même raison (II Cor., i, 10-11). Et l'Eglise continue de « faire violence » à Dieu par la prière en commun, afin d'obtenir plus sûrement ce qu'elle désire.

Conclusion

Ne disons pas comme certains : « Je me plais à prier seul et chez moi ! » C'est peut-être vrai ; mais ne méprisons pas la prière en commun. Au contraire, donnons-lui nos préférences en raison de ses avantages.

AUX MÈRES CHRÉTIENNES

VII

Pour la fête de Sainte Anne

LA CHÂSTÉTÉ CONJUGALE

Un des résultats de la Grande Guerre a été de mettre à nu l'une des plaies les plus funestes de la France, je

veux dire la diminution des naissances. Avant cette guerre, le mal était assurément constaté : on savait très bien que la natalité était trois fois plus forte en Allemagne qu'en France, on savait qu'entre tous les pays du monde la France tenait le dernier rang pour le nombre des enfants. Mais si certains esprits prévoyants s'alarmaient, l'ensemble des Français restait insensible. La guerre a fait sentir à tout le monde la gravité du danger. Je ne crois pas qu'à l'heure qu'il est, il y ait en France un seul journal, à quelque parti qu'il appartienne, qui n'ait poussé et qui ne continue à pousser ce cri d'effroi : « La France est perdue si l'on ne remédie au mal ! »

A une heure où tous cherchent le remède, le prêtre n'a pas le droit de se taire. Car il a la conviction, la certitude absolue, de connaître et de pouvoir indiquer le seul remède efficace. Ce remède, c'est la franche et généreuse acceptation des devoirs du mariage.

Certes, ce serait se tromper étrangement que de jeter la pierre à priori à tous les époux sans enfant. D'abord, c'est Dieu qui donne ou refuse à son gré la bénédiction de la fécondité. En second lieu, l'homme peut licitement limiter le nombre de ses enfants, s'il ne le fait pas au détriment de la chasteté. Pour ces deux motifs, nous ne devons jamais condamner personne ni nous livrer à des suspensions individuelles. Mais, cette réserve faite, je suis obligé d'affirmer que souvent, très souvent, l'effroyable fléau de la dépopulation est dû à la profanation du mariage.

Laissez-moi donc vous redire que cette profanation est un grand péché. Entre toutes les raisons que je pourrais vous en donner, j'en choisis trois qui me paraissent plus opportunes. La profanation du mariage est un grand péché : 1° parce qu'elle viole une loi importante du code divin ; 2° parce qu'elle est la ruine et la désolation du foyer ; 3° parce qu'elle compromet la prospérité et l'existence même de notre pays.

I

Premièrement, la profanation du mariage est la violation d'une des lois les plus graves du Créateur.

La raison toute seule nous le dit suffisamment. Il ne peut pas être permis à l'homme d'abuser de son intelligence et de sa liberté pour bouleverser l'ordre établi dans le monde par la sagesse de Dieu. Or la fin première et essentielle de Dieu, en instituant le mariage, a été de donner à la société de nouveaux membres, au ciel de nouveaux élus. Il suit de là en toute évidence que s'attaquer à cette fin, c'est une audacieuse rébellion contre la volonté de Dieu. Il suit de là en toute évidence que, si une coutume contraire à cette loi s'est introduite et généralisée dans un pays, elle ne peut jamais être une excuse pour le chrétien qui voudrait la suivre. Au tribunal de Dieu, aucun époux, aucune épouse ne seront absous sur cette frivole raison : « Nous avons fait comme tout le monde. »

Du reste, si le langage de la raison avait ici besoin d'être confirmé, je puis invoquer l'autorité de l'Ecriture sainte et celle des docteurs de l'Eglise. L'Ancien Testament, parlant de la profanation du mariage, dit que « c'est une chose détestable. » S. François de Sales dit que « l'union des époux, qui est en elle-même une œuvre sainte et recommandable, peut devenir un péché mortel, quand l'ordre établi pour la production des chères créatures du bon Dieu est vilainement violé et perverti¹. » Laissez-moi vous citer encore ce mot de Bossuet résumant la Tradition chrétienne qu'il connaissait si bien : « Soient maudites de Dieu et des hommes les unions dont on ne veut point voir de fruit et dont les vœux sont d'être stériles². »

II

La deuxième raison pour laquelle la profanation du mariage est un grand péché, c'est qu'elle est une cause de ruine et de désolation pour le foyer domes-

tique. Dieu a institué le mariage pour le bonheur des époux. Mais ce bonheur n'est donné qu'aux époux qui comprennent la grandeur du mariage et qui en remplissent les obligations. David, dans le Psaume cxxvii, a célébré la félicité des époux qui craignent le Seigneur et observent sa loi. Sa description est celle d'un petit paradis sur la terre. Et l'expérience quotidienne nous dit combien David a raison. Il y a une bénédiction de Dieu sur les familles chrétiennes ; et, de règle générale, les familles chrétiennes sont les familles nombreuses. Les familles nombreuses ont un charme qui ravit toutes les âmes bien faites. Le travail, l'économie, le sacrifice et le dévouement y procurent aux parents une joie que l'égoïsme ne donnera jamais ; les enfants y reçoivent la meilleure de toutes les éducations, l'éducation mutuelle et réciproque.

En face de ce spectacle ravissant, mettez celui d'une famille sans enfant ou d'une famille criminellement limitée. Quel contraste ! Plus de luxe sans doute et plus de bien-être matériel ; mais aussi moins de bonheur et plus de dégoût. Joignez à cela la crainte perpétuelle de perdre l'unique enfant, de voir Dieu écrire un zéro là où l'on avait voulu mettre un 1 ou un 2. Joignez à cela que, dans ces familles, les enfants sont le plus souvent des enfants gâtés : petits prodiges peut-être que l'on admire à 5 ans, mais qui, à 18, sont des vaniteux, des fainéants, des êtres inutiles ou dangereux. Joignez à cela enfin les calamités dont Dieu frappe souvent les ménages qui ont méprisé les obligations de leur saint état.

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même

Dans le mal triomphants,
De voir jamais, Seigneur, l'éte sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseau, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants.¹

III

Voici une troisième et dernière raison pour laquelle la profanation du mariage est un grand péché : c'est qu'en dépeuplant notre pays, elle en compromet la prospérité et jusqu'à l'existence.

La patrie, tout autant que la religion et la famille, demande impérieusement aujourd'hui aux époux d'être fidèles à leur devoir. C'est que la dépopulation est le plus terrible danger qu'une nation puisse courir ; c'est un fléau cent fois plus mortel que la peste et que la guerre.

Hélas ! ce fléau a pris en France des proportions épouvantables ; et, depuis un demi-siècle, il ne fait que s'accroître. En 1906, par ex., la conscription nous donnait encore 238.000 soldats ; l'année qui a précédé la guerre, nous étions tombés à 215.000.

C'est cela surtout qui mit au cœur de l'Allemagne l'espoir de nous vaincre et l'audace de nous attaquer. Bien des fois, depuis six ans, nos journaux ont réprimé ces paroles de l'Allemand Rummel : « Le moment approche où les cinq fils pauvres de la famille allemande viendront à bout du fils unique de la famille française. Vous ne voulez pas avoir d'enfants, vous paierez pour ceux qui en ont. Ils viendront prendre chez vous ce qu'ils ne trouvent pas chez eux. » Si cette sinistre menace ne s'est pas réalisée, ne la devons-nous pas à la Providence qui nous a ménagé des alliances ? Et puis, qui donc oserait dire que la menace ne reparaitra pas, si la France ne profite pas de l'avertissement qui lui a été donné ?

En attendant, le fléau de la dépopulation ruine la France au point de vue économique. La vraie richesse est fille du travail : moins il y a de travailleurs dans un pays, moins il y a de richesse. « Les veines de la richesse, dit un écrivain anglais, ne sont pas filons dans la roche, mais veines véritables dans la chair ; l'objet et la fin de toute richesse est de produire le plus grand nombre possible de créatures à poitrines larges, aux yeux vifs, au cœur joyeux. » Si vous voulez savoir

¹ Vie dévote, 3^e Partie, ch. 39.

² Politique, Livre X, Art. 1, Proposition 12.

¹ V. Hugo, Feuilles d'Automne, XIX.

combien ces paroles sont vraies, allez visiter un trop grand nombre de nos villages de France ; et je parle de ceux où l'ennemi n'a point passé. Il y a cinquante ans, ils ressemblaient à des ruchers bourdonnants : les rires et les chants y retentissaient de toute part. Aujourd'hui, quantité de maisons y sont vides et achèvent de tomber en ruine : il y règne un silence de mort.

* * *

Tout le monde aujourd'hui cherche un remède au mal de la dépopulation. Publicistes, législateurs, économistes proposent à l'envi des réformes sociales : dégrèvements progressifs des impôts, faveurs aux familles nombreuses, primes à la natalité, réformes des lois successorales. Toutes ces mesures sont bonnes, nous applaudissons de grand cœur les hommes qui travaillent à les promouvoir. Mais aussi, elles sont insuffisantes. La seule mesure efficace est celle que je viens de vous rappeler : rétablir dans les âmes la foi au devoir, l'espérance en Dieu et la crainte de sa justice. Ceux qui s'acharnent à détruire la religion sont les plus grands des malfaiteurs. Pour remplir un devoir difficile, il faut y croire énergiquement. Or, sans le secours de la foi chrétienne, qui est-ce qui se soumettra aux prescriptions de la chasteté ? Je ne dirai pas : personne ; mais je dirai : presque personne. Si au contraire nous cherchons avant tout le royaume de Dieu et sa justice, le reste, tout le reste, nous sera donné par surcroît.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXVIII

LES RAISONS D'ASPIRER À LA PERFECTION CHRÉTIENNE

30 La charité

*Animas vestras castificantes
in obedientia charitatis.*

Purifiez vos âmes pour obéir
à la charité. (I Petr. I, 22).

Quand nous avons étudié les raisons pour lesquelles il nous faut mener la vie chrétienne, nous avons vu dans cette vie non seulement une affaire de conscience et une affaire d'intérêt, mais encore une affaire de cœur. — Nous tiendrons, à propos de la perfection chrétienne, le même langage. Elle aussi est une affaire de cœur. S. Pierre disait aux fidèles : « *Purifiez-vous, pour obéir à la charité !* » La charité nous invite non seulement à nous purifier, mais encore à nous sanctifier. Et voilà ce que je me propose de démontrer dans ce nouvel entretien.

La charité a deux objets : Dieu et les hommes ; ou, si vous l'aimez mieux, elle comprend à la fois l'amour de Dieu et l'amour du prochain. L'un et l'autre de ces deux amours sont intéressés à nos progrès dans la vertu ; ils nous pressent, chacun à sa manière, de poursuivre la perfection de notre état.

I

Premièrement, l'amour de Dieu. — C'est que l'effort vers la sainteté constitue le meilleur moyen dont nous puissions user pour montrer à Dieu que nous l'aimons.

Notre-Seigneur a dit : « *Si vous m'aimez, observez mes commandements.* » (Jo. XIV, 43). Cette

parole établit un principe : le principe que l'amour dont une âme est animée envers Dieu doit s'exprimer dans la conduite et se traduire en vertus. Ce principe s'applique à tous les degrés de l'amour divin ; il leur demande à tous de s'affirmer par un degré de perfection correspondant. La fidélité aux préceptes est le témoignage d'amour exigé de tous, celui au-dessous duquel il n'est jamais permis de descendre. Là est ce que j'appellerais volontiers le *minimum* d'amour dû à Dieu. Mais si cet amour grandit dans mon cœur, se fait plus généreux, plus ardent, plus actif ; et si, après cela, il veut manifester au dehors les progrès qu'il a réalisés au dedans, comment s'y prendra-t-il ? Il se servira encore du moyen proposé, ou plutôt imposé par le Sauveur, et fera paraître son accroissement en pratiquant des vertus plus élevées. Quand Notre-Seigneur nous dit : « *Si vous m'aimez, observez mes commandements,* » je sens que, s'il poursuivait l'expression de sa pensée, il ajouterait : « *Si vous m'aimez davantage, observez non plus seulement mes commandements, mais aussi mes conseils.* » Ainsi, notre amour pour Dieu doit paraître et je dirais volontiers fleurir dans nos actions. Ainsi, la mesure de perfection que nous pratiquerons indiquera la mesure de notre amour.

L'Evangile n'aurait point exprimé cette vérité qu'il nous suffirait, pour la deviner, de nous rappeler quel rôle remplit, dans nos rapports avec Dieu, la poursuite de la sainteté.

D'abord, elle montre à l'Auteur des conseils évangéliques que nous les tenons pour de bons conseils ; que nous en apprécions la sagesse et les hautes raisons d'être ; que nous n'avons pas besoin, pour les mettre en pratique, de recevoir de lui un ordre, et qu'il nous suffit de connaître ses désirs... Hommage d'exquise délicatesse, et auquel il doit être nécessairement très sensible.

Ensuite, la réforme progressive de notre conduite répond à son vœu le plus ardent. — Quelle est la première ambition d'un père pour ses fils ? Quand il comprend chrétiennement les choses, elle a beaucoup moins pour objet les avantages d'ordre matériel que les avantages d'ordre moral. Elle souhaite avant tout, pour l'enfant, une vie vertueuse, une vie fidèle aux croyances et aux traditions des aïeux, une vie capable d'honorer le nom de la famille et de le transmettre aux générations à venir paré d'une gloire nouvelle, enfin une vie digne de l'estime des hommes et des récompenses de Dieu. C'est écrit depuis longtemps : « *Le père d'un juste est un heureux père.* » (Prov. XXIII, 24). Or, « *personne, a-t-on dit, n'est père comme Dieu. Tam Pater nemo* ». C'est vrai ; non seulement en ce sens que Dieu aime ses enfants plus tendrement que ne le peuvent faire tous les pères ; mais encore en cet autre sens qu'il possède au suprême degré la tendance des pères à se réjouir des vertus de leurs fils, comme à s'affliger de leurs défauts. Plus donc nous travaillerons à nous sanctifier, plus aussi nous répondrons aux des-

¹ S. Augustin.

seins de Dieu et ferons, si je puis ainsi parler, son bonheur.

Autre chose. — C'est surtout par la sainteté que se répare ce qui, dans la vie, a pu offenser Dieu ou lui déplaire. Comme les contraires se guérissent par les contraires, de même la pratique du bien, à mesure qu'elle s'élève au-dessus de la mesure rigoureusement exigée, fait compensation aux défaillances commises. Les hautes vertus expient les chutes profondes ; les ferveurs font oublier les tiédeurs ; et les grands progrès atténuent la responsabilité encourue pour les grâces reçues sans profit.

Enfin, rien ne concourt aussi bien que la sanctification de la conduite à la réalisation du dessein poursuivi par Dieu dans l'institution du christianisme. Ce dessein, nous l'avons assez répété, est d'amener les hommes à lui ressembler, c'est-à-dire à vivre de sa vie et à être *« parfaits comme le Père céleste est parfait. »* (Mt. v, 48). C'est en vue de procurer cette ressemblance que Notre-Seigneur est venu sur la terre, a établi tout ce qu'il a établi et souffert tout ce qu'il a souffert. Or, l'image divine se fait d'autant plus reconnaissable dans une âme que celle-ci s'efforce davantage de devenir meilleure. A mesure que progresse ce labeur sacré, cette âme reproduit plus exactement les traits de son modèle. Cette coopération à la grande entreprise du Sauveur, cet effort pour réaliser son œuvre la plus chère, doivent évidemment lui être souverainement agréables. Je comprends que ce soit là, pour nous, le meilleur moyen de lui montrer notre amour.

Laissez-moi dire, avant d'aller plus loin, combien j'apprécie cette manière d'aimer Dieu. C'est beau, oui ! c'est beau de transformer ainsi en un acte de charité la poursuite des hautes vertus. Tout travail dans lequel on met du cœur en reçoit un caractère d'incontestable grandeur. Mais quand le cœur collabore à une tâche aussi éminente que la sanctification de la vie, quand il lui apporte le concours de ses enthousiasmes et de ses ardeurs, je ne connais rien ici-bas qui soit plus noble et plus grand.

Vous vous en souviendrez, n'est-ce pas ? vous qui cherchez partout le moyen de montrer à Dieu combien vous l'aimez. Les témoignages d'amour que vous vous proposez d'employer : ex-votos, communions, pèlerinages, œuvres de bienfaisance, sont, sans doute, excellents. Mais, de grâce, n'omettez point d'utiliser le meilleur, celui qui plaît davantage au Très-Haut et répond le plus exactement à ses vœux. Et celui-là se trouve dans le perfectionnement de votre conduite. Corrigez-vous plus complètement de tel ou tel défaut ; pratiquez mieux telle ou telle vertu ; imitez de plus près tel ou tel des exemples que Jésus-Christ vous donne ; réalisez enfin les progrès auxquels ses inspirations ou vos guides spirituels vous exhortent. Voilà surtout comment vous lui démontrerez la tendresse et la sincérité de votre amour. Toute autre marque d'amour, sans celle-là, serait illu-

soire. On devrait dire d'elle ce que sainte Thérèse a écrit des larmes : « Gardons-nous bien de croire que tout est fait lorsqu'on pleure beaucoup ; il faut mettre la main à l'œuvre et avancer dans la pratique des vertus ¹. »

II

La charité comprend, avec l'amour de Dieu, l'amour d'autrui. — Ce second amour, comme le premier, nous presse de travailler à la sanctification de nos âmes. La raison en est que la sainteté, en augmentant notre crédit auprès de Dieu et notre influence sur les hommes, nous permettra de venir en aide dans une mesure beaucoup plus large à ceux que nous aimons.

Je parle de crédit auprès de Dieu. — Ce crédit grandit, chez les justes, en même temps et dans la même mesure que leurs vertus. Dieu rend toujours ce qu'on lui donne. Quand on fait beaucoup pour lui, on en reçoit beaucoup ; et si, dans le but de lui plaire, on ne recule devant aucun effort, on obtient de lui les grâces les plus précieuses et les interventions les plus extraordinaires. Ainsi, ne refusait-il rien aux prières des Saints et leur prêtait-il, pour ainsi dire, sa propre toute-puissance. Les Saints touchaient du doigt les malades, et, à ce contact, les malades guérissaient. Ils commandaient aux éléments, et les éléments cessaient de nuire. Ils arrachaient aux bêtes féroces leurs victimes. Ils ont même ressuscité des morts... Qu'ils étaient heureux, ces grands amis des hommes, de pouvoir leur rendre de pareils services ! — Dieu, je le sais, n'accorde pas à tous les justes les mêmes faveurs. Pourtant, chacun d'eux en reçoit suivant ses mérites. Plus il devient parfait, plus aussi Dieu se plaît à exaucer ses désirs et à lui accorder ce qu'il demande.

Au contraire, celui qui, de parti pris et avec obstination, refuse de se sanctifier, se condamne à un discrédit dont il pâtira cruellement, si jamais il conçoit de grandes affections et veut obtenir quelque grâce ardemment désirée pour les personnes qui en seront l'objet. Les souffrances de cette sorte ne sont point une rareté. Qui n'en a été, de temps à autre, le témoin attristé ? Il s'agissait, pour une mère, d'arracher sa fille à une mort prématurée ; pour une épouse, de convertir son mari ; pour une jeune fille, d'empêcher son père, vieilli sans religion, de mourir dans l'impénitence finale ; pour un ami, de soustraire des amis à quelque catastrophe imminente. Un saint, une sainte, auraient été exaucés au premier mot. Eux priaient, pleuraient, multipliaient les promesses, sans rien obtenir, ou en n'obtenant qu'après de très longues instances des satisfactions incomplètes. Leur déception, leur désespoir faisaient peine à voir. Ils paraissaient souffrir et souffraient atrocement ; en effet, de l'impuissance à laquelle ils étaient réduits. — Ils se seraient épargné ces angoisses s'ils avaient à l'avance, en travaillant à devenir des saints quand la grâce divine les y

¹ Le Château intérieur, 6^e Demeure, ch. 6.

invitait, donné à leur piété filiale, à leur tendresse conjugale ou paternelle, à leur amitié enfin, l'arme souveraine d'un grand crédit auprès de Dieu.

Tout en assurant ce crédit, la sainteté confère aussi, sur les autres hommes, un ascendant dont on pourra faire usage pour servir leurs intérêts et spécialement pour les gagner à Dieu.

L'influence sur autrui tient à des causes variées et nombreuses. Mais la plus féconde de toutes ces causes se trouve certainement dans la perfection morale. Le prestige des hautes vertus est si bien fondé en raison et de si bon aloi que tout homme de sens et de droiture s'y soumet volontiers. Lisez l'histoire des grands Saints : vous constaterez qu'ils ont joui, sur leurs contemporains et sur la postérité, sur les individus et sur les sociétés, d'une action aussi considérable que salutaire. Comment, par exemple, dire l'ascendant exercé par les S. François d'Assise, les S. Dominique, les S. Vincent de Paul, les S. Jean de Dieu, et tant d'autres ? Ils ont entraîné, dans leur sillage, d'innombrables masses d'hommes. Ils leur ont inspiré assez de confiance pour obtenir d'elles, afin de les distribuer aux pauvres, d'inépuisables trésors. Ils ont eu assez d'autorité pour créer et faire vivre des institutions de toute sorte. L'évolution des idées et des aspirations populaires a subi leur direction. Ils ont fait entrer dans les mœurs, et même dans les lois, des améliorations qui ont assaini et rehaussé le milieu social. Et puis, surtout, ils ont amené à l'Evangile et mis sur le chemin du salut des multitudes qui, sans eux, auraient été la proie de toutes les erreurs et de tous les vices. Ces nobles existences ont mis en relief et démontré bien des vérités, mais, en particulier, ce que j'appellerais volontiers la toute-puissance de la vertu.

Au-dessous de ceux-là et dans une sphère beaucoup plus restreinte, les chrétiens de sérieuse valeur morale ont toujours possédé, sur leur entourage, une influence fort appréciable. Chacun d'eux a été, dans son foyer, dans le cercle de ses relations, dans la cité ou le village, un centre vers lequel, docile à son attraction, venait la sympathie des hommes de bonne volonté ; un exemple qui suscitait des imitateurs ; un foyer dont le rayonnement éclairait les esprits et réchauffait les germes de sainteté déposés dans les cœurs. Est-il un seul juste digne de ce nom qui ait été juste pour lui seul ? Je ne le crois pas, à moins qu'il n'ait vécu dans un isolement absolu. S'il a vécu parmi d'autres hommes, quelles qu'aient été d'ailleurs la réserve de son action et la modestie de son attitude, il leur a certainement fait du bien. Observez d'un peu près ceux qui sont autour de vous, dans les conditions ordinaires de la vie ; et vous me direz ensuite si leurs vertus sont des vertus stériles !

Voyez, par exemple, ce père et cette mère de famille vraiment chrétiens ! Bons quand ils peuvent l'être, sévères quand il le faut, ils traitent leurs enfants avec une sagesse où s'allient dans une juste mesure la tendresse et l'autorité. Ils donnent l'exemple avec le précepte, et sont les premiers à

observer leurs recommandations et leurs conseils. Aussi les estime-t-on, à leur foyer, tout au moins autant qu'on les craint et qu'on les aime. Cette estime profonde leur prête une puissance de persuasion incomparable. Grâce à elle, ils peuvent créer et faire observer, dans leur famille, des traditions qui seront utiles non seulement à leurs fils, mais à leurs arrière-petits-fils, et maintiendront toute une série de générations dans les sentiers de l'honneur et de la religion.

Voyez encore cette pieuse femme, épouse malheureuse d'un homme vicieux et sans croyances ! Elle gouverne sa maison avec une prudence consommée et un souci du devoir qui ne se dément dans aucun détail. Elle reste douce, charitable, affectueuse, dévouée, même quand les circonstances justifieraient toutes les colères, toutes les révoltes, tous les abandons. Son mari affecte de ne lui reconnaître aucune vertu. A force de l'observer, il en viendra, n'en doutez pas, à l'admirer et à lui rendre hommage. Ce jour-là, contraint par l'évidence, il avouera : d'une part, qu'elle vaut mieux que lui ; et d'autre part, que sa supériorité lui vient d'une foi et d'une piété qu'il n'a pas. Or, quand un homme se dit de pareilles choses, il se condamne à se laisser gagner tôt ou tard. Celui-là non plus ne mourra point avant d'avoir donné à la compagne de sa vie la joie de le voir s'associer à ses croyances et à ses pratiques. Suivant le mot de S. Paul, *« l'homme infidèle aura été converti par la femme fidèle. »* (I Cor., vii, 14).

Encore un trait, si vous le permettez : il montrera que l'infériorité du rang et l'absence des liens de famille ne sont pas toujours un obstacle à l'ascendant des hautes vertus.

Je me souviens d'avoir vu, dans certaines maisons, cette salutaire influence exercée, non par le père, ni par la mère, ni par l'épouse, mais par la personne de service. — Cette humble servante accomplissait, avec une exactitude qu'on ne pouvait prendre en défaut, tous ses devoirs. Elle était obéissante, laborieuse, économe, dévouée, autant que pieuse. Avec cela, toujours modeste et toujours joyeuse, se tenant à sa place, ne sortant point de son rôle, ne se prévalant à aucun degré de son savoir-faire ou de ses succès. Quand, à travers la réserve de son langage, on pouvait apercevoir les raisons intimes de sa conduite, on reconnaissait qu'elle agissait toujours sous une inspiration d'ordre supérieur. C'étaient une élévation de pensées, une pureté d'intention, une délicatesse de sentiments inexprimables. Après de longues années passées au service de ses maîtres, elle avait acquis auprès d'eux un crédit extraordinaire. Malgré les différences de condition, de fortune, d'éducation, ils avaient conçu pour elle, à cause de ses qualités, une sorte de vénération. L'estime qu'elle leur inspirait lui a permis très souvent de les détourner du mal et de les conduire à Dieu.

Dans l'état actuel de notre société, l'homme abandonne souvent à la femme la poursuite de la sainteté. C'est un grand malheur ; mais ce mal-

heur appelle une réflexion, que je ne puis pas me dispenser d'exprimer ici. — Il importe au plus haut point que, dans chaque famille, l'influence prépondérante appartienne aux meilleurs. La maison en sera gouvernée plus sagement, l'éducation des enfants mieux dirigée, le niveau moral domestique plus élevé. Si, parmi les habitants du foyer, le meilleur est une femme, eh bien ! que l'influence appartienne à cette femme ! Mais j'ai prie celle-là de se rappeler toujours que le vrai moyen, pour elle, d'acquiescer l'autorité, et avec l'autorité la possibilité de faire du bien à ceux qu'elle aime, se trouve dans une vertu à la fois très élevée et très discrète. Seule, la perfection de la conduite jointe à une humilité profonde, peut lui donner un ascendant puissant et durable. Tout autre artifice manquera d'efficacité, ou ne durera qu'un temps. C'est que jamais homme n'acceptera de se soumettre à une femme, s'il n'y est amené par le sentiment raisonné d'une haute supériorité morale. Quel empire, Mesdames, pourrait bien être le vôtre sur ceux qui vous entourent, s'ils vous trouvaient orgueilleuses, susceptibles, sensuelles, et si, malgré leur éloignement des pratiques religieuses, ils pouvaient se dire qu'ils vous valent bien et sont peut-être meilleurs que vous ? Au contraire, quand ils vous regarderont comme des femmes accomplies, quand ils seront obligés de reconnaître que vous les dépassez de beaucoup en qualités de toute sorte, ils seront touchés de vos exemples et sensibles à vos conseils. Si ensuite, satisfaites d'avoir quelque vertu et quelque autorité, vous évitez de vous en prévaloir et d'en faire parade, cette autorité même grandira tous les jours. Et j'espère que, peu à peu, le désir de vous ressembler naîtra dans le cœur de tous. Ils viendront alors ou reviendront à cette religion dont votre conduite leur aura démontré l'utilité pratique. Ainsi s'accomplira l'apostolat éloquent, quoique silencieux, que l'Esprit-Saint attribue à votre sexe : « *C'est sans paroles, mais par le spectacle de la vie sainte des femmes, que les hommes seront gagnés.* » (I Petr., III, 1).

* * *

Je reviens à mon sujet et je termine.

Ce crédit que la sainteté prête auprès de Dieu et cette puissance qu'elle donne de faire du bien aux hommes ne vous semblent-ils pas souverainement désirables ? Si vous les appréciez, si, sous l'inspiration d'une charité sincère, vous désirez en jouir, appliquez-vous à devenir chaque jour meilleurs et à réaliser la perfection de votre état. Sans doute, ce motif ne doit être ni la seule ni la principale cause de vos aspirations à la sainteté. Vous devez, avant tout, travailler pour vous-mêmes. Il mérite, cependant, d'être pris en considération. Notre-Seigneur s'en est inspiré, quand il a dit : « *C'est pour me rendre utile aux hommes que je me sanctifie moi-même.* » (Jo., XVII, 19).

L'histoire nous apprend qu'un monarque du Moyen Age¹ avait pris pour devise ces mots :

« *Quod optimum, idem jucundissimum* » ; c'est-à-dire : « Le très bien, voilà ce qui me sera le plus agréable. » Ce prince a-t-il toujours vécu de manière à démontrer qu'il aimait le très bien plus qu'aucune autre chose et le trouvait le plus agréable ? Je ne le crois pas. Mais sa devise devrait, me semble-t-il, être adoptée par tous les vrais chrétiens. Tous, en effet, devraient donner leurs préférences à ce qui est le plus parfait ; car le plus parfait est toujours le plus aimable.

C'est le plus aimable, en raison de sa perfection même. C'est le plus aimable, à cause du haut degré de valeur morale auquel il nous élève. C'est le plus aimable, pour les pures et nobles jouissances qu'il nous fait éprouver. C'est le plus aimable, à cause des récompenses auxquelles il nous conduit. C'est le plus aimable enfin, en raison des facilités de se satisfaire qu'il prête à notre amour de Dieu et à notre charité pour les hommes.

Nous aimerons donc désormais, n'est-ce pas ? ce qui est le plus parfait. Nous l'aimerons de toutes les ardeurs de notre âme. Et pour le réaliser, nous déploierons toute la bonne volonté et toute l'énergie dont nous sommes capables. Ainsi soit-il !

En vente à nos bureaux

Pour votre Confession. Examen de conscience à l'usage des enfants de la Communion solennelle, suivi d'un Chemin de Croix. 48 p. in-32, franco 0 f. 25 ; les dix, 2 f. 15 ; les 50, 9 f. 90 ; le cent, 19 f. 55. — **Le Grand Jour et ses apprêts**, par le P. Lambert. In-12 de 300 p., franco 3 f. 25.

La Reine du Paradis, par le chanoine Rolland (123 discours sur la Ste Vierge). 7^e édit. ; 2 forts vol. in-12 de 600 et 700 pages, franco 10 f. — Du même auteur : **Le Paradis sur terre** (97 discours sur la Sainte Eucharistie). 15^e édition ; 2 forts vol. in-12 de 527 et 576 p., franco 10 fr.

Explication des Evangiles des Dimanches, par M. l'abbé Chaumet. — 4^e édition. — In-12 de 515 pages (avec portrait de l'auteur), franco 4 f.

La Chambre de la jeune fille, par Eug. Martin (instructions à des jeunes filles). In-12 carré de 240 p., franco 2 f. 75.

Jeanne d'Arc (drame en 5 actes), par G. Bizet. In-12 de 102 p., franco 1 f. 25. — **Le Déserteur** (drame social contre la désertion des campagnes), par G. Mugnier. 3^e édit. ; in-12 de 70 p., franco 0 f. 85, 3 f. 50 les cinq. — Pas de droits d'auteur sur ces deux drames.

Hymne à Jeanne d'Arc, de Gravier. Partition in-4^e, texte, chant et accomp., 1 f. 75 ; in-8, texte et chant, 0 f. 30 ; paroles seules, les 40 ex., 0 f. 65.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 julii 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

¹ L'empereur Albert d'Autriche.

Ami du Clergé du 5 août 1920

Deuxième
partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Troisième Retraite à des jeunes gens. — Nos GRANDS DEVOIRS. — I. Le souvenir des fins dernières, 257. — II. La fuite du péché (Méditation), 262. — III. La tempérance, 265. — IV. La vigilance, 268. **Plans de sermons pour les dimanches.** — 14^e Dim. après la Pentecôte : Prospérité des méchants et épreuves des bons, 271. La Providence, 272. — 15^e Dimanche : La pensée de la mort, 272.

TROISIÈME RETRAITE A DES JEUNES GENS ¹

Nos grands devoirs

I

LE SOUVENIR DES FINS DERNIÈRES

In omnibus operibus tuis memorare novissima tua, et in aeternum non peccabis.

Dans toutes tes œuvres souviens-toi de ta fin, et tu ne pécheras jamais. (Eccl., vii, 40).

Mes chers amis,

Je me propose de vous entretenir, durant cette retraite, de vos *grand devoirs*. Or la méditation des fins dernières est notre premier grand devoir. Le jeune homme irréfléchi le néglige. Doué d'une santé robuste, ou avantageusement partagé par la fortune, il se repose avec insouciance sur sa force ou sur les honneurs que lui offre son rang ; il se laisse emporter par le flot de la vie, sans se préoccuper d'où il vient, où il va, jusqu'au jour où le malheur l'arrête dans sa course inconsidérée et lui ouvre les yeux. Mais le jeune homme sérieux n'attend pas l'épreuve pour éclairer sa route. Il connaît les réalités éternelles. Il y dirige sans cesse ses pas, ne voulant perdre ni une minute du temps présent dont il profite, ni une parcelle du bonheur qui l'attend. Tandis que notre premier jeune homme fait étalage d'une sottise étourderie, le second fait montre de sagesse : ne gâchant point sa vie, il atteindra sûrement le but. Pour vous mettre en garde contre l'étourderie et pour stimuler votre sagesse, je vais vous prêcher le grand devoir du souvenir des fins dernières. Je vous en rappellerai l'objet et le résultat salulaire.

I. — Son objet

Le souvenir des fins dernières comprend quatre choses : la mort, le jugement, le ciel et l'enfer.

1. La mort. — « La grande science ou la grande étude de la vie, a écrit un auteur spirituel, est la science ou l'étude de la mort ; et il est impossible à l'homme de vivre dans l'ordre et de se maintenir

dans une vertu solide et constante, s'il ne pense souvent qu'il doit mourir... Excellent livre, dit encore le même auteur, excellent livre que celui de l'empereur Héraclius : une tête de mort avec ces paroles écrites sur le front : *Vous serez demain ce que je suis*. Quelques difficultés qu'il y ait dans votre conscience, ce casuiste admirable les résoudra...¹ » Etudions la mort. Considérons-la dans sa réalité et sous ses principaux aspects.

1^o Sa réalité. — Rien n'est plus certain que la mort. C'est une loi et un fait. La loi est pénale : elle a été portée par Dieu contre la race d'Adam, au sortir de l'Eden, comme châtiment du péché originel. *Statutum est hominibus semel mori.* (Hébr., ix, 27).

Le fait est manifeste. Depuis l'Eden, tous les hommes meurent. Le Fils de Dieu fait homme est mort lui-même. Sa sainte Mère aussi. Nos proches et nos amis disparaissent tour à tour de la scène du monde. Chaque jour apporte avec lui un deuil nouveau.

Nous-mêmes nous mourons tous les jours. « Il y a trois messagers de la mort, dit Hugues de Saint-Victor : l'accident, l'infirmité, la vieillesse. L'accident nous avertit que la mort est cachée ; l'infirmité qu'elle est proche ; la vieillesse qu'elle est présente². » Nous sommes jeunes, il est vrai, mais nous connaissons déjà l'infirmité, et l'accident nous guette. D'ailleurs, « chaque instant nous dérobe une partie de notre vie et nous avance d'un pas vers le tombeau. Tout ce qui nous environne nous détruit ; les aliments nous corrompent ; les remèdes nous affaiblissent ; ce feu spirituel qui nous anime au-dedans nous consume, et toute notre vie n'est qu'une longue et pénible agonie. Or, dans cette situation, quelle image devra être plus familière à l'homme que celle de la mort ? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les yeux, peut-il se distraire de ce triste objet ?³ »

2^o Ses principaux aspects. — La mort se présente à nous sous les aspects les plus redoutables. Elle est toujours brutale, toujours incertaine, souvent subite et imprévue.

a) Toujours brutale, elle brise et anéantit sans pitié, ne respectant ni la fleur de l'âge, ni les grâces du visage, ni la noblesse du rang, ni les biens de la fortune, ni les rêves d'avenir. Farouche barbare, elle sème autour d'elle la désolation et la ruine. Il est donc sage de ne point nous attacher aux choses de la terre, puisqu'autant en emporte la mort. « Ne regardez plus vos dignités et vos titres, vos prétentions et vos emplois, vos plaisirs et vos honneurs, vos besoins et vos goûts, et toutes les niaiseries qui occupent ce bas monde, qu'à travers l'ombre sépulcrale⁴ » et vous n'en ferez plus votre fin. « J'ai été tout et tout n'est rien, » disait l'empereur Alexandre Sévère mourant⁵. Alors,

¹ P. de Gérard, trappiste, dans *L'Unique chose nécessaire*, p. 193 et 100.

² Cité par le P. de Gérard, p. 100.

³ P. de Gérard, p. 60.

⁴ P. de Gérard, p. 16.

⁵ Cité par de Gérard, p. 243.

¹ Nous laissons à cette Retraite la disposition sui generis que lui imposèrent les circonstances où elle fut prêchée. Chacun pourra « l'arranger » suivant ses convenances. — Voir le Prologue dans la *Prédication* du 22 juillet.

laissons la vanité pendant la vie : nous n'aurons pas ce dépouillement à faire à la mort.

b) En second lieu, celle-ci est *toujours incertaine*. Rien n'est plus certain que son incertitude. Elle doit venir à nous comme un voleur au milieu de la nuit, a dit Jésus (Mt., xxiv, 43). *Sicut fur in nocte*, répète S. Paul (I Thess., v, 2). Le voleur prévient-il le maître qu'il veut piller ? Non, n'est-ce pas ? Il envahit sa demeure quand il le sait plongé dans le sommeil et incapable de protéger ses trésors. Ainsi fait la mort. A l'heure où nous pensons à elle, elle s'arrête à notre seuil ; mais quand notre pensée est ailleurs, elle nous fauche en un instant. Nous rêvons des cheveux blancs ? Nous mourons jeunes. Nous souhaitons tel asile pour nos vieux jours ? Nous mourons sans asile. D'autres, que nous supposions devoir mourir avant nous, nous fermeront les yeux. La mort n'a pas d'âge, et la mort est aveugle. Voilà pourquoi ses coups sont incertains et parfois stupéfiants.

c) Enfin la mort est *souvent subite et imprévue*. D'où vient cela, mes chers amis ? Ah ! c'est que « pour mourir de mort subite, il n'est pas besoin que la foudre nous écrase, ni que les toits des maisons fondent sur nous ; il ne faut vivre que comme nous vivons, dans l'éloignement des pensées de notre dernière fin, dans la même aversion pour les devoirs de la religion, et principalement de la pénitence. Voilà ce que Notre-Seigneur donnait à entendre aux Juifs, à l'occasion des Galiléens que Pilate avait fait massacrer au milieu d'un sacrifice, et des dix-huit malheureux qui périrent sous les ruines de la tour de Siloé : *Si penitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis*. (Luc, xiii, 3) ¹. »

« J'appelle avec S. Augustin mort subite et imprévue celle où le pécheur tombe tout à coup dans un état qui le rend pour jamais incapable de conversion et de pénitence. Or, qu'y a-t-il dans le monde de plus ordinaire et même de plus universel ?... Mettez un pécheur dans tous ces états (de fièvre, léthargie, assoupissement, etc., qui accompagnent les maladies), n'est-il pas vrai qu'il est déjà mort comme chrétien, s'il n'est pas absolument mort comme homme ? Qu'il dispute encore, des journées entières, un reste de vie animale qui ne sert plus qu'à le faire languir : qu'importe, si la vie raisonnable et la vie surnaturelle sont éteintes ? Que peut la grâce, toute puissante qu'elle est, lorsque la nature, qui devait lui servir de fonds, ne peut plus agir ? ² »

Ces pauvres moribonds s'en vont sans préparation, sans repentir, sans expiation, au tribunal de Dieu. Je veux bien qu'à leur chevet on appelle le prêtre. Mais que peut le prêtre pour ces malheureux désormais sans raison et sans puissance ? « Je ne peux m'empêcher de demander avec effroi si les derniers sacrements ne sont pas souvent les derniers crimes du pécheur mourant ? ³ » Quel

triste réveil au-delà de la tombe ! Quels amers regrets ! Hélas ! il est trop tard !... Voici

2. **Le jugement de Dieu.** — Ce jugement est redoutable pour le pécheur, si l'on considère l'accusé, les accusateurs et le juge.

1^o *L'accusé*, c'est l'âme avec ses œuvres. *Opera illorum sequuntur illos*. (Apoc., xiv, 13). Souddainement éclairée par les lumières de l'éternité, elle embrasse d'un seul regard toute l'étendue de ses obligations, toute la suite des grâces qu'elle a reçues, toutes les circonstances des iniquités qu'elle a commises. *In lumine tuo videbimus lumen*. (Ps., xxxv, 10). Tandis que le sentiment de sa culpabilité l'envahit jusque dans ses profondeurs, elle sent peser sur elle l'œil de Dieu, sans pouvoir échapper à cette vue formidable. Quelle situation pour le pécheur ! Imaginez-vous un mondain en présence de ce Dieu qu'il n'a jamais aimé ! un voluptueux en présence de ce Dieu trois fois saint, qui a été le témoin de tous ses excès et qui va en être le vengeur ! un indifférent en présence de ce Dieu auquel il ne pensait pas plus que s'il n'existait pas ! Quel effondrement !

2^o *Les accusateurs* n'ont aucune pitié pour ce malheureux. Le démon réclame ses droits sur lui : « *Vindica et judica meum esse per culpam, qui tuus esse noluit per gratiam*. Que cette âme m'appartienne par le péché, puisqu'elle n'a pas voulu vous appartenir par la grâce ¹. »

L'ange gardien représente ses inspirations rejetées, ses conseils méprisés, ses regards souillés par les péchés dont il a été témoin. « *Exurge, Deus, judica causam tuam*. Levez-vous, Seigneur ; levez-vous, et faites justice à votre cause. » (Ps., lxxiii, 22).

La propre conscience du pécheur lui met sous les yeux toute sa vie et prête une parole vengeresse à ses iniquités : « Ne nous reconnais-tu pas ? C'est toi qui nous as faites. Nous ne te quitterons pas. *Tu nos egisti, opera tua sumus ; non te desermus*. » (S. Bernard).

3^o Cependant le *juge* est assis dans sa majesté divine. Il n'a pas besoin des voix accusatrices. Infiniment clairvoyant, il pénètre seul toutes nos hontes. Souverainement équitable, nulle influence étrangère ne saurait faire dévier la rectitude de sa sentence. Tout-puissant, il a l'éternité pour punir le méchant. Celui-ci va donc être à jamais confondu, et précipité dans les abîmes de la damnation. *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum*. (Mt., xxv, 41).

3. **L'enfer.** — Voilà, mes chers amis, où aboutit le pécheur impénitent. Qu'est-ce que l'enfer ? Pour éclairer cette vérité d'outre-tombe, consultons les données de la foi, ouvrons nos Saintes Ecritures. Le Saint-Esprit y décrit l'enfer avec des expressions et des images bien propres à nous saisir d'effroi. Il l'appelle le lieu des tourments, *locum tormentorum*. (Luc, xvi, 28). Il nous le représente comme une prison où les réprouvés seront renfermés par la justice de Dieu pour y être tour-

¹ P. de Géramb, p. 36.

² *Ibid.*, p. 74.

³ *Ibid.*, p. 14.

¹ S. Ignace, *Manrèse*, Exercice sur le Jugement Particulier.

mentés dans les siècles des siècles : *Claudentur ibi in carcere* (Is., xxiv, 22) ; — comme une région de misères et de ténèbres, où habite une horreur éternelle : *Terram miseriæ et tenebrarum, ubi umbra mortis et nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat* (Job, x, 22) ; — comme un lac dont les eaux sont la colère de Dieu : *Lacum iræ Dei magnum* (Apoc., xiv, 49) ; — comme un étang de feu et de soufre : *Pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure* (Apoc., xxi, 8). — C'est encore une vallée profonde où roule un torrent de soufre allumé par le souffle du Seigneur (Is., xxx, 33) ; une fournaise ardente, *clibanum ignis* (Ps., xx, 10) ; le puits de l'abîme, *puteus abyssi* (Apoc., ix, 2), dont la fumée obscurcit le soleil comme la fumée d'une vaste fournaise ; enfin le pressoir du vin de la fureur du Tout-Puissant, sous lequel un Dieu irrité foulera et écrasera ses ennemis (Apoc., xix, 15 ; Is., lxiii, 3).

Vous le voyez, mes chers amis, ces images sont effrayantes. Mais, puisqu'elles ont été choisies par l'Esprit-Saint, elles sont justes. Inclignons-nous devant leur terrible langage comme devant un dogme de foi. Le Dante, au moment de franchir le seuil de l'Enfer, lut gravées sur la porte les paroles suivantes :

Par moi l'on va dans la cité des larmes ;
Par moi l'on va dans l'éternelle douleur ;
Par moi l'on va dans la race perdue ;...
Laissez tout espoir, ô vous qui entrez !

Le poète se mit à pleurer : « O Maître, que le sens de ces paroles est dur ! » Alors son guide lui répondit : « Toute mollesse humaine doit mourir ici. » Le Dante s'inclina devant ces fermes paroles¹. Imitons-le, et n'essayons pas de diminuer l'enfer.

4. Le ciel. — Grâce à Dieu, le souvenir des fins dernières n'est pas fait que d'épouvante, il est ensoleillé d'une radieuse espérance. Après le jugement, du côté opposé à l'enfer, il nous montre le ciel. Ah ! respirons maintenant, et reposons-nous dans cette douce contemplation. Autant les images dont la sainte Ecriture se sert pour nous décrire l'enfer sont terrifiantes, autant celles dont elle se sert pour nous peindre le ciel sont douces et attrayantes. Les fondations de cette vaste cité, nous dit l'Apocalypse, sont faites de pierres précieuses. Ses murs sont de jaspe, ses rues et ses places publiques sont pavées d'un or pur et transparent ; elle a douze portes taillées dans douze perles ; elle est traversée en différents sens par un canal d'eau vive et limpide comme le cristal, ombragé d'arbres toujours vivaces et verdoyants ; enfin un astre infiniment plus beau que le soleil y répand partout une lumière également douce et brillante, qui, sans blesser les yeux, montre tout l'éclat de tant de richesses. Cet astre y produit un jour éternel, un jour toujours serein et calme ; cet astre n'est jamais couvert de nuages et ne s'éloigne jamais pour faire place à la nuit. (xxi, 40 et s.).

Mais cette description n'est qu'une imparfaite

ébauche du bonheur du ciel. L'apôtre S. Jean nous résume en un texte lumineux la substance de cette félicité : « Nous verrons Dieu, dit-il, face à face, tel qu'il est, et nous serons semblables à lui. *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* » (I Jo., iii, 2). Que pourrait-il alors manquer à notre bonheur ? Nous verrons le Souverain Bien et notre être, glorifié par ses divines clartés, sera plongé en lui comme dans un torrent de voluptés.

Aussi Bossuet a-t-il pu s'écrier du haut de la chaire de vérité : « En Dieu, les élus trouveront tout. Il remplit par sa plénitude leur capacité tout entière et tous leurs désirs. S'il leur faut un triomphe pour honorer leur victoire, Dieu est tout ; s'ils ont besoin de repos pour se délasser de leurs longs travaux, Dieu est tout ; s'ils demandent la consolation, après avoir saintement gémi parmi les amertumes de la pénitence, Dieu est tout. Dieu est la lumière qui les éclaire ; Dieu est la gloire qui les environne ; Dieu est le plaisir qui les transporte ; Dieu est la vie qui les anime ; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos¹. »

Mes chers amis, vous venez de voir que, parmi les vérités d'outre-tombe, il y en a de bien terrifiantes pour le pécheur, et de bien consolantes pour le juste. Il me reste à établir que les unes et les autres sont salutaires ; que la pensée du ciel suscite l'élan de nos bons désirs et l'épanouissement de nos vertus ; que celle de la mort, du jugement et de l'enfer nous retient sur la pente des vices : « *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* Souvenez-vous de vos fins dernières, dit le Sage, et vous ne pécherez jamais. » Voyons un peu si le Sage a raison.

II. — Ses résultats

1. A priori, le Sage a raison. Car, d'une part, la perspective d'une récompense infinie est bien de nature à emporter notre volonté. D'autre part, la crainte du Seigneur, de sa justice et de ses châtiments est bien capable de nous détourner du mal.

a) La perspective d'une récompense infinie est bien de nature à emporter notre volonté. — Considérez, en effet, ce que fait l'homme de sport pour gagner le prix d'une course. Il suit longtemps d'avance un régime sévère, évitant tout ce qui pourrait alourdir ou amollir ses membres. De plus il se livre à des exercices pénibles pour donner à son corps l'agilité et la vigueur nécessaires. Mais, s'il consent volontiers tous ces sacrifices, il sait pourtant que ce n'est que pour obtenir une couronne périssable. A quels sacrifices ne consentira-t-il pas s'il s'agit de mériter la couronne incorruptible du ciel ? *Illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.* (I Cor., ix, 25). De plus, il n'ignore pas qu'un seul des concurrents pourra remporter le prix, et que les autres n'auront rien, malgré les austérités suivies et les fatigues endurées jusque-là. *Omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium.*

¹ D'après Mgr Bougaud, *Le Christanisme et les Temps présents*, t. v, p. 336.

¹ Sermon pour la Toussaint (Lebarq, t. v, p. 492).

Que ne fera-t-il pas pour la récompense éternelle, sachant qu'elle ne se donne pas seulement au plus méritant, mais à quiconque travaille à en faire la conquête ?

Voyez maintenant ce qui se passe sur un champ de bataille. L'espoir d'une citation à l'ordre du jour ou de la croix décernée aux braves électrise le soldat et suscite des prodiges de valeur. Il se jette dans la mêlée, s'expose au danger, reçoit maintes blessures et verse son sang. Pourtant l'honneur qui lui en reviendra est peu de chose si on le compare à l'honneur qui attend, après cette vie, le généreux soldat du Christ. Et puis, que lui servira de s'être couvert de gloire, si la mort le couvre de son linceul ? Adieu l'honneur, adieu la croix ! Il n'en jouira pas ! Au contraire, pour celui qui se livre aux combats du Seigneur, la mort est un berceau. Ici rien à perdre, mais tout à gagner. La récompense céleste est donc plus capable que toute autre de stimuler le courage des âmes éclairées et sages.

b) D'autre part, la crainte du Seigneur, de sa justice et de ses châtiments est capable de nous détourner du mal. — *Initium sapientiæ timor Domini.* (Ps., cx, 10 ; Eccli., i, 16). La crainte des hommes exerce déjà une influence salutaire sur ceux qu'agitent des désirs mauvais. Aussi, pour exécuter leurs perfides desseins, ils se cachent. Mais où se cacher pour échapper au regard de Dieu ? *Quo ibo a spiritu tuo ? et quo a facie tua fugiam ?* (Ps., cxxxviii, 7). « Si je monte en haut, Dieu y est, chante le psalmiste. Si je descends en bas, Dieu y est. Si je vais aux extrémités de la terre, Dieu y est. Si je m'enveloppe de ténèbres, les ténèbres deviennent lumière pour Dieu : *Quia tenebræ non obscurabuntur a te.* » (Ps., cxxxviii, 8-12). « Vous marchez ? dit à son tour S. Augustin, Dieu vous voit. Vous entrez ? Il vous voit. Le flambeau éclaire votre demeure ? Il vous voit. Le flambeau s'éteint ? Il vous voit. Vous pénétrez dans votre chambre ? Il vous voit. Vous vous confinez dans votre cœur ? Il vous voit ¹. » L'œil de Dieu nous poursuit donc partout et toujours. Or, si nous craignons le regard de l'homme notre semblable, serait-il même seulement notre serviteur, à combien plus forte raison craignons-nous le regard de Dieu notre Maître et notre Souverain Juge.

La crainte de la justice humaine arrête le voleur dans sa course et retient le bras de l'assassin, quand la justice humaine ne dégénère pas en faiblesse. Pourtant, si sévère soit-elle, elle n'a que des peines limitées. Les plus graves, de nos jours, sont celles des travaux forcés à perpétuité et de la mort. Mais le criminel gardera toujours l'espoir de sortir du bagne par l'évasion. En tous cas, il en sortira certainement par la mort. La mort, pour celui qui n'a pas de religion, est la fin de tout. Tandis que, pour celui qui a la foi, après la mort, c'est le jugement de Dieu plus redoutable que celui des humains, et c'est l'enfer sans autre issue possible que l'épouvantable éternité. Comment cette vision,

cette certitude d'outre-tombe ne serait-elle pas capable de nous arrêter sur la pente du mal ?

2. *A posteriori*, les faits démontrent que le souvenir des fins dernières est souverainement efficace. Car des légions de saints se sont sauvés en regardant le ciel, et des multitudes de pécheurs se sont convertis en regardant l'enfer.

a) *Des légions de saints se sont sauvés en regardant le ciel.* — Mes chers amis, les saints portaient les mêmes infirmités natives que nous, ils étaient exposés aux mêmes dangers. Mais, jetés comme nous sur la mer orageuse du monde, au milieu des tempêtes et des écueils, ils surent maintenir leurs regards vers les rives éternelles. Ne les ayant pas perdues de vue, ils les atteignirent. S. Augustin nous raconte dans ses *Confessions* qu'un soir, sur le rivage d'Ostie, il s'entretenait avec sa mère sainte Monique du bonheur de la vie éternelle. Lui, n'était plus jeune, et sa vénérable mère allait atteindre le port. Loïn du bruit du monde, ils se reposaient, suivant l'expression émue du narrateur, des fatigues d'un voyage déjà long, et ils faisaient en même temps les préparatifs de leur embarquement. « Etant donc seuls de la sorte, poursuit S. Augustin, nous nous entretenions ensemble avec une douceur inexprimable ; et laissant dans un entier oubli toutes les choses passées, « portant toutes nos pensées sur l'avenir » (Phil., iii, 13), nous cherchions entre nous, et en présence de l'éternelle vérité qui est vous-même, quel serait ce bonheur qui doit être le partage de vos saints durant l'éternité, « ce bonheur que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu et que le cœur de l'homme ne peut comprendre » (I Cor., ii, 9). Toutefois nos cœurs s'ouvraient avec avidité pour aspirer les eaux de votre céleste fontaine, de cette fontaine de vie qui est en vous, afin qu'après nous en être arrosés autant qu'il était en nous de le faire, nous pussions en quelque sorte comprendre une chose aussi élevée ¹. » Telles furent les pensées et les entretiens des saints : « *Nostra autem conversatio in cælis est.* Notre conversation à nous est dans les cieux, » écrivait déjà S. Paul (Phil., iii, 20). Voilà où ils ont puisé le secret de leur indomptable vaillance.

Certes, le monde ne leur épargna point la contradiction. Le grand Apôtre décrit la trame des épreuves et des douleurs qu'on leur fit parcourir : « Ils ont souffert les moqueries, les fouets, les chaînes et les prisons. Ils ont été lapidés, sciés, tués à coups d'épée. Ils ont été errants, couverts de peaux de bêtes, manquant de tout, persécutés, affligés. » (Hébr., xi, 36-38). Mais au milieu de leurs tourments sans nombre, ils firent le geste que la digne mère des Machabées inspirait à son plus jeune fils : « *Peto, nate, ut aspicias ad cælum et terram.* » (II Mac., vii, 28). Ils regardèrent le ciel, et méprisant la terre et la vie de la terre qu'on leur eût laissée avec le péché, ils n'acceptèrent pas d'être délivrés, afin de trouver une meilleure résurrection : « *Non suscipientes redemptionem, ut*

¹ Serm. 132.

¹ *Confessions*, Liv. IX, chap. x.

meliores invenirent resurrectionem. » (Hébr., xi, 33).

Mes chers amis, n'aurons-nous pas la sagesse des saints ? Ne marcherons-nous pas à leur suite à la conquête du ciel ? Nous le pouvons plus facilement qu'eux : car le monde est moins cruel pour nous qu'il le fut pour eux. Leur exemple ne nous entraînera-t-il pas ? Il a entraîné S. Augustin. Car, avant de regarder le ciel du rivage d'Ostie, Augustin avait vécu la jeunesse la plus orageuse. Mais, un jour, des amis lui parlèrent « de la grande multitude des monastères, et de cette fécondité miraculeuse des déserts, où tant de saints menaient une vie qui, comme un parfum divin, semblait s'élever jusqu'à Dieu ¹. » Alors il s'écria : « Que faisons-nous ? Qu'est-ce ceci ? Que venons-nous d'entendre ? Quoi !... ils ravissent le ciel ; et nous, avec notre science, de même que des animaux stupides, nous demeurons lâchement ensevelis dans la chair et dans le sang !... Est-ce parce qu'ils ont pris les devants que nous avons honte de les suivre ? Et ne devrions-nous pas plutôt rougir de honte de n'avoir pas même le courage de les suivre ? ² » Ces paroles marquèrent les débuts de sa conversion. Puissent les mêmes pensées surgir dans nos esprits et précipiter notre course vers les cieux !

b) Des multitudes de pécheurs se sont convertis en regardant l'enfer. — Chers jeunes gens, les âmes ne suivent pas toutes la même voie. Les unes vont à Dieu par l'amour ; les autres par la crainte. Les unes atteignent le but en le fixant : c'est la voie directe ; les autres l'atteignent en fuyant les obstacles : c'est la voie détournée. Mais, comme tout chemin mène à Rome, ces deux routes conduisent définitivement au ciel.

D'ailleurs, on est tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, au gré de la grâce divine ou selon nos besoins intérieurs. Ainsi S. Augustin déclare que Dieu se servit d'abord de la crainte pour le retenir dans ses désirs coupables : « A vous la gloire et la louange, ô source de toutes miséricordes ! Plus ma misère m'éloignait de vous, et plus vous vous approchiez de moi. Déjà s'approchait votre main pour me tirer de cette fange où j'étais enseveli, pour me laver de mes souillures : et ce que vous alliez faire je l'ignorais ; et même en ce moment je me serais plongé dans les dernières profondeurs de ce gouffre des voluptés charnelles, si je n'eusse été retenu par la crainte de la mort et de votre jugement, crainte que tant de fausses opinions... n'avaient jamais pu effacer de mon cœur. ³ »

Qui pourrait compter le nombre de ces pécheurs subitement frappés par le spectre de la mort, par la pensée du jugement, par l'effroi du châtimement éternel, par l'impuissance d'échapper à l'impunité après une vie de désordres ? L'histoire des saints démontre surabondamment que la crainte du Seigneur chasse le péché : *Timor Domini expellit pec-*

catum (Eccl., i, 27) ; qu'elle dompte la chair sensuelle portée au péché : *Confuge timore tuo carnes meas : a judiciis enim tuis timui* (Ps., cxviii, 120) ; qu'elle est la porte par laquelle entre communément l'amour : *Timor Dei initium dilectionis ejus* (Eccl., xxv, 16). Au cours des siècles elle peupla les déserts d'anachorètes, les monastères de cénobites, l'Eglise de pénitents.

« Notre époque, elle atteint moins d'âmes, parce que les lumières de la foi s'obscurcissent et s'éteignent pour un grand nombre. Cependant Dieu, dans sa miséricorde, offre cette grâce incomparable aux esprits qui cherchent leur voie et aux cœurs sincères. Voici un exemple sur lequel je veux fixer votre attention parce qu'il est particulièrement saisissant et instructif. Il s'agit de Louis Veuillot. Comme il est presque notre contemporain et que son mal fut celui de beaucoup de jeunes gens, écoutez le récit de sa conversion.

Dans un livre plein de foi, de reconnaissance et d'amour, *Rome et Lorette*, le célèbre polémiste catholique raconte d'où il venait quand la grâce de Dieu le subjuguait. « J'étais, écrit-il, de cette pauvre génération que les journalistes et les brochuriers ont engluée d'une si naïve ignorance. » Cette génération, mes chers amis, n'est-elle pas encore la nôtre ?... Tandis que son esprit errait ainsi dans les ténèbres, son cœur vivait d'impures débauches : il s'était fait, en liberté, sans rien dire, son petit Coran d'iniquités fangeuses. N'est-ce pas encore là le mal de notre siècle ? Si nous en sommes exempts, du moins nous en sommes menacés, et demain, par la moindre imprudence, nous y pourrions tomber.

Or, depuis quelque temps, des amis travaillaient à le sortir de l'abîme. Mais le jeune homme résistait. « Demain ! demain ! » répondait-il à leurs sollicitations pressantes, et demain ne venait jamais. Réfugié même au sein de ses mauvais souvenirs, et plus coupable dans ses vœux qu'il ne l'avait été jusque-là dans ses œuvres, il se reprochait sa retenue et regrettait de n'avoir pas saisi toutes les occasions de mal faire... Si quelqu'un de nous est sans péché, qu'il accuse ce jeune homme. Mais s'il ne l'est pas, qu'il écoute comment on sort du péché.

Un certain dimanche, ses amis lui proposèrent de sanctifier la soirée par une lecture pieuse. Il y consentit volontiers. L'un d'eux avait apporté de Paris quelques volumes contenant les sermons de Bourdaloue sur le Carême. On lut le titre de plusieurs : l'un aimait mieux celui-ci, l'autre préférait celui-là. On convint de s'arrêter au sermon pour le lendemain, lundi de la Grande Semaine. Veuillot s'offrit comme lecteur, prit le livre et annonça le titre : *Sur le retardement de la pénitence*. D'abord il ne fit pas attention à ce titre, mais bientôt il fut envahi par les impressions les plus troublantes et les émotions les plus vives. Il continua, à travers l'orage de ces sentiments divers, la lecture de cet avertissement à la fois paternel et ter-

¹ *Confessions*, Liv. VIII, ch. vi.

² *Ibid.*, ch. viii.

³ *Ibid.*, Liv. VI, chap. xvi.

rible, où les menaces de la mort éclataient à côté des plus douces assurances de salut s'il voulait se sauver, et qui lui faisait si bien sentir qu'en effet il tenait en ses propres mains et le don de sa grâce et la sentence de sa condamnation. « *Surge velociter*. Levez-vous et ne tardez pas, lui criait la grande voix de Bourdaloue. Je sais quelle illusion vous séduit, et par quels prétextes la passion vous trompe et vous joue. Vous ne renoncez pas entièrement à la pénitence, mais vous la différez. Et moi, je veux vous faire voir les suites malheureuses de ce retardement, et l'affreux danger où il vous expose. Il n'y a rien de certain dans le futur que son incertitude même. Il n'y a rien de certain, sinon que nous y serons surpris. Pourquoi cet appel opiniâtre au lendemain, contre l'oracle de la sagesse qui me le défend : *Ne glorieris in crastinum*? Puis-je ignorer que ce lendemain a perdu des âmes sans nombre, et que l'enfer est plein de réprouvés qu'il a engagés dans le dernier malheur? Dieu voulait les prémices de vos années, qui furent pour vous des années de dissolution ; il voulait ces années de santé, que vous avez consumées dans une vie molle et efféminée ; il voulait cette jeunesse dont vous avez fait le scandale de tant d'âmes. Vous avez sacrifié tout cela au monde, pensant que ce serait assez pour Dieu de quelques débris. Mais Dieu réprouvera ces oblations odieuses. »

Les amis de Louis Veuillot eurent pitié de lui. Prétextant la fatigue d'une si longue lecture, ils l'interrompirent. De fait, il n'en pouvait plus.

Bien avant dans la nuit, la voix de Bourdaloue retentit à son oreille, et le lendemain encore il l'entendait « comme un tonnerre menaçant. »

Après la messe de ce jour entendue à St-Pierre de Rome, le jeune homme alla s'agenouiller devant la balustrade qui entoure, près du maître-autel, le tombeau des apôtres. Appuyant son front sur ses mains, il contempla devant Dieu son âme bouleversée, chargée de tant d'iniquités, bourrelée de tant de remords. « Jamais, écrivit-il, je n'avais vu si clairement mes misères ; je fus saisi de pitié, et, ne pouvant plus m'en tenir, je pleurai sur moi-même à chaudes larmes, dans une angoisse et dans un déchaînement de douleur que je ne saurais exprimer. »

Cela se passait le lundi de la Semaine Sainte. Dès le Jeudi Saint, Louis Veuillot faisait son examen de conscience. Le Vendredi Saint, il commençait l'aveu de ses misères aux pieds du ministre de paix. Dans l'octave de Pâques, il recevait l'absolution et s'approchait du banquet céleste de la réconciliation. Avec quels accents de joie il saluait sa délivrance et sa résurrection ! « J'étais dans le port, dit-il, et je regardais d'un œil tranquille cette mer infinie des anciennes tentations où il ne me semblait pas que de nouvelles tempêtes dussent jamais m'éprouver. »

Voilà donc un pécheur ramené à Dieu par la pensée des fins dernières. Dès lors, le généreux converti se consacre tout entier au service de Dieu

et de sa sainte Eglise. Ce sera désormais sa seule ambition. « Mon Dieu, prie-t-il, ne me donnez ni la richesse ni le repos, ce rêve de ceux qui ne croient point à leur immortalité... Ce que je vous supplie de m'accorder, Dieu puissant, c'est de n'être plus désormais languissant à vous servir ; c'est de brûler d'une ardeur incommensurable, de l'ardeur qui a dévoré les saints, pour le salut des âmes et pour la gloire de votre nom ; c'est d'être toujours prêt, toujours dévoué dans ce but unique, y employant mes forces, mon temps, ma pensée, ma vie. Comme le travail du laboureur, comme la pluie et le soleil concourent à faire mûrir le fruit sur l'arbre et le grain sur la terre, que toutes choses dans ma vie, jours mauvais et jours prospères, joies et angoisses, veilles, études, voyages, sentiments, répugnances, tendresses, — mes bonnes actions, si j'en fais, et mes fautes elles-mêmes, — me servent à instruire mes frères, à vous glorifier, à vivre dans votre service, à mourir dans votre amour. Amen ! Amen ! »

* * *

Voilà donc, mes chers amis, une âme égarée et coupable qui rentre dans la bonne voie par la porte de la crainte et qui s'élève d'un bond jusqu'au sommet de l'amour. *Timor Dei initium dilectionis ejus*. Après une jeunesse orageuse, quelle belle, féconde et sainte vie !

Telle sera votre vie, si vous voulez. Pour stimuler votre volonté, ne perdez pas de vue vos fins dernières. Pensez à la mort. Ne vous fiez pas à la vie, ni au temps, ni à la santé, ni à votre jeunesse. Le temps que vous devez passer sur la terre est mesuré : la limite en est irrévocable, et c'est ce soir peut-être que vous allez l'atteindre. La santé est un trésor précaire : aujourd'hui nous en disposons, demain la Providence divine nous le retire. Ne dites pas enfin que vous êtes jeune : peut-être portez-vous déjà devant Dieu les marques de la vieillesse. Vous êtes un vieillard, si vous devez mourir demain. Evitez donc la fougue inconsidérée des jeunes gens étourdis, ayez la sagesse des cheveux blancs. Si vous êtes sage, le jour de la mort vaudra mieux pour vous que le jour de la naissance. (Eccl., vii, 2). Car alors vous serez moins un mortel qui finit qu'un immortel qui commence ¹, et votre récompense sera grande dans les cieux. Ainsi soit-il.

II

LA FUITE DU PÉCHÉ (Méditation)

Quasi a facie colubri fuge peccata.

Fuis le péché comme un serpent. (Eccl., xxi, 2).

Mon Dieu, hier j'ai vu que le souvenir des fins dernières est un grand devoir pour toute âme, mais surtout pour une âme de jeune homme : car, à l'âge critique des passions, il la préserve des

¹ Mgr Baunard, *Le Vieillard*, p. 8.

écarts, la sort de l'abîme si elle y tombe et lui donne un puissant essor vers le ciel. La fuite du péché est pour moi, à ce moment de la vie où je me trouve, un devoir non moins impérieux.

Car le péché me poursuit sans cesse et m'environne de toutes parts. Il est autour de moi dans ce monde corrompu et corrupteur qui se vautre dans le libertinage et m'offre sous mille attraits la jouissance coupable. Il est autour de moi dans les démons, ces esprits du mal qui m'enveloppent d'un réseau perfide de tentations nombreuses : *Circuit quærens quem devoret.* (1 Pet., v, 8). Il est en moi par ce foyer de concupiscence que m'apporta la vie : *In peccatis concepit me mater mea.* (Ps., l, 7).

Or le péché est le plus grand de tous les maux. Il est le *mal de Dieu* ; il est le *mal de l'âme*. Voilà pourquoi la Sainte Ecriture m'invite à le fuir comme on fuit le serpent : *Quasi a facie colubri fuge peccata.* (Eccli., xxi, 2). On fuit le serpent parce que sa blessure est mortelle. La blessure du péché entraîne également la mort. Il tue notre âme, et il tuerait Dieu lui-même, si Dieu n'était pas éternel et hors de ses atteintes. Je vais arrêter un instant mon esprit et mon cœur à ces deux considérations.

I. — Le péché est le mal de Dieu

En effet, il s'attaque à l'ordre établi par Dieu dans la création, et il s'attaque à Dieu lui-même.

1. *Il s'attaque à l'ordre établi par Dieu dans la création.* — La Sagesse divine n'a rien fait sans but. Tous les êtres ont reçu d'elle une mission à remplir. Tous les êtres, du plus petit au plus grand, mettent sans cesse leur activité au service du Créateur, avec un ensemble admirable. Le soleil a été créé pour présider au jour, *ut præset diei* (Gen., i, 16) : chaque matin il se lève pour fournir sa carrière. La rosée a été créée pour féconder la terre : elle la féconde. La fleur a été créée pour exhaler ses parfums : elle les exhale. L'abeille a été créée pour distiller son miel : elle le distille. L'animal a été créé pour servir aux besoins de l'homme : il nous sert.

Seul, le péché vient jeter une note discordante dans ce concert d'harmonie. L'homme a été créé pour connaître, aimer et servir Dieu : le péché s'y oppose. « Pauvres petits oiseaux, gémissait le saint Curé d'Ars, vous avez été créés pour chanter, et vous chantez : l'homme a été fait pour aimer Dieu, et il ne l'aime pas ! » Le péché envahit sa pensée et son cœur et y siège à la place que Dieu, dans sa sagesse, s'était réservée de toute éternité. Quel affreux désordre ! Tandis que les créatures inanimées servent et adorent le Tout-Puissant, l'homme, le chef-d'œuvre de la création, le roi de l'univers, l'être doué de raison, refuse sa note au concert d'adoration et de louanges !

2. Ce n'est pas tout. Le péché, non content de troubler l'ordre providentiel, *s'attaque à Dieu lui-même.*

Sans doute, Dieu est trop haut pour que le péché

puisse l'atteindre. Il trône éternellement dans les régions inaccessibles des cieux. Dans sa majesté et sa sérénité divines, il se moque du péché : *Qui habitat in cælis irridebit eos, et Dominus sub-sannabit eos.* (Ps., ii, 4).

Cet état de choses ne désarme pas le péché. Il assaille Dieu de ses blasphèmes et le supprime par la pensée, « *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.* L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu. » (Ps., xiii, 1 ; lvi, 4). Ah ! si Dieu pouvait ne pas exister, comme le péché serait satisfait !

Mais Dieu existe. Et voici que, dans sa miséricorde, il daigne venir nous visiter : *Visitavit nos oriens ex alto.* (Luc, i, 78). Il revêt pour un temps nos infirmités et nos misères, y compris la mort. Alors, le péché se précipite sur le Fils de Dieu fait homme et exerce sur lui toutes ses fureurs.

O mon âme, regarde la croix ! Considère la triste issue du sanglant corps à corps de Jésus avec le péché. Vois cette tête couronnée d'épines ! Vois ces mains et ces pieds percés ! Vois ce côté transpercé par la lance ! Vois le plus beau des enfants des hommes devenu semblable à un lépreux ! A cette vue reconnais l'homme de douleurs, *virum dolorum* (Is., liii, 3), c'est-à-dire l'homme devant qui toute douleur humaine doit se taire, parce qu'elle n'est ni aussi vive ni aussi universelle que la sienne.

On faisait un jour devant Clovis le récit de la passion et de la mort du Sauveur. Tout à coup le chef barbare s'écria, saisi d'indignation et ému de tant de cruautés : « Que n'étais-je là avec mes Francs ! » Eh bien ! il y était, et toi aussi, ô mon âme ! Nous y étions avec tous les pécheurs de l'univers qui demandaient la mort de Jésus et lui préféraient Barabbas, c'est-à-dire l'iniquité. Ce ne sont pas les soldats du Prétoire qui ont couronné d'épines le chef adorable du Sauveur ; au fond, c'est moi-même avec mon péché, mon orgueil et mes révoltes : *Tu es ille vir !* (II Reg., xii, 7). Ce ne sont pas les bourreaux qui l'ont cloué au gibet d'infamie : comme les soldats, les bourreaux agissaient par ordre. Le coupable, c'est moi avec mon péché, mes œuvres impures et mes chutes sur le chemin de la vertu. Ce sont les défaillances de mes mains et de mes pieds qui ont blessé les mains et les pieds augustes de Jésus. *Tu es ille vir !* Enfin, derrière le centurion inconscient qui perçait de sa lance le cœur de Jésus, il y avait mon cœur avec ses reniements et ses froideurs, ses honteuses préférences et ses idoles de boue. *Tu es ille vir !*

Oh ! comme je comprends maintenant le mal que le péché fait à Dieu ! Seigneur, cette première considération me pénètre déjà de confusion et de repentir. Je comprends la malice du péché et l'étendue de mes fautes. Je suis résolu à ne plus retomber dans ces révoltes, dans ces désordres, dans ces lâchetés, dans ces froideurs. J'entends votre voix me convier à cet amendement nécessaire de ma vie : « *Fili, peccasti ? non adjicias iterum.* Mon

fil, as-tu péché ? ne recommence pas, mais prie pour tes fautes passées, afin qu'elles te soient pardonnées. » (Eccli., xxi, 1). Seigneur, je ne recommencerai plus ; et c'est pour me fixer inébranlablement dans cette résolution que je voudrais considérer maintenant ce que le péché me fait perdre à moi-même.

II. — Le péché est le mal de l'âme

Il lui ôte la vie de la grâce et son riche cortège de dons surnaturels.

1. Vous avez été bon pour moi, Seigneur. Le jour de ma naissance, vous m'avez donné la vie des mortels ; le jour de mon baptême, celle des saints. Celle-ci est infiniment plus précieuse que celle-là. Aussi ai-je vu hier que les sages n'ont pas hésité à sacrifier la vie du temps pour celle de l'éternité. Et moi je la perds par le péché ! *Per peccatum mors.* (Rom., v, 12).

Extérieurement, après mes fautes, il n'y a rien de changé en moi. Je respire, je marche, je mange, je dors. Mais c'est la vie animale qui se manifeste ainsi. L'AUTRE VIE, celle que Dieu y avait greffée par le baptême, N'EXISTE PLUS. *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* (Apoc., iii, 1). Le péché a tué mon âme. Et quelles sont les funestes suites de cette mort ?

2. D'abord je ne suis plus dans l'amitié de Dieu, mais je suis devenu son ennemi, et pour lui un objet de haine et d'aversion. Seigneur, vous haïssez tous ceux qui commettent l'iniquité : *Odisti omnes qui operantur iniquitatem.* (Ps., v, 7). Ils ne sont plus votre peuple et vous n'êtes plus leur Dieu : *Non populus meus, et ego non ero vester.* (Os., i, 9). Vous ne les connaissez plus : *Nescio vos.* (Mt., xxv, 12).

Dieu ne m'aime plus, et je ne l'aime plus. Ses pensées ne sont plus mes pensées ; ses désirs ne sont plus mes désirs ; ses volontés ne sont plus mes volontés. Plus de grâce, plus d'amour. Le cœur de l'homme est pourtant fait pour Dieu et il ne trouvera nul repos en dehors de lui. Mais il est désormais tourné vers d'autres objets, malgré le fond de ses désirs. Ainsi l'a voulu le péché. Quel tourment !

Le pécheur n'a plus d'espérance. Il a perdu ses droits au ciel. Quand bien même il aurait accumulé dans ses mains de nombreux mérites, un seul péché mortel les lui ravit. « Si le juste se détourne de sa justice et commet l'iniquité, je ne me souviendrai plus de toutes ses bonnes œuvres, » dit le Seigneur. (Ezéch., xviii, 24). L'infortuné allait peut-être atteindre le port, quand le péché l'a rejeté dans les flots de la mer démontée. Quelle catastrophe !

La foi reste-t-elle du moins intacte dans cette âme ? Hélas ! non. La foi est morte quand elle n'est plus vivifiée par l'amour et par les bonnes œuvres. *Sicut corpus sine spiritu mortuum est, ita et fides sine operibus mortua est.* (Jac., ii, 26). De plus, peu à peu, par l'accoutumance des ténèbres du mal, les lumières de ce divin flambeau s'obs-

curcissent et s'éteignent. On a vu des âmes perdre ainsi leur dernière planche de salut ! O mon Dieu, quel danger !

Enfin le péché ravit à l'âme sa beauté. Une âme en état de grâce est un si beau spectacle qu'elle fixe les regards et réjouit le cœur de Dieu. *Ecce tu pulchra es, amica mea.* (Cant., i, 14). Mais le péché mortel efface tous les traits de cette beauté. *Egressus est a filia Sion omnis decor ejus.* (Thren., i, 6). Il couvre l'âme d'une lèpre hideuse qui en fait un objet d'horreur pour le Seigneur et pour ses anges. Quelle honte !

O âme coupable, considère bien ce que tu as été, et ce que tu es maintenant aux yeux du Seigneur ! Et gémis profondément à la vue de ton malheur : « A qui te comparerai-je, fille de Jérusalem ? Comment te consolerais-je, fille de Sion ? Ta ruine est grande comme la mer. *Magna est enim velut mare contritio tua ; quis medebitur tui ?* Qui pourra te guérir ? » (Thren., ii, 13).

* *

Ainsi donc, le péché est le plus grand de tous les maux. Il est le mal de Dieu ; il est le mal de l'âme. Je le sais maintenant mieux que jamais. Aussi je le fuirai désormais comme mon plus dangereux ennemi. C'est le devoir de toute ma vie ; mais c'est surtout le devoir de mes jeunes années. Car c'est pendant la jeunesse que l'homme contracte les habitudes qui le perdront ou qui le sauveront.

Au surplus, Seigneur, vous désirez par-dessus tout les prémices de notre vie. Que vous apporteraient des facultés usées, une intelligence diminuée, une sensibilité blasée, les rebuts de la fatigue et du péché ? Ce que vous voulez, ce sont nos premières sueurs, nos premières larmes, nos premiers chants et nos premiers amours.

Seigneur, vous les aurez !... Quand l'enfant se réveille, la mère se penche sur son berceau pour recevoir son premier sourire et son premier baiser. Ainsi faites-vous avec moi. Vous êtes mon Père et je suis votre enfant. Chaque matin, près de ma couche, vous m'attendez. Dès que mes yeux s'entr'ouvrent, vous me faites cette prière : « Mon fils, donne-moi ton cœur. *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* » (Prov., xxiii, 26). Hélas ! dans le passé, je n'ai pas su toujours écouter cette voix, ou j'ai méprisé votre prière. Je vous demande pardon pour les outrages et les négligences dont je fus coupable. Désormais vous aurez mon cœur, toujours, tout entier, sans retour. A cette fin, je vous adresserai, moi aussi, une prière en échange de la vôtre. Et ma prière sera celle-ci, que je vous fais dès maintenant de toute l'ardeur de mes soupirs : — Mon Dieu, faites que je vous aime, et que la seule récompense de mon amour soit que je vous aime toujours et toujours davantage ! Amen !

III

LA TEMPÉRANCE

Sobrii estote.
Soyez sobres.
(I Pet., v, 8).

Mes chers amis,

Le jeune homme chrétien doit fuir le péché avec le plus grand soin : nous en sommes convaincus après constatation faite du grand préjudice que le péché cause à Dieu et à notre âme. Or il y a des péchés plus redoutables que les autres parce qu'ils nous sollicitent plus fréquemment, qu'ils revêtent, pour nous atteindre, des attraits plus séduisants et qu'ils nous font contracter facilement les plus funestes habitudes. Ce sont les péchés que nous commettons quand nous nous livrons outre mesure aux grossiers plaisirs des sens, au plaisir de la table ou au plaisir de la luxure.

Sur ce point, nous devons nous surveiller d'une façon toute particulière et n'accorder au corps que ce qu'il peut recevoir sans préjudice de l'âme et sans porter atteinte à la loi de Dieu. La modération dans les plaisirs sensuels constitue pour nous un troisième grand devoir. La morale chrétienne a condensé ce grand devoir dans une vertu fondamentale qui doit supporter, avec d'autres, l'édifice de notre vie intérieure : la tempérance.

La tempérance ! S. Pierre la recommande aux disciples du Christ : « *Sobrii estote. Soyez sobres.* » S. Paul de son côté la prêche aux néophytes : « *Sobrii simus* » (I Thess., v, 8). Il veut qu'elle soit la vertu des femmes (I Tim., III, 11 ; Tit., II, 5) ; la vertu des vieillards (Tit., II, 2) ; la vertu des jeunes gens : « *Juvenes similiter hortare ut sobrii sint* » (Tit., II, 6). La sobriété dont parlent les deux grands apôtres, ce n'est pas seulement la retenue dans le boire et le manger, mais la retenue dans tous les plaisirs des sens. C'est de cette tempérance générale que je veux vous entretenir maintenant. J'essaierai de vous en indiquer le *prix*, les *ennemis* et l'*exercice*.

I. — Son prix

Mes chers amis, le prix de la tempérance se mesure par l'estime que Dieu en fait et par les châtements qu'il inflige à ceux qui la violent.

I. DIEU ESTIME SINGULIÈREMENT LES TEMPÉRANTS. — Nous en avons une preuve éclatante dans la personne de S. Jean. Le Saint Evangile désigne fréquemment cet apôtre par ces mots : « Le disciple que Jésus aimait, » voulant marquer par là que Jésus aimait Jean plus que les autres. Et, de temps immémorial, l'Eglise a appelé S. Jean « l'apôtre bien-aimé. »

De fait, Jésus donna à ce disciple des marques certaines de préférence. Ainsi Jean est un des premiers appelés ; il assiste sur le Thabor, avec Jacques son frère et Pierre le futur chef de l'Eglise, au miracle de la Transfiguration ; durant la Cène, il repose sa tête sur le cœur de Jésus. Il est l'intime confident du Maître : les autres apôtres le savent si bien que, durant ce repas d'adieu, ils le chargent

de demander à Jésus le nom du traître. C'est à lui que le Sauveur lègue sa mère sur le Calvaire. C'est lui qui sera le premier témoin de la Résurrection ; lui qui reconnaîtra le Maître avant tous les autres. C'est de ses mains que, suivant la tradition, la T. S. Vierge fera sa première Communion. Comme ses collègues, il recevra la gloire du martyr ; mais, par une protection miraculeuse, il sortira de la chaudière d'huile bouillante, plus vivant et plus robuste qu'il n'y était entré : *Vegetior exiit*¹. Enfin il parviendra à une extrême vieillesse, à un âge auquel n'atteignent que de très rares privilégiés, il s'éteindra à 104 ans, prêchant avec toute sa lucidité d'esprit le sublime précepte de la charité, et l'on croira pendant longtemps qu'il est seulement endormi dans son tombeau².

Or pourquoi Jésus a-t-il gratifié S. Jean de tant de marques de prédilection ? Est-ce parce qu'il était beau ? parce qu'il était jeune ? Jésus ne regarde ni les grâces du visage ni les avantages de la jeunesse, quand ils paraissent sans mérites et sans vertu. Si son regard divin s'arrêta sur Jean, c'est qu'il le vit orné de la beauté de l'innocence, de cette vertu qui donne à l'homme une jeunesse sans déclin. Les yeux de Jean avaient conservé leur chaste limpidité : aussi Jésus leur manifesta sa gloire sur le Thabor. Le front de ce disciple de choix ne portait pas les stigmates du vice, et l'ivresse des passions ne lui avait pas tourné l'esprit ; aussi Jean eut l'insigne faveur, après sa première Communion, de pouvoir s'épancher dans l'action de grâces, la tête bercée par les divins battements du très pur cœur de Jésus. Parce qu'il était vierge, il reçut en auguste héritage la Vierge des vierges. Parce qu'il était vierge, seul il reconnut le Maître vierge, ressuscité d'entre les morts, alors que les autres disciples ne voyaient qu'un étranger (Jo., XXI, 4) : « *Solus virgo virginem agnoscit*³. » Si quelque chose lui valut le bonheur ineffable de donner pour la première fois le pain des vierges à la T. S. Vierge, n'est-ce pas sa virginité ? Si une de ses vertus s'allia à la toute-puissance divine pour émousser sur son corps les morsures du feu et communiquer à ses membres une vigueur nouvelle, n'est-ce pas sa virginité ? Si enfin une règle de ses mœurs lui mérita de devenir le premier beau vieillard du christianisme et de porter jusqu'au-delà de la centième année la couronne de cheveux blancs que nos Saints Livres appellent quelque part une couronne d'honneur, *corona dignitatis senectus* (Prov., XVI, 31), n'est-ce pas sa virginité ?

Mes chers amis, les privilèges de S. Jean furent toujours ceux des cœurs purs. Les vierges, les chastes, les tempérants sont, dans le cours des siècles, les Benjamins des cieux, les favoris de ses grâces. Pour eux seuls sur la terre les lumières les plus éclatantes, les joies les plus sereines, la vieillesse la plus calme et la plus digne.

¹ Tertullien, cité par S. Jérôme, *Contra Jovinianum*, Lib. I.

² Fillion, *La Sainte Bible commentée*, in Jo., XXI, 23.

³ S. Jérôme, *Contra Jovinianum*, Lib. I.

Mais, si leur récompense est déjà si précieuse durant cette vie mortelle, que sera-t-elle dans l'éternité ? « Bienheureux les cœurs purs, a dit Jésus, parce qu'ils verront Dieu. » (Mt., v, 8). Oui, ils le verront dans les délices du face à face où seront baignés les saints. Mieux que cela, ils le verront mieux que quiconque ; car ils formeront sa virgine garde d'honneur. L'Agneau sans tache ne veut que des lis autour de lui dans les parvis célestes : *Qui pascitur inter lilia*. (Cant., ii, 16). Les lis que la terre a produits par la virginité volontaire occupent ainsi au séjour de l'immortalité bienheureuse les places les plus honorables et remplissent les fonctions les plus augustes : *Hi sequuntur Agnum quocumque ierit*. (Apoc., xiv, 4).

Les multiples récompenses que Dieu décerne sur la terre et dans le ciel aux âmes vierges montrent en quelle singulière estime il tient la vertu de tempérance. Cette première considération appuie d'un grand poids la recommandation apostolique : *Sobrii estote*.

II. DIEU CHÂTIE LES INTEMPÉRANTS. — Hélas ! tous n'écoutent pas cette voix de la sagesse. Il n'y a pas que des lis, il y a aussi de la boue ; il n'y a pas que des cœurs purs, il y a aussi des intempérants, des ivrognes et des voluptueux. Autant Dieu se montre magnanime dans les récompenses qu'il décerne aux premiers, autant il se montre terrible dans les châtiments qu'il inflige aux seconds.

D'abord, point de place pour eux dans le royaume céleste. S. Paul le déclare : « *Neque molles... neque ebriosi... regnum Dei possidebunt*. » (I Cor., vi, 10). C'est clair. Par conséquent, au sortir de ce monde, la funeste issue les attend : *Ibunt hi in supplicium æternum*. (Mt., xxv, 46). Les Pères de l'Eglise enseignent que les vices de la chair sont pourvoyeurs de l'enfer : « Ne savez-vous pas, disait S. Basile aux débauchés de son temps, que par votre intempérance vous engraissez le ver rongeur destiné à votre éternel supplice ? »

Mais, la plupart du temps, Dieu n'attend pas l'autre vie pour châtier les coupables. Il a tant en horreur ces sortes de péchés qu'il les flagelle dès ce monde. Parfois c'est un châtiment public qui servira de leçon aux contemporains et à la postérité même. Rappelez-vous Sodome et Gomorrhe. Dans ces deux cités les hommes se livraient à tous les vices et aux plus honteux raffinements de la passion. Dieu maudit les deux villes et fit tomber sur elles une pluie de soufre et de feu qui les consuma pour jamais. Plus près de nous, rappelez-vous la terrible éruption volcanique qui joncha de ruines et de cadavres le sol d'une de nos colonies. On a prouvé que cette terre ingrate était devenue un lieu d'abominations et un foyer d'orgies sataniques. Dieu s'est vengé. O jeunes gens, méditez et comprenez cette grave leçon !

D'ailleurs, Dieu ne châtie pas seulement les sociétés coupables de ces vices honteux. Il punit aussi dès cette vie les individus. N'est-ce pas un fléau de Dieu que cette lourde chaîne que traînent

après eux les victimes de la chair ? « Les libertins, observe Bossuet, vont par l'indépendance à la servitude. » Et quelle servitude ! Ils s'affranchissent de l'âme, de ses aspirations et de ses besoins, mais ils se rendent esclaves du corps, de ses appétits tyranniques et de ses turpitudes. La servitude du corps, c'est le boulet du forçat : on l'emporte avec soi partout, et toujours il vous rive à la terre. — N'est-ce pas encore un châtiment de Dieu que la réputation compromise ou perdue, l'honneur ruiné, le foyer rendu malheureux, triste ou stérile ? Viendra un temps où l'homme fatigué des amours fugitives cherchera l'amour vrai et ne le trouvera plus à cause de sa propre infidélité ! Viendra un temps où l'homme aura besoin de soutiens et ne les trouvera pas au foyer dont son vil égoïsme aura banni les enfants ! « Quand on est jeune, on fait des bêtises ; quand on est vieux, on les paie, » me disait un jour une de ces malheureuses victimes de l'inconduite. — N'est-ce pas enfin un châtiment de Dieu que cette soif insatiable, que cette plaie de l'alcoolisme où le cœur et l'esprit font un commun naufrage ? Qui a bu boira... Seigneur, que vos jugements sont terribles dès cette vie !

O mes amis, voulez-vous éviter le malheur en ce monde et surtout le malheur éternel en l'autre ? Voulez-vous avoir la paix sur la terre, et la gloire dans le ciel ? Soyez chastes et soyez sobres. Pratiquez la belle vertu de tempérance.

II. — Ses ennemis

C'est une vertu difficile. Car le danger est partout.

I. Il est EN NOUS. — Le péché originel a mis dans notre cœur la concupiscence. Le baptême n'a pas éteint ce feu, mais l'a seulement recouvert du manteau de la grâce. Le feu couve sous la cendre ; il ne s'éteindra, dit-on, qu'un quart d'heure après le flambeau de la vie. Ainsi, à chaque instant, il menace de détruire pour notre âme le manteau de la grâce divine.

II. Le danger est EN DEHORS DE NOUS.

a) Il est dans la rue, où s'étalent les affiches-réclames des romans-feuilletons et les illustrations dont décorent leurs vitrines les librairies de mauvais aloi. Danger réel, permanent, qui menace la salubrité publique à ce point que des honnêtes gens, dont la morale est plus large que la nôtre, se sont alarmés et ont fondé dans la plupart des grandes villes des sociétés antipornographiques, dans le but de protéger contre la licence des rues l'innocence de la jeunesse.

b) Le danger est dans des périodiques, journaux ou revues, et dans des livres qui par leurs couvertures, leurs titres, attirent l'attention, allèchent la curiosité, et sont un poison mortel pour ceux qui les lisent. Les bibliothèques des gares, les boutiques de certains vendeurs de papier regorgent de ces compositions de bas étage, pauvres d'esprit, pauvres de style, mais riches d'ordures. Et quand nous, prêtres, nous voyageons en chemin de fer, que voyons-nous entre les mains de la plupart de

nos soldats, entre les mains de tel jeune homme bien cravaté et ganté, de telle jeune fille en parfums et en dentelles ? Ces ordures !¹

c) Le danger est encore dans la mode, qui unit au ridicule l'indécence. Sans doute, les étoffes, de nos jours, sont devenues plus chères ; mais ce n'est point pour cela que les jeunes filles en usent si parcimonieusement ; c'est parce que la vertu et la pudeur chez les jeunes filles sont devenues plus rares. Fait remarquable, quand une de ces créatures sans foi solide ni mœurs sérieuses cherche à se marier, elle commence à se décoller. C'est à vous, chers jeunes gens catholiques, à réprimer cette sotte manière de faire, en ne fixant votre choix que sur des jeunes filles qui gardent une tenue correcte et décente, qui se respectent et respectent les autres.

Un jour, l'avocat de Ravignan assistait à un grand dîner. Après de lui se trouvait une jeune personne trop bien et trop peu habillée. Mais lui, s'enveloppant dans sa gravité, se tenait raide et taciturne. La malheureuse jeune fille hasarda une question : « Monsieur de Ravignan, vous n'avez donc pas d'appétit ? » La question provoque enfin une réponse. De Ravignan, sans se retourner vers sa voisine, s'incline et dit à demi-voix : « Et vous, Mademoiselle, vous n'avez donc pas de honte ? » Ah ! si tous nos jeunes gens chrétiens avaient ce respect et cet amour de la pudeur !

d) Le danger est aussi dans les relations, les fréquentations. Il y a des jeunes gens et des hommes qui viennent à vous sous des peaux de brebis, le miel à la bouche. Ne vous livrez pas à eux pour cela. Attendez. C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. Bientôt vous verrez de quoi ils parlent, de quoi ils vivent. Vous reconnaîtrez que ces faquins cherchaient à vous corrompre et à vous entraîner dans leur cynique société. — Chateaubriand, dans une de ses excursions en Amérique, rencontra un puits ombragé par un beau palmier. La surface paraissait calme et pure ; mais, quand on regardait au fond, on apercevait un énorme crocodile qui attendait le curieux imprudent. Mes chers amis, défiez-vous des puits au crocodile.

e) Le danger est dans les conversations terre-à-terre et immorales qui troublent l'esprit, réveillent l'instinct, anéantissent la volonté, tuent l'idéal, plongent les sens dans la recherche d'un réalisme abject et grossier. Dans ces conversations-là « l'estomac prime le cerveau. Gagner, amasser, se régaler, digérer, ce sont les quatre points cardinaux entre lesquels elles gravitent. Le culte de la pièce de cent sous et des pâtées plantureuses, tel est le sujet le plus relevé des entretiens de certaines gens². » Jugez du reste.

¹ On dit que ce mal serait le mal de la France ! « Quand nous ouvrons les sacs de nos soldats morts sur le champ de bataille, disait en 1870 un officier allemand à Mgr Dupanloup, nous y trouvons un petit livre de prières, et de plus un chapelet, s'ils sont catholiques ; et quand nous ouvrons les sacs des soldats français, ce que nous y trouvons très souvent, ce sont des chansons obscènes ou de petits livres irréligieux. » La Grande Guerre nous a appris ce qu'on trouvait au fond de la pudibonderie allemande.

² D'après Adolphe Retté, *Le Règne de la Bête*.

f) Enfin le danger est au cabaret dans l'entraînement de la boisson. Un verre appelle un autre verre, une liqueur une autre liqueur, une tournée une autre tournée. On paie son « écho, » et chaque ami le sien. D'autres camarades surviennent, et on recommence. Finalement on s'enivre. Puis on revient : car les camarades qu'on s'est faits ainsi vous sollicitent et vous ramènent. Et que dit-on, que fait-on quand on a bu ? Ce que disent et ce que font à la chambrée les soldats ivres, au soir d'une sortie en ville ! C'est écœurant ! Si les mères, les sœurs, les fiancées de ces jeunes gens survenaient à l'improviste, écoutaient et regardaient, que penseraient-elles de leur fils, de leur frère, de leur futur époux ?

Tel est le danger, mes bien chers amis. Il est redoutable, constamment menaçant, presque universel. Il est difficile à éviter. Cependant il faut, à tout prix, en triompher. Comment donc faire pour rester fidèle à la vertu de tempérance ?

III. — Son exercice

La tactique diffère suivant que nous sommes aux prises avec le plaisir de la table ou avec le plaisir de la luxure.

I. DANS LE PLAISIR DE LA TABLE, l'excès seul est un mal. Mais il est souvent plus difficile de s'abstenir de la partie que de s'abstenir du tout. Il est plus difficile de s'arrêter à temps que de s'arrêter au début. On boit un verre, on en boit deux : il n'y a pas de mal. Où commence le mal ? Cela dépend des besoins, des forces et du tempérament de chacun. Mais la règle à suivre est celle-ci : c'est que l'on doit s'arrêter quand les fumées de la boisson commencent à obscurcir l'esprit. Il serait même sage de s'arrêter quand on a encore toute la lucidité de son intelligence et la pleine possession de soi-même. Ayez cette sagesse, mes chers amis, dans les nécessités où vous jettent le travail d'atelier et la camaraderie. *Sobrii estote*. Soyez sobres.

II. DANS LE PLAISIR DE LA LUXURE, la règle est plus absolue, plus catégorique et plus impérieuse. Il faut s'abstenir totalement, sauf dans l'état du mariage. En cette matière, tout est grave. Donc, pas la moindre concession possible. Une seule pensée mauvaise pleinement consentie, un seul désir, à plus forte raison un seul acte, consommé ou non, mais réfléchi et voulu, sont des péchés mortels. Veillons donc avec la plus grande attention sur toutes les facultés de notre âme et sur tous les sens de notre corps.

Veillons sur les facultés de notre âme. Maintenons-les pures et chastes. Pour cela, nourrissons notre esprit de saines doctrines, de sages pensées. Ne permettons pas à notre imagination, « la folle du logis, » de s'égarer et de se souiller en d'impures rêveries. Elevons sans cesse notre cœur vers Dieu ; ne lui donnons que des affections saintes et surnaturelles ; n'aimons les créatures qu'en Dieu, pour Dieu, avec Dieu, après Dieu.

Veillons sur les sens de notre corps. Qu'eux aussi soient purs et chastes. Nos yeux, par où la mort

peut entrer aussi bien que la vie, ne les arrêtons pas sur des objets indécents. Nos oreilles, ne les rendons pas friandes de discours impurs ni de chansons légères. Que nos lèvres ne deviennent pas des objets de séduction en se prêtant à des baisers intempestifs ou prohibés. Que nos mains se gardent avec soin du fruit défendu. Que nos pieds ne nous conduisent pas dans les lieux où l'on s'amuse peut-être, il faut si peu de chose aux enfants du siècle ! mais où l'on se damne sûrement.

Mes chers amis, si Dieu vous appelait quelque jour à l'honneur de la chasteté perpétuelle dans le sacerdoce ou dans le cloître, vous devriez répondre généreusement à sa voix. Et vous devriez au surplus l'en bénir toute votre vie : car il vous délivrerait radicalement, si vous étiez fidèles à sa grâce, d'un grand obstacle au salut.

S'il ne vous appelle qu'à la vie commune, à l'état du mariage, promettez-lui de vous comporter saintement avant et pendant cette grave étape de votre vie. Fixez d'abord votre choix sur une jeune fille bonne, vertueuse et pieuse. Recherchez en elle la beauté morale de préférence à la beauté physique. Puis quand vous serez unis ensemble par le sacrement, ne perdez pas de vue la fin du mariage qui est, avant tout, la gloire de Dieu et non pas seulement une satisfaction des sens. Ne faites pas de votre mariage une partie de plaisir à deux, mais envisagez-le comme une vocation, comme une mission à remplir où le devoir prime le plaisir. Même dans le mariage soyez et restez purs : *Sobrii estote*.

Mes chers amis, voyez où vous en êtes sur ce chapitre de la tempérance. Avez-vous eu jusqu'ici la pureté des sens, celle du cœur ? Quels ont été vos pensées, vos désirs, vos actes ? En quoi et jusqu'à quel point votre vie ressemble-t-elle à celle de S. Jean ? Ou jusqu'à quel point êtes-vous éloignés de ce beau modèle des jeunes gens chastes ?

Si vous n'avez pas été des S. Jean, si la vue de sa virginale candeur vous fait comprendre l'étendue de vos lâchetés passées, humiliez-vous devant Dieu et demandez pardon. Point de désespérance cependant. Car la miséricorde du Sauveur est grande ; et il y a bien des demeures dans la maison du Père céleste. (Jo., xiv, 2). A côté des âmes angéliques, les pécheurs repentis sont encore en bonne place. Voyez sur le Calvaire, au pied de la croix : S. Jean y était, Madeleine aussi. C'est l'image du ciel. Vous n'avez pas été Jean ; mais vous pouvez être Madeleine. Pleurez donc, mais espérez et aimez. Ainsi soit-il.

IV

LA VIGILANCE

...Et *vigilate*.

Veillez aussi. (I Pet., v, 8).

Mes chers amis,

La fuite du péché, et surtout de l'intempérance de la table et de la chair, est pour nous un impérieux devoir. Or, nous l'avons déjà dit, le péché est partout. Qu'est-ce qui nous en fera triompher ?

Nous avons indiqué au passage quelques industries particulières pour l'éviter. Mais notre code de vie chrétienne, le Catéchisme, nous signale trois grands moyens généraux qui constituent pour l'âme trois nouveaux grands devoirs : la vigilance, la prière, et la fréquentation des sacrements. Chacun de ces devoirs mérite de notre part une attention particulière ; nous les étudierons avec soin.

Nous allons nous entretenir d'abord de la vigilance ; nous considérerons sa nécessité et ses conditions.

I. — Sa nécessité

La nécessité de la vigilance découle d'un précepte formel, des exemples de Jésus et des enseignements de la raison.

I. ELLE DÉCOULE D'UN PRÉCEPTÉ FORMEL.

1. C'est un précepte apostolique. S. Pierre nous prêche la vigilance comme la tempérance : « *Sobrii estote et vigilate*. » Cette vertu suppose ce moyen ; l'une ne va pas sans l'autre. S. Paul le confirme avec son énergie d'expressions accoutumée : « Ne dormons donc pas comme les autres, dit-il ; mais veillons, et soyons tempérants. *Igitur non dormiamus sicut et cæteri, sed vigilemus, et sobrii simus*. » (I Thess., v, 6). Où les apôtres ont-ils puisé cette sage règle des mœurs ? Dans la pensée de leur Maître. Car la nécessité de la vigilance est

2. Un précepte divin maintes fois formulé par Jésus au cours de sa vie mortelle. Il le développe sous la forme saisissante des paraboles. Ici, il se compare à un époux qui vient convier à ses noces les vierges, c'est-à-dire les âmes. Quand il se présente, les unes sont prêtes, les autres ne le sont pas. Celles qui sont prêtes entrent avec lui dans la salle du festin, et aussitôt la porte se referme. Celles qui ne sont pas prêtes restent dehors ; et quand elles veulent entrer, les malheureuses, l'époux leur répond de la salle du festin, sans leur ouvrir : « En vérité, je ne vous connais pas. » — « Veillez donc et priez, conclut Jésus, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure. » (Mt., xxv, 1-13).

Il se compare encore au maître qui revient à l'improviste pour surprendre ses serviteurs. Heureux celui qu'il trouve en devoir d'exécuter ses ordres : *Beatus... quem invenerit sic facientem*. (Mt., xxiv, 46). Mais malheur à celui qu'il surprend mangeant et buvant avec les ivrognes, gaspillant les talents reçus ou les enfouissant dans l'oisiveté et la paresse ! Ce serviteur méchant ou inutile sera jeté dans le lieu des pleurs éternels et des grincements de dents. (Mt., xxiv, 48-51 ; xxv, 24-30). « Veillez donc, conclut Jésus avec une solennelle insistance, veillez, car vous ne savez pas quand viendra le maître de la maison, si ce sera le soir, ou au milieu de la nuit, ou au chant du coq, ou le matin ; veillez, de peur que survenant tout à coup, il ne vous trouve endormis. Ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez. *Quod autem vobis dico, omnibus dico : Vigilate*. » (Mc., xiii, 33-37).

Seigneur, vos images sont saisissantes, et votre avertissement est clair. Je dois veiller. D'ailleurs,

vous n'avez pas limité à votre passage sur la terre votre grave enseignement touchant la vigilance. Longtemps avant votre Incarnation, vous nous la prêchiez par l'organe du roi Salomon, le Sage des sages : « Heureux l'homme qui m'écoute, disiez-vous alors, et qui veille tous les jours à ma porte. *Beatus homo qui audit me, et qui vigilat ad fores meas quotidie...* Celui-là trouvera la vie, et puisera le salut dans le Seigneur. *Hauriet salutem a Domino.* » (Prov., viii, 34-35). Vous êtes remonté au ciel, et cependant, de votre trône de gloire, vous nous rappelez, par la plume de votre bien-aimé disciple S. Jean, l'impérieux précepte tombé de vos lèvres divines : « *Esto vigilans.* Sois vigilant... Si tu ne l'es pas, je viendrai à toi comme un voleur. *Si ergo non vigilaveris, veniam ad te tanquam fur.* » (Apoc., iii, 2-3). Voici, je viens comme un voleur ; heureux celui qui veille et qui garde ses vêtements, afin qu'il ne marche pas nu, et qu'on ne voie pas sa honte. » (Apoc., xvi, 15). Je serais bien coupable, Seigneur, si je n'écoutais pas ces avertissements tant de fois et si énergiquement répétés !

II. Bien plus, mes chers amis, non content de nous prêcher la vigilance, JÉSUS NOUS EN A DONNÉ L'EXEMPLE. Transportons-nous au Jardin de Gethsémani, le soir du Jeudi Saint, à la suite du divin Maître et de ses apôtres. Pénétrons avec eux dans ce lieu à jamais béni que Jésus va arroser de son sang et où il va commencer ainsi sa douloureuse passion. Déjà la nuit enveloppe toutes choses de son épais manteau. C'est l'heure des ténèbres. Ténèbres extérieures qui recouvrent les éléments de la nature. Ténèbres intérieures aussi : car les ennemis du Sauveur achèvent dans l'ombre leurs complots et leurs derniers préparatifs ; Judas est décidé à livrer son divin Maître : il n'attend plus que l'occasion. *Erat autem nox.* (Jo., xiii, 30). C'est la nuit, et dans les esprits troublés par de sombres pensées, et dans les cœurs endurcis par l'avarice ou par la haine. Voici donc venue l'heure du danger : danger pour Jésus, mais surtout danger pour les disciples qui, à l'approche de la mise à exécution du vaste complot, restent auprès du Sauveur.

Jésus avertit ses apôtres du danger qui les menace : « Vous serez tous scandalisés cette nuit à mon sujet. Car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées. » Pierre aussitôt de protester en son nom et d'affirmer que, pour sa part, il n'en sera pas ainsi : « Quand même tous seraient scandalisés à votre sujet, moi je ne le serai jamais. » Est-ce une parole présomptueuse, téméraire, ou simplement ignorante de la nature du danger ? Quoi qu'il en soit, Jésus précise sa pensée et prédit à Pierre sa chute prochaine : « En vérité, je te le dis, cette nuit même, avant que le coq chante, tu me renieras trois fois. » Voilà qui est clair. Cette fois Pierre a certainement compris de quoi il s'agit. Aussi il renouvelle ses protestations en les précisant à son tour : « Quand il me faudrait mourir

avec vous, je ne vous renierai point. » Et tous les disciples parlèrent de même. Voilà de belles paroles. Mais ce ne sont pas ceux qui crient : Seigneur ! Seigneur ! qui entreront dans le royaume des cieux. Seuls y pénétreront ceux qui traduisent par des actes leurs protestations de fidélité. Voyons donc ce que vont faire les apôtres. Ils sont avertis du danger : un homme averti en vaut deux, dit le proverbe. Ils ont promis de triompher même au prix de leur vie : chose promise, chose due, affirme la loi.

Que vont-ils faire ? Sans doute, ce que le Maître leur dira. Sans doute, ce que le Maître fera lui-même. Or il leur dit de veiller avec lui : « *Vigilate mecum.* » Et il veille. A peine retiré à l'écart, il voit distinctement la longue trame des souffrances qu'il doit parcourir pour racheter les péchés du monde. Ce spectacle jette son âme dans une tristesse mortelle et son corps dans une agonie sanglante. Mais il veille, il se possède, et dans la plénitude de ses forces il triomphe du danger. Alors sa sollicitude le ramène près de ses apôtres. En quel état les trouve-t-il ? Dans le sommeil ! *Et invenit eos dormientes !* Voilà les factionnaires de Jésus ! Voilà ceux qui ont juré de l'accompagner jusqu'à la mort ! Le divin Maître est peiné de cet engourdissement, de ce manque d'énergie et de courage à une heure aussi critique : « Ainsi, vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, afin que vous ne tombiez point dans la tentation. Car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. » Oh ! les belles paroles, les belles promesses, on les prodigue : cela ne coûte guère aux âmes légères. Mais les actes sont rares, parce qu'ils coûtent à la nature.

Jésus s'en va veiller encore. Parce qu'il veille, il enregistre de nouvelles victoires sur la faiblesse humaine. Et les apôtres ? Le reproche du Maître a-t-il efficacement stimulé leur indolence ? Hélas ! non. Jésus revient à eux une seconde fois, et les trouve de nouveau endormis. Cette fois même, le sommeil est profond, leurs yeux sont appesantis : *Erant enim oculi eorum gravati.* Décidément ce sont de pauvres factionnaires et l'ennemi pourra à son aise pénétrer dans la place et disperser cette troupe de dormeurs.

Alors Jésus affligé s'en retourne à ses veilles pour remporter de nouveaux triomphes. Quand il revient à ses disciples, c'est l'heure des suprêmes décisions, l'heure de la fidélité ou de la fuite : « Allons, levez-vous, leur dit-il, voici que celui qui doit me trahir approche. » (Mt., xxvi, 34-46).

Mes chers amis, vous savez le reste. Les apôtres abandonnent lâchement leur divin Maître après quelques essais de résistance par la force. Pierre seul le suit de loin ; mais quand il voit que les choses se gâtent, afin d'échapper à toute compromission avec l'accusé, sur la sommation d'une vulgaire servante, il jure par trois fois ne pas connaître cet homme. *Tunc cepit detestari et jurare quia non novisset hominem.* (Mt., xxvi, 74). Voilà où aboutit le manque de vigilance. Ces exemples

nous montrent la nécessité de ce moyen de salut. Jésus veille, et il triomphe des plus redoutables épreuves. Les apôtres, au contraire, ne veillent pas, et malgré la connaissance qu'ils ont du danger, malgré leurs promesses de fidélité, ils succombent au premier choc. Soyons donc vigilants, si nous ne voulons pas succomber nous-mêmes.

III. LA RAISON ELLE-MÊME NOUS RECOMMANDE CETTE SAGE PRÉCAUTION. — Que penserions-nous d'un homme qui s'engagerait dans une forêt remplie d'animaux malfaisants, de serpents et de vipères, et qui irait dans les taillis à l'étourdie, sans regarder où il met les pieds ? Nous le jugerions bien imprudent. Eh bien ! nous sommes sans cesse environnés d'êtres malfaisants qui cherchent à blesser et à tuer notre âme. Le démon, semblable à un lion rugissant, est là, à nos côtés, épiant sa proie, attendant le moment où notre inadvertance nous livrera facilement à ses fureurs : *Circuit quærens quem devoret*. C'est pourquoi il nous faut nous tenir constamment sur nos gardes : *Vigilate quia diabolus circuit*.

II. — Ses conditions

Quelles sont donc les conditions d'une bonne vigilance ? La bonne vigilance doit être *intérieure, continuelle, universelle, prévoyante et surnaturelle*.

I. Elle doit être INTÉRIEURE, c'est-à-dire qu'elle suppose une pleine possession de soi-même.

Voyez Jésus au Jardin des Oliviers. Comme il se possède ! Quel calme avant et pendant l'épreuve ! Il agonise, son âme est triste jusqu'à la mort. Cependant quelle maîtrise de lui-même ! Quelle présence d'esprit ! Comme Jésus veille !

Les évaporés, les superficiels, les pressés ne sont pas aussi vigilants. Considérez les apôtres. Les étourdis ! ils n'ont jeté sur le danger qu'un regard fugitif : aussi n'en ont-ils pas saisi la gravité ni l'imminence ; ils ne tiennent pas leur volonté prête à la lutte prochaine ; ils n'ont pas ramassé leurs énergies ; ils ne sont pas armés de pied en cape comme le soldat pour défendre son drapeau, ni aux écoutes comme la louve pour défendre ses petits. Ils dorment ! Ils sont déjà vaincus, enchaînés par l'engourdissement du sommeil. En vain se lèvent-ils en toute hâte au moment du péril. Cette agitation trop tardive, cette fièvre du dernier moment achève de les démoraliser. Alors ils sont trop pressés pour envisager l'obstacle bien en face et pour résister de front à la violence du choc. Aussi ils tournent l'obstacle, ils évitent le choc, ils s'enfuient lâchement et abandonnent le divin Maître. Voilà où l'on arrive fatalement quand on ne se possède pas, quand les facultés de l'âme ne sont pas tenues en haleine devant un danger prévu et toujours possible. Donc possédons-nous.

II. Et possédons-nous TOUJOURS. Cela revient à dire que notre vigilance doit être CONTINUE. Nous sommes toujours en danger : donc veillons toujours.

1. Prenons garde d'abord au *démon*. Au milieu du jour, il nous livre de rudes assauts ; durant le repos des nuits, il nous trouble par ses perfides suggestions. Délivrés du démon de midi, *a demônio meridiano*, nous pouvons être vaincus par l'ennemi nocturne, *a timore nocturno* (Ps., xc, 5, 6). Donc attention une fois, la nuit comme le jour.

2. De plus, nous sommes pour nous-mêmes un perpétuel danger. Ce corps de mort, dont S. Paul demandait d'être délivré (Rom., vii, 24), est sans cesse en révolte contre notre âme, sans cesse en quête d'affranchissement, de satisfactions et de plaisirs défendus. Sans cesse conséquemment nous devons surveiller ce sujet rebelle, ce coursier indompté. La moindre liberté que nous lui laissons, dans un moment d'oubli, pourrait devenir funeste. Donc attention deux fois, la nuit comme le jour.

3. Enfin le *monde* ne désarme jamais contre ceux qui vivent au milieu de lui. Tantôt, aux feux étincelants du soleil, il presse ses embûches, il offre le plaisir sous les charmes les plus séduisants. Tantôt, faisant miroiter sa trop fameuse maxime du « Pas vu, pas pris », il invite le passant à se réfugier dans les ténèbres pour consommer d'ini-ques forfaits. Ah ! certes, tandis que les moines se réveillent, au milieu de la nuit, pour prier et souffrir, que de mondains, à cette heure-là, cherchent dans des orgies sans nom l'ivresse et la jouissance ! Le monde offre de telles séductions à toutes les classes de la société, et il y en a pour tous les goûts ! Donc, mes bien chers amis, attention trois fois, la nuit comme le jour.

III. Notre vigilance doit être CONTINUELLE : voilà pour le temps. Elle doit être aussi UNIVERSELLE : voilà pour l'objet. Le péché peut entrer, nous l'avons vu, par toutes les portes de notre âme, de notre cœur, de nos sens. De là nécessité pour nous de veiller sur chacune de ces portes et sur toutes à la fois.

Cependant nous aurons soin de diriger particulièrement notre attention sur nos mauvaises habitudes, sur telle ou telle faculté de l'âme, tel ou tel sens du corps par où le péché se glisse fréquemment et nous souille. Ce peut être aussi une occasion qui dans le passé nous a entraînés au mal : évitons-la avec soin. Une société, une compagnie, une fréquentation nous est souvent funeste : fuyons-la ; ou surveillons-nous bien chaque fois que la nécessité fera surgir d'aussi dangereuses relations.

IV. Nous éviterons bien des écarts si nous savons PRÉVOIR. Prévoir l'obstacle, c'est déjà le franchir ; prévoir la tentation, c'est la détruire. La prévoyance met l'âme à l'abri des surprises. C'est pourquoi les auteurs spirituels nous recommandent de faire au moins une fois par jour un exercice de prévoyance.

Il est sage de le faire dès le réveil. Alors on jette un coup d'œil d'ensemble sur la journée. On devise avec sa conscience sur les occupations auxquelles on se livrera, les personnes et les lieux que l'on fréquentera, le bien que l'on pourra faire avec tel

ou tel, dans telle ou telle circonstance, mais aussi le mal que l'on pourrait commettre avec celui-ci ou celle-là, dans tel ou tel cas. On prend d'énergiques résolutions qui assureront le succès de nos bonnes entreprises et qui seront la sauvegarde de l'âme au moment des dangers ainsi prévus.

Le soir venu, il est facile, par l'examen général de la journée passée, de constater les bénéfices spirituels réalisés et les fautes commises, les gains et les pertes. On note les points faibles ; et, après un acte fervent d'amour ou de regret, on raffermi ses résolutions. Après cela, il y a lieu d'espérer que la nuit sera bonne. Car « la vie nocturne est en quelque sorte le baromètre de la vie qu'on mène pendant le jour ¹. » Or une journée qui finit sous le regard du Bon Dieu, fût-elle en partie mal employée, reste en fin de compte une bonne journée : la dernière pensée, la dernière affection, le dernier acte rachète les autres. La nuit s'ouvre ainsi sous d'heureux auspices : elle sera bonne.

O mes chers amis, si vous aviez cette habitude de la prévoyance chrétienne ; si, chaque matin, vous régliez ainsi l'emploi de vos journées ; et si, chaque soir, vous en faisiez ainsi le compte et le décompte : quelle connaissance vous auriez de vous-mêmes, que de rapides progrès vous feriez dans la vertu, comme vous seriez forts devant la tentation, comme les chutes deviendraient rares et les victoires nombreuses !

V. Enfin il manquerait quelque chose à notre vigilance si elle n'était pas surnaturelle. Je veux dire par là que nous devons veiller avec Jésus : c'est son désir : *Vigilate mecum* ; — que nous devons veiller en nous appuyant sur le secours surnaturel plus que sur nos forces personnelles ; — et qu'enfin nous devons sanctifier notre veille par la prière : « *Vigilate et orate* (Mt., xxvi, 41). *Vigilate in orationibus* » (I Pet., iv, 7).

Si les apôtres avaient veillé avec Jésus ; si, par une orgueilleuse présomption, ils ne s'étaient pas fiés à eux-mêmes ; si, conscients de leur humaine faiblesse, ils s'étaient appuyés sur le secours divin ; s'ils avaient prié, ils eussent été victorieux. Mais que pouvaient-ils faire, abandonnés à eux-mêmes, en présence d'un acte qui leur demandait beaucoup de courage et presque de l'héroïsme ?

Et nous, que ferons-nous souvent si nous ne sommes pas avec Jésus, si nous ne recourons pas aux moyens surnaturels ? Dans bien des cas la vertu suppose l'héroïsme. Or les hommes ne sont pas habituellement des héros. L'habitude de l'héroïsme ne se rencontre que chez les saints, c'est-à-dire chez les hommes aidés de Dieu, soutenus, surélevés par sa grâce. Voulez-vous être des saints, mes chers amis, des héros, des jeunes gens vertueux ? Veillez sur vous et sanctifiez votre vigilance par la prière. Ainsi vous enregistrerez de nombreuses victoires et vous gagnerez le ciel. Ainsi soit-il.

¹ Fillion, *La Sainte Bible commentée*, in Ps. xvi, 3.

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

14^e Dimanche après la Pentecôte

PROSPÉRITÉ DES MÉCHANTS ET ÉPREUVES DES BONS

N.-S. J.-C. nous invite dans l'Evangile d'aujourd'hui à avoir la plus entière confiance en la Providence. Or le grand prétexte dont on se sert pour blasphémer contre la Providence, c'est que les méchants sont heureux ici-bas et les bons, malheureux. Disons qu'une telle proposition est 1^o *exagérée*, 2^o *fausse dans bien des cas*, 3^o *facilement explicable quand elle est vraie*.

I. — Exagérée

Il ne faut pas dire en effet que *tous* les bons sont malheureux et *tous* les méchants heureux : ce serait parler contre l'évidence. Il y a des bons qui sont heureux et des méchants qui sont malheureux. La Providence s'occupe des uns comme des autres : mais elle laisse agir les causes secondes, dont les effets se font sentir sur tous indistinctement. Ne parlons donc pas d'une manière si générale et si absolue.

II. — Fausse dans bien des cas

1^o Que de *méchants*, qui vous paraissent heureux, sont en réalité déchirés nuit et jour par le souvenir de leurs forfaits, l'état de leur conscience, l'aiguillon du remords, la crainte de l'au-delà !

2^o Que de *bons* qui vous paraissent malheureux, sont au contraire dans la joie la plus sainte et la plus pure ! Croyez-vous que les S. Paul, les S. François d'Assise, les S. Benoît Labre auraient changé leur sort pour celui de ceux qu'il est convenu d'appeler les « heureux de la terre » ? « *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra*. » (II Cor., vii, 4). Ne jugez donc pas si vite et si légèrement.

III. — Facilement explicable quand elle est vraie

1^o Si des *méchants* prospèrent, c'est que Dieu veut : — a) *ou bien les inviter à se convertir*. C'est en ce sens qu'il disait aux Juifs : « *Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, et non feci ei ?* » (Is., v, 4) ; — b) *ou bien les récompenser du bien qu'ils ont fait ici-bas*. Ne pouvant les récompenser au ciel, il leur accorde dans sa justice les misérables biens qu'ils désirent. C'est en ce sens que N.-S. J.-C. disait : « *Væ vobis divitibus quia habetis consolationem vestram*. » (Luc, vi, 24).

2^o Si des *bons* sont éprouvés, c'est que Dieu veut : — a) *les détacher des biens de la terre* en leur en faisant ainsi comprendre la vanité ; — b) *les purifier de leurs fautes*, et leur faire ainsi éviter les flammes du Purgatoire ; — c) *leur faire acquérir des mérites* par la pratique des vertus de patience, de douceur, de résignation, de soumission à la volonté divine ; — d) *augmenter leur bonheur et leur gloire dans l'éternité* : « *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis*. » (Mt., v, 12).

N'est-ce pas en songeant à ces vérités que S. Paul

a pu écrire : « *Quem enim diligit Dominus, castigat* » (Héb., XII, 6) ?

Conclusion

Ayons grande confiance en la Providence. Remercions-la de ses bienfaits, soumettons-nous aux épreuves qu'il lui plaît de nous envoyer. Un jour viendra où nous connaissons le pourquoi de sa conduite à notre égard, et nous serons forcés de louer et sa justice et sa sagesse et sa bonté.

LA PROVIDENCE

Nous examinerons ces trois questions : 1° Qu'est-ce que la Providence ? 2° Y a-t-il une Providence ? 3° Quels sont nos devoirs envers elle ?

I. — Qu'est-ce que la Providence ?

1° ETYMOLOGIE. — *Providere*, c.-à-d. *prévoir* et *pourvoir* ; « voir d'avance » et « subvenir aux besoins. »

2° DÉFINITION (du catéchisme). — « C'est le soin paternel que Dieu prend de toutes ses créatures, des plus petites comme des plus grandes. » En effet, Dieu est Père : « *Pater... Pater familias... Pater cœlestis... Pater noster...* », tels sont les noms que lui donne l'Evangile. Et S. Paul assure que c'est de lui que « *omnis paternitas in cœlo et in terra nominatur*. » (Eph., III, 15).

II. — Y a-t-il une Providence ?

Demander cela, c'est demander s'il y a un Dieu ; un Dieu créateur et conservateur... — Nier cela, c'est l'athéisme. — Il y a :

I. UNE PROVIDENCE GÉNÉRALE : soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral.

1° L'intervention de la toute-puissance de Dieu dans le gouvernement du monde physique se prouve par la science qui constate les lois de la nature...

2° L'intervention de la toute-puissance de Dieu dans le gouvernement du monde moral se prouve par l'histoire : « L'homme s'agite et Dieu le mène... Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt » (Prov., VIII, 15).

II. UNE PROVIDENCE SPÉCIALE pour chacun de nous, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel.

1° Dans l'ordre naturel. — L'Evangile est précis sur cette matière : « Voyez les lis des champs : ils ne filent point, ils ne travaillent point, et cependant votre Père céleste les revêt... Voyez les petits oiseaux : ils ne moissonnent point, ils n'amassent point dans des greniers ; et cependant votre Père céleste les nourrit... Quanto magis vos, modicæ fidei... Scit enim Pater vester quia his indigetis... » (Mt., VI).

2° Dans l'ordre surnaturel. — « Fidelis Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere. » (I Cor., X, 13).

III. — Quels sont nos devoirs envers elle ?

1° Croire à la Providence : dogme de foi et de raison, facile...

2° Se confier en la Providence. Mais ici, éviter deux excès : la défiance et la présomption.

3° Ne jamais blasphémer la Providence. a) « Dieu s'occupe bien de nous ! » b) « Qu'ai-je donc fait à Dieu ! »

Les deux serviteurs de S. Thomas : ils se rencontrent au même point, sans se douter que c'est par la combinaison de leur maître ; et ils attribuent au hasard ce qui résulte de sa sagesse et de sa prévoyance. — Ainsi en est-il de nous et des événements. Ils sont ordonnés et réglés par Dieu ; nous n'en voyons pas la liaison, et pourtant elle existe... Oraison de l'Eglise : « *Deus cujus Providentia in sui dispositione non fallitur...* »

15^e Dimanche

LA PENSÉE DE LA MORT

L'Evangile nous met aujourd'hui en face d'un cercueil. C'est là un spectacle que les hommes n'aiment pas contempler, car il les oblige à penser à la mort. Et pourtant il faut y penser ! Rien n'est plus avantageux pour le salut de notre âme. La pensée de la mort : 1° nous éclaire, 2° nous console, 3° nous rend meilleurs.

I. — Elle nous éclaire

On voit les hommes envier les biens de ce monde et se donner beaucoup de peine pour les acquérir. S'ils pensaient à la mort, ils mépriseraient :

a) *Les richesses*, puisqu'un jour il faudra les quitter. « *Nudus egressus sum de utero matris mee et nudus revertar illuc*. » (Job, I, 21).

b) *La gloire* : c'est si peu de chose ! Napoléon I^{er} disait avec amertume : « Mon nom servira un jour de thème aux écoliers ! »

c) *Les plaisirs* ; car que nous restera-t-il à l'heure de la mort de toutes les choses agréables et amusantes dont nous aurons joui ?

La pensée de la mort nous fait donc comprendre la maxime du sage : « *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*. » (Eccl., I, 2).

II. — Elle nous console

On voit des hommes se laisser aller au découragement et même au désespoir quand ils sont aux prises avec les peines de la vie : deuils, maladies, ruine, misère, etc... S'ils pensaient à la mort, ils se diraient qu'elle sera pour eux :

a) *La fin de leurs malheurs*. Plus de péchés, plus de tentations, plus de souffrances. Aussi le poète Lamartine chantait : « Je te salue, ô mort, libérateur céleste ! »

b) *Le commencement du bonheur et du bonheur sans fin*. Au ciel c'est la vision de Dieu, c'est l'océan de toutes les joies, pour l'éternité.

On s'explique que S. Paul ait écrit : « *Mori lucrum*. » (Phil., I, 21).

III. — Elle nous rend meilleurs

Pour le chrétien en effet, la vie n'est que la préparation à la mort. Aussi :

a) *Il évite le péché*, afin d'être toujours prêt à paraître devant le Souverain Juge : « *In omnibus operibus tuis memorare novissima tua, et in æternum non peccabis*. » (Eccl., VII, 40).

b) *Il sanctifie ses actions*, car il accomplit avec soin chacune d'elles comme si c'était la dernière.

c) *Il fait des bonnes œuvres*, car il tient à travailler non pour le temps, mais pour l'éternité. Ainsi la pensée de la mort le fait avancer tous les jours à grands pas dans le sentier de la vertu.

Conclusion

Sénèque a écrit : « *Quidquid facies, respice ad mortem*. » C'était pourtant un païen... Que les chrétiens pensent donc à la mort ! Aucune pensée n'est plus salutaire.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 augusti 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 12 août 1920

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Troisième Retraite à des jeunes gens. — Nos GRANDS DEVOIRS. — V. La prière, 273. — VI. Le recours au prêtre, 277. — VII. La sainte communion (Méditation), 281.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XXIX. La vie chrétienne de la famille, 283.

Plans de sermons pour les dimanches. — 16^e Dim. après la Pentecôte : L'ambition, 287. — 17^e Dimanche : Il faut pardonner à ses ennemis, 287.

Pour l'Assomption. — La perfection de nos actions ordinaires (plan), 288.

TROISIÈME RETRAITE A DES JEUNES GENS

Nos grands devoirs

V

LA PRIÈRE

Orate, ut non intretis in tentationem.

Priez, pour ne point succomber à la tentation. (Mt., xxvi, 41).

Mes chers amis,

Telle est la recommandation que notre divin Sauveur faisait à ses apôtres au jardin des Oliviers. Il nous enseigne par cette grave parole que, sans prière, nous sommes voués à la défaite. Et cette parole du divin Maître, d'autres voix l'ont répétée. C'est S. Jacques, par exemple : « Priez, dit-il aux catholiques du monde entier, priez pour être sauvés. *Orate, ut salvemini.* » (Jac., v, 16). Nous avons déjà entendu S. Pierre nous exhortant à veiller dans la prière : *Vigilate in orationibus.* (I Pet., iv, 7). S. Paul écrit aux Philippiciens : « Faites connaître vos demandes à Dieu par la prière et la supplication » (iv, 6), et aux Colossiens : « Persévérez dans la prière » (iv, 2). Il veut que chacun prie pour tous (I Tim., ii, 1) ; il prie pour les autres (Rom., i, 9-10 ; Eph., i, 16 ; I Thess., i, 2) ; il demande ce secours fraternel pour lui-même (Rom., xv, 30). Ces enseignements, ces exemples nous montrent que la prière est encore un grand devoir pour le chrétien, et que cet exercice doit tenir une place importante dans notre vie spirituelle.

Parlons donc de la prière. Examinons sa nature, ses espèces, sa pratique.

I. — Sa nature

Qu'est-ce que la prière ? Mes chers amis, pour le savoir, étudions la prière-modèle, la prière composée de toutes pièces par le Fils de Dieu lui-même, le *Pater*.

Vous savez dans quelles circonstances il nous a été enseigné. Un jour Jésus priait. Les disciples le

contemplaient avec respect, et attendrissement : il priait si bien ! son attitude était si recueillie ! il était si absorbé dans l'intimité du divin colloque ! Plusieurs fois déjà, les disciples l'avaient surpris dans l'acte de la prière, et chaque fois ils avaient été ravis de son maintien, de sa ferveur. Oh ! s'ils pouvaient prier comme Jésus ! Ils sentent d'instinct que cette prière-là est la vraie, que cette méthode-là est la bonne.

Mais ils ne la connaissent pas. Ce qu'ils ont appris, ce qu'ils ont vu chez les sages de leur nation, est bien autre chose. Ils ont appris par cœur de longues formules qu'ils récitent à certaines heures du jour. Les prêtres juifs, les docteurs de la Loi se feraient scrupule d'en passer la moindre syllabe. Et pourtant, sur leurs lèvres, les formules restent froides et sans vie : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.* (Matt., xv, 8).

C'est pourquoi les apôtres, frappés du contraste qui existe entre la prière de Jésus et la leur, s'approchent du divin Maître, et quand il a achevé son oraison, ils lui font cette pressante demande : « Maître, apprenez-nous à prier. *Domine, doce nos orare.* » (Luc, xi, 1). Alors, Jésus, connaissant leurs besoins, désireux, lui aussi, de combler cette grande lacune de leur vie spirituelle, répond aussitôt par l'admirable formule du *Pater* : « Lorsque vous priez, dites : Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié... » (Luc, xi, 2 et s.).

Que renferme cette formule ? D'abord une *adoration*, c'est-à-dire un acte par lequel nous donnons à Dieu ce qui lui est dû : « Que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite. » A tout seigneur, tout honneur, n'est-il pas vrai ? mes chers amis : au Maître, les prémisses ; au Créateur, les hommages de sa créature.

Mais remarquez comme Jésus veut que notre prière s'attendrisse dès le premier mot : « Notre Père qui êtes aux cieux... » Le Dieu des chrétiens n'est pas seulement l'Etre tout-puissant, il est en même temps l'Etre infiniment bon : il a daigné nous adopter pour ses enfants ! Aussi notre adoration doit se faire amoureuse et filiale : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié !... »

Puis, à ce regard jeté sur Dieu, succède un regard jeté sur nous-mêmes, sur nos faiblesses, nos misères et nos nécessités. Nous supplions le Dispensateur de tous biens de vouloir nous secourir dans nos besoins, nous lui tendons la main. Après l'adoration, la *demande* : « Donnez-nous notre pain quotidien ; pardonnez-nous nos offenses ; ne nous laissez point succomber à la tentation ; délivrez-nous du mal. »

Oh ! comme Jésus sait la majesté divine et la faiblesse humaine ! Comme il fixe sagement la place que l'une et l'autre doivent occuper dans nos relations avec Dieu ! Ainsi toute prière doit être une adoration et une demande.

II. — Ses espèces

Nous retrouvons ces deux éléments dans les diverses espèces de la prière. Celles-ci sont nombreuses.

1. La plus excellente est l'*oraison mentale* où l'âme prie seule, sans le secours du corps. Son excellence vient de ce qu'elle monte vers Dieu libre de toute entrave matérielle, pure comme le cristal, légère comme la colombe.

On la croit réservée aux âmes d'élite ; c'est une erreur. Tout homme de bonne volonté peut y vaquer dans la mesure de son amour. Mes chers amis, pouvez-vous, le matin ou le soir, lire quelque passage du Saint Evangile, un chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, une courte vie de saint, en tirer une leçon, y réfléchir, établir un parallèle entre vous et ce saint, votre vie et la sienne, votre manière de faire et celle recommandée par l'Evangile ou l'*Imitation*, et prendre une sérieuse résolution contre vos mauvais penchants ou en faveur de vos vertus ? Cela vous est possible, n'est-ce pas ? Or, qu'est-ce que cette réflexion, cette étude de vous-mêmes, de vos devoirs et de vos dangers, sinon une excellente méditation ?... Pouvez-vous, dans le va-et-vient de vos journées, arrêter la fièvre qui vous emporte, vous ressaisir un moment pour vous replacer en face du devoir et du Bon Dieu par un prompt retour sur vous-mêmes et un rapide élan de l'âme ? Si oui, vous pouvez faire oraison mentale.

2. Après l'oraison mentale, la *prière vocale*. Ici, pour prier, l'âme se sert du corps. Mais celui-ci n'est pas toujours un bon serviteur, et se laisse facilement entraîner par la distraction. Cependant la prière vocale est nécessaire : car le corps doit payer à Dieu son tribut d'adoration. Plus il y a d'adoration, plus la prière est bonne. Voilà pourquoi la meilleure des prières vocales est la *prière publique*, c'est-à-dire celle qui offre à Dieu les adorations de toutes ses créatures. Voilà pourquoi encore la *prière publique* la plus excellente est la sainte messe : car elle offre à Dieu des adorations vraiment dignes de lui, puisque ce sont les adorations du Fils de Dieu lui-même.

Apprécions-nous la sainte messe à sa juste valeur ? En comprenons-nous le sens et la portée ? Nous en servons-nous comme d'un excellent moyen d'adoration et de demande de grâces ? Que de chrétiens négligent cette pratique de dévotion ! Que de chrétiens assistent au saint sacrifice par simple curiosité ou par force ! Ils sont à l'église, mais ils n'y prient pas avec le prêtre. A leur attitude, on dirait des étrangers, des dépayés. Le prêtre est seul à l'autel ; les assistants sont séparés de lui par toute la distance de leur indifférence et de leur mauvais vouloir. Pauvres âmes, qui négligent un moyen si efficace et si facile de procurer la gloire de Dieu et leur propre salut !

3. La *prière en commun* est une nouvelle forme de l'adoration, comme une nouvelle source de grâces. Plus nous sommes nombreux pour vaquer

à ce saint exercice, mieux cela vaut. Car Jésus a promis d'être au milieu des fidèles réunis en son nom. En outre, chacun s'édifie de la piété et de la ferveur du voisin, et par une émulation sans cesse grandissante, les âmes montent, montent vers Dieu.

Jadis cette union dans la prière était en usage au foyer chrétien. Chaque matin et chaque soir, le père, la mère et les enfants s'agenouillaient ensemble devant le crucifix des ancêtres, mêlaient leurs voix pour demander au ciel de féconder le labeur des aînés et de veiller sur l'innocence des plus jeunes. Dieu bénissait visiblement ses serviteurs réunis dans un commun élan de foi et de fidélité. Hélas ! cette coutume si recommandable a disparu presque partout. A vous, chers jeunes gens, de la restaurer le jour où Dieu vous conviera à fonder un foyer.

4. En attendant, n'oubliez pas la *prière privée* ou individuelle au chevet du lit, dans votre chambre de repos. Comme prière du matin et du soir, vous n'en trouverez pas de plus édifiante ni de plus instructive ni de plus complète que la formule officielle du diocèse. Celle-ci résume parfaitement ce qu'il faut croire et faire pour vivre chrétiennement, nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. Elle nous remet très opportunément sous les yeux les salutaires vérités de nos fins dernières. Elle renferme les prières essentielles de la vie chrétienne : le *Pater*, dont nous avons parlé ; l'*Ave Maria*, salut de l'enfant à sa Mère céleste ; le *Credo*, merveilleux résumé des principales vérités de notre sainte religion ; les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, qui nous sont si utiles pour nous maintenir en union avec Dieu.

Ah ! chers jeunes gens, pour bien prier, il n'est pas besoin de tant chercher dans les livres ; il suffit des prières de notre berceau et de notre catéchisme. Quand nous étions enfants, nous les récitons comme des enfants, et Dieu était ravi de ces hommages inconscients de notre innocence. Maintenant que nous avons grandi, reprenons-les, creusons-les, méditons-les pour en exprimer devant Dieu et à sa louange tout le suc et la saveur. Dans ces formules simples d'aspect et mille fois répétées, il y a de quoi plaire au Très-Haut et de quoi nourrir notre âme : car tout cela est divin et authentiqué par l'Eglise. Peu de phrases, mes chers amis, mais beaucoup de réflexion et beaucoup d'amour !

III. — Sa pratique

Mais j'ai hâte de vous rappeler la *pratique* de la prière. Pour cela, je répondrai aux trois questions suivantes : Quelles sont les *conditions*, le *temps* et le *lieu* de la prière ?

I. SES CONDITIONS. — 1^o La première condition d'une bonne prière consiste à *écarter l'obstacle neutralisant du respect humain*. Oh ! que de bien est entravé par ce mauvais génie ! C'est lui qui vide nos églises, déchristianise nos foyers, paga-

nise nos rues. Des hommes, des femmes, des jeunes gens surtout immolent sur son autel la foi de leur enfance, les enseignements de leur mère, les traditions de leurs ancêtres, les sages et paternels avis de leur curé. Le respect humain est un tyran cruel, qui tantôt vous mène à l'église, parce que les autres y vont ; tantôt vous en interdit l'entrée, parce que les autres n'y vont pas. Il jette l'incohérence dans une vie d'homme, faisant de lui, — tel jour, à telle heure, un pratiquant exemplaire, — tel autre jour, à telle autre heure, un froussard et, s'il le faut, un mangeur de curé.

Maître adroit et rusé, le respect humain se sert de tout pour faire des victimes. Le regard d'un camarade, une moquerie, une conversation, une affiche, un pamphlet, que sais-je ? il n'en faut souvent pas davantage. Il provoque d'abord de légères capitulations, amorçant ainsi peu à peu les grandes défections, les lâches apostasies. Méfiez-vous par conséquent, mes chers amis, de cet ennemi perfide. Evitez avec soin les moindres concessions. Restez chrétiens sans peur et foncièrement.

2^o L'ennemi écarté, il s'agit d'abord l'exercice de la prière avec *le plus grand respect*.

a) D'abord respect dans le maintien. Il y a une tenue à garder en présence des hauts dignitaires de ce monde. De même à l'égard de Dieu. Un extérieur bien composé, grave et recueilli : voilà ce qui plaît à Dieu, ce qui le dispose à écouter notre requête et à l'exaucer.

b) Respect aussi par l'attention que nous apportons durant tout le cours de notre entretien avec le Bon Dieu. Nous fixerons notre attention sur ce que nous sommes, — sur celui à qui nous parlons, — sur ce que nous disons.

Que sommes-nous ? De pauvres créatures, des pécheurs. « Seigneur, chante le Psalmiste, mon être est comme un néant devant vous. *Substantia mea tanquam nihilum ante te.* » (Ps., xxxviii, 6). Le Seigneur déclare que l'âme tiède, sans élan et sans ferveur, est à ses yeux misérable, pauvre, aveugle et nue. (Apoc., iii, 17). Cette tiédeur n'est-elle pas trop souvent la nôtre ? Donc, profond sentiment d'humilité. Nous agissons ainsi avec sagesse : car Dieu résiste aux superbes et accorde sa grâce aux humbles. (Jac., iv, 6 ; I Pet., v, 5).

A qui parlons-nous dans la prière ? Au Souverain Seigneur de la terre et des cieux ; au Tout-Puissant qui, par un seul acte de sa volonté, pourrait faire rentrer dans le néant toutes choses en un instant. Donc, très profonde vénération. Prenons garde de blesser, par une distraction volontaire, la Souveraine Majesté en présence de laquelle tremblent les Chérubins.

Enfin, que dirons-nous en priant ? Des choses, et non pas un amas de mots. Donc, attention aux pensées que nous exprimons, aux sentiments que nous traduisons. Dieu veut des adorateurs en esprit et en vérité, et ne se contente pas de l'exercice machinal de nos lèvres.

3^o Une prière humble et respectueuse doit s'élever vers Dieu avec *la plus entière confiance*. Car,

indépendamment des promesses de Jésus qui en garantissent le succès, et de ses mérites qui l'assurent, elle s'adresse au meilleur des pères et au plus puissant des princes.

a) Dieu est le meilleur des pères. Son divin Fils nous l'a enseigné. « Quand un enfant demande à son père un morceau de pain, est-ce que le père lui donne une pierre ? Si donc vous, qui êtes méchants (par nature), savez rendre un bon service à qui vous le demande, à combien plus forte raison votre Père qui est aux cieux exaucera-t-il votre prière ! » (Mt., vii, 9-11). Par conséquent, mes chers amis, ayons confiance dans le succès de nos requêtes.

b) D'autant plus qu'en Dieu la toute-puissance est au service de la bonté. L'homme, si généreux qu'il soit, ne peut pas toujours venir au secours de son semblable. Mais rien ne saurait arrêter l'Amour divin. Celui qui a créé le monde, Celui qui gouverne l'univers, peut opérer la merveille de notre salut en dépit des plus grands obstacles. On a remarqué, pendant la Commune, que nos troupes sont entrées dans Paris le jour où fut publiée la loi qui demandait des prières ; et le jour où l'Assemblée Nationale, à genoux dans la cathédrale de Versailles, a solennellement exécuté cette loi, le même jour, à la même heure, le feu a cessé. Les causes les plus désespérées pour les hommes ne sont jamais des causes perdues, si Dieu intervient. Donc, encore une fois, confiance dans le succès de nos prières.

4^o Cependant, ne l'oublions pas, le ciel n'exauce pas nos vœux dès que nous les formulons. Ce serait trop facile et peu méritoire pour nous. Dieu attend notre *persévérance* dans la supplication et réclame nos saintes importunités. Jésus nous a marqué cette nouvelle condition de la prière dans une parabole bien connue.

Un ami se présente à la porte de son ami au milieu de la nuit pour lui demander la charité d'un peu de pain. Il frappe à la porte. D'abord point de réponse. Il frappe de nouveau. Alors, de l'intérieur, une voix répond qu'il est trop tard, que les gens de la maison se reposent ; le lendemain, à la première heure, le maître ouvrira à son ami et lui accordera le service demandé. Mais ce n'est pas demain, c'est à l'instant même que le solliciteur veut le morceau de pain. Il frappe beaucoup plus fort, secoue la porte, fait du bruit, tant et si bien que, pour avoir la paix, le maître de la maison se relève et accorde à l'importun l'objet de ses désirs. « Et moi, je vous dis, conclut Jésus : Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez à la porte, et l'on vous ouvrira. » (Luc, xi, 5-9). Retenez bien ce conseil, mes chers amis, et servez-vous-en dans la pratique. Ne vous laissez pas arrêter par l'insuccès des premiers coups. Frappez, persévérez. Dieu veut éprouver la vertu qui le sollicite, l'indigence qui lui tend la main, mais il dédommage amplement de l'épreuve passagère et récompense magnifiquement l'âme qui prie avec persévérance.

II. LE TEMPS DE LA PRIÈRE. — Quand faut-il prier ?

1^o Il faut prier *toujours*. Car toujours Dieu a droit à nos adorations, et toujours nous avons besoin de son secours. C'est pourquoi nous aurons toujours les deux mains tendues vers Dieu : la droite pour lui présenter notre petit grain d'encens, la gauche pour lui demander la charité.

Mais est-il possible de prier toujours ? Oui. « Un homme qui est religieux, est religieux le matin, à midi et le soir ; sa religion est une certaine manière d'être, un moule où se façonnent ses pensées, ses paroles et ses actions. Il voit Dieu en toutes choses ; il fait tendre toute son activité vers Dieu ; tout événement de la journée, tout accident, toute personne qu'il rencontre, toute nouvelle qu'il apprend, il les juge au point de vue de la volonté de Dieu. » (Newman).

Voilà, mes chers amis, comment l'on peut prier toujours. Se maintenir en la présence de Dieu, revenir en cette sainte présence quand les hommes et les choses nous en ont momentanément distraits ; faire toutes ses actions dans la vue de plaire à Dieu ; offrir à Dieu, dès le matin, ses pensées, ses paroles, ses actions, ses peines, son travail et renouveler de temps en temps cette offrande : telle est la prière continuelle du chrétien. Et voilà, je vous assure, une vie qui se consume sous le regard du Bon Dieu comme un parfum d'agréable odeur. Dieu bénit cette journée, féconde ce travail, récompense ces efforts, sèche ces larmes, exauce toujours les désirs renfermés dans cet holocauste perpétuel. O mes chers amis, prions ainsi toujours !

2^o Mais il faut prier *surtout le matin et le soir, au moment de la tentation, et au commencement des principales actions*.

Le matin, c'est l'heure du réveil, c'est la vie qui recommence. Re commençons de l'offrir à Dieu : ce sera notre grain d'encens. Le matin, c'est un effort nouveau à fournir, de nouvelles luttes à entreprendre, de nouveaux sacrifices à consentir : tendons de nouveau la main pour recevoir force et soutien.

Le soir, c'est l'heure du rendement de compte. Le soir du jour ressemble au soir de la vie. C'est peut-être notre dernier jour, notre dernier soir. Dieu a été bon pour nous durant le jour : notre grain d'encens, à cette heure tardive, sera un affectueux merci. Nous avons été lâches, nous avons failli durant le jour : notre demande, à cette heure gravé et recueilli, sera celle que formule le pécheur contrit : « Pardon, Seigneur, pardon ! »

Le moment de la tentation, c'est le moment dangereux entre tous : — Satan cherche à nous séparer de Dieu. Vite, notre grain d'encens : sous le regard du Bon Dieu, un acte d'amour, une protestation de fidélité : « Mon Dieu, je suis à vous, je veux rester à vous. » — Satan cherche à nous faire tomber dans le péché. Vite, tendons la main pour que le Bon Dieu la prenne et nous transporte au-dessus du danger, loin de la tentation.

Au commencement des principales actions, il

importe de renouveler d'une façon spéciale l'offrande générale du matin et la demande générale de grâces. Comme nous sentons notre faiblesse et le besoin de Dieu, en présence d'une grave démarche à faire ou d'une détermination sérieuse à prendre ! Eh bien ! prions, mes chers amis, prions. Avant de choisir ses apôtres, Jésus passe la nuit en prières. (Luc, vi, 12). Avant de se transfigurer devant eux, il prie. (Luc, ix, 28). Et cependant Jésus n'était point faible, puisqu'il était Dieu. Mais il a voulu nous donner l'exemple. Suivons-le.

III. LE LIEU DE LA PRIÈRE. — Enfin, où faut-il prier ?

1^o *Partout*, puisqu'il faut prier toujours. Que tout nous serve donc de temple. Que tout soit pour nous livré de piété : le spectacle de la nature aussi bien que la communauté des hommes ; le commerce des idées aussi bien que le commerce des cœurs. Ceux qui aiment Dieu, le voient partout, l'adorent partout, le servent partout.

2^o Cependant il y a des lieux spécialement réservés à la prière : ce sont nos *églises*. Fréquen-tons-les. — Allons à l'église pour prier seul : que la visite au T. S. Sacrement soit, si nous le pouvons, une de nos pieuses habitudes. Recherchons l'intimité du tête-à-tête avec Jésus-Eucharistie. L'Hôte divin de nos tabernacles ne manquera pas de nous combler de ses faveurs de choix. — Allons à l'église pour prier avec les fidèles durant les offices de la paroisse. Prions-y en commun ; prions avec le prêtre ; suivons les offices, les cérémonies, les chants. C'est la meilleure méthode. Mettons-nous au courant des cérémonies et apprenons le chant religieux. Le chant est la voix de l'amour : « *Cantare amantis est, vox cantoris fervor est sancti amoris,* » dit S. Augustin. Aussi un proverbe dit que celui qui chante bien prie deux fois : *Qui bene cantat bis orat*. Le chant d'église nourrit par conséquent la piété et va droit au cœur de Dieu. Au surplus, il attire les indifférents et provoque la ferveur. Quand nos offices manquent d'entrain faute de chant, on n'y vient plus. Mais si les chœurs y sont bien nourris, les foules s'y intéressent. A vous, mes chers amis, de former, par votre bonne volonté, votre entrain, vos convictions, le noyau autour duquel vos pasteurs pourront grouper les brebis ramenées au berceau.

3^o Enfin il y a un lieu plus favorable que tout autre à l'effusion de la prière : c'est la *solitude*. Aussi Jésus nous recommande de nous enfermer dans la solitude pour prier : « Entrez, dit-il, dans votre chambre, fermez-en la porte, et priez votre Père dans le secret. » (Mt., vi, 6). Ce qu'il nous invite à faire, il l'a fait lui-même. Le Saint Evangile nous le représente priant seul, à l'écart : *Ascendit in montem solus orare* (Mt., xiv, 23) ; se cachant pour prier dans les replis d'une montagne : *Exiit in montem orare* ; s'enfonçant pour mieux prier dans les ténèbres de la nuit : *Et erat pernoctans in oratione Dei* (Luc, vi, 12). C'est que le bruit dissipe l'âme, tandis que la solitude la

rapproche de Dieu. Mes chers amis, ayons donc chacun notre petite solitude, notre oratoire secret, et Dieu qui nous voit dans le secret, nous exaucera.

* * *

Tel est le grand devoir de la prière. En avions-nous cette juste idée ? En avions-nous bien compris l'excellence et la nécessité ? Est-ce que nous prions dans les conditions requises, avec respect, attention, confiance, persévérance ? Avons-nous vécu de la prière ? En avons-nous nourri toujours et partout nos pensées, nos sentiments, nos actes ? Peut-être avons-nous ressemblé à cette hôtellerie de Bethléem où Jésus ne trouva pas de place, parce que tout était envahi ! Peut-être avons-nous fait le papillon, volant à la légère de fleur en fleur, et n'avons-nous pas fait l'abeille, qui prend le suc des fleurs pour en former le miel. Peut-être avons-nous eu des impressions fugitives, mais point de vie stable en Dieu, point l'esprit ni l'habitude de la prière.

Désormais, il n'en sera plus ainsi. Je veux, ô mon Dieu, que ma vie soit, aujourd'hui et demain, comme un encens qui brûle sans cesse devant vous, et comme la main du faible sans cesse tendue vers vous qui êtes la toute-puissance alliée à la bonté infinie. « L'homme peut, ô mon Dieu, en s'élevant vers vous chaque jour davantage, se rapprocher de vous de telle sorte qu'au moment d'abandonner la terre, il n'a plus qu'à faire un pas pour s'élancer dans le sein de votre éternité. » (Schouvaloff). Je veux que ma vie soit cette perpétuelle envolée vers vous, ô Jésus, de sorte que ma mort soit le dernier coup d'aile qui me jette sur votre cœur et consomme l'union ! Ainsi soit-il.

VI

LE RECOURS AU PRÊTRE

Ostende te sacerdoti.

Montre-toi au prêtre.

(Luc, v, 14).

Mes chers amis,

La vigilance et la prière sont des armes précieuses contre le péché et de puissants soutiens pour la vertu. Le recours au prêtre est un nouveau moyen de salut et constitue un autre grand devoir.

Jésus a établi les prêtres *dispensateurs de son pardon et de ses lumières*. « Allez, leur a-t-il dit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. (Jo., xx, 23). Allez, enseignez toutes les nations. » (Mt., xxviii, 19). Ainsi les prêtres ont reçu le double pouvoir d'absoudre et d'enseigner. A ce double pouvoir des prêtres correspond un double devoir pour les fidèles : 1^o celui d'accuser leurs fautes : c'est la *confession* ; 2^o celui de chercher la lumière auprès du ministre sacré qui en est le dépositaire-né afin d'éclairer leur route et de diriger leurs pas : c'est la *direction*. Je me propose de vous indiquer dans cette instruction les

conditions indispensables à l'efficacité de la confession et au succès de la direction.

I. — Conditions d'une bonne confession

Les conditions indispensables d'une bonne confession sont, avant tout, la *componction*, la *foi* et la *générosité*.

I. LA COMPCION. — C'est la douleur d'avoir offensé Dieu. Mes chers amis, maintes fois vous avez entendu parler de cette douleur. Le temps n'a pas encore pu effacer ce mot de vos esprits. Vous vous rappelez avec quelle onction pénétrante le prêtre vous en parlait au catéchisme, de quelles pieuses industries il se servait, les jours de confession, pour l'exciter dans vos cœurs d'enfants, quelles prières il vous suggérerait à cet effet, quelles images il mettait sous vos yeux. Sans cesse il revenait sur la nécessité de la contrition. Son insistance était motivée par la légèreté habituelle du jeune âge. Mais ne l'était-elle pas aussi par l'égoïsme et l'ingratitude que recèle trop souvent le cœur humain ?

Oui, mes chers amis, nous sommes des égoïstes et des ingrâts. *Egoïstes*, nous ne pensons qu'à nous-mêmes et nous oublions Dieu ; nous sacrifions à notre volonté personnelle la volonté de Dieu, à notre plaisir le bon plaisir de Dieu. *Egoïstes*, après ces préférences coupables, nous ne comprenons pas assez l'indignité de notre conduite, l'injure que nous avons faite au divin Maître. *Egoïstes*, ne voyant que nous, ne pensant qu'à nous ; incapables d'un élan généreux vers le cœur de Dieu, nous restons insensibles aux coups que nous lui avons portés.

Ingrâts en même temps, nous ne savons pas reconnaître que nous devons tout à ce Cœur divin, la vie, la santé, le travail, l'intelligence, tout. Si Dieu, dans sa bonté infinie, ne nous conservait pas le bienfait de la vie, que deviendrions-nous ? où irions-nous ? S'il n'écartait pas de notre corps la maladie qui cloue sur un lit de douleur, de nos foyers la pauvreté qui prive du nécessaire, quelle serait alors notre infortune !... Ingrâts ! Au sein même du bonheur que Dieu nous procure par sa Providence, nous l'offensons ! La liberté qu'il nous accorde, nous la retournons contre lui ! Le feu de l'amour qu'il nous met au cœur, nous l'étouffons par des aliments impurs, comme si nous avions conçu le criminel dessein d'empêcher qu'aucune de ses flammes pût monter jusqu'à lui !

Mes chers amis, voilà ce qu'une sérieuse analyse nous révèle au fond de toute vie humaine qui s'écarte de Dieu. Le mal nous rend dépravés à ce point. Voilà pourquoi il faut nous faire une *sainte violence* pour briser la glace de nos cœurs et en tirer les larmes d'un amoureux repentir.

Une sainte violence ! Sortons d'abord résolument des ténèbres et des chaînes du péché. Portons le fer à toutes ces plaies qui nous rongent. Rompons avec toute habitude perverse, toute image avilissante, tout désir corrompu. Ce sera peut-être dur, douloureux : mais il le faut.

Puis réfléchissons sous le regard de Dieu. Il daigne s'occuper de nous : ayons le courage de nous occuper de lui. Voyons-le tel qu'il est, infiniment bon, infiniment sage, infiniment saint. Si notre esprit cherche à s'égarer en des distractions vaines, retenons-le énergiquement dans cette salutaire contemplation, jusqu'à ce qu'il soit pénétré de la divine lumière et qu'il saisisse par contraste tout ce qu'il y a de noirceur dans la moindre offense faite à Dieu par nos péchés.

Enfin, faisons-nous une sainte violence dans la prière. Mes chers amis, je reviens encore sur le fonds d'égoïsme et d'ingratitude où plonge le cœur de l'homme. La faute originelle a desséché en nous les sources de l'amour, et si Dieu, obéissant à sa miséricorde, ne venait pas les alimenter, nous n'aurions ni la vertu de charité pour l'aimer, ni les larmes du repentir pour pleurer nos fautes. La charité et la contrition sont des dons de Dieu ; donc il est nécessaire de les demander à l'Auteur de tout bien. Prions-le d'attendrir nos cœurs par ce divin regard que Jésus jeta un soir sur l'apôtre égaré et qui fit jaillir de ses yeux des flots de larmes, signe extérieur du plus sincère repentir et de l'amour retrouvé. *Conversus Dominus respexit Petrum... Et egressus foras, Petrus flevit amare.* (Luc, xxii, 61-62). « Pierre, m'aimes-tu ? » demanda plus tard Jésus. « Seigneur, répondit Pierre, vous savez toutes choses, vous savez que je vous aime. » (Jo., xxi, 17).

Voilà, mes chers amis, la réponse du cœur qu'attend de nous le Maître si souvent offensé par notre égoïsme et notre ingratitude. A l'heure où nous allons quêter son pardon divin au tribunal de la Pénitence, ne doit-il pas savoir si nous le méritons ? « Pleurez donc votre vie ou vaine ou profanée ; pleurez, et dans la première larme vous trouverez Dieu. » (P. Gratry).

II. LA FOI s'allie à la componction pour assurer le fruit de nos confessions. La componction nous fait mériter le pardon divin ; la foi nous le fait espérer malgré la multitude ou la malice de nos fautes, et ainsi nous prémunit contre le désespoir.

Dieu ne repousse jamais le pécheur, d'où qu'il vienne et quelque soit le poids qui l'accable, s'il vient à lui la douleur dans l'âme et l'amour repentant au cœur. Jésus a accueilli Madeleine avant d'absoudre Pierre. Regardez sur le Calvaire, autour de sa croix : Madeleine est là, pleurant à chaudes larmes des scandales sans nom, mais transfigurée par le divin pardon. Le bon larron est là, expiant sur le gibet d'infamie ses forfaits, mais il a jeté sur Jésus un regard suppliant, il lui a fait humblement sa prière : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume » (Luc, xxiii, 42), et il emporte en mourant la suprême absolution qui lui ouvre les portes du bonheur éternel.

Jésus a pour les maladies de l'âme la même compassion que pour celles du corps. Il mesure ses miséricordes à l'étendue de nos plaies. Un jour, un lépreux vint à lui et, l'adorant, lui fit cette prière

pleine de discrétion et de foi : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Jésus, étendant la main, le toucha en disant : « Je le veux, soyez guéri. » Et aussitôt il fut purifié de sa lèpre. (Luc, v, 12-13). Y a-t-il un mal plus repoussant et plus contagieux que celui-là ? Ayant d'abord marqué sa hideuse empreinte sur toute la surface du corps, la lèpre pénètre peu à peu dans les chairs, qu'elle ronge et décompose. Une odeur insupportable se dégage des plaies, l'air ambiant charrie les miasmes dangereux qu'elles distillent. Aussi on fuit le lépreux, et, chez les Juifs, les lois le condamnaient à vivre à l'écart des lieux habités. Or le péché est dans l'ordre moral ce qu'est la lèpre dans l'ordre physique. Il est le mal qui se dresse farouchement contre Dieu, il est le pire mal de l'âme, nous l'avons vu ; c'est le plus grand de tous les maux. Que faire pour en guérir ? Ce que fait le lépreux de l'Evangile.

Il sait que Jésus ne repousse pas les malheureux, mais les accueille et les guérit toujours. Aussi il court vers lui, plein de confiance, il se jette à ses pieds, l'adore et lui fait sa prière : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir ! » O la belle prière ! Elle est très courte, mais qu'elle est admirable ! D'ailleurs, remarquons-le en passant, les meilleures prières ne sont pas les plus longues, mais celles qui viennent du cœur. Celle-ci en vient assurément. Regardez cet homme prosterné à deux genoux, levant vers Jésus des yeux suppliants ; écoutez le cri qui s'échappe de ses lèvres : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir ! » Quelle profonde humilité ! Mais aussi quelle foi ardente en la puissance de Jésus, et quelle confiance absolue en sa bonté !

Mes chers amis, inspirons-nous de ces sentiments lorsque, portant en nous hélas ! le malaise d'une âme ulcérée par le péché, nous voulons à tout prix sortir d'un état qui nous rend insupportables à nous-mêmes et d'humeur chagrine envers autrui : en effet une conscience en désordre, poursuivie par le remords, rend en général la vie dure à quiconque gravite autour d'elle. Pauvres cœurs affligés de la lèpre spirituelle, allons donc à Jésus avec la même foi que le lépreux de l'Evangile : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir ! »

Jésus, étendant la main, le toucha et dit : « Je le veux, soyez guéri. » Guérison radicale, instantanée, miraculeuse, qui révèle magnifiquement la toute-puissance et l'infinie miséricorde d'un cœur si tendre qu'il ne sait rien refuser à la prière des humbles.

Ainsi prosternés dans un amoureux repentir, l'âme largement ouverte à l'espérance, vous êtes prêts, mes chers amis, à recevoir le pardon divin. Il ne vous reste plus qu'à faire au prêtre, qui tient parmi vous la place de Dieu, l'aveu sincère de vos fautes. Mais pour accomplir cet acte d'humiliation extérieure, vous devez mettre en œuvre une troisième vertu :

III. LA GÉNÉROSITÉ. — Jésus, ayant guéri le lépreux, lui dit : « Allez vous montrer au prêtre.

Vade, ostende te sacerdoti. » C'est que, d'après la loi juive, un lépreux n'était censé guéri qu'après la constatation officielle des prêtres. De même, dans la loi chrétienne, un pécheur n'est vraiment pardonné qu'autant que sa contrition renferme le désir et la volonté de se confesser quand il le pourra et que, toute facilité lui étant donnée, il se confesse.

Or la confession est très souvent possible. Le prêtre est à nous généralement quand nous voulons, le jour et la nuit ; où nous voulons, à l'église, au Patronage, ou dans l'intimité du presbytère. S'il exige parfois la présentation au confessionnal, c'est pour courber des fronts obstinément orgueilleux, tels ces jeunes gens qui briguent les honneurs du mariage chrétien et cependant méprisent la grâce du sacrement ! Il importe alors de faire plier ces mécréants sous le joug salutaire de la pénitence, afin de mettre le sacrement à l'abri d'une profanation.

Mais les autres jeunes gens, ceux qui, remplis de bonne volonté, traversent la période critique des passions, auxquels un recours très fréquent à la confession est nécessaire, oh ! ceux-là trouveront toujours et partout les bras du prêtre largement ouverts pour les recevoir, son cœur débordant de tendresse, sa main levée pour les absoudre. Reprendre une âme au démon pour la rendre à Jésus une fois, dix fois, vingt fois, cent fois, voilà ce qui fait le bonheur du prêtre.

Mais le démon, qui veut perdre nos âmes, ruse avec la confession comme il ruse avec le péché. Afin de nous entraîner dans le mal, le fourbe nous dit, avant le péché : « Ce n'est rien. » Et puis, aussitôt la faute commise, il l'étale avec toute sa laideur sous nos yeux épouvantés : « Malheureux, regarde ce que tu viens de faire ! » Alors nous sommes atterrés ; le remords nous saisit ; notre cœur s'ouvre au repentir : nous irons nous confesser. « Demain, demain, suggère le démon qui voit sa proie lui échapper, tu t'es confessé hier, et des mêmes fautes ; que penserait de toi le confesseur ? Attends un peu. » Ah ! le mauvais ! il sait que le pécheur triomphe de ses penchants dépravés par des actes répétés de relèvement ; il sait que Dieu aidera le pécheur à briser définitivement ses liens, si celui-ci persévère dans la voie de l'humilité ; il sait que le seul remède aux péchés secrets c'est la confession : aussi s'ingénie-t-il à nous la faire prendre en dégoût et à nous plonger dans le découragement.

Voilà pourquoi la confession suppose la générosité : il en coûte d'étaler devant les mêmes regards les mêmes plaies avec la même fréquence. Eh bien ! malgré Satan, soyons des généreux. Confessons-nous, et confessons-nous bien, je veux dire, sincèrement. Que rien n'arrête l'aveu sur nos lèvres, ni la crainte chimérique d'une réputation compromise aux yeux du confesseur, ni la nature de nos fautes, ni le caractère de gravité qu'elles revêtent.

Notre réputation ne sera nullement compromise

aux yeux du confesseur. Il pensera peut-être de nous que nous sommes de grands pécheurs, mais il se rappellera sûrement que, malgré son triple reniement, S. Pierre devint le premier pasteur de l'Eglise ; que, malgré les larmes amères qu'il fit verser durant vingt ans à sa sainte mère Monique, Augustin le jeune homme débauché devint le saint évêque d'Hippone ; que l'Eglise de la France contemporaine s'honore de compter parmi ses meilleurs enfants d'illustres convertis revenus à Dieu de fort loin et de très bas.

D'autre part, la nature de certaines fautes milite précisément en faveur de l'aveu le plus complet. Les péchés de la chair sont de ces fautes-là. Ce sont des péchés honteux, il est vrai, mais aussi des péchés graves. Comment l'absolution du prêtre pourrait-elle tomber sur un pécheur qui aurait caché, déguisé le plus gros morceau de sa confession ? C'est par là qu'il fallait commencer. Quand un vaisseau menace de couler à fond, jette-t-on à la mer des sacs de plume ? Non, n'est-ce pas ? On soulage le navire du poids le plus lourd. De même, en confession, commençons par les fautes les plus graves, les plus pénibles à avouer : quand cet aveu est fait, la confession est bientôt terminée.

Vade, ostende te sacerdoti. Allez vous montrer au prêtre, généreux et confiants, humbles et repentants, et vous trouverez auprès du ministre de Dieu le remède à tous vos maux.

II. — Conditions d'une bonne direction

Mes chers amis, le recours au prêtre n'est pas seulement le remède pour guérir les maladies de l'âme, il est encore le plus sûr moyen de les prévenir. Le prêtre en effet n'est pas seulement votre confesseur, il est aussi votre directeur. Mais sa direction ne sera efficace qu'autant que vous irez à lui avec les dispositions requises. Ces dispositions sont, avant tout, la *confiance*, l'*ouverture du cœur* et l'*obéissance*.

I. LA CONFIANCE. — Confiance, mes chers amis, dans la science, l'expérience et la charité du prêtre.

1^o Sa science n'a pas, en général, l'éclat ni la notoriété de celle des gens du siècle. Beaucoup même de ceux-ci nient le savoir du prêtre et lui jettent dédaigneusement à la face le nom d'obscurantiste. Insensés, qui s'imaginent tout savoir parce qu'ils peuvent résoudre une équation, adapter les lois de la mécanique et de l'électricité, et qui ignorent tout de la philosophie ! Nous ne vivons pas seulement de formules, mais de morale et de surnaturel. L'homme n'est pas fait que pour les moteurs, Dieu l'a créé pour une éternité. La science des phénomènes physiques n'est pas toute la science ; elle n'est que le vestibule d'une science plus vaste et plus élevée, infiniment plus nécessaire à l'homme, celle des âmes, celle de Dieu.

Seul, le prêtre possède bien cette science. Car à lui seul Jésus a dit : « *Ite, docete*. Allez, enseignez toutes les nations » ; lui seul l'a puisée à l'école du

Séminaire, asile sacré inaccessible aux folies et aux clameurs du monde ; lui seul a le devoir d'état de l'alimenter dans la solitude du presbytère, entouré de ses livres de chevet, et devant le Tabernacle de son église, plongé dans de fécondes méditations. Mes chers amis, allez donc au prêtre en toute confiance, puisqu'il possède, mieux que tout autre, la science du salut.

2^o De plus, c'est un homme d'expérience. Combien de cœurs sont venus déjà lui confier leurs secrets ! Combien de pécheurs il a remis d'aplomb sur le chemin de la vertu ! Combien de moyens n'a-t-il pas employés pour arracher telle et telle âme au démon !... Il sait comment il a pu les sauver, il saura vous guérir. Les meilleurs médecins ne sont pas les théoriciens purs, mais ceux qui ont le diagnostic sûr et la pratique de leur art. Ainsi le prêtre est un bon directeur d'âme non pas seulement parce que savant théologien, mais parce que versé de tout son cœur dans la pratique du cœur humain, dans le commerce des âmes, parce qu'il les cherche, les observe, les guérit, les affine ou les élève suivant les cas. Confiance en l'expérience de cet ami des âmes !

3^o Oui, le prêtre est l'ami des âmes. Sa *charité* doit être grande, s'inspirant des exemples et des leçons de Jésus dont il tient la place au milieu des pécheurs, au contact d'une jeunesse ardente que Jésus aimait tant ! En fait, le prêtre n'est jamais si heureux, je l'ai déjà dit, que lorsqu'il peut consoler des douleurs, guérir des plaies, sauver des âmes. Oh ! que son presbytère est vide quand il ne reçoit pas de visiteurs ! Que ses jours sont tristes quand il les passe loin de vos cœurs, chers fidèles confiés à sa garde et qui ne venez pas à lui pour lui montrer vos besoins, vos peines ou vos joies, vos sourires ou vos larmes ! Jeunes gens, mes bien chers amis, allez au prêtre en toute confiance, car vous êtes de ceux qu'il aime le plus, étant souvent ou bien les plus meurtris dans les combats de la vie, ou bien les plus généreux dans la conquête de la vertu, les plus résolus sur le chemin du devoir et de l'honneur.

II. La confiance engendrera l'OUVERTURE DU CŒUR. Cette seconde disposition n'est pas moins nécessaire que la première. En effet, « la direction n'est pas un oracle rendu du haut d'un trépied ; c'est une *collaboration* dans laquelle l'un montre ce qui est en lui, et l'autre l'aide à s'y reconnaître et à se conduire. » (Mgr d'Hulst). Comment le prêtre pourrait-il diriger efficacement le jeune homme, si celui-ci ne lui manifestait pas son état d'âme, ses tentations, ses luttes intérieures, les dangers qu'il court, les occasions qui le guettent, les phénomènes qui se passent en lui, ses goûts, ses aspirations, ses attraites, en un mot toute son âme avec ses replis les plus secrets ?

Voyez le médecin auprès du malade. Avant de prescrire un traitement, il interroge ; et si le patient expose franchement l'origine, les progrès, les symptômes de son mal, on peut dire dans la plupart des cas qu'il est déjà moitié guéri : la science

aura vite fait de chasser la maladie par le traitement approprié. Ainsi pour les âmes. L'ouverture du cœur, c'est la consultation médicale indispensable et toujours salutaire. « L'enfant qui s'est ouvert à un prêtre, disait le P. Lacordaire, en conserve un instinct de rapprochement, et c'est que la femme est pour le cœur qu'agitent les passions, le prêtre l'est pour le cœur qui travaille à devenir pur. » Au moindre danger, l'enfant se réfugie sous l'égide de son père spirituel, comme le poussin court se blottir sous l'aile de sa mère. Une douce effusion rapproche de plus en plus ces deux cœurs faits pour s'aimer : la sincérité des confidences aide à la sûreté des conseils ; et, si le plus jeune tremble pour sa vertu, le vieillard (car le prêtre est cela par définition) lui répond dans sa sagesse : « Mon enfant, ne craignez rien ; évitez ceci, faites cela et vous vivrez. » O heureux êtes-vous, bien chers jeunes gens, si vous vous êtes confiés ainsi à la science et à l'expérience du ministre de Jésus ! Au plus fort des tempêtes de votre âge, vous serez à l'abri du naufrage, et, votre cœur reposant sur le cœur du prêtre, vous atteindrez sûrement le port du salut. Il vous suffira d'obéir aux conseils de votre médecin spirituel.

III. L'OBÉISSANCE est la disposition dernière qui doit achever votre guérison et vous confirmer dans la sainteté.

Mais, s'il est doux de s'aimer quand on a le cœur ardent comme les vôtres, bien chers amis, avouons-le, il en coûte d'obéir au temps de la jeunesse. Le monde, fou d'orgueil et d'indépendance, regarde l'obéissance comme un esclavage, un avilissement, un joug. La jeunesse au surplus a une tendance prononcée vers l'émancipation. Je devais en terminant vous signaler cet écueil de votre âge, pour que vous ne vous y brisiez pas aux jours des sombres révoltes, sans espoir de relèvement.

Nous déplorons parfois qu'un jeune homme nous échappe. Subitement son front s'est rembruni, son œil est devenu méfiant, et il nous fuit. A-t-il cessé de nous aimer ? L'avons-nous offensé, ou irrité en lui des plaies trop vives ? Non, certes. Au fond il nous aime encore et il sait que nous serons toujours pour lui remplis d'un prévenant dévouement et d'affectueuse compassion. Mais il s'est laissé entamer par le mal du siècle et des jeunes : l'indépendance ; il a prononcé, lui aussi, son cri de révolte : « *Non serviam*. Je n'obéirai pas. Je veux être libre, libre de faire le mal. » Et il s'en va loin de nous. Encore une fois, au fond son cœur nous reste malgré qu'il le cache, mais il repousse la main que nous lui tendons pour le sauver. Il nous reviendra, s'il plaît à Dieu, sachant que nous ne l'avons pas oublié, mais après qu'il aura flétri la plus belle fleur de sa vie, après que, fatigué du plaisir et de lui-même, il aura épuisé la coupe des folles joies de la terre et en aura ressenti le vide amer.

O mes chers amis, puissiez-vous ne jamais connaître cette éclipse fâcheuse des mœurs sérieuses

et de la vie chrétienne ! Soyez au prêtre, restez au prêtre, votre lumière et votre guide, votre médecin et votre directeur. *Ostende te sacerdoti.* Montrez-lui vos misères pour qu'il les pardonne, vos tempêtes pour qu'il les apaise, vos difficultés pour qu'il les aplanisse, vos ennemis pour qu'il en triomphe, votre avenir pour qu'il l'éclaire des lumières d'En-Haut. Mais surtout, surtout, suivez docilement la route où vous conduit le prêtre, afin de pouvoir goûter les joies pures de la terre et les joies infinies du ciel. Ainsi soit-il.

VII

LA SAINTE COMMUNION (Méditation)

Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos.

Un homme fit un grand festin, et invita de nombreux convives. (Luc, xiv, 16).

Mon Dieu, à l'aurore de ce dernier jour de la retraite, je veux, en votre sainte présence, poursuivre l'examen de mes grands devoirs de jeune homme chrétien. Il en est un que je me propose de remplir ce matin : dans quelques instants je vais communier. Hier, jour de pardon, c'était le recours au prêtre par la confession ; aujourd'hui, jour des résolutions fécondées par la grâce, ce sera le recours à Jésus dans le sacrement de l'Eucharistie, foyer de l'amour divin.

L'amour divin dans l'Eucharistie resplendit à mes yeux, soit que je considère *l'auteur du festin*, ou bien *la grandeur de ce festin*, ou le *nombre des convives*. O mon Dieu, aidez-moi à fixer un moment sur ces trois réalités les regards de mon esprit et les affections de mon cœur, afin que, ayant mieux senti tout ce que vous avez fait pour moi, je me relève avec plus de renoncement et de généreuse fidélité !

I. — *L'auteur du festin*

L'auteur du festin, c'est un homme, l'homme de toutes les douleurs, l'homme du plus grand amour.

1. *C'est un homme, « Homo quidam. »* Quel est cet homme ? C'est vous-même, ô Jésus, Fils de Dieu fait homme. Je sais que vous êtes descendu du ciel sur la terre, que vous avez pris un corps et une âme semblables aux miens dans le sein de la B. Vierge Marie, que vous êtes né de cette Vierge bénie, qu'une étable fut votre première demeure en ce monde, une crèche votre premier lit, que vous fûtes enfant comme je l'ai été, mais plus pauvre et plus humble. L'humanité sait cela aussi, et depuis vingt siècles elle célèbre votre naissance ; tous ceux, en particulier, qui vivent dans le dénuement et tous ceux qui souffrent, vous saluent comme leur frère et s'en vont chercher la consolation autour de votre berceau, sachant que rien de ce qui est humain ne vous est étranger, excepté le péché.

2. Car vous êtes *l'homme de toutes les douleurs.*

Votre vie mortelle, manifestée au monde sur la paille d'une crèche, s'achève sur la croix du Calvaire, après que vous avez partagé toutes les détresses, tous les abandons, toutes les tortures humaines.

Isaïe avait prédit que vous seriez « méprisé, le dernier des hommes, un homme de douleurs, qui connaît la souffrance. » (Is., LIII, 3). O Jésus, cette prédiction s'est réalisée à la lettre durant toute votre vie, mais surtout le jour de votre mort ! Je vous vois en effet livré, bien qu'innocent, à des bourreaux sans pitié, déchiré par les coups de la flagellation ; je vois Pilate vous produire en cet état aux regards de la populace, et j'entends sortir de ses lèvres deux mots qui confirment tragiquement la voix prophétique d'Isaïe : « *Ecce Homo !* Voilà l'Homme ! » (Jo., XIX, 5). Comme s'il disait : « Voilà l'Homme de douleurs ! Voilà en quel triste état je vous le livre ! Etes-vous satisfaits ? » Hélas ! non, la populace ne fut pas satisfaite, et vous fûtes condamné, ô Jésus, au supplice de la croix, et vous mourûtes sur le Calvaire, méprisé, délaissé, épuisé par la souffrance !

3. Une telle vie qui s'achève par une telle mort révèle *l'homme du plus grand amour.*

Car, ô Jésus, si vous avez revêtu notre humanité, vous n'avez pas dépouillé pour cela votre divinité. Vous êtes Dieu : vos miracles, vos enseignements, votre sagesse le prouvent. Napoléon a pu dire : « Je m'y connais en hommes : Jésus-Christ était Dieu. » D'ailleurs, entre la Crèche et le Calvaire il y eut le Thabor, et votre glorieuse transfiguration, ô Jésus, suffit à indiquer en votre adorable personne la présence de la divinité.

Donc vous auriez pu choisir une naissance moins obscure ; vous auriez pu échapper à la mort, et à une telle mort ! Plusieurs fois, durant votre vie publique, ne vous êtes-vous pas soustrait par miracle à la fureur de vos ennemis ? Par exemple, un certain jour vous vous étiez laissé conduire par eux au sommet d'un escarpement d'où ils devaient vous précipiter ; mais une fois arrivé en haut, vous vous dégagez de leurs mains impuissantes et vous vous en alliez lentement dans votre majesté divine. *Ipse autem transiens per medium illorum, ibat.* (Luc, iv, 30). Je dois donc reconnaître, ô mon Jésus, que si vous êtes né dans une étable et mort sur une croix, c'est parce que vous l'avez voulu. *Oblatus est quia ipse voluit.* (Is., LIII, 7).

Je sais d'autre part, ô mon Jésus, pourquoi vous avez choisi l'étable et la croix, les souffrances du berceau à la tombe. C'est parce que vous veniez racheter le monde, l'arracher aux ténèbres de l'erreur et aux funestes effets du péché. Vous veniez reconquérir les cœurs endurcis par l'égoïsme et plongés dans la matière. Vous leur avez immolé le vôtre. Vous l'avez donné à tous, aux petits, aux plus humbles, aux plus malheureux, aux pécheurs comme aux grands et aux justes, renversant ainsi les préférences païennes et l'orgueil pharisaïque... Bon Pasteur, vous avez donné votre vie pour vos brebis. *Animam meam pono pro*

ovibus meis. (Jo., x, 15). Et cependant, ne voulant pas nous priver de votre présence salutaire, vous avez fait appel à votre divinité pour rester avec nous, malgré la mort. Se peut-il un plus grand amour ?

II. — La grandeur du festin

« *Homo quidam fecit cœnam magnam.* Un homme fit un grand festin. » Je connais cet homme : c'est l'Homme-Dieu. Mais quel est ce grand festin ? C'est celui que l'Homme-Dieu célèbre avec ses apôtres la veille de sa mort ; c'est la dernière Cène. Ce festin est *grand par les circonstances qui l'environnent et par la nourriture qui est offerte.*

1. *Grand par les circonstances qui l'environnent.* — Jésus est à la veille de sa Passion et de sa mort, *pridie quam pateretur.* Je le vois dans le Cénacle, entouré de ses apôtres. Il célèbre la Pâque avec eux. C'est pour la dernière fois... Il le sait. *Sciens Jesus quia venit hora ejus ut transeat ex hoc mundo ad Patrem.* (Jo., xiii, 1). Il sait qu'il va mourir. Il connaît toutes les douloureuses circonstances de son trépas. Il les a annoncées à ses apôtres : « Le Fils de l'homme sera livré aux Gentils, on se moquera de lui, on le flagellera, on crachera sur lui, et après qu'on l'aura flagellé, on le fera mourir. (Luc, xviii, 32-33). Le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié. » (Mt., xxvi, 2). Les apôtres se refusent à croire à une fin aussi humiliante et aussi tragique : car leur esprit, comme celui de leurs compatriotes, est trop figé dans le rêve erroné d'un Messie glorieux, et leurs yeux sont trop habitués à voir les prodiges de puissance que Jésus opère sur toute créature ; il a tant sauvé les autres, il s'est déjà sauvé lui-même de la fureur de ses ennemis !

Pourtant Jésus met une telle insistance à annoncer les événements du dernier jour que, sans en accepter les détails, les Apôtres finissent par croire à la proximité du fait dominant : le Maître va les quitter ! Et cette pensée les attriste !... Dans leurs regards, dans leur silence Jésus discerne une prière : « *Ne relinquo nos orphanos !* Seigneur, ne nous laissez donc pas orphelins ! » Et Jésus va répondre à cette prière en instituant le Festin de la Nouvelle Alliance, dont la cène des Juifs n'était que la figure. Il va puiser dans son Cœur infiniment bon le secret de perpétuer sa présence, malgré la mort, par delà la mort, au milieu de tous ses disciples présents et futurs. Il va demander à sa toute-puissance divine ce prodige des prodiges... « Un homme fit un grand festin... »

2. *Grand par la nourriture qui est offerte.* — Sous l'empire de son amour, avec l'instrument de sa puissance, Jésus bénit le pain, le change en sa propre substance et le distribue à ses apôtres en leur disant : « Prenez et mangez : ceci est mon corps. » Jésus bénit le vin, le change en sa propre substance, et le distribue à ses apôtres en leur disant : « Buvez-en tous : car ceci est mon sang. » — Hé quoi ! est-ce possible ? Cet aliment d'appa-

rence grossière est devenu le corps du Christ ? Ce breuvage vulgaire est devenu le sang de Jésus ?... Oui, il en est ainsi : la parole de Jésus est formelle, les textes sacrés qui nous l'ont transmise sont d'une clarté évidente. — Jésus d'ailleurs avait annoncé ce prodige, et le confident de son amour a légué à la postérité les paroles de la promesse eucharistique : « Mon corps est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. *Caro mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus.* » (Jo., vi, 56).

Je m'arrête ici et je contemple cette merveille du festin institué par Jésus. Le divin Maître donne en nourriture son corps, son corps vivant, — son sang, son sang bouillonnant de vie, — son âme aussi par conséquent, et sa divinité inséparable de son humanité, son être tout entier, sa Personne adorable, son Cœur si tendre, son Esprit si lumineux, sa vie si sainte, ses perfections divines. Quel don ! quelle sublimité ! quelle immensité ! quelle grandeur du festin ! « J'ose dire, s'écriait S. Augustin, que Dieu dans sa toute-puissance n'a pas pu nous donner davantage ; que dans son infinie sagesse il n'a pas pu trouver mieux ; que dans l'immense trésor de ses richesses il n'a pu rien trouver de plus précieux. »

III. — Le nombre des convives

Mais là où l'amour de Jésus éclate davantage encore si possible, c'est quand je considère que ce bienfait du banquet eucharistique n'a pas été limité à un petit groupe de privilégiés ni à l'époque de la vie mortelle du Sauveur, mais qu'il a été institué *pour tous les temps et pour tous les hommes.*

1. *Pour tous les temps.* — En effet, dès que le divin Maître a changé, par la puissance de sa parole, la matière inerte du pain et du vin en sa personne vivante, il ajoute, s'adressant à ses Apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi. » — Comprends, ô mon âme, toute la portée de cette volonté que Jésus manifeste à ceux qu'il a choisis pour continuer dans le monde et jusqu'à la fin des temps son œuvre rédemptrice : « Faites ceci en mémoire de moi. » C'est-à-dire : « Je vous donne le pouvoir de changer le pain et le vin en mon corps et en mon sang. Servez-vous de ce pouvoir, réitérez l'acte que je viens d'accomplir pour perpétuer ma présence au milieu de vous. Et vous-mêmes, avant de mourir, transmettez ce pouvoir, cette dernière volonté à vos successeurs, et qu'il en soit ainsi jusqu'à la fin des temps. *Hoc facite in meam commemorationem.* »

Aussi, je vois les apôtres et tous leurs successeurs, dans la longue suite des siècles, exécuter l'ordre du Maître. L'Eglise naissante grandit autour du grand Festin. Ses enfants persécutés vont chercher dans le mystère des catacombes le Pain des forts et le Vin des vierges. La tourmente passée, partout se dressent les temples, les autels, les tabernacles, les tables saintes. Tant que durent les siècles de foi, l'Eucharistie est là pour soutenir

et nourrir l'humanité conquise à la vie chrétienne. Les missionnaires emportent aux pays infidèles le Pain de vie descendu du ciel, en même temps que celui de la parole de Dieu. Si des révolutions renversent les autels et ferment les églises, les prêtres renouvellent le Sacrement d'amour dans les granges et jusqu'au fond des cachots. Si des guerres meurtrières jettent les ministres du Christ dans la mêlée des batailles, ceux-ci, avant de mourir et pour ceux qui vont mourir, offrent le Don eucharistique comme fit Jésus la veille de sa mort : *Hoc facite in meam commemorationem.*

2. D'autre part, nombreux sont les convives invités au Festin du Christ. *Vocavit multos.* — Jésus appelle à Lui la multitude de ceux qui sont affamés, de ceux qui sont exténués de fatigue, de ceux qui souffrent, en un mot *tous les hommes* : car tous les hommes sont affamés de bonheur et de vie éternelle, tous les hommes peinent, tous les hommes versent des larmes. *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (Mt., xi, 28).

Dans la crainte que son appel ne soit pas entendu par cette foule de souffreteux qui vit au milieu d'un monde bruyant, Jésus lui envoie ses serviteurs et les charge de lui faire une douce violence pour qu'elle se rende au grand festin : « Allez promptement sur les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux... Allez dans les chemins et le long des haies, et contraignez les gens d'entrer, afin que ma maison soit remplie. *Et compelle intrare, ut impleatur domus mea.* » (Luc, xiv, 21, 23).

O divin Maître, vous répondez magnifiquement à la prière de vos Apôtres, tremblants à la pensée que vous alliez les quitter : « Seigneur, restez avec nous ! » Cette prière serait celle de toute l'humanité, si elle savait ce qu'elle gagne en vous possédant, ce qu'elle perd en vous perdant ! Elle est du moins celle de tous vos fidèles, qui savent le prix de votre présence et de votre grâce dans leur cœur. Et, dans votre bonté infinie, vous exaucez leur prière par le plus sublime de tous les dons, le don eucharistique, le don de vous-même ! « *Non relinquam vos orphanos; veniam ad vos.* Je ne vous laisserai pas orphelins ; je viendrai à vous. » (Jo., xiv, 18). Merci, Seigneur, ô merci pour les affamés de bonheur et de vie, merci pour ceux qui peinent, merci pour ceux qui souffrent !

* * *

Je suis du nombre de ceux que vous appelez, de ceux qui ont besoin de votre don. Moi aussi je rêve le bonheur et la vie sans déclin : faites que j'aie toujours les chercher là où ils sont, aux sources d'eau vive. Moi aussi j'ai mes peines, mes tentations, mes combats : faites que je comprenne toujours qu'« il n'y a que l'Eucharistie pour garder un cœur de vingt ans. » (S. Philippe de Néri). Moi aussi je souffre, et plus dans mon cœur que dans mon corps : faites, ô mon Dieu, que je ne sois jamais assez lâche pour rejeter la souffrance attachée au devoir et à la vertu, assez lâche pour décli-

ner votre pressant appel au banquet eucharistique, sous prétexte d'aller aux affaires ou aux plaisirs du monde : « J'ai acheté une terre... J'ai acheté cinq paires de bœufs... J'ai épousé une femme... c'est pourquoi je ne puis venir. » (Luc, xiv, 18-20). Faites, ô mon Jésus, que j'apprécie toujours à sa haute valeur le don eucharistique et que je m'en serve, que je comprenne l'immensité de votre amour et que j'y réponde. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXIX

LA VIE CHRÉTIENNE DE LA FAMILLE

Salutate domesticam ecclesiam eorum.

Saluez l'église qui est dans leur maison. (Rom., xvi, 5).

Après avoir longuement expliqué pourquoi les individus doivent mener la vie chrétienne et quel degré de vertu elle leur prescrit ou leur conseille, je voudrais reprendre et traiter rapidement les mêmes questions à propos des principales sociétés établies parmi les hommes. — Existe-t-il pour ces sociétés, comme pour les individus, une vie chrétienne ? En quoi consiste cette vie ? Est-elle obligatoire ? — La réponse à ces questions ne sera point, pour nous, dépourvue d'intérêt. D'abord, il nous importe de savoir quelles sont, à ce nouveau point de vue, nos obligations. Et puis, quand nous les aurons reconnues, nous pourrions apprécier avec équité les innovations qu'en cette matière on cherche à substituer aux habitudes et aux traditions de nos aïeux.

Le premier groupement humain dont chacun de nous fait partie est celui dans lequel il prend naissance. Ce groupement se nomme *la famille*. C'est donc *de la vie chrétienne de la famille* que j'aurai à parler dans l'entretien qui commence. Je rappellerai quelles lois président 1^o à l'établissement, et 2^o à la vie des familles chrétiennes.

I

Les familles se fondent au moyen du mariage. Tout mariage crée une famille. Quand le mariage se célèbre conformément aux lois chrétiennes, la famille à laquelle il donne l'existence est, par son origine, une famille chrétienne.

Je parle des « lois chrétiennes » du mariage. C'est qu'en effet le christianisme a soumis le contrat des époux à des prescriptions rigoureuses dont je dois rappeler le détail.

Avant tout, je veux démentir un mensonge souvent répété par les ennemis de l'Eglise, dans l'espoir, sans doute, de déconsidérer celles de ses lois qui règlent l'entrée de ses enfants dans l'état conjugal. Ce mensonge représente la doctrine évangélique comme antipathique au mariage. « Elle le traite, dit-il, avec une défaveur marquée ; toutes ses préférences sont pour le célibat. » — Rien n'est

plus faux. Si le christianisme s'inspirait des sentiments qu'on lui prête, lirait-on dans ses Livres sacrés des paroles comme celle-ci : « *Que le mariage soit honoré en tout et par tous* » ? Ferait-il du mariage un *sacrement*, c'est-à-dire, un acte de la plus haute sainteté ? Enseignerait-il que ce sacrement « est grand » ? Exigerait-il de ceux qui le reçoivent, l'état de grâce, comme il l'exige de ceux qui reçoivent l'Eucharistie ? Donnerait-il comme modèle à l'amour des époux celui même de Jésus-Christ pour son Eglise ?¹ — La vérité est que l'Eglise apprécie les différents genres de vie d'après leur excellence respective et assigne à chacun d'eux le rang dont elle le trouve digne. Elle rend hommage au célibat, quand il a pour but, soit d'assurer aux âmes d'élite la liberté de conserver une pureté absolue et de pratiquer les hautes vertus ; soit de substituer à la paternité du sang une paternité plus noble, plus vaste et plus laborieuse : par exemple, la paternité du prêtre sur son troupeau d'âmes, la paternité de l'instituteur et de l'institutrice sur leur famille d'élèves, la paternité du religieux hospitalier et de la sœur de charité sur leur maisonnée de pauvres ou de malades. Le célibat ainsi compris fait à ceux qui le pratiquent une vie d'ordre supérieur et souverainement utile à la société. Il mérite donc des éloges. — Quant au célibat dont toute la raison d'être se trouve dans un calcul de sensualité ou d'égoïsme, dans le refus de se dévouer, dans la peur du travail et du sacrifice, j'ai conscience d'être dans le vrai en disant que la pensée chrétienne le blâme comme une lâcheté. Et s'il n'a du célibat que le nom ; s'il se fait de ce nom, créé pour désigner une grande vertu, un masque destiné à dissimuler la liberté du vice : oh ! alors, elle le flétrit comme une honte et comme un crime. — Le Christianisme, qu'on le comprenne une bonne fois, engage tout homme à suivre sa propre vocation. C'est dire qu'il conseille le célibat à quiconque y est appelé ; c'est dire aussi que, comme la vocation à l'état conjugal est de beaucoup la plus commune, il tient le plus grand nombre pour invités de Dieu à fonder une famille. — N'attribuons donc à l'Eglise aucun sentiment défavorable au mariage. Et d'ailleurs nous allons voir que sa législation sur ce point, témoignage de bienveillance et de maternelle sollicitude, ne peut avoir, pour les époux, que des résultats avantageux.

Elle les préserve, par ses *empêchements*, des choix qui risqueraient de rendre leur union malheureuse. Il est évident, par exemple, qu'il leur serait difficile de vivre en parfaite harmonie, si l'un des deux était chrétien et l'autre infidèle. Cette différence de religion deviendrait aisément, pour eux, une source féconde de dissentiments et de conflits. — D'autre part, tout le monde sait à quelles infirmités sont exposés les enfants nés d'alliances contractées entre proches parents.

La législation chrétienne sauvegarde encore la dignité de l'épouse et les intérêts de l'enfant, quand elle interdit à l'homme soit d'avoir en même temps plusieurs femmes, soit de quitter la femme qu'il a épousée. Partout où les lois ont permis la pluralité des épouses, celles-ci ont été invariablement réduites à un humiliant et douloureux esclavage. Et ne nous suffit-il pas de regarder autour de nous pour nous rendre compte des résultats déplorables auxquels aboutit le plus souvent, pour les enfants et pour leur mère, la faculté du divorce ? La double loi de l'unité et de l'indissolubilité du mariage est donc fondée en raison. — Elle a aussi l'avantage de ramener l'union conjugale à sa forme primitive. Dieu n'avait donné qu'une seule épouse au premier homme, avec ordre de la conserver toujours ; et la pluralité des femmes n'a été tolérée qu'aux races anciennes, en vue d'un peuplement plus rapide du globe. Quant au divorce, Moïse l'a permis aux Juifs, à cause de la dureté de leur cœur. Mais telle n'était pas, à l'origine, l'institution divine. (Mt., xix, 8). Un seul mari et une seule épouse, unis par des liens que la mort seule peut briser : telles ont été les conditions du premier mariage ; telles sont aussi les conditions du mariage chrétien.

C'est encore pour rétablir ce qui était au commencement que Notre-Seigneur a réservé à Dieu lui-même la création du lien conjugal. Mais ceci demande une explication.

Vous savez comment s'est fondée la première famille. — Dieu avait d'abord créé Adam tout seul, du limon de l'Eden. Bientôt, il disait : « *Ce n'est point bon que l'homme soit seul. Faisons-lui une aide pareille à lui.* » Il lui envoyait alors un sommeil mystérieux, une extase, assure S. Augustin ; et, pendant que notre premier père endormi contemplait, dans le lointain des âges, le mystère de Jésus crucifié et donnant naissance, de son cœur blessé, à l'Eglise son épouse, Dieu lui entr'ouvrait à lui-même le côté, prenait un de ces os sous lesquels palpite le cœur, et en « *construisait* » (c'est l'expression biblique) la première femme. Adam éveillé, il la lui amenait, la lui donnait pour compagne, leur assignait pour dot la possession du monde et la royauté sur les éléments et les animaux, enfin, concluait leur union par une action si personnelle qu'après sa faute Adam pourra lui dire : « *Cette femme qui m'a amené à vous offenser, je ne l'ai point prise de moi-même ; c'est vous qui me l'avez donnée.* » — Ce qu'il a fait pour la plus ancienne des familles humaines, Dieu entend le refaire pour toutes les autres. On a toujours regardé, dans la vraie religion, comme une faculté réservée au Créateur celle d'établir entre les époux le lien conjugal et de leur conférer ces droits qui, seuls, peuvent rendre leur postérité légitime. Ainsi, lorsque Raguel mettait la main de sa fille dans la main du jeune Tobie, au jour de leurs noces, il ne disait pas : « Je vous unis » ; ou encore : « Unissez-vous » ;² ou même : « La loi vous unit » ; mais bien : « *Que le Dieu*

¹ *Honorabile connubium in omnibus.* (Hebr., xiii, 4). — *Sacramentum hoc magnum est.* (Ephes., v, 32). — *Viri, diligite uxores vestras sicut et Christus dilexit Ecclesiam.* (Ephes., v, 25).

d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous, et que lui-même vous unisse ! » (Tob., vii, 15).

Pour assurer au mariage chrétien, pour y introduire, si je puis ainsi parler, cette action divine, N.-S. Jésus-Christ en a fait, comme je le disais tout à l'heure, un *sacrement*. Tout sacrement est un rite sous les voiles duquel Dieu lui-même agit dans les âmes. Son action s'exerce dans le mariage comme dans les autres sacrements. Là, il recommence ce qu'il a fait en faveur de nos premiers parents, sous les ombrages du paradis terrestre. Il crée le lien des époux ; il les investit de leurs droits ; il leur donne les grâces dont ils auront besoin. Ainsi, leur famille est, comme la première des familles humaines, une véritable création divine.

Cette intervention de Dieu dans la fondation de vos familles est rigoureusement obligatoire et les chrétiens n'ont pas le droit de s'en passer. Tout mariage contracté en dehors du sacrement, serait, pour eux, radicalement nul. Il n'y aurait là aucun lien conjugal ; les époux, à qui ce nom ne pourrait se donner sans mensonge, n'auraient aucun droit réciproque ; et leur communauté de vie ne serait qu'un vil et criminel concubinage.

Quand les jeunes chrétiens et les jeunes chrétiennes destinés au mariage comprennent ces grandes vérités, ils en sont profondément heureux. Ils applaudissent avec enthousiasme aux privilèges dont le Christ a bien voulu doter le genre de vie auquel ils aspirent. Ils se réjouissent de savoir si auguste et si saint le contrat par lequel ils entreront dans l'état conjugal. Ils sont heureux du rôle capital que Dieu doit y remplir. Ils apportent au choix d'un époux ou d'une épouse toute la sagesse dont ils sont capables. Ils se préparent à leur union par une vie de prière et de vertu. Ils portent très haut leurs intentions, leurs affections et leurs pensées. Ils ont, au pied de l'autel, la sensation que le Tout-Puissant s'incline vers eux, forme leurs liens, reçoit leurs serments, sanctifie leur amour, verse sur leur avenir ses grâces et ses bénédictions. Et loin de se livrer, au jour de leurs noces, aux folies et aux scandales par lesquels se déshonorent si souvent les alliances mondaines, ils le passent dans une joie sereine et pure, sous l'impression des nobles et divins mystères accomplis le matin.

Mais je n'ai parlé encore que de l'acte sacré dont naît la famille chrétienne ; il est temps maintenant de dire comment elle doit vivre.

II

Toute famille a sa vie, sa vie commune ou collective, distincte de la vie personnelle de ses membres. Dans les familles vraiment chrétiennes, cette vie d'ensemble est profondément religieuse, comme la vie des individus. Et, si vous voulez savoir par quels traits elle se distingue, le voici.

Je signalerai d'abord la *fidélité* réciproque des deux époux. Cette fidélité doit durer autant que le mariage lui-même. Les époux dociles au précepte divin l'entendent et la pratiquent dans son sens le plus rigoureux. A la fidélité de la conduite, ils

ajoutent toujours la fidélité de l'esprit et la fidélité du cœur.

Le second trait propre aux familles chrétiennes est la *fécondité*. Non pas une fécondité toute animale et irraisonnée, comme affectent de le dire ceux qui veulent la tourner en dérision ; mais une fécondité de raison et de vertu ; une fécondité inspirée par des motifs d'ordre supérieur ; une fécondité assez courageuse pour s'abandonner aux dispositions de la Providence divine et pour n'accepter d'autres limites que les limites imposées par la force des choses ou par une abstention consentie de part et d'autre, en vue, par exemple, de mener une vie plus parfaite.

Troisième trait : *l'observation des commandements de Dieu et de l'Eglise*. Ces graves et saintes lois règnent dans tout foyer chrétien et soumettent quiconque l'habite à une parfaite pureté de mœurs, au respect de tous les droits, à l'accomplissement de tous les devoirs. Elles font respecter, dans les conversations qui s'y tiennent, l'honneur d'autrui, la vertu des enfants, le nom de Dieu. Elles arrêtent à sa porte le journal impie, l'image déshonnête, le livre libertin, la mauvaise compagnie, l'homme du blasphème et des conversations scandaleuses. Elles ne laissent paraître sur la table familiale, aux jours d'abstinence et de jeûne, que les aliments permis à la conscience catholique.

La famille chrétienne se distingue encore par ses *traditions*. Nous avons eu, dans un de nos entretiens précédents, l'occasion de dire en quoi elles consistent. Rappelons qu'elles recommandent aux jeunes générations les vertus dont la pratique a illustré et sauvé les générations anciennes. Il suffirait aux fils de les conserver et de leur obéir pour rester dignes de leurs pères.

La famille chrétienne se reconnaît surtout à l'*éducation* qu'elle donne à ses enfants. — Suivez, oui ! suivez du regard ce père et cette mère dans ce sublime et grave ministère, où la paternité des âmes vient s'ajouter à la paternité du sang ! Quelle haute idée ils en ont ! Comme ils ont conscience des devoirs qu'il impose et tiennent à les remplir ! Et, dans la pratique, quel heureux mélange de zèle et de prudence ! Comme ils épient l'éveil de ces jeunes esprits pour leur faire connaître et aimer Dieu, l'instant où leur langue va se délier pour lui apprendre à invoquer son saint nom, les premières saillies de leurs qualités et de leurs défauts pour les former à la pratique de la vertu. Ils savent réprimer tous les vices, encourager toutes les bonnes volontés, écarter tous les périls. Ce n'est point à eux que l'intérêt ou la crainte feront jamais adopter, pour leurs fils, une école sans Dieu de préférence à une école chrétienne. Ils s'intéresseront activement à leur instruction religieuse, à leur formation morale, à leurs fréquentations et à leurs lectures. Leurs sollicitudes grandiront avec les années, parce que les années accroissent toujours les dangers de perversion. Et ils ne s'accorderont de repos que quand leurs enfants, affermis dans les croyances et les pra-

tiques chrétiennes, pourront, sans faiblir, servir la cause de Dieu comme ils l'ont servie, conserver intact l'honneur de leur nom, et leur préparer, dans une génération nouvelle chrétiennement élevée, ces petits-fils vertueux qui sont, suivant la parole du Sage, « la couronne des vieillards. *Corona senum filii filiorum.* » (Prov., xvii, 6).

Enfin, la famille chrétienne a son *culte domestique*. — Elle le doit ; car elle est une création divine et, comme telle, a des devoirs envers son Auteur. Elle le doit ; car elle a besoin de Dieu et ne peut s'assurer ses faveurs sans les demander. Elle le doit ; car elle vit de ses bienfaits, et après les avoir reçus, ne saurait se dispenser de l'en remercier. Elle aura donc, sinon son oratoire et son autel, tout au moins son Christ et ses saintes images suspendues au foyer, ses prières en commun, ses pieuses lectures, ses fêtes enfin : fêtes que tous les membres de la famille célébreront en accomplissant ensemble les mêmes actes de religion ou en recevant les mêmes sacrements. Nos pères, croyez-le ! n'ont point pratiqué sans profit ce culte familial. Il a satisfait leur conscience. Il leur a obtenu toute sorte de grâces. Il a consolé leurs peines, sanctifié leurs joies, encouragé leurs vertus ! Il a aussi exercé sur eux la plus heureuse influence. Que de fois, par exemple, ne leur a-t-il pas conservé la paix, au moment où ils allaient la perdre ! Les divergences d'opinion, les différences de caractère, les maladresses ou les méchancetés d'autrui, avaient fait lever quelques nuages dans leur ciel domestique. L'orage allait éclater sur eux, quand l'heure de la prière commune a sonné. Elle les a jetés tous ensemble à genoux devant Dieu. Elle leur a fait dire d'un même cœur : « *Seigneur, pardonnez-nous comme nous pardonnons !...* » Quand ils se sont relevés, leur ciel avait retrouvé sa sérénité. Ils avaient oublié ce qui pouvait les désunir et se reprenaient à s'aimer avec la franche et loyale tendresse des premiers jours.

N'est-ce pas une belle et noble chose, dites-moi, que la vie de famille ainsi comprise et ainsi vécue ? Elle supporte, sans doute, bien des degrés et subit souvent bien des alliages. Mais pour peu qu'elle réalise son idéal, elle revêt une grandeur et une poésie qui charment l'existence. Quiconque la partage s'y attache par les fibres les plus intimes de son être. Ses larmes couleront, quand il sera contraint de la quitter. Et jamais il n'en pourra évoquer le souvenir sans éprouver les plus vives et les plus douces émotions...

Cette heureuse vie se rencontrait souvent autrefois, parmi nos populations chrétiennes. Aujourd'hui, elle devient une exception. C'est vrai : le plus grand nombre des mariages se contractent encore suivant le rit chrétien ; mais il s'en faut que toutes les familles créées au moyen du Sacrement mènent une vie domestique chrétienne. A mesure que les années se succèdent, les époux semblent croire de moins en moins au caractère rigoureusement obligatoire des lois auxquelles le christianisme les soumet. Ils en prennent sou-

vent à leur aise avec la loi de fidélité conjugale : ils ne se sentent plus liés par leur contrat et par leur serment. Ils méconnaissent plus souvent encore la loi de fécondité : loin de se couronner de fleurs, dans ces enfants qu'on a justement appelés « la floraison du mariage ¹, » ils s'infligent à eux-mêmes la malédiction d'une criminelle et honteuse stérilité. Il en est qui ne donnent à leurs enfants, quand ils en ont, ni par la parole, ni par l'exemple, aucune éducation morale ou religieuse. Ils s'attribuent à eux-mêmes et ils laissent à tous les habitants de leur foyer pleine liberté d'enfreindre et les commandements de Dieu et les commandements de l'Eglise. Leur porte ne se ferme à aucun scandale ni à aucune séduction. Tout, dans la tenue de la maison, semble combiné, non point pour écarter du mal et porter au bien, mais pour assurer les satisfactions sensuelles. Gardez-vous d'y chercher aucune trace d'un culte domestique ! La famille dont je parle ne prie plus ; et, au lieu des pieuses images si aimées des aïeux, elle n'offre aux regards du visiteur que des images d'illustration mondaine ou des images de luxure. Comme elle s'est affranchie, dès l'origine, de toute influence capable de prévenir ou d'apaiser l'explosion des passions, celles-ci ne s'imposent, dans son sein, aucune contrainte, mais se donnent libre cours. Il en résulte des conflits chaque jour plus fréquents et plus violents. La vie commune finit par être affreusement malheureuse. Le foyer domestique devient un véritable enfer. Aussi, voyez combien ses habitants s'y déplaisent ! Ils le quittent dès qu'ils le peuvent et n'y reviennent que quand ils sont contraints d'y rentrer. L'heure va bientôt sonner où ceux qui l'ont construit le détruiront de leurs propres mains, au moyen d'une séparation scandaleuse ou même, puisque l'Etat s'y prête, au moyen d'un divorce déshonorant et sacrilège.

Je ne veux pas dire, en parlant comme je viens de le faire, que toute famille dont la vie n'est point religieuse soit fatalement une famille vicieuse, vouée au désordre, destinée à mal finir. L'irréligion, je le sais bien, s'allie souvent à des qualités naturelles et même à des efforts qui l'empêchent, dans une mesure plus ou moins considérable, de produire ses funestes conséquences. Mais je veux affirmer et j'affirme que la plus sûre garantie de la concorde et du bonheur des familles se trouve dans leur fidélité aux prescriptions de la vie chrétienne. J'affirme que, quand une famille refuse de se soumettre à ces lois, elle affranchit de leur frein le plus puissant des vices inévitables et capables de la diviser, de la troubler, de la conduire au malheur. S'il y a parmi nous aujourd'hui tant de maisons où, comme s'exprime le langage populaire, *on fait mauvais ménage*, la cause en est dans l'abandon général des pratiques religieuses. Dans un ménage chrétien, on fait toujours bon ménage. Si l'on n'y faisait point bon ménage, c'est que ce ménage ne serait pas ou pas assez chrétien.

¹ *Matrimonii flores...* (Clément d'Alexandrie, *Pædag.*, II, 8).

Et tout cela m'autorise à conclure : Il entre non seulement dans le devoir, mais aussi dans l'intérêt des jeunes époux, de mener en commun, dès le premier jour de leur union, une vie sérieusement chrétienne.

* * *

S. Paul, écrivant aux Romains, recommandait de saluer en son nom l'église établie dans une de leurs maisons : « *Salutate domesticam ecclesiam eorum.* » Cette maison servait sans doute aux assemblées des fidèles. C'était le temple secret des chrétiens d'un quartier. — Je voudrais, moi, donner aux paroles de l'Apôtre un sens plus étendu. Je voudrais les entendre de toute famille chrétienne et de la vie qu'on y mène. Oui, je voudrais que chacune de nos familles fût, par la piété et la sainteté de sa vie domestique, une sorte d'église. Je voudrais qu'on prie à son foyer comme on prie dans l'église ; qu'on y serve Dieu comme on le sert à l'église ; qu'on y instruisse la jeunesse et qu'on la forme à la vertu comme on le fait à l'église ; que Jésus-Christ y habite et y distribue ses grâces comme il habite l'église et y distribue ses faveurs. Et alors, je saluerais cette église dressée sous le toit domestique comme S. Paul saluait celle dont parlent ses lettres, et je lui rendrais, de tout mon cœur, l'hommage qu'on rend aux temples eux-mêmes. Elle le mériterait ; car elle serait vraiment, elle aussi, comme le sont nos églises, « *la maison de Dieu et la porte du ciel.* » Ainsi soit-il !

2^o DANS LA FAMILLE. Que de familles ruinées par l'ambition ! Elles ont voulu donner ce qu'il est convenu d'appeler « une belle situation » à leur fils : et elles n'ont réussi qu'à faire un « déclassé ».

3^o DANS LA SOCIÉTÉ. N'est-ce pas l'ambition qui cause les haines, les guerres civiles, les luttes de classes, les révolutions, etc. ? Et quel malheur quand un ambitieux arrive au pouvoir à la place d'un homme de mérite !

II. — Ses remèdes

1^o LA PRIÈRE. Elle est utile contre toutes les passions, mais en particulier contre l'ambition. Il faut en effet des grâces puissantes pour en triompher.

2^o LA MÉDITATION : a) *de ses dangers* au point de vue naturel comme au point de vue surnaturel ; — b) *de la vie de N.-S. J.-C.* qui n'a cessé de condamner l'orgueil sous toutes ses formes et de donner l'exemple de l'humilité, de la simplicité, de la soumission à la volonté de Dieu dans toutes les circonstances ; — c) *des fins dernières*. Rien n'est plus propre à nous faire comprendre le vide et le néant des vanités de ce monde.

3^o LA PRATIQUE DE L'HUMILITÉ : car cette vertu est contraire à l'ambition et par sa nature et par ses effets. *Contraria contrariis curantur.*

Conclusion

Ne cherchons pas à nous élever au-dessus des autres, restons à la place que Dieu nous assigne. Nous nous éviterons bien des soucis ici-bas, et nous gagnerons de mériter les honneurs du ciel. *Amice, ascende superius.*

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

16^e Dimanche après la Pentecôte

L'AMBITION

L'Evangile nous montre N.-S. J.-C. donnant publiquement une leçon d'humilité aux convives qui choisissaient les premières places. Que les ambitieux en fassent leur profit ! L'ambition est en effet une des filles de l'orgueil. Disons : 1^o *ses ravages*, 2^o *ses remèdes*.

I. — Ses ravages

L'ambition (qu'il ne faut pas confondre avec l'émulation) est le désir violent de s'élever au-dessus des autres même sur leur ruine. Elle exerce ses ravages :

1^o DANS L'INDIVIDU. Elle fait de l'homme un être : — a) *Mécontent*. Jamais l'ambitieux n'est satisfait : il désire toujours monter plus haut. Il ne jouit pas de ce qu'il a ; il souffre de ce qu'il n'a pas. Sa devise est celle de Fouquet : « *Quo non ascendam ?* » — b) *Avili*. Il est capable de toutes les bassesses pour arriver à son but. Peu lui importe le mépris, les dégoûts, les flatteries, les affronts ! Il veut paraître. — c) *Injuste*. Il ne connaît en effet qu'une loi : celle qui sert son intérêt. Aussi se montre-t-il mauvais fils, mauvais père, mauvais ami, mauvais citoyen.

17^e Dimanche

IL FAUT PARDONNER A SES ENNEMIS

N.-S. J.-C. nous commande d'aimer notre prochain ; mais sous le nom de prochain, il s'agit aussi bien des ennemis que des amis. Combien de chrétiens semblent l'ignorer en pratique ! Rappelons-leur : 1^o *pourquoi*, et 2^o *comment il faut pardonner à ses ennemis*.

I. — Pourquoi ?

1^o C'EST LA VOLONTÉ DE N.-S. J.-C. — « *Audistis quia dictum est : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos : orate pro persequentibus et calumniantibus vos.* » (Mt., v, 43-44 ; Luc, vi, 27-29).

2^o C'EST L'EXEMPLE DE N.-S. J.-C. — Ecoutez-le sur le Calvaire : « *Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt.* » (Luc, xxiii, 34).

3^o C'EST L'EXEMPLE DES SAINTS. — Ils ont imité le divin Modèle. S. Etienne prie pour ses bourreaux. S. Benoît pardonne à ceux qui cherchent à l'empoisonner. S. Jean Gualbert pardonne au meurtrier de son frère, etc. Ne pouvons-nous faire ce qu'ils ont fait ?

4^o C'EST NOTRE INTÉRÊT. — a) *En ce monde*, car nous jouirons de la vraie paix de l'âme et nous

nous attirerons des grâces de choix. — b) *En l'autre*, car nous serons traités comme nous aurons traité les autres : « *Et in qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis.* » (Mt., vii, 2). Ne le demandons-nous pas nous-mêmes dans le *Pater* ? « *Et dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.* »

II. — Comment ?

1° SINCÈREMENT, c'est-à-dire, intérieurement et extérieurement. Que le pardon soit accordé du fond du cœur et qu'il se manifeste par des actes.

2° SANS RETARD. « *Sol non occidat super iracundiam vestram.* » (Ephes., iv, 26).

3° TOUJOURS, quelle que soit la grandeur et le nombre des offenses. C'est l'ordre de N.-S. J.-C. à l'apôtre Pierre : « *Tunc accedens Petrus ad eum, dixit : Domine, quoties peccabit in me frater meus, et dimittam ei ? Usque septies ? Dicit illi Jesus : Non dico tibi usque septies ; sed usque septuagies septies.* » (Mt., xviii, 21-22).

4° ET FAIRE LA PREMIÈRE DÉMARCHE, si cela est nécessaire. Le monde n'en juge pas ainsi, mais N.-S. J.-C. nous dit : « *Si ergo offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversum te : relinque ibi munus tuum ante altare, et vade prius reconciliari fratri tuo : et tunc veniens offeres munus tuum.* » (Mt., v, 23-24).

Conclusion

Le bon S. François de Sales disait : « Je ne sais comme Dieu m'a fait le cœur ; car s'il m'avait commandé de haïr un ennemi, je ne pourrais en venir à bout. » Pussions-nous avoir de tels sentiments ! Nous ne serions pas loin de la sainteté.

PLAN DE SERMON POUR L'ASSOMPTION

LA PERFECTION DE NOS ACTIONS ORDINAIRES

Dans l'Evangile de ce jour, « Marthe et Marie figurent les deux vies, active et contemplative, dont les excellences se réunissent en la T. S. Vierge. — La T. S. Vierge, en effet, a eu pendant trente ans, à Bethléem et à Nazareth, la belle part de la vie contemplative auprès de son divin Fils ; mais en même temps tous les mérites et toutes les sollicitudes de la vie active, en le servant de ses propres mains. — Maintenant au ciel il n'y a plus pour elle que les délices de la contemplation éternelle, et c'est surtout cette joie sans fin que l'Eglise a eu en vue de nous faire remarquer, en choisissant l'Evangile où il est dit de Marie-Madeleine aux pieds de Jésus qu'« elle a choisi la bonne part, et que cette part ne lui sera point ôtée. » (Fleury, *Paroissien expliqué*).

A l'exemple de la T. S. Vierge, tâchons de nous assurer les joies éternelles du ciel en mettant dans la vie active dont la divine Providence a fait notre vocation, le plus possible d'amour de Dieu, c'est-à-dire en visant à toujours bien faire nos actions ordinaires.

I

En effet, notre perfection NE CONSISTE PAS :

1° A faire beaucoup de choses. Marthe n'a pas été louée par N.-S. J.-C. ; au contraire, il lui rappelle expressément qu'« une seule est nécessaire, » c'est-à-dire doit

être l'objet de nos soucis, de nos efforts. Et cette chose, c'est celle qu'a choisie Marie-Mad. en s'appliquant tout entière à écouter la divine parole, et par là même à procurer le salut de son âme.

2° A faire de grandes choses. Que de saints dont la vie a été : obscure, cachée, employée à de petites choses !

3° A faire des choses extraordinaires. Les choses extraordinaires sont rares, et la perfection est de tous les instants.

— Donc, notre perfection dépend de nos actions ordinaires. Ce sont : nos devoirs d'état. C'est la volonté de Dieu qui nous les impose. C'est la conformité à la volonté de Dieu qui en fait le prix.

Donc : pas de perfection en dehors de l'accomplissement de nos devoirs communs et ordinaires.

Du reste, la Sainte Vierge nous en a donné l'exemple.

II

NOTRE PERFECTION CONSISTE donc à bien faire nos actions ordinaires ; c.-à-d. :

1° Avec exactitude : soit pour le temps, — soit pour le lieu, — soit pour la manière.

2° Avec ferveur : ce qui ne veut pas dire : avec goût, avec plaisir, avec une ardeur sensible, — mais : avec décision et générosité, sans crainte de dépasser les strictes limites, car « nous avons beaucoup moins de peine à faire plus que nous ne devons qu'à faire ce que nous devons. » (Bourdaluë).

3° Avec persévérance, c'est-à-dire toujours, — même quand c'est difficile, — même quand on n'en a pas le goût... Quel sujet d'humiliation !

III

Notre perfection consiste SURTOUT à faire nos actions par un motif surnaturel.

— Distinction entre le corps et l'âme de nos actions. Le corps, ce sont les apparences extérieures ; l'âme, c'est le motif qui nous anime.

— Les actions sont bonnes, indifférentes ou mauvaises selon le motif qui les anime ; et le bon motif lui-même est naturel ou surnaturel.

S'il est naturel : actions bonnes, mais non méritoires pour le ciel.

S'il est surnaturel : actions chrétiennes, et méritoires... Et parmi ces motifs surnaturels, le plus méritoire est celui de l'amour de Dieu. C'est lui qui donne à la prière, au travail, à la souffrance, toute leur valeur et toute leur puissance, « comme le sucre, dit S. François de Sales, assaisonne, conserve et rend délicieux tous les fruits. » Si bien que l'acte le plus méritoire peut ne pas être celui qui sacrifie le plus la nature, mais celui qui est fait avec le plus d'amour. « O ma bien-aimée, disait N.-S. à la B. Angèle de Foligno, aime-moi ! Mange, bois, dors ; toute ta vie me plaira, pourvu que tu m'aimes ! » (Cf. I Cor., x, 31 : « Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud qui facitis : omnia in gloriam Dei facite »).

* * *

Quelle admirable Sagesse de la Providence !... Tous ne sont pas capables de choses grandes et extraordinaires. Tous ne sont pas appelés aux mêmes emplois. Mais, tous sont capables d'une bonne intention dans les plus petites choses ; tous sont capables de faire « pour l'amour de Dieu » ce qu'ils ont à faire dans la situation où ils se trouvent. Donc, tous sont appelés à la perfection. « Un saint peut se définir : une âme qui accomplit parfaitement son devoir. »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 11 augusti 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 2 septembre 1920

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Troisième Retraite à des jeunes gens. — Nos GRANDS DEVOIRS. — VIII. Le travail, 289. — IX. L'apostolat, 292. — X. Confiance et constance, 295.

Instructions sur le Pater. — V. Dieu Créateur et Dieu Providence, 298. — VI. Enfants de Dieu, 301.

Pour une fête d'Œuvres catholiques. — L'esprit de Jeanne d'Arc, esprit des Œuvres catholiques (plan), 303.

TROISIÈME RETRAITE A DES JEUNES GENS

Nos grands devoirs

VIII

LE TRAVAIL

Nonne hic est faber ?
N'est-ce pas là le charpen-
tier ? (Marc, vi, 3).

Mes chers amis,

Pour venir en ce monde, le Fils de Dieu aurait pu choisir le palais des rois, ou du moins la maison du riche. Mais il a préféré la demeure du pauvre artisan où s'impose, plus impérieusement qu'ailleurs, l'austère loi du travail. Et Jésus ne s'est pas contenté de grandir auprès d'un ouvrier, mais il fut ouvrier lui-même. Aussi, lorsque quittant l'atelier de Nazareth il s'en va prêcher dans les synagogues, la foule surprise ne dit pas seulement de lui : « N'est-ce pas là le fils du charpentier ? *Nonne hic est fabri filius ?* » (Mt., xiii, 55) ; mais elle dit : « *Nonne hic est faber ?* N'est-ce pas là le charpentier » bien connu dans tout le pays ? (Mc., vi, 3). Tout porte à croire que S. Joseph mourut pendant la vie cachée du Sauveur. Jésus restait donc seul pour soutenir sa sainte Mère. Il eût pu la soutenir par l'appui des miracles : Fils de Dieu, il avait nourri Israël dans le désert en faisant tomber la manne du ciel ; il nourrira un jour cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons. Cependant devenu homme il préféra nourrir sa sainte Mère du fruit de ses sueurs. Il tint à Nazareth pour son compte l'atelier de son père adoptif défunt, et continua d'y manier comme lui la scie et le rabot. L'Eglise naissante se souvenait encore des jougs et des charnières que ses divines mains avaient façonnés¹.

Eh bien ! pourquoi Jésus a-t-il passé dans le travail manuel la plus longue partie de sa vie mortelle ? C'est parce que, ayant revêtu notre humanité, il en a accepté en conséquence toutes les lois et les exigences. C'est encore parce que, étant descendu en ce monde pour porter nos péchés sur la croix, il a voulu en accepter la peine. Apprenons

de lui la loi et les conditions du travail chrétien, cet autre grand devoir de notre vie.

I. — La loi du travail

La loi du travail est une loi de la nature et un châtiement du péché.

I. UNE LOI DE LA NATURE. — Je ne parle pas ici, mes chers amis, de la nécessité où sont la plupart d'entre vous d'assurer le pain quotidien par un labeur constant. Je veux faire abstraction de vos besoins individuels et familiaux et vous rappeler que, lors même que vous seriez à l'abri du besoin, vous ne seriez pas dispensés du travail.

L'homme a été créé pour le travail. Dieu le plaça dans le paradis de délices afin qu'il le cultivât et qu'il le gardât : *Posuit eum in paradiso voluptatis ut operaretur et custodiret illum* (Gen., ii, 15). De même que l'homme est sorti des mains du Créateur innocent, immortel, il en est sorti avec un penchant inné au travail.

Nous voyons par là combien le travail est une action noble et sainte : il a été voulu par Dieu, il a été l'occupation de nos premiers parents en l'état d'innocence et de bonheur. Combien nous sommes loin de l'idée erronée que s'en faisait jadis le paganisme et que s'en font de nos jours certains parvenus, ou même quelques-uns de vos frères des usines ! Les païens considéraient le travail comme un avilissement et le réservaient à ceux qu'ils traitaient en parias de la société, les esclaves ; seuls, ceux-ci travaillaient. Aujourd'hui, des nouveaux riches estiment qu'il est conforme aux mœurs contemporaines de jouir de leur fortune dans l'inaction et dans un luxe inutile. Certains ouvriers, qui les regardent passer, n'ont d'autre ambition que celle de remplacer les heures consacrées au travail par des heures de plaisir... Quelle aberration !

Cette manière de penser et d'agir est une offense à la volonté du Créateur et à la dignité humaine. *Posuit eum ut operaretur*. L'homme ayant été créé pour le travail, l'oisif et le paresseux violent la loi naturelle.

II. — Ils violent aussi une loi pénale. Car, depuis la chute originelle, le travail est devenu le CHÂTIMENT DU PÉCHÉ.

Avant la faute de notre premier père, il n'était ni fatigant ni pénible : il n'était qu'une condition de notre vie, une source de reposantes délices. Survient le péché. Alors, dans la main de Dieu outragé, le travail devient un moyen de punir la révolte de l'homme. Le Tout-Puissant dit à Adam : « C'est à force de travail que tu tireras de la terre de quoi te nourrir tous les jours de ta vie. Elle te produira des épines et des ronces... Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage. » (Gen., iii, 17 et s.). Aussitôt la terre se fait rebelle et sauvage ; l'homme sue, se fatigue, s'use et succombe à la peine.

La création entière est châtiée à cause de l'homme. Les animaux dont il se sert pour ses besoins sont convertis en bêtes de somme. L'oiseau

¹ Fouard, *Vie de N.-S. J.-C.*, p. 102.

souffre pour bâtir son nid et préserver sa couvée ; l'abeille amasse péniblement son miel ; la fourmi doit franchir bien des obstacles pour approvisionner ses greniers d'hiver ! Il n'est pas nécessaire de justifier devant vous la divine Providence du fait d'avoir associé les créatures sans raison à l'œuvre de notre réparation et de notre expiation du péché.

Mais il ne suffit pas de dire : « Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est droit » (Ps., cxviii, 137), il faut nous mettre bien en garde contre le mauvais exemple des oisifs qui se dérobent à l'expiation et qui écartent avec soin de leur vie paresseuse toute sueur et tout effort. Ils ont déjà perdu leur dignité humaine, ayant offensé une des lois de notre nature. Ils perdent encore toute pudeur, se tenant les bras croisés au milieu de cette tâche universelle, de ces labeurs incessants. N'ont-ils pas péché en Adam ? N'ont-ils pas mérité de pires châtiments en commettant des fautes personnelles plus répétées et plus graves ? De saintes âmes peinent leur longue vie durant, et ils jouissent dans la fainéantise ! Ils foulent chaque jour aux pieds des êtres très inférieurs, qui leur rappellent pourtant leur grand devoir en leur donnant la leçon du labeur quotidien : *Vade ad formicam, o piger !* Paresseux, regardez là fourmi !

Pour vous, mes chers amis, soyez des hommes, soyez des chrétiens, et pour cela soyez des travailleurs. Travailleurs comme Jésus. Ne vous laissez pas de respecter, comme lui, la loi naturelle du travail, et d'en faire, comme lui, conformément au vouloir divin, un moyen de rédemption. — Jésus à Nazareth vous rappellé la grande loi du travail. Il vous y montre aussi les conditions du bon travail, du travail chrétien. Voyons-les un peu.

II. — Les conditions du travail chrétien

Pour travailler chrétiennement il faut *faire ce que Dieu veut et comme il le veut*.

I. D'abord, IL FAUT FAIRE CE QUE DIEU VEUT. — En nous créant, son infinie Sagesse nous a marqué notre tâche à remplir en ce monde. Tout état, si humble et si commun soit-il, suppose une *vocation*. Ce serait une grossière erreur de croire que la divine Providence se désintéresse de nos affaires temporelles : Dieu ne peut pas s'en désintéresser, puisque ces affaires du temps sont des moyens qu'il a mis entre nos mains pour préparer notre éternité. Autant vaudrait dire que Dieu se désintéresse de notre salut ! Non ; le Tout-Puissant a fixé pour chacun de vous sur la terre un emploi, une fonction, le temps et le lieu où vous devrez l'exercer. Sans doute, il vous laisse libres de choisir le contraire de ce qu'il veut, absolument comme sur le terrain moral il vous laisse libres de commettre le mal, bien qu'il le défende. Et de même qu'ici commettre le mal est une faute, de même dans le domaine du travail et de l'activité humaine, ne pas suivre sa vocation constitue une erreur d'aiguillage qui peut être fort préjudiciable au salut. Donc il nous importe de faire ce que Dieu veut, dans la mesure où il le veut, là où il le veut, quand

il veut ; il nous importe de nous appliquer à connaître sa volonté et de nous déterminer à la suivre, lors même qu'elle déjouerait nos calculs personnels et qu'elle semblerait répugner à notre nature. Telles sont les principales directions que le jeune homme chrétien doit suivre dans le *choix d'une carrière*.

La plupart du temps, le Bon Dieu ne fera pas un miracle pour vous éclairer sur la carrière à embrasser. Mais il vous guidera généralement par *l'exemple de vos pères*, — par vos *attraits et vos aptitudes personnelles*, — par les *conseils de vos directeurs*.

1^o D'abord *il est sage que le fils apprenne et exerce le même métier que son père*. Voyez Jésus à Nazareth. Son père adoptif est artisan : Jésus apprend de lui à manier la scie et le rabot et s'applique au même travail. Précieuse leçon, hélas ! trop peu comprise de nos jours. Les fils en maints endroits ne ramassent plus l'outil que laissent tomber les mains défaillantes d'un ancêtre usé au travail. Et que voyons-nous ? Sans parler des campagnes devenues incultes faute de bras, nous constatons que la plupart des modestes ateliers se ferment, et que divers corps de métiers ne peuvent plus se recruter. C'est partout la désertion du foyer ancestral, de la profession familiale, l'exode vers la ville, la ruée vers la grande usine. Et nous coudoyons parmi les cités ouvrières une multitude de *déracinés*. Ou bien c'est la recherche des places pour lesquelles de pauvres jeunes gens n'avaient nulle aptitude, la prise d'assaut des professions libérales par des mains inhabiles qui eussent si bien réussi aux champs avec la charrue, à l'atelier avec l'outil. Et nous croisons sur le pavé des villes la foule des *déclassés*. En agissant ainsi, les uns et les autres ont-ils obéi aux conseils de la sagesse, et conséquemment à la volonté divine ? Il s'en faut. Ils n'ont obéi qu'au caprice, à l'appât d'un gain plus sûr, à l'attrait du plaisir, à une fausse conception de la vie, au désir d'émancipation, à l'horreur de l'effort individuel et professionnel.

Pour vous, mes chers amis, soyez plus sages et plus généreux. Restez au foyer familial, et pour cela, continuez le métier de vos aïeux, à moins bien entendu que la volonté divine ne vous trace une autre voie. Imitiez Jésus à Nazareth : *Faber, fabri filius*.

2^o J'ai dit : *à moins que la volonté divine ne vous trace une autre voie*. Il en est ainsi quand Dieu nous rend physiquement ou moralement incapables d'exercer la profession paternelle et que, d'autre part, il dépose en nos esprits et en nos facultés des *attraits* et des *aptitudes* différentes, nettement caractérisées. Il peut arriver aussi que nous soyons également aptes aux deux professions : celle du foyer et celle de nos rêves. Que faire alors ? Quel sera notre choix ? Oh ! c'est ici surtout qu'il faut nous appliquer à connaître la volonté de Dieu sur nous ; c'est ici surtout qu'il faut prier, réfléchir et s'analyser. Mais se connaît-on bien soi-même ? N'y a-t-il pas un réel danger de prendre des im-

pressions vagues pour des attraits réels, d'exagérer nos aptitudes dans un sens ou dans un autre, de faire pencher notre volonté du côté de notre caprice, de notre égoïsme, de nos vues trop courtes ? On s'aveugle si facilement sur soi-même ! Personne n'est bon juge dans sa propre cause. Et pourtant il faut prendre une décision.

3^e Jeunes gens chrétiens, dans cette conjoncture, *il convient de faire appel aux conseils du directeur*. Celui-ci apprécie à leur juste valeur vos attraits et vos aptitudes ; il les étudie, les discute, les éprouve, les pèse à l'aide d'une critique impartiale. Guidés par ses lumières, vous ne sauriez vous égarer et vous êtes sûrs toujours de faire la volonté de Dieu.

Ainsi le rôle du directeur n'est pas limité aux choses purement spirituelles ; il a encore à intervenir dans nos affaires temporelles, et en particulier dans le choix d'un état. Cela se conçoit : l'homme, le chrétien n'est pas seulement âme à certaines heures et corps à certaines heures, il est corps et âme toujours ; toujours l'âme est liée au corps, toujours le corps dépend de l'âme. Donc les affaires du corps, les affaires temporelles doivent toujours être traitées conjointement avec celles de l'âme, par les mêmes mains, sous peine de semer dans l'individu la division, la révolte, le désordre et l'anarchie. Donc, pour le choix d'un état, ne vous en rapportez pas à vous-mêmes, mes chers amis : consultez Dieu dans la prière, consultez-le dans le prêtre qui vous parle en son nom. Ainsi vous serez à l'abri de toute erreur d'aiguillage, et vous embrasserez la carrière que Dieu vous a marquée dans ses desseins providentiels ; ainsi vous servirez sa gloire et l'intérêt commun de la société, en même temps que vous vous rendrez plus facile l'œuvre de votre salut.

II. — Si le travail chrétien suppose le choix d'une carrière d'après le plan divin, il comporte aussi avec lui l'habitude d'agir *comme Dieu veut*. Ceci m'amène à vous parler de la *sanctification du travail*.

Comment sanctifier notre travail ? Mes chers amis, reportons encore nos regards sur Jésus à Nazareth. Deux textes sacrés nous montrent son esprit rempli d'une docilité parfaite à l'égard du charpentier Joseph, et son cœur rempli de la grâce de Dieu dans laquelle il fait des progrès constants : *Erat subditus illis. Et Jesus proficiebat sapientia, et ætate, et gratia apud Deum et homines*. (Luc, II, 51, 52).

Il leur était soumis. Il n'obéissait donc pas seulement à Marie sa très sainte Mère, mais il obéissait encore à Joseph son père adoptif. Il lui obéissait non pas seulement dans l'ensemble de l'économie domestique, mais encore dans la pratique de sa profession. Lui, le Créateur du monde, l'Organisateur de l'univers, le Fils de Dieu, il se mettait humblement à l'école d'un modeste ouvrier et il devenait le plus parfait modèle des apprentis chrétiens : *Faber, fabri filius*. Quelle disposition admirable de l'esprit de Jésus !

Et cependant nous remarquons en ce divin arti-

san une disposition encore plus noble : celle de son cœur. « *Proficiebat sapientia... et gratia apud Deum et homines*. Il croît en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » Son travail est un acte d'amour. S'il est actif et assidu, c'est pour plaire à son Père qui est aux cieux. S'il est joyeux malgré le dur labeur, malgré l'intensité et la continuité de l'effort à fournir, c'est qu'il sait qu'il réjouira son Père céleste. S'il garde la même sérénité du visage, la même liberté d'esprit, la même soumission de la volonté à la loi impérieuse du devoir professionnel, c'est que l'amour de son cœur grandit en proportion de la tâche à fournir et des difficultés à surmonter. Mes chers amis, voilà le moyen le plus excellent de sanctifier votre travail. Ayez donc, comme Jésus, la *docilité de l'esprit* et l'*amour du cœur*.

1^o *La docilité de l'esprit*. — Cette première disposition vous empêchera d'abord de viser trop haut, de faire fausse route dans le choix de votre carrière. Un certain nombre de jeunes gens sont dévoyés parce que, rougissant d'un métier ou d'un emploi trop modeste à leurs yeux, ils ont obéi aux suggestions de l'orgueil et ont cherché des situations pour lesquelles la divine Providence, dispensatrice de nos talents, ne les avait pas outillés. Mes chers amis, rappelez-vous toujours qu'il n'y a pas de sots métiers ; il n'y a que de sottes gens, et il faut ranger parmi les sots les jeunes gens trop ambitieux. Soyez plutôt maçons, si c'est votre talent, et sachez écouler vos jours dans la modestie des bas emplois. L'humilité et la docilité de l'esprit sont la première disposition d'un travail vraiment chrétien.

2^o *La seconde est l'amour de Dieu*. Avant de commencer sa journée, un casseur de pierres faisait cette prière : « Mon Dieu, je veux faire autant d'actes d'amour que je casserai de pierres. Chaque fois donc que je lèverai mon marteau en l'air, ce sera comme si je disais : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur. » Mes chers amis, voilà du bon travail ; voilà des pierres qui valent, aux yeux de Dieu, infiniment plus que leur pesant d'or ; voilà de belles prières, voilà de l'amour vrai.

N'est-ce pas, au surplus, de l'amour facile ? et dira-t-on encore que les actes de charité parfaite sont impossibles au commun des chrétiens ? que le cœur des simples ne saurait y prétendre ? Quelle erreur ! Ah ! certes, le cœur des simples est bien capable d'aimer, d'aimer grandement, d'aimer noblement, et s'il est un amour qui plaît au cœur de Dieu, c'est assurément celui des petits et des humbles !

Modestes travailleurs qui m'écoutez, oh ! mes bien chers amis, imitez ce casseur de pierres qui sut ennoblir et sanctifier son travail journalier. A l'étau, au laminoir, à la coulée, à l'établi, travaillez par amour, multipliez l'amour, donnez à Dieu chaque heure un amour plus intense et plus élevé. *Sursum corda !* En haut les cœurs !

Celui qui a compris la loi et les conditions du travail chrétien devient un *laborieux* et un *saint*.

On a dit de Napoléon qu'à la veille des grandes batailles il dérobaient seulement quelques heures à la nuit et les passait sur l'affût d'un canon. Son énergie fut récompensée, il devint le plus grand conquérant des temps modernes. Il avait compris la nécessité du vigilant effort, et sa compréhension du devoir le mena au succès. Il en sera ainsi de vous, mes chers amis, si vous vous pénétrez de la nécessité du travail, si vous vous appliquez à travailler où Dieu veut et comme il veut : vous ferez rapidement la conquête du ciel sur les ailes de l'obéissance et de l'amour. Ainsi soit-il.

IX

L'APOSTOLAT

Ego elegi vos, et posui vos ut estis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat.

C'est moi qui vous ai choisis, et je vous ai établis afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure.

(Jo., xv, 16).

Mes chers amis,

Qui est-ce qui parle ainsi ? C'est N.-S. Jésus-Christ lui-même. A qui parle-t-il ? Aux apôtres réunis autour de lui durant la suprême veillée du Jeudi Saint pour recevoir ses dernières recommandations. A qui parle-t-il encore ? Aux évêques, aux prêtres qui doivent continuer dans le monde et dans le temps la mission des premiers pasteurs de l'Eglise. Est-ce tout ? Le divin Maître ne s'adresse-t-il pas aussi à tous ses disciples présents et futurs, à tous ceux qui seront marqués du signe de la régénération baptismale ? Il est permis de le penser. C'est pourquoi, m'inspirant de ses paroles, je voudrais maintenant vous entretenir du grand devoir de l'*apostolat*. Je vous en montrerai l'*obligation*, le *champ* et les *conditions*.

I. — Obligation de l'apostolat

L'apostolat est une loi pour chacun d'entre nous dans la société chrétienne. « Comme il n'y a pas de chrétien sans amour, il n'y a pas de chrétien sans prosélytisme. » (Lacordaire).

La voix autorisée d'un évêque vient étayer magistralement cette assertion. Ecoutez Mgr Gouraud :

En dehors du précepte général de Dieu qui oblige chacun à s'occuper de l'âme de son prochain : *Et mandavit illis unicuique de proximo suo* (Eccl., xvii, 12) ; en dehors du devoir que nous imposent la reconnaissance et l'amour dus à Dieu, de lui attirer les hommages des autres, l'obligation d'être apôtre vient de la forme de société que Jésus-Christ a donnée à son Eglise : la société existe pour tous, et tous se doivent aux intérêts de la société.

L'apôtre S. Paul a précisé ce devoir dans une sublime doctrine. « Vous êtes le corps du Christ, dit-il. *Vos estis corpus Christi.* » (I Cor., xii, 27). Le corps est un, quoique les membres soient plusieurs. Tous les membres se doivent au service du corps tout entier. Le pied n'a pas le droit de refuser ses services parce qu'il n'est pas la main ; l'oreille n'a pas le droit de se désintéresser du corps, parce qu'elle n'est pas l'œil. L'œil n'a pas le

droit de dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi ; la tête ne peut pas dire aux pieds : Vous ne m'êtes pas nécessaires. Les membres qui paraissent les plus faibles sont souvent les plus indispensables. Il ne doit pas y avoir de schisme dans le corps, mais tous les membres doivent avoir une sollicitude mutuelle les uns pour les autres.

L'application de ces magnifiques images se fait d'elle-même. Dans ce corps du Christ qui est l'Eglise, tous les membres se doivent au service de la tête et du corps tout entier. Personne ne peut prétexter qu'il est inutile ni qu'il ne doit rien aux autres membres.¹

Mes chers amis, une telle doctrine établit clairement la nécessité de l'apostolat, l'universalité de l'obligation. Les images et les textes mis en valeur montrent en même temps que l'apostolat a des degrés, que, par l'institution de Jésus-Christ, il est et doit être hiérarchisé. Les uns ne seront que le pied ou l'oreille ; d'autres seront la main ou l'œil ; d'autres seront la tête. Le pied, l'oreille, la main, l'œil doivent agir sous la direction et le contrôle de la tête.

De fait, nous voyons que les choses se passent ainsi dans la société chrétienne. En bas, l'apostolat des fidèles agissant sous l'impulsion et la direction des prêtres ; plus haut, l'apostolat des prêtres ; plus haut, celui des évêques ; enfin, au sommet, l'apostolat suprême du Souverain Pontife. L'apostolat des fidèles a lui-même des degrés divers : il y a le simple apostolat de l'exemple, puis l'apostolat de la prière, puis l'apostolat de l'action directe.

Quelle place devons-nous occuper dans cette hiérarchie de l'apostolat ? La place que le Bon Dieu nous y a marquée de toute éternité. Mais comment la connaître ? En priant, en consultant nos attrait particuliers, en nous éclairant des avis d'un sage directeur, en prêtant l'oreille à l'appel intérieur de la grâce.

Tous, qui que vous soyez, mes chers amis, vous êtes appelés à fournir le minimum de l'apostolat, l'apostolat du bon exemple, tant sur le terrain professionnel que sur le terrain religieux. L'exemple d'un travail intelligent, d'une vie chaste, charitable, juste et sainte, est déjà d'un grand poids, d'une grande efficacité. Le bon exemple, c'est la vertu qui prêche la vérité. « Un homme est bien fort pour convaincre quand on sent qu'il croit, et pour persuader quand on voit qu'il pratique. » (P. de Pontlevoy).

Mais certains n'ont-ils pas entendu le divin Maître les convier à une mission plus haute ? *Ego elegi vos, et posui vos...* N'ont-ils pas senti passer sur leur âme un souffle de prédilection ? Comme Pierre et Jean, n'ont-ils pas rencontré de leur regard le regard pénétrant, si affectueux et si attirant de Jésus ? Ne leur a-t-il pas montré les plaines riches des âmes rachetées par son sang ? La moisson serait abondante, mais il y a trop peu de moissonneurs ! *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* (Luc, x, 2).

Mes chers amis, si vous êtes de ces privilégiés

¹ Mgr Gouraud, évêque de Vannes. Discours du 13 décembre 1908.

que Dieu convie à la moisson des âmes, ne fermez pas vos cœurs. N'imitiez pas le jeune homme de l'Evangile que Jésus aimait, que Jésus appela, mais qui s'en alla parce qu'il avait beaucoup de biens. (Mt., xix, 22). De nos jours, certains jeunes gens s'écarterient du sacerdoce parce qu'ils reculent devant le sacrifice des jouissances mondaines. Mais que sont les biens et les plaisirs du monde en comparaison des joies du sacerdoce, des conquêtes du prêtre ?

Je reviens à mon idée fondamentale : chacun d'entre vous est appelé par Dieu à l'apostolat, et vous devez être des apôtres dans la mesure marquée par sa divine volonté. « *Ego elegi vos*. Je vous ai choisis » : voilà le principe de l'apostolat.

II. — *Le champ de l'apostolat*

« Je vous ai choisis pour aller, dit Jésus, *ut eatis*. » Où aller ? Vers qui aller ? Il faut aller à tous, en tout, partout, toujours. Voilà le champ de l'apostolat.

I. Il faut aller à tous, sans distinction de couleurs ni d'opinions.

Cependant, au contact des méchants, ne manquons pas d'allier une grande prudence à une grande charité. *Estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ*. (Mt., x, 16). Retenez bien, mes chers amis, cette recommandation si importante du divin Maître. Dans l'ordre naturel, un fruit gâté gâte ceux qui le touchent. Dans l'ordre surnaturel, dans le commerce des âmes, les mêmes effets se produisent si l'on se met imprudemment, sans raison et sans précaution, en contact avec les pervers. Donc soyez circonspects et n'allez jamais aux méchants qu'avec des intentions pures, pour leur faire du bien et les sauver.

Mais il faut surtout aller aux bons pour les rendre meilleurs. Par les « bons, » j'entends ici non seulement ceux qui pratiquent régulièrement, mais encore ceux qui ne le font qu'à de rares intervalles, et même ceux qui ne pratiquent plus du tout, mais qui se sont éloignés de la religion non par mépris ou par haine, mais par négligence ou indifférence. Notre patience, notre bonté, nos lumières ramèneront à l'église ces âmes où la foi n'est pas éteinte et où la bonne volonté n'est qu'engourdie.

II. Il faut aller à tous EN TOUT. Je veux dire qu'il importe de s'occuper du *corps* pour gagner l'*âme*.

1^o « L'état physique des hommes a un rapport immédiat avec leur état moral, et c'est déjà travailler pour l'âme du peuple que de combattre la misère et la faim, ces sombres amies des mauvais conseils. » (Perreyve). « Dans une société bien organisée une certaine somme de biens temporels est nécessaire à l'exercice de la vertu. » (Léon XIII). « La façon normale de se sauver est de vivre avec moins de misères. *Mens sana in corpore sano*. » (Abbé Raux, prof. au Gr. Sém. d'Arras). Ces trois textes juxtaposés puisés à trois sources diversement autorisées nous montrent

l'intérêt effectif que nous devons porter à la situation matérielle du prochain.

D'ailleurs l'exemple du Sauveur est frappant sur ce point. N'a-t-il pas eu pitié de la foule quand la foule avait faim ? *Misereor super turbam*. (Mc., viii, 2). Et puis, il n'a pas dit à ses Apôtres : « Je ferai de vous des pêcheurs d'âmes », mais : « des pêcheurs d'hommes. » (Mt., iv, 19). Or l'homme se compose d'une âme et d'un corps.

Enfin la raison justifie pleinement les soins à donner au corps. Car on atteint plus facilement l'âme quand on passe par le corps. L'aumônier d'un hôpital militaire n'oubliait jamais le « cigare d'attraction » quand il allait visiter certains malades. Les bonnes confitures de la religieuse garde-malade viennent presque toujours à bout des vieux pêcheurs récalcitrants.

2^o Mais l'apôtre recourt à ces charitables industries *en vue des âmes*. En fin de compte il faut viser les âmes, chercher les âmes. Or, l'âme est un composé d'esprit, de cœur, de volonté.

Eclairez les esprits, mes chers amis ; faites lire ; parlez, exposez la vérité, la doctrine, le fait. Cependant discutez peu : car, la plupart du temps, les objections sont un prétexte ; c'est le cœur qui fait mal à la tête : quand leur cœur sera pur, leur tête ne raisonnera plus. Le P. de Ravignan raconte que beaucoup d'hommes venaient lui soumettre des doutes. Il leur répondait : « Tenez, croyez-moi, il y a un moyen : mettez-vous là. » Et ce disant, il leur montrait le confessionnal. « Tous, ajoute-t-il, un seul excepté, se sont confessés et ils n'ont plus eu de doutes. » Donc, dans l'âme, *visons spécialement le cœur* : c'est le centre de la place. Ebranlons les volontés : il ne suffit pas de convaincre, l'essentiel est de persuader.

III. Il faut aller à tous, en tout, PARTOUT, à l'église, au foyer domestique, à l'atelier, dans la rue, au patronage. — A l'église, ce sera un rappel discret à la bonne tenue, un signe extérieur de piété à provoquer, un chœur de chant à entraîner. — Au foyer domestique, un bon service à rendre, une pratique de piété à introduire, une conversation à diriger, une mauvaise habitude à combattre chez tel ou tel de nos proches. — A l'atelier, au bureau, ce sera une application constante à se montrer bon, serviable, patient, laborieux. Cette attitude permettra de glisser plus facilement, à l'occasion, un conseil plein de sagesse ou un mot de religion, et provoquera peut-être même une ouverture de cœur, présage du retour désiré. — Dans la rue, mes chers amis, passez toujours en faisant le bien, comme Jésus passait dans les rues de Jérusalem. Pensez qu'on vous regarde ! Que tout, dans votre extérieur, dans vos manières, contribue à faire respecter et aimer la religion que vous représentez aux yeux de vos concitoyens et de vos concitoyennes. — Enfin le patronage est un champ spécial d'apostolat. Observez-y scrupuleusement le règlement intérieur et faites-le respecter des plus jeunes. Soyez-y tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Point de privautés ni de préférences ! Les

seules préférences permises sont celles qui s'adressent aux plus humbles, aux plus timides, aux plus pauvres, aux plus ignorants. Soyez au patronage ce qu'était Jésus au milieu de ses disciples : instruisez, édifiez, agissez surnaturellement.

IV. Il faut aller à tous, en tout, partout, toujours. Du matin au soir, parce que l'on est chrétien à chaque instant du jour, à chaque heure du temps, il faut toujours être apôtre. Impossible de trouver une seule seconde où il nous soit permis de nous désintéresser des affaires du Père céleste, des affaires de Jésus, une seule seconde où il nous soit permis de nous désaffecter des âmes de nos frères. On est chrétien toujours, donc apôtre toujours.

Tel est, mes chers amis, le vaste champ de l'apostolat. Il embrasse toutes les personnes, toutes les conditions, tous les milieux, tous les temps. C'est un devoir qui s'impose impérieusement à tout chrétien dès son entrée dans l'Eglise, dans toute la mesure de ses capacités, dans toute l'étendue de son rayonnement personnel possible, et qui l'oblige jusqu'à la fin de ses jours. *Ego elegi vos... ut eatis.*

Comment remplirez-vous ce grand devoir ? Mes chers amis, je vais vous le dire.

III. — Les conditions de l'apostolat

« Je vous ai choisis, vous dit Jésus, pour que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure. » Quelles sont les conditions qui assureront la fécondité de votre apostolat ? C'est l'état de grâce, l'esprit de foi, l'abnégation, l'amour des âmes et du Bon Dieu.

I. D'abord L'ÉTAT DE GRÂCE. Si le Seigneur n'est pas avec ceux qui bâtissent, ils travaillent en vain. *Nisi Dominus œdificaverit domum, in vanum laboraverunt qui œdificant eam.* (P., cxxvi, 1). Persuadons-nous bien, mes chers amis, que la transformation religieuse de la France ne sera accomplie que par une génération d'hommes décidés d'abord à devenir des saints. La franc-maçonnerie a déchristianisé la France en la corrompant ; nous la rechristianiserons en la sanctifiant. Mais on ne donne pas ce qu'on n'a pas. Donc soyons saints, restons saints pour sanctifier les autres. Puisse d'abord pour nous aux sources de la vie chrétienne intégrale, et nous communiquerons ensuite à nos frères de la plénitude du Christ que nous aurons reçue.

II. La deuxième condition du bon apostolat est L'ESPRIT DE FOI. « La foi est dans le juste ce que l'âme est dans l'homme, elle est sa vie : *Justus autem ex fide vivit.* (Rom., i, 17). Elle est la vie de son intelligence par les lumières et la vérité qu'elle y met ; la vie de son cœur par la charité qu'elle y fait naître ; la vie de ses œuvres : elle sanctifie les plus communes, en même temps qu'elle le rend capable d'entreprendre et d'exécuter les plus grandes et les plus difficiles. » « Dans tous les camps le noyau des forts, c'est le groupe des endo-

trinés, des croyants, tranchons le mot, des fanatiques. Les intéressés rôdent autour. Dans n'importe quelle lutte, cherchez le groupe des croyants ; si vous ne le trouvez pas, ce que vous avez n'est qu'une masse poudreuse qui se dissipera au premier choc ¹. »

Ah ! certes, les ennemis de nos croyances savent cela. Ils ne craignent pas ceux qui ont peu de foi, « cette masse inoffensive de ceux qui vont à la messe et se confessent les jours de fête » seulement ; mais ils redoutent beaucoup, pour entraver et détruire leur œuvre d'impiété et de haine, ceux qui ont beaucoup de foi ; ils craignent surtout les retraitants, parce que les maisons de retraites « sont avant tout, disent-ils, des écoles d'apostolat, faites moins encore pour fortifier la foi intense de chacun que pour préparer les jeunes gens de toutes professions à un prosélytisme ardent et fécond, des catholiques militants ! » Nos ennemis ne se trompent pas. Les retraites ravivent notre foi, et notre apostolat y puise en conséquence de nouvelles énergies. Mes chers amis, ouvrez donc largement vos esprits et vos cœurs aux lumières et aux grâces de ce dernier jour de retraite, afin de sortir de ce lieu béni plus croyants et plus actifs. *Fortes in fide.* (I Pet., v, 9).

Aussi bien, la foi vous préservera du découragement dans vos entreprises pour convertir, conserver ou sauver vos frères : « Depuis quand donc se décourage-t-on en France lorsqu'on croit en Dieu et qu'on a vingt ans ? » s'écriait le P. Etourneau du haut de la chaire de Notre-Dame.

La foi vous fera souvent encore trouver dans une fervente prière le secret de la victoire. Car « ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui agissent. » (Donoso Cortès). Le fondateur d'un orphelinat célèbre consultait le B. Curé d'Ars sur l'opportunité de se concilier, par la voix de la presse, l'attention et les faveurs du public : « Au lieu de faire du bruit dans les journaux, répondit le serviteur de Dieu, faites du bruit à la porte du Tabernacle. » Une bonne réclame pour nos œuvres est parfois très utile ; mais une bonne prière est toujours très salutaire. Il faut user avec réserve et discrétion des moyens humains ; mais on n'abusera jamais des moyens surnaturels. L'homme d'action doit être un homme de foi et de méditation. Voyez Jésus : il passe trente ans à Nazareth, trois ans seulement dans le ministère public.

III. L'ABNÉGATION naît de l'esprit de foi. Elle est une condition non moins indispensable du bon apostolat. Il est dans l'ordre surnaturel qu'il faille mourir à soi-même pour donner la vie aux autres. Si le grain de froment jeté en terre ne périt pas, il ne porte pas de fruit. (Jo., xii, 24). Nos campagnes sont l'image du champ des âmes : la conquête de celles-ci ne s'obtient pas sans les souffrances de l'abnégation. *Sine sanguinis effusione non fit remissio.* (Hébr., ix, 22).

¹ Cardinal Manning.

² René Besnard dans l'*Action*, en février 1909 ; article reproduit dans la *Vie Nouvelle* du 28 février 1909.

³ P. Chaignon, *Le Prêtre à l'autel*.

L'oubli de soi est nécessaire pour accepter les fatigues inhérentes à un long apostolat, pour rester tenace malgré les difficultés et les efforts opposés aux nôtres, qui paralysent momentanément notre influence et rendent inefficace notre action.

L'oubli de soi est nécessaire pour accepter l'effacement si c'est la volonté de Dieu. Parmi les apôtres, les uns sont mis en évidence par le succès visible, et par les circonstances. D'autres restent cachés aux yeux des hommes. Quels sont les plus méritants aux yeux de Dieu ? Ce sont à coup sûr les plus humbles, les plus détachés d'eux-mêmes, les plus vides de vaine gloire, les plus saints.

L'oubli de soi est nécessaire pour sacrifier ses vues personnelles, et renoncer à un succès particulier, en vue d'un plus grand bien ou d'un but commun d'apostolat à atteindre.

L'oubli de soi est nécessaire pour faire de petites choses alors qu'on eût désiré en entreprendre des grandes. Le devoir alors ne consiste pas à faire grand, mais à faire grandement ce que l'on a à faire, si peu que ce soit.

L'oubli de soi est nécessaire pour savoir attendre. « Oh ! la hâte insensée de ceux qui veulent que la moisson lève avant seulement qu'ils aient fini de semer ! » (Abbé Beaupin). Le temps, que Joseph de Maistre appelle « le premier ministre de Dieu au département de ce monde »¹, est « un vainqueur qui n'a jamais été battu. » (Abbé Beaupin). Tôt ou tard, Dieu consacrera vos œuvres et bénira vos efforts, mes chers amis. Qu'importe si vous ne le voyez pas ?

Mais vous le verrez. Vous ne verrez pas peut-être le succès particulier que vous visiez dans votre petit rayon, dans votre modeste milieu ; mais vous en verrez un autre à côté de vous, au-dessus de vous, le succès du voisin au lieu de votre propre succès, le succès général au lieu du succès local. Et, en vertu de la communion des saints, de la réversibilité des mérites, parce que l'Eglise est un corps dont vous êtes le membre vivant, et parce que tout ce qui vient d'un membre est commun à chacun des membres et à tout le corps, vous aurez contribué, pour votre part, au succès du voisin et au succès commun. Ayez l'abnégation de l'attente.

N'est-ce pas un fait déjà que le succès commun couronne vos efforts individuels et la longue patience de vos âmes ? Par vos groupements, par vos études et votre action sociales, par votre prosélytisme, vous avez converti l'opinion française. N'est-ce pas déjà beaucoup ? « Avouons, si l'on y tient, dit l'historien du P. Lacordaire, avouons qu'il n'a converti personne ; il nous suffit qu'il ait converti l'opinion, c'est-à-dire tout le monde. » (P. Chocarne).

IV. Le dernier mot de l'apostolat est ce cri d'une sainte âme : « Dans la poitrine de tout homme je vois une âme pour mon Dieu ! » (Marie Jenna). Ce cri, c'est le cri du cœur qui traduit L'AMOUR DES AMES ET DU BON DIEU.

L'amour des âmes doit enflammer le cœur de l'apôtre. Dans chaque individu il voit une âme à sauver ; une âme où Dieu habite, d'où il est parti, mais où il peut revenir ; une âme baptisée, rachetée par le sang de Jésus ; une âme retombée sous l'esclavage de Satan et qu'il faut délivrer de ses fers ; une âme enlisée dans la fange du vice et qu'il faut relever ; une âme qui peut s'abandonner à une main amie et par elle rejoindre le bercail du Christ ; une âme créée pour le ciel, destinée à chanter pendant l'éternité un cantique d'amour et de louanges à la gloire de Dieu.

Mais nous n'aimerons à ce point les âmes de nos frères qu'autant que nous aimerons le Bon Dieu. Car l'amour des âmes est une conséquence de l'amour de Dieu. Aussi S. Jean Chrysostome a pu dire que « convertir une âme, c'est le plus grand témoignage d'amour envers le Christ. » Donc aimez le Christ, mes bien chers amis ; « que le Christ soit votre passion divine, » selon la forte expression du P. Didon.

Là est le gage du succès de tout apostolat. Ecoutez sur ce point la voix d'un converti devenu un grand apôtre, un chevalier des plus nobles causes, de Jésus, de son Eglise et des âmes : « Vous connaissez des plantes dont la graine a des ailes ; et, quand la saison est venue, le moindre vent suffit pour que ces graines s'envolent au loin, et là où elles tombent naît une plante qui ne tarde pas à produire d'autres graines ailées. Mais nul arbre sur la terre ne donne des semences plus abondantes qu'une âme éprise d'amour pour Dieu, et nulles semences n'ont d'aussi puissantes ailes et ne poussent des germes aussi vivaces¹. »

Mes chers amis, Jésus vous appelle à devenir ces graines ailées. *Ego elegi vos, et posui vos ut eatis, ... et fructus vester maneat.* Il vous a choisis, il vous envoie par le monde sauver les âmes de vos frères. Il demande de vous un apostolat fécond. Vous en connaissez maintenant les conditions. Allez donc par le monde, sanctifiés par la grâce divine, armés du bouclier d'une foi vive et généreuse, dégagés de vous-mêmes, des vues courtes de l'esprit et de l'égoïsme du cœur, remplis au contraire de l'amour d'autrui et brûlants de l'amour de Jésus. Ainsi soit-il.

X

CONFIANCE ET CONSTANCE

In mundo pressuram habebitis ; sed confidite, ego vici mundum.

Dans le monde, vous aurez des afflictions ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. (Jo., xvi, 33).

Mes chers amis,

C'était au soir du Jeudi Saint, à la veille de la mort du Sauveur. Les apôtres sont attristés par la pensée de la séparation prochaine : « Je retourne à

¹ Principe générateur, p. 33.

¹ L. Veuillot, Rome et Lorette, p. 64.

mon Père, leur a dit Jésus... Il vous importe que je m'en aille... Mais, parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli vos cœurs. » Jésus leur a dit des choses non moins douloureuses, il leur a annoncé la persécution : « Ils vous chasseront des synagogues, et l'heure vient où quiconque vous fera mourir croira rendre hommage à Dieu. » Quelle pénible perspective ! Aussi les Apôtres sont atterrés. Alors le divin Maître s'applique à relever leur courage et leur adresse ces paroles de consolation : « Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Dans le monde, vous aurez des afflictions ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » (Jo., xvi).

Mes chers amis, à cette heure voisine de votre départ, à ce moment où s'achève pour vous le doux repos de la retraite, ne partagez-vous pas les sentiments qu'éprouvaient les Apôtres après la dernière Cène ? Vous allez rentrer dans le monde ! Vous en connaissez l'esprit pervers, les séductions nombreuses et funestes et la malignité ! Vous savez que pour être heureux dans le monde, selon le monde, il faut en adopter les pensées, les maximes, les manières de faire. Or cela, vous voulez l'éviter à tout prix : car cela, c'est le mal, c'est la ruine des consciences et des cœurs, c'est la mort. Vous allez donc nécessairement à la lutte, à la contradiction : *In mundo pressuram habebitis*. De vos lèvres tremblantes s'échappe vers Jésus le cri des disciples d'Emmaüs : « *Mane nobiscum, quoniam advesperascit, et inclinata est jam dies*. Demeurez avec nous, car le soir arrive, et le jour est déjà sur son déclin. » (Luc, xxiv, 29).

Jésus entend vos soupirs, il agrée votre prière. Et il vient vous adresser ce soir, avant le départ, une dernière parole de réconfort : « *Confidite, ego vici mundum*. Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. Ayez seulement la paix en moi. Je serai avec vous si vous demeurez dans mon amour. » C'est cette parole du Maître que je viens vous transmettre en vous prêchant la *confiance* et la *constance*.

I. — Confiance

Les tribulations du jeune homme chrétien sont nombreuses, — mais il sert un Maître qui en a vu bien d'autres et qui a vaincu le monde ; — il triomphera en s'appuyant sur son divin Maître.

I. LES TRIBULATIONS DU JEUNE HOMME CHRÉTIEN SONT NOMBREUSES. — Considérons-les ici, bien en face, afin d'être moins déconcertés quand nous les rencontrerons. Il semble qu'on puisse les ramener toutes à deux sources principales : *l'indifférence* et *la haine des impies*.

1^o *L'indifférence*. « Entre toutes ses tristesses, ce siècle en a une qui ne se compare à rien. Il a vu réapparaître tout à coup un phénomène horrible que le monde n'avait encore aperçu qu'une fois, et un instant seulement, et dont l'antiquité païenne aurait été épouvantée. Des hommes sans Dieu, sans autels, sans prière, sans adoration, sans culte ; des jeunes gens abdiquant à seize ans la foi

de leur berceau, et arrivant quelquefois à la tombe sans s'être demandé s'ils ont une âme et s'ils ne doivent rien au Dieu qui les a créés ; des intelligences, riches du côté de la terre, dévastées du côté du ciel, où n'habitent plus ni la foi, ni l'espérance, ni les douces joies, ni les nobles élans, et qui s'en vont, tristes, devant elles, sans savoir ce qu'il y a au bout de la route ¹. »

Voilà ce qu'écrivait un évêque dans la seconde moitié du siècle dernier. Les choses n'ont guère changé depuis. S'il est réconfortant de constater plus de tolérance pour nos idées dans la masse et un réveil religieux dans l'élite pensante, cependant en général les foules vivent éloignées des pratiques chrétiennes. Nos églises sont presque désertes. Seuls, les cinémas et les théâtres regorgent de monde, et l'on passe de ces lieux de plaisirs à des rendez-vous encore plus avilissants, au cabaret et à la danse ! Tel est le triste spectacle qui, dès demain, va se reproduire devant vos yeux. Quelle souffrance pour un jeune homme chrétien qui a la foi, qui vit chaste et pur, qui sent que ses frères se perdent, qui voudrait les sauver et qui se heurte à l'indifférence universelle si difficilement guérissable ! Et ce n'est pas tout.

2^o *La haine des impies* cause au jeune homme chrétien une blessure plus cuisante. « Deux amours ont bâti deux cités. L'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi a bâti la première, qui est la cité de Dieu ; l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu a bâti la seconde, qui est la cité du démon. Ces deux villes sont maintenant mêlées et confondues l'une dans l'autre, elles ne seront séparées qu'à la fin du monde. Elles se font une guerre continuelle, l'une pour l'iniquité, l'autre pour la justice ². » Aussi contre vous, mes chers amis, contre vous, apôtres du Christ, défenseurs de ses droits, de ses conquêtes, de sa doctrine, de sa morale et de son culte, j'entends monter du dehors les clameurs des impies : « Venez, se disent-ils entre eux, opprimons-les avec sagesse, de peur qu'ils ne se multiplient. » (Ex., i, 10). Certes, les enfants du siècle sont sages à leur manière, ils ont à leur service la hardiesse effrontée du mensonge et la ruse de Satan. Leurs coups sont parfois bien assénés et ils font des victimes dont on ne sait pas toujours reconnaître, même chez les gens de bien, l'innocence et la noblesse. *In mundo pressuram habebitis*.

II. Cependant ne craignez pas, jeunes gens chrétiens. Car vous servez un Maître qui en a vu bien d'autres, et qui a vaincu le monde.

1^o Jésus était le Juste par excellence. Infiniment sage, nul ne put le surprendre dans ses discours. Infiniment bon et compatissant, il avait accueilli toutes les misères et semé partout, sous ses pas, les prodiges de sa puissance en faveur des malheureux et des déshérités. Cependant il fut en butte à la plus lâche et à la plus tenace des persécutions, et ses ennemis n'eurent de repos que lorsqu'ils le virent cloué à la croix, après l'avoir longuement

¹ Mgr Bougaud, *Histoire de Ste Montgue*, p. 521-522.

² S. Augustin, d'après Mgr Bougaud, *op. cit.*, p. 466-467.

abreuvé des pires ignominies. En vain Pilate lui-même plaida devant ces forcenés la cause de cet innocent : *Nullam invenio in eo causam*. (Jo., xviii, 38). En vain le fit-il battre de verges, pensant que la vue de son sang et de ses plaies calmerait la haine des meneurs et ferait taire les clameurs de la populace. « *Crucifigatur !* Qu'il soit crucifié ! » hurla le peuple, et Jésus si sage, si bon et si saint fut traîné sur le Calvaire, où il expira entre deux scélérats !

2^o Mais par sa mort il a vaincu le monde. Il avait prédit ce juste retour des choses humaines et divines : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » (Jo., xii, 32). Sa prophétie s'est réalisée aussitôt et d'une manière éclatante.

En effet, Jésus n'a pas plus tôt rendu le dernier soupir sur le gibet d'infamie que les conversions commencent et que les dévouements se multiplient autour de lui. Le Centurion s'écrie : « Celui-là était vraiment le Fils de Dieu. » (Mt., xxvii, 54). Des disciples jusque-là timides accourent au pied de sa croix : Nicodème, qui durant sa vie n'osait venir le trouver que la nuit (Jo., iii, 2), vient s'offrir avec Joseph d'Arimathie pour son ensevelissement. Après la Pentecôte, les apôtres franchissent les portes du Cénacle et, dépouillant toute crainte, prêchent Jésus crucifié, disant qu'il n'y a de salut qu'en lui. (Act., iv, 12). Les foules, après un instant de surprise, se convertissent en grand nombre, bravent la colère et la menace des anciens meneurs. Vous savez le reste, mes chers amis, et je n'ai pas besoin d'insister sur le grain de sénevé devenu un grand arbre qui ombrage toute la terre, sur cet arbre arrosé du sang des persécutions et dont la sève est si puissante qu'elle fécondera jusqu'à la fin des temps des rameaux sur lesquels viendront se reposer tous les oiseaux du ciel.

III. Donc, mes chers amis, ne craignez ni le contact de l'indifférence ni la haine des impies. Mais REPOSEZ-VOUS SUR VOTRE DIVIN MAÎTRE, ET VOUS TRIOMPHEZ.

1^o Mettez Jésus en vous, gardez Jésus en vous. Ayez toujours Jésus dans votre esprit, Jésus dans votre cœur, Jésus dans votre volonté. Ayez toujours sa manière de penser, sa manière de parler, sa manière d'agir. Soyez tout à Jésus, non seulement au temps de la prière, mais encore aux heures du travail, dans vos courses d'apôtre ; non seulement sur le terrain religieux, mais encore dans le domaine professionnel et social. Appuyez-vous sur lui, et non sur les créatures, roseaux fragiles qui peuvent se rompre et vous blesser.

2^o Avec Jésus vous triompherez de tout obstacle, de toute tempête, de toute souffrance.

César, grand conquérant romain, voguait un jour en pleine mer sur un fragile esquif. Durant la traversée, la tempête survint et fit rage. Le nautonnier prit peur. Alors le vainqueur de tant de peuples l'apostropha en ces termes : « Que crains-tu ? Tu portes César ! » Mes chers amis, ce n'est pas César que vous allez emporter avec vous, dans votre petite nacelle, sur la mer tourmentée de ce

monde : c'est Jésus. Ce n'est pas seulement un grand homme, c'est Dieu ; pas seulement un grand conquérant, mais la toute-puissance alliée à l'infinie bonté pour voler au secours de votre faiblesse et de votre indigence.

Certes, la comparaison est bien choisie. Rappelez-vous ce qui se passa lors de la tempête sur le lac de Génésareth. Jésus se trouvait dans une barque en plein lac avec ses apôtres. Les flots étaient tellement secoués par la violence du cyclone que la barque était près de couler à fond. Pendant ce temps, Jésus, harassé de fatigue par une journée d'apostolat intense, dormait paisiblement au bout de l'embarcation. Les apôtres effrayés le réveillèrent en disant : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! *Domine, salva nos, perimus*. » (Mt., viii, 25). Jésus se leva, réprimanda ses apôtres sur leur manque de confiance : « Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? *Quid timidi estis, modicæ fidei ?* » Puis il commanda aux vents et à la mer et il se fit un grand calme... Que craindre avec Jésus ? N'est-on pas avec lui en parfaite sécurité et sûr du triomphe ? Donc, confiance !

II. — Constance

Cependant ne péchons pas ici par présomption et ne croyons pas que Jésus fera tout et que nous n'aurons qu'à attendre, en nous croisant les bras. Non, les choses n'iront pas ainsi et nous l'avons montré plusieurs fois dans ces conférences de Retraite. Le dernier mot reste à Dieu, mais le premier effort doit venir de nous-mêmes. Aidons-nous et le ciel nous aidera. Aidons-nous sans relâche. Il me reste à vous entretenir de la *nécessité de la constance* et du *moyen d'être constant*.

I. LA CONSTANCE EST NÉCESSAIRE. — « Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé, » a dit Jésus. Mais « celui qui n'aura pas cru, sera condamné. » (Mt., x, 22 ; xxiv, 13). La foi que le divin Maître exige de nous pour le salut est une foi vive et agissante. Par conséquent, si nous cessons d'accomplir les œuvres de la foi, si nous nous arrêtons en chemin et que nous ne reprenions pas notre course, nous sommes voués au châtement, à être rejetés de la bienheureuse éternité.

S. Paul n'est pas moins catégorique : « Ne sera couronné dans le ciel que celui qui aura bien combattu sur la terre. *Non coronabitur nisi legitime certaverit*. » (II Tim., ii, 5). Les docteurs de l'Eglise et les saints n'ont qu'une voix pour prêcher la constance au service du Maître.

Cela se conçoit. La vertu qui dure suppose l'effort continu. Pas de victoire sans lutte ; pas de récompense sans victoire. C'est parce que ses soldats avaient fait des prodiges de valeur que Napoléon, au soir d'une grande victoire, leur décernait cet éloge immortel : « Soldats, il vous suffira de dire : J'étais à Austerlitz, pour qu'on vous réponde : Voilà un brave ! » Dans le ciel comme sur la terre la gloire n'est décernée qu'aux braves.

Cela se conçoit mieux encore si nous nous rappelons que la vie chrétienne est un perpétuel recom-

mencement. « Un chrétien n'est pas l'œuvre d'un jour... mais l'œuvre de toute une vie ¹. » Jusqu'à la fin l'écueil est devant nous et la tentation nous suit. Donc, pas de relâche dans l'effort, dans la vigilance, la prière et la générosité.

Jusqu'au dernier moment il faut toujours courir,
Près d'atteindre le terme on peut encor périr.
L'austère pénitent, le pâle solitaire
Couché sur le cilice et blanchi sous la haire,
Par un souffle d'orgueil, un impur mouvement,
Un désir avoué, perd tout dans un moment ².

Oh ! mes chers amis, si les moines blanchis sous le harnais de la vie pénitente, surélevés dans les régions de la contemplation inaccessibles au commun des fidèles, doivent trembler ainsi et s'armer de constance jusqu'à la dernière minute de la vie, à combien plus forte raison nous, qui n'avons pas l'habitude de tels élans mystiques et leur entraînement dans le chemin austère du devoir !

II. Quel sera donc pour nous le moyen d'être constants ? — Ce sera le *bon vouloir*. Oui, pour éviter le mal et faire le bien, pour être chaste, pieux, laborieux, apôtre, il suffit de vouloir. S. François de Sales, apprenant la canonisation de S. François-Xavier, s'écria : « Voici déjà trois saints François, je veux être le quatrième. » Il tint parole. Imité-le.

Sachez vouloir dès maintenant. Car « c'est dans le cœur du jeune homme que se creusent et s'assoient les forteresses de l'âge mûr. » (Lacordaire). Le bon vouloir du jeune homme lui fait prendre les bons plis.

Sa constance dans le bon vouloir les lui fera garder. « La volonté doit se conquérir sur notre molle et mouvante nature, comme la Hollande a conquis son territoire sur la mer, jour par jour et pied à pied ³. » Les bons plis se gardent même malgré les défaillances passagères. Que dis-je ? « La chute même est une victoire, lorsque, repentant et soumis, l'homme en profite pour mieux connaître sa faiblesse, pour mieux aimer qu'auparavant Celui en qui réside seul toute force, toute sagesse et tout amour ⁴. »

« C'est donc, conclut le jeune homme de l'abbé Beaupin, c'est donc d'une œuvre de longue haleine qu'il s'agit. Je n'ai pas à espérer une victoire complète et définitive remportée du premier coup. Je suis condamné à une lutte incessante, sans merci, où la victoire reste au plus patient. Le découragement ne doit pas m'atteindre, il me serait fatal. Je me répéterai d'abord que je veux vouloir. Je m'affermirai chaque jour dans cette résolution. Je redirai ces deux mots : je veux ⁵. »

* * *

Mes chers amis, le but à atteindre vaut certes une telle constance dans le vouloir. Chateaubriand disait : « Je n'ai jamais abandonné une affaire, quand elle a valu la peine d'être achevée ; il y a

telle chose que j'ai poursuivie quinze et vingt ans de ma vie, aussi plein d'ardeur le dernier jour que le premier ¹. » Je vous laisse, pour méditer au départ, cet exemple de ténacité dans les affaires. Notre grande affaire, notre but suprême à nous, c'est le ciel. En avant pour le ciel, résolument, généreusement ! Le ciel en vaut la peine.

Charles I^{er}, roi d'Angleterre, fut décapité en 1649. Il était sur l'échafaud : « Sire, lui dit le prélat qui l'assistait, encore un pas ! Il est difficile, mais il est court, et il doit vous conduire au ciel. — Je vais, répondit le roi, changer une couronne périssable contre une couronne incorruptible et un bonheur inaltérable ². »

Emportez ce souvenir comme le bouquet spirituel qui parfamera chacune de vos journées. Ainsi soit-il.

FIN

INSTRUCTIONS SUR LE PATER

V

La préface du Pater

DIEU CRÉATEUR ET DIEU PROVIDENCE

Cum oratis dicite : Pater.

Quand vous priez, dites : « Père ! »
(Luc, xi, 2).

L'Oraison dominicale commence par une sorte de préface ou plutôt d'invocation pleine de pensées, pleine d'affection, qui part de notre cœur comme un cri d'amour et monte jusqu'au ciel. C'est bien la vraie prière, qui est une élévation de notre âme à Dieu, élévation audacieuse et touchante, puisque nous ne craignons pas d'appeler Dieu notre Père, et que c'est Notre-Seigneur qui met dans notre bouche cette pieuse et hardie parole.

Dieu a montré qu'il est notre Père quand il nous a créés, et il continue en veillant sur nous avec une tendresse infinie. *Dieu créateur et Dieu Providence*, ce sont là déjà deux faces de son adorable paternité.

I

Nous avons été la pensée éternelle de Dieu. Avant que l'homme fût, Dieu résolut de lui préparer une demeure splendide.

1. Il n'y avait rien. Tout à coup Dieu créa d'un mot le ciel et la terre. La terre était couverte de ténèbres, dit la Genèse, et Dieu dit : « Que la lumière soit ! » Et la lumière fut. Et les Anges purent voir les spectacles les plus grandioses, les plus terribles : les éléments mêlés ensemble et produisant de formidables cataclysmes ; les eaux couvrant la terre parmi d'indescriptibles tempêtes, et les couches de la terre solide se disloquant, se rompant, se renversant dans un effroyable chaos.

Vous vous demandez comment le Créateur peut espérer changer ce chaos en montagnes agréables

¹ Louis Veuillot, *Rome et Lorette*, p. 409.

² P. de Géramb, *L'Unique chose nécessaire*, p. 196.

³ Abbé Vignot, *La Règle des mœurs*.

⁴ Louis Veuillot, *Rome et Lorette*, p. 410.

⁵ Beaupin, *Pour être apôtre*, p. 43.

¹ Dans *Pages choisies* de Victor Giraud, p. 34.

² Joseph de Maistre, *Considérations sur la France*, p. 193.

à l'œil et en vallées de plaisance. Pendant chacun des six jours de la création, il opère de nouvelles merveilles. Les eaux se retirent pour laisser apparaître la terre encore humide qui se réchauffe aux jeunes rayons du soleil ; puis l'herbe recouvre les plaines, semblable à un immense tapis de couleurs variées ; les forêts poussent, les arbres s'épanouissent avec leur feuillage luxuriant. Dieu regarde son œuvre et il trouve qu'elle est belle.

La nuit, le firmament est peuplé d'étoiles, au milieu desquelles la lune fournit sa course étincelante et royale, et l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus de la majesté des ténèbres traversées de rayons vivants, ou des splendeurs des vallées et des montagnes caressées par le soleil.

Cependant cette nature admirable était muette ; les plantes restaient attachées au sol, impuissantes à se mouvoir, et rien ne chantait sous la voûte des cieux. Dieu alors jeta et versa la vie à pleines mains, non seulement la vie végétale, mais la vie des êtres animés, doués de voix et de mouvements. Les insectes, les oiseaux, les quadrupèdes, tout se mit à chanter dans les airs, pendant que les poissons et les monstres marins prenaient leurs ébats dans les eaux.

Dieu jeta un regard sur la terre et il la trouva très belle.

Tout cela pourtant n'était qu'un palais, une demeure qui attendait son habitant, son propriétaire. Dieu ne se pressait point, il entendait que tout fût parfaitement orné et disposé pour le maître à qui il réservait ce domaine.

Ce maître, c'était l'homme ! Ne reconnaissez-vous pas les attentions de la main et du cœur paternel de Dieu ?

2. Un jour, le Créateur parut se recueillir et il dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Et la statue de terre qu'il avait façonnée prit vie, et Adam se leva devant Dieu, et sa première pensée fut un élan de reconnaissance et d'amour pour Celui dont il était l'œuvre et l'image. Car s'il avait un corps très beau, harmonieusement proportionné, des yeux qui voyaient et des oreilles qui entendaient avec ravissement, il avait aussi une âme, un esprit immatériel, comme le Créateur, qui jugeait, qui aimait et qui exprimait ses sentiments par des paroles.

C'était le maître de la création qui venait d'apparaître. Dieu lui montra tous les animaux, ses sujets ; Adam les appela par leur nom, et il connut que tout cela, le Créateur l'avait fait pour lui. Et pour qu'ils fussent deux à se comprendre, à s'aimer, à chanter les louanges divines, à se prêter un mutuel et affectueux appui, Dieu prit dans le voisinage du cœur d'Adam une côte dont il forma Eve, afin qu'il fût bien clair que ces deux êtres avaient une commune origine, étaient faits de la même chair ; afin qu'Adam se reconnût dans sa femme, et qu'Eve sût que si Dieu avait envoyé un mystérieux sommeil à l'homme, c'était pour la former de la substance même de l'homme.

L'existence s'ouvrait très douce pour eux ; ils

jouissaient de la bonté paternelle de Dieu, des enchantements du Paradis terrestre, du bonheur de se sentir purs, innocents, joyeux, de s'aimer en Dieu, et de savoir qu'ils étaient l'objet des prévenances divines, car Dieu avait tout créé pour eux seuls, et il avait fait intervenir les trois personnes de la Sainte Trinité pour que chacune apportât ses dons merveilleux à ces merveilleuses créatures.

Leur bonheur ne dura point, parce qu'ils crurent à la parole du démon et cédèrent à des pensées d'orgueil. Dieu dut les chasser du Paradis terrestre, mais il ne les abandonna point, il leur fournit les moyens de lutter contre les éléments devenus hostiles, et surtout il leur promit de leur envoyer le Sauveur Jésus qui expierait pour eux, mourrait sur la croix pour rapprocher la terre du ciel, pour réunir le cœur de l'homme au cœur de Dieu, et qui nous comblerait de tels bienfaits que l'Eglise s'écrie dans son office du Samedi Saint : « *O felix culpa*, ô heureuse faute qui nous a valu un si grand et si doux Rédempteur ! »

Après le péché d'Adam, la nature ne fut pas trop inclemente pour l'homme. Le Créateur ne rejeta point sa créature, il voulut même qu'elle jouît d'un certain bonheur en ce monde. L'homme se bâtit des maisons, des villes, des palais ; la terre, toute maudite qu'elle était, arrosée par nos sueurs a donné ses fruits ; le soleil nous sourit, les saisons se succèdent gracieuses et bonnes, nous présentant chacune ses dons ; les montagnes se revêtent de splendeurs et de lumière, les campagnes se couvrent de moissons et de vignes qui nous apportent le froment, qui est le principe de la force, et le vin qui réjouit le cœur de l'homme. Ne reconnaissez-vous pas à ces bienfaits la bonté paternelle de Dieu ? Et le soir, quand vous regardez le soleil qui disparaît dans ses nuages d'or après avoir fécondé la terre de ses chauds rayons, est-ce qu'il ne vous monte pas du cœur, spontanément, ces mots qui vous font du bien à l'âme : « Notre Père qui êtes dans les cieux ! »

II

Mais ceci est déjà l'œuvre de la Providence qui conserve et gouverne.

1. Il ne suffit pas de bâtir une maison, il faut encore la défendre contre les injures du temps ; autrement les pierres se désagrègent, la pluie et le froid font leur œuvre, et après quelques années vous vous trouveriez en face de ruines, qui la rendraient inhabitable. Mais vous êtes prévoyants. Quand des assises fléchissent, vous les remplacez ; si les matériaux s'effritent, vous apportez du ciment ; si la toiture pèche, vous la réparez, vous consolidez les poutres, vous défendez à l'eau de pénétrer dans les murs, et vous gardez votre demeure intacte, solide, bravant les intempéries et les assauts des orages.

C'est ainsi que Dieu conserve sa création. Sa Providence infinie voit tout et sa volonté ne cesse pas un instant son action. Si elle cessait de vouloir et d'agir, ce monde qu'il a créé retomberait dans le

néant. C'est sa volonté qui a fait la terre, c'est sa volonté qui la maintient. Aucun détail ne lui échappe : il dirige la course régulière des astres, comme il fait croître le blé et donne aux fleurs leur coloris ou leur parfum. « Mon Père travaille toujours, et moi aussi je travaille, » dit Notre-Seigneur. (Jo., v, 17). Le Père travaille à faire à ses enfants un sort plus agréable, à leur procurer la nourriture, à les « établir » en un mot, et ce travail de conservation et de prévoyance continue le travail de la création. Il se montre Père dans ses constantes attentions pour nous.

« J'ignore, disait la mère des Macchabées, comment vous avez apparu dans mon sein. Ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit, l'âme ni la vie, ni qui ai façonné vos membres, mais le Créateur du monde, *sed mundi Creator*. » (II Macch., vii, 22). C'est lui qui a fait l'homme au commencement, lui qui a donné l'âme et la vie à notre premier père et qui donne aussi l'âme et la vie à nos enfants, continuant ainsi son œuvre créatrice.

2. Et après notre naissance il ne nous abandonne point. Non seulement il veille sur nous par sa Providence, mais il nous confie à la garde d'un de ses anges. Il choisit un esprit céleste et lui dit : « Vous voyez ce petit enfant à qui je viens de conférer le bienfait de la vie ? Vous resterez auprès de lui, vous vous attacherez à ses pas. Je lui ai donné une âme qui est précieuse, car elle est immortelle ; je l'ai destinée à occuper une place brillante au ciel, parmi les esprits bienheureux et parmi les élus. Demeurez à côté de cette âme, préservez-la de tout danger ; parlez-lui par de saintes inspirations qui la dirigeront sans entreprendre sur sa liberté ; entourez-la de soins et de lumières, afin que si elle vous écoute, elle prenne le chemin du ciel ; et que si elle vous résiste, si elle prend le chemin de la perdition, elle n'attribue sa perte qu'à elle-même, car elle s'est perdue librement. » Si elle va en enfer, c'est qu'elle l'aura voulu ; car elle a connu ses devoirs, reçu des grâces de préservation, avec des clartés qui lui montraient les périls, les précipices.

Nos bons anges accomplissent leur mission avec une sollicitude dont celle de nos mères ne nous donne qu'une idée très affaiblie. Voyez plutôt l'ange Raphaël qui accompagne le jeune Tobie dans son voyage en Médie : c'est l'image de la tendresse soucieuse de notre bon ange dans le voyage de notre vie. De combien de dangers notre ange gardien nous délivre ! Il nous arrache au démon menaçant, comme Raphaël arracha Tobie au monstre marin qui voulait le dévorer. Nous avons quelquefois le sentiment, la perception de ces bienfaits, quand nous avons échappé à un péril imminent, quelquefois à la mort. Mais nous nous bornons ordinairement à dire : « J'ai eu de la chance ! » Ce qui ne signifie rien, sauf que nous attribuons notre salut au hasard, et cela équivaudrait, si nous y réfléchissions, à la négation de la Providence. Il n'y a point de hasard ; tout arrive par la volonté, l'ordre ou la permission de Dieu. Si nous n'avons pas succombé à tel danger dont le souvenir nous

fait encore frissonner, c'est que Dieu, et notre bon ange qui obéit à Dieu, nous ont sauvés.

Cette mission des anges s'est affirmée au commencement de l'Eglise dans une circonstance exceptionnellement grave. Après le martyre de S. Jacques le Majeur, Hérode, voyant « que cela plaisait aux Juifs, » fit jeter S. Pierre en prison, et comme on célébrait les fêtes de Pâques il attendit, pour le produire devant le peuple, que les solennités fussent terminées. On était à la veille du jour choisi pour le supplice du Prince des Apôtres. Celui-ci dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes. Des gardes nombreux veillaient à la porte : il était impossible qu'il s'échappât.

Mais l'Eglise priait le Père qui est dans les cieux. L'ange du Seigneur paraît soudain et sa présence remplit la prison de clarté, il éveille Pierre : « Lève-toi promptement ! » Pierre se lève, les chaînes tombent de ses mains. Il prend le temps de mettre ses chaussures et de s'envelopper de son vêtement, puis il suit l'ange, la porte de fer s'ouvre d'elle-même, il se trouve dans la rue, s'imaginant toujours que c'est un songe. Mais non, c'est une heureuse réalité. Pierre est en liberté et l'Eglise est sauvée. Voilà l'œuvre de l'ange. (Act., xii).

3. Non, ne dites pas que Dieu ne songe pas à nous, qu'il nous oublie ; c'est un reproche qu'il repousse avec indignation et dont il fait grief à son peuple. C'est nier sa Providence et sa bonté. Et cependant il nous arrive de penser et de dire : « Dieu ne s'occupe pas de moi, il me délaisse et m'abandonne. Personne ne m'aide et je me sens seul au monde. » Il répond par la bouche d'Isaïe : « Est-ce qu'une mère peut oublier son enfant ? Est-ce qu'elle n'aura pas pitié du fils de ses entrailles ? Et quand même cette mère oublierait son enfant, moi je ne vous oublierai pas ! » (Is., xlix, 15). Ainsi Dieu se révèle non seulement plein de sollicitude comme un père, mais plein de tendresse comme une mère ! Toute l'histoire de son peuple est là pour attester son extrême bonté et son extrême patience, car quel peuple fut plus exigeant, plus amer, plus défiant ? Les bienfaits viennent de le combler, aussitôt il retombe dans son mauvais esprit, ses reproches et ses blasphèmes. Et le Seigneur, après l'avoir repris, lui continue la série de ses bienfaits.

C'est qu'il est vraiment notre Père.

Il a fait pour nous ce magnifique univers où il a multiplié les merveilles, et c'est quand il a donné aux montagnes leur majesté, à l'océan ses mille voix de douceur et de colère, ses couleurs changeantes, ses tempêtes et ses sourires, aux plaines et aux coteaux la fécondité et la grâce, qu'il y établit l'homme comme dans une demeure grandiose et digne de lui.

Nous sommes les enfants de Dieu. Il est notre Père bien-aimé qui non seulement nous a créés, nous a donné une âme avec des prérogatives immortelles, un corps qui est le chef-d'œuvre des créatures terrestres, — mais qui agrmente notre demeure, et prévoit nos dangers, nos misères, les

peines trop lourdes, afin de les écarter ou de les adoucir. C'est pourquoi à nos côtés il a placé des anges qui nous gardent dans nos voies. Nous savons qu'il pense sans cesse à nous ; c'est pourquoi tous les jours, en fils reconnaissants, nous lui disons avec amour : « Notre Père qui êtes dans les cieux ! »

VI

ENFANTS DE DIEU

Videte qualem caritatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus.

Voyez quelle a été la charité du Père pour nous : nous avons le nom et le titre d'enfants de Dieu. (I Jo., III, 1).

Par la création nous sommes enfants de Dieu. « Adam a été de Dieu, » dit S. Luc, *qui fuit Dei*, et cette pensée suffirait à nous plonger dans des abîmes de reconnaissance. Cependant cette première gloire ne saurait être comparée à cette autre qui fait de nous de vrais enfants de Dieu, participants à sa vie divine, *divinæ consortes naturæ*.

La Rédemption a fait de nous en effet *des enfants de Dieu* et nous en assure *tous les privilèges*.

I

Dieu le Père n'a qu'un fils par nature, le Verbe qui s'est fait chair ; mais son amour ne demande qu'à se répandre, sa vie qu'à se produire dans les êtres raisonnables qu'il a créés ; c'est pourquoi il a adopté tous les hommes pour ses enfants. Nous sommes donc ses fils d'adoption.

1. Mais notre adoption ne ressemble pas aux adoptions humaines. Il arrive parfois que, dans une famille, il n'y a pas d'enfants ; alors les chefs de la famille choisissent un enfant étranger qu'ils reçoivent comme s'il était leur propre fils, et qui héritera de leurs biens. Toutefois, quand on a des enfants en propre, on n'en adopte pas d'autres. Et d'autre part l'enfant adopté demeure toujours en fait un étranger, car il n'est pas de la famille ; le sang des aïeux ne coule pas dans ses veines. Cette adoption n'est qu'une fiction consacrée par la loi, elle n'est pas une réalité substantielle.

Il n'en va pas ainsi de nous quand nous devenons enfants de Dieu.

Le Sauveur dit à Nicodème : « Il faut que vous renaissiez de nouveau, *oportet vos nasci denuo*. Si vous ne renaissiez de l'eau et du Saint-Esprit, vous ne pouvez entrer dans le royaume de Dieu. » (Jo., III). Nicodème ne comprenait pas cette doctrine, toute nouvelle pour lui ; mais nous savons, nous, que nous renaissons à la vie de la grâce par le baptême, qui est appelé pour cela le sacrement de la régénération. Nous savons que par le baptême nous devenons vraiment enfants de Dieu, enfants d'adoption, soit, mais d'une adoption réelle, substantielle, efficace. Nous avons en nous quelque chose de divin, un germe divin, une sève divine qui vivifie notre âme. S. Thomas compare notre âme ainsi plongée dans le divin à un morceau de fer plongé dans une fournaise et devenu tout rouge. Le fer sans doute demeure fer, mais il est tellement compénétré par le feu qu'il ne forme avec lui, semble-t-il, qu'une unité ardente, une même substance. Combien nous devons remercier

Dieu qui nous a adoptés, c'est-à-dire choisis, et qui nous a élevés à une telle dignité, qui a produit en nous un tel épanouissement de vie divine ! Nous sommes vraiment ses enfants, puisque nous avons sa vie en nous ; comme nous sommes les enfants de nos pères, de nos mères, parce que c'est leur sang qui coule dans nos veines. Aussi ne nous laissons-nous pas de redire la parole de S. Jean : « *Videte qualem caritatem*. Voyez comme Dieu nous a aimés ! »

Notre famille naturelle est terrestre, et voilà que l'amour de Dieu nous fait appartenir à la famille divine !

2. Comment s'est opérée cette merveille ? Par l'Incarnation.

« Au commencement était le Verbe, » nous dit S. Jean, et le Verbe était Dieu. C'est par lui que tout a été fait. En lui était la vie et la lumière, mais l'homme fut atteint par la mort du péché et les ténèbres régnaient. Le Verbe eut pitié de l'homme qui ne le connaissait plus et dont il demeurerait la vie. Il descendit alors chez lui, *in propria*, et les siens ne le connurent pas. Mais tous ceux qui le connurent reçurent le pouvoir d'être enfants de Dieu. C'est pour nous rendre enfants de Dieu que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous.

En prenant un corps et une âme comme nous, le Fils de Dieu devenait notre frère, car « sa chair est la sœur de notre chair, » dit Tertullien. Il est enfant d'Adam comme nous. Et comme il est aussi le Fils de Dieu, et que nous sommes ses frères, nous sommes les enfants du Père céleste.

C'est ainsi que nous faisons partie de la famille divine : voilà notre filiation, la généalogie qui établit que nous remontons à Dieu. Nous remontons à lui par la création, par Adam ; nous remontons à lui par le Verbe qui s'est fait chair, qui a épousé la nature humaine, et qui s'est fait notre frère.

Pourquoi venait-il ? C'était pour nous réconcilier avec Dieu, pour nous racheter, pour nous servir de rançon. Aucune créature ne pouvait dignement intercéder pour nous auprès de Dieu, être accréditée auprès de lui. Il fallait être rois pour traiter de puissance à puissance ; et nous n'étions que des esclaves. Alors, « pour racheter l'esclave, Dieu a livré son Fils. »

Et combien l'œuvre de la rédemption fut plus grande que celle de la création ! Dieu avait consacré six jours à orner le monde, jours de bonheur puisqu'il faisait naître la beauté. Jésus-Christ a travaillé trente-trois ans à relever l'homme. Pour nous il est né pauvre ; pour nous, il s'est livré aux épreuves, aux persécutions, aux plus rudes labeurs, aux ingratitudes et aux souffrances. Pour nous il a voulu mourir sur la croix parmi les douleurs physiques et morales les plus atroces, et quand il a eu épuisé le calice des angoisses, alors seulement il a remis son âme entre les mains du Père, en déclarant que tout était consommé, qu'il n'était pas en son pouvoir de faire davantage pour nous !

Il nous a donc bien payés, bien rachetés, et nous lui avons coûté cher, toute sa vie douloureuse, tout son sang répandu par mille plaies. Nous sommes sa conquête, nous lui appartenons bien. Nous étions ses frères, et pour nous prouver son amour il a donné sa vie pour nous. « On ne saurait, dit-il, apporter une preuve d'amour plus

grande, *majorem caritatem nemo habet.* » Et après sa résurrection, il monte au ciel, entouré d'innombrables légions d'élus qui vont jouir de la gloire, il y monte aussi pour préparer notre place, afin, nous dit l'Eglise, de nous rendre participants de sa divinité, *ut nos divinitatis suæ tribueret esse participes.* Il consacre ainsi notre fraternité divine.

Mais s'il nous quitte, il veut pourtant demeurer avec nous, ses frères ; et afin d'affermir de nouveau et chaque jour cette adorable fraternité, il institue l'Eucharistie. Chaque jour, si nous le voulons, il nous est accordé de nous nourrir de sa chair et de son sang, de nous unir intimement à lui, de participer à sa divinité, qui fait alors partie de nous-mêmes au point que nous pouvons dire avec S. Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi ! » Ainsi nous allons de mystères d'amour en mystères de puissance.

Ce qui ressort de tout cela, à l'évidence, c'est que nous sommes les enfants de Dieu, enfants d'adoption, mais qui vivent de sa vie divine, qu'ils reçoivent par une merveilleuse participation, *divinæ consortes naturæ.*

II

Enfants de Dieu, nous jouissons donc d'un premier privilège qui est la renaissance à la vie divine, si bien que c'est la vie divine qui circule dans notre âme. C'est par le baptême que nous l'avons reçue.

1. S. Paul nous explique ce mystère en des pages profondes dont nous essaierons d'exposer l'idée principale. Jésus-Christ devient vraiment notre Sauveur au moment où il meurt, alors il nous acquiert des mérites infinis. C'est donc dans sa mort qu'il nous fait participer à sa vie, et comme nous devons lui ressembler, il faut que nous mourions en lui pour vivre en lui. Le baptême nous « plonge dans le Christ, » et cette immersion est l'image de sa mort. « Nous sommes donc plongés dans la mort du Christ, » et nous y laissons le vieil homme, nos fautes, nos vices, toutes les souillures qui déshonoraient notre âme. Tous les germes de mort sont éteints et nous nous élançons dans la vie divine du Christ, vie de la grâce ici-bas, et plus tard vie de la gloire. (Rom., vi).

Le baptême, après nous avoir fait mourir au péché, infuse en nous la vie divine ; il crée en nous un être nouveau, et désormais nous marchons dans une vie nouvelle ; et, ressuscités avec Jésus-Christ, nous vivons avec lui.

Cette vie est sa propre vie, car nous sommes greffés sur lui, par conséquent sa vie transforme la nôtre, sa vie devient notre vie.

Et en quoi consiste cette vie nouvelle de laquelle il nous est interdit de déchoir ? Elle consiste dans la grâce sanctifiante que le baptême nous transmet et dont le Saint-Esprit orne nos âmes. Car l'Esprit-Saint s'établit en nous, il habite en nous. C'est lui, ajoute S. Paul, qui a ressuscité Jésus, c'est lui aussi qui vivifie nos corps et nos âmes et demeure en nous : « Ceux qui sont conduits par l'Esprit-Saint, ceux-là sont les enfants de Dieu. » (Rom., VIII, 14).

« Plongés dans le Christ, » ressuscités avec lui, jouissant de sa vie divine, possédant en nous l'Hôte divin, le Saint-Esprit, qui remplit notre âme de la grâce sanctifiante, l'orne de toutes les vertus, nous sommes devenus les enfants de Dieu

et nous en avons conscience. Le passé a disparu, l'esprit qui nous animait n'existe plus : l'esprit ancien, l'esprit de servitude et de crainte. Que craindrions-nous en effet ? Nous ne sommes plus des esclaves, mais des amis, des enfants ; et en notre glorieuse qualité d'enfants, nous avons confiance dans notre Père. C'est ce qu'exprime si tendrement et si éloquemment S. Paul : « Vous n'avez pas reçu par le baptême l'esprit de servitude qui pousse à la crainte ; mais l'esprit des fils d'adoption qui nous fait jeter ce cri d'amour : Père ! *Abba Pater !* » « Car l'Esprit-Saint rend témoignage à notre âme que nous sommes les enfants de Dieu, *quod sumus filii Dei.* » De là notre confiance absolue au Père.

Seuls, réduits à nos propres forces, nous rappelant nos fautes, notre passé, notre misérable état, notre infirmité foncière, nous n'osons porter nos regards vers Dieu ni lui parler, tant nous avons conscience de notre faiblesse. Mais l'Esprit-Saint est en nous, il a établi sa demeure en nous, il nous encourage, il nous sollicite, il nous atteste, avec son autorité divine, que nous sommes vraiment les enfants de Dieu, il nous reprend parce que nous gardons une timidité qui serait voisine de la défiance, et c'est lui qui nous fait dire à Dieu : « O Père ! nous avons confiance en vous et nous vous aimons, vous qui avez daigné nous adopter pour vos enfants ! »

Voilà les merveilles produites par le baptême chrétien qui fait de nous des enfants de Dieu et de l'Eglise.

2. Mais S. Paul ne se borne pas à exposer la doctrine : il en tire les conséquences, lui qui excelle à conclure. « *Si autem filii, et hæredes !* Si nous sommes les fils, nous sommes donc aussi les héritiers, oui, héritiers de Dieu et cohéritiers avec le Christ. »

Sur la terre Dieu nous rend heureux par sa grâce, par la pensée que nous sommes ses enfants. La vie peut être dure pour nous, semée d'épreuves et de revers ; les épreuves et les revers n'atteignent pas le fond, l'essence même de l'âme, et nous pouvons dire alors comme ce vieillard que l'on plaignait de sa misère : « Moi malheureux ? Je suis l'enfant de Dieu ! Est-il un plus grand bonheur ? » Pour le chrétien qui demeure dans la grâce de Dieu, il est sans doute des tristesses ; mais elles ne l'entament point, elles ne le réduisent pas au désespoir, il possède l'Esprit-Saint qui le console et lui élève le cœur. Mais ce qui le console aussi, c'est l'espérance éternelle.

Cette misère terrestre ne durera point. Ici-bas nous n'avons fait que déplier notre tente pour camper un instant, nous la replierons un jour, comme faisaient les bergers de Judée quand ils passaient d'une vallée dans une autre. Nous savons que le ciel nous attend, et le ciel, c'est la maison de notre Père. Nous y avons nos droits d'héritage ; nous les ferons valoir. Nous nous présenterons à Dieu avec nos titres incontestés, puisqu'ils sont garantis par le témoignage même du Saint-Esprit, et si nous sommes en état de grâce, si nous ne sommes pas déchus de notre baptême, en vertu de nos droits acquis nous entrerons dans la maison du Père, dans notre maison, où nous avons chacun notre place réservée, *hæredes Dei.*

Cet héritage nous le partagerons avec Jésus-

Christ, le fils unique du Père. Il pouvait le garder tout entier, en sa qualité de fils unique, mais comme nous sommes des fils d'adoption il reconnaît nos droits, et il veut partager avec nous. Ne craignons pas ; lui qui a voulu devenir notre frère et mourir pour nous, afin de nous communiquer la vie divine par ses mérites, il nous fera la part belle, et nous n'aurons pas assez de toute l'éternité pour lui témoigner notre reconnaissance.

Prononçons donc avec tout l'amour de nos cœurs ce premier mot de l'Oraison dominicale : « *Pater*, Père ! » Il nous dit ce que nous sommes : des fils de Dieu, *fili Dei*, parce que Jésus-Christ en prenant notre chair est devenu notre frère, et, par la grâce du baptême, nous a rendus participants à la nature divine. La sève divine anime notre âme, le baptême nous a conféré les grâces les plus élevées, nous ne sommes plus des esclaves, mais des enfants qui affirment leur confiance amoureuse dans leur père. Puis des héritiers, *heredes*, ayant des droits sur notre maison paternelle du ciel.

Mais si nous sommes des enfants, aimons Dieu comme notre Père. Prions-le chaque jour. Qu'il n'ait pas à nous faire le reproche qu'il adressait aux Juifs par la bouche du prophète Malachie : « Si je suis votre Père, où est l'honneur que vous me rendez ? » (Mal., 1). Que notre pensée soit habituellement avec lui, que notre cœur lui dise souvent : « Père, je vous aime. *Abba Pater* ! J'ai la certitude et la sécurité que vous ne m'abandonnerez jamais ! »

Enfin, gardons-nous de compromettre notre héritage. Le jour où nous perdrons la grâce sanctifiante, nous perdrons nos droits sur notre maison du ciel, nos droits au bonheur éternel. Restons dans la grâce de Dieu et ne chassons pas de notre âme l'Hôte divin qui se plaît à y habiter : le Saint-Esprit, *dulcis hospes animæ*.

POUR UNE FÊTE D'ŒUVRES CATHOLIQUES

L'ESPRIT DE JEANNE D'ARC, ESPRIT DES ŒUVRES CATHOLIQUES

EXORDE. — ... Dès le premier coup d'œil, Jeanne d'Arc apparaît comme l'une des incarnations les plus merveilleuses et les plus touchantes de l'activité catholique. Et si nous jetons sur sa vie un regard plus profond, si nous pénétrons jusqu'à son esprit, nous voyons plus clairement encore que la grande Sainte de la Patrie a un titre spécial à être adoptée comme protectrice de toutes nos Œuvres. Il est aisé de constater, en effet, que l'esprit dont celles-ci doivent être animées est celui même que Jeanne d'Arc possédait au plus haut degré et inculquait à tous.

DIVISION. — Cet esprit, c'est : 1° l'esprit de foi (de foi vivante et pratique) ; 2° l'esprit d'abnégation et de sacrifice ; 3° l'esprit d'union dans la discipline et la charité.

I. — Esprit de foi

1. Où Jeanne d'Arc puisait-elle ses inspirations ? En Dieu, qui lui parlait par S. Michel et par ses Saintes.

A qui demandait-elle la lumière ? A Dieu, qu'elle priait avec une confiance toute filiale, une persévérance inlassable, une ferveur indicible.

Où allait-elle chercher sa force ? Dans l'invocation du secours de Dieu, dans l'assistance à la sainte messe,

dans la réception fréquente de l'adorable Eucharistie avec une pureté angélique.

Que visait-elle dans son œuvre libératrice ? La volonté de Dieu à accomplir, la cause de Jésus-Christ à faire triompher.

Et cette foi ardente et agissante, elle ne négligeait rien pour la communiquer autour d'elle. Aux chefs et aux soldats, elle apprenait à prier, à respecter le saint nom de Dieu, à vivre en bons chrétiens. Elle leur montrait les conditions de la victoire dans la pureté des mœurs, la fuite du péché, la fréquentation des sacrements. « Vous êtes-vous confessés ? Avez-vous communifié ? C'était par les sacrements qu'elle voulait qu'on se préparât aux combats.

2. Or, l'esprit de foi est aussi la caractéristique fondamentale de toutes les œuvres catholiques.

Enfants, jeunes gens, jeunes filles, vous avez pu le remarquer : dans les œuvres paroissiales instituées en votre faveur, on se préoccupe avant tout de vos âmes, on cherche par dessus tout à vous faire devenir ou demeurer des chrétiens sérieux et solides. — Epouses et mères de famille, pourquoi vous groupe-t-on en associations ? Pour vous encourager et vous aider à établir, maintenir et accroître le règne de Dieu dans vos foyers, dans le cœur de vos maris et de vos enfants, et dans toute la sphère de votre influence. — Et vous tous qui, dans l'infirmité, l'affliction ou le dénuement, avez éprouvé les bienfaits des institutions charitables de l'Eglise, vous en avez fait l'expérience : les cœurs chrétiens qui se sont inclinés vers vous ont vu en vous plus qu'une douleur à soulager par humanité ; ils vous ont considérés comme des membres souffrants de Jésus-Christ, notre commun Sauveur, en qui nous sommes tous frères ; les mains chrétiennes qui se sont tendues vers vous ne vous ont pas seulement apporté le secours temporel, mais encore et surtout l'aide spirituelle qui reconforte l'âme.

Collaborateurs et collaboratrices des œuvres de cette paroisse, c'est bien ainsi, n'est-ce pas, que vous comprendrez toujours votre rôle et votre action ? Vous savez bien que c'est pour les âmes que N.-S. J.-C. s'est offert en victime sur la Croix ; que c'est pour les âmes qu'il a institué son Eglise ; que c'est aux âmes qu'il a envoyé ses apôtres et ses disciples à travers le monde. Il n'a pas dit à ceux-ci : « Allez, apprenez aux hommes à être heureux sur la terre et procurez-leur en les moyens. » Il leur a dit : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les, apprenez-leur à observer tous mes commandements, de sorte que quiconque croira soit sauvé. »

Hommes et femmes de bien, vous n'oublierez donc jamais que toute œuvre qui se dit catholique doit, pour réaliser ce titre, s'inspirer de motifs plus élevés que la philanthropie basée sur la raison et sur les sentiments naturels ; qu'elle doit s'inspirer de la foi, et, quel que soit son but particulier et immédiat, viser, en dernière analyse, au bien et au salut des âmes. — Mais vous vous souviendrez aussi qu'on n'obtient pas un résultat surnaturel par des moyens purement humains. Notre-Seigneur l'a déclaré à ses disciples : l'empire de Satan ne peut être renversé que par la prière et par le jeûne. Pour exercer efficacement quelque forme d'apostolat que ce soit, il faut alimenter votre zèle dans la prière et la fréquentation des sacrements, vivre en vrais disciples de Jésus-Christ, coûte que coûte, et vous abstenir des mondanités.

Et vous qui bénéficiez de ces mêmes œuvres, réfléchissez souvent que si vous ne tirez pas d'elles un vrai profit pour vos âmes, vous en perdriez le principal fruit, vous recevriez en vain les grâces de Dieu, et vous auriez à lui en rendre, au jour du jugement, un compte redoutable. Vivez donc en excellents chrétiens, pratiquez fidèlement vos devoirs religieux.

II. — Esprit d'abnégation et de sacrifice

1. Combien cet esprit est sublime en Jeanne d'Arc ! Regardez-la quittant, avec un terrible déchirement de

cœur, son père et sa mère, sa chaumière et son pays, pour obéir à l'ordre de Dieu ; — supportant sans se plaindre les rires et les sarcasmes de ceux qui restent incrédules à sa mission ; — s'élançant contre l'ennemi, toujours la première à la peine et au danger ; — blessée et ne récriminant pas, trahie et ne se plaignant de personne, emprisonnée, jugée, soutenant avec un courage imperturbable les tortures morales que lui font subir les Anglais et les misérables qui leur sont vendus ; — acceptant avec une héroïque résignation la mort épouvantable à laquelle elle est condamnée ; — sacrifiant sa jeunesse et sa vie et ne pensant, sur son bûcher, qu'à défendre jusqu'au bout l'honneur de Dieu, en affirmant sa mission, qu'à préserver du feu ceux qui l'assistent, et à prier pour ses bourreaux.

2. Or, cet esprit d'abnégation et de sacrifice, Dieu veut le voir dans toutes nos œuvres catholiques, sous les formes en rapport avec chacune d'elles et avec les circonstances. C'est l'esprit dont J.-C. a fait la condition indispensable de son service et de tout apostolat. « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour !... Celui qui veut venir à ma suite et qui n'est pas prêt à tout quitter et à renoncer à tout pour moi, n'est pas digne de moi... Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas apte au royaume de Dieu. » — A cet esprit d'abnégation et de sacrifice, Jésus exerçait ses disciples. Il leur recommandait de ne pas ressembler aux orgueilleux Pharisiens, qui aimaient les premières places, les saluts, les appellations honorables (Mt. xxiii, 6-8 et 10-12). Et il leur disait : « Laissez les princes de la terre se préoccuper de dominer ; pour vous, ne soyez pas ainsi, mais que celui qui veut être parmi vous le premier se fasse le serviteur des autres » (Lc. xxii, 25 et 26). Se reporter aussi à l'épisode des deux fils de Zébédée, pour lesquels leur mère demande la première place : « Pouvez-vous boire le calice (le calice amer de la souffrance et de l'immolation) que je boirai ? » leur demande Notre-Seigneur. (Mt. xx, 22).

Combien est nécessaire, dans les œuvres, l'esprit d'abnégation, d'oubli de soi, de sacrifice ! Quelle ruine pour une œuvre, quand on peut appliquer à ceux qui s'en occupent la plainte de S. Paul : « Ils cherchent leurs intérêts et non pas ceux de Jésus-Christ ! » (Philip. ii, 21). — Au contraire, quelle assurance de bénédictions célestes, quelle garantie de prospérité pour l'œuvre, quand chaque collaborateur s'oublie lui-même pour le bien général et travaille courageusement et modestement, sans craindre sa peine et sans chercher de mesquines compensations !

Agissez toujours ainsi ! Qu'il n'y ait jamais parmi vous ni d'égoïstes, ni d'ambitieux, ni de vaniteux ; — jamais de paresseux, ni d' « embusqués » ; — jamais de gens ne voulant pour eux que les honneurs, les prérogatives et les compliments, et laissant aux autres la besogne, la peine et le fardeau ; — jamais d'amateurs, ne s'adonnant à une œuvre que pour la satisfaction qu'ils y trouvent et la laissant de côté quand elle demande d'eux des sacrifices, ou même simplement quand elle a cessé de leur plaire ; — jamais de mouches du coche, ne faisant que du bruit et de l'agitation et s'attribuant le mérite de résultats dans lesquels elles ne sont en réalité pour rien !

III. — Esprit d'union dans la discipline et la charité

1. Quand Jeanne d'Arc parut, que trouva-t-elle ? Partout, en France, l'anarchie et la désunion : l'autorité royale méconnue et méprisée ; les chefs se jaloussant et se combattant les uns les autres ; parmi les soldats, l'absence complète de discipline. — Et il était facile de constater que c'étaient les deux principales causes de l'état de ruine et d'abaissement où était tombée la France.

Aussi Jeanne d'Arc s'en prit-elle, dès le début, à ces deux maux. Si humble fût-elle, elle voulait qu'on lui obéît, qu'on se soumit aveuglément et sans discuter aux ordres qu'elle donnait de la part de Dieu, après

les avoir elle-même reçus de ses Voix. Sa première préoccupation, sitôt après la délivrance d'Orléans, qui était la condition indispensable de tout le reste, ce fut de faire sacrer le roi à Reims, afin d'affermir l'autorité royale d'une façon éclatante et s'imposant à tous les esprits. Son souci continu, ce fut de faire reconnaître Charles VII par tous, de lui ramener tout son royaume sous la main. Voilà ce qu'elle fit contre l'anarchie. — Et contre la désunion et la discorde, elle s'employa de toutes ses forces à réconcilier les chefs entre eux et à apaiser leurs haines, leurs rancunes, leurs jalousies.

2. L'anarchie et les dissentiments, ce seraient aussi deux maux désastreux pour nos œuvres catholiques. Il est essentiel, pour leur prospérité, leur fécondité et même leur existence, qu'il y règne l'esprit d'union : d'union dans la discipline et d'union dans la charité.

Union dans la discipline, sous l'autorité du pasteur, du curé, autorité constamment respectée et fidèlement obéie. Sous sa conduite, que les directeurs, directrices, collaborateurs et collaboratrices de chaque œuvre tiennent chacun leur place, remplissent chacun leur rôle, exercent chacun leur part d'autorité, dignement, fermement, mais sans sortir des limites qui leur sont assignées et sans se permettre aucun empiètement. Que les règlements de chaque œuvre soient strictement appliqués et ponctuellement observés.

Union aussi dans la charité : que dans chaque œuvre on s'aime les uns les autres et on se supporte mutuellement ; — qu'entre les diverses œuvres il y ait une sainte émulation pour le bien, mais pas de jalousies ; — que nulle œuvre ne prétende être la plus importante et ne cherche à dominer, à effacer, à supplanter ou à absorber les autres ; — que chaque œuvre soit heureuse des succès des autres, les seconde dans leur action et les soutienne dans leurs épreuves.

Comme le fait remarquer S. Paul (I Cor. xii, 14-22), un corps n'est pas constitué par un seul membre, mais composé de beaucoup de membres. La main ne peut pas être le pied, ni le pied la main ; l'œil ne peut pas être l'oreille, ni *vice versa*. Aucun membre n'est en droit de porter envie à l'autre, ni de se croire désavantagé parce qu'il n'est pas l'autre. Tous ont besoin du secours des autres, et ce sont souvent les plus faibles en apparence qui sont les plus nécessaires.

Rappelons-nous aussi la prière suprême de Jésus pour ses apôtres et ses disciples : « *Sint unum* ! qu'ils soient un ! » (Jo. xvii, 21-23). Rappelons-nous encore cette maxime de la Sainte Ecriture : « Le frère qui est aidé par le frère constitue une forteresse puissante. »

PÉROIRAZON. — En forçant les Tourelles et en pénétrant dans Orléans, Jeanne d'Arc lança ce cri de triomphe à ses soldats : « Entrez, tout est vôtre ! » — Membres des œuvres de cette paroisse, si vous êtes pleinement animés de l'esprit de Jeanne d'Arc, de l'esprit de foi, de sacrifice et d'union dont nous venons de parler, tout sera vôtre, car vous réussirez à faire pénétrer partout votre influence chrétienne. Mais surtout, quand vous arriverez au terme des combats de cette vie, le Christ Jésus, votre Chef suprême et votre Juge, vous ouvrira toutes grandes les portes de son Paradis, en vous disant : « Entrez, tout est vôtre ! »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 septembris 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 16 septembre 1920

Deuxième
partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions pour des Messes d'hommes. — LXXIII. La création, 305.

A l'occasion d'un Pèlerinage. — Le sens d'une manifestation catholique, 307.

Plans de sermons pour les dimanches. — 18^e Dim. après la Pentecôte : Sur les jugements téméraires, 309. — 19^e Dimanche : L'enfer, 310. — 20^e Dimanche : Devoirs des personnes qui entourent les malades, 310.

Pour le Premier Vendredi. — LXXIV. Aimons le Sacré-Cœur toujours davantage, 311.

Pour la fête de S. Michel. — (Plan) La devise : *Quis ut Deus ?* 312.

Instructions sur le Pater. — VII. Devoirs des enfants ; obligations du Père, 314.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XXX. La vie chrétienne de l'Etat, 316.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

LXXIII

LA CRÉATION

Messieurs,

L'histoire raconte qu'au temps du roi Pépin le Bref on découvrit une conspiration contre ce monarque. A cette époque-là, on n'y allait pas de main morte. Les conjurés furent condamnés à avoir les yeux arrachés. On ne fit exception qu'en faveur d'un des proches parents du roi, nommé Bernard ; celui-là fut obligé à tenir les yeux fixés dans un vase d'or exposé au soleil ardent, jusqu'à ce que le réfléchissement de la lumière éblouissante lui eût enlevé la vue.

Nous avons éprouvé quelque chose de cet éblouissement aveuglant en étudiant, d'après la Révélation, le mystère adorable de la Sainte Trinité. Semblables à des gens de la campagne qu'un monarque introduirait dans son palais, nous osions à peine nous avancer, confondus à chaque pas par tout ce que nous apercevions, retenus par la crainte de commettre quelque témérité qui eût offensé la majesté souveraine du Très-Haut.

Désormais nos études auront quelque chose de moins intimidant, parce que nous parlerons de sujets en apparence plus accessibles.

Je dis « en apparence, » parce que c'est encore un mystère que la création du monde, et un mystère redoutable contre lequel bien des intelligences se sont brisées. Mais ce mystère, après nos constatations précédentes, nous nous y attendions. Ici encore nous avons pour flambeau la parole de Dieu. A sa lumière, étudions le *fait*, le *pourquoi* et le *comment* de la création.

I

D'abord le *fait*.

Dans notre 6^e Conférence sur l'origine de la matière, nous avons reconnu assez facilement que

le monde n'a pas pu se faire tout seul et qu'il n'a pas toujours existé.

Il n'a pas pu se faire tout seul, parce que pour se faire tout seul, il aurait fallu qu'il existât. Ce qui n'existe pas, n'agit point ; 0 multiplié par 0 ne peut jamais donner que 0. Cela est de l'évidence pure.

Il n'a pas toujours existé, parce que tout se succède dans le monde ; les jours viennent après les jours, les années après les années, les siècles après les siècles. Or, quand il y a succession, il n'y a pas d'éternité possible. Cela, nous l'avons démontré, et la science nous a donné raison, puisqu'elle nous apprend, à grands renforts de chiffres, que notre globe n'a une existence indépendante que depuis un certain nombre de millions d'années.

D'ailleurs, si la matière était infinie en durée, il faudrait qu'elle le fût sur tous les autres points, aussi bien en grandeur qu'en sagesse, aussi bien en étendue qu'en amour. La matière infiniment sage ? infiniment aimante ? Cela ressemble trop à une mauvaise plaisanterie pour qu'on s'y arrête un instant.

Reste donc que le monde a été fait. Fait par qui ? Par Dieu, puisqu'en dehors du monde il n'y a que lui, que lui seul est l'être nécessaire, et que lui seul a toujours existé. Seul il possède en lui-même la raison de sa propre existence ; seul il peut être la raison d'exister pour les êtres qui ne vivent point par eux-mêmes.

Cela, Messieurs, la raison humaine, par la bouche des plus sages d'entre ses sages, l'avait entrevu. Mais cette doctrine ne sortait pas d'un petit cercle d'initiés, jusqu'au moment où le peuple juif, portant dans ses mains le Livre révélé, fit lire au monde cette ligne, par laquelle débute le texte divin : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

Quel mystère ! Comme l'a fort bien dit un auteur trop peu connu : « Je ne sais s'il y a pour l'homme quelque chose de plus difficile à imaginer et en même temps de plus nécessaire à accepter. Plus on essaye de se représenter ces mystères, plus on les trouve hors de notre conception, et malgré tout, on ne peut pas ne pas y croire¹. »

Notre éducation chrétienne, Messieurs, nous a familiarisés avec le mot *créer*. A force de le répéter, nous avons perdu l'habitude de le méditer et d'en chercher le sens divin. Au surplus, ainsi que l'observe Mgr Bougaud : « C'est un mot révélé, certainement venu d'en-haut. Car, qu'est-ce que créer ? Qui l'a jamais su ? Ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais, personne ne le pourra dire. »

Rien de ce qui nous entoure ne peut nous donner l'idée d'un monde que rien ne précède et qui paraît tout à coup. Quand nous disons que tel homme a créé une industrie, un genre, une ville, c'est au sens impropre que nous employons ce mot auguste. Nous voulons dire par là que celui dont nous parlons a utilisé des éléments auxquels personne ne songeait. Mais quand il n'y a pas d'éléments, comment peut-il surgir quelque chose ?

¹ Abbé Lemoine, *Je crois en Dieu*, p. 120 (Orléans, Marron)

Et qu'est-ce que c'est que ce premier instant qui sonne soudainement sans qu'aucun autre ait existé avant lui ? Lorsque nous avons commencé à vivre, ce fut notre première heure à nous, mais d'autres avaient retenti avant celle-là. Ici, rien de semblable.

Et puis voyez-vous ces milliards d'atomes qui se répandent dans l'espace, lequel auparavant n'avait pas de réalité ? D'où viennent-ils ? Ils sont matière, et ils sont créés par un Dieu esprit. C'est une pensée qui donne la vie à des corps, et qui, en même temps, leur donne ce qu'elle n'a pas elle-même, c'est-à-dire la couleur, le poids, la dimension. Encore une fois, Messieurs, qui pourra nous donner une idée de cet acte créateur auquel le monde et nous-mêmes devons la vie ?

II

Autre face du mystère : *Pourquoi* Dieu a-t-il créé ?

Est-ce qu'il ne se suffisait pas à lui-même ? Mais nous avons vu, au contraire, qu'il n'est pas seul dans son infini et qu'il trouve dans l'adorable conversation des personnes divines le seul bonheur, la seule louange, la seule gloire qui soient dignes de lui. Autant il est impossible de comprendre ce que c'est que créer, autant il l'est de voir ce qui a pu forcer Dieu à créer.

Aussi bien, Dieu est le seul être qui soit absolument indépendant. Aucune contrainte ne peut peser sur lui. Aucun besoin ne peut le déterminer à agir. Aucun avantage ne peut solliciter son désir. Quand on songe à tout cela, on ne peut que se répéter avec étonnement : Pourquoi donc a-t-il créé ?

Non, Dieu n'était aucunement obligé de créer. Mais depuis quand borne-t-on son activité à ce qu'on est forcé de faire ? Est-ce qu'il n'y a pas une joie très douce à agir librement ? Vous, Messieurs, quand vous vous dévouez à quelque entreprise utile, quand vous cherchez à donner un asile à des familles nombreuses, quand vous favorisez les unions légitimes, quand vous visitez les indigents, quand vous vous dévouez aux œuvres d'une paroisse, vous n'y êtes pas contraints. Pourquoi le faites-vous ? Parce que vous êtes bons.

Vous êtes bons, dis-je. Mais qu'est votre bonté auprès de celle de Dieu ? Pas même une étincelle auprès du soleil, pas même un grain de sable auprès du Mont Blanc, pas même une goutte d'eau auprès de l'Océan. Et ce que nous faisons, nous qui sommes si pauvrement bons, il ne le ferait pas, lui qui est la Bonté sans rivages ?

Dans sa béatitude infinie et sans nuages, il nous voyait, nous qui n'existions pas encore ; il nous voyait, nous et tous les anges, tous les hommes, tous les soleils, toutes les fleurs, tous les brins d'herbe, tout ce qui prie, tout ce qui chante, tout ce qui embaume ; il voyait que tout cela dépendait non pas d'un geste, non pas d'une parole, mais d'une volonté de lui, et cette volonté, il ne l'aurait pas eue ? Il aurait résisté à l'appel muet de tous ces pauvres êtres qui n'existaient pas encore, et

qui devaient être, une fois créés, si heureux de l'aimer ? Messieurs, quand on est dans le bonheur, on voudrait que tout le monde y fût aussi. Voilà le motif de la création : c'est l'amour.

Voilà aussi pourquoi nous devons aimer Dieu. Ecoutez cette belle page de Lamartine :

— Et pourquoi aimez-vous Dieu ?

— Parce qu'il m'a créé.

— Mais cela ne lui a rien coûté.

— Cela lui a coûté une pensée, une pensée du Bon Dieu ! Y avons-nous assez réfléchi ? Quant à moi, j'y réfléchis souvent et je deviens fier comme un Dieu dans mon humilité, grand comme le monde dans ma petitesse. Une pensée du Bon Dieu ! Mais cela vaut autant que s'il m'avait donné l'univers. Car enfin, Monsieur, bien que je sois peu de chose, il a fallu d'abord pour me créer, qu'il pensât à moi qui n'existais pas encore, qu'il m'enfantât d'avance, qu'il me réservât mon petit espace, mon petit moment, mon petit poids, ma naissance, ma vie, ma mort, et, je le sens, mon immortalité. Quoi ! n'est-ce donc rien que cela, Monsieur, avoir occupé la pensée de Dieu, et l'avoir occupée assez pour qu'il daignât me créer ! Ah ! je vous le répète, Monsieur, rien que ça, Monsieur, rien que ça, quand j'y pense, cela me fond d'amour pour le Bon Dieu !¹

III

Après le *pourquoi*, le *comment*. Ici encore, ici toujours le mystère.

Où donc l'écrivain sacré, s'il n'était pas inspiré par Dieu, aurait-il pu trouver ce mot qui ne correspond à rien de ce que nous voyons autour de nous ?

Créer, ce n'est pas arranger des matériaux déjà existants. Créer, ce n'est pas distraire quelque chose de soi, comme fait le soleil, quand il nous envoie ses rayons et sa chaleur. Créer, c'est simplement vouloir qu'une chose soit, et elle est. *Dixit et facta sunt*. Il a dit, et toutes choses ont été faites. Voilà tout.

Comment cela peut-il avoir lieu ? Nous n'en savons rien.

Cependant, Messieurs, en étudiant notre volonté, nous pouvons entrevoir quelque chose de l'énigme. Il y a bien des sortes de volontés parmi les hommes. Les unes sont faibles, incertaines, doutant d'elles-mêmes, se reprenant sans cesse ; celles-là ne connaîtront jamais que l'insuccès. D'autres sont fermes, inébranlables, persévérantes, résolues à tout ; celles-là font servir à leurs desseins tout ce qui surgit, même les obstacles ; celles-là arriveront au but qu'elles se sont assigné. « *Je veux*, a dit Lacordaire, c'est le mot le plus rare qui soit au monde, bien qu'il soit le plus fréquemment usurpé, et quand un homme en a le sens terrible, qu'il soit pauvre et le dernier de tous, soyez sûrs qu'un jour vous le trouverez plus haut que vous ; ainsi fut César². »

S'il en est ainsi, Messieurs, de notre volonté si débile par elle-même, si rien ne peut l'arrêter quand elle sait sa force, qu'est-ce qui arrêtera la volonté toute-puissante de Dieu ? Si vous pouvez tout, quand vous savez vouloir, pourquoi, quand il

¹ *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, IV.

² *Pensées*, I, p. 249.

le voudra, Dieu ne pourrait-il pas tout ? Pourquoi ne pourrait-il pas créer ?

* * *

En face du problème que ne cesse de poser devant nous l'existence du monde, il n'y a que deux solutions possibles : ou bien dire que la matière est éternelle, ce qui est une absurdité ; ou bien croire que Dieu l'a créée, ce qui est notre foi. La libre pensée préfère l'absurdité. Libre à elle ! Nous préférons notre foi. Ainsi soit-il.

A L'OCCASION D'UN PÈLERINAGE

LE SENS D'UNE MANIFESTATION CATHOLIQUE

Mes frères,

Suivant la coutume si heureusement établie et passée en tradition parmi vous, c'est en grand nombre que vous avez répondu, de ce pays et de tous les environs, à la pieuse invitation qui vous a été adressée.

Quel est le caractère dominant de cette réunion, à la beauté de laquelle concourent si puissamment votre affluence et votre religieuse attitude ? Elle est avant tout UNE GRANDE MANIFESTATION CATHOLIQUE.

1^o *Qu'êtes-vous venus manifester ?* 2^o *A qui le manifestez-vous ?* Deux questions très simples, mais qui conduisent à des réflexions si salutaires et à des conclusions si pratiques, que je n'hésite pas à en faire tout l'objet de ce discours.

I. — *Qu'êtes-vous venus manifester ?*

Vous êtes venus manifester *votre foi, votre volonté, votre union.*

I. — VOTRE FOI d'abord.

En notre chère patrie, pourtant la fille aînée de l'Eglise, beaucoup, hélas ! n'ont plus la foi, soit qu'ils l'aient rejetée brusquement de leur âme comme on se défait d'un vêtement dont on ne veut plus, soit qu'ils l'aient laissée s'altérer, s'étioler, périr d'inanition en eux-mêmes, comme une plante mal cultivée et mal protégée.

Beaucoup d'autres, conservant encore la foi au fond de leur âme, agissent pratiquement comme s'ils ne l'avaient plus. Soit apathie, soit respect humain, soit faiblesse devant les passions, soit attachement excessif aux choses de la terre, ils se tiennent étrangers à la religion et font comme s'ils ne croyaient pas.

Ni aux uns ni aux autres il ne faut jeter la pierre. A Dieu de les juger, à nous de les plaindre et de prier pour eux.

Mais par l'acte que vous accomplissez aujourd'hui, vous montrez que vous n'êtes point de leur nombre. Votre participation à ce pèlerinage est en effet, de votre part, une profession pratique de foi. Les hommages que vous rendez à la Vierge Marie, en ce sanctuaire qui lui est consacré, les prières et les louanges que vous lui adressez avec les rites et les formules de l'Eglise catholique, sont une affirmation de votre adhésion à tout ce *Credo* que

vous chantiez ce matin d'une voix claire et assurée. Ils signifient que vous croyez en Dieu, un en trois personnes, dont Marie est la créature privilégiée ; que vous croyez en Jésus-Christ, le Fils de Dieu incarné, vrai Dieu et vrai homme, dont Marie est la Mère ; que vous croyez à la Rédemption, en vue de laquelle le Verbe de Dieu s'est fait homme au sein virginal de Marie, a habité parmi nous, a souffert les tourments de sa Passion et est mort pour nous sur la Croix ; que vous croyez à sa Résurrection et à son Ascension glorieuses, preuves éclatantes de sa divinité ; que vous croyez à son Eglise, une, sainte, catholique et apostolique ; que vous croyez à la vie future, qui sera une éternité de bonheur ou une éternité de malheur, suivant le jugement que vous aurez mérité de la part de Jésus-Christ, le souverain Juge ; que vous croyez à la puissance et à la bonté de Marie pour vous obtenir de son divin Fils la grâce d'une vie et d'une mort chrétiennes. — Oui, toutes ces déclarations sont contenues en résumé dans l'acte que vous accomplissez ici aujourd'hui. Vous êtes venus manifester votre foi.

II. — J'ai dit en second lieu : VOTRE VOLONTÉ.

Une manifestation qui n'exprimerait pas une volonté serait stérile ; elle resterait dans le domaine de la théorie et n'aurait aucun résultat pratique.

Quelle est donc la volonté que vous êtes venus manifester ici aujourd'hui ?

C'est celle que vous proclamez avec tant d'entrain dans votre cantique : *Nous voulons Dieu !*

Oui, vous le déclarez hautement et avec raison : *vous voulez Dieu.*

Vous le voulez pour vous-mêmes ; vous le voulez comme votre maître suprême et comme votre roi ; vous le voulez comme votre ami ; vous le voulez comme votre guide ; vous le voulez comme votre soutien ; vous le voulez comme votre protecteur ; vous le voulez, le moment venu, comme votre récompense. — Vous voulez rester toujours attachés à son divin Fils, N.-S. Jésus-Christ, votre Sauveur, à qui vous lient pour toujours les promesses solennelles de votre Baptême et de votre Première Communion. Vous voulez lui être fidèles invariablement, comme le bon serviteur est fidèle à son maître, comme le bon soldat est fidèle à son chef, comme le bon fils est fidèle à son père.

Vous voulez Dieu pour vous-mêmes, ai-je dit ; mais vous le voulez aussi pour tous ceux qui vous sont chers. Vous voulez qu'il règne sur vos familles ; qu'il soit le souverain adoré et aimé de vos foyers ; qu'il possède, pour le temps et pour l'éternité, parents, le cœur de vos enfants, — enfants, le cœur de vos parents, de vos frères et de vos sœurs. — Vous voulez qu'il règne sur votre patrie, sur cette France, qui tient de lui toute sa vraie grandeur, et qui s'est vouée au Christ dès l'aurore de son histoire, en la personne de Clovis et de ses preux. Vous voulez que ce pays, privilégié de Dieu, qui l'a sauvé par Jeanne d'Arc, où le Cœur de Jésus s'est révélé, où la Vierge Immaculée a choisi le sol de Lourdes pour faire éclater les

merveilles de sa puissance dans les bienfaits de sa miséricorde, vous voulez qu'il soit toujours, en dépit des efforts surhumains de l'impiété, le portedrapeau du catholicisme et le loyal pionnier de la cause du Christ.

Voilà la volonté que vous témoignez ici en ce jour. Oui, vous voulez Dieu !

III. — Et j'ai dit en troisième lieu : vous êtes encore venus manifester VOTRE UNION.

Autour de nous, dans le monde, tout est division, batailles bruyantes ou sourdes d'intérêts opposés, d'ambitions rivales, d'opinions et de goûts incompatibles. Ainsi en est-il fatalement partout où l'idée religieuse est absente ou affaiblie. En dehors de la religion, on peut trouver des terrains d'union plus ou moins fragiles, instables, glissants ; mais rien de solide, de durable et de ferme. Voyez ce qui est arrivé quand on a prétendu enlever à l'idée de patrie son aspect religieux ; le patriotisme a baissé de façon si inquiétante, que même les auteurs des théories subversives que vous connaissez se sont effrayés des résultats de leur œuvre. Considérez ce qui s'est produit quand on a cherché à fonder une sorte d'humanitarisme, de fraternité toute terrestre, de solidarité excluant l'idée religieuse ; on a abouti à de lamentables échecs, et l'on a vu se multiplier et se développer toutes les perturbations et toutes les oppressions sociales.

Or nous, catholiques, nous possédons dans notre foi chrétienne les vrais principes de toute union, parce que la religion est au-dessus de tout ce qui divise ; parce que Jésus-Christ est le Sauveur de tous les hommes, sans distinction de nations, de partis, d'opinions, d'intérêts ni de castes ; parce que le ciment qui nous unit entre nous et avec tous les hommes est un ciment divin : c'est la charité, qui puise son origine et son aliment au Cœur même de N.-S. Jésus-Christ.

Cette union dans la charité chrétienne, votre affluence et votre assemblée ici, autour du même sanctuaire et dans la même prière, en sont une manifestation de votre part. Vous êtes de pays différents, de tous âges, de tous états et de toutes professions ; bien des diversités de caractères, de tendances, d'opinions, peuvent exister entre vous ; peut-être même parfois quelques conflits d'intérêts temporels, ou quelques griefs réciproques. Mais vous témoignez par votre réunion devant l'autel de Marie que, passant par-dessus tout cela et oubliant tout ce qui pourrait être sujet de divisions, vous vous aimez les uns les autres, comme Jésus-Christ vous aime tous et comme Marie sa Mère, à qui il nous a tous confiés du haut de sa Croix, nous confond tous dans une même affection.

Votre foi, votre volonté, votre union, voilà ce que vous êtes venus manifester.

II. — A qui ?

Et maintenant, à qui les manifestez-vous ainsi ? — Votre manifestation s'adresse à Dieu, à vous-mêmes, et à tous vos compatriotes.

I. — Elle s'adresse à Dieu d'abord. Dieu voit tout. Il connaît le fond de vos cœurs, il sait les dispositions de vos âmes, quand même rien n'en paraîtrait au dehors. Mais il veut que vous les lui exprimiez. Il a droit, comme votre souverain Maître, comme votre Bienfaiteur suprême, comme votre Sauveur, comme votre Juge, à l'hommage de vos sentiments, de vos paroles et de vos actes, — et non seulement à un hommage particulier et privé, mais encore à un hommage collectif et public ; car il est le Dieu et le Seigneur de la patrie, de la société, de l'humanité entière, comme de chacun de nous pris individuellement, et de chacune de nos familles considérée séparément.

Aujourd'hui, on voudrait mettre des entraves au culte public, et bannir de notre vie nationale les actes extérieurs de religion ; on prétend confiner le catholicisme dans la conscience de ceux qui le professent, et dans des églises aux portes rigoureusement fermées ; on cherche à l'empêcher de se produire au dehors. Mais nous, nous protestons contre ces tentatives de l'impiété, et nous protestons non seulement par nos paroles, mais par nos actes, en rendant au grand jour, et tous ensemble, cet hommage solennel à Dieu.

Et les sentiments que nous lui manifestons ainsi bien haut, nous les lui présentons par l'intermédiaire qui peut lui plaire le mieux : par sa propre Mère, qui est aussi la nôtre, la T. S. V. Marie.

II. — Votre manifestation s'adresse aussi à VOUS-MÊMES. Voilà qui semble paradoxal. Quels motifs peut-on avoir de se manifester une chose à soi-même ? Et pourtant c'est bien vrai : on peut avoir non seulement raison, mais encore besoin de s'exprimer tout haut à soi-même ses propres pensées, ses propres sentiments, ses propres souvenirs, ses propres volontés. D'abord pour se les préciser et pour les faire pénétrer plus solidement et plus complètement en son âme. Puis pour s'animer de courage et s'exciter à vaincre toute peur et toute nonchalance. Que fait le voyageur qui chemine la nuit à travers des routes ou des sentiers périlleux, exposé à se trouver attaqué d'un moment à l'autre ? Pour se soustraire aux terreurs, soit vaines, soit fondées, il se parle à lui-même, il s'exhorte lui-même, il fredonne quelque chant qui l'enhardit. N'agit-il pas d'une façon semblable, l'ouvrier qui veut tromper l'ennui, secouer son indolence, échapper au découragement, au milieu d'un travail pénible, long, fastidieux ? Or chacun de nous est, en cette vie, un voyageur marchant au milieu des ténèbres, sujet à toutes sortes de tentations, exposé à toutes sortes de dangers et de pièges, de la part du démon, du monde et des passions. Chacun de nous est un ouvrier qui doit exécuter une tâche difficile, longue et souvent ennuyeuse, pour se vaincre soi-même, pour accomplir ses devoirs, pour opérer son salut.

Il nous est donc utile toujours, et fréquemment nécessaire, de nous exciter, de nous encourager, en nous redisant à nous-mêmes, non seulement intérieurement, mais encore extérieurement, les

grandes vérités de notre foi, les grandes pensées qui sont le fondement de la seule véritable et solide espérance, les sentiments chrétiens qui sont au fond de notre cœur, les résolutions, les promesses, que nous avons formées et offertes à Dieu au jour de notre Première Communion, en renouvelant librement celles qui avaient été faites pour nous au jour de notre Baptême. — Et c'est ce que vous faites aujourd'hui autour de ce sanctuaire.

III. — Enfin votre manifestation s'adresse à TOUS VOS COMPATRIOTES.

Ce n'est point clandestinement et en vous cachant que vous êtes venus, de vos différents pays, à cette solennité. Vous avez accompli cet acte de religion ouvertement, au vu et au su de quiconque ; vous en avez même peut-être parlé longtemps à l'avance autour de vous, en disant à qui voulait l'entendre votre intention de venir à ce pèlerinage traditionnel ; peut-être avez-vous été jusqu'à conseiller à d'autres, à des parents, à des amis, à des voisins, de se joindre à vous. Et ce soir, quand vous retournerez tous dans vos diverses paroisses, vous n'y ferez point mystère de ce que vous aurez vu et entendu ici, ni des pieux exercices auxquels vous vous serez associés. Loin de vous en cacher ou de vous en excuser devant ceux qui font les esprits forts, vous vous en montrerez heureux et fiers.

Oui, vous venez, aux yeux de tous, donner ici une marque de votre fierté chrétienne et de votre éloignement de tout respect humain. « Je ne rougis pas de l'Evangile, » dites-vous, comme le déclarait l'apôtre S. Paul. Et vous vous conformez en dociles disciples à ces paroles de N.-S. : « Celui qui rougira de moi devant les hommes, moi aussi je rougirai de lui devant mon Père ; mais celui qui me reconnaîtra ouvertement devant les hommes, moi aussi je le reconnaîtrai ouvertement devant mon Père, qui est aux cieux. » (Mt., x, 32).

* * *

Mes frères, manifester en un jour de fête comme celui-ci, c'est bien, c'est très bien ; mais cela ne suffit pas. Ce n'est pas seulement en des circonstances solennelles qui se présentent les unes une fois l'an, les autres à quelques reprises dans l'année, que les principes de notre religion sont vrais et réclament notre foi, que Dieu est notre Seigneur et Maître et a droit d'être voulu par nous, que tous les hommes sont nos frères et que nous devons leur être unis dans la charité. C'est tous les jours. Et si les manifestations de notre foi, de notre volonté, de notre union, ne peuvent pas tous les jours revêtir l'appareil éclatant qu'elles revêtent en ces grandes fêtes, c'est néanmoins tous les jours et en toutes occasions qu'elles doivent se reproduire, sous les formes diverses qu'appellent les circonstances.

En quoi consisteront-elles ? Mais tout simplement dans l'accomplissement fidèle, tous les jours et dans tous les cas, de vos devoirs de religion, de vos devoirs de famille, de vos devoirs d'état. Fidé-

lité à la prière du matin et du soir, à la messe du dimanche, à la confession au moins annuelle, à la communion au moins pascalle ! Fidélité à la sainteté du mariage, à l'éducation chrétienne des enfants ! Fidélité aux commandements de Dieu et de l'Eglise ! Soumission à la Providence, résignation à la volonté de Dieu dans les épreuves ! Fuite de tout péché et de toute occasion de péché ! Courage pour suivre toujours votre conscience, devant tout le monde, sans respect humain ! Bon exemple donné toujours autour de vous à tous ceux qui vous voient ! Exercice énergique et chrétien de tous vos droits d'hommes, de citoyens, de pères et mères de famille, tels qu'ils vous sont reconnus, ou doivent vous être reconnus, dans ce pays qui se dit celui de la liberté !

Voilà la continuelle manifestation, la plus significative et la plus efficace de toutes, que Dieu réclame de vous. Vous vous y déterminerez ; vous offrirez cette résolution à N.-S. Jésus-Christ, qui vous bénira tout à l'heure en son adorable Sacrement, et vous la mettrez sous la protection de la T. S. V. Marie, en la suppliant de vous aider à être de fervents chrétiens, sans peur et sans reproche, toute votre vie et jusqu'à l'heure où Dieu vous appellera à recevoir la récompense qu'il a promise à ses fidèles serviteurs. Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

18^e Dimanche après la Pentecôte

SUR LES JUGEMENTS TÉMÉRAIRES

« *Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris ?* » (Mt., ix, 4). Tel est le reproche de N.-S. aux Scribes et aux Pharisiens. Ne pouvons-nous pas en dire autant à ceux qui jugent si facilement le prochain, sans raison suffisante ? Considérons le jugement téméraire : 1^o du côté de Dieu, 2^o du côté du prochain, 3^o du côté de celui qui s'en rend coupable.

I. — Du côté de Dieu

1^o IL EST DÉFENDU. — Y a-t-il précepte plus clair et plus formel ? « *Nolite judicare.* » (Mt., vii, 4). « *Nolite judicare secundum faciem, sed justum judicium judicate.* » (Jo., vii, 24).

2^o SOUS LA PEINE DU TALION. — Nous serons jugés comme nous aurons jugé les autres : « *Nolite judicare ut non judicemini. In quo enim judicio judicaveritis, judicabimini, et in qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis.* » (Mt., vii, 1-2).

3^o DE FAIT, C'EST UNE USURPATION DES DROITS DIVINS. — Dieu seul a le droit de scruter les reins et les cœurs. « *Unus est legislator et judex qui potest perdere et liberare. Tu autem quis es, qui judicas proximum ?* » (Jac., iv, 12-13).

II. — Du côté du prochain

1^o C'EST UNE INJUSTICE. — De quel droit attendez-vous à l'honneur et à la réputation du prochain ?

Ne savez-vous pas que vous lui enlevez le premier et le plus grand de tous les biens ? « *Melius est nomen bonum, quam divitiarum multarum.* » (Prov., xxii, 4).

2^o C'EST UN MANQUE DE CHARITÉ. — Le proverbe dit : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on fit à vous-mêmes. » Eh bien ! seriez-vous flattés d'être condamnés aussi vite et aussi facilement que vous condamnez les autres ? Soyez donc plus charitables. « *Caritas... non cogitat malum.* » (I Cor., xiii, 5).

III. — Du côté du pécheur —

Le jugement téméraire dénote que l'âme de celui qui s'en rend coupable est la proie de deux péchés capitaux :

1^o L'ORGUEIL. — C'est ce qui explique pourquoi certaines gens passent leur temps à chercher à rabaisser les autres. Ils ne voient pas leurs fautes et leurs travers. C'est l'histoire de la paille et de la poutre. (Mt., vii, 3-5).

2^o L'ENVIE. — C'est ce qui explique pourquoi les mêmes gens osent déprécier non seulement les actes et les paroles, mais même les intentions. « *An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum ?* » (Mt., xx, 15).

Conclusion

Nous avons assez à nous occuper de nous-mêmes, ne nous occupons pas des autres. Prenons pour règle de conduite la belle maxime de S. François de Sales : « Si une action pouvait avoir cent visages, il faudrait toujours la regarder du côté qui est le plus beau. »

19^e Dimanche

L'ENFER

« *Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores ; ibi erit fletus et stridor dentium.* » (Mt. xxii, 13). Telle est la condamnation qui attend les mauvais serviteurs de N.-S. J.-C. au seuil de l'autre monde. Pour l'éviter, songeons souvent aux peines de l'enfer. Parlons : 1^o de leur nature, 2^o de leur intensité.

I. — Nature

Les peines de l'enfer sont de deux sortes :

1^o LA PEINE DU DAM. Elle consiste dans la privation de la vue et de la possession de Dieu. « *Discedite a me, maledicti.* » (Mt. xxv, 41). Le réprouvé se trouve donc privé du trésor de toutes les perfections et de la source de tout bonheur. Quel affreux désespoir !

2^o LA PEINE DU SENS. Elle consiste dans le supplice du feu : « *in ignem.* » (Mt. xxv, 41). Ce feu est réel et véritable ; car il est impossible d'interpréter autrement les paroles si claires de l'Écriture. Quel horrible supplice !

3^o Ces deux peines se trouvent aggravées par le remords : car les réprouvés ne cessent de se dire que c'est uniquement par leur faute qu'ils sont ainsi punis : aussi quelle rage ! Ils grincent des

dents et pleurent de fureur. « *Ibi erit fletus et stridor dentium.* » (Mt. xxii, 13).

II. — Intensité

Les peines de l'enfer sont proportionnées au nombre et à la gravité des fautes commises. On peut donc dire qu'« il y a autant d'enfers que de réprouvés. » Mais pour tous les maudits, ces peines sont :

1^o UNIVERSELLES. Ils souffrent dans toutes les parties de leur être, sans qu'aucune soit épargnée. « *Omnis enim igne salietur et omnis victima sale salietur.* » (Mc. ix, 48).

2^o INDESCRITIBLES. De même qu'il est impossible de décrire les joies du ciel, de même il est impossible de décrire les peines de l'enfer. Tout ce que l'on peut en dire, reste au-dessous de la réalité. « *Quis novit potestatem iræ tuæ ?* » (Ps. lxxxix, 41).

3^o SANS ADOUCISSEMENT. Sur terre et en purgatoire, nous pouvons être soulagés dans nos souffrances ; en enfer le réprouvé ne peut l'être. C'est en vain qu'il réclame une goutte d'eau, comme le mauvais riche dont parle l'Évangile : elle lui est refusée. (Lc. xvi, 19-25).

4^o SANS FIN : et c'est ce qu'il y a de plus épouvantable. Il est de foi que l'enfer est éternel, « *in ignem æternum.* » (Mt. xxv, 44).

Conclusion

La pensée de l'enfer nous effraie sans doute, mais elle est utile et salutaire. Ne la chassons pas de nos méditations. Elle nous aidera puissamment à faire pénitence, à éviter le péché et à mieux servir Dieu.

20^e Dimanche

DEVOIRS DES PERSONNES QUI ENTOURENT LES MALADES

L'officier dont parle l'Évangile fait preuve d'une grande sollicitude à l'égard de son fils malade : « *Domine, descende priusquam moriatur filius meus.* » (Jo. iv, 49). Est-ce ainsi que nos chrétiens agissent aujourd'hui à l'égard de ceux qui sont en danger de mort ? Parlons donc : 1^o des devoirs à remplir auprès des malades, et 2^o des prétextes qu'on invoque pour s'en dispenser.

I. — Devoirs

Quand le médecin a déclaré que ses soins sont inutiles, les parents du malade ou, à leur défaut, ceux qui l'entourent doivent :

1^o L'AVERTIR DE SE PRÉPARER A LA MORT. Assurément il faut le faire avec tout le tact et tout le ménagement possible ; mais il faut le faire. C'est à la fois accomplir son devoir, faire acte de charité et s'épargner d'affreux remords.

2^o LE PRÉPARER A LA RÉCEPTION DES DERNIERS SACREMENTS. Pour cela, qu'on avertisse le prêtre ! Il a des grâces d'état ; il saura causer au malade et se faire accepter.

3^o L'AIDER A FAIRE UNE BONNE MORT : a) en priant

pour lui, *b*) en lui faisant songer à offrir ses souffrances à Dieu pour l'expiation de ses péchés, *c*) en lui suggérant des prières, par exemple : l'acte de charité, l'acte de contrition, la prière à la Sainte Vierge (*nunc et in hora mortis nostræ*), et l'invocation à S. Joseph, patron de la bonne mort.

II. — Prétextes

1^o « N'EFFRAYONS PAS LE MALADE ! »

a) Parole fausse dans la plupart des cas ; car souvent le malade remercie avec effusion celui qui le prévient de son état.

b) Parole vraie quelquefois ; mais une éternité de bonheur est en jeu ! Aimez-vous mieux jeter en enfer pour toujours celui que vous aimez, sous prétexte de lui éviter une seconde d'émotion ?

2^o « ATTENDONS QU'IL DEMANDE A VOIR UN PRÊTRE ! »

Beaucoup le demandent en effet ; mais si quelques-uns ne le font pas, ce n'est pas toujours par mauvaise volonté. C'est *a*) ou parce que la maladie les a affaiblis, *b*) ou parce que ceux qui les entourent les bercent de mensonges, *c*) ou parce que le démon les illusionne. C'est donc à vous à réparer leur oubli.

3^o « NOUS LE FERONS ADMINISTRER QUAND IL N'AURA PLUS DE CONNAISSANCE ! »

a) Êtes-vous sûrs d'en avoir le temps et les moyens ?

b) Et quand même tout se passerait selon vos désirs, vous n'en seriez pas moins coupables envers Dieu, envers l'Eglise et envers le malade.

Conclusion

Que ces vains prétextes ne nous empêchent point de remplir nos devoirs à l'égard des personnes dangereusement malades ! Disons-nous au contraire qu'en travaillant au salut de nos frères, nous assurons notre propre salut.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXIV

AIMONS LE SACRÉ-CŒUR TOUJOURS DAVANTAGE

Mes frères,

Nous aimons le Sacré-Cœur. — Et comment ne l'aimerions-nous pas ? Est-ce que nous ne lui devons pas tout ? Est-ce qu'il n'est pas souverainement aimable ? Est-ce qu'il ne nous a pas aimés le premier ? Surtout, est-ce que nous n'avons pas été créés pour cela ? Autant de raisons, entre mille, qui nous font un devoir et un besoin de lui donner notre cœur.

Mais l'aimons-nous assez ? — Autre question, qui n'a pas moins d'importance que la première. En effet, quand on a une dette, il ne suffit pas de la payer à moitié ; il faut l'acquitter jusqu'au bout. Cela est vrai de toutes les dettes, et des dettes de cœur plus que de toutes les autres.

S'il en est ainsi, comprenons que la seule manière d'accomplir envers le Sacré-Cœur le devoir

de l'amour, c'est de l'aimer tous les jours davantage. Trois réflexions nous aideront à le comprendre.

I

La première est que nous ne l'aimerons jamais assez.

Le grand tourment des âmes sincères a toujours été leur impuissance à aimer Notre-Seigneur autant qu'il le mérite.

Ecoutez Mgr de Mazenod, le fondateur des Oblats de Marie-Immaculée. Il s'écriait : « Je vous aime de tout mon cœur, ô mon Dieu ! Ce n'est pas assez ! Et pourquoi ne voudrais-je pas vous aimer autant que vous vous aimez vous-même ? Cela est impossible, mais le désir n'en est pas impossible, puisque je le forme de toute la sincérité de mon cœur. »

En effet, rien ne peut nous faire une idée de l'amour que mérite notre divin Sauveur. Supposons que nous ayons la puissance de changer en cœurs tous les grains de sable qui tapissent les rivages de la mer, toutes les gouttes d'eau qui composent l'océan, tous les brins d'herbe qui poussent sur la terre, toutes les feuilles qui garnissent les forêts, toutes les étoiles qui scintillent au firmament, et que tous ces cœurs n'aient pas d'autre désir et d'autre destinée que d'aimer Jésus : ce ne serait pas encore assez pour l'aimer comme il le faudrait qu'il fût aimé. L'amour des anges et des saints, celui même de la T. S. Vierge, n'y suffisent pas. Il n'y a que l'amour infini d'un Dieu qui puisse répondre aux amabilités infinies d'un Dieu.

Puisqu'il en est de la sorte, faisons comme les débiteurs insolvables qui sont impuissants à acquitter toute leur dette : acquittons-en le plus que nous pouvons, et ainsi faisons au moins preuve de bonne volonté.

« La mesure d'aimer Dieu, disait S. Bernard, est de l'aimer sans mesure. » Que ce soit donc notre principale pensée ou plutôt notre unique pensée, notre principal effort ou plutôt notre unique effort. Et puisque, en cette matière, on ne fait jamais assez bien, visons toujours à faire mieux.

Cela est-il possible ? Oui, avec la grâce de Dieu, qu'il faut toujours demander et qui, pour cela surtout, ne nous sera jamais refusée.

Nous savons que le mérite de nos actions dépend uniquement de nos intentions. Or, qui nous empêche de rendre nos intentions toujours plus pures ? Au lieu de chercher notre satisfaction, cherchons le bon plaisir de Dieu, cherchons-le toujours plus purement, en écartant de notre âme tout ce qui est amour-propre. Faisons tout pour Jésus, en ne réclamant aucune récompense humaine. Qu'importe que les hommes soient injustes pour nous ! Ce n'est pas pour eux que nous vivons, mais pour le Bon Dieu, et pourvu que le Bon Dieu soit content, cela doit nous suffire.

Il est d'autant plus nécessaire de chercher à aimer le Sacré-Cœur toujours davantage, que si nous cessons de faire sur ce point les progrès

indispensables, nous baisserons forcément. « Qui n'avance point, recule ! » disent les maîtres de la vie spirituelle. C'est vrai surtout quand il s'agit d'aimer Dieu. Si nous suspendons nos efforts pour mieux faire, l'amour-propre, qui est toujours si vivace en nous, ne tardera pas à reprendre le dessus. La tiédeur nous guette. Prenons bien garde que Dieu ne nous fasse un jour entendre le reproche qu'il adressait, dans l'Apocalypse, à l'évêque d'Ephèse : « Ce que j'ai contre toi, c'est que tu es déchu de ta première ferveur. »

II

Autre réflexion qui nous montre qu'il faut toujours aimer davantage le Sacré-Cœur : c'est que nous avons à réparer le temps perdu.

Comment avons-nous employé notre vie ? Comment avons-nous répondu aux grâces dont nous avons été l'objet, et qui toutes ont été payées au prix du sang d'un Dieu ?

Quel sujet de réflexion que celui-là ! Est-ce que nous avons toujours été fidèles ? Est-ce qu'il n'y a pas eu, dans le cours de nos années, des périodes fréquentes et longues où nous avons négligé le service de Dieu ?

Pourquoi nous l'avons fait ? Hélas ! parce que, sans doute, nous avons manqué d'amour. A présent nous le regrettons, mais serait-ce un vrai regret que celui qui ne serait pas accompagné de la ferme volonté de réparer ?

Plus donc nous avons été négligents, et plus nous devons être attentifs. Plus nous avons été lâches, et plus nous devons être énergiques. Plus nous avons été tièdes, et plus nous devons être fervents. Nous admirons les saintes âmes qui ne perdent aucune occasion d'offrir à Notre-Seigneur un amour plus parfait ; mais n'avons-nous pas plus de raison de le faire, nous qui avons tant à expier ?

Cela nous est d'autant plus nécessaire que nous ne savons pas combien de temps nous est laissé pour regagner cet arriéré d'amour. Peut-être est-ce bientôt que finira pour nous la vie d'épreuve. N'est-ce pas sagesse que de n'en perdre aucune parcelle ? N'est-ce pas sagesse que d'en employer le mieux que nous pouvons tous les instants ?

III

Enfin, une dernière raison, et non la moindre, nous fait un devoir d'aimer toujours davantage le Sacré-Cœur : c'est que chaque jour qui s'écoule augmente le nombre de ses bienfaits.

Qui de nous peut compter les grâces que nous lui devons dans une seule de nos journées ? — Que de grâces pour notre corps ! Le pain que nous mangeons, l'air que nous respirons, le toit qui nous abrite, les vêtements qui nous couvrent, le soleil qui nous éclaire, la terre qui nous porte, les fleurs que nous respirons, le travail qui nous est offert, sont des effets de sa bonté. — Que de grâces pour notre cœur ! L'affection de nos familles et de nos amis, les attentions délicates dont nous sommes l'objet, les relations agréables et sûres qui

font le charme de notre vie, les secours qui nous viennent quand nous sommes dans l'embarras, les consolations qui nous entourent quand nous sommes dans la peine, tout cela nous vient de son Cœur. — Que de grâces pour notre âme ! Les bonnes pensées, les encouragements au bien, les exemples édifiants, les paroles qui nous éclairent et nous stimulent, les prières que nous faisons et que l'on fait pour nous, les conseils que nous recevons, la protection des saints du ciel, la vigilance de notre ange gardien, l'amour maternel de la Sainte Vierge, les indulgences, les absolutions, et surtout la communion que nous faisons si souvent !

Dieu ne se lasse pas de donner, de pardonner, de se donner, et cela, chaque jour !... Est-ce que nous avons le droit, nous, de nous lasser de l'aimer ?

Et, puisque ses bienfaits ne cessent pas de s'accroître, avons-nous le droit de trouver que nous l'aimons assez ? Et ne devons-nous pas nous efforcer de l'aimer toujours davantage ?

Cet amour grandissant, il faut que nous le voulions pour nous et pour tous ceux que nous aimons. Si notre cœur est trop impuissant à donner au Sacré-Cœur l'amour qu'il mérite, efforçons-nous de suppléer à cette impuissance en invitant tous ceux qui nous entourent à nous aider dans cette tâche sacrée. Le séraphique S. François d'Assise conviait les petits oiseaux à bénir avec lui le Seigneur. Que notre joie soit de susciter à Jésus des amis qui viendront au secours de notre incapacité ! En le faisant, nous procurerons à Jésus la gloire, à nos frères et à nous le salut. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT MICHEL

LA DEVISE : « QUIS UT DEUS ? »

Ego sum Alpha et Omega, principium et finis, dicit Dominus.
(Apoc., I, 8).

EXORDE. — Qui est comme Dieu ? *Quis ut Deus ?* telle est la signification des mots hébreux : *Mi ka El*, dont la réunion constitue le nom de l'archange saint Michel. Tel est aussi le cri de guerre et de victoire par lequel ce glorieux prince de la milice céleste rallia autour de lui les anges fidèles et, s'élançant avec eux contre Lucifer et les autres anges rebelles, précipita ces révoltés dans l'enfer. — Elle est importante à graver dans nos esprits et dans nos cœurs et à prendre comme devise de toute notre existence, cette exclamation du grand archange. Elle peut nous être, en toute occasion, un rappel bref et salutaire de la vérité fondamentale, si souvent répétée dans l'Ancien et le Nouveau Testament, sous les formes les plus diverses, et dont la phrase de l'Apocalypse, ci-dessus prise comme texte, est une des expressions les plus caractérisées : le tout de Dieu et le néant de la créature.

DIVISION. — Dans cette devise : *Quis ut Deus ?* nous trouverons : 1° une grande puissance de résistance aux tentations ; 2° une grande puissance d'élan vers le bien.

I. — Puissance de résistance aux tentations

I. — A quoi nous poussent les tentations ? A préférer à Dieu d'autres êtres que lui. Et quels êtres ?

1° *Nous-mêmes.* — Le péché mortel consiste, pour nous, à nous détourner de Dieu et à faire de nous-mêmes notre fin dernière. Il comprend un acte d'idolâtrie de soi-même, par lequel on se fait de soi-même son propre Dieu, à la place du vrai Dieu auquel on tourne le dos. S'ériger soi-même en divinité, c'est bien là ce à quoi le démon poussait nos premiers parents, quand il les excitait au péché : *Eritis sicut dii*. (Gen., III, 5). Et S. Paul attribue bien la même prétention aux pécheurs quand, parlant de ceux qui se livrent à leurs passions grossières, il s'écrie : « *Quorum deus venter est.* » (Philip., III, 19). — Et si le péché vénial ne renferme pas, comme le péché mortel, cette apostasie de Dieu pour faire de nous-mêmes notre fin dernière, il comporte du moins un larcin fait à Dieu, à sa gloire, à ses droits, en faveur de nous-mêmes ; il est donc, quoique sans rupture avec Dieu, un acte par lequel nous nous préférons en quelque chose à lui.

2° *Le monde.* — C'est le second être auquel la tentation nous porte à donner le pas sur Dieu : le monde avec ses honneurs, ses richesses, ses plaisirs. Elle nous incline à désirer et à aimer ces choses plus que ce que Dieu nous donne ou nous offre : plus que sa grâce, ses bénédictions, ses récompenses. Elle nous pousse à nous préoccuper de l'opinion du monde plus que des jugements de Dieu, des préjugés du monde plus que de la vérité de Dieu ; et à craindre les défauteurs, les rancunes, les froideurs, les abandons, les sourires moqueurs du monde, plus que les châtements de Dieu.

3° *Le démon.* — Se mettre à la place de Dieu, se faire adorer comme s'il était Dieu, c'est bien la prétention de Satan. Il a été jusqu'à la faire résonner aux oreilles de Notre-Seigneur lui-même : « *Hæc omnia tibi dabo si cadens adoraveris me.* » (Mt., IV, 9). — Celui qui commet le péché mortel rejette la royauté de Jésus-Christ et se met sous la domination de Satan. Celui qui commet le péché vénial n'agit pas de même, mais il fait des concessions à Satan, comme s'il le reconnaissait digne d'être compté pour quelque chose en face de Dieu et d'être, dans une certaine mesure, obéi de préférence à Dieu.

II. — Or, contre les assauts des tentations, quelle force nous trouvons dans cette devise : « *Quis ut Deus ?* » si nous savons bien nous en pénétrer !

1° *Quis ut Deus ?* Que sommes-nous, en comparaison de Dieu ? Nous ne sommes que néant. C'est lui qui nous a créés ; il est notre unique premier principe ; tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons, nous le tenons de lui. Il est, seul, notre fin dernière : bon gré, mal gré, il faudra que nous aboutissions à lui ; nous sommes créés pour sa gloire ; ou nous le glorifions éternellement en partageant son bonheur là-haut, si nous avons bien vécu ; ou nous le glorifions éternellement en étant les victimes de sa justice vengeresse, si nous avons mal vécu. Il est, seul, notre souverain juge ; nous aurions beau avoir reçu toutes les louanges ici-bas, cela ne nous servira de rien si nous sommes l'objet de ses condamnations après cette vie ; inversement, nous pourrions être blâmés de toutes manières par les hommes, cela ne nous nuira en rien si lui nous juge favorablement, au seuil de l'éternité.

2° *Quis ut Deus ?* Qu'est-ce que le monde, en comparaison de Dieu ? Ce n'est, aussi, que le néant. Cette vile poussière, Dieu peut la dissiper d'un seul acte de sa volonté, mieux encore que le vent ne dissipe la menue paille sur la surface de la terre. (Ps., I, 4). Et un jour viendra où, effectivement, sous le souffle de Dieu, la figure de ce monde aura passé. (I Cor., VII, 31). Et dans les grandes assises finales, tout ce monde comparaitra devant Jésus-Christ, dont il aura méconnu la divinité et l'autorité, et toute sa vanité sera confondue, toute sa splendeur trompeuse sera tournée en ignominie, tous ses mensonges seront démasqués, toutes ses aberrations condamnées.

3° *Quis ut Deus ?* Qu'est-ce que Satan, en comparaison de Dieu ? C'est l'être hideux en face de la beauté suprême et de la souveraine perfection. C'est « odieux tyran en

face de la bonté infinie. C'est le vice avec toutes ses horreurs en face de la sainteté inexprimable. C'est notre ennemi acharné en face de notre bienfaiteur et de notre ami par excellence. C'est l'être perdu à jamais, qui se débat en vain dans sa rage, essayant de ruiner l'œuvre de Celui dont la souveraine justice l'a condamné et se brisant, impuissant, contre la puissance infinie du Dieu auquel il s'attaque.

Quis ut Deus ? Quand on y pense, comment ne serait-on pas rempli d'une sainte énergie pour repousser victorieusement toute tentation d'offenser Dieu ?

II. — Puissance d'élan vers le bien

La devise « *Quis ut Deus ?* » nous inspire le courage de faire le bien : 1° malgré ce qu'il coûte ; 2° malgré l'absence de récompenses terrestres.

1° *Faire le bien malgré ce qu'il coûte.* — Souvent, le devoir nous est pénible, les actes de vertu exigés ou sollicités par notre conscience sont difficiles ; les épreuves qui nous atteignent sont dures et pesantes. Et ce ne sont pas toujours les devoirs spéciaux imposés par des circonstances d'une exceptionnelle gravité, les actes extraordinaires de vertu appelés par des occasions majeures, et les grandes épreuves parsemées çà et là dans la vie, qui nous font sentir le plus douloureusement le poids du sacrifice. Ce sont, en bien des cas, les simples devoirs quotidiens, avec tout ce qu'ils ont de fastidieux, de monotone, d'assujettissant ; ce sont les mille petites peines qui, dans l'existence de chaque jour, avec une continuité fatigante, avec une insistance agaçante, s'attaquent à nous à tout propos, nous venant un peu de partout, des personnes, des choses, des événements ou incidents les plus divers.

Devant tout cela nous ne trouvons en nous-mêmes que faiblesse ; et si nous cherchons autour de nous, sur la terre, soutien, appui, aide, consolation, encouragement, nous ne trouvons rien de solide.

Mais si nous avons présente à l'esprit la devise « *Quis ut Deus ?* » nous nous rappelons que le Dieu tout-puissant, infiniment bon et inébranlablement fidèle, est avec nous, suivant ses promesses ; que non seulement il ne nous laissera jamais manquer de ses grâces, mais qu'il nous les donnera généreusement dans toute la proportion de nos besoins. (I Cor., X, 13). Et ainsi nous sommes amenés à nous redire : « *St Deus pro nobis, quis contra nos ?* » (Rom., VIII, 31). *Omnia possum in eo qui me confortat.* » (Philip., IV, 13).

2° *Malgré l'absence de récompenses terrestres.* — Souvent les actes de vertu que nous accomplissons, même au prix des plus grands sacrifices, sont destinés à rester, et restent en effet, sans récompense terrestre. Personne ne nous en saura gré, ne nous en louera, ou même n'y fera la moindre attention. Bien plus, il nous arrivera d'éprouver, de la part de certains de ceux pour lesquels nous nous serons dévoués et sacrifiés, de la méconnaissance, de l'ingratitude, de l'hostilité.

Si nous n'avions pas d'autres horizons que ceux d'ici-bas, il y aurait là pour nous une source d'abattement. Mais si nous évoquons la devise « *Quis ut Deus ?* » nous voici réconfortés. Nous nous souvenons que Dieu est notre seul vrai juge, qui voit tout ce que nous faisons de bien, qui pénètre toutes nos intentions et qui sait les apprécier à leur valeur. Nous nous souvenons aussi qu'il est notre seule vraie récompense, infiniment supérieure à toutes les récompenses de ce monde. Nous nous rappelons les paroles de N.-S. : « Votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra » ; « Quiconque aura quitté quelque chose pour moi recevra le centuple, même maintenant en cette vie (par des grâces et des bénédictions) et, dans la vie future, le bonheur éternel » ; « Quiconque aura donné, ne fût-ce qu'un verre d'eau, en mon nom, ne perdra pas sa récompense » ; et autres paroles dans le même sens. — Et alors on réfléchit que, si les hommes sont aveugles, Dieu voit tout ; que si les hommes sont oublieux, Dieu n'oublie rien ; que si les hommes sont ingrats, Dieu a le cœur plus grand que l'immensité des océans et des espaces ; que

si les promesses des hommes sont vaines et trompeuses, celles de N.-S. sont sûres et infaillibles ; que si les récompenses des hommes sont mesquines et passagères, celles que Dieu nous réserve sont splendides et éternelles.

* * *

PÉRORATION. — Demandons à Dieu, par l'intercession de celui qui est l'Archange de la victoire, la grâce de vaincre les ennemis de notre âme et de nous élancer à grands pas vers le bien. Sollicitons aussi, par cette même entremise, la grâce des victoires spirituelles pour la France, dont S. Michel est le protecteur, afin que notre Patrie, non contente de triomphes temporels, fatalement imparfaits et éphémères, ait à cœur de s'arracher aux influences funestes qui la déchristianisent, de retrouver son antique ardeur pour la cause de la religion, et de redevenir le soldat de Dieu, reconnaissant Dieu comme le principe et la fin de tout : *principium et finis, Alpha et Omega !*

INSTRUCTIONS SUR LE PATER

VII

DEVOIRS DES ENFANTS ; OBLIGATIONS DU PÈRE

Ego, quos amo, arguo et castigo.

Ceux que j'aime, je les reprends et les châtie. (Apoc., III, 19).

Dieu est notre Père en sa qualité de Créateur et de Rédempteur. Il nous a donné la vie, et sa Providence nous la conserve ; il nous a accordé d'être ses enfants vivants de sa vie divine, et l'Esprit-Saint nous garde dans sa grâce. Nous avons donc *des devoirs à remplir envers Dieu* comme envers nos pères d'ici-bas ; avec cette différence toutefois que, ceux-ci, nous les honorons, tandis que, Lui, nous l'adorons comme notre Maître et Auteur souverain.

Mais son titre de Père lui constitue aussi *des obligations envers ses enfants* de la terre. Le Père non seulement donne la vie à son fils, mais il l'élève avec soin, il le reprend, par amour, avec rigueur, parce qu'il le désire bon, généreux, capable de se conduire, parfait.

Nous allons passer en revue et nos devoirs de créatures et ses obligations de Créateur.

I

L'aimer et l'imiter, voilà nos deux grands devoirs.

1. Pourquoi l'aimer ? Parce qu'il est le meilleur des pères. L'Écriture nous recommande beaucoup la crainte de Dieu, mais c'est pour stimuler les cœurs rebelles, pour avertir et retenir les âmes pécheresses. Sur la pente du mal, nous devons nous souvenir que Dieu nous voit, et qu'il vengera l'injure que nous lui faisons si nous transgressons ses ordres. Cette pensée nous maintient, elle nous arrête dans la voie de séduction et de malheur où nous allions peut-être nous engager.

Vous conviendrez toutefois que ces motifs de crainte ne sont pas les plus parfaits. Si la pensée

du châtiment nous produit une plus forte impression que le souvenir vivant des multiples et éternelles bontés de Dieu, c'est que notre amour n'est ni élevé ni puissant. C'est pourquoi je vous exhorte alors à demander à Dieu qu'il éclaire et purifie vos dispositions intérieures.

Cette crainte cependant qui poursuit le pécheur en qui la foi n'est pas morte, poursuit aussi nombre d'âmes qui s'essaient à aimer Dieu de toutes leurs forces, et c'est celles-ci que je voudrais éclairer, en dissipant des terreurs qui ordinairement ne sont que des tentations.

Aimez Dieu simplement, sincèrement, de tout votre cœur, et par-dessus tout, — car les plus magnifiques créatures de la terre et du ciel ne sont d'aucun prix, comparées à son infinie beauté ainsi qu'à sa toute-puissance. Aimez-le pour lui-même, car il mérite seul d'être aimé ainsi : les créatures n'étant qu'un pâle reflet de sa lumière indéfectible et de sa bonté souveraine. Et alors, quelles que soient vos fautes passées, qu'il vous a d'ailleurs pardonnées, allez à lui sans crainte. La crainte alors le blesserait, parce qu'elle renfermerait de la défiance et que l'amour défiant n'est pas l'amour.

Quoi ! nous nous jetterions dans ses bras et il nous repousserait ! Comme le prodigue, nous prendrions le chemin de la maison paternelle, le cœur contrit, l'âme brisée, nous viendrions à lui sur sa parole, parce qu'il nous appelle et qu'il nous a dit qu'il ne rejette pas le cœur repentant et humilié, et il nous arrêterait sur le seuil par un regard de dédain, puis il nous fermerait la porte ! Mais quelle idée nous faisons-nous donc du Père des cieux en lui prêtant des sentiments que concevraient à peine des pères dénaturés ?

Ai-je besoin de dire que Dieu n'est pas tel, attendu qu'alors il ne serait pas « le bon Dieu » que nous invoquons, mais un Dieu cruel et méchant, et par conséquent qu'il ne serait pas Dieu ? Non, n'ayons pas de crainte, nous sommes sûrs qu'il nous accueillera, comme le père de l'enfant prodigue a accueilli son fils qui venait lui dire : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ! » Et vous savez s'il avait en effet péché, le pauvre enfant ! Le père lui saute au cou le premier et l'embrasse avant même que son fils ait prononcé une parole ! (Luc, xv, 20).

Voilà ce que Dieu fait pour nous et qui est vraiment digne de lui.

Donc nous l'aimerons de tout notre cœur, c'est pourquoi nous irons à lui en toute confiance. Nous penserons à lui avec une affection très tendre, comme on pense à ceux qu'on aime bien. Cette pensée ne nous quittera guère, car toutes les fois que nous regarderons le ciel, nous nous dirons : « Dieu est là qui nous voit et qui veille sur nous. Il regarde comment ses enfants se comportent ; qu'il soit content de nous ! » Nous prononcerons son nom avec respect. Newton se découvrait quand il entendait retentir cette syllabe sublime, Dieu. Les grands hommes ont aussi de grandes intui-

tions. C'est ainsi que Linné « voyait passer Dieu derrière les créatures, » et qu'Ampère s'interrompait de ses illustres travaux pour dire à Ozanam : « Que Dieu est grand, Ozanam, que Dieu est grand ! »

Mais si nous l'aimons, nous lui obéirons. Nous nous conformerons non seulement à ses ordres, mais à ses désirs. Sa volonté c'est tout ce qui est le bien, la perfection, tout ce qui est saint. Il ne nous interdit que le mal. Notre intérêt même nous commande de nous soumettre à ses prescriptions, puisqu'il nous récompensera par sa grâce et par la gloire du ciel. Mais à des enfants qui ont un culte pour leur père doit-on faire valoir des motifs d'intérêt ? Nous dirons simplement à Dieu notre acte de charité où il est uniquement question d'amour, et nous lui obéirons franchement, sincèrement, dans le bien et dans le mieux.

2. Un fils est fier de son père, quand celui-ci lui a laissé l'exemple d'une vie noble et irréprochable ; il s'inspire de sa conduite, il se dit chaque jour : « Mon père agissait ainsi, il faisait telle démarche, il était bon, généreux, brave, il s'est attiré l'estime des honnêtes gens, je l'imiterai, je suivrai ses traces. » Et toute sa vie il pense aux vertus paternelles, aux recommandations qui lui viennent d'outre-tombe ; il médite les paroles qu'il a entendues ou qui lui ont été transmises, il reproduit les mêmes actions élevées et honorables, si bien que ceux qui le voient agir s'entredisent : « Comme il ressemble à son père ! C'est la même manière, la même charité, la même vaillance ! »

Et cependant cet homme avait ses faiblesses et ses défauts, qui trop souvent se reproduisent dans la conduite de ses enfants.

Or nous avons au ciel un Père qui est la bonté, la grâce, la perfection même, c'est Dieu. En l'imitant notre vie ne sera faite que de vérité, de sainteté et de justice. Nous n'avons pas à voiler certaines pages, ni à faire silence sur certains actes. Pas d'ombres dans ce divin tableau : tout est en pleine lumière et en pleine beauté. C'est pourquoi Jésus-Christ nous dit : « Soyez parfaits comme le Père céleste est parfait. » (Matth., v, 48). Et pour bien préciser sa pensée, il nous demande ce qui nous coûtera peut-être le plus, c'est d'aimer ceux qui nous font du mal : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les fils de votre Père qui est au ciel, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, pleuvoir sur les justes et sur les injustes. » (*Ibid.*, 45).

Pourquoi nous demande-t-il cela, qui est sûrement pénible ? C'est qu'il nous donne l'exemple ; c'est que son Fils unique descendu sur la terre est mort pour tous, même pour Caïphe, même pour Pilate, même pour Judas, et qu'en vérité nous serions mal venus à refuser quelque chose à Dieu, alors qu'il nous a tout donné. Mais il tient absolument, parce que cela résume tout, à ce que nous soyons bons pour tout le monde. C'est pourquoi il

conclut : « Dieu est bienveillant pour les ingrats et les mauvais ; soyez donc miséricordieux comme aussi votre Père est miséricordieux. » (Luc, vi, 35, 36).

II

Tels sont nos devoirs d'enfants de Dieu ; nous saurons les remplir avec la grâce de Dieu, et soutenus par la confiance que notre Père céleste aussi a des obligations envers nous et qu'il ne faillira point à les accomplir.

Un père doit élever et reprendre ses enfants.

1. Il les élève en leur donnant les soins du corps et de l'âme.

Dieu nous élève ainsi. Il pourvoit à nos besoins. Sa Providence nous prépare les moissons et les vendanges, les fruits et les récoltes qui courent notre travail. Son soleil mûrit nos vignes et nos blés. — son soleil, qui se lève chaque matin avec une ponctualité que nous n'admirons point, parce que nous avons l'habitude du bienfait. Quel serait notre effroi si nous restions soudain dans la nuit, si l'aurore ne paraissait pas qui annonce la venue de l'astre du jour ? Ce sera une de nos épouvantes quand sonnera l'heure du dernier avènement de Jésus-Christ et du jugement général. Jusque-là Dieu, dans sa bonté, fera luire son soleil sur nous, et les âmes fidèles salueront l'aube par leurs prières de reconnaissance ; et, dans le merveilleux festin auquel la Providence nous convie, nous trouverons notre pain quotidien : « Je suis vieux, disait David, et j'ai été jeune. Eh bien ! je n'ai jamais vu le juste abandonné ni ses enfants mendier leur pain. » (Ps., xxxvi, 25).

Si Dieu prend soin de nourrir notre corps, il s'occupe mieux encore de nourrir notre âme. Il la nourrit par sa grâce. Le baptême nous en ouvre les sources, et quand nous avons grandi, ces sources ne cessent de se renouveler. Il faut alors à l'âme une autre nourriture, substantielle, raisonnable, puisque la raison se développe en nous : c'est pourquoi Jésus-Christ a confié à l'Eglise le soin de nous instruire.

Il lui a dit : « Allez, enseignez ! » Et elle va, elle enseigne, elle instruit, elle nourrit l'esprit et le cœur. Avec quelle sollicitude elle explique le catéchisme aux petits enfants, dans l'âme desquels chaque jour elle fait rayonner la vérité ! Ils la comprennent suivant leur âge, et à mesure que leur intelligence s'élargit, elle y fait pénétrer la lumière par flots plus abondants. Aussi, après quelques années, l'enfant devenu adolescent ou jeune homme connaît-il les splendeurs de la religion, ainsi que la douceur, la beauté et la rigueur de ses devoirs. Il sait comment il doit se conduire dans la vie pour être bon, agréable à Dieu, en paix avec sa conscience. Et cet enseignement, l'Eglise le poursuit constamment. Tous les dimanches la voix du prêtre le redit et l'expose de peur qu'on ne l'oublie, et parce que chaque âge, chaque situation comporte ses obligations. La vie du prêtre se passe à instruire, comme celle du peuple à être enseigné,

informé de ce qu'il doit croire et de ce qu'il doit faire.

2. L'éducation n'est point parfaite, si le maître ne reprend et ne corrige.

Vous voyez parfois des peuples qui s'éloignent volontairement de la vérité, de Jésus-Christ, de l'Evangile; ils s'engagent dans des voies de perversion, d'impiété et de débauche. Ils insultent l'Eglise dans les chaires officielles, ils la persécutent dans leurs lois, ils affichent des exemples de dépravation. Croyez-vous que Dieu, qui est juste, les laissera sans châtiment? Alors il ne comprendrait pas ses devoirs de père qui doit punir ses enfants pour les ramener à la conduite, à la raison, à la foi.

Pour les peuples, il tient entre les mains ses fléaux prêts à éclater, la guerre, la peste, les tremblements de terre, les cataclysmes. Qui a oublié les catastrophes de la Martinique et de Messine, et qui ne se souvient qu'elles avaient été précédées de sacrilèges qui criaient vers le ciel? Mais le fléau le plus terrible c'est encore la guerre; elle demeure suspendue sur l'Europe, comme si Dieu attendait, pour l'écarter enfin, que les nations revinssent aux bonnes mœurs et à la pratique de tout l'Evangile. Il est certain que si les âmes saintes ne font pas contrepoids aux iniquités puissantes, l'équilibre se rompra et la colère de Dieu déchaînera ses vengeances. Les terribles événements de ces dernières années sont pour nous des avertissements qui devraient pourtant nous éclairer.

Chacun de nous n'est-il pas aussi sous le coup de la correction divine? Regardez dans vos familles, regardez dans votre vie. C'est un tissu de revers, de pertes diverses, de maladies, de deuils et de chagrins. Vous en demeurez ébranlés, attristés, parfois désespérés. Mais faites un retour sur vous-mêmes, descendez dans votre conscience et dans votre cœur, et dites-moi si vous n'avez pas mérité en quelque chose d'être repris et frappés.

Alors ces châtiments sont une expiation, et si vous avez l'âme chrétienne vous les accepterez en esprit de pénitence, vous direz avec S. Augustin : « Seigneur, ici-bas, brûlez, coupez, accablez, pourvu que vous m'épargniez pendant l'éternité! » Ces revers, ces peines profondes sont au fond des remèdes salutaires.

Cependant, doit-on conclure que ceux qui sont ainsi frappés soient coupables? Aucunement. Est-ce que Job était coupable? Est-ce que Tobie avait offensé Dieu? Et pourtant le premier est en quelque sorte enseveli sous de multiples catastrophes, et le second après avoir accompli une bonne action devient aveugle, c'est son œuvre généreuse qui est l'occasion de sa cécité.

Ne vous récriez donc point sur la culpabilité des hommes qui sont victimes de l'infortune, ni sur l'injustice de Dieu. Il peut se faire que non seulement ces hommes ne sont pas des coupables, mais qu'ils sont des saints, comme Job et Tobie. Dieu alors les frappe pour les éprouver. C'est sur eux que se réalise la parole de l'Apocalypse : « Ceux que

j'aime, je les reprends et je les châtie... » Dieu veut rendre ses serviteurs meilleurs encore et plus généreux, faire éclater leur vertu, augmenter leurs mérites. Il les regarde avec fierté, comme un général qui voit tomber sur le champ de bataille les héros qui lui gagnent la victoire. Il ne perd pas un de leurs gestes, pas une de leurs pensées les plus intimes; le ciel ne s'entretient que de leurs exemples, de leur constance et de leur bravoure. Le monde qui ne comprend rien à la vie, les plaint, et il en prend occasion de blasphémer Dieu. Mais étudiez-les, interrogez-les : est-ce qu'ils se plaignent, eux? Est-ce que Tobie s'est répandu en lamentations lorsqu'il s'est réveillé aveugle?

Dieu leur accorde la grâce de voir, de savoir et de supporter. La foi leur ouvre les yeux, et c'est avec cette seule lumière que l'on parvient à comprendre les desseins de Dieu sur les âmes, comme sur les peuples.

Seigneur, dirons-nous à Dieu en terminant, élevez-nous, continuez à nous instruire par votre Eglise, à nous reprendre par la voix des événements; mais vous êtes Père, encouragez, bénissez, fortifiez vos enfants qui se débattent dans l'épreuve que vous avez voulue!

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXX

LA VIE CHRÉTIENNE DE L'ÉTAT

Dei minister est in bonum.
C'est l'instrument que Dieu
emploie pour faire le bien.
(Rom., XIII, 4).

La première des sociétés dans lesquelles notre naissance nous introduit et qui servent de cadre à nos vies individuelles est la famille. La seconde est la nation. Ces deux sociétés ont leur vie propre, distincte de la vie des citoyens, mais à laquelle ceux-ci sont étroitement associés. Et cette double vie, la vie de la famille et la vie de la nation, doit, comme les vies individuelles, être chrétienne.

Nous nous sommes entretenus de la vie chrétienne de la famille. Nous allons nous occuper de la vie chrétienne de la nation, ou, si vous aimez mieux cette appellation, de l'Etat.

Nous montrerons qu'en principe, l'Etat doit être chrétien; — et qu'en fait, ce principe lui impose de graves devoirs et une lourde responsabilité.

I

Une erreur grossière s'est, de nos jours, répandue à travers le monde, erreur au sens de laquelle les peuples, considérés dans leurs collectivités ou groupements nationaux, ne doivent avoir aucune religion. A l'en croire, la religion serait uniquement une affaire d'ordre privé. Les individus peuvent, suivant leurs préférences, en avoir une ou

n'en avoir point ; mais s'ils en ont une, elle doit se renfermer dans le cercle de leur vie personnelle. Quant aux nations, elles doivent ignorer Dieu. Leur condition normale est l'athéisme d'Etat.

Il y a là, ai-je dit, une erreur. Je le répète et je le prouve.

Jamais, avant ces derniers siècles, personne n'avait pensé qu'une nation pût vivre sans avoir, comme les citoyens, sa religion. Tous les peuples anciens ont eu leur religion nationale, vraie ou fausse, sublime ou grossière, mais parfaitement reconnaissable et profondément mêlée à la vie de l'Etat. On peut en dire autant des races qui ont succédé aux premières. Une nation sans culte officiel a presque toujours été chose inconnue. Aujourd'hui encore, c'est une rareté. En ce moment même, il n'est guère de monarchies ni de républiques où le nom divin ne soit invoqué, dans les circonstances solennelles, par ordre et avec le concours des pouvoirs publics ; où les puissances établies ne remercient officiellement Dieu de ses bienfaits ; où les citoyens ne soient invités chaque année, par leurs chefs, à célébrer une ou plusieurs journées d'actions de grâce, de pénitence ou de prière. Or, la sagesse humaine a posé en principe qu'« en toute chose, la pratique unanime des peuples doit être tenue pour l'expression d'une loi de la nature. ¹ » — C'est donc une loi naturelle que l'Etat ait une religion.

Mais nous avons à produire des arguments plus directs et qui touchent de plus près à la vérité mise en question.

Le premier se tire de ce fait que les nations sont des agglomérations composées d'individus relevant tous de la souveraineté divine. — L'homme est la créature de Dieu. Aucun ne vient au monde sans recevoir de Dieu l'existence et, par suite, sans être soumis à son autorité. Quand les hommes se réunissent pour constituer des peuples, ils mettent ensemble des éléments dont chacun, pris à part, a des obligations envers Dieu. Les groupements ainsi formés peuvent-ils jouir, à son égard, d'une entière indépendance ? Evidemment non. Un total est nécessairement de même condition que les unités dont il se compose. Supporteriez-vous, par exemple, que des sociétés faites uniquement de Français se prétendent affranchies de l'Etat français et lui refusent le droit de les surveiller, de les contrôler, de leur imposer des règlements, de leur faire payer des impôts ? Non, certainement ! Eh bien ! comme les groupements de Français restent sous la dépendance du gouvernement français, aussi bien les groupements d'hommes restent sous la dépendance de Dieu. Ils ont donc des devoirs envers lui et, par conséquent, sont tenus de pratiquer une religion.

Ils y sont obligés, en second lieu, par cet autre fait que les nations sont, comme les individus, des créatures de Dieu. — Dieu les a créées, non seulement en ce sens qu'il a donné l'existence aux

individus dont elles se composent, mais encore en ce sens que chacune d'elles s'est fondée, puis conservée, par une suite d'événements dont il est l'auteur. Qui donc a fait de l'homme un être sociable et l'a mis dans la nécessité, pour vivre sa vie, de s'unir à ses semblables, et particulièrement à ceux de sa race et de son voisinage, et de former des nations ? Qui a permis aux nations, une fois constituées, de garder leur cohésion durant une longue suite de siècles et d'échapper à ces ouragans dont le souffle a morcelé tant d'autres groupements et en a jeté les éléments désunis dans toutes les parties du monde ? A qui doivent-elles de n'avoir pas été absorbées ou détruites par leurs ennemis ? Quelle puissance tutélaire a protégé leur développement, assuré leur indépendance, donné à leur commerce sa prospérité, à leur industrie ses progrès, à leur armée ses victoires, à leur nom le prestige et la gloire dont il est couronné ? Il y a là, sans doute, une œuvre humaine : car les générations successives y ont travaillé. Mais c'est aussi, et plus encore, une œuvre divine. Si, comme l'Evangile l'affirme, la bonne Providence n'est pas étrangère à la nourriture des petits oiseaux (Mt., vi, 26), pouvons-nous croire qu'elle ne soit entrée pour rien dans la naissance et l'histoire des peuples ? Les Prophètes nous ont dit comment elle a suscité les Empires de l'antiquité, déterminé leur mission et fixé leurs destinées ¹. Elle a rempli le même rôle, n'en doutez pas, à l'égard des peuples existants. Chacun d'eux a donc envers elle les mêmes devoirs que les créatures ont envers leur créateur. Et ces devoirs ne peuvent s'accomplir qu'au moyen d'une religion.

Troisièmement, ces obligations sont d'autant plus rigoureuses que les Etats ont toujours besoin de Dieu.

Ils ont besoin de Dieu pour assurer leurs intérêts d'ordre matériel. — Dieu, en effet, tient leurs destinées dans ses mains souveraines. Il peut, à son gré, les élever ou les abaisser, développer ou restreindre leur fortune, agrandir ou diminuer leur sphère d'influence. C'est lui qui donne ou refuse la fécondité du sol, assure ou empêche le succès des entreprises, suscite ou non les découvertes utiles. Et lui seul aussi peut envoyer, aux peuples, ces hommes de génie qui font les législations sages, président aux diplomaties profitables, préparent et remportent les victoires.

Les Etats ont besoin de Dieu pour assurer leurs intérêts d'ordre moral. — Personne ne sait, comme lui, agir sur l'opinion, gouverner les esprits et les cœurs, rendre populaires les vertus dont la pratique assure la paix entre les hommes, ménager les alliances qui préviennent ou aident à vaincre les conflits.

Les Etats ont besoin de Dieu même pour assurer à leurs chefs l'autorité sans laquelle ils n'auraient pas le droit de les gouverner. — Ces chefs, en effet, ne peuvent se donner à eux-mêmes aucune autorité. Par nature, tous les hommes sont égaux. Aucun ne saurait, sans usurpation, s'élever au-

¹ « Omni in re, consensio omnium gentium lex naturæ putanda est. » (Cicéron, *Tuscul.*, I, 13).

¹ Cf. Daniel, vii, viii.

dessus des autres. Il faut qu'il soit promu, par un être dont tous dépendent, à un rang supérieur. Et cet être souverain, qui serait-il, sinon Dieu ? — On parle beaucoup aujourd'hui de l'élection. On prétend que, par son moyen, l'électeur se dépouille volontairement de sa liberté au profit d'un maître. Mais, le système électif donne lieu à toute sorte d'objections. D'abord, — les ennemis de Dieu m'ont autorisé, quand ils ont fait la guerre au vœu d'obéissance usité dans les Congrégations religieuses, à leur adresser cette question, — la liberté n'est-elle pas, à leurs yeux, une de ces prérogatives tellement inhérentes à la dignité humaine que personne n'a le droit de s'en dépouiller ? S'il en est ainsi, quelle peut être, pour créer un chef, l'efficacité de l'élection ? D'autre part, les électeurs n'ont-ils jamais le droit de reprendre la liberté dont ils se sont dépouillés ? Et s'ils ont pu se lier envers leurs élus, comment auraient-ils pu envelopper dans les mêmes liens et les citoyens qui n'ont pas pris part au scrutin, et ceux qui ont voté contre leurs candidats ? Enfin, si les élus font, comme cela se voit très souvent, des lois contraires aux promesses contenues dans leurs programmes et, par suite, contraires aux conditions du pacte conclu avec leurs électeurs, quelle sera, en bonne justice, la valeur de ces lois ? On le voit par ces questions, auxquelles pourraient s'ajouter d'autres questions encore, l'élection seule ne donne guère aux pouvoirs publics qu'une autorité restreinte, contestable et fragile... Combien plus solide est la doctrine catholique, au sens de laquelle « *toute puissance vient de Dieu* ! » L'élection dans les démocraties, comme l'hérédité dans les monarchies, ne fait que désigner les personnes auxquelles Dieu confère l'autorité... Mais, si l'autorité vient de Dieu, Dieu est donc à la base, ou, si vous l'aimez mieux, au sommet de l'édifice social. Et alors, comment les Sociétés pourraient-elles vivre sans Dieu, n'entretenir avec lui aucun rapport et se passer de religion ?

L'athéisme d'Etat se réfute encore par les odieuses conséquences auxquelles il conduit. — On a enseigné, par exemple, au peuple français que son gouvernement ne reconnaît pas Dieu, que la religion est exclusivement affaire privée, que la foi n'a rien à voir dans la vie publique. Savez-vous à quelles conclusions cette leçon l'a conduit ? Elle l'a amené à se dire, dans sa logique simpliste et primésautière, que Dieu ne sanctionne plus les lois de l'Etat et qu'on peut les violer sans l'offenser ; que quiconque agit au nom de l'Etat ou traite avec l'Etat, n'est plus lié par les prescriptions de la morale chrétienne ; que la conscience n'est plus en jeu dans les actes d'ordre officiel et que la probité est, elle aussi, affaire de vie privée, non de vie publique. Ces pensées sont déjà largement entrées dans l'esprit de nos concitoyens. Ainsi s'explique l'inconscience dont font si souvent preuve, bien qu'ils soient parfaitement honnêtes dans leur conduite particulière, et les représentants de l'Etat et

les citoyens en relations avec l'Etat. Les représentants de l'Etat se croient tout permis, quand ils agissent en son nom. Députés et sénateurs, ils votent, sans se rendre compte qu'ils commettent un crime, des lois iniques. Fonctionnaires, ils négligent les intérêts de la nation, accomplissent ou tolèrent mille gaspillages, mettent leur puissance au service des partis politiques. De leur côté, les citoyens ne se font aucun scrupule d'enfreindre les lois, quand ils le peuvent, de s'approprier les deniers publics, de se soustraire à l'impôt, de mentir dans les déclarations que l'Etat leur demande. Ils ne remplissent leurs devoirs civiques que dans la mesure nécessaire pour s'épargner les poursuites et les contraintes. C'est donc, en haut, une intolérable tyrannie ; et c'est, en bas, une insubordination latente et habituelle. Ainsi, la collaboration loyale des particuliers avec les pouvoirs publics, à laquelle tiennent de si près la sécurité et la prospérité générales, ne se fait plus. Ainsi, la vie sociale est devenue une sorte de duperie. — De pareilles conséquences démontrent la fausseté du principe dont elles découlent. Posez en principe que l'autorité de l'Etat vient de Dieu ! Reconnaissez les obligations de l'Etat envers lui ! Rendez à l'Etat sa religion ! Vous aurez du même coup rétabli la société sur des bases solides et rendu à ceux d'en haut et à ceux d'en bas la conscience de leurs devoirs.

Quelqu'un a fait remarquer que l'Etat n'a ni compétence ni qualité pour choisir et adopter une religion. — Il en a bien autant, je pense, que les individus. — Théoriquement, il doit, comme eux, s'en rapporter à l'enseignement de l'Eglise : la divinité de l'Eglise étant mise en relief par des marques dont l'éclat brille à tous les yeux. — Pratiquement, le choix des particuliers dirigera et fixera souvent le choix de l'Etat. Lors donc qu'il s'agira d'un peuple catholique dans son ensemble, l'Etat devra, lui aussi, être catholique. Sa religion sera la conséquence et comme la résultante de la religion des citoyens. Il sera ainsi amené, naturellement et par la force des choses, à mener une vie chrétienne.

Venons maintenant à la pratique.

II

La vie des Etats ou des nations ne ressemble pas de tout point à celle des particuliers. Il est, entre l'une et l'autre, des différences considérables, issues de celles mêmes qui existent entre le citoyen et la collectivité dont il fait partie.

J'en signalerai deux principales.

D'abord, l'individu est une personne physique, une personne distincte de toute autre, une personne composée d'un corps et d'une âme. — L'Etat, lui, n'est pas un être de même genre. C'est ce qu'on appelle une personne *morale*, c'est-à-dire une sorte de fiction. C'est une collectivité de personnes. Il n'a, à proprement parler, ni corps, ni âme. — Cette première différence entraîne, au point de vue religieux, des conséquences impor-

¹ Non est potestas nisi a Deo. (Rom., XIII, 1).

tantes. Tout ce qui, dans la vie chrétienne, s'adresse aux personnes proprement dites et ne peut être pratiqué que par elles, comme les sacrements, par exemple, est nécessairement exclu de la vie d'un Etat.

Autre particularité. — La nation et l'individu n'ont point les mêmes destinées. L'individu est appelé à une vie future qui suivra sa mort et n'aura jamais de fin. Au contraire, la nation n'a en perspective aucune vie dans un autre monde. Sa vie s'écoule toute entière ici-bas. Dans l'éternité, il n'y aura plus que des individus ; les Etats auront disparu. — Voilà encore une différence considérable. Tout ce qui, dans le christianisme, parle de la vie d'outre-tombe, tout ce qui y prépare ou y dispose convient aux citoyens, mais ne convient nullement à l'Etat.

Ceci bien entendu, on se demandera en quoi peut consister la vie chrétienne d'un Etat et quels devoirs elle peut lui imposer. Le voici en quelques mots.

Avant tout, l'Etat doit déclarer son caractère religieux. Cette profession figurera en tête de sa Constitution. La forme qu'elle revêtira pourra varier. Mais, quand un peuple affirmera, dans une de ses lois fondamentales, qu'il ne reconnaît aucun culte, il reniera Dieu par là-même, fera acte d'athéisme et manquera au plus impérieux et au plus sacré de tous ses devoirs.

Après avoir fait profession de religion, l'Etat doit mettre ses lois et son action en harmonie avec les prescriptions de la doctrine évangélique. Cela ne veut pas dire qu'il fera siens les commandements de Dieu et de l'Eglise et transformera tout péché commis contre eux en délit justiciable de ses tribunaux et passible de ses pénalités. Mais cela veut dire qu'il n'édicterait aucune disposition contraire aux lois de la morale chrétienne.

C'est encore un de ses devoirs de rendre à Dieu un culte public et officiel. Il lui offrira des adorations, des réparations pour ses fautes et pour celles des citoyens, des prières pour ses entreprises, des actions de grâces après les bienfaits. Et, pour accomplir ces obligations cultuelles, il aura recours à l'Eglise catholique et à ses ministres.

Il respectera aussi et fera respecter la souveraineté de l'Eglise sur les choses d'ordre religieux, comme l'Eglise respectera et fera respecter les droits de l'Etat sur les choses d'ordre profane. Et si, sur quelque point de contact entre ces deux mondes, se rencontre matière à conflit, loin d'imposer à l'Eglise, par la force, sa propre autorité, il se mettra d'accord avec elle au moyen d'une transaction équitable ou d'un Concordat librement consenti de part et d'autre.

Enfin, il protégera contre les attaques des impies et des libertins les croyances et la morale chrétiennes, les personnes et les choses consacrées à Dieu, les institutions et les œuvres de sanctification, de charité et d'apostolat. Toutes ces personnes et toutes ces choses, par cela même qu'elles mettent en action des recommandations venues du

Christ, ont le droit de vivre. Elles tiennent ce droit de Dieu lui-même. Et les pouvoirs publics ont le devoir de leur faire des conditions capables d'assurer leur sécurité et la réalisation de leur but.

Toutes ces obligations se résument dans ce mot, par lequel l'apôtre S. Paul a défini ce que doit être, au sein d'une nation, le gouvernement auquel elle obéit : il sera, a-t-il écrit, *l'instrument de Dieu pour faire le bien* : « *Dei minister est in bonum.* » — *Instrument de Dieu* : c'est dire qu'il doit rendre hommage au maître qui l'emploie. De là ses devoirs envers Dieu. — *Instrument de Dieu pour faire le bien* : c'est dire qu'il doit légiférer, gouverner, administrer, de manière à préserver ses sujets du mal et à leur faire du bien. — Heures, disons-le en passant, heureuses les nations où les pouvoirs publics s'inspireront de cette doctrine ! Là, l'autorité sera paternelle, juste pour tous, assidue à favoriser tout ce qui peut procurer la concorde et la prospérité nationales... Le peuple le plus heureux sera celui dont le gouvernement travaillera le mieux à réaliser dans sa conduite cet idéal de l'Etat chrétien.

Voilà, *en théorie*, comment se conçoit la vie chrétienne de l'Etat.

Je dis : *en théorie* ; car, *en pratique*, l'accomplissement de ces devoirs sera plus ou moins complet et plus ou moins rigoureux, suivant les exigences des temps et des lieux. Malgré sa puissance, un gouvernement n'est pas toujours maître de faire ce qu'il veut. Il lui faut compter avec les mouvements de l'opinion, les oppositions, l'intérêt supérieur de la paix publique. Et l'Eglise se garde d'y contredire. Elle maintient, parce qu'il est vrai, ce principe que la vérité seule a des droits et que l'erreur n'en a point ; pourtant, elle approuve qu'on ménage, non pas les erreurs, mais les personnes. Elle ne demandera jamais aux gouvernements d'user de la contrainte matérielle pour amener qui que ce soit aux croyances ou aux pratiques chrétiennes. Et elle laissera aux disciples de Mahomet cette manière de convertir les hommes dont ils ont si odieusement abusé au temps de leurs conquêtes et qui consiste à leur dire, en levant le glaive sur leur tête : « Crois ou meurs !... »

Les destinées des Etats tiennent, sans doute, à bien des causes d'ordre naturel, mais aussi à la manière dont ils accomplissent leurs obligations envers Dieu. Car Dieu a mis à ces devoirs une sanction. Il récompense les peuples qui les observent ; il maudit et punit ceux qui les violent. Comme les collectivités humaines n'existeront point dans l'autre monde, il leur fait, dès celui-ci, le traitement dû à leurs vertus ou à leurs fautes. Et ce traitement leur vient généralement peu de temps après qu'elles l'ont mérité. Notre-Seigneur disait à ses contemporains, en parlant des châtiments qui devaient fondre sur eux : « *La génération présente ne passera point avant que ces événements ne s'accomplissent.* » (Mt., xxiv, 34). On peut presque toujours en dire autant aux peuples qui font le bien et à ceux qui

font le mal. La génération bonne ou la génération mauvaise passe rarement sans recevoir le salaire dont elle s'est rendue digne. Il suffirait à la Providence, pour le lui assurer, de laisser les germes qu'elle a semés porter leurs fruits naturels ; mais elle aime à y ajouter son action personnelle, qui hâte et centuple soit la récompense soit la punition.

C'est pourquoi le croyant doit se réjouir, quand le gouvernement de son pays remplit fidèlement ses obligations religieuses, pratique la justice, protège les bons, favorise la moralisation générale, soutient partout, de son autorité et de son influence, la cause du bien. Dieu doit à cette nation les meilleures bénédictions.

C'est pourquoi, par contre, il doit s'affliger et s'alarmer, quand ce gouvernement fait profession d'athéisme, dépouille l'Eglise de ses biens et de ses libertés, chasse Dieu de l'école, de l'hospice et du tribunal, jette hors de leurs cloîtres les religieux et les religieuses, traite en parias les citoyens qui passent pour chrétiens, ne sait point, s'il est attaqué par un ennemi formidable, dire un mot de prière, et, insensible aux bienfaits eux-mêmes, ne trouve pas dans son cœur une parole d'action de grâces pour payer la victoire la moins préparée, la plus improbable, et je dirais volontiers la plus miraculeuse.

Il faut ajouter ici que la conduite des individus, quand elle rallie l'ensemble des citoyens, devient aussi imputable à la nation. — Ainsi, lorsque les masses populaires ont de la foi, de la piété, de bonnes mœurs, de la probité, prient, font pénitence, rendent grâces au ciel pour ses faveurs, leurs vertus méritent d'être appelées des vertus *nationales*. A ce titre, elles s'ajoutent aux mérites d'un gouvernement chrétien pour attirer les grâces divines. Elles contrebalanceraient aussi les fautes d'un gouvernement impie. — Par contre, quand les majorités cessent de croire, abandonnent les pratiques religieuses, se livrent au libertinage, ne respectent plus les règles de l'honnêteté, leurs fautes sont des fautes *nationales*. Elles s'unissent à celles d'un gouvernement mauvais pour exciter les colères divines. Elles neutraliseraient en partie les mérites d'un bon gouvernement.

Ai-je besoin de dire en quoi consistent les récompenses et les châtiments dont le Très-Haut se sert pour récompenser les nations ou pour les punir ? — Il les récompense en leur accordant tout ce qui peut les conduire à la gloire et à la prospérité. Il les punit en déchaînant sur elles toute sorte de fléaux : les intempéries, mères de la famine, les épidémies, les tremblements de terre, les catastrophes sur terre et sur mer, les révolutions où les citoyens s'entr'égorgeant, les guerres ruineuses et meurtrières, où les vainqueurs souffrent parfois plus encore que les vaincus.

Quand ces châtiments réussissent à rendre les peuples meilleurs, Dieu se réconcilie avec eux. Quand les peuples punis s'opiniâtrent dans leurs fautes et deviennent plus impies ou plus corrompus, alors, Dieu les frappe de nouveau. Et si ces

punitions plusieurs fois renouvelées restent sans résultat, les nations coupables deviennent fatalement la proie de leurs ennemis. Ainsi ont fini toutes celles — et elles sont nombreuses — dont l'histoire nous raconte la ruine totale et la disparition définitive.

Un mot encore, et je termine.

J'offre cette dernière parole aux hommes religieux et aux femmes pieuses des régions auxquelles une majorité d'électeurs aveuglés ou sectaires a imposé un gouvernement vicieux ou acquis à l'athéisme d'Etat.

Je disais tout à l'heure que les mérites des bons chrétiens peuvent contrebalancer les fautes d'un mauvais gouvernement. Retenez cette affirmation, vous à qui je l'adresse. Et, sous son influence, prenez dans les iniquités publiques dont vous êtes les témoins attristés et peut-être les victimes, un motif de plus de devenir chaque jour meilleurs. Propagez autour de vous les convictions, les vertus et les observances religieuses. Sanctifiez-vous et sanctifiez vos concitoyens avec un zèle sans cesse croissant. Dieu aurait épargné Sodome, s'il y avait trouvé seulement dix justes. Vos efforts, espérez-le, lui feront trouver, dans votre pays, le nombre de justes en considération desquels il pourra l'épargner.

En même temps, travaillez à corriger l'athéisme de l'Etat. A cet effet, priez ; agissez, quand vous le pouvez, sur l'opinion ; soutenez la presse religieuse, et, au temps des élections, mettez et faites mettre dans les urnes le nom des candidats catholiques.

Souvenez-vous aussi que le premier dogme des démocraties attribue la souveraineté, non plus à des monarques absolus, mais au peuple lui-même, c'est-à-dire aux citoyens ; et qu'en conséquence, vous en possédez tous une partie. Présentez-vous donc devant Dieu, non seulement en votre nom personnel, mais aussi au nom de cette parcelle de souveraineté dont vous êtes constitutionnellement investis. Et, à ce titre quasi officiel, priez, adorez la majesté divine, implorez ses faveurs, réparez les fautes nationales, payez d'un juste retour les vicieuses et les bienfaits. Si tous les croyants du pays en font autant, vous aurez ensemble suppléé, dans une proportion importante, à l'athéisme criminel des pouvoirs publics, rempli les devoirs d'un Etat chrétien, attiré sur votre patrie la protection et les bénédictions divines. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 15 septembris 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

Ami du Clergé du 23 septembre 1920

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête du Saint Rosaire. — Les mystères du Rosaire et la vie chrétienne, 321.

Pour l'érection d'un monument aux Morts de la guerre. — Monument du souvenir et de foi, 323.

Allocutions pour des Messes d'hommes. — LXXXIV. L'œuvre de Dieu, 324.

Aux Mères chrétiennes. — VIII. *S. Augustin* : Rôle de la mère dans la conversion de ses enfants, 326. — IX. *Sept-Douleurs* : La mère chrétienne et la souffrance, 327. — X. *Saints Anges* : Leurs services et nos devoirs, 327.

Instructions sur le Pater. — VIII. *Pater noster* (la fraternité chrétienne), 328. — IX. *Qui es in cœlis*, 330.

Entretiens sur la vie chrétienne. — 2^e PARTIE : LES VERTUS CHRÉTIENNES. — XXXI. La vertu et l'acte de vertu, 333.

Avis paroissiaux. — L'Œuvre des catéchismes, 336.

POUR LA FÊTE DU SAINT ROSAIRE

LES MYSTÈRES DU ROSAIRE ET LA VIE CHRÉTIENNE

Mes frères,

Comme toutes les vies humaines, la vie de la Très Sainte Vierge renferma plus de douleurs que de joies. La souffrance est le lot de l'humanité depuis la chute originelle. Il semble même que pour certaines créatures de prédilection ce fardeau est plus lourd que pour le commun des mortels, et qu'il meurtrit affreusement les épaules de ceux qui sont l'objet du choix divin.

Cependant, si cette élection est la source de douleurs profondes, elle est aussi le principe de joies ineffables, que connaissent bien les personnes pieuses, les saints, tous ceux qui répondent généreusement aux avances du Dieu Rédempteur. La Vierge du Rosaire eut donc ses mystères joyeux. Et comme Dieu récompense avec une générosité infinie l'obéissance de ses serviteurs, Marie eut aussi ses mystères glorieux. Son humble et douloureuse carrière s'acheva par une radieuse Assomption et par un couronnement triomphal.

En quelques mots, je vous exposerai les trois sortes de mystères que le Rosaire nous rappelle. Les leçons que ces mystères nous donnent doivent constituer la trame de notre vie chrétienne si nous savons, comme la Vierge sainte, nous soumettre aux volontés divines et devenir des instruments dociles entre les mains du Très-Haut.

I

Les mystères joyeux que la Vierge goûta s'accomplirent dans le silence d'une vie humble et cachée. Dieu ne parle point aux âmes dans le bruit et l'agitation. C'est dans le recueillement qu'il fait entendre sa voix et manifeste sa grâce. Marie, consacrée au Seigneur dès avant sa naissance et

vivant tout près du Temple, put savourer dès sa tendre jeunesse le don de Dieu et écouter l'Esprit-Saint qui l'avait prédestinée.

Les mystères joyeux qui dilatèrent son cœur et firent parfois tressaillir son âme d'allégresse, Marie les goûta dans l'abaissement et la résignation. Dieu la comble de bienfaits, il déploie sur elle la force de son bras, il fait en elle la plus grande chose qui se puisse concevoir : l'Incarnation de son Fils ; et malgré cela, Marie ne demeure pas moins persuadée qu'elle est une créature indigne de tant d'honneurs, qui n'a rien d'elle-même et reçoit tout du Maître souverain qui la favorise. Qu'un archange la salue pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes, qu'Elisabeth l'appelle la Mère de son Dieu, que toutes les générations de la terre la proclament bienheureuse, Marie demeure dans la conviction de son néant. Elle renvoie vers le ciel les louanges qu'on lui adresse. Elle ne sait qu'une chose : c'est que Dieu l'a choisie, et son *Magnificat* est en même temps qu'un chant d'action de grâces une hymne dictée par l'humilité la plus profonde.

Et cette humilité, je dirai qu'elle est comme le pain quotidien de la T. S. Vierge, au milieu des grands mystères auxquels elle participe. A Bethléem, nous la voyons chercher en vain un refuge pour passer la nuit et se retirer enfin dans une grotte où naîtra quelques heures plus tard le divin Fils qu'elle porte dans ses entrailles. Elle est si modeste et si pauvre en apparence que partout l'hospitalité lui est refusée. Peu de temps après, elle est obligée de fuir à la hâte vers l'Égypte pour dérober l'Enfant-Dieu à la fureur d'un tyran. Puis elle revient à Nazareth, où elle continue de vivre comme auparavant dans l'humilité et dans l'obscurité.

Voyez-la, cette Vierge de prédilection, voyez-la parmi les gens de Nazareth. Elle ne se distingue en rien des autres femmes, sinon par sa beauté, par sa vertu sans tache, par sa ferveur. Nul ne voit en elle la mère du Messie ; les trésors de grâce qu'elle renferme sont voilés à tous les regards. Sa vie est remplie par l'accomplissement des devoirs quotidiens qui incombent à la mère de famille ; elle réalise dans l'obscurité les plans de la sagesse divine. Elle est vraiment la servante du Seigneur, servante sans fortune et sans gloire, qui partage avec Jésus, son fils, le pain qu'un dur labeur procure. Un mystérieux silence plane sur cette créature d'élite. S. Luc lui-même, que l'on a justement appelé l'historien de la Vierge, semble respecter cette retraite sacrée où Marie abrita ses jours, où elle se prépara aux douleurs de la vie publique et du Calvaire. Il n'en franchit point le seuil, et la maison où vécut la Sainte Famille, où Joseph mourut, a gardé son divin secret.

II

Cependant, si la Mère du Sauveur reçut docilement les grâces de l'Esprit-Saint, elle ne fut pas, comme on le croit trop facilement, un instrument

purement passif des volontés divines. L'élection de Dieu n'est jamais gratuite : plus il donne, plus il exige, et Marie a mérité d'être couronnée Reine du ciel parce qu'elle a transformé en vertus héroïques les secours extraordinaires dont elle fut comblée par la main du Tout-Puissant.

Ce qu'elle souffrit, vous le savez. Pour le comprendre mieux encore, songez à toute la tendresse que renferme le cœur d'une mère, à toute la bonté, à tout le dévouement que Dieu a répandu dans l'âme maternelle, à toutes les émotions sous l'influence desquelles cette âme est capable de tressaillir. Marie épuisa la somme des douleurs morales qui sur terre peuvent accabler une créature. La nécessité de soustraire Jésus enfant à la cruauté d'Hérode est la première blessure que fait en son cœur le glaive de douleur dont lui a parlé le vieillard Siméon. Plus tard, ce glaive frappera plus rudement encore la Vierge sainte. Jésus, pendant sa vie publique, sera traqué et poursuivi comme un malfaiteur ; malgré ses miracles et sa miséricordieuse condescendance envers les pécheurs, ses ennemis ne désarmeront pas et prépareront son arrestation. Marie constatera les progrès de cette ténébreuse persécution ; elle en verra les effets sur l'esprit des faibles ; elle appréhendera la grande catastrophe qui commence au Jardin des Oliviers et s'achève au Calvaire.

Ah ! les mystères douloureux de Marie, nul ne pourra les connaître dans toute leur étendue et les mesurer dans leur profondeur ! Pour en savoir toute l'amertume, il faut être la mère d'un Dieu et avoir vu ce Dieu, maître des mondes, couvert du sang répandu dans les affres de l'agonie, brisé par la flagellation, couronné d'épines, crucifié, descendu inerte du gibet d'infamie...

Dans les mystères douloureux de Marie nous lisons notre propre vie. Sans doute, la Providence accorde à tous les êtres humains des joies capables de rendre la vie sinon attrayante, du moins supportable ; toute existence a ses mystères joyeux. Mais tôt ou tard Dieu conduit les événements de façon à nous mettre dans l'impossibilité d'échapper à la loi de la souffrance. C'est que la souffrance est nécessaire à l'homme : elle lui donne une juste notion des choses d'ici-bas ; elle le convainc de la fragilité des choses terrestres. Elle est indispensable au chrétien pour mériter le ciel ; elle est la monnaie avec laquelle on achète le bonheur éternel ; elle est la principale source des mérites qu'au jour du jugement l'âme présentera au Seigneur pour sa justification.

Où, nous devons souffrir. Malheur à l'homme dont la vie est exempte de tribulations ! Sa place, il faut le craindre, n'est point marquée dans les demeures éternelles.

III

Les demeures éternelles ! Marie en devint la reine lorsque se réalisèrent pour elle les mystères glorieux que Dieu lui avait réservés. Au jour de la Résurrection du Christ, elle put, avec les Apôtres,

se réjouir du grand miracle et prévoir le retentissement immense qu'il devait avoir à travers le monde. Cette preuve de la Divinité de son Fils, plus éclatante encore que les précédentes, remplit son âme d'une sainte allégresse. La récompense commençait qui devait s'achever au ciel.

D'autres manifestations de la gloire divine, l'Ascension de Notre-Seigneur, la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, lui apportèrent l'ineffable bonheur qu'après les épreuves du Calvaire Jésus avait résolu de lui faire goûter. D'autres joies, avant sa mort, l'attendaient.

Marie, selon la Tradition, vécut jusqu'à l'âge de soixante-douze ans. Elle passa le reste de sa vie au milieu des Apôtres et des chrétiens de la primitive Eglise. Jean, le disciple bien-aimé, pourvoyait à son entretien, et certes, dans cette réunion de fidèles où tous les biens étaient mis en commun, on devine de quels soins Marie fut entourée. Dieu l'avait placée au centre de cette communauté d'élite dont les membres étaient unis par les liens de la charité la plus pure et de la piété la plus fervente.

Ses dernières années s'écoulèrent dans une paix et une sérénité qui étaient les dignes fruits de sa candeur et de sa parfaite obéissance, et lorsque l'heure vint de rendre à Dieu son âme virginale, elle s'éteignit sans agonie et mourut sans angoisse. L'esprit humain ne peut concevoir le triomphe dont elle fut l'objet dans les demeures célestes où elle entra. L'Eglise, au jour de son Assomption, raconte ce triomphe en des termes à la fois simples et sublimes.

Marie reçut alors la récompense de ses vertus, de sa soumission aux volontés divines, de son martyre. La mère du Sauveur, modèle d'humilité sur la terre, était couronnée de gloire et proclamée Reine par toutes les hiérarchies célestes. Après avoir souffert plus qu'aucun autre dans le temps, plus qu'aucun autre elle goûtait dans l'éternité la joie divine, vivante et substantielle, qui remplit et pénètre les élus, qui circule en eux comme le sang dans nos veines et leur communique la *vie éternelle*.

Mes frères, invoquez avec amour Notre-Dame du Rosaire pendant ce mois qui lui est consacré. Demandez-lui qu'elle protège vos foyers, qu'elle les bénisse et les sanctifie. Et vous tout spécialement, épouses chrétiennes, suppliez-la de vous venir en aide lorsque la maternité fait peser sur vous ses lourdes charges. Consacrez-lui vos enfants, afin qu'ils vous suivent dans les sentiers de la vertu où vous avez marché, où vous marcherez encore, douloureusement peut-être, mais avec l'espoir d'atteindre un but qui sera le digne couronnement de vos travaux et de vos peines. Comme vous, Marie a connu les devoirs et les souffrances qu'impose la maternité ; et ces devoirs, elle les a accomplis avec une perfection qu'aucune créature n'a atteinte ; ces souffrances, elle les a supportées avec une patience et une résignation qui lui ont

valu le titre de Reine des martyrs. Qu'elle vous serve donc de modèle. Soyez dans vos familles des anges de paix et de charité ; veillez avec soin sur vos enfants ; et soyez pour tous ceux qui vous regardent et qui vivent à vos côtés, un exemple vivant et permanent de toutes les vertus chrétiennes. Ainsi soit-il.

POUR L'ÉRECTION D'UN MONUMENT AUX MORTS DE LA GUERRE

MONUMENT DU SOUVENIR ET DE FOI

Mes bien chers frères,

Une fois de plus, les chers enfants de ce pays tombés au champ d'honneur vous réunissent pour un hommage public de piété et d'admiration. C'est un honneur pour cette paroisse que le fidèle et reconnaissant souvenir qu'elle garde et veut garder aux héros de la guerre. Il m'est agréable de vous féliciter, au nom des morts, au nom de l'Eglise, au nom de la France, de ce nouveau geste fraternel. Le monument que vous venez d'ériger grâce à la générosité de tous, rappellera vos Morts ; mais il rappellera aussi l'union étroite où vous avez vécu sous l'influence de leur mémoire. Pour ces deux motifs il sera bon, et sa présence engendrera chaque jour de nouvelles ambitions de dévouement, de nouvelles générosités.

Vous avez voulu dresser un monument du *souvenir* qui est en même temps un monument de *foi*. Permettez que, rapidement, j'essaie de dire comment.

I. — Monument du souvenir

Il rappellera... la guerre. La guerre à laquelle on ne croyait plus, sur les illusoires affirmations de théoriciens dangereux. La guerre, qu'on n'avait pas préparée comme il aurait fallu. La guerre, toujours menaçante aux portes d'un pays vide de berceaux alors que ses voisins s'efforcent à grandir leur population. La guerre atroce, meurtrière, épuisante, dont les ruines amoncelées exigent de coûteuses et lentes reconstructions. La guerre qu'il faut travailler à éviter en devenant tous les jours plus forts, plus puissants.

Il rappellera... les morts de la guerre. Héroïques et superbes victimes offertes sur l'autel de la Patrie. Vos enfants, vos pères, vos maris, vos frères, vaillants et généreux soldats tombés au champ d'honneur. Le sang de votre sang coulant sur la terre française, là-bas, au long des longues tranchées où pleuvaient les obus et la mitraille. Le sang de votre race rougissant la terre pour la féconder d'inexprimables richesses morales. Les petits tertres accumulés, envers de berceaux, avec les croix modestes qui les surmontent. Les cris désespérés des mourants, leur dernier regard vers le « chez nous » qu'ils ne reverraient plus, leur dernière prière, et leurs adieux à ceux qu'ils laissaient.

Il rappellera... les souffrances de ceux qui sont

revenus. Les au-revoir déchirants d'après les permissions. L'angoisse des nuits de garde à quelques mètres de l'ennemi. L'anxieuse attente de l'heure H qui pouvait être celle du suprême sacrifice et qui fut toujours celle des risques, des dangers, du frôlement de la mort. La solitude loin de ceux qu'on aimait. L'inquiétude pour eux, et pour la maison, et pour le travail. L'absence horriblement longue. Le mystère d'un retour incertain.

Il rappellera... les souffrances de ceux qui n'étaient pas partis ; des femmes, des parents, des sœurs, des fiancées, qui frémissaient à l'arrivée du facteur, et à tout instant se demandaient : « Où est-il ? » Le labeur exagéré auquel, admirablement, mais péniblement aussi — et combien ! — se livrèrent les vieux, et les femmes, et les trop petits. Les restrictions, les sacrifices de toute espèce, que commandaient la nécessité et le devoir patriotique.

A nous, qui avons vécu les horribles années de la guerre, il rappellera tout cela ; aux générations qui viendront, il redira l'héroïsme de tous. C'est LE MONUMENT DU SOUVENIR.

II. — Monument de foi

C'est aussi un *monument de foi*.

Foi... dans la valeur rédemptrice des souffrances et des morts. Elles ont payé le rachat et le salut de la Patrie. Elles ont grandi ceux qui les ont subies. Elles les ont portés, devant nos yeux, à une hauteur inaccessible. Elles les ont placés dans une auréole de splendeur et de gloire vers laquelle nos regards restent obstinément fixés, dans l'admiration et la reconnaissance.

Foi... dans l'immortalité d'une France qui, comme toutes les autres nations, a ses faiblesses et ses déchets, mais qui sait faire jaillir de son sein, quand il le faut, une armée de vaillants, un éclatement de vertus héroïques, de l'amour, de la gloire, comme nul autre pays du monde !

Foi... dans la mission superbe de la Patrie qui doit rester forte et grande au milieu de toutes les nations, pour leur donner la direction de l'Idéal, pour semer partout les grandes idées qui sauvent, pour être le champion de tous les progrès, pour rester le Chevalier de Dieu et de l'Eglise, pour assurer jusqu'aux confins de la civilisation le règne du Christ Jésus.

Foi... dans l'avenir, que la victoire si chèrement achetée permet de rendre plus doux, plus sûr, plus riche. Tant de sang, tant de larmes versés ne peuvent rester sans faire germer les semences jetées depuis des siècles dans l'âme française, et produire demain de riches moissons.

Foi... dans l'immortalité des âmes de nos morts. Iriez-vous leur demander des leçons, aux héros que vous pleurez, si vous ne croyiez pas qu'ils vivent encore ? Vous attendez leur réveil, au grand jour de la résurrection de toute chair. Respectueux de la solidarité du front, vous avez voulu la continuer en dressant ce monument commun, pour qu'ensemble aussi ils se retrouvent, ce jour-là, et vous rejoignent, eux, la phalange des glorieux. Leurs

dépouilles sont dispersées sous les « petits jardins » de la ligne de feu, mais vous avez voulu rattacher leurs âmes autour du même mausolée. Votre culte des morts, une des plus constantes préoccupations de notre race, un des plus profonds sentiments de vos cœurs, un des plus puissamment enracinés dans vos âmes, est le fruit de la foi et de la doctrine évangélique. Cette foi, c'est la leur, c'était la leur. Elle fut leur réconfort au dernier moment; c'est en elle qu'ils ont trouvé l'encourageante garantie que vous ne les oublieriez pas. C'est elle qui vous réunit à eux aujourd'hui, et qui vous gardera unis à eux.

Prions pour leurs âmes. Elles y ont droit. Elles les ont animés au combat. Elles ont soutenu leur courage. Elles les ont faits splendides, braves, généreux jusqu'au don complet de leur vie. Peut-être ont-elles besoin encore de nos suffrages; ne les leur refusons pas.

Quand vous passerez devant ce monument, chers petits enfants, qui n'avez qu'à peine connu la guerre, souvenez-vous que des hommes sont morts pour protéger le pays et empêcher que l'ennemi dévaste ce village. Arrêtez-vous. Saluez!

Vous qui les avez connus, et qui les aimiez, en vous découvrant, dites : *Requiescant in pace!*

Où, qu'ils reposent en paix, dans la Paix éternelle, nos amis, nos frères! Qu'ils nous rendent plus vaillants à l'œuvre de chaque jour. Qu'ils nous inspirent quelque chose de la générosité dont ils firent preuve. Arrivés au ciel, qu'ils nous protègent et prient pour nous. Nous, les réchappés de la guerre, eux les victimes. Nous, qui continuons à marcher, eux qui sont arrivés au but. Nous, les disciples, eux les maîtres. Nous, les petits, eux les grands, les glorieux, les sublimes héros de la guerre.

Requiescant in pace! Qu'ils reposent en paix! Ainsi soit-il.

En est-il ainsi?

Nous l'allons voir, en constatant que Dieu qui est *infini* a donné à son œuvre le cachet de l'*indéfini* au triple point de vue de la durée, de l'espace et de la profondeur.

1

Qu'est-ce que c'est que l'*indéfini en durée*? C'est avoir eu un commencement que l'on ne peut pas déterminer, en attendant une fin que l'on ne puisse pas davantage fixer.

L'univers n'est pas éternel, nous le savons. Mais quel âge a-t-il? Voilà ce que nous ne savons pas.

La science admet que le monde n'a pas toujours été tel que nous le voyons aujourd'hui. Il a commencé, selon M. Faye, par n'être qu'une nébuleuse, sorte de brume dans laquelle se produisent des mouvements divers; il y a là, de plus, des attractions mutuelles qui permettent aux éléments de même nature de se réunir. Il en résulte des séparations et des condensations. Au fur et à mesure que ces centres différents se resserrent, ils s'échauffent jusqu'à devenir incandescents. Au milieu de tout ce système, il y a une masse plus considérable que les autres qui les emporte avec elle dans son mouvement; c'est le soleil. Autour de lui tournent d'autres incendies moins importants, ce sont les planètes, parmi lesquelles se trouve celle que nous habitons: la Terre.

Combien de temps a demandé cette transformation de la nébuleuse primitive? M. Faye parle de 13 millions d'années; mais d'autres savants estiment que ce chiffre est trop peu élevé. Il suffit déjà à confondre notre pensée.

Nous venons de voir que la Terre fut, pendant des millions de siècles, incandescente comme le soleil. Combien de temps mit-elle à se refroidir? à se couvrir de végétaux de plus en plus perfectionnés? à voir des êtres vivants naître sur son sol? Ici la science peut parler avec un peu de probabilité, puisque la géologie a appris à étudier les couches terrestres comme on tourne les feuillets d'un livre. Savez-vous combien de temps, au dire des savants, il a fallu pour que notre planète devînt capable de recevoir le premier homme? 50 millions d'années. Excusez du peu!

Enfin, depuis l'apparition du genre humain, combien d'années se sont-elles écoulées? Dix à douze mille, peut-être plus. C'est une misère.

Voilà donc quelque chose comme 75 millions d'années depuis la création de la première nébuleuse d'où Dieu a fait sortir le soleil et ses planètes. Autant dire qu'on est réduit aux conjectures les plus vagues.

Mais si nous ne savons pas quand notre monde a commencé, savons-nous quand il finira? Pas davantage. Les savants insinuent qu'à la fin des temps les astres tomberont les uns sur les autres, et cela est conforme à ce que prédit l'Évangile. Mais nul ne peut prévoir quand aura lieu le cataclysme général. Nous sommes donc bien en face de l'*indéfini en durée*.

ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES

LXXIV

L'ŒUVRE DE DIEU

Messieurs,

C'est Dieu qui a créé le monde. Sur ce point sont d'accord les déductions de la raison, les traditions les plus anciennes de l'humanité, et les affirmations de la révélation divine.

S'il est vrai qu'un artiste de génie ne peut pas produire une œuvre quelconque sans qu'on n'y reconnaisse sa manière, à plus forte raison Dieu a dû imprimer à la création des caractères qui ne peuvent venir que de lui. S'il est vrai que Copernic, au lendemain d'une nuit qu'il avait passée à étudier le mouvement des astres, s'écriait: « J'ai vu passer Dieu et j'ai été frappé de stupeur! » tous ceux qui se pencheront sur la création devront répéter le même cri,

II

L'indéfini en étendue n'est pas moins effrayant pour l'imagination.

Quand nous avons à mesurer les distances terrestres, nous nous servons de mètres, de kilomètres, de lieues. Quand nous disons que notre globe a 40.000 kilomètres de tour, cela nous semble un chiffre prodigieux qui dépasse notre pensée.

Ces mesures sont encore plus déconcertantes quand on les applique aux distances qui nous séparent du soleil et de ses satellites. Au moyen âge, on croyait que le soleil était à peu près aussi grand que cette petite province de la Grèce qui s'appelle le Péloponèse. Aujourd'hui, les enfants de nos écoles savent que si, à l'œil nu, il paraît n'avoir à peine qu'un pied de diamètre, c'est à cause de son éloignement énorme. Savez-vous à quelle distance il est de nous ? A 38 millions de lieues. C'est déjà joli. Mais il est dépassé de beaucoup par son satellite Neptune, qui circule autour de lui dans un rayon de 1.147.000.000 de lieues, ce qui représente une circonférence de 7.206.830.000 lieues.

Ne vous récriez pas, car nous ne sommes encore qu'au seuil de l'univers astronomique. Le soleil et ses satellites, dont fait partie notre petite terre, ne sont pas toute la création ; ils n'en sont qu'une infime partie.

Quand, par une belle nuit d'été, vous regardez la voûte céleste, vous apercevez une traînée lumineuse qui s'étend sur tout notre horizon et qu'on appelle la *Voie lactée*. Ce ruban qui paraît pâle, à côté des autres astres, est un gigantesque ramassis d'étoiles. On en a déjà compté 75 millions, et ce n'est pas fini. Notre soleil en fait partie et il n'y est pas plus brillant que les autres. C'est-à-dire que toutes les mesures que nous avons citées tout à l'heure pour évaluer notre éloignement du soleil et son éloignement de Neptune, doivent être multipliées soixante-quinze millions de fois.

Il y a plus encore. La *Voie lactée* n'occupe qu'une partie assez limitée du firmament. Tout le reste n'est pas moins peuplé. Si, à l'œil nu, vous ne distinguez que les étoiles les plus brillantes, avec le télescope vous en découvrez des myriades d'autres qui, elles aussi, sont des soleils, et ne nous paraissent petites que parce qu'elles sont séparées de nous par des espaces vertigineux.

Ici, il ne faut plus compter par kilomètres et par lieues.

Embarquez-vous, dit Mgr Bougaud, sur un rayon de lumière ; faites avec lui 77.000 lieues à la seconde, c'est-à-dire 4 millions 260 mille lieues à la minute ; c'est-à-dire 277 millions de lieues par heure ; c'est-à-dire 6 milliards de lieues par jour. Combien vous faudra-t-il pour aller à l'étoile la plus voisine de notre système ? Trois ans et huit mois. Et pour aller à l'étoile de Sirius ? Vingt-deux ans. Et quand vous vous serez reposé un instant dans cette étoile plus brillante que le soleil, et seize millions de fois plus volumineuse que la terre, reprenant votre course échevelée de six mil-

liards de lieues par jour, combien mettrez-vous pour arriver au groupe des Pléiades ? Cinq cents ans.

Et vous pourriez continuer votre voyage, car il y a des nébuleuses où vous n'arriveriez que dans deux millions d'années ! Et derrière celles-là, il y en a encore d'autres ! Et d'autres encore !... Admettez-vous, Messieurs, que la création soit indéfinie en espace ?

III

Faisons un pas de plus, et constatons qu'elle est pareillement indéfinie en profondeur.

Dieu qui est l'Immense, l'Eternel, est aussi l'Inconnaissable. Il n'y a que lui qui puisse approfondir la pureté de son essence et l'infini de sa perfection ; son œuvre portera le reflet de cet attribut unique de la divinité : elle sera insondable.

Ecoutez bien cette parole de la Bible : « Tout ce que Dieu a fait est bon ; il a fait chaque chose en son temps ; il a livré l'univers aux discussions de l'humanité sans que l'homme puisse jamais connaître à fond l'œuvre que Dieu a créée dès le commencement jusqu'à la fin. » (Eccl., III, 11).

L'homme a relevé ce défi, et dès les premiers jours il a commencé d'épeler ce livre gigantesque qui lui était mis sous les yeux. Au-dessus de sa tête, sous ses pieds, autour de lui, la création s'étendait, l'enveloppant de toutes parts, piquant sa curiosité et l'attirant sans cesse, par la joie noble et douce de ses découvertes, à de nouvelles recherches. C'était comme un cercle qui, d'abord restreint, comme celui que les enfants tracent sur le sable pour s'amuser, l'irritait par son étroitesse. Pour l'élargir, il a fait appel à toutes les ressources que Dieu avait mises dans son esprit : le calcul, l'expérience, l'induction, la déduction, l'analyse, la synthèse, que sais-je ? Mais plus le cercle s'est agrandi, plus les problèmes se sont multipliés, plus la recherche est devenue passionnante, plus les secrets de la nature sont devenus mystérieux.

En 1496, le célèbre Pic de la Mirandole se prétendait capable de répondre « sur tout ce qu'on pouvait savoir. » Que dirait-il, s'il revenait sur la terre et s'il lui était donné de visiter une de nos Universités ?

Il n'y a plus maintenant une science unique, il y a des multitudes de sciences, qui se subdivisent chacune en une quantité innombrable de spécialités, qui forment chacune une science nouvelle, et chacune de ces sciences nouvelles donne naissance à de nouvelles recherches qui ne s'arrêteront plus. C'est le mirage du désert qui attire le voyageur haletant et qui fuit toujours devant lui.

Rappelez-vous les dernières et retentissantes découvertes qui s'appellent le radium, les rayons ultra-violetts, la télégraphie sans fil, les infiniment petits. Chacune d'elles, loin de marquer un point d'arrêt, n'a fait que stimuler la curiosité humaine. A mesure que le génie de l'homme a pénétré un mystère, il s'acharne à aller plus avant et plus profondément. Il veut tout savoir ; il exulte de joie

quand il a fait une conquête de plus ; il pousse des cris d'enthousiasme quand il a déchiffré une énigme ; et quand il est arrivé à un sommet, il aperçoit d'autres sommets qui sollicitent encore ses efforts ; ce qu'il sait ne lui paraît rien, à la vue de ce qu'il lui reste à découvrir. Oui, vraiment, la création est insondable !

* *

Que doit faire l'homme ? Se décourager ? Non pas ! Mais se prosterner et adorer de toute son âme Celui qui a fait tout cela et se montre si grand dans toute son œuvre ! Ainsi soit-il !

FIN ¹

AUX MÈRES CHRÉTIENNES

VIII

Pour la fête de S. Augustin

ROLE DE LA MÈRE DANS LA CONVERSION DE SES ENFANTS

Il se présente souvent, hélas ! le cas où une mère voit l'un ou l'autre de ses enfants s'écarter du droit chemin. Pas seulement lorsque tel ou tel d'entre eux vient, comme Augustin, à perdre la foi, à abandonner ses pratiques religieuses, à tomber dans le désordre, à donner du scandale. Mais encore lorsqu'un enfant (jeune homme ou jeune fille), à partir d'un âge plus ou moins précoce, laisse voir par divers signes qu'il a perdu son innocence, qu'il est sur une mauvaise pente, qu'il se laisse aller à certains vices, qu'il cède à de mauvaises influences, etc.

Examinons le rôle de la mère chrétienne : 1° avant la conversion de son enfant ; 2° pendant qu'elle s'opère ; 3° après qu'elle a été obtenue.

I. — Avant la conversion

La mère doit, comme Monique l'a fait pour Augustin :

1° Se rendre compte du mauvais état moral de son enfant. — Ne pas imiter ces parents qui : A) se font obstinément des illusions sur leurs enfants (affection trop sensible, inintelligente ; amour-propre aveuglant : « Mes petits sont mignons », comme disait le fabuliste) ; — B) s'abstiennent de les surveiller (prétexte de discrétion, de confiance, de largeur d'esprit ; en réalité paresse, peur de voir clair, peur de se créer des soucis, peur de se mettre dans la nécessité d'agir, peur d'être amenés à se surveiller eux-mêmes) ; — C) restent incrédules, *a priori*, à tout ce qu'ils entendent dire de défavorable sur le compte de leurs enfants et les défendent *mordicus* contre toute critique faite à leur sujet, même par les personnes qualifiées pour cela ; — D) trouvent des excuses à tout ce qu'ils font.

2° Se bien convaincre qu'elle a pouvoir et mission pour travailler à la conversion de son enfant. — A) Ne pas prendre son parti des vices et des fautes de cet enfant, en se disant, par exemple, qu'il en vaut bien d'autres, qu'il n'y a personne de parfait, qu'on ne peut pas tout exiger, que Dieu est indulgent et connaît bien la faiblesse humaine. — B) Ne pas se dire que cela s'arrangera tout seul, avec le temps, avec l'âge, avec les circonstances (se rappeler le mot de l'Écriture Sainte : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea*). — C) Ne pas prétendre qu'elle ne peut rien, qu'elle n'a pas d'influence. D'abord, si elle ne pouvait atteindre le cœur de son enfant, ne

pourrait-elle pas, en tous les cas, agir sur le cœur de Dieu ? Et puis, qui donc est mieux placé que la mère pour avoir influence sur l'enfant, en général ? Et cette influence, si elle n'avait pas jusqu'alors su l'acquiescer ou l'avait perdue, ne dépendrait-il pas d'elle de la gagner ou de la regagner ? — D) Ne pas s'imaginer que, quand son enfant a dépassé la majorité, s'est fait une situation indépendante, est devenu lui-même chef d'une famille, elle n'a plus à répondre de lui devant Dieu : la maternité reste toujours un lien sacré, qui donne charge d'âme par rapport à chaque enfant.

3° Prier et joindre à la prière la communion et la mortification. Il s'agit en effet d'un résultat surnaturel à obtenir, et d'un de ceux qui, dans l'ordre surnaturel, sont les plus difficiles à atteindre. Il faut donc, d'une façon toute particulière, le secours de Dieu.

4° Agir : A) Par soi-même ; employer tous les moyens (parole ; procédés, tantôt fermes, mais jamais durs ni violents, tantôt et le plus souvent affectueux, suivant chaque opportunité). — B) Par tous les intermédiaires sûrs et pouvant avoir une action surnaturelle efficace ; intéresser surtout à cette œuvre de conversion le zèle d'un prêtre fervent et éclairé (comme sainte Monique recourut à S. Ambroise pour la conversion d'Augustin).

II. — Pendant la conversion

Elle ne s'opérera généralement pas d'un seul coup, mais par étapes graduelles. Du reste, le retour à Dieu se produisit-il par une décision soudaine, il mettra ordinairement du temps à s'affermir et à se compléter. En tous les cas, la mère chrétienne devra :

1° Suivre attentivement et seconder l'action de la grâce sur l'âme de son enfant, soutenir et encourager les efforts de celui-ci pour y correspondre.

2° Ne jamais se laisser abattre par la lenteur des résultats, ni par la durée des étapes, ni par les heurts qui peuvent se produire, ni par les rechutes momentanées qui peuvent arriver. Persévérer dans la confiance en Dieu, dans la prière et dans l'action ; poursuivre et, au besoin, recommencer l'œuvre avec une patience inlassable.

3° Éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait troubler le bon mouvement de cette âme vers Dieu, ébranler ou compromettre les résultats graduellement obtenus et encore fragiles. Une judicieuse prudence est plus que jamais nécessaire durant cette période.

III. — Après la conversion

1° A l'exemple de sainte Monique lorsqu'Augustin fut revenu à Dieu, la mère chrétienne sera tout entière à l'action de grâces envers la divine miséricorde. Loin de s'attribuer à elle-même le mérite de cette conquête de l'âme de son enfant, elle en reportera toute la gloire sur Dieu, qui en est le véritable auteur ; et elle se considérera comme plus heureuse d'avoir été exaucée au sujet de cette conversion si désirée que si elle eût obtenu par ses prières un grand nombre d'autres faveurs. Sa joie doit se conformer à celle des esprits célestes, parmi lesquels il y a plus d'allégresse pour un pécheur qui fait pénitence que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de pénitence (Lc., xv, 7). — A cette mère qui a engendré spirituellement son enfant précédemment mort à la vie de la grâce, s'appliquent par excellence les paroles de N.-S. sur la joie de la femme qui a enfanté (Jo., xvi, 21).

2° Elle évitera soigneusement de jamais faire à son enfant converti une allusion humiliante ou pénible d'une manière quelconque à l'état de choses antérieur. Tout rappel semblable serait imprudent. — De plus, il serait injuste. Dieu a pardonné ; la mère doit ensevelir dans l'oubli toute la culpabilité que le pardon divin a effacée.

3° Elle soutiendra, avec un zèle discret et délicat, la persévérance du converti, et s'efforcera de l'aider dans les réparations nécessaires et de travailler, par les moyens les plus efficaces, à l'œuvre de sa sanctification progressive.

¹ Ces Conférences furent brusquement interrompues après le dernier dimanche de juillet 1914. On n'a pas encore pu les reprendre.

L'Esprit-Saint, voulant nous donner une idée de l'immensité de la miséricorde de Dieu, nous dit : « *Miserere-bitor tui magis quam mater.* » (Eccli., iv, 11). Il proclame par là que la miséricorde d'une mère est et doit être ce qu'on peut rencontrer de plus compatissant et de plus généreux sur la terre. Exercez, mesdames, cette miséricorde, dans toute sa plénitude, à l'égard de ceux de vos enfants qui seraient tombés dans l'esclavage du démon, et en les amenant à secouer ce joug et à se remettre sur le chemin du ciel, vous aurez assuré le salut de votre âme.

IX

N.-D. des Sept-Douleurs

LA MÈRE CHRÉTIENNE ET LA SOUFFRANCE

Jeter un coup d'œil d'ensemble sur les douleurs de Marie et spécialement sur les sept que l'Eglise nous invite à honorer comme les principales : 1^o la prophétie du vieillard Siméon ; 2^o la fuite en Egypte ; 3^o la perte de l'Enfant Jésus ; 4^o la rencontre avec Jésus chargé de sa croix ; 5^o le crucifiement de N.-S. ; 6^o la descente de croix ; 7^o la sépulture du divin Crucifié. — Le spectacle des tourments endurés par l'âme de la Sainte Vierge est plein de leçons et d'encouragements pour tous les fidèles ; mais comme chacune de ces sept douleurs se rapporte à son divin Fils, ce sont surtout les mères qui ont avantage à les méditer.

L'exemple de Marie montre comment une mère selon le cœur de Dieu doit : 1^o s'attendre à la souffrance ; 2^o l'accepter ; 3^o la sanctifier.

I. — S'attendre à la souffrance

Bien peu clairvoyantes sont les jeunes épouses qui, en entrant dans la vie du mariage, se laissent absorber par ce rêve : être heureuses. Et les flatteurs qui les bercent de cette illusion leur rendent un bien mauvais service. Le bonheur terrestre pourra être accordé par Dieu à l'épouse et à la mère, dans une plus ou moins large mesure, mais en tous les cas il sera mêlé de bien des souffrances, du moins suivant la loi commune. Ce n'est pas seulement au sens physique, mais plus encore au sens moral, que doit s'entendre la parole de Dieu à la première femme : *In dolore parties filios*, comme la parole dite au premier homme : *In sudore vultus tui vesceris pane* (Gen., iii, 16, 19). — La vie d'une épouse et d'une mère est une vie de soucis, de responsabilités, de devoirs graves, d'abnégation, de dévouement ; et elle devra être comprise et pratiquée comme telle, quelles que soient les difficultés des circonstances de temps, de lieux, de personnes, etc., et quels que soient les événements, parmi lesquels il y en aura inévitablement de pénibles. Or, comme le dit S. Grégoire : *Minus jacula feriunt quæ providentur* (Homélie de plur. mart., 4^o loco). Une mère sera d'autant moins exposée à se laisser surprendre par le dépit, l'abattement, les tentations de révolte et de désespoir, qu'elle se sera plus résolument mise en face, à l'avance, des éventualités auxquelles elle est exposée.

Remarquons à quel point la Sainte Vierge s'est pénétrée des prévisions que lui donnaient sur ses souffrances à venir les textes de la Sainte Ecriture et les paroles du vieillard Siméon ; et combien elle s'est, de longue main, tenue prête à tous les sacrifices que la volonté de Dieu pourrait lui demander.

II. — Accepter la souffrance

Il arrive fréquemment que des femmes, des mères, manifestant des sentiments très chrétiens et s'adonnant à la pratique de la piété quand elles sont dans le bonheur, se laissent aller, lorsque leur surviennent des épreuves, même de celles qui étaient les plus faciles à prévoir, à un profond découragement, au désespoir, au murmure contre la Providence, à l'abandon partiel ou même complet de leurs habitudes religieuses.

Bien loin d'agir ainsi, il faut imiter l'admirable résignation de Marie. Acceptation entière de la volonté de Dieu, dès le moment de l'Annonciation (*Ecce ancilla Domini*), puis au moment de la prophétie de Siméon ; et cette acceptation constamment ratifiée chaque fois qu'une souffrance venait affliger son cœur de Mère ; telle est sa vie tout entière. — Suprême manifestation de cette acceptation quand elle se tient debout au pied de la Croix du Sauveur, et quand elle reçoit dans ses bras le corps inanimé de son divin Fils.

III. — Sanctifier la souffrance

On rencontre des épouses et des mères qui sont résignées dans leurs épreuves, mais d'une résignation tout humaine, inspirée par une certaine apathie naturelle, ou par une certaine énergie stoïque, ou par un amour-propre qui ne veut pas s'avouer vaincu, ou par quelque autre cause à laquelle la religion est étrangère. Leur patience n'a aucune valeur aux yeux de Dieu. — Pour sanctifier ses souffrances et en faire une source de satisfactions et de mérites en vue de l'éternité, une épouse, une mère chrétienne devra : 1^o les offrir à Dieu ; 2^o les unir aux souffrances de N.-S. J.-C. — C'est ce qu'a fait, au plus haut degré, la Sainte Vierge, comme nous le montre sa vie tout entière, et particulièrement sa Compassion aux tourments et à la mort de notre divin Sauveur sur le Calvaire. — Plus une chrétienne est affligée dans ses affections d'épouse et de mère, plus elle doit s'attacher à la prière, à la communion fréquente et fervente, à l'union de l'esprit et du cœur à Notre-Seigneur, et aux efforts pour s'assimiler parfaitement les sentiments et les dispositions de Jésus souffrant et mourant pour la gloire de son Père et pour notre salut.

Terminer en commentant la parole des Thérèses (1, 12) que l'Eglise applique à la Sainte Vierge : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* — Quelles que soient les souffrances d'une épouse ou d'une mère, elles restent incomparablement au-dessous des douleurs que la Sainte Vierge, notre Mère, a endurées, et par lesquelles elle est devenue la corédemptrice du genre humain en faisant de sa propre immolation un même sacrifice avec celui de Jésus sur la Croix. — Que cette pensée inspire de salutaires sentiments de confusion aux mères trop peu courageuses ou trop peu surnaturelles dans le support de leurs épreuves ; et qu'elle soit pour les autres un stimulant à continuer de marcher sans défaillance dans la voie douloureuse qui est celle du Calvaire, mais qui, par delà le Calvaire, conduit au ciel !

X

Pour la fête des Saints Anges

LEURS SERVICES ET NOS DEVOIRS

Combien cette fête doit être chère aux mères chrétiennes !... En acceptant la maternité, elles donnent occasion à un ange de devenir *ange gardien* ; et la mère et l'ange vont travailler ensemble à faire un élu...

I. — Double illusion

Je veux signaler d'abord une double illusion trop fréquente par rapport aux Saints Anges gardiens.

1^o S'imaginer qu'ils n'existent que pour l'enfance et la jeunesse... Non ; notre ange gardien nous a été donné pour toute notre vie, c'-à-d. tant que nous sommes *in via* et non encore *in termino*. Or nous sommes *in via* tant que nous ne sommes pas au ciel.

Donc nos saints Anges nous gardent *toute notre vie sur la terre*, et même nous consolent dans le purgatoire. (Cf. Suarez, *De Angelis*, lib. vi, c. 19).

2^o S'imaginer que nous ne pouvons nous mettre en rapport qu'avec notre ange personnel ; non, mais aussi avec les Anges gardiens des autres. Par exemple, sur-

tout une mère avec les anges de ses enfants... Dès lors, quel secours !...

II. — *Que sont-ils pour nous ?*

S. Bernard nous le dit : nos anges gardiens :

1° *Fideles sunt*, fidèles à remplir la mission que Dieu leur a confiée : « *Angelis suis mandavit.* » Ils sont confirmés en grâce, ils ne peuvent plus pécher, ils accompliront donc *fidèlement* leur mandat. Quelle première sécurité pour nous !

2° *Prudentes sunt*, c'est-à-dire expérimentés. Ils connaissent notre faiblesse, les ruses du démon, le moyen de les déjouer.

3° *Potentes sunt* : ils ont la puissance même de Dieu, dont ils sont près de nous les représentants et les ministres.

III. — *Quels sont nos devoirs ?*

S. Bernard va nous le dire encore :

1° *Reverentiam pro præsentiâ* ;

2° *Devotionem pro benevolentia* ;

3° *Fiduciam pro custodia*.

Apprenez de bonne heure à vos enfants à pratiquer ce triple devoir de respect, d'amour et de confiance.

INSTRUCTIONS SUR LE PATER

VIII

Pater noster : LA FRATERNITÉ CHRÉTIENNE

Pater noster !

Notre Père !

Nous avons reçu l'Esprit d'adoption qui nous fait crier : « Père ! *Abba Pater* ! » Et cette prière, nous la faisons du fond de notre cœur. Elle en jaillit spontanément, et comme nous nous sentons honorés et fiers d'avoir un Père qui est aux cieux et qui nous regarde comme ses enfants ! Mais ce qui fut difficile aux hommes, ce fut de dire : *Notre Père* !... Quoi ! le maître et l'esclave, le sujet et le souverain seraient égaux devant Dieu ! L'Eglise eut peine à faire entrer ces idées dans l'esprit, dans le cœur des hommes, et aujourd'hui encore ce qui pratiquement paraît le plus impossible, c'est la fusion des classes.

Ce que l'on comprend le moins, en fait, ce sont ces deux mots : « Notre Père ! » C'est qu'ils engagent. Il en résulte en effet deux choses. La première, c'est que *nous sommes tous frères* ; la seconde, c'est que la fraternité ne supprime cependant pas les *distinctions*, et que, tout en proclamant l'égalité et la fraternité, l'Eglise établit dans les sociétés, par la propriété et la hiérarchie, la perfection de l'ordre.

I

Nous sommes tous frères comme *hommes*, puisque nous descendons tous d'Adam et que nous avons été pétris du même limon. C'est pourquoi l'homme a de l'attrait pour l'homme : il n'est pas fait pour la solitude et l'isolement, il se réunit à son semblable pour jouir de son aide et de ses relations ; il s'est ainsi formé en société et il s'est donné des lois, parce que Dieu, en le créant, l'a fait un *être social*, fait pour vivre avec les autres hommes ses frères. De là ces fortes expressions

que l'on rencontre dans l'Écriture : « Malheur à l'homme seul ! S'il vient à tomber, personne ne le relèvera. » (Eccl., iv, 10).

4. Mais cette fraternité naturelle demeurait morte, elle n'empêchait pas l'homme d'entreprendre sur les droits de l'homme, le plus fort d'opprimer le plus faible, et de faire de lui son esclave, sa chose. Il a fallu que le Sauveur vint pour affirmer le grand principe de la fraternité et en compénétrer les âmes : « Vous êtes tous frères, nous dit-il. Vos pères de la terre ne sont qu'imparfaitement vos pères. Vous n'avez qu'un seul Père qui est aux cieux. » (Matth., xxiii, 8, 9). *Omnes autem vos fratres estis*. Et ce mot de « frères, » il le redit à toutes les pages de l'Évangile.

Nous sommes donc surtout frères comme *chrétiens*.

Et quand après la Résurrection il rencontre les saintes femmes qui reviennent éplorées du tombeau vide, qu'elles baissent ses pieds avec effusion, *tenuerunt pedes ejus*, et qu'elles l'adorent, il leur dit : « Ne craignez point. Allez, dites à mes frères qu'ils aillent en Galilée, c'est là qu'ils me verront. » (Matth., xxviii, 10). Les Apôtres, pensait-il, pourraient s'imaginer que les liens fraternels qui les unissaient au Maître seraient rompus par la Résurrection, c'est pourquoi, à peine ressuscité, il leur fait dire qu'ils sont toujours *ses frères* : *nuntiate fratribus meis*.

2. Puisque nous sommes frères, nous devons *nous aimer* comme des frères. C'est d'ailleurs la seconde face de la charité. Nous aimons Dieu pour lui-même, mais nous aimons nos frères pour l'amour de Dieu. Sans ce second amour, non seulement la charité n'est point parfaite, mais il n'y a pas de charité.

Nous devons en outre *prier les uns pour les autres*. Quand on aime quelqu'un, on s'intéresse à ses besoins. Vous vous mettez à table : si vous êtes chrétiens, vous pensez à ceux qui n'ont pas de pain, et vous prenez la résolution de travailler à leur en procurer. Vous ne jouiriez pas des biens que le ciel vous accorde, si l'inquiétude vous venait au sujet des personnes qui n'ont rien de ces biens utiles ou nécessaires, et dont vous pouvez adoucir la misère.

Il n'y a pas seulement les besoins et la misère du corps, mais les besoins et la misère de l'âme. Les âmes ont faim de vérité, d'instruction, de morale, de paix et de vertu. Il ne vous est pas possible sans doute de les soulager toutes, pas plus que d'apaiser la faim de tous les malheureux, cependant par la prière vous pouvez atteindre toutes les âmes qui souffrent. Vous priez pour elles, vous offrez à Dieu vos sacrifices et vos mérites pour elles, et elles en ressentent les pieux effets.

C'est la beauté et le bienfait de la doctrine de la Communion des Saints. Pendant que les pécheurs offensent Dieu gravement, que les scélérats commettent leurs crimes, que le vice s'affiche et fait école, que les doctrines perverses corrompent les âmes, il y a des chrétiens et des chrétiennes qui prient pour les malheureux qui foulent aux pieds

la foi et la morale, qui expient pour eux, qui suspendent les coups de la colère de Dieu, qui retiennent son bras alourdi par leurs forfaits ; il y a des religieux qui se lèvent la nuit, à l'heure où Dieu est le plus outragé dans les grandes cités, et qui se prosternent devant l'autel, qui récitent les prières efficaces de l'Eglise, si bien que des chants d'amour perpétuels répondent aux dépravations, aux impiétés, aux blasphèmes perpétuels. Il faut que votre voix se mêle à toutes ces voix agréables à Dieu et qu'il la discerne dans ce concert d'expiation et de charité.

3. N'est-ce pas grâce à ces prières, inconnues de vous mais connues de Dieu, que vous avez été vous-mêmes préservés, affermis ou convertis ? Un jour vous hésitez dans la voie du devoir, vous écoutiez les appels des passions et vous étiez prêts à les suivre ; vous les avez suivies même ; puis tout à coup vous avez senti dans votre cœur un bon mouvement, un regret, un remords, et vous vous êtes échappés au moment où le précipice vous attirait, où vous aviez déjà le vertige. Qui vous dira quelle fut la cause de cette influence préservatrice, de la grâce qui vous a ramenés à l'église, au devoir, à Dieu ? Vous la connaîtrez au jour où tous les secrets seront révélés. En attendant, priez pour les autres comme on a prié pour vous. Ces infortunés qui s'égarent sont vos frères en Jésus-Christ, et c'est le Sauveur lui-même qui sollicite votre compassion pour eux : « Tout ce que vous aurez fait pour les plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Matth., xxv, 40).

4. Comme tous les hommes sont nos frères, nous devons prier pour tous les hommes (I Tim., II, 1) : pour les justes, afin qu'ils se maintiennent dans la grâce de Dieu ; pour les pécheurs, afin qu'ils reviennent dans la voie de l'Evangile ; pour les méchants qui nous persécutent et nous calomnient, afin qu'ils comprennent l'odieux de leur conduite, et que, redoutant les châtimens terribles qui les attendent, ils adorent enfin ce qu'ils ont brûlé ; pour les chefs des peuples, afin qu'ils gouvernent sagement, suivant la loi de Dieu ; pour les infidèles, afin qu'ils connaissent la vraie foi ; pour les hérétiques, afin qu'ils sachent quelle est la véritable Eglise et qu'ils rentrent dans le sein de l'Eglise Romaine qui leur ouvre ses bras.

« Dieu, dit S. Jean Chrysostome, prend plaisir à la prière d'un chrétien qui prie non seulement pour lui-même, mais pour le prochain. Il est naturel de prier pour soi : mais, prier pour le prochain, c'est un effet de la grâce. C'est la charité fraternelle qui nous y engage, et rien n'est plus agréable à Dieu ; car c'est une prière désintéressée. »

II

Nous sommes tous frères : l'Evangile, et l'Evangile seul, l'a proclamé. Les païens méprisaient l'homme puisqu'ils le ravalait à la honte et à la cruauté de l'esclavage ; ils méprisaient la femme et l'avilissaient ; ils méprisaient les étrangers qu'ils appelaient des barbares. Ils versaient des flots de

sang humain dans les cirques pour leur plaisir féroce, ils faisaient mourir les vaincus dans les supplices. Jugurtha, Vercingétorix furent égorgés dans la prison Mamertine ; et ces atrocités, le peuple-roi les trouvait naturelles, légitimes et justes. Dans quelle barbarie était tombé ce monde païen qui ne connaissait plus le vrai Dieu ! L'homme abandonné à ses instincts devient un tigre pour l'homme.

1. Le Christ est venu, il nous a dit : « Vous êtes tous frères ! » Mais que de difficultés il a fallu vaincre, pour faire pénétrer cette doctrine dans les âmes ! Nous proclamons volontiers l'égalité, mais ce n'est point pour nous placer au niveau de ceux qui sont inférieurs à nous, c'est pour nous relever à la hauteur de ceux qui sont au-dessus de nous. Aussi, que la doctrine de l'égalité et surtout de la fraternité ait prévalu dans le monde, c'est un miracle social qui a exigé l'action toute-puissante de la grâce.

Ce miracle ne s'est pas accompli en un jour, les idées chrétiennes ont fructifié lentement, mais quelle magnifique efflorescence de charité, quand les haines disparurent, que les races fusionnèrent, qu'il n'y eut plus ni Juifs ni Gentils, ni esclaves ni hommes libres, mais seulement des chrétiens unis dans le Christ, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme !

Avec les siècles, la doctrine chrétienne compénètre les sociétés, comme un parfum puissant et qui ne s'évapore jamais ; l'esprit de fraternité entre dans les âmes, rapproche les peuples, fait de tous les disciples de Jésus-Christ comme une immense famille où l'on s'aime, où l'on se réjouit ensemble, où l'on goûte la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment. Les vieillards d'aujourd'hui se souviennent encore de cette époque fraternelle où tous priaient le dimanche à l'église, où l'on chantait en famille, où le bonheur, fruit de la joie des consciences, s'épanouissait en douces et communicatives expansions.

Ce bonheur chrétien a sûrement diminué. Cependant l'esprit chrétien demeure malgré tout, la doctrine de la fraternité triomphe tellement que toutes les réformes sociales, toutes les institutions actuelles, faites pour réunir les hommes, associations diverses, amicales, syndicats, coopératives, tout se forme au nom de la fraternité, tout se façonne sur le patron tracé par l'Evangile. Jamais peut-être l'Evangile n'a été aussi méconnu en paroles, ni autant appliqué en actes.

2. Cette doctrine est trop belle pour que le démon n'ait point cherché à la travestir. Il a soufflé l'esprit de discorde, les guerres sociales, les haines ; au nom de la fraternité, il a prêché ce qu'on appelle le socialisme. Il a dit :

« Si tous les hommes sont frères, pourquoi rencontre-t-on tant d'inégalités dans les conditions ? Pourquoi ceux-ci ont-ils tout et ceux-là rien ? Pourquoi le bien-être, les richesses sont-ils le privilège du petit nombre ? Pourquoi l'immense majorité gagne-t-elle péniblement son pain à la sueur

de son front, et même souvent ne parvient point à le gagner ? Pourquoi y a-t-il des riches et des pauvres, des opulents et des affamés ? »

Nous avons vu les résultats sanglants de cette prédication qui fait appel aux mauvaises passions, qui arme les citoyens les uns contre les autres, et qui nous maintient dans cet état de malaise qui précède les grands orages. L'Eglise nous donne le sens élevé et juste de la fraternité ; sa doctrine, qui est celle des Apôtres, seule supprime les rivalités, les convoitises et prévient les révolutions.

Elle nous dit : « Vous êtes tous frères, c'est-à-dire tous membres d'une même famille et d'un même corps. Or dans un corps chaque membre a sa fonction. L'œil voit, l'oreille entend, les pieds marchent. Ces membres remplissent des services divers, des missions différentes et malgré leur diversité, à cause même de leur diversité, ils forment un tout harmonieux, ils travaillent tous pour le bonheur, pour la santé de tout le corps et pour leur bien-être particulier. Il faut qu'ils diffèrent et qu'ils soient inégaux, cela n'empêche point leur merveilleux accord. »

3. De même nous occupons des rangs inégaux, des emplois différents, et cela n'empêche point que nous ne soyons frères. Le fils de roi est le frère d'un fils de mendiant, et voici comment :

Ces deux hommes sont également les enfants de Dieu, ils ont été tous deux rachetés par le sang de Jésus-Christ, comme ils ont été tous deux créés par Dieu, ils appartiennent à la même famille illustre et divine. Ils sont membres d'un même corps mystique qui est Jésus-Christ. Dans ce corps aussi les membres sont divers et inégaux. L'œil n'est pas la langue, et l'oreille n'est pas la main, mais ils ont tous leur fonction et leur dignité propres, ils travaillent tous pour produire l'harmonie parfaite du corps.

« C'est la même eau qui coule sur le front de chacun de nous, et la religion, comme l'a si bien dit le brillant auteur du *Génie du christianisme*, nous montre le fils des rois dans sa pourpre, renonçant aux grandeurs, à la même piscine où l'enfant du pauvre en haillons vient abjurer les pompes de Satan auxquelles il ne sera pourtant point condamné ! Si nous péchons, un même tribunal nous absout et nous réconcilie ; une même nourriture nous est préparée à la table sainte ; nous rompons ensemble le même pain descendu des cieux ; au pied de la chaire divine tous les rangs sont confondus ; et celui qui porte la parole appelle ceux qui l'écoutent : frères bien-aimés. C'est l'égalité parfaite, c'est la plus complète fraternité ¹. »

4. L'Evangile a réalisé ce miracle de faire fleurir parmi nous la fraternité ainsi que la hiérarchie. La fraternité ne supprime pas les distinctions. Il y aura toujours des pauvres et des riches, mais ceux-ci ont des obligations tellement graves qu'aux yeux de Dieu il vaut mieux être pauvre que riche. Le Sauveur n'a eu que des paroles douces

pour les premiers, mais des anathèmes terribles pour les autres. Vous êtes pauvres ? ne portez pas envie aux opulents. Vous possédez les biens de ce monde ? souvenez-vous que vous devez les communiquer à ceux qui ne les ont pas, car ceux-ci sont vos frères.

Surtout préservez-vous tous des doctrines subversives de ceux qui demandent l'égalité dans le bien-être. Cette égalité ne saurait exister. Les chrétiens le comprennent et se consolent par la certitude que les pauvres ici-bas seront très riches au ciel. C'est pourquoi il faut avoir la foi, pour comprendre la vie. Quant aux socialistes qui invoquent la fraternité, mais qui en réalité ne s'appliquent qu'à exciter les mauvais instincts, à déguiser les jalousies, sachez que la fraternité qu'ils prêchent, « c'est la fraternité de Caïn ! »

IX

QUI ES IN CÆLIS

Qui es in cælis.

Père, qui êtes aux cieux !

Quand on vient demander quelque chose à un haut personnage, on l'aborde en lui disant un mot aimable ; c'est pourquoi, lorsque nous venons prier Dieu, nous lui adressons ces paroles qui ne peuvent que le toucher, car elles lui rappellent son œuvre la plus magnifique, le ciel : « Père qui êtes dans les cieux ! » Cette terre est belle sans doute, mais que sa beauté est pâlie par le spectacle du ciel rempli d'étoiles, de cet azur profond, si clément le jour, si merveilleusement illuminé la nuit, où nous voyons par la pensée Dieu qui règne, qui contemple son œuvre et qui nous regarde.

Expliquons le sens élevé de ces quatre mots ; nous dirons ensuite les *sentiments* de piété qu'ils nous suggèrent.

I

On a comparé Dieu à un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Cette définition a du moins l'avantage de nous montrer Dieu sur tous les points du temps et de l'espace. Il est partout. Au lieu que nous occupons une certaine étendue bien déterminée, dans l'endroit où nous nous trouvons et pas ailleurs, Dieu occupe toute l'étendue et il est tout entier dans chaque point de l'étendue. « Si je monte au ciel, dit David, vous êtes là ; si je descends en enfer, je vous y retrouve. Si je m'élance dès l'aurore avec des ailes et que j'établisse ma demeure jusqu'au delà des mers, c'est votre main qui m'y a conduit et qui m'a soutenu. » (Ps. 138). Et si je m'élève au-dessus de l'horizon, jusqu'aux étoiles, puis des étoiles jusqu'à l'espace immense où cessent les mondes, où il n'y a plus rien, à la limite de cet espace nouveau où commencent d'autres espaces sans fin, ma pensée rencontre Dieu, toujours Dieu, qui se redit que sa créature est belle, qui veille sur elle et à qui rien n'échappe, pas plus le gouvernement des astres les plus brillants que la marche de la dernière des

¹ *Le Pater*, par Mgr Pichenot, p. 81.

fourmis qui apporte son brin de paille pour les constructions de la communauté.

1. Je me perds dans mes réflexions ; mon esprit s'arrête interdit sur le seuil de ces merveilles dont il découvre pourtant si peu de chose, des mystères de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, et je m'abîme dans mon néant. Qui sommes-nous devant Dieu ? D'humbles points inaperçus dans l'immensité, des étincelles qui brillent un instant et s'éteignent ensuite, des êtres chétifs, effacés parmi les splendeurs glorieuses de la création.

Mais c'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement, l'être, dit S. Paul. Nous allons, nous voyageons, et toujours nous demeurons en lui, sans sortir de sa divinité. Notre être a quelque chose de lui, est son œuvre, comme le tableau est l'œuvre du peintre. Mais, mieux que cela, nous participons à sa divinité, sa vie divine est en nous par la grâce ; nous ne sommes pas Dieu, mais nous sommes compénétrés de Dieu !

Dieu partout, jusque dans les profondeurs de l'infini, Dieu ordonnant leur marche aux étoiles, Dieu commandant aux âmes, aux consciences, et nous animant de sa propre vie, vivant en nous ; Dieu conversant avec les Anges les plus brillants et parlant en même temps à la plus petite des créatures humaines pour l'éclairer, l'encourager, solliciter son amour : toutes ces pensées me jettent dans une stupeur indicible, et, impuissant à exprimer ce que je vois, ce que je sens, désespéré de ne pas voir et de ne pas comprendre davantage, je ne puis, comme sainte Marguerite-Marie, que me réfugier jusqu'au centre de mon néant, d'où je m'écrie : « Mon Dieu ! je vous adore, et j'ose vous aimer ! »

La beauté divine invisible est devenue visible par la création, elle est sortie de sa demeure éternelle et impénétrable pour se montrer à nous, sa puissance infinie et sa divinité resplendissent dans ses œuvres. Aveugles volontaires, et coupables, et inexcusables sont ceux qui ne veulent pas voir Dieu, la cause suprême, qui brille dans ses admirables effets comme dans un miroir, *ita ut sint inexcusabiles*. (Rom., I, 20).

Dieu invisible est donc partout visible dans ses œuvres. Il est aussi insensé de le nier que de prétendre que cette superbe voiture qui passe devant nous n'a pas été faite par un ouvrier. L'ouvrier est absent, il n'accompagne point son ouvrage, et pourtant qui donc oserait affirmer qu'il n'existe pas, et que cette belle œuvre s'est faite toute seule ?

2. Pourquoi cependant, puisque Dieu est partout, Jésus-Christ dans la prière qu'il nous a enseignée ne nous le montre-t-il qu'au ciel : « Notre Père qui êtes dans les cieux » ? Car il est aussi bien sur la terre qu'au ciel, il est auprès de nous, il nous écoute, il nous voit, il est en nous !

C'est vrai. Mais pour nous le plus beau des spectacles, celui qui nous élève le plus vers Dieu, c'est le spectacle du ciel « qui raconte sa gloire ». Le jour l'annonce au jour et la nuit à la nuit. Quand l'aube paraît, elle chante son Créateur ; quand le

soleil tombe et fait place au crépuscule, ce sont d'autres voix qui retentissent dans tout l'univers et qui disent : « C'est Dieu qui nous a faits ! ce n'est pas nous qui nous avons créés. » *Deus fecit nos et non ipsi nos*. Et ces voix parlent dans toutes les âmes pour les forcer à réfléchir, à aimer, à adorer Dieu. Qui pourrait, sans se sentir ému, contempler le soleil qui se lève et qui sourit à la terre ? Qui donc regarde le ciel peuplé d'étoiles brillantes sans interroger son esprit, touchant Celui qui a fait cette harmonieuse et radieuse immensité ? Cela vous élève, vous grandit l'âme, vous tire hors de vous-même. C'est pourquoi Jésus-Christ nous fait dire : « Père qui êtes dans les cieux ! »

D'ailleurs l'Écriture ne nous apprend-elle pas que c'est là que Dieu réside, qu'il a établi sa demeure ? C'est pourquoi elle l'appelle le « Très-Haut », *Altissimus*. Pour elle, Dieu est « celui qui habite dans les cieux », *qui habitat in caelis*. Notre âme va donc d'elle-même vers lui, elle regarde en haut, elle contemple le ciel avec un respect auguste, comme les Juifs, du haut de la montagne des Oliviers qui domine Jérusalem, regardaient avec adoration, avec amour les faites dorées du temple où reposait la majesté de Dieu entre les chérubins d'or. Nos yeux se portent vers le ciel qui est le palais de Dieu, comme les yeux des sujets se portent vers la maison du roi, sachant que leur souverain est là. Pour nous le ciel étoilé est le reflet de la gloire du Créateur, nous ne nous lassons pas de la voir. Le soleil est un vase admirable, façonné par le Très-Haut : *vas admirabile, opus Excelsi*. (Eccli., XLIII, 2).

Enfin le ciel, c'est le séjour de la gloire, du bonheur infini, la maison éternelle de Dieu ; c'est le Paradis, c'est là que nous sommes appelés à jouir un jour de la vision béatifique, là que nous verrons Dieu, « le Père qui est dans les cieux ». N'est-il pas naturel que nous nous y transportions chaque jour par la pensée ? « Où est notre trésor, là aussi est notre cœur. »

II

Aussi quels sentiments d'humilité, de respect, de désir, d'amour font naître en nous ces douces paroles : *Qui es in caelis* !

1. Que sommes-nous devant Dieu ? « Où étais-tu, demandait Dieu à son serviteur Job, quand je jetais les fondements de la terre ? Dis-le si tu le sais. Où étais-tu lorsque les astres du matin me louaient ensemble et que tous les anges chantaient un hymne de joie pour célébrer la création ? J'ai enfermé la mer dans ses limites et je lui ai dit : Tu iras jusque-là et pas plus loin. C'est là que tu briseras l'orgueil de tes flots ! » (Job, xxxviii). Et cependant cet être souverain, infiniment puissant, devant qui nous ne sommes rien, qui a fait tant de merveilles imposantes, a daigné songer à nous, pauvres petites créatures, et dans sa pensée, nous sommes plus que les « astres du matin », plus que l'océan, plus que toute la terre ! Nous si petits, nous sommes si grands ! Comme nous sentons

mieux notre indignité, quand nous nous comparons aux magnificences célestes, *qui es in cœlis* ; comme nous nous sentons pénétrés de respect, d'amour, d'humilité, en face de Dieu qui nous a créés, qui nous a choisis pour ses enfants, nous a donné une âme immortelle, reflet brillant de sa divinité, et qui nous aime !

Comme le ciel est très haut, nous éprouvons le besoin de nous élever.

« Père qui êtes aux cieux ! » Dieu est là, au-dessus de nous, dans l'éternel, l'invisible, l'immuable. Et nous, nous vivons parmi les choses qui se voient, qui passent, qui changent, qui ne s'attachent à nous que pour nous abandonner quelque jour. Regardons plus haut. Elevons-nous, élevons-nous si haut que les choses de la terre disparaissent pour nous, *qui es in cœlis* ! Allons jusqu'au sommet des cieux, transportons-nous auprès du Père très aimable et très aimant qui nous appelle et nous attire. Je vous le demande, est-ce que nous songerons encore, là-haut, aux querelles qui nous divisent, aux jalousies, aux rivalités, aux vanités qui se partagent notre vie et notre cœur ? Alors nous ne serions pas assez haut encore.

Elevons-nous ! Voilà que nous n'apercevons plus rien du monde frivole qui nous ensorcelait, nous n'entendons plus rien des bruits de la terre. Dieu seul absorbe toute notre attention, nous sommes en sa présence, c'est lui que nous voyons maintenant, nous nous complaisons à le contempler, et lui seul. Les souvenirs d'ici-bas, les soucis d'argent, les ambitions qui faisaient notre joie et notre tourment, les vaines espérances, tout cela ne nous dit plus rien, auprès du Père qui est dans les cieux, *qui es in cœlis*.

Alors nous nous sentons pris d'un désir de prier Dieu. Les enfants ne doivent pas être séparés de leur Père, mais ils soupirent après le jour où il leur sera donné de le voir. Nous ne sommes pas ici-bas dans un état stable, définitif, nous ressemblons à des exilés qui sont en route pour la patrie. L'état définitif, qui ne changera plus, c'est le ciel : la patrie, c'est là où le Père réside, *qui es in cœlis* ! Tant que nous ne serons pas pour jamais auprès de Dieu, nous souffrirons, nous parcourrons tous les chemins de notre vallée de larmes, cherchant celui qui nous conduit le plus sûrement au terme désiré.

2. Le terme c'est le séjour auprès du Père. Des millions d'anges et de saints l'entourent, jouissant d'une félicité parfaite et chantant sa gloire. Isaïe a aperçu quelque chose de cet indescriptible spectacle. Il vit le Seigneur assis sur un trône très élevé, dans un appareil royal. Deux séraphins étaient auprès du trône, ils avaient chacun six ailes, deux dont ils se voilaient la face, deux dont ils se voilaient les pieds, deux à l'aide desquelles ils volaient. « Et ils criaient l'un à l'autre : Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées, toute la terre est remplie de sa gloire ! » (Is., vi, 3). Mais cette vision d'Isaïe ne saurait nous donner

une idée du ciel, pas plus que celle de S. Jean qui nous montre le trône divin environné d'un arc-en-ciel, et assis autour, vingt-quatre vieillards vêtus de robes blanches avec des couronnes d'or sur la tête et adorant Dieu en disant : « Vous êtes digne, Seigneur notre Dieu, d'avoir toute gloire, tout honneur, toute puissance, car c'est vous qui avez tout créé. Tout existe, tout a été fait parce que vous l'avez voulu. » (Apoc., iv). Ces accents inspirés nous transportent auprès de ce trône du Père d'où « sortent des tonnerres, des éclairs et des voix ; » ils nous élèvent et nous font désirer le jour de l'union avec le Père, et cependant qu'ils disent peu de chose au regard de la réalité !

Du moins ils nous rappellent que nous sommes faits pour jouir de ces splendeurs et de ces joies avec des millions d'élus, que nous sommes appelés à passer notre éternité dans la contemplation de Jésus-Christ, de la sainte Trinité, dans la compagnie de la Sainte Vierge, des anges et des saints, et que Dieu nous a assigné là, auprès de son trône, une place qu'il nous faudra occuper.

Mais pour l'occuper, que de travaux, de prières, de sacrifices et de luttes ! C'est pourquoi, afin de nous animer à la souffrance, au labeur, au bon combat, ayons toujours la pensée au ciel auprès du Père, *qui es in cœlis* !

3. Notre but c'est d'aller au ciel, nous n'en avons pas d'autre qui soit digne de nous. Toutes nos prières doivent donc tendre vers ce but. Demander autre chose qui s'en éloigne, c'est nous détourner de la Patrie, du Père qui réside dans les cieux. Sans doute il nous est permis de prier Dieu de nous accorder les choses nécessaires et même utiles, le pain du corps et celui de l'âme, ce qui convient pour que notre situation ici-bas demeure honorable et honorée, des succès pour nos entreprises, des positions honnêtes pour nos enfants, la santé qui nous permette de remplir nos fonctions. Tout cela est très légitime. N'oublions pas cependant de le demander en vue de faire la volonté de Dieu, de procurer sa gloire, d'obtenir notre salut et de gagner le ciel. Si nos intentions demeuraient purement terrestres, nous nous détournerions du but unique et suprême.

« Cherchez, aimez, goûtez ce qui est en haut, » nous dit S. Paul, *quæ sursum sunt quærite*. (Col., iii, 1).

Vous comprenez maintenant pourquoi Jésus-Christ nous fait prier « le Père qui est aux cieux, » qui est en haut.

Telle est l'admirable préface du *Pater*. Avant de prononcer les paroles de cette prière divine, composée pour nous par Dieu qui connaît nos besoins, notre cœur, notre nature, nous nous recueillons. C'est au Père que nous allons parler, à Dieu qui nous a créés, à Jésus-Christ qui nous a rachetés, au Saint-Esprit qui nous a sanctifiés et rendus enfants de Dieu par le baptême ; à la Providence aimable qui nous conduit et veille sur nous avec des attentions paternelles, *Pater*. Puis nous élevons

notre âme jusqu'au plus haut du ciel où Dieu règne parmi les élus, où il nous a réservé une place, où nous devons un jour mêler notre voix aux concerts des Anges et des Saints. « Notre Père qui êtes aux cieux ! » Nos lèvres prononcent avec respect, notre cœur savoure avec douceur, avec amour ces paroles du ciel. Tout un monde de pensées pieuses, humbles, adoratrices, reconnaissantes, jaillit de notre âme ; nous sommes bien convaincus de la bonté de Dieu ; soutenus, élevés et pénétrés par la vue du ciel, nous pouvons maintenant commencer la prière divine.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

2^e Partie : Les vertus chrétiennes

XXXI

LA VERTU ET L'ACTE DE VERTU

Disce ubi sit virtus.

Apprends où est la vertu.
(Baruch, III, 14).

Après avoir défini la vie chrétienne, nous avons, dans une première série d'entretiens, précisé et fait valoir les raisons qui nous pressent de l'adopter et de la mener fidèlement à l'avenir.

Ces raisons bien comprises et la résolution de vivre chrétiennement une fois arrêtée, il nous faut étudier la vie chrétienne en elle-même, c'est-à-dire, comme nous l'avons déclaré quand nous avons exposé le programme de nos Entretiens ¹ : dans les *vertus* qu'elle nous demande de pratiquer ; — dans les *moyens* qu'elle met à notre disposition ; — et dans les *difficultés* qu'elle peut nous offrir.

De là, les trois autres séries d'entretiens qui vont se succéder.

Nous allons commencer par l'étude des VERTUS DONT LA PRATIQUE COMPOSE LA VIE CHRÉTIENNE.

L'Esprit-Saint nous recommande d'apprendre, tout d'abord, *où est la vertu* :

« Apprendre où est la vertu », c'est apprendre en quoi elle consiste, d'où elle nous vient, comment elle se met en œuvre, quels résultats elle produit. Avant d'entrer dans le détail des vertus auxquelles Dieu nous oblige, il nous faut apprendre tout cela. Ces notions d'ensemble nous sembleront peut-être un peu sèches ; mais elles nous sont nécessaires. Elles nous aideront, plus tard, à comprendre ce qui sera dit ; et le fait de les avoir exposées une fois pour toutes nous épargnera des répétitions fastidieuses.

Apprenons donc : 1^o *ce qu'est la vertu* ; et 2^o *ce qu'est l'acte de vertu*.

I

1. Dans le langage des moralistes et des écrivains spirituels, *vertu* signifie : — tantôt, la pratique du bien, entendue dans son acception la plus large. Ainsi dit-on qu'un homme pratique la

vertu, quand il fait le bien sous toutes ses formes et n'en néglige aucune ; — tantôt, l'une des formes particulières du bien. C'est en ce sens tout objectif qu'on distingue plusieurs *vertus* différentes : la vertu de foi, la vertu d'espérance, la vertu de charité, et les autres ; — tantôt, dans un sens tout subjectif, l'une ou l'autre des aptitudes ou des forces personnelles à l'aide desquelles nous pouvons faire le bien. Voilà comment nous parlons d'acquérir, de recevoir de Dieu, de posséder telle et telle vertu.

Cette dernière signification du mot *vertu* répond à son étymologie. *Virtu* vient d'une expression latine (*virtus*) qui veut dire *force*. De fait, toute vertu est une force. Mais toute force ne peut pas être appelée vertu. L'usage a réservé ce mot aux *forces spirituelles et permanentes qui rendent l'homme capable de faire le bien*. — Je dis : « *forces spirituelles* » : car la vertu rend forts, non pas les corps, mais les âmes. C'est une force morale. — « *Forces permanentes* » : parce que cette force ne s'épuise dans aucun des actes qu'elle produit ; elle survit à tous et reste capable de produire des actes nouveaux. C'est ce qu'on appelle, au sens philosophique, une *habitude*. — Enfin, j'ai dit : « *forces qui rendent capable de faire le bien* » : tel est, en effet, l'objet de la vertu. La vertu est le contraire du vice. Comme celui-ci porte au mal et sert à faire le mal, celle-là porte au bien et sert à faire le bien. D'où ces proverbes qu'« on ne peut pas abuser de la vertu » ; et que « la vertu n'a jamais rendu mauvais personne ».

Le fait que la vertu sert exclusivement au bien l'oblige à se tenir dans un juste milieu, entre l'excès et le défaut. L'excès ferait trop ; il transformerait la vertu en vice, parce qu'il lui ferait dépasser la mesure. Le défaut ne ferait pas assez ; il vicierait la vertu en la maintenant au-dessous du devoir. La vertu est donc à égale distance et de l'exagération et de l'insuffisance. — Cette loi du « juste milieu » règne sur toutes les vertus. Il n'en est aucune qui ne doive craindre le *trop peu* ; et, seul, l'amour de Dieu peut ne pas craindre le *trop* : Dieu étant tellement digne d'amour qu'on ne peut jamais l'aimer plus qu'il ne le mérite.

2. On distingue deux sortes de vertus : les vertus *naturelles* et les vertus *surnaturelles*.

Les vertus *naturelles* sont des vertus purement humaines. L'homme les apporte quelquefois en naissant ou, le plus souvent, les acquiert par ses propres efforts. De là vient que les théologiens leur donnent le surnom de vertus *acquises*. La raison leur sert de règle. Elles ont atteint tout leur but quand elles ont contribué à rendre la vie conforme aux prescriptions de l'honnêteté mondaine.

Les vertus *surnaturelles* appartiennent à l'ordre de la grâce. Personne ne les apporte en naissant ; personne, non plus, ne les acquiert par son travail. Dieu les donne toutes faites. D'où leur surnom de vertus *infuses*. « La vertu, dit S. Augustin, est une œuvre de Dieu en nous ¹. »

¹ *Virtus est bona qualitas quam Deus in nobis operatur, (Lib. II, De lib. arbitrio).*

Nous avons expliqué, en son temps, comment la grâce sanctifiante nous unit à Dieu, nous associe à sa vie, ou, si vous l'aimez mieux, le fait vivre en nous. Toute vie possède un organisme, c'est-à-dire un ensemble d'organes ou de facultés à l'aide duquel elle peut se manifester au dehors d'elle-même et produire des actes. Les vertus surnaturelles sont les organes ou les facultés actives dont jouit cette vie à la fois divine et humaine que la grâce nous fait mener. Elles constituent le mode sous lequel les vertus du Très-Haut nous sont communiquées, et les œuvres auxquelles nous les employons sont comme le rayonnement de la vie de Dieu en nous. Ce sont des actes de Dieu autant que des actes de l'homme. Comme tels, ils possèdent une telle valeur que Dieu seul peut en être la récompense. — On voit, par là, combien les vertus surnaturelles, en raison de leur caractère, de leur origine, de leur portée, s'élèvent au-dessus des vertus naturelles. L'homme qui possède uniquement ces dernières, et le chrétien, en qui les vertus surnaturelles s'ajoutent aux vertus naturelles, ne sont aucunement dans la même situation morale. Le premier ne possède que des facultés et des forces humaines. Le second les possède, comme le premier ; mais avec des facultés et des forces divines. Il jouit donc, pour faire le bien, d'une capacité supérieure. C'est pourquoi, quand ils seront l'un et l'autre en face d'une grande tentation ou d'une séduction puissante, si l'homme dit : « C'est plus fort que moi ! » et s'avoue vaincu, le chrétien qui saura exploiter sa vertu dira : « Je suis plus fort que l'ennemi. » Il pourra et devra entamer la lutte avec confiance, et remporter la victoire.

La série des vertus naturelles et la série des vertus surnaturelles correspondent l'une à l'autre. En d'autres termes, toute vertu surnaturelle répond à une vertu naturelle, à laquelle elle se superpose et qu'elle complète ou transforme. Elle représente une énergie divine venant collaborer à une énergie humaine. Ces deux vertus qui se répondent portent le même nom. Il existe ainsi deux humilités, deux prudences, deux tempérances : celle d'en bas et celle d'en haut. Et ainsi des autres vertus. — Il suit de là qu'on peut pratiquer et qu'on pratique souvent ensemble les deux vertus correspondantes.

Comme la grâce sanctifiante est le principe de vie auquel les vertus surnaturelles servent d'organisme, elles sont intimement attachées à cette grâce et ne s'en séparent jamais. On les reçoit quand on la reçoit ; on les conserve tant qu'on la conserve ; on les perd quand on la perd, c'est-à-dire quand on se rend coupable de péché mortel. Les vertus de foi et d'espérance sont les seules qui puissent rester dans une âme morte à la vie de la grâce. Encore, les perdra-t-elle comme les autres, si elle tombe dans l'incrédulité ou le désespoir. — Dieu peut rendre aux pécheurs les vertus qu'ils ont perdues ; et il les leur rend, en effet, avec la grâce sanctifiante, quand ils reçoivent son pardon.

Il est à remarquer que les vertus naturelles ne meurent point, sous les atteintes du péché, avec les vertus surnaturelles. Evidemment, tout acte mauvais les diminue, comme tout acte bon les augmente. Pourtant, le péché ne les détruit pas. Acquises sans le concours de la grâce, elles peuvent vivre sans elle. De là, ces sympathies pour le bien, ces heureuses dispositions, ces bonnes œuvres même, dont le spectacle nous étonne parfois chez des hommes très coupables d'ailleurs, et chez les plus grands criminels.

3. Les vertus surnaturelles, telles qu'elles nous sont données ici-bas, sont toujours susceptibles d'accroissement. Aussi n'est-il jamais permis, même aux meilleurs, de se tenir pour aussi vertueux qu'ils peuvent l'être, et leur faut-il travailler sans cesse à le devenir davantage. Ce labeur sacré leur est souverainement utile ; il assure leur sanctification, les rend plus conformes au désir de Dieu et leur fait mériter de plus belles récompenses.

Mais, dira quelqu'un, si nos vertus peuvent et doivent grandir toujours, quels moyens avons-nous de leur procurer cet accroissement ? — D'abord, les vertus surnaturelles tenant à la grâce sanctifiante par des liens étroits, tout ce qui profite à cette grâce profite également à ces vertus. Elles s'accroîtront donc de tout ce par quoi pourra s'élargir ou se resserrer l'union des âmes avec Dieu, comme la prière, les pratiques de piété, la réception des sacrements. — Mais le moyen le plus efficace et le plus direct de grandir en vertu consiste dans l'exercice énergique et habituel des vertus qu'on veut rendre plus parfaites. Plus on pratique souvent ces vertus ; plus on déploie, dans cette mise en pratique, d'assiduité et d'énergie : plus aussi on les fortifie. Il n'en va pas des forces surnaturelles comme des forces naturelles. Celles-ci s'épuisent, quand on en fait un usage quelque peu intensif ; au contraire, celles-là se développent dans le travail. Ainsi, la persévérance facilite la persévérance et chaque progrès dispose à des progrès nouveaux. Les vertus naturelles sont accessibles à la fatigue ; les vertus surnaturelles ne se fatiguent pas.

Mais arrêtons nos regards sur cette mise en œuvre des vertus surnaturelles, et, après avoir expliqué ce qu'est la vertu, disons ce qu'est l'acte de vertu.

II

1. On appelle acte de vertu celui qui met la vertu en pratique.

L'initiative de l'acte de vertu, quand cette vertu est d'ordre naturel, appartient à la raison. C'est la raison qui en conçoit les motifs, les propose à l'esprit et, par là, éveille les exigences de la conscience et détermine les résolutions de la volonté. Ces motifs sont toujours eux-mêmes d'ordre naturel, et tels que l'homme peut les découvrir par ses propres lumières. — Lorsqu'il s'agit des vertus surnaturelles, l'initiative de l'acte de vertu vient, non plus de nous-mêmes, mais de Dieu. Dieu nous

en donne l'idée par ses inspirations et concourt à sa réalisation par ce que nous appelons la grâce *actuelle*. Ces inspirations et ce concours venu de Dieu proposent toujours un but d'ordre surnaturel à l'acte de vertu.

L'acte surnaturel de vertu ne doit pas être une rareté dans la vie des chrétiens ; il doit, au contraire, y occuper une très large place. Et cela s'explique. — D'une part, les vertus surnaturelles sont douées d'une grande activité. Dieu, qui en fait une communication de ses propres vertus, met en elles une énergie toujours impatiente de se déployer et qu'on ne saurait comprimer sans lui faire violence. — D'autre part, l'occasion de les mettre en pratique ne manque jamais. Les devoirs d'état, les exercices réguliers de piété, les travaux et les souffrances, les relations avec autrui, les tentations et les scandales, et surtout les inspirations de la grâce la renouvellent sans cesse. Il ne faut pas vous en plaindre, mais plutôt vous en réjouir ; car l'acte de vertu porte avec lui de tels avantages que sa multiplicité vous est souverainement utile.

2. Quels avantages ?

Le premier consiste dans la haute valeur qu'il donne à la conduite. — L'acte de vertu, nous en avons fait la remarque, est toujours un acte bon ; l'acte qui n'est point bon procède, non d'une vertu, mais d'un vice. Quand cet acte résulte d'une vertu surnaturelle, il est d'une valeur morale incomparable. Tout acte d'une vertu chrétienne est donc une grande chose. Il ennoblit et honore au plus haut point celui qui le produit. Quand il remplit une existence humaine, il l'élève bien au-dessus des choses d'ici-bas et lui fait place parmi les choses divines.

Le second avantage d'un acte de vertu surnaturelle se trouve dans le mérite qu'il produit.

Le *mérite* se définit : le droit à une récompense. Le travail de l'ouvrier lui mérite son salaire, parce qu'il lui donne le droit de l'exiger. Les succès de l'étudiant lui méritent ses lauriers, parce qu'ils lui confèrent le droit d'en être couronné. Aussi bien, tout acte d'une vertu surnaturelle assure à qui l'accomplit le droit d'en être récompensé. Ce droit résulte d'abord des promesses de Dieu ; et puis de l'excellence propre à cet acte lui-même. Cet acte est un acte d'ordre divin et, par conséquent, de valeur divine.

Le mérite attaché à l'acte surnaturel de vertu est tantôt *de stricte justice* ; tantôt, *de simple convenance*. Dans le premier cas, il confère un droit rigoureux, auquel Dieu doit donner satisfaction. Dans le second cas, il ne donne à l'homme aucun droit proprement dit ; il le recommande seulement à la générosité et aux bienveillances divines.

Le *mérite de simple convenance* est le seul auquel puissent prétendre les âmes qui ne sont point en état de grâce. Celles-là sont radicalement incapables de rien faire qui soit digne de Dieu ; et, de son côté, Dieu ne s'est engagé à rien vis-à-vis d'elles. Pourtant, leurs vertus peuvent attirer ses

préférences. Veut-il, par exemple, faire miséricorde à quelque pécheur ? Il choisira, sans doute, pour le ramener à lui, celui qui prie, évite le mal, fait l'aumône, et non pas celui dont la vie se passe dans des iniquités continuelles et auxquelles rien ne vient faire compensation. Pourtant, il faut bien le dire, ces mérites n'ont rien de rigoureux ; ils n'offrent aucune certitude et, par suite, aucune sécurité.

Le *mérite de stricte justice*, celui qui donne au chrétien un droit proprement dit et impose à Dieu une dette, est réservé aux justes, c'est-à-dire aux hommes qui sont en état de grâce. Ceux-là seuls peuvent accomplir les actes visés par les promesses divines et dignes d'en motiver l'accomplissement. Le droit auquel ces actes donnent naissance, cela va sans dire, porte uniquement sur le salaire auquel il a plu à Dieu de s'engager vis-à-vis d'eux. Pour donner à cet égard quelques précisions, je dirai : — premièrement, que l'acte de vertu pratiqué par les justes leur mérite, à titre rigoureux : pour la vie présente, une augmentation immédiate de grâce sanctifiante, avec un accroissement des vertus surnaturelles et particulièrement de celle que l'acte de vertu a mise en œuvre ; et, pour la vie future, les récompenses du paradis : C'est ce qu'il y a, ici-bas, de plus utile et, là-haut, de plus désirable. — Deuxièmement, que toute autre faveur, soit pour eux-mêmes, comme la persévérance finale, la conversion après les fautes à venir, les biens d'ordre temporel ; soit pour autrui, comme la conversion des pécheurs ou la guérison des malades, ne peut être méritée qu'à titre de simple convenance. Dieu n'a contracté, sur ce point, aucun engagement. Cependant il tient, même en cette matière, assez compte du mérite des justes pour que ceux-ci en soient encouragés et portés à la confiance.

Le mérite d'un acte de vertu surnaturelle peut être plus ou moins considérable. Les circonstances dans lesquelles il s'accomplit sont souvent de telle nature qu'elles ajoutent à sa valeur. Parmi ces circonstances auxquelles la pratique de la vertu doit un surcroît de mérite, je signalerai : les difficultés qu'il a fallu vaincre, le haut degré de grâce auquel est élevée la personne qui agit, les ardeurs de son amour pour Dieu, l'excellence de ses intentions.

Remarquons encore que nos mérites acquis peuvent se perdre, tant que nous sommes dans la vie présente. Ils se perdraient, en effet, si nous venions à commettre une faute mortelle. Mais Dieu nous les rendrait, avec sa grâce, quand nous nous réconcilierions avec lui.

Le mérite est chose propre à la vie présente. On n'en acquiert plus aucun dans la vie future.

Si maintenant vous me demandez ce qu'il faut faire pour qu'un acte de vertu soit surnaturel et donne lieu au mérite, je vous répondrai que la mise en œuvre des vertus surnaturelles s'effectue par l'intention. Quiconque les possède et veut en user, en use par le fait même. Cette intention peut

être formelle ou explicite, sous-entendue ou implicite. Elle est explicite, quand on se propose, en termes formels, de pratiquer telle ou telle vertu surnaturelle. Elle est implicite, lorsque, sans former cette intention en termes exprès, on accomplit avec advergence des actes essentiellement surnaturels, comme sont les actes religieux ; ou bien lorsqu'on offre à Dieu des actions d'ordre profane, comme les travaux, les souffrances, et ainsi du reste.

En voilà assez, je l'espère, pour nous faire comprendre à tous combien il nous importe d'acquérir des mérites, beaucoup de mérites, de grands mérites. Le mérite est la monnaie avec laquelle s'achètent les faveurs et les récompenses divines. C'est le mérite qui féconde l'existence et lui fait porter du fruit. C'est le mérite qui nous met en crédit auprès de Dieu. C'est lui qui nous confère le droit à ses grâces et aux gloires du paradis. En dehors du mérite, on peut le dire, il n'y a pas de salut. Plus il se multiplie dans la vie des chrétiens, plus aussi il les élève en grâce, fortifie leurs vertus, les rend capables de progrès, prête de puissance à leur intercession, ajoute à la félicité et à la gloire de leurs destinées éternelles.

Ce sera donc assez, n'est-ce pas ? de vous avoir expliqué, suivant le conseil de l'Écriture, « où est la vertu » et ce que rapporte l'acte de vertu, pour vous inspirer le plus vif désir de posséder toutes les vertus chrétiennes et de les mettre généreusement en pratique. Quand on sait où est la vertu, on sait par là-même, dit le Sage, « où se trouvent la paix du cœur, la lumière des yeux et la garantie de la vie éternelle. *Disce ubi sit virtus, ut scias simul ubi sit longiturnitas vitæ, ubi sit lumen oculorum et pax.* » (Baruch, III, 14).

AVIS PAROISSIAUX

L'ŒUVRE DES CATÉCHISMES

L'Œuvre des Catéchismes, c'est « l'éducation chrétienne de l'homme pendant les années de son enfance, de son adolescence et de sa jeunesse. » (Mgr Dupanloup).

I. — Définition

1^o L'ÉDUCATION, et non pas seulement l'instruction. — L'instruction ne s'adresse qu'à l'esprit, par la culture et le développement de l'intelligence au moyen de l'étude, du travail et de l'enseignement. L'éducation embrasse l'homme tout entier : son corps, par le développement de ses facultés physiques ;... son esprit, par le développement de ses facultés intellectuelles ;... son cœur, par le développement de ses facultés morales... Ce triple développement constitue l'œuvre de l'éducation humaine, dont le but est de former des hommes.

2^o L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE vise au delà et plus haut. Son but n'est pas seulement de former des hommes, mais des chrétiens. Pour cela, elle développe les trois germes de christianisme qui ont été déposés par le baptême dans l'âme de l'enfant : a) *Le germe de la foi*, c'-à-d. cette disposition que la théologie appelle une « habitude » à croire les vérités révélées de l'ordre

surnaturel. C'est, en effet, la 1^{re} question que l'Eglise adresse au catéchumène : « Quid petis ab Ecclesia Dei ? *Fidem.* » — b) *Le germe des vertus morales surnaturelles* dont le but est de diriger son âme dans la vie chrétienne. Aussi la 2^e parole : « Accipe sal sapientiæ. » La sagesse, c'est l'ensemble de toutes les vertus (prudence, justice, force, tempérance). — c) *Le germe de la vie divine de J.-C. en nous* : « Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis (Gal. III, 27). Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus » (Gal. II, 20).

3^o Pendant les années « DE L'ENFANCE, DE L'ADOLESCENCE ET DE LA JEUNESSE. » Cette éducation chrétienne, pas plus que l'éducation littéraire ou professionnelle, n'est l'œuvre d'un jour ni d'une année, mais de longue haleine. Il y faut les années de l'enfance, et celles de l'adolescence, et celles de la jeunesse. Voilà pourquoi l'Eglise établit *trois catéchismes* proportionnés à ces trois âges...

II. — A qui appartient l'Œuvre des Catéchismes ?

A l'Eglise. — 1^o C'est son droit. Mère de nos âmes, elle a le droit de toutes les mères, celui d'élever ses enfants... Et malheur à qui le lui conteste ! — 2^o C'est son devoir. Elle en a reçu la mission : « Euntes ergo docete omnes gentes, ... docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis » (Mt. XXVIII, 19-20). — 3^o C'est sa spécialité. Elle a grâce d'état pour cela : « Ecce ego vobiscum sum... » (*Ibid.*).

III. — Il faut néanmoins à l'Eglise un auxiliaire : la famille

Sous ce nom de famille, je n'entends pas seulement le père ou la mère, mais quiconque participe ou travaille à l'éducation de l'enfant.

Trois devoirs s'imposent :

1^o Veiller à ce qu'ils assistent régulièrement aux leçons du catéchisme. Son enseignement forme un tout, un ensemble ; s'il manque un anneau, la chaîne est brisée... Comment, par ex., comprendre quelque chose au mystère de la Rédemption, si l'on n'a pas assisté à l'explication de la chute originelle et de la vie de Jésus-Christ ? Etc... — Donc : exactitude, ponctualité. D'ailleurs, le règlement diocésain exige...

2^o Veiller à ce qu'ils sachent par cœur la lettre du catéchisme... C'est tout ce qui restera dans la tête de l'enfant. Les explications passeront, le texte demeurera. D'ailleurs, le règlement diocésain prescrit des examens pour s'assurer si l'enfant a la science compétente sur la lettre du catéchisme...

3^o Veiller à ce que les leçons pratiques données au catéchisme, ne soient pas détruites par l'exemple de la famille.

Nous disons : Prière... et la famille ?...

Nous disons : Messe... le Repos du dimanche... Abs-tinence... Pâques... et la famille ?... Et l'enfant conclut : « Il y a quelqu'un qui me trompe, » et quand arrive l'âge des passions, malgré nos leçons et nos efforts, l'enfant est impatient de vivre sa vie...

Où ! m. f., n'oubliez jamais vos devoirs sous ce rapport... Nous, nous ferons le nôtre. Et vos enfants, après avoir connu, aimé et servi Dieu sur la terre, grâce à ces catéchismes qui auront si utilement employé le temps de leur enfance et de leur jeunesse, iront voir Dieu et jouir de lui pendant toute l'éternité.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 22 septembris 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

Ami du Clergé du 7 octobre 1920

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de la Toussaint. — I. La foi au ciel, 337. — II. La pensée de la mort, 339.

Avis paroissiaux. — Annonce des catéchismes (plan), 344.

Pour le soir de la Toussaint. — I. Les âmes du Purgatoire, 341.

Plans de sermons pour les dimanches. — 21^e Dim. après la Pentecôte : Dieu et le pécheur, 344.

Pour la fête de S. Luc. — La lecture du saint Evangile (plan), 344.

Pour la fête de S. Raphaël. — La manière de faire le bien (plan), 345.

Instructions sur le Pater. — X. 1^{re} Demande : Que votre nom soit sanctifié ! 347.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XXXII. La culture des vertus chrétiennes, 349.

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

I

LA FOI AU CIEL

Peto, nate, ut adspicias ad cælum.

Mon fils, je vous prie, regardez le ciel.

(II Mac., VII, 28).

Mes frères,

Le tyran Antiochus venait de faire périr, dans d'atroces supplices, les six premiers des frères Machabées. Il ne restait plus que le dernier, qui était un tout jeune homme, presque un enfant. Antiochus espérait bien triompher de celui-là, et, pour l'amener à quitter la religion de ses aïeux, il lui promettait toutes sortes de richesses et d'honneurs, faisant briller à ses yeux l'appât d'une vie remplie de joie et de plaisirs. Mais, à l'exemple de ses frères, l'enfant résistait.

Le tyran, à bout d'arguments, fait venir la mère des martyrs. « Cette femme, pensait-il, voudra sauver le seul fils qui lui reste. » Elle semble entrer dans ces vues et promet d'exhorter son dernier-né. Tout va bien ! Antiochus va remporter la victoire, car qui peut résister aux supplications d'une mère ?

Vous savez ce qui arriva, et comment cette femme admirable, trompant l'espérance du roi impie, se contenta de dire : « Mon fils, je vous conjure de regarder le ciel ! »

Regarder le ciel, c'est ce que l'Eglise, notre mère, nous supplie de faire, en ce jour de la Toussaint. Elle veut que nous levions les yeux, durant les jours de notre pèlerinage ici-bas, vers le séjour où Dieu nous attend, pour récompenser magnifiquement notre fidélité. Obéissons à cette invitation de l'Eglise. Ranimons notre foi au ciel ; nous y trouverons une lumière pour nos décisions, une force dans nos luttes, une consolation dans nos souffrances.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, mes frères, que la vie humaine a été comparée à un voyage. Quand le vieux Jacob fut présenté par son fils Joseph au Pharaon d'Egypte, il lui dit : « Il y a cent trente ans que je suis voyageur ici-bas, et ce petit nombre d'années, qui n'égale pas celui des années de mes pères, a été traversé par beaucoup de maux. » (Gen., XLVII, 9).

Si notre vie est un voyage, nous devons, avant tout, nous préoccuper du terme où ce voyage aboutit. Partir sans savoir où l'on veut aller, est le fait d'un esprit qui n'a pas de raison et qui se prépare les plus cruelles surprises.

Or, quel est le terme que Dieu a voulu assigner à notre vie ?

C'est le ciel.

Terme certain, puisque nous le savons à la fois par la parole de Dieu lui-même, par la croyance universelle de l'humanité, par les aspirations naturelles et infaillibles de tout notre être.

Terme nécessaire. C'est cela ou l'enfer ; l'enfer, c'est-à-dire le lieu du remords éternel, de la douleur inconsolée et de la désespérance infinie.

Terme surabondamment désirable, parce que le ciel surpassera tous nos désirs. C'est la lumière sans ombres, la paix sans inquiétudes, le bonheur sans fin. L'apôtre S. Paul, qui avait pu entrevoir le ciel, disait : « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a point goûté ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » (I Cor., II, 9).

Ce terme certain, nécessaire, surabondamment désirable, il faut que nous voulions l'atteindre, non pas seulement d'une volonté initiale, mais d'une volonté qui ne change pas et qui dure jusqu'à la fin de notre vie sur la terre, c'est-à-dire qu'il faut ne jamais le perdre de vue, et y revenir si nous nous en étions écartés.

Comment peut-on quitter le chemin du ciel ? Cela serait incompréhensible si l'on s'en rendait bien compte. Mais cela ne se fait presque jamais brusquement et tout d'un coup.

Avez-vous remarqué comment s'opèrent, en chemin de fer, les bifurcations ? Les deux lignes qui se séparent ne se quittent point à angle droit. Elles se suivent même pendant quelque temps ; la distance qui les sépare s'augmente d'une façon insensible jusqu'au moment où elles se dirigent nettement vers des horizons opposés.

Il en est ainsi du chemin de la vie. Quand on s'écarte de celui qui conduit au ciel, c'est par une circonstance parfois insignifiante ; une imprudence légère suffit pour vous mettre en dehors de la voie, sans même que vous vous en soyez doutés. Vous vous croyez encore dans la bonne direction, alors que déjà vous vous en éloignez.

C'est pour éviter ce malheur que les saints, toutes les fois qu'ils avaient à prendre quelque décision ou à faire quelque démarche, se posaient cette question : « *Quid hoc ad æternitatem ?* » A quoi cela me servira-t-il pour mon éternité ? »

La foi au ciel leur était une lumière qui éclairait tous leurs pas et les empêchait de s'égarer.

Quand S. Bernard eut décidé ses amis et ses frères à le suivre au monastère de Cîteaux, pour s'y consacrer au service de Dieu, il aperçut, en quittant la maison de son père, son plus jeune frère Nivard qui jouait avec ses compagnons. — « Adieu, Nivard, lui dit l'un d'entre eux, nous te laissons notre héritage ; tout sera pour toi. — Quoi donc ! répondit l'enfant, vous prenez le ciel et vous me laissez la terre ? Le partage n'est pas égal ! » Cet enfant parlait le langage de la foi. Quelque temps après, il suivit ses frères. La pensée du ciel avait été pour lui la lumière du salut, comme elle le sera pour nous, si nous savons, en toute occasion, recourir à elle.

II

Un soir d'été, S. Ignace, l'immortel fondateur de la Compagnie de Jésus, contemplait le firmament. Il admirait ces pléiades d'étoiles qui brillaient là-haut, comme des perles de feu sur le sombre manteau de la nuit. Spectacle incomparable, qui émeut toute âme d'homme, mais qui remuait jusque dans ses profondeurs l'âme du saint. Ce qu'il apercevait derrière ces splendeurs, c'étaient d'autres splendeurs mille fois plus belles ; derrière ces étoiles, c'étaient d'autres étoiles mille fois plus brillantes ; derrière ce ciel, c'était un autre ciel mille fois plus radieux : le ciel des élus.

Alors, de son cœur rempli d'enthousiasme, s'échappa ce cri : « *O quam sordet tellus dum cælum aspicio !* Oh ! combien la terre me déplaît quand je regarde le ciel ! »

C'est bien là le deuxième bienfait de la foi au ciel : elle nous donne la force dans nos luttes.

Pour nous faire tomber dans le mal, que nous offre le monde ? Des honneurs ? des hochets ? de la vanité ? des compliments ? des postes en évidence ?... Et puis après ? Qu'est-ce que c'est que toute cette fumée, à côté de la gloire qui nous est réservée là-haut ? Etre associé éternellement aux splendeurs divines, jouir de la faveur du Roi des rois, est-ce que cela ne vaut pas que, sur la terre, nous vivions dans l'humilité du Sauveur ? C'est là qu'est la vérité ; le reste est un marché de dupes.

Que nous offre encore le monde ? De l'argent ? Si c'était seulement de l'argent bien gagné ! Mais ce à quoi il nous engage, c'est à nous enrichir par n'importe quels moyens. Il a pour cela des maximes très commodes : « Les affaires sont les affaires ! » dit-il ; avec cela, il excuse tout... Et puis après ? Qu'est-ce que c'est que toute cette poussière, à côté des biens infinis que Dieu garde à ceux qui l'aiment ? Les seuls trésors que la rouille ne dévore pas, que les voleurs ne peuvent pas dérober, ils sont là-haut. Pratiquons la probité ; acceptons la pauvreté ; c'est là qu'est la vérité ; le reste est un marché de dupes.

Que nous offre encore le monde ? Des plaisirs ? des divertissements ? des rires ? Si seulement tout cela était sain ! Mais tout cela ne fait que troubler nos âmes et salir nos consciences. Tout cela

ne laisse après lui que du dégoût. « Il faut bien s'amuser ! Il faut bien que jeunesse se passe ! » Voilà ce que le monde trouve pour excuser les déchéances qu'il nous propose. Amusons-nous donc !... Et puis après ? Qu'est-ce que toute cette boue, auprès de la paix inaltérable et de la félicité sans borne que Dieu nous a préparées ? Le vrai bonheur que nulle inquiétude ne vient troubler, que nul remords ne vient gêner, il est au ciel. Restons purs ; c'est là qu'est la vérité ; le reste est un marché de dupes.

Quand le sultan Boabdil eut été chassé de Grenade, il s'arrêta quelques instants sur une hauteur, pour considérer une dernière fois la ville incomparable qu'il venait de perdre. Des larmes, à cette vue, jaillirent de ses yeux. « Mon fils, lui dit sa mère, vous avez raison de pleurer comme une femme le trône que vous n'avez pas su défendre comme un homme. »

Pensons souvent au ciel. Pensons-y toutes les fois que nous serons tentés de mal faire, afin que nous ne soyons pas obligés de pleurer comme des damnés le royaume éternel que nous n'aurions pas su gagner comme des chrétiens.

III

La foi au ciel possède enfin une puissance encore plus douce : elle nous console dans nos peines.

Oh ! que l'Eglise a donc raison, quand elle nous dit que la terre est une vallée de larmes ! La vie de l'homme y commence par un gémissement, elle finit de même par un gémissement ; et, entre ces deux plaintes, la première et la dernière, que d'autres cris de douleur ! Souffrances du corps, souffrances du cœur, souffrances de l'esprit, souffrances de l'âme, se succèdent tour à tour. Semblable aux flots de la mer qui montent infatigablement à l'assaut du rivage, le malheur ne cesse d'assaillir la pauvre vie humaine.

Où donc trouver un allègement à ces douleurs qui brisent nos vies ?

L'allègement à la souffrance humaine, il est dans la foi au ciel, et il n'est que là.

Vous souffrez des injustices criantes dont vous êtes l'objet ? Songez au séjour de l'immuable justice, où nulle iniquité ne saurait trouver place et où l'innocence sera glorifiée.

Vous souffrez des trahisons, des déceptions, des abandons qui parfois vous font douter de tout et qui vous laissent accablés et seuls, d'autant plus amers qu'ils succèdent à des rêves plus doux ? Songez à la patrie de l'amour infini, où un Dieu veut se donner à vous, pour vous dédommager des ingratitude humaines.

Vous souffrez des séparations que la mort cruelle vous a imposées et qui laissent auprès de vous et dans votre cœur de si grands vides ? Songez au lieu béni où vous retrouverez vos bien-aimés, pour ne plus jamais les perdre. Leur mort n'a été qu'apparente. Ils vivent toujours ; ils vous aiment toujours ; ils vous attendent. Vous les reverrez.

Bien plus : ces peines que la foi au ciel console

si doucement deviennent la monnaie de notre bonheur éternel. Acceptées pour Dieu, souffertes pour Dieu, offertes à Dieu, elles nous valent d'être associés à Dieu pour toujours. Comment ne pas se rappeler ici les paroles si lumineuses de S. Paul ? « Nos tribulations ne durent qu'un moment ; elles sont légères à supporter et elles nous gagnent un trésor de gloire qui ne finira point. » (II Cor., iv, 17). Oui, elles sont brèves ; oui, elles sont légères ; car, que sont-elles auprès de la récompense qui leur est promise ?... Mon Dieu, que vous êtes donc généreux pour ceux qui vous servent et qui savent souffrir pour vous servir !

La mère des Machabées, après avoir invité son enfant à regarder le ciel, ajoutait : « Soyez digne de vos frères, en partageant leurs souffrances, afin que je vous reçoive de nouveau avec eux, dans cette miséricorde que nous attendons. » Cette parole, la sainte Eglise, en nous montrant les saints du ciel, qui sont ses premiers-nés, nous la redit aujourd'hui. Sachons l'entendre et en faire la règle de notre vie. Ainsi soit-il.

II

LA PENSÉE DE LA MORT

Beati mortui qui in Domino moriuntur.

Bienheureux ceux qui meurent dans la paix du Seigneur.

Mes frères,

La fête de la Toussaint, qui nous remplit de joie et d'espérance par la pensée du ciel, revêt néanmoins une certaine note de mélancolie, qu'elle emprunte peut-être au ciel gris de l'automne, à la végétation qui expire partout, aux feuilles jaunissantes qui meurent, ... qu'elle emprunte surtout à la pensée de la mort qu'elle nous rappelle éloquentement et nous invite à méditer.

La fête de la Toussaint, n'est-ce point par excellence la fête des Morts, la fête de tous ceux qui sont morts dans la paix du Seigneur ? Aujourd'hui c'est la fête des saints qui sont au ciel ; demain ce sera la fête des saints qui sont au purgatoire. Les uns et les autres, ils ont vécu et ils sont morts ; nous-mêmes, nous vivons, et nous mourrons...

Méditons donc ensemble : 1^o les invincibles certitudes de la mort, 2^o ses effroyables incertitudes, et 3^o les consolantes leçons que nous donne la pensée de la mort.

I. — Les certitudes de la mort

1. Il faut mourir ! C'est l'arrêt prononcé par Dieu en réponse au péché de nos premiers parents : *Statutum est hominibus semel mori*. (Hébr., ix, 27). Mourir, c'est la destinée de notre nature déchue (Rom., v, 12) ; c'est un héritage que nous recevons avec la vie elle-même, car le germe qui nous donne la vie ne nous la donne que limitée ; nous ne naissons que pour mourir. Parce que tous les hommes descendent d'Adam, et qu'en lui la

nature humaine fut condamnée à mort à cause du péché, aucun homme ne peut échapper à l'arrêt fatal.

L'expérience de tous les jours vient confirmer l'existence de cette loi vengeresse. Il faut mourir ! C'est un fait impossible à nier ; à chaque minute du jour et de la nuit l'impitoyable mort moissonne des victimes sans nombre, n'épargnant ni le sexe, ni l'âge, ni la condition. C'est ainsi que le monde se renouvelle sans cesse : les uns s'en vont, d'autres les remplacent qui seront à leur tour remplacés ; sans cesse le flot des générations humaines s'enfonce dans l'éternité !

L'homme a reculé les limites de la science ; ses découvertes étonnent le monde. Il dérobie à la nature ses secrets les plus remarquables ; il a vaincu les éléments, il chemine sous la mer et dans les airs... Mais la mort reste invaincue et invincible ! Personne n'assure contre la mort ! Les médecins les plus fameux, les savants les plus illustres paient leur tribut à la mort.

2. Il faut mourir ! Voilà une certitude invincible, et l'on ne meurt qu'une fois : *semel*. Par conséquent, à tout prix, il importe de bien mourir, car la mort est le moment décisif de notre éternité. Si l'on pouvait mourir deux fois, comme la religieuse privilégiée qui eut l'insigne faveur d'être ressuscitée à Poligny par sainte Colette, on pourrait faire pénitence, et réparer dans une seconde vie les lacunes de la première. Mais non ! sauf miracle d'en haut, on ne meurt qu'une fois, et c'est pour l'éternité !

3. Enfin, m. f., il faut mourir, et ce sera *bientôt* ! Oui, m. f., car toute vie est courte, même la plus longue. Ecoutez en quels termes l'Esprit-Saint déclare expressément la proximité de la mort :

Qu'est-ce que la vie ? C'est un souffle léger qui s'élève et qui expire aussitôt ; une ombre qui fuit et nous échappe ; une vaine image qui se dissipe avec le sommeil ; une eau courante qui se perd sans retour. La vie passe avec tant de rapidité qu'on la voit à peine s'écouler ; elle passe comme le nuage que le vent chasse à l'horizon, comme les flots d'un torrent, comme la lumière de l'éclair qui sillonne la nue, comme l'oiseau qui vole, comme le trait qui part, comme le navire qui fend les ondes. Voilà en quels termes énergiques la sainte Ecriture précise la brièveté de la vie !

II. — Ses incertitudes

Il faut mourir : rien de plus certain !

Mais quand ? Mais où ? Mais comment ? Mais en quel état ?... Mystère impénétrable ! Dieu s'est réservé ce secret, afin de stimuler notre vigilance tous les jours de notre vie. La mort, nous dit encore l'Esprit-Saint, la mort viendra comme un voleur, qui s'entoure de mystère et de surprises.

1. Regardons ces angoissantes incertitudes.

Incertitude du temps : il meurt en temps ordinaire cinq mille personnes par heure, un peu moins d'une centaine par minute. Quelle heure, quelle minute sera la mienne ? Sera-ce dans quel-

ques années, ou bien cette année même, cette semaine, demain, aujourd'hui ? Je n'en sais rien... Le Maître de la vie et de la mort viendra vous prendre à l'heure que vous ne pensez pas.

Incertitude du lieu. Mourrai-je dans mon lit ou ailleurs ? au milieu des miens ou dans la rue ? en France ou loin du pays ? sur terre ou sur mer ? Secret de Dieu !

Incertitude des circonstances qui accompagneront ma mort. Mourrai-je de mort violente, ou de maladie, ou de vieillesse ? après une longue agonie ou bien de mort subite, comme tant d'autres morts particulièrement foudroyantes ?

Cette dernière incertitude mérite d'être soulignée, car elle est infiniment poignante. Au fond, que nous importe de mourir aujourd'hui ou demain, ici ou ailleurs, d'une façon ou d'une autre, pourvu que nous mourions dans la grâce et la paix du Seigneur ? Mais sur ce dernier point, le mystère plane encore, terrible d'incertitude.

Quel sujet plus digne de notre attention ?... Mourrons-nous de mort subite, sans confession, sans sacrements, sans avoir le temps ni de réciter une prière, ni de formuler un acte de contrition ?... A supposer que la mort ne soit pas subite, notre entourage sera-t-il chrétien ? Peut-être pensera-t-il à tout le reste, excepté au salut de notre âme ! Peut-être il aura peur, la peur ridicule, de nous effrayer, et plutôt que d'appeler un prêtre, il nous laissera mourir sans que nous soyons réconciliés avec le Souverain Juge !... Tout cela reste le secret de l'avenir : Dieu seul en a la clef.

2. Et pourtant, malgré ces effroyables incertitudes, les pécheurs continuent à vivre dans l'indifférence, comme si la mort ne devait jamais les surprendre ! Quelle folie !

Le plus grand nombre excusent leurs délais de conversion et se rassurent en comptant sur les trésors de miséricorde que Dieu ménage quelquefois à la dernière heure. Oui, sans doute, Dieu est infiniment miséricordieux. Mais n'oubliez pas que sa justice n'est pas moins infinie que sa miséricorde ! La mesure des miséricordes peut être comble, lorsqu'on a eu mille fois le temps et l'occasion d'en profiter et qu'on ne l'a pas fait !

Le temps pascal a sonné bien des fois, et le pécheur n'a pas voulu entendre. Les grâces surabondantes d'une mission ont coulé par torrents, et il a refusé de boire à cette source de vie. Il y a, je suppose, dix ans, vingt ans que vous vivez loin de Dieu, et vous vous êtes acclimaté à ce désert et vous vous trouvez bien, — *sauf le remords, s'il n'est pas encore éteint*, — dans cette vie sans Dieu ; vous ne cessez de remettre à un demain qui n'arrive jamais les affaires sérieuses de votre âme, de votre éternité. Ah ! je vous en supplie, songez donc enfin aux surprises qui vous menacent !

Mais enfin, je suppose que le Divin Maître, dans sa patience, vous ait attendu ! Je suppose qu'il vous donne le temps, le prêtre et sa grâce pour vous convertir ! Savez-vous bien ce que comporte une véritable conversion ? Elle exige le désaveu

d'un passé coupable, la réparation efficace de certaines fautes, la contrition sincère et le ferme propos. Tout cela, c'est une véritable révolution dans une âme déshabituée de prier, endurcie dans l'habitude du mal, fascinée par les mauvais plaisirs et les vanités du siècle. De telles conversions sont possibles ; mais combien elles sont rares ! Oh ! de grâce, ne mettons pas notre bonheur éternel à la merci d'un miracle que notre obstination dans le mal empêchera peut-être de se produire à la dernière heure !

III. — Les leçons de la mort

La mort, avons-nous dit, est le salaire et le châtiment du péché d'Adam, transmis à tous ceux qui naissent de lui. Toutefois, dans son infinie bonté, Dieu qui est essentiellement la vie, Dieu a voulu faire servir à la vie éternelle de nos âmes la mort qui endormit nos corps pour un temps. Écoutons en effet les bienfaisantes leçons que nous donne la mort : c'est une lumière qui nous éclaire, un remède qui nous guérit, un sacrifice qui nous transfigure.

1. Une lumière. Le péché avait fait la nuit dans notre âme et notre vie s'était écoulée dans l'inconscience, dans l'ignorance, dans l'illusion et l'aveuglement. La mort est comme un phare qui projette sa lumière d'outre-tombe sur le passé qui est englouti, et sur l'océan de l'éternité qui s'avance. Elle remet tout au point, dissipe les dernières illusions, fait tomber le masque enchanteur des créatures, en brise le charme dans tout ce qu'elle ravit, le diminue dans tout ce qu'elle menace, enfin réveille notre conscience et l'avertit de ne plus confier le patrimoine sacré de ses intérêts éternels à cet ensemble de personnes et de choses qui les trahissent. La mort nous arrache aux idoles de la vie et prononce la faillite des créatures. Elle est comme un écho de cette parole de nos saints Livres : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité ! » Elle est comme un second Évangile qui nous répète à chaque instant : « Une seule chose est nécessaire. Que sert-il à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

O bienfaisante lumière et précieuse leçon de la mort ! Pussions-nous voir toutes choses à cette resplendissante clarté ! Quelle science bénie ! quelle pensée féconde ! quelle amie fidèle ! Quelle source de sagesse, de pureté, de vie chrétienne intense à tous égards !

2. La mort est aussi un remède. C'est la grande réparatrice du passé. Le péché nous avait éloignés de Dieu, la mort nous en rapproche. Nous avions oublié Dieu, la mort nous y fait penser. Nous avions dit adieu au ciel, à la grâce, à la vertu, aux richesses surnaturelles de toute sorte, à la famille des Saints ; la mort nous impose des adieux réparateurs à notre foyer, à nos proches, à nos amis, à nos richesses, à toutes choses d'ici-bas. Nous avions séparé Dieu de notre âme par un divorce affreux ; la mort sépare notre âme d'avec notre corps.

Or, tout cela c'est l'expiation rédemptrice du

péché; ce faisant, la mort panse les blessures que le péché avait faites à notre âme : elle la guérit en la détachant de ses caprices, et la crainte raisonnable et chrétienne qu'elle lui inspire entraîne à sa suite le repentir et la componction. La crainte, dit un vieux proverbe, est le commencement de la sagesse.

3. La mort enfin est un *sacrifice* qui nous transfigure. Elle est dure, repoussante, douloureuse; mais depuis que le Calvaire l'a sanctifiée, elle a une vertu rédemptrice qui épure, qui sauve et qui grandit, et ce quelque chose, c'est le *Fiat* de la résignation qui en découle et l'amour filial qu'elle engendre. L'accepter, la bénir, la mettre en regard de la Mort vaincue sur le Calvaire, lui immoler tous les biens de la vie présente, dire avec le Maître : « *Ita, Pater!* Oui, ô mon Père, je le veux, parce qu'il vous plaît ainsi ! » c'est la suprême réparation du péché et le suprême amour, qui sauve et met sur nos fronts le sceau de la plus incomparable grandeur.

O surnaturelle beauté de la mort chrétienne qui nous rend semblables à Jésus-Christ dans son grand sacrifice ! Non, ce n'est pas la mort, c'est la vie ! Le monde l'appelle mort ; Dieu et l'Eglise l'appellent « naissance, *natalitia*, » et c'est en effet la naissance à la vie éternelle !

* * *

Mais il est temps de conclure. — Les certitudes de la mort constituent le meilleur antidote aux mensonges de la vie : quittons définitivement nos illusions et préparons-nous sérieusement à la réalité de la mort ! Trêve à nos ambitions, à nos vains projets que la mort réduira à néant ! — Les incertitudes de la mort nous commandent une perpétuelle vigilance. Soyons prêts. — Ouvrons l'oreille aux leçons bienfaisantes de la mort : elle apporte avec elle de quoi racheter toute une vie ; accueillons-la comme le malade reçoit le médecin qui vient pour le sauver. Mais de grâce, soyons fidèles au traitement austère qu'elle nous prescrit, soyons les Saints qu'elle nous invite à être, et de la sorte elle sera la fin de nos misères, le couronnement de nos labeurs et le commencement de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

ANNONCE DES CATÉCHISMES

1^o Depuis bientôt quarante ans l'enseignement religieux a été supprimé du programme des écoles. Les mœurs publiques sont-elles devenues meilleures ? Nul n'oserait répondre oui... Mais enfin c'est un fait que l'enseignement du catéchisme et de l'histoire sainte est exclu de l'école, du programme scolaire et des locaux scolaires.

2^o D'autre part, tout fidèle parvenu à l'usage de raison est obligé de communier au moins à Pâques (c. 859). Et cette obligation, en ce qui concerne les enfants, retombe sur ceux qui ont la charge de les rendre capables de communier (c. 860), c'est-à-dire d'abord de les instruire (c. 854, § 3).

Puisque l'instruction chrétienne n'est plus donnée à l'école, cette situation crée des devoirs :

I. — Aux parents

Leur devoir est double. C'est

1^o De *suppléer l'instituteur*, en apprenant aux enfants leurs prières et les premiers éléments de l'enseignement religieux ;

2^o De *seconder le prêtre*, en veillant à ce que leurs enfants a) apprennent la lettre du catéchisme et b) soient exacts aux réunions.

II. — Au prêtre

C'est de donner aux enfants : a) aussitôt que possible, l'instruction religieuse suffisante pour qu'ils puissent communier ; b) le plus longtemps possible, l'instruction religieuse nécessaire pour la direction de toute leur vie.

C'est pourquoi, conformément aux prescriptions de Mgr l'Evêque, nous avons organisé dans cette paroisse trois catéchismes : le cat. des petits, le cat. de la communion solennelle, et le cat. de persévérance... Un mot sur chacun... Lire le règlement...

Le prêtre fera son devoir, puissent les parents ne pas négliger le leur !

POUR LE SOIR DE LA TOUSSAINT

I

LES AMES DU PURGATOIRE

Mes frères,

Le souvenir de la mort et des morts se rencontre partout dans la mélancolique soirée du 1^{er} novembre et la journée qui suit. Même les plus sceptiques font une visite au cimetière pour y porter des fleurs. Les croyants, eux aussi, prennent le chemin du cimetière, et ils y portent plus de prières que de fleurs. Ils savent que le parfum de celles-ci n'arrive pas jusqu'aux morts, et que les âmes implorant avant tout l'aide de notre piété, afin que la miséricorde divine descende en purgatoire, et que du purgatoire les âmes délivrées montent vers le ciel et s'élancent dans l'éternelle gloire.

Pour encourager plus fortement encore votre compassion envers les pauvres âmes, je veux, mes frères, méditer ce soir avec vous 1^o la certitude de leurs *souffrances*, 2^o le pouvoir que vous avez de les *soulager* et 3^o les *avantages* qui vous en reviendront.

I

1. L'existence du purgatoire est une vérité de foi définie par l'Eglise, et ceux qui ne l'admettraient pas n'auraient plus le droit de se dire catholiques. L'Eglise, au concile de Trente (sess. vi, can. 30), a solennellement enseigné qu'il existe un lieu où achèvent de se purifier les âmes des justes qui sortent de ce monde sans avoir entièrement rempli la mesure de pénitence qui correspond à leurs fautes.

L'enseignement de l'Eglise ne va pas plus loin et ne nous dit rien sur les souffrances du purgatoire et leur durée. Mais si nous interrogeons les théologiens autorisés par leur science et leur sain-

teté, si nous écoutons les révélations communément appréciées par les hommes de doctrine et de piété, nous verrons que les âmes du purgatoire endurent d'indicibles souffrances.

2. La plus cruelle, d'après l'enseignement des théologiens, c'est la séparation et la privation de Dieu qui est leur père, de la Vierge Marie leur douce mère, des anges, des saints et des saintes qui sont leurs frères et sœurs, l'éloignement du ciel qui est leur patrie. Sur la terre, nous ne sentons pas ce tourment de la séparation et de la privation de Dieu, car notre âme est comme emprisonnée dans les choses matérielles. Mais lorsque, par la mort, l'âme est délivrée des sens, aussitôt elle éprouve pour Dieu un désir immense, elle a faim et soif de Dieu. Supposez un animal quelconque attaché en plein soleil, dévoré de soif et voyant non loin de lui une source d'eau vive. Avec quelle ardeur ne désire-t-il pas s'abreuver à cette source ! Quels efforts ne fait-il pas pour briser les liens qui le retiennent ! Mais quel redoublement de souffrances et de tourments ces désirs toujours inassouvis, ces efforts toujours vains ne lui causent-ils pas ! Tel, et bien plus grand encore, est le tourment qu'endurent les âmes du purgatoire ! Toujours elles veulent s'élancer vers Dieu, leur souverain bien, et toujours aussi, tant que la justice divine n'est pas satisfaite, elles se sentent repoussées par cette justice inexorable.

3. Et à ce supplice d'avoir faim et soif de Dieu s'ajoutent des peines sensibles extrêmement douloureuses.

C'est le tourment du feu, tourment proportionné aux fautes qu'elles ont commises et qui restent à expier. La tradition catholique tout entière enseigne l'existence, en purgatoire, de ce supplice du feu. Demandons, en effet, aux Pères de l'Eglise ce que souffrent les âmes en purgatoire et tous, sans exception, nous répondront : « Le supplice du feu. » Demandons-le aux âmes du purgatoire elles-mêmes, et toutes celles à qui Dieu a permis d'apparaître pour demander des prières nous répondront : « Nous souffrons la peine du feu. » Demandons-le à l'Eglise, et l'Eglise, sans rien définir sous peine d'hérésie et d'anathème, nous répondra cependant : « Je crois que les âmes dans le purgatoire subissent la peine du feu. »

Et quel feu, mes frères !... C'est un feu si cruel que « le feu le plus ardent, en comparaison, n'est qu'un feu en peinture, ¹ » nous dit S. Thomas. « C'est un feu, dit S. Antonin, qui ne diffère de celui de l'enfer que par la durée ². » C'est un feu intelligent, qui sait diriger les ardeurs de sa flamme de manière à créer un supplice spécial pour chaque espèce de péché. — Et ce qui rend ce supplice du feu plus horrible, plus épouvantable encore, c'est qu'il est continu. Une piqure d'épingle c'est peu de chose, mais continué pendant des heures, des jours, des mois, ce supplice deviendrait affreux. Or, ce n'est pas une piqure

d'épingle que supportent continuellement les âmes du purgatoire, c'est l'action d'un feu dévorant. Les forçats ont des moments de relâche, ils ont chaque jour quelques heures consacrées aux repas, aux récréations, au sommeil, pendant lesquelles ils oublient un moment leur malheureux sort. Mais en purgatoire jamais de récréations, jamais de sommeil ; toujours la souffrance, le jour et la nuit, jusqu'à ce que la dette du péché soit payée jusqu'à la dernière obole.

C'est le tourment de la captivité, et d'une captivité horrible, puisque les âmes sont dans une prison où l'on n'a pour couche que du feu, pour nourriture que du feu, pour boisson que du feu, où l'on ne voit, où l'on ne respire que du feu.

C'est la compagnie d'une multitude d'autres âmes condamnées aux mêmes supplices, et dont elles entendent continuellement les gémissements et les plaintes.

Enfin, mes frères, j'ajouterai qu'un des grands supplices des âmes du purgatoire, c'est l'abandon où les laissent ceux dont elles espéraient le fidèle souvenir, ceux qui peut-être ont contribué à allonger singulièrement leurs années de prison. Dans le purgatoire, les âmes souffrent au milieu du feu, et sur la terre personne ne daigne y faire attention. Leur voix plaintive implore du secours et des consolations, et nulle oreille ne s'ouvre à leurs prières. Elles réclament l'accomplissement des promesses qu'elles ont reçues, des legs qu'elles ont faits, et cet appel à la charité et à la justice n'est pas entendu. Elles se désolent et versent des larmes de douleur, et pas un cœur ne s'émeut, pas une âme ne s'attendrit et ne songe à ouvrir les portes de leurs brûlants cachots. Qui donc pourrait excuser tant de dureté et d'ingratitude chez des parents, chez des amis, chez des chrétiens surtout !

II

Mais, mes frères, si terribles que soient les souffrances du purgatoire, elles peuvent cependant recevoir quelque allègement. L'Eglise catholique, qui nous a enseigné l'existence du purgatoire, nous enseigne de même que « les âmes du purgatoire sont aidées par les suffrages des fidèles et surtout par le précieux sacrifice de l'autel ¹. »

1. Ainsi donc, rien de plus certain : nous pouvons aider ces âmes en expiant pour elles, en offrant à leur intention les satisfactions infinies de Jésus-Christ. — Dieu a voulu qu'aucun doute ne planât sur cette vérité. Elle se lit dans les pages de la Sainte Ecriture : « C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés, » est-il écrit au II^e livre des Machabées (xii, 46). Les Pères les plus anciens répètent la même pensée, que S. Augustin condense en cette formule : « Nous croyons que les prières de la Sainte Eglise, l'auguste sacrifice et les aumônes soulagent les défunts pour qui on les offre. » (*De verb. apost.*, 33).

Et d'ailleurs ce pouvoir n'a rien qui doive nous

¹ Trid., Sess. XXV, Decret. de Purg.

¹ In IV, Dist. XXI, q. 1, n. 2.

² Ps. IV, Tract. 14, c. 10.

surprendre. Car, dans l'ordre naturel, c'est très souvent qu'un homme agit, travaille, souffre, paie pour un autre ; à la prière d'un fils respectueux, un père pardonne à un enfant coupable ; quelques citoyens d'une cité s'offrent en otages pour que les autres soient épargnés... Ainsi, dans l'ordre surnaturel, Dieu, qui a d'abord accepté les souffrances du Christ comme une expiation des péchés du genre humain, Dieu accepte maintenant nos souffrances et nos prières au profit du purgatoire.

2. Comment exercer notre pouvoir de libérateurs ? — Rien de plus facile, puisque, au dire de S. Thomas, toute œuvre qui a pour principe la charité peut être utile aux défunts : tout acte de religion, toute pratique de piété, toute bonne œuvre, toute action à base d'amour de Dieu. Offerte à Dieu en faveur de telle ou telle âme, cette bonne œuvre est pour elle comme une rosée rafraîchissante qui tempère les ardeurs de son bûcher, comme un rayon d'espérance qui pénètre dans sa prison ; soit en durée, soit en intensité, sa souffrance en est diminuée.

Vous avez remarqué que l'Eglise donne la première place au saint sacrifice de la messe, pour le soulagement des défunts. Je n'ai pas besoin d'y insister, puisque dans cette paroisse, grâces à Dieu, vous aimez à vivre avec vos morts en demandant pour eux des messes fréquentes ; vous avez conservé les antiques traditions et maintenu l'usage des « services » qui se célèbrent dans notre église, tout près de l'endroit où repose la dépouille mortelle de nos chers défunts. Rien n'est meilleur, rien n'est plus capable de les mettre vite au Paradis. — Mais souvenez-vous que la messe n'est pas seulement un sacrifice, elle est aussi un repas. Il n'y a pas seulement une victime sur l'autel, il y a une nourriture. Et communier pour les âmes du purgatoire, c'est en quelque sorte porter le Rédempteur au milieu d'elles, afin que, suivant les vœux de sa sagesse et de sa bonté, il délivre ou du moins soulage l'âme ou les âmes pour qui nous avons offert notre communion.

Et d'ailleurs, vous savez que la communion est une des conditions prescrites pour gagner les indulgences plénières. Les indulgences ! comme ce mot respire la douceur, la condescendance et le pardon ! Combien nous pouvons aider, par les indulgences, les âmes du purgatoire ! Indulgences partielles, attachées à certaines bonnes œuvres, à certaines prières, par exemple aux oraisons jaculatoires. Indulgences plénières, qui nous sont proposées si souvent. Puiſons à pleines mains dans ces richesses inépuisables pour payer les dettes des âmes du purgatoire ! En particulier, faites-les largement profiter demain des trésors que l'Eglise met en ce jour à votre disposition : en vous confessant et en communiant, en visitant cette église et en y priant aux intentions du Souverain Pontife, vous pourrez à chaque visite gagner une indulgence plénière applicable aux seuls défunts. (St-Office, 25 juin 1914). Et ces visites peuvent se faire dès aujourd'hui depuis midi jusqu'à minuit demain soir. (Canon 923).

III

J'ajoute que secourir les âmes du purgatoire est une aumône bien placée, non seulement parce qu'elle secourt une misère véritable et des pauvres intéressants, mais encore parce qu'elle nous obtiendra une récompense aussi magnifique que certaine.

Une des plus belles œuvres de charité, une œuvre grandement recommandée par l'Evangile et à laquelle est promise la possession du royaume des cieux, c'est la visite des prisonniers, des forçats par exemple. Voilà pourquoi l'on a vu tant de saints, et en particulier S. Vincent de Paul, se consacrer au soulagement des prisonniers et des galériens, pousser envers eux l'amour et le dévouement jusqu'à prendre leurs fers pour les en délivrer.

De même, une des plus belles œuvres de charité c'est de visiter, de secourir par des prières, par des indulgences, par des bonnes œuvres et surtout par le saint sacrifice de la messe, les âmes du purgatoire. C'est là une œuvre agréable à Dieu, qui la paiera magnifiquement. Et les âmes du purgatoire, une fois soulagées ou délivrées, conservent envers leurs bienfaiteurs une reconnaissance d'autant plus grande qu'elles ont été retirées de souffrances plus épouvantables et mises en possession d'un bonheur ineffable. Si bien qu'un grand évêque (Mgr Gay) n'a pas craint d'écrire : « La miséricorde envers les âmes du purgatoire n'a pas sa pareille ; il n'y a pas de plus grand bienfait. »

* *

Laissez-moi, mes frères, avant de terminer, faire appel à votre bon cœur en faveur d'une catégorie d'âmes qui méritent tout spécialement votre pitié et votre charité : ce sont les *âmes délaissées*.

On ne se figure pas assez quel est le nombre incalculable des âmes pour lesquelles il n'est pas ou presque pas d'intercession spéciale.

Un chrétien meurt, et souvent il ne laisse que des parents indifférents, bien plus préoccupés de jouir de sa fortune que de lui garder leur affectueux souvenir ; ou, si l'amitié survit au-delà du tombeau, ce n'est qu'un sentiment purement humain, auquel la piété n'a aucune part et qui, par conséquent, demeure entièrement stérile pour le pauvre absent.

Souvent aussi la prière manque aux défunts, soit par défiance de la bonté de Dieu, parce qu'on désespère sans motif du salut d'un pécheur ; soit au contraire par oubli des rigueurs de sa justice, parce qu'on ouvre trop facilement le ciel à des chrétiens dont les actions les plus vertueuses se sont trouvées mêlées sans cesse à la poussière et à la rouille des péchés véniels.

Dans les vastes pays des missions, où les paroisses n'existent pour ainsi dire pas, où le lien de la prière commune est si faible, les prêtres si clairsemés, le sacrifice de l'Agneau sans tache si rarement offert, combien de croyants quittent la vie et n'ont, pour abréger les peines de l'expiation, que d'insuffisants et fugitifs secours !

Une foule d'enfants sont moissonnés à la fleur de l'âge ; et, parmi ces chères petites créatures,

beaucoup, par l'excès de confiance des parents, même les meilleurs et les plus religieux, restent sans doute longtemps bannies du ciel ; car, si la faiblesse de leur raison les a exemptées du péché mortel, leur intelligence a été assez ouverte pour qu'elles aient pu faire la distinction du bien et du mal et commettre de légères et innombrables fautes, dont aucune ne demeure sans châtement.

Et en dehors des membres proprement dits de l'Eglise catholique, il peut exister, parmi les hérétiques et même parmi les infidèles, bien des hommes pour le salut desquels la divine miséricorde nous permet de concevoir les plus consolantes espérances, parce qu'ayant usé dans la sincérité et la bonne volonté de leur cœur de la part de lumière et de grâces qui leur a été dévolue, ils appartiennent en réalité à l'âme de l'Eglise et peuvent ainsi participer au suprême bienfait de la Rédemption. Mais n'est-il pas évident qu'ils restent à jamais oubliés dans les abîmes insondables où la douleur les prépare à contempler un jour la pureté, la sainteté infinies ?

Cette rapide énumération, mes frères, suffit à vous donner une idée de l'immense multitude des âmes du purgatoire auxquelles nulle application particulière n'est faite des secours que l'Eglise met à la disposition des vivants pour le soulagement des défunts ; et il n'y a sans doute aucune témérité à croire que le nombre des morts ainsi négligés ou ignorés dépasse infiniment celui des privilégiés sur lesquels s'épanche la prière des protecteurs qu'ils ont laissés sur la terre.

C'est pourquoi je vous demande instamment, mes bien chers frères, de faire une part dans vos prières et vos indulgences à ces âmes délaissées, afin que pour elles aussi le Jour des Morts soit un jour de fête, un jour de soulagement ou de délivrance. Avec les âmes que vous avez connues et aimées, que ces âmes inconnues prennent aussi, grâce à vous, le chemin du Paradis. Et un jour le Seigneur agira envers vous comme vous aurez agi envers les morts. (Ruth, 1, 8). Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

21^e Dimanche après la Pentecôte

DIEU ET LE PÉCHEUR

L'Evangile de ce jour nous montre un Roi manifestant d'abord sa miséricorde, et exerçant ensuite sa justice à l'égard d'un serviteur coupable. Méditons ces deux tableaux. Ils nous rappellent comment Dieu se comporte avec le pécheur : 1^o *en ce monde*, 2^o *en l'autre*.

I. — En ce monde

1^o LE MAÎTRE, c'est Dieu qui demande au pécheur de rendre compte de l'état de son âme. Pour cela il sait se servir de la voix de la conscience, d'une bonne lecture, d'un sermon, d'une cérémonie reli-

gieuse, d'un appel intérieur de la grâce, etc. « *Voluit rationem ponere cum servis suis.* » (Mt. XVIII, 23).

2^o LE PÉCHEUR qui a entendu l'appel du Maître se sent épouvanté. Il fait son examen de conscience ; il se découvre coupable en pensées, désirs, paroles, actions et omissions ; il comprend qu'il mérite un châtement. Aussi, comme le serviteur de l'Evangile, il se met à genoux devant son juge, il confesse sa faute, il s'écrie avec l'accent du sincère repentir : « *Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi.* » Et le Maître est touché de compassion.

3^o LA SENTENCE ne tarde pas : « *Ego te absolvo a peccatis tuis.* » C'est ainsi qu'en ce monde Dieu pardonne toujours au pécheur repentant. La miséricorde l'emporte sur la justice.

II. — En l'autre

Plus de miséricorde, c'est l'heure de la justice. Le pécheur comparait devant le tribunal du Dieu vivant.

1^o QUEL JUGE ! — a) *Il est en courroux* au souvenir de sa bonté outragée. — b) *Il sait tout*, car il scrute les reins et les cœurs. — c) *Il est inflexible*, car il ne revient pas sur ses arrêts. — d) *Il est incorruptible*, car rien ne peut le détourner de la justice et de la vérité.

2^o QUEL COMPTE A RENDRE ! — Le pécheur est jugé a) sur le mal qu'il a commis, b) sur le bien qu'il devait faire et qu'il n'a pas fait, c) sur les grâces dont il a abusé. Comment ne sécherait-il pas de frayeur !

3^o QUELLE SENTENCE ! Le Purgatoire ou l'Enfer ! — a) *Le Purgatoire* pour l'âme coupable de fautes vénielles, ou pour l'âme qui n'a pas achevé de satisfaire à la justice divine. — b) *L'Enfer éternel* pour ceux qui sont morts en état de péché mortel.

Conclusion

Il nous faut choisir : ou recourir à la miséricorde en ce monde, ou subir la justice en l'autre. Pécheurs, pouvons-nous hésiter ? Approchons-nous souvent du tribunal de la Pénitence et vivons en état de grâce, pour être toujours prêts à paraître devant Dieu.

POUR LA FÊTE DE SAINT LUC

LA LECTURE DU SAINT EVANGILE

EXORDE. — L'Evangile est entre toutes les mains, à la portée de tous les fidèles. Vous en avez la traduction dans des volumes très accessibles et très répandus ; vous en trouvez de nombreux extraits dans les paroissiens que possède quiconque est habitué à la pratique de sa religion. — Et pourtant, l'Evangile est un des livres les moins connus. On le lit peu, et avec peu d'attention. Même des personnes qui se croient pieuses négligent sa lecture.

DIVISION. — Examinons : 1^o les principales raisons de vous adonner à la lecture du saint Evangile, et 2^o les principales conditions pour en bien profiter.

I. — *Raisons de s'adonner à la lecture de l'Evangile*

1^o Cette lecture est RECOMMANDÉE PAR LA TRADITION CATHOLIQUE. — L'Evangile était très lu, même par les simples fidèles, dans les premiers siècles. Les Pères de l'Eglise dont nous possédons des sermons et homélies nous en sont témoins : leur façon de commenter les Evangiles, d'y faire à tout propos des allusions, prouve que leurs auditeurs étaient familiarisés avec ces saints Livres et capables de suivre et de saisir les moindres réminiscences évangéliques. — La même chose se constate dans les âges de foi qui viennent ensuite : au Moyen Age (époque où les familles chrétiennes faisaient, dans leurs maisons, une place d'honneur au livre des Evangiles) ; puis au xvi^e siècle (qu'on lise, par exemple, les sermons de saint François de Sales) ; puis au xvii^e (il est manifeste que Bossuet, Bourdaloue, Massillon et autres supposent toujours que leurs auditeurs sont déjà au courant des Evangiles et n'ont pas besoin de préliminaires pour reconnaître et comprendre une allusion à un passage ou à un texte). Quelle différence avec aujourd'hui, où le prédicateur qui veut alléguer un fait, un miracle, une maxime, une parabole évangélique, est souvent obligé de s'étendre en exposés préalables, sous peine de s'apercevoir que ses paroles tombent dans le vide et que la plupart des assistants n'ont qu'à peine une idée très vague de ce à quoi il fait allusion !

De plus, tous les saints dont nous avons des écrits et tous les maîtres de la vie spirituelle, insistent sur l'opportunité et même la nécessité de lire beaucoup l'Evangile.

2^o Cette lecture est FACILE. — Il n'est pas question de vous livrer à des études scientifiques au sujet des divers problèmes qui s'agitent autour de la Bible. Ces recherches sont l'affaire des spécialistes qui s'y adonnent sous le contrôle et la direction de l'Eglise. Elles ne sont point nécessaires pour l'avancement spirituel.

Ce dont il s'agit pour vous, c'est de vous pénétrer du sens obvie des textes évangéliques, tel qu'il se présente à tout esprit sérieux, réfléchi et de foi éclairée. Se rencontre-t-il une expression, un passage offrant quelque obscurité ou difficulté ? Il ne vous est pas nécessaire de chercher péniblement à en trouver la clé ; il n'y a qu'à continuer votre lecture. Les choses simples, claires, faciles à comprendre, dans les Evangiles, sont si nombreuses, et, dans la grande majorité des cas, leur intelligence est si indépendante de celle des choses obscures rencontrées çà et là, que vous n'avez pas à vous inquiéter de ce que vous ne comprenez pas ; il vous reste encore largement assez à moissonner et à glaner en dehors de là. — Les Evangiles sont, d'ailleurs, d'une grande simplicité de style ; ils sont concis ; il n'est donc pas besoin de faire grand effort pour suivre l'enchaînement des idées, ni de lire longtemps de suite au risque de se fatiguer l'attention. Aussi personne ne peut-il prétexter, pour se dispenser de les lire, qu'il n'est pas capable de les comprendre, qu'il n'a pas la force de les étudier, ou qu'il n'a pas assez de temps disponible.

3^o Cette lecture est FRUCTUEUSE. — Que trouvons-nous dans les Evangiles ? L'histoire, les enseignements et les exemples de N.-S. J.-C.

A) L'histoire de N.-S., c'est le récit de ce qu'il a fait et de ce qu'il a souffert pour nous. Rien n'est plus propre à réveiller et à accroître notre foi, à raviver notre espérance, à enflammer nos cœurs de la charité envers Dieu et envers le prochain.

B) Les enseignements de N.-S., ce sont ceux qui sont exprimés par ses paroles (maximes, sentences, réponses, paraboles, discours) et ceux qui sont renfermés dans ses actes. — Or toutes ses paroles, comme Lui-même l'a déclaré, sont esprit et vie ; toutes portent avec elles une grâce et ont une vertu pénétrante et puissante. Quant à ses actes, il n'en est aucun dont nous ne puissions tirer d'abondantes et précieuses leçons sur ce que nous devons croire ou pratiquer.

C) Les exemples de N.-S. portent sur toutes les vertus ; ils sont la perfection réalisée de la façon la plus sublime et en même temps la plus attrayante, dans tous les rapports avec Dieu, avec soi-même et avec le prochain. Et leur puissance d'entraînement vers le bien est incomparable.

II. — *Conditions pour en profiter*

L'Imitation de J.-C. dans un chapitre spécial sur la lecture de la Sainte Ecriture (liv. I, ch. v) déclare qu'il faut la lire « dans le même esprit où elle a été écrite », et ajoute cette recommandation : « *Lege humiliter, simpliciter et fideliter*. Lisez humblement, simplement et fidèlement. »

1^o Il faut lire l'Evangile HUMBLEMENT, c.-à-d. a) avec la pleine conviction que vous en avez besoin ; b) avec la profonde persuasion que vous ne pouvez le comprendre et en tirer des fruits que par la grâce de Dieu, et non par vos lumières et vos forces personnelles ; c) avec le plus absolu détachement de toute prétention à la science et à la réputation de science.

2^o Il faut lire l'Evangile SIMPLEMENT, c.-à-d. a) en ne recherchant qu'une chose : votre sanctification, pour la gloire de Dieu ; b) en prenant bonnement et loyalement le sens obvie du texte sacré, sans chercher à lui faire dire ce qu'il ne dit pas, ni à fermer les yeux sur ce qu'il dit, dans la crainte d'avoir à vous en faire des applications trop coûteuses.

3^o Il faut lire l'Evangile FIDÈLEMENT, c.-à-d. a) assidûment et avec esprit de suite ; comme l'a dit un Père de l'Eglise, *fortuita et varia lectio non edificat* ; b) avec disposition à soumettre votre esprit, votre cœur, votre volonté, aux lumières et aux impulsions surnaturelles que vous recevrez grâce à cette lecture.

PÉRORATION. — Les Actes des Apôtres (viii, 26-40) nous rapportent que tandis que le ministre de la reine d'Ethiopie lisait, sur le chemin de Gaza, le livre d'Isaïe, Dieu lui envoya miraculeusement l'apôtre Philippe, qui prit occasion de cette lecture pour l'instruire sur Jésus-Christ, l'amener à la foi chrétienne, puis le baptiser ; et ce converti reprit sa route en glorifiant Dieu. — Si vous lisez les saints Evangiles comme nous venons de vous y exhorter, ce ne sera pas seulement un Apôtre que Jésus vous enverra pour parler à vos âmes, c'est Lui-même qui viendra tous les jours davantage vous éclairer, vous inspirer d'ardents desirs de conversion, de sanctification et de zèle, régner et vous communiquer sa force pour marcher résolument vers le ciel et arriver efficacement à sa conquête, pour vous-mêmes et pour ceux que votre influence et votre zèle aideront à le gagner.

POUR LA FÊTE DE SAINT RAPHAEL

LA MANIÈRE DE FAIRE LE BIEN

Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequuntur.

(Mt. v, 7).

EXORDE. — Le nom même de l'archange Raphaël évoque l'idée de la puissance et de la bonté de Dieu pour guérir toutes les infirmités de l'âme et du corps, et désigne ce grand Archange comme le messager spécial de la miséricorde divine à l'égard des affligés. Ce que la Bible nous dit de son intervention en faveur de Tobie et des siens, renferme pour nous de grandes leçons sur la manière de faire le bien. Leçons d'autant plus pratiques que nous avons tous de multiples occasions d'exercer la charité envers nos semblables et de leur rendre des services, petits ou grands.

DIVISION. — L'exemple de S. Raphaël nous apprend à

faire le bien : 1° avec dévouement ; 2° avec humilité ; 3° avec esprit surnaturel.

I. — Faire le bien avec dévouement

Rendre un service quelconque à notre prochain suppose toujours au moins un certain dévouement, puis-qu'il est impossible d'agir pour le bien d'un de ses frères sans se donner quelque peine à soi-même, de lui procurer un avantage sans se priver soi-même de quelque chose.

Mais remarquons dans le dévouement de S. Raphaël deux qualités, entre autres, qui sont loin d'être communes : son dévouement est *entier*, et *désintéressé*.

1° *Dévouement entier*. — Le saint Archange ne se borne pas à faire pour Tobie et son fils ce à quoi il s'était engagé : conduire ce dernier au pays lointain où il avait à recouvrer pour son père une somme d'argent prêtée à un ancien compagnon d'exil. Mais il accomplit, en outre, tous les actes bienfaisants dont les occasions surgissent à ce propos : il soustrait le jeune Tobie à un terrible danger ; il lui désigne l'épouse que Dieu lui destine ; il délivre celle-ci d'une affliction très grave dont elle était frappée par la méchanceté d'un démon ; il procure en outre au jeune homme le moyen efficace de rendre la vue à son malheureux père. En un mot, il multiplie ses bienfaits.

Est-ce d'un dévouement semblable que nous faisons preuve ? Ne nous arrive-t-il point parfois de nous faire prier, longuement et avec insistance, avant de nous décider à rendre un service au prochain ? Et quand nous daignons nous occuper de lui, ne comptons-nous point parcimonieusement les actes que nous faisons en sa faveur ? Ne croyons-nous pas très vite en avoir fait assez, et même avoir dépassé la mesure ? Ne lui laissons-nous même pas sentir, parfois d'une manière pénible, que nous calculons les sacrifices auxquels nous consentons pour lui ? De sorte qu'il est peu encouragé à recourir à nous et qu'il a l'impression gênante et humiliante de nous être une charge, un sujet de lassitude et d'ennui !

2° *Dévouement désintéressé*. — L'archange Raphaël refuse les récompenses dont Tobie et son fils voulaient le combler.

Notre dévouement a-t-il ce caractère ? Sans doute, ce n'est pas contre argent sonnante que nous rendons service au prochain ; mais n'avons-nous pas, souvent, une arrière-pensée pour les avantages que nous espérons retirer de notre bienveillance ? Ne lui faisons-nous pas du bien pour qu'il nous en fasse à son tour ? N'attendons-nous pas, comme un droit, des faveurs, des amabilités, en échange des nôtres ? Ne sommes-nous pas avides de témoignages de reconnaissance, et facilement froissés quand ils ne viennent pas ?

Si notre dévouement n'est pas entier et désintéressé, nous ne sommes que de bien pâles chrétiens. Notre-Seigneur, en effet, nous a commandé d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, et nous a déclaré que si nous ne faisons du bien qu'à ceux de qui nous espérons en recevoir, nous ressemblons aux païens et aux publicains et nous ne méritons, de notre Père céleste, aucune récompense (Mt. v). — Lui-même, nous donnant l'exemple, s'est livré pour nous, spontanément et totalement, jusqu'à la dernière goutte de son sang, et s'est offert ainsi en Victime pour le salut de tous, même de ceux dont il prévoyait les plus noires ingratitude.

II. — Faire le bien avec humilité

L'archange Raphaël, au lieu d'apparaître à Tobie et à son fils dans la splendeur de sa gloire, se présente à eux sous des dehors très humbles : ceux d'un jeune homme. Il évite de se faire connaître ; il dissimule tout ce qui le ferait honorer. S'il manifeste, après coup, sa nature angélique, ce n'est point pour en tirer de la gloire, c'est au contraire pour détourner de lui celle qu'on voudrait lui attribuer et pour la faire reporter sur Dieu seul. — Des bienfaits si éminents qu'il prodigue, il ne se vante pas ; il n'en fait pas ressortir la

grandeur ; il s'efface entièrement et accomplit le bien sans bruit ni éclat, en gardant la plus modeste des attitudes.

Est-ce ainsi que nous faisons le bien ? Notre-Seigneur reprochait vivement aux Pharisiens de faire sonner de la trompette devant eux quand ils faisaient l'aumône, et il enseignait à ses disciples que l'obole de la pauvre veuve avait incomparablement plus de mérite que les présents des Pharisiens vaniteux (Mc. xii, 41). Il leur disait : « Que votre aumône soit faite dans le secret, que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite, et votre Père céleste, qui voit dans le secret, vous récompensera. » — Et ce que le divin Maître disait de l'aumône, il donnait nettement à entendre que cela devait être compris, en général, de tout bien accompli en faveur du prochain.

Craignons beaucoup de chercher, dans nos actes de charité envers nos frères, la satisfaction de notre vanité, l'estime, les éloges, l'éclat. Nous serions de ceux qui, suivant la parole de N.-S., n'auront droit à rien dans le ciel, parce qu'ils ont déjà reçu ici-bas leur récompense : *receperunt mercedem suam* (Mt. vi, 2-4 et 16). Ce qu'un Père de l'Eglise commente ainsi : *vani vanam*.

III. — Faire le bien avec esprit surnaturel

C'est en esprit d'obéissance que vient l'archange Raphaël : c'est pour accomplir la mission que Dieu lui a confiée. — C'est la gloire de Dieu qu'il vise, c'est vers Dieu qu'il élève les esprits et les cœurs de ses obligés et qu'il dirige leur reconnaissance. — C'est le bien des âmes qu'il cherche à procurer par-dessus tout : aux bienfaits temporels dont il comble Tobie, son fils et Sara, l'épouse de ce dernier, il ajoute le bienfait spirituel d'exhortations sublimes et profondément pénétrantes.

Est-ce avec cet esprit surnaturel que nous pratiquons la charité à l'égard de notre prochain ? Quel malheur pour nous si ce n'était que mus par une philanthropie tout humaine, cette philanthropie qu'on se plaît à célébrer si pompeusement de nos jours, à décorer de noms prétentieux et à substituer à la charité chrétienne ! Pareille bienfaisance ne sert de rien pour le ciel, puisqu'elle borne ses vues à la terre.

Et quel souci avons-nous de joindre à nos bienfaits ou services d'ordre temporel des bienfaits ou services d'ordre spirituel ? Quels efforts faisons-nous pour pénétrer jusqu'à l'âme de ceux que nous obligeons ? Si nous ne le pouvons pas toujours sous une forme directe, nous le pouvons au moins d'une manière indirecte. Si nous ne le pouvons pas par une action extérieure et visible, nous le pouvons au moins par des procédés cachés : par exemple, en priant pour ceux à qui nous rendons des services et en offrant à Dieu, pour le bien de leurs âmes, quelques mortifications et sacrifices.

Notre-Seigneur ne nous a-t-il point appris, au plus haut degré, par ses paroles et par ses actes, à baser tout l'exercice de notre charité sur l'esprit surnaturel ? Lui qui est venu sur la terre pour obéir à son Père, et pour procurer la gloire de ce Père bien-aimé par notre salut éternel ! Lui qui dans toutes les guérisons qu'il opérait, dans tous les miracles qu'il accomplissait, cherchait toujours à gagner les âmes ! Lui qui avait toujours une parole pour élever à Dieu, amener au repentir, instruire de la religion, exhorter à la recherche du royaume de Dieu, pendant qu'il prodiguait ses bienfaits autour de lui !

* * *

PÉRORAISON. — Pour que notre charité envers le prochain se pénètre des trois caractères que nous venons de méditer, il lui faut un aliment divin. Quel sera-t-il ? Ici encore, l'histoire de l'archange Raphaël nous instruit. Remarquons cette parole qu'il dit à Tobie et à son fils après s'être révélé à eux : « J'use d'une nourriture invisible que les regards humains ne peuvent apercevoir. » (Tob. xii, 19). Pour lui, c'était la vision de Dieu face à face. Nous n'avons pas encore le bonheur

de posséder Dieu comme les habitants du ciel, mais nous le possédons sous les voiles eucharistiques ; et dans ce sacrement il s'offre à nous en nourriture sur-naturelle. Allons fréquemment et avec ferveur chercher dans ce Pain des Anges la vertu de vivre et d'agir comme des anges sur la terre, afin de mériter de partager éternellement la félicité des anges dans le ciel.

INSTRUCTIONS SUR LE PATER

X

Première demande

QUE VOTRE NOM SOIT SANCTIFIÉ !

L'Oraison dominicale, nous dit Tertullien, n'est pas seulement une prière ; elle nous rappelle tous les discours, toute la doctrine, tous les avis du Sauveur, si bien qu'en fait on y trouve l'abrégé de tout l'Evangile¹.

Elle se compose de deux parties.

La première s'adresse à Dieu, comme il convient. Dieu avant tout, tel est l'ordre de la charité. Elle comprend trois demandes. La troisième demande se clôt sur ces paroles « sur la terre comme au ciel. » Mais ces paroles se rapportent aussi bien aux deux premières demandes, et elles en donnent ainsi tout d'abord une explication toute lumineuse : « Que votre nom soit sanctifié sur la terre comme au ciel ! Que votre règne arrive sur la terre comme au ciel ! » — La seconde partie formule nos besoins et ceux du prochain. Elle comprend quatre demandes.

Expliquons maintenant la première demande : « Que votre nom soit sanctifié » sur la terre comme au ciel. *Sanctificetur nomen tuum.*

Deux questions se posent aussitôt : 1^o Qu'est-ce que signifient ces mots ? et 2^o Comment pouvons-nous et devons-nous sanctifier le nom de Dieu ?

I

« Le nom de Dieu, » c'est une expression hébraïque, un tour de phrase oriental pour désigner Dieu lui-même. « Bienheureux, dit David, l'homme qui met son espérance dans le nom du Seigneur, » c'est-à-dire dans le Seigneur. *Beatus vir cujus est nomen Domini spes ejus.* Invoquer le nom du Seigneur, c'est invoquer Dieu ; le nom est pris pour la personne.

1. En demandant que le nom de Dieu soit sanctifié, nous exprimons donc notre très vif et très profond désir que Dieu soit sanctifié, c'est-à-dire connu, aimé, glorifié, traité saintement.

Mais est-ce qu'il manque quelque chose à Dieu, que nous lui souhaitons un accroissement de gloire ?

Non, Dieu n'a besoin de rien. Rien ne manque à sa gloire ni à son bonheur. « Seigneur, s'écrie David, vous êtes mon Dieu, car vous n'avez pas besoin de mes biens, *bonorum meorum non eges !* » Qu'important à Dieu tous les trésors de ce

monde ? Est-ce que ce n'est pas lui qui les a créés ? Est-ce que tout ne lui appartient pas ? C'est ce que S. Paul disait à Athènes devant l'Aréopage : « Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans des temples faits de mains d'homme ; il n'est pas servi par des mains humaines comme s'il avait besoin de quelque chose, *indigens aliquo*, lui qui donne à tous la vie, la respiration et toutes choses. » (Act., xvii, 25).

Dieu est infiniment heureux au sein de la divine Trinité, on ne peut ni diminuer ni accroître son bonheur. Aussi n'est-ce pas un accroissement de félicité que nous lui souhaitons, mais seulement un accroissement de sa gloire extérieure parmi ses créatures. Nous voulons qu'il soit mieux connu, par conséquent mieux aimé, que toutes les âmes qu'il a créées l'adorent, et que la terre devienne ainsi comme un reflet du Paradis : « Que votre nom soit sanctifié sur la terre comme il l'est au ciel. »

2. Transportons-nous au ciel par la pensée. Les Anges entourent le trône de Dieu, ils lui rendent leurs hommages avec joie, avec un amour de plus en plus ardent. Les élus viennent à leur tour et le remercient de la gloire qu'il leur a départie, du bonheur dont ils jouissent et pour jamais. Le *Sanctus* retentit sans cesse, avec des actes d'amour, avec des louanges infinies. « Bienheureux ceux qui habitent votre maison, Seigneur, ils vous loueront dans les siècles des siècles. » (Ps. lxxxiii). Comment redire ces splendeurs, ces harmonies, ces fêtes, dans l'infirmité de notre langage humain ? L'Eglise veut pourtant que nous essayons de les imiter, de les reproduire suivant la mesure de notre pouvoir et de nos forces : « Joignons-nous à ces chants, nous dit-elle, *illi canentes jungimur*, rivalisons avec la céleste Sion, *almæ Sionis æmuli.* »

C'est pour cela qu'elle a établi ce concert de louanges perpétuelles qui s'élève le jour et la nuit vers le ciel, dans nos maisons religieuses, afin que les saints de la terre donnent la main aux élus du ciel, unissent leurs voix et leurs cœurs à leurs cœurs et à leurs voix.

Au ciel pas une voix qui reste muette. Dieu y est ainsi parfaitement sanctifié, aimé, glorifié. Que notre terre serait belle, et qu'elle serait heureuse, et qu'elle serait céleste, si elle glorifiait ainsi Dieu, si toutes les âmes qu'il a créées lui disaient chaque matin et chaque soir, et chaque fois qu'elles pensent à lui : « Je vous adore, ô mon Dieu, vous qui êtes infiniment bon pour tous et si aimable pour moi ! »

Alors le nom de Dieu serait parfaitement sanctifié.

II

Mais hélas ! il y a trop de voix qui se taisent ! Comment pourrions-nous les faire parler, leur faire chanter la gloire de Dieu ? En un mot, comment pouvons-nous faire que le nom de Dieu soit sanctifié ?

En priant pour que les nations se convertissent,

¹ Lib. de Oratione.

— pour que les pécheurs reviennent à Dieu, — pour que nous-mêmes nous procurions la gloire de Dieu, — pour que l'Eglise se répande sur la terre, qu'elle fasse connaître partout Jésus-Christ, elle dont la mission est de sanctifier le nom de Dieu.

1. Il fut une époque où le nom de Dieu était beaucoup plus glorifié en Europe qu'aujourd'hui. L'hérésie protestante, en séparant de Rome la moitié des nations européennes et en persécutant les moines, les religieuses, en brûlant les églises et en dispersant les reliques, a fait taire les voix les plus pures qui glorifiaient Dieu, et a plongé les peuples dans la jouissance, le matérialisme, l'esprit d'incrédulité et de révolution. Beaucoup d'âmes parmi eux ont été éclairées par les événements, nombre d'esprits distingués sont revenus à l'Eglise romaine après des études impartiales qui leur ont montré que la vérité chrétienne est là, après de longues réflexions et de ferventes prières. On peut dire que l'élite se convertit et sanctifie le nom de Dieu, mais la masse demeure aveugle, éloignée, tout imprégnée de préjugés absurdes. Elle ne veut pas voir. Prions pour que Dieu lui ouvre les yeux.

D'autre part, n'est-on pas effrayé à la pensée que plus de la moitié du genre humain n'a pas encore entendu parler de Jésus-Christ et qu'elle a sur Dieu des notions extrêmement imparfaites et fausses ? Savez-vous qu'il y a encore des millions et des millions d'idolâtres qui adorent des fétiches ? Et ces centaines de millions de musulmans, qui les éclairera, qui les ramènera à la vérité ? Quel champ immense pour nos prières ! Car nous devons désirer et vouloir ce que Dieu désire et veut, savoir, que tous les hommes soient sauvés et qu'il ne reste pas une seule âme en dehors du bercail de l'Evangile.

2. Et parmi nous, autour de nous, parmi nos amis, dans le sein de nos familles, combien de pécheurs qui restent éloignés de Dieu ! Ils ont été parés au baptême de la robe d'innocence, ils ont fait leur première communion avec foi, leur âme était, par la grâce, resplendissante de beauté ; et puis le temps, les compagnies, les livres, les passions aidant, ils ont perdu la vie de la grâce, et peut-être la foi. Et ce sont nos frères, nos sœurs, nos pères ou nos mères, les meilleurs de nos amis. Et nous demeurerions insensibles, et nous les regarderions d'un œil indifférent se diriger vers l'abîme ? Prions du moins afin qu'ils reviennent à eux-mêmes, qu'ils reprennent le chemin de l'église qu'ils aimaient tant, où ils étaient si heureux, et qu'ils recouvrent leur innocence, comme l'enfant prodigue. Alors ils joindront leurs voix au chœur de ceux qui sanctifient le nom de Dieu.

3. Mais nous-mêmes donnons l'exemple.

Sanctifions d'abord *nos pensées*. C'est la pensée qui gouverne la vie. Il faut qu'elle soit droite, juste, éclairée par la pure vérité. Nous vivons dans un monde qui la fausse, la diminue, la rapetisse. Il ne parle pas la même langue que nous, comment penserait-il comme nous ? Ses sentiments, ses préoccupations, ses vues et ses ambitions sont tout

autres que les nôtres. Gardons-nous de ses idées. Rien ne nous est plus facile d'ailleurs que de savoir si nos idées sont justes. Demandons-nous simplement si ce sont les idées de l'Eglise, si l'Eglise les approuve. Et, pour le savoir, il nous suffit de consulter un de ses ministres. Ce qui importe dans la vie chrétienne, c'est d'avoir l'esprit de l'Eglise. Alors nous pouvons marcher librement, sans crainte aucune ; si nous errons, l'Eglise nous avertira. Mais il faut l'écouter avec docilité.

Une pensée n'est pas sainte si elle n'est pas toute empreinte de reconnaissance pour les immenses bienfaits de Dieu. Il faut nous rappeler souvent ce que Dieu a fait pour nous, de quelles grâces il nous a comblés, de quels périls il nous a arrachés. Ces souvenirs nous pénétreront d'amour et nous sanctifieront.

Sanctifions *nos paroles*. Qu'elles soient toujours chrétiennes, et en quelque sorte qu'elles respirent Dieu. Prononçons hardiment le saint nom de Dieu, comme des enfants prononcent le nom de leur père, comme des croyants. Je sais que près de certains chrétiens le respect humain va jusqu'à ne pas permettre qu'il monte jusqu'à leurs lèvres, le nom divin dont ils ont le cœur plein. Et pendant ce temps les impies blasphèment hautement le nom de Dieu et nous ne leur répondons pas ! Il arrive même que des croyants profèrent leurs blasphèmes et s'y associent. C'est pour ceux-ci que Jésus-Christ a dit qu'il rougira devant son Père de ceux qui ont ici-bas rougi de lui. Croyez bien que si nous étions plus fermes, si nous professions nettement notre foi, les blasphémateurs se tairaient. Leur audace leur vient surtout de notre faiblesse. Et tout le monde nous approuverait, et le nom de Dieu serait honoré, aimé, sanctifié.

Mais il faut pour cela sanctifier aussi *nos actions*, notre conduite, être irréprochables, en un mot. L'exemple est puissant, il attire, il entraîne, à condition toutefois que rien dans notre vie ne vienne le démentir. Autrement nous compromettrions la sainte cause que nous devons défendre, car nous provoquerions ces blasphèmes que nous condamnons avec tant d'énergie. Nous mériterions le reproche que S. Paul adressait aux mauvais chrétiens de Rome qui scandalisaient les Gentils : « Par vous le nom de Dieu est blasphémé parmi les païens ! *Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes.* » (Rom., II, 24).

4. Enfin pour que le nom de Dieu soit sanctifié, nous devons travailler à l'extension de l'Eglise par toute la terre. C'est elle, et elle seule, qui convertit les nations, relève les pécheurs et fortifie les fidèles.

C'est elle qui tient le flambeau de la foi, avec mission de le faire rayonner dans tout l'univers. Elle a besoin d'apôtres, de missionnaires qui portent la lumière parmi les ténèbres de l'idolâtrie et les lueurs incertaines de l'hérésie. Vous me direz que vous ne pouvez pas aller vous-mêmes évangéliser ce qu'on a appelé « le pays noir », en Afrique, ni la Chine, ni les Indes, ni les îles éloignées qui

renferment cependant des âmes nombreuses faites pour connaître Jésus-Christ. Mais vous le pouvez par d'autres. Dieu suscite des ouvriers pour défricher les champs incultes du paganisme, mais ces ouvriers manquent d'outils, de ressources, d'églises. Suscitez de nouvelles vocations en créant des ressources, aidez de votre bourse ceux qui font aimer le Christ, apportez votre obole à la Propagation de la Foi. Ses *Annales* vous diront comme nos admirables missionnaires font fructifier au centuple votre humble offrande, et quand vous réciterez votre *Pater*, vous pourrez vous dire : « Je travaille pour que le nom de Dieu soit sanctifié ! »

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXXII

LA CULTURE DES VERTUS CHRÉTIENNES

*Ibunt de virtute in virtutem ;
videbitur Deus deorum in Sion.*

Ils iront de vertu en vertu ; on
verra dans Sion le Dieu des dieux.
(Ps. LXXXIII, 8).

Les fleurs de nos jardins sont, pour la plupart, et malgré leur incontestable beauté, d'inutiles créatures. Leurs tiges ne peuvent servir à aucun usage. Leurs fruits ne se mangent pas. Elles n'ont guère à nous offrir que leurs couleurs d'un jour. Pourtant, de quelles sollicitudes les environnent ceux qui les aiment ! Ils préparent à chacune sa terre préférée ; ils lui donnent l'orientation la plus favorable ; ils l'arrosent, l'engraissent, lui ménagent chaleur ou lumière, suivant les lois les plus minutieuses. Chaque jour, ils reviennent auprès d'elles et vont de l'une à l'autre, pour se rendre compte de leurs progrès et de leurs besoins. Et quand ils constatent qu'il leur manque quelque chose, ils n'ont de repos que quand ils l'ont procuré.

La grâce, comme la nature, a ses fleurs, des fleurs plus belles que toutes les autres, plus durables, plus fécondes et aussi plus utiles. Notre destinée tient à la leur par des liens étroits. Elles font dès ici-bas dans une grande mesure, et feront là-haut plus largement encore, notre gloire et notre bonheur. Vous le reconnaîtrez, si je vous dis que les fleurs de la grâce sont les vertus chrétiennes. — Voilà, oui ! voilà les fleurs qu'entre toutes il nous faudrait cultiver. Prodiguez vos soins, j'y consens, à celles de vos parterres ; mais, par l'empressement et l'assiduité que vous apportez à leur culture, faites-vous comprendre à vous-mêmes combien plus vous devriez vous livrer à la culture de la vertu !

La culture de la vertu ! Tel est le sujet dont nous allons nous entretenir. Je voudrais expliquer : d'une part, *comment se cultive une vertu* ; et d'autre part, *suivant quel ordre il convient de cultiver les différentes vertus chrétiennes*.

I

« La vertu, dit S. Augustin, est un art : c'est l'art de bien vivre¹. » Si la vertu est un art, elle doit se cultiver comme se cultivent les arts ; c'est-à-dire par l'emploi des moyens à l'aide desquels on peut d'abord en faire l'apprentissage, puis en réaliser de mieux en mieux l'idéal.

Nous laisserons ici de côté les moyens de culture propres à chaque vertu prise à part, et parlerons seulement de ceux qui peuvent servir à les cultiver toutes.

1. A ce point de vue général, nous pouvons affirmer d'abord que la culture des vertus chrétiennes s'effectue par le concours simultané de la grâce de Dieu et du travail de l'homme.

La grâce de Dieu est ici d'une absolue nécessité. Car les vertus chrétiennes sont des qualités surnaturelles et, à ce titre, des dons divins. La nature n'y saurait atteindre par elle-même. Or, cette grâce s'obtient par la prière et se puise dans les sacrements. Celui qui entreprend de cultiver une vertu devra donc recourir aux exercices de piété et chercher dans de ferventes communions l'assistance divine.

Mais ici la grâce de Dieu ne fera rien sans les efforts de l'homme.

Nos contemporains tombent, à cet égard, dans une erreur profonde. Est-ce par suite de leur tendance à s'épargner tout ce qui coûte et à se contenter des pratiques les moins pénibles ? Peut-être bien. Toujours est-il qu'ils demandent la vertu beaucoup plus à la grâce qu'à leurs efforts personnels. Ils multiplient volontiers, pour l'obtenir, les prières, les neuvaines, les communions, les vœux, les pèlerinages ; mais ils négligent de combattre les tentations, de fuir les occasions, de faire mourir les mauvaises passions, de crucifier les sens, enfin de s'exercer vigoureusement à la vertu. Ils voudraient recevoir de Dieu, sans travailler personnellement à les acquérir, des vertus parfaites. — Les maîtres de la vie spirituelle réclament d'eux d'autres efforts. Ils enseignent que le grand moyen de devenir vertueux consiste dans l'exercice actif et persévérant de la vertu². Et cette doctrine s'explique aisément. Nous avons dit, dans notre dernier entretien, que toute vertu surnaturelle est accompagnée d'une vertu naturelle de même nom. Celle-ci sert d'appui à celle-là ; et toutes les deux concourent généralement aux mêmes actes. Or, la vertu naturelle s'acquiert et se développe, s'affermi et se perfectionne par ses actes mêmes ; et si les actes de la vertu surnaturelle ne produisent point, chez elle, et par leur propre efficacité, les mêmes accroissements, ils les obtiennent de Dieu par leur mérite.

Il est donc essentiel, pour nous, de multiplier les actes de vertu. Pour nous y déterminer, nous devrons revenir souvent, dans l'oraison, sur les motifs qui nous imposent la vertu dont nous pour-

¹ Virtus est ars bene vivendi. (*De Civil. Del.*, lib. IV, cap. 21).
² Potissima ratio comparandæ virtutis est ejus perpetuus usus et exercitatio. (Card. Bona, *Phantæ rediiva*, Médit. 13, II).

suivons la culture. Nous renouvellerons, chaque matin, la résolution d'en faire sérieusement l'apprentissage. Nous épierons, d'un regard attentif, l'occasion de la pratiquer. Quand cette occasion se présentera, nous en profiterons avec empressement. Nous nous examinerons chaque soir sur les actes de vertu que nous aurons accomplis dans la journée ou devant lesquels nous nous serons dérobés. Nous pourrions même consigner le résultat de cet examen par écrit, de manière à pouvoir comparer, par après, les jours aux jours, les semaines aux semaines, les mois aux mois. Enfin, nous expliquerons, dans chacune de nos confessions, ce que nous avons fait à ce point de vue particulier, et de combien nous avons avancé ou reculé.

2. Observation importante : celui qui cultive une vertu doit prendre soin d'en éloigner tout alliage. Le mal ne peut s'unir au bien. Dès que le mal entre quelque part, le bien s'en va et le mal reste. Pour rendre une action bonne, il faut donc que toutes ses circonstances soient bonnes. Qu'une seule d'entre elles soit mauvaise, elle lui communique sa malice. La théologie a fait passer cette vérité en proverbe : « Rien n'est bon, dit-elle, que s'il l'est tout entier ; un seul défaut suffit à le rendre mauvais. »

Or, le mal peut entrer dans nos actes par bien des côtés.

Il y entre par l'exagération ou l'insuffisance, quand cet acte n'observe point le juste milieu dans lequel, comme nous l'avons expliqué, se tient la vertu ; en d'autres termes, quand il tombe dans le *trop* ou le *trop peu*. — Ainsi, trop peu de foi, c'est l'incrédulité ; trop de foi, c'est la crédulité. Trop peu d'espérance, c'est le désespoir ; trop d'espérance, c'est la présomption. Trop peu de crainte de Dieu porte à braver ses menaces ; trop de crainte de Dieu porte au scrupule. Vous vous exercez à la prudence ? Ne restez point en deçà : vous seriez imprudents ; mais, non plus, n'allez pas au delà : vous deviendriez indécis et méticuleux. C'est pour n'avoir pas toujours observé cette loi du juste milieu que tant de chrétiens n'ont été chrétiens qu'à moitié, et que tant de personnes pieuses se sont fait une dévotion fautive et de mauvais aloi, ont attiré sur elles les sarcasmes des méchants et se sont couvertes de ce ridicule que le monde pardonne le moins, a-t-on dit : le ridicule de la vertu. (Rousseau).

Le vice entre dans nos actes de vertu par l'intention. — L'aumône est une bonne œuvre ; mais il faut la faire pour une bonne fin. Notre-Seigneur blâmait les aumônes des pharisiens : « Ils donnent, disait-il, pour attirer les louanges des hommes : ils ont reçu leur récompense. » (Mt., vi, 2).

Il y entre par le sentiment dont ils s'inspirent. — C'est bien, d'avoir du zèle ; mais il faut qu'il soit animé de l'Esprit de Dieu. Quand Jacques et Jean parlèrent d'appeler le feu du ciel sur la ville des Samaritains, Jésus ne les approuva point : « Vous ne savez pas, leur reprocha-t-il, de quel esprit vous êtes ! » (Luc, ix, 55).

Il y entre par la manière de faire : car on peut faire un acte bon d'une manière qui n'est pas bonne. Et cela encore suffit à le rendre mauvais. — Ainsi, ceux qui prient sans attention et sans piété offensent, au lieu de lui rendre hommage, la majesté divine. « Ils m'honorent des lèvres, dit Notre-Seigneur, mais leur cœur est loin de moi. » (Mt., xv, 8).

Enfin, il y entre par les moyens employés. — Il n'est point permis de faire le mal, même pour en tirer du bien. Ce serait, sans doute, une chose excellente que tous les royaumes du monde fussent donnés à Jésus-Christ ; mais s'il lui faut, pour les posséder, offrir au démon un hommage réservé à son Père, il s'y refusera avec indignation. « Va-t-en, Satan ; il est écrit : Tu n'adoreras et ne serviras que Dieu seul ! » (Mt., iv, 8-10).

L'on doit donc, quand on s'exerce à une vertu, la préserver de tout mélange. Les vertus chrétiennes ressemblent à ces parfums délicats dont parle l'Écriture et auxquels le moindre contact impur enlève leur bonne odeur¹. Il ne peut pas en être autrement. Quand on a défini la vertu chrétienne « un trait de ressemblance avec Dieu, un rayonnement de sa vie dans la vie humaine, » il faut bien reconnaître qu'elle doit être en l'homme ce qu'elle est en Dieu. Sans cela, où seraient la ressemblance divine et le rayonnement divin ? Or, les vertus de Dieu sont des vertus sans tache. Telles, en conséquence, doivent être les vertus du chrétien.

Pour réussir dans ce labeur délicat et difficile d'acquérir des vertus pures de tout alliage, il nous sera bon de choisir, parmi les Saints que l'Eglise propose à notre imitation, un modèle approprié et de nous appliquer à reproduire ses exemples. Par *modèle approprié*, j'entends un modèle qui sera de même condition que nous, et en qui la vertu dont nous voulons faire la conquête aura brillé avec éclat. Il importe cependant qu'il ait pratiqué une forme de perfection abordable. Laissons de côté ceux dont la sainteté, bien qu'éminente, affecte un caractère inconciliable avec les exigences de notre condition et serait, pour nous, plus admirable qu'imitable. Ce choix judicieusement arrêté, nous étudierons avec attention la vie de notre Saint ; nous nous rendrons compte de ses combats, de ses victoires, de ses progrès ; nous verrons de près quels ont été sa manière de procéder, ses moyens, ses industries, ses secrets, et quels dangers il a su éviter. Il ne nous restera plus, après cela, qu'à vivre comme il a vécu, sans oublier d'implorer souvent son secours.

3. Combien de temps doit-on poursuivre la même vertu ? — Tant qu'on ne l'a point solidement acquise. Cesser plus tôt exposerait infailliblement à perdre tout le fruit des premiers efforts. Mieux vaut s'appliquer tout le temps nécessaire au même objet que d'en changer trop vite ; il en reste plus de profit. « Quand les abeilles voltigent sur trop

¹ Muscæ morientes perdunt suavitatem unguentii. (Eccl., x, 1).

de fleurs, disait S. François de Sales, c'est lors qu'elles font moins de miel... Sautiller de vertu en vertu, comme un oiseau de branche en branche, n'est pas pour faire un long voyage et tirer pays bien avant dans le territoire de la perfection ¹. » Le choix d'une vertu à cultiver ne doit donc pas se renouveler trop souvent. Quand il a été une fois bien fait, c'est pour quelque temps. — Toutefois, il ne faut pas prolonger outre mesure la culture d'une seule vertu. On risquerait, par là, de s'hypnotiser devant le même objectif, sans faire de progrès bien sérieux, comme aussi de laisser entièrement de côté des vertus nécessaires. Il est des personnes qui se proposent chaque mois une vertu différente. D'autres font ce changement tous les ans. Certainement, une probation énergique d'un mois, et surtout d'un an, doit produire quelque résultat. Mais la même mesure ne convient pas à toutes les âmes. Elle se fixera suivant l'intensité avec laquelle chacune aura travaillé et suivant les progrès qu'elle aura réalisés. Il convient, ici, de consulter un Directeur éclairé.

4. Voulez-vous, maintenant, savoir à quels signes vous pourrez juger que la vertu poursuivie est enfin devenue vôtre? L'un des meilleurs écrivains spirituels vous l'expliquera en quelques mots :

« Nous reconnaitrons, dit-il, qu'une vertu nous est définitivement acquise : — quand nous aurons conscience d'avoir éteint en nous, ou à peu près, le vice opposé ; — quand nous sentirons la passion contraire soumise au frein de la raison ; — quand nous pratiquerons cette vertu facilement et avec plaisir ; — quand nous aurons un ardent désir d'y faire de nouveaux progrès ; — quand nous éprouverons de la douleur à commettre, par fragilité, des actes contraires ; — quand nous tiendrons pour néant les propos des tièdes et les reproches destinés à nous la faire abandonner ; — quand nous aurons appris à nous servir de toute chose comme d'un moyen pour la mieux observer ; — quand, satisfaits du témoignage de notre conscience, nous garderons pour nous-mêmes le secret de nos progrès ; — enfin, quand les sentiers de la vertu ne nous sembleront plus escarpés et pénibles, mais faciles et agréables ². »

Lorsque vous vous reconnaitrez dans ce portrait, vous qui travaillez à l'acquisition d'une vertu, vous pourrez croire humblement que, par la grâce de Dieu, vous avez atteint votre but. Il vous restera à remercier du fond du cœur Celui qui aura béni vos efforts et sans lequel ils seraient restés infructueux. Puis, sans rien perdre des progrès réalisés dans la vertu que vous avez cultivée, vous pourrez porter vos efforts sur un autre point.

Sur lequel ? — Cette question m'amène à dire quel ordre il convient de suivre dans la culture des vertus chrétiennes.

II

1. Vous vous étonnerez peut-être qu'il faille, ici, suivre un ordre quelconque. Tout ordre, penserez-vous, suppose une succession. Suivre un ordre dans la culture des vertus, c'est les cultiver l'une après l'autre. Comment un chrétien pourrait-il les cultiver l'une après l'autre, puisqu'il est tenu de les

pratiquer toutes ensemble, toutes ayant des lois qu'il n'est jamais permis d'enfreindre ?

Quand je parle d'ordre et, par conséquent, de succession dans la culture des vertus, je ne veux point laisser croire qu'en cultivant l'une d'elles on pourra manquer aux autres dans ce qu'elles ont d'obligatoire. Le péché, je le sais bien, n'est jamais permis. Mais la culture dont il s'agit a pour objet beaucoup moins l'obéissance toujours exigée aux prescriptions des différentes vertus que la facilité à observer soit leurs préceptes, soit leurs conseils. — Ainsi entendue, cette culture comporte très bien un ordre, par conséquent une succession ; et cette succession est parfaitement légitime.

Elle s'impose même comme un moyen de succès. Les conquérants n'envahissent jamais à la fois toutes les contrées qu'ils pensent soumettre à leur autorité. Suivant un précepte fameux, ils divisent pour mieux vaincre. Ainsi, l'âme désireuse d'acquiescer les vertus chrétiennes ne doit pas les poursuivre toutes ensemble. Cette manière de faire, en dispersant ses efforts, l'exposerait à un échec. Qu'elle concentre plutôt sur l'une d'entre elles son attention et son énergie ! Quand celle-là lui sera définitivement acquise, elle en cultivera d'autres. Telle était la pratique des maîtres les plus expérimentés. « Prenons-en une, se disaient-ils à eux-mêmes, une à laquelle nous nous appliquerons avec un soin particulier ¹. » Ils n'entendaient point, pendant que durerait ce travail, négliger entièrement les autres vertus. Seulement, la faiblesse humaine ne leur permettant pas de prendre l'offensive partout en même temps, ils ne la prenaient que d'un côté, tout en observant sur les autres points une défensive ferme et inébranlable.

2. Et maintenant, suivant quelles règles faut-il choisir la vertu à cultiver ? S. François de Sales les a résumées comme il suit.

Premièrement, il conseille de rechercher tout d'abord « les vertus générales ² ; » c'est-à-dire celles qui sont d'un usage plus fréquent et dont l'influence s'exerce plus largement sur l'ensemble de la conduite. Il faut commencer, c'est l'évidence même, par les vertus qui tiennent le plus de place dans la vie. Celles-là sont, en fait, les plus pratiques, et, par suite, les plus importantes et les plus pressantes à acquiescer. Vous cultiverez donc de préférence, parmi les vertus que vous offensez, celle contre laquelle vous commettez les fautes les plus fréquentes, et, parmi celles dont vous voudriez observer les conseils, celle que vous avez le plus souvent l'occasion de pratiquer.

Deuxièmement, « entre les exercices des vertus, reprend l'aimable Docteur, nous voulons préférer celui qui est le plus conforme à notre devoir. » Par devoir, il entend ici les obligations découlant de la vocation et du genre de vie ; en d'autres termes, les devoirs d'état. Effectivement, ces devoirs obligent ; et, parce qu'ils sont des devoirs d'état, ils

¹ *Esprit de S. François de Sales*, Partie XI, Sect. 25.

² Card. Bona, *Phœnix redoliva*, Médit. 13, III.

¹ Una eligenda, cui specialiter operam demus. (Card. Bona, loc. cit., II).

² *Introd. à la vie dévote*, 3^e Part, ch. I.

remplissent plus ou moins l'existence. Si donc vous avez des inférieurs, exercez-vous à les traiter avec sagesse et bonté. Si vous avez des supérieurs, cultivez l'obéissance. Riches, appliquez-vous à user chrétiennement de votre fortune. Pauvres, efforcez-vous de rendre vos privations méritoires. Hommes de peine, poursuivez la sanctification du travail. En un mot, dirigez vos efforts chacun dans le sens de votre vocation.

Troisièmement, « entre les vertus qui ne regardent pas notre devoir particulier, il faut préférer les plus excellentes. » — L'excellence des vertus n'est pas toujours en rapport avec le bruit qu'elles font ou les applaudissements que le monde leur accorde. Il faut, pour en bien juger, considérer de quelle transformation morale elles peuvent être la cause et quelle estime Dieu en témoigne. Ainsi, pour citer des exemples, donnera-t-on le premier rang : parmi les aumônes, à l'aumône spirituelle ; parmi les mortifications, à la mortification des passions ; parmi les manières de prier, aux plus recueillies, aux plus humbles, même aux plus cachées. C'est le conseil de l'Evangile (Mt., vi, 6).

Quatrièmement, le démon nous indique lui-même, par ses tentations, de quel côté nous devons porter nos efforts. — La vie spirituelle est un combat. Il est de bonne stratégie, dans un combat, de défendre et de fortifier les points attaqués par l'ennemi. S. François de Sales a donc raison de dire : « Quand nous sommes combattus de quelque vice, il faut, tant qu'il nous est possible, embrasser la pratique de la vertu contraire. »

Cinquièmement enfin, le saint Evêque de Genève conseillait encore, au témoignage de ses amis, de « choisir la vertu qui nous agréait davantage et à laquelle nous avons le plus de propension ». — Il pensait qu'un attrait de cette sorte, quand il s'unit à une sincère volonté de devenir meilleur et de rechercher le bon plaisir divin, vient souvent de Dieu. D'ailleurs, les tendances et les sympathies peuvent dévoiler les aptitudes et, grâce à elles, rendre les progrès plus faciles et plus prompts. « Quand la grâce s'allie avec une nature disposée, ajoute notre Saint, il se fait de cette alliance une sainte génération de vertus et de bonnes œuvres qui passe dans l'abondance et la fertilité ¹. »

Mais, avant de rien décider en cette matière, chacun doit implorer les lumières divines et prendre l'avis de son guide spirituel. Ces lumières et cet avis, dans lesquels se traduiront sans doute les règles précédentes, fixeront bientôt toutes les hésitations.

Et maintenant que la voie nous est tracée, maintenant que nous savons comment nous y prendre pour réaliser la culture des vertus chrétiennes, entreprenons-la avec courage. La plupart des fidèles et même des personnes pieuses se contentent trop de ne pas commettre le péché. Cette sainteté toute négative ne répond pas à leur vocation et ne

devrait suffire ni à leurs ambitions ni à leur amour. Elles ont le devoir et aussi le besoin de monter plus haut. En bornant leur attention aux vices à corriger, sans l'étendre aux vertus à acquérir, elles commettent, c'est le mot d'un pieux ami de S. Ignace, « une fraude dans la vie spirituelle ¹. » Qu'elles sortent donc de ces sphères d'en bas, où il n'est question que du mal à éviter, et entrent une bonne fois dans ce monde supérieur, où il s'agira du bien à pratiquer ! Là, elles apprendront à devenir parfaites d'une perfection positive. Là, elles feront passer en elles, trait par trait, la ressemblance du Dieu fait homme, leur Maître suprême et leur premier modèle. Là, elles iront, suivant la divine parole que j'ai citée en commençant, « *de vertu en vertu* ». Là enfin, comme le dit encore l'Esprit-Saint, elles se rendront dignes « *de contempler un jour le Dieu des dieux dans la céleste Sion*. » Ainsi soit-il !

¹ Le jésuite Pierre Lefèvre (P. Faber, *Progrès de l'âme*, ch. 3).

COURS DE PRÉDICATION

Au moment où vont reprendre les Cours de prédication, nous croyons utile de signaler à nos lecteurs que nous avons publié dans les années de la *Prédication* (ou *Ami du Clergé paroissial*) qui sont encore en vente à nos bureaux :

1° Un *Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion*, par un Curé de campagne. — La première partie, *Le Dogme* (48 instructions) se trouve dans les années 1899 et 1900 ; la deuxième partie, *La Morale* (34 instructions), en 1901 ; la troisième, *Les Sacrements* (26 instructions), en 1902.

2° Une série de *Prônes catéchétiques* : le *SYMBOLE DES APÔTRES* (37 prênes) en 1897 et 1898 ; la *GRACE* (9 prênes) et les *SACREMENTS* (64) en 1899, 1900 et 1901 ; le *DÉCALOGUE* (48) en 1903, 1904 et 1905.

3° Des *Instructions pour chaque dimanche*, plus particulièrement inspirées de l'Evangile, par un Curé de campagne, en 1903 et 1904.

4° De 1909 (inclus) à 1912 (inclus), 60 *Prônes sur le Symbole*.

5° En 1908 et 1909, 39 *Instructions sur les péchés capitaux*.

6° En 1909, 1910 et 1911, 48 instructions *Aux jeunes gens d'un Patronage*.

7° En 1912, une *Retraite à des jeunes filles*.

8° En 1913, deux *Retraites à des jeunes gens*.

9° Des instructions pour l'*Octave des Morts* en 1901, 1903, 1905, 1911, 1912 (Les funérailles chrétiennes) et 1913.

Chaque année (en fascicules) est en vente à nos bureaux aux mêmes conditions qu'avant la guerre, 8 fr. net, sans majoration, port en sus. — Nous ne pouvons pas nous charger de faire exécuter la reliure, qui coûte des prix exorbitants.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 octobris 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

¹ *Esprit de S. François de Sales*, Part. XI, Sect. 26.

Ami du Clergé du 21 octobre 1920

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de la Toussaint. — III. Nos morts pensent à nous et nous devons penser à eux, 353.
Plans de sermons pour les dimanches. — 22^e Dim. après la Pentecôte : Les droits de Dieu et ceux de l'Etat, 355. — 23^e Dimanche : Un modèle de prière, 356.
Pour le soir de la Toussaint. — II. Pour quels défunts nous devons prier, 356. — III. Des réformes à réaliser dans notre dévotion envers les morts, 358.
Service pour les Morts de la guerre. — Souvenons-nous ! 361.
Pour la fête de S. Martin. — I. La nécessité actuelle du travail, 362.
Entretiens sur la vie chrétienne. — XXXIII. La foi ; le précepte de la foi, 365.

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

III

NOS MORTS PENSENT A NOUS ET NOUS DEVONS
PENSER A EUX

*Facite vobis amicos..., ut
recipiant vos in aeterna ta-
bernacula. (Luc, xvi, 9).*

Mes frères,

Toutes nos fêtes religieuses sont, par excellence, des fêtes de cœur. Chacune d'elles, en effet, nous parle d'un amour venu de très haut et nous invite à le payer de retour. Mais ce langage est rarement plus touchant et plus persuasif que dans la fête d'aujourd'hui et dans la fête de demain. Ces deux fêtes nous remettent en présence de nos morts. Par là, elles nous rappellent combien ils nous ont aimés et combien nous les avons aimés. Sous l'action de ce double souvenir, notre cœur tressaille, s'émeut, s'attendrit. Il reprend ses affections d'autrefois ; il revit, pour ainsi dire, ces années déjà lointaines peut-être auxquelles le dévouement et la tendresse des pères et des mères, de l'époux ou de l'épouse, des frères ou des sœurs, des enfants, des alliés ou des amis, ont prêté tant de douceur ; il repasse à travers les angoisses causées par leurs dernières maladies et les regrets laissés par leur départ ; il les rejoint eux-mêmes, au sein de leur éternité ; il les revoit ; il s'entretient avec eux : commerce douloureux et pourtant plein de charmes, d'où viennent aux âmes des impressions indéfinissables.

C'est de ces relations avec les habitants de l'autre monde que je me propose de vous entretenir. Je voudrais tout ensemble les *justifier* et les *diriger*. — Pour les justifier, je démontrerai qu'elles sont solidement motivées. Nous avons raison, dirai-je, de penser à ceux qui nous ont précédés dans l'autre vie, car eux-mêmes pensent à nous. Afin de leur

donner une direction, j'expliquerai ce que nous pouvons et devons faire pour eux.

I

Nos morts ne nous oublient pas. Ils continuent à penser à nous et à nous aimer. Nous le croyons d'instinct. Mais cette conviction spontanée ne nous trompe-t-elle pas ? Exprime-t-elle une vérité, ou n'est-elle qu'une illusion ?

Il ne faut pas douter qu'elle ne soit conforme à la réalité. Toutes les données que nous fournissent la raison et la foi s'accordent à le démontrer.

La raison nous dit que, si la mort tue le corps, elle laisse aux âmes leur vie. En leur laissant leur vie, elle leur laisse nécessairement leurs puissances. Quand une âme, chassée par le trépas, se sépare des membres de chair avec lesquels elle a vécu, elle leur abandonne ce qui est à eux ; mais elle conserve ce qui est à elle : son intelligence, sa volonté, sa conscience, ses sentiments, ses mérites et ses démérites. Rien de tout cela n'est corporel : pourquoi cela périrait-il avec le corps ? Tout cela est spirituel : pourquoi cela ne survivrait-il pas avec l'esprit ? Ainsi, la survie des pensées et des affections se rattache de très près et par les liens les plus étroits à la survie de l'esprit. L'immortalité des âmes emporte logiquement l'immortalité de leurs sympathies et de leurs souvenirs.

Loin de démentir ces conclusions, la révélation les confirme.

J'ouvre les Livres saints, ceux-là mêmes que l'Esprit de Dieu a dictés, et j'y cherche une indication sur le point qui nous occupe. Elle n'y fait pas défaut. — La vie chrétienne se compose, vous le savez, d'un certain nombre de vertus. Parmi ces vertus, beaucoup sont appelées à finir au moment de la mort. Elles n'auraient plus d'objet par après. Telles, par exemple, les vertus qui règlent l'usage des biens terrestres. Et, même parmi ces hautes vertus auxquelles nous donnons le nom de vertus théologales, la foi, l'espérance, la charité, deux sur trois, savoir la foi et l'espérance, finiront avec la vie présente. Mais la troisième suivra les justes dans l'autre monde. Les saints du Ciel et les saints du Purgatoire, — je les appelle de ce nom parce que ce sont aussi des saints, — continueront à pratiquer la charité. Or, la charité, ce n'est pas seulement l'amour de Dieu ; c'est aussi l'amour du prochain, et l'amour du prochain avec ses différentes variétés légitimes ; donc, la piété filiale, l'amour paternel ou maternel, la tendresse conjugale, l'affection pour les frères et pour les amis. Quand l'apôtre S. Paul pose en principe que la charité ne meurt jamais, *charitas nunquam excidit* (I Cor., xiii, 8), je tire de ce principe cette conséquence que toutes les saintes amours d'ici-bas continuent là-haut.

Si, après avoir consulté les Ecritures, je consulte des saints Docteurs, ils me donnent de la même vérité une autre preuve également certaine. Quand ils décrivent l'état des élus, ils le font consister en deux actes : « voir Dieu et vivre de Dieu : *videre Deum et vivere de Deo.* » (S. Bernard, *Medit.* 4).

Or, les élus ne peuvent se livrer à aucun de ces deux actes sans en être portés à penser à nous et à nous aimer. — Ils voient Dieu : mais voir Dieu, c'est, sans doute, voir l'essence divine; c'est voir aussi combien Dieu nous aime, comment sa bonne Providence prend soin de nous, de quelles grâces il nous comble, à quelle belle place là-haut il nous appelle et la sollicitude incessante avec laquelle il nous y conduit. Et vous vous expliqueriez que cette vue, dont chaque objet nous rappelle à leur souvenir, leur permette de nous oublier? — Ils vivent de Dieu; donc ils partagent non seulement ses vertus, mais encore ses sentiments et je dirais volontiers ses préoccupations et ses labeurs. Et vous pourriez concevoir qu'en s'associant de si près à cette pensée et à cette action divines, si entièrement concentrées sur nous, il leur serait possible de ne plus penser à nous?

Enfin, l'histoire sainte nous offre des exemples décisifs. — L'Ancien Testament fait mention quelque part d'un grand-prêtre des Juifs qui, assûre-t-il, après sa mort priait beaucoup pour le peuple d'Israël (II Mac., xv, 42). Il en dit autant, quelques lignes plus loin, du prophète Jérémie, décédé depuis longtemps (*Ibid.*, 44). — Le Nouveau Testament cite des traits semblables. Je me souviens que Notre Seigneur (est-ce le récit d'un événement réel? est-ce une parabole? peu importe : la parabole ne doit pas plus contenir de faussetés que le récit), Notre-Seigneur, dis-je, parle dans son Evangile d'un mauvais riche qui, mort en réprouvé, n'en emporta pas moins dans l'autre vie le souvenir des siens et continua à leur porter intérêt. Au sein même de ses souffrances, il pensait à eux et conjurait Abraham, leur commun père, de leur envoyer en message un mort ressuscité, pour leur révéler les terribles réalités d'outre-tombe et les déterminer à faire leur salut. (Luc, xvi, 22-30). — De tout cela, je conclus que, dans l'éternité, les réprouvés eux-mêmes, et à plus forte raison les élus, se souviennent des vivants, pensent à eux, continuent à les aimer, s'inquiètent même, quand ils ne l'ont pas fait plus tôt, de leurs destinées éternelles et ne cessent de prier pour eux.

C'est donc vrai : les morts et les vivants ne sont point étrangers les uns aux autres. De ce monde à l'autre monde, les relations continuent. La raison et la foi l'affirment de concert. Et notre Symbole chrétien l'enseigne dans un de ses articles : cela fait partie du groupe de vérités affirmé sous le beau nom de « Communion des saints ».

Je ne sais pas si vous pensez comme moi ; mais la croyance que je viens de démontrer me semble bien belle et bien consolante. — Oui ! c'est beau et très beau que le cœur de l'homme ne meure pas avec son corps et que ses affections le suivent dans l'éternité. C'est une des grandeurs humaines, la plus noble peut-être, qui survit au trépas. — C'est consolant aussi ; et rien n'adoucit l'amertume des regrets dans lesquels m'a plongé le départ de ceux que j'ai perdus, comme la foi en la permanence de leur souvenir et de leur amour.

Mais il est temps de dire comment, de notre côté, il faut penser à nos morts et ce que nous devons faire pour eux.

II

Laissez-moi supposer que vos morts étaient, quand ils s'en sont allés, dans l'amitié de Dieu. Les uns sont donc déjà dans les gloires du Paradis. Les autres achèvent de se purifier dans les flammes du Purgatoire. Aux premiers s'adresse la fête d'aujourd'hui. La fête de demain sera pour les seconds. — Quelques mots seulement sur la manière dont nous devons célébrer ces deux fêtes.

1. La fête des Saints nous impose un double devoir : celui de la louange et celui de l'invocation.

La louange : tous les élus l'ont méritée. Ils ont remporté, en faisant leur salut, la plus importante et la plus glorieuse de toutes les victoires. Ils se sont rendus dignes de régner avec Dieu dans les cieux. Ils se sont associés, comme je le disais tout à l'heure, à la vie divine elle-même et partagent pour toujours son incomparable félicité. Honneur donc et louange à tous les Saints !

Prière aussi ; car leur crédit est puissant et leur intercession nous obtiendra beaucoup de Dieu.

Mais, parmi eux, il est deux catégories vers lesquelles je voudrais diriger tout particulièrement vos hommages et vos supplications.

La première comprend les Saints qui ont fait partie de vos familles. — Chaque famille a ses élus. Disons mieux : chaque famille a ses Saints. Petits anges, qui sont venus essayer de notre vie terrestre et qui, après une expérience de quelques jours, ne l'ont pas trouvée digne d'eux et en ont détourné la tête ; jeunes filles d'idéale pureté, que le Roi des cieux a emmenées avec lui, quand, suivant un mot des Ecritures, il « est descendu dans son jardin, pour y cueillir des lys » ; vieillards qu'une vie toute de devoir et de probité a mûris pour le ciel ; pères et mères dont la mémoire reste, pour leurs enfants, le plus beau des exemples et la plus éloquente des leçons. Et, je dois aux événements récents de l'ajouter : soldats dont la vie s'est achevée à la manière d'un holocauste et dans un acte suprême d'héroïsme religieux et patriotique. Quelle famille n'en a produit de semblables, aux différentes époques de son histoire ! Voilà, m. f., voilà les Saints du foyer ! Voilà ses protecteurs ! Voilà ses modèles ! Vers eux doivent monter, au jour de la Toussaint, les louanges et les invocations de ceux qui l'habitent.

La seconde catégorie à laquelle je vous recommande de penser comprend les Saints de la patrie. Ceux-ci sont innombrables. Ce sont tous les élus, illustres ou sans réputation parmi les hommes, que la France a produits depuis deux mille ans. Ce sont les apôtres qui l'ont évangélisée, les martyrs qui l'ont arrosée de leur sang, les évêques qui, comme on l'a dit, l'ont pétrie de leurs mains, à la manière dont les abeilles pétrissent un rayon de miel, les docteurs qui l'ont rendue si savante dans la science des choses divines, les anachorètes, les

prêtres, les laïques qu'elle a sanctifiés en si grand nombre, et jusqu'aux humbles bergères qui, comme sainte Geneviève et sainte Jeanne d'Arc, sont devenues, quand les circonstances l'ont exigé, de si admirables héroïnes. Prions-les tous, aujourd'hui, en faveur de notre pays !

2. La fête de demain, consacrée aux âmes du purgatoire, laissera de côté la louange et l'invocation pour s'absorber dans une fervente intercession.

Nous prions donc pour toutes les âmes souffrantes, même pour celles auxquelles ne nous unissent ni les liens du sang, ni ceux de l'amitié. La charité chrétienne envers ces pauvres âmes doit être assez vaste pour les embrasser toutes et n'en exclure aucune. Mais ici, comme tout à l'heure, certaines particularités s'imposent.

Aussi, recommanderai-je à chacun de vous les défunts de vos familles. Ceux-là vous ont aimés. Ils ont travaillé pour vous. Votre fortune vous vient d'eux. Leurs vertus ont rendu honorable le nom que vous portez. Peut-être aussi expient-ils en Purgatoire des fautes dont vous avez été l'occasion ou même la cause. Tout les autorise donc à compter sur vos prières. Qui s'intéressera à eux, si vous les oubliez ? Et qui se fera leur avocat, si vous les laissez dans l'abandon ?

Je vous recommanderai encore, bien qu'on l'ait déjà fait à plusieurs reprises, les hommes tombés au champ d'honneur pour le salut du pays. Tout Français leur doit l'indépendance, l'intégrité et peut-être l'existence de la patrie. Tout Français doit donc s'intéresser à eux et prier pour eux. — Mais nous, habitants des régions menacées, nous leur devons beaucoup plus encore. S'ils ne s'étaient pas fait tuer pour arrêter la nouvelle invasion des barbares qui s'avancait vers nous, que serions-nous devenus ? Nos maisons seraient-elles encore debout ? Tout ce que nous possédons n'aurait-il pas été mis au pillage ou livré aux flammes ? Et nous-mêmes, n'aurions-nous pas été enveloppés, avec les nôtres, dans quelqu'un de ces massacres effroyables dont les contrées envahies portent encore les traces sanglantes ? En payant d'une fervente et longue prière le service sans pareil que nous ont rendu les victimes de la guerre, nous resterons, croyez-le, bien au-dessous du devoir.

Vous le voyez : la prière pour nos défunts, comme le culte de nos Saints, est pour nous un devoir, un besoin, et sera une satisfaction de cœur. Ce sera aussi, et je termine par là, une bonne et utile leçon.

J'ai lu, je ne sais plus où, que dans certaines provinces de l'immense Russie, tout mort est conduit à ses obsèques dans un cercueil ouvert. La cérémonie funèbre reproduit à peu près exactement ce qui se fait parmi nous. Mais, au moment de l'Offerte, au lieu de venir, comme ici, baiser au pied de l'autel un reliquaire ou un objet béni que le prêtre présente, les parents et amis vont baiser, dans sa bière béante, le visage du défunt. Ce bai-

ser suprême, baiser du dernier adieu, cause toujours une émotion profonde. En collant leurs lèvres sur ce front glacé par la mort, la plupart des assistants l'arrosent de leurs larmes. Et puis, en même temps que leur cœur s'attendrit, leurs yeux voient à quoi viennent aboutir toutes les vanités humaines. Les esprits se livrent alors à des réflexions salutaires ; les consciences s'interrogent sur leur état ; les âmes s'élèvent au mépris des choses d'ici-bas et au désir des biens éternels.

Nous trouverons, dans le commerce avec les morts, des enseignements de même sorte. En portant nos regards vers ceux qui nous ont précédés en Paradis, en les honorant, en les invoquant, nous nous rappellerons les belles et heureuses destinées pour lesquelles Dieu nous a faits. En considérant les souffrances de ceux que nous avons en purgatoire et en priant pour eux, nous apprendrons à éviter les fautes dont ils sont punis. Sous cette double forme, le culte de nos défunts nous invitera à devenir meilleurs et à pratiquer la vertu. — Voilà, n'est-ce pas ? une leçon de très haute valeur. Ce premier avantage ne sera pas le seul. Il faut y joindre encore celui de nous assurer auprès de Dieu des protecteurs dévoués et puissants. Nos morts nous rendront, en faveurs de toute sorte, nos hommages et nos prières. Ils se feront nos avocats auprès de Dieu. Ils seront pour nous, suivant ce mot des Evangiles que j'ai cité en commençant, « des amis qui nous feront entrer un jour dans les tabernacles éternels. » Ainsi soit-il !

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

22^e Dimanche après la Pentecôte

LES DROITS DE DIEU ET CEUX DE L'ÉTAT

« Nous est-il permis, oui ou non, de payer le tribut à César ? » demandent les Pharisiens à N.-S. J.-C. Question délicate, insidieuse et perfide ! Mais après avoir fait avouer à ses interrogateurs que les pièces de monnaie portent l'image et l'inscription de César, N.-S. conclut, à la stupéfaction de ses ennemis : « *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari ; et quæ sunt Dei, Deo.* » Réponse admirable ! Voyons : 1^o *ce qu'elle condamne*, 2^o *ce qu'elle affirme*.

I. — *Ce qu'elle condamne*

1^o LE CÉSARISME : c'est la théorie de ceux qui, avec plus ou moins de nuances, mettent l'Etat au-dessus de tout. a) Les uns, comme les Empereurs romains, sont allés jusqu'à se faire élever des temples et adorer par la foule. b) Les autres, sans oser se proclamer Dieu, se placent néanmoins au-dessus de lui et ne craignent pas de méconnaître ses droits. — Théorie essentiellement *païenne*, qui foule aux pieds sans le moindre scrupule les droits de la religion et de la conscience !

2^o L'ANARCHIE : c'est la théorie de ceux qui, directement ou indirectement, ne reconnaissent ni

Dieu ni l'Etat, et qui non seulement refusent soumission et respect aux pouvoirs publics et religieux, mais s'appliquent à les combattre de toutes les manières possibles. — Théorie révolutionnaire dont le but est de supprimer tout devoir à l'égard de toute autorité !

II. — Ce qu'elle affirme

1^o LES DROITS DE L'ETAT. — « *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari.* » Aussi tout disciple de N.-S. est tenu en conscience de les reconnaître. Il doit :

a) Respecter le gouvernement établi, quelles que soient ses bonnes ou ses mauvaises qualités ;

b) Lui obéir, non par crainte ou par intérêt, mais pour accomplir la volonté de Dieu ;

c) Prier pour lui afin qu'il obtienne les lumières nécessaires pour bien commander et l'énergie pour bien gouverner ;

d) Payer les impôts, même l'impôt du sang quand cela est demandé pour le salut de la patrie. Ainsi tout bon chrétien se montre par le fait même bon citoyen.

2^o LES DROITS DE DIEU. — « *Et quæ sunt Dei, Deo.* » Il n'y a donc pas que les droits de l'Etat. A Dieu par conséquent notre foi, notre amour, notre soumission, notre respect, etc.

Remarquons que si l'Etat venait à nous commander des choses contraires à la loi de Dieu, notre devoir serait de résister et de dire avec les Apôtres : « *Obedire oportet Deo magis quam hominibus.* » (Act., v, 29). Les droits de Dieu sont en effet supérieurs à tous les autres : des millions de martyrs l'ont attesté par leur sang.

Conclusion

Malgré les théories les plus étranges et les plus subversives que l'on professe autour de nous, restons fidèles à l'enseignement de N.-S. J.-C. Nous nous montrerons aussi bons citoyens que bons chrétiens ; et c'est à ce double titre que nous recevrons un jour la récompense éternelle.

23^e Dimanche

UN MODÈLE DE PRIÈRE

L'Evangile nous rapporte un des plus grands miracles de N.-S. : la résurrection de la fille de Jaïre. Sans doute, ce miracle nous prouve la divinité de Jésus ; mais il nous prouve aussi la puissance d'une prière bien faite. Méditons l'exemple donné par Jaïre. Voyons : 1^o comment il prie, 2^o comment il est récompensé.

I. — Comment il prie

Sa prière a toutes les qualités requises ; il prie en effet :

1^o AVEC ATTENTION : *Ecce princeps unus accessit.* (Mt, ix, 18). Il sait ce qu'il va faire, il sait ce qu'il va dire ; aussi s'arrache-t-il de la foule pour se mettre en présence de Dieu.

2^o AVEC FOI : *et adorabat eum.* N'est-ce pas le

premier devoir à remplir à l'égard du Souverain Maître ?

3^o AVEC HUMILITÉ : car il reste prosterné à deux genoux, le front dans la poussière, pour présenter sa demande.

4^o AVEC CONFIANCE : car il expose ses besoins en quelques mots dans une ardente supplication : « *Domine, filia mea modo defuncta est; sed veni, impone manum tuam super eam, et vivet.* »

5^o AVEC PERSÉVÉRANCE : car il ne craint pas d'insister pour obtenir ce qu'il demande : « *Et deprecabatur eum multum.* » (Mc. v, 23).

Est-ce ainsi que nous nous présentons à Dieu pour le prier ? Où en sommes-nous sous le rapport de l'attention, de la foi, de l'humilité, de la confiance ? Et n'avons-nous pas l'outrecuidance de nous imaginer qu'il est du devoir de Dieu d'obéir à nos moindres désirs ?

II. — Comment il est récompensé

Une prière bien faite ne peut manquer d'émouvoir Jésus. Aussi le bon Maître :

1^o ECOUTE LE PÈRE DE L'ENFANT. Il était en train de parler à la foule ; il cesse son discours.

2^o IL LE SUIT. « *Et surgens Jesus sequebatur eum.* » (Mt. ix, 19). On lui a dit : *Veni*, il va... Quelle bonté ! Et à sa suite partent les disciples et les nombreux auditeurs. Ainsi la prière est si puissante qu'elle met en émoi le ciel et la terre.

3^o IL L'EXAUCE. Arrivé à la maison de Jaïre, il prend la main de l'enfant, et l'enfant est ressuscité... Ainsi Jésus n'hésite pas à faire un miracle de premier ordre pour exaucer une prière bien faite. N'est-ce pas la preuve en action de sa promesse ? « *Petite, et dabitur vobis : quærite, et invenietis : pulsate, et aperietur vobis. Omnis enim qui petit, accipit ; et qui quærit, invenit ; et pulsanti aperietur.* » (Mt. vii, 7-8).

Conclusion

Si nos prières ne sont pas toujours exaucées, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes : c'est que nous ne savons pas prier avec les conditions requises. « *Petititis, et non accipitis : eo quod male petatis.* » (Jac. iv, 3). Examinons-nous souvent sur la manière dont nous nous acquittons du grand devoir de la prière.

POUR LE SOIR DE LA TOUSSAINT

II

POUR QUELS DÉFUNTS NOUS DEVONS PRIER ¹

Mes frères,

Les fêtes que nous venons de célébrer, et dont l'Octave n'est encore écoulée qu'à moitié, vous ont invités à vous souvenir de vos morts et à prier pour ceux d'entre eux qui souffrent en purgatoire. Vous avez répondu avec empressement à cette pieuse invitation. Vous êtes descendus au champ

¹ Allocution prononcée durant l'Octave des Morts.

funèbre dans lequel dorment ceux que vous avez perdus, et vous avez versé sur leur tombe des larmes avec des prières. Chaque matin, vous êtes venus, plus nombreux que de coutume, au pied des autels et à la table sainte. Chaque soir aussi, vous vous êtes rassemblés sous ces voûtes pour assister à l'Office que chantait votre clergé et appeler, sur vos morts comme sur vous-mêmes, la bénédiction du Dieu-Hostie. — Il ne faut pas que votre intercession pour les âmes du purgatoire finisse avec cette Octave. Ce n'est point huit jours par an, c'est toute l'année et toute la vie que doit durer la prière pour les défunts.

Dans le dessein où je suis de donner à cette pratique de piété sa vraie direction et de la rendre parfaitement conforme à votre devoir, je vous offrirai ce soir, si vous le voulez bien, un conseil. Ce conseil aura pour objet précis de vous dire pour quelles âmes particulièrement vous avez à prier.

C'est une bonne chose de prier, en général, pour toutes les âmes qui souffrent au lieu de l'expiation, ou de prier spécialement pour les plus abandonnées d'entre elles, ou pour celles dont la délivrance peut intéresser davantage la sainte Vierge Marie ou toute autre puissance céleste. Loin de moi la pensée de vous détourner, à aucun degré, de ces formes très louables de l'intercession ! Cependant, je ne puis pas taire qu'en dehors de ces groupes d'âmes, il en est qui ont des droits rigoureux à vos prières.

Ces âmes appartiennent aux trois catégories suivantes : 1^o les défunts de vos familles, 2^o vos bienfaiteurs, et 3^o enfin les âmes que vous avez conduites en purgatoire.

I

Je signale en premier lieu les défunts de vos familles.

Chacun comprend d'instinct qu'il doit tout particulièrement prier, quand il les a perdus : — pour son père et sa mère. Il leur doit le bienfait de l'existence, celui sans lequel il n'en pourrait recevoir aucun autre. Il leur doit aussi l'éducation, et des soins qui n'ont pas été sans leur imposer d'immenses labeurs et de grandes souffrances ; — pour l'aïeul vénérable et, comme on dit, la bonne maman, pour l'oncle ou la tante, qui ont entouré ses premières années de tant de dévouement et de tant d'affection ; — pour l'époux ou l'épouse enlevé prématurément à son affection et qui s'était donné à lui avec une loyauté si entière ; — pour le frère et la sœur qui lui avaient fait une si grande place dans leur cœur. Tous ces parents, qu'il a connus et aimés et dont il a été lui-même connu et aimé, ont un titre spécial à son intercession. Il ne pourrait omettre de prier pour eux sans manquer à un devoir.

Si, en ce moment, je rappelle ce devoir, ce n'est point, croyez-le, que je vous soupçonne de l'oublier ; c'est pour avoir l'occasion de vous exhorter à élargir plus qu'on ne le fait habituellement votre pensée, quand vous priez pour vos défunts

de famille. On se contente souvent de prier pour ceux qu'on a personnellement connus. C'est limiter trop étroitement l'objet de la prière. Priez aussi pour ceux qui ont vécu avant vous et dont les yeux se sont fermés avant que vous soyez de ce monde. Les familles sont des successions de personnes très nombreuses et qui descendent de très haut, puisqu'elles commencent au premier père de tous les hommes pour venir jusqu'à nous. Dans cette longue suite de pères et de fils, il en est très probablement qui souffrent depuis longtemps en purgatoire. Je veux croire que leurs premiers enfants ont prié pour eux. Cependant, ils ne l'ont point fait assez. Ceux qui sont venus par après, ne les ayant point connus, les ont oubliés et se sont contentés de prier pour leurs ascendants immédiats. Aujourd'hui, personne ne pense à ces morts d'autrefois ; ils sont littéralement abandonnés. C'est ma conviction que, du sein de leurs flammes, ils suivent du regard l'évolution de leurs familles, telle qu'elle se produit sur la terre. Quand ils voient germer sur cette tige qui est la leur, une pieuse jeune fille, un jeune homme vraiment croyant, ils se prennent à espérer que celle-là, celui-là, du moins, penseront à eux et intercèderont pour eux. Et, quand il leur faut constater qu'eux aussi les oublient, c'est pour eux une déception effroyablement douloureuse. Epargnons à nos aïeux cette souffrance ! Ne sont-ils pas nos pères ? Notre sang ne vient-il pas d'eux ? N'ont-ils point porté, et peut-être honoré, notre nom ? En tout cas, ils nous ont aimés à l'avance, comme tout homme aime sa postérité future, et ils ont apporté leur part de richesse au patrimoine matériel et moral dont nous avons hérité après eux. Tout cela leur confère un droit rigoureux à notre intercession.

Prions donc pour eux, et portons-leur, dans les souffrances qu'ils endurent depuis longtemps peut-être, tout le secours dont nous sommes capables.

II

Le second groupe d'âmes pour lesquels nous devons intercéder est celui de nos bienfaiteurs.

Tout bienfait oblige à reconnaissance et veut être payé de retour. Or, s'il est bien d'acquitter cette dette de gratitude pendant la vie du bienfaiteur, c'est mieux encore de continuer à la payer après sa mort. Alors, en effet, il a plus besoin d'être assisté, et le service qu'il s'agit de lui rendre est d'ordre plus élevé.

Priez donc, quand ils sont passés de ce monde à l'autre : — pour les maîtres et maîtresses dont vous avez été les élèves. Ils ont dépensé autour de vous tant de talent, de dévouement et de sollicitude ! — pour le prêtre qui vous a appris, dans votre enfance, à connaître, à aimer et à servir le bon Dieu, et vous a conduits au doux et pacifique triomphe de la Première Communion ; — pour celui qui vous a guidés depuis, au milieu des difficultés qui ont été les vôtres, et a porté pendant de longues années peut-être la charge plus ou moins

lourde de vos âmes ; — pour l'ami qui vous est resté fidèle dans la mauvaise comme dans la bonne fortune et vous a aidés de ses conseils et de ses sympathies.

Vous, pauvres, priez pour le riche généreux qui vous a porté secours de ses deniers ; — et vous, qui avez eu besoin d'un protecteur, priez pour le citoyen influent qui vous a protégés et favorisés de son crédit.

Ces prières-là s'imposent à vous. Vous ne pourriez y manquer sans vous rendre coupables d'ingratitude et de dureté de cœur.

III

En troisième lieu, je recommanderai à votre intercession les âmes que vous avez conduites en purgatoire.

Eh quoi ! direz-vous, serions-nous la cause que quelqu'un souffre au lieu des expiations ? — Peut-être bien ; car rien n'est plus facile. La plupart des âmes du purgatoire y sont allées autant par le fait d'autrui que par leur propre fait, et peut-être n'est-il personne dans cet auditoire qui n'ait conduit dans ces flammes vengeresses un groupe d'âmes plus ou moins nombreuses. Effectivement, on conduit les hommes en purgatoire : quand on les scandalise ; quand, par la parole ou l'exemple, on les rend passibles d'expiations à venir ; quand on étale sous leurs yeux ces séductions que vous connaissez bien et qui les portent à offenser Dieu ; quand on leur rend trop difficile l'accomplissement de leurs devoirs ; quand on omet de les reprendre et de les corriger, malgré les devoirs qui en font une loi ; quand on les oblige à des vertus trop coûteuses et devant lesquelles recule la faiblesse humaine, comme le pardon des calomnies ou des injustices ; quand, au lieu de résister à leurs sollicitations, on se fait le complice de leurs écarts et de leurs désordres ; quand on les expose à des tentations auxquelles ils succombent.

Par tous ces moyens et d'autres encore, on met les âmes dans un état moral qui attire sur elles la colère divine et les oblige à passer un temps plus ou moins long dans les tourments du purgatoire. Pouvons-nous, quand nous les y avons ainsi conduites, les y laisser vieillir ? Point du tout ! Nous avons été la cause de leurs souffrances ; nous devons les en délivrer. Nous sommes tenus de réparer le mal que nous leur avons fait. Il y a là, pour dire le mot exact, une restitution à accomplir, et dont nous ne pourrions nous dispenser sans manquer à toute justice et sans méconnaître la plus sainte des obligations.

* * *

En vous exhortant à remplir ces graves devoirs, j'ai en vue non seulement le bien de vos défunts, mais aussi votre bien personnel. Car la négligence à y satisfaire vous serait funeste à vous-mêmes et vous priverait probablement des secours que les vivants vous porteront, quand vous serez tombés entre les mains de la justice divine. — Lorsque l'Eglise veut exprimer le caractère propre des

prières offertes pour les âmes du purgatoire, elle dit qu'elles se font « par mode de suffrage, *per modum suffragii*. » Que veut dire ce mot ? Il signifie que les vivants n'appliquent point aux morts le fruit de leur intercession : les morts sont trop éloignés d'eux et hors de leur portée. Il signifie que Dieu, à qui les vivants confient le fruit de leurs prières, n'en fait point nécessairement profiter ceux pour qui ils les lui offrent. Il signifie enfin qu'ils demandent simplement à Dieu d'en faire part à ceux auxquels va leur intention, mais sans que rien l'y oblige. En effet, Dieu peut avoir et a souvent d'excellentes raisons d'agir autrement qu'ils ne le désirent, en d'autres termes, de favoriser d'autres âmes. Et parmi ces raisons peut bien se trouver et se trouve souvent, je le crois, la volonté d'accomplir envers ces autres âmes le devoir dont celles pour qui l'on prie se sont affranchies. Elles devaient prier pour telles et telles ; elles ne l'ont point fait. Eh bien ! les prières qu'on fera pour elles-mêmes serviront à celles-là...

Faites-vous l'application de ce que je dis là ; et vous aboutirez de suite à cette conclusion que, si pendant votre vie vous laissez sans secours les morts pour qui vous avez le devoir de prier, ce qu'on fera pour vous après votre mort profitera non point à vous, mais à eux. Dieu, dans sa justice, suppléera à vos omissions. Il réparera vos oublis. Il fera les restitutions que vous n'avez pas faites. Et peut-être faudra-t-il prier et faire prier longtemps pour vous, avant que la prière puisse vous atteindre et apporter quelque soulagement à vos douleurs.

Payez donc avec soin vos dettes envers les défunts ; c'est votre intérêt autant que le leur. Si vous entrez en purgatoire libres de tout devoir d'intercession pour autrui, vous y entrerez dans les conditions les plus favorables, parce que rien ne vous empêchera de profiter de tout ce que les vivants feront pour vous.

Retenez, je vous prie, et mettez en pratique le conseil que je vous ai donné ce soir. Priez pour les âmes de vos parents, à tous les degrés, qui peuvent être en purgatoire. Priez pour vos bienfaiteurs, quelque soit le genre de leurs bienfaits. Priez pour les âmes qui souffrent à cause de vous et que vos scandales ont pu conduire au lieu de l'expiation. Non seulement vous procurerez leur délivrance ; mais encore vous vous préparerez vous-mêmes à jouir des prières qu'on fera plus tard pour vous, et vous vous mettrez en état d'entrer plus vite dans les gloires du paradis. Ainsi soit-il.

III

DES RÉFORMES À RÉALISER DANS NOTRE DÉVOTION
ENVERS LES MORTS

Mes frères,

En consacrant à des cérémonies funèbres la soirée de ce jour et la journée de demain, l'Eglise invite les prédicateurs à entretenir, à cette heure, les fidèles de ceux qu'ils ont perdus. Chaque an-

née, à pareille date, vos pasteurs répondent à cette invitation. Ainsi vous ont-ils souvent expliqué avec détails ce que sont les mystères de l'autre vie, leurs récompenses, leurs châtements, les moyens dont les vivants disposent pour porter, au delà du tombeau, secours à ceux qui souffrent. — Je ne redirai point, ce soir, une fois de plus, ce que vous savez si bien. Mais, docile à la pensée si souvent émise aujourd'hui de préparer, pour demain, une France nouvelle et régénérée, je vous dirai ce qu'à mon sens il faudrait introduire de réformes dans votre culte des morts.

J'en signalerai deux principales.

I

La première aurait pour effet de rendre ce culte plus profitable aux âmes auxquelles il s'adresse.

La piété envers les défunts est essentiellement religieuse. — D'une part, elle trouve dans les croyances qui sont rigoureusement chrétiennes ses meilleures et principales raisons d'être ; je veux dire, dans la foi en l'immortalité de l'âme, en une vie future et sans fin succédant à la vie présente, aux expiations d'outre-tombe et aux récompenses éternelles. — D'autre part, à moins que vous ne rangiez vos morts, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — parmi les réprouvés, vous devez croire qu'ils sont amis de Dieu. Dieu est tout pour eux ; il leur reste seul, après qu'ils ont quitté tout le reste ; et, soit en purgatoire, soit en paradis, tout ce qu'on ferait pour eux en dehors de l'idée de Dieu s'écarterait de leur pensée et ne répondrait nullement à leur mentalité présente. J'ajouterais même, parce que telle est la vérité, que si cette exclusion de Dieu était voulue et procédait d'une intention d'incrédulité, ils en auraient de la peine. Cette manifestation d'impiété, faite à leur occasion, leur serait, n'en doutez point, souverainement désagréable.

La dévotion aux morts tient donc à la religion par des liens intimes. On ne peut l'en séparer qu'en faisant violence à la nature des choses.

Mais, parmi les différents actes servant à exprimer le sentiment religieux, quel est celui auquel revient la plus grande place dans le culte des défunts ? — S'ils étaient tous, ou du moins la plupart, de grands saints, dont la présence en paradis soit certaine, je vous dirais : Leur culte doit être un culte de louange et d'invocation.

Mais, vous le savez bien, le plus grand nombre de ceux que nous perdons va d'abord en purgatoire. Il en a toujours été ainsi ; et c'est aujourd'hui d'autant plus vrai qu'à notre époque les hommes pèchent beaucoup plus qu'à d'autres époques et font beaucoup moins pénitence.

Or, le purgatoire est un lieu de souffrances et de grandes souffrances. Ce sont à la fois des souffrances sensibles et des souffrances mentales. Le supplice des sens est celui du feu : un feu surnaturel, d'une ardeur proportionnée aux fautes à réparer et qui, souvent, n'a point son égal ni dans nos brasiers ni dans nos fournaies. Le supplice de l'esprit consiste dans une indicible soif de Dieu

jointe à un très vif regret d'en être séparé par le péché. Ces deux peines combinées composent un tourment effroyable. Les saints qui ont possédé le plus de lumières sur les choses de l'autre vie en disent des choses terrifiantes : par exemple, que la moindre des peines du purgatoire dépasse de beaucoup les plus grandes douleurs d'ici-bas.

Dans ces conditions, la piété envers les morts ne doit-elle pas, avant tout, revêtir le caractère de l'intercession ? Le plus urgent, pour ceux qui portent intérêt à leurs défunts, n'est-il point de leur venir en aide ? Et n'est-ce pas une aberration et un contre-sens de se livrer à des manifestations où le désir de leur rendre hommage entre peut-être pour quelque chose, mais où celle d'appeler sur eux les miséricordes divines et de satisfaire pour leurs fautes n'entre pour rien ?

C'est parce qu'ils partageaient cette conviction que nos aïeux faisaient, dans leur dévotion envers les morts, une si grande place à la prière. Il y a seulement cinquante ans, on concevait difficilement, tout au moins pour les chrétiens, des obseques dépourvues de prières et sans l'assistance du prêtre. On se serait difficilement résigné à dormir son dernier sommeil dans une terre non bénite par l'Eglise et sous une ombre qui n'aurait pas été l'ombre de la croix. Chacun prenait soin, dans l'acte qui exprimait ses dernières volontés, de s'assurer des prières et de faire accomplir, pour le soulagement de son âme, des œuvres de charité.

Non seulement on tenait, pour soi-même, à une intercession puissante, mais on y tenait également pour autrui. Les familles avaient soin, dans les lettres par lesquelles elles faisaient part de leurs deuils, de demander des prières pour leurs défunts. Quand on assistait à des funérailles, au lieu de se tenir debout et les bras croisés, comme à un spectacle, on s'agenouillait et on récitait sur un livre de piété les formules sacrées. Les visites au cimetière n'avaient pas seulement pour objet de parer une tombe ou de cultiver une fleur ; elles portaient d'ardentes supplications à la miséricorde divine ; c'étaient surtout des démarches religieuses accompagnées de prières. Quand le champ du repos était voisin de l'église, ce qui était le plus fréquent, personne n'omettait, chaque dimanche, au sortir de l'office, d'aller prier sur la tombe de ses morts. Je me souviens que, dans mes premières années, j'entendais rarement parler d'un défunt sans que celui qui rappelait son souvenir s'arrêtât, dès la première phrase, pour formuler en sa faveur une invocation pieuse. Il disait, par exemple : « Mon pauvre père (Que Dieu ait son âme !... ou bien : *Requiescat in pace* !) disait ou faisait telle chose... » Chaque jour, dans sa prière du soir, la famille intercédait pour ceux dont elle regrettait la perte ; et l'on recommandait avec instances ces chères âmes au crédit des petits enfants.

Les collectivités elles-mêmes se soumettaient à ce devoir de la prière pour les morts. Elles faisaient célébrer pour eux des cérémonies religieuses.

Souvent même, elles prenaient soin de rappeler, la nuit, cette pensée sublime et attendrissante à ceux qui veillaient. Les patrouilles publiques parcouraient, à certaines heures, les rues de la cité, et jetaient dans les ténèbres cet avertissement austère, qui devait paraître lugubre aux libertins livrés à l'orgie : « Vous qui veillez, priez pour les trépassés... » En ce temps-là, la dette envers les défunts se payait, non pas en dépenses exagérées de luxe à propos de leurs obsèques, non pas en monuments fastueux mieux faits pour flatter la vanité des vivants que pour honorer les morts, non pas en apothéoses stériles, mais en prières et en œuvres expiatrices. On glorifiait ceux qu'on avait perdus modestement là où ils ne sont plus ; mais on leur portait grandement secours là où ils sont.

Revenons, mes frères, revenons au culte des défunts tel que le christianisme l'a fait. C'est le plus intelligent et le meilleur, parce que c'est le plus utile à ceux qu'il entend honorer. En tout cas, chrétiens, vos croyances vous recommandent celui-là. Laissez donc les hommes sans foi aux contre-façons imaginées par l'incrédulité moderne. — Déjà, je m'empresse de le constater, déjà, sous ce rapport, la réforme a commencé. Plusieurs fois, nos familles chrétiennes ont eu l'heureuse inspiration, en faisant part de leurs décès, de demander que les offrandes de luxe sans profit pour les morts soient remplacées par des prières ou des aumônes. Qu'à cette manière de rappeler le vrai caractère du culte des défunts se généralise parmi nous ! — J'ai lu aussi avec un pieux attendrissement comment, sur le front militaire, quand nos soldats ensevelissaient leurs camarades tombés sur le champ de bataille, ils prenaient soin de découvrir, fût-ce sous la capote d'un camarade, un prêtre pour présider aux funérailles et réciter les prières de l'Eglise. J'ai vu aussi avec émotion combien ils tenaient à planter sur la terre qui les recouvre une croix, fût-elle faite de deux bâtons grossièrement taillés et rapidement entrelacés.

Ils faisaient bien de prier pour les victimes de l'horrible guerre et de dresser sur leur dépouille le signe du Rédempteur. C'était le vrai moyen de leur être encore utile et de leur rendre un dernier service. Et puis, c'était un grand avertissement et une grande leçon. Maintenant que la paix est venue et que les pèlerins parcourent ces vastes champs où dorment nos héros, rien n'est éloquent, rien ne semble grandiose et beau, rien ne touche les cœurs, rien ne remue les âmes, rien ne fait couler les larmes, comme le spectacle de ces innombrables petites croix semées à la surface des campagnes ou parmi les troncs décapités de nos forêts dévastées. L'étranger y apprend que, malgré tout ce qu'on a pu lui dire de notre jeunesse, quand le fléau de la guerre l'a jetée sur les champs de bataille, elle s'est soudain retrouvée chrétienne. Et la France, de son côté, y apprend de nouveau ce que la mort a de sacré et comment le culte de ceux qu'elle a frappés doit être, avant tout, un culte religieux...

II

En vous disant de restituer, dans le culte des morts, à la religion et à la prière la place qu'elles y occupaient autrefois et qu'on aurait dû leur conserver toujours, je vous ai indiqué le moyen de le rendre utile à ceux que vous pleurez. Je voudrais, dans un second conseil, vous signaler un moyen de vous le rendre utile à vous-mêmes.

D'abord, la prière pour les défunts est, par elle-même, utile à celui qui la fait. Elle plaît à Dieu et attire ses faveurs ; et puis, en conduisant les âmes en paradis, elle leur impose le devoir de protéger celui qui les a délivrées et d'intercéder pour lui. — Mais le culte des morts, chrétiennement compris, peut nous rendre un autre service encore.

Mes auditeurs appartiennent tous à des familles chrétiennes. Or, dans les familles chrétiennes, il est rare qu'une existence humaine s'écoule sans donner un exemple, faire une recommandation, donner un conseil, dignes d'être retenus et capables de faire du bien à la postérité. Au bout de quelques générations, ces souvenirs rassemblés se complètent mutuellement, et forment une tradition de haute valeur morale. Ils composent ainsi comme un patrimoine spirituel qui constitue bien, croyez-le, la plus belle, la plus noble, la plus utile partie de la succession. Il suffirait aux enfants de le recueillir et de lui demeurer fidèles pour faire passer en eux l'esprit de leurs ancêtres, rester dignes d'eux et se rendre capables de rajeunir, en lui donnant un éclat nouveau, la gloire de leur nom. Il y aurait là, tout ensemble, un hommage splendide rendu à ceux qui ont disparu et une sauvegarde puissante et salutaire pour ceux qui survivent.

Nos aïeux aimaient à faire revivre ainsi en eux les vertus de leur père, et, à cet effet, conservaient fidèlement leurs traditions. Ils les rappelaient souvent, ces traditions, dans leurs conversations du foyer, surtout quand se présentait l'occasion de les mettre en pratique, et ils les présentaient à leurs fils comme une règle de conduite consacrée par l'autorité de leurs pères et dont il serait criminel de s'écarter. Ainsi, de génération en génération, les familles poursuivaient fidèlement le même idéal. Cet idéal était bien connu des populations. Tout village avait ses familles de haute et ancienne réputation, que jamais un écart ne venait démentir. C'étaient des familles où l'on ne manquait jamais à la probité, à la parole donnée, à la pureté des mœurs ; des familles vouées à la défense de toutes les grandes et saintes causes ; des familles qui respectaient les lois de l'Eglise et restaient fidèles aux pratiques religieuses ; des familles toujours prêtes à secourir les malheureux ; des familles où l'on pratiquait toutes les vertus ensemble. Elles étaient belles, ces familles-là ! Tout le monde les estimait et leur rendait hommage. Elles constituaient les meilleures assises sur lesquelles puisse reposer la fortune des sociétés. Et il suffisait d'y être né et d'y avoir été élevé pour marcher dans les sentiers de l'honneur et de la

vertu... — C'est comme dans nos armées il y a des régiments où la bravoure et les prouesses guerrières sont de tradition. Leurs drapeaux portent écrits en lettres d'or les noms des victoires qu'ils ont remportées. Et les jeunes conscrits qui les lisent sentent aussitôt battre dans leur cœur l'héroïsme des braves qui, longtemps avant eux, leur ont gagné la fourragère...

Hélas ! depuis quelques années, nos chrétiens négligent bien un peu cette fortune morale de leurs familles, fortune dans laquelle, pourtant, se trouve leur meilleur titre de gloire. Ils ne laissent rien perdre de leur patrimoine matériel ; ils laissent trop de côté le patrimoine spirituel. On croirait qu'ils rougissent, au lieu d'en être fiers, d'être nés d'une souche honnête, pure et vertueuse. De là, le spectacle douloureux auquel nous avons trop souvent assisté : de familles frappées de déchéance. Les pères et les mères, les grands-pères et les grand-mères étaient des modèles ; les fils et les filles, les petits-fils et les petites-filles sont des scandales. L'âme des aïeux s'en est allée du foyer. S'ils revenaient sous le toit qui fut le leur, ils ne reconnaîtraient plus le milieu souverainement honorable qu'ils ont habité, ni l'atmosphère saine et pure qu'ils ont respirée...

Il n'est pas besoin qu'ils y reviennent pour pâtir de cette apostasie et la déplorer. Quand, du haut du ciel, ils abaissent le regard sur notre monde, ils voient, n'en doutez pas, ils voient nettement la dépression morale dans laquelle tombe leur postérité. Ils la voient, et ils la réprouvent comme un abandon de leurs gloires préférées, comme une trahison des causes qu'ils ont le mieux aimées et le mieux servies, comme un désaveu de leurs croyances et de leurs vertus. Si la douleur pouvait entrer en Paradis, c'est par là qu'elle y entrerait...

Cette déchéance de la famille, ajoutons-le, devient, quand elle se généralise, une calamité sociale. C'est que la famille est l'élément, ou, comme on dit aujourd'hui, la cellule dont se compose la société. Quand les cellules d'un corps se corrompent, le corps tombe vite en dissolution. Aussi bien, quand les familles abandonnent leurs traditions d'honnêteté et d'intégrité, quand chaque génération, à mesure qu'elle succède à la précédente, vaut moins encore que celle-là n'a valu, la nation court à sa ruine. Vous ne relèverez pas la France, si les familles ne travaillent pas fermement à regagner le niveau élevé qui fut celui des aïeux.

Laissez-moi, en terminant, vous demander à tous de vous mettre tout à l'heure sérieusement en présence de Dieu et de vos morts, et d'examiner avec une scrupuleuse attention où vous en êtes dans le culte de ceux que vous avez perdus. Comment et combien priez-vous pour eux ? Votre piété envers eux va-t-elle jusqu'à conserver et suivre leurs traditions de religion et de vertu ? N'avez-vous point, sous ce double rapport, sacrifié quelque peu à l'esprit du siècle ? Etes-vous là, comme vous devez l'être partout, fidèles à l'esprit chrétien ?...

Si vous remarquez que vous n'êtes pas sans reproche, corrigez-vous bien vite et profitez de cette fête des morts, comme d'une occasion éminemment favorable, pour reprendre la manière chrétienne d'honorer les défunts et la conserver désormais. C'est la meilleure façon de leur rendre hommage, de rester dignes d'eux et de leur être utiles, la meilleure aussi de mériter une place auprès d'eux dans les gloires éternelles. Ainsi soit-il !

SERVICE POUR LES MORTS DE LA GUERRE

SOUVENONS-NOUS !

Mes frères,

Je désire que cette messe, cet office soit surtout pour vous et pour moi « *la messe, l'office du souvenir* ».

Il y a deux ans, à pareil jour, nos âmes étaient pleines d'espérances, nous sentions la victoire prochaine. Elle est venue en effet, rapide, éclatante. Quelle joie alors ! Quel enthousiasme ! C'en était donc fait de nos angoisses passées... Dieu avait béni nos armes, et nos drapeaux étaient tout auréolés de gloire.

Mais, mes frères, dans l'éclat et l'ivresse du triomphe, comment oublier les victimes ? Comment oublier nos chers morts ? C'est impossible, et voilà pourquoi je vous dis aujourd'hui : *Souvenons-nous !*

Souvenons-nous de ceux qui ne sont plus, qui ne reviendront jamais. Nous aurons beau les appeler, leur tendre les bras, nous aurons beau nous adresser à Dieu lui-même pour qu'il fasse un miracle, et qu'il les ramène au milieu de nous : c'est fini pour cette terre.

Mais justement nous avons un moyen de leur rendre la vie, de les ressusciter en quelque sorte. Il y a un endroit où nos bien-aimés ne cessent pas de vivre ; il y a un endroit où nous revoyons leurs traits, où nous entendons le son de leur voix et où ils rayonnent de jeunesse ; cet endroit-là, c'est notre cœur... Et quand nous pensons à eux, quand leur cher souvenir nous occupe, ils sont là, devant nous, et malgré la mort, malgré la tombe, malgré le temps, nous échangeons avec eux les douces et tendres étreintes d'autrefois.

O mort, s'écrie l'Eglise avec les accents de S. Paul, où est ta victoire ? *Ubi est victoria tua ?* C'est vrai, tu as pris, pour l'entraîner dans tes sombres abîmes, ce que j'avais de plus cher au monde, mais, va, je te défie bien d'effacer dans mon cœur les noms que l'amour y a gravés et qu'il y garde à jamais !

Souvenons-nous des morts de la grande guerre. N'est-ce pas justice ? Et quelle dette n'avons-nous pas contractée vis-à-vis d'eux ? Je vous l'ai dit bien des fois, en glorifiant leur courage, leur vaillance : ils nous ont sauvés.

C'est pour la France, c'est pour nous qu'ils ont donné leur vie, versé leur sang. Ah ! quel sacrifice ! Ils étaient jeunes, ils étaient heureux, l'avenir leur souriait, ils avaient une famille, un père, une mère, et pour beaucoup une femme et des enfants, et ils ont tout sacrifié !...

Et c'est leur mort qui nous vaut la vie. C'est leur mort qui nous vaut, je ne dis pas seulement la victoire, mais la liberté, mais le droit d'être Français et de garder nos traditions, notre langue, notre foi, notre civilisation, tout ce qui fait l'honneur et la vie d'un pays.

Est-ce qu'on peut oublier cela ? Est-ce qu'après un an, dix ans, cent ans, on peut jouir des fruits bénis de la victoire, et ne plus nommer, ne plus connaître ceux qui l'ont payée de leur sang ? Mais ce serait une monstrueuse ingratitude, et rien qu'à cette pensée votre cœur se révolte, et vous voulez que non seulement vous, non seulement vos enfants, ceux qui viendront après vous, mais que la France tout entière, la France reconnaissante se souvienne, suivant le beau mot qu'il faudrait écrire sur tous les monuments de la guerre : *Gallia grata et memor*.

Souvenons-nous de nos morts. Où sont-ils ? Chaque dimanche, vous allez sur la tombe de vos défunts, de vos parents bien-aimés, de vos amis, vous savez qu'ils reposent là, et qu'à leurs cendres vous mêlerez un jour les vôtres. O néant de cette vie terrestre ! O néant de toutes les choses humaines ! Mais nos morts de la guerre, les aurons-nous jamais ? viendront-ils, comme le souhaitaient les Juifs, dormir dans le sépulcre de leurs pères ?

Ne vont-ils pas plutôt rester ensevelis dans les tranchées, dans la terre qu'ils ont arrosée de leur sang ? Et comment les retrouver ? Et les retrouverait-on, comment séparer leur poussière de celle de tous les héros tombés avec eux et qui sont le suprême rempart de la France ?

Mais, mes frères, il n'y a pas que le corps. Je comprends qu'on y tienne, je comprends que des parents se désolent de ne pas l'avoir... Et combien de ces pauvres parents qui font aujourd'hui comme un pèlerinage de douleur dans les lieux qui sont les cimetières de l'armée française !

Mes frères, il n'y a pas que le corps, il y a l'âme aussi, l'âme surtout, et l'âme n'est pas loin, l'âme est tout près...

Ah ! si nous pouvions voir, si nos yeux pouvaient s'ouvrir, si les voiles d'outre-tombe s'écartaient ! Mais les voilà, nos morts ! Les voilà dans la maison paternelle... Ils la connaissent bien, ils y sont nés, ils y ont vécu et c'est de là qu'ils sont partis pour la défense du pays. Les voilà ! ô parents, ô épouses, ô amis, parlez-leur... ils vous suivent des yeux, ils vous entendent, et si vous contemplez leurs traits, leur image, eux aussi vous regardent...

Et n'allez pas croire, mes frères, que ce soit de ma part une pure imagination... Non, l'âme n'a pas de tombeau, l'âme est immortelle, et si la foi nous la montre près de Dieu, elle nous la montre

aussi, au milieu de nous, préoccupée de notre salut éternel...

Ah ! l'âme de nos héros, de nos grands chrétiens, souvenons-nous-en, non plus seulement par reconnaissance, mais pour finir un jour comme eux, avec une foi aussi vive et un amour de Dieu aussi ardent...

Je lisais, ces jours derniers, le récit de la mort d'un officier aviateur, très gravement blessé dans un combat aérien. On l'avait ramassé n'ayant presque plus qu'un souffle de vie. Mais la connaissance lui était revenue, il avait voulu se confesser, communier, recevoir l'extrême-onction, et d'une voix forte encore, il demanda qu'on lui mit son chapelet autour du cou, puis il prit une petite croix qu'il porta à ses lèvres. On lui présenta la photographie de sa jeune femme, de ses enfants... Ce fut, dans ses yeux qui se voilaient, un rayon d'inexprimable tendresse et d'amour.

Mais la fin approchait ; les souffrances étaient atroces... Un dernier baiser de ses lèvres au Christ mourant, et c'est ainsi, presque sans une plainte, que s'éteignit le vaillant officier tombé pour la France et pour Dieu...

Quel souvenir pour les siens !... et quel exemple pour nous !...

Ah ! je serais heureux qu'en vous demandant de penser à nos morts, ma parole vous eût émus, et qu'elle eût fait naître en vous une forte et généreuse résolution : celle de vivre en chrétiens pour mourir en chrétiens.

Allez, mes frères, il n'y a que cela de vrai, et vos morts qui vous aiment, vos morts qui maintenant connaissent les secrets de l'éternité, ne vous demandent rien autre chose.

Que leur importe la gloire, la fortune ? Que leur importent les fumées, les vanités de la terre ? Une seule chose leur importe, leur tient au cœur : c'est que vous alliez les rejoindre dans le sein de Dieu, et que vous ayant aimés ici-bas, ils puissent vous aimer encore dans le ciel et pour toujours. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT MARTIN

I

LA NÉCESSITÉ ACTUELLE DU TRAVAIL

Non recuso laborem.

Je ne refuse point le travail.

Monseigneur ¹, Mes frères,

Cette parole est une des dernières que prononça S. Martin mourant.

Il avait toujours activement travaillé : enfant, dans les écoles ; jeune homme, sous les aigles romaines ; moine et puis évêque, dans les durs labeurs de l'apostolat. Il avait 81 ans révolus. Sa dernière heure allait sonner. Quelqu'un lui dit qu'il serait encore utile ici-bas. « S'il en est ainsi, répondit-il, je ne refuse pas le travail. »

¹ Mgr Louvard, Evêque de Langres.

Laissez-moi, je vous prie, recueillir et aussi vous appliquer cette belle parole. — Je ne sais point si je me trompe ; mais il me semble que Dieu lui-même nous invitait à la faire nôtre quand, il y a un an, au jour même où l'Eglise honore celui qui l'a dite, il nous donnait la victoire. Il voulait sans doute, par cette coïncidence, glorifier et signaler à la reconnaissance des Français l'un des Saints qui avaient le mieux prié pour eux. Mais n'avait-il pas aussi la pensée de nous faire comprendre qu'aux héroïsmes de la guerre devait succéder l'effort d'un travail intense, dans lequel auraient à s'associer toutes les forces de la nation ? Le fait est que, depuis cette date, toutes les voix dignes d'être écoutées nous recommandent le travail. « Travaillez ! » nous disent les chefs de l'Etat. « Travaillez ! » nous répètent les économistes. « Travaillez ! » reprennent les hommes de finance. « Travaillez ! » redisent ceux qui se préoccupent de l'ordre social. Et moi-même, après tous les autres, je viens, convaincu de faire là une œuvre opportune et utile, vous donner la même consigne, au nom de votre religion. Elle vous dira, par mes lèvres : « Remettez-vous au travail ! »

J'expliquerai rapidement, — car je veux être court, — les trois grandes raisons qui, à mon sens, obligent les catholiques français à travailler aujourd'hui plus que jamais.

Monseigneur, je me réjouis de prêcher le travail à cet auditoire en présence de Votre Grandeur. Car, ce que je vais recommander, Elle l'a fait. Je rappellerai la théorie ; Elle a fait beaucoup mieux : Elle a donné l'exemple. Quand, à un âge où les fatigues d'un passé exceptionnellement occupé devaient commencer à peser lourdement sur vos épaules, le Chef de l'Eglise vous a offert, avec la dignité d'Evêque de Langres, un ministère beaucoup plus laborieux que tous ceux du passé, le mot de S. Martin, — je le devine, — vous est venu à la pensée ; vous vous l'êtes approprié ; il a dicté votre réponse. Et vous, non plus, vous n'avez point refusé le travail...

I

La première des raisons pour lesquelles nous devons aujourd'hui travailler se trouve dans les pressantes nécessités du pays.

Oui, il faut travailler en ce moment.

Il faut travailler, pour diminuer le prix de la vie. Le prix de la vie s'abaissera, quand l'abondance des denrées se sera faite sur nos marchés. Or l'abondance sera proportionnée à notre travail.

Il faut travailler, pour rendre à notre monnaie sa valeur sur les places étrangères. Nous y réussirons, si nous produisons assez pour avoir peu à acheter et beaucoup à vendre aux autres nations.

Il faut travailler, pour relever les ruines accumulées par l'ennemi sur notre sol.

Il faut travailler, pour permettre à la France de payer ses effroyables dépenses et d'éviter la honte d'une faillite.

Il faut travailler, pour élever notre industrie, notre commerce, en un mot, notre prospérité, au

niveau des gloires que nous a valu notre victoire.

Il faut travailler, parce que nos ennemis se sont remis au travail avec une sorte d'acharnement, dans la ferme volonté de remporter contre nous, sur ce terrain pacifique, une victoire qui fasse compensation à la défaite que nos armes leur ont infligée.

Il faut travailler, enfin, pour apaiser les haines menaçantes des classes ouvrières. Vous savez combien ces haines sont aujourd'hui vives et profondes et à quelles redoutables révoltes elles peuvent conduire. Là est un des grands périls de l'heure présente. — Or, ces haines ont pour cause, ou, si vous aimez mieux, pour prétexte, ce qu'on appelle « le parasitisme ; » c'est-à-dire l'état de choses où toute une masse de citoyens vit non pas de son travail, mais du travail d'autrui, consomme ce qu'il y a de meilleur sans rien produire, s'enivre de perpétuelles jouissances pendant que les classes laborieuses suent continuellement sang et eau. Il n'est que temps, pour ceux qu'on traite de parasites, de retirer à ces haines leur raison d'être ou leur prétexte. Sinon, l'heure peut sonner bientôt où ils seront supprimés, même par la violence et par le fer, comme on tranche d'un coup de serpe les végétations gourmandes qui sucent sans profit la sève, j'allais dire le sang de nos arbres.

Toutes ces raisons de travailler sont de haute valeur et se présentent à nous avec un caractère manifeste d'extrême urgence.

Quand un peuple en est où nous en sommes, il appartient aux catholiques qui en font partie de venir à son aide. Ils doivent, sous ce rapport comme en toutes choses, donner le bon exemple. Vous avez, catholiques français, généreusement offert, pour le salut de la nation, votre or, votre dévouement, votre sang et votre vie. Donnez-lui maintenant votre travail. Votre patriotisme vous y oblige ; d'abord, parce que c'est un patriotisme sincère ; et puis, parce que c'est un patriotisme chrétien.

II

Le second motif de travailler sur lequel j'appellerai votre attention se tire de ce fait que la divine loi du travail est aujourd'hui, parmi nous, largement méconnue.

Dieu a donné à l'homme, au moment même où il l'a créé, l'ordre de travailler, comme il a donné à toute créature l'ordre de mettre en œuvre les forces et les facultés dont il l'a pourvue. D'où ce mot des Ecritures que « l'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler. » (Job, v, 7). On a parfois représenté le travail comme une des suites du péché. On s'est alors grossièrement trompé. Les Livres saints assurent que le premier homme innocent a été placé dans le paradis terrestre « pour y travailler : *ut operaretur*. » (Gen., ii, 15). Le péché n'a donc point donné naissance à la loi du travail. Il a seulement fait que le travail nous devienne pénible et fatigant. (Gen., iii, 19). — Plus tard, lorsque Jéhovah a renouvelé, sur le Sinaï, la loi naturelle, il a pris soin d'y renouveler aussi la

loi du travail. Ainsi, en instituant le repos du Sabbat, a-t-il dit, non pas qu'on *pourrait* travailler les six autres jours ; mais, par un tour de phrase impératif, qu'on « travaillerait ces jours-là. » (Ex., xx, 9). — Personne n'ignore que le christianisme a toujours regardé la paresse comme un péché et même comme un péché capital. C'était dire que le travail est obligatoire. — S. Paul, dans ses épîtres, affirme qu'il en faisait un devoir. (I Th., iv, 11). Et pour éviter ce parasitisme dont nous parlions tout à l'heure, il refusait à quiconque ne produit pas, le droit de consommer quelque chose : « Il ne veut pas travailler, disait-il ; eh bien ! qu'il ne mange pas ! » (II Th., iii, 10).

Or, en ce moment, le grand nombre se révolte contre cette loi du travail. — Ceux qui n'ont point à gagner leur vie passent trop souvent leur temps dans une oisiveté scandaleuse. Ils ne font rien, ou, ce qui équivaut, ils ne font que des riens. — Ceux à qui le travail est nécessaire se plient moins volontiers que jamais à cette nécessité. Ils demandaient depuis longtemps que leur labeur fût limité à huit heures sur vingt-quatre. Ils l'ont obtenu. Il n'y a de cela que quelques semaines ; et déjà ils tiennent pour excessive la journée de huit heures. Vainement a-t-on augmenté leur salaire : ils ne travaillent pas plus. C'est à croire qu'ils ont définitivement résolu d'en faire d'autant moins qu'on les paiera davantage...

Lorsqu'une des lois fondamentales du monde est ainsi violée, les chrétiens ont le devoir d'en rappeler l'existence, d'en proclamer la valeur obligatoire, d'en honorer le caractère sacré, et, pour cela, de l'observer eux-mêmes avec une sorte d'affectation. Il passe, a-t-on dit, ou plutôt il s'est arrêté sur nous une vague de paresse. Tout homme qui veut mériter d'être appelé un chrétien doit réagir contre elle, l'empêcher de ruiner le pays, la repousser loin de nous, et se remettre ostensiblement au travail.

III

Je tirerai ma troisième raison du mal que l'oisiveté a fait aux âmes, depuis cinq années, et du besoin qu'elles ont du travail afin de s'en guérir.

« L'oisiveté, dit l'Ecriture, enseigne toute sorte de vices. » L'expérience a toujours confirmé cette sentence. Mais elle en a démontré une fois de plus l'exactitude depuis la déclaration de guerre. — Le prêtre a le droit de dire toutes les vérités. Vous ne vous offenserez donc point de celles que je vais vous faire entendre. — Nos soldats ont été, au cours des hostilités, magnifiques de bravoure et d'endurance. Ils ont fait l'admiration de l'univers. C'est entendu... Mais les loisirs de la vie de garnison, les loisirs des corps de garde, les loisirs de l'ambulance, les loisirs de la captivité, les loisirs mêmes des tranchées, n'ont-ils eu, pour eux, au point de vue religieux et au point de vue moral, aucun inconvénient ? — A l'arrière, les femmes, les enfants, les vieillards, ont, comme on disait alors, merveilleusement *tenu*. Ils ont souvent aussi pratiqué des dévouements dignes des plus grands

éloges. C'est encore entendu... Cependant, les loisirs laissés à beaucoup par l'interruption simultanée d'un grand nombre d'industries et d'une partie du grand commerce, par les travaux peu astreignants des emplois qu'on leur confiait, par les chômages, les grèves et même les fêtes publiques, n'ont-ils pas, eux aussi, été funestes à ceux qui en jouissaient ? — Et les bénéfices considérables réalisés pendant la guerre à la ville et à la campagne, en permettant à nombre de gens de ne plus faire grand'chose, ne les ont-ils point exposés à toutes les tentations propres à la paresse ? — Ne faut-il pas voir, dans ces loisirs, l'une des principales causes de ce sensualisme, de cette démoralisation, de cette haine pour tout ce qui demande un effort, dont nous souffrons aujourd'hui du haut en bas de l'échelle sociale ? L'oisiveté donne naturellement naissance à tous ces vices. C'est elle, n'en doutez pas, qui les a vulgarisés parmi nous. Quiconque a perdu, pendant la guerre, quelque chose de sa valeur morale, doit cette perte, la plus malheureuse de toutes, aux loisirs dont je viens de parler, ou à quelqu'autre de même sorte...

Or, le travail a la vertu de guérir les maux causés par la paresse. Il éloigne les tentations ou enlève le temps d'y succomber. Il tourne en haut les pensées, les affections, les volontés. Il rend leur virilité aux caractères efféminés. Il développe l'empire des âmes sur elles-mêmes et, par là, les prédispose à toutes les vertus. Il possède la capacité de réparer les fautes commises et, par là, d'obtenir aux individus et aux nations le pardon divin. Il sert d'instrument à la grâce, au dire des Ecritures, pour faire de l'homme « un honnête homme. » (Sag., x, 10). Enfin, l'expérience atteste qu'un peuple laborieux devient aisément un peuple chrétien.

L'heure est venue pour nous, Français, si nous voulons rester dignes de nos aïeux, de remonter, par ce moyen du travail, les pentes que nous avons descendues. Mais il appartient aux catholiques d'en donner l'exemple aux autres, de les entraîner, et, dans ce retour aux grandeurs traditionnelles, de marcher à leur tête.

Vous m'avez compris, je l'espère. Nous devons aujourd'hui redevenir laborieux : en raison des nécessités présentes du pays ; en raison de la révolte d'un trop grand nombre de nos concitoyens contre la divine loi du travail ; enfin, en raison du désarroi moral causé parmi nous par les loisirs souvent forcés, toujours malheureux, des cinq dernières années.

Nous allons donc, n'est-ce pas ? nous remettre tous à l'ouvrage. Nous nous rendrons tous utiles, sous la forme voulue par notre genre de vie, nos devoirs d'état, nos moyens et nos aptitudes. Si notre travail ne produit rien de matériel, il y suppléera en produisant un résultat de plus haute valeur. Nous emploierons tous consciencieusement notre temps. Et puis, nous ne commanderons rien à autrui de ce que nous pouvons faire nous-mêmes.

Quand un peuple a perdu deux millions de paires de bras, celui qui peut se suffire doit se suffire. Il n'a pas le droit de monopoliser à son profit, sans nécessité, une paire de bras qui peut trouver ailleurs un emploi plus utile.

Laissez-moi, en terminant, vous donner le conseil de travailler, non pas comme des incroyants, mais comme des chrétiens. Or, savez-vous en quoi consiste le travail chrétien ? Le travail est chrétien, quand il est offert à Dieu par une intention pieuse. Le travail est chrétien, quand il se continue sous le regard divin. Le travail est chrétien, quand on y pratique la patience, la résignation, et toutes les vertus auxquelles il peut donner occasion. Le travail est chrétien, quand on l'accomplit avec conscience, conformément aux conventions arrêtées et de manière à gagner réellement le salaire dont il doit être payé. Le travail est chrétien, quand ce salaire lui-même n'est point surfait ni augmenté sans raison. Le travail est chrétien, quand l'argent qu'il produit est employé, non point à la satisfaction d'instincts mauvais, je veux dire : au luxe, à la vanité, à la gourmandise, aux divertissements contraires à la morale ; mais à des choses utiles ou à des économies destinées à faire face aux besoins de l'avenir.

Voilà le travail auquel il faut revenir. Que la France y revienne aujourd'hui : demain elle sera le premier peuple du monde. Tout l'univers admirera et glorifiera ses vertus, comme il a admiré et glorifié sa bravoure. Et, à l'estime générale des hommes, Dieu ajoutera volontiers ses meilleures bénédictions. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXXIII

LA FOI : — LE PRÉCEPT DE LA FOI

Sine fide impossibile est placere Deo.

Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu.

(Hébr., XI, 6)

Nous commençons ici l'étude détaillée des vertus chrétiennes.

La théologie traditionnelle les classe en deux groupes. — Le premier groupe comprend les vertus par lesquelles l'homme se rattache à Dieu. On les nomme *vertus théologiques*, ou qui ont Dieu pour objet direct et immédiat. Elles sont au nombre de trois : la *foi*, l'*espérance* et la *charité*. — Le second groupe se compose des vertus qui font éviter le mal et pratiquer le bien, et que, pour ce motif, on appelle *vertus morales*. Celles-ci sont assez nombreuses. Mais toutes découlent de l'une ou de l'autre des quatre vertus de *prudence*, *force*, *tempérance* et *justice*, auxquelles leur importance et leur rôle capital dans la conduite du chrétien ont valu le surnom de *vertus cardinales*.

Nous suivrons, nous aussi, l'ordre établi par la tradition. Ainsi traiterons-nous d'abord des *vertus théologiques*, puis des *vertus cardinales*, et, à propos de ces dernières, des vertus de détail auxquelles elles donnent naissance.

* * *

Il existe, avons-nous dit, trois vertus théologiques : la foi, l'espérance et la charité.

Ces vertus sont obligatoires ; car nous sommes tenus de vivre chrétiennement, et ces vertus établissent entre l'homme et Dieu les relations qui constituent l'essence même de la vie chrétienne.

Quand nous affirmons le caractère obligatoire des vertus théologiques, nous voulons dire : 1^o qu'il n'est jamais permis de rien consentir intérieurement ou de rien commettre extérieurement contre la foi, l'espérance ou la charité ; et 2^o que tout chrétien est tenu de faire acte positif de ces trois vertus, à certaines heures.

Ces heures, ce sont : — d'abord, cela va de soi, celle où l'enfant prend conscience de l'existence de Dieu et des devoirs de l'homme envers lui. — Ensuite, la dernière heure de la vie. En ce moment, celui qui va sortir de ce monde ne saurait se dispenser de prendre vers Dieu une orientation définitive. — Enfin, dans l'intervalle qui sépare ces deux dates extrêmes, il faut faire acte des vertus théologiques quand cet acte est nécessaire à la persévérance ; et même, hors ce cas de nécessité, de temps à autre, c'est-à-dire, suivant les théologiens les plus sûrs, au moins une fois par mois. Mais il est à remarquer que le seul fait de mener une vie chrétienne satisfait largement à ce précepte. La foi, l'espérance et la charité se retrouvent, sous une forme ou sous une autre, dans toute prière bien faite, dans tout exercice sérieux du culte divin, dans toute victoire sur les tentations et dans tout acte de vertu ¹.

* * *

La première des vertus théologiques se nomme la foi.

La foi est une vertu qui nous fait croire fermement, par déférence pour l'autorité divine, les vérités dont l'Eglise nous garantit qu'elles sont révélées de Dieu. C'est une vertu essentiellement surnaturelle. L'homme peut s'y préparer par ses études et l'obtenir par ses prières ; mais Dieu seul peut la donner par sa grâce.

La foi, dis-je, nous fait croire fermement. Elle ne consiste point à tenir pour possible, ni pour vraisemblable, ni pour probable, ni même pour très probable ; elle tient ce qu'elle croit pour absolument certain. La foi est une conviction ; elle ne supporte l'alliage d'aucun doute.

La foi a pour objet les *vérités dont*, par ses définitions ou son enseignement, l'Eglise catholique se porte garante qu'elles ont été révélées de Dieu. Les vérités ainsi enseignées par l'Eglise s'appellent *articles de foi*.

Enfin, la foi emprunte son motif à l'autorité

¹ S. Alph. de Liguori, *Theol. moral.*, Lib. III, Tract. 1, etc,

divine. Les vrais fidèles croient, non point parce qu'ils voient et comprennent, mais parce que Dieu a parlé et qu'ils ont en sa parole une confiance absolue, tenant pour assuré qu'il ne peut ni se tromper ni les tromper.

Nous allons étudier le précepte de la foi ; c'est-à-dire 1^o sa rigueur, 2^o ses raisons d'être, et 3^o la manière dont le monde l'observe aujourd'hui.

I

Il n'est pas possible de lire l'Evangile sans être frappé de l'insistance avec laquelle Notre-Seigneur exige, de quiconque l'approche, une foi humble et résolue. Cette exigence se révèle à chacune des pages du livre sacré et revêt les formes les plus variées. Ainsi, le Christ veut qu'on croie. Il refuse ses faveurs à qui ne croit pas. Il promet aux croyants la faculté d'accomplir les plus grands miracles. Il proclame bienheureux ceux qui croient sans avoir vu. Il fait peser sur les incrédules tout le poids de la colère divine. Il affirme qu'ils sont déjà jugés et prédit leur réprobation. Il fait de la foi la première condition du salut¹.

Après lui, ses apôtres ont repris le même langage. Ce langage remplit leurs écrits. Il se résume en ce mot bien connu, que « *sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu*. » Cette insistance du Sauveur et de ses apôtres sur le précepte et la nécessité de la foi me détermine à la regarder comme la première de toutes les vertus. — Quand Notre-Seigneur a dit : « *Le premier et le plus grand des commandements, c'est celui d'aimer Dieu* » (Mt., xxi, 37-38), il parlait à des croyants. S'il avait parlé à des incrédules, il aurait dû dire et il aurait dit : « *Le premier des commandements et le plus grand de tous, c'est celui de la foi*. »

II

Pourquoi Notre-Seigneur et ses apôtres ont-ils affirmé en termes aussi énergiques et confirmé de tant de manières le précepte de la foi ? — Je crois pouvoir en donner trois raisons principales.

1. La première se trouve dans l'hommage particulièrement expressif et délicat que la foi rend à Dieu.

Je sais, — supposez-le un instant, — je sais des choses de très haute importance, que vous ignorez à peu près entièrement. Je vous en fais part. Elles vous proposent bien des mystères et vous demandent bien des vertus ; cependant, par considération pour moi, vous ne vous permettez point d'en douter. Vous me croyez sur parole... Vous me rendez là, je vous l'assure, l'hommage le plus flatteur que puisse recevoir un homme d'honneur... Si, au lieu d'accepter mes affirmations, vous les aviez contestées ; si vous m'aviez traité comme un imposteur, ou tout au moins comme un rêveur, vous m'auriez fait le plus sanglant des outrages. — Voilà ce qu'il y a, pour Dieu, dans l'humble adhésion du croyant et dans la méprisante révolte du mécréant.

S. Jean-Baptiste exprime cette vérité par un mot digne de remarque. Il dit que, par la foi, le croyant rend à Dieu comme un témoignage « *scellé et signé* » qu'il enseigne la vérité : *signavit quia Deus verax est* (Jô., iii, 33). Oui, voilà bien la portée de l'acte de foi ! C'est une manifestation solennelle et souverainement expressive en faveur de la toute science, de l'infailibilité et de la véracité divines. — Au contraire, le refus de croire impliquerait ce blasphème que Dieu peut ignorer ou trahir la vérité. « *L'incrédule*, dit S. Jean, *fait de Dieu un menteur* » (I Jo., v, 10) : offense des plus grossières et au-dessus de laquelle il n'y en a point.

Dieu est d'autant plus sensible, soit à cet hommage, soit à cette offense, qu'il se glorifie d'être « *le Dieu de vérité* » (Ps. xxx, 6), la vérité pure et sans mélange, la vérité immuable et éternelle. Cette identité de Dieu avec la vérité, comme son identité avec la vertu, tient à son être même. Ainsi, celui qui croit reconnaît et honore, et celui qui refuse de croire méconnaît et outrage ce qu'il y a en Dieu de plus essentiel.

Voilà pourquoi Jésus-Christ mettait le précepte de la foi au-dessus de tous les autres ; pourquoi il tenait à la foi plus qu'à toute autre vertu ; pourquoi il demandait à ceux qui l'imploraient, non pas : « *Priez-vous ?* » ou bien : « *Etes-vous de mœurs pures ?* » ou encore : « *N'avez-vous fait de tort à personne ?* » mais : « *Croyez-vous ?* » pourquoi enfin, quand on pouvait lui répondre : « *Oui, nous croyons !* » on obtenait de lui tout ce qu'on désirait.

Pour s'excuser de ne pas croire, les incrédules allèguent parfois qu'ils entendent rejeter non la parole de Dieu, mais celle des hommes. « *Si nous savions*, disent-ils, *que la doctrine chrétienne fût une révélation divine*, nous nous empresserions d'y adhérer ; mais nous la regardons comme un enseignement humain. Pour nous, les écrivains bibliques, les apôtres, les chefs de l'Eglise, Jésus-Christ lui-même, ne sont que des hommes. On ne peut donc pas nous accuser de révolte contre Dieu. » — Leur excuse ne vaut rien. Dieu a trop évidemment démontré que le christianisme vient de lui, Jésus-Christ lui-même a donné trop de preuves de sa divinité, pour que le refus de croire en la doctrine chrétienne ne soit pas un crime contre Dieu. Si les incrédules voulaient bien, ne serait-ce que par considération pour le grand nombre d'hommes éminents dont l'Evangile a reçu l'hommage, étudier sérieusement et avec loyauté ses titres, ils reconnaîtraient bien vite, dans l'enseignement chrétien, un enseignement divin.

2. La seconde raison pour laquelle le précepte de la foi s'impose avec tant de rigueur, tient à ce fait que la foi fournit aux hommes les plus puissants motifs de pratiquer la vertu.

« *Crois*, dit le Sage, *crois d'une foi où passe toute ton âme : là est l'observation des commandements*. » (Eccli., xxxii, 27). — C'est bien vrai : l'observation des commandements est contenue

¹ Cf. Mc. xi, 22 ; Mt. xiii, 58 ; Mc. xvi, 17 ; Jo. xx, 29 ; Jo. iii, 36 et 48 ; Mc. xvi, 16.

dans la foi comme une conséquence immédiate et directe est contenue dans son principe. La loi divine ne s'impose guère à nous, en effet, qu'au moyen de la foi. Si je ne croyais ni en Dieu, ni en Jésus-Christ, comment sentirais-je ma conscience liée par leurs prescriptions ? Si je ne croyais ni aux châtiments dont ils me menacent ni aux récompenses qu'ils me promettent, pourquoi trouverais-je de l'intérêt à leur obéir ? Et si je ne croyais ni à leur amour ni à leurs bienfaits, pourrais-je me faire un besoin de cœur d'être fidèle, afin de les payer de retour, à des vertus difficiles ? Ni le Décalogue, ni l'Evangile ne peuvent avoir d'autorité que pour les croyants.

Est-ce à dire que les hommes sans foi n'ont aucun motif de pratiquer la vertu ? — Point du tout. Mais il est incontestable que la foi presse d'éviter le mal et de faire le bien par des raisons plus impérieuses que toutes les autres ; qu'elle met un frein particulièrement puissant aux vices dont nous sommes remplis ; et qu'elle prête à nos bonnes dispositions des encouragements supérieurs à tous ceux qui peuvent leur venir d'autre part. Ajoutez à tout cela qu'elle nous obtient et nous apporte toutes les forces d'en haut, et, par là, nous rend capables des actes les plus difficiles. Oui ! si l'humanité a produit des saints, c'est à la foi qu'elle le doit. L'immense majorité des hautes vertus, des vertus désintéressées, des vertus héroïques dont elle se fait gloire ont leur source dans les croyances religieuses.

Une vertu qui joue dans la vie des âmes un rôle aussi essentiel, une vertu avec laquelle viennent ou disparaissent la plupart des autres vertus, une vertu dont on peut dire qu'elle donne à la sainteté chrétienne sa raison d'être et sa vitalité, demandait un précepte particulièrement rigoureux. Le précepte de la foi devait obliger, en un certain sens, plus étroitement et plus sévèrement que tous les autres.

3. La troisième des raisons par lesquelles se justifient les exigences divines au sujet de la foi consiste en ce que la foi seule assure l'efficacité des relations échangées entre Dieu et nous.

Quelles sont ces relations ?

Logiquement et en date, la première est la révélation, c'est-à-dire l'enseignement donné par Dieu à son Eglise. La révélation associe les hommes à la pensée divine et leur fait part, sur les points qu'elle touche, de sa science personnelle. Mais, pour atteindre son but, elle a besoin de la foi. Quand elle s'adresse à des incrédules, elle aboutit à un échec ; car la transmission de connaissances qu'elle veut effectuer ne se produit pas.

Dieu entre en relations avec les hommes par la grâce. J'appelle ici *grâce* tout ce par quoi Dieu s'efforce d'élever les âmes jusqu'à lui. Ces efforts de la bonté divine n'ont d'efficacité que pour celles qui y croient. Pour celles qui n'y croient pas, ils restent frappés d'impuissance. D'où ce mot de S. Paul : « *La grâce vous sauve par la foi.* » (Eph., II, 8).

Les sacrements nous assurent le pardon divin, et mettent en nous la vie et les vertus surnaturelles, avec toutes les forces dont nous avons besoin ici-bas. Eux non plus ne peuvent rien sans la foi. Il faut croire, pour faire sortir d'eux ce qu'ils contiennent. On peut dire de chacun d'eux ce que l'Eglise dit de l'Eucharistie : « *C'est un mystère de foi.* » Les incrédules y trouveraient, s'ils en approchaient, non pas les bénédictions promises aux croyants, mais les malédictions écrites dans les Livres saints contre les sacrilèges.

La prière sous ses différentes formes, prière vocale, prière mentale, sacrifice, est encore un rapport de l'homme avec Dieu. Et ici encore, la foi est nécessaire. — D'abord, on ne prie pas un Dieu en qui l'on ne croît pas ; ce serait une inconséquence. — Et puis, quel crédit la prière aurait-elle sans la foi ? Il est écrit dans l'Evangile que nos prières seront exaucées dans les proportions fixées par notre foi. (Mt., IX, 29).

Enfin, le christianisme est une religion essentiellement consolante, pleine de douceurs, encourageante, secourable aux faiblesses humaines. Tout y est combiné pour parler aux cœurs et venir en aide aux âmes fatiguées ou affligées. Mais les bontés divines, elles aussi, ont besoin de la foi. Pour éprouver l'effet d'une sympathie, d'une affection ou d'un secours moral, il faut y croire. Les meilleurs motifs de joie, de courage et de confiance n'ont aucune action sur ceux qui n'y croient pas.

Or, Dieu voulait assurer à ses relations avec les hommes leur efficacité. En conséquence, il devait exiger que nous fussions, non pas des incrédules, mais des croyants. Le précepte de la foi devait donc être le plus rigoureux de tous les préceptes.

III

Et maintenant, si je me pose cette question : « Où en est la foi parmi nous ? » je ne puis que m'effrayer de la réponse.

La réponse, c'est que beaucoup ont perdu la foi et qu'elle s'est largement affaiblie chez ceux qui l'ont conservée.

1. *Beaucoup ont perdu la foi.* — Je ne dirai pas que tous les pécheurs en sont là. Rien n'est commun comme l'illogisme qui consiste à vivre autrement qu'on ne croit. Mais il est trois péchés dans lesquels on doit voir des symptômes à peu près certains de la perte de la foi ; et ces trois fautes deviennent de plus en plus communes.

Le premier, c'est l'hostilité militante, bruyante, opiniâtre, contre les croyances chrétiennes. — Le pécheur qui conserve encore un peu de foi respecte la foi partout où il la trouve et se garde de l'attaquer nulle part. L'homme qui s'attribue un rôle actif et public dans la lutte contre les croyances chrétiennes, cherche à les ruiner dans les masses populaires, et persécute ceux qui les partagent : celui-là montre assez qu'il ne croit plus. S'il lui restait quelque chose de ses convictions religieuses, il mériterait, en les enlevant à autrui, de les perdre entièrement.

Autre symptôme : l'insouciance d'un père ou d'une mère pour l'éducation religieuse de ses enfants. — Dieu a mis au cœur des parents un instinct qui leur inspire souvent, même quand ils sont vicieux, un vif désir d'avoir des enfants vertueux. J'ai vu de grands pécheurs et de grandes pécheresses pleurer de honte et de douleur, parce que leurs fils ou leurs filles étaient tombés dans des désordres pareils aux leurs. Cet instinct fait que, quand ils ont encore un peu de foi, les parents attachent une grande importance à l'éducation religieuse de leurs enfants. L'indifférence à cet égard, et surtout le choix positif d'une éducation sans religion, sont la marque à peu près infaillible d'une complète extinction des croyances.

En troisième lieu, je mentionnerai l'impénitence finale, ou l'impiété continuée jusqu'à la mort. — Quiconque croit encore, fût-ce faiblement, s'effraie de paraître au tribunal de Dieu sans s'être réconcilié avec lui. De tous les sentiments propres au croyant, la crainte des châtements éternels est peut-être celui qui lui reste le dernier. C'est pourquoi, quand un homme se détermine, de propos délibéré, à mourir sans rien faire pour se rendre Dieu favorable, il est fort à craindre qu'il n'ait plus conservé aucune foi, si jamais il en a eu.

Les trois symptômes dont je viens de parler se multiplient de nos jours, dans des proportions effroyables. Vous savez si les sectaires déclarés sont devenus nombreux. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous, pour constater combien de familles n'attachent aucune importance à l'éducation chrétienne de leurs enfants et même n'en veulent pas. Quant à la mort sans Dieu, c'était, il y a seulement cinquante ans, une rareté ; c'est aujourd'hui, dans certains milieux surtout, chose commune.

2. J'ai ajouté que la foi avait diminué de beaucoup chez la plupart des croyants. J'en ai pour preuves le nombre des fautes dans lesquelles ils tombent, la facilité avec laquelle ils s'exposent aux occasions du péché, leur peu de zèle à s'instruire de la religion et, par suite, leur négligence à assister aux prédications, leur éloignement pour les pratiques chrétiennes, et la tiédeur avec laquelle ils les accomplissent. Les personnes vouées à la piété prennent elles-mêmes, avec Dieu, bien des libertés qui s'accordent mal avec une foi vraiment convaincue. On croirait qu'elles ne sont pas sûres de ce que la foi leur enseigne.

Un jour, comme je reprochais à l'une d'elles ses irrévérrences à la table sainte, son peu de préparation à la sainte communion, la brièveté et la dissipation de ses actions de grâces, elle me répondit : « Oh ! si j'étais certaine que le bon Dieu est là, je ferais bien autrement ! — Si vous étiez certaine que le bon Dieu est là !... Vous ne l'êtes donc pas ? Et si vous ne l'êtes pas, où donc est votre foi ?... » Combien de chrétiens pratiquants pourraient prendre pour eux cette parole ! Ils croient si faiblement aux choses divines qu'ils agissent comme s'ils n'étaient pas sûrs que le bon Dieu soit là...

Rappelez-vous maintenant les sévérités du pré-

cepte de la foi ; combien sa violation offense Dieu ; comment, avec la foi, nous perdons les principales raisons de pratiquer la vertu ; que, sans foi, il n'y a plus de frein moral sérieux ni même de relations effectives avec Dieu : et dites si l'état d'un peuple tombé dans une semblable incrédule n'est pas singulièrement alarmant ! C'est l'animal humain rendu à sa bestialité ; c'est la civilisation matérielle dépourvue de tout ce qui pouvait la maintenir quelque peu en haut ; c'est la société exposée aux pires décadences ; c'est le monde glissant sur une pente au bas de laquelle il ne peut rencontrer que des ruines et peut-être la mort...

* *

Notre-Seigneur a laissé croire qu'à la fin des temps il n'y aura, pour ainsi dire, plus de foi ici-bas : « *Croyez-vous, demandait-il, que, quand le Fils de l'homme reviendra, il trouvera encore de la foi sur la terre ?* » (Luc, xviii, 8).

Faut-il établir une corrélation entre ces deux événements : la fin du monde, et la perte de la foi ? Faut-il voir dans celle-ci quelque chose comme la cause de celle-là ? ...Je n'en serais pas étonné. J'ai si souvent entendu répéter, depuis que la foi diminue, cette parole désespérée : « Il ne fait plus bon vivre ! » que je me demande si, quand la foi aura à peu près entièrement disparu, Dieu ne jugera pas qu'on ne peut plus vivre sur terre et que le temps est venu de mettre fin à la vie. Ainsi, le monde mourrait d'avoir perdu la foi...

Nous ne le laisserons pas mourir encore, n'est-ce pas ? nous, chrétiens ! Mais nous essaierons de lui rendre la vie, en lui rendant la foi. — Revenons, pour notre part, aux croyances chrétiennes. Refaisons-nous, par l'audition assidue de la parole divine, par l'étude, si nous le pouvons, et par l'exercice habituel de notre foi, des convictions religieuses vives et profondes. Pratiquons toutes les vertus dont la foi nous fait un précepte ou même un conseil. Montrons à tous, par la sainteté de notre conduite, à quelles grandeurs morales peuvent s'élever de véritables croyants. Et puis, soyons aussi un peu apôtres ! Usons de toutes nos influences pour rendre la foi à ceux qui l'ont perdue et l'aviver chez ceux qui l'ont laissée s'affaiblir. — Par là, nous assurerons notre sanctification personnelle et notre salut. Par là aussi, nous contribuerons à la régénération et de notre pays et du monde tout entier. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 octobris 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

Ami du Clergé du 4 novembre 1920

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

La Victoire de la terre. *Drame social rural en trois actes.* — Premier Acte : Les Traîtres, 369.

Pour la fête de la Dédicace. — La Terre promise et la Jérusalem céleste, 373.

Pour la fête de S. Martin. — II. Soldat du Christ, 375.

Instructions sur le Pater. — XI. 2^e Demande : 1^o La beauté du règne de Dieu, 378.

Pour le Premier Vendredi. — LXXV. Le Sacré-Cœur et nos épreuves, 380.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XXXIV. Les moyens d'avoir la foi, 381.

LA VICTOIRE DE LA TERRE

Drame social rural en trois actes

PERSONNAGES

ERNEST DUSILLON, cultivateur, 26 ans,
DUSILLON, père d'Ernest.
EUSÈBE, père de Lucienne.
FRANÇOIS, père de Suzanne.
LE GRAND-PÈRE DUSILLON.
CANIGOU, homme d'équipe au chemin de fer.
JULES, id.
ABRAHAM, marchand de biens.
UN PAYSAN.

L'action se déroule un dimanche de la fin d'octobre 1919, dans un village sur les lisières de la Franche-Comté et de la Bourgogne.

PREMIER ACTE : LES TRAITRES

La scène représente un coin de la place publique, au voisinage de l'église. Des arbres, avec des bancs simplement équarris. Tout au fond, un horizon lointain de champs, de vignes et de bois. On devine la vallée intermédiaire, de laquelle monte un chemin rapide. — Une croix, à droite; à gauche, l'église et le cimetière.

Scène I

CANIGOU, JULES (*Ils viennent de monter la côte, leur bicyclette à la main. Ils les déposent contre un arbre.*)

CANIGOU. — Ouf ! cette côte ! On a beau l'avoir montée tout petit, l'avoir montée cent et cent fois, elle est toujours aussi dure !

JULES. — T'en fais pas ! On la descendra ce soir, ça ira mieux. Asseyons-nous un moment. (*Ils s'assoient sur un banc.*) Ce n'est pas la peine de chercher qui que ce soit pour le moment : ils sont tous à la messe.

CANIGOU. — Toujours aussi calotins dans ce pays-ci ! C'est aujourd'hui comme c'était il y a quinze ans, quand nous allions au catéchisme.

JULES. — Ah ! que c'est vieux !

CANIGOU. — Eh oui ! C'était tout de même le bon temps !...

JULES. — Et on ne s'en doutait pas.

CANIGOU. — Ça ne fait rien, je me demande comment je vais lui emmancher mon histoire, à Ernest... Il est rigolo, le père Abraham. Il s'ima-

gine que ça se fait tout seul, qu'il n'y a qu'à vouloir.

JULES. — Au fait, tu ne m'as pas encore dit de quoi il retourne... Je ne te connais pourtant plus de champs à vendre, pour avoir affaire avec un marchand de biens !

CANIGOU. — Voici. Lundi dernier j'étais de nuit. Vers 2 heures du matin je n'avais plus de travail ; il faisait bon ; je vins m'asseoir sur le banc du quai en attendant le train de 3 h. 18. Un vieux bonhomme faisait les cent pas. Au bout d'un moment il vient s'asseoir à côté de moi. On cause de choses et d'autres, du temps, des récoltes, de la grève, de la cherté de la vie. Comme j'avais lâché le nom de mon pays natal, ne voilà-t-il pas qu'il me pose des tas de questions. « Les champs sont-ils bons ? A-t-on fait une bonne récolte cette année ? Les gens sont-ils riches ? etc., etc. » Je me demandais où il en voulait venir.

A la fin, il me casse le morceau. Je te garantis que c'est un lascar ; il a sa police secrète. Il connaît tout ce qui se passe au pays.

JULES. — Tous ces marchands de biens...

CANIGOU. — Oh ! celui-là, il en remontrerait à beaucoup.

JULES. — Alors ?

CANIGOU. — Eh bien ! voilà. Il m'a dit que le père d'Ernest allait être obligé de vendre ses champs, si son fils s'obstinait à épouser Lucienne et à quitter le pays. Pour le père Abraham, ça serait une riche affaire. Mais le père d'Ernest n'est pas encore décidé. Il fait tout ce qu'il peut pour détourner Ernest de ce mariage et lui faire épouser Suzanne.

JULES. — Deux braves filles toutes les deux.

CANIGOU. — Oui, mais Suzanne est une fille de cultivateur, qui veut rester au pays, tandis que Lucienne veut s'en aller.

JULES. — Ça, je le sais, elle a toujours dit qu'elle ne voulait pas se marier pour aller par les champs.

CANIGOU. — Alors, tu comprends : si Ernest finissait par renoncer à Lucienne, le père Dusillon ne vendrait pas ses champs, et Abraham « serait de la revue ».

JULES. — C'est clair.

CANIGOU. — Il m'a demandé si je connaissais Ernest... Si je le connais ? tu penses !

JULES. — Pourquoi faire ?

CANIGOU. — Ecoute. Ce soir même Abraham doit venir chez le père Dusillon pour avoir son dernier mot. Il lui a écrit. Tu devines que ça doit chauffer chez Ernest, et que le pauvre garçon est sur la balance.

JULES. — Alors ?

CANIGOU. — Alors, il faut la faire pencher du bon côté. Abraham me demande de donner un coup de pouce pour faire aboutir le fameux mariage Ernest-Lucienne.

JULES. — Drôle de commission !

CANIGOU. — Qu'est-ce que ça fait, si ça rapporte ? Et ça rapportera... Il m'a promis un billet de mille !

JULES. — Il t'a promis... Tu ne le tiens pas, son billet !

CANIGOU. — En attendant, il m'a toujours glissé vingt balles.

JULES. — Et qu'est-ce que tu vas faire ?

CANIGOU. — Ça, mon vieux, je ne sais pas. Ça dépendra des circonstances. Mais, vois-tu, j'ai du plaisir à faire ça. Je n'aime pas les Dusillon... Je n'aimais pas l'ainé qui s'est fait tuer à la guerre, j'aime encore moins Ernest... Ça serait trop long de te dire pourquoi. Réfléchis ! Si Ernest restait au pays, il en serait le roi d'ici dix ans. Ça m'offusque. Abraham est tombé juste, en me demandant de l'aider. Quand il ne me donnerait rien, je travaillerais encore pour lui avec... avec passion, tiens !

JULES. — Mais je croyais qu'autrefois tu avais songé à Lucienne... Et tu vas la jeter dans les bras d'un autre ?

CANIGOU. — Tant pis !... Elle y sera et... Pour le moment il faut gagner son argent.

(On entend dans l'église, dans le lointain, le chant du Domine salvam fac rempublicam).

JULES. — Ah ! voilà la messe finie. Les gens vont sortir. Tiens-toi bien, Canigou ! L'heure approche d'enfiler tes boniments... Mais comme c'est drôle tout de même, de te voir travailler pour Abraham, contre toi-même !... C'est bizarre.

CANIGOU. — Garde ça pour toi, hein ! C'est entendu ?

JULES. — Oui, tu peux compter sur moi. Mais je serai curieux de voir le résultat.

CANIGOU. — Sois tranquille, j'arriverai. (Des jeunes gens, sortant de l'église, arrivent par le fond). Ah ! les voilà !

Scène II

CANIGOU, JULES, ERNEST, DES JEUNES GENS

UN JEUNE HOMME. — Tiens, Canigou, Jules ! (Ils viennent tous à eux, échangent des poignées de main). Comment ça va-t-il ?

ERNEST. — En congé ?

CANIGOU. — Oui, pour la journée.

LE JEUNE HOMME. — Venez-vous faire une partie de boules ?

JULES. — Merci ! On arrive en bécane ; laissez-nous souffler. (Les jeunes gens s'en vont à droite. Ernest reste).

Scène III

CANIGOU, JULES, ERNEST

ERNEST. — Il fait lourd, ce matin, vous avez dû prendre chaud, en montant la côte.

CANIGOU. — Ah ! ne m'en parle pas ! Ce sale pays, avec ses côtes, me dégoûte de plus en plus. Je n'y viens plus guère. Encore trop !

ERNEST. — Il est pourtant joli ; mais il faut y être pour en profiter.

CANIGOU. — Il faut toujours monter pour y arriver ! Ce n'est pas étonnant que vos bêtes soient maigres. Comment veux-tu qu'elles se portent bien ? Les chemins les tuent.

ERNEST. — Oui, la culture est dure, ici.

CANIGOU. — On y a trop de mal pour ce qu'on y

récolte. Ceux qui veulent travailler comme des nègres, toute leur vie, pour ne rien avoir, n'ont qu'à rester ici. Quel bagne !

ERNEST. — Allons, tu exagères ! Tu calomnies ton pays !

CANIGOU. — Moi ? Tous les jours je me félicite d'en être parti. C'est sûr, on a du travail partout, et des ennuis. Mais nous avons nos bons moments, tandis que vous autres...

ERNEST. — Pour ça, je ne te démentirai pas : ici, c'est le travail à perpétuité.

CANIGOU. — Et pas de congés, pas de retraites, pas moyen de s'amuser un peu le dimanche, pas même un mauvais cinéma... La brousse, quoi ! Ah ! on a bien dit : *la cambrousse*. Et dire qu'il y a des gens assez esclaves pour rester là !

JULES (à Ernest). — Tu vas partir aussi, à ce qu'on dit ?

ERNEST. — Probablement.

CANIGOU. — Tu ne t'en repentiras pas. Avec ton instruction et les sous que peut te donner ton père, tu peux prendre un commerce, et c'est ton avenir assuré... Et sans trimer comme ici !...

ERNEST. — Il faut tout de même s'installer... Mais enfin, avec de l'ordre...

JULES. — C'est pour bientôt, ton mariage avec Lucienne ?

ERNEST. — Ce n'est pas encore fixé. Mais c'est pour l'hiver, si ça se fait.

JULES. — Vous êtes fiancés ?

ERNEST. — Non ! mais c'est tout comme.

CANIGOU. — Je comprends ! (À Jules). Si tu avais vu arriver au front les paquets de « ma petite Lucienne » ; si tu avais vu Ernest écrire tous les soirs à « sa petite Lucienne »... Et la médaille de Lucienne, et le chandail de Lucienne, et les mitaines de Lucienne, et le chocolat de Lucienne, et les boîtes de conserve de Lucienne... Ils auraient été mariés, ça n'aurait pas été mieux.

ERNEST. — C'est vrai. Lucienne a été très gentille pour moi, surtout depuis la mort de mon frère.

CANIGOU. — C'était ton étoile !

ERNEST. — Oui, c'est certain. Mais...

CANIGOU. — Mais quoi ?

ERNEST. — Quelque chose !

CANIGOU. — Quoi ? C'est une brave fille, elle t'est restée fidèle, ça j'en suis sûr, je pourrais t'en donner des preuves, et tous les gens du pays en mettraient leur tête à couper.

ERNEST. — Je n'en ai jamais douté. Autrement je ne la fréquenterais plus. Mais...

CANIGOU. — Quoi ? Est-ce que tu voudrais la lâcher ?

ERNEST. — Non ; mais, vois-tu, elle ne veut pas se marier pour aller par les champs.

CANIGOU. — Qu'est-ce que ça peut te faire ?

ERNEST. — Ça n'arrange pas mes parents, et c'est une autre vie à recommencer.

CANIGOU. — Les parents ! On n'est pas fait pour ses parents ! Et puis, pendant la guerre tu as bien mené une autre vie, et tu n'as rien dit.

ERNEST. — J'y étais bien obligé.

CANIGOU. — On s'habitue à tout. Du reste, tu as de la chance, à côté de beaucoup d'autres. Tu as de l'argent devant toi. Tu peux t'installer à ton compte, tout de suite, libre et indépendant. Lucienne est au courant du commerce ; elle n'a fait que ça toute sa vie, puisque ses parents étaient commerçants. Vous allez faire une maison épatante.

ERNEST. — Oui ! la maison que nous reprendrions à sa clientèle toute faite, et une bonne clientèle, sérieuse et solide.

JULES. — Où iriez-vous ?

ERNEST. — Nous reprendrions la Grande Epicerie du Coin, à Vesoul¹.

CANIGOU. — Alors, ta fortune est faite d'avance ! Je sais la camelote qui entre là-dedans. C'est la première maison de la ville. Il y arrive des caisses tous les jours, à remplir un wagon par semaine, oui, un wagon ! Je parie pour un chiffre d'affaires de pas loin d'un million par an. Songe un peu le bénéfice !

JULES. — Si le patron se retire après dix ans d'exercice, c'est qu'il en a gagné, de l'argent.

ERNEST. — C'est certainement une bonne maison. Seulement...

CANIGOU. — Seulement quoi ?

ERNEST. — Eh bien ! on va être rivé au comptoir, pour des années. Comment veux-tu avoir des enfants avec ça, et les élever, et s'occuper d'eux ?

CANIGOU. — En voilà une idée ! Les gosses, ça ne presse pas. Vous ferez d'abord votre fortune ; vous verrez après...

ERNEST. — C'est une façon de voir. Il y en a d'autres.

CANIGOU. — Ah ! j'oubliais... Monsieur le Curé a dit que...

ERNEST. — Laisse Monsieur le Curé tranquille. Je suis tout de même libre de penser là-dessus ce que je veux.

CANIGOU. — Oui, tu es libre... Mais tu ne m'empêcheras pas de dire que ça serait rudement mal-propre de lâcher maintenant cette pauvre Lucienne, après ce qu'elle a fait pour toi pendant la guerre.

ERNEST. — Ça te regarde ?

CANIGOU. — Non ! mais tout de même !... Parce qu'elle t'aime, tu ne vas pas la condamner à mener une vie qu'elle a en horreur ?

ERNEST. — Ce n'est pas de ma faute... Avant la guerre, il n'y avait rien eu entre nous. Quand elle a commencé à m'écrire et à m'envoyer des colis, c'était après la mort de mon frère, je lui ai dit mes intentions de reprendre le train de culture de mon père. Elle m'a fait des objections. Je n'ai jamais cédé... Seulement, on n'écrit pas tous les jours à une fille qui vous aime, sans finir par l'aimer. Et je t'avoue que je suis très embarrassé.

CANIGOU. — Tu l'aimes ?

ERNEST. — Bien entendu..., et beaucoup, si ça t'intéresse... Mais ça ne suffit pas...

Et puis, dis donc, ça ne te regarde pas, cette affaire-là. Je me demande pourquoi tu viens te mêler là-dedans.

¹ Il est facile ici d'indiquer la ville la plus proche.

CANIGOU. — Bien entendu que ça ne me regarde pas. Si je te dis ça, c'est parce que je t'en parle !... Mais je suis sûr que n'importe quel homme qui se respecte te parlerait comme moi.

Ça ne me regarde pas !... si on veut. Après tout, c'est une enfant du pays comme moi. Ça me dégouterait qu'on lui fasse une saleté... Et c'en serait une, de la lâcher ; penses-en ce que tu voudras.

Tiens ! Voici ton futur beau-père...

(Au fond, arrivent, lentement, Eusèbe avec un autre paysan).

Scène IV

CANIGOU, JULES, ERNEST, EUSÈBE, LE PAYSAN

CANIGOU. — Venez vous asseoir, Messieurs, il y a de la place. (Il va à eux et leur serre la main). Comment ça va-t-il ? On peut presque vous appeler « les anciens » maintenant. Quand nous étions jeunes, nous autres, il y avait encore des vieux à cheveux blancs ; aujourd'hui on n'en voit plus.

EUSÈBE. — Il reste encore le grand-père d'Ernest. Quel beau vieillard ! (A Ernest). Vous êtes de solides gaillards, dans ta famille.

CANIGOU (à Eusèbe). — Ça promet pour vos petits-enfants.

EUSÈBE. — Oui, bien sûr !... Mais, vois-tu, Lucienne a aussi de qui tenir ! (Il se redresse et se renfle). Et puis, on pourra leur donner de la soupe, aux petits-enfants. On a ramassé deux ou trois sous, c'est pour Lucienne.

CANIGOU. — Si elle prend Ernest, ça va faire deux fortunes bien réunies.

EUSÈBE. — Eh oui ! J'ai déjà hérité de tous les biens qui me revenaient du côté de ma femme et du mien. J'ai tout vendu... A cette époque-là ça ne se vendait pas cher, mais j'ai pu tout de même bâtir ma maison, organiser mon commerce. Nous avons fait quelques bénéfices. Avec les sous que le père Dusillon peut donner à Ernest, le jeune ménage aura de quoi faire.

ERNEST. — Je ne les tiens pas encore.

EUSÈBE. — Ça ne tardera pas. J'ai vu le père Abraham dans la rue tout à l'heure. Il allait faire une vente à 40 kilomètres d'ici. 40 kilomètres, ça ne leur monte rien, avec leurs autos ! Il m'a dit qu'il devait voir ton père ce soir et lui demander son dernier mot. Il faut que ça en finisse, cette histoire-là. Ton père est ridicule. Il ne veut pas que tu t'en ailles : c'est très joli. Mais tu sais bien que Lucienne n'a pas été élevée pour faire une femme de cultivateur. Je l'en empêcherais si elle en avait l'idée. Jamais elle ne se serait attachée à toi si elle n'avait pas espéré que vous vous feriez une situation ailleurs qu'ici.

ERNEST. — Vous ne pouvez pas dire que je lui ai promis que nous partirions.

EUSÈBE. — Ça, non ! Chaque fois qu'elle voulait une promesse définitive, tu filais par la tangente. Mais...

ERNEST. — Je suis bien ennuyé...

EUSÈBE. — Allons, Ernest, ne prends pas les choses au tragique... Si vous n'aviez pas un sou devant vous, s'il te fallait, comme Canigou, comme

Jules, t'en aller travailler comme un martyr, de nuit comme de jour, sur les quais du chemin de fer, je comprendrais ton hésitation. Et pourtant, ni Canigou, ni Jules, ne regrettent d'être partis...

CANIGOU. — Ah ! non, alors !

EUSÈBE. — Mais toi tu pars avec de l'argent en poche, pour prendre une suite d'affaires très intéressante, que tu connais, où il n'y a qu'à se baisser pour ramasser de jolis bénéfices. Tu prends une femme qui a la bosse du commerce, je t'en réponds ! et qui n'est pas paresseuse, car je l'ai élevée pour qu'elle travaille.

ERNEST. — Oui, mais... nos champs !

CANIGOU. — Tes champs, tes champs ! Tu ne les emporteras pas !... On peut vivre sans ça... Ah ! ces paysans ! ce qu'ils y sont collés, à leurs champs !

JULES (*gouailleur*). — C'est Lucienne, ou les champs... Lequel l'emportera ? Très amusante, cette histoire !... (*A Canigou*). Viens-tu faire une partie ?

CANIGOU. — Si tu veux... (*Ils sortent tous deux à droite. En partant, à Ernest*). Souviens-toi de la guerre : quand tu ne les avais pas, tes champs, c'est à Lucienne que tu pensais !

Scène V

ERNEST, EUSÈBE, LE PAYSAN

LE PAYSAN. — Alors, à quand les fiançailles ?

EUSÈBE. — On avait parlé de ce soir. Mais le père Dusillon a voulu qu'on remette de quelques jours.

ERNEST. — Oui ; on attendra la Saint-Martin.

LE PAYSAN. — Ça fera un joli couple. Ils sont à peu près aussi grands l'un que l'autre. Et Lucienne est une si brave fille !

EUSÈBE. — Ce n'est pas parce que c'est ma fille, mais elle a vraiment bien des qualités... Et je suis heureux de la voir épouser Ernest... (*A Ernest*). Car je t'aime bien, mon ami...

LE PAYSAN. — Tout le monde du pays dit que c'est un beau mariage. C'est seulement dommage qu'ils s'en aillent.

EUSÈBE. — C'est la destinée.

ERNEST. — Oui, ici ou là, qu'est-ce que ça peut faire ? On a partout ses misères... Tout de même, si Lucienne avait voulu rester ici...

EUSÈBE. — Inutile d'insister, Ernest. Nous t'avons dit que nous ne voulions pas la voir pourrir ici. Vous pouvez gagner de l'argent à Vesoul sans grand mal. Je ne vois pas pourquoi vous resteriez dans votre maison, au milieu des fumiers. Tu ne raisones pas comme un homme de ton siècle. Il n'y a qu'une chose qui compte aujourd'hui : l'argent. Il faut en gagner beaucoup. Avec ça on fait ce qu'on veut.

ERNEST. — Quelquefois.

EUSÈBE. — Toujours !... Je veux que ma fille soit heureuse. Elle t'aime. Elle te l'a prouvé pendant la guerre. Vous avez correspondu comme si vous deviez vous épouser aussitôt que tu serais rentré. Elle t'attend depuis quatre ans. Il est temps que tu te décides. Ça commence à m'agacer de voir cette affaire-là traîner comme ça... (*On entend une voix de jeune homme qui appelle : Hé ! Ernest !*).

ERNEST. — Excusez. Les voilà qui m'appellent. Je vais jouer une partie. (*Il sort vers la droite*).

Scène VI

EUSÈBE, LE PAYSAN

EUSÈBE. — Tu avoueras que c'est bien ennuyeux, tout ça. Les deux enfants s'aiment beaucoup. Seulement il y a ça qui les sépare : les champs. Ernest voudrait rester dessus et les cultiver. Lucienne ne veut pas en entendre parler, ni moi non plus.

LE PAYSAN. — Et Ernest ne veut pas se décider ?

EUSÈBE. — Ça dépend des jours... Un soir il dit qu'il est résolu à reprendre l'Épicerie du Coin ; ils calculent ensemble ; ils tirent des plans. Le lendemain il n'y a plus rien de fait : il faut qu'il reste ; le métier de cultivateur lui plaît ; il y a de l'argent à gagner ; il faut qu'il pense à ses parents, etc...

LE PAYSAN. — Et toi, au milieu de tout ça ?

EUSÈBE. — Moi, ça m'ennuie. Tu comprends que je tiens à Ernest. C'est un beau jeune homme, santé superbe, belle éducation, une jolie fortune, bref, aussi bien que je pouvais espérer pour Lucienne... Je t'avoue que j'avais pensé à la marier ailleurs. Elle vaut quelque chose... Quand Dusillon a perdu son aîné, j'ai calculé que tout revenait sur la tête d'Ernest. C'était un bon parti, à compter de ce jour-là. J'ai encouragé Lucienne à lui écrire, à lui envoyer des douceurs. La petite, ça ne mordait pas trop au début ; il ne lui disait rien : ce n'est pas son genre, et elle savait qu'il voulait rester cultivateur. Mais je lui ai fait comprendre la situation, qui est jolie, et qu'une femme vient toujours à bout de faire vouloir à un jeune homme ce qu'elle veut. Maintenant elle s'est attachée à lui. S'il la lâchait, je crois qu'elle en souffrirait... je ne dis pas longtemps, mais enfin !

LE PAYSAN. — C'est qu'il n'a pas l'air décidé...

EUSÈBE. — Mais si ! plus qu'il ne semble. Il aime beaucoup Lucienne. Ce n'est pas rien. Et puis, l'autre jour, son père a semblé le menacer de le déshériter ; il a pris ça comme ça, du moins, et ça l'a vexé.

Aujourd'hui le père Dusillon doit donner une réponse définitive à Abraham. Il est sûrement énervé. Gare ! Ça va chauffer avec Ernest. Si le père est un peu dur, tout va casser. Ernest rompra avec son père, au fond je ne demande que ça... et le mariage de Lucienne sera fait. Quand ça y sera, ils se débrouilleront. Mais vous comprenez que pour nous c'est une grosse journée.

Voici Ernest qui revient. Je m'en vais. Je préfère ne plus rien lui dire.

LE PAYSAN. — Je vais avec toi... Midi approche.

(*Pendant qu'ils sortent par le fond de la scène, Ernest rentre, de droite*).

Scène VII

ERNEST

ERNEST (*tirant sa montre et s'affalant sur le banc*). — Midi moins cinq ! Dire qu'il faut rentrer pour manger la soupe ! me retrouver en face de mon père !... Et quoi dire, à table ? Les repas sont plus fatigants qu'une journée de charrue.

Papa sait bien, pourtant, que j'aime Lucienne, que je veux l'épouser... Avec ses diables de champs !

Et cet Abraham qui vient justement aujourd'hui mettre le couteau sur la gorge à mon père : « Vendez-vous ? Vendez-vous pas ? » Bien sûr qu'il faut vendre ! Qui est-ce qui continuerait le train quand je serai parti ?... Et puis, il me faut de l'argent ! Papa ne le donnera qu'à regret ; mais il le donnera, car il ne veut pas me voir mercenaire ; il a sa fierté...

Ah ! Lucienne, tu me coûtes cher ! Pourquoi t'ai-je aimée ?... Puisque tu ne voulais pas te marier pour aller par les champs...

(L'Angelus sonne. Ernest part, lentement, par le fond de la scène. Il s'avance jusqu'au dessus de la valée sur laquelle il jette un long regard.)

Qu'il ferait bon rester ici, si elle voulait !

(RIDEAU).

POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE

LA TERRE PROMISE ET LA JÉRUSALEM CÉLESTE

Mes frères,

C'est une des choses les plus merveilleuses de la religion du Christ Jésus que tous ses dogmes, tous ses rites, tous ses mystères, aient été annoncés et préparés par l'histoire du peuple juif. Cette nation extraordinaire semble n'exister, se mouvoir, s'agiter, que pour l'avenir. « *Omnia*, dit S. Paul, *in figuris contingebant illis*. Tout ce qui lui arrivait était une figure, » figure de la vie et de la mort de notre divin Sauveur, figure des destinées, des luttes et des triomphes de l'Eglise.

Voulez-vous que nous fassions l'application de ce principe à la fête d'aujourd'hui ? Cela nous sera facile, car le peuple juif en marche vers la Terre promise est l'image frappante, et singulièrement instructive pour nous, du peuple chrétien dont tous les pas doivent se diriger vers la Jérusalem du ciel.

I

Que de prodiges Dieu n'a-t-il pas opérés, pour que sa nation choisie, Israël, pût arriver et s'établir à jamais dans cette contrée bénie et fertile qu'il lui avait assignée !

Rien ne peut nous donner une idée de l'oppression qui écrasait les Hébreux en Egypte. Réduits en esclavage par les Pharaons, il leur fallait s'épuiser tout le jour en de rudes travaux, et comme cette persécution savante n'arrivait pas assez vite à les faire périr, on avait porté contre eux cette loi incroyablement barbare que tous leurs enfants mâles seraient tués impitoyablement, au moment même de leur naissance.

Mais Dieu veillait sur la race d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; il lui envoya un libérateur armé d'un pouvoir miraculeux, Moïse. A la voix de cet homme, tout le peuple se lève pour quitter la terre d'exil et gagner la région où devaient couler pour lui des

ruisseaux de lait et de miel. A son approche, les flots de la mer se séparent et lui livrent un passage de prodige. Arrivé dans le désert, il est nourri par un aliment merveilleux qui, tous les matins, lui tombe du ciel. Une nuée, obscure pendant le jour et lumineuse pendant la nuit, le précède et lui montre le chemin. Pour étancher sa soif, les rochers se changent en fontaines. Les montagnes s'embrasent pour lui faire connaître les commandements de Dieu. Tous les ennemis qui se présentent devant lui pour lui barrer le passage sont vaincus, en de telles circonstances qu'il ne peut pas ne pas reconnaître l'intervention divine.

Et maintenant, mes frères, dites-moi, est-ce l'histoire des Juifs que je viens de raconter, ou la nôtre ?

Nous aussi, nous sommes issus d'une race esclave, esclave non pas d'un Pharaon plus ou moins cruel, mais du tyran le plus impitoyable, du prince même du mal, de Satan. Nous aussi, nous étions, en naissant, des condamnés à mort, non pas condamnés à une mort temporelle, mais à la mort de l'âme, à la mort éternelle. Nous aussi, nous avons un libérateur envoyé par Dieu, et Dieu lui-même : c'est Jésus-Christ, notre Sauveur. Son pouvoir, à lui, il ne l'a pas reçu, il le tient de sa propre divinité, et il vient à nous, plein de grâce et de vérité, pour nous introduire à sa suite dans la vraie patrie dont il nous ouvre l'accès : le ciel.

Sans doute, il nous faudra, comme jadis aux Israélites, parcourir un long chemin, surmonter bien des obstacles, affronter bien des luttes ; mais que de miracles sur notre route !

Devant nous, il y avait dès l'origine une barrière infranchissable, autrement redoutable que la mer Rouge : c'était la malédiction de Dieu frappant, depuis la faute d'Adam, tout être humain qui naît à la vie. Mais nous avons passé par l'eau du baptême et nous avons été affranchis de l'esclavage du démon.

Qui nous guidera, à travers les dédales de la vie, vers le terme bienheureux qui nous est assigné ? Ce sera Jésus. Il a dit : « Je suis la voie. » Et encore : « Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie. » Ses enseignements et ses exemples nous tracent le chemin, et, plus éclatante que la nuée de feu, la foi, qui nous est venue par les leçons de nos mères et de l'Eglise, ne cesse jamais d'éclairer nos pas.

Nous avons faim, et voici que nous tombe du ciel, tous les matins si nous voulons, une nourriture qui, comme la manne, renferme en elle toute suavité. C'est la chair et le sang mêmes de notre Dieu, et ils laissent bien loin derrière eux le pain des Hébreux, car, dit Jésus aux Juifs : « Vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts, tandis que celui qui mange ma chair et qui boit mon sang vivra éternellement. »

Les rochers, pour nous, ne se changent pas en fontaines, mais ce sont les objets les plus ordi-

naires, les choses les plus matérielles, l'eau, le pain, le vin, l'huile qui, par un miracle beaucoup plus surprenant, se changent en sources de grâces et deviennent l'élément béni des sacrements.

Enfin, si nous sommes attaqués par des ennemis nombreux et acharnés, nous avons pour nous le secours invincible de Dieu. Celui qui a dit : « Ayez confiance ! J'ai vaincu le monde ! » est avec nous, en nous, pour nous donner la force qui nous rendra terribles au démon.

Vous le voyez, les miracles qui ont jalonné la route des Hébreux dans le désert se reproduisent pour nous tout le long du chemin de la vie, plus fréquents, plus encourageants, plus merveilleux que pour eux.

II

Comment les Juifs répondirent-ils aux avances divines ? Ce fut en offensant Celui qui multipliait les prodiges sur leurs pas.

D'abord, ils doutent. Dieu a beau leur donner à tout instant des preuves de sa puissance ; à tout instant aussi ils parlent comme s'il les avait déçus. « Le Seigneur nous hait, disent-ils, et il nous a fait sortir de l'Égypte pour nous livrer aux Amorrhéens et nous exterminer. » Moïse lui-même doute quand Dieu lui ordonne de frapper le rocher pour en faire jaillir l'eau qui doit sauver son peuple.

Ensuite, ils murmurent. « Plût à Dieu, disent-ils à leur libérateur, que nous fussions morts en Égypte, quand nous étions assis devant des plats pleins de viande et que nous mangions du pain à satiété ! Pourquoi nous avoir amenés dans ce désert, pour que tout le peuple y meure de faim ? »

Enfin, ils sont infidèles. Quand Moïse tarde à descendre du Sinaï, ils disent à Aaron : « Faites-nous donc des dieux qui marchent devant nous, car nous ne savons pas ce qui est arrivé à l'homme qui nous a fait sortir d'Égypte. » Aaron leur façonne un veau d'or et ils s'écrient : « Voici tes dieux, ô Israël, ces dieux qui t'ont tiré de l'Égypte ! »

Ne sont-ce pas là, aussi, nos péchés ?

Jésus a beau être la vérité même et la clarté qui illumine tout homme venant en ce monde, il a eu beau dire : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point, » il a eu beau dire : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, » à tout instant nous doutons. Nous vivons et nous pensons comme s'il n'avait point parlé. Nous doutons de l'efficacité de la prière, de la nécessité de la religion, des pouvoirs divins de l'Eglise. Nous n'étudions pas les enseignements de l'Évangile, et nous prêtons une oreille complaisante aux sophismes qui tendent à détruire en nous la foi, cette lumière divine sans laquelle nous ne marcherons jamais que dans les ténèbres.

Et le murmure, comme il est fréquent sur nos lèvres ! Nous savons que nous sommes sur la terre de l'exil, et nous nous plaignons amèrement de ne pas y trouver toutes nos aises. Qu'une épreuve nous survienne : au lieu de penser qu'elle est nécessaire pour nous faire expier nos fautes et méri-

ter le ciel, on nous entend dire avec apreté : « Je suis accablé au-dessus de mes forces. Rien ne me réussit. Ceux qui ne sont pas chrétiens sont bien plus heureux : ils n'ont que des joies et moi je n'ai que des peines ! » Comme si la vie sans Dieu était un gage de bonheur, et la vie avec Dieu une cause de larmes ! Comme si Dieu ne nous offrait pas sa grâce pour supporter nos chagrins inévitables, et son paradis pour nous récompenser de notre patience ! Comme si, en même temps, il ne nous accordait pas beaucoup de bienfaits auxquels nous ne daignons même pas faire attention ! — A plus forte raison, nous récriminons contre Moïse, c'est-à-dire contre le guide que Dieu nous a donné, et qui porte, sur ses épaules fléchissantes, le lourd fardeau de nos âmes. Quand le Pape se tait, nous trouvons qu'il devrait parler. Quand il parle, il ne dit pas ce qu'il faudrait. Aaron y passe comme Moïse, c'est-à-dire que nos évêques et nos prêtres ne trouvent pas plus grâce devant nos yeux que le Souverain Pontife, et nous oublions cette parole si nette du Christ Jésus : « Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise ! »

Et l'infidélité ! Est-ce qu'elle n'est pas aussi fréquente, et encore plus coupable que chez les Juifs ? Est-ce que le veau d'or n'est pas toujours debout ? Est-ce qu'on ne cherche pas à s'enrichir le plus vite et le plus largement possible, par n'importe quel moyen ? « Que voulez-vous ! Les affaires sont les affaires ! » Tant pis pour le repos du dimanche ! Tant pis pour le septième commandement ! Tant pis pour la charité ! Tant pis pour le salut éternel ! Gagnons beaucoup d'argent ! Gagnons-en encore ! Gagnons-en le plus possible ! Il n'y a que cela qui compte ! Le reste viendra après, si on a le temps !

Si seulement le veau d'or était le seul Dieu qu'on adore ! Mais, après les empereurs romains, on érigea sur le sommet du Calvaire un temple à Jupiter, le dieu de l'orgueil, et un autre à Adonis, le dieu du plaisir !... C'est un vertige de folie qui s'empare des âmes et qui les entraîne, dans une sarabande effrénée, au péché et à la mort !

III

Car il y a toujours un moment où les voyages les plus longs finissent. Quand les Israélites, après avoir erré pendant quarante ans dans le désert, arrivèrent en vue de la terre qui leur était promise, combien y entrèrent ? De ceux qui, ayant vingt ans, avaient murmuré contre le Seigneur, aucun n'y fut admis. Deux seulement eurent cette joie : Caleb et Josué. Les autres périrent avant d'arriver au Jourdain. Moïse lui-même, parce qu'il avait douté de la parole de Dieu, ne put que jeter un regard sur le pays de ses désirs, et mourut avant d'y entrer. Sa faute n'avait duré qu'un instant ; elle avait suffi pour le rendre indigne d'introduire son peuple dans la région à jamais bénie où devait naître le Messie.

Qu'on se représente la désolation de ce vieillard, et de tous ceux qui l'avaient précédé dans la tombe avant d'avoir pu pénétrer dans cette terre

de bénédiction, vers laquelle allaient tous leurs vœux ! Et quels regrets devaient s'emparer de leur âme, à la pensée que, s'ils étaient privés de cette joie immense, c'était à cause de leurs fautes !

Désolation et regrets qui ne sont rien auprès du désespoir et des remords qui torturent et qui tortureront à jamais les âmes coupables, quand, paraissant devant Dieu, elles se voient, pour toujours, exclues du paradis.

Qu'était-ce que la Terre promise auprès du séjour de bonheur que Dieu s'est engagé à donner à ceux qui l'auront bien servi sur la terre ? Voir Dieu, Jésus, la Vierge Marie, les anges et les élus, les contempler dans toute la splendeur de leur gloire et dans tout l'éclat de leur puissance ! Vision qui, tout imparfaite et toute rapide qu'elle fût, jetait l'âme d'une sainte Thérèse dans une extase qui l'aurait fait mourir de bonheur, si Dieu ne l'avait soutenue ! Vision qui sera notre partage pendant l'éternité !

Non seulement contempler Dieu, mais admirer sa sagesse et sa providence, apprendre pourquoi il a permis telle ou telle circonstance de notre vie et comment il conduit tous les événements de la terre, pour sa gloire et pour notre bien ; discerner à quels dangers il nous a arrachés et de quels bienfaits il nous a comblés, alors même que nous n'en savions rien !

Et surtout, l'avoir à nous et le posséder sans réserve, ce Dieu pour qui nous sommes faits et qui veut bien être notre bonheur ineffable, infini et éternel !

* *

C'est cela qu'une multitude innombrable de saints, parmi lesquels nous pourrions reconnaître beaucoup de nos parents et de nos amis, ont obtenu par leur foi, leur confiance et leur amour. C'est cela que nous pouvons obtenir, nous aussi, si nous suivons leurs exemples. C'est cela que nous nous exposons à perdre, si, comme les Juifs dans le désert, nous nous livrons au doute, à la révolte et à l'infidélité.

Si les Israélites avaient pensé plus souvent et avec plus de confiance à la Terre promise, ils n'auraient pas trouvé que leurs épreuves étaient trop dures ; ils auraient songé que ce séjour si beau valait bien quelque peine, et qu'après un peu de patience ils seraient amplement dédommagés. Leurs fautes vinrent de ce qu'ils oubliaient le but enchanté vers lequel ils marchaient. N'imitons pas leur irréflexion. Souvenons-nous souvent du ciel. Les efforts que nous avons à faire sont bien peu de chose auprès de la récompense qui nous est montrée. Chacun de nos actes de vertu est un gage du bonheur à venir, bonheur si grand que S. Paul a pu dire : « Ce que nous avons à supporter est bien léger et bien court, et cela nous vaut un trésor éternel. » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT MARTIN

II

SOLDAT DU CHRIST

Mes frères,

La vie de S. Martin fut une lutte incessante, un combat perpétuel ; et c'est ce que je voudrais vous rappeler, pour sa gloire, au jour de sa fête.

Ce n'est pas pour rien que S. Martin passa par l'armée. On peut dire qu'il fut toujours soldat, mais soldat comme le voulait S. Paul : un soldat de Dieu et du Christ, *miles Christi*.

I

Tout jeune, il eut à lutter contre sa famille. Son père, un vétéran des armées romaines, était païen et S. Martin fut obligé de s'arracher à l'influence domestique pour fréquenter les offices et les cérémonies de l'Eglise.

Et n'est-ce pas bien beau de voir un enfant déjà si fort, si héroïque ? Il est plein de respect et d'amour pour son père et sa mère ; mais il sait que le Christ a dit : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. » Il sait cela, il le comprend, et il aime de toutes ses forces, plus que tout au monde, le Dieu qui l'a créé et racheté.

C'est pourquoi rien ne peut le détourner des assemblées des chrétiens. La foi pénétrait chaque jour davantage son âme, et quand il fut obligé de s'enrôler dans l'armée romaine, vers la quinzième année, et qu'il vint dans les Gaules, il était déjà chrétien, sinon par le baptême, du moins par toutes les pratiques de sa vie.

II

Avec la jeunesse commencent d'autres luttes, les luttes contre les passions naissantes, les luttes contre tous les entraînements au mal, les luttes contre tous les instincts mauvais qui travaillent notre nature déchue. Eh bien ! S. Martin, jeune soldat, lutta contre lui-même.

Dans les camps, d'ordinaire, les mœurs sont dissolues. Il y a des discours, des habitudes, des pratiques, je ne sais quoi qui ternit bien vite la beauté, la pureté de l'âme. Mais S. Martin resta fidèle au Christ. Il connaissait la parole de l'Evangile : « Bienheureux les cœurs purs, *beati mundo corde* ; » et son cœur ne fut flétri par aucun souffle mauvais. Il était un exemple vivant pour ses camarades. — Ah ! rien n'est beau, rien ne charme comme le jeune homme chaste, au milieu même des souillures de la terre, et je comprends qu'un ancien ait trouvé plus belle encore la vertu à la fleur de l'âge.

Dans les camps on ne songe guère aux malheureux, aux pauvres. Il est vrai que souvent on n'a pas le moyen d'être généreux, sinon de soi-même et de son sang. Mais S. Martin, vous le savez bien,

poussa la charité jusqu'à l'héroïsme. Son acte, son geste pour un pauvre d'Amiens restera toujours la gloire de son nom et de sa vie. C'est ce qu'on n'a jamais cessé de célébrer en lui. Il n'a, comme S. Pierre, ni or, ni argent, mais ce qu'il a, il le donne. Il a son manteau, il le partage en deux, et il en donne la moitié au pauvre transi de froid.

Dans les camps, il n'y a guère de pratiques religieuses. Ce n'est pas toujours le temps qui manque, c'est la pensée de Dieu qui est absente. Mais S. Martin, lui, donne à la prière, à la piété tout le temps que le service militaire n'exige pas, et c'est ainsi qu'il acquiert un courage, une force d'âme admirable. — Les soldats chrétiens doivent être au premier rang, parmi les plus braves. Un de ses chefs avait eu l'air de penser que le soldat Martin pouvait bien craindre, redouter le combat. A cette insinuation, il répond par un mot superbe : « Moi, dit-il, moi, avoir peur, trembler, redouter la mort sur un champ de bataille ! Eh bien ! j'irai seul et sans armes, avec le seul nom du Christ, au-devant de l'ennemi ; je pénétrerai dans ses rangs... »

Avec quel accent S. Martin dut prononcer cette parole ! Il dut y avoir dans son regard comme un éclair de fierté, et dans son geste comme un mouvement de révolte et de défi...

III

S. Martin ayant quitté l'armée pour se mettre sous la conduite de S. Hilaire de Poitiers, devenir moine, et plus tard évêque de Tours, S. Martin n'eut pas, pour cela, une vie de tranquillité et de repos. Ce fut la lutte qui continua, plus dure et plus violente que jamais.

S. Martin se trouva en effet aux prises avec le *paganisme*. Sans doute, il y avait bien dans les Gaules, dans les principaux centres, dans les cités, des églises organisées, un évêque et des prêtres. Mais les campagnes étaient encore livrées à toutes les superstitions païennes.

S. Martin le savait, son âme en souffrait. Mais comment faire ? Il n'hésita pas, il se fit apôtre ; il s'en alla partout prêcher la doctrine de Jésus-Christ, l'Evangile. Il s'en alla porter la guerre aux monuments, aux temples païens.

Et n'allez pas croire, mes frères, qu'une telle entreprise fût sans danger. Il était saint, il faisait des miracles, il apparaissait aux populations avec l'aurole de la vertu et de la charité ; mais n'importe, il dut payer ses victoires et il les paya cher.

Fallait-il renverser un temple où le démon était adoré ? L'émeute grondait, les paysans fanatiques ramassaient des pierres pour les jeter à notre Saint ; ils le frappaient même, et ce n'est qu'à grand-peine qu'il échappait à leur fureur. C'était sa bonté, sa foi, son immense trésor de charité et de patience qui finissait par triompher de la foule.

Fallait-il abattre un arbre que les populations vénéraient et qu'elles tenaient pour sacré ? On y consentait, mais c'était à une condition : c'est qu'il se laisserait lier à l'arbre pendant qu'on l'abattrait,

au risque d'être écrasé dans sa chute. Il se laissait donc lier, mais un signe de croix, au moment du craquement de l'arbre qui tombait, le sauvait de la mort.

Fallait-il convaincre les pauvres gens à qui il prêchait Jésus-Christ, et les déterminer à abandonner leurs idoles ? Fallait-il les persuader que Jésus-Christ est le seul vrai Dieu du ciel et de la terre ? Ah ! quelles luttes ! Ces gens voulaient autre chose que des paroles et des promesses, autre chose même que des vertus, ils voulaient des miracles. Comme dans l'Evangile, ils voulaient des signes et des prodiges, sans quoi ils refusaient de croire.

Mais, mes frères, faites-y bien attention, les miracles coûtent aux saints. Dieu ne leur accorde pas un tel pouvoir sans qu'ils le paient par la souffrance, par une espèce de martyre. Et il en fut ainsi pour S. Martin.

Un jour, il prêchait devant une foule assemblée pour l'entendre ; il pressait tous ceux qui étaient là de croire en Jésus-Christ, de renier leurs faux dieux, et de se faire chrétiens. Une femme venait de perdre son enfant, il était mort entre ses bras ; sa douleur était grande ; elle accourt avec le petit cadavre, elle se jette aux pieds de S. Martin pour qu'il lui rende son enfant, pour qu'il le ressuscite. Et voilà que toute la foule se met à crier : « Oui, oui, ressuscite-le, et nous croirons, et nous nous ferons chrétiens... »

Et S. Martin dut faire ce qui lui était demandé ; il dut s'étendre par terre, se prosterner devant Dieu, passer des heures en prière, pour obtenir enfin le miracle attendu.

Et remarquez-le bien, ce fut une lutte sans trêve ni merci, une lutte de tous les jours, de toute sa vie, et sur tous les points des Gaules. Il n'y a pas de province que S. Martin n'ait visitée et où il n'ait, au prix de ses sueurs, de ses fatigues, de ses souffrances, établi, fondé le règne de Jésus-Christ.

IV

En luttant contre le paganisme, S. Martin luttait *contre le démon*. Aussi celui-ci, qui se sentait menacé dans son empire, lui déclara-t-il la guerre, une guerre acharnée.

Un jour, en effet, il lui apparut avec des menaces et il lui dit : « Tu me poursuis, mais je me défendrai ; à tes coups je répondrai par d'autres coups ; tu me trouveras toujours sur ton chemin. »

Et c'est ce qui arriva. Tout d'abord le démon avait pensé le séduire, et se présentant sous ses yeux avec une riche parure, des vêtements somptueux, des bijoux de prix, il lui avait dit : « Je suis le Christ, adore-moi ! » Mais S. Martin l'avait reconnu tout de suite : « Toi le Christ ! Mais où est la croix ? Où sont les plaies ? Où est la couronne d'épines ? »

Le démon était parti, mais c'était pour persécuter S. Martin, c'était pour être, comme il l'avait dit, sans cesse sur ses pas.

C'est lui qui le fit dépouiller par des voleurs,

dans un de ses voyages où pourtant il n'emportait guère que la croix et le nom de Jésus-Christ.

C'est lui qui amena les foules que S. Martin voulait convertir, c'est lui qui les poussa aux injures et aux coups.

C'est lui qui le livra aux insultes de quelques soldats qui se mirent à le traiter avec le dernier mépris.

C'est lui qui entra en quelque sorte dans l'âme du gouverneur de Tours pour lui inspirer de la cruauté, une cruauté sans pitié pour de malheureux captifs qu'il voulait mettre à mort, et S. Martin qui s'était ému de leur sort, S. Martin qui voulait les sauver, dut passer toute une nuit, en prière, enveloppé d'ombre et de froid, avec des gémissements plaintifs, sur le seuil du palais du gouverneur.

C'est lui — le démon — qui sema le mauvais esprit parmi ses disciples. S. Martin était la bonté même, rien n'égalait son humilité, sa charité qui ne se lassait jamais, et cependant un de ses disciples qu'il aimait se permit à son sujet des paroles blessantes. S. Martin les entendit, il dut en souffrir, mais avec un regard très doux et presque en souriant : « Brice, lui dit-il, tu seras mon successeur sur le siège de Tours. »

C'est le démon enfin qui troubla ses derniers moments. Ah ! la mort de S. Martin est bien belle. Sa vie avait été admirable ; il avait porté pour Dieu, sans se lasser, le poids du jour et de la chaleur, et arrivé à plus de quatre-vingts ans, à l'heure du repos, il voudrait bien dire, comme S. Paul : « *Cupio dissolvi*, Seigneur, jé désire mourir pour être avec vous, » mais parce que ses disciples, en larmes, le supplient de rester encore avec eux, on l'entend qui murmure, avec un accent impossible à rendre : « Seigneur, si vous voulez que je travaille encore à votre gloire, je le veux bien, je ne refuse pas le travail, *non recuso laborem*. »

C'est à ce moment-là que le démon tente un suprême effort. Gagner l'âme de S. Martin, l'arracher au Christ, il n'y a pas à y songer, c'est impossible, mais au moins tourmenter le saint vieillard, le menacer encore et effrayer son agonie !

De là, mes frères, la scène que vous connaissez bien, et que l'Eglise, dans son Office, rappelle dans tous ses détails.

S. Martin veut mourir non pas sur un lit, mais par terre, sur la cendre, comme les grands pénitents. Ses disciples l'entourent ; il leur parle du royaume de Dieu, il leur demande de le soulever un peu et de le tourner vers le ciel, « afin, dit-il, de voir le chemin que son âme va suivre. » Se peut-il un plus saint désir ? Mais le démon est là sous la forme d'un dragon. S. Martin le voit, et tout aussitôt il le défie : « Que fais-tu là, bête cruelle ? Qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce que tu cherches ? » Il aurait pu lui dire : « Est-ce que tu ne me connais pas ? Rappelle-toi, voilà des années que nous sommes en lutte. Je vais paraître devant Dieu. Eh bien ! que peux-tu dire ? Est-ce qu'il y a eu un seul jour, un seul instant d'amitié et de

paix, entre toi et moi ? Non ! Va-t-en donc, il n'y a rien en moi qui t'appartienne !... »

Et c'est ainsi que S. Martin mourut. Les anges vinrent à sa rencontre. On entendit leurs cantiques, et S. Martin entra dans le ciel pour y être couronné d'une gloire éternelle.

...

Voilà, mes frères, dans un rapide abrégé, la vie de S. Martin. Elle nous suggère une grande leçon que je vais vous dire, en terminant, dans les temps où nous sommes.

La guerre effroyable où nous avons été engagés, nous a demandé des efforts, des sacrifices, du sang. Elle a laissé des ruines, des deuils qui vont durer longtemps encore, et la paix d'aujourd'hui est une paix chancelante. L'avenir reste sombre, et plus que jamais il faut redire la parole de nos Saints Livres : « La vie de l'homme est un combat, *militia est vita hominis*. »

Si donc la vie chrétienne surtout est une lutte, un combat de tous les jours, où en sommes-nous ? Quelle vigueur avons-nous ? Comment luttons-nous contre nos passions, quelles qu'elles soient, contre les attraites du plaisir, contre les séductions du monde ? Comment luttons-nous contre le démon, contre ses insinuations, contre tout ce qu'il jette d'orgueil, de mollesse, de vanité, d'égoïsme, et aussi parfois de découragement, en nous-mêmes ?

La guerre aurait dû nous rendre meilleurs, en nous obligeant à la prière, à la pénitence. Hélas ! n'est-ce pas le contraire qui est arrivé ? et la France est-elle aussi croyante, aussi religieuse qu'aux jours des grandes batailles où son sang si pur, si généreux, coulait de mille blessures ?

Eh bien ! pour nous, puisque nos pères ont pris S. Martin pour patron, ayons les yeux fixés sur lui, regardons-le, et tâchons de l'imiter dans les luttes qui lui furent autant de victoires.

Le démon ne put rien sur lui. Ah ! si nous pouvions dire, si toute la France, admirée du monde entier, pouvait dire en toute conscience au démon : « Va-t-en, il n'y a rien en moi qui t'appartienne ; je suis au Christ en qui j'ai été baptisée et dont tous les siècles chantent la gloire, » ce serait la véritable paix, et l'union sacrée, dans son sens le plus beau, le plus élevé, ferait de nous le premier peuple de la terre.

Du moins prenons tous la résolution d'être plus vigilants, plus vaillants dans l'accomplissement de tous nos devoirs. Il nous en coûtera ; tant mieux ! Notre gloire n'en sera que plus éclatante, et S. Martin, notre chef, notre patron sera fier de nous, il se tiendra à notre tête et nous mènera à la conquête du ciel. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LE PATER

XI

Deuxième demande

10 LA BEAUTÉ DU RÈGNE DE DIEU

Adveniat regnum tuum.
Que votre règne arrive !

Ne perdons pas de vue cette idée qui domine tout le *Pater* et tout l'Evangile : c'est que Jésus-Christ veut que notre terre soit aussi parfaitement que possible l'image du ciel. Cette seconde demande signifie donc : « Que votre règne arrive sur la terre comme il existe au ciel. »

Ce qui nous frappe donc tout d'abord, c'est la *beauté du règne de Dieu*. Cette beauté nous apparaît surtout si nous plaçons, en regard de cette félicité, les *misères de cette vie*, car elle nous aide à les supporter.

I

Cette beauté, c'est Jésus-Christ qui la souligne. Voyons en quels termes. Nous examinerons ensuite en quoi consiste le règne de Dieu.

1. Le règne de Dieu ne diffère pas du royaume des cieux. S. Jean-Baptiste l'annonce aux Juifs pour les préparer à la venue du Messie : « Faites pénitence, car le royaume des cieux approche. » (Mt., III, 2). Et quand Jésus commence sa prédication, il reprend les mêmes paroles (Mt., IV, 17), il prêche « l'Evangile du royaume » de Dieu (23) et ce qu'il annonce aux pauvres, détachés des richesses, c'est que « le royaume des cieux leur appartient. » (Mt., V, 3). Ils ne possèdent pas les biens de ce monde, mais ils ont mieux que cela, ils possèdent les biens célestes, éternels.

Sa grande pensée, c'est de prêcher le royaume de Dieu. « C'est pour cela que j'ai été envoyé, » déclare-t-il, *ideo missus sum*. (Luc, IV, 43). C'est en vain qu'on veut le retenir à Capharnaüm : « Les autres cités m'attendent, » dit-il. Et il s'en va parler du royaume de Dieu dans les synagogues de Galilée.

Pour faire ressortir la beauté, la grandeur du royaume des cieux, il se sert des comparaisons les plus saisissantes. La semence que répand le semeur, c'est « un des mystères du royaume des cieux » (Mt., XIII, 11), qui ne sont révélés qu'aux hommes droits et humbles. Le royaume des cieux, c'est un levain qui fait fermenter toute la masse ; c'est la bonne semence que l'homme ennemi mêle de zizanie ; c'est le grain de senevé qui produit presque un arbre ; c'est le trésor caché dans un champ ; c'est la perle précieuse, et pour l'acquérir, l'homme qui la désire vend tout ce qu'il a, car elle est inappréciable, unique.

Les hommes pensent sans cesse aux besoins du corps, ils se demandent : « Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? De quoi nous vêtirons-nous ? » Qu'importent ces préoccupations ! Est-ce que l'âme n'est pas plus que la nourriture, le corps plus que le vêtement ? Est-ce que le Père céleste qui nourrit

les petits oiseaux, qui donne au lis sa blanche et splendide parure, ne sait pas ce dont vous avez besoin ? « Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » (Mt., VI, 33). Tous les biens de ce monde ne sont donc que des accessoires quelconques, il n'y a qu'une seule chose belle, grande, essentielle, c'est le royaume de Dieu. Il faut le chercher : *Quærite*, le chercher avant tout, *primam* ; et pour récompenser, même ici-bas, ceux qui s'attachent aux biens célestes, Dieu s'engage à leur accorder encore le surcroît, c'est-à-dire les avantages, les agréments de cette vie.

Telle est la doctrine que Jésus ne cesse d'inculquer à ses disciples, et quand il s'entretient avec eux après la résurrection, pendant les quarante jours qu'il veut encore passer sur terre, de quoi leur parle-t-il ? Uniquement du royaume de Dieu, *loquens de regno Dei*. (Act., I, 3).

2. En quoi consiste donc ce règne de Dieu que Jésus dépeint en des termes si beaux, si attrayants ? — Il y a trois règnes de Dieu : le règne de la nature, le règne de la grâce et le règne de la gloire.

Dieu est le maître absolu de l'univers qu'il a créé. Sa Providence le conduit, le conserve, le gouverne à son gré, jusqu'au jour où il le renouvellera comme une vieille machine dont les rouages et les ressorts sont usés. Voilà le *règne de Dieu sur la nature*, qu'il aime comme son œuvre, et qui lui obéit docilement.

Il règne aussi dans les âmes justes par sa grâce. La grâce de Dieu, c'est Dieu lui-même qui est en nous. « Le royaume de Dieu est en vous-mêmes, *regnum Dei intra vos est*, » dit Jésus. Dieu règne en nous, il est notre roi, et quel bon roi ! Quelle joie d'entendre sa voix, quelle douceur d'y obéir, quel bonheur de se sentir gouverné et bien gouverné ! Nous avons vu ce que devient une nation mal gouvernée, ou gouvernée par des hommes sans conscience et sans foi, sans scrupule et sans loi. La terreur y règne, elle est affamée, elle se dépeuple ; plus de travail, plus de paix, plus d'avenir, elle est malheureuse. Ainsi d'une âme qui, au lieu de prendre Dieu pour roi, s'est soumise par le péché au démon, le pire des tyrans. Elle est dépouillée de son innocence, de sa parure de grâce, de sa beauté qui réjouissait le ciel, de la paix, de la confiance qui la rendait heureuse. Elle est ravagée par les tentations où elle succombe, et privée de Dieu qui est sa nourriture, elle ressemble à l'enfant prodigue conduisant ses pourceaux. Il avait faim, et il enviait la nourriture grossière de ces misérables animaux. Elle n'a pas voulu de Dieu pour roi et elle est devenue l'esclave des pires maîtres. Toutefois, si elle sent la profondeur de sa misère, si elle se rappelle le bonheur intime dont elle jouissait quand elle était gouvernée par la loi de Dieu, quand elle suivait avec docilité les impulsions de la grâce, en un mot quand elle avait Dieu pour roi, elle reviendra à lui, elle se repentira, fera pénitence et sentira

refleurir en elle les vertus de foi, d'espérance et de charité.

Dieu l'aura de nouveau reconquise et il gardera sa conquête. Le règne de Dieu arrivera pour elle, le *règne de la grâce*, et elle goûtera combien il est doux de porter le joug de Jésus-Christ, de devenir son sujet, de se soumettre au sceptre miséricordieux de Jésus-Roi.

Il y a enfin le *règne de Dieu dans sa gloire*, celui des élus à qui le Sauveur dira au jour du jugement : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis que le monde est créé. » (Matth., xxv, 34). C'est le couronnement du règne de la grâce, car on n'y peut entrer que si l'on est en état de grâce. C'est pourquoi il faut nous maintenir dans cet heureux état, conformément à cette belle parole de Jeanne d'Arc à Jean Beaupère, un de ses juges iniques qui osait lui demander si elle était en état de grâce : « Si je n'y suis, que Dieu m'y mette ; et si j'y suis, que Dieu m'y tienne. Je serais la plus malheureuse du monde si je savais que je ne fusse pas en grâce avec Dieu ! »

II

Cette beauté du règne de Dieu dans une âme par la grâce est seule capable de nous faire supporter les misères de cette vie.

Car nous sommes sur une terre d'exil, — nous y souffrons et luttons sans cesse, — et nous avons pour unique perspective la mort.

1. Nous ressemblons aux Patriarches dont S. Paul a écrit ces paroles qui peuvent s'appliquer à nous, bien que nous ayons, nous, le privilège de connaître Jésus-Christ et l'Evangile : « Ils sont tous morts dans la foi, sans avoir obtenu l'objet de leurs promesses, mais ils l'ont vu et salué de loin. Ils confessaient qu'ils étaient pèlerins et voyageurs sur la terre. Ceux qui parlaient ainsi montraient bien qu'ils cherchaient une patrie. » Si en effet leur patrie avait été sur la terre, ils auraient pu y retourner. « Mais c'est à une patrie meilleure qu'ils aspiraient, à la patrie céleste. C'est pourquoi Dieu a voulu s'appeler *leur Dieu*. Car il leur a préparé une cité. » (Hébr., xi, 13).

Plus heureux qu'Abraham et que les Patriarches, nous avons « vu de près » Jésus-Christ, goûté la suavité de l'Evangile, mais nous restons comme eux des pèlerins et des exilés. Nous passons comme des étrangers dans ce monde où règnent des maîtres qui ne possèdent pas toujours notre foi, qui ne parlent point notre langue. Or l'étranger est toujours un peu regardé comme un ennemi, et l'exilé souffre à la recherche de sa patrie. Notre seule consolation c'est de regarder cette cité que Dieu nous a préparée, où il règne et sera pour toujours notre roi.

2. Car ce n'est pas seulement l'exil, c'est le combat, et le combat à outrance. C'est d'abord la lutte pour la vie, l'angoisse du présent, l'incertitude du lendemain, le pain quotidien qu'il faut gagner et qui n'est pas assuré, le travail qui peut être arrêté par la maladie, les accidents divers, les succès,

les revers, les malheurs qui fondent sur nous alors que nous commençons à goûter un peu de sécurité, et les sollicitudes pour nos enfants, pour nos familles, les inquiétudes qui assombrissent nos jours et troublent nos nuits.

Encore ces anxiétés temporelles ne compromettent pas le salut de notre âme, elles sont dans le plan de la Providence, qui veut que toutes les circonstances de la vie « coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu. » Mais nous avons à lutter « contre la chair et le sang, contre les principautés et les puissances de l'enfer, contre les démons qui sont les maîtres de ce monde de ténèbres, » *adversus mundi rectores tenebrarum harum* (Ephes., vi, 12), qui sont nos ennemis implacables et puissants. C'est une pensée dont nous ne vivons pas assez et qui n'en est pas moins une redoutable réalité. Nous sommes la proie du monde invisible, où nous comptons toutefois des amis et des protecteurs invincibles, qui sont nos bons Anges. Aussi devons-nous les prier chaque jour et les remercier de leurs bons offices, de leur sollicitude pour nous.

Mais la lutte la plus terrible est celle qui se livre en nous-mêmes et que S. Paul a décrite avec tant de vérité : « Le bien n'habite pas en moi, dit-il. J'ai bien la volonté de l'accomplir, mais je ne trouve pas le moyen, *perficere non invenio*. Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas. » Il y a deux hommes en nous qui se combattent : l'un qui trouve son bonheur dans la loi de Dieu, *condecorator enim legi Dei* ; l'autre qui subit une autre loi qui combat contre la loi de l'esprit, *repugnantem legi mentis mee*. C'est le corps qui s'insurge contre l'âme, et qui remporte parfois de tristes victoires. De là ce cri de l'Apôtre : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » Mais, pour ne pas décourager les chrétiens, pour ne pas se décourager lui-même, l'Apôtre ajoute aussitôt : « C'est la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » (Rom., vii, 13-25).

3. Enfin, après tous ces combats nous avons pour perspective la mort. Il faut que nous accomplissions la sentence qui a été portée contre nous à l'origine : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes dans cette terre d'où tu as été tiré, parce que tu es poussière et tu retourneras en poussière. »

Tel est l'aboutissement de tout, la poussière, le tombeau. Et pour que nous n'oublions pas notre misérable destinée, l'Ecriture nous rappelle avec insistance que nous passons comme l'ombre, que nous ressemblons à la feuille que soulève le vent, à la fleur qui se fane et tombe, aux eaux qui coulent suivant leur pente et ne reviennent jamais.

Tout cela cependant a pour but, non de nous attrister, mais de nous faire réfléchir. Cela, c'est la réalité d'ici-bas, mais cette réalité affligeante se transformera en une réalité de joie ; elle se transfigurera le jour où paraîtra dans toute sa splendeur le règne de Dieu.

Il n'y a ici-bas qu'une grande misère, celle du

péché. Nous l'éviterons par la grâce de Jésus-Christ, par les sacrements de l'Eglise, par le repentir de nos cœurs ; et alors toutes nos pensées, toutes nos actions seront comme des pierres glorieuses qui construiront la cité de Dieu, où Dieu règne et où nous règnerons avec lui.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXV

LE SACRÉ-CŒUR ET NOS ÉPREUVES

Mes frères,

C'est par le Cœur sacré de notre Sauveur que nous viennent tous les biens, puisque c'est lui qui nous les a mérités et qui nous les obtient de la bonté divine.

Cette vérité ne devrait jamais quitter notre esprit, puisque jamais le Cœur de Jésus ne cesse de nous aimer, de nous protéger, de nous combler des marques de son amour.

Malheureusement, nous oublions trop souvent ce que nous devons à ce Cœur adorable. Les biens que nous recevons, nous les acceptons comme s'ils nous étaient dus. Quand nous en sommes privés, nous en murmurons comme d'une injustice. Et quand nous sommes dans la peine, nous nous plaignons comme si nous étions abandonnés.

Tout cela, c'est méconnaître l'amour d'un Dieu pour nous. Afin de mieux juger de sa bonté, comparons nos peines à celles des âmes du purgatoire, et nous verrons que le Cœur de Notre-Seigneur s'y révèle infiniment miséricordieux pour nos pauvres âmes, puisque nos souffrances sont de beaucoup plus légères, plus courtes et plus consolées, que celles du purgatoire.

I

Nous manquons de justice, quand nous parlons de nos épreuves. Parce qu'elles nous atteignent, elles nous semblent écrasantes. Parce qu'elles nous touchent, elles nous paraissent intolérables. — C'est un pur effet de l'égoïsme. Si nous nous donnions la peine de lever les yeux, nous verrions que nous ne sommes pas les seuls à porter la croix, que tous nos frères, et notre divin Sauveur le premier, ont porté la leur, et que la nôtre n'est ni la plus lourde, ni la plus cruelle.

Mais la considération la plus utile pour apprécier sainement la miséricorde dont Dieu use envers nous, quand il permet nos afflictions, c'est encore de les comparer aux afflictions des âmes du purgatoire.

Souvent nous faisons entendre cette plainte : « Moi qui suis chrétien, moi qui prie, moi qui accomplis mes devoirs religieux, je suis accablé, alors que d'autres, qui sont impies, sont heureux ! »

Est-ce que les âmes qui souffrent dans le lieu de l'expiation ne sont pas des âmes saintes et agréables à Dieu ? Est-ce qu'elles ne sont pas sûrement des-

tinées au ciel ? Et pourtant, ne souffrent-elles pas plus que nous, incomparablement ?

Que sont nos peines, à côté des leurs ? Ce dont nous nous plaignons, c'est de la privation d'un bien imparfait, temporel, passager. Ce dont elles souffrent, c'est de la privation du bien éternel, nécessaire et infini.

Dieu, elles l'ont entrevu, dans le rapide instant de leur jugement ; elles se sont alors élancées vers lui, comme vers le but pour lequel elles étaient faites, et sans lequel il ne pouvait pas y avoir pour elles de bonheur. Et c'est alors qu'elles ont été, elles, les âmes bonnes et saintes, à cause de leurs fautes insuffisamment expiées, repoussées par ce Dieu qui ne peut souffrir sous ses yeux rien de souillé.

Que sont nos privations auprès de celle-là ? Et que sont nos souffrances auprès de celles qui viennent s'ajouter à ce premier supplice de la séparation d'avec Dieu ? Les Pères de l'Eglise nous disent : « Auprès des peines du purgatoire, celles de la terre ne sont rien du tout ! »

Est-ce que nous ne sommes pas plus coupables que les âmes du purgatoire ? Pourquoi ne pas reconnaître que, si nous sommes des éprouvés, nous sommes, encore bien plus, des épargnés ?

II

S. Paul, parlant de nos tribulations, ne trouve pas seulement qu'elles sont légères, mais encore qu'elles sont courtes : *momentaneum et leve*.

Tel n'est pas notre sentiment. Nous disons que nos peines sont trop longues, et nous disons cela, parce que nous ne pensons pas à celles des âmes du purgatoire. Sur ce point encore, le Cœur de Notre-Seigneur est bon pour nous.

Quelles que soient nos épreuves, elles ne sont pas toujours présentes à notre esprit. Mille choses viennent nous en distraire, et, en attirant notre attention, nous empêcher d'en souffrir. Le sommeil de chaque nuit vient nous apporter un répit. Le temps adoucit peu à peu l'amertume de nos deuils, et cela encore est un bienfait de la Providence. Enfin, notre vie est brève, quelque longue qu'elle paraisse, et la mort vient apporter la fin de nos maux.

Dans le purgatoire, aucun répit dans la souffrance ; rien n'en distrairait l'âme ; rien ne l'en repose. Elle ne voit que son malheur et pas autre chose ; et, s'il est vrai que chaque instant y paraît un siècle, combien longue est l'expiation qu'il y faut subir !

D'autant plus longue qu'elles sont, ces âmes, dans l'ignorance du moment où elles seront délivrées. Si nous pensions à cela, est-ce que nous voudrions nous plaindre de la durée de nos peines, et ne devrions-nous pas remercier le Cœur de notre Dieu de les avoir faites si courtes ?

III

D'autant mieux que nos épreuves — et ceci est encore une preuve de la bonté divine — ne sont pas sans consolations.

C'est grâce au Cœur de Jésus que nous avons près de nous des amis dévoués, délicats dans leur affection, et sachant compatir à notre chagrin. Même si leur amitié est muette, de n'être pas seul à souffrir, nous souffrons moins.

Et puis, il y a la grâce de Dieu qui a rendu les martyrs invincibles et qui peut aller jusqu'à nous faire aimer notre souffrance. L'Evangile nous dit qu'on fut obligé de contraindre Simon de Cyrène à porter la croix du Sauveur. Il est un autre Cyrénéen qui ne se fait jamais prier pour nous aider à porter la nôtre, et c'est Jésus lui-même.

Enfin, il est une autre consolation, bien capable de nous faire accepter nos peines : c'est qu'elles sont méritoires, si nous les offrons à Dieu, et qu'elles peuvent nous faire obtenir de sa bonté la protection de ceux que nous aimons, la délivrance des âmes défunes dont le souvenir nous est cher, et, pour nous, la réparation de nos péchés et l'entrée au ciel.

Ah ! si les âmes du purgatoire pouvaient revenir sur la terre, ce n'est pas seulement avec résignation, mais avec empressement, reconnaissance et allégresse qu'elles accepteraient les souffrances d'ici-bas. Elles jugeraient que ces peines ne sont rien à côté des leurs, et elles béniraient la bonté divine qui leur permettrait de se libérer à si bon compte.

Ce qu'elles feraient, si elles étaient à notre place, pourquoi ne le ferions-nous pas ? Pourquoi ne verrions-nous pas, dans nos épreuves, un moyen facile, que la miséricorde de Dieu met à notre portée, pour expier ici-bas nos fautes ?

Que cette comparaison avec les âmes du purgatoire nous invite à prier pour elles, et à mieux reconnaître que nos épreuves, loin d'être une marque d'abandon de la part de Dieu, sont, au contraire, une preuve de son amour. Le Cœur de notre Dieu nous y fait voir sa bonté ; sachons l'en remercier et sachons y répondre. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXXIV

LES MOYENS D'AVOIR LA FOI

Facile invenitur ab his qui quaerunt illam.

Ceux qui la cherchent la trouvent facilement. (Sag., vi, 13).

Que les croyants sont heureux ! La foi leur donne sur les questions les plus graves, — je veux dire : l'origine de l'homme, le sens et le but de son existence, la réalité d'une vie future, ses promesses et ses menaces, — des clartés merveilleuses. Ils connaissent avec précision leurs devoirs ; et quand ils les ont accomplis, ils ont la conscience tranquille et jouissent d'une paix profonde. Quelles que soient leurs difficultés, ils savent où trouver la force de les vaincre. Ils ont des consolations pour

toutes les douleurs et des encouragements pour toutes les épreuves. Avec cela, la certitude d'être dans le vrai : conviction d'ineffable douceur et qui éloigne d'eux ces doutes angoissants dont les incrédules souffrent si souvent jusqu'à en être jetés dans le plus sombre désespoir. Et puis, la foi les rend capables d'acquérir une valeur morale incomparable. Elle les détourne des choses d'en bas et les oriente vers celles d'en haut. Elle purifie et ennoblit cet ensemble de pensées, de sentiments et d'aspirations qui constitue la vie des âmes. Quand on a pu voir de près à quel degré de grandeur les croyances chrétiennes élèvent l'homme qui en est pénétré, on ne peut pas, si on leur est étranger, ne point le regretter vivement.

Le précepte de la foi n'est donc pas le seul motif pour lequel il nous faut désirer une foi vive. Nous y sommes amenés encore par le souci de notre propre félicité.

Comment pourrions-nous parvenir au bonheur de croire ? « *La foi, dit l'Ecriture, est facile à trouver, quand on la cherche.* » Mais de quel côté faudra-t-il diriger nos recherches ? — J'essaierai de répondre à cette question en indiquant les deux principaux moyens dont l'emploi peut conduire à la foi.

I

Le premier consiste dans l'*instruction religieuse*, ou dans l'*étude* par laquelle on l'acquiert.

Ne vous étonnez point que le christianisme puisse être et même doive être un objet d'études. Cette religion, amie des simples et des humbles, est aussi une religion savante. Elle touche aux premiers principes de toutes les sciences, c'est-à-dire à ce qu'elles ont de plus élevé. Et, par ses preuves d'ensemble, par les raisons d'être de chacun de ses dogmes, par les clartés qu'elle projette sur toute chose, par le surcroît de vérités qu'elle ajoute à nos connaissances naturelles, par les heureuses solutions qu'elle donne aux grands problèmes de la vie intellectuelle et de la vie morale, de la vie politique et de la vie sociale, par son histoire, ses œuvres, son action dans le monde, par les réponses qu'elle fait aux objections des incrédules, elle constitue le champ le plus vaste que puisse explorer l'esprit humain. Aussi bien, l'intérêt qu'offre son étude est inépuisable et les motifs pour lesquels cette étude s'impose sont de tous les temps. Tout homme venant en ce monde a besoin de connaître à fond les vérités qu'elle enseigne. — Ceux-là donc font preuve d'une injustifiable légèreté d'esprit qui tiennent l'instruction religieuse pour inutile ou se flattent d'en avoir toujours assez.

Cette instruction est aussi l'un des plus sûrs moyens dont nous disposons de nous préparer à la foi. — Je dis : *de nous préparer* à la foi ; et je ne dis pas : *de nous la donner*. Car, pour croire au symbole chrétien, il ne suffit pas d'en avoir connaissance, cette connaissance fût-elle sérieuse et approfondie. La foi est une grâce de Dieu. Nos études ont donc besoin, pour produire la foi, d'une collaboration divine. Elles excellent, cependant, à

nous y disposer. Elles écartent les obstacles auxquels donnent lieu l'ignorance, l'erreur, le préjugé. Elles mettent la vérité en lumière. Enfin, elles peuvent même nous obtenir de Dieu la grâce de croire; car, quand nous les entreprenons et quand nous les poursuivons, malgré les labeurs dont elles sont la cause, nous lui donnons la preuve d'une bonne volonté loyale et sincère.

L'expérience démontre largement cette puissance de l'étude pour conduire à la foi. — On a fait, de nos jours, le relevé des savants qui se sont illustrés dans les sciences humaines depuis l'établissement du christianisme, et l'on a demandé à leurs historiens quelle a été l'attitude de chacun d'eux à l'égard de la doctrine chrétienne. De cet examen résulte cette conclusion que l'immense majorité des savants connus depuis deux mille ans a été croyante et même pratiquante. Leurs études les ont amenés à la foi ou confirmés dans la foi, et cette foi a été très souvent assez solide et assez vive pour leur faire observer une morale sévère, accomplir des sacrifices coûteux, rendre même à l'Evangile le témoignage du sang. L'irréligion ne s'est guère rencontrée que chez les ignorants; ou parmi ces demi-savants qui, assez instruits pour connaître les difficultés soulevées contre nos dogmes, ne l'étaient pas assez pour connaître les réponses; ou parmi ceux dont le savoir s'est borné à l'une ou à l'autre branche des sciences humaines, sans s'étendre aux doctrines religieuses; ou parmi les incrédules opiniâtres et de parti pris: ceux qui entendent ne jamais devenir chrétiens, fallût-il, pour cela, méconnaître l'évidence. — Il y a là, remarquons-le, un magnifique témoignage en faveur du christianisme. Quand cet ensemble de savants, où se trouve, sans contredit, l'élite intellectuelle du monde civilisé, après avoir discuté tous nos dogmes, apprécié tous nos arguments, comparé toutes les objections et toutes les réponses, en a été déterminé à conserver ou à adopter la religion chrétienne, cette religion ne doit-elle pas être tenue pour démontrée? — Mais il y a aussi une preuve évidente de l'efficacité dont jouit l'instruction religieuse pour disposer les âmes à la grâce de la foi.

On comprend, après cela, que l'Eglise ne craigne aucunement l'étude. Certaine d'être dans le vrai, elle a cette conviction que, plus on connaîtra sa doctrine et plus on en pèsera les preuves, plus aussi on y croira. C'est pourquoi, loin d'exiger que nous acceptions son enseignement sans lui demander aucune raison, elle nous oblige à l'étudier. Ses théologiens fixent un minimum de connaissances religieuses auquel nous sommes tous tenus. Et elle insiste auprès de quiconque peut en apprendre davantage pour qu'il le fasse. Le premier Pape voulait que tout chrétien fût « assez instruit de l'objet et des motifs de ses espérances, par conséquent de ses croyances, pour pouvoir en rendre compte à tout venant. » (I Petr., III, 15). — Ainsi, pour l'Eglise, l'étude est un moyen de croire dont l'emploi s'impose à tous.

Mais la répartition des talents et des loisirs entre les humains est trop inégale pour que tous puissent étudier à fond et dans ses détails la doctrine chrétienne. Le plus grand nombre n'en a pas le temps et n'en est guère capable. Dites donc à l'enfant, au simple d'esprit, à l'ouvrier des champs ou de l'usine, à l'humble femme chargée de famille, à tous ceux qui n'ont pas une heure de liberté et n'ont rien appris de ce qu'il faut savoir pour discuter les problèmes auxquels nos dogmes se rattachent, de recommencer pour leur propre compte les études des savants dont je parlais tout à l'heure. Ce serait une dérision... Il existe donc nécessairement des différences considérables entre les degrés d'instruction religieuse auxquels les hommes peuvent parvenir et, par là même, dans l'usage qu'ils peuvent faire de l'étude pour se donner de fortes et solides croyances.

Cet usage devra obéir à peu près aux règles suivantes.

En principe, tout chrétien doit désirer une instruction religieuse aussi étendue et aussi approfondie qu'il peut l'acquérir. — En fait, chacun doit faire de la religion l'étude dont son âge, ses facultés et les circonstances le rendent capable.

L'enfant fréquentera le catéchisme. — Dès l'éveil de sa raison, sa mère a dû lui donner les connaissances religieuses élémentaires proportionnées aux faibles capacités de ses premières années. Quand sera venu le temps fixé par les règlements diocésains, elle l'enverra aux prêtres. Ceux-ci développeront devant lui les enseignements du foyer, lui feront connaître ce qu'il y a, dans le christianisme, de plus important et de plus pratique, lui expliqueront les raisons de croire que son âge lui permet d'apprécier. Il faut le dire très haut: les parents sont étroitement tenus de faire fréquenter à leurs enfants ces graves leçons, de les y préparer, de les leur faire répéter, de les leur expliquer, de les aider à y conformer leur conduite. Et parce que l'école doit appuyer, au lieu de la combattre ou de la tenir pour chose négligeable, l'action du catéchisme, ils placeront, quand ils le pourront, leurs enfants dans des écoles chrétiennes. S'ils se voient contraints de les envoyer à d'autres, ils prendront les mesures nécessaires pour leur rendre inoffensive l'école sans Dieu et s'efforceront de leur faire par eux-mêmes, ou de leur faire faire par d'autres, le bien que les maîtres officiels ne leur font pas.

Le catéchisme élémentaire est nécessairement très abrégé. C'est pourquoi, quand il a pris fin, la jeunesse est obligée d'en suivre un autre d'ordre plus élevé, je veux dire le catéchisme de persévérance. Ce besoin est aujourd'hui d'autant plus impérieux que les contradictions soulevées par l'impiété courent les rues. Ces négations ne reposent souvent que sur fort peu de chose. Elles pourraient cependant ébranler des âmes encore mal affermisses dans leurs convictions et trop peu instruites pour savoir ou pouvoir trouver d'elles-mêmes la bonne et décisive réponse. — Quand il n'existe point à sa

portée de catéchisme de persévérance, la jeunesse doit y suppléer par l'assistance régulière aux prédications paroissiales, ou par la lecture de quelque livre de doctrine.

J'ai nommé les *prédications paroissiales*. Elles constituent, quand elles se font conformément aux règles tracées par l'Eglise, le moyen d'instruction religieuse le plus accessible aux masses populaires et le mieux approprié. Si celles-ci voulaient bien l'employer, elles connaîtraient, dans une mesure très suffisante pour rendre leurs convictions invulnérables, et les vérités à croire et les raisons pour lesquelles il faut les croire.

Les personnes capables d'une instruction religieuse plus développée, et surtout celles qui en ont besoin, la trouveront, suivant l'occasion, soit dans la fréquentation d'un Cours supérieur de religion, soit dans un commerce doctrinal avec un prêtre instruit, soit dans des lectures bien choisies. Les livres de démonstration chrétienne ou d'apologie sont devenus, depuis un siècle, très nombreux, et la plupart sont écrits dans une langue assez élégante pour qu'on trouve à les lire autant de plaisir que de profit. Ces lectures, disons-le en passant, seraient autrement saines et autrement utiles que celles auxquelles se livrent malheureusement tant de chrétiens et tant de chrétiennes. Quiconque s'explique mal, soit l'un de nos dogmes, soit l'une de nos pratiques, soit l'un de ses devoirs, devrait, quand il le peut, recourir à ces moyens. Quand on veut avoir une foi forte et éclairée, il faut tenir au plus haut point à dissiper tous les doutes et toutes les obscurités.

II

L'étude, comme nous l'avons dit, prépare la foi ; elle ne la donne pas. La foi est une vertu surnaturelle ; comme telle, elle vient non de la raison, mais de Dieu. L'homme peut bien prendre des connaissances et des sentiments qui le rapprochent de la foi et la lui rendent plus facile ; mais l'acte définitif d'adhésion à la doctrine révélée par déférence pour l'autorité de Dieu révélateur, cette détermination décisive qui constitue proprement l'acte de foi, ne s'accomplit que par l'effet de la grâce divine. Notre-Seigneur l'appelle « *l'œuvre de Dieu*. » (Jo., vi, 29).

Si la foi vient de Dieu, c'est l'évidence même que, pour l'obtenir de lui, il faut la lui demander. Ainsi, la prière se présente à nous comme un second moyen, et, à vrai dire, le seul efficace de parvenir à la foi. L'homme désireux de croire priera donc, il utilisera toutes les formes de la prière. Il se fera, dans la prière, humble, pressant, persévérant. Il sollicitera, ici-bas et là-haut, les intercessions utiles. Il vivra de manière à joindre le mérite aux instances ; et, dans ce but, il évitera le péché, pratiquera la vertu, fera des bonnes œuvres. Enfin, il s'efforcera de correspondre fidèlement aux grâces obtenues par la prière. — Ce dernier mot demande quelques explications.

Les prières faites pour obtenir la foi sont souvent exaucées, sans pourtant réussir à faire des croyants.

Elles sont exaucées, car elles font descendre d'en haut de puissantes clartés. Elles ne réussissent point à faire des croyants, parce qu'on ne se rend pas à ces lumières. Quand le rayon venu de Dieu porte avec lui une révélation éblouissante, et je dirais volontiers foudroyante, de la vérité du christianisme et s'impose d'autorité, comme à S. Paul sur le chemin de Damas, il est difficile de lui résister. Mais il ne prend pas toujours une pareille intensité. Souvent, c'est une lueur passagère qui, dans l'étude ou même hors de l'étude, sollicite l'adhésion de l'esprit ; c'est une intuition d'un instant ; c'est un mot que Dieu jette à l'intelligence, à la conscience ou au cœur ; c'est une grâce enfin plus ou moins rapide, qui a besoin d'être reconnue et arrêtée au passage.

Celui qui sait remarquer les éclairs de cette sorte et les exploiter, en devient aisément croyant. Ils lui font voir d'un coup d'œil la vérité de la religion : comme, pendant les nuits d'orage, nous apercevons, sous le sillon de la foudre, les nuées du ciel, les montagnes et les vallées.

Les conversions accomplies de cette manière ne sauraient se compter. — Notre-Seigneur en a fait un certain nombre. Ainsi, quand il a invité ses premiers apôtres à le suivre, il n'avait encore accompli devant eux aucun miracle, ni prononcé aucun discours. Il lui suffit de paraître en leur présence. Et tels étaient le reflet divin brillant sur son visage et la grâce persuasive de sa parole, qu'ils crurent en lui et se mirent à sa suite. — Le même phénomène s'est reproduit à toutes les époques de l'ère chrétienne. Combien, tout à coup et sans que rien l'ait fait présager, se sont donnés à Dieu pour avoir suivi du regard le drame sanglant d'un martyr, ou pour avoir été les témoins d'un des actes héroïques accomplis par nos Saints ! Ce seul spectacle, en leur faisant apprécier la supériorité morale de la doctrine chrétienne, leur donnait la conviction qu'elle est la seule vraie.

Il n'est pas toujours besoin, pour décider de telles conversions, d'un martyr ou d'un acte héroïque de vertu. Dieu se révèle souvent à l'occasion d'événements beaucoup plus humbles. Tout lui est bon pour agir sur les âmes, et quand elles comprennent son action, elles se rendent sur-le-champ. — S. Francois de Sales étudiait à Paris, quand un soir, dans une maison du Faubourg St-Jacques, deux jeunes libertins lièrent conversation et se racontèrent leurs désordres. Ils avaient gagné minuit dans ces honteux discours. Tout à coup, le son d'une cloche sonnant dans le voisinage vint frapper leurs oreilles. — « Qu'est-ce ceci ? » dit l'un d'eux. — « Ce sont les Chartreux, répondit l'autre, qui vont chanter Matines. » — A ces mots, le premier s'arrête, songeur. Une vision passe devant son regard. Il voit les religieux quittant le repos de la nuit pour aller chanter les louanges de Dieu. Il devine leur recueillement, l'élévation de leurs pensées, la pureté de leur cœur. Et se comparant à eux : — « Ce sont des anges ! s'écrie-t-il ; et nous, nous sommes des brutes ! » — Aussitôt, il

quittait son compagnon de débauches et se déclarait converti¹.

Il n'est personne qui ne connaisse le nom de Chateaubriand. Cet écrivain, l'un des plus illustres du XIX^e siècle, avait eu, puis perdu la foi. Sa pieuse mère avait longtemps, mais en vain, cherché à la lui rendre. Il la laissa mourir sans lui avoir donné la consolation de le revoir chrétien. Mais quand il apprit qu'à son dernier moment, à cette heure où se déchirent les voiles qui séparent le monde terrestre du monde céleste, la pauvre femme, apercevant de ses yeux la réalité des choses divines, avait jeté ce cri suprême : « Tout est vrai : dites-lui donc de croire ! » il en subit un ébranlement inexprimable. Il tomba à genoux, fondit en larmes et se releva croyant. « Ma conversion, disait-il, est sortie du cœur ; j'ai pleuré et j'ai cru... »

Dieu s'est montré à d'autres par des moyens différents. On peut dire que tout homme, surtout celui qui prie ou pour qui l'on prie, le rencontre de temps à autre, et peut-être souvent, à travers les événements dont son existence est remplie. Il se montre aux enfants bien préparés au jour béni de leur première communion. Il se montre aux époux, dans la vertu des épouses ; aux pères, dans l'innocence et la piété de leurs filles ; aux fils, dans les hautes vertus de leurs mères. Il se montre à celui qui lit, dans une bonne lecture, et à celui qui raisonne, dans les réflexions salutaires dont il le poursuit. Il se montre à celui qui entre au lieu saint, dans une cérémonie qui l'impressionne ou dans une prédication qui le touche et le remue. Il se montre aux amis de la nature, dans les beautés de la création, comme aux amis des arts, dans une symphonie divinement inspirée ou dans le chef-d'œuvre d'un artiste chrétien. Il se montre même dans la souffrance. Combien de fois la douleur n'a-t-elle pas dissipé les illusions qui faisaient obstacle à la foi !... — Et gardez-vous de suspecter la valeur des croyances issues de ces manifestations divines ! Les âmes n'ont pas toujours besoin de longues études pour parvenir au vrai. En tout cas, les efforts de l'esprit ne sont pas, pour elles, l'unique moyen de l'atteindre. Le bon sens, la conscience, le cœur, ce cœur à qui l'Apôtre attribue « des yeux si clairvoyants » (Eph., I, 18) et Pascal « des raisons que la raison ne connaît point »² parce qu'elles la dépassent, jouissent à son égard d'une lucidité merveilleuse. En tout cas, la grâce divine leur prête, à certaines heures, des lumières qui ne trompent pas. Dieu n'aura pas besoin de discuter avec moi pour me convaincre. Il lui suffira de se montrer, comme il me suffira de le voir. Telle est, suivant le mot d'un prophète, sa puissance de séduction qu'« aussitôt qu'il le voudra, je serai séduit. *Seduxisti me, Domine, et seductus sum !* » (Jér., XX, 7). Et quand un homme a une bonne fois, fût-ce dans une courte et rapide apparition,

ainsi vu Dieu, je veux dire reconnu la vérité, s'il l'a saisie au passage et embrassée d'une étreinte vigoureuse, il ne l'abandonne jamais. L'enfant qui a une fois vu le soleil a beau devenir aveugle, il ne doutera plus de l'astre du jour : l'unique regard qu'il a jeté sur lui laisse dans son âme une certitude que rien ne saurait entamer.

Seulement, — et voilà où j'en veux venir, — il importe au plus haut point, dans la recherche de la foi, de saisir, quand ils paraissent, ces traits de lumière. Dieu les accorde à la prière. Celui qui leur résiste, neutralise l'effet de la prière ; celui qui obéit à leurs indications, assure son efficacité.

Un mot encore, et je termine.

L'étude et la prière servent non seulement à acquérir la foi, mais encore à l'augmenter. L'étude, je l'ai remarqué, amène à croire celui qui ne croyait pas et à mieux croire celui qui croyait déjà. La prière, elle aussi, obtient l'accroissement de la foi. Quand nous avons dit, du fond du cœur, avec le personnage à moitié croyant dont parle l'Evangile : « *Mon Dieu, je crois ; mais aidez mon peu de foi !* » (Mc., IX, 23), quand nous avons profité des clartés venues d'en haut et dont le rayonnement a dû jeter, pour nous, un surcroît de lumière sur les dogmes à croire et les motifs de croire, nos croyances se renouvellent et se font plus solides.

Ajoutons que la foi porte en elle-même un sûr moyen de grandir et de faire des progrès. Ce moyen se trouve dans l'acte de foi. Tout acte de vertu, nous l'avons dit en son temps, a pour premier résultat et pour première récompense de développer la vertu dont il procède. La foi n'échappe aucunement à cette règle générale. Plus un croyant multiplie les actes de foi, plus il lui devient facile de croire. Pratiquez donc votre foi ; inspirez-vous habituellement de ses principes ; appréciez toute chose d'après ses données ; prenez et gardez fidèlement son esprit : elle se fera, par là-même, plus clairvoyante et plus ferme. Et ainsi deviendrez-vous semblables à ces chrétiens modèles dont le langage populaire reconnaît et glorifie les hautes convictions, la valeur morale et, pour tout dire, la supériorité, quand il les appelle « *des hommes de foi.* » Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 novembris 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

¹ S. François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. VIII, ch. 10.

² *Pensées*, XXIV, 3.

Ami du Clergé du 18 novembre 1920

Deuxième

partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

La Victoire de la terre. *Drame social rural en trois actes.* — Deuxième Acte : L'Estimation, 385. — Troisième Acte : La Victoire, 390.

Bénédiction d'une statue de S. Joseph. — Le Gardien fidèle, 392.

Plans de sermons pour les dimanches. — 24^e et dernier Dim. après la Pentecôte : Sur le temps, 394.

Instructions sur le Pater. — XII. La royauté de Dieu, 395. — XIII. 3^e Demande : 1^o Ce que Dieu commande, 397.

Pour le Premier Vendredi. — LXXVI. Le Conquérant des âmes, 399.

Avis paroissiaux. — Pour annoncer l'Adoration perpétuelle, 400.

LA VICTOIRE DE LA TERRE

Drame social rural en trois actes

DEUXIÈME ACTE : L'ESTIMATION

La scène représente une cuisine de campagne. Au fond, le foyer ; au-dessus de la cheminée, au milieu, un crucifix dressé. A gauche un buffet, avec de vieilles assiettes en faïence décorée. Au milieu, une grande table. A droite, la maie, des chaises. Un fauteuil près du foyer. Une porte au fond à gauche.

Scène I

LE PÈRE DUSILLON

DUSILLON. (*Il est assis à la grande table, la tête dans ses mains à l'ouverture du rideau. Regardant l'horloge.*) — Deux heures moins cinq... Je lui ai dit : à deux heures juste. Il va venir...

C'est donc vrai : c'est fini ! Je ne le garderai pas ! Son amour pour Lucienne est plus fort que l'amour de « chez nous... » Oui ! Lucienne est une gentille fille. Elle a été bonne pour lui pendant la guerre. Elle a été bonne pour nous ; elle nous encourageait ; elle nous rassurait quand nous n'avions pas de lettre et qu'on s'inquiétait. Pourquoi ne veut-elle pas rester ici ! ... C'est triste : avoir eu deux fils, un mort à la guerre, et l'autre qui s'en va !

Suzanne aurait aussi bien fait l'affaire d'Ernest. C'est une brave fille, et une femme de chez nous, tout à fait. Ça travaille par les champs comme un homme, et avec ça bien élevée, assez instruite, bien des qualités... Un peu moins de bien que Lucienne, c'est vrai ; mais ils en auraient assez avec ce que nous avons. Ils pourraient « vivre sur eux, » et tranquillement. Elle a grandi avec Ernest ; ils se connaissent bien ; Ernest a longtemps pensé à elle. Ah ! si seulement elle lui avait écrit plus souvent pendant la guerre ! Elle craignait d'être indiscrete. La pauvre ! Elle a manqué de faire son bonheur... et le nôtre.

Si seulement il pouvait sentir, comme moi, l'amour de nos champs ! Il sait pourtant bien ce

qu'ils nous ont coûté, à son grand-père, à moi, à sa mère. En avons-nous eu, du mal !

Avoir si péniblement ramassé ces champs-là... et se voir réduit à les vendre !... Enfin ! il n'y a rien à dire... C'est pour lui qu'il travaille. Mais, tout de même !... Si seulement le Bon Dieu nous avait gardé l'autre !...

Le voici !

Scène II

DUSILLON, ERNEST

ERNEST. (*Durant tout cet acte il affectera un très complet désintéressement de ses terres, mais certaines attitudes laisseront percer l'inquiétude qui le hante et la lutte qui se livre en lui.*) — Deux heures vont sonner, papa. Vous voyez que je ne suis pas en retard.

DUSILLON. — Non, mon enfant, tu n'es pas en retard. Du reste, ce n'est pas ton habitude de t'y mettre. Et je t'en félicite.

ERNEST. — Nous commençons ?

DUSILLON. — Non ! J'ai fait dire à François de venir nous aider. Il ne veut pas tarder à arriver. Je lui ai dit que je voulais que ça soit fait avant que ta maman ne rentre des Vêpres. Pauvre femme, elle en a assez comme ça. Ce n'est pas la peine de lui remuer davantage le cœur. Si elle ne prend pas le dessus, elle en mourra...

ERNEST (*visiblement ému, domine son émotion. Froidement.*) — Il nous faut du papier.

DUSILLON. — Prends-en sur le dressoir ; tu sais bien où il est.

ERNEST (*cherchant le papier.*) — Vous nous donnerez bien quelques-unes de ces vieilles assiettes ?

DUSILLON. — Non ! Elles resteront là tant que j'y serai. Ta grand'mère les y a mises il y a si longtemps ! Elles venaient de sa mère. C'est attaché à la maison, ça, et tant que je serai du monde, ma maison restera telle qu'elle est. Il y aura assez de changements sans ça !

ERNEST. — Et la plume ? Et l'encrier ?

DUSILLON. — Ta maman les met d'ordinaire sur la cheminée, à droite du vieux crucifix. Cherches-les ; tu dois les y trouver.

ERNEST (*après avoir cherché.*) — Les voilà, (*Il les dépose sur la table.*)

DUSILLON. — Donne-moi mes lunettes. J'ai oublié de les prendre. Elles sont au coin du deuxième rayon du dressoir (*il montre*), là, oui !

ERNEST (*un peu cynique.*) — Ce sont celles de grand'mère ?

DUSILLON. — Oui ! elle les portait à mon âge... On peut se ressembler de plus loin. Tu n'en porteras peut-être pas si vieux...

ERNEST. — François ne vient pas vite.

DUSILLON. — Il va venir, sois tranquille. C'est un ami, celui-là, un vrai ; il sait que je suis dans l'ennui, que ça ne me dit pas grand'chose, le travail que nous avons à faire. Je suis sûr qu'il viendra.

ERNEST. — Vous croyez qu'il connaît assez nos champs pour nous donner un avis ?

DUSILLON. — Aussi bien que moi. Il m'a tant aidé pendant la guerre ! Nous faisons notre travail ensemble, tu le sais bien. Il est vrai que j'aurais pu aussi bien faire signe à sa fille, à Suzanne. En voilà une bonne fille des champs, une vraie paysanne. Quel cœur elle mettait à l'ouvrage, pendant la guerre ! On aurait dit quand elle m'aidait, et à ta maman, qu'elle était notre fille. Brave Suzanne ! Elle ne disait rien de ce qu'elle pensait... Mais je crois bien l'avoir deviné.

ERNEST. — C'est sûrement une brave fille ; elle a toujours été gentille pour nous, même avant la guerre. Elle a continué pendant.

DUSILLON. — Pensais-tu à elle, quelquefois ?

ERNEST. — Oui, j'y ai pensé. Mais elle ne devait pas penser à moi, elle ; elle m'a écrit juste deux fois, et c'était si froid ! Tandis que Lucienne !...

DUSILLON. — Elle savait bien ce qu'elle faisait, celle-là. Mais tu ne sauras jamais ce que Suzanne a fait pour nous, et sans doute en pensant à toi... comme si elle avait voulu te remplacer. Moi, je n'oublie pas ça ; je ne peux pas l'oublier. Lucienne t'écrivait, oui ; Suzanne travaillait pour toi... sans te le dire.

(On frappe).

DUSILLON. — Entrez !

Scène III

DUSILLON, ERNEST, FRANÇOIS

FRANÇOIS. — Déjà en train ?

DUSILLON. — Non. Nous t'attendions. (François s'assied en face de Dusillon, et Ernest à sa droite). — Il faudrait que nous allions vite, pour que ça soit fini avant que « la bourgeoise » rentre des Vêpres.

FRANÇOIS. — Je comprends. La pauvre femme ! J'ai dit à Suzanne d'aller faire un tour avec elle après les Vêpres. Elles iront sans doute jusqu'à la chapelle.

DUSILLON. — Elles se comprennent bien toutes les deux.

FRANÇOIS. — Qu'est-ce que vous voulez ! Quand on a, ensemble, traversé la guerre, qu'on a eu peur ensemble, qu'on a pleuré ensemble...

ERNEST. — Ne perdons pas de temps !

DUSILLON. — Abraham doit repasser vers les cinq heures ; je lui ai demandé de venir le plus tard possible. Je ne peux pas me décider à lui répondre *Oui* !

FRANÇOIS (à Ernest). — Mon ami, je ne sais pas ce que tu fais. Ça ne me regarde pas. Mais ça ne me semble pas du bon travail. Laisser là une affaire qui marchait si bien ; abandonner une maison que tes parents ont eu tant de peine à mettre sur le pied où elle est... Enfin, vous autres, les jeunes, vous ne voyez pas les choses comme nous...

ERNEST (qui passe ses nerfs à remuer les feuilles de papier et à tirer des traits). — Ça n'est peut-être pas un mal.

FRANÇOIS. — Peut-être... Peut-être... En tous cas vous avez de la chance que vos papas sont venus

au monde avant vous... Et vous aurez beau faire : il en faudra toujours, des cultivateurs, pour donner du pain à ceux qui ne voudront pas le faire venir... Seulement, s'ils s'en allaient tous... ça serait la famine.

ERNEST. — Chacun pour soi, c'est la mode aujourd'hui.

FRANÇOIS. — Oui. Oui. Ça ne mène pas loin.

ERNEST. — Si nous travaillions ?...

DUSILLON. — Estimons les prés ! *Le Champ-Devant*, combien ? Trois fauchées. Je les ai payées trois mille. Ce n'était pas cher. Mais j'ai fait des travaux ; j'ai entouré le tout ; j'ai drainé. C'est un bon pré maintenant.

FRANÇOIS. — Ça vaut plus du double aujourd'hui. Je mettrais huit mille, au moins.

ERNEST. — Mettons neuf. Les prés aujourd'hui n'ont pas de prix. On se rabat sur l'élevage, puisque les bras manquent pour le reste.

DUSILLON. — Hélas !... Mettons neuf mille, si tu veux.

FRANÇOIS. — Ça se vendra plus. Je les pousserais bien jusqu'à dix mille. C'est tout près du pays, et c'est si pratique pour mettre les bêtes au pré, quand il ne fait pas trop beau... Et puis, si on veut faire une voiture de vert, c'est à la porte...

ERNEST. — Eh bien ! mettons dix mille...

DUSILLON. — N'exagérons pas. Je les ai payées trois mille ; tripler ça suffit... Je n'ai pas l'habitude de gagner tant et si vite... *Sous-la-Ville*, combien ? Il y a deux fauchées et demie. Du bon aussi ; c'est même meilleur comme herbe, mais ce n'est pas entouré.

FRANÇOIS. — Je mettrais huit mille tout de même.

DUSILLON. — Si on veut... *Les Bochottes*. Huit fauchées, et de la bonne marchandise. C'est le meilleur regain du pays, quand l'eau ne grandit pas trop tôt. Mais c'est de l'autre côté de la rivière...

FRANÇOIS. — Combien s'est vendue la fauchée du Tata ?

DUSILLON. — 2500.

FRANÇOIS. — Si vous mettiez 20.000 ?

ERNEST. — Mettez au moins 22.000. Ah ! il va en faire des bénéfices sur nous, le père Abraham... C'est dégoûtant.

DUSILLON. — Oui ! tu l'as dit. Mais à qui la faute ? ... Il y a encore le *Préalard*, *Sagrive*, *Prélevain*, *Derrière-le-Moulin*.

FRANÇOIS. — C'est plus difficile à estimer. Combien de fauchées en tout ?

DUSILLON. — Huit, passées. Mais ce n'est pas la même qualité, il s'en faut.

FRANÇOIS. — Mettons dix mille.

ERNEST. — Mettons quinze mille. Allons ! nous n'allons pas lui faire des prix trop modestes, à ce vieux juif. Il se paierait notre tête. Si on ne se ratrape pas sur les prés, comme il va décrier les champs, on ne pourra pas s'en tirer avec lui... Et les autres ?

DUSILLON. — J'en garde quelques-uns pour entretenir une vache ou deux. Nous ne voudrions

tout de même pas aller acheter du lait chez les voisins, ni louer des prés à des étrangers pour mettre les bêtes au parc ! Nous ne sommes pas encore réduits à la mendicité !

ERNEST. — Les champs... Ça sera plus long.

FRANÇOIS. — Il faut faire ça « pie »¹ par « pie. » Ce qui est cultivé, d'abord.

DUSILLON. — Tout l'est. Nous avons bien travaillé nous deux Ernest, depuis un an. Ce qu'on n'a pas pu semer est « regassé. » Il n'y a rien en triche.

FRANÇOIS. — C'est bien, ça, Ernest.

DUSILLON. — Oui, il a bien travaillé. Ça m'avait même donné espoir qu'il ne s'en irait pas. Il les soignait si bien, ses champs... Ce sont tous les siens, puisqu'il est tout seul maintenant.

ERNEST (*regardant par la fenêtre*). — Excusez-moi une minute. Voici les copains qui viennent me chercher pour faire une manille. Je vais leur dire que je n'ai pas le temps. (*Il sort*).

Scène IV

DUSILLON, FRANÇOIS

DUSILLON. — Oui, il s'occupait bien des champs, des bêtes, de la maison. J'étais heureux. J'ai cru que c'était décidé, qu'il resterait. Mais vas-y voir ! Lucienne ne veut pas se marier pour aller par les champs... et il ne peut pas se détacher de cette fille-là.

FRANÇOIS. — C'est une bonne fille.

DUSILLON. — Oui, mais il y en a d'autres qui lui convenaient mieux. J'avais toujours espéré que Suzanne...

FRANÇOIS. — Suzanne ! Vous savez bien que nous n'avons pas grand-chose, comparé à vous.

DUSILLON. — Les deux terres réunies, ils auraient eu plus qu'ils n'en auraient pu faire. Ils auraient eu du travail, et avec ça on peut être heureux. Ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur.

FRANÇOIS. — Ça, c'est vrai. Mieux vaut que les enfants sentent le besoin de travailler. Quand ils trouvent tout prêt, qu'ils peuvent se dire : « J'ai de quoi vivre, » ce n'est pas alors qu'ils tournent le mieux.

DUSILLON. — J'ai confiance qu'Ernest et Lucienne tourneront bien. Ils sont sérieux tous les deux. Bien que, quand on n'est pas habitué à la ville, quelquefois on se laisse tromper par les apparences, et on s'oublie.

FRANÇOIS. — Vous serez là. Ce n'est pas loin. Ve-soul. Vous irez les voir de temps en temps.

DUSILLON. — Oh ! pas souvent. Vois-tu, François, je ne veux pas vivre longtemps, ni la bourgeoisie non plus. Nous avons perdu l'aîné, celui-ci s'en va, ça nous tue. Songe donc ce que ça remue là-dedans ! (*Il frappe son cœur*). Tu sais bien ce que c'est. Nous sommes paysans. A force de la remuer, nous ne faisons plus qu'un avec la terre. Quand il faut s'en séparer, ça nous déchire, ça nous écorche... Ce matin, à l'église, je regardais le chemin de

Croix ; tu sais, la Station qui est devant mon banc : c'est Jésus dépouillé de ses vêtements... J'en suis là aujourd'hui... Le Calvaire n'est pas loin, ni le Tombeau.

FRANÇOIS. — Ernest pense-t-il à ça ?

DUSILLON. — Je lui ai dit tout ce que je pouvais lui dire. Mais tu sais : il y a des choses qu'on ne répète pas deux fois, parce que c'est dur à dire... (*Il est très ému, et essuie avec son mouchoir une larme qui coule*).

FRANÇOIS. — Ernest a du cœur.

DUSILLON. — Il en avait. La guerre l'a un peu changé. Ils ont tant souffert, les pauvres enfants ! On est déjà heureux de l'avoir vu revenir, au moins lui. Après tout, qu'est-ce que c'est que ça : vendre nos champs, quand on pense qu'il aurait pu rester aussi là-bas, comme son frère !... Mais tout de même, je te l'avoue, c'est dur, dur... tu ne sais pas comme c'est dur !... (*Il pleure. — Ernest rentre, troublé*).

Scène V

DUSILLON, FRANÇOIS, ERNEST

ERNEST. (*Il aperçoit son père en larmes, s'arrête une seconde un peu interdit, puis il s'assied*). — Vous m'avez attendu ? Il ne fallait pas.

FRANÇOIS. — Si, mon ami. C'est ton bien qu'on estime. Il faut que tu donnes ton avis. Tu n'a pas été si longtemps, du reste.

ERNEST. — Encore trop pour ce que j'ai appris.

DUSILLON. — Un malheur ?

ERNEST. — Non. Oh, rien !... Continuons.

FRANÇOIS. — Nous en sommes aux champs. Si nous prenions là « pie » des blés ?

DUSILLON (*qui s'est repris*). — Allons-y ! Mais par le détail ça serait long, trop long. Ce que veut Abraham ce soir, c'est un prix à peu près. Si je suis d'avis de vendre et que nous nous entendions sur une somme globale, il reviendra pour y voir de plus près et en détail...

ERNEST. — Nous avons rentré 8.000 gerbes de blé.

FRANÇOIS. — C'est une belle récolte.

DUSILLON. — Oui, ça fait un beau tas. Et il faut dire que les champs que nous avons moissonnés ne sont pas en plein rendement. On n'a pas pu les soigner comme il faut pendant la guerre, malgré tout ce que nous avons fait ensemble.

ERNEST. (*Agacé depuis son retour, il remuait sur sa chaise, assez inattentif à ce que disaient son père et François. Se levant pour sortir*). — Je reviens tout de suite.

Scène VI

DUSILLON, FRANÇOIS

DUSILLON. — Il y a quelque chose. Ernest n'est pas comme à l'habitude. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir ?

FRANÇOIS. — Oh ! rien, sans doute. Entre jeunes gens...

DUSILLON. — Non ! il doit y avoir quelque chose. Je ne l'ai jamais vu aussi énervé.

FRANÇOIS. — Ça doit tout de même lui faire un

¹ La « pie » consiste dans les terrains réservés chaque année à un assolement différent. Ordinairement on partage l'exploitation en trois pies : blés, avoines, « sombres » (légumes et champs non ensemencés).

effet, de vous voir ainsi émotionné... de penser que son « chez lui » s'en va...

DUSILLON. — Ce n'est pas ça. Tu as vu qu'il s'occupait de l'estimation d'une façon tout à fait décidée, froidement. Il y a sûrement autre chose... (*Fixant François*). Tu ne sait rien ?...

FRANÇOIS. — Non, je ne sais rien... Il n'y a qu'une chose que j'ai vue tout à l'heure et qui pourrait l'avoir mis dans cet état.

DUSILLON. — Quoi donc ?

FRANÇOIS. — Lucienne.

DUSILLON. — Qu'est-ce qu'elle a fait ?

FRANÇOIS. — Elle se promenait avec Canigou, vous savez bien, Canigou, le cheminot, le fils de votre ancien domestique.

DUSILLON. — Un mauvais garnement, dit-on.

FRANÇOIS. — On dit que ce n'est pas la crème. Ce matin, après la messe, il causait avec Ernest sur la place. Eusèbe était là aussi.

DUSILLON. — Qu'est-ce qu'ils débattaient ?

FRANÇOIS. — Je ne saurais vous dire. Mais le père Dutrou m'a raconté qu'ils avaient parlé du mariage de Lucienne. Vous savez si Eusèbe y tient.

DUSILLON. — Oui ! il voudrait bien que ça se fasse. Ça serait une jolie situation pour sa fille... Depuis que le premier est mort, il nous fait toutes sortes de gentilles. Mais ce Canigou, qu'est-ce qu'il vient faire ici aujourd'hui ?

FRANÇOIS. — Il vient traîner par ici de temps en temps, le dimanche. On disait autrefois qu'il aurait voulu avoir Lucienne...

DUSILLON. — Et elle se promenait avec lui ?

FRANÇOIS. — Bras dessus, bras dessous... Si on l'a dit à Ernest, ça n'a pas dû lui plaire beaucoup.

DUSILLON. — Je comprends !... Si ça pouvait seulement l'influencer du bon côté !

Scène VII

DUSILLON, FRANÇOIS, LE GRAND-PÈRE. (*Le Grand-Père est entré tout doucement et va pour s'asseoir sur le fauteuil. Il se sert d'une canne et marche en tâtonnant, comme un aveugle*).

DUSILLON. — Vous faites bien de venir, papa.

LE GRAND-PÈRE. — Pourquoi ?

DUSILLON. — Nous calculions un peu ce que vaudraient nos champs.

LE GRAND-PÈRE. — Pourquoi faire ?

DUSILLON. — Pour nous rendre compte.

LE GRAND-PÈRE (*avec énergie*). — Tu ne vas pas les vendre, au moins ?

DUSILLON. — Il faudra toujours bien y passer un jour, si Ernest s'en va...

LE GRAND-PÈRE (*affalé sur son fauteuil, les mains sur sa canne, la tête sur ses mains*). — Il me fera mourir, cet enfant-là ! Un si bon petit garçon ! Faut-il que cette fille lui ait tourné la tête !

FRANÇOIS. — Ah ! les enfants, grand-père, ne valent pas leurs grands-pères !

LE GRAND-PÈRE. — Tiens, tu es donc là, François ? Je ne t'avais pas vu. Je n'y vois plus guère, maintenant.

FRANÇOIS. — Je suis venu aider votre fils. Ça n'est guère agréable à faire, ce qu'il fait là...

LE GRAND-PÈRE. — Si c'était pour faire un contrat de mariage, ça ne serait pas mal. Mais si c'est pour vendre...

DUSILLON. — Papa, il n'y a encore rien de fait.

LE GRAND-PÈRE (*jetant les regards vers le crucifix*). — Bon Jésus, préservez-nous d'un pareil malheur (*Montrant le vieux crucifix*). Si Ernest s'en va, tu ne lui donneras pas notre vieux Bon Dieu ; tu le mettras dans mon cercueil. Puisqu'il ne veut pas continuer la maison, cet enfant-là, il n'a pas le droit d'avoir le Christ que les anciens y ont mis. C'est le crucifix de chez nous, celui-là, il y restera. Si ce n'est plus chez nous, il faut qu'il s'en aille avec nous. (*Le Grand-Père est très émotionné en disant cela*).

DUSILLON. — Ne maudissez pas, papa.

LE GRAND-PÈRE. — Non ! Je m'en garderai bien. Mais j'avais toujours bien aimé Ernest, et je me sens tenté de ne plus l'aimer... Où est-il donc, cet enfant-là ?

DUSILLON. — Il était avec nous. Il vient de sortir. Ses amis l'appelaient.

LE GRAND-PÈRE. — Ses amis, ses amis ! Il ne devrait plus en avoir un seul !... De mon temps on l'aurait montré au doigt, comme un déserteur... Ah ! où sont donc mes vingt ans ?

FRANÇOIS. — Il est bien gentil, Ernest. Qui sait ? Il y a peut-être encore de l'espoir ?

LE GRAND-PÈRE. — Il ne voit pas clair, cet enfant-là... Sans doute, Lucienne est une bonne fille. Elle est bien obligée de l'être, ici : on ne supporterait pas une jeune fille malhonnête, au pays. Mais son idée de s'en aller du village ne me donne pas une bonne opinion d'elle, au fond. Pourquoi s'en vont-elles, les filles de chez nous ? Pour faire fortune ? Allons donc ! Jamais on n'a tant gagné d'argent ici que maintenant. Pour ne pas travailler la terre ? Alors, c'est qu'elles ne sont pas courageuses. Et vous savez le vieux proverbe : La paresse est la mère de tous les vices.

DUSILLON. — On dit que Lucienne n'est pas paresseuse...

LE GRAND-PÈRE. — Je ne dis pas qu'elle ne fait rien. Mais elle a tout de même peur du travail des champs. Elle a peur d'être prisonnière de ses champs, de son bétail, de ses enfants... est-ce qu'on sait de quoi ? Tout ça, ce n'est pas une bonne note, au jugement d'un vieux comme moi. Tant que c'est jeune, à marier, ça se tient bien. Une fois marié, ça change... J'en ai tellement vu, de celles-là !!!

DUSILLON. — Il ne faut pas dire ça. A ça près devant François... mais si Lucienne doit devenir un jour notre bru, nous avons tout avantage à penser qu'elle est bien et à dire que nous le pensons.

FRANÇOIS. — Ernest est assez sérieux. S'il veut l'épouser, c'est qu'il la croit digne de lui.

LE GRAND-PÈRE. — Ah ! mes pauvres enfants ! Si vous saviez comme j'ai peur !

Scène VIII

DUSILLON, FRANÇOIS, LE GRAND-PÈRE, ERNEST. (*Celui-ci rentre très ému, plus nerveux encore que tout à l'heure. Il va embrasser son grand-père*).

LE GRAND-PÈRE. — Mon Dieu, tu es bien gentil, ce soir. Pourquoi m'embrasser comme ça ? J'aimerais mieux que tu ne m'embrasses pas et que ton papa, au lieu d'être ici, soit en train de faire sa petite partie, comme tous les dimanches. Mon pauvre petit, on dirait que tu n'es plus de « chez nous... »

DUSILLON. — Allons, papa... (*A Ernest*). Assieds-toi vite, et continuons. Il faut que ma réponse soit prête.

LE GRAND-PÈRE. — Une réponse ? A qui ?

DUSILLON (*gêné, fait semblant de n'avoir pas entendu*). — Nous en étions à la pie des avoines.

FRANÇOIS. — Combien de gerbes cette année ?

DUSILLON. — Plus de 10.000.

LE GRAND-PÈRE. — Et des lourdes. J'ai essayé d'en soulever une. Je n'ai pas pu. Vous les faites toujours trop grosses, vos gerbes.

DUSILLON. — Celles de la moissonneuse sont si petites ! Il faut que celles qu'on lie à la main rachètent.

LE GRAND-PÈRE. — C'est trop lourd à manier. Ça vous fatigue pour rien.

DUSILLON. — Mais vous savez bien, papa, qu'on n'a pas des liens comme on veut.

LE GRAND-PÈRE. — C'est vrai ; vous ne semez presque plus de seigle.

FRANÇOIS. — Et la « pie des sombres » ?

DUSILLON. — L'an dernier, nous y avons eu 9.000 gerbes d'avoine... Et l'année n'était pas très bonne.

LE GRAND-PÈRE. — C'est notre meilleure pie, celle-là. Le champ des *Corverottes* est sûrement le plus beau quartier du finage. Ai-je eu des maux pour réunir les onze parcelles ! Et je sais ce qu'elles m'ont coûté.

FRANÇOIS. — S'il fallait les acheter aujourd'hui !

LE GRAND-PÈRE. — On ne pourrait pas y penser. Les champs n'ont plus de prix. L'autre jour j'assistais à la vente du Tata. Ça se disputait chaud. Les gens placent leur argent en terres. Ils ont bien raison. Il n'y a pas de placement plus sûr. Ça ne s'en va pas, la terre !

FRANÇOIS. — Oui, ça s'est bien vendu.

LE GRAND-PÈRE. — Ça me faisait pleurer de voir vendre ce bien. Il avait eu tant de maux aussi pour le ramasser, Tata. Mais que vouliez-vous qu'il fasse, lui ? Ses trois fils ont été tués à la guerre. Pas de brus. Pas de petits-enfants pour reprendre le train. Il n'avait qu'à vendre... Chez nous, ce n'est pas la même chose ; nous avons Ernest.

FRANÇOIS. — Oui, un bon travailleur...

DUSILLON. — Alors, nous disons combien ?

LE GRAND-PÈRE. — Moi je dis à la fin que vous me cachez quelque chose ! Chaque fois que j'ai vu estimer un bien, c'était pour le vendre... On va

faire chez nous comme chez le Tata... Je n'ai plus de petits-enfants ! L'aîné est mort, l'autre va mourir !

ERNEST (*très ému*). — Grand-père !

LE GRAND-PÈRE. — Mon enfant, je dis ce que je pense. Tu sais la peine que tu nous fais. Si ton papa n'ose pas te le redire, moi je te le dis. Nous ne pouvons pas te laisser croire que nous sommes contents... Quand j'ai reçu de mon papa les deux ou trois lopins de terre qu'il avait ramassés, j'ai juré de les agrandir. J'y ai travaillé. Ton père lui aussi a fait son devoir. Il a bien travaillé, et vous venez de voir ce qu'a produit le travail de deux générations. Si tu avais voulu, dans dix ans, tu étais le premier cultivateur du pays. Je t'avais conseillé l'autre jour d'acheter les terres du Tata qui touchaient aux nôtres. Ça t'aurait fait des champs superbes où tu aurais mis autant que tu aurais voulu, des faucheuses, des moissonneuses, toutes les machines dont on se sert maintenant pour avancer le travail et remplacer la main-d'œuvre. Tu m'as dit que tu en avais assez des nôtres... Ça m'a mis la puce à l'oreille, parce qu'un cultivateur qui aime son métier ne manque pas des occasions comme celles-là... La vérité, je la vois aujourd'hui ! C'est que tu t'es laissé prendre par Lucienne, par une fille qui ne veut pas se marier pour aller par les champs !... Ces filles-là, on les connaît ; un paysan, fils de paysans, comme toi, ne devrait jamais les fréquenter. Ce sont elles qui vous font partir, qui vous font... désertier... Oui, tu es un déserteur !...

(*François se lève pour partir*). Non, François, ne t'en vas pas ! Reste ! Ta fille n'est pas comme celle-là. Je l'ai vue à l'œuvre pendant la guerre. Une brave fille, ta Suzanne. Elle ne porte pas des bas de soie... Des bas de soie, est-ce que c'est paysan, ça ? Ce qui est paysan, c'est le bas de laine. Elle saura le remplir, ta fille ; tandis que les bas de soie de Lucienne, tous les écus qu'on pourra y mettre n'y resteront pas.

DUSILLON. — Papa, vous parlez sans savoir.

ERNEST (*se levant pour sortir*). — Peut-être... (*Se serrant les tempes*). Oh ! que c'est dur ! Que c'est dur !... (*Au moment où il va sortir, on frappe. Il ouvre*).

DUSILLON. — Entrez !

ERNEST. — Monsieur Abraham.

Scène IX

DUSILLON, FRANÇOIS, LE GRAND-PÈRE, ERNEST, ABRAHAM

ABRAHAM. — Excusez-moi de venir un peu plus tôt... Mais la nuit tompera de bonne heure ce soir. Ch'ai encore cent kilomètres à faire ; che fais coucher à Mulhouse, et che n'ai pas de phares.

DUSILLON. — Reviendrez-vous ces jours-ci ?... Ou je vous écrirai...

LE GRAND-PÈRE (*assez haut*). — Je n'aime guère voir ces gens-là chez nous.

ERNEST (*à Abraham*). — Vous êtes pressé ? Moi aussi. Partez vite ! C'est moi qui vous écrirai... (*Il l'entraîne vers la porte qu'il ouvre*). Ah !

maman qui revient avec Suzanne ! *(Il sort. — Dusillon et François le suivent, mais restent sur la scène).*

LE GRAND-PÈRE. *(Il s'est levé difficilement et brandit sa canne vers la porte).* — Qu'il ne rentre plus ici, celui-là !

(RIDEAU).

TROISIÈME ACTE : LA VICTOIRE

Même décor qu'à l'Acte II

Scène I

LE GRAND-PÈRE. *(Il est assis dans son fauteuil, cassant des brindilles pour allumer le feu).*

LE GRAND-PÈRE. — C'était inévitable : la voilà malade... Pauvre femme ! Avoir tant travaillé, s'être donné tant de mal au travers de la guerre pour conserver les champs en état, et voir les Juifs venir pour les vendre... N'avoir plus que cet enfant-là, et le voir s'en aller au moment où on aurait le plus besoin de lui... Pourvu qu'elle prenne le dessus ! Autrement, fatiguée comme elle est, elle n'irait pas loin. *(Ernest rentre).*

Scène II

LE GRAND-PÈRE, ERNEST

ERNEST. — Qu'est-ce que vous faites, grand-père ?

LE GRAND-PÈRE. — Je casse du bois pour allumer le feu et faire une omelette. Ta mère est fatiguée. Elle est allée s'étendre sur le lit là-haut pour être plus tranquille. Tu la tués, ta mère !... Ton père est sorti. Il a dit qu'il allait faire un tour jusqu'à la vigne, pour prendre l'air. Il n'en peut plus non plus. Avec des émotions pareilles, il y a de quoi les faire mourir tous les deux. Quant à moi, je prie le Bon Dieu de m'emmener : je n'aurais pas voulu voir ça.

ERNEST *(prenant les brindilles des mains du grand-père)*. — Laissez, grand-père, je vais allumer le feu, je m'en charge. Au front nous avons appris à tout faire. Allez faire votre petit tour vers le jeu de quilles, comme tous les dimanches. Si on ne vous y voyait pas, on se demanderait pourquoi. Soyez tranquille. Quand vous rentrerez, le souper sera prêt... et appétissant.

LE GRAND-PÈRE. — Appétissant !... Non ! Rien ne sera plus appétissant pour moi maintenant. Inutile de faire grand-chose. Ni ton papa, ni moi ne mangerons beaucoup. On n'a pas le goût à manger. *(Il sort lentement).*

Scène III

ERNEST *(seul)*

ERNEST. — Quelle journée ! *(Il marche févreusement dans la cuisine, s'arrêtant de temps en temps. Il a les bras croisés, la tête inclinée, ou gesticule).* Oui ! c'est providentiel. *(Il parle lentement, en scandant ses phrases, en martelant ses mots).* Certainement je l'aimais, Lucienne. Mais elle savait la lutte que j'avais à soutenir ici ; elle savait que j'avais besoin de sentir son affection m'entourer, m'encourager. Alors, pourquoi allait-elle s'amuser, aujourd'hui même, avec ce Canigou ?

A quoi ça ressemble-t-il, ça ? Tous les jeunes gens en font des gorges chaudes. C'est tout naturel... Lucienne, j'avais confiance en toi ; je n'ai jamais rien voulu croire... Non ! je ne suis pas jaloux. Mais, tout de même... Sans doute, nous ne sommes pas fiancés. Pourtant !... Tout le monde cause de notre futur mariage. C'était bien le moment d'aller badiner en pleine rue avec ce Canigou ! De quoi se mêlait-il ce matin, cet oiseau de mauvais augure ! Il aurait bien pu rester sur son quai !... Et puis, elle, qu'est-ce qu'elle allait traîner avec lui ? Alors, si nous nous marions, si nous prenons l'Épicerie du Coin, ce Monsieur ne quittera pas la maison ?... Lucienne ! Lucienne !... Pourquoi ne veux-tu pas te marier pour aller par les champs ?... Quel besoin de s'amuser !... Et aujourd'hui, quand elle me sait dans l'ennui, sur la balance, oui ! sur la balance... C'est si grave la décision que j'impose à papa...

Et à qui demander conseil ? On m'a dit tout ce qu'on devait me dire. Papa, grand-père, maman, François... des gens qui m'aiment. Je n'ai rien voulu entendre ; pour Lucienne, je voulais avoir raison contre eux tous... N'est-ce pas eux qui auraient raison contre moi ?...

Je change de vie. Pourquoi ? Pour qui ?... Je suis né cultivateur, j'ai grandi paysan, libre, indépendant. Je vais devenir commerçant, épicier, le domestique de tous les clients... Toujours de bonne humeur, quelques soucis qu'on ait... Toujours sourire : « Mais oui, Monsieur. Mais certainement, Madame. » Une servitude, un esclavage... Et au foyer, qui ? Lucienne. Lucienne qui n'aime pas les enfants et qui a des habitudes de petite bourgeoise. L'enfant gâtée de ses parents, qui n'a jamais fait grand-chose à la maison. Elle sait tenir des registres, oui ! Mais elle est au comptoir à 10 heures du matin... Avant, Mademoiselle fait sa toilette... Et puis, pourquoi allait-elle se promener tout à l'heure avec ce Canigou ?... Pendant que moi je souffrais comme si déjà on avait vendu chez nous... Oui, « chez nous »... *(On frappe).* Entrez !

Scène IV

ERNEST, EUSÈBE

EUSÈBE. — Tout seul ?

ERNEST. — Oui, tout seul. Papa et grand-père sont sortis. Maman se repose sur son lit ; elle s'est trouvée fatiguée.

EUSÈBE. — On t'attendait tout à l'heure à la maison.

ERNEST. — Je n'ai pas eu le temps.

EUSÈBE. — Lucienne s'est promenée un peu avec Canigou ; elle vient de rentrer, elle m'a demandé si tu étais venu.

ERNEST. — Ah !

EUSÈBE. — Ça n'a pas l'air de te faire plaisir.

ERNEST. — Pas trop !

EUSÈBE. — Oh ! Monsieur !... Ton père a-t-il donné réponse à Abraham ?

ERNEST. — Non ! C'est moi qui dois lui écrire.

EUSÈBE. — Alors tout va bien. L'affaire est faite !

ERNEST. — On verra.

EUSÈBE. — J'aurais voulu voir ton père pour fixer la date des fiançailles. Il est temps d'en finir.

ERNEST. — Je crois.

EUSÈBE. — De quel côté est-il allé, ton père ?

ERNEST. — Je ne sais pas au juste. Du côté de la vigne, peut-être bien, mais je ne suis pas sûr.

EUSÈBE. — Alors, je reviendrai dans un moment ?

ERNEST. — Si vous voulez. Papa ne veut pas tarder à rentrer. Il sait que maman est souffrante.

EUSÈBE. — Venez donc dîner chez nous, alors !

ERNEST. — Non ! c'est moi qui fais le souper. Il sera bientôt prêt. Nous n'avons guère faim ni l'un ni l'autre.

EUSÈBE. — Eh bien ! à tout à l'heure. *(Il sort)*.

Scène V

ERNEST *(seul)*

ERNEST. — Ça ne lui semble pas drôle que Lucienne se soit promenade avec Canigou... c'est un peu fort ! Drôles de gens... *(Il reprend sa promenade nerveuse)*. Oui, à qui demander conseil ?... Mon Dieu, que je suis malheureux ! *(Il frappe le sol)*. C'est chez moi, ici, c'est « chez nous ». Cinq générations de Dusillon ont passé ici, ont vécu ici, ont souffert ici, ont aimé ici, ont travaillé ici, ont pleuré ici. Vingt-deux cercueils ont reposé là avant de s'en aller au cimetière... Dites-moi donc ce qu'il faut faire, vous ! Rester... Ils me crient tous ça : *rester !* Mais Lucienne !... *(Il s'est arrêté devant la cheminée, les yeux fixés sur le vieux crucifix)*. Quelques instants de silence. *(Il prend le crucifix)*. Et toi, vieux crucifix de mes aïeux, que me dis-tu ? *(Il l'embrasse)*. Parle-moi. Dis-moi ce qu'il faut faire ! Tu as reçu le dernier baiser des mourants, tu as connu leur dernière pensée, leur dernier vœu : dis-les moi !... *(Silence)*. Rester !... Rester !... Continuer les Dusillon là où ils ont vécu, là où ils se sont grandis... Rester à la terre... Rester paysan... Pour être libre... Pour être indépendant... Pour travailler... Parce que c'est la loi... Pour donner l'exemple... Pour produire... Pour aider la France à rester forte... riche... puissante... Pour avoir beaucoup d'enfants... Et pouvoir les élever... bien... loin des dangers de la ville... Pour en faire des hommes... Pour perpétuer la race... la race des Dusillon... Et garder ici l'honneur... la tradition d'honneur... de labeur... de dévouement... Pour être une maille de plus dans la chaîne solide qui tient le passé à l'avenir... *(Il tombe à genoux, le crucifix dans les mains, appuyé sur la table)*. Pour faire votre volonté, ô mon Dieu !... J'avais rêvé de faire « chez nous » plus beau quand j'étais au front sous les balles... Je te l'avais juré, mon pauvre frère !... *(Il se relève en larmes et va replacer le crucifix)*. Je l'avais juré... juré, oui !... Qu'est-ce que j'allais faire !... *(Le Grand-Père entre)*.

Scène VI

ERNEST, LE GRAND-PÈRE

LE GRAND-PÈRE. — Tu causes tout seul ?

ERNEST *(se précipitant à son cou)*. — Grand-père, je reste !

LE GRAND-PÈRE *(l'embrassant)*. — J'espérais ça de toi, mon enfant. Je savais bien que « bon sang ne peut mentir ». Tu restes un Dusillon ; je suis fier de toi.

ERNEST. — Grand-père *(il montre le crucifix)*, c'est celui-là qui vient de me ramener.

LE GRAND-PÈRE. — Je le lui ai assez demandé. Je l'ai reçu de mon père, je te le transmets : tu es digne de le garder. Si tu étais parti, j'avais dit qu'on le mette dans mon cercueil. Tu ne l'aurais pas eu. On ne confie pas le drapeau à un déserteur.

Comme ton père va être heureux ! Le pauvre enfant, je le voyais si triste. Et ta mère ? Le lui as-tu dit ?

ERNEST. — Pas encore. Il vaut mieux la laisser reposer.

LE GRAND-PÈRE. — Est-ce sûr, au moins, que tu restes ?

ERNEST. — Je l'ai juré !

LE GRAND-PÈRE. — Et Lucienne ?

ERNEST. — Nous ne sommes pas fiancés. Elle ne veut pas se marier pour aller par les champs. Cet après-midi elle se promenait avec Canigou.

LE GRAND-PÈRE. — Elle n'aurait pas fait ton bonheur... Comment vas-tu annoncer la nouvelle à ton père ?

ERNEST. — Je n'y ai pas songé encore. Attendez ! J'ai un moyen. *(Il reprend sur le dressoir papier, plume et encrier, s'installe sur la table et écrit)*.

« Monsieur Abraham,

« Inutile de vous déranger de nouveau. Je reste à la maison et garde les champs de mon père.

« ERNEST DUSILLON. »

Quand papa reviendra, il lira cette lettre... ça suffira. *(On frappe)*. Entrez !

Scène VII

ERNEST, LE GRAND-PÈRE, FRANÇOIS

FRANÇOIS. — C'est encore moi. Ton père vient de me dire que ta mère était au lit. Vous viendrez souper chez nous ; c'est entendu ; ne fais rien à manger.

ERNEST. — Je n'ai encore rien préparé ; mais tout est là pour faire.

FRANÇOIS. — Non ! ne fais rien. C'est arrangé avec ton père. Il va rentrer pour faire boire les chevaux, et vous viendrez ensuite.

ERNEST. — Maman sera guérie.

FRANÇOIS. — Tu crois ? Tant mieux !

LE GRAND-PÈRE. — Je crois qu'il dit vrai.

FRANÇOIS. — Qu'est-ce qui la guérira ?

ERNEST. — Moi !

FRANÇOIS. — C'est bien possible, puisque c'est toi qui l'as rendue malade... A tout à l'heure. *(Il sort)*.

Scène VIII

ERNEST, LE GRAND-PÈRE

LE GRAND-PÈRE. — Encore un qui est content. Si tu savais comme tout le monde du pays va être soulagé d'apprendre que tu restes.

ERNEST. — Tout le monde ?... Non, pas tout le monde.

Scène IX

ERNEST, LE GRAND-PÈRE, EUSÈBE

EUSÈBE (*entrant sans frapper, au grand étonnement d'Ernest*). — Pas encore rentré, ton père ?

ERNEST. — Non !

EUSÈBE. — Je vais l'attendre un moment. (*Il s'assied sans qu'on l'en prie, devant la table où Ernest a laissé sa lettre. Au grand-père*). — Je venais pour fixer la date des fiançailles. Depuis le temps que ces jeunes gens se fréquentent...

LE GRAND-PÈRE. — Lucienne ne veut pas rester au pays. C'est bien dommage.

EUSÈBE. — Ils peuvent vivre ailleurs. Avec l'argent de vos champs ils pourront s'établir à Vesoul, acheter l'Épicerie du Coin ; il y a de l'argent à gagner là, de l'argent en barre.

LE GRAND-PÈRE. — Ils ne sont pas encore vendus, les champs.

EUSÈBE (*à Ernest*). — Je croyais que tu devais écrire à Abrahâm.

ERNEST. — J'ai écrit.

EUSÈBE. — Et alors ?

ERNEST. — La lettre est sur la table. Prenez connaissance. (*Il la lui approche*).

EUSÈBE (*lit bas... se levant*). — Messieurs !

ERNEST. — Au revoir !

EUSÈBE (*à Ernest*). — Et Lucienne ?

LE GRAND-PÈRE. — Ernest est fils de paysan. Il doit le rester. Il n'a pas fait tort à ta fille.

EUSÈBE. — Il brise son avenir !

LE GRAND-PÈRE. — Il brise celui que vous aviez rêvé... Mais il assure l'avenir des Dusillon ; c'est l'important.

EUSÈBE (*s'avance vers Ernest en le menaçant*). — Misérable ! (*Dusillon entre*).

Scène X

ERNEST, LE GRAND-PÈRE, EUSÈBE, DUSILLON

DUSILLON. — Qu'y a-t-il ? (*Eusèbe s'arrête*). On veut frapper mon fils ?

EUSÈBE. — Oui, ton fils ! Ah ! il est bien ton fils ; vous êtes tous les mêmes : paysans rivés à vos terres, les esclaves de la glèbe, incapables de vivre ailleurs que sur vos fumiers. Infects paysans ! (*Il crie si fort que la mère Dusillon, éveillée, frappe au-dessus pour réclamer le silence*). Adieu, crétins ! (*Il sort*).

Scène XI

ERNEST, LE GRAND-PÈRE, DUSILLON

DUSILLON. — Je ne comprends pas...

ERNEST (*lui tendant la lettre*). — Vous allez comprendre !... (*Comme son père achève la lecture, Ernest l'étreint et l'embrasse*).

DUSILLON (*à Ernest*). — Merci ! Va porter ça à ta mère, et partons chez François qui nous attend. Je vais lui demander pour toi la main de Suzanne.

LE GRAND-PÈRE (*debout, exalté*). — La Terre est victorieuse !... Vive la Terre !... Vive la France !...

(RIDEAU).

BÉNÉDICTION D'UNE STATUE DE S. JOSEPH

LE GARDIEN FIDÈLE ¹*Posuerunt me custodem.*

Ils m'ont choisi pour gardien.
(Cant., I, 5).

Mes frères,

Le pape Pie IX, de sainte mémoire, manda un jour auprès de lui le peintre Andréa Barti, l'un des premiers artistes de Rome, et le semonça vivement.

Quelques mois auparavant, le pieux pontife avait commandé à l'artiste, pour sa chapelle privée, un vaste tableau représentant le ciel ouvert et, selon les degrés de la hiérarchie céleste, la multitude des Esprits bienheureux rangés en chœurs au pied du trône de l'Éternel. L'artiste, sûr de son génie, s'était mis à l'œuvre avec une ardeur joyeuse. Lui, si habile toujours, s'était surpassé encore dans une toile merveilleuse, peignant aux yeux avec tant d'éclat et de puissance la gloire de la Cour céleste, que le regard ravi ne s'en pouvait détacher. Aussi triomphait-il en se présentant devant l'auguste pontife.

Mais celui-ci d'arrêter soudain sur le tableau un œil sévère : « Mon ami, dit-il, vous avez oublié *quelqu'un* dans votre tableau. — Et qui donc, Très Saint Père ? — Eh ! malheureux, mais S. Joseph ! Où est-il ? — Daigne Votre Sainteté me pardonner, répond l'artiste ; mais S. Joseph n'a pas été oublié. Tenez, T. S. Père, ne le voyez-vous pas ? »

Et le peintre de montrer, mêlé à la foule des Esprits célestes, le Bienheureux Patriarche. — « Eh quoi ! mon bon André, s'écria Pie IX ; eh quoi ! c'est là que vous placez S. Joseph ? Comment voulez-vous que j'aie le trouver à cet endroit ? Non, non, mon cher fils, ce n'est pas là, mais c'est près de Jésus et tout à côté de Marie, plus haut que tous les saints et les anges, que vous allez me mettre S. Joseph. Car au ciel, entendez-moi bien, il n'a pas d'autre place que celle-là. »

I

Oui certes, mes frères, au ciel S. Joseph est tout près de Marie et de Jésus. Comme il ne faisait avec Jésus et Marie qu'une famille sur la terre, il ne fait pareillement avec eux qu'un groupe dans les cieux.

Mais nos églises ne sont-elles pas, dites-moi, et ne doivent-elles pas être avant tout l'image aussi fidèle que possible du Temple saint de la Jérusalem céleste ? Si donc là-haut, dans les sanctuaires éternels, S. Joseph n'est point séparé de Marie et de Jésus, dans nos modestes sanctuaires d'ici-bas pourquoi les séparerions-nous, quand il est possible, comme en votre si intéressante petite église, de placer, auprès du tabernacle de Jésus, d'un côté l'image de Marie, et de l'autre celle de Joseph ?

¹ Plan. — I. Saint Joseph, gardien tout désigné de Jésus au Tabernacle, — II. nous appelle à partager avec lui cette garde d'honneur, — III. et en retour se fera le gardien de nos meilleurs intérêts.

A qui mieux qu'à S. Joseph revient, après Marie, ce poste d'honneur ? L'humble Vierge et son très chaste époux étaient, durant les jours mortels de l'Homme-Dieu, ses gardiens assidus : pourquoi ne leur continuerait-on pas en quelque sorte, à l'un et à l'autre, ce rôle de gardiens de Jésus, pendant les jours de sa vie eucharistique ? Près du Jésus de l'Eucharistie comme près de Jésus enfant à Bethléem, ou près de Jésus adolescent à Nazareth, le rôle de gardien ne convient à nul autre, Marie exceptée, aussi bien qu'à S. Joseph ; et c'est, partout et toujours, à lui avant tout autre que s'appliquent ces paroles de nos Saints Livres : « *Posuerunt me custodem*. Dieu et sa mère m'ont choisi pour gardien. »

Elle l'a ainsi compris, dans son grand sens des choses de Dieu, cette âme noblement chrétienne dont la piété a doté le sanctuaire de votre église de cette belle statue de S. Joseph. Elle a compris qu'il fallait, pour *veiller* Jésus au Tabernacle, ce même et dévoué protecteur qui autrefois le veillait à la Crèche ; et sa charité a réalisé le rêve de sa foi.

Merci et honneur à la généreuse donatrice !

II

Et vous, mes frères, si pour la plupart vous ne pouvez pousser la générosité jusque-là et témoigner à S. Joseph votre dévotion par une offrande de pareille valeur matérielle, il est du moins une offrande qui est à la portée de vous tous, et de nature à faire au cœur de notre Saint un sensible plaisir : offrez-vous vous-mêmes.

« En quoi et de quelle façon ? » allez-vous me demander.

Eh bien ! offrez-vous pour être avec S. Joseph, le plus souvent possible, les gardiens de Jésus au T. S. Sacrement. Offrez-vous à ne point le laisser si seul à tenir, avec Marie, compagnie au Dieu fait chair et hostie pour nous. Vous savez qu'il est des jours et des heures marqués par l'Eglise, où vous devez prendre la garde à la porte, au pied du Tabernacle de Jésus. Ces jours et ces heures, donnez à S. Joseph votre parole d'honneur de les observer fidèlement, sans lâcheté ni désertion jamais. Chaque dimanche et fête d'obligation, la voix des cloches vous rappelle votre devoir de venir au temple pour y adorer, en union avec Marie et Joseph et les anges du sanctuaire, le Dieu immolé par amour pour les hommes. Jurez, en ce moment même, à notre bon S. Joseph de ne point manquer au rendez-vous qu'il vous donne ces jours-là, pour monter avec lui une faction d'honneur, pendant une petite heure, autour de l'autel. — Et si durant la semaine vous avez quelques loisirs, si votre genre de vie vous laisse chaque jour un quart d'heure ou une demie heure à dépenser à votre gré, consacrez tout ou partie de ces instants libres à vous oublier le soir à l'ombre du sanctuaire, près de Joseph et de Marie, dans l'amoureuse contemplation du Mystère de nos autels.

Vous renouvellerez ainsi, mes frères, en même temps que vous plairez à Jésus et à Marie, l'une des plus douces joies qu'ait éprouvées S. Joseph

pendant les jours de sa vie mortelle. Vous connaissez dans tous ses détails l'événement de la nuit de Noël. Vous savez quelle fut, dans la première moitié de cette nuit bénie, la profonde tristesse du dévoué Patriarche, à la vue de Marie repoussée de partout par les habitants inhospitaliers de Bethléem, au spectacle surtout de Jésus excommunié à sa naissance de la société des hommes, et condamné à n'avoir pour abri qu'une étable et pour berceau qu'une mangeoire d'animaux, lui qu'appelaient depuis quatre mille ans les vœux et les soupirs de la terre, lui le Désiré des Nations ! Personne que lui, Joseph, autour de la crèche où la divine Mère venait de reposer l'Enfant ! Oh ! que cette solitude, que cet abandon de Jésus par les hommes, pesait lourd sur le cœur du bon S. Joseph ! Mais aussi quelle joie pour lui, quand il vit venir les bergers, avertis par les anges et accourant au berceau de leur Dieu ! Quel bonheur de se voir entouré de ces premiers et fidèles adorateurs, impatients de déposer aux pieds du Roi-Messie l'hommage de leurs modestes présents et celui, plus précieux, de leurs cœurs ! Quelle reconnaissance au plus profond de son âme pour ces hommes qui n'avaient guère autre chose à offrir au Dieu naissant que leur bonne volonté, mais qui du moins empêchaient Jésus d'être si seul, si méconnu dans sa grotte misérable, et l'empêchaient lui Joseph, à son tour, d'être si seul auprès de Jésus !

C'est, mes frères, une joie semblable que vous procurerez à S. Joseph, en venant, chaque fois que vous le pourrez ou tout au moins chaque fois que vous le devrez, rompre la solitude vraiment trop habituelle de nos églises ; et c'est sur une égale reconnaissance de sa part que vous pourrez compter. C'est vous dire, mes frères, que vous n'aurez rien à y perdre. Dans votre intérêt donc, je vous en conjure, considérez comme s'appliquant à vous-mêmes cette parole du Livre inspiré : *Posuerunt me custodem*, et entendez-la comme il suit : « S. Joseph et Marie m'ont choisi pour être, avec eux, le gardien de mon Dieu : eh bien ! je serai fidèle à ce poste d'honneur ! »

III

Non, mes frères, vous n'aurez rien à perdre en acceptant de remplir près de S. Joseph, dans votre chère et charmante église, le rôle des bergers d'autrefois à la crèche. Il est dit de Dieu, dans les Saints Livres, qu'il ne se laisse jamais vaincre par nous en générosité, et qu'il rend au centuple, souvent même dès cette vie, ce que nous faisons pour lui. Ce qui est dit ici de Dieu peut s'entendre aussi des saints, que Dieu se plaît à prendre pour les distributeurs de ses largesses, et doit s'entendre surtout de la B. Vierge et de S. Joseph. Il est si bon, ce tendre et vénéré Père, qu'il nous accorde une multitude de grâces, pour peu que nous l'en sollicitons, et sans trop regarder, nous dit S. François de Sales, si nous sommes dignes ou pas de nous adresser à lui. Que sera-ce, mes frères, si nous sommes ses fidèles serviteurs, met-

tant notre honneur et notre joie à lui faire plaisir ? En retour alors il mettra à notre service toute sa bonté, tout son crédit. Non seulement nous pourrions lui confier le soin de nos âmes et de nos intérêts spirituels ; mais, je l'affirme hardiment après sainte Thérèse et après une multitude de personnes qui en ont fait l'heureuse expérience, il se constituera volontiers le gardien même de nos plus chers intérêts en ce monde. Quand nous serons dans quelque danger, nous l'invoquerons, et il nous protégera. Quand nous serons dans le besoin, nous crierons vers lui avec confiance, et il viendra à notre secours.

Que ne puis-je citer tant de traits plus édifiants, plus frappants les uns que les autres, du soin que prend de ses dévots serviteurs, même en leurs affaires temporelles, l'aimable Saint que nous fêtons aujourd'hui ! Vous savez bien que celle dont j'ai prononcé le nom tout à l'heure, sainte Thérèse, disait n'avoir jamais en vain appelé à son aide S. Joseph, quelque chose qu'elle lui demandât. Souvent cette pieuse réformatrice de l'Ordre du Carmel n'avait pas le premier sou pour bâtir un nouveau monastère dont elle voyait la grande utilité. Mais, comptant sur son banquier ordinaire, sur S. Joseph, elle ne s'embarrassait pas pour si peu, faisait venir les ouvriers, commencer et activer les travaux, tout comme si elle eût en main de quoi payer ; et puis, le moment venu de régler la note, voilà que se montrait soudain, la veille ou même simplement le matin du jour de l'échéance, un mystérieux messager de la Providence, un ami parfois, parfois un inconnu, apportant tout l'argent dont on avait besoin. Sainte Thérèse ne s'y trompait pas ; elle savait qui lui envoyait ainsi, à l'heure voulue, les ressources nécessaires, et elle allait de suite s'agenouiller devant la statue de son cher S. Joseph et lui chanter le cantique de sa vive reconnaissance. Elle ne se contentait pas d'ailleurs de mettre de la sorte à l'épreuve pour elle-même la bonté de ce bien-aimé Père ; elle pressait toutes les personnes qu'elle voyait dans quelque affliction ou quelque nécessité, de recourir à lui.

Et combien de livres ne ferait-on pas, à vouloir raconter par le menu tous les miracles d'assistance temporelle, — je ne parle pas ici des faveurs spirituelles, — opérés par S. Joseph ! Oh ! qu'on est bien en sûreté, quand on l'a pour gardien ! Qu'on est tranquille, quand on jouit d'un délicieux repos d'esprit, quand on l'a pour veiller sur nos jours, pour veiller sur notre dernière heure, lui, le Patron de la bonne mort !

Méritons donc, mes frères, de la façon que j'ai dite, d'avoir le Père nourricier de Jésus pour protecteur et gardien de nos plus chers intérêts en ce monde et en l'autre ! Méritons qu'à tout instant de notre vie et à la mort il puisse dire de nous : « *Posuerunt me custodem* ; ils m'ont pris pour gardien, et je les garderai en effet pour la vie et pour l'éternité ! » Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS POUR LES DIMANCHES

24^e Dimanche après la Pentecôte

SUR LE TEMPS

L'Evangile nous parle de la fin du monde et nous transporte par la pensée au seuil de l'éternité. Il nous indique par le fait même le bon emploi que nous devons faire du temps. « *Ergo dum tempus habemus, operemur bonum.* » (Gal. vi, 10). Voyons donc : 1^o Pourquoi devons-nous bien employer le temps ? 2^o Comment devons-nous bien l'employer ?

I. — Pourquoi bien l'employer ?

1^o Parce qu'il est PRÉCIEUX. Il nous est donné pour gagner le ciel ; aussi le définit-on avec raison « la monnaie avec laquelle on achète l'éternité. » C'est en ce sens que S. Bernard disait : « *Tempus tantum valet, quantum Deus.* » Qu'ils sont donc coupables ceux qui le perdent dans l'oisiveté, ceux qui le gaspillent par leur légèreté, et ceux qui l'avilissent par leur inconduite !

2^o Parce qu'il est COURT. « *Tempus breve est.* » (I Cor. vii, 29). Il n'y a qu'un pas en effet du berceau à la tombe. Ne remettons rien à demain : mettons-nous à l'œuvre sans tarder pour remplir nos multiples devoirs. Qu'ils sont fous ceux qui osent gémir sous prétexte qu'ils ne savent « comment tuer le temps » !

3^o Parce qu'il est IRRÉPARABLE. Une fortune perdue peut se regagner ; une défaite peut se réparer ; une affection brisée peut refleurir. Il n'en est pas de même du temps. « *Tempus non erit amplius.* » (Apoc. x, 6). Oh ! si les damnés n'avaient même qu'une heure pour se repentir et faire pénitence, comme ils sauraient l'employer !...

II. — Comment bien l'employer ?

Pour répondre à cette question, S. Bernard nous invite à considérer le temps par rapport au passé, par rapport au présent et par rapport à l'avenir.

1^o PAR RAPPORT AU PASSÉ, nous devons pleurer le temps perdu et nous efforcer de le racheter, non seulement par nos larmes, mais encore et surtout par notre travail et notre énergie, « *redimentes tempus.* » (Eph. v, 16).

2^o PAR RAPPORT AU PRÉSENT, nous devons profiter du temps pendant qu'il est à nous. « *Dum tempus habemus, operemur bonum.* » (Gal. vi, 10). En conséquence évitons : a) de ne rien faire, b) de faire le mal, c) de faire mal le bien, c'est-à-dire, de remplir nos devoirs avec négligence, sans intention et sans attention.

3^o PAR RAPPORT À L'AVENIR, nous devons prendre d'avance nos précautions. Ne comptons pas sur le lendemain, puisqu'il ne nous appartient pas. Soyons, comme le fidèle serviteur, toujours prêts à rendre compte de notre bonne administration.

Conclusion

Si, à l'heure où je parle, Dieu nous interrogeait sur l'emploi de nos années écoulées, ne serions-

nous pas épouvantés ?... Un jour viendra pourtant où il nous posera cette redoutable question. Puisse-nous alors avoir amassé quelques mérites et ne pas être éternellement la proie de regrets aussi cruels que tardifs et inutiles !

FIN

INSTRUCTIONS SUR LE PATER

XII

2^o LA ROYAUTE DE DIEU

Regnum Dei intra vos est.
Le royaume de Dieu est
au-dedans de vous.

(Luc, XVII, 21).

Dieu est le roi de l'univers qu'il a créé, et toutes ses créatures lui obéissent avec une joyeuse ponctualité : « Les étoiles, dit l'Écriture, sont heureuses de luire en son honneur. *Et luxerunt ei cum jucunditate qui fecit illas.* » (Bar., III, 35). Mais dans les astres, dans les mondes et même dans les animaux, c'est une obéissance en quelque sorte mécanique. Les astres suivent l'impulsion qu'ils ont reçue ; les animaux, leur instinct. — Il n'y a qu'une seule créature qui lui résiste, c'est l'homme, parce qu'il l'a créé libre. Or c'est son obéissance, sa soumission amoureuse qu'il réclame. Les Anges au ciel l'adorent et accomplissent avec empressement ses volontés. Ce que Dieu veut, c'est que sur la terre il règne comme il règne au ciel, et comme l'homme est l'unique créature intelligente qui soit encore dans la voie, *in via*, en route vers le terme, qui se glorifie et de son intelligence et de sa liberté, Dieu demande à régner sur lui et il attache le plus grand prix à ce que l'homme se constitue librement son humble sujet. Mais il exige une soumission vraie, une soumission intérieure, réfléchie, voulue, et non une soumission de contrainte. En un mot, il veut régner sur l'intelligence et sur la volonté, sur la pensée et sur l'acte. Et pour nous rendre l'obéissance plus facile, il a institué l'Eglise qui redresse la pensée et nous éclaire sur la valeur de l'acte.

-I-

Nous sommes fiers de notre intelligence et à bon droit. Nous avons parcouru le champ des sciences naturelles, et quoique nous ne l'ayons pas exploré complètement et que nous ne devions jamais l'épuiser, cependant nous avons fait des découvertes admirables et qui nous font honneur. Rendons justice à nos savants ! La plupart d'entre eux avaient l'âme religieuse, plusieurs même furent de grands catholiques. En étudiant les mystères de la nature ils se préservaient de l'orgueil de la science par la considération de ce qu'ils ne savaient pas. Les Pasteurs et les de Lapparent ont écrit des pages splendides sur la grandeur de Dieu et sur l'infirmité des connaissances humaines. C'est cette sincérité qui les a rendus grands.

Mais ce ne sont pas les grands savants qui con-

duisent la société et font l'opinion. Ce sont les demi-savants, médiocres et insuffisamment instruits, qui font loi par l'audace de leurs affirmations. Ils sont en contact plus prochain avec le peuple, à qui ils en imposent par un étalage de formules et par des théories scientifiques mal digérées. Au lieu de reconnaître, comme font les maîtres, les frontières où s'arrête la science, impuissante à les franchir, ils prétendent que la science sait tout, explique tout et peut tout. C'est elle qui remplace Dieu, c'est elle qui est la Providence, et bien qu'elle ne soit jamais parvenue à créer un seul grain de sable, ils lui attribuent toutes les vertus créatrices.

Encore les laisserait-on disserter à l'aise s'ils ne se servaient de leur fausse science pour blasphémer Dieu et insulter la religion. Mais au lieu de rester dans leur domaine d'observation et d'étude des phénomènes naturels, ils entreprennent sur le domaine philosophique et religieux, et ils nient hardiment l'existence de Dieu. Ils ne l'ont pas vu, donc il n'existe pas.

Cela ne glorifie point l'intelligence de ces hommes qui ne célèbrent que l'intelligence ! S'ils n'ont pas vu Dieu, c'est que Dieu est un pur esprit, qui échappe à nos yeux matériels. S'il avait un corps il serait imparfait, car le corps est inférieur à l'esprit, et il ne serait pas Dieu. C'est ce qu'ils ne veulent pas comprendre ni voir.

En quoi ils sont inexcusables, leur dit S. Paul, parce que la présence et l'action de Dieu éclate dans ses œuvres. Ils ne peuvent se soustraire aux effets et ils refusent de regarder, de reconnaître la cause. Ils pèchent contre le bon sens et contre la raison.

C'est ainsi qu'ils ont perverti l'intelligence, cette noble faculté, par l'orgueil de l'esprit. Ils entendent se passer de Dieu.

Or Dieu, qui est l'intelligence souveraine, veut régner sur l'intelligence humaine, et nous demandons chaque jour qu'il arrive, ce règne bienheureux, où l'homme se soumettra à Dieu dans son esprit, dans sa pensée. Il saura alors que sa raison a une grande valeur, mais qu'elle a ses limites ; qu'elle ne peut par elle-même atteindre toute la vérité et qu'elle a besoin des lumières de la foi pour la voir, pour la connaître, et que malgré sa pénétration, elle ne peut pas tout comprendre.

Ce jour-là, l'intelligence s'inclinera devant Dieu, elle l'adorera, elle se confondra en actions de grâces pour ce qu'elle sait ; elle demandera à Dieu des lumières nouvelles pour saisir ce qu'elle ne sait pas ; elle se convaincra qu'il est des choses qui sont au-dessus de sa portée, qu'il y a des mystères que Dieu comprend et qu'elle ne comprend pas. Elle se connaîtra elle-même, elle remerciera Dieu de l'avoir faite si grande, elle s'humiliera parce qu'elle doit s'arrêter sur le seuil du sanctuaire, et elle sera heureuse, parce que Dieu régnera sur elle.

II

I. Mais il veut aussi régner sur la volonté, sur le cœur, — car la volonté agit par amour, — sur

la conscience qui commande l'acte et se confond avec lui. L'intelligence a sa grandeur, mais le cœur a sa beauté. C'est le cœur qui fait l'homme, et le plus bel éloge qu'on puisse faire de quelqu'un c'est de dire : « C'est un homme de cœur. » Dieu est vérité : c'est pourquoi Jésus a daigné nous instruire. Mais il est charité : « Dieu est amour, » dit S. Jean : c'est pourquoi Jésus a voulu mourir par amour pour nous. Le cœur est donc plus parfait que l'intelligence. Celle-ci pense, lui il agit, il se dévoue, il meurt pour la patrie, au chevet des contagieux ou sous la hache du bourreau. Ce sont d'ailleurs deux facultés qui se complètent admirablement, mais elles n'ont leur plein épanouissement, elles ne marchent d'accord que si Dieu règne également sur elles.

L'intelligence trouve sa satisfaction complète dans la science éclairée par la foi, dans la contemplation de la vérité ; le cœur dans le sacrifice, le don de lui-même, l'amour de Dieu et l'amour des hommes parce que Dieu les aime, en un mot dans la charité. Comme la charité est la plus parfaite des vertus, le cœur est ce qu'il y a de plus beau, de meilleur, de plus parfait sur la terre. C'est pourquoi Dieu veut régner sur lui. Il le réclame avec insistance. Il ne nous dit pas : « Donne-moi ton intelligence, ton esprit, » mais : « Donne-moi ton cœur. *Præbe cor tuum mihi.* » (Prov., xxiii, 26).

Le cœur toutefois ne vaut que s'il est soumis à Dieu, s'il s'inspire de son amour et de ses lois, s'il reste haut, s'il plane au-dessus de la matière qui est un domaine trop infime pour ses aspirations vers le bien, l'idéal, le dévouement, l'infini. Le cœur, c'est S. Paul qui est élevé au troisième ciel où il entend des choses tellement belles, où il aime Dieu avec une telle ferveur et de tels élans qu'il ne trouve pas dans le langage de l'homme d'expressions qui puissent les traduire. Le cœur c'est encore le même Apôtre qui s'écrie : « Qui est-ce qui souffre sans que je souffre avec lui ? » (II Cor., xi, 29).

Voilà ce qui fait la beauté, la grandeur de l'homme.

2. Or c'est parce que le cœur est si noble, si élevé, si généreux, que ceux qui ont perverti l'intelligence ont travaillé aussi à le corrompre et à le gâter. Il est très haut, ils l'ont fait descendre très bas dans l'égoïsme, dans la jouissance, dans la matière. Il était rattaché à Dieu par des liens puissants, liens naturels fortifiés encore par la religion, par l'Evangile qui a dit à l'homme : « Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de tout ton-esprit, de toutes tes forces. » Ils ont coupé ces liens célestes en niant Dieu, le devoir, la conscience, l'âme immortelle, la responsabilité, et il est tombé lourdement dans la boue du matérialisme.

Nous savons ce qui est arrivé. De même que l'intelligence humaine a voulu se passer de Dieu et être à elle-même sa propre divinité, de même la volonté, le cœur, la conscience a voulu prendre en elle-même ses propres directives, n'obéir qu'à elle-même, c'est-à-dire à ses passions et à ses caprices. Les impies de l'Ecriture disaient : « Nos

lèvres sont à nous, nous n'avons pas de Dieu. *Labia nostra a nobis sunt.* » (Ps., xi, 5). Les impies modernes ont dit : « Nos sens, notre corps, nos actions ne dépendent de personne que de nous. Il n'y a plus de ce qu'on appelait conscience, honnêteté, il n'y a plus de bien d'autrui, il n'y a plus de morale. Nous sommes les maîtres, nous pouvons saccager les biens des autres, saccager les vieilles lois, saccager les peuples, ruiner les nations, renier tous les engagements, parce que nous avons supprimé le grand Maître, Dieu. »

En quel état de dégradation il est tombé, le pauvre cœur humain ! et qu'il est nécessaire que Dieu rentre en lui, règne sur lui, pour lui rappeler que les lois éternelles demeurent, que les révolutions n'empêchent pas la conscience de subsister et de commander, que ses arrêts ne peuvent être brisés par aucune violence, que les violences passent et que Dieu reste !

III

Dieu veut donc régner sur notre esprit et sur notre cœur, sur notre pensée et sur nos actes. Mais quelle voix assez autorisée pour nous dire si notre pensée, si nos actes sont conformes à la volonté de Dieu ? Car, parmi les doctrines diverses et les révolutions, l'intelligence se trouble et la volonté de l'homme s'obscurcit. Dieu aurait-il donc permis que nous fussions² condamnés à errer parmi les ténèbres sans savoir où nous diriger, où se trouve la lumière ?

Jésus-Christ nous a donné l'Eglise, l'Eglise infaillible pour guide. Il l'a établie sur Pierre en déclarant que l'enfer, c'est-à-dire le mal, les ténèbres, l'erreur, le démon ne prévaudront jamais contre elle. Pierre est chargé d'enseigner à la place du Fils de Dieu qui est remonté au ciel ; il ne peut donc pas se tromper. Pierre, c'est le Pape Benoît XV qui lui a succédé après deux cent soixante autres, et le Pape nous apparaît au sommet des sociétés, qui gouverne le monde des esprits et des cœurs. Il ne se désintéresse d'aucune âme, d'aucun besoin, d'aucune nation. Il sait que tout le bien et tout le mal en ce monde viennent des doctrines, c'est pourquoi il veille sur la pensée. Il l'éclaire, il la redresse, avec ses lumières particulières, son expérience, son autorité souveraine, avec l'assistance du Saint-Esprit. Il dit : « Voici ce qui est vrai, voilà ce qui est faux ! Voici ce qu'il faut croire, voilà ce qu'il faut rejeter ! » Et quand il a parlé il nous laisse libres de lui obéir, mais il nous a avertis.

De même pour nos actes. Il nous dit : « Voici ce qui est permis, ce qui est bien ; voilà ce qui est défendu, ce qui est mal ! » Et il reprend la grande parole de Jean-Baptiste, et avec la même fermeté : *Non licet !*

Quelle sécurité pour nous de marcher avec l'Eglise comme guide ! Nous pouvons avancer en toute tranquillité, nous aventurer même, sachant qu'elle nous regarde, qu'elle nous suit, qu'elle ne nous perd jamais de vue, et que s'il y a pour nous danger de nous égarer, de nous fourvoyer, elle est là

qui nous crierait : « Prenez garde ! n'allez pas plus loin ! Revenez ! » Alors nous rebroussons chemin et nous entrons dans la voie qu'elle nous montre.

C'est ainsi qu'elle prépare le règne de Dieu, en posant dans notre intelligence des bases solides, en éclairant notre volonté, en dirigeant nos affections et nos actes. Elle établit le règne de Dieu à l'intérieur. *Regnum Dei intra vos est*, et si chacun de nous conduit sa marche dans le droit chemin, nos familles, la société, non seulement ne s'égarent pas, mais elles avanceront dans la voie de la vérité, de la justice, de la paix, et nous verrons arriver dans ce monde le règne de Dieu.

XIII

Troisième demande

1^o CE QUE DIEU COMMANDE

Fiat voluntas tua.

Que votre volonté soit faite.

« C'est aux fruits que vous reconnaîtrez l'arbre, » dit J.-C. Mais il faut déjà que l'arbre rapporte des fruits. Un beau feuillage ne suffit pas pour nous révéler si l'arbre est bon. De même pour notre âme, qui, aux yeux de Dieu, ressemble à un arbre dont il attend de bons fruits, c'est-à-dire de bonnes œuvres.

« Tous ceux qui me disent : « Seigneur, Seigneur ! » n'entreront pas dans le royaume des cieux. Celui-là seul y entrera qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux. » (Mt., vii, 21).

Il est plus difficile de faire des actes que de belles protestations qui n'engagent pas, et qu'on oublie ; surtout quand ces actes sont en conflit avec notre nature rebelle. Il est impossible de nier de bonne foi le péché originel. « Les sens et les pensées du cœur humain sont enclins au mal dès sa jeunesse. » (Gen., viii, 21). Qui de nous n'a expérimenté la vérité profonde de cette parole de Dieu, prononcée après le déluge qui venait de punir le genre humain coupable ?

Notre intelligence prend l'erreur, séduisante, pour la vérité, les ténèbres pour la lumière ; notre volonté appelle le bien mal et le mal bien, parce qu'elle est attirée comme par un aimant par la beauté du mal. Nous rencontrons donc des obstacles à accomplir la volonté de Dieu. C'est pourquoi nous devons faire à Dieu cette prière avec ferveur, avec conviction : *Fiat voluntas tua !*

La volonté de Dieu commande, défend, conseille ou permet. Nous avons donc quatre points importants à envisager : 1^o ce que Dieu commande, 2^o ce qu'il défend, 3^o ce qu'il conseille, et 4^o ce qu'il permet.

Ce que Dieu commande se trouve dans les préceptes positifs du Décalogue. Il fait un premier précepte de l'adorer ; un second d'observer le dimanche ; un troisième d'honorer nos parents.

I

« Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. » Tel est le premier commandement, que

Jésus-Christ complète ainsi : « Le second commandement lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Mc., xii, 31). Ces deux commandements sont inséparables, car nous ne pouvons aimer Dieu sans aimer les hommes, ni aimer les hommes sans aimer Dieu. La simple philanthropie est sans doute une vertu, mais si elle ne repose pas sur l'amour de Dieu, en soi elle n'est pas méritoire pour le ciel. Toutefois il faut la louer et féliciter ceux qui la pratiquent : Dieu ne manquera pas de les bénir, et leurs vertus naturelles les achemineront vers les vertus surnaturelles. Car Dieu récompense ceux qui aiment le prochain. Ce rayon d'amour leur vaudra d'abondantes grâces et de grandes lumières.

Notre premier devoir est donc d'adorer Dieu et de l'aimer, afin d'accomplir sa volonté. Il est notre Créateur, nous devons le reconnaître comme tel, et l'aimer plus que tout. Disons-lui souvent, au fond de notre cœur : « Mon Dieu, je vous adore, je crois en vous, j'espère en vous, je vous aime ! »

Sa pensée nous accompagnera donc toujours ; nous travaillerons en songeant qu'il nous voit, que c'est pour lui que nous faisons des efforts souvent pénibles, afin d'observer la grande loi du travail qu'il a imposée à l'homme même avant le péché, loi qui eût été si douce et qui maintenant est parfois si dure.

Nous penserons souvent à Dieu dans la journée, et nous le prierons matin et soir. Quelles prières faire ? D'abord les prières essentielles : le *Pater*, qui nous recommande à Dieu ; l'*Ave Maria*, qui nous attire les faveurs de la Sainte Vierge ; le *Credo*, qui est l'affirmation de notre foi, de la croyance antique qui remonte aux Apôtres, et qui nous met en communion avec tous les siècles chrétiens.

Mais vous ne vous bornerez pas là, vous ferez au moins les dimanches, à l'église, les prières renfermées dans le *Paroissien*. Ce sont les prières qu'ont faites nos aïeux depuis Charlemagne, depuis S. Louis, prières qui nous ont été transmises par la tradition vénérable, et auxquelles chaque siècle a ajouté l'expression de sa foi. Nos évêques français ont recueilli pieusement ces sentiments ardents de religion et d'amour où nous trouvons la doctrine élevée et sûre d'un Bossuet, avec la tendre et filiale piété d'un Fénelon.

Quand vous les récitez, rappelez-vous qu'elles ont passé sur les lèvres de vos pères, lèvres pures et croyantes qui les ont récitées avec une conviction profonde ; prières pleines de sens chrétien, de vérité, lumineuses et consolatrices. Elles ont éclairé l'esprit et consolé le cœur des pères, elles éclaireront et consoleront les enfants. Prononcez-les comme vos mères les prononçaient, cela réjouira celles-ci au ciel dont ces prières leur ont ouvert les portes.

II

« Les dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement. » Ce deuxième précepte remonte au septième jour de la création. Dieu « sanctifia » ce

jour et se reposa (Gen., II, 1, 2), et il l'appela « son sabbat » (Ex., XX, 10), il le bénit et se le réserva. Les autres jours nous appartiennent, le septième jour appartient à Dieu, nous n'avons pas le droit de le prendre pour nous ; c'est usurper sacrilègement le bien, la possession, le droit de Dieu. C'est le jour du Seigneur, et non pas le nôtre, il doit être consacré à Dieu.

Ce précepte divin a été porté aussi pour l'utilité de l'homme, afin qu'il repose son corps et son âme. Dieu connaît la mesure de nos forces. Il a fait le corps pour travailler et non pour se tuer ; or sept jours de travail prolongé et répété le tue à la longue. Il a fait l'âme pour réfléchir, pour méditer, pour prier ; or un travail physique constant et exagéré l'abrutit. En France on a fini par le comprendre et l'on a rendu le dimanche à l'ouvrier. Mais le cultivateur qui dépend de la température, de la pluie et des orages, demeure légalement maître de son temps et il est porté à abuser de sa liberté. Il y a sans doute des moments où le travail, et un travail intense, est nécessaire, mais ces moments-là sont rares. Pour le reste, il faut qu'il rentre dans l'ordre et qu'il se repose le dimanche. Alors son corps reprendra des forces pour la semaine qui commence, et son âme retrempe dans la prière, dans les distractions de famille, dans les délices d'un saint repos, goûtera enfin la pieuse joie de vivre, il jouira de ses enfants, il ne sera plus sans cesse essoufflé, lancé et perdu dans un labeur qu'il ne sait pas abréger, même quand il manque de forces.

L'Eglise, qui est l'interprète de la pensée divine, nous ordonne de plus de sanctifier certaines fêtes, l'Ascension, l'Assomption, la Toussaint et Noël, comme des jours sacrés par la grandeur des souvenirs qu'elles nous rappellent. Elle nous prescrit ces jours-là, comme les dimanches, d'assister à la messe. Elle se devait à elle-même, et elle nous devait, de nous dire comment il faut sanctifier le dimanche. Elle nous l'a dit : « Vous entendrez la messe. » Laisse à lui-même, l'homme aurait pu croire qu'il suffisait, pour s'acquitter du précepte, de ne pas travailler. L'oisiveté n'est pas un moyen de sanctification, d'autant qu'elle peut engendrer le vice. Mais à la messe vous priez, vous entendez l'instruction du prêtre, vous réfléchissez à votre vie, vous en voyez les fautes et les manquements, vous vous repentez de vos péchés, vous demandez à Jésus-Christ présent sur l'autel de vous protéger, vous et les vôtres, de vous conserver les biens de la terre qui ornent les champs, afin que vous puissiez les rentrer dans vos caves ou vos greniers, et quand vous sortez de l'église vous avez le cœur plus léger, rempli d'espérance, et l'âme en joie et en paix. Le soir vous revenez à l'église consacrer à Dieu la seconde partie de la journée, et alors il n'y a pas au monde de félicité comparable à ce bonheur calme, à ce contentement intime de la conscience qui a rempli son devoir, et qui a le sentiment que Dieu la bénit, parce qu'elle demeure en communion avec lui.

Ce mot « communion » nous fait souvenir de deux autres commandements de l'Eglise qui se rapportent aussi au dimanche. Comment en effet jouir pleinement du dimanche dans sa conscience si celle-ci reste chargée de péchés, dans son cœur si elle n'est pas pur et disposé à recevoir Jésus-Christ dans la sainte communion ? Jeûner, se confesser, communier, c'est aussi la volonté de Dieu, ainsi que l'a dit l'Apôtre : « La volonté de Dieu, c'est votre sanctification. *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.* » (I Th., IV, 3). Or comment se sanctifier si l'on est en état de péché ? Comment se fortifier, si l'on s'abstient de la sainte communion, source de toute force et de toute sainteté ?

Ecoutez donc l'Eglise qui vous parle au nom de Dieu, et qui a pour mission de vous expliquer sa pensée et sa volonté.

III

Voici le troisième précepte positif : « Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement. »

Nos parents sont pour nous l'image de Dieu, les plus proches représentants de Dieu ; ils nous ont donné la vie, le plus précieux des biens, parce qu'elle a ses charmes en ce monde, mais surtout parce qu'elle aura son plein épanouissement dans l'éternité de béatitude. C'est pourquoi nous devons les honorer. Combien nous les remercierons au ciel d'être la cause de notre félicité infinie ! Commençons dès ici-bas. Alors notre vie sera longue, c'est-à-dire heureuse, car une vie misérable est toujours trop longue.

Ils sont l'image de Dieu, ai-je dit. En Dieu, c'est le Père qui a l'autorité. Le Fils lui est égal en toutes choses, mais il lui obéit, et dans la vie du Sauveur nous voyons qu'il est toujours soumis au Père, qu'il accomplit en tout la volonté du Père.

La famille est l'image de la Sainte Trinité. Le père aussi commande, il a l'autorité qu'il partage avec la mère, bien que celle-ci lui soit soumise. Ensemble ils dirigent les enfants et la maison, mais c'est le père qui est le chef. Cette vérité est trop méconnue, c'est pourquoi les enfants n'obéissent pas aux parents, ils imposent leur volonté, ils exigent, comme de petits tyrans qu'ils sont ; le père, la mère surtout se plie à leurs caprices, et au lieu que l'ordre devrait régner dans les familles, l'ordre imposé par la volonté du père, c'est la révolution, c'est le désordre qui prévaut. Alors le bonheur est exilé de la maison avec la paix qui est la tranquillité de l'ordre. L'ordre est banni, le père n'est plus écouté, parfois les enfants se moquent de lui, et nous savons tel intérieur qui est un véritable enfer.

Les chefs d'Etat, les maîtres sont assimilés aux parents. Ils sont aussi des pères, et c'est peut-être de là que vient aussi le beau mot de *patrie*. Nous leur devons obéissance. Ils ont la lourde charge de gouverner le pays, et leur tâche est d'autant plus difficile qu'il y règne un esprit d'insubordination, de révolte, de mépris de l'autorité et de révolution qui le rend ingouvernable. Je ne veux pas aujourd'hui montrer que la cause de ces troubles perpé-

tuels vient de ce que nous avons méconnu Dieu dans nos lois, de ce que nous avons voulu nous passer de lui. Nous en sommes cruellement punis. Ce n'est pas en vain qu'on réproche les commandements de Dieu, qui forment seuls une base sociale solide. Qu'il me suffise de dire que la volonté de Dieu est qu'on obéisse aux chefs, au gouvernement, aux magistrats, aux lois, quand leur volonté n'est pas opposée à la sienne. Toute patrie dont les lois vont contre Dieu est une patrie perdue, sans avenir et sans bonheur.

Prions donc que la volonté de Dieu soit faite par nous afin que l'ordre qu'il a établi soit florissant, afin que nos familles soient en paix, afin que notre France retrouve la joie, la sécurité et la prospérité dans le travail et la religion.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXVI

LE CONQUÉRANT DES ÂMES

Mes frères,

Notre divin Maître aimait à s'entretenir avec ses apôtres et à leur dévoiler, dans l'intimité, les secrets du royaume de Dieu. Qu'ils devaient être doux, pour les disciples, ces instants bénis pendant lesquels, loin de la foule et du bruit, ils écoutaient les confidences de son Cœur adorable ! Par la pensée, mêlons-nous aux apôtres et recueillons avec amour les paroles qui tombent des lèvres de notre Dieu. Arrêtons-nous aujourd'hui, au début du saint temps de l'Avent, à méditer cette phrase où il nous dit le *pourquoi* de sa venue parmi nous.

« Ne pensez pas, dit-il, que je sois venu apporter la paix sur la terre ; non, je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. » (Mt., x, 34).

Par ces mots, Jésus nous rappelle qu'il est un conquérant. C'est ainsi que l'avaient représenté les Prophètes antiques, quand ils avaient prédit que sa domination s'étendrait d'une extrémité du monde à l'autre. C'est ainsi que l'ont reconnu ses fidèles et ses ennemis : ses fidèles, pour travailler à l'établissement de son règne ; ses ennemis, pour s'y opposer.

Ici, comme toujours, c'est son Cœur sacré qui parle. Méditons ce qu'il nous dit, et voyons la *conquête* qu'il poursuit, les *moyens* qu'il emploie et le *but* qu'il se propose.

I

Quelle est la conquête que poursuit le Sacré-Cœur ? Oh ! elle est bien différente de celles qu'ont ambitionnées ceux que l'histoire du monde a désignés sous le nom de conquérants. Ce qu'il veut gagner, ce ne sont point des territoires plus ou moins riches, plus ou moins agréables, plus ou moins étendus. Ce qu'il veut ranger sous sa loi, ce sont les âmes, toutes les âmes, et la nôtre en particulier.

La plupart du temps, les conquérants, peu différents en cela des criminels qui, armés jusqu'aux

dents, s'attaquent aux passants inoffensifs pour les dépouiller, ne se mettent pas en peine de savoir s'ils ont le bon droit pour eux. Ils ont la force, et cela leur suffit. Nous en avons eu, naguère, la preuve sanglante sous les yeux.

Il n'en est pas de même pour le conquérant divin que veut être Jésus.

Comme Dieu, tout lui appartient, puisque c'est lui qui a créé les âmes, qui les a faites à son image et à sa ressemblance ; puisque c'est lui qui les soutient à chaque instant dans l'existence, et que, sans son appui tout-puissant, elles retomberaient immédiatement dans le néant. Etant Dieu, il n'a pu les créer et il ne peut les conserver que pour lui-même. A ce double titre, les âmes lui appartiennent en vertu d'une propriété qui ne sera jamais égalée par aucune autre.

Comme homme, Jésus possède des titres qui ne sont pas moins indiscutables, puisqu'il nous a rachetés. A ce point de vue encore, il a tous les droits : la spontanéité avec laquelle il s'est offert comme victime, lui qui était l'offensé ; la générosité avec laquelle il a versé tout son sang, alors qu'une seule goutte aurait suffi pour nous racheter ; l'héroïsme qui l'a poussé à mourir non seulement pour ceux qui devaient profiter de sa mort, mais encore pour ceux qui ne seraient pas désarmés par elle ; tout cela prouve que, quand il veut conquérir nos âmes, il ne fait que revendiquer la plus juste des causes. Jamais conquérant ne s'est présenté avec des droits plus légitimes que les siens.

II

Jamais non plus conquérant n'a entrepris son œuvre avec des moyens pareils aux siens.

Ici encore, hélas ! nous n'avons pas besoin d'appeler aux souvenirs de l'histoire pour nous faire une idée de ce que les humaines conquêtes coûtent de sang et de larmes. Pendant plus de quatre années, nos âmes ont été, chaque jour, remplies d'indignation au récit des atrocités auxquelles se livraient nos ennemis, et remplies de pitié au tableau de ce que souffraient leurs victimes. Et nous avons fait la douloureuse expérience qu'aucun fléau n'est comparable à la guerre, parce que la guerre les renferme tous.

Quelle différence avec les moyens qu'emploie Jésus-Christ ! Bien qu'il puisse, par un seul acte de sa volonté, anéantir tous ceux qui lui résistent, il se fait humble, faible et désarmé. Ses armes, à lui, sont la douceur et la bonté. Quand ses apôtres veulent faire appel à la force, il les reprend sévèrement. Il ne veut pas s'imposer ; il s'offre seulement, plus semblable à un mendiant qui supplie qu'à un maître qui commande. Quand il dit qu'il est venu apporter le glaive, c'est pour prévenir ses disciples qu'ils auront à subir la persécution. Il ne veut même pas que Pierre tire l'épée pour le défendre. C'est un agneau qui se livre à ses bourreaux, et qui ne veut que des agneaux pour convertir les loups vers lesquels il les envoie. Et quand il a fait tout cela pour gagner les âmes,

afin qu'aucun doute ne subsiste en elles sur ses desseins, il leur montre son Cœur adorable, tout brûlant d'amour, couronné d'épines et transpercé d'une lance pour les sauver. L'amour, telle est la seule force à laquelle veut avoir recours le conquérant Jésus.

III

Regardons maintenant le but qu'il se propose.

Est-ce la gloire ? La sienne est si grande que rien ne peut l'augmenter. Est-ce la puissance ? La sienne ne connaît pas de limites. Est-ce un accroissement de sa domination ? Il est le maître de tout.

Le seul but qu'il se propose, c'est notre bonheur.

Notre bonheur dès cette vie, qu'il veut libre de la tyrannie avilissante des passions, du monde et du démon ; qu'il veut grande et belle parce qu'il veut l'affranchir des faiblesses et des chutes qui la déshonorent ; qu'il veut heureuse, enfin, de ce bonheur qui ne se trouve que dans la joie d'aimer et d'être aimé. C'est pour cela qu'il nous offre sa grâce, qui est une participation à sa vie divine, et qui nous fait goûter sur la terre les avant-goûts du paradis.

Cela ne lui suffit pas. Il ne lui suffit pas de vouloir notre bonheur sur la terre ; il veut encore nous associer à sa félicité éternelle. S'il veut nous conquérir, ce n'est pas pour triompher de nous, mais pour nous associer à son triomphe sans ombre et sans fin. Peut-il être un conquérant plus digne d'être victorieux ?

O Cœur adorable de mon Dieu ! Bien que vous ayez tous les droits sur nous, et que vous possédiez tous les moyens de nous réduire en votre pouvoir, vous ne voulez nous tenir que de nous. Tant d'amour ne viendra-t-il pas à bout de nos résistances ? Seigneur, nous nous rendons à vous, et, avec votre grâce, nous voulons travailler de toutes nos forces à vous faire connaître et aimer par les âmes qui nous entourent ! Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

POUR ANNONCER L'ADORATION PERPÉTUELLE

Mes frères,

Jeudi prochain, nous aurons l'honneur et le bonheur de représenter toutes les paroisses du diocèse, afin d'adorer N.-S. J.-C. présent dans le sacrement de l'Eucharistie. Ce doit être pour nous une grande fête, dont vous me permettrez de vous entretenir quelques instants.

I

Adorer Jésus-Christ : voilà le premier devoir des chrétiens.

Pourquoi Dieu nous a-t-il créés et mis sur la terre ? Ce n'est pas seulement pour y vivre et y travailler, mais avant tout pour le connaître, l'aimer, le servir, c'est-à-dire pour l'adorer, le regarder comme notre principe et notre fin, comme le Souverain Seigneur de toutes choses auquel nous devons nous rapporter.

a) Or, N.-S. J.-C. étant Dieu, il ne devait pas être privé de ces adorations en venant sur la terre, en se faisant homme. Aussi, lorsque Dieu l'a envoyé parmi nous, il a commandé à tous ses anges de l'adorer,

nous dit l'apôtre S. Paul. (Hébr., 1, 6). Ainsi voilà donc Notre-Seigneur dans le monde et aussitôt tous les anges l'adorent : ils en ont reçu l'ordre. Nul doute que Notre-Seigneur ne fût sans cesse entouré d'anges qui lui rendaient gloire. Lui seul les voyait habituellement, mais plus d'une fois il voulut que les hommes eux-mêmes les aperçussent, afin d'augmenter leur foi en sa divinité : la visite de l'ange Gabriel à Marie, les anges de Noël, les anges des bergers, les anges après le Jeûne dans le désert, les anges du tombeau et de la résurrection...

Ainsi, vous le voyez, Notre-Seigneur a reçu pendant sa vie les adorations des anges.

b) Mais il a voulu aussi les adorations des hommes ; et, en attendant que tous le reconnaissent comme Dieu, quand il viendra dans sa majesté pour juger les vivants et les morts, il s'est toujours choisi sur la terre un certain nombre de fidèles adorateurs. Ainsi, à sa naissance, ses premiers adorateurs parmi les hommes sont des bergers. Puis nous voyons venir de l'Orient des princes conduits par une étoile miraculeuse, qui le cherchent comme le Dieu promis aux nations. Ils entrent dans la demeure de la sainte Famille ; ils y trouvent l'Enfant et sa mère, et ils offrent des présents à Celui qui mérite tout honneur et toute gloire, de l'encens comme à un Dieu, de l'or comme à un roi, de la myrrhe comme à un homme mortel...

Pendant sa vie publique, nous voyons ceux qui viennent implorer sa puissance, lui demander des guérisons, des faveurs, se prosterner devant lui et l'adorer profondément. Vous vous rappelez, entre autres, cet humble centenier qui venait lui demander la guérison de son serviteur. Il se tenait à genoux aux pieds du Sauveur et lui disait : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez dans ma maison, mais dites seulement un mot et mon serviteur sera guéri. » Ce sont ces paroles que nous avons coutume de répéter avant la communion, comme l'adoration la plus profonde.

Remarquez, m. f., que lorsque Notre-Seigneur recevait ces adorations et ces hommages, son humanité sainte était sujette aux infirmités, aux souffrances. Maintenant cette humanité est glorieuse, impassible, immortelle, et c'est dans cet état que nous lui rendons nos hommages, en adorant profondément la sainte Eucharistie. Les apparences du pain et du vin ne sont qu'un manteau qui l'enveloppe, et comme un voile derrière lequel il est caché. Ce n'est donc pas, dans la sainte Eucharistie, ce que nous voyons, c'est-à-dire les apparences, que nous adorons, ce n'est pas même la seule humanité de N.-S., mais c'est sa divinité unie à son corps et à son âme, c'est la seconde personne de la Sainte Trinité...

II

Mais pourquoi appelle-t-on cette fête l'Adoration perpétuelle ? Est-ce que l'homme est capable d'adorer perpétuellement Notre-Seigneur ? Non, m. f.; mais d'après ce que je vous ai expliqué, vous savez que, dès son entrée dans le monde, les anges et les hommes l'ont adoré et que cette adoration continuera jusqu'à la fin du monde. Eh bien ! c'est pour continuer, autant que possible, cet acte d'amour que nous sommes conviés jeudi. Ce jour-là nous représenterons devant Notre-Seigneur vivant dans l'Eucharistie tous les chrétiens nos frères, et en particulier ceux de notre diocèse. De même qu'ils ont prié pour nous, nous prions aussi pour eux... Et Notre-Seigneur, présent dans la Sainte Eucharistie, nous bénira et nous récompensera, au centuple, de l'amour que nous lui aurons témoigné... Assistance aux offices, communion, demi-heure d'adoration... Décoration de l'église, préparation des chants...

IMPRIMATUR

Lingonis, die 17 novembris 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANDES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 2 décembre 1920

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions sur le Pater. — XIV. 3^e Demande : 2^o Ce que Dieu défend, 401. — XV. 3^o Ce que Dieu conseille, 403. — XVI. 4^o Ce que Dieu permet, 405. — XVII. 4^o Demande : 1^o Les biens temporels, 407. — XVIII. 2^o Le pain du corps, 409. — XIX. 3^o Le pain de l'âme, 411. — XX. 5^o Demande : 1^o Pardonnez-nous, 413.
Pour la fête de S. Etienne. — L'action catholique (plan), 415.
Pour une Adoration perpétuelle. — *Misereor super turbam* (plan), 416.

INSTRUCTIONS SUR LE PATER

XIV

2^o CE QUE DIEU DÉFEND

Dieu nous ordonne d'abord de l'adorer, de lui consacrer par semaine un jour qui est le jour du Seigneur, et d'honorer nos parents, sa plus parfaite image ici-bas, et toute paternité, toute autorité. Telle est sa volonté.

Mais sa volonté se manifeste aussi dans ce qu'il défend. Il défend d'abord de profaner, de blasphémer son nom divin. C'est dans l'ordre : Dieu avant tout. Ensuite, il songe à préserver sa créature de choix, l'homme, *dans sa personne et dans ses biens*. De là les multiples défenses du Décalogue.

I

La vie de l'homme est sacrée. Elle vient de Dieu qui a allumé la flamme précieuse qui s'est transmise de génération en génération. C'est pourquoi il a porté cette brève et énergique défense : « *Non occides. Tu ne tueras point.* »

1. Jamais cette parole n'a eu sa plus douloureuse application qu'à notre époque, où la vie humaine est plus sacrifiée qu'elle ne fut jamais, où des flots de sang viennent de couler qui auraient formé des fleuves. C'est pourquoi une guerre injuste constitue le plus grand crime qui puisse se commettre sur terre, et ceux qui l'ont déclanchée sont plus coupables devant Dieu et devant les hommes que les pires scélérats. Quelle effroyable responsabilité est là leur !

Je parle de guerre injuste. Il en est de justes, qui sont nécessaires pour faire triompher le droit, épargner le sang innocent, venger les faibles et établir le règne de Dieu. Telles étaient les Croisades. Il va aussi de soi que celui qui défend sa vie, qui résiste à une agression inique, accomplit son devoir. Le soldat qui verse son sang pour une noble cause, est à bon droit célébré par les hommes, sa mémoire est en honneur, et Dieu le récompense, car il a servi la cause de Dieu en défendant sa patrie, la justice, tout ce qui est digne d'être aimé, son foyer, sa famille, ses enfants, son

patrimoine qui lui vient des pères et particulièrement son église, son tabernacle, ses autels.

2. Si nous y regardons de près, le meurtre, la perte des vies humaines est plus fréquente qu'on ne pense. Que d'infanticides jugés avec trop d'indulgence par les tribunaux, comme si les juges voulaient les encourager ! Que de petits enfants qui avaient reçu l'étincelle sacrée de la vie, tués dans le sein de leurs mères dénaturées et dont la mort crie vengeance vers le ciel ! Infortunées créatures qui ne verront jamais Dieu, car elles ont été privées du baptême. Pendant l'éternité elles accuseront celles qui devaient leur donner le jour et qui les ont replongées dans la nuit. C'est ainsi que se dépeuplent les maisons, et que les nations périssent en devenant la proie d'autres nations plus fortes parce qu'elles ont respecté les lois de la vie. La malédiction de Dieu s'étend sur ceux qui veulent laisser les berceaux vides.

Le corps de l'homme est sacré. Il a été pétri par les mains de Dieu qui lui a donné sa beauté, ses nobles proportions, son front élevé qui se dresse vers le ciel, ses yeux qui le regardent et qui se détournent de la terre. Et combien son âme est plus belle encore ! Elle a ses destinées éternelles, elle est faite pour vivre à jamais auprès de Dieu, dans une félicité infinie, elle a été rachetée par le sang de Jésus-Christ, elle est la demeure du Saint-Esprit qui habite en elle par la grâce. C'est pourquoi tuer l'âme est un crime plus énorme encore que tuer le corps. Et l'on n'y prend pas garde !

C'est que même les meilleurs apprécient la vie et la santé du corps plus que la vie et la santé de l'âme, en quoi ils font voir que leurs idées chrétiennes sont infirmes et bien peu élevées. Ils ne comprennent pas que l'éminente dignité de l'homme lui vient de l'éminente dignité et des destinées divines de son âme.

Et combien nous comptons de tueurs d'âmes ! Les camarades sans scrupule qui les pervertissent et leur enlèvent leur innocence, ceux qui les scandalisent par leurs paroles, par leurs exemples, les romanciers qui composent des livres impudiques, les écrivains qui publient des ouvrages impies, les professeurs de mal et d'irréligion, autant de tueurs d'âmes qui sont condamnés par ces deux mots terribles comme une sentence de mort : « *Non occides. Tu ne tueras point !* »

3. Mais Dieu qui a répandu la vie à profusion, qui l'aime, qui la bénit et qui donne à l'homme le pouvoir redoutable et sacré de la communiquer, Dieu veut que cette vie soit ornée de vertu, de dignité, d'honneur et de pureté. Il aime les belles âmes, il se complait en elles, il se retrouve en elles avec sa bonté et sa sainteté. Il n'y a donc de belles âmes que les âmes pures. Elles ressemblent à des fleurs magnifiques, caressées par la brise et qui s'épanouissent au soleil de Dieu. Vous ne vous lassez pas de les regarder et d'aspirer leur parfum. Le ciel regarde ainsi avec amour, avec admiration, les âmes pures qui évitent tout contact malsain, qui veulent rester honorées et refléter en elles

quelque chose des perfections divines. Elles marchent dans la vie avec la fierté de leur vertu qu'elles gardent jalousement, et le monde, tout dépravé qu'il est, ne peut se défendre de les admirer. Elles sont l'honneur et la beauté de la terre, elles conservent intacte et pure cette vie qu'elles transmettront dans toute son intégrité par la sainte paternité.

La pureté seule fait les âmes heureuses, les races fortes, les familles saines, les nations généreuses et puissantes, tandis que le vice opposé flétrit les cœurs, étiole et souille les générations présentes et à venir, prépare des peuples sans vigueur, incapables d'efforts, faits pour devenir esclaves ou pour disparaître. C'est pourquoi Dieu a formulé cette défense : *Luxurieux point ne seras.*

II

Il préserve aussi les biens de l'homme, la maison que celui-ci a bâtie, la propriété qu'il a acquise, sa réputation, qui est ce qu'il a de plus précieux au monde.

1. La doctrine catholique est très stricte touchant la propriété. La maison que nous habitons, les champs que nous cultivons sont à nous. Nous les avons acquis par notre travail, ou ils sont le fruit du travail de nos pères. Cette terre que nous ensemençons et qui se couvrira d'épis, ils l'ont ensemencée avant nous, et fécondée de leurs sueurs. C'est pour nous qu'ils travaillaient ; c'est la pensée de leurs enfants et de leurs arrière-petits-enfants qu'ils ne connaissaient pas, mais qu'ils aimaient comme leur sang, comme le prolongement de leur vie, c'est cette pensée, dis-je, qui les soutenait, qui les encourageait parmi leurs dures journées de labeur. Leurs maisons, leurs champs sont donc sacrés ; les générations de nos aïeux y ont peiné, y ont laissé les traces d'honneur de leurs efforts et de leur amour. C'est pourquoi l'Eglise déclare que l'héritage est légitime et inaliénable. Il vous appartient, et ceux qui en usent comme du leur, ou qui voudraient s'en emparer, sont coupables d'usurpation. Les aïeux se lèvent pour protester, et la conscience pour les condamner.

Je ne vous apprendrai rien en déclarant que la propriété est attaquée aujourd'hui comme jamais elle ne le fut. Une doctrine s'est même établie, formulée, enseignée, qui veut faire disparaître les héritages particuliers au profit de la communauté. Et l'on doit reconnaître aussi que la propriété est mal défendue et par les lois et par les mœurs.

Les familles, même chrétiennes, ne sont pas sans reproche à cet égard. Le bien d'autrui n'est plus sacré comme il l'était autrefois. On passait alors à côté du champ du voisin sans toucher à ses productions, de l'arbre étranger sans se permettre d'y cueillir un fruit. On apportait même une certaine rigidité dans le respect de l'héritage, et l'on élevait les enfants à observer sévèrement le droit du prochain. Le père disait à son fils : « Celui qui vole aujourd'hui une pomme, volera demain de l'argent. » Il lui inculquait profondément ces principes et cette

pratique, et l'enfant grandissait en quelque sorte compénétré de respect pour le bien d'autrui.

C'est qu'alors on lui répétait la défense divine : « Bien d'autrui tu ne prendras ! » Et à la parole on ajoutait l'exemple.

Les parents appuyaient cette défense sur l'enseignement religieux. Ils disaient à leurs enfants : « Quand vous vous emparez d'un fruit, quand vous vous livrez à la maraude, vous regardez autour de vous pour vous assurer que personne ne vous voit ; c'est donc que vous vous sentez en faute, que votre conscience est inquiète. Mais si les hommes ne vous ont pas vus, Dieu est là, à côté de vous, qui vous voit et qui vous punira un jour. » C'est ainsi que s'élevaient alors les générations chrétiennes, et la propriété était sauve.

Dieu parle toujours aux consciences, mais on a trop dit aux enfants que Dieu n'existe pas, et vous-mêmes vous ne leur faites que de molles remontrances, si bien que la propriété qui était gardée par la prescription divine ne l'est plus que par le gendarme, qui est rarement à son poste. L'enfant qui ne craint plus Dieu n'a pas peur non plus de la prison où on ne le met jamais. Rétablissez donc chez vous les fortes mœurs d'autrefois, avec les croyances de vos pères qui ont toujours la même vigueur, avec les mêmes sanctions.

La défense divine s'étend même au désir : « Tu ne désireras pas la maison du prochain, ni sa femme, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui lui appartient. » (Exod., xx, 17). Dieu même veille sur notre pensée, sur nos désirs intimes, afin qu'en nous tout soit vrai, loyal et parfait.

2. Il protège encore la propriété par cette autre défense : « Tu ne mentiras pas. » C'est le mensonge qui produit les marchés frauduleux. Il contribue ainsi à la fortune mal acquise des uns et à la ruine des autres. L'exercice du commerce est aussi chose très délicate, et qui exige la loyauté. On peut même dire que la loyauté seule rend le commerce honorable et fructueux, car les transactions sont surtout affaires de confiance. Le public ne donne sa confiance qu'à bon escient, mais quand il l'a donnée, il ne la retire pas.

3. Mais il est un bien plus précieux encore que la propriété, que la fortune, que toute chose : c'est la réputation. Dieu devait la sauvegarder avec un soin particulier et lui seul le peut, car les lois humaines demeureront le plus souvent inertes sur ce point. C'est ce qu'il a fait par le huitième commandement : « Tu ne mentiras pas, tu ne porteras pas faux témoignage, tu ne calomnieras pas, tu ne diras pas de mal du prochain. » Vous m'avez volé ma bourse : je puis par mon travail reconquérir mon argent. Mais vous m'avez volé ma réputation : elle est perdue à jamais. On ne saurait trop veiller sur ses paroles. Tel jugement que vous avez porté sur une personne, tel mot que vous avez prononcé, telle allégation que vous vous êtes permise et qui est fausse, pourra être reconnue fausse : ce que vous avez dit restera dans l'esprit de ceux qui vous ont entendu. On rencontrera la personne injustement

incriminée; même quand la vérité s'est fait jour, la première impression reste comme une bave de vipère, elle souille toujours la mémoire de la victime.

Je conclus que la société n'est bien défendue que par la loi de Dieu, que par ses justes et souveraines défenses. C'est accomplir la volonté de Dieu que de les observer. Rien n'est donc moralisateur comme le *Pater*, par lequel nous disons à Dieu chaque jour : « Que votre volonté soit faite ! » C'est-à-dire : que l'ordre, la justice, la charité règnent partout, dans les familles, dans la société, entre tous les chrétiens et tous les citoyens.

Mais vous conclurez aussi que si nous voulons « que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel », il faut que les hommes la connaissent. Ils ne la connaissent que si elle leur est enseignée, et elle n'est bien et universellement enseignée que si le père et la mère donnent « cette créance » à leurs enfants, et, comme la mère de Jeanne d'Arc, leur apprennent « comment ils doivent se conduire pour être bons ».

XV

3^e CE QUE DIEU CONSEILLE

Un père de famille avait deux serviteurs. L'un attendait ses ordres et exécutait fidèlement ce qui lui était commandé. L'autre courait au-devant des désirs de son maître et s'ingéniait à découvrir ce qui lui était le plus agréable, pour l'accomplir. C'étaient deux bons serviteurs, mais le père de famille à coup sûr préférerait le second. L'un et l'autre faisaient sa volonté, mais le second la faisait plus complètement, car il accomplissait non seulement l'ordre, mais les désirs de son maître, et il le faisait avec joie.

C'est ainsi qu'à côté de la volonté de Dieu exprimée, intimée par forme de commandement, il y a aussi sa volonté formulée par conseil. Nul n'est obligé de suivre le conseil, mais il y a plus de perfection à le faire.

Jésus-Christ nous conseille le détachement absolu des biens de ce monde : « Bienheureux les pauvres en esprit, » et la pratique plus stricte, plus complète de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance. Il n'en fait pas une obligation, et tout le monde n'est pas appelé à l'état religieux; mais il réserve des faveurs spéciales à ceux qui pratiquent ces vertus, et même dans le monde il est facile, avec la grâce de Dieu, de les pratiquer à un degré plus ou moins élevé.

I

Jésus venait d'exposer sa doctrine sur l'indissolubilité du mariage, et ses apôtres eux-mêmes avaient trouvé cette doctrine sévère, tant les mœurs avaient dégénéré. Alors des mères lui apportent leurs petits enfants pour qu'il les bénisse. Les disciples veulent les écarter, mais le Sauveur, qui aimait la pureté de l'enfance, ordonne qu'on les laisse venir à lui, « parce que le royaume des

cieux est pour ceux qui leur ressemblent. » Un jeune homme écoutait et regardait, songeur, perplexe. Jésus s'éloigne; le jeune homme court après lui et lui demande : « Bon Maître, que ferai-je pour avoir la vie éternelle? — Si tu veux entrer dans la vie, répond le Sauveur, garde les commandements. »

Le jeune homme attendait des prescriptions particulières, une doctrine faite pour lui, et Jésus le renvoyait simplement aux préceptes de la loi !

— Lesquels? demande-t-il un peu étonné.

Et Jésus les énumère tout au long.

— Mais, dit-il, tout à fait déçu, j'ai observé tout cela dès ma jeunesse. Que me manque-t-il encore ?

Le Sauveur le regarda, et il l'aima, dit S. Marc, *dilexit eum*. (Mc., x, 21). Il était ravi de cette sincérité et de ce désir ardent de vertu.

— Il te manque une chose encore, ajouta-t-il. Va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel. Alors viens et suis-moi. (Luc, xviii, 22).

Le jeune homme en entendant ces paroles devint fort triste. Il ne répondit point et s'en alla, le chagrin dans l'âme, car il possédait de grands biens.

Si Jésus lui avait dit : « Viens avec moi, partage mes labeurs et mes privations, jeûne, renonce à tes aises, renonce à toi-même, mène une vie dure, » il n'eût pas hésité peut-être, séduit par la douce voix du Maître et attiré par les splendeurs lointaines du sacrifice. Mais il lui était demandé de renoncer « à ses vastes possessions, » de les vendre et d'en distribuer le prix aux pauvres, et il sentait qu'il y était très attaché. Alors il se retira plein de tristesse, parce qu'il aimait l'argent, ses maisons, ses domaines, et que sa conscience lui reprochait d'avoir manqué de générosité.

Avait-il commis un péché cependant? Non, puisqu'il n'avait pas transgressé de précepte. Mais il n'avait pas suivi le conseil précieux qui lui avait été donné. Jésus le suivit des yeux, et regardant ceux qui étaient autour de lui, il se contenta de dire :

— Qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume de Dieu !

On s'est demandé si ce jeune homme, infidèle à la grâce qui le sollicitait, n'avait point perdu sa voie et roulé dans le vice. Rien ne le prouve. Une seule chose est certaine : c'est que s'il avait écouté le conseil que lui avait donné Jésus-Christ, il eût reçu au ciel « le centuple de ce qu'il avait abandonné, » c'est-à-dire une magnifique couronne de gloire. Ce conseil lui ouvrait la voie des plus grands saints, il préféra rester dans le chemin de la sainteté commune. Aussi bien Jésus n'avait-il pas formulé un ordre, il avait dit : « Si tu veux entrer dans la vie, *si vis*, » lui laissant toute sa liberté : ce qu'il ne fait pas quand il s'agit d'un précepte.

Toutefois il eût été bien préférable pour ce jeune homme de renoncer à ses biens et de suivre Jésus-Christ. Il fût devenu peut-être un grand apôtre.

Ecoutez toujours la grâce de Dieu qui nous appelle. C'est un grand honneur qu'il nous fait de nous solliciter à un plus grand bien ; il nous montre surtout qu'il nous aime. Ne lui refusons rien, ne résistons pas à ses inspirations. Quant aux richesses ou aux agréments du monde, il faut, suivant le mot de S. Paul, « en user comme n'en usant pas » (I Cor., vii, 34), c'est-à-dire sans en jouir. Il faut nous en détacher et nous attacher seulement aux biens qui ne passent pas. Telle est la volonté de Dieu.

II

Ce sont les âmes d'élite qui sont appelées à faire le vœu de pauvreté. C'est à elles aussi que Dieu inspire de faire le vœu de chasteté, qui élève les hommes au-dessus de la nature humaine en quelque sorte, au-dessus de ses désirs même permis, même justes, pour se rapprocher plus près de Dieu et ressembler aux anges.

1. L'Eglise parlant au nom de Dieu, dit à un jeune homme : « Renonce aux joies purement terrestres pour goûter des allégresses plus élevées, pour sacrifier à Dieu tes pensées, tes ambitions mondaines et n'appartenir qu'à lui. Ainsi ta vie se passera à se consumer en son honneur comme la lampe du sanctuaire, ou à te pencher sur les âmes pour les placer sur le chemin du ciel après les avoir éclairées, retirées de la boue où elles s'enlisaient. Ou bien, dans un cloître, tu le glorifieras, tu prieras, tu te prépareras dans la retraite à prêcher les pécheurs, et quand tu en sortiras, ce sera avec des trésors de doctrine et de miséricorde que tu répandrais comme des sources bienfaisantes sur les âmes altérées de vérité et d'amour. Ou bien enfin tu iras annoncer l'Evangile aux peuplades barbares et ignorantes qui crouissent dans la nuit de l'erreur et du mal. Tu seras missionnaire, et d'autant plus libre, plus ardent, plus zélé que tu te seras affranchi de toute attache de la chair. »

Elle parle aussi au cœur de la vierge, elle lui dit comme ses Voix, comme S. Michel disaient à Jeanne d'Arc : « Va, va, fille de Dieu, fille au grand cœur ! Il le faut. Il y a une grande pitié dans le royaume des âmes. Va faire la volonté de Dieu ! Renonce à la chair pour ne vivre que de l'esprit de Dieu ! » Et la jeune fille se laisse attirer par cette voix céleste qui, comme les voix de Jeanne d'Arc, ne la trompent pas, elle prend Jésus pour son Epoux, elle lui consacre sa virginité, elle n'a désormais d'autre but que de lui plaire, d'accomplir ses désirs, à tout prix. Elle aussi, elle se fera peut-être missionnaire, elle exercera auprès des femmes païennes, avec son prestige de vierge consacrée, de religieuse vouée à la bonté, un apostolat intime et fécond dont les missionnaires n'auraient pu s'acquitter avec le même bonheur. Elles seront partout les bienvenues, elles éclaireront les âmes, elles dissiperont les ignorances, elles enflammeront les cœurs d'amour, elles feront almer Jésus-Christ, la Vierge Marie, elles apprendront leurs devoirs à ces malheureuses qui demeurent encore

sous le joug du démon. L'on pourrait les appeler les Sœurs de la Volonté de Dieu.

2. Cette vocation toutefois n'est pas la vocation commune. Dieu n'appelle à cette belle mission que des âmes de choix, trempées fortement de foi, de caractère, de volonté. La virginité sans doute est plus noble, plus enviable, la Sainte Vierge la protège et la bénit, mais la vocation commune c'est le mariage. Là aussi toutefois la chasteté conjugale joue son rôle d'honneur et d'intégrité. Elle consiste pour la femme à être fidèle à son époux, pour l'époux à être fidèle à sa femme, à garder le lit nuptial honorable et immaculé, *torus immaculatus*. Elle consiste à donner à Dieu, à la famille, à la patrie beaucoup d'enfants destinés à peupler le ciel, à réjouir les foyers et à défendre le pays s'il est attaqué, à lui garder sa liberté, avec la fertilité, la sécurité et la fécondité du travail.

Voilà aussi et surtout la volonté de Dieu sur la terre. Pour l'accomplir, il faut également une grande foi, un vaillant amour du sacrifice ; mais quelle récompense, même dès ce monde, à voir autour de sa table « des fils semblables à de jeunes oliviers verdoyants, » à voir une terre bien cultivée et chargée de fruits, de vignes et de moissons ! Quelle récompense surtout au ciel pour les parents, avec leur couronne d'enfants, leur couronne de saints !

III

Il est difficile sans doute de renoncer à ses biens, nous l'avons vu par l'exemple de ce jeune homme qui n'eut pas le courage de faire ce sacrifice et « qui s'en alla triste. » Renoncer aux joies de la famille pour l'amour des âmes nous constitue aussi devant Dieu un grand mérite, parce que nous faisons abnégation de justes et chers désirs, nous abdiquons nos espérances humaines pour nous consacrer aux œuvres surnaturelles, dont le monde n'apprécie pas l'éminente grandeur. Cependant il reste une chose à laquelle nous demeurerons plus fermement attachés encore qu'aux richesses, qu'aux plaisirs, qu'à notre avenir humain : c'est *notre volonté*. Notre volonté c'est le plus intime de notre être, c'est nous ; de là cette grave parole de S. Grégoire le Grand : « Il est plus facile de renoncer à ce qu'on a que de renoncer à ce qu'on est. »

Mais plusieurs, en y réfléchissant, se disent qu'il y a un grand danger à faire ce qu'on veut. Ils se demandent s'ils font bien, s'ils font mal, ils hésitent, ils songent à la responsabilité, et ils concluent qu'il est plus avantageux pour eux de laisser cette responsabilité à d'autres. Leur esprit sera plus tranquille, leur conscience cessera d'être inquiète. Ils passeront ainsi leur vie dans le calme, la sécurité, et quand ils se présenteront devant Dieu, ils n'auront pas le poids des décisions volontaires, irréflechies, ni la charge redoutable de leurs conséquences.

Alors ils remettent leur volonté entre les mains de leurs Supérieurs en faisant vœu d'*obéissance*.

Désormais ils ne s'appartiennent plus, mais à leurs Supérieurs qui parlent, décident au nom de Dieu. Les ordres ne sont pas toujours agréables, et souvent ils brisent la volonté. On leur dit : « Faites ceci, accomplissez telle mission. Allez en Chine annoncer Jésus-Christ à ces millions d'hommes qui ne le connaissent pas. » Et ils y vont, non sans tristesse, non sans larmes parfois, *euntes ibant et flebant* ; mais ils vont, ils marchent, dévorant leur peine, leur angoisse, avec un courage souverain, une foi indomptable. Ils sèment dans les pleurs, mais ils préparent les gerbes joyeuses, ils convertissent les âmes, Dieu bénit leur sacrifice et il le couronnera par les récompenses éternelles. Pour eux, ils auront aimé et fait aimer Jésus-Christ. Il n'y a pas dans leur vie un seul acte qui n'ait été pleinement consacré à Dieu, et fait pour la gloire de Dieu. Cela, c'est la perfection.

Tous ne sont pas appelés à cette perfection, tous pourtant nous devons obéir. Il y a une hiérarchie religieuse et une hiérarchie civile qui nous commandent. Sans obéissance il n'y a pas d'Eglise, donc pas de salut ; sans obéissance il n'y a pas de société civile, par conséquent c'est l'anarchie. Plus de lois qui courbent les volontés et les plient au devoir ; les honnêtes gens ne sont plus en sûreté ; ce sont les éléments violents et mauvais qui l'emportent et qui imposent à tout un peuple l'esclavage, la terreur, la ruine et la faim.

Telle n'est pas la volonté de Dieu. La vie a ses peines, ses difficultés, ses labeurs, ses duretés même, mais Dieu ne veut pas que ses enfants soient malheureux ici-bas. S'ils le sont, ce sera par leur fait, ou parce que Dieu les estime assez pour leur envoyer l'épreuve, et ils ne s'en plaindront pas. Une société, une famille, une patrie serait heureuse, si elle faisait la volonté de Dieu. C'est pourquoi nous disons : « Que votre volonté soit faite sur la terre, comme au ciel. » Nous sommes loin de compte, mais c'est pourquoi nous devons revenir au plan divin, à l'obéissance. Le ciel est le séjour du parfait bonheur parce que c'est le séjour aussi de la joyeuse et parfaite obéissance.

XVI

40 CE QUE DIEU PERMET

Rien n'arrive, dit S. Augustin, sans l'ordre ou la permission de Dieu. Le bien, il l'ordonne ; le mal, il le permet, c'est-à-dire qu'il le laisse arriver. Il ne le commande pas, il ne l'autorise pas, — car le vrai mal c'est le péché, — mais il permet qu'il s'accomplisse. C'est en cela que le mal est encore sa volonté. Il pourrait l'empêcher, il pourrait punir l'homme qui va commettre un crime, mais il ne le fait pas parce qu'il respecte sa liberté.

Dieu permet le mal, l'épreuve. Nous devons nous soumettre à l'épreuve, et en tirer profit.

I

Dieu permet le mal pour nous éprouver et pour en tirer le bien.

1. Rien ici-bas n'est l'effet de ce qu'on appelle le

hasard. On a dit que le hasard c'est un mot inventé pour couvrir notre ignorance ; c'est aussi le mot sous lequel se déguise notre incrédulité. Nous disons « le hasard » pour ne pas dire « la Providence. » Qu'est-ce en effet que le hasard, dans notre pensée ? C'est une chose qui arrive fortuitement, sans une cause précise ; cela s'est rencontré ainsi, sans que personne l'ait pu prévoir, sans que personne y ait pensé. Et c'est sous ces formules en effet que se cache notre incrédulité, même notre impiété.

Est-ce que Dieu n'a pas tout prévu, n'a pas pensé à tout ? Cette rencontre qu'aucune cause, semble-t-il, n'a préparée, est-ce que ce n'est pas Dieu qui a tout disposé, à notre insu, pour qu'elle ait lieu ? Ne parlons donc pas de hasard. Il n'y a point de hasard ; mais il y a la Providence qui voit de loin, d'avance, qui sait tout, qui règle tout et conduit tout.

C'est donc Dieu qui permet le mal. Il ne le fait pas, il ne peut pas le faire, lui qui est infiniment juste et bon ; le péché, le mal suprême, va contre son gré, contre ses ordres. Mais il nous a doués de liberté, ce qui est le grand honneur et la grande infirmité de l'homme. Il laisse agir notre liberté et ne la paralyse point. Quand Judas se lève de table pour aller trahir son Maître, Jésus lui dit : « Ce que tu fais, fais-le vite. *Quod facis, fac citius*, » parce qu'il sait que la trahison est arrêtée dans son esprit. Ce qui ne l'empêchera pas de le foudroyer, à l'entrée du jardin de Gethsémani, de cette tendre et terrible apostrophe : « Ami, pourquoi es-tu venu ? *Amice, ad quid venisti* ? » Il soulignait ainsi que Judas avait agi dans la plénitude de sa réflexion et de sa liberté. Le traître pouvait ne pas venir, et son crime résidait surtout dans ses exécrables intentions.

Mais ce que nous appelons le mal, le plus souvent c'est l'épreuve, qui, si nous le voulons, peut devenir un grand bien. L'épreuve, ce sont les revers, les pertes de fortune, l'abandon des amis, la maladie, les mille injustices, les mille trahisons dont la vie est faite. Alors nous nous désolons, nous récriminons, nous tombons dans le désespoir, nous accusons la Providence : « Dieu n'est pas juste ! Il n'y a que moi à qui cela arrive ! Tout réussit aux méchants, tandis que les bons n'ont que malchance et misère. » C'est l'éternelle plainte humaine depuis David et Jérémie, plainte d'ailleurs injuste, car pour qu'elle soit juste, ainsi que le fait remarquer le comte de Maistre, il faudrait prouver que le malheur accable le juste parce qu'il est juste, ce qui est absolument faux. Le juste a, comme les autres, sa part de malheur qui lui est réservée par la Providence, mais ce n'est pas en tant que juste qu'il est frappé. Seulement nous vivons toujours sous l'influence de cette idée judaïque que, puisqu'il est fidèle à servir Dieu, tout doit lui prospérer. Rien n'est plus dangereux que cette idée, car elle tend à nous faire mettre notre fin dernière dans cette vie.

2. Cependant, pourquoi Dieu permet-il l'épreuve, même pour ses serviteurs les plus dévoués ?

Les philosophes païens en avaient eux-mêmes

entrevu la raison, quand ils admiraient le juste supportant stoïquement les plus grands malheurs, les suprêmes infortunes : « Voilà, disait Sénèque, un spectacle vraiment digne de Dieu, l'honnête homme aux prises avec la mauvaise fortune. *Vir bonus cum mala fortuna compositus.* » Comment des chrétiens ne comprendraient-ils pas, eux qui ont reçu infiniment plus de lumières, ce que saisissait ce grand païen ? Dieu regarde ses enfants qui souffrent, qui souffrent pour lui comme les martyrs, qui souffrent en union avec lui comme nous tous lorsque nous sommes affligés, qui crient vers lui pour lui demander force et courage, et il les admire, ainsi qu'il faisait de son serviteur Job. Il les trouve vaillants et dignes de lui, il les reconnaît pour ses enfants, des enfants de la croix !

L'épreuve les fait grandir, leur fait donner tout leur parfum, comme à la fleur broyée, exprimer toute l'abondance de leurs vertus, comme le pressoir exprime tout le vin des raisins foulés.

3. Mais en outre la Providence se sert de l'épreuve qu'elle a envoyée et préparée pour tirer le bien du mal. Rappelez-vous plutôt l'histoire de Joseph.

Ses frères le vendent à des marchands ismaélites qui le conduisent en Egypte. Voilà bien l'innocence aux prises avec l'infortune. Qu'avait-il fait pour être ainsi traité, que d'avoir repris justement ses frères pervers ? En Egypte un puissant intendant du roi l'achète, la femme de cet intendant le calomnie et le fait jeter en prison où il reste trois ans. Nouvelle infortune imméritée. Ceux qui connaissent la pureté, l'intégrité de Joseph ne manqueraient pas de dire : « Quoi ! la Providence permet cette iniquité ! Pourquoi ? »

Pourquoi ? Nous le savons par le reste de son histoire.

Dieu avait permis le crime de ses frères, afin que Joseph fût le Sauveur de l'Egypte et de sa famille. S'il est jeté en prison, c'est afin qu'il puisse expliquer les songes de Pharaon. Cette interprétation le fait nommer le second après le roi en Egypte ; il remplit les greniers publics pendant les années d'abondance, ses frères pressés par la famine viennent acheter du blé, il se fait reconnaître d'eux dans les circonstances touchantes que vous savez, il mande auprès de lui son père et tous les siens, et c'est ainsi qu'Israël devint un grand peuple.

La Providence qui voit de loin, avait ainsi disposé les destinées de la nation d'où devait sortir le Sauveur Jésus-Christ. Elle conduit les événements à son gré, dans des vues profondes. Elle permet les hérésies, nécessaires, dit S. Paul, afin qu'il y ait de grands docteurs, comme S. Augustin ou S. Jean Chrysostome, qui les réfutent et établissent lumineusement la doctrine. Elle permet les persécuteurs afin que les siècles puissent admirer l'héroïsme réconfortant des Sébastien, des Agnès ou des Cécile. D'un mal criant elle tire un bien extrême, des exemples admirables qui, semblables à des phares brillants, guideront, conduiront, fortifieront les serviteurs de Dieu durant la rude traversée des siècles.

II

Mais que devons-nous faire en face du mal, de l'épreuve ? Nous devons l'accepter et en tirer profit.

1. Accepter les événements, parce qu'ils sont l'expression de la volonté de Dieu. Dieu les a permis, il nous parle par leur voix. Est-ce à dire qu'il nous est interdit de rien faire pour lutter contre les flots contraires, contre les tempêtes de la vie ? Est-ce à dire qu'il ne nous reste qu'à nous résigner et nous laisser couler à fond ? Nullement. Telle n'est pas la volonté de Dieu. Il veut au contraire que nous luttons, que nous prenions tous les moyens humains afin d'échapper au naufrage, que nous dirigions les événements dans le sens qui nous est favorable. Le chrétien n'est pas fataliste. Il sait que Dieu a mis en nous-mêmes de très grandes ressources de clairvoyance, de foi et d'énergie. C'est grâce à ces ressources que souvent nous avons vu soudain changer la face des choses et rétablir les situations les plus désespérées. Voyez plutôt Jeanne d'Arc. Fut-il jamais royaume plus près de sa perte que le royaume de France ? prince ayant moins d'avenir que le dauphin Charles ? Les plus grands capitaines étaient découragés et ne voyaient point d'issue aux lamentables malheurs du pays. Mais elle a confiance en Dieu, dans ses voix, dans sa mission et elle triomphe, « la fille de Dieu » !

Luttons donc contre les événements tant qu'ils n'ont pas nettement tourné contre nous. Mais alors sachons nous résigner par la pensée que Dieu l'a voulu ainsi. Et que sommes-nous pour nous révolter contre sa volonté ?

Un exemple frappant c'est celui de Simon le Cyrénéen.

Il revenait des champs et entrait à Jérusalem par la porte de Damas, quand il aperçut le Sauveur outragé, insulté, brisé sous le poids de sa croix qu'il essayait vainement de soulever. Il ne put déguiser son indignation, bien qu'il ne connût peut-être pas Jésus. Mais il était révolté de voir que l'on fit souffrir ainsi une créature humaine. Alors on le contraint de prendre lui-même cette lourde croix sur ses épaules. Il résiste, il se défend, mais force lui est de céder à la violence. Alors il se résigne, il regarde Jésus et fait de bon cœur ce qu'il a d'abord fait malgré lui. Bientôt sa bonne volonté est récompensée, car il trouve une grande douceur à porter ce fardeau qui décharge le Sauveur. Les yeux de son esprit s'ouvrent, il comprend que ce n'est pas un homme qu'il assiste, mais un Dieu ; la foi entre dans son âme avec la charité, il sera l'un des premiers chrétiens et le chef d'une famille chrétienne. Tels sont les fruits de lumière et de force produits par la résignation.

N'est-ce pas d'ailleurs ce qu'il y a de plus raisonnable ? Les coups peuvent être durs, mais ils nous viennent d'une main paternelle. Dieu est un bon Père, est-ce qu'un bon père peut vouloir le mal de ses enfants ? S'il nous frappe, c'est pour des raisons que nous ne connaissons pas, mais qui demeurent adorables. C'est de ces épreuves que nous le remer-

cierons le plus dans l'éternité, parce qu'elles nous auront mis sur le chemin du ciel. Penser autrement n'est-ce pas garder une certaine défiance de la Providence ?

2. Rappelons-nous à quelle dignité nous élève cette pieuse résignation : « Celui qui fait la volonté de mon Père, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère. » Celui au contraire qui se plaint et récrimine perd tout le mérite de son épreuve. Elle nous humilie, elle nous met en défiance de nous-mêmes, parce qu'elle nous a trouvés plus faibles que nous ne croyions. Nous sentons alors le besoin de nous appuyer fermement sur Dieu qui est la force inébranlable, la seule que les efforts humains ne puissent briser. Cette humiliation nous est salutaire, parce que si elle nous a convaincus de notre faiblesse, elle nous a montré combien nous sommes puissants par Celui qui nous fortifie.

Profitons ainsi de tous les revers qui nous accablent, mais nous rapprochent de Dieu, et nous obligent à nous réfugier dans son cœur, avec la certitude de nous y sentir soutenus et aimés. Profitons même de nos péchés. Si la grâce ne nous avait aidés et préservés, nous en aurions commis de plus graves encore. C'est pourquoi S. Augustin remerciait Dieu des péchés qu'il n'avait pas faits, parce qu'il aurait pu les faire s'il n'avait pas eu le secours divin.

Cela nous humilie sans doute, mais nous oblige aussi à veiller de plus près sur nous, en nous donnant le sentiment profond de notre infirmité. Nos péchés nous inspirent aussi plus d'indulgence pour les pécheurs. C'est pourquoi Dieu permet que le premier de ses Apôtres le reniât trois fois, afin qu'il connût mieux l'humaine misère et qu'il fût plus compatissant pour ceux qui tombent.

Que de leçons de doctrine et de morale, de bonté surtout dans cette troisième demande : « Seigneur, que votre volonté soit faite ! » Ces leçons nous éclairent, afin que nous fassions le bien, que nous évitions le mal, que nous nous appliquions à ce qui est le plus parfait, que nous nous soumettions avec résignation, puis avec gré, aux malheurs de cette vie qui peuvent devenir des biens précieux. « Qu'elle soit faite sur la terre comme elle est faite au ciel, » avec zèle, avec joie, avec amour, avec la fidélité et la persévérance qui nous assureront « la couronne de la vie. » *Esto fidelis usque ad mortem.*

XVII

Quatrième demande

1^o LES BIENS TEMPORELS

Dans nos prières, si elles sont droites, conformes à la nature de Dieu et aux justes sentiments de notre âme, nous ne pouvons rien demander que Jésus n'ait mis dans l'Oraison dominicale, nous dit S. Augustin.

En effet, que devons-nous désirer avant tout ? La

gloire de Dieu. C'est la première demande : *Sanc-tificetur nomen tuum.* Que désirons-nous ensuite ? C'est de parvenir nous-mêmes à la gloire du royaume et d'en jouir : *Adveniat regnum tuum.* Comment parviendrons-nous à la béatitude ? En obéissant à Dieu, en faisant sa volonté sur la terre comme les anges et les saints la font au ciel : *Fiat voluntas tua.* Voilà la première partie du *Pater* qui regarde Dieu principalement.

La seconde partie s'occupe des besoins de l'homme. Pour atteindre le ciel, il nous faut de l'aide, de la force, car nous ne pouvons rien mériter par nous-mêmes. De là cette quatrième demande : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. *Panem nostrum quotidianum...* »

« Ce pain, dit S. Thomas, il faut le comprendre ou bien du pain sacramentel dont l'usage quotidien est si utile à l'homme, et même aussi des autres sacrements, car ils sont une source de force ; ou bien du pain corporel, c'est-à-dire, suivant S. Augustin, de tout ce qui est nécessaire à la vie. Car l'Eucharistie est le principal sacrement, et le pain est la principale nourriture. — Mais nous rencontrons trois obstacles qui nous détournent du chemin du ciel : le péché : *Dimitte nobis debita nostra* ; la tentation, qui nous empêche d'accomplir la volonté divine : *Et ne nos inducas...* ; et les peines que l'on rencontre dans la vie : *Sed libera nos a malo.* » (2^a 2^a, q. 83, art. 9).

Commençons aujourd'hui l'explication de la quatrième demande, en ce qu'elle se rapporte aux biens temporels.

1^o Dieu nous permet donc de lui demander les biens temporels. 2^o Nous devons les lui demander, car il les tient dans sa main. 3^o Enfin notre insuffisance est certaine et universelle, même dans l'ordre naturel.

I

Ne perdons pas de vue la grande parole directrice de Jésus-Christ : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » Avant tout le royaume de Dieu et les œuvres bonnes, justes, qui nous y conduisent ; mais le reste a son importance grande, *cætera*. Le reste, c'est ce qui regarde le corps, les biens extérieurs, ce qui donne à la vie ses agréments. Nous devons refuser au corps ce qu'il réclame indûment et qui peut être cause de notre perte ; mais à part cela, nous devons l'aimer, car il fait partie intégrante de nous-mêmes, il sera notre compagnon éternel de gloire ; nous devons l'honorer, car il a été façonné par les mains de Dieu dont il porte aussi la marque et l'image, et lui procurer les biens nécessaires pour qu'il puisse remplir sa mission.

Cela étant, n'hésitons pas à demander le reste qui nous est promis. Il est dans les lois de la Providence que nous la glorifions sur la terre, et que nous y vivions dans un certain bonheur matériel qui est la juste récompense de notre travail. Dieu a dit à Adam : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, » mais il lui a dit qu'il aurait du

pain ! Demander à Dieu le pain, c'est-à-dire ce qui est nécessaire à notre vie, c'est lui demander ce qu'il a dessein de nous accorder, car c'est une chose juste. Il écoute donc volontiers nos prières, puisque nous ne faisons qu'obéir à sa volonté.

Ce serait mal comprendre ses desseins que de le voir s'acharner à nous multiplier les maux et les épreuves. Quand il nous les envoie et qu'elles paraissent imméritées, c'est pour des raisons profondes et adorables que nous connaissons un jour, mais c'est l'exception. La règle, c'est que nous travaillions sous ses yeux, comme des enfants qui moissonnent leur champ sous le regard bienveillant de leur père ; c'est que nous observions ses commandements, vaillamment, joyeusement, et que nous jouissions même sur la terre de la récompense méritée par notre labeur. Nos livres saints sont remplis de ces promesses : « La gloire et la richesse sont dans la maison du juste. *Gloria et divitiæ in domo ejus.* » (Ps. cxl). « Tu mangeras des fruits du travail de tes mains. Tu es heureux et tout te réussira. *Beatus es et bene tibi erit.* » (Ps. cxxvii).

Le mal, c'est que nous nous imaginons que les biens temporels sont les biens véritables, et que nous bornons notre ambition à les acquérir. Ils sont la fin, le but de nos travaux, nous ne pensons qu'à cela, et nous les demandons alors avec insistance. Nous ne sommes satisfaits que si nous les obtenons.

Mais est-ce pour les atteindre que Dieu nous a créés ? N'avons-nous pas une fin plus haute que cette matière de jouissance que nous désirons avec passion ? Et qu'arriverait-il si Dieu nous les accordait ? C'est que nous négligerions, nous oublierions les biens éternels, nous nous attacherions à ce qui est très accessoire et nous laisserions le principal. C'est encore par miséricorde que Dieu ne nous donne pas ce qui nous entraînerait à la perte éternelle, comme c'est par bonté qu'un père de famille ôte des mains de son enfant une lame meurtrière qui pourrait le blesser.

Nous demandons en effet ce qui est contre l'ordre établi par Dieu, contre sa volonté, nous demandons ce qui nous est nuisible ; c'est à bon droit qu'il pourrait nous dire comme le Sauveur aux deux fils de Zébédée : « Vous ne savez pas ce que vous demandez. *Nescitis quid petatis.* » (Mt., xx, 22).

C'est pourquoi S. Paul déclarait : « Nous ne savons pas demander ce qu'il faut et comme il faut. *Quid oremus, sicut oportet, nescimus.* » (Rom., viii, 26). Ce qu'il faut, c'est, avant tout, ce qui ne détourne pas des destinées éternelles ; ce sont les biens spirituels, les vrais biens, le royaume de Dieu ; ce qui procure la gloire de Dieu, ce qu'il veut que nous lui demandions, ce qui est conforme à ses desseins de salut sur nous. Comme les biens temporels sont des secours nécessaires pour atteindre notre fin, nous devons donc les demander, et, dans ces conditions, Dieu nous les donnera comme un magnifique surcroît.

II

Dieu les tient en effet dans ses mains.

Le péché nous a réduits à un état de sujétion absolue. Rappelez-vous la condamnation portée contre Adam après son péché, condamnation qui n'a jamais été levée : « La terre sera maudite dans ton travail. Tu mangeras de ses fruits à force de travail, *in laboribus comedes ex ea.* Elle germara des ronces et des épines. » (Gen., iii, 17 et s.).

Est-ce que nous ne voyons pas chaque jour l'exécution de cette terrible sentence ? Pendant la grande guerre, la terre a cessé par endroits d'être cultivée ; nous avons constaté alors qu'elle réparait, cette malédiction interrompue par notre labeur acharné. Aussitôt que nous le suspendons, les épines germent, les ronces croissent, elles envahissent le sol et en reprennent possession ; c'est une lutte de tous les instants, si nous voulons arrêter leur marche implacable.

Et nous ne sommes jamais sûrs du lendemain. Nous semons et nous ne récoltons pas ; les blés se gâtent, les insectes, les maladies, les rongeurs les dévorent. Ils levaient vigoureux et pleins de promesses, la sécheresse les fane et les flétrit. Ils jaunissent et meurent sans rapporter de fruits ; les épis sont maigres ou vides, c'est notre pain quotidien qui nous est enlevé. Ou bien les récoltes s'annonçaient magnifiques, déjà le cultivateur se réjouissait à la pensée qu'il remplirait ses greniers. Tout à coup un orage éclate, chargé de grêle ; les blés sont couchés par le vent, écrasés par les grêlons ; en quelques minutes disparaît le fruit du travail d'une année ; les espérances mêmes sont anéanties parfois pour l'année suivante ; il ne nous reste que les yeux pour pleurer.

Vous aviez une vigne superbe, au feuillage luxuriant, avec des ceps couverts de grappes prometteuses. Vous les regardiez avec orgueil, attribuant cette abondance à votre industrie, et à bon droit. Tout à coup des pluies tombent ou un brouillard survient, l'humidité envahit votre domaine, les maladies cryptogamiques le ravagent ; en quelques jours il ne reste plus rien de vos splendides espoirs.

C'est la sentence primitive qui s'est appesantie sur vous. Aussi bien vous ne vous êtes pas souvenus de la parole de l'Apôtre : « Celui qui plante et celui qui arrose ne sont rien, Dieu seul qui fait croître est tout. *Qui incrementum dat, Deus.* » (I Cor., iii, 7). Or vous n'avez pas prié Dieu qui tient dans ses mains vos biens à venir, vos récoltes ; vous ne l'avez pas prié, avec l'Eglise, de vous « conserver les fruits de la terre. »

Pourquoi ? Au fond, c'est parce que vous n'avez pas la foi. Vous n'avez pas la foi en la Providence. Vous pensez que les choses vont ainsi, fatalement, à l'aveugle, comme un char que personne ne conduit, qui peut suivre la grand-route sans danger, comme il peut tomber dans le précipice. Dans votre conduite, dans votre pensée, il y a ainsi une sorte d'impiété, non raisonnée peut-être, mais

réelle, et qui va même contre vos intérêts terrestres. N'est-ce pas inexplicable ?

Dieu n'attendait peut-être que votre prière pour vous épargner les fléaux. Car il est le maître des fléaux. Afin que vous n'en soyez pas victimes, il lui suffit de disposer les causes naturelles pour qu'il souffle un vent favorable, et que brille le soleil attendu.

III

Notre insuffisance, vous le voyez, est absolue en face de nos nombreux ennemis.

Ennemis dans les éléments : dans l'air, calme aujourd'hui et qui demain se déchaînera en tempête ; dans l'eau qui se corrompt et nous amène la fièvre, ou qui s'accumule et inonde nos plaines, nos villages et nos villes et emporte les maisons ; dans les infiniment petits qui attaquent les fruits, enfantant la famine et sont indestructibles. Ennemis invisibles et spirituels qui ne rêvent que ruines et désastres ; esprits du mal qui sont doués d'une puissance terrible, qui commandent aux nuages et à la foudre dans les limites où Dieu les a renfermés, mais qui gardent un pouvoir redoutable.

Nous dépendons de tout, nous avons à nous défendre contre tout. Nous dépendons surtout de Dieu, et nous ne le prions pas, par impiété, par orgueil surtout. Les découvertes de la science, au lieu d'exciter notre reconnaissance, nous ont entretenus dans cette idée que nous pouvons nous passer de Dieu et que la science le remplace. Les vrais savants savent très bien que Dieu est le Maître souverain, aux desseins insondables, et qu'ils n'ont pu soulever qu'une petite, très petite partie du voile de l'ignorance à laquelle l'homme est voué, et ils adorent Dieu, le Dieu de toute science. Mais il n'en va pas ainsi du peuple qu'on a élevé dans le matérialisme. Il veut ignorer Dieu, et il met du blasphème jusque dans son travail.

Alors il semble que Dieu veuille entrer en lutte avec sa créature, lutte miséricordieuse, pour la ramener à lui. Il envoie des maladies inconnues aux époques précédentes. Quand la science a trouvé le remède à l'une de ces maladies, il en suscite une autre, puis une autre, si bien qu'elle s'est déclarée incapable de les guérir. Mais l'homme ne se rend pas encore.

Ouvrons donc les yeux. Faisons appel à notre raison qui nous montre notre impuissance, et soyons humbles. Au milieu de nos malheurs, tournons-nous vers Dieu qui nous éprouve pour nous éclairer, pour nous réveiller du lourd sommeil de l'incroyance. Prions-le, il attend la soumission de notre esprit et de notre cœur pour nous envoyer la paix, l'abondance matérielle même, le surcroît, si nous cherchons la justice, la vérité. Il nous presse de lui demander notre pain quotidien, c'est-à-dire tout ce qui peut rendre cette vie heureuse. C'est donc qu'il veut nous le donner. « Demandez et vous recevrez, » dit-il. Notre pain est dans nos mains, si nous le voulons.

XVIII

2^e LE PAIN DU CORPS

Les biens terrestres ne sont que des moyens qui nous conduisent à notre fin céleste. Mais ce sont des moyens nécessaires, attendu que nous ne sommes pas seulement des âmes, mais des âmes pourvues de corps dont elles ne peuvent pas se séparer. Ces corps ont besoin de nourriture afin d'être de fidèles auxiliaires de l'âme et capables de remplir leurs fonctions. Qui nous donnera cette nourriture, sinon Dieu, de qui nous dépendons en toutes choses ? Il arrose la terre, et elle produit ; il fait luire son soleil, et les germes féconds prennent vie. Mais qu'il y ait trop de pluie, les plantes se gâtent ; trop de soleil, elles se dessèchent et se flétrissent. C'est pourquoi nous demandons à Dieu, qui est le maître des éléments, de les conduire et de les disposer d'une manière favorable à nos besoins.

De là cette quatrième demande du *Pater* : « Donnez-nous notre pain. » Expliquons chacune de ces paroles si pleines de sens.

I

« *Panem*, du pain ! » Qu'est-ce que le pain que le Sauveur nous fait demander à Dieu ?

C'est sans doute notre nourriture, mais c'est aussi tout ce qui est nécessaire à la vie. S. Paul disait : « Pourvu que j'aie des aliments et de quoi me vêtir, je suis content. » (I Tim., vi, 8). Le vêtement, c'est aussi le pain, comme le vin qui nous fortifie, comme le feu qui nous réchauffe. Le peuple en effet dit : « En hiver, le feu, c'est du pain. » Quand nous demandons à Dieu le pain, sans lequel notre vie ne saurait se soutenir, nous lui demandons l'indispensable, non le superflu : « Seigneur, disait le Sage, ne m'envoyez ni la mendicité ni la richesse, mais seulement ce qui m'est nécessaire pour vivre. Si j'étais rassasié de biens, je pourrais vous oublier ou nier votre puissance. Si j'étais réduit à l'indigence, je serais exposé à voler ou à vous blasphémer. » (Prov., xxx, 8-9). Donc la simplicité, la frugalité, mais non le luxe ni les délices de la vie : ce qu'il faut pour que nous puissions travailler, avoir des forces afin d'accomplir notre mission dans ce monde, et de faire plus facilement la volonté de Dieu.

Du pain, non de l'argent. Nous sommes loin des temps où l'on disait : « Avec de l'argent on se procure tout, » paroles du jouisseur qui se reposait non sur la Providence, mais sur sa bourse. L'expérience nous a appris que, même avec des bourses pleines d'or, on ne peut pas toujours se procurer le morceau de pain nécessaire pour le repas du soir. Le dieu-argent nous abandonne : il n'a qu'une puissance limitée ; seule la Providence ne nous abandonne pas, car sa bonté est infinie comme sa prévoyance. Nous l'avons compris, c'est pourquoi dans nos jours de détresse nous avons récité avec plus de ferveur notre *Pater* : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ! » Et Dieu nous l'a

accordé, malgré les duretés de la guerre et la crise des transports. Cette épreuve nous a fait apprécier la douceur du pain, la jouissance de manger du bon pain, et la bonté de la Providence.

Du pain ! Afin que nous puissions toujours manger du pain, Dieu nous a fait ce grand présent du blé dont jusque-là nous ne nous soucions guère ; le blé, cette plante merveilleuse qui ne gèle pas l'hiver, qui croît partout, dans les froides régions du Nord comme dans les climats embrasés de l'Orient, sous toutes les latitudes, et qui seule jouit, pour le bonheur de l'homme, de cette heureuse universalité.

Du pain ! afin de nous rappeler que nous devons le manger « à la sueur de notre visage, *in sudore vultus tui vesceris pane*, » suivant l'ordre sévère de Dieu, ordre qui n'a jamais été rapporté. Du pain avec ces condiments qui lui donnent plus de saveur, mais non ces délicatesses qui favorisent la gourmandise et font de l'homme un être de jouissance. Il y avait un jour, raconte l'Evangile, un riche qui chaque jour faisait des festins splendides : *et epulabatur quotidie splendide*. (Luc, xvi, 49). « Il mourut et fut enseveli en enfer. » C'est la seule fois que Jésus-Christ entr'ouvre l'enfer pour y jeter un coupable. Et l'on tremble à la pensée de ceux qui, comme ce mauvais riche, ne se contentent pas de la douceur austère du pain, et s'abandonnent aux excès des banquets intempérants. Le pain du moins ne nous fait pas perdre de vue le précepte de la mortification, avec laquelle il s'accorde et s'accommode.

II

« *Panem nostrum*, notre pain, » et non pas « mon pain. » Car nous ne sommes pas seuls au monde et surtout nous ne sommes pas des égoïstes. Nous appartenons à une grande famille, la famille chrétienne, et nous avons de nombreux frères. Dans une famille le pain est pour tout le monde ; et l'on n'admet pas une maison où, parmi les fils, les uns auraient tout en abondance pendant que les autres n'auraient pas le droit de se mettre à table. Cela donc doit nous contrister de penser que nous avons des frères qui manquent de pain, et notre charité nous fait un devoir de nous intéresser à leur misère.

Aussi bien nous sommes les enfants du même Père céleste, ce n'est donc pas un pain étranger que nous demandons, dit sainte Thérèse, mais le pain de la maison. Ce pain nous appartient comme aux fils de la maison qui ont droit à l'héritage paternel, c'est notre pain. Avec quel bonheur nos pères de la terre nous l'accordent, le pain qui nous fait vivre ! avec quelle libéralité ils nous le distribuent ! Et nous hésiterions à demander à Dieu, qui est notre Père infiniment bon, le pain de la famille !

Mais ce pain, nous devons l'acquérir par la justice, par le travail, par des moyens légitimes ; autrement ce n'est pas notre pain, mais le pain des autres, un pain volé, et ce pain-là pèse sur la conscience. Celui au contraire que nous avons gagné

par un honnête labeur nous réjouit, nous épanouit le cœur, nous donne la plus douce félicité : « Tu mangeras du travail de tes mains, dit David, tu seras heureux, » *beatus es et bene tibi erit*.

« *Quotidianum*, notre pain de chaque jour. » Nous sommes comme la petite lampe à laquelle il faut chaque jour fournir son huile, autrement elle défaille et s'éteint. Sans cesse il faut donc rallumer en nous la flamme de la vie. Dieu l'a voulu ainsi de peur que l'orgueil ne s'empare de nous et n'inspire nos actes, si nous nous sentions maîtres de notre existence, maîtres de notre avenir. Il l'a voulu, pour que nous sachions que nous dépendons toujours de sa Providence. Que le pain nous manque un seul jour, quelle inquiétude ! quelles tortures qui se termineraient par la mort, si cette épreuve se prolongeait ! Dieu y pourvoit. Il pense à nous qui ne pensons pas à lui, il est infiniment bon, tandis que nous sommes mauvais : *Quum sitis mali*. N'est-ce pas le plus élémentaire de nos devoirs de l'en remercier, et de lui demander de nous continuer chaque jour le bienfait du pain de chaque jour ?

III

« *Da nobis hodie*. Donnez-nous du pain aujourd'hui. »

1. *Donnez-nous*, car tout lui appartient. Il protège nos biens, il protège nos fortunes. Il conduit les événements. Qu'il nous cesse sa bienveillance et les catastrophes fondent sur nous. N'avons-nous pas été témoins du renversement des plus magnifiques situations dans le commerce, dans l'industrie ? Telle maison que l'on croyait solide comme le roc s'effondre en un jour et disparaît. Telle famille qui vivait dans l'abondance le matin se trouve le soir avec des édifices incendiés, avec une fortune anéantie, sans abri et sans pain.

Ne vous confiez donc pas dans vos richesses fragiles et périssables. C'est pourquoi S. Paul fait cette recommandation à Timothée : « Prescris aux riches, *præcipe*, de ne pas être orgueilleux, de ne pas mettre leur espérance dans leurs richesses incertaines, *in incerto divitiarum*, mais en Dieu qui nous donne toutes choses en abondance pour notre jouissance.

« Prescris-leur de faire le bien, d'être riches en bonnes œuvres, de donner volontiers, généreusement, *facile tribuere, communicare*, et de s'amasser pour l'avenir un trésor placé sur un fondement solide, afin qu'ils saisissent la vraie vie. » (1 Tim., vi, 17-18).

Que les riches sachent donc que leur fortune aussi peut crouler, et pour prévenir leur ruine éventuelle, « qu'ils donnent volontiers » à ceux qui n'ont pas. Ainsi ils attireront la bénédiction de Dieu sur leur maison, et ils rempliront en ce monde leur mission de représentants et d'économes de la Providence. Ce n'est pas pour eux seuls que Dieu leur a accordé les biens, c'est pour en faire participer la communauté, *communicare*, c'est pour qu'ils soulagent la misère de ceux qui ont reçu un mauvais lot, qui sont victimes de leurs erreurs,

de leurs passions, ou simplement de la malchance ; c'est pour qu'en se montrant donateurs généreux, ils ressemblent à Dieu le donateur universel, à qui tous les chrétiens disent chaque jour : « Donnez-nous ! *Da nobis !* »

« *Dale et dabitur vobis* : Donnez et il vous sera donné. » Un bienfait en appelle un autre qui viendra certainement, car c'est Dieu qui le distribue, Dieu qui est infiniment juste et qui se souvient.

Donnez-nous notre pain, à tous, à tous les hommes, mais en particulier à nos frères, les enfants de l'Eglise, aux pécheurs comme aux justes. Jésus-Christ met cette prière sur nos lèvres et dans notre cœur afin de combattre en nous l'égoïsme, qui est l'ennemi irréductible de la charité et qui nous ferme le ciel dont seule la charité détient les clefs.

2. « Donnez-nous aujourd'hui, *hodie*. »

Nous sommes ainsi faits que nous nous inquiétons toujours pour l'avenir, nous vivons dans l'avenir plus que dans le présent. Et cependant cet avenir nous appartient-il ? Où serons-nous demain ? Sommes-nous sûrs d'avoir un lendemain assuré ? « A chaque jour suffit sa peine, » dit l'Evangile. (Mt., vi, 34).

Jésus-Christ cependant ne nous interdit pas une sage prévoyance. Lui-même avait un trésorier, — Judas recueillait les aumônes qui faisaient vivre les Apôtres au jour le jour, — et l'Ecriture donne pour modèle au paresseux la fourmi qui amasse dans ses réserves les provisions de l'hiver. Toutefois il nous avertit de ne pas avoir une trop grande sollicitude pour l'avenir. Car l'avenir n'est pas à nous, mais à Dieu qui en est le maître et qui le prépare. Une inquiétude exagérée et qui nous trouble est une défiance de la Providence, et le Sauveur fait un reproche à ceux qui se demandent avec une amertume soucieuse : « Que mangerons-nous ? »

Nous mangerons chaque jour le pain que Dieu nous enverra chaque jour. Par cette parole, *hodie*, il condamne le riche opulent qui voyant ses greniers remplis « dit à son âme : Maintenant repose-toi et jouis de ton abondance. » Insensé ! Mais « cette nuit, *hac nocte*, Dieu te redemandera ton âme ! » et à quoi l'auront servi tes richesses et tes soucis du lendemain ? Que deviendra ton âme que Dieu rappellera brusquement à lui ?

Il condamne aussi la cupidité humaine qui n'est jamais rassasiée. « L'avare n'a jamais assez d'argent, dit le Sage. *Avarus non implebitur pecunia*. » (Eccl., v, 9).

Il ressemble à ce roi de la mythologie qui avait demandé que pour lui tout ce qu'il toucherait se transformât en or. C'est pourquoi Jésus-Christ met une limite à nos désirs en nous faisant dire : « Donnez-nous notre pain aujourd'hui. » La cupidité qui ne dit jamais : « Assez, assez ! » ne peut être satisfaite qu'aux dépens des autres, et elle porte envie à ce que possèdent les autres ; c'est encore une forme, mais accentuée, de l'égoïsme, qui est opposé, nous l'avons dit, à la charité et à notre salut.

Il n'est pas de prière plus confiante, plus chrétienne, plus apaisante que celle-là : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Pénétrons-nous de son sens élevé et faisons-la de tout notre cœur.

XIX

3^e LE PAIN DE L'ÂME

Dans la quatrième demande nous prions notre Père céleste de nous donner la nourriture du corps. Mais nous ne sommes pas seulement « corps, » nous sommes aussi « âme. » L'âme est même, et de beaucoup, la meilleure partie de nous-mêmes. Elle donne la vie au corps, si bien que le jour où elle se sépare de son compagnon terrestre, celui-ci meurt. Elle est donc vivante, et elle a reçu une vie immortelle. Nous savons qu'elle ne mourra pas. Toutefois il y a des vies languissantes qui ressemblent à la mort ; il en est ainsi de l'âme. Le péché, le contact du monde, la privation partielle de vérité, diminuent sa vie, car sa vie consiste dans l'union avec Dieu.

Il faut entretenir, il faut conserver cette vie. L'âme aussi a besoin de pain, d'un pain spirituel qui la soutienne et la fortifie. C'est ce pain que nous demandons encore pour elle.

Dieu lui a préparé deux tables chargées de ce pain supersubstantiel, suivant le mot de S. Matthieu (v, 44). Sur la première il a mis *le pain de la doctrine*, le pain de la foi ; et sur la seconde, *le pain de l'Eucharistie*.

I

Nous sommes nés de Dieu, *ex Deo nati*, nous devons vivre de Dieu.

Nous vivons de Dieu *par la foi* ; voilà le pain dont nous devons avoir faim, pour accroître notre vie surnaturelle.

1. « Celui qui s'approche de Dieu, dit S. Paul, doit croire d'abord qu'il existe. *Credere oportet accedentem ad Deum quia est*, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent. » (Hébr., xi, 6). La foi, c'est une vertu infuse que nous recevons dans le baptême, et qui est alimentée par la grâce, par l'enseignement, par l'Evangile, par la parole des prédicateurs qui expliquent la parole de Jésus-Christ. *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi*. (Rom., x, 17).

La parole de Dieu, de Jésus-Christ, voilà donc le pain de l'âme. La parole de Dieu, c'est Dieu, comme ma parole c'est moi. C'est pourquoi S. Augustin déclarait qu'elle n'est pas moins adorable, qu'elle ne doit pas être traitée avec moins de respect que le corps du Christ.

2. Notre devoir, c'est donc de lire la Sainte Ecriture et particulièrement l'Evangile, où se trouvent les enseignements directs du Sauveur. Méditons-les, comprenons-les, qu'ils deviennent la règle de notre vie. Mais pour les goûter il faut que nous en ayons « faim et soif. » Souvent nous sommes semblables à des enfants qui se mettent à table sans appétit ; rien ne leur plaît, rien ne les

attire; ou ils ne mangent pas, ou ils mangent avec dégoût, et la nourriture ne leur profite pas. « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. » Comment ne pas avoir faim de la parole de Dieu? Notre âme serait donc malade? Hâtons-nous de la guérir par la prière, par des actes de foi, par la charité. « Celui qui est de Dieu aime à entendre la parole de Dieu. *Qui ex Deo est...* » Or nous sommes les enfants de Dieu. Ayons donc le goût de ce pain céleste que l'Eglise nous distribue sans cesse.

Chaque dimanche en effet son enseignement nous poursuit. — Enseignement par la bouche de ses ministres, d'abord. Ecoutons-les dans un esprit filial, dans un esprit chrétien, et non dans un esprit de critique. Dans toute instruction, il y a quelque chose à prendre, une vérité à recueillir, une règle de conduite à s'appliquer. Une grâce particulière est attachée à la parole du prêtre qui instruit; ne laissons pas tomber de la table les parcelles de ce pain précieux; ce serait une sorte de sacrilège, si, à cette négligence, nous ajoutions le mépris. — Enseignement liturgique ensuite. Le cycle de l'année liturgique nous présente un enseignement complet. Les fêtes nous rappellent les vérités les plus saisissantes de notre foi, elles nous font suivre la vie de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge mise en actes dans un drame admirable, tantôt joyeux et consolant, tantôt douloureux et triste, mais terminé toujours par l'apothéose de la gloire. Ajoutez-y la lecture des Epîtres et des Evangiles des dimanches et des fêtes, et vous avez un ensemble très élevé de vérités morales. Tout cela se trouve dans le paroissien, le plus beau des livres. Lisez, réfléchissez, méditez, pratiquez, et vous goûterez la douceur de cette parole du Sauveur: « Bienheureux ceux qui entendent la parole de Dieu et qui l'observent, *et custodiunt illud.* »

II

La seconde table est aussi constamment servie. Nous y trouvons, nous y adorons le pain divin de l'Eucharistie.

C'est le pain, notre pain, notre pain quotidien.

1. Jésus disait aux Juifs: « Moïse vous a donné le pain du ciel, la manne, mais la manne n'était que la figure du vrai pain du ciel, que mon Père vous donnera. » Et comme ils ne comprenaient pas, il ajoute: « Le pain de vie c'est moi! *Ego sum panis vitæ.* » Ils murmurent parce qu'il a dit: « Je suis le pain vivant descendu du ciel, » mais il insiste: « Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je vous donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » (Jo., vi).

Ces quelques paroles renferment toute la doctrine de l'Eucharistie. L'Eucharistie c'est le pain de vie. Celui qui ne reçoit pas l'Eucharistie n'a pas la vie, mais il est dans un état de langueur ou de mort. Elle est le pain, le pain de l'âme, *panem*,

et la vie puissante, profonde qu'elle confère n'est pas atteinte par la mort qui sépare l'âme du corps, nous gardons en effet le germe de la résurrection. Non seulement l'âme survit à la mort, mais le corps aussi conserve d'impérissables germes de vie.

2. L'Eucharistie est notre pain, le pain qui nous nourrit, qui nous soutient pendant le dur voyage de la vie; c'est notre pain de voyageur, *cibus viatorum*, notre viatique habituel. Et l'Eucharistie, c'est Jésus-Christ, c'est sa chair et son sang, c'est sa divinité qui est en nous, qui ne fait qu'un avec nous. Mais, selon la remarque de S. Augustin, elle ne se change pas en nous comme fait la nourriture ordinaire, c'est nous qui nous changeons en Jésus-Christ, qui devenons purs, saints, forts de sa pureté, de sa sainteté et de sa force. C'est le pain qui devient nous, afin que nous devenions Lui.

C'est notre pain, le pain des enfants, puisque nous sommes enfants de Dieu, le pain des chrétiens, et non le pain des païens ou des hérétiques. Nous avons seuls le privilège immense de pouvoir nous asseoir à cette table qui est dressée pour nous. Pourrions-nous jamais assez remercier Dieu de cette faveur du ciel accordée à d'humbles créatures de la terre?

Mais, pour recevoir notre pain, le pain des fidèles, des croyants, des disciples de Jésus-Christ, nous devons apporter la foi, l'innocence, l'amour des Apôtres. Le soir de la Cène, ils se sont rappelé la promesse du bon Maître: « Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. » Et nous les voyons pleinement purifiés, même de leurs fautes légères, puisque Jésus leur a lavé les pieds, et ils sont tellement saisis par la grandeur de l'action, qu'ils gardent un silence recueilli, profond, tout absorbés par la pensée qu'ils vont se nourrir de la chair du Fils de l'homme, et S. Jean, perdu dans une extase céleste, repose sur le cœur du Sauveur pour en entendre les doux battements, et comme pour s'imprégner d'amour. C'est ainsi que nous nous approcherons de la sainte communion, avec foi, avec recueillement, avec ferveur.

3. *Panem nostrum quotidianum*. L'Eucharistie est notre pain quotidien. Elle est offerte tous les jours, nous devons tous les jours participer à cette divine offrande. Ecoutez ces graves paroles de S. Ambroise, qui s'adressent aussi bien aux chrétiens de nos jours: « Si c'est un pain quotidien, pourquoi ne le recevez-vous qu'au bout d'un an? Recevez chaque jour ce qui vous est utile chaque jour. Vivez de telle sorte que vous méritiez de le recevoir chaque jour. » (Lib. v *De Sacramentis*, cap. 4).

Telle est d'ailleurs l'antique pratique de l'Eglise.

Chaque jour en effet les premiers chrétiens de Jérusalem se réunissaient dans leurs maisons, ils célébraient les saints mystères « et la fraction du pain, et ils recevaient la divine nourriture dans la joie et la simplicité de leurs cœurs. » (Act., II, 46).

Quand l'Eglise triompha avec Constantin, elle se relâcha de sa piété première parce que les païens se firent baptiser en masse, par entraînement au-

tant que par esprit de foi, et y entrèrent sans ferveur. Puis vinrent les grandes hérésies d'Arius et de Nestorius, qui firent désertir la pratique de la communion quotidienne, d'abord en Orient, mais elle se maintint parmi les moines du désert. Ils emportaient avec eux la sainte Eucharistie dans leurs cellules, et s'il n'y avait pas de prêtres, ils se communiaient eux-mêmes tous les jours. S. Jean Chrysostome blâme sévèrement les fidèles « qui négligent leur âme et ne s'approchent de la sainte Table qu'aux grandes fêtes. »

Pie X a rappelé cette tradition dans son célèbre décret *Sacra Tridentina Synodus* du 20 décembre 1905 : « C'est le désir de l'Eglise, dit-il, que les chrétiens communient chaque jour, » non seulement pour rendre hommage à Dieu, ce qui serait déjà louable, mais surtout pour procurer le bien des hommes, parce qu'ils trouvent dans leur union avec J.-C. une force puissante, afin de lutter contre leurs passions, *robore ad compescendam libidinem*, afin qu'ils se purifient des fautes légères quotidiennes et « qu'ils préviennent les fautes graves auxquelles la fragilité humaine est exposée. »

La communion n'est donc pas, comme le prétendaient les jansénistes, une récompense accordée pour une sainte vie, mais un remède, et suivant le mot du Concile de Trente « un antidote qui nous guérit des fautes quotidiennes et nous préserve des péchés mortels. » (TRID., sess. XIII, cap. 2).

Cette doctrine n'est donc pas nouvelle, et S. François de Sales déjà l'avait remise en honneur avec la douceur de sa manière et l'autorité du Docteur de l'Eglise : — Il y a deux sortes de personnes qui doivent communier souvent, disait-il, les parfaits pour devenir plus parfaits encore par leur union plus intime avec Jésus-Christ, et les imparfaits pour atteindre la perfection ; les forts pour grandir encore en force, et les faibles pour devenir forts.

Et il ajoutait : — Si l'on vous demande pourquoi vous communiez si souvent, vous répondrez : C'est pour apprendre à aimer Dieu, pour nous purifier de nos imperfections, nous délivrer de nos misères, nous consoler dans nos afflictions, et nous soutenir dans nos faiblesses. Ceux qui dans le monde ont peu d'affaires doivent communier souvent parce qu'ils en ont le temps ; ceux qui en ont beaucoup doivent le faire encore parce qu'ils en ont besoin. Car à celui qui travaille beaucoup il faut une nourriture plus solide et plus fréquente.

Cette doctrine est la raison même. Nous mangeons tous les jours pour réparer nos forces physiques, est-ce que l'âme n'a pas aussi à réparer chaque jour ses forces ? Est-ce qu'elle ne travaille pas ? Est-ce qu'elle ne souffre pas ? Est-ce qu'elle n'a pas ses maladies, ses fièvres, ses découragements, ses tristesses et ses tourments ? Qui la guérira, sinon le médecin divin ? Qui l'apaisera et la consolera, sinon le souverain pacificateur et consolateur ?

Vous êtes tentés par l'orgueil, par l'ambition, par la colère ? Allez donc recevoir Celui qui est

doux et humble de cœur. Vous êtes tourmentés par les passions, entraînés par les séductions du monde ? Allez communier : Jésus vous retiendra par ses attrait célestes, il vous consumera de son amour, et dans le goût pour le pain du ciel vous trouverez le dégoût des jouissances de la terre, vous croîtrez en vertu, vous éprouverez la paix délicieuse et la félicité.

XX

Cinquième demande

1^o PARDONNEZ-NOUS

« Donnez-nous notre pain, » c'est-à-dire donnez-nous la force ; la force de vivre, la force d'accomplir notre devoir, la force de gagner le ciel...

Mais nous rencontrons bien des obstacles, des ennemis qui nous barrent la route. D'abord nos péchés, qui empêchent Dieu de nous reconnaître pour ses enfants ; ou si nous sommes toujours ses enfants par le baptême, nous sommes des enfants indignes, des enfants en révolte.

C'est pourquoi dans la cinquième demande nous lui disons : « Pardonnez-nous ! *Dimitte nobis !* » la parole que Jésus sur la croix adressait à son Père en faveur de ceux qui l'avaient crucifié : « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. *Pater, dimitte illis.* » (Luc, XXIII, 34).

Que faut-il pour que Dieu nous pardonne ? Trois choses : un humble *Confiteor*, le *repentir* et la *confiance*.

I

Il n'est point rare d'entendre quelqu'un vous dire : « Moi, je n'ai point de péché ! » Il faut croire qu'on rencontrait déjà des chrétiens qui le disaient dès le temps des Apôtres. Aussi avec quelle énergie ceux-ci les reprenaient !

1. Vous n'avez pas de péché ? répondait S. Jacques ; mais « nous péchons tous de mille manières, *in multis offendimus omnes.* » (Jac., III, 2).

Et S. Jean : « Si nous déclarons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. » (I Jo., I, 8). « Nous nous séduisons, » c'est-à-dire, nous nous trompons nous-mêmes, nous ne voulons pas examiner notre conscience, regarder sérieusement dans notre âme et nous connaître. Car si nous y regardions, nous y découvririons des abîmes de perversité, des hontes qui nous font détourner les yeux. Nous voudrions les oublier, mais tant que nous n'aurons pas dit notre humble *Confiteor*, elles se dresseront dans notre esprit, elles se dresseront contre nous, vivantes et vengeresses. Le seul moyen de les oublier, c'est de les confesser sincèrement et généreusement.

Jusqu'à-là, « la vérité n'est pas en nous », c'est-à-dire que nous mentons. Nous nous mentons à nous-mêmes et nous mentons aux autres. Bien plus, S. Jean poursuivant sa pensée formule cette grave accusation : « Si nous disons que nous

sommes sans péché, nous faisons Dieu menteur, *mendacem facimus eum*, et sa parole n'est pas en nous. » Car l'Ecriture dit à maintes reprises que tous les hommes sont pécheurs. Seule la Sainte Vierge, par un privilège spécial, n'a pas eu le péché originel, qui est la source du péché, et pendant toute sa vie elle a pu éviter toutes les fautes graves et légères. (TARD., Sess. VI, can. 23). Or qui oserait se comparer à la très pure Mère de Dieu ?

2. Descendez dans votre conscience et vous y trouverez au contraire des péchés innombrables :

Péchés de pensées, de désirs, de paroles, d'actions ;

Péchés contre Dieu, contre le prochain, contre vous-mêmes ;

Péchés nouveaux, péchés anciens ; péchés de l'enfance et de la jeunesse, de l'âge mûr et de la vieillesse ;

Péchés de la vie privée, péchés contre les devoirs d'état.

« Seigneur, disait David, délivrez-moi de mes péchés que je ne connais pas et qui me demeurent cachés, *ab occultis meis munda me*. » De ce que je ne les connais pas, il n'en résulte pas qu'ils n'existent point : ils demeurent en moi et blessent les regards de Dieu.

Et le prophète ajoutait : « Délivrez-moi aussi des péchés des autres, *et ab alienis parce servo tuo*. » Par nos paroles nous avons porté le trouble dans les consciences, nous avons alarmé ou scandalisé des âmes innocentes ; par nos conseils, par nos exemples nous les avons portées au mal, souvent sans nous en douter, et nous avons notre part grande de responsabilité dans leurs péchés. Hélas ! qui connaît ses fautes ? *Delicta quis intelligit* ? (Ps., XVIII, 13).

Nous avons donc commis des péchés, des péchés nombreux, peut-être graves ; à quoi sert de les cacher et de nous les cacher à nous-mêmes ? Ils existent, au fond ils vous inquiètent, leur souvenir vous pèse et vous importune. Qu'attendez-vous pour rejeter ce fardeau pénible, qui se fait parfois très lourd, intolérable ? Dites humblement votre *Confiteor*.

« Si nous confessons nos péchés, poursuit S. Jean, Dieu est fidèle et juste, il nous les pardonnera. *Fidelis est et justus ut remittat nobis peccata nostra*. » Il est « fidèle, » il nous accordera le pardon qu'il nous a promis ; il est « juste, » il nous communiquera sa justice et nous rendra justes, purs à ses yeux, resplendissants d'innocence.

II

Si nous nous reconnaissons sincèrement coupables, bientôt naît en nous le *repentir*, la contrition. Quoi ! nous avons osé résister à Dieu, nous révolter contre sa volonté ! Enfants comblés de ses bienfaits, nous nous sommes séparés de notre père, nous l'avons outragé, et nous avons quitté sa maison où nous avions été si heureux ! Et notre

âme, en quel état est-elle ? Fille de Dieu et sœur des anges, elle s'est faite la fille et la sœur du démon ! Comment a-t-elle pu se ravaler ainsi, devenir un objet d'horreur pour le ciel et pour la terre, après avoir brillé devant Dieu comme la plus belle des étoiles ?

Ces sentiments alors nous poursuivent, nous assiègent, nous pénètrent. Nous repassons notre vie dans la douleur amère de notre âme ; nos péchés nous apparaissent dans toute leur hideur, surtout les plus graves. Nous revoyons les circonstances, les tentations, les compagnies, nous nous disons : « C'est cet ami pervers, c'est ce mauvais livre, c'est cette liaison coupable qui m'a perdu ! C'est mon cœur gâté qui m'a suggéré ces raisonnements impies qui m'ont éloigné de l'église et m'ont fait blasphémer ! Ah ! que j'étais heureux quand j'avais le cœur pur ! »

Alors nous éprouvons un immense regret, notre cœur coupable est broyé de douleur. Comme il voudrait qu'on pût effacer ce malheureux passé ! Mais ce qui est fait subsiste. Il se rappelle pourtant que Dieu, dans sa toute miséricorde, peut oublier l'offense criante dont il a été l'objet ; il l'a promis et il tiendra sa parole, si le regret est sincère, profond, réel.

Mais tel est bien son repentir. Le malheureux se frappe la poitrine comme le publicain, n'osant comme lui lever les yeux vers le ciel irrité, et du fond de son âme il fait la même prière : « Ayez pitié de moi qui suis un pauvre pécheur ! » Il redit les paroles du *Pater* : « Pardonnez-nous nos offenses, *dimitte nobis debita nostra*. » Avec quelle conviction il récite les psaumes de la Pénitence, qui expriment avec des paroles de feu ses regrets et ses remords ! « Je reconnais mon iniquité. Mon péché est toujours devant mes yeux, vous ne mépriserez pas, Seigneur, un cœur contrit et humilié. » Oui, son péché est toujours là qui témoigne contre lui, témoin terrible qu'il ne peut récuser. *Peccatum meum contra me est semper*.

Comment écarter ce témoin, faire taire cette voix vengeresse ? L'histoire de l'enfant prodigue lui revient à la mémoire. C'est une grâce nouvelle que Dieu lui envoie. Il a suivi les mêmes égarements que cet enfant aimé qui a quitté son père pour s'en aller dans une contrée lointaine, sans penser qu'il lui briserait le cœur. Mais il avait hâte de s'affranchir, de jouir de la plénitude de la liberté du mal, et seul, parmi des étrangers, loin des regards qui auraient pu le retenir, loin de sa famille, de son frère, de la maison et des serviteurs de la maison, il avait dépensé tous ses biens dans la débauche, *vivendo luxuriose*.

Dans sa détresse, auprès de son vil troupeau, le pauvre enfant avait enfin songé à son père. Ce n'est pas un motif très honorable qui a réveillé en lui les nobles sentiments : c'est la faim, les haillons qui le couvrent, sa déchéance profonde. Puis l'image de son père, si triste et si bienveillante, lui a apparu soudain dans son désert et il a senti naître sa confiance.

III

Comment n'auriez-vous pas confiance ?

1. Dieu en effet est père, il a un cœur de père. C'est un père offensé, mais qui est prêt à oublier la gravité de l'offense et à pardonner, si nous lui demandons sincèrement pardon. Quel est le père ici-bas qui refuserait d'ouvrir sa porte à son fils repentant ? Est-ce que Dieu n'est pas infiniment meilleur et plus miséricordieux que le meilleur des pères ? Et peut-on le comparer à un père qui aurait le cœur dur ? Il nous attend, il nous ouvre les bras, c'est même lui qui, par sa grâce, fait les premiers pas et franchit les plus grandes distances pour parvenir jusqu'à nous.

2. Et puis, nous avons le plus doux des introducteurs, qui plaide toujours victorieusement notre cause. « Si nous avons péché, dit S. Jean, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le Juste. Il est lui-même une victime de propitiation pour nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier. » (I Jo., II, 1-2). Il nous a rendu Dieu propice, en mourant pour nous sur la croix. Le Père ne peut rien lui refuser ; et lui, qui nous aime infiniment, et qui nous a donné la suprême marque de son amour, pourrait-il nous refuser quelque chose ?

3. C'est lui qui nous a dit : « Venez à moi, tous, et je vous rendrai des forces, *et ego reficiam vos.* » Et vous voudriez que nous allions à lui confidemment, sur sa parole, et qu'il nous rejette, qu'il nous renvoie ?

A-t-il rejeté Zachée qui, à la fois anxieux et joyeux, attendait sa venue sur son sycamore ? Loin de là. A ce pécheur qui cherchait la vérité et le pardon, à ce publicain qui avait bien quelques péchés d'injustice sur la conscience, il dit, devant la foule surprise : « Je vais descendre dans ta maison ! »

A-t-il rejeté Madeleine qui était une pécheresse publique ? Oubliant sa vie de scandale pour ne voir que son repentir, qui avait effacé ses nombreuses fautes, il dit au pharisien stupéfait : « Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a eu beaucoup d'amour ».

Et afin de nous rassurer pleinement, afin que nous n'ayons aucune excuse, il a institué un sacrement qui remet les péchés, tous les péchés sans exception, le sacrement de Pénitence. Il a voulu ainsi qu'en entendant le prêtre nous dire : « Je vous absous de vos péchés ! » nous ayons une plus grande certitude de pardon, parce que c'est Jésus-Christ lui-même qui lui a donné ce pouvoir divin, Jésus-Christ qui parle par sa voix.

Qu'avons-nous donc à faire maintenant que de nous « lever » comme le prodigue, pour faire l'aveu de nos fautes, *Confiteor*, et pénétrés d'un vif repentir, d'aller avec confiance aux pieds du ministre de Jésus-Christ et de dire : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, » contre le ciel où Dieu réside, et contre le ministre de Dieu qui nous donne les enseignements du ciel ?

Nous dirons donc en toute confiance et toute conviction : « Notre Père, pardonnez-nous nos offenses, *dimitte nobis debita nostra*, » et nous serons pardonnés.

POUR LA FÊTE DE SAINT ÉTIENNE

L'ACTION CATHOLIQUE¹

Demain, S. Etienne ; je veux vous en dire quelques mots. Aussi bien, ce qu'en disent les Actes des Apôtres vous convient à merveille.

¹ Allocation à des jeunes gens le soir de Noël, à la clôture d'une Retraite.

I

Etienne était PLEIN DE GRACE ET DE FORCE. — Vous aussi, en ce moment. a) *Vous êtes remplis de la grâce sanctifiante*, que vous avez puisée au tribunal de la Pénitence dans l'absolution. b) *Vous êtes remplis de force*, car ce matin, à la Sainte Table, vous avez mangé le pain des forts.

Vous voilà donc comme S. Etienne.

II

Etienne FAISAIT DES PRODIGES DANS LE PEUPLE. — Vous, vous en pouvez faire au moins un dans la population au milieu de laquelle vous vivez : c'est de lui montrer qu'on peut être en même temps bon chrétien et bon ouvrier, bon commerçant, bon industriel, etc. Le monde croit le contraire et s'imaginer que ceux qui servent le Bon Dieu sont des niais, des incapables, des imbéciles. Montrez-lui le contraire. Cela vous est facile.

III

Il y avait à cette époque à Jérusalem une secte qu'on appelait les *Affranchis*, *Libertinorum*. — Cette secte existe au milieu de nous ; c'est la secte de ceux qui se sont affranchis de tout frein, de toute religion, de tout christianisme. Leur nom se rapproche beaucoup de celui de *Libertinorum* ; ce sont les *libres-penseurs* ou les *libres-viveurs*. Eh bien ! les Affranchis du siècle d'Etienne se ligueront contre lui et chercheront à le vaincre dans la discussion d'abord ; mais, dit la Sainte Ecriture, ils ne pouvaient résister à la Sagesse et à l'Esprit qui parlaient par sa bouche.

Les libres-penseurs voudront peut-être aussi discuter avec vous. Si vous êtes de taille à soutenir la discussion, soit, discutez, et invoquez l'Esprit-Saint qui est en vous avec la grâce sanctifiante. — Mais la discussion ne conduit pas à grand-chose ; mieux valent les œuvres. Agissez donc, faites le bien, et ils n'y résisteront pas. Ou bien alors ils seront comme les *Affranchis* de Jérusalem, ils iront jusqu'à la persécution. Il faut vous y attendre. J'allais dire : il faut ambitionner cet honneur. Tant mieux si N.-S. vous juge dignes d'avoir quelque chose à souffrir pour son saint Nom !

IV

Eh bien donc, je suppose que vous soyez *persécutés*, comme le fut S. Etienne par les vaincus de sa parole. Quelle sera cette persécution ?

a) *La persécution de l'injure* ? — Vous avez votre devise : « Bien faire et laisser dire. » C'est la devise du bon ouvrier. Tenez-vous-y.

b) *La persécution de l'abandon, de l'isolement* ? — Mais vous voilà ici près de 60. Ne pouvez-vous pas vous suffire à vous-mêmes ? Groupez-vous : l'union fait la force ; et laissez aller à gauche ceux qui ne veulent pas prendre la droite avec vous.

c) *La persécution de la violence* ? — Il faut espérer que non. Mais si cela était, vous avez un admirable modèle dans S. Etienne. On le lapide ? Il prie pour ses bourreaux : « *Ne statuas illis hoc peccatum.* » N.-S. avait fait tout comme : « Pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Sans doute, vous ne convertirez pas (du moins, c'est bien probable) ceux de vos persécuteurs qui sont de mauvaise foi. On ne voit pas que S. Etienne ait converti les siens. Mais il y avait parmi eux un jeune homme qui, lui, était de bonne foi. Il l'a dit depuis : « Ignorans feci in incredulitate. » (I Tim., I, 13). Pourquoi n'y en aurait-il pas aussi parmi les vôtres ? Et s'il y en avait, votre prière ne pourrait-elle pas les atteindre et les convertir, comme celle de S. Etienne a atteint et converti Saul ?

Vous seriez alors, non seulement des *chrétiens*, non seulement des *martyrs*, mais des *apôtres*.

Eh bien ! voilà ce qu'il faut que vous soyez. De bons chrétiens, vous l'êtes déjà. Des martyrs, vous le serez s'il plaît à Dieu. Des apôtres, vous pouvez l'être.

Oui, soyez comme ce levain dont parle N.-S. qui fait lever toute la masse de la pâte. Soyez au milieu de cette population le principe du mouvement catholique qui s'accroissant chaque jour ramènera à l'Eglise ceux qui la fuient, au prêtre ceux qui le craignent, aux sacrements ceux qui s'en moquent, à N.-S. ceux qui le blasphèment.

Voilà ce que je vais demander tout à l'heure à Dieu pour vous, en vous donnant la bénédiction de N.-S. J.-C.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

« MISEREOR SUPER TURBAM »

Sur qui donc N.-S. a-t-il prononcé cette parole si touchante ? (Mc., viii, 2). — D'abord sur des malades et des infirmes, qu'on lui avait amenés en lui demandant leur guérison. Puis sur des bien portants, venus d'eux-mêmes pour écouter ses divins enseignements. Il guérit les premiers et nourrit les seconds d'un pain miraculeux.

Eh bien ! voilà l'image fidèle de ce qui se passe aujourd'hui dans cette paroisse. Jésus-Christ dans l'Eucharistie est aussi vivant qu'au jour de la multiplication des pains ; et quand il abaisse ses regards sur une population chrétienne comme la vôtre, il rencontre :

I

D'abord des âmes *malades et infirmes*, je veux dire : — des aveugles, dont les yeux se sont fermés aux lumières de la foi ; — des sourds, qui n'entendent plus la parole de Dieu ; — des muets, qui ne prient plus et surtout ne se confessent plus ; — des boiteux dans la voie des commandements de Dieu et de l'Eglise ; — enfin des paralytiques, chez qui se trouve encore, tout au fond, un reste de vie chrétienne, mais qui n'en donnent plus aucun signe extérieur. — Et de ces malades, hélas ! le nombre est trop grand aujourd'hui.

Ces âmes malades, mais qui malgré tout lui appartiennent, puisqu'elles ont été baptisées, N.-S. pourrait les guérir, car il est la Vie, il est venu pour sauver ce qui avait péri. Et non seulement il le pourrait, mais il le voudrait, il le désire, il répète du haut du ciel ce qu'il disait quand il était sur la terre : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. »

Mais, pour cela, il faudrait que ces âmes vinssent se jeter à ses pieds, qu'au moins elles eussent le désir d'être guéries, comme les malades de l'Evangile. Or, je vous le demande, qui mettra en elles ce désir et la pensée de revenir à N.-S. ? Personne, si ce n'est Dieu ; car J.-C. l'a dit : « Personne ne vient à moi si mon Père ne l'attire. » Mais, pour que Dieu prenne une âme en pitié, pour qu'il l'attire et la pousse vers J.-C., par l'attrait et l'impulsion de la grâce, il faut, car c'est l'ordre de sa providence, que quelqu'un prie pour elle.

Et qui sera-ce ? Ces âmes elles-mêmes ? Mais elles ne croient plus ou du moins ne pensent plus à Dieu. Comment voulez-vous qu'elles le prient ? — Il faut donc que d'autres prient à leur place et pour elles ; et qui sera-ce, encore une fois, si ce n'est vous, m. f., vous qui croyez en Dieu, vous qui avez confiance en lui, vous qui savez faire monter vers lui le cri du cœur, vous qui êtes peut-être ou leur père ou leur mère, ou leur frère ou leur sœur, ou leurs enfants ou leurs amis ? Ah ! je vous en conjure, remplissez aujourd'hui ce devoir de la charité et de l'apostolat chrétien.

II

Mais, heureusement, m. f., à côté de ces âmes malades et infirmes, N.-S. en voit d'autres qui sont *saines et valides* : les âmes qui le connaissent, qui l'aiment, qui le cherchent, qui le suivent partout, passant par-dessus tous les obstacles, triomphant de toutes les difficultés. Et ces âmes-là, j'aime à le croire, ce sont les

vôtres ; et, en les voyant à ses pieds si empressées, si généreuses, si fidèles, N.-S. est touché jusque dans les profondeurs de son cœur divin, et n'ayant point à les guérir, mais seulement à les fortifier, de peur que dans un moment de lassitude ou de découragement elles ne viennent à défaillir dans le chemin parfois si rude et si pénible de la vie chrétienne, il donne et multiplie pour elles ce pain mystérieux dont celui du désert n'était que la figure, et qui s'appelle la sainte Eucharistie.

C'était, en effet, au lendemain du jour où il avait multiplié les pains pour nourrir la foule. Ses auditeurs de la veille étaient revenus plus nombreux et plus exigeants. Comparant Jésus-Christ à Moïse, et le pain qu'il leur avait donné à la manne dont Moïse avait nourri leurs pères dans le désert : — « Moïse, lui disent-ils, nous a donné un pain descendu du ciel ; faites pour nous le même miracle, si vous êtes l'envoyé de Dieu. — Non, non, leur répond Jésus, Moïse ne vous a point donné le vrai pain descendu du ciel. Ce pain, qui est descendu du ciel, c'est moi qui vous le donnerai ; et ce pain que je vous donnerai, c'est moi-même ; c'est ma chair, ma chair qui sera immolée pour le salut du monde. Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. » Et il ajoute : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang aura la vie en lui, » et encore : « Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous, » c'est-à-dire : « Si vous ne faites point la sainte communion, vous n'aurez pas la force, et vous tomberez de défaillance sur le chemin de la vie chrétienne. »

Voilà, m. f., ce qu'a dit J.-C. en nous donnant le pain eucharistique qu'on a si justement appelé « le pain des forts. » Voilà par quelles paroles il a posé le *précepte divin* de la communion, qui impose l'obligation de la recevoir au moins de temps en temps pour entretenir la vie de nos âmes, de même que nous sommes obligés de prendre de temps en temps de la nourriture pour entretenir la vie de nos corps.

Et voici qu'un précepte divin vient se joindre le précepte *ecclésiastique*. L'Eglise, interprète autorisée de la pensée de J.-C., oblige ses enfants à communier au moins une fois chaque année. Y sommes-nous fidèles ?

Mais l'Eglise, en nous disant « au moins à Pâques, » nous laissait comprendre son ardent *désir* de nous voir communier plus souvent. Ce désir, N. S. Père le Pape Pie X l'a formulé nettement : « 1^o La communion fréquente et quotidienne étant souverainement désirée par N.-S. J.-C. et par l'Eglise catholique, doit être rendue accessible à tous les fidèles, en sorte que nul, s'il est en état de grâce et s'approche de la sainte Table avec une intention droite, ne puisse en être écarté. 2^o L'intention droite consiste à s'approcher de la sainte Table, non pas par habitude ou par vanité, ou pour des raisons humaines, mais pour satisfaire à la volonté de Dieu, s'unir à lui plus intimement par la charité et, grâce à ce divin remède, combattre ses défauts et ses infirmités. »

Voilà le désir de l'Eglise, le désir de N.-S. Et les enfants eux-mêmes sont invités, dès qu'ils sont suffisamment disposés...

Prenons donc aujourd'hui, en cette fête de l'Eucharistie, ces deux résolutions bien importantes :

1^o De prier beaucoup, pour que Dieu attire vers N.-S. les âmes malades de nos frères, afin qu'il les guérisse et les rende à la pleine santé de la vie chrétienne ;

2^o De nous rendre dignes nous-mêmes, par l'innocence de notre vie et la droiture de nos intentions, de manger souvent le pain eucharistique, qui, après nous avoir fortifiés sur la terre, sera pour nous, comme l'a promis N.-S., le gage de la résurrection glorieuse et de la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 decembris 1920.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANERIE. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 9 décembre 1920

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions sur le Pater. — XXI. 5^e Demande : 2^e «... Nos offenses, comme nous pardonnons, » 417. — XXII. 3^e Pardonnons, 419. — XXIII. 6^e Demande : 4^e La tentation, 421. — XXIV. 2^e *Et ne nos inducas*, 423. — XXV. 7^e Demande : « Sed libera nos a malo. Amen, » 425.

Souhaits de nouvel an. — I. En la fête de S. Etienne, 427. — II. La famille de la paroisse, 428. — III. Réflexions et souhaits, 431.

INSTRUCTIONS SUR LE PATER

XXI

2^e «... NOS OFFENSES, COMME NOUS PARDONNONS »

« Pardonnez-nous nos offenses. » S. Matthieu les appelle *des dettes, debita*. Mais ces dettes sont sûrement nos péchés, car le texte de S. Luc porte : « *Dimittite nobis peccata nostra*, pardonnez-nous nos péchés. » (Luc, xi, 4).

Nos péchés sont donc *une dette, et une dette personnelle*, que nous sommes impuissants à payer par nous-mêmes.

Cependant N.-S. nous enseigne un moyen de la payer, de l'éteindre : c'est de *pardonner d'abord* à ceux qui nous ont offensés : « Pardonnez-nous comme nous pardonnons. »

Réfléchissons sur ces deux idées.

I

Le péché est *une dette, et une dette personnelle*.

1. Vous avez pris le bien d'autrui : vous devez le restituer, car vous avez contracté une dette envers le prochain.

Dieu a des droits sur nous. Son droit c'est que nous fassions avant tout sa volonté, que nous préférions sa volonté à la nôtre. Le jour où au contraire nous préférons notre volonté à la sienne, nous lui enlevons de son droit, *auferimus de jure suo*, dit S. Thomas, nous lui prenons son bien souverain, nous commettons un péché. Notre péché est donc une dette que nous contractons et que nous devons payer. *Peccata ergo sunt debita*.

Tous les jours nous commettons ainsi des vols, des injustices envers Dieu. Il nous dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu par dessus tout, » et nous aimons l'or, le plaisir, les créatures mieux que lui : c'est une dette. Il nous dit : « Tu n'adoreras et tu ne serviras que moi, » et nous ne le prions pas, nous ne venons pas l'adorer le dimanche à l'église, nous sommes les serviteurs dévoués de l'argent, de la jouissance, de la terre, tout ingrate qu'elle est ; nous le servons non pas avant tout, mais après tout. Voyez-vous quelles dettes im-

menses nous amassons ? Si bien que, comme le serviteur de l'Evangile, nous devrions dix mille talents, c'est-à-dire que nous serons insolvable.

Et cependant, ces dettes, il faudra les payer, car nous nous trouvons en face de la justice de Dieu. Dieu infiniment juste doit exiger et il exigera tous les droits de la justice. Nous devons nous acquitter de nos dettes soit en ce monde soit en l'autre, et comme nous ne nous en préoccupons guère ici-bas, on frémit à la pensée de ce que nous aurons à payer quand, au tribunal souverain, Dieu aura réglé nos comptes et rendu son verdict.

2. Et ce sont *nos dettes, debita nostra*, elles nous sont personnelles. Ces péchés, c'est nous qui les avons commis, ils sont les nôtres, ils ont leur principe en nous-mêmes, dans notre volonté ; nous les avons voulus, autrement nous ne serions pas coupables. C'est pourquoi nous disons avec raison et Jésus-Christ nous fait dire : « nos dettes ».

Surtout ne cherchons pas de vaines excuses. N'imitons pas Adam qui après son péché rejette sa faute sur Eve : « La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a offert de ce fruit et j'en ai mangé. » Dans son aveuglement, il fait même remonter sa faute à Dieu, car il paraît dire : « Si vous ne m'aviez pas donné cette femme, je ne vous aurais pas désobéi. » Eve de son côté manque également de franchise. Quand Dieu lui reproche son péché, au lieu de dire : « Oui, c'est ma faute, *debita nostra* », elle fait cette piteuse réponse : « C'est le serpent qui m'a trompée. » Il n'y avait en eux aucun repentir sincère, c'est pourquoi la sentence qui les condamna fut si sévère.

Disons donc nettement à Dieu : « Pardonnez-nous nos péchés, les péchés qui sont notre œuvre, qui pèsent sur notre conscience et dont nous nous sentons responsables. » Il sera touché de la sincérité de cet aveu. Et pourquoi craindrions-nous de ne pas être pardonnés ? Sûrement nos péchés sont nombreux, et par nous-mêmes nous n'avons aucun accès auprès de Dieu ; mais nous savons que Jésus-Christ a payé nos dettes à notre place, il a versé son sang pour nous. Nous pouvons dire à Dieu : « Nous sommes coupables, nos dettes sont énormes, mais nous puisons dans un trésor immense pour les éteindre, vous êtes payé et au delà ! »

Et de plus, est-ce que Jésus n'est pas toujours là, auprès du Père, qui intercède pour nous, *semper vivens ad interpellandum pro nobis* ? C'est une intercession constante, pressante, efficace. Est-ce que nous pouvons craindre que le Père n'écoute pas son Fils ? Est-ce que nous pouvons penser aussi que l'amour du Fils pour nous se soit refroidi et qu'après nous avoir sauvés il nous abandonnera ?

3. Vous avez remarqué que nous disons : « Pardonnez-nous, » et non point : « Pardonnez-moi. » Le christianisme est l'ennemi de tout égoïsme. Nous pouvons être égoïstes, mais sachons que notre religion nous condamne et que ce vice nous rend odieux à Dieu. Nous devons, sous peine de n'être pas chrétiens, nous occuper des besoins et de

la misère des autres. C'est pourquoi nous demandons à Dieu non seulement notre pardon, mais celui du prochain.

Et comme tous les croyants disent à Dieu : « Pardonnez-nous ! » voyez quelle est la puissance de cette prière. Si deux ou trois fidèles qui prient ensemble sont exaucés, combien plus le Père exaucera-t-il une prière prononcée par des millions de lèvres, jaillissant de millions de cœurs !

Ne devons-nous pas aussi faire cette prière à titre de justice ? N'avons-nous pas été parfois la cause des péchés de nos frères, par nos conseils ou simplement par nos exemples silencieux, plus perfides encore que des conseils pervers, car ils sont la mise en acte de notre pensée intime ? C'est notre exemple qui les autorise à ne pas venir à la messe le dimanche, à ne pas faire leurs Pâques ; et le moins que nous puissions faire, c'est de crier à Dieu de toute notre âme, en pensant à eux : « Notre Père, pardonnez-nous ! »

II

Vous voyez que le péché est une dette, et que notre dette est immense. Mais Jésus-Christ nous indique un moyen très pratique de la payer et de nous faire pardonner : c'est de pardonner déjà nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés.

1. « Pardonnez-nous comme nous pardonnons. » Cette prière signifie d'abord : — « Soyez miséricordieux pour moi comme je suis miséricordieux pour les autres ; ayez pour moi la même mesure que j'ai pour mes frères. Je m'efforce d'être bon pour eux, soyez de même bon pour moi. »

Mais elle renferme aussi une condition ; elle signifie encore : — « Pardonnez-moi comme je pardonne. Si je ne pardonne pas à mes frères, ne me pardonnez pas ; car le pardon que j'accorde à ceux qui m'ont blessé est la condition du pardon que je sollicite pour moi. »

Quand on réfléchit à cet engagement, on ne peut s'empêcher de trembler ; car lorsque nous prononçons ces paroles en gardant de la haine pour le prochain dans notre cœur, nous prononçons nous-mêmes notre condamnation. La voix de Dieu résonne alors vengeresse dans notre conscience et nous dit : « Je te prends au mot, tu ne seras pas pardonné ! »

C'est l'histoire si connue de S. Jean l'Aumônier. Voulant réconcilier deux ennemis qui étaient chrétiens, il pria l'un d'eux de lui servir la messe. On arriva au *Pater*. Dans la liturgie grecque le prêtre et les fidèles récitaient ensemble cette prière à haute voix. S. Jean récita donc le *Pater* avec son serviteur d'occasion et il s'arrêta à ces mots : « Pardonnez-nous nos offenses, » laissant le chrétien continuer seul. Cette homme récita, comme à l'ordinaire : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Alors le saint se retourna et lui dit : « Avez-vous bien compris ce que vous venez de dire à J.-C. qui est ici présent sur l'autel ? Vous lui avez dit : « Pardonnez-moi comme je pardonne. » Or, vous

ne pardonnez pas à votre ennemi, vous demandez donc à Dieu même de ne pas vous pardonner ! »

Cet homme était comme beaucoup d'entre nous, il récitait cette prière d'une manière distraite, sans réfléchir au sens. Il n'avait jamais songé à la gravité de cette cinquième demande. Il fut tellement frappé des paroles du saint qu'il courut, aussitôt la messe célébrée, se réconcilier avec son ennemi. Il pardonna afin d'être pardonné.

2. Et ne croyez pas qu'il y ait la moindre exagération dans ce commentaire. C'est la pure doctrine de l'Evangile.

Jésus-Christ l'a développée dans le Sermon sur la Montagne : « Si vous pardonnez aux hommes leurs torts envers vous, dit-il, votre Père céleste vous pardonnera aussi les vôtres envers lui ; mais si vous ne pardonnez pas aux autres, votre Père non plus ne vous pardonnera pas vos péchés. » (Mt., vi, 15).

Il faut croire qu'il est difficile de pardonner, car Jésus-Christ revient plusieurs fois sur cette obligation. Et non seulement il veut que nous pardonnions à nos ennemis, mais que nous les aimions : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. Ainsi vous serez les enfants de votre Père qui est au ciel, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, tomber sa pluie sur les justes et sur les injustes. » (Mt., v, 45). Car tout le monde aime ses amis, il n'y a que les chrétiens qui aiment leurs ennemis.

La pensée de ceux qui ont quelque chose contre nous, doit toujours nous préoccuper. Nous ne pouvons faire qu'ils ne nous en veuillent pas ; mais nous, nous ne devons pas leur en vouloir, et notre devoir est de tenter une réconciliation, de prendre tous les moyens pour qu'elle s'opère. C'est alors seulement que nous pourrions venir offrir notre don à l'autel, c'est-à-dire prier en paix devant Dieu, et voir notre prière exaucée, parce que nous répandons devant lui notre cœur exempt de haine, notre âme pleine d'amour, même pour ceux qui nous ont voué une haine irréconciliable. (Mt., v, 24).

Il n'est pas de sujet que le Sauveur ait traité plus à fond que celui-là, parce que la haine brise l'unité, l'union, sans laquelle l'Eglise ne peut subsister. Il y insistait tant qu'un jour S. Pierre, croyant faire le généreux, lui dit : « Seigneur, si mon frère pèche contre moi, combien devrai-je lui pardonner de fois ? Sept fois, est-ce assez ? — Non, lui répondit vivement Jésus, non pas seulement sept fois, mais soixante-dix fois sept fois, » c'est-à-dire toujours. (Mt., xviii, 22).

Quand on étudie le *Pater*, on trouve que c'est une prière d'abord infiniment douce : Notre Père ! Dieu, notre Père, vous êtes au ciel. Vous nous regardez, nous, vos pauvres créatures que vous avez comblées de bienfaits. Aussi nous vous aimons, nous bénissons votre nom. Nous appelons de tous nos vœux le jour où nous serons près de vous,

dans votre royaume ; et autant que nous pouvons, nous nous appliquons à faire de nos cœurs, de nos familles, un petit royaume où vous réglez, où votre volonté est amoureusement accomplie. Vous voyez nos besoins. Nous avons besoin du pain du corps, du pain de l'âme, accordez-les-nous chaque jour, comme chaque jour vous faisiez tomber la manne pour votre peuple. Mais nous avons besoin aussi de pardon, pardonnez-nous nos offenses !...

Ici nous nous arrêtons : la prière est moins douce à prononcer, car nous nous rappelons ceux pour qui nous avons de l'aversion, de la haine, qui ont été ingrats, méchants pour nous, et dont nous voudrions nous venger. Nous nous rappelons aussi et notre titre de chrétiens, et nos dettes envers Dieu, et nous achevons généreusement notre prière. Nous pardonnons de bon cœur. Et quand nous l'avons terminée, quand nous sortons de l'église, Dieu qui est fidèle à sa parole nous a pardonné. Notre prière est exaucée.

XXII

30 PARDONNONS

Par la cinquième demande, Jésus-Christ exige de nous le pardon des injures. Ce pardon n'est point naturel à l'homme, qui est porté à la vengeance et partisan de la doctrine : « Œil pour œil, dent pour dent. » Pour les païens la vengeance était une vertu, et ils admiraient Sylla qui avait ordonné de graver sur sa tombe ces paroles : « Personne ne fut plus bienveillant pour ses amis. Personne non plus ne fut plus âpre à se venger de ses ennemis. » Et quand on lit les récits de César, on est stupéfait de la vengeance implacable qu'il exerce sur les vaincus. Bien que ceux-ci se soient rendus à discrétion, et qu'ils soient absolument désarmés, il les fait massacrer sans pitié, et il ordonne d'égorger Vercingétorix dans sa prison après plusieurs années. Le temps même n'apaisait point ses résolutions de vengeance ; il restait en quelque sorte en état de vengeance perpétuelle, et c'est froidement qu'il exécutait ses ennemis.

Le pardon est chrétien, c'est pourquoi Jésus-Christ nous demande de pardonner afin que nous soyons nous-mêmes pardonnés.

Le pardon est donc nécessaire. Et j'ajoute qu'il est facile.

I

La parole de l'Écriture est formelle : « Le jugement sera sans miséricorde à qui n'a pas fait miséricorde. » (Jac., II, 13). Aussi Jésus n'a-t-il que le mot de miséricorde à la bouche : « Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux... Aimez vos ennemis afin que vous soyez les fils de votre Père qui est aux cieux. » (Mt., V).

Comment aimer ses ennemis si on ne leur pardonne pas ? Et si vous ne leur pardonnez pas, vous n'êtes plus les enfants de Dieu, il ne vous connaît plus, il vous regarde et il ne trouve plus en vous son image, vous êtes exclus du royaume.

Si vous voulez y entrer, il est donc nécessaire que vous pardonniez.

1. Vous me direz que votre nature y répugne. C'est que le vieil homme païen règne toujours en vous, et il faut le dépouiller.

— J'essaie de le faire, répondez-vous, mais je garde toujours au fond du cœur quelque ressentiment. Le mal que j'ai souffert a laissé dans mon âme une plaie toujours cuisante, toujours saignante, et je crains d'avoir conservé de la haine malgré ma bonne volonté.

— Si je vous comprends bien, vous n'en voulez pas du fond du cœur à ceux qui ont été injustes ou méchants pour vous. Ce ressentiment que vous éprouvez ressemble à la douleur d'une vieille blessure qui se rappelle à vous de temps en temps. Dans ce cas, vous êtes en sûreté de conscience ; Dieu ne vous en demande pas davantage.

Il reste en vous les éternelles luttes entre la chair et l'esprit. La chair vous porte à la vengeance, mais la raison intervient qui, appuyée sur la foi, vous presse de pardonner. S. Paul nous a décrit ces terribles combats intimes. Il nous montre l'homme intérieur qui aime la loi de Dieu, qui y trouve une jouissance supérieure, *condecoratus legi Dei*. Il se repose en elle, il en admire la beauté et la douceur, il dit avec David : « Seigneur, que vos enseignements sont doux ! » Mais en même temps il sent une autre loi dans sa chair qui combat la loi de son âme et de sa raison, *repugnantem legi mentis meæ*. Il en souffre, il se déclare malheureux, *infelix ego homo*. Mais il a confiance dans la grâce de Dieu par Jésus-Christ. Et puisqu'il sert la loi de Dieu dans son esprit, il ne se trouble pas si dans sa chair il ressent des atteintes de la loi du péché, et il s'écrie dans son allégresse intérieure : « Non, il n'y a point de damnation à craindre pour ceux qui sont dans le Christ Jésus et qui ne marchent point suivant la chair. » (Rom., VIII, 1).

Il est nécessaire de pardonner ; vous avez déposé tout ressentiment, donc vous avez pardonné. Il vous restera, peut-être toute votre vie, des tentations de haine ; mais une tentation n'est pas un péché, et nous verrons à la sixième demande quelle est la manière de les combattre.

2. Peut-être quelqu'un ajoutera-t-il : « Je pardonne, mais je n'oublie pas. »

Dieu ordonne le pardon, il n'ordonne pas l'oubli. L'oubli ne dépend pas de nous. Nous ne sommes en rien coupables d'avoir une trop bonne mémoire. Vous ressemblez alors à un homme à qui l'on a coupé la jambe et qui pourtant souffre toujours à cette jambe qu'il n'a plus. Vous n'avez plus de haine, mais votre mémoire vous apporte des retours douloureux. Vous n'en êtes point responsable. Cependant je vous engage à les chasser, comme on chasse une mauvaise pensée. En accueillant ces souvenirs qui vous remuent toujours, vous pourriez y mettre quelque complaisance, qui aurait au moins pour effet de vous enlever les mérites du pardon.

3. Mais alors, ceux qui ne pardonnent pas ne doivent donc pas réciter le *Pater* qui les condamne ?

Ce serait une faute de ne pas le réciter. Car le pardon demeure nécessaire, et celui qui ne pardonne pas est un malheureux qui n'a pas la force d'accepter son devoir. Où trouverait-il cette force, sinon dans la prière ? En priant Dieu de lui pardonner, il lui demande en même temps les grâces de la réconciliation, et il ne prie pas seul, il prie avec toute l'Eglise qui les demande pour lui. Qu'il redise au contraire volontiers et souvent cette demande, afin que le Père céleste lui accorde le courage et la facilité de pardonner.

II

Car le pardon est facile. Il y a *des moyens sûrs* d'obtenir la grâce de pardonner. Il y a même une *grande douceur* à pardonner.

1. Mettons-nous d'abord aux pieds de Jésus-Christ comme Madeleine. Considérons les fautes que nous avons commises envers Dieu, et combien nous lui sommes redevables. Il est certain que devant lui nous sommes tous coupables et grandement coupables. Un examen de conscience fait sérieusement suffira pour nous en convaincre.

Et cependant Dieu nous a pardonné nos grandes fautes. Et nous, nous hésiterions à pardonner les petites offenses du prochain, à lui remettre ses humbles dettes ? Nous sommes semblables au serviteur qui devait à son maître dix mille talents. Il implore la remise de sa dette, qui lui est accordée généreusement, parce qu'il n'a pas de quoi payer et parce que ses supplications ont attendri le cœur de son magnanime créancier. Or un de ses compagnons lui devait quelques deniers et le suppliait d'attendre pour qu'il s'acquittât de sa dette. Mais le serviteur qui venait d'être l'objet d'un si grand bienfait refusa, et lui serrant la gorge à l'étouffer il lui disait : « Rends ce que tu me dois ! »

Cette parabole si saisissante, n'est point exagérée, car nous avons envers Dieu une dette infinie. Et nous refuserions de pardonner à nos frères le peu de mal qu'ils nous ont fait ! Notre conduite serait insensée.

2. Je suppose que cette simple considération vous a frappés et touchés. Vous vous dites : « Oui, je veux pardonner... Mais cela m'est impossible. Le prochain a été trop odieux, il m'en a trop fait ! »

D'abord, Dieu ne nous commande rien d'impossible. Il vous est donc possible de pardonner, si vous le voulez.

Vous le voulez, mais vous rencontrez de grandes difficultés ; alors recourez à la prière et aux sacrements.

Votre prière est de celles que Dieu exauce toujours, car vous demandez que sa volonté s'accomplisse en vous, quoique vous la trouviez pénible. La grâce ne vous manquera pas, c'est une vérité de foi. Votre prière est agréable à Dieu, il l'écouterait, surtout si vous avez le sentiment profond de votre culpabilité. Le regard de Jésus qui fit pleurer

S. Pierre toute sa vie s'attachera aussi sur vous pour vous rappeler que vous avez renié le Sauveur plus de trois fois, et il vous transpercera de douleur.

Si la prière ne suffit pas à apaiser votre rancune, ayez recours à ces grands remèdes qui sont les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Ils vous feront recouvrer la santé complète en vous donnant les plus énergiques des fortifiants spirituels. La rancune, c'est une faiblesse ; la Pénitence vous en guérira en vous mettant sous les yeux les péchés dont vous êtes coupables et en y ajoutant sa vertu particulière.

L'Eucharistie sera plus efficace encore. Celui que vous venez de recevoir dans votre cœur a été l'objet de toutes les insultes, de toutes les injures, de toutes les cruautés. Vous vous rappellerez sa Passion ; par la pensée vous suivrez les stations du Chemin de la croix. Vous le verrez, flagellé, écrasé sous le poids de l'instrument de son supplice, couvert de poussière et de crachats, accablé de coups, moqué, raillé et crucifié entre deux scélérats... Et c'est le Fils de Dieu ! Il dispose de tout pouvoir, d'un mot il pourrait foudroyer ces misérables ; mais ce mot il ne le dira pas. Cloué sur sa croix, les moqueries et les injures continuent de monter jusqu'à lui. La foule lâche s'unit aux blasphèmes des Pharisiens : « Va ! toi qui voulais détruire le Temple et le rebâtir en trois jours, sauve-toi maintenant toi-même, si tu es le Fils de Dieu ! » Va-t-il répondre à ces insultes, à ces outrages inouïs ?

Oui, il répondra. Mais écoutez sa réponse. C'est au Père qu'il s'adresse. Il connaît, lui, le Fils de Dieu, tous ses persécuteurs, tous ses bourreaux, tous ceux qui le haïssent. Il entend, il discerne leurs voix dans l'immense huée, il voit le fond des cœurs, et il s'écrie : « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! *Pater, ignosce illis.* »

Vous méditez cette miséricordieuse, cette divine parole. Vous vous direz : « Jésus était pourtant le Fils de Dieu ! Et il pardonne, et il supplie son Père de pardonner ! Et moi, qui suis-je ? » Alors les paroles de pardon monteront aussi à votre cœur, à vos lèvres. Vous pardonneriez aussi de toute votre âme et vous direz dans le plein contentement de tout votre cœur : « Je ne savais pas qu'il était si doux de pardonner ! » Et à cette douceur Dieu ajoutera d'autres grâces plus douces encore.

C'est l'histoire de S. Jean Gualbert.

Gentilhomme de Florence, il avait embrassé la carrière des armes. Son frère unique, Hugues, avait été tué par un de ses parents. Jean jura de le venger. Le Vendredi Saint, il rencontra le meurtrier seul et sans armes, qui se voyant perdu, car il ne peut échapper, se jette à genoux et étend les bras en croix.

Un combat terrible se livre dans l'âme de Jean. La foi l'emporte. Il ne peut frapper son ennemi sans frapper la croix. Et cela le Vendredi Saint ! Il lui fait grâce et le relève comme un frère.

Alors il entre dans l'église voisine, à Saint-Miniat, et se met en prière. Il goûte la douceur d'avoir pardonné, et pendant qu'il adore le crucifix, il

voit le Sauveur qui incline sa tête pour lui dire : « C'est bien. Tu as triomphé de ta colère, tu as fait taire la vengeance pour l'amour de moi. Sois béni ! »

Il entra en religion et fonda l'ordre de Vallombreuse. Il avait des fautes sans doute, Dieu les lui pardonna et lui multiplia les grâces insignes. Il avait compris et mis en pratique la doctrine du *Pater*.

Voilà les grâces, les douceurs qui vous attendent si vous savez pardonner.

XXIII

Sixième demande

1^o LA TENTATION

Le premier obstacle à notre salut c'est le péché qui nous sépare de Dieu et nous ferme le ciel. C'est pourquoi à la cinquième demande du *Pater* nous avons dit au Père céleste : « Pardonnez-nous nos offenses. »

Le second c'est la tentation, qui nous conduit au péché. De là cette sixième demande : « Et ne nous induisez pas en tentation. »

Disons d'abord *ce que c'est que la tentation*. Nous montrerons ensuite *qu'elle est utile*, que nous pouvons en tirer profit.

I

Définissons la tentation d'après S. Thomas, qui porte sur toutes choses d'admirables clartés.

1. La tentation, c'est une épreuve, *experimentum*. Tenter quelqu'un, c'est l'éprouver afin de savoir ce qu'il est, ce qu'il vaut, *ut sciatur aliquid circa ipsum*.

Dieu nous tente pour une bonne fin, afin de nous pousser à la vertu, de nous fortifier dans le bien, de nous rendre meilleurs.

Le démon nous tente pour nous tromper ou nous pervertir, *ut decipiat vel pervertat*, pour nous nuire en nous précipitant dans le péché, *ut noceat in peccatum præcipitando*.

Mais l'homme ne nous tente-t-il pas aussi ? Oui, mais en cela il agit comme l'instrument, le ministre du démon, *hoc agit in quantum est minister diaboli*. (1^a P., q. 114, art. 2).

Donc, Dieu nous tente pour le bien. C'est ainsi qu'il a tenté Abraham en lui demandant d'immoler son fils unique Isaac. Abraham, dit S. Augustin, savait très bien que Dieu ne prend point plaisir à voir immoler des victimes humaines. Mais il ne fait aucune représentation, il se dit que Dieu a des intentions que lui, son serviteur, ne connaît pas, et il obéit, il marche vers l'endroit qui lui est indiqué. En quoi il fait éclater sa soumission aussi profonde que sa foi. Dieu tente de même Job en permettant qu'il soit ruiné dans ses biens et qu'il ait le cœur brisé par la perte de ses enfants. Il tente aussi Tobie, qui devient aveugle après s'être consacré aux œuvres de miséricorde. Plus tard il lui révélera son secret : « Comme tu étais

agréable à mes yeux, il fallait que la tentation t'éprouvât. » (Tob., xii, 13).

C'est ainsi que Dieu nous tente, pour notre bien, pour faire jaillir de notre cœur des trésors de bonne volonté, de foi, de vie et de vertu que les hommes ne soupçonnaient pas, et pour nous récompenser magnifiquement.

Il nous tente enfin pour que nous servions d'exemple aux autres. Combien de chrétiens et de chrétiennes, après la perte douloureuse d'un fils, d'une fille, d'un père, d'une mère, d'un frère ou d'un ami, ont redit dans leur peine profonde, avec foi, avec conviction, ces belles paroles de Job : « Le Seigneur me l'a donné, puis il me l'a retiré, que son saint nom soit béni ! » et aussitôt ils se sont sentis consolés et pleins de courage.

2. Le démon au contraire nous tente pour nous pousser au mal, nous faire pécher et tomber en enfer. Il secoue nos âmes rudement, comme on secoue un arbre dont on veut ramasser les fruits. Il veut que nous soyons sa chose, sa proie, afin d'avoir plus de compagnons de son malheur éternel. Sa haine pour nos âmes est violente, implacable, et pour l'assouvir, pour nous rendre méchants et malheureux comme lui, tous les moyens lui sont bons.

Ce n'est point par des interventions personnelles, par des apparitions terribles ou séduisantes, qu'il nous tente. Il l'a fait pour de grands saints, comme S. Antoine ou le Bienh. Curé d'Ars ; mais ordinairement il se sert d'abord de notre propre concupiscence, des désirs mauvais dont nous portons en nous le honteux foyer de par le péché originel. « Chacun est tenté, dit S. Jacques, par sa propre convoitise qui l'amorce et l'entraîne. Ensuite la convoitise, lorsqu'elle a conçu, enfante le péché, et le péché, lorsqu'il est consommé, engendre la mort. » (Jac., i, 14, 15). On ne saurait mieux analyser la tentation et ses résultats. Elle nous présente des images impures qui éveillent en nous les passions basses, qui y trouvent une délectation coupable. Jusque-là il n'y a pas de péché ; mais la volonté, au lieu de résister, au lieu de rejeter ces imaginations perverses, apporte son consentement. Alors le péché est consommé par un acte intérieur d'abord, puis souvent par un acte extérieur qui l'aggrave encore.

Le démon se sert aussi des créatures humaines qui se font ses ministres, ses instruments. — Ce sont les impies, les docteurs d'irréligion, qui travaillent avec un zèle qui serait inexplicable sans l'action du démon, à arracher la foi aux âmes sincères et sans défense qui servaient Dieu dans la simplicité de la foi, avec jouissance, avec amour, avec, dans leur conscience, le plus doux des bonheurs. — Après ces professeurs d'impiété, ce sont les professeurs de mal, qui se servent de l'attrait naturel des hommes pour le mal, afin de leur enlever la pureté qui est la sauvegarde des mœurs. C'est chez nous un déluge d'écrits malsains où le mal ne garde plus aucun déguisement, de mauvais livres, de romans hideux, qui dès les premières

pages souillent et empoisonnent les âmes. La presse s'est faite le grand ministre du démon, elle a peuplé et elle continue à peupler l'enfer, car aucun frein ne lui est imposé que le frein de la conscience ; mais l'impiété a bien vite enlevé cet avant-mur de l'âme, et elle tombe aussitôt entre les mains de l'ennemi. — Enfin ce sont les richesses, le luxe, la beauté, les grâces extérieures, qui en soi sont choses indifférentes, qui pourraient même devenir des dons précieux pour le bien. C'est aussi l'orgueil de la science. Toutes choses où les âmes trouvent des écueils redoutables et des appâts funestes.

Voilà la tentation.

II

Demanderons-nous pourtant d'en être exempts, affranchis ? Nullement. C'est un privilège qui n'est accordé à personne.

Jésus-Christ lui-même a voulu être tenté. C'est la grande loi qui nous atteint tous. Et cette loi nous est utile.

1. Le Fils de Dieu a voulu être tenté comme nous en toutes choses, et il nous a été semblable en tout, excepté dans le péché. (Hébr., iv, 15).

« Tenté en toutes choses. » Rappelez-vous en effet les scènes de sa tentation dans le désert. Il jeûna pendant quarante jours et quarante nuits. « Ensuite il eut faim. » Le démon s'approche alors, et pour le prendre par la sensualité il lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains. » Mais écoutez l'adorable réponse du Sauveur, qui doit nous servir dans nos propres tentations : « L'homme ne vit pas seulement de pain. » Le pain, c'est la nourriture du corps, mais le corps est la moindre partie de l'homme. L'âme, qui la nourrira ? C'est la parole de Dieu, qui nous dit : « Ceci est le bien, fais-le ; ceci est le mal, évite-le. »

De là le démon le transporte au sommet du temple et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas. Il est écrit : Dieu a ordonné à ses anges de te recevoir dans leurs mains, afin que tes pieds ne se brisent pas sur la pierre. » C'est la tentation de la présomption, qui tourmente toute âme humaine : « Tu peux fréquenter telle compagnie, voir tel spectacle, lire tel livre. Ton bon ange est à tes côtés qui viendra à ton secours. Et d'ailleurs quel danger y a-t-il ? Ne peut-on satisfaire une juste curiosité ? » Le démon est habile, il puise ses raisons même dans l'Écriture ; il fait, comme on dit, flèche de tout bois. Mais Jésus anéantit ses sophismes et le ramène à la réalité des choses par l'Écriture même : « Il est écrit encore : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » Tenter Dieu, dit S. Thomas, c'est l'éprouver. Or, mettre Dieu à l'épreuve, c'est douter de lui.

Cependant le démon ne se tient pas pour battu. Il sait que les grandes âmes, si elles sont plus inaccessibles aux passions de la chair ou à la vaine curiosité, sont facilement vaincues par l'ambition. Il ne sait pas encore que Jésus est le Fils de Dieu.

Aussi le conduit-il sur une haute montagne d'où il lui montre tous les royaumes du monde et leur gloire, et il lui dit brutalement : « Si tu m'adores, je te donnerai tout cela ! » Comme s'il possédait tout cela ! Tout cela est à Dieu. Aussi Jésus lui répond : « Retire-toi, Satan ! Il est écrit : C'est Dieu et Dieu seul que tu adoreras et serviras ! »

Voilà les réponses que nous devons faire au démon quand il nous tente. Jésus a permis au démon de le tenter, pour nous les fournir et nous donner des armes. Il a aussi permis la tentation, suivant le mot de S. Paul, afin d'être en toute chose semblable à nous.

2. C'était encore pour nous apprendre que la tentation est la loi universelle. Dieu nous a placés dans ce monde comme dans un lieu d'épreuve. Nous n'y sommes qu'en passant, le temps de choisir notre voie et notre fin. Il nous a pour cela gratifiés de la liberté. Nous pouvons à notre gré aller à droite ou à gauche, choisir le bien ou le mal. Le démon nous sollicite d'aller à gauche ; notre conscience, notre raison, les enseignements de l'Eglise, la grâce divine, nous sollicitent d'aller à droite. C'est à nous de nous déterminer. Dieu aurait pu, comme il a fait pour les animaux, nous donner un instinct naturel, aveugle, irrésistible, qui nous aurait portés nécessairement vers le bien. Il nous estime trop pour agir sur notre liberté. Il veut que nous méritions le ciel par notre libre arbitre. Pouvait-il nous faire un plus grand honneur, nous témoigner en quelque sorte un plus grand respect, *magna reverentia* ?

3. Aussi bien la tentation nous est-elle grandement utile.

Elle nous pénètre de notre faiblesse, elle nous convainc de notre fragilité. Nous avons bonne volonté, nous prions, nous prenons ici, à l'église, les plus fortes résolutions. Quand nous sortons, l'âme réconfortée et bien décidée à lutter, sur le seuil même du temple nous rencontrons la tentation, l'occasion séduisante, et toutes nos belles résolutions sont oubliées. Nous donnons carrière à nos mauvaises pensées, à notre langue, aux médisances, et nous sommes tombés avant même de nous en apercevoir.

Alors en nous-mêmes, revenus à la réflexion, nous gémissons sur notre fragilité, nous nous humilions, nous sentons combien il est nécessaire que la grâce de Dieu nous aide et nous soutienne. Et Dieu, nous dit S. Pierre, nous récompense de notre humilité, « il nous exalte au temps de sa visite, *in tempore visitationis*, » c'est-à-dire qu'au moment de la tentation il nous aide à résister, il nous fait triompher.

Enfin ces luttes, ces combats, parfois terribles, nous font conquérir le ciel. « Le royaume des cieux souffre violence et ce sont les vaillants qui l'emportent d'assaut. » Ceux qui combattent dans l'arène ou dans des jeux publics sont seuls couronnés, et non pas les simples spectateurs.

Mais ne nous effrayons pas des tentations, elles font partie de notre vie. Il nous faut y apporter

seulement du courage, de la patience, de l'endurance.

« Heureux, dit S. Jacques, l'homme qui supporte la tentation avec constance, » car elle lasse, elle déconcerte par la longueur de la peine et du combat. « Mais celui qui a soutenu l'épreuve, recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. » (Jac., I, 12).

C'est alors, au ciel, lorsque nous recevrons la couronne, que nous comprendrons combien la tentation nous a été utile et précieuse, et nous remercierons éternellement Dieu de nous l'avoir envoyée.

XXIV

2^o « ET NE NOS INDUCAS... »

Nous savons ce que c'est que la tentation et que nous ne pouvons nous y soustraire. Dans la sixième demande nous prions Dieu de ne pas permettre que nous y succombions, et de nous aider par sa grâce à y résister, à combattre et à triompher.

Car nous sommes faibles et nous avons des ennemis puissants. Mais nous avons aussi des armes puissantes pour les vaincre.

I

Notre faiblesse, comment n'en serions-nous pas convaincus ?

1. « L'esprit est prompt, mais la chair est faible. » Qui de nous n'en a fait la douloureuse expérience ? Nous ressemblons tous à S. Pierre. Il avait pris de vaillantes résolutions et il était bien le plus sincère des hommes. Quand Jésus dit aux disciples réunis pour la Cène : « Je serai pour vous tous une occasion de chute cette nuit, » Pierre s'écrie : « Quand vous seriez pour tous une occasion de chute, vous ne le serez jamais pour moi. » Jésus lui dit : « Je te le dis en vérité : cette nuit même, avant que le coq chante, tu me renieras trois fois. » Pierre lui répond : « Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerais pas. » (Mt., xxvi).

Y eut-il jamais protestation plus ferme et résolution plus énergique ? Et cependant il suffit de la voix d'une servante pour les réduire à néant. N'y aurait-il pas témérité à dire que nous sommes meilleurs que le Prince des Apôtres ?

2. C'est qu'aussi bien nos ennemis sont puissants.

Ennemis du dedans : nos passions, nos convoitises, l'aiguillon de la chair, les désirs qui nous tourmentent.

Ennemis du dehors : le monde et ses séductions, le démon et sa méchanceté, sa haine inextinguible. « Vous avez à lutter, nous dit S. Paul, non seulement contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances, contre les maîtres de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air. » (Ephés., vi, 12).

Le démon est d'autant plus redoutable qu'il se cache, mais c'est lui qui gouverne « le monde de ténèbres, » c'est-à-dire ceux qui fuient la vérité, la

lumière, la vertu, l'Evangile, l'Eglise. C'est Satan qui est leur maître, qui règne sur eux, et il est permis de penser que son royaume est immense. Il est là, avec son armée d'esprits de malice qui assiègent la partie supérieure de l'âme, pour y susciter les pensées d'orgueil, d'ambition, de vengeance. Ils sont « répandus dans l'air », comme pour nous intercepter le chemin du ciel.

S. Pierre nous représente le démon « comme un lion rugissant qui rôde autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer. » Satan, sa puissance, ses agissements pervers, ce ne sont donc pas des chimères, des fictions, mais de terribles réalités.

Il y a des personnes qui prétendent n'être jamais tentées. C'est peut-être parce qu'elles appartiennent depuis longtemps au démon. Elles ont écouté ses suggestions, leur vertu a succombé. Elles n'ont plus ni piété, ni foi, ni charité. Pas n'est besoin que le démon s'applique à les conquérir, puisqu'elles sont à lui.

Il réserve ses attaques, ses pièges, ses habiles mensonges à ceux qui servent Dieu dans toute l'ardeur de leur foi, dans l'espérance des biens célestes. Il leur représente alors que ces biens célestes ne sont rien, qu'ils n'existent pas, puisqu'ils n'apparaissent point, que nos yeux ne les voient pas, nos mains ne les touchent pas. Il n'y a de vrai que les biens sensibles, les choses tangibles, et c'est folie de n'en pas jouir.

C'est ainsi qu'il a séduit les âmes les plus élevées. Adam d'abord, si merveilleusement doué, en exaltant les délices du fruit défendu : « Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » Puis David, qui se rend coupable de crimes énormes ; Salomon, qui sacrifie à la jouissance, à l'idolâtrie, son incomparable sagesse.

Quel cri de joie quand il s'est rendu maître d'une âme d'élite, des âmes éprouvées, pieuses et pleines de foi ! Alors pour achever son triomphe et leur rendre impossible la voie du retour, il les pousse au désespoir, il leur exagère leurs fautes et leur état, il leur rappelle les sentences les plus sévères de l'Ecriture, ce passage de la seconde Epître de S. Pierre par exemple (I, 20-21) :

« Si après s'être retirés des souillures du monde par la connaissance du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, les hommes se laissent vaincre et s'y engagent de nouveau, leur dernière condition devient pire que la première.

« Car mieux valait pour eux n'avoir pas connu la voie de la justice que de se détourner, après l'avoir connue, du saint commandement qui leur avait été enseigné. »

Jésus avait exprimé cette pensée quand il montrait l'âme qui s'est affranchie du péché et que le démon vient occuper de nouveau avec sept autres démons plus méchants que lui. Il peignait ainsi le malheureux état de cette âme, mais ce n'était pas pour décourager les pécheurs, car il veut les sauver, et s'ils ont des ennemis puissants, il leur fournit des armes plus puissantes encore pour les combattre.

II

Ces moyens sont, outre les sacrements qu'il ne faut jamais abandonner, la *confiance en Dieu*, la *prière* et la *vigilance*.

1. Il est bien entendu que nous nous défions de nous-mêmes, parce que nous gardons le souvenir cuisant de nos défaites, de nos chutes. Mais en même temps nous disons avec S. Paul : « Je puis tout en celui qui me fortifie, » *omnia possum*. « Sans moi vous ne pouvez rien faire, » nous a dit le Sauveur, mais avec lui nous sommes tout-puissants.

J'ai dit combien est grand le pouvoir du démon ; mais outre qu'il ne fait que ce que Dieu lui permet de faire, son pouvoir est limité. Il rôde autour de nous, il nous épie, il cherche les occasions du mal pour les jeter devant nous ; mais il ne voit que notre extérieur, que nos actes, et non pas nos pensées. Dieu s'est réservé ce domaine, seul il connaît la condition intérieure de l'homme. Le démon cherche à la connaître, dit S. Thomas, il étudie nos penchants, il devine que nous sommes plus enclins à tel vice qu'à tel autre, mais il n'est jamais sûr. Nous sommes comme une place assiégée qui est vigoureusement défendue. A nous d'empêcher qu'il n'y ait des endroits faibles, et s'il en existe, portons de ce côté tous nos efforts. Dieu est avec nous contre Satan ; comment serions-nous entamés ?

D'ailleurs nous avons sa promesse : « Celui qui a espéré en moi, je le délivrerai. Je le protégerai, parce qu'il a connu, adoré mon nom, *protegam eum*. Je suis avec lui dans la tribulation, *cum ipso sum in tribulatione*. »

Nous savons en outre « qu'il ne permettra pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Avec la tentation il préparera encore le moyen d'en sortir avec profit pour nous, il nous aidera à tenir. » (I Cor., x, 13).

C'est cette confiance qui a fait triompher les saints. Ne nous laissons pas de citer l'exemple de Job, si réconfortant. Dieu se glorifie de son serviteur, « cet homme simple et droit qui n'a pas son pareil sur terre, » et comme le démon prétend que c'est parce qu'il a été favorisé de grandes richesses que Job demeure ferme dans le bien, Dieu permet à l'esprit mauvais de le tenter, de le frapper, toutefois il lui défend d'étendre la main sur lui. Job alors est éprouvé dans ses biens et dans sa famille, mais il se soumet, il ne maudit point, il garde toute son innocence, *adhuc retinens innocentiam*.

Le démon allègue alors que « s'il était frappé dans sa chair, dans sa personne, il maudirait Dieu. » Le Seigneur permet alors qu'il soit affligé d'une cruelle maladie, mais il défend à Satan de toucher à sa vie.

Voilà bien définie la puissance du démon : il est limité dans le mal qu'il voudrait faire ; mais Dieu ne limite point sa puissance ni sa bonté pour soutenir ses serviteurs. Et, après cette dure épreuve, il rend à son serviteur Job ses biens accrus, ses

troupeaux plus nombreux, avec une magnifique famille qui remplit sa maison florissante.

Job avait gardé sa confiance parmi les plus terribles afflictions.

2. Mais il avait *prié* aussi. Pour lui l'épreuve s'était augmentée de la défection de sa femme, puis de celle de ses amis qui doutaient de sa vertu. Il était seul au monde, non pas seul toutefois, puisque Dieu lui restait, la confiance, la prière lui restaient.

Nous savons combien efficace est la prière et comme Jésus insiste pour que nous prions toujours et sans défaillir. Prions dans nos tentations, particulièrement dans les combats de la chasteté. « Nul ne peut vaincre les tentations d'impureté, dit S. Alphonse de Liguori, sans se recommander à Dieu quand il est tenté. La chair est notre ennemie la plus redoutable. Lorsqu'elle nous attaque, elle nous ôte presque toute lumière, en sorte que nous perdons de vue toutes les considérations que nous avons faites, toutes les résolutions que nous avons prises. Nous ne tenons plus compte des vérités de la foi, et nous ne craignons plus guère même les vengeances de Dieu, car cette tentation est secondée par le penchant naturel qui nous pousse avec violence vers les plaisirs des sens. Dans ce danger, si l'on ne recourt pas à Dieu, on est perdu. »

Une excellente pratique ainsi dans les tentations, c'est de faire le signe de la croix qui met en fuite les démons, ou d'invoquer les saints noms de Jésus et de Marie qui font trembler les enfers.

3. Enfin la *vigilance*. « *Sobrii estote et vigilate*, » dit S. Pierre. Il recommande la *sobriété*, parce que le démon triomphe facilement d'une âme amollie par le vin ou la bonne chère, qui paralysent la volonté et nous ravalent aux jouissances matérielles. Pas d'oisiveté non plus, de cette oisiveté qui est une source de malice. S. Jérôme recommandait à Népotien de travailler et de prier constamment : « Que le démon, disait-il, le trouve toujours occupé. » Il a moins de prise sur les laborieux qui sont absorbés par leur travail.

Et si nous tombons, faute de vigilance, hâtons-nous de nous relever. Humilions-nous de notre faiblesse, voyons quelle a été la cause de notre chute ; ordinairement c'est parce que nous nous sommes exposés à la tentation et que nous n'avons pas fui l'occasion dangereuse. C'est une grande science, et salutaire, que celle de savoir profiter de ses fautes.

Marchons donc à la suite de Jésus-Christ notre chef qui arbore sa croix comme étendard. Nous formons une immense armée, qui s'est signalée par les plus glorieux exploits. Les uns, « par leur foi ont conquis des royaumes, fermé la gueule des lions, arrêté la violence du feu, échappé au tranchant du glaive et aux maladies mortelles, ils ont été remplis de valeur dans les combats, ils ont repoussé des armées ennemies. » (Hébr., xi). D'autres ont remporté des victoires moins éclatantes aux yeux du monde, mais qui seront couronnées de

gloire au ciel. Ce sont ces hommes voués à la pénitence qui ont vécu inconnus du monde et qui ont passé leur vie à lutter contre eux-mêmes, à devenir meilleurs et dignes du Christ; ces travailleurs qui ne se relevaient de leur labeur que pour regarder le ciel, où ils puisaient la force de continuer leur rude vie; ces millions de vierges qui ont consacré leur cœur à Jésus-Christ; ces admirables épouses du Sauveur qui n'ont vécu que pour lui et pour leurs frères, dont elles soulageaient les souffrances et les peines en son nom; ces mères de familles chrétiennes qui ont élevé une couronne d'enfants qui seront leur couronne au ciel. Tous ont combattu, tous ont résisté aux tentations: phalanges admirables que S. Augustin contemplait avec respect, avec enthousiasme, et qui lui faisaient dire: « Est-ce que je ne pourrai pas faire ce qu'ont fait ceux-ci et celles-là? » Marchons sur leurs traces et nous serons forts, et nous vaincrons le monde et le démon. (I Jo., II, 14).

XXV

Septième demande

« SED LIBERA NOS A MALO. AMEN. »

Quel est le mal dont nous demandons à Dieu d'être délivrés?

Ce n'est pas le péché, qui a fait l'objet de la cinquième demande: « Pardonnez-nous nos offenses. »

Ce n'est pas le démon. Nous avons prié Dieu de l'éloigner en disant: « Ne nous laissez pas succomber à la tentation. » Car le démon c'est le grand tentateur, et si Dieu ne nous accordait sa grâce, nous serions vaincus dans la lutte.

Le mal ici, c'est donc la peine du péché et tous les maux qui en découlent. L'Eglise développe cette demande à la messe dans l'oraison qui suit le *Pater*: « Seigneur, délivrez-nous de tous les maux passés, présents et futurs. *Libera nos, quæsumus, Domine, ab omnibus malis præteritis, præsentibus et futuris.* » Des maux passés qui laissent des traces et des suites; des maux présents, dont nous ressentons mieux l'acuité; des maux futurs, malheurs, maladies, enfer, dont la perspective nous tient en crainte et en inquiétude.

Ces maux ne sont pas tous de vrais maux. Beaucoup sont envoyés, voulus par la Providence, afin de nous ramener à la réflexion, à la pensée sérieuse de notre salut, à Dieu; il ne faut donc pas prier Dieu de les écarter de nous. Nous ressemblerions à un malade qui repousse, parce qu'il est amer, le remède qui doit le guérir. Pour ces maux apparents, qui sont de grands biens, remettons-nous-en à la Providence et demeurons disposés à accepter en toutes choses son adorable volonté.

Cette réserve faite, nous demandons à Dieu de nous délivrer de la peine du péché, du mal moral qui se manifeste en nous, dans notre vie individuelle, dans nos familles et dans la société.

Dans la vie individuelle, nous trouvons un

manque de foi; dans la vie familiale, un *manque d'autorité*; dans la vie sociale, un *manque d'ordre* et la révolution.

I

Nous ne pouvons supposer une vie humaine sans Dieu, ni une vie chrétienne sans Jésus-Christ. C'est pourquoi si souvent notre vie n'est ni raisonnable ni chrétienne.

Dieu nous appelle tous à lui. « Celui qui vient à Dieu, dit S. Paul, doit croire d'abord qu'il est, » qu'il existe. La raison la plus élémentaire suffit pour nous en convaincre. Dieu existe. Il remplit cet univers qu'il a créé, il resplendit dans le ciel d'où il nous regarde avec bonté, nous, ses humbles créatures, à qui il a conféré la vie, la raison, l'amour du bien, la liberté.

Sa pensée doit remplir notre pensée, et chaque jour, sans cesse, dans notre labeur, dans nos joies ou dans nos peines, notre âme s'élève à lui pour le remercier, lui demander du courage, de la patience, de l'endurance. Un homme qui ne pense jamais à Dieu, qui ne le prie pas, qui ne croit pas en lui, qui ne lui dit pas: « Je vous aime, je vous rends grâce de tous les biens que j'ai reçus de vous, » celui-là n'est pas un homme. Il a hérité de ce don magnifique de la raison, et il ne s'en sert pas; il se réduit au rang de l'animal qui a toujours la tête baissée vers la terre où il cherche sa nourriture, et il ne la relève jamais du côté du ciel, qui ne lui dit rien. Mais l'animal, lui, n'a pas reçu la raison en partage; autrement il s'en servirait avec reconnaissance.

C'est quelque chose que d'avoir foi en un Dieu créateur qui nous a donné un corps et une âme, et nous a préparé cet admirable palais de la nature où nous vivons, découvrant sans cesse des merveilles nouvelles, où nous le voyons derrière le voile brillant des créatures; mais nous avons des destinées plus hautes que les destinées terrestres. Nous sommes chrétiens; par le baptême, nous sommes devenus enfants de Dieu et de l'Eglise; le Fils de Dieu est descendu des cieux, il s'est fait homme comme nous, il a vécu avec nous, et il est mort pour nous; il nous appelle ses frères. Voilà d'augustes et de splendides réalités qui nous ouvrent un jour certain sur les espérances éternelles.

Or de même qu'il y a des âmes qui ne pensent jamais à Dieu leur créateur, il y a des chrétiens qui ne pensent jamais à leur baptême, à Jésus-Christ leur Sauveur, qui les aime infiniment, qui leur a donné la plus grande preuve de l'amour, et qui demain sera leur Juge.

Cette incrédulité pratique qui peut leur être fatale un jour ou l'autre, qui les conduira sûrement, s'ils ne la réparent, s'ils ne se repentent, au gouffre des abîmes éternels, voilà le grand mal moral d'un grand nombre d'hommes qui ne vivent ni en êtres raisonnables ni en chrétiens.

Ce qui leur manque, c'est la foi, la foi sincère, la foi pratique, la foi voyante qui unit à Dieu et à

Jésus-Christ. Nous prions Dieu qu'il nous délivre de ce mal, *sed libera nos a malo*. Non seulement ne permettez pas que la tentation triomphe de nous, mais délivrez-nous du mal de l'incrédulité !

II

Ce mal pénètre aussi dans la famille. Je suppose que le père ou la mère manque de cette foi robuste qui éclaire la vie et qui soutient dans l'épreuve : elle ne sera pas introduite dans la maison, et la vie familiale non plus ne sera ni raisonnable ni chrétienne. Mais le mal sera plus grand, car il ne s'agit plus seulement de l'individu, il s'agit de cette douce communauté familiale qui se perdra tout entière par la faute du père ou de la mère, qui ne peuvent cependant échapper à leur responsabilité : car la raison leur crie qu'ils ont charge d'âmes et qu'ils manquent à leur devoir.

Le plus responsable c'est le père. Il est le chef. La famille est ici-bas l'image la plus parfaite de la Sainte Trinité. Or, le Père commande au Fils, et toute sa vie le Fils se glorifie de faire la volonté du Père. Dieu a même voulu nous mettre sous les yeux, comme un modèle parfait, comme un exemple admirable, la Sainte Famille de Nazareth où S. Joseph, quoique inférieur en vertu à la Sainte Vierge, gouverne et conduit. Mais S. Joseph avait quelque chose de plus que la Sainte Vierge, il avait l'autorité qui dérive de Dieu, et qui est quelque chose de divin. C'est ce que tout chef de famille a reçu également, qu'il ne comprend pas toujours, qui est sa grande gloire et sa grande charge.

Cette autorité, il doit l'exercer. Il doit gouverner, il doit instruire, il doit faire observer ce qu'il enseigne et donner l'exemple.

Or, quel est le père de famille qui s'occupe de l'instruction religieuse de ses enfants ? Il veillera à ce que leur intelligence se développe, à ce qu'ils réussissent dans un examen, dans un concours, il sera fier de leurs succès, il s'applaudira de leur science précoce. Cette science à coup sûr n'est pas à dédaigner, mais il y a mieux que la science : il y a l'éducation chrétienne qui fait l'honnête homme, qui marque les jalons de la conduite irréprochable dans la vie. Le père de famille y songe-t-il ?

Il est revêtu d'une autorité si grande que, s'il parle, il est obéi ; s'il donne un ordre, un avis, il est écouté. Mais cet ordre, cet avis, il ne les donne pas, ou s'il les hasarde, il n'indique pas la base sur laquelle ils reposent. Il devrait dire : « C'est Dieu qui le commande, c'est l'Evangile qui nous y oblige. » Mais pour cela il faudrait que lui-même se fit un peu professeur de catéchisme et qu'il donnât l'exemple. Alors la famille irait toute seule, les enfants se soumettraient et ne dévièrent point de la voie où le père s'est engagé le premier.

Et non seulement il n'enseigne pas, mais souvent il abdique toute autorité devant ses enfants. Ce sont les enfants qui commandent, qui agissent à leur fantaisie, qui font plier les parents et deviennent les petits tyrans de la famille.

Tout cela parce que le père n'a pas conscience de son devoir, de sa responsabilité, de son autorité. C'est un autre mal dont il faut prier Dieu de nous délivrer. Heureux encore si les mères, plus éclairées, ramassent le sceptre de l'autorité que le père a laissé tomber ! Car elles-mêmes ont leur grande part de l'autorité divine.

III

Ce sont les familles qui forment la société. Or nous avons vu qu'elles sont en dehors de l'ordre, elles n'obéissent pas à Dieu, elles ne sont pas chrétiennes ; Dieu par conséquent ne règne pas sur la société.

La loi ne parle pas au nom de Dieu, mais au nom de cette fiction qu'on nomme « la volonté nationale. » Elle demeure extérieure à l'homme, elle n'est pas dans son âme, dans sa conscience, et cependant elle exerce une contrainte. Rien n'est plus naturel ni plus facile que de se débarrasser de cette contrainte, que maintiennent seuls, au nom de la loi, des gendarmes qui ne sont jamais là. Alors c'est le désordre universel.

Dans toutes les législations, même païennes, l'idée, le nom de Dieu est au frontispice des lois. Notre Code sans Dieu est une anomalie, une triste exception, un blasphème. Dieu n'étant plus à sa place souveraine pour commander à la conscience, pour contenir et réprimer les passions, pour brider la liberté du mal, tous les mauvais instincts s'émancipent. Il n'y a plus de hiérarchie, plus de maître, plus de droit. La propriété subit tous les assauts de l'envie, de la convoitise, elle n'est plus respectée, elle commence d'ailleurs à appartenir à tout le monde, et demain l'on pourra écrire : « Il n'y a plus de propriété, parce que Dieu, chassé du monde et de la conscience, ne la maintient plus. »

Alors que restera-t-il ? Le seul droit du plus fort.

Cette doctrine que nous n'appliquons encore qu'avec certaines précautions, nous l'avons vue appliquée complètement, légalement, en Russie par exemple. La leçon logique des choses est écrasante. Les plus audacieux se sont emparés du pouvoir, ils ont assassiné les souverains légitimes, puis tous ceux qui les gênaient, ils se sont enrichis aux dépens du pays qu'ils ont ruiné, et nous avons vu le spectacle d'une nation courbée sous le joug de quelques scélérats, tout un peuple travaillant pour nourrir ses oppresseurs, comme les esclaves romains travaillaient pour les plaisirs de leurs maîtres, des populations terrorisées, affamées, abruties. C'est la Révolution avec toutes ses horreurs, toutes ses injustices, la Révolution inhumaine au nom de l'humanité, la Révolution triomphante régnant sur des temples détruits, sur la misère et sur des cadavres.

Voilà le grand mal qui nous menace et qui, si le christianisme ne l'arrête pas, nous atteindra, comme une peste à laquelle on ne peut échapper parce qu'elle est dans l'air, dans l'atmosphère ambiante, et qu'elle est apportée par le vent.

Non, l'homme ne peut se conduire, se gouverner

seul, il est trop égoïste, trop pervers, trop méchant. Il faut qu'il soit conduit, gouverné par le Maître souverain, Dieu, qui voit tout, qui est partout, qui sonde les reins et les cœurs, et qui, pour que les nations tombent, n'a qu'à cesser de les soutenir. Quand elles ne veulent plus de lui, il retire sa main et elles sombrent dans l'abîme des révolutions. La paix disparaît, qui est la tranquillité de l'ordre. Seul le règne de Dieu peut nous donner un peu de sécurité et de bonheur. Le bonheur social est d'autant plus grand et plus assuré que la société obéit mieux à Dieu et l'adore avec plus de conviction. Autrement c'est le règne de l'homme, qui est un règne sauvage.

« O Père qui êtes aux cieux, « que votre règne arrive ! » Pour cela « délivrez-nous du mal » qui nous travaille, individus, familles, nation. Rendez-nous la foi, pour que nous jouissions d'un peu de félicité, pour que la terre soit habitable !

* * *

Amen ! c'est-à-dire : l'enseignement du Pater, c'est la vérité !

Amen ! c'est-à-dire encore : « Qu'il en soit ainsi ! » Que nos justes désirs se réalisent ; que nous romptions avec le péché désormais, et que votre volonté se fasse sur la terre par nous, avec autant d'amour qu'elle est faite au ciel par les esprits bienheureux et les justes ! Ainsi soit-il !

FIN

SOUHAITS DE NOUVEL AN

I

EN LA FÊTE DE SAINT ÉTIENNE

Mes frères,

En ce dernier dimanche de l'année 1920, nous célébrons la fête de S. Etienne, diacre et premier martyr. Je ne puis qu'évoquer d'un mot cette radieuse figure, nimbée de douceur, de force et de gloire, qui dès le berceau de l'Eglise semble refléter la physionomie de Jésus même.

Comme Jésus en effet rendit témoignage à son Père, Etienne fut le témoin, — c'est le sens même du nom de *martyr* qu'il fut le premier à mériter, — Etienne fut le témoin de Jésus. Comme Jésus donna sa vie en preuve suprême de son témoignage, Etienne donna son sang. Comme Jésus mourut, après avoir dit : « Père, pardonnez-leur ! » Etienne expira en redisant la même supplication.

Grande leçon de foi courageuse.

Grand exemple de l'amour de Dieu poussé jusqu'au sacrifice.

Admirable modèle enfin de cette charité surnaturelle que seule N.-S. était capable d'inspirer au monde.

On comprend que dès ses origines et de tout

temps depuis, l'Eglise ait honoré d'un culte particulièrement attendri et respectueux son premier martyr ; on comprend qu'elle lui ait réservé dans le cycle liturgique une place toute voisine de celle qu'occupe le berceau même du Rédempteur.

Elle fut toujours fière de ce premier-né de la longue suite de ses héros, elle fut toujours reconnaissante à celui qui le premier avait accompli jusqu'au sang le divin mandat : « *Eritis mihi testes*. Vous serez mes témoins. »

Et toujours elle fut désireuse de voir ses enfants s'inspirer des exemples de S. Etienne.

* * *

C'est en m'inspirant moi-même de ce désir, que dans ce dernier dimanche de l'année je vous convie à puiser dans le souvenir de la mort de S. Etienne une idée de la façon dont nous pouvons envisager l'année qui s'achève.

Pour lui, l'épreuve a été le chemin de la gloire éternelle.

Pour l'Eglise qui fut comme baptisée de nouveau dans son sang, après l'avoir été dans celui du Christ, cette mort a été la source féconde d'une expansion rapide à travers le monde : vous le savez en effet, c'est à la prière de S. Etienne expirant qu'elle dut d'avoir S. Paul, le grand Apôtre des Nations, l'infatigable conquérant d'âmes.

Si, partant de ces considérations, nous nous retournons vers l'année qui s'achève, que voyons-nous ?

Pour la France, cette année a encore été l'une de ces années d'après-guerre occupées par l'effort douloureux qu'exige la reconstitution de ses régions dévastées, de son outillage national, de ses sources de richesses, et mieux encore le souci de dédommager les victimes de la guerre, mutilés, veuves, orphelins.

Travail, restrictions, voilà les mots d'ordre que nous avons entendu répéter.

Ah ! ce n'est pas sans beaucoup de peine que la France pourra panser ses blessures, et se relever de sa dure épreuve heureusement couronnée par la victoire. Elle aussi a été une martyre, martyre de la vérité, du droit, de la justice. Ah ! comme elle a souffert, versant jusqu'au bout, à flots, le sang le plus pur de ses veines, envahie, bombardée, ensanglantée, meurtrie dans ses fils, dans son sol, de mille façons !

Mais enfin nos prières ardentes ont été exaucées ; pour la seconde fois nous célébrions naguère avec éclat et dans l'union la plus complète le second anniversaire de l'armistice, de ce jour qui vit briller enfin le soleil de la victoire et de la paix. Une fois de plus disons : *Deo gratias !* Et réjouissons-nous de voir notre Patrie, comme le martyr Etienne, tenir en ce moment dans ses mains les palmes victorieuses : *Et palmæ in manibus eorum*.

Cependant répétons toujours : « Comme elle a souffert ! » Et comme on peut appliquer à elle et à ses fils cet autre verset de l'Apocalypse par lequel

la liturgie désigne les martyrs : « *Isti venerant ex magna tribulatione*. Ils sont venus du sein de la grande tribulation ! »

M. f., je n'oublie pas que cette épreuve générale a été faite des *épreuves particulières*, des vôtres par conséquent... Au besoin je n'aurais qu'à jeter les yeux sur cette plaque commémorative que vous avez inaugurée en l'honneur de vos glorieux enfants, pour m'en souvenir...

Je sais aussi que cette année a été remplie, pour beaucoup, de préoccupations, de sacrifices ; et pour plusieurs, de larmes et de deuils parfois bien déchirants. Il en est qui, il y a douze mois, étaient assis à notre foyer, réchauffant notre vie de leur tendresse, de leur appui, et que la mort en a arrachés... C'est en des jours comme ceux-ci, où l'on échange des vœux, où l'on resserre les liens de famille, qu'on sent davantage la tristesse de ces vides.

Ici, mes chers paroissiens, laissez-moi toujours maintenir votre regard vers le Saint de ce jour, et vers la lignée qu'il inaugurerait de tous ceux qui ont souffert pour J.-C. et avec J.-C.

En définitive, c'est ainsi qu'a été votre souffrance, car, n'est-il pas vrai ? vous l'avez unie à celle de votre Rédempteur.

Eh bien ! n'en doutez pas : comme celle des martyrs, elle a été « précieuse devant lui. » Dieu dont la volonté est toujours mystérieuse, miséricordieuse et juste, en a fait quelque chose d'utile à sa gloire et de bienfaisant pour vos âmes : il l'a recueillie, et cette année aura été, comme les précédentes, comptée en votre faveur. Car, selon la parole d'un Saint : « Souffrir passe, avoir souffert ne passe pas ». N'en reste-t-il pas à jamais le mérite ? et par conséquent la récompense ? Et n'est-elle point consolante cette même pensée que rappelle la devise inscrite sur la porte de la cellule des Chartreux : « *Annos æternos in mente habui*. L'éternité, voilà ce que j'ai considéré ! »

Voilà pour le *passé*, voilà comment le souvenir de S. Etienne se relie à notre façon chrétienne de l'apprécier.

Que ce même souvenir, à un autre point de vue, nous aide également à envisager l'*avenir* et l'année qui s'approche.

Les Actes des Apôtres nous rapportent qu'au moment où il allait succomber sous les coups, Etienne s'écria, le visage transfiguré : « Je vois les cieux ouverts et Jésus debout à la droite de Dieu ! *Video celos apertos et Jesum stantem a dextris Dei*. »

Les cieux ouverts, c'est-à-dire la vision ineffable qui est la récompense des saints ; Jésus debout à la droite de Dieu, c'est-à-dire sa divinité, gage de la réalisation de ses promesses envers nous... Etienne n'y croyait déjà plus, il les *voyait* : avant même qu'il eût quitté cette terre, sa foi si vive atteignait directement et possédait son objet.

Eh bien ! nous aussi, au début d'une nouvelle année, *voyons les cieux ouverts*, sinon par une vision directe comme S. Etienne, du moins par un

véritable esprit de foi, et fixons aussi nos regards sur Jésus notre Maître divin, sur ses leçons et ses exemples.

Que nous réserve-t-elle à tous ? Comme toutes les autres, des devoirs à remplir, des joies, des luttes, des épreuves. Entrons-y avec la pensée du ciel, avec l'idée que le Fils de Dieu nous voit, nous soutient et nous invite à suivre ses pas...

Vivons, disait S. Augustin, en pensant que nos noms sont écrits là-haut.

Cette vue de la foi aura un triple avantage. Elle nous éclairera sur le but de notre vie, en dressant à son horizon comme un phare resplendissant de clarté. Elle nous fortifiera dans l'effort de chaque jour. Enfin elle maintiendra dans le fond de nos cœurs cette *paix*, cette confiance, cette sérénité qui dès ici-bas est déjà la récompense des enfants de Dieu.

C'est ce sentiment, qui au dire de l'Apôtre dépasse toute expression, qu'il souhaitait aux fidèles des premiers âges, c'est lui qui mettait comme un reflet céleste sur le visage de S. Etienne ; c'est lui enfin que je vous souhaite en terminant, comme le fruit de votre dévotion envers le premier martyr : *Pax quæ exsuperat omnem sensum. Amen.*

II

LA FAMILLE DE LA PAROISSE

Mes bien chers frères,

Je ne blâme point l'usage des vœux de bonne année. Aujourd'hui nous nous rendons visite, nous renouons des relations un peu interrompues par les soucis, les labeurs et les entraînements de la vie, nous nous félicitons en des termes agréables, et c'est bien : la charité refléurit un instant dans nos cœurs, trop envahis par l'égoïsme.

Cependant vous me permettrez de critiquer la formule actuelle des vœux de bonne année. Je remarque qu'on abrège l'ancienne formule si chrétienne qui se termine par « le Paradis à la fin de vos jours. » On se borne à « une bonne santé, » chose appréciable sans doute, mais le corps n'est pas tout, il faut songer aussi aux choses de l'âme. C'est pour réparer cet oubli du monde, qui n'a plus assez de foi ou qui a trop de respect humain pour manifester ses convictions, que je veux souhaiter aujourd'hui la santé à vos âmes.

Cette fête est aussi une fête de famille et par là-même une fête religieuse, car la paroisse est une grande famille où l'on rencontre, comme dans la plupart des familles, des discordes, des querelles, des animosités, mais aussi un centre d'unité, de paix et d'affection. S'il est des enfants irréfléchis, indociles ou rebelles, il est aussi des enfants sérieux, obéissants et donnant le bon exemple.

Je fais donc des vœux pour l'âme de la paroisse, afin qu'elle grandisse en bon esprit, en zèle, en charité, en soumission à son pasteur. Et puisque la paroisse est une famille, mes vœux s'adresseront à chacune des catégories des membres de la pa-

roisse, aux jeunes, et à ceux de l'âge mûr et de la vieillesse, qui depuis plus ou moins longtemps ont dépassé le sommet de la vie et qui descendent l'autre pente.

I

Dans toute famille il y a les Benjamins. Ici ce sont les enfants.

1. Qu'ils grandissent comme l'enfant Jésus, en sagesse, en âge et en grâce ! Ai-je besoin de vous dire qu'ils subissent des courants opposés dont plusieurs sont dangereux, que leur vertu est exposée, et que le démon dispute leur âme à Dieu ? Cela, vous ne l'ignorez pas. Mais vous les aimez, et nous les aimons ; travaillons ensemble à les élever dans la crainte de Dieu, afin que vous soyez fiers d'eux, qu'ils contentent leurs parents, qu'ils passent dans la vie la tête haute, comme il convient à des honnêtes gens et à des chrétiens, qu'ils soient laborieux et bons, et qu'ils obtiennent « le paradis à la fin de leurs jours ! »

Sans vos efforts, les nôtres sont impuissants. Nous construisons, ne démolissez pas. Aidez-nous au contraire par tous les moyens afin que vos enfants soient instruits du catéchisme, qu'ils connaissent leurs devoirs, qu'ils prennent de bonnes habitudes de foi, de conscience et de probité, qui les accompagneront toute leur vie. Nous arrosons l'arbre et c'est vous qui en recueillerez les fruits. Nous travaillons pour vous, ai-je donc besoin de vous supplier de coopérer à cette œuvre, qui est la vôtre, après tout, et qui est l'objet de nos soucis constants ?

Préparez-les à recevoir tout jeunes le Dieu de l'Eucharistie. Alors Jésus-Christ, qui embaumera leur âme, viendra embaumer aussi votre foyer. L'Eglise se réjouira de les voir pieux, travaillant à devenir bons, montant à chaque fois d'un degré dans la vie spirituelle, dans la vertu, et grandissant de toute leur innocence dans l'affection de leurs parents. Les jours où ils communient, ils sont beaux à voir ; ils font l'admiration des anges ; leurs convictions s'affermissent, chaque communion les rend meilleurs, et quand leur père, leur mère les accompagnent, quelle joie, quelle rénovation dans la famille ! Nous n'avons pas toujours la jouissance de ce spectacle, le père peut-être n'est plus assez chrétien, mais nous avons le doux espoir que son fils le ramènera à l'Eglise.

Vous ne m'en voudrez point de cette prédilection que je ressens pour vos enfants, je n'entends pas les disputer à votre affection, je tiens au contraire à vous les garder. Peut-être arrive-t-il que dans certaines maisons l'on blâme ou l'on dénigre la religion devant eux, — mettons que ce soit par imprudence plus que par impiété, — la religion se venge en enseignant aux enfants qu'ils doivent respecter et aimer leurs parents. O enseignement chrétien, demeure toujours dans le monde, afin de l'éclairer, de le relever, de lui apprendre, avec le pardon des injures, le respect, l'obéissance et la charité !

2. Si le ciel exauce mes vœux de bonne année,

vos enfants seront donc dociles, appliqués, studieux, travailleurs et craignant Dieu. Mais plusieurs sont parvenus déjà à cet âge où le monde cherche avec passion à les ravir à Dieu. Cet âge de la jeunesse est particulièrement cher à l'Eglise, parce que c'est le printemps des âmes, l'époque où elles fleurissent, où le parfum de leur innocence et de leur beauté se répand autour d'elles, où elles promettent pour l'avenir les fruits aimables de leurs bonnes œuvres et de leurs vertus.

Laissez-moi, jeunes gens que j'aime, vous donner un conseil pressant : — Ne vous séparez jamais de l'Eglise, ni de pensée, ni d'esprit, ni de cœur. Séparés d'elle vous ne seriez ni forts ni heureux. Car l'Eglise peut se passer de vous ; elle vous verrait avec tristesse vous éloigner et prendre des chemins dont elle vous a détournés, puis elle continuerait sa marche à travers les hommes en leur faisant du bien, — mais vous, vous ne pouvez pas vous passer d'elle. Vous avez la clef de l'avenir, la clef du bonheur, si vous lui demeurez fidèles ; sinon l'avenir s'ouvrira toujours, mais comme une porte forcée s'ouvre devant un malfaiteur. Vous ne trouverez pas la félicité loin d'elle, ni en dehors d'elle, surtout si vous deveniez ses ennemis. Vous seriez alors effroyablement malheureux.

Ce qui m'inquiète, c'est que vous ne connaissiez pas encore la vie, que la mûre réflexion ne préside pas encore à vos desseins, et que vous jouissez déjà d'un dangereux pouvoir d'action, d'une liberté presque sans contrainte. Plusieurs voudraient commander qui n'ont jamais su obéir.

Cette liberté m'effraie, car c'est surtout la liberté du mal qui vous sollicitera, liberté des lectures, des compagnies, liberté des idées, peut-être aussi des actes. C'est pourquoi je vous demande avec anxiété : Qu'allez-vous faire de votre avenir, de votre vie ?

3. A vous, jeunes filles, quand je vous vois si frivoles, si mondaines, si peu religieuses ; à vous dont le moindre soufite impur ternit l'innocence ; à vous qui voulez mêler Dieu et le monde, contenter l'un et l'autre, qui avez des idées au ciel, les affections à la terre ; à vous qui entrez dans la vie et qui la trouvez belle parce qu'on vous prodigue de vains éloges ; à vous qui vivez d'illusions et de rêves, qui vous exposez aux séductions du monde et qui les aimez, qui y allez de vous-mêmes sans qu'on vous appelle ; à vous qui m'écoutez et ne me croyez pas, parce que les vérités que je formule ne vous sont point agréables, je ferai la même question : Qu'allez-vous faire de votre avenir, de votre vie ?

Vous êtes la parure et les bijoux de l'Eglise, c'est pourquoi elle s'inquiète, elle veut que vous gardiez cette vertu, cette beauté morale que le monde s'applique à vous arracher, votre zèle pour le bien, pour les âmes, votre foi, votre charité, tout ce qui vous relève si haut aux yeux du ciel et de la terre. Beaucoup ont fait des efforts, se sont montrées dévouées dans les œuvres de l'Eglise, régulières à leurs devoirs et joyeuses dans toute leur vie, parce

qu'elles marchent aux clartés de la foi ; je les en félicite sincèrement. Mais combien d'autres veulent ignorer que pour une jeune fille l'avenir souvent n'est pas de longue durée, et que ceux-là mêmes qui les conduisent, les entraînent loin de l'Eglise et du devoir, seront les premiers à les accabler ! A toutes je souhaite de gagner toujours en modestie, en simplicité, en convictions, et d'être des modèles de pureté, de retenue, de docilité et d'ardeur à servir Dieu.

II

Je viens maintenant à ceux de l'âge mûr.

1. Les années leur ont apporté la réflexion et l'expérience. C'est pour eux le moment de faire un retour sur le temps qui est à jamais écoulé. Comme ces flots qui descendent sans jamais remonter, ils ont descendu rapidement le fleuve, ils ont joui du charme enchanteur des rivages, mais ils ont aussi essuyé des tempêtes, subi la violence des eaux.

L'époque qu'ils ont traversée a été dure et certains souvenirs ont marqué dans leur vie, se sont incrustés dans leur mémoire. Ils ont pris part à la grande guerre ; ils avaient assisté à la guerre religieuse, à des troubles, à des discords civiles, à des événements publics qui ont été, dans notre cher pays de France, conduits brusquement et sans loyauté.

Pour les comprendre, il leur a manqué quelque chose : il leur a manqué le sens religieux. A travers l'orage ils n'ont pas vu les éclairs qui jaillassaient du doigt de Dieu. La Séparation même ne les a pas frappés, surtout elle ne les a pas convertis. Jamais pourtant l'Eglise n'a été aussi belle, noble et grande qu'à ce moment. On a voulu l'ignorer, ignorer surtout son Chef. La suprême injure ce n'est pas de souffleter quelqu'un, c'est de le passer sous silence, de ne le point remarquer, d'agir comme s'il n'existait pas. Le Souverain Pontife a subi cette injure. Lui, le chef de trois cents millions de catholiques, n'a pas même été pressenti quand il s'agissait de régler les destinées de trente-huit millions de catholiques français. Alors il a parlé, et parce qu'il a parlé comme Vicaire de Jésus-Christ, parce qu'il a protesté contre l'injustice des hommes, les hommes ont procédé à des spoliations inouïes que je n'ai pas à rappeler ici. Qu'ont fait alors ceux qui se disaient les enfants de l'Eglise ? L'ont-ils entourée comme une mère en détresse, secourue, aidée de leurs consolations émuës, soutenue de leurs ressources matérielles ? Oui, il y a eu de beaux dévouements, de magnifiques actes de générosité ; mais l'élan n'a pas été unanime et tous n'ont pas compris l'attitude admirablement digne de l'Eglise de France, acceptant la pauvreté pour garder sa liberté.

On peut donc affirmer que l'âge mûr a été infidèle à sa mission. Avant la Séparation il avait déserté l'Eglise et cessé les pratiques religieuses ; depuis il n'est pas revenu en masse à l'Eglise et n'a point repris ses pratiques religieuses. Beaucoup

d'hommes de cet âge pourtant ont compris et sont revenus à Dieu ; ce sont ceux qui réfléchissent et s'instruisent aux clartés de nos malheurs. Je souhaite à tous de s'éclairer ainsi. Guidées par leur cœur qui ne les trompe pas, par leur sollicitude pour leurs enfants, les mères ont mieux vu. Elles se sont attachées davantage à la foi qui préserva leurs fils et leurs filles, qui les soutient elles-mêmes dans les épreuves. Celles qui se sont éloignées de l'Eglise ressemblaient à ces fruits trop avancés qu'un coup de vent secoue et fait tomber. Dès longtemps elles ne participaient plus à la sève de l'arbre, elles étaient déjà étrangères pour nos assemblées chrétiennes.

Mais un vœu que je veux formuler tout spécialement, parce que l'Eglise et l'avenir de la Patrie en réclament l'accomplissement, c'est que toutes vos familles soient honorées et fécondes, que les enfants y soient nombreux afin que vous appeliez plus d'âmes au banquet de la félicité céleste ; afin que la France puisse opposer à l'ennemi vaincu, mais non abattu, qui la guette toujours, des bataillons plus compacts ; à des armées toujours nombreuses, des légions également fortes et vigoureuses. C'est là pour notre pays une question de vie ou de mort ; c'est aussi une question de conscience, et ceux qui ont souci de leur conscience comprendront qu'il faut lui donner la solution de vie et non la solution de mort.

2. Aux vieillards enfin je souhaite de longues années ensoleillées de contentement et de joie. Leur jeunesse a été attristée par ce qu'on appelait « l'Année terrible », la guerre de 1870. Ils se souviennent de la stupeur et de la désolation qui régnèrent alors en France, à l'annonce presque quotidienne de nos désastres, et beaucoup d'entre eux ont combattu pour leur pays. Chose étrange et inexplicable, la guerre au lieu de réveiller la foi sembla plutôt avoir endurci les cœurs. Sous les coups de l'ennemi l'on se reconnaissait coupable, chacun se frappait la poitrine en disant : « Nous avons mérité ces châtiments ! » Puis, les années qui suivirent, on oublia ces souvenirs terribles, on voulut les chasser, comme on chasse l'image d'un mauvais rêve, et l'élément religieux au lieu de gagner, diminua plutôt d'intensité et d'énergie.

Nous savons pourquoi. Des voix impies nous empêchèrent de méditer la leçon profonde de nos désastres. Elles semèrent les préventions, les germes de guerre civile, des préjugés qui n'ont pas encore disparu. Elles ont même rendu l'Eglise responsable de fautes qu'elle avait la première signalées, tandis que ces voix serviles les applaudissaient sans réserve. Et comme chaque matin et chaque soir, depuis, elles ont répété les mêmes mensonges, le peuple a fini par s'en laisser imprégner, et la dernière guerre ne l'en a pas totalement débarrassé.

Les vieillards se souviennent de tout cela, et je me plais à penser qu'ils portent des jugements justes sur ces événements effroyables qui ont donné une impulsion, une direction tout opposée aux

idées, aux ambitions, aux projets de partage ou d'exploitation du monde.

Parce qu'il a vécu, le vieillard est plus éclairé. Un regard jeté sur l'éternité plus prochaine nous aide à comprendre mieux les choses du temps. Aussi est-il plus indulgent, plus impartial, plus généreux et plus large dans ses pensées. Il apparaît ici-bas comme le représentant le plus auguste de Dieu, donc, à son image, de tendresse calme, de compassion, de miséricorde et de bonté.

Tels sont mes vœux pour tous. Je demande à Dieu pour vos enfants la docilité et la piété ; pour la jeunesse un esprit réfléchi, une âme pure, ardente pour le bien et dévouée à l'Eglise ; pour l'âge mûr un renouveau de foi et de sentiment religieux. Enfin, pour le vieillard, je souhaite qu'il jouisse de la paix au milieu des siens, qu'il enseigne à ses petits-enfants ce que la vie lui a appris, qu'il les prémunisse contre le monde dont il a exploré les conseils, enfin que, l'heure de Dieu venue, il quitte sans regret cette terre avec l'espérance que lui donnent les sacrements de l'Eglise, l'espérance qu'il l'échangera contre le ciel. Ainsi soit-il.

III

RÉFLEXIONS ET SOUHAITS

Mes frères,

Encore une année qui vient de s'éteindre !... Je ne sais, mes frères, si vous pensez davantage à celle qui finit ou plutôt à celle qui commence. En tout cas, je voudrais ce matin vous dire les sentiments que la fin d'une année doit faire naître dans les âmes, et vous offrir en même temps mes souhaits pour 1921.

I

« Le temps n'est rien ! »

Qu'est-ce que la durée d'un jour ?... L'aube blanchissante a rendu la vie à tout ce qui dormait. Les premiers rayons du soleil sont venus iriser la cime des montagnes ; les eaux qui en descendent se transforment en cascades de diamants. L'oiseau reprend son vol. La campagne à son tour s'éclaire ; le laboureur se retrouve à la charrue, l'ouvrier à l'atelier, la mère à son ménage, l'enfant à son jeu. Le soleil brille en son plein midi, et c'est la vie active, fiévreuse, qui suit en quelque sorte l'accroissement du jour. Hélas ! bientôt à son couchant, dans l'horizon lointain, le disque lumineux va se perdre. Les derniers feux empourprent le ciel, et la nuit qui déjà a gagné l'autre extrémité de l'horizon jette son manteau d'ombre sur les nuages bleus et roses : c'est déjà la fin d'une journée.

Qu'est-ce que la durée d'une année ?... Le printemps a rendu aux plantes une sève généreuse et vivifiante. Partout dans la plaine la nature a étendu ses tapis verts. Les bourgeons sont apparus aux arbres. L'homme lui-même s'est senti rajeuni.

— Puis l'été, sous les chauds rayons du soleil, a fait s'épanouir les fleurs ; les champs sont parsemés de pâquerettes et de boutons d'or ; nos vergers sont d'immenses bouquets odorants et nos jardins font l'admiration de l'habitant des villes qui vient vers nous pour jouir de cette belle nature et se reposer. — La belle saison que l'automne ! Sur les coteaux, elle mûrit les grappes qui vont donner un vin généreux. Nos vergers l'attendaient pour nous permettre de cueillir les fruits qui enrichiront notre table, et la forêt elle-même semble se réjouir, puisque son feuillage se nuance et prend des tons chauds qu'aucune autre saison n'avait pu lui donner. — L'hiver vient avec ses frimas, ses pluies, son cortège presque funèbre. Tout ce qui faisait le charme de la nature a disparu : c'est encore et déjà la fin d'une année.

Qu'est-ce que la durée d'une vie ?... Un rêve ! Les années de notre enfance ont passé plus vite que la durée d'un jour. Jeune homme, jeune fille, nous étions comme pressés de vivre ; impatients de connaître le lendemain et trop heureux de ne pas avoir de peines, nous demandions chaque jour à vieillir davantage. Devenus hommes, femmes, pères et mères de famille, vous avez rencontré sur votre chemin les difficultés, les inquiétudes, la douleur. Certaines journées vous ont semblé des siècles... Et cependant, seriez-vous arrivés à l'extrême vieillesse, s'il vous fallait maintenant quitter la terre, ne diriez-vous pas saisis par l'effroi et l'étonnement : « Déjà la fin de ma vie ! »

Le temps, mes frères, le temps n'est rien. Il ne nous appartient pas ; il nous échappe à chaque instant, puisque le moment présent est à peine né qu'il est déjà le moment passé.

II

Et cependant j'ajoute : « Le temps c'est tout ! »

Le temps est tout, parce qu'en nous donnant le temps, Dieu nous a donné le moyen d'acquérir une vie qui ne finit pas. Ecoutez ce récit : « Chemin faisant, j'aperçus au milieu de la campagne silencieuse un cimetière abandonné. J'entrai et me trouvais seul à seul avec les morts. Depuis longtemps les ronces avaient chassé les bouquets et les gerbes et, à part quelques boutons d'or et quelques pâquerettes poussées au hasard dans ce champ de repos, pas une fleur n'ornait ces tombes délaissées... C'est là cependant qu'il me fut donné de découvrir la plus belle définition de l'existence. Entre mille j'y trouvai celle qui me sembla la meilleure. Gravée sur une vieille pierre sépulcrale couverte de mousse, je déchiffrai cette inscription : LA VIE EST UN GRAND ACTE D'AMOUR. »

Rien de plus vrai, mes frères. L'égoïste passe sa vie dans l'amour de soi, dans la recherche de ses aises, n'ayant pour tout horizon que son petit bien-être et pour tout plaisir que la satisfaction de ses goûts. L'avare passe sa vie dans l'amour de l'argent ou des biens terrestres ; il met tout son bonheur à grossir son pécule et s'abstient même des plus maigres plaisirs, parce qu'ils lui coûteraient

quelque chose. Le libertin passe sa vie dans l'amour de ses passions ; après avoir profané son âme, on croirait qu'il n'a de bonheur qu'à faire des victimes.

Ne voyez-vous pas, m. f., que ceux qui ne savent aimer que les biens de la terre sont des fous, puisque tout passe, rien ne demeure ? Alors, une fois disparu l'objet de leur amour, ces malheureux resteront seuls, abandonnés pour l'éternité... Ne voyez-vous pas que pour vivre éternellement heureux, il ne faut s'attacher qu'à l'amour qui ne passe pas ? Et c'est l'amour de Dieu, qui fait de nous des chrétiens parfaits et des vivants pour l'éternité !

C'est le poids de l'amour qui a porté Dieu vers son Fils ; c'est le poids de l'amour qui a porté Jésus-Christ vers nous ; c'est le poids de l'amour divin qui doit nous porter vers les hommes nos frères, et avec eux, nous faire remonter vers Dieu.

M. f., j'avais donc raison de dire que le temps n'est rien, puisqu'il passe plus rapide que l'éclair ; mais que le temps est tout, puisque Dieu nous le donne pour nous permettre de l'aimer ici-bas et nous préparer à l'aimer dans l'autre vie.

III

M. f., tous les vœux et tous les souhaits que nous formons pour votre bonheur, peuvent se résumer dans ces mots : « Aimez le Bon Dieu de tout votre cœur. » Car la parole de Jésus-Christ doit se réaliser : « Celui qui cherche le royaume de Dieu et sa justice, le reste lui sera donné comme par surcroît. » (Luc, xii, 31). Si donc en cette année vous aimez Dieu par-dessus toutes choses, si vous faites passer son règne dans votre âme avant tous vos intérêts, votre année sera une année heureuse.

Je ne dis pas : une année sans tristesses et sans peines ; Dieu peut les permettre pour l'expiation de nos fautes et pour éprouver notre amour. Je ne dis pas : une année sans déception, sans séparation amère ; Dieu veut parfois nous détacher de nos meilleurs amis pour nous rapprocher plus près du ciel. Je ne dis pas : une année sans deuil ; la divine Providence a déjà sans doute choisi parmi nous des élus pour son ciel, des anges pour son paradis, des âmes qu'elle veut couronner pour leurs bienfaits.

Je dis quand même : une année heureuse ; — parce que, si vous aimez le Bon Dieu de tout votre cœur, petits enfants, il vous rendra plus obéissants, plus sages, plus dociles, vous serez « des petits Jésus, » et Dieu vous bénira.

Je dis : une année heureuse ; — parce que, si vous aimez le Bon Dieu de tout votre cœur, jeunes gens, jeunes filles, vous ne connaîtrez pas les grandes détresses morales qui déshonorent une conscience ; vous ne connaîtrez pas les grandes tentations qui font souffrir plus que les grandes douleurs. Dieu gardera vos cœurs purs, et vous serez l'honneur et le bonheur de vos familles.

Je dis : une année heureuse ; — parce que, si vous aimez le Bon Dieu de tout votre cœur, pères

et mères, il vous aidera à porter le fardeau de la vie. Aux heures sombres, il se penchera vers vous pour vous donner la main, et Lui qui nourrit les petits des oiseaux, il ne permettra pas que vos enfants manquent de pain.

Je dis : une année heureuse ; — parce que, vous tous qui m'entendez, si vous aimez le Bon Dieu de tout votre cœur, vous travaillerez à rendre notre paroisse meilleure encore qu'elle n'est ; vous soutiendrez ses œuvres, vous visiterez ses pauvres, vous consolerez ses enfants malheureux, vous essaierez de ramener au bercail les brebis qui se sont égarées.

Et si au cours de cette année le Grand Maître vous appelait pour vous demander compte de votre vie, vous pourriez en toute franchise lui dire : « Seigneur, vous savez toutes choses, vous savez bien que je vous aime, » et Lui, en toute bonté, vous répondrait : « Bon et fidèle serviteur, viens goûter toutes les joies de ton Seigneur. » Ainsi soit-il.

QUELQUES PENSÉES

Beaucoup parlent dans le désert, parce qu'ils ne viennent pas du désert.

Ils sortent pour semer, *Exiit seminare*. Mais ils n'ont pas avec eux de la semence. Pour semer du grain au dehors, il faut avoir amassé du grain « au dedans » : *Seminare semen*.

Les paroles ne font du bien que si elles ont été priées dans le silence.

Pour agir efficacement, méditer profondément. C'est la seule manière d'associer l'Eternel à toutes ses démarches, condition essentielle de la toute-puissance.

Contemplata alitis tradere, adage des Frères Prêcheurs. — Adage de tout prêcheur, de tout missionnaire, de tout apôtre. Donner aux autres « *contemplata*, » des choses vues. On ne voit dans le domaine de l'Invisible que si on « contemple. » Qui prie bien, prêche bien.

Tant ils les voyaient unis à Dieu, les contemporains d'Ignace de Loyola appelaient ses premiers compagnons : *clerici contemplatores*, « les prêtres recueillis, les prêtres toujours en méditation. » Dieu sait pourtant si ces hommes de prière étaient d'ardents semeurs !

¹ Empruntées au tout récent petit vol. du P. Plus, S. J., *Vivre avec Dieu* (franco 3 f. ; Toulouse, Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 decembris 1920.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE DE L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT A L'AMI DU CLERGÉ

(Année 1920)

TABLE SYNTHÉTIQUE

Sermons et plans pour les fêtes de l'année

I. — Fêtes de Notre-Seigneur

NOUVEL AN (SOUHAIIS DE). — En la fête de saint Etienne	427
— La famille de la paroisse.	428
— Réflexions et souhaits.	431
QUARANTE-HEURES : (Plan) Joie et tristesse.	32
— <i>Triduum</i> (Plans) :	
1. L'expiation de nos péchés.	40
2. La réparation pour les péchés des impies	42
3. Le zèle pour la conversion des pécheurs	43
JEUDI SAINT : (Plan) Les trois visions de l'Agonisant.	112
— (Plan) La triple expiation de Jésus-Christ.	118
— (Plan) Les merveilles de l'Eucharistie.	118
— (Plan) L'Eucharistie centre de la religion catholique	120
VENDREDI SAINT : (Plan) Les bourreaux de Jésus.	122
PAQUES : La résurrection de la France.	113
— <i>Nonne oportuit pati Christum?</i>	115
QUASIMODO : Pour vivre.	133
— (Plan) Conserver l'esprit des fêtes pascales.	135
ROGATIONS : (Plan) Les processions des Rogations.	160
ASCENSION : (Plan) Le ciel.	166
PENTECÔTE : Le Saint-Esprit et l'Apostolat.	177
— (Plan) L'action du Saint-Esprit sur nos âmes.	168
TRINITÉ : La Trinité et la vie des âmes	179
SACRÉ-CŒUR : L'action du Sacré-Cœur dans les âmes	195
DÉDICACE : La Terre promise et la Jérusalem céleste	373

II. — Fêtes de la Sainte Vierge

PURIFICATION : (Plan) Les leçons que nous donnent les deux témoins du mystère.	7
ANNONCIATION : L'Annonciation.	45
SEPT-DOULEURS : La Compassion de Marie.	56
— (Plan) Marie modèle des mères chrétiennes.	117
— (Plan) La mère chrétienne et la souffrance.	327
— (Plan) Les Saintes Femmes.	118
VISITATION : La Visitation.	47
N.-D. DU MONT-CARMEL : Le Scapulaire.	156
— (Plan) Le Scapulaire.	224
ASSOMPTION : L'Assomption	58

— Comment Marie a mérité sa gloire.	244
— Union, séparation, réunion.	246
— (Plan) La perfection de nos actions ordinaires	288
NATIVITÉ : La Nativité de Marie.	30
ROSAIRE : Les mystères du Rosaire et la vie chrétienne.	321
PRÉSENTATION : La Présentation de la T. S. Vierge.	44

III. — Fêtes des Saints

SS. ANGES : (Plan) Leurs services et nos devoirs.	327
SAINT ANNE : (Plan) La chasteté conjugale.	251
S. AUGUSTIN : (Plan) Rôle de la mère dans la conversion de ses enfants.	326
S. ETIENNE : (Plan) L'action catholique.	415
— Souhaits de nouvel an.	427
SAINT JEANNE D'ARC : Jeanne d'Arc et Marie.	181
— (Plan) Le cœur de Jeanne d'Arc et le Cœur de Jésus	167
— (Plan) L'esprit de Jeanne d'Arc esprit des Œuvres catholiques.	303
S. JOSEPH : Le gardien fidèle.	392
— (Plan) Le dévouement à l'Eglise.	143
— (Plan) Le patron du travail et de la bonne mort	144
— (Plan) L'autorité.	107
S. LOUIS DE GONZAGUE : (Plan) Les mères et les vocations sacerdotales.	209
S. LUC : (Plan) La lecture du Saint Evangile.	344
SAINT MADELEINE : (Plan) Le modèle du retour à Dieu	240
S. MARTIN : La nécessité actuelle du travail.	362
— Soldat du Christ.	375
S. MICHEL : (Plan) La devise <i>Quis ut Deus?</i>	312
SAINT MONIQUE : (Plan) L'enfant gâté.	218
— (Plan) Les bonnes œuvres.	219
S. PIERRE ET S. PAUL : (Plan) Le zèle.	217
— (Plan) La primauté du Pontife Romain.	218
S. RAPHAEL : (Plan) La manière de faire le bien.	345
TOUSSAINT : La foi au ciel.	337
— La pensée de la mort.	338
— Nos morts pensent à nous et nous devons penser à eux.	353
TRÉPASSÉS : Les âmes du Purgatoire.	341
— Pour quels défunts nous devons prier.	356
— Des réformes à réaliser dans notre dévotion envers les morts.	358
S. VINCENT : (Plan) Trois vertus à imiter.	5

Plans de sermons pour les dimanches

1 ^{er} Dim. ap. l'Epiphanie : Devoirs des parents chrétiens	15
2 ^e — Bonté et puissance de Marie	16
3 ^e — Le lépreux image du pécheur	21
4 ^e — Les persécutions	35
5 ^e — Mélange des bons et des méchants	35
6 ^e — Divinité de l'Eglise	36
Septuagésime : La vigne de notre âme	36
— La parole de Dieu	37
Quinquagésime : Les souffrances	31
1 ^{er} Dim. de Carême : Sur la pénitence	51
2 ^e — Le délai de la conversion	67
3 ^e — La rechute dans le péché	67
4 ^e — Sur la bonté de Dieu	83
Dim. de la Passion : Sur la confession	101
Dim. des Rameaux : La communion pascale	101
1 ^{er} Dim. ap. Pâques : Trouble de la mauvaise conscience et paix de la bonne	136
2 ^e — Devoirs des fidèles envers leurs curés	136
3 ^e — Les récompenses du monde et celles de Dieu	137
4 ^e — Nos devoirs envers l'Esprit-Saint	153
5 ^e — Ceux qui prient mal et ceux qui prient bien	164
— Comment l'Eglise fait des Saints	164
3 ^e Dim. ap. la Pentecôte : Conduite de Jésus et des Pharisiens à l'égard des pécheurs	216
4 ^e — Le salut	216
5 ^e — La vraie et la fausse piété	217
6 ^e — Jésus et la foule	232
7 ^e — Les bonnes œuvres	233
8 ^e — Le bon et le mauvais riche	234
9 ^e — Nos églises	234
10 ^e — L'humilité récompensée	235
11 ^e — Les conversations	235
12 ^e — Le bon Samaritain	236
13 ^e — La prière en commun	251
14 ^e — Prospérité des méchants et épreuves des bons	271
— La Providence	272
15 ^e — La pensée de la mort	272
16 ^e — L'ambition	287
17 ^e — Il faut pardonner à ses ennemis	287
18 ^e — Sur les jugements téméraires	309
19 ^e — Sur l'enfer	310
20 ^e — Devoirs des personnes qui entourent les malades	310
21 ^e — Dieu et le pécheur	344
22 ^e — Les droits de Dieu et ceux de l'Etat	355
23 ^e — Un modèle de prière	356
24 ^e — Sur le temps	394

Allocutions pour des Messes d'hommes (fin)

LXV. — Le mystère	18
LXVI. — La guerre aux mystères de la foi	33
LXVII. — « Je ne crois que ce que je vois ! »	49
LXVIII. — « Je ne crois que ce que je comprends ! »	65
LXIX. — La Trinité	81
LXX. — Exposition de la doctrine catholique de la Trinité	99
LXXI. — Une image de la Sainte Trinité	162
LXXII. — Les objections contre la Sainte Trinité	193
LXXIII. — La création	305
LXXIV. — L'œuvre de Dieu	324

Pour le Premier Vendredi (suite)

LXXI. — Les divines condescendances du Sacré-Cœur	21
LXXII. — Le Sacré-Cœur et la facilité de la pénitence	107

LXXIII. — La question du Sacré-Cœur : « M'aimes-tu ? »	191
LXXIV. — Aimons le Sacré-Cœur toujours davantage	311
LXXV. — Le Sacré-Cœur et nos épreuves	380
LXXVI. — Le Conquérant des âmes	399

Aux Mères chrétiennes

I. — La mission de la femme chrétienne	6
II. — <i>Purification</i> : (Plan) Les leçons que nous donnent les deux témoins du mystère	7
III. — <i>S. Joseph</i> : (Plan) L'autorité	107
IV. — <i>Sept-Douleurs</i> : 1. (Plan) Marie modèle des mères chrétiennes	117
— 2. (Plan) Les Saintes Femmes	118
V. — <i>Sainte Monique</i> : 1. (Plan) L'enfant gâté	218
— 2. (Plan) Les bonnes œuvres	219
VI. — <i>S. Louis de Gonzague</i> : (Plan) Les mères et les vocations sacerdotales	219
VII. — <i>Sainte Anne</i> : (Plan) La chasteté conjugale	251
VIII. — <i>S. Augustin</i> : (Plan) Rôle de la mère dans la conversion de ses enfants	326
IX. — <i>Sept-Douleurs</i> : (Plan) La mère chrétienne et la souffrance	327
X. — <i>Saints Anges</i> : (Plan) Leurs services et nos devoirs	327

Causeries à des Jeunes

I. — Pour demain	10
II. — Calotins !	24
III. — Vaincre... et convaincre	39
IV. — Travail personnel	55
V. — « Ici, on rigole »	72
VI. — L'œuvre féconde	89
VII. — Pour vivre	123
VIII. — Si ceux-là...	170

Troisième Retraite à des jeunes gens

Nos grands devoirs

<i>Prologue</i> : Vos fatigues et le repos de la retraite	241
I. — Le souvenir des fins dernières	257
II. — La fuite du péché (Méditation)	262
III. — La tempérance	265
IV. — La vigilance	268
V. — La prière	273
VI. — Le recours au prêtre	277
VII. — La sainte communion (Méditation)	281
VIII. — Le travail	289
IX. — L'apostolat	292
X. — Constance et constance	295

Carêmes

Plans détaillés pour un Petit Carême sur le devoir

I. — L'existence et la nature du devoir	68
II. — Les objets du devoir	69
III. — L'éloignement du devoir	83
IV. — Le retour au devoir	85
V. — Les soutiens dans le devoir	102
VI. — Le couronnement d'une vie de devoir	103

Autres Plans de Sermons

1 ^{er} Dimanche : La tentation	52
2 ^e — : Ecouter Jésus-Christ	70
3 ^e — : Jésus-Christ formé en nous par l'Eglise	86
4 ^e — : Le règne de Dieu	88
Dim. de la Passion : Les préservatifs contre le péché	104
Dim. des Rameaux : La communion pascale	105

Mois de Marie des paroisses

Ouverture. — Origine, motifs, pratiques.	8
1 ^{er} jour : La Nativité de Marie	30
2 ^e — La Présentation	44
3 ^e — L'Annonciation	45
4 ^e — La Visitation	47
5 ^e — La Compassion de Marie	56
6 ^e — L'Assomption	58
7 ^e — Marie Reine des anges	59
8 ^e — Marie Reine des Apôtres	74
9 ^e — Marie Vierge fidèle	75
10 ^e — Marie Secours des chrétiens	95
11 ^e — Marie Consolatrice des affligés	109
12 ^e — Marie Refuge des pécheurs	111
13 ^e — Le <i>Magnificat</i>	125
14 ^e — Le <i>Regina cœli</i>	127
15 ^e — Le <i>Salve Regina</i>	137
16 ^e — La Salutation angélique	139
17 ^e — Le « Souvenez-vous »	140
18 ^e — Les Litanies	142
19 ^e — L'Angelus	153
20 ^e — Le chapelet	155
21 ^e — Le scapulaire	156
22 ^e — La médaille miraculeuse	158
23 ^e — Marie à la Salette	159
24 ^e — Marie à Lourdes	171
25 ^e — Marie à Pontmain	173
26 ^e — Dévotion mondiale à Marie	174
27 ^e — Marie protectrice de la France	175
28 ^e — Jeanne d'Arc et Marie	181
29 ^e — Aimer Marie	183
30 ^e — Prier Marie	184
31 ^e — Imiter Marie	185

Instructions sur le Pater

I. — Nécessité de la prière	211
II. — Dispositions pour bien prier	213
III. — Comment bien prier	230
IV. — Le Pater a été composé par Dieu pour les hommes	248
V. — La préface du Pater. — Dieu Créateur et Dieu Providence	298
VI. — Enfants de Dieu	301
VII. — Devoirs des enfants ; obligations du Père	314
VIII. — <i>Pater noster</i> : La fraternité chrétienne	328
IX. — <i>Qui es in cœlis</i>	330
X. — 1 ^{re} demande : Que votre nom soit sanctifié	347
XI. — 2 ^e demande : 1 ^o La beauté du règne de Dieu	378
XII. — 2 ^o La royauté de Dieu	393
XIII. — 3 ^e demande : 1 ^o Ce que Dieu commande	397
XIV. — 2 ^o Ce que Dieu défend	401
XV. — 3 ^o Ce que Dieu conseille	403
XVI. — 4 ^o Ce que Dieu permet	405
XVII. — 4 ^e demande : 1 ^o Les biens temporels	407
XVIII. — 2 ^o Le pain du corps	409
XIX. — 3 ^o Le pain de l'âme	411
XX. — 5 ^e demande : 1 ^o « Pardonnez-nous »	413
XXI. — 2 ^o « Nos offenses, comme nous pardonnons... »	417
XXII. — 3 ^o Pardonnons	419
XXIII. — 6 ^e demande : 1 ^o La tentation	421
XXIV. — 2 ^o Et ne nos inducas	423
XXV. — 7 ^e demande : « Sed libera nos a malo. Amen »	423

Premières Communions

Pour annoncer la Communion Solennelle	128
Pour la messe : Des fleurs	129
Pour la rénovation des vœux du baptême : Des fruits	145
Pour la consécration à la Sainte Vierge	149

Allocution aux parents	131
— Trois mots	161
— Les batailles de la vie	180

Services pour les Morts de la Guerre

I. — Admiration, reconnaissance, prière	209
II. — « Honneur aux morts immortels, conseillers des vivants »	225
III. — Souvenons-nous	361
IV. — Erection d'un monument : Monument du souvenir et de foi	323
IV. — Erection d'une plaque : Le triple hommage à leur rendre	1

Entretiens sur la vie chrétienne (suite)

1^{re} PARTIE : La Vie chrétienne et les raisons de l'embrasser (suite)

XIX. — Les raisons d'observer la loi chrétienne : 3 ^o Notre intérêt : b) Les biens qu'elle nous assure : ... 4. Loin d'y faire obstacle, elle favorise la prospérité matérielle	41
XX. — ... 5. Le ciel	26
XXI. — ... 6. L'éternité bienheureuse	61
XXII. — 4 ^o La vie chrétienne témoignage d'amour	77
XXIII. — 5 ^o Les traditions de famille	91
XXIV. — 6 ^o Les nécessités sociales	187
XXV. — Il faut embrasser la vie chrétienne sans délai	204
XXVI. — Les raisons d'aspirer à la perfection chrétienne : 1 ^o L'appel de Dieu à tous les fidèles	220
XXVII. — 2 ^o L'intérêt personnel	236
XXVIII. — 3 ^o La charité	253
XXIX. — La vie chrétienne de la famille	283
XXX. — La vie chrétienne de l'Etat	316

2^e PARTIE : Les Vertus chrétiennes

XXXI. — La vertu et l'acte de vertu	333
XXXII. — La culture des vertus chrétiennes	349
XXXIII. — La foi ; le précepte de la foi	365
XXXIV. — Les moyens d'avoir la foi	381

Sujets de circonstance

Pour l'Adoration perpétuelle : — (Plan) Annonce de la fête	400
— Dieu nous aime	3
— (Plan) L'imitation de Jésus-Christ dans l'Eucharistie	48
— (Plan) <i>Misereor super turbam</i>	416
Pour la Confirmation : Ses effets	201
Pour la bénédiction d'un drapeau du Sacré-Cœur dans l'église (Plan)	192
— d'une statue de S. Joseph : Le gardien fidèle	392
A l'occasion d'un pèlerinage : Le sens d'une manifestation catholique	307
Pour une fête d'Œuvres catholiques : L'esprit de Jeanne d'Arc esprit des Œuvres catholiques	303
Pour annoncer la fête de la Sainte-Enfance (Plan)	208
— la fête patronale (Plan)	208
Pour l'installation d'un curé : Allocution du doyen	203
Pour une Distribution de prix dans un Pensionnat de jeunes filles : Le travail	227

Avis paroissiaux

Sur le blasphème	17
(Plan) Les processions des Rogations	160
(Plan) Pour annoncer la Communion Solennelle	128
(Plan) — la fête patronale	208

(Plan) — L'Adoration perpétuelle	400
(Plan) — la fête de la Sainte-Enfance	208
(Plan) L'Œuvre des catéchismes	336
(Plan) Annonce des catéchismes	344
(Plan) Le scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel	224

VIII. — « Qu'est-ce qu'on dira ? »	200
IX. — « Je ne sais pas me préparer »	200
X. — « Je n'ai pas fait mon action de grâces »	201

Petites Lectures (suite)

XXXII. — Beauté du christianisme	23
XXXIII. — La « grande aumône »	37
XXXIV. — L'Evangile	53

Mauvaises excuses pour ne pas communier

(Dix plans)

I. — « Je n'ai pas le temps, je suis trop occupé »	496
II. — « J'ai trop de tentations »	497
III. — « Je n'ai pas de dévotion »	497
IV. — « Je ne suis pas digne »	498
V. — « Je ne retire aucun profit de mes communions »	498
VI. — « On ne parlait pas tant de la communion, il y a quelques années »	499
VII. — « On est trop large aujourd'hui »	499

Varia

<i>La Victoire de la Terre</i> , drame social rural en trois actes	
1 ^{er} Acte : <i>Les Traîtres</i>	369
2 ^e Acte : <i>L'Estimation</i>	385
3 ^e Acte : <i>La Victoire</i>	390

TABLE ANALYTIQUE

Action. — Sans la prière et la méditation, point d'action féconde (Pensées), 432. — L'action catholique : voir *Jeunes*. — Action de grâces : voir *Communio* : Mauvaises excuses pour ne pas communier, § 10.

Actions ordinaires. — La perfection de nos actions ordinaires : voir *Perfection*.

Adoration perpétuelle. — Pour annoncer l'Adoration perpétuelle (Plan). 1^o Adorer Jésus-Christ, c'est le premier devoir des chrétiens, car c'est pour adorer Dieu que nous avons été créés. Notre-Seigneur, étant Dieu, a reçu sur la terre les adorations des anges ; mais il a voulu aussi les adorations des hommes et il s'est toujours ménagé parmi eux un certain nombre de fidèles adorateurs. 2^o Nous ne pouvons l'adorer perpétuellement, mais nous pouvons et nous devons l'adorer en cette fête comme les représentants de tous les chrétiens et particulièrement de ceux de notre diocèse. Et il nous récompensera en proportion de ce que nous aurons fait pour lui, 400. — Voir *Eucharistie*.

Agonisant. — Les trois visions de l'agonisant : voir *Passion*.

Ambition. — L'ambition (Plan). 1^o Ses ravages : ils s'exercent dans l'individu, dans la famille et dans la société. 2^o Ses remèdes : la prière, la méditation..., la pratique de l'humilité, 287.

Âme. — La Vigne de notre âme : voir *Vigne*. — La Trinité et la vie des âmes : voir *Trinité*. — L'action du Sacré-Cœur dans les âmes : voir *Sacré-Cœur*. — L'action du Saint-Esprit sur nos âmes : voir *Saint-Esprit*. — Voir aussi *Grâce*.

Amour. — Dieu nous aime. 1^o Après que le péché d'Adam avait bouleversé les desseins d'amour que Dieu avait formés à notre égard, le Fils de Dieu s'abaisse jusqu'à nous pour nous relever de notre déchéance. Il meurt sur la croix pour nous rendre nos droits au bonheur du ciel, et le Père céleste le sacrifie pour le rachat de l'humanité coupable. 2^o Pour nous convaincre que c'est à chacun de nous qu'il se donne, Jésus institue l'Eucharistie qui nous fait vivre de sa propre vie. 3^o Croyons à l'amour de Dieu pour nous ; estimons à son juste prix le bonheur de posséder Jésus et montrons-lui que nous l'aimons véritablement, 3-5. La vie chrétienne témoignage d'amour : voir *Vie chrétienne* (*Entretiens sur la*). — Voir *Charité*.

An (Souhaits de nouvel). — I. En la fête de S. Etienne. Le souvenir de S. Etienne nous montre comment il faut envisager : 1^o l'année qui s'achève : année de travail et de restrictions pour tous ; année d'épreuves pour beaucoup ; 2^o l'année qui va s'ouvrir : nous ne

savons pas ce qu'elle nous réserve ; mais voyons les cieux ouverts et nous garderons la paix, 427-428. — II. La famille de la paroisse. La paroisse est une grande famille et c'est à tous ses membres que le pasteur adresse ses vœux de bonne année. 1^o A la jeunesse d'abord : que les petits enfants grandissent dans la connaissance et l'amour de Jésus-Christ ; que les jeunes gens s'appuient sur l'Eglise pour affronter les luttes de la vie ; que les jeunes filles s'arrachent aux frivolités du monde pour garder la beauté morale qui est leur parure et leur bonheur. 2^o A l'âge mûr, qui, dans les grandes épreuves que nous venons de traverser, a été généralement infidèle à sa mission. Que les familles redeviennent plus chrétiennes et plus fécondes ; que les vieillards, qui ont mieux compris la leçon des événements, jouissent encore de longues années ensoleillées par les clartés de la foi, 428-431. — III. Réflexions et souhaits. 1^o Le temps n'est rien : qu'est-ce qu'un jour, une année, une vie humaine ? Un rapide moment qui nous échappe. 2^o Le temps est tout, parce qu'il nous permet d'acquiescer une vie qui ne finit pas. Si nous mettons notre amour en Dieu et non dans les biens qui passent, nous nous préparons à l'aimer dans toute l'éternité. 3^o Aimons donc le Bon Dieu de tout notre cœur, et malgré les peines et les épreuves, l'année nouvelle sera une année de bonheur, 431-432.

Angelus. — Voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 19^e Jour).

Anges. — Pour la fête des Saints Anges : *Leurs services et nos devoirs* (Plan). 1^o C'est une illusion de croire que les Anges gardiens n'existent que pour l'enfance, ou bien que nous ne pouvons nous mettre en rapport qu'avec notre ange personnel, et non avec les Anges gardiens des autres. 2^o Les Anges gardiens sont pour nous fidèles à remplir leur mission, expérimentés et puissants. 3^o Nous leur devons respect, dévotion, obéissance et confiance, 327-328.

Anne. — Les leçons que nous donne la prophétesse Anne : voir *Purification*.

Anne (Sainte). — (Pour sa fête). La chasteté conjugale : voir *Mariage*.

Annonciation. — Voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 3^e Jour).

Apostolat. — Le Saint-Esprit et l'apostolat : voir *Saint-Esprit*. — L'apostolat (Retraite à des jeunes gens). 1^o Obligation. Que l'apostolat soit une loi pour tous les chrétiens, c'est ce qu'enseignent l'Ecriture et la Tradition : à tous Dieu demande un minimum ; de ceux qu'il appelle il réclame un dévouement absolu.

2^e Champ. Il faut aller à tous sans distinction d'opinions ni de conditions ; en tout, c'est-à-dire, en s'occupant du corps pour gagner l'âme ; partout : à l'église, au foyer, à l'atelier, dans la rue, au patronage. 3^e Conditions. Ce sont : l'état de grâce, l'esprit de foi, l'abnégation, l'amour des âmes et du Bon Dieu, 292-295. — Voir *Jeunes (Causeries à des)*, Zèle.

Ascension. — Voir *Ciel*.

Assomption. — Sermons et plans : voir *Table synthétique*, p. 433, et *Marie*.

Augustin (S.). — Le rôle de Sainte Monique dans sa conversion : voir *Mères chrétiennes*. — S. Augustin et le mystère de la Sainte Trinité, 99.

Autorité. — Voir *Mères chrétiennes*.

Ave Maria. — Voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 16^e Jour).

Avs paroissiaux. — Voir *Table synthétique*, p. 435.

Baptême. — L'Eglise fait naître Jésus-Christ en nous par le baptême, 86. — Pour la rénovation des vœux du baptême : Voir *Communions (Premières)*.

Béatification. — Voir *Saints* (Comment l'Eglise fait des Saints).

Bénédiction. — Pour la bénédiction d'un drapeau du Sacré-Cœur : voir *Sacré-Cœur* ; d'une statue de S. Joseph : voir *Joseph (S.)*.

Biens temporels. — Nous pouvons et devons les demander à Dieu : voir *Pater*, XVII.

Blasphème. — Sur le blasphème. 1^o C'est un sacrilège vis-à-vis de Dieu, dont il outrage le nom sans nulle excuse. 2^o C'est un scandale pour le prochain, pour les enfants surtout, qui, à force d'entendre des blasphèmes, prennent l'habitude d'en proférer eux-mêmes. 3^o C'est une imprudence pour les blasphémateurs, qui attirent les vengeances divines sur eux et sur la société, 17-18.

Bons. — Sur le mélange des bons et des méchants : voir *Méchants*. — Prospérité des méchants et épreuves des bons : voir *Providence*.

Bonté. — Sur la bonté de Dieu : voir *Dieu*. — Bonté de Marie : voir *Marie*.

Caïphe. — Voir *Passion* (Les bourreaux de Jésus).

« Calotins ! » — Voir *Jeunes (Causeries à des)*, II.

Campagnes. — Sur la désertion des campagnes : *La Victoire de la Terre*, drame social rural en 3 actes, 369 et 390.

Canonisation. — Voir *Saints* (Comment l'Eglise fait des saints).

Carême. — Voir *Table synthétique*, p. 434.

Catéchismes. — *L'Œuvre des catéchismes* (Plan). 1^o C'est l'éducation chrétienne de l'homme pendant les années de son enfance, de son adolescence et de sa jeunesse. 2^o Elle appartient à l'Eglise, dont c'est le droit et la spécialité. 3^o Il faut néanmoins que l'Eglise trouve un auxiliaire dans la famille : celle-ci doit veiller à ce que les enfants assistent régulièrement aux leçons du catéchisme et en sachent la lettre par cœur, et faire en sorte que les enseignements du catéchisme ne soient pas détruits par les exemples des parents, 336. — *Annonce des catéchismes* (Plan). L'enseignement religieux n'étant plus donné à l'école, cette situation oblige : 1^o les parents à suppléer l'instituteur et à seconder le prêtre ; 2^e le prêtre à donner aux enfants l'enseignement religieux le plus tôt et le plus longtemps possible, 340. — Obligation de fréquenter le catéchisme élémentaire et le catéchisme de persévérance, 382.

Catholique. — (A l'occasion d'un Pèlerinage). *Le sens d'une manifestation catholique*. 1^o Qu'êtes-vous venus manifester ? Votre foi, dont ce pèlerinage est une éclatante profession ; votre volonté de réclamer Dieu pour vous et pour les autres ; votre union dans la charité chrétienne. 2^o A qui le manifestez-vous ? A Dieu, qui exige cet hommage public ; à vous-mêmes, pour préciser et fortifier vos convictions ; à tous vos compatriotes, qui verront par là que vous n'êtes point esclaves du respect humain. Mais la meilleure manifestation est celle que l'on fait tous les jours par l'accom-

plissement fidèle de tous ses devoirs, 307-309. — L'action catholique : voir *Jeunes*.

Chapelet. — Voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 20^e Jour) et *Rosaire*.

Charité. — La charité, raison d'aspirer à la perfection chrétienne : voir *Vie chrétienne*.

Charles I^{er}. — Sa constance sur l'échafaud, 298.

Chasteté. — La chasteté conjugale : voir *Mariage*, *Tempérance*.

Chateaubriand. — Influence du souvenir de sa mère sur sa conversion, 133, 384.

Christianisme. — *Beauté du christianisme* (Petites lectures). 1^o La doctrine de l'Evangile est parfaite : elle résout tous les problèmes et satisfait tous les besoins de l'âme ; elle s'adresse à tous les hommes pour les éclairer, les élever et les transformer. 2^o Cette doctrine est parfaite parce qu'elle est divine : le Christ ne l'a pas apprise des hommes, mais de Dieu qui l'a envoyé, 23-24.

Ciel. — *Le ciel* (Plan). 1^o C'est le souverain bonheur et nous ne saurions trop vivement le désirer. Le côté négatif de la béatitude, c'est la cessation de tout mal, souffrances du corps et afflictions de l'âme. Le côté positif, c'est en premier lieu la vision intuitive de Dieu et l'amour qui en résulte, puis la société dont nous jouirons au ciel : celle de Jésus, de Marie, des anges et des saints. 2^o Le ciel est la suprême récompense attribuée à ceux qui l'ont gagné. Le bonheur du ciel n'est donc accordé qu'en proportion des mérites, et il est indispensable d'être en état de grâce pour le mériter, 166-167. — *En quoi consistent les récompenses du ciel*. Nous ne pouvons exprimer ni même concevoir exactement le bonheur des élus. 1^o Au ciel tout est nouveau ; le lieu ; le milieu ; l'homme lui-même, dont le corps et l'âme sont transformés ; les conditions d'existence : plus de souffrance, ni d'épreuve ; c'est le règne du bonheur et de la justice pour l'éternité. 2^o Au ciel l'homme entre en possession de Dieu : il le voit face à face, et cette vision le ravit bien plus que la contemplation des merveilles de la nature, de la science et de la vertu ; et le bonheur de voir se double pour lui du bonheur d'aimer. 3^o De plus, en voyant Dieu il devient semblable à lui : la déification commencée ici-bas par la grâce s'achève au ciel. 4^o A ce bonheur essentiel s'ajoutent des jouissances accessoires : tous les sens et toutes les facultés jouiront au ciel de tout le bonheur dont elles sont susceptibles. Et pour gagner le ciel, il est nécessaire et il suffit d'observer les commandements. Le bonheur céleste vaut bien quelques sacrifices sur la terre, 26-30. — *La foi au ciel*. « Regardez le ciel... », disait à son plus jeune fils la mère des Maccabées. Ranimons notre foi au ciel, et nous y trouverons : 1^o Une lumière pour nos décisions. Le ciel est le terme assigné par Dieu à notre vie. Pour ne pas perdre de vue le but ni abandonner la route qui y conduit, pensons au ciel au moment de prendre une décision ou de faire une démarche importante. 2^o Une force dans nos luttes. Le monde nous offre de vains honneurs, de l'argent plus ou moins justement gagné, des plaisirs misérables : qu'est-ce que cela en comparaison de la gloire, des trésors et des joies du ciel ? 3^o Une consolation dans nos souffrances. La terre est une vallée de larmes ; mais si pénibles qu'elles soient, nos souffrances deviennent légères, si nous songeons qu'elles nous gagnent un trésor de gloire qui ne finira point, 337-338. — Voir *Devoir* (VI. Le couronnement d'une vie de devoir), *Eternité*, *Fins dernières*. — *Qui es in caelis* : voir *Pater*.

Communion. — *La Sainte Communion* (A des jeunes gens). L'amour divin y éclate, soit que l'on considère : 1^o l'auteur du festin : c'est un homme, l'homme de toutes les douleurs, l'homme du plus grand amour ; 2^o la grandeur du festin, laquelle ressort des circonstances qui l'environnent et de la nourriture qui est offerte ; 3^o le nombre des convives : le banquet eucharistique a été institué pour tous les temps et pour tous les hommes, 281-283. Cf. *Jeunes (Causeries à des)*,

VII. Pour vivre. — MAUVAISES EXCUSES POUR NE PAS COMMUNIER (10 plans). 1. « *Je n'ai pas le temps, je suis trop occupé.* » 1° Est-ce bien sûr ? Ne confondez-vous pas l'agitation et les amusements avec le travail, alors que tant de gens très occupés trouvent le temps de communier ? 2° Et quand même ? Vos occupations ne vous dispensent pas de vous sanctifier, bien au contraire, 196-197. — 2. « *J'ai trop de tentations !* » 1° Vous avez des tentations : elles sont inévitables, mais ne dites pas que vous en avez trop ! 2° Votre devoir est tout tracé : communiez, et communiez d'autant plus que vous serez tentés, 197. — 3. « *Je n'ai pas de dévotion !* » 1° La dévotion sensible n'est pas nécessaire : loin de l'exiger, l'Eglise vous met plutôt en garde contre elle ; et d'ailleurs son absence n'empêche pas la communion de produire ses principaux effets. 2° D'où vient que vous n'avez pas de dévotion ? C'est une punition parfois, une épreuve le plus souvent et même une grâce, 197-198. — 4. « *Je ne suis pas digne.* » 1° Rien n'est plus vrai, car nulle créature n'en est digne. 2° Mais la question est mal posée : il s'agit seulement de savoir si vous avez les dispositions nécessaires, c'est-à-dire l'absence du péché mortel ; si vous ne les avez pas, confessez-vous au plus vite, 198. — 5. « *Je ne retire aucun profit de mes communions.* » 1° Les résultats ne sont pas ceux que vous semblez exiger : plus de péchés, plus de tentations, plus de défauts. 2° Mais il y a tout de même des résultats : la communion conserve et augmente en nous la vie de la grâce, affaiblit nos mauvais penchants, nous purifie des fautes vénielles et nous donne en abondance les grâces actuelles, 198-199. — 6. « *On ne parlait pas tant de communion fréquente il y a quelques années !* » C'est vrai ; mais c'était l'effet du jansénisme et les conséquences étaient déplorables. 2° On avait tort, car les obstacles mis à la communion allaient à l'encontre du désir de Jésus-Christ, de l'enseignement de l'Eglise et de notre propre intérêt, 199. — 7. « *On est trop large aujourd'hui.* » 1° Non, car on exige toujours les mêmes dispositions de l'âme et du corps. 2° C'est vous qui êtes trop étroit dans votre obéissance aux lois de l'Eglise et dans vos aspirations, 199-200. — 8. « *Qu'est-ce qu'on dira ?* » 1° Vous avouez par là que vous êtes esclave du respect humain, qui est une lâcheté sottise et inutile. 2° Ce qu'on dira ? Les uns diront que vous êtes bien libre ; d'autres vous envieront ; les bons catholiques vous approuveront, 200. — 9. « *Je ne sais pas me préparer.* » 1° Quelles prières réciter ? Faites des actes de foi, d'humilité, d'obéissance et de désir. 2° Vous êtes distrait ? Ne vous en étonnez pas, mais ne vous absteniez pas pour cela, et profitez-en pour vous humilier davantage, 200-201. — 10. « *Je ne sais pas faire mon action de grâces.* » Rien de plus simple pourtant, soit qu'il s'agisse de l'action de grâces : 1° immédiate : faire des actes d'adoration, de remerciement, d'offrande et de demande ; 2° prolongée durant toute la journée : rapporter toutes vos prières à Jésus reçu le matin, lui offrir toutes vos actions, et faire toutes vos bonnes œuvres par amour pour lui, 201. — Voir *Eucharistie, Jeunes (Causeries à des)*, VII.

La communion pascalle (Plan). 1° Pourquoi la faire ? Parce que c'est le désir de Notre-Seigneur, l'intérêt de notre âme, l'ordre de l'Eglise. 2° Comment la faire ? Avec foi, avec une conscience pure, en esprit d'obéissance à l'Eglise et avec la résolution de rester fidèles à tous nos devoirs, 101-102. — (Autre plan). Dans le festin célébré pour fêter la résurrection de Lazare, il est permis de voir : 1° La communion sacrilège, représentée par Judas. Crime énorme, non pas toutefois irrémissible. 2° La communion tiède, représentée par Marthe. Communion sans fruit et qui mène à la communion sacrilège. 3° La communion fervente, représentée par Marie. C'est la communion désirée avec amour, faite avec préparation éloignée, prochaine et immédiate, suivie de l'action de grâces, 103-106.

Communions (Premières). — POUR ANNONCER LA COMMUNION SOLENNELLE (Plan). 1° Y bien disposer les enfants

est une œuvre difficile, délicate, importante. 2° A cette œuvre travailleront Dieu, le prêtre, l'enfant lui-même. 3° Les fidèles aussi doivent y collaborer en priant, en parlant, en agissant, 128. — POUR LA MESSE : *Des fleurs !* Les fleurs du printemps nous remplissent de joie. Mais les fleurs de la grâce sont encore plus ravissantes. 1° C'est l'amour infini de Jésus qui les a faites. Ces âmes sont en effet des fleurs de l'éternité, que le Créateur a aimées d'un amour éternel ; des fleurs du Calvaire, que le Rédempteur a arrosées de son sang ; des fleurs du baptistère, que la grâce sanctifiante a parées comme des lis ; des fleurs du temple, que les enseignements de la foi ont illuminées ; des fleurs de la Table Sainte, dont Jésus va faire des fleurs divines. 2° C'est l'amour chrétien des mères qui les conservera. Le père, sans doute, est la tête du foyer, mais la mère en est l'âme. L'amour chrétien des mères cultive dans l'enfant non pas la beauté extérieure, mais la beauté de l'âme ; elles recherchent pour lui non pas tant le bonheur de la terre que le bonheur du ciel, et des fleurs de la terre elles réussiront à faire des fleurs du paradis, 129-133. — POUR LA RÉNOVATION DES VŒUX DU BAPTÊME : *Des fruits !* Les fleurs doivent donner des fruits : la Première Communion doit être suivie de la persévérance. 1° Les obstacles à la maturité : le souffle desséchant de l'erreur qui, aujourd'hui plus que jamais, détruit la foi dans les âmes ; le ver rongeur des passions coupables, qui ruinent la vertu dans les cœurs. 2° Les causes de la maturité : la grâce de Dieu, sans laquelle nous ne pouvons produire aucun fruit de salut ; et la prière, qui nous obtient infailliblement toutes les grâces dont nous avons besoin. 3° Les fruits d'une bonne récolte : la paix, inconnue des pécheurs ; la joie, même au milieu des épreuves ; le bonheur, dès ici-bas et surtout dans l'autre vie, 143-149. — POUR LA CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE. La scène du Calvaire : « Voilà votre fils... Voilà votre mère... » se renouvelle aujourd'hui. 1° Le cœur de Marie est un modèle incomparable de pureté et de sacrifice. 2° Le cœur de Jean est aussi le modèle de la pureté et du sacrifice chrétien. 3° Après la double parole du Christ, Jean reçoit Marie comme sa mère et Marie adopte pour fils Jean, et, dans sa personne, l'humanité tout entière. Recevez Marie comme votre mère : elle vous adoptera comme ses enfants et assurera votre persévérance, 149-151. — POUR LE SOIR : AUX PARENTS. I. *Veillez.* Le beau jour de la Première Communion passe trop vite, même pour vous, parents, qui interrogez anxieusement l'avenir. Mais il dépend de vous que ce beau jour ne soit pas sans lendemain. 1° Veillez à ce que vos enfants fassent toujours leurs prières : il y va de votre devoir et de votre intérêt. Et pour vous assurer qu'ils la font, faites-la avec eux. 2° Veillez à ce qu'ils se confessent : l'expérience passée vous a montré l'heureuse influence de la confession sur eux ; elle leur sera encore plus nécessaire à l'avenir. 3° Engagez-les à communier souvent : il leur est difficile sans cela de rester vertueux, et la communion qui a fait leur bonheur aujourd'hui le fera encore demain, 151-153. — II. *Trois mots.* 1° Un mot de félicitation : jamais votre enfant n'a été aussi beau, aussi grand, aussi heureux. 2° Un appel : c'est à vous qu'il appartient de conserver ces enfants tels qu'ils sont aujourd'hui ; Notre-Seigneur, l'Eglise, votre propre intérêt, l'affection que vous portez à vos enfants vous le demandent. 3° Un devoir : écarter d'eux les mauvaises lectures, les mauvaises compagnies, les spectacles dangereux ; envoyez-les au Patronage et favorisez leur piété, 161-162. — III. *Les batailles de la vie.* L'Eucharistie rend invincible dans les batailles de la vie. 1° Comme celles de la guerre, les batailles de la vie ont leurs prisonniers, leurs blessés et leurs morts. 2° Mais elles ont aussi leurs victorieux : ceux qui remplissent leur âme de Dieu et qui l'y conservent. Parents, soutenez vos enfants dans la lutte, 180-181.

Compassion. — La Compassion de Marie : voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 5^e Jour). — Marie modèle des mères chrétiennes : voir *Mères chrétiennes*.

Confession. — *Sur la confession* (Plan). 1° Pour tout chrétien, c'est un devoir, prescrit par Notre-Seigneur et déterminé par l'Eglise. 2° Pour tout homme, c'est un besoin de la conscience, de la raison et du cœur, 101. — *Conditions d'une bonne confession* (Retraite à des jeunes gens). Ce sont : la componction, souvent entravée par l'ingratitude et l'égoïsme, favorisée par la méditation et la prière ; la foi, qui nous fait espérer le pardon malgré la gravité de nos fautes ; la générosité, qui rend la confession facile et complète, 277-279. — Voir *Devoir* (IV. Le retour au devoir).

Confiance. — *Confiance et constance* (Retraite à des jeunes gens). « Ayez confiance », disait Notre-Seigneur à ses apôtres avant de les quitter. Il le redit encore à ceux qui vont sortir de la Retraite. 1° Confiance. Sans doute les tribulations du jeune chrétien sont nombreuses : il doit lutter surtout contre l'indifférence et contre la haine des impies. Mais il sert un maître qui en a vu bien d'autres et qui a vaincu le monde. Pour qui se repose sur le divin Maître, le triomphe est assuré. 2° Constance. La constance est nécessaire : l'Écriture nous en avertit et la vie chrétienne l'exige. Et le moyen d'être constant, c'est le bon vouloir, 293-298.

Confirmation. — *Ses effets*. A l'âge où la lutte devient plus violente, le chrétien reçoit, dans la Confirmation, le Saint-Esprit avec l'abondance de ses dons et devient chrétien parfait. 1° Le grand miracle qui s'est opéré à la Pentecôte dans l'âme des apôtres se renouvelle pour le chrétien qui reçoit la confirmation : le Saint-Esprit descend en lui pour y résider et s'unir étroitement à lui. Le chrétien a besoin de lumière : elle lui est donnée avec l'Esprit de science, d'intelligence, de conseil et de sagesse ; il a besoin de force : il la reçoit avec l'Esprit de force, de piété et de crainte de Dieu. Qu'il s'applique donc à recevoir dignement le sacrement de Confirmation, 201-203.

Conscience. — *Trouble de la mauvaise conscience et paix de la bonne* (Plan). 1° Trouble de la mauvaise conscience : le passé l'accuse ; le présent la torture ; l'avenir l'épouvante. 2° Paix de la bonne conscience : le passé ne la trouble pas ; le présent la fait jouir de la paix ; l'avenir lui montre la récompense, 136.

Conseils. — Sur les conseils évangéliques : voir *Pater*, XIV.

Constance. — Voir *Confiance*.

Conversations. — *Les conversations* (Plan). Nous y commettons des fautes : 1° nombreuses ; 2° souvent mortelles ; 3° presque toujours irréparables, 235-236.

Conversion. — *Le délai de la conversion* (Plan). « J'ai bien le temps de me convertir ! » Il y a dans un tel langage : 1° un profond mépris de Dieu ; 2° un manque absolu de prudence ; 3° une faute grave de présomption, 67. — Il faut embrasser la vie chrétienne sans délai : voir *Vie chrétienne*. — Le zèle pour la conversion des pécheurs : voir *Zèle*. — Le modèle du retour à Dieu : voir *Madeleine*. — Rôle de la mère dans la conversion de ses enfants : voir *Mères chrétiennes*.

Création. — *La création*. C'est un mystère aussi, qu'il faut étudier à la lumière de la révélation. 1° Le fait. Le monde n'ayant pas toujours existé et n'ayant pu se faire lui-même, il a été nécessairement fait par Dieu. Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, et nous avons peine à nous faire une idée de cet acte créateur. 2° Le pourquoi. Dieu se suffisait à lui-même et n'était nullement obligé de créer. S'il l'a fait, c'est par pure bonté pour sa créature. 3° Le comment. Il a dit et toutes choses ont été faites. Nous ne savons comment ; mais la puissance de la faible volonté humaine qui dit : « Je veux » peut nous donner une idée de la toute-puissance divine, 305-307. — *L'Œuvre de Dieu*. Dieu, qui est infini, a donné à son œuvre un triple cachet d'indéfini. En effet la création est : 1° Indéfinie en durée : combien de temps a demandé la transformation de la nébuleuse primitive et l'organisation de la terre ? A quelle époque est apparu le

premier homme ? 2° Indéfinie en étendue : la distance qui nous sépare du soleil paraît prodigieuse ; les étoiles de la Voie lactée sont bien plus lointaines encore, et la Voie lactée n'est qu'une petite partie du ciel. 3° Indéfinie en profondeur : Dieu a livré le monde aux discussions de l'humanité et la science humaine n'a rien découvert en comparaison de ce qu'il lui reste à découvrir, 324-326.

Curé. — *Devoirs des fidèles envers leurs curés* (Plan). 1° Respect à l'éminente dignité et à la sainteté du ministère du prêtre. 2° Obéissance pour connaître et pratiquer tous les devoirs. 3° Reconnaissance : prier pour leurs curés ; les aider, les défendre, participer à l'Œuvre du Denier du culte, 136-137. — POUR L'INSTALLATION D'UN CURÉ : *Allocution du doyen*. Le prêtre est l'ami de tous : il a renoncé à tout pour être tout entier à ses paroissiens ; il est le bienfaiteur de tous par la prière, la prédication, la charité. Que les paroissiens l'accueillent donc comme il le mérite, 203-204.

Débiteur. — Dieu se comporte avec le pécheur comme le maître envers le débiteur insolvable : voir *Pécheur*.

Dédicace. — *La Terre promise et la Jérusalem céleste*. Le peuple juif en marche vers la Terre promise est l'image frappante du peuple chrétien se dirigeant vers la Jérusalem du ciel. 1° Que de prodiges Dieu n'opère-t-il pas pour qu'Israël arrive dans la Terre promise ! Il le délivre miraculeusement du joug de ses oppresseurs ; il lui suscite un libérateur dont les miracles aplanissent tous les obstacles. Nous aussi, nous gémissons dans la captivité ; mais notre divin Libérateur a multiplié les miracles pour nous conduire sûrement et facilement dans notre voyage vers le ciel. 2° Aux avances divines les Juifs n'ont répondu que par le doute, les murmures et l'infidélité. Nous aussi nous doutons, nous murmurons et nous sommes infidèles. 3° Quelle joie pour les Israélites fidèles d'entrer enfin dans la Terre promise, et quels regrets pour ceux qui sont privés de ce bonheur ! Combien plus grande la joie de ceux qui entrent au ciel et plus amers les regrets de ceux qui par leur faute en seront exclus ! Comme les Israélites fidèles, marchons les yeux toujours fixés vers le but, et le voyage ne nous paraîtra plus pénible, 373-375.

Défunts. — Voir *Morts, Purgatoire*.

Délai. — Le délai de la conversion : voir *Conversion et Vie chrétienne* (Il faut embrasser la vie chrétienne sans délai).

Devoir. — PETIT CARÈME SUR LE DEVOIR (Plans). — I. *L'existence et la nature du devoir*. L'hostilité que rencontre la religion catholique vient surtout de ce qu'elle nous rappelle sans cesse nos devoirs. 1° Existence du devoir. Nous en trouvons d'abord l'affirmation en nous-même, dans notre conscience ; elle ressort ensuite de l'existence même de l'humanité, puisque sans le devoir c'en est fait de l'individu, de la famille et de la société ; enfin Dieu lui-même nous a enseigné l'existence du devoir. 2° Sa nature. Il ne peut résulter ni des conventions et lois humaines, ni même des lois de la raison : il n'est pas autre chose que la volonté de Dieu. Acceptons-le donc comme tel, 68-69. — II. *Les objets du devoir*. 1° Envers Dieu. Tout devoir, au fond, est un devoir envers Dieu qui nous l'impose. Mais nos devoirs directs envers Dieu se ramènent à la pratique des vertus de foi, d'espérance, de charité et de religion. Et nul prétexte ne peut nous en dispenser. 2° Envers nous-mêmes nous avons des devoirs impérieux : respecter en nous les dons de Dieu : notre vie, nos facultés, notre dignité personnelle. 3° Envers notre prochain. Créés pour vivre en société, nous avons des devoirs envers le prochain, qui correspondent au droit strict d'autrui, et des devoirs de charité, qui, sans nous lier vis-à-vis du prochain, sont néanmoins obligatoires. Ce triple fardeau paraît bien lourd à notre faiblesse. Mais nous pouvons tout avec la grâce de Dieu, 69-70. — III. *L'éloignement du devoir*. 1° Pourquoi s'éloigne-t-on du devoir ? C'est par l'effet de l'orgueil, de l'indif-

férence, de la faiblesse, ou de la peur. 2° Que fait-on en s'éloignant du devoir ? Une vilenie, une impiété, une ingratitude et une folie, 83-85. — IV. *Le retour au devoir*. 1° La décision du retour : elle est nécessaire : elle doit être courageuse, confiante et pratique. 2° Le chemin du retour, c'est la confession. Ce n'est pas les prêtres qui l'ont inventée : c'est Jésus-Christ qui l'a imposée. Et il ne faut pas nous exagérer les difficultés qu'il y a d'avouer nos péchés à un homme et de les avouer tous, 85-86. — V. *Les soutiens dans le devoir*. Le grand soutien, c'est la grâce de Dieu. Mais comment nous l'assurer ? 1° Par l'instruction chrétienne, qui est la base de nos devoirs. Il faut l'entretenir, la développer et la fortifier principalement par l'assiduité à écouter la parole de Dieu. 2° Par les pratiques religieuses : la prière et la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. 3° Par les bonnes influences : du prêtre, de la famille et des œuvres catholiques, 102-103. — VI. *Le couronnement d'une vie de devoir*. C'est la récompense éternelle. 1° Elle est certaine, car la certitude que nous en avons est fondée sur les attributs de Dieu, sa justice et sa bonté ; sur l'œuvre rédemptrice de Jésus-Christ, laquelle ne peut manquer son but ; sur les promesses de Dieu dans l'Ancien et le Nouveau Testament. 2° Elle sera magnifique, puisque le ciel est le lieu du repos, de la lumière et de la paix. Ne craignons donc pas de nous donner un peu de peine pour gagner une si belle récompense, 103-104. — *Nos grands devoirs* (Retraite à des jeunes gens) : voir *Table synthétique*, p. 434.

Dévotion. — « Je n'ai pas de dévotion ! » : mauvaise excuse pour ne pas communier : voir *Communions*.

Dieu. — *Sur sa bonté* (Plan). 1° Tout nous engage à compter sur elle : les paroles de Jésus, ses exemples et la voix de notre cœur. 2° Les prétextes qu'on allègue pour s'en défier ne tiennent pas debout : « Dieu est juste... J'ai commis trop de péchés... Mes péchés sont trop grands... » 83. — Dieu nous aime : voir *Amour*. — Le règne de Dieu : Dieu dans l'âme des justes : voir *Grâce*. — Dieu et le pécheur : voir *Pécheur*. — La royauté de Dieu : voir *Pater*, XI. — L'éternité de Dieu : voir *Eternité*. — Les droits de Dieu et ceux de l'Etat : voir *Etat*. — Voir aussi *Jésus-Christ*, *Saint-Esprit*, *Trinité*.

Dimanches. — Plans de sermons pour les dimanches : voir *Table synthétique*, p. 434.

Direction. — Les conditions d'une bonne direction sont : la confiance dans la science, l'expérience et la charité du prêtre ; l'ouverture de cœur, qui rend la direction facile et efficace ; l'obéissance, qui lui assure des résultats durables, 279-280.

Drapeau. — *Pour la bénédiction d'un drapeau du Sacré-Cœur dans l'église* (Plan). C'est : 1° un acte légal, puisque la jurisprudence actuelle le permet ; 2° un acte patriotique : le Sacré-Cœur est le chef de notre patrie ; il veut l'être ; il a prouvé qu'il l'est et il désire le prouver encore ; 3° un acte religieux : il manifeste notre réparation des fautes passées, publiques ou privées, et notre ferme résolution pour l'avenir, 192.

Eglise. — *Divinité de l'Eglise* (Plan). Le grain de sénévé est l'image de l'Eglise. 1° Ses débuts : elle n'avait rien pour elle ; elle avait tout contre elle. 2° Ses progrès : elle a vécu ; elle a grandi ; elle défie encore toutes les tempêtes. Donc elle est divine, 36. — *Le dévouement à l'Eglise* (Plan). C'est un devoir pour tous les catholiques de tous les temps et de tous les pays, étant donné que l'Eglise est une société et que son but est le salut des âmes. 2° C'est un devoir urgent à notre époque et spécialement pour la France. Car l'Eglise seule peut réparer les ruines de la grande catastrophe mondiale ; ses ennemis redoublent d'efforts et la masse inquiète se tourne vers les catholiques dont elle attend beaucoup. 3° C'est un devoir facile, que Dieu récompense toujours, même ici-bas, quand même les efforts sembleraient stériles, 143-144. — Dieu nous a donné l'Eglise pour éclairer notre intelligence et diriger notre volonté, 396. — Jésus-Christ formé en nous par

l'Eglise : voir *Jésus-Christ*. — Comment l'Eglise fait des saints : voir *Saints*.

Eglises. — *Nos églises* (Plan). 1° Ce qu'elles sont : la maison de Dieu, car c'est là que Notre-Seigneur demeure, nous reçoit, prie pour nous et nous invite à sa table. 2° Nos devoirs envers elles : les aimer, les fréquenter, nous y comporter avec respect, contribuer à les entretenir et à les embellir, 234-235.

Enfance (Sainte). — *Pour annoncer la fête* (Plan). C'est une Œuvre 1° admirable dans son but : assurer aux enfants infidèles la vie, la grâce du baptême, l'éducation chrétienne ; 2° simple dans ses moyens : cotisations et dons, prière, association ; 3° féconde dans ses résultats, ainsi que l'attestent les comptes-rendus de l'Œuvre, 208.

Enfant. — L'enfant gâté : voir *Mères chrétiennes*. — Enfants de Dieu : voir *Pater*, VI et VII. — Voir aussi *Catéchismes*, *Communions* (*Premières*).

Enfer. — *L'enfer* (Plan). 1° Nature de ses peines : peine du dam et peine du sens, aggravées par le remords. 2° Intensité de ses peines : elles sont universelles, indescriptibles, sans adoucissement et sans fin, 310. — Voir *Fins dernières*.

Ennemis. — *Il faut pardonner à ses ennemis* (Plan). 1° Pourquoi ? C'est la volonté de Dieu, l'exemple de N.-S. et des saints et notre propre intérêt. 2° Comment ? Sincèrement, sans retard, toujours, et même en faisant la première démarche, 287-288. — Voir *Pater*, XXI et XXII.

Epreuves. — Dieu les permet pour notre bien et nous devons les accepter de bon cœur : voir *Pater*, XVI. — Voir *Souffrance*.

Etat. — *La vie chrétienne de l'Etat*. 1° En principe, l'Etat doit être chrétien. On croit volontiers que la religion est une affaire purement privée : c'est au contraire une loi naturelle que l'Etat soit religieux. Comme les individus dont ils sont composés, les Etats relèvent de la souveraineté divine ; ils sont comme les individus des créatures de Dieu ; et leurs obligations envers Dieu sont d'autant plus rigoureuses qu'ils ont toujours besoin de Dieu pour assurer leurs intérêts d'ordre matériel et moral et pour sanctionner leur autorité sociale. L'athéisme de l'Etat conduit d'ailleurs les dépositaires du pouvoir à ne pas tenir compte de la morale, et les citoyens à ne pas respecter les lois de l'Etat. 2° Il suit de là que l'Etat a de graves devoirs et une lourde responsabilité, encore qu'il ne soit qu'une personne morale et que ses destinées ne soient que temporelles. Théoriquement, il doit faire profession de la religion et être « l'instrument de Dieu pour faire du bien. » En pratique, dans l'accomplissement de ses devoirs il doit tenir compte de l'intérêt supérieur de la paix publique. En tout cas, les croyants doivent se réjouir de voir l'Etat remplir ses obligations religieuses, et déplorer l'athéisme officiel. Car Dieu récompense ou punit les nations suivant leurs mérites. Et les fidèles sont obligés de s'appliquer à contrebalancer par leurs vertus personnelles les fautes d'un mauvais gouvernement, 316-320. (Cf. *Vie chrétienne*, Les nécessités sociales, raison d'observer la loi chrétienne). — *Les droits de Dieu et les droits de l'Etat* (Plan). Par ces paroles : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », Notre-Seigneur 1° condamne le césarisme et l'anarchie ; 2° affirme les droits de l'Etat et les droits de Dieu, 355-356.

Eternité. — *L'éternité bienheureuse*. Ce qui augmente les joies du ciel, c'est qu'elles durent éternellement, mais d'une éternité qui n'est pourtant pas celle de Dieu. 1° L'éternité de Dieu n'a point de commencement ; la nôtre en a un. 2° L'éternité divine est sans fin ; la nôtre ne finira pas davantage : elle durera dans tous les siècles des siècles et au delà, dépassant tout ce que notre imagination peut concevoir en fait de durée. Vérité certaine, qu'il s'agisse du bonheur des élus ou du malheur des réprouvés. 3° L'éternité de Dieu est un éternel présent ; la nôtre échappera également au temps et, par suite, rendra infiniment plus grand notre bon-

heur ou notre malheur. La pensée de l'éternité doit suffire pour nous faire embrasser toutes les pratiques de la vie chrétienne, 61-64.

Etienne (S.). — Allocution à des jeunes gens pour sa fête : voir *Jeunes Gens*. — Souhaits de nouvel an : voir *An (Nouvel)*.

Eucharistie. — *Les merveilles de l'Eucharistie* (Plan). Elle est l'abrégé des merveilles divines, car c'est : 1° Le chef-d'œuvre de l'amour divin. Jésus-Christ y a poussé l'amour jusqu'à la fin en demeurant auprès de nous par sa présence réelle, en s'unissant à nous par la sainte communion, en vivant en nous par sa grâce sacramentelle. (Cf. p. 4). 2° Le chef-d'œuvre de la toute-puissance, qui y opère trois grands miracles : Jésus-Christ change une substance en une autre ; il multiplie indéfiniment sa présence sacramentelle ; il s'assimile à nous. 3° Le chef-d'œuvre de la sagesse : comme sacrifice, l'Eucharistie donne au culte un objet sensible, mais divin ; comme sacrement, elle offre aux fidèles un moyen de sanctification facile, mais infaillible, 118-120. — *L'Eucharistie centre de la religion catholique* (Plan). Elle est en effet : 1° Le centre du culte, puisque nous y trouvons l'objet central du culte catholique, la personne de Jésus-Christ, et l'acte central du culte catholique, la sainte messe, continuation du sacrifice de la Croix. 2° Le centre de la vie, puisque c'est par l'Eucharistie que s'alimente la vie de la grâce. 3° Le centre de l'unité, puisque l'Eucharistie est le lien d'union de tous les fidèles entre eux et le lien d'union de l'Eglise militante avec l'Eglise souffrante et l'Eglise triomphante, 120-122. — *L'imitation de Jésus-Christ dans l'Eucharistie* (Plan). 1° Dans l'Eucharistie Jésus-Christ est adorateur par ses anéantissements, expiateur par ses imolations, intercesseur par ses supplications. 2° A son exemple nous devons adorer, expier, intercéder, 48. — *Misereor super turbam* (Plan de sermon pour une Adoration perpétuelle). Dans l'Eucharistie, Jésus abaisse comme autrefois ses regards sur la foule. 1° Il y rencontre toujours des malades et des infirmes qu'il ne demande qu'à guérir ; mais ils n'en ont pas le désir : que les vrais chrétiens demandent donc à Jésus la guérison de ces malheureux. 2° Il y rencontre aussi des âmes saines et valides, qui le connaissent, l'aiment et le suivent partout ; et de peur qu'elles ne tombent en défaillance, il multiplie pour elles le pain miraculeux. L'Eglise leur fait une obligation stricte de le recevoir une fois l'an ; mais elle les invite à s'en nourrir chaque jour, à condition d'être en état de grâce et d'avoir l'intention droite : travaillons à nous rendre dignes de cette grande grâce, 416. — Par l'Eucharistie, l'Eglise fait croître Jésus-Christ en nous : voir *Jésus-Christ*. — Voir aussi *Communion*.

Evangile. — *L'Evangile* (Petites lectures). 1° C'est le résumé des discours et le récit de la vie de Notre-Seigneur, composé par quatre écrivains inspirés de Dieu. 2° L'authenticité des évangiles est attestée d'une façon indiscutable par des témoignages formels qui remontent jusqu'aux temps apostoliques, 53-54. — La beauté de la doctrine de l'Evangile : voir *Christianisme*. — *La lecture du Saint Evangile* (Plan). 1° Raisons de s'y adonner : elle est recommandée par la tradition catholique ; elle est facile et n'exige aucune étude ; elle est fructueuse, puisque l'on y trouve l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ses enseignements et ses exemples. Conditions pour en profiter : lire l'Evangile humblement, simplement et fidèlement, 344-345. — Plans sur des sujets tirés des Evangiles des dimanches : voir *Table synthétique*, p. 434.

Expiation. — La triple expiation de Jésus-Christ : voir *Passion*. — L'expiation de nos péchés ; la réparation des péchés des impies : voir *Péché*.

Famille. — *Les traditions de famille, raison d'observer la loi chrétienne*. 1° Ces traditions, ce sont les enseignements et les exemples religieux donnés par les ancêtres et les parents chrétiens, dont l'ensemble constitue leur testament spirituel et comme un évangile domestique. 2° Leur autorité, quand elles sont par-

faitement conformes à la vérité dogmatique, est sanctionnée dans les Saints Livres ; elle s'impose en raison de la compétence des parents, de leur amour pour leur postérité et des droits de la puissance paternelle. 3° En conséquence, de même qu'il est louable et avantageux de garder les bonnes traditions de famille, de même c'est une ingratitude et un malheur pour l'enfant qui a été élevé chrétiennement de rompre avec les traditions religieuses de sa famille. Et il faut garder non moins fidèlement les traditions reçues dans une bonne école ou un bon milieu, 91-95. — *La vie chrétienne de la famille*. 1° L'établissement de la famille chrétienne. Elle se fonde par le mariage célébré conformément aux lois chrétiennes : voir *Mariage*. 2° La vie de la famille chrétienne se distingue par la fidélité mutuelle des époux, la fécondité, l'observation des commandements de Dieu et de l'Eglise, le respect des traditions, l'éducation donnée aux enfants, le culte domestique. Peu de familles aujourd'hui vivent intégralement cette vie chrétienne ; elle est pourtant la plus sûre garantie de concorde et de bonheur, 283-287. — Le culte des morts dans la famille : voir *Morts* (Des réformes à réaliser dans notre dévotion envers les Morts). — Voir *Enfant, Mariage, Mères chrétiennes, Parents*.

Femmes chrétiennes. — Voir *Mères chrétiennes, Travail*.

Fêtes. — Plans et sermons pour les fêtes de l'année : voir *Table synthétique*, p. 433. — Fête patronale : voir *Patron*.

Fidèles. — Devoirs des fidèles envers leurs curés : voir *Curé*.

Fins dernières. — *Le souvenir des fins dernières* (Retraite à des jeunes gens). 1° Son objet : a) la mort : elle est certaine et inéluctable ; elle se présente sous des aspects les plus terribles : toujours brutale et incertaine, souvent subite et imprévue ; b) le jugement de Dieu, redoutable pour le pécheur, si l'on considère l'accusé, les accusateurs, le juge ; c) l'enfer ; d) le ciel. 2° Ses résultats : à priori la perspective d'une récompense est bien de nature à emporter notre volonté, et la crainte de la justice de Dieu est capable de nous détourner du mal ; de fait, des légions de saints se sont sauvés en regardant le ciel, et des multitudes de pécheurs se sont convertis en regardant l'enfer. C'est ainsi que la pensée des fins dernières a ramené à Dieu Louis Veillot, 257-262. — Voir *Ciel, Enfer, Eternité*.

Foi. — *La foi et le précepte de la foi*. La foi est la première des vertus théologales, qui sont absolument nécessaires aux chrétiens, et dont chacun doit faire des actes positifs au moins à certains moments de son existence. La foi est une vertu qui nous fait croire fermement, par déférence pour l'autorité divine, les vérités dont l'Eglise nous affirme qu'elles sont révélées de Dieu. 1° Le précepte de la foi a été formulé par Notre-Seigneur en des termes qui en montrent le caractère rigoureux. 2° Ses raisons d'être s'expliquent facilement, car la foi rend au Dieu de vérité un témoignage particulièrement expressif et délicat : seule elle assure l'efficacité des relations échangées entre nous et Dieu par la révélation, la grâce, la prière et l'ensemble de la religion. 3° Où en est la foi parmi nous ? Beaucoup l'ont perdue et le prouvent par leur hostilité déclarée contre les croyances chrétiennes, par leur insouciance pour l'éducation religieuse de leurs enfants et par leur impénitence finale ; chez les croyants mêmes, il est visible que la foi a diminué de beaucoup. Sans la foi, le monde mourrait : ne le laissons pas mourir, 365-368. — *Les moyens d'avoir la foi*. La foi rend heureux celui qui la possède. Mais quels sont les moyens de l'obtenir ? 1° C'est d'abord l'instruction religieuse ou l'étude par laquelle on l'acquiert. La religion chrétienne en effet peut et doit être un objet d'étude, et l'instruction est un moyen de nous préparer à la foi. L'expérience montre que la grande majorité des savants ont eu la foi religieuse. Et l'Eglise nous oblige à étudier les vérités de la religion, chacun dans la mesure

de ses moyens. Les enfants doivent fréquenter le catéchisme et les parents sont tenus de favoriser leur instruction chrétienne. Cet enseignement élémentaire doit être continué et développé par le catéchisme de persévérance, les prédications paroissiales et des lectures appropriées. 2° Mais la foi étant essentiellement un don de Dieu, il est indispensable de la lui demander par la prière. Il faut, de plus, vivre de manière à joindre le mérite aux instances et s'efforcer de correspondre aux grâces obtenues par la prière. Avec ces dispositions, il est impossible de ne pas rencontrer Dieu, sinon dans une révélation extraordinaire, du moins au cours des événements dont l'existence est remplie; bien des exemples le prouvent. La prière et l'étude servent non seulement à acquérir la foi, mais encore à l'augmenter, 381-384. — « Je ne crois que ce que je vois... Je ne crois que ce que je comprends... » : voir *Mystère*.

Foule. — *Jésus et la foule* (Plan). 1° La foule continue à se presser autour de Jésus. Elle croit à la divinité de Jésus-Hostie; elle espère obtenir de lui tous les biens; elle l'aime de tout son cœur. 2° Jésus continue de subvenir aux besoins de la foule : il l'instruit, il la guérit et il la nourrit, 232-233. — Voir *Eucharistie*.

France. — *Sa résurrection*. 1° La France se mourait; son impiété avait creusé sa tombe : plus d'armée, plus de sentiment patriotique. Et l'ennemi ne s'y trompait pas. 2° Jésus-Christ a purifié la France dans la prière, les larmes et le sang. 3° Jésus-Christ a glorifié la France par une série d'interventions miraculeuses. Vivent la France ressuscitée et le Christ qui l'aime ! 113-115. — Marie protectrice de la France : voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 27^e Jour). — S. Joseph et la France : voir *Joseph* (S.).

François de Sales (S.). — Ses conseils sur l'ordre à suivre dans l'exercice des vertus, 351-352.

Fraternité. — La fraternité chrétienne : voir *Pater*, VII.

Grâce. — *Le règne de Dieu* (Plan). Dieu ne règne pas seulement dans l'éternité bienheureuse, ni sur la terre par Notre-Seigneur et son Eglise : il règne encore dans l'âme de tous les justes. 1° En quoi consiste ce règne de Dieu dans une âme ? A être et à vivre dans la grâce sanctifiante; et par là l'on entend la pureté de cœur qui exclut le péché mortel; l'amour de Dieu par-dessus toutes choses; la venue, l'habitation et la vie de Dieu en nous. 2° Comment devons-nous chercher ce règne de Dieu en nous ? En estimant la grâce sanctifiante, qui fait de nous les tabernacles, les amis, les enfants de Dieu; en la conservant en nous, puisque sans elle point de mérite ni de part au royaume des cieux; en l'augmentant en nous par tous les moyens. 3° Quelle en sera la récompense ? Trouver ce que nous cherchons; jouir dans le ciel du royaume de Dieu, et dès ici-bas des biens promis par surcroît, 88-89. — La Trinité et la vie des âmes : voir *Trinité*. — Jésus-Christ formé en nous par l'Eglise : voir *Jésus-Christ*. — L'action du Sacré-Cœur dans les âmes : voir *Sacré-Cœur*. — L'action du Saint-Esprit sur nos âmes : voir *Saint-Esprit*. — Voir aussi *Pater*, VI et XI.

Guerre. — La résurrection de la France : voir *France*. — Union, séparation, réunion : ces trois mots résument notre existence avant, pendant et après la guerre, 247-248. — La guerre a été gagnée par des « calotins » : voir *Jeunes* (*Causeries à des*). — Le travail est nécessaire aujourd'hui plus que jamais afin de réparer les ruines de la guerre : voir *Travail*.

MORTS DE LA GUERRE. — Pour l'érection d'un monument : *Monument du souvenir et de foi*. 1° Monument du souvenir, il nous rappellera la guerre, les morts de la guerre, les souffrances de ceux qui sont revenus et les souffrances de ceux qui n'étaient pas partis. 2° Monument de foi, il redira notre foi dans la valeur rédemptrice des morts, dans l'immortalité et la mission de la France, dans l'avenir meilleur, dans l'immortalité des âmes de nos morts, 323-324. — Pour l'érection d'une plaque commémorative : *Le triple hommage à leur*

rendre. 1° Hommage d'admiration : pour défendre la patrie, ils n'ont reculé ni devant l'obéissance, ni devant la souffrance, ni devant la mort. 2° Hommage de reconnaissance : ce sont eux qui nous ont sauvés de la ruine matérielle, morale et religieuse. 3° Hommage de piété : séparés de nous, ils vivent dans un autre monde où beaucoup d'entre eux achèvent de se purifier des restes de leurs péchés : prions Dieu de leur donner le repos éternel ! 1-3. — *Admiration, reconnaissance, prière*. 1° Admiration pour leur vaillance, qui a suppléé à tout ce qui manquait, qui s'est affirmée par des victoires éclatantes, une endurance extraordinaire et des traits d'héroïsme prodigieux. 2° Reconnaissance, car ils ont rendu à la France l'honneur, la liberté et la sécurité. 3° Prière, car de tous les hommages qu'on puisse leur rendre, c'est le seul qui puisse leur être utile, 209-211. — « *Honneur aux morts immortels, conseillers des vivants !* » 1° Honneur aux morts immortels ! L'honneur et la gloire que tous s'accordent à rendre aux soldats de la grande guerre s'attachent surtout aux morts que la voix d'un peuple entier berce dans leur tombeau, à ces morts immortels dans la mémoire des hommes, à ces morts qui sont toujours vivants, comme l'attestent les aspirations de notre cœur et les enseignements de notre foi. 2° Ils sont les conseillers des vivants. Ils ont le droit de nous donner des conseils à cause de ce qu'ils ont fait pour nous et du lieu où ils sont. Et ils nous disent : « Ne vous attachez pas à cette vie périssable; ne faites rien qui soit indigne de nous; aimez ceux qui portent notre deuil; aimez surtout la France et travaillez à lui garder les biens que nous avons achetés au prix de notre sang. » Mais avant tout ils nous demandent des prières, 225-227. — *Souvenons-nous* des morts de la grande guerre. 1° C'est justice, car ils sont morts pour nous et c'est leur mort qui nous a valu la vie, la liberté. 2° Où sont-ils ? Leurs corps sont anéantis, mais leurs âmes immortelles sont tout près de nous et nous demandent de vivre en chrétiens, pour que nous nous retrouvions tous dans le sein de Dieu, 361-362. — Nous devons prier tout spécialement pour les morts de la guerre, 335.

Hérode. — Voir *Passion* (Les bourreaux de Jésus).

Hommes. — ALLOCUTIONS POUR DES MESSES D'HOMMES : voir *Table synthétique*, p. 434; et *Création, Mystère, Trinité*. — Le sens d'une manifestation catholique : voir *Catholicité*.

Humilité. — L'humilité récompensée : voir *Publécain*.

Impureté. — Voir *Tempérance*.

Intérêt. — L'intérêt personnel, raison d'aspirer à la perfection chrétienne : voir *Vie chrétienne*, XXVII.

Jaïre. — Il est un modèle de prière : voir *Prière*.

Jean (S.). — Le cœur de S. Jean, modèle de pureté et de sacrifice, 180. — S. Jean aimé de Jésus à cause de sa pureté, 265.

Jeanne d'Arc (Sainte). — *Le cœur de Jeanne d'Arc et le Cœur de Jésus* (Plan). 1° Le cœur de Jeanne d'Arc, don du Cœur de Jésus à la France. Pour accomplir ses desseins sur la France, le Cœur de Jésus suscite Jeanne d'Arc. Il lui donne un cœur qui aime la France d'un amour ardent et surnaturel, un cœur humble et pur comme le Divin Cœur; et quand sa formation est achevée, il le donne à la France. 2° Le cœur de Jeanne d'Arc, victime agréée par le Cœur de Jésus pour la France. Durant toutes les étapes de sa vie, Jeanne d'Arc immole son cœur pour la France; et dans son martyre elle montre clairement que c'est à Jésus qu'elle l'immole. Espérons donc en Jeanne d'Arc et prenons modèle sur elle, 167-168. — *Jeanne d'Arc et Marie* : voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 28^e Jour). — *L'esprit de Jeanne d'Arc, esprit des Œuvres catholiques* (Plan). 1° Esprit de foi vivante et pratique. Tel est l'esprit qui animait Jeanne d'Arc et qu'elle s'appliquait à communiquer à ceux qui l'entouraient. Tel est aussi l'esprit de toutes les Œuvres catholiques, qui doivent s'inspirer de motifs surnaturels et poursuivre leur

but par des moyens surnaturels. 2° Esprit d'abnégation et de sacrifice. Jeanne s'est sacrifiée entièrement à sa mission ; sans l'abnégation et le sacrifice, point d'œuvres vraiment fécondes. 3° Esprit d'union dans la discipline et la charité. Jeanne d'Arc n'a rien négligé pour faire l'union dans l'obéissance aux ordres de Dieu et à l'autorité du roi. Cette union dans la discipline et la charité est pour les Œuvres une question de vie ou de mort, 303-304.

Jésus-Christ. — *Ecouter Jésus-Christ (Plan).* C'est : 1° Croire en sa parole. Elle est divine et par suite infallible et vraie : donc nous devons y croire. Et ce qui empêche ou détruit la foi en nous, c'est l'orgueil et la volupté. 2° Observer ses commandements. Notre-Seigneur en a fait la condition expresse du salut, en nous ordonnant d'obéir à l'Eglise comme à lui-même. L'honnêteté naturelle ne suffit donc pas, car autrement l'Incarnation et la Rédemption auraient été inutiles. Restons donc attachés à celui qui possède les paroles de la vie éternelle, 70-72. — *Jésus-Christ formé en nous par l'Eglise (Plan).* 1° Elle le fait naître dans nos âmes par le baptême. C'est ce que Notre-Seigneur révèle à Nicodème en lui révélant le dogme de la régénération spirituelle. Mais comment le baptême fait-il de nous des enfants de Dieu ? S. Paul l'explique par des comparaisons : nous sommes revêtus de Jésus-Christ, nous sommes greffés sur lui, et nous devenons ainsi participants de sa nature et de sa vie divine. 2° Elle le fait croître et grandir par l'Eucharistie, qui nous fait vivre de la vie du Christ. Comme l'explique S. Augustin, ce n'est pas le Christ qui se change en nous, mais nous qui nous changeons en lui, car il s'empare de toutes nos facultés pour les transformer et les diviniser. 3° Elle fait que Jésus-Christ s'achève en nous par le sacrement de l'Ordre. En effet Jésus-Christ communique à ses prêtres sa puissance et sa mission, et c'est lui qui continue par eux l'œuvre du salut. Et les fidèles eux-mêmes participent à la fois au sacerdoce de Jésus-Christ et au sacerdoce des prêtres qui travaillent à leur sanctification. *Agnosce, ô Christiane, dignitatem tuam...*, 86-88.

Jeudi Saint. — Voir *Table synthétique*, p. 433, *Eucharistie et Passion*.

Jeunes. — CAUSERIES A DES JEUNES. — I. *Pour demain.* Les patronages et cercles d'études sont des « dépôts » où l'on s'entraîne pour les combats de demain. Préparation très utile et même absolument nécessaire. Si, le jour de la Première Communion solennelle, cérémonies et cantiques ont très bien marché, c'est que tout cela avait été soigneusement préparé par de nombreuses répétitions. A la guerre les simples coups de main ont été minutieusement et consciencieusement préparés, comme les découvertes de Pasteur et les moissons de nos cultivateurs. De même pour l'action religieuse : Notre-Seigneur s'y est préparé lui-même pendant trente ans et y a longuement exercé ses apôtres. Les Jeunes doivent donc, eux aussi, se préparer et s'entraîner avant d'agir, 10-11. — II. *Calotins !* Nos ennemis protestent sans cesse contre l'emprise cléricale et croient décourager les Jeunes en les traitant de « calotins ». Or les plus héroïques soldats de la grande guerre étaient des « calotins ». « Calotins » aussi, les grands généraux qui ont organisé la victoire. « Calotins » encore, tous les fidèles, les prêtres, les évêques, les religieux, les écrivains qui ont contribué à notre triomphe. Laissez-vous traiter de « calotins » : vous êtes en bonne compagnie, 25-26. — III. *Vaincre... et convaincre.* Il est agréable de tomber l'adversaire, mais il vaudrait mieux le convertir. Et pour cela les Jeunes doivent garder un certain respect vis-à-vis de contradicteurs plus âgés et exercer leur apostolat avec douceur et délicatesse, 39-40. — IV. *Travail personnel.* C'est une tendance naturelle à la jeunesse de tout attendre des autres et de ne faire des efforts personnels que quand on commence à travailler pour gagner sa vie. Pour réussir dans le travail de la formation chrétienne, il faut s'y mettre d'abord carrément,

ne pas revenir en arrière, et travailler avec méthode sous la conduite du directeur du Patronage, 55-56. — V. *« Ici on rigole. »* Il y a des jeunes gens qui ne viennent au Patronage que parce qu'« on y rigole. » Et pourtant l'Eglise ne cesse de prêcher la pénitence. « Rigoler », c'est se divertir ; et pour cela on fait tout, jusqu'aux pires sottises et aux pires folies ; la « rigolade » devient le but de la vie. Au fond, elle n'est que scepticisme et abdication de la personnalité. Au contraire, les jeunes catholiques qui ne « rigolent » pas sont des hommes de foi et de caractère. Et ce seront de bons ouvriers pour l'œuvre si nécessaire du relèvement social du pays, 72-74. — VI. *L'œuvre féconde.* L'œuvre féconde entre toutes, c'est la mort. Notre-Seigneur l'a expliqué : « Si le grain tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » De même si, au Patronage, vous ne vous laissez pas broyer par le règlement, si vous ne mourez pas à vous-mêmes, les germes que Dieu a déposés en vous resteront stériles : il faut mourir pour vivre et pour devenir quelqu'un, 89-91. — VII. *Pour vivre.* Si vous voulez vivre, mangez la chair du Christ. La communion, qui jadis était un épouvantail, même au Patronage, est devenue un besoin. On a compris que c'est la condition de la pureté ; que c'est le moyen de devenir et de rester quelqu'un ; que c'est enfin le foyer du dévouement, de la générosité, de l'action sociale, 123-125. — VIII. *Si ceux-là...* Quel héroïsme que celui des 22 jeunes martyrs de l'Ouganda ! Sans doute vous n'aurez pas l'occasion d'être martyrs comme eux ; mais à leur exemple soyez fermes devant vos persécuteurs et sachez prévoir et déjouer leurs coups, 170-171.

Jeunes Gens. — Pour la fête de S. Etienne : *L'action catholique* (Plan d'allocation pour la clôture d'une retraite le soir de Noël). La vie et la mort de S. Etienne renferment de grandes leçons. 1° Il était plein de grâce et de force : vous l'êtes aussi. 2° Il faisait des prodiges parmi le peuple : vous pouvez en faire aussi en montrant qu'on peut servir le Bon Dieu et ne le céder à personne pour le reste. 3° Il eut à lutter contre la secte des « Affranchis », qui commencèrent par discuter avec lui : vous aussi, vous aurez à discuter avec les libertins. 4° Il fut persécuté par cette secte : vous aurez aussi à subir de la part des libertins la persécution de l'injure, de l'abandon et peut-être de la violence. Imitiez S. Etienne et soyez comme lui des témoins de Jésus-Christ, des apôtres et au besoin des martyrs, 415.

TROISIÈME RETRAITE A DES JEUNES CENS : *Nos grands devoirs.* — Voir *Table synthétique*, p. 434. (Dans la *Table analytique* chaque sujet d'instruction est analysé à sa place).

Jeunes filles. — Pour une Distribution de prix aux élèves d'un pensionnat : voir *Travail*.

Joseph (S.). — S. Joseph et la France. S. Joseph est un des espoirs de la France, car 1° La France a aimé et aime S. Joseph d'un amour particulier. Laisse dans l'ombre durant les premiers siècles chrétiens, S. Joseph devait voir son culte grandir peu à peu dans l'Eglise ; et dans ce développement la France a exercé un rôle prépondérant, surtout avec Gerson, Bossuet et les Pères du Concile du Vatican. 2° S. Joseph aime la France d'un amour de prédilection parce qu'elle est la nation privilégiée de Dieu, la préférée de Jésus et de Marie, le champion de la justice. Invoquons-le donc tout spécialement à titre de Français, 97-99. — *Le Patron du travail et de la bonne mort* (Plan). 1° Patron du travail, car il travaillait de ses mains ; il travaillait avec Jésus ; il était juste dans son travail. 2° Patron de la bonne mort, car il est aimé de Jésus comme un père ; il possède une puissance spéciale contre les démons ; il est mort assisté de Jésus et de Marie, 144. — (Pour la bénédiction d'une statue de S. Joseph) *Le gardien fidèle.* Même au ciel, la place de S. Joseph est auprès de Jésus et de Marie. 1° Dans nos églises, images du ciel, S. Joseph est le gardien tout désigné de Jésus au tabernacle. 2° Il nous appelle à partager

cette garde d'honneur ; et chaque fois que nous venons adorer le Très Saint Sacrement, nous procurons à S. Joseph la joie qu'il éprouva lors de la visite des bergers à la crèche. 3° En retour, il se fera le gardien de nos intérêts et, comme jadis sainte Thérèse, nous obtiendrons tout par son intercession, 392-394. — Voir *Eglise* : Le dévouement à l'Eglise.

Judas. — Judas trahit son Maître par cupidité, 122. — Il représente la communion sacrilège, 106. — En refusant de s'élever à la perfection, il s'est disposé à descendre, 239.

Jugement. — Sur le jugement dernier : voir *Fins dernières*. — Sur le jugement téméraire (Plan). On peut le considérer : 1° Du côté de Dieu : il est défendu sous la peine du talion, car c'est une usurpation des droits divins. 2° Du côté du prochain : c'est une injustice et un manque de charité. 3° Du côté de celui qui s'en rend coupable : il est la proie de l'orgueil et de l'envie, 309-310.

Lacordaire. — Le P. Lacordaire, le libre-penseur et l'omelette, 66.

Lépreux. — Le lépreux image du pécheur (Plan). 1° Si l'on considère le mal, tous deux sont regardés comme déchus, dangereux, séparés de la société. 2° Les remèdes sont les mêmes : s'approcher de Jésus et le prier avec foi, humilité et confiance, 21.

Litanies. — Sur les litanies de la Sainte Vierge, voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 8° à 12° et surtout 18° Jour).

Louis de Gonzague (S.). — (Pour sa fête). Les mères et les vocations sacerdotales : voir *Mères chrétiennes*.

Lourdes. — Marie à Lourdes : voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 23° Jour).

Luc (S.). — (Pour sa fête). La lecture du saint Evangile : voir *Evangile*.

Madeleine (Sainte). — *Le modèle du retour à Dieu* (Plan). 1° La préparation. La pécheresse a voulu voir Jésus ; elle a entendu ses enseignements et la parole divine a pénétré jusqu'à son cœur. 2° L'exécution. Madeleine nous offre en sa personne le modèle d'une bonne confession : l'aveu, la contrition, l'absolution. 3° La persévérance. Dès lors, elle ne pèche plus et achève sa vie dans la pénitence, 240.

Magnificat. — Voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 13° Jour).

Mal. — « Délivrez-nous du mal » : voir *Pater*, XXV.

Malades. — *Devoirs des personnes qui les entourent* (Plan). 1° Avertir le malade de se préparer à la mort, le disposer à la réception des derniers sacrements et l'aider à faire une bonne mort. 2° Vains prétextes qu'on invoque pour s'en dispenser : « Ne effrayons pas le malade... Attendons qu'il demande à voir un prêtre... Nous le ferons administrer quand il n'aura plus de connaissance... », 340-341.

Manifestation. — Le sens d'une manifestation catholique : voir *Catholique*.

Mariage. — La famille chrétienne se fonde par le mariage célébré conformément aux lois chrétiennes. Loin d'être antipathique au mariage, l'Eglise l'entoure d'honneur. Sa législation en cette matière n'a d'autre but que d'assurer le bonheur des époux, la dignité de l'épouse et les intérêts des enfants. Dieu lui-même s'est réservé de créer le lien conjugal en en faisant un sacrement, 283-285. Voir *Famille* : La vie chrétienne de la famille. — *La chasteté conjugale*. (Plan). La dépopulation est un fléau pour la France. Elle est due principalement à la profanation du mariage. C'est là un grand péché, car : 1° C'est la violation d'une des lois les plus graves du Créateur, qui a institué le mariage afin de donner à la société de nouveaux membres. 2° C'est une cause de ruine et de désolation pour le foyer domestique : quel contraste entre le bonheur des familles chrétiennes et nombreuses et la tristesse du foyer où il n'y a qu'un fils unique ou même pas d'enfant ! 3° C'est pour notre patrie une cause de décadence et de ruine : elle désarme la France en face de ses ennemis et entraîne sa ruine au point de vue éco-

nomique. Le seul remède efficace, c'est l'observation des devoirs du mariage chrétien, 251-253.

Marie (T. S. V.). — Sermons et plans pour ses fêtes : voir *Table analytique*, p. 433. On pourra utiliser également la plupart des instructions du *Mois de Marie des paroisses* analysé ci-après. Voir aussi *Mères chrétiennes* (Marie modèle des mères chrétiennes ; La mère chrétienne et la souffrance).

Comment Marie a mérité sa gloire. 1° Elle n'est heureuse que parce qu'elle a su souffrir. Quelle douleur pour Marie d'être séparée de son Fils ! Mais quel bonheur de le retrouver dans le ciel pour ne plus le perdre ! Elle nous apprend ainsi que le ciel est là-haut et qu'il faut le gagner par la souffrance. 2° Elle n'est couronnée que parce qu'elle a su être humble. Sa gloire est incomparable parce qu'elle a été mêlée plus étroitement que toute autre créature à la grande œuvre du salut de l'humanité ; et cette gloire, la terre et le ciel la célèbrent à l'envi. C'est la récompense de son humilité : grand sujet de réflexion pour notre orgueil. 3° Elle n'est reine que parce qu'elle a su obéir. En la couronnant, Dieu la rend toute-puissante : sa prière peut tout obtenir, même des miracles. Et cette toute-puissance lui vient de ce qu'elle a toujours été la servante du Seigneur. Obéissons comme elle, 244-246.

— *Union, séparation, réunion.* Ces trois mots résument l'existence de la Sainte Vierge et la nôtre. 1° Union. Que Marie est heureuse au milieu de la Sainte Famille ! Elle aime comme personne n'a aimé ; elle est aimée comme personne ne l'a été ; et le travail et la souffrance qu'elle partage avec son Fils rend l'union encore plus étroite. Tel était le bonheur des femmes de France avant la guerre. 2° Séparation. La séparation d'avec Jésus, c'est le glaive annoncé par Siméon et qui a tant fait souffrir la Sainte Vierge. Notre cœur aussi a saigné, quand nous avons dû nous séparer de ceux qui s'en allaient à la guerre et dont beaucoup ne sont pas revenus. 3° Réunion. La Sainte Vierge au jour de l'Assomption retrouve enfin Jésus, et pour toujours. Ainsi nous retrouverons au ciel ceux que nous avons aimés et la réunion durera éternellement, 246-248. — *Bonté et puissance de Marie* (Plan). Le récit des noces de Cana met en relief : 1° la bonté de Marie, attentive aux besoins de ses enfants et compatissant à leurs souffrances ; 2° la puissance de Marie, obtenant pour nous de Jésus tout ce qu'elle demande, à condition que nous fassions tout ce qu'il dit, 46.

MOIS DE MARIE DES PAROISSES. — Ouverture : *Origine, motifs, pratiques*. 1° Origine : cette dévotion remonte à plusieurs siècles ; instituée à Naples, elle s'est rapidement répandue dans tout l'univers. 2° Motifs : c'est de rendre à Marie le culte affectueux que nous lui devons. Et quel temps plus propice pour cela que le mois des fleurs et le temps qui suit les joies de la Résurrection ? 3° Pratiques : elles sont simples et faciles : prières, chants, assistance aux réunions de chaque jour. Venons donc au Mois de Marie et amenons-y tous ceux que nous pourrions, 8-10. — I. *La Nativité de Marie*. La naissance de Marie apporte : 1° la joie au ciel : elle fait pressentir à toute la cour céleste la réconciliation de Dieu avec le genre humain, et aux justes des Limbes leur prochaine délivrance ; 2° la terreur à l'enfer : Satan régnait jusqu'alors sur l'humanité ; mais voici une femme qui échappe à son empire et bientôt le détruira ; 3° l'espérance à la terre : Marie sauvera le genre humain, parce qu'elle sera la mère du Sauveur et qu'elle coopérera directement à la Rédemption. Aimons et invoquons le nom de Marie, 30-32. — II. *La Présentation*. 1° Beauté surnaturelle de cet acte ; dans un âge si tendre, Marie consacre à Dieu toute sa personne, ornée des plus belles vertus. 2° Sublimes enseignements qu'elle nous donne : elle étudie les Saintes Ecritures ; elle travaille ; elle prie en public et en particulier, 44-45. — III. *L'Annonciation*. 1° Ses grandeurs. Pour racheter l'humanité, il faut que le Rédempteur soit à la fois Dieu et homme. Et dans l'Incarnation, qui s'opère au jour de l'Annonciation, éclate à la

fois la générosité de Dieu et la soumission de Marie.

2° Ses leçons. Par son acquiescement à la parole de Dieu, Marie nous enseigne à nous soumettre pleinement à la volonté du Seigneur. Soyons donc comme elle les serviteurs de Dieu, 45-47. — IV. *La Visitation*.

1° Les circonstances : voyage de Marie, salutation d'Elisabeth, le *Magnificat*. 2° La leçon : la charité, vertu indispensable, souverainement aimable, bienfaisante et raisonnable. Puissions-nous la pratiquer comme Marie, 47-48. — V. *La Compassion de Marie*. Marie prend part aux souffrances de son Fils : c'est le mystère de la Compassion. 1° Sa grandeur : le dénuement de Bethléem, le glaive de douleurs annoncé par Siméon, les déchirements du Calvaire. 2° Ses mérites : non seulement Marie offre son Fils comme victime pour les hommes, mais elle consent à son immolation et prie avec lui pour les pécheurs. A son exemple, offrons à Dieu nos souffrances et sanctifions-les, 57-58. — VI. *L'Assomption*. En triomphant de la mort, Marie devient la Reine des cieux. Elle a mérité ce titre : 1° par les relations qui l'unissent avec les trois personnes de la Sainte Trinité ; 2° par la place qu'elle occupe dans le ciel au-dessus de tous les bienheureux : elle est la Reine des anges et de tous les saints. Mettons-nous donc sous sa protection pour prendre place un jour auprès d'elle, 58-59. — VII. *Marie Reine des Anges*. 1° Elle mérite vraiment ce titre : sur la terre, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, les anges l'entourent de vénération ; au ciel, ils la glorifient et la servent comme leur reine. 2° Respectons, prions et imitons nos anges gardiens, afin d'être bénis et protégés par la Reine des anges, 59-61. — VIII. *Marie Reine des Apôtres*. 1° Elle mérite ce titre, car elle coopère avec eux à la formation de l'Eglise par ses prières, ses vertus, ses conseils. 2° A son exemple, soyons aussi des apôtres : nous le devons ; et nous le pouvons par la parole, le bon exemple et la prière, 74-75. — IX. *Marie Vierge fidèle*. 1° Elle l'avait été dès son enfance, dans les années de recueillement passées au Temple. 2° Elle le fut surtout depuis l'Annonciation jusqu'à la mort de son Fils. 3° Elle l'a été enfin après l'Ascension jusqu'à sa mort. Puissions-nous être aussi des serviteurs fidèles ! 75-77. — X. *Marie Secours des chrétiens*. 1° Elle protège l'Eglise aux temps apostoliques et durant les persécutions ; elle la défend contre les hérétiques et les infidèles ; elle veille particulièrement sur l'Eglise de France depuis la Révolution jusqu'à nos jours. 2° Elle assiste aussi chacun des membres de l'Eglise : Mère de tous les hommes, elle protège spécialement les chrétiens, les pécheurs, et surtout les âmes qui l'aiment et la prient, 93-96. — XI. *Marie Consolatrice des affligés*. 1° Elle veut nous consoler, car elle a éprouvé toutes nos souffrances et elle est notre mère. 2° Elle peut nous consoler : Dieu lui a donné ce pouvoir, comme le prouvent une infinité de faits et de témoignages. Recourons donc à elle dans nos souffrances, 109-110. — XII. *Marie Refuge des pécheurs*. 1° Pourquoi ? Parce que, comme Jésus-Christ, elle n'aspire qu'à sauver les pécheurs ; parce que la mère se dévoue spécialement à ceux de ses enfants qui sont malades. 2° Comment ? De mille manières, en intervenant soit extérieurement, soit intérieurement. Montrons à Marie que nous sommes ses enfants et elle nous montrera qu'elle est notre mère, 110-112. — XIII. *Le Magnificat*. 1° C'est pour Marie le cantique de la reconnaissance et de l'humilité. 2° C'est pour nous le cantique de la miséricorde. Aimons donc à le répéter après Marie, 125-127. — XIV. *Le Regina Cœli*. Il renferme : 1° une acclamation de joie que l'Eglise adresse à la Mère du Christ ressuscité ; 2° une invocation à sa bonté maternelle, 127-128. — XV. *Le Salve Regina*. Dans cette prière nous invoquons Marie comme notre « Avocate ». Elle l'est vraiment, car elle possède au plus haut degré : 1° l'autorité, grâce à ses mérites et à ses privilèges incomparables ; 2° la puissance, parce que Jésus ne peut rien refuser à sa Mère ; 3° la bonté, car Marie ne peut rien refuser à ses enfants de la

terre et elle n'aspire qu'à les réconcilier avec son divin Fils. Comme S. Bernard, aimons à redire le *Salve Regina*, 137-139. — XVI. *La Salutation angélique*. Elle comprend : 1° un éloge à Marie, pleine de grâces et bénie entre toutes les femmes ; 2° une invocation à la mère de Dieu pour les pécheurs. Avec cette prière nous obtiendrons tout, 139-140. — XVII. *Le Souvenez-vous*. C'est la « prière miraculeuse », toujours efficace parce qu'elle exprime les sentiments les plus propres à toucher la Sainte Vierge : 1° une grande confiance dans sa protection ; 2° une humilité profonde au souvenir de nos péchés. Redisons donc souvent le « Souvenez-vous », 140-141. — XVIII. *Les Litanies*. 1° Elles remontent aux premiers temps de l'Eglise et se sont enrichies, au cours des siècles, d'invocations nouvelles. 2° Elles ont pour but d'honorer Marie d'une manière exceptionnelle, en rappelant par diverses invocations ses titres privilégiés de Mère, de Vierge et de Reine. 3° Pour en retirer les meilleurs fruits, il faut les réciter avec une grande dévotion et un sentiment de charité réciproque. Avec l'Eglise redisons sans cesse à Marie : « Priez pour nous ! » 142-143. — XIX. *L'Angelus*. 1° L'usage en est très ancien dans l'Eglise. 2° C'est une prière excellente, car elle célèbre le mystère de l'Incarnation et honore la soumission de Marie à la volonté divine. 3° Elle sanctifie les trois principaux temps de la journée. Soyons fidèles à la réciter, 153-155. — XX. *Le Chapelet*. 1° Son origine est obscure, mais certainement très ancienne ; S. Dominique a donné au Rosaire sa forme actuelle. 2° C'est une prière excellente entre toutes, car elle traduit admirablement, et sous une forme accessible à tous, notre foi, nos besoins et notre amour. 3° Pour en retirer les fruits les plus abondants, il faut le réciter avec piété et persévérance, 155-156. — XXI. *Le Scapulaire*. 1° Son origine remonte à S. Simon Stock, qui le reçut de la Sainte Vierge le 16 juillet 1251. 2° Outre la participation aux mérites des religieux et religieuses du Carmel, il confère après la mort le privilège révélé au pape Jean XXII le 3 mars 1322. 3° Le scapulaire, ou la médaille qui le remplace, doit être porté avec foi, pureté de conscience et piété. A ces conditions, il est un gage infailible de salut, 156-158. — XXII. *La Médaille miraculeuse*. 1° Elle a son origine dans les apparitions de la Sainte Vierge à la sœur Catherine Labouré en 1830. 2° Elle s'est propagée rapidement partout. 3° Elle a obtenu des grâces sans nombre, et surtout des conversions. Portons-la et répandons-la autour de nous, 159-160. — XXIII. *Marie à la Salette*. 1° Le 19 septembre 1846, à la Salette, la Sainte Vierge apparaît à deux enfants et leur annonce que, si son peuple ne veut pas se soumettre, elle est forcée de laisser aller la main de son Fils. 2° Le caractère propre de cette apparition, c'est une invitation à la pénitence expiatoire. Faisons donc pénitence pour nous et pour les autres, 159-160. — XXIV. *Marie à Lourdes*. 1° Le 11 février 1858 et dans 17 autres apparitions, la Vierge Immaculée se montre à Bernadette Soubirous et demande qu'on fasse de Lourdes un sanctuaire de prières : son vœu a été réalisé. 2° Depuis lors, Lourdes est devenu un foyer de grâces spirituelles et temporelles. Prions Marie comme on la prie à Lourdes, 171-172. — XXV. *Marie à Pontmain*. 1° Le 17 janvier 1871, à Pontmain, la Sainte Vierge se manifeste à quatre enfants. 2° Cette apparition met en relief la confiance que nous devons avoir en Marie. Mettons en elle notre espérance, 173-174. — XXVI. *Dévotion mondiale à Marie*. 1° Aux temps apostoliques, sous les persécutions, après le triomphe du Christ, et particulièrement au concile d'Ephèse, l'Eglise entière vénère et prie la Mère de Dieu. 2° Au moyen âge la dévotion à Marie s'affirme partout et de toute manière : scapulaire, rosaire, sanctuaires magnifiques. 3° Dans les temps modernes le culte de Marie grandit encore : mois de Marie et du Rosaire, confréries, pèlerinages. La dévotion à Marie convient et s'impose à tous les chrétiens, 174-175. — XXVII. *Marie protectrice de la France*. *Regnum Galliarum, regnum Mariæ*. 1° Ce

que Marie a fait pour la France : évangélisation, protection contre les ennemis du dehors et du dedans, apparitions. 2° Ce que la France a fait pour Marie : plus que nulle autre nation, elle a toujours honoré et invoqué la Sainte Vierge. Restons les fidèles sujets de Notre-Dame, 175-176. — XXVIII. *Jeanne d'Arc et Marie*. La piété de Jeanne d'Arc envers Marie se résume en trois mots : 1° amour sincère dans son enfance ; 2° confiance entière durant sa vie guerrière ; 3° imitation fidèle dans sa vie douloureuse. Soyons, comme Jeanne d'Arc, dévots à Marie, afin qu'elle nous aide à remplir notre mission, 181-183. — XXIX. *Aimer Marie*. 1° Pourquoi. Parce qu'elle est incomparablement belle, et bonne, et puissante. 2° Comment ? En pensant toujours à elle ; en lui parlant souvent ; en cherchant continuellement à lui être agréable, 183-184. — XXX. *Prier Marie*. 1° Pourquoi ? Parce que Dieu, bien qu'il soit l'auteur de tous les biens, a voulu, pour nous encourager, que nous obtenions tout de lui par l'intermédiaire de Marie. 2° Comment ? Avec une humble simplicité, avec une confiance inébranlable et une inlassable persévérance. Aimons à nous entretenir souvent par la prière avec notre Mère du ciel, 184-185. — XXXI. *Imiter Marie*. La meilleure manière de l'honorer, c'est d'imiter Marie, ce modèle parfait de notre conduite : 1° envers Dieu : personne ne l'a mieux qu'elle aimé et servi ; 2° envers le prochain : elle nous enseigne admirablement ce que doit faire une mère de famille et une femme charitable ; 3° envers nous-mêmes : elle a été un exemplaire achevé d'humilité et d'innocence. Ayons toujours les yeux fixés sur ce parfait modèle afin de le reproduire en nous, 185-186.

Martin (S.). — *Soldat du Christ*. La vie de S. Martin fut un combat perpétuel, qu'il soutint comme un bon soldat du Christ. 1° Tout jeune, il lutte contre sa famille attachée au paganisme. 2° Plus tard, au milieu des camps où la pureté, la charité et les pratiques religieuses ne sont guère en honneur, il lutte contre lui-même et se montre chaste, charitable, fidèle à tous les devoirs de la religion. 3° Devenu missionnaire et évêque, il lutte contre le paganisme au péril de sa propre vie. 4° En même temps il lutte contre le démon, qui, sentant son empire menacé par le saint évêque, lui déclare une guerre acharnée et le persécute jusqu'à ses derniers moments. Inspirons-nous des grands exemples de S. Martin et soyons plus vigilants et plus vaillants dans nos luttes de chaque jour, 378-380. — S. Martin ne nous a pas seulement donné la victoire ; son exemple nous recommande le travail, plus nécessaire aujourd'hui que jamais : voir *Travail*.

Méchants. — *Le mélange des bons et des méchants* (Plan). Dieu le permet : 1° en vue des pécheurs, pour leur donner le temps de se convertir et les récompenser de leurs bonnes actions naturelles ; 2° en vue des justes, car ce mélange sert à les instruire, à les perfectionner et à leur faire pratiquer certaines vertus, 33-36. — Prospérité des méchants et épreuves des bons : voir *Providence*.

Médaille. — La Médaille miraculeuse : voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 22^e Jour).

Mères chrétiennes. — AUX MÈRES CHRÉTIENNES. — I. *La mission de la femme chrétienne*. A propos de toutes les grandes œuvres de l'Eglise, on peut retourner le mot fameux : « Cherchez la femme. » Car l'Ecriture nous apprend que dès le commencement Dieu a donné à la femme une vocation de charité et de religion : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Faisons-lui un aide semblable à lui. » La mission de la femme est donc de servir d'auxiliaire à Dieu auprès du genre humain, 6-7. — II. (Pour la Purification). *Les leçons que nous donnent les deux témoins du mystère* (Plan) : voir *Purification*. — III. (Pour la fête de S. Joseph). *L'autorité* (Plan). La mère chrétienne doit : 1° la prendre sur ses enfants dès leur enfance ; 2° l'exercer durant leur jeunesse ; 3° la conserver dans leur âge mur, 107. — IV. (Pour la fête des Sept-Douleurs) 1. *Marie modèle des mères chrétiennes* (Plan) : A l'exemple de Marie, la

mère chrétienne doit : 1° être victime, par les épreuves qui lui sont réservées ; 2° faire au moment de l'épreuve un acte de foi, d'acquiescement à la volonté divine et d'union à Notre-Seigneur, 117-118. — 2. *Les Saintes Femmes* (Plan). 1° Nous les voyons assister Jésus-Christ, compatir à ses souffrances, l'embaumer après sa mort. 2° A leur exemple, les femmes chrétiennes doivent assister Jésus-Christ dans la personne des pauvres, des malades et des pécheurs ; compatir à Jésus-Christ persécuté dans son Eglise ; embaumer Jésus-Christ dans leur âme par la sainte communion, 118. — V. (Pour la fête de sainte Monique). 1. *L'enfant gâté* (Plan). Il y a toujours des mères qui gâtent leurs enfants. 1° Pourquoi ? Maternité trop jeune, ou trop molle, ou restreinte. 2° Comment ? On gâte l'esprit, le cœur et le caractère de l'enfant. 3° Résultats : l'enfant gâté est égoïste, volontaire, sensuel, 218-219. — 2. *Les bonnes œuvres* (Plan) : voir *Œuvres*. — VI. (Pour la fête de S. Louis de Gonzague). *Les mères et les vocations sacerdotales* (Plan). L'exemple de la mère de S. Louis de Gonzague montre ce que peuvent les mères pour la vocation sacerdotale de leurs enfants. 1° Elle a demandé cette vocation à Dieu. 2° Elle l'a cultivée. 3° Elle l'a protégée contre les obstacles, qui sont venus surtout du côté du père, 219-220. — VII. (Pour la fête de sainte Anne). *La chasteté conjugale* : voir *Mariage*. — VIII. (Pour la fête de S. Augustin). *Rôle de la mère dans la conversion de ses enfants* (Plan). Comme Monique l'a fait vis-à-vis d'Augustin : 1° Avant la conversion, la mère doit se rendre compte du mauvais état moral de son enfant ; se convaincre qu'elle a pouvoir et mission de travailler à sa conversion ; agir par elle-même et par les autres. 2° Pendant la conversion, la mère doit suivre attentivement le travail de la grâce ; ne pas se laisser décourager par la lenteur des résultats ; éviter tout ce qui pourrait troubler le bon mouvement de cette âme vers Dieu. 3° Après la conversion, la mère doit rendre grâce à la divine miséricorde, éviter toute allusion pénible au passé, soutenir la persévérance du converti, 326-327. — IX. (Pour les Sept-Douleurs). *La mère chrétienne et la souffrance* (Plan). A l'exemple de Marie, la mère chrétienne doit : 1° s'attendre à la souffrance physique et morale ; 2° accepter la souffrance avec foi et résignation ; 3° sanctifier la souffrance en l'offrant à Dieu et en s'unissant aux souffrances de N.-S. Jésus-Christ, 327. — X. (Pour la fête des Saints Anges). *Leurs services et nos devoirs* : voir *Anges*. — Sur le rôle de la mère dans la persévérance de ses enfants : voir *Communions* (Premières), Des fleurs !

Michel (S.). — *La devise* : « *Quis ut Deus ?* » (Plan). Nous y trouverons : 1° Une grande puissance de résistance aux tentations. Celles-ci nous poussent à préférer à Dieu nous-mêmes, le monde et le démon. Or que sommes-nous, qu'est-ce que le monde, qu'est-ce que Satan en comparaison de Dieu ? 2° Une grande puissance d'élan vers le bien, car cette devise nous inspire le courage de faire le bien quoi qu'il en coûte, puisque Dieu est avec nous, et malgré l'absence de récompenses terrestres, puisque Dieu sera lui-même notre récompense, infiniment supérieure à toute autre, 312-314.

Modes. — Le P. de Ravignan et les modes indécentes, 267.

Mois de Marie. — Voir *Marie*.

Monde. — *Les récompenses du monde et celles de Dieu* (Plan). 1° Celles du monde sont incertaines, incomplètes, passagères. 2° Celles de Dieu sont certaines, complètes, éternelles, 137. — *Mundus gaudebit* : voir *Quarante-Heures*.

Monique (Sainte). — Plans de sermons : L'enfant gâté : voir *Mères chrétiennes*. — Les bonnes œuvres : voir *Œuvres*. — Le rôle de la mère dans la conversion de ses enfants : voir *Mères chrétiennes*.

Morale. — Insuffisance des morales laïques, 188.

Mort. — I. *La pensée de la mort*. 1° Les certitudes de la mort. Il faut mourir, et bien mourir, car on ne

meurt qu'une fois ; et ce sera bientôt, car la vie est courte. 2° Les incertitudes de la mort : nous ignorons le temps, le lieu, les circonstances de notre mort ; et malgré cela les pécheurs continuent de vivre dans l'indifférence comme si la mort ne devait jamais les surprendre ! 3° Les leçons de la mort. C'est une lumière qui fait évanouir toutes les illusions ; c'est un remède qui guérit les blessures du péché et nous rapproche de Dieu ; c'est un sacrifice qui nous rend semblables à Jésus-Christ expirant sur le Calvaire, 338-340. — II. (Plan). La pensée de la mort est très avantageuse pour nous, car 1° elle nous éclaire ; 2° elle nous console ; 3° elle nous rend meilleurs, 272. — Voir *Fins dernières*. — S. Joseph patron de la bonne mort : voir *Joseph (S.)*.

Morts. — *Nos morts pensent à nous et nous devons penser à eux.* 1° Que nos morts pensent à nous, c'est ce que démontrent la raison, et la révélation par les témoignages de l'Écriture, des saints Docteurs et de l'histoire sainte. 2° Nous devons penser à eux. A ceux qui sont déjà dans la gloire du paradis, nous devons offrir nos louanges et nos prières, à commencer par les saints de nos familles et de notre patrie. Quant à ceux qui achèvent de se purifier dans le purgatoire, nous devons prier pour eux et particulièrement pour ceux qui sont tombés pour le salut de la France, 353-355. — *Pour quels défunts nous devons prier.* 1° Pour les défunts de notre famille, sans oublier ceux que nous n'avons point connus. 2° Pour nos bienfaiteurs spirituels et temporels. 3° Pour les âmes que nous avons conduites au purgatoire et envers lesquelles la stricte justice nous oblige à réparation. Il y va d'ailleurs de notre intérêt autant que du leur, 356-358. — *Des réformes à réaliser dans notre dévotion envers les morts.* 1° Il faut rendre ce culte plus profitable aux défunts. La piété envers les morts est essentiellement religieuse. Mais, comme le plus grand nombre d'entre eux passe par le purgatoire, la piété envers les morts doit se traduire avant tout par la prière. Telles étaient la conviction et la pratique de nos aïeux, qui tenaient si fort à s'assurer des prières pour eux et pour leurs parents. Et les collectivités agissaient de même. Revenons donc à cette forme si chrétienne du culte des morts, et continuons, comme cela se faisait pendant la guerre, de prier pour nos défunts. 2° Il faut rendre ce culte plus profitable aux vivants eux-mêmes. En conservant pieusement le souvenir de leurs morts et des exemples qu'ils ont donnés, les familles se constituaient jadis une sorte de patrimoine moral qu'elles avaient à cœur de maintenir et d'augmenter. Ces excellentes traditions tendent à disparaître : il est indispensable de les reprendre pour empêcher les familles de déchoir, 359-361. — Voir *Purgatoire*. — Sur les morts de la guerre : voir *Table synthétique*, p. 435, et *Guerre*.

Morus (Thomas). — Sa mort courageuse, 64.

Mystère. — (Allocutions pour des messes d'hommes). I. *Le mystère.* Les ennemis de l'Eglise prétendent à tort que le mystère est un attentat aux droits de la raison. Car 1° il est naturel que la raison humaine trouve des mystères dans la religion, à cause de l'infinie sagesse de Celui qui parle, à cause de l'élévation des choses dont il parle et enfin à cause de la faiblesse de notre raison. 2° Il est naturel que la raison humaine ne puisse pas comprendre les mystères, parce que les éléments de comparaison lui font défaut. 3° Il est naturel que la raison se soumette aux mystères à cause de l'autorité de Celui qui parle et de l'utilité des mystères qu'il propose à notre foi. Il faut révéler ici-bas les mystères dans l'obscurité de la foi afin de les comprendre pleinement au ciel, 18-20. — II. *La guerre aux mystères de la foi.* Ceux qui combattent le mystère devraient commencer par le bannir de chez eux. Or 1° l'homme est lui-même un mystère vivant : la vie, le composé humain, l'œil sont autant de mystères. 2° La science elle-même est pleine de mystères : les savants les plus qualifiés l'avouent. 3° Les arguments dont on

prétend se servir contre les mystères ne sont eux-mêmes que des mystères. Que les incrédules commencent donc par enlever la poutre qui est dans leur œil..., 33-35. — III. *« Je ne crois que ce que je vois. »* Formule très commode ; mais parler ainsi : 1° Ce n'est pas scientifique : si nous bornions nos connaissances à ce que nous voyons, que resterait-il de la science ? C'est parce qu'il croyait à ce qu'il ne voyait pas que Pasteur a fait de si belles découvertes. 2° Ce n'est pas vrai : les incrédules ne croient pas à tout ce que leurs yeux leur font voir et ils croient à beaucoup de choses qu'ils ne voient pas. 3° Ce n'est pas fort : car il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que la religion est une réalité vivante, 49-50. — IV. *« Je ne crois que ce que je comprends. »* Cette fin de non-recevoir que l'on oppose aux mystères est : 1° outrecuidante, car elle signifie que l'homme prend Dieu pour un écolier qui passe un examen et la raison humaine pour l'arbitre souverain de la vérité ; 2° fausse, car nous sommes obligés d'admettre une foule de choses que nous ne comprenons pas ; 3° déprimante, car elle méconnaît les raisons du cœur, qui sont la source de la charité, du dévouement et de l'héroïsme. C'est donc, comme le disait Veuillot, « une canaille de formule », 65-67. — Voir *Création, Trinité*.

Nativité. — Voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 1^{er} Jour).

Nom. — « Que votre nom soit sanctifié ! » : voir *Pater*, X.

Œuvres. — *Les bonnes œuvres* (Plan). 1° Elles sont nécessaires pour féconder la vie spirituelle, réparer les brèches, consoler les tristesses, aider ceux qui nous touchent de près. 2° Quelles œuvres ? Les œuvres de miséricorde, tant spirituelles que corporelles, 219. — (Autre plan). Tout chrétien doit s'appliquer à faire de bonnes œuvres. 1° Pourquoi ? Dieu le veut ; la justice l'exige, l'intérêt nous le commande. 2° Comment ? Avec une intention pure, de bon cœur, avec discernement et surtout en état de grâce, 233. — L'esprit de Jeanne d'Arc esprit des Œuvres catholiques : voir *Jeanne d'Arc*. — Voir *Catéchisme, Enfance (Sainte)*.

Pain. — « Donnons-nous notre pain de chaque jour » : voir *Pater*, XVIII et XIX.

Pape. — *La primauté du Pontife romain* (Plan). *Tu es Petrus...* 1° C'est la primauté qui par ces paroles a été promise à Pierre : il est le fondement de l'Eglise et il recevra de Jésus-Christ les clefs de l'Eglise. 2° Cette primauté a été donnée à Pierre : *Pasce agnos..., pasce oves...* 3° Ses effets : elle doit durer autant que l'Eglise et comprend le primat d'enseignement, le primat de juridiction, le primat d'ordre ou de sanctification, 218.

Pâques. — Voir à la *Table synthétique*, p. 433, et *France, Passion, Quasimodo*.

Paraboles. — Voir *Débiteur, Publicain, Samaritain, Semence, Sèneb, Vigne*.

Pardon. — Il faut pardonner à ses ennemis : voir *Ennemis*. — « Pardonnez-nous nos offenses... » : voir *Pater*, XX-XXII.

Parents. — *Leurs devoirs* (Plan). La conduite de Joseph et de Marie nous apprend que ces devoirs consistent : 1° à donner le bon exemple ; 2° à surveiller les enfants personnellement, avec soin, sans relâche ; 3° à les reprendre avec fermeté et douceur, 15-16. — Voir *Communions (Premières), Enfant, Famille, Mères chrétiennes*.

Parole. — *La parole de Dieu* (Plan). C'est la semence dont parle l'Evangile. 1° Ceux qui l'écoutent mal : les dissipés, les inconstants, les esclaves des passions. 2° Ceux qui l'écoutent bien : avec respect, attention, obéissance et fruit, 37. — *Ecouter Jésus-Christ* (Plan) : voir *Jésus-Christ*.

Passion. — *Les trois visions de Jésus agonisant* (Plan). 1° La vision du péché en chacun de nous et en Lui-même. 2° La vision de la Passion et de ses souffrances. 3° La vision du triomphe : le salut des âmes rachetées par son immolation. Jésus-Christ est ici pour nous un modèle de contrition, de soumission à la volonté divine et d'espérance, 112. — *Les bourreaux*

de Jésus (Plan). Ce sont : 1^o Judas, qui trahit son Maître par avarice : à combien de trahisons conduit l'amour de l'argent ! 2^o Caïphe, qui condamne Jésus par ambition : que de crimes fait commettre la passion d'arriver et de se maintenir ! 3^o Hérode, qui se moque de Jésus parce qu'il ne songe qu'au plaisir : que de chrétiens méprisent la religion parce qu'ils font passer le plaisir avant tout le reste ! 4^o Pilate, qui abandonne Jésus par lâcheté : à combien de compromissions et de lâchetés entraîne le respect humain ! 122-123. — *La triple expiation de Jésus-Christ* (Plan). 1^o Nous affichons l'orgueil de l'innocence, de la force, de l'indépendance. 2^o Jésus accepte l'humiliation du péché, de la faiblesse, de la captivité, 118. — *Nonne oportuit pati Christum...* ? 1^o En raison de son origine divine, de ses vertus et de ses bienfaits, le Christ aurait dû être à l'abri de toute douleur. Et pourtant quelles tortures n'a-t-il pas endurées dans son corps et dans son âme ! 2^o Il le fallait pour rétablir les plans de la bonté divine, renversés par la chute de l'homme ; il faut que nous-mêmes nous souffrions un peu aussi pour expier nos péchés. 3^o Mais les souffrances de Jésus-Christ l'ont fait entrer dans la gloire avec son corps transfiguré, son âme inondée de bonheur et son œuvre réalisée. Il en sera de même pour nous, 115-117.

Pater. — INSTRUCTIONS SUR LE PATER. — I. Nécessité de la prière, 211. — II. Dispositions pour bien prier, 213. — III. Comment bien prier, 230 : voir *Prière*. — IV. *Le Pater a été composé par Dieu pour les hommes*. Il est ainsi : 1^o Une prière vraiment divine. C'est en effet Notre-Seigneur qui l'a enseignée aux apôtres : et lorsque nous la prononçons, il reconnaît ses propres paroles. 2^o Une prière admirablement humaine : en la composant, Dieu en a fait la prière humaine qui convient à tous ; prière courte, mais pleine de choses ; prière complète, car dans ses sept demandes elle n'omet rien de ce qui concerne Dieu et de ce qui regarde l'homme, 248-251. — V. La préface du *Pater*. *Dieu Créateur et Dieu Providence*. Dieu est « notre Père » parce qu'il nous a créés et que sa Providence veille sur nous. 1^o Dieu Créateur. Après lui avoir préparé une demeure splendide, Dieu crée l'homme pour le bonheur et ne l'abandonne pas après sa chute. 2^o Dieu Providence. Non seulement il conserve sa créature, mais il veille sur elle avec sollicitude et ne la délaisse jamais, parce qu'il l'aime comme un père ou une mère aime son enfant, 298-301. — VI. *Enfants de Dieu*. Nous le sommes devenus véritablement par la Rédemption. 1^o La Rédemption a fait de nous des enfants de Dieu. Nous sommes ses fils adoptifs, non par une fiction, mais par une véritable régénération, puisqu'en prenant notre nature le Fils de Dieu est devenu vraiment notre frère. 2^o La Rédemption nous assure en même temps tous les privilèges des enfants de Dieu : la participation à la vie divine et les droits à l'héritage de notre Père céleste, 301-303. — VII. *Devoirs des enfants ; obligations du Père*. 1^o Enfants de Dieu, nous devons l'aimer, parce qu'il est le meilleur des pères, et l'imiter, parce qu'il est la perfection même. 2^o Dieu remplit vis-à-vis de nous toutes les obligations d'un père envers ses enfants ; il nous élève en pourvoyant à tous nos besoins du corps et de l'âme ; il nous reprend et nous corrige pour notre plus grand bien, 314-316. — VIII. *Pater Noster : La fraternité chrétienne*. Dieu étant notre Père, il en résulte que nous sommes tous frères. 1^o Nous sommes frères comme hommes, mais surtout comme chrétiens. En conséquence nous devons nous aimer comme des frères, prier les uns pour les autres et prier pour tous les hommes. 2^o En proclamant la fraternité, le Christ en a donné le vrai sens ; la fraternité n'entraîne pas l'égalité absolue réclamée par le socialisme ; elle admet les distinctions sociales, mais elle les atténue par la charité, 328-330. — IX. *Qui es in celis*. 1^o Sens de ces mots. Dieu invisible est présent partout et partout il se découvre dans ses œuvres ; mais c'est au ciel, son ouvrage le plus splendide, la demeure du Très-Haut, le séjour de la gloire, que

notre prière va le trouver. 2^o Sentiments de piété qu'ils nous suggèrent. La pensée du Père qui est aux cieux nous abaisse devant la majesté divine et nous élève vers le ciel ; elle nous fait désirer le séjour auprès du Père, le ciel qui doit être notre unique but, 330-332. — X. Première demande : *Que votre nom soit sanctifié* ! Par ces paroles nous exprimons notre profond désir que Dieu soit connu, aimé, glorifié, traité saintement. Sans doute rien ne manque à la gloire ni au bonheur de Dieu ; mais il veut que les voix de la terre s'unissent aux concerts du ciel pour lui offrir des louanges perpétuelles. 2^o Nous devons travailler à faire sanctifier Dieu en priant pour que les nations se convertissent, pour que les pécheurs reviennent à Dieu, pour que nous-mêmes nous procurions la gloire de Dieu, pour que l'Eglise se répande par toute la terre, 346-349. — XI. Deuxième demande : *La beauté du règne de Dieu*. 1^o La beauté du règne de Dieu est célébrée par Notre-Seigneur en des termes qui en donnent la plus haute idée. Il ne songe qu'à prêcher le royaume de Dieu dont la recherche doit passer avant tout le reste. Le règne de Dieu est triple : règne de la nature, règne de la grâce et règne de la gloire. 2^o La beauté du règne de Dieu dans notre âme par la grâce est seule capable de nous faire supporter les misères de cette vie. Car nous sommes sur une terre d'exil ; nous y souffrons et nous y luttons sans cesse et nous avons la mort pour unique perspective, 378-380. — XII. *La royauté de Dieu*. Pour établir son règne en nous, 1^o Dieu veut régner sur notre intelligence. Les grands savants se sont inclinés devant Dieu ; mais les demi-savants ont prétendu pouvoir se passer de lui. Intelligence souveraine, Dieu entend régner sur l'intelligence humaine, qui doit lui rendre ses hommages et ses actions de grâces. 2^o Dieu veut régner aussi sur notre volonté et sur notre cœur, qui ont encore plus de prix que notre intelligence. Les hommes lui ont refusé cet hommage et, en voulant garder l'indépendance de la volonté et du cœur, sont tombés dans une dégradation lamentable. 3^o Afin d'éclairer notre intelligence et de diriger notre volonté, Dieu nous a donné l'Eglise : suivons docilement sa voix pour établir le règne de Dieu en nous, 395-397. — XIII. Troisième demande : 1. *Ce que Dieu commande*. Faire la volonté de Dieu, c'est d'abord faire tout ce qu'il commande : 1^o L'adorer et l'aimer ; penser à lui et le prier souvent. 2^o Observer et sanctifier le dimanche et les fêtes. 3^o Honorer ses père et mère et tous nos supérieurs, qui sont comme nos parents les images de Dieu, 397-399. — XIV. 2. *Ce que Dieu défend*. La volonté de Dieu se manifeste aussi dans ce qu'il défend. Ses principales défenses ont pour but de protéger l'homme dans sa personne et dans ses biens. 1^o Pour protéger la vie de l'homme, Dieu a dit : « Tu ne tueras point. » Par là il condamne les homicides de toute sorte : la guerre à moins qu'elle ne soit juste et nécessaire ; les infanticides aujourd'hui si fréquents et les crimes qui dépeuplent les familles ; les scandales qui tuent l'âme, et tout ce qui est de nature à lui ravir sa pureté. 2^o Pour protéger les biens de l'homme, Dieu défend tous les attentats contre la propriété, si attaquée de nos jours ; le mensonge, qui sert souvent à commettre l'injustice ; et tout ce qui peut nuire à la réputation du prochain, 401-403. — XV. 3. *Ce que Dieu conseille*. Sans en faire une loi obligatoire, mais en vue de nous rendre parfaits, Jésus-Christ nous conseille : 1^o le détachement des biens de ce monde par la pauvreté ; c'est l'invitation qu'il adressait au jeune homme riche ; 2^o le renoncement aux plaisirs de la chair par la chasteté : chasteté parfaite pour ceux qui y sont appelés, chasteté conjugale pour les autres ; 3^o le renoncement à notre propre volonté par l'obéissance, dont la pratique n'est pas réservée aux religieux, 403-405. — XVI. 4. *Ce que Dieu permet*. 1^o Dieu permet le mal, même le mal suprême qui est le péché, parce qu'il respecte notre liberté. Il permet surtout l'épreuve, qu'il n'épargne pas à ses meilleurs serviteurs et dont il se sert pour tirer le bien du mal, comme le prouve

l'exemple de Joseph. 2° Que devons-nous faire en face de l'épreuve ? L'accepter parce qu'elle est l'expression de la volonté de Dieu, comme l'a fait Simon le Cyrénéen, et en tirer profit pour nous humilier et nous réfugier auprès de Dieu, 405-407. — XVII. Quatrième demande : 1. *Les biens temporels*. 1° Dieu nous permet de lui demander des biens temporels : après le royaume des cieux, il est disposé à nous accorder le reste, c'est-à-dire les biens temporels ; à condition toutefois que nous ne les considérons pas comme les biens seuls véritables et seuls désirables. 2° Nous devons les demander à Dieu, car il les tient dans ses mains : depuis la chute d'Adam, la terre ne nous donne rien sans travail et nous ne sommes jamais sûrs de récolter là où nous avons semé. 3° Car notre insuffisance est absolue en face de nos nombreux ennemis. Nous dépendons de tout et nous avons à nous défendre contre tout : quelle serait donc notre folie de vouloir ignorer Dieu au lieu de le prier ! 407-409. — XVIII. 2. *Le pain du corps*. 1° *Panem* : c'est la nourriture et tout ce qui est nécessaire à la vie ; mais c'est surtout le pain, dont nous connaissons mieux à présent le prix, et qui s'accorde avec la mortification. 2° *Panem nostrum quotidianum* : notre pain, car nous appartenons tous à la grande famille du Père ; notre pain, c'est-à-dire le pain que nous avons gagné ; notre pain de chaque jour, car chaque jour il nous faut alimenter notre frêle existence. 3° *Da nobis hodie* : donnez-nous-le, car tout vous appartient et nul ne peut se reposer sur sa fortune qui peut s'écrouler d'un jour à l'autre ; donnez-nous-le aujourd'hui, car à chaque jour suffit sa peine et nous devons nous confier à la Providence, 409-411. — XIX. 3. *Le pain de l'âme*. Il est double : 1° C'est d'abord le pain de la doctrine. Nous vivons de Dieu par la foi, et nous devons donc avoir faim de la parole de Dieu que l'Eglise nous distribue sans cesse, le dimanche surtout, pour entretenir et accroître en nous la vie surnaturelle. 2° C'est aussi le pain de l'Eucharistie. C'est bien le pain descendu du ciel, notre pain de voyage, le pain des enfants de Dieu ; c'est notre pain quotidien, car nous devons, conformément au précepte de l'Eglise, en nourrir chaque jour notre âme pour réparer ses fatigues, la guérir de ses maux et la faire croître dans la charité et toutes les vertus, 411-413. — XX. Cinquième demande : 1. *Pardonnez-nous...* Que faut-il pour que Dieu nous pardonne ? 1° Un humble aveu. Nous mentirions, si nous disions que nous n'avons pas de péché ; il suffit d'interroger notre conscience pour y découvrir des fautes innombrables. 2° Le repentir, dont l'enfant prodigue et le publicain nous donnent l'exemple. 3° La confiance en Dieu, qui est le meilleur des pères, et auprès duquel intercéde continuellement pour nous le meilleur des avocats, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'est toujours montré si bon pour les pécheurs, 413-415. — XXI. 2... *Comme nous pardonnons*. 1° Le péché est une dette contractée envers la justice divine, et une dette personnelle ; nos péchés sont bien notre œuvre ; et si nous disons : « Pardonnez-nous, » c'est parce que la justice et la charité nous obligent à songer à nos frères. 2° Pardonnez-nous comme nous pardonnons : le moyen d'obtenir notre pardon, c'est de pardonner à ceux qui nous ont offensés. Si nous ne le faisons pas, cette demande du *Pater* devient notre propre condamnation. L'obligation de pardonner à nos frères est d'ailleurs maintes fois exprimée dans l'Evangile, 417-419. — XXII. 3. *Pardonnons*. Le pardon des injures est essentiellement chrétien. 1° Il est nécessaire, et nous sommes obligés de lutter contre les répugnances de la nature qui nous pousse à la vengeance ; il n'est pas toujours possible d'oublier, mais il faut pardonner et, pour s'y résoudre, réciter souvent le *Pater*. 2° Il est facile, car il suffit pour cela de considérer l'indulgence de Dieu à notre égard et de recourir à la prière et aux sacrements ; c'est ainsi que le pardon, loin de nous être difficile, nous semblera doux, 419-421. — XXIII. Sixième demande : 1. *La tentation*. 1° C'est une épreuve à laquelle

Dieu nous soumet pour notre bien personnel et pour l'édification des autres. Le démon nous tente aussi, mais c'est pour nous entraîner au mal : pour cela il exploite notre propre concupiscence et se sert des créatures. 2° Personne n'est exempt de la tentation : Notre-Seigneur lui-même a voulu être tenté afin de nous ressembler davantage ; la tentation est d'ailleurs la conséquence de la liberté. Elle nous est grandement utile, parce qu'elle nous convainc de notre faiblesse et du besoin que nous avons du secours divin, 421-423. — XXIV. 2. *Et ne nos inducas...* Ne nous laissez point succomber à la tentation, car : 1° Nous sommes faibles et nous avons des ennemis puissants, dont le principal est le démon qui cherche continuellement à nous perdre. 2° Mais nous avons aussi des armes puissantes pour en triompher : la confiance en Dieu, la prière et la vigilance, 423-425. — XXV. Septième demande : *Sed libera nos a malo. Amen*. Le mal dont nous demandons à être délivrés, c'est surtout la peine du péché, le mal moral qui se rencontre partout : 1° Dans la vie individuelle, c'est le manque de foi : l'homme semble avoir oublié son Créateur et son Rédempteur. 2° Dans la famille, c'est le manque d'autorité : le père n'a plus conscience de sa responsabilité et il abdique toute autorité devant ses enfants. 3° Dans la société, c'est le manque d'ordre : la loi ne parlant plus au nom de Dieu, elle ne s'impose plus à la conscience : c'est alors le désordre général, qui aboutit à la Révolution avec toutes ses horreurs, 425-427.

Patron. — *Pour annoncer la fête patronale* (Plan). L'importance de cette fête ressort du rôle que remplit le saint Patron, à la fois protecteur et modèle des paroissiens. 2° Comment la célébrer ? En lui donnant toute la pompe extérieure et toute la piété possible, 208. — Le Patron du travail et de la bonne mort : voir *Joseph* (S.).

Péché. — *La fuite du péché* (Méditation). Le péché est le plus grand de tous les maux. 1° Il est le mal de Dieu, car il s'attaque à l'ordre établi par Dieu dans la création et à Dieu lui-même. 2° Il est le mal de l'âme, car il lui ôte la vie de la grâce et son riche cortège de dons surnaturels, 257-262. — *Les préservatifs contre le péché* (Plan). Ce sont : 1° la vigilance sur notre esprit (intelligence, imagination, cœur) et sur nos sens ; 2° la mortification de la chair par la pénitence, et notamment par l'abstinence et le jeûne ; 3° la prière et la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, 104. — *La rechute dans le péché* (Plan). Elle est très grave : 1° en elle-même, car elle est un outrage direct à la miséricorde, à la patience et à la sainteté de Dieu ; 2° dans ses causes, car elle provient d'un manque de parole, de prudence et d'énergie ; 3° dans ses conséquences, car elle rend la conversion plus difficile et conduit parfois à l'endurcissement, 67-68. — *L'expiation de nos péchés* (Plan). 1° Pourquoi ? Parce que nous y sommes obligés par le respect et la reconnaissance à l'égard de Dieu, et par le souci de nos intérêts les plus sacrés. 2° Comment ? Pour être expiatoires, nos œuvres doivent être libres, faites en état de grâce, à la fois glorieuses pour Dieu et sanctifiantes pour nous. Et nous pouvons expier soit en accomplissant certaines œuvres, soit en acceptant les peines que Dieu nous envoie, 40-42. — *La réparation des péchés des impies* (Plan). 1° Pourquoi ? Parce que l'offensé est notre Dieu, et que ceux qui l'offensent sont nos frères. 2° Comment ? Non par des représailles, mais en suivant les exemples donnés par Joseph d'Arimathie, Madeleine, les Saintes Femmes et surtout la Sainte Vierge, 42-43.

Pécheur. — Le lépreux, image du pécheur : voir *Lépreux*. — *Dieu et le pécheur* (Plan). 1° En ce monde, Dieu se comporte avec le pécheur comme le maître de l'Evangile avec son débiteur : il suffit à celui-ci de s'avouer coupable pour que sa dette lui soit remise. 2° Dans l'autre monde, Dieu n'est plus que le Juge souverainement juste : quel juge ! quel compte à rendre ! quelle sentence ! 344. — *Conduite de Jésus et*

des pharisiens à l'égard du pécheur (Plan). 1^o Conduite des Pharisiens : ils méprisent le pécheur ; ils ne font rien pour le tirer de son état et ne sont pas même désarmés par sa conversion. 2^o Conduite de Jésus : il aime les pécheurs ; il leur donne une preuve de son amour ; il leur fournit les moyens de sortir de leur triste état et il se réjouit de leur conversion, 216. — Marie refuge des pécheurs : voir *Marie* (Mois de Marie, 12^e Jour). — Le zèle pour la conversion des pécheurs : voir *Zèle*.

Pèlerinage. — A l'occasion d'un pèlerinage : Le sens d'une manifestation catholique : voir *Catholique*.

Pénitence. — (Plan). 1^o Pourquoi faire pénitence ? Parce que Dieu le veut, Notre-Seigneur nous en a donné l'exemple, la raison nous le démontre et notre intérêt nous y engage. 2^o Comment ? Par la prière, le jeûne et les bonnes œuvres, 51. — Le Sacré-Cœur et la facilité de la pénitence : voir *Sacré-Cœur*.

Pentecôte. — Voir *Table synthétique*, p. 433, et *Saint-Esprit*.

Perfection. — Les raisons d'aspirer à la perfection chrétienne : voir *Vie chrétienne*. — *La perfection de nos actions ordinaires* (Plan). A l'exemple de la Sainte Vierge, tâchons de nous assurer la possession du ciel en nous appliquant à toujours bien faire nos actions ordinaires. 1^o Notre perfection ne consiste pas à faire beaucoup de choses, ni de grandes choses, ni des choses extraordinaires. 2^o Elle consiste à bien faire nos actions ordinaires, c'est-à-dire avec exactitude, ferveur et persévérance. 3^o Et surtout à les faire par un motif surnaturel, 288.

Persécution. — *Les persécutions* (Plan). Elles sont : 1^o Inévitables, au dire de Notre-Seigneur et au témoignage du bon sens. 2^o Utiles, car elles servent à distinguer les vrais chrétiens, à les rendre meilleurs et à prouver la divinité de l'Eglise, 35.

Persévérance. — Voir *Communions* (Premières) et *Catéchisme*.

Pharisiens. — Leur conduite vis-à-vis du pécheur : voir *Pécheur*.

Pierre et Paul (SS.). — Sermons : voir *Table synthétique*, p. 433, *Pape*, *Zèle*. — Le Sacré-Cœur et la question : « M'aimes-tu » ? voir *Sacré-Cœur*.

Piété. — *La vraie et la fausse piété* (Plan). 1^o La fausse piété est incomplète, intéressée, extérieure. 2^o La vraie piété est complète, désintéressée, intérieure, 217.

Pilate. — Voir *Passion* (Les bourreaux de Jésus).

Pontmain. — Voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 24^e Jour).

Présentation. — Voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 2^e Jour).

Prêtre. — Voir *Curé*. — *Le recours au prêtre*. Il est nécessaire pour la confession et la direction : voir *Confession* et *Direction*.

Prière. — *La prière*. 1^o Sa nature. Il suffit d'étudier le *Pater*, composé par Notre-Seigneur, pour se rendre compte que la prière est une adoration et une demande. 2^o Espèces. Ce sont : l'oraison mentale, la plus excellente, et d'ailleurs possible à tous ; la prière vocale, et surtout la prière publique, telle que la messe, la prière en commun et la prière privée. 3^o Pratique. Conditions : écarter le respect humain ; prier avec le plus grand respect, marqué par le maintien et l'attention ; avec confiance et persévérance. Temps : il faut prier toujours, mais surtout le matin et le soir, au moment des tentations et au commencement des principales actions. Lieu : on peut prier partout, mais il faut le faire surtout à l'église et dans la solitude, 273-277. — *Nécessité de la prière*. 1^o Dieu nous en fait un ordre : Notre-Seigneur nous ordonne de prier et nous donne l'exemple de la prière continuelle. 2^o Nous en avons d'ailleurs un immense besoin. Nous sommes dans la main de Dieu et nous avons continuellement besoin de lui, tant pour le temporel que pour le spirituel ; si Dieu ne nous exauce pas toujours, c'est parce que nous lui demandons des choses qui nous seraient nui-

sibles, ou que nous prions mal. Mais Dieu, étant notre Père, ne demande qu'à nous exaucer, pourvu que nous lui exposions avec confiance nos besoins, 211-213. — *Dispositions pour bien prier*. 1^o L'humilité, dont le publicain et Madeleine nous offrent de parfaits modèles. 2^o La charité envers nos frères, car c'est la condition que Dieu exige pour nous exaucer. 3^o La confiance, car Notre-Seigneur a tout fait pour nous inspirer confiance, et il reste, avec l'Esprit-Saint, notre avocat, toujours écouté du Père, 213-216. — *Comment bien prier ?* 1^o Du fond du cœur. Notre-Seigneur a maudit l'hypocrisie des Pharisiens et loué ceux qui adorent Dieu en esprit et en vérité : que toutes nos prières, mentales ou vocales, publiques ou privées, sortent vraiment de notre cœur. 2^o Avec persévérance. Quand Dieu nous fait attendre, c'est pour éprouver notre humilité : il veut que nous persévérions dans la prière et que nous ne cessions pas de prier. 3^o Au nom de Jésus-Christ. Nous n'avons par nous-mêmes aucun crédit auprès de Dieu ; mais le Père ne refuse rien à ceux qui se présentent à lui avec les lettres de crédit de Jésus. Et pour arriver à Jésus, le plus sûr chemin est de passer par Marie, 230-232. — *Ceux qui prient bien et ceux qui prient mal* (Plan). 1^o Ceux qui prient mal : *maï, male, mala*. 2^o Ceux qui prient bien : ce sont ceux qui prient au nom de N.-S. Jésus-Christ, avec humilité, attention, confiance et persévérance, 164. — *Un modèle de prière* (Plan). Il nous est donné dans la personne de Jaïre. 1^o Comment il prie : avec attention, foi, humilité, confiance et persévérance. 2^o Comment il est récompensé : Notre-Seigneur l'écoute, le suit et l'exauce, 356. — *La prière en commun* (Plan). 1^o Sa facilité : quoi de plus facile que de prier en commun, soit dans la famille, soit à l'église ? 2^o Ses avantages : elle est plus chrétienne, plus édifiante, plus efficace, 231.

Prix (Distribution de). — Voir *Travail*.

Prospérité. — L'observation de la loi chrétienne, loin d'y faire obstacle, favorise la prospérité matérielle : voir *Vie chrétienne*.

Providence. — *La Providence* (Plan). 1^o Nature : étymologie et définition. 2^o Existence : il y a une Providence générale, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral ; et une Providence spéciale, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel. 3^o Nos devoirs envers elle : y croire, se confier à elle, ne jamais la blasphémer, 272. — *Prospérité des méchants et épreuves des bons* (Plan). C'est le grand prétexte pour accuser la Providence. Or cette allégation est : 1^o exagérée ; 2^o fausse dans bien des cas ; 3^o facilement explicable quand elle est vraie, 271-272. — Dieu Providence : voir *Pater*, V.

Publicain. — *L'humilité récompensée* (Plan). L'humilité est admirablement représentée dans la personne du publicain. 1^o Caractères : elle apparaît dans son attitude, dans ses sentiments, dans l'acceptation d'un mépris qu'il juge mérité. 2^o Récompenses : l'humble publicain obtient le pardon de ses péchés ; il est confirmé en grâce ; il est vengé du mépris des hommes, 235.

Purgatoire. — *Les âmes du purgatoire*. 1^o Il est certain qu'elles souffrent. L'existence du purgatoire est de foi. Les souffrances des âmes qui y sont détenues sont indicibles : elles souffrent cruellement, d'abord parce qu'elles sont séparées et privées de Dieu ; ensuite parce qu'elles subissent des peines sensibles très douloureuses dont la principale est le tourment du feu. 2^o Mais nous pouvons les soulager : la foi et la raison nous l'attestent. De quelle façon ? Par toutes sortes de bonnes œuvres et surtout par le Saint Sacrifice, la communion et les indulgences. 3^o Nous en retirons de grands avantages, car c'est la plus belle des œuvres de miséricorde. Beaucoup d'âmes sont complètement délaissées : intéressons-nous particulièrement à elles, 340-344. — *Nos peines et celles du purgatoire*. Nous trouvons nos épreuves bien lourdes ; mais si nous les comparons à celles des âmes du purgatoire, nous les trouverons de beaucoup : 1^o Plus légères. Nous nous

plaignons de souffrir, quoique nous soyons fidèles à nos devoirs. Les âmes du purgatoire sont des âmes fidèles et agréables à Dieu ; et pourtant elles souffrent plus que nous, puisque ce qui les tourmente, c'est la privation d'un bien éternel, nécessaire et infini ; privation bien plus dure que celles dont nous nous plaignons. 2° Plus courtes. Si longues qu'elles nous paraissent, nos peines ne sont pas toujours présentes à notre esprit, et la mort vient bientôt nous en délivrer. Au purgatoire, nul répit dans la souffrance ; et l'heure de la délivrance est inconnue. 3° Plus consolées, puisqu'elles sont adoucies par les sympathies de l'amitié, la grâce de Dieu, la pensée que nos souffrances sont méritoires. Les âmes du purgatoire échangeraient volontiers leurs peines contre les nôtres, 380-381. — Voir *Morts*.

Purification. — *Les leçons que nous donnent les deux témoins du mystère* (Plan). 1° Le vieillard Siméon, portant le Sauveur dans ses bras et se laissant diriger par lui, est l'image de l'âme qui reçoit Jésus dans la communion : puissions-nous avoir le même empressément et le même abandon à la volonté du Maître ! 2° La prophétesse Anne, louant Dieu et parlant de l'Enfant-Jésus à ceux qui attendaient la Rédemption, nous enseigne à bénir Dieu des grâces qu'il nous accorde, sans envier la part d'autrui, et à lui témoigner notre reconnaissance en exerçant autour de nous un véritable apostolat, 7-8.

Quarante-Heures. — Triduum : voir *Table synthétique*, p. 433 ; et *Péché, Zèle*. — *Joie et tristesse* (Plan). 1° *Mundus gaudebit*. Quel est ce monde ? Et que sont ses joies ? Grossières et le plus souvent coupables. 2° *Vos autem contristabimini* : tristesse de la conception et de la compassion. 3° *Tristitia vesira vertetur in gaudium* : joie de la pitié, de l'innocence et de la récompense éternelle, 32.

Quasimodo. — *Pour vivre*. Les fêtes chrétiennes opèrent ce qu'elles signifient. 1° La grâce signifiée par la résurrection de Notre-Seigneur, c'est la résurrection des âmes que le péché avait fait mourir en leur enlevant la vie de la grâce ; beaucoup ont ressuscité au temps des Pâques. 2° A l'exemple du Sauveur, elles doivent ressusciter pour ne plus mourir : qu'elles se mettent donc en garde contre les rechutes, toujours à craindre. 3° Et pour éviter ce malheur, qu'elles recherchent ce qui est dans le ciel et n'aient de goût que pour les choses d'en-haut, 133-135. — *Conserver l'esprit des fêtes pascales* (Plan). L'Eglise demande à Dieu qu'après avoir célébré les fêtes pascales nous en conservions l'esprit dans la conduite de notre vie. 1° Avoir célébré les fêtes pascales, ce n'est pas seulement avoir pris part aux cérémonies extérieures du jour de Pâques, mais avoir rempli le devoir pascal de la confession et de la communion. 2° En reproduire l'esprit dans sa vie, c'est demeurer chrétiens et par conséquent assister à la messe le dimanche et les fêtes, garder l'abstinence les jours prescrits et remplir son devoir pascal. Il faut le demander et le vouloir, 135. — *Nonne oportuit Christum pati...* : voir *Passion*.

« *Quis ut Deus ?* » — Voir *Michel* (S.).

Raphaël (S.). — *La manière de faire le bien* (Plan). Dans sa conduite avec Tobie, S. Raphaël nous apprend à faire le bien : 1° avec dévouement : dévouement entier et désintéressé ; 2° avec humilité, sans nulle ostentation ni vanité ; 3° avec esprit surnaturel, c'est-à-dire uniquement en vue de la gloire de Dieu et du bien des âmes. Et pour que notre charité ait tous ces caractères, qu'elle ait, comme celle de l'Archange, un aliment divin ! 345-346.

Ravignan (P. de). — Le P. de Ravignan et les modes indécents, 267.

Rechute. — Dans le péché : voir *Péché*.

Récompense. — Les récompenses du monde et celles de Dieu : voir *Devoir* (Le couronnement d'une vie de devoir), *Monde*.

Regina Coeli. — Voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 14^e Jour).

Règne. — Le règne de Dieu en nous : voir *Grâce* et *Pater*, XII. — La beauté du règne de Dieu : voir *Pater*, XI.

Rénovation. — Pour la rénovation des vœux du Bapême : voir *Communions* (*Premières*).

Réparation. — La réparation pour les péchés des impies : voir *Péché*.

Retraite. — TROISIÈME RETRAITE A DES JEUNES GENS. *Nos grands devoirs* : voir *Table synthétique*, p. 434. — Prologue : *Vos fatigues et le temps de la retraite*. Après les fatigues d'un laborieux ministère, Jésus convie ses apôtres à venir se reposer dans la retraite. C'est ainsi qu'il vous appelle au milieu de vos fatigues et vous offre le repos de la Retraite. 1° Vos fatigues : fatigues du corps, de l'esprit, du cœur et de l'âme : vous les connaissez toutes par expérience. 2° Le repos de la Retraite : dans une Retraite fermée, le corps se repose par l'application au travail intérieur ; l'esprit, par l'audition de la vérité ; le cœur, dans la jouissance des affections les plus pures et les plus solides ; l'âme, dans la paix et le pardon de Dieu, 241-244. — Pour la suite des instructions, voir *Fins dernières, Péché, Tempérance, Vigilance, Prière, Prêtre, Communion, Travail, Apostolat, Confiance*.

Riche. — *Le bon et le mauvais riche* (Plan). 1° Le mauvais riche : il s'attache à ses biens ; il s'en sert pour faire le mal ; il s'aveugle même sur l'usage qu'il en fait ; il n'est jamais satisfait de ce qu'il possède. 2° Le bon riche : il se détache de ses biens ; il s'en sert pour faire le bien ; il ne se glorifie pas du bien qu'il fait, 234. — Le jeune homme riche, 239.

Rogations. — *Les processions des Rogations* (Plan). 1° Leur origine. 2° Leur but : demander les bénédictions de Dieu sur les fruits de la terre ; l'époque et les prières des Rogations sont admirablement appropriées à ce but. 3° Nos devoirs : assister aux processions et y prier, 460.

Rosaire. — Les mystères du Rosaire et la vie chrétienne. 1° Les mystères joyeux s'accomplissent pour la Sainte Vierge dans le silence d'une vie humble et cachée. 2° Dans les mystères douloureux, Marie épuise la somme des douleurs morales qui peuvent accabler une créature humaine et nous rappelle la grande loi de la souffrance. 3° Les mystères glorieux nous montrent Marie achevant sa vie terrestre dans l'allégresse, en attendant le triomphe céleste. Notre vie ressemble à celle de la Sainte Vierge : prenons-la pour modèle, 321-323. — Voir *Marie* (et particulièrement : *Union, séparation, réunion*).

Royaume. — Voir *Règne*.

Royauté. — La royauté de Dieu : voir *Pater*, XII.

Sacré-Cœur. — *L'action du Sacré-Cœur dans les âmes*. 1° Le Sacré-Cœur veut être l'inspirateur de nos pensées. Verbe de Dieu, il parle sans cesse et de mille manières à nos âmes, soit pour nous faire comprendre une vérité qui nous manquait, soit pour nous faire mieux entendre une vérité déjà connue. 2° Il veut être le mobile de nos volontés, auxquelles il propose deux puissantes raisons de vouloir : la crainte de lui déplaire, et l'amour qui fait tout entreprendre pour celui qu'on aime. 3° Il veut être le soutien de nos efforts en donnant à notre faiblesse le secours tout-puissant de sa grâce, 195-196. — Le cœur de Jeanne d'Arc et le Cœur de Jésus : voir *Jeanne d'Arc*. — Pour la bénédiction d'un drapeau du Sacré-Cœur : voir *Drapeau*.

POUR LE PREMIER VENDREDI. — *Les divines condescendances du Sacré-Cœur*. Pour se mettre à notre entière disposition, Jésus supprime toutes les distances. 1° Il est prêt à nous recevoir à tout instant : non content d'avoir été accessible à tous dans sa vie mortelle, il veut rester présent au tabernacle pour recevoir en tout temps nos hommages, et il daigne même demeurer dans notre cœur. 2° Il n'exige aucune étiquette et nous accueille en quelque état que nous soyons. 3° Il ne juge indigne de lui aucune de nos préoccupations, même les plus minimes et les plus vulgaires, 21-23. — *Le Sacré-Cœur et la facilité de la pénitence*. Nous

nous plaignons que la pénitence soit pénible. En réalité elle est bien peu de chose : 1° A côté des offenses que nous avons faites à Dieu : que d'excuses ne faisons-nous pas quand nous avons déplu à ceux qui nous sont chers ! Et nous comptons pour rien les offenses faites à Dieu. 2° A côté des châtiments que nous méritons. Ceux dont nous souffrons ici-bas ne sont rien auprès de ceux que nous devrions subir au purgatoire ou dans l'enfer. 3° A côté des souffrances indicibles que Notre-Seigneur a endurées dans son corps et dans son âme. 4° A côté des biens que nos peines peuvent nous acquérir : les joies du retour à Dieu et du bonheur éternel, 107-109. — *La question du Sacré-Cœur* : « *M'aimes-tu ?* » C'est la question posée par Notre-Seigneur à S. Pierre. 1° Jésus nous fait la même demande à chaque instant : quand il s'agit d'accomplir un acte de piété ou un devoir d'état, quand l'épreuve vient nous visiter. 2° A cette question répondons comme S. Pierre avec humilité, persévérance et pénitence. 3° Et confirmons notre réponse par notre conduite, qu'il s'agisse d'acte de piété à remplir, de devoir d'état à pratiquer ou d'épreuve à supporter, 191-192. — *Aimons le Sacré-Cœur toujours davantage*. Nous ne l'aimerons jamais assez, car il est digne d'être aimé infiniment. 1° Ne pouvant lui payer toute notre dette, faisons du moins preuve de bonne volonté et cherchons à l'aimer toujours mieux, en rendant nos intentions toujours plus pures ; d'autant que ne pas progresser, c'est déchoir. 2° Aimons-le toujours davantage pour réparer le temps perdu ; et savons-nous combien de temps il nous reste pour regagner cet arriéré ? 3° Aimons-le toujours davantage, car chaque jour qui s'écoule augmente pour nous le nombre de ses bienfaits, 311-312. — *Le Sacré-Cœur et nos épreuves*. Nous trouvons nos épreuves bien lourdes ; en réalité la bonté du Sacré-Cœur les a faites de beaucoup plus légères que les souffrances des âmes du purgatoire : voir *Purgatoire*. — *Le Conquérant des âmes*. 1° La conquête qu'il poursuit, ce sont les âmes et la nôtre en particulier. Il en est le maître à la fois comme Dieu, car il les a créées et les conserve, et comme homme, car il les a rachetées en mourant pour elles. 2° Les moyens qu'il emploie, ce n'est pas la violence atroce de la guerre, mais la douceur, la bonté, l'amour. 3° Le but qu'il poursuit, ce n'est pas un accroissement de gloire et de puissance, mais notre bonheur sur la terre et dans le ciel, 399-400.

Scapulaire. — *Le scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel* (Plan). 1° Son origine céleste : révélation faite à S. Simon Stock. 2° Ses avantages. Il est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls et un gage d'alliance éternelle. 3° Ses obligations : inscription dans la Confrérie du Carmel ; chasteté et récitation du Petit Office ; dispositions intérieures indispensables pour jouir de tous ses privilèges, 224. — Voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 21^e Jour).

Saint-Esprit. — *Le Saint-Esprit et l'apostolat*. Au jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit a opéré un triple miracle : 1° La création de l'apostolat. D'hommes jusqu'alors timides, ignorants et imparfaits, le Saint-Esprit fait des apôtres intrépides, pleins de science et d'éloquence et modèles de toutes les vertus. 2° La continuation de l'apostolat. Sous le souffle irrésistible du Saint-Esprit, la flamme des apôtres se communique à travers les siècles aux prêtres qui continuent leur apostolat. 3° L'extension de l'apostolat. De tous les convertis le Saint-Esprit fait de nouveaux apôtres et il appelle tous les chrétiens à travailler au salut de leurs frères, 177-179. — *L'action du Saint-Esprit sur nos âmes* (Plan). 1° Ses miséricordes : elles sont innombrables et forment comme la trame de notre histoire intime ; elles sont admirables : le Saint-Esprit opère de mille manières, utilisant pour notre bien les influences salutaires, les événements de notre vie et jusqu'à nos fautes. 2° Ses exigences : ne pas éteindre le Saint-Esprit, c'est-à-dire écouter et suivre ses inspirations ; ne pas mentir au Saint-Esprit, par hypocrisie

et duplicité ; ne pas lui résister ni le contrister en résistant à la grâce, 168-170. — *Nos devoirs envers l'Esprit-Saint* (Plan). 1° L'adoration, car il est Dieu, et les chrétiens semblent l'oublier. 2° La prière, dont l'Eglise nous donne l'exemple, pour obtenir ses grâces de lumière et de force et son secours. 3° La docilité, pour y correspondre pendant la vie et surtout à l'heure de la mort, 153. — Voir *Confirmation*, *Trinité*.

Saints. — *Comment l'Eglise fait des Saints* (Plan).

1° Béatification. Elle n'est prononcée qu'à la suite d'un long et minutieux procès. S'il s'agit d'un martyr, il suffit d'établir le fait et le motif du martyre. Pour les autres saints, il faut trois procès relatifs à la réputation de sainteté, à l'héroïcité des vertus et aux miracles du personnage mis en cause. Et la béatification n'est prononcée que par un dernier jugement émanant du Souverain Pontife lui-même. 2° Canonisation. Avant le jugement du Pape qui la prononce, il faut que le bienheureux ait fait, depuis sa béatification, deux miracles dont l'examen est très minutieux et rigoureux. Réjouissons-nous, comme catholiques et comme Français, d'avoir au ciel de nouveaux intercesseurs, et qui sont de chez nous, 164-165.

Salette (La). — Marie à la Salette : voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 23^e Jour).

Salut. — *Le salut* (Plan). 1° Pourquoi y travailler ? Parce que c'est une affaire importante, pressante, personnelle. 2° Comment y travailler ? Avec soin, sans délai et sans relâche, 216-217.

Salutation. — La Salutation angélique : voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 16^e Jour).

Salve Regina. — Voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 15^e Jour).

Samaritain. — *Le bon Samaritain* (Plan). C'est l'image de Notre-Seigneur venant au secours de l'humanité déchue. 1° Le genre humain avant Jésus-Christ : il se trouvait pris dans les pièges du démon, dépouillé de ses biens, couvert de blessures et abandonné à son malheureux sort. 2° Charité de Jésus : il n'hésite pas à descendre du ciel pour secourir les hommes ; il panse leurs blessures ; il les confie à son Eglise avant de remonter au ciel et prédit son retour à la fin du monde, 236.

Semence. — La semence dont parle l'Evangile est la parole de Dieu : voir *Parole*.

Sénévé. — Le grain de sénévé est l'image de l'Eglise : voir *Eglise*.

Sept-Douleurs. — Voir *Table synthétique*, p. 433 ; et *Marie*, *Mères chrétiennes*.

Siméon. — Les leçons qu'il nous donne : voir *Purification*.

Sociales (Questions). — L'observation de la morale chrétienne est nécessaire au bonheur des sociétés : voir *Vie chrétienne*, XXIV. — La vie chrétienne de l'Etat : voir *Etat*. — Sur la dépopulation : voir *Mariage*. — Sur la désertion des campagnes : voir *Terre*. — Sur la nécessité actuelle du travail : voir *Travail*. — Sur la fraternité : voir *Pater*, VIII.

Souffrance. — *Les souffrances*. 1° Pourquoi souffrir ? Parce que la souffrance est inévitable et utile. 2° Comment souffrir ? Avec résignation et même avec joie, 50. — Les souffrances de Jésus-Christ : voir *Passion*. — Le Sacré-Cœur et nos souffrances : voir *Sacré-Cœur*. — La mère chrétienne et la souffrance : voir *Mères chrétiennes*. — Nos souffrances et celles des âmes du purgatoire : voir *Purgatoire*. — Marie consolatrice des affligés : voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 11^e Jour).

« **Souvenez-vous.** » — Le « Souvenez-vous » : voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 17^e Jour).

Tempérance. — 1° Son prix. Dieu l'estime singulièrement, comme le montrent la prédilection qu'il avait pour S. Jean, l'apôtre vierge, et les châtiments terribles dont il a puni l'intempérance. 2° Ses ennemis. Le danger est partout : en nous d'abord, puis en dehors de nous, dans la rue, les lectures, la mode, les fréquentations et les conversations. 3° Son exercice.

Dans les plaisirs de la table, l'excès seul est un mal. Quant aux plaisirs de la luxure, il faut s'en abstenir totalement, sauf dans le mariage, et exercer sur soi-même la vigilance la plus attentive, 264-268.

Temps. — *Sur le temps* (Plan). 1° Pourquoi bien l'employer ? Parce qu'il est précaire, court, irréparable. 2° Comment bien l'employer ? Pleurer et réparer le temps perdu ; bien profiter du temps présent ; prendre nos précautions pour l'avenir, 394-395. — Le temps n'est rien et le temps est tout, 431. — « Je n'ai pas le temps » : mauvaise excuse pour ne pas communier : voir *Communio*.

Tentation. — *La tentation* (Plan). 1° Elle est inévitable, soit qu'elle vienne de Dieu, qui la permet pour nous sanctifier ; du démon, qui la suscite pour nous perdre ; de notre nature déchu, qui se fait l'adversaire de Dieu et l'auxiliaire du démon. 2° Elle n'est pas invincible, si nous imitons la conduite de Notre-Seigneur avant, pendant et après la tentation, 52-53. — « J'ai trop de tentations » : mauvaise excuse pour ne pas communier : voir *Communio*. — « Ne nous laissez pas succomber... » : voir *Paler*, XXIII et XXIV.

Terre. — La Terre promise et la Jérusalem céleste : voir *Dédicace*. — Contre la désertion des campagnes : *La Victoire de la Terre*, drame, 369 et 385.

Tobie. — Voir *Raphaël* (S.).

Toussaint. — Sermons et plans : voir *Table synthétique*, p. 433 ; et *Ciel, Morts, Purgatoire*.

Tradition. — Les traditions de famille : voir *Famille*.

Travail. — I. (Retraite à des jeunes gens). Le Fils de Dieu nous en a donné l'exemple pour nous apprendre : 1° La loi du travail. C'est une loi de la nature ; c'est aussi une loi pénale, le travail étant devenu, après la chute, le châtement du péché. 2° Les conditions du travail chrétien. Pour travailler chrétiennement, il faut d'abord faire ce que Dieu veut ; et sa volonté se manifeste généralement par l'exemple paternel, les attraites et aptitudes personnelles, les conseils du directeur. Il faut ensuite travailler comme Dieu le veut, c'est-à-dire avec docilité et avec amour, 289-292. — II. (Pour une Distribution de prix aux jeunes filles d'un pensionnat). A la veille des vacances, il est permis de parler du travail dans une maison où il est en honneur et au moment de distribuer les prix qui en sont la récompense. Le travail est d'ailleurs la loi de toute vie humaine. Il préserve le cœur et garde la santé de l'âme. Aimez d'abord le travail intellectuel, car la mission de la femme, sœur, épouse ou mère, exige beaucoup de savoir. Aimez les études sociales, pour vous rendre capables d'être les ouvrières de la charité ; aimez les études religieuses afin de pouvoir défendre et propager votre foi. Aimez aussi le travail manuel et surtout le travail domestique ; aidez vos mères durant les vacances et faites sous leur direction l'apprentissage de la vie. Faites votre devise de Jeanne d'Arc : « Vive labeur ! » 227-230. — *La nécessité actuelle du travail*. S. Martin ne nous a pas seulement donné la victoire, son exemple nous recommande le travail, plus nécessaire aujourd'hui que jamais. En effet 1° Les pressantes nécessités de notre pays nous commandent impérieusement de travailler : charges financières, ruines à réparer, concurrence à soutenir, haines sociales à apaiser. 2° La divine loi du travail est largement nécessaire à notre époque, où chacun cherche à travailler le moins possible. 3° L'oisiveté a fait beaucoup de mal aux âmes durant les cinq dernières années. Au front comme à l'intérieur du pays, la France s'est montrée héroïque ; mais par contre les loisirs forcés ont abaissé le niveau moral et favorisé le sensualisme sous toutes ses formes : il est temps que les caractères se retrempent par le travail. Travaillons donc le plus et le mieux possible, et travaillons en chrétiens, 362-365. — S. Joseph, le patron du travail : voir *Joseph* (S.).

Trinité. — *La Trinité*. 1° Dieu nous a fait connaître quelque chose de sa vie intime en nous révélant qu'il est un seul Dieu en trois personnes distinctes mais égales en toutes choses. Mystère incompréhensible.

2° Toutefois l'antiquité semble avoir été hantée par cette idée, plus ou moins confuse, d'un Dieu à la fois un et trois. 3° De plus il y a dans le monde, où le nombre trois se retrouve à la base de tout, comme des « vestiges » de la Trinité, 81-83. — *Exposition de la doctrine catholique de la Trinité*. Pas plus que S. Augustin nous ne pouvons comprendre ce mystère. 1° Plus un être est parfait, plus son activité est parfaite. Aussi le Verbe, terme de la connaissance du Père, est-il infini ; et infini aussi, le Saint-Esprit, terme de l'amour qui unit le Père et le Fils. 2° Les trois personnes ne sont pas des attributs de Dieu, mais des personnes divines distinctes et égales en tout. 3° Elles vivent de la même vie et Dieu est tout entier dans chacune d'elles, 99-101. — *Une image de la Sainte Trinité*. Nous trouvons dans notre âme des analogies qui nous donnent quelque idée de ce mystère. 1° Dans notre vie intellectuelle. L'activité de notre âme s'exerce par la pensée, dont l'origine reste mystérieuse ; notre âme ne peut pas ne pas penser ; penser, c'est concevoir et nous enfants en quelque sorte nos pensées ; nos conceptions ont une existence distincte et même indépendante de nous. 2° Notre vie morale comporte trois principes : la raison, la volonté et la passion ; et, dans l'âme des saints, ces trois principes sont toujours d'accord pour tendre vers le bien. Ce sont là des « ombres lointaines » de la Trinité, 163-164. — *Les objections contre la Sainte Trinité*. 1° On y relève une contradiction : comment croire que un et trois soient la même chose ? Mais la Révélation affirme tout autre chose, à savoir qu'il y a un seul Dieu en trois personnes. 2° On prétend que d'après les règles de l'addition, chacune des trois personnes étant Dieu, cela fait bien trois Dieux. Mais de même qu'il peut y avoir trois propriétaires indivis d'une seule maison, il n'y a qu'une seule nature possédée en indivision par trois personnes. 3° Enfin si l'on en croit Hegel et Cousin, la Trinité représente tout simplement « l'idée qui évolue, le monde ou l'idée évoluée, et le rapport du monde à l'idée. » Comme si les paroles du Christ avaient dû attendre les explications de ces doctes professeurs pour avoir un sens ! 193-195. — *La Trinité et la vie des âmes*. La vie de nos âmes, c'est la grâce. 1° Les trois personnes de la Sainte Trinité ont contribué à rendre au genre humain la grâce perdue : le Père, en la promettant et en l'accordant ; le Fils, en la méritant ; le Saint-Esprit, en l'apportant. 2° Dans la prière et les sacrements par lesquels la grâce est conférée à chacun de nous, nous trouvons, pour ainsi dire, la signature de la Trinité. 3° Cette grâce nous introduit dans la vie de la Trinité et fait de nous les enfants du Père, les membres du Fils et les sanctuaires du Saint-Esprit. Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! 179-180.

Vendredi. — Pour le Vendredi Saint : voir *Passion*. — Pour le Premier Vendredi : voir *Table synthétique*, p. 434, et *Sacré-Cœur*.

Vertu. — *La vertu et l'acte de vertu*. 1° La vertu. On entend par vertus les forces spirituelles et permanentes qui rendent l'homme capable de faire le bien. Elles se divisent en vertus naturelles ou acquises et vertus surnaturelles ou infuses. Ces dernières ne se séparent pas de la grâce sanctifiante, et elles sont toujours, ici-bas, susceptibles d'accroissement. 2° L'acte de vertu. C'est l'acte qui met la vertu en pratique. Il occupe une très large place dans la vie chrétienne. Il a l'avantage de donner une haute valeur morale à la conduite et de produire le mérite, soit de stricte justice, soit de simple convenance. Le mérite dépend de l'intention, 333-336. — *La culture des vertus chrétiennes*. 1° Comment se cultive une vertu ? La culture des vertus chrétiennes s'effectue par le concours simultané de la grâce de Dieu et du travail de l'homme ; en conséquence, l'effort personnel est indispensable. Il faut avoir soin, en cultivant les vertus, d'éviter tout alliage, et prendre garde que le mal ne s'y glisse soit par exagération ou insuffisance, soit par l'intention ou le sentiment qui les inspirent, soit par la manière de faire

ou les procédés employés ; il importe aussi de choisir un modèle approprié. On doit poursuivre la même vertu tant qu'on ne l'a pas acquise, sans pourtant prolonger outre mesure la culture d'une seule vertu. 2° Quel ordre suivre dans la culture des vertus ? D'après S. François de Sales, il faut rechercher tout d'abord les vertus les plus générales et celles dont l'exercice est le plus conforme à notre devoir ; parmi les autres, il faut préférer les plus excellentes ; enfin il y a lieu de tenir compte des indications fournies par les tentations du démon et l'attrait personnel, 349-352.

Veuillot (Louis). — La méditation des fins dernières le ramène à Dieu, 261.

Vie chrétienne. — ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE.

1^{re} Partie (suite). *Les raisons d'observer la loi chrétienne* : 3° *Notre intérêt* : b) *Les biens qu'elle nous assure* : ... — *Loin d'y faire obstacle, elle favorise la prospérité matérielle*. Si la vie chrétienne nous oblige à mettre les biens spirituels au-dessus des biens temporels, elle ne nous interdit pas de prendre soin de nos intérêts terrestres ; elle est même une garantie de prospérité : 1° A cause des vertus chrétiennes qu'elle nous fait pratiquer. D'abord ces vertus nous mettent en garde contre les vices qui compromettent le plus souvent nos intérêts temporels ; de plus, elles nous donnent des aptitudes qui constituent les meilleures chances de succès, aussi bien dans les entreprises terrestres que dans le travail de notre sanctification. 2° A cause des bénédictions que ces vertus peuvent nous obtenir de Dieu. Sans doute, sous le Nouveau Testament l'observation de la loi de Dieu ne garantit pas infailliblement la prospérité comme sous la loi mosaïque ; mais si la Providence nous refuse les biens terrestres, c'est en vue de nous assurer des biens meilleurs ; et lorsque Dieu n'a aucune raison de refuser la prospérité aux chrétiens, il la leur accorde. Cherchons donc avant tout le royaume de Dieu et sa justice, avec la conviction que le reste nous sera donné par surcroît, 11-15. — *Le ciel*, 26-30 ; voir *Ciel*. — *L'éternité bienheureuse*, 61-64 ; voir *Eternité*. — *La vie chrétienne, témoignage d'amour*. « Si vous m'aimez, dit Notre-Seigneur, gardez mes commandements. » 1° Le meilleur moyen de témoigner notre amour à Dieu, c'est d'observer ses lois. Nous devons aimer Dieu, car il nous a aimés infiniment ; il est par lui-même infiniment aimable et il veut être aimé de nous. Mais nous devons l'aimer comme il le veut être aimé, c'est-à-dire en gardant ses lois, en menant une vie chrétienne. 2° D'autre part, la vie chrétienne est agrandie et transformée quand elle devient un témoignage de notre amour pour Dieu. Il ne faut pas se hâter de blâmer le chrétien qui observe les commandements par intérêt ou par crainte, car ces mobiles peuvent être parfaitement légitimes ; mais il n'en est pas moins vrai que la vie chrétienne est transformée, ennoblie, facilitée, quand on agit par amour, 77-80. — *Les traditions de famille*, 91-95 ; voir *Famille*. — *Les nécessités sociales*. 1° La pratique du Décalogue a toujours été nécessaire au bonheur des sociétés humaines. L'homme est fait pour vivre en société ; mais l'état social implique pour chacun des devoirs souvent difficiles à remplir. Or, tandis que la morale chrétienne sanctionne tous ces devoirs, les morales laïques n'ont pas la même efficacité : elles manquent de fondement, d'autorité, de sanction ; elles ne condamnent que certaines fautes ; elles laissent l'homme à sa faiblesse et négligent entièrement les devoirs envers Dieu. 2° L'observation de la morale chrétienne est, aujourd'hui plus que jamais, nécessaire au bonheur de la société, en raison des changements importants qui s'y sont produits. Le progrès des libertés publiques a affaibli l'autorité au point que la société se trouve désarmée en face des entreprises des mauvais citoyens : raison de plus de fortifier dans chaque individu l'autorité de la conscience. Le progrès du bien-être risque d'ouvrir la porte au sensualisme et à la corruption, et d'exaspérer les déshérités contre les riches : seule la morale chrétienne peut

mettre un frein à la soif de jouissances et corriger les inégalités sociales. Enfin le progrès dans les moyens de communication a contribué plus efficacement à propager les doctrines subversives qu'à répandre la vérité chrétienne. D'autant qu'au moment où se développait ce triple progrès, les dirigeants déclaraient la guerre à l'autorité religieuse. De là cet affaiblissement universel du sens moral qui menace de ruiner les sociétés, à moins qu'elles ne reviennent à la vie chrétienne. A l'heure actuelle il faut que tous les amis du bien public choisissent entre la vie chrétienne et la décomposition sociale, 187-191. — *Il faut embrasser la vie chrétienne sans délai*. 1° Tout délai est une faute très grave. C'est d'abord une offense à la souveraineté absolue de Dieu, qui commande impérieusement lorsqu'il s'agit des vertus obligatoires, en sorte que tout délai fait contracter la responsabilité des fautes commises durant cet intervalle. C'est de plus une offense à l'amour de Dieu : en nous invitant à le servir, il nous donne plus qu'il ne reçoit de nous ; lui désobéir est donc une ingratitude d'autant plus odieuse qu'elle s'autorise de ses bontés pour lui résister. Comme le père de Tobie, Dieu compte les jours... 2° Tout délai est une imprudence considérable, car il rend la conversion très improbable, puisque, de ce fait, le pécheur devient plus coupable et ses forces diminuent ; les moyens de réconciliation sont plus difficiles ; et Dieu menace celui qui diffère sa conversion de lui refuser le temps et même la grâce, menace qu'il appuie par des exemples terribles. Imitons donc la promptitude généreuse dont S. Paul a fait preuve dans sa conversion, 204-208. — *Les raisons d'aspirer à la perfection chrétienne*. 1. *L'appel de Dieu à tous les fidèles*. Pour la masse des fidèles, cet appel est seulement un conseil. 1° Son existence. Les gens du monde se trompent quand ils croient que la perfection chrétienne ne convient pas aux simples fidèles. L'Eglise enseigne en effet que la perfection n'est interdite ni même déconseillée à personne. D'autre part c'est une autre erreur de regarder la perfection comme prescrite à tous : Notre-Seigneur ne la présente que sous forme de conseil et l'on reste libre de la vouloir ou de ne pas la vouloir. Mais Dieu la préfère et nous y invite positivement ; il souhaite que ses conseils soient suivis et il désire vivement que ses enfants soient le plus parfaits possible. Il y invite particulièrement certaines âmes, tantôt par inspiration directe, tantôt par une aspiration spontanée du cœur, ou un besoin de la conscience, ou simplement parce qu'elle est la suite normale du progrès dans la vie chrétienne. 2° Son objet. Elle n'oblige pas les simples fidèles à sortir du monde, mais elle les oblige à pratiquer les vertus communes à tous et les vertus propres au genre de vie de chacun. Il faut donc être docile à l'invitation divine, parce qu'elle est l'expression de la parole de Dieu et du désir d'un père, 220-224. — 2. *L'intérêt personnel*. 1° Ce que le chrétien gagne à suivre l'invitation de Dieu à la perfection. Notre-Seigneur proclame bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. A pratiquer la perfection, le chrétien gagne en effet un surcroît de valeur morale ; un surcroît de garantie contre les maux dont les âmes sont menacées et une certitude de salut ; un surcroît de récompenses, soit ici-bas, soit dans l'éternité. 2° Ce que le chrétien perd à négliger l'appel de Dieu. Outre ce manque à gagner, le chrétien s'expose à un double préjudice : d'abord sa vie morale s'oriente dans un sens autre que celui que Dieu désire et il se prive des biens dont Dieu aurait voulu le rassasier ; de plus, les conditions dans lesquelles il vit sont positivement défavorables, comme le prouvent les exemples du jeune homme riche et de Judas. En nous invitant à la perfection, Dieu nous réserve donc la meilleure part et nous devons nous en réjouir, 236-240. — 3. *La charité*. 1° La charité envers Dieu nous invite à la perfection, car c'est là le meilleur moyen de prouver à Dieu notre amour. Puisqu'en pratiquant ses commandements nous lui prouvons que

nous l'aimons, en suivant ses conseils nous lui prouvons que nous l'aimons davantage. Nous témoignons ainsi que nous apprécions la sagesse de ses conseils ; nous répondons à son vœu le plus cher ; nous réparons plus complètement nos offenses et nous ressemblons davantage à notre Père céleste. 2° La charité envers le prochain nous presse également de travailler à notre perfection, car nous acquérons ainsi en faveur de nos frères un plus grand crédit auprès de Dieu, un ascendant plus efficace sur le prochain, quelle que soit notre situation sociale. C'est par ce moyen surtout qu'une femme peut gagner au bien ceux qui l'entourent, 253-256. — La vie chrétienne de la famille, 283-287 : voir *Famille*. — La vie chrétienne de l'Etat, 316-320.

2° *Partie : Les vertus chrétiennes*. — La vertu et l'acte de vertu, 333-336 ; la culture des vertus chrétiennes, 349-352 ; voir *Vertu*. — La foi ; le précepte de la foi, 365-368 ; les moyens d'avoir la foi, 381-384 ; voir *Foi*.

Les mystères du Rosaire et la vie chrétienne : voir *Vie*. — Voir aussi *Grâce*.

Vigilance. — 1° Sa nécessité. Elle nous est formellement commandée par S. Pierre et surtout par Notre-Seigneur, qui, non content de nous dire souvent : « Veillez ! » nous donne lui-même l'exemple de la vigilance. La raison elle-même nous y engage. 2° Ses conditions. Elle doit être intérieure, continuelle, universelle, prévoyante et surnaturelle, 268-271.

Vigne. — *La vigne de notre âme* (Plan). 1° Le travail

qui est indispensable, pressant, absorbant et assidu. 2° Le salaire promis est certain, équitable et complet, 36-37.

Vincent (S.). — *Trois vertus à imiter* (Plan). 1° Son esprit de religion : par la façon dont il s'acquitte de ses fonctions de diacre, il apprend aux vignerons à sanctifier leur travail par l'esprit de religion et à le subordonner à leurs devoirs religieux. 2° Sa charité : il en a exercé le ministère et donné l'exemple à ceux dont il est le patron. 3° Son courage surnaturel : l'héroïsme dont il a fait preuve dans son martyre est pour nous un encouragement et une leçon dans nos luttes quotidiennes, 5-6.

Visitation. — Voir *Marie* (Mois de Marie des paroisses, 4° Jour).

Vocation. — Les mères et les vocations sacerdotales : voir *Mères chrétiennes*.

Volonté. — « Que votre volonté soit faite ! » : voir *Pater*.

Zèle. — *Le zèle* (Plan). 1° Qu'est-ce que le zèle ? Une flamme de l'amour divin qui pousse une âme non seulement à aimer Dieu, mais encore à le faire connaître, aimer et servir autour d'elle. 2° Sur qui l'exercer ? Sur nous-mêmes d'abord ; puis sur nos proches et sur nos frères les plus nécessiteux, 217-218. — *Le zèle pour la conversion des pécheurs* (Plan). 1° Grandeur de cette œuvre : c'est une œuvre de charité envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. 2° Moyens pratiques : prière, mortification, parole, action, 43-44.



